Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/revuecritiquedhi07pariuoft

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DE A. GOUVERNEUR.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

QUATRIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE.

249452
9. 12. 30

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

1869

Z
1008
R45
t.7

ANNÉE 1869

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

	Art.	Pages
ABEL, voy. BAUCHEZ.		
AHLSTRAND, voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
Alexandre (le roi), voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
AMIEL, Le drapeau bourguignon de l'arsenal de Soleure (X. Mossmann)	25	101
ANCONA (D'), voy. *Publications de la collection Romagnoli.*		
Annuaire de la société d'archéologie du Halland (E. Beauvois). . . .	3	12
Anthologie latine, p. p. RIESE, t. I	56	198
ARBAUMONT (D'), Notice historique sur la chapelle et l'hôpital aux Riches (H. d'Arbois de Jubainville)	30	121
ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'), voy. *Rapports*, etc.		
AVENARIUS, Sur les deux premières phases du Spinozisme (χθ.) . .	70	239
BAILLY, Manuel pour l'étude des racines grecques et latines (I. F. Meunier, II. Ch. Thurot, III. G. P.)	72	241
BARTHÉLEMY (A. DE), voy. *Rapports*, etc.		
BARTHÉLEMY (Ed. DE), voy. HÉROARD.		
BAUCHEZ, *Journal*, p. p. ABEL et DE BOUTEILLER	8	25
BEAUVOIS, Une pénalité des lois Gombettes et l'origine des Burgondes (R. Reuss).	86	290

	Art.	Pages
BELLOGUET (DE), Ethnogénie gauloise, t. III (H. Gaidoz)[1]	67	230
BERNARD (Saint), Écrits, voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
BERNARDINO DA SIENA (San), voy. *Publications de la collection Romagnoli.*		
BERNAYS, voy. GŒTHE.		
BEULÉ, Histoire de l'art grec avant Périclès (W. Cart)	61	209
Bible en Suède au moyen-âge (La), voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
BLANCARD, Essai sur les monnaies de Charles Ier, comte de Provence (A. de Barthélemy).	103	355
BONAVENTURE (Saint), Méditations, voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
BONIVARD, Chroniques de Genève, p. p. G. REVILLIOD (P. M.) . .	59	205
BOURDONNÉ, Origine des noms propres, t. I (Ξ.).	42	158
BOUTEILLER (DE), voy. BAUCHEZ.		
BOUTETIÈRE (DE LA), Le chevalier de Sapinaud et les chefs vendéens du centre (H. Lot)	64	222
BRIGITTE (Sainte), Révélations, voy. *Publications de la société de l'ancienne littérature suédoise.*		
BROCKERHOFF, Jean-Jacques Rousseau (A. Mézières)	124	415
BRUNO, Les ombres des idées, éd. TUGINI (χθ.).	47	175
BUDÉ (DE), voy. DESCARTES.		
BURNOUF, Histoire de la littérature grecque (H. Weil)	89	305
BURSIAN, voy. EXUPERANTIUS.		
CASPARI, Introduction chronologique et géographique à la vie de Jésus-Christ (J. Derenbourg)	81	273
CATULLE, Poésies, éd. ELLIS (Ch. M.).	43	161
CELLER, Les décors, les costumes et la mise en scène au XVIIe siècle (J.-J. Guiffrey)	40	150
CHAPPUIS, Fragments de Varron (Ch. M.)	101	340
CHERRIER (DE), Histoire de Charles VIII (T. de L.)	26	102
CHEYNE, Notes sur le texte hébreu d'Isaïe (Carrière)	11	33
Chroniques rimées du moyen-âge, voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
CLAVEL, Cicéron, traducteur des Grecs.	121	404
Collection des livrets des anciennes expositions de peinture (X).	98	336
Collection Romagnoli, voy. *Publications*, etc.		
COURTOIS (DE), voy. VILLARS.		
CYPRIEN (Saint), Œuvres, p. p. HARTEL (M. Nicolas)	74	253
DAUBAN, Paris en 1794 et en 1795 (H. Lot)	41	153

1. Cf. une rectification p. 256.

	Art.	Pages
DELBRÜCK, Ablatif, locatif, instrumental, en sanscrit, latin, grec et allemand (Ch. Thurot)	28	113
DESCARTES, Lettres inédites, p. p. DE BUDÉ	114	375
DEZEIMERIS, La *Villula* d'Ausone	37	147
Didrik de Bern (*Saga de*), voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
EBEL, voy. ZEUSS.		
EGGER, voy. *Rapports*, etc.		
ÉLLIS, voy. CATULLE.		
EUCKEN, Sur la langue d'Aristote (Ch. Thurot)	99	337
EXUPERANTIUS, p. p. BURSIAN (J. Kl.)	76	257
FAVRE, Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis (P. M.).	33	131
FICK, Bourkard Zink et sa chronique d'Augsbourg (R. Reuss).	6	19
FŒRSTER, De l'attraction dans la langue grecque (Ch. Thurot)	120	401
FRANCK, Vie et apophthegmes de Pythagore, p. p. LATENDORF	52	187
FRANKLIN, Les anciennes bibliothèques de Paris (P. M.)	15	53
Fredrik de Normandie (*le duc*), voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
FUCHS, La bataille de Nordlingue (R. Reuss).	69	237
GAIDOZ, Gargantua (G. P.)	94	326
GARCIN DE TASSY, Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde (Defrémery)	87	292
GAUTIER (L.), voy. *Rapports*, etc.		
GERHARD, Mémoires académiques (G. Perrot)	93	323
GIRARD, Le sentiment religieux en Grèce d'Homère à Eschyle (Ch. Thurot)	32	129
GŒTHE, Lettres à Wolf, p. p. BERNAYS (W. Cart)	79	268
GOUVERNEUR, Un coin du vieux Nogent (J.-J. Guiffrey).	35	143
GRASBERGER, Nuits indiennes, ou recherches sur l'épisode de Nalus dans le Mahâbhârata (A. Bergaigne).	65	225
GUESSARD, voy. *Rapports*, etc.		
GUIBAL, Arnaud de Brescia et les Hohenstaufen (R. Reuss)	2	8
GUILLEMIN, Guillaume Boichot (Beauvois)	10	31
HARMS, Traité de philosophie systématique (Ch. Thurot)	60	207
HARTEL, voy. CYPRIEN.		
HARTMANN, De la méthode dialectique (χθ.).	71	240
HAUSSONVILLE (D'), L'Église romaine et le premier empire, t. III (H. Lot).	9	26
HÉROARD, Journal sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII, p. p. E. SOULIÉ et ÉD. DE BARTHÉLEMY (T. de L.)	34	137

	Art.	Pages
HEYD, Les colonies commerciales des Italiens en Orient au moyen-âge (R. Reuss)	19	70
HILLEBRAND, Études italiennes (G. P.)	117	386
HIRZEL, L'énumération des biens dans le *Philèbe* (χθ.)	73	252
Histoire du Consulat et de l'Empire, voy. *Table analytique.*		
HŒRMANN (VON), L'unité du premier chant de l'Iliade (H. Weil)	85	289
HYLTÉN CAVALLIUS, voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
JACQUEMONT, Correspondance inédite (Defrémery)	17	63
JAHN, Études archéologiques (W. Cart)	100	338
JANNET, voy. RABELAIS.		
JÜLG, Contes kalmouks (L. Feer)	105	349
KANITZ, La Serbie (L. Léger)	80	270
KLEMMING, voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
KLIPPFEL, La révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'Empire (X. Mossmann)	83	281
KNOBLICH, Vie et œuvres du peintre Willmann (B.)	48	176
KŒPKE, Hrotsuit de Gandersheim (Ξ.)	95	329
KURZ, Histoire de la littérature allemande au XIXe siècle (E. Müntz)	119	391
LACOUR, voy. RABELAIS.		
LALANNE, Glossaire du patois poitevin (P. M.)	33	131
LANFREY, Histoire de Napoléon Ier, t. III (H. Lot)	27	107
LASINIO, Première leçon d'un cours de linguistique (Ψ.)	110	369
LASSON, Maître Eckart (χθ.)	96	323
LATENDORF, voy. FRANCK.		
LEFLOCQ, Études de mythologie celtique (G. P.)	111	369
Légende de saint Grégoire d'Arménie, voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*		
Leggenda di Vergogna (La), voy. *Publications de la collection Romagnoli.*		
LÉGER, Cyrille et Méthode (Ξ.)	45	171
LEGRAND, Sénac de Meilhan (H. Lot)	22	87
LEITH, Sur la légende de Tristan (G. P.)	63	221
LE ROUX DE LINCY et TISSERAND, Paris et ses historiens aux XIVe et XVe siècles (P. M.)	15	53
Libro di Novelle antiche, voy. *Publications de la collection Romagnoli.*		
LONGPÉRIER (H. DE), Recherches sur les insignes de la questure et sur les récipients monétaires (C. de La Berge)	77	258
LOTZE, Histoire de l'esthétique en Allemagne (Ch. Thurot)	54	190
LUBKE, Histoire de l'architecture française de la Renaissance (E. Müntz)	20	77

	Art.	Pages
MALOUET, Mémoires, p. p. le baron MALOUET (P. H.)[1]	104	347
MARTHA, Le poème de Lucrèce (Ch. Thurot)	24	98
MARTY-LAVEAUX, voy. RABELAIS.		
MAS LATRIE (DE), Traités de paix et de commerce et documents concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen-âge (R. Reuss)	19	70
MEEHAN, Les monastères franciscains en Irlande (H. Gaidoz)	82	280
MEYER (P.), voy. *Rapports*, etc.		
MEYER DE KNONAU, Annuaire de la littérature historique de la Suisse (R. Reuss)	16	61
MICHELANT, voy. RAOUL DE HOUDENC.		
MICHIELS, Histoire de la peinture flamande t. IV, V et VI (J.-J. Guiffrey)	31	123
MŒRIKOFER, Ulrich Zwingli, t. I (M. Nicolas)	58	204
MOET DE LA FORTE-MAISON, Les Francs, leur origine et leur histoire (I. R. Reuss, II. A. Carrière)	78	260
MONTAIGLON (DE), voy. RABELAIS.		
MUEHLAU, Les proverbes attribués à Agour et à Lemouêl (J. Derenbourg)	92	321
NAPOLÉON Ier, Commentaires (H. Lot)	88	294
NIGRA, Gloses irlandaises de Turin (H. Gaidoz)	122	404
NITSCHMANN, Album de poésie étrangère (Ψ.)	113	374
NŒLDEKE, Grammaire du syriaque moderne (P. Martin)	21	81
— La littérature de l'Ancien Testament (M. Nicolas)	23	97
O'HANLON, La vie et les œuvres de saint Ængus (H. Gaidoz)	82	280
PARIS (G.); voy. *Rapports*, etc.		
Personnel (Le) administratif sous l'ancien régime (H. de Villefosse)	91	318
PERTZ, Scriptores rerum Germanicarum (U. Chevalier)	44	165
PHILOMNESTE *junior*, voy. Voyage du Puys Sainct Patrix.		
PLAUTE, Truculentus, p. p. SPENGEL (Ch. M.)	107	355
POTTHAST, Bibliothèque historique du moyen-âge, et Supplément (U. Chevalier)	29	116
Publications de la Collection Romagnoli (G. P.)	123	407
Publications de la société d'ancienne littérature suédoise (G. P.)	102	343
RABELAIS, Œuvres, p. p. MARTY-LAVEAUX (G. P.)	39	148
— p. p. JANNET (G. P.)	39	148
— p. p. MONTAIGLON et LACOUR (G. P.)	39	148
RAOUL DE HOUDENC, Li romans des Eles, p. p. SCHELER (P. M.)	90	311
— Meraugis de Portlesguez, p. p. MICHELANT (P. M.)	90	311

1. Cf. une rectification p. 383.

Art. Pages

Rapports sur les progrès des études classiques et du moyen-âge, par EGGER, L. DELISLE, GUESSARD, P. MEYER, G. PARIS, L. GAUTIER, D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, A. DE BARTHÉLEMY (X.X.X.) 18 65
Règlements des métiers, voy. *Publications de la société d'ancienne littérature suédoise.*
REUMONT (VON), Histoire de la ville de Rome, t. II (R. Reuss) . . 57 201
REVILLIOD, voy. BONIVARD.
RIBBECK, Grammaire du dialecte attique (χθ.). 106 353
RIESE, voy. *Anthologie latine.*
RIETZ, Dictionnaire des dialectes suédois (G. P.). 108 362
RITSCHL, *Opuscula*, t. II (Ch. M.) 107 355
— Nouvelles études sur Plaute (Ch. M.) 107 355
RŒDIGER, Chrestomathie syriaque (H. Derenbourg) 5 17
RUANO, Oliva Sabuco de Nantes (Guardia) 7 20

SAINTE-BEUVE, Port royal (L. Couture) 12 35
SANIO, *Varroniana* dans les jurisconsultes romains (Ch. M.) 101 340
SAULCY, Étude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie (M. Nicolas) 49 177
SCHELER, voy. RAOUL DE HOUDENC.
SCHLAGINTWEIT-SAKÜNLÜNSKI, Voyages en Inde et dans la Haute-Asie, t. I (L. Feer) 115 376
SCHMIDT, L'optatif et le subjonctif sans ἄν (Ch. Thurot). 112 371
SEEMANN, Les dieux et les héros de la Grèce (C. de la Berge). . . 66 229
SKENE, Les quatre anciens manuscrits gallois (H. Gaidoz). 62 216
SOULIÉ (Eud.), voy. HEROARD.
SPACH, Le moine Lamprecht et son poème d'Alexandre le Grand (P. M.) 38 147
SPENGEL, voy. PLAUTE.
STŒCKERT, Les états de l'empire au congrès de Westphalie (Rod. Reuss) 97 334

Table analytique de l'Histoire du Consulat et de l'Empire (H. Lot) . . 118 388
TAMIZEY DE LARROQUE, Notes et documents pour servir à la biographie de Jean de Monluc (R. Reuss) 68 235
TELFY, Recueil des lois attiques (E. Caillemer)[1] 50 179
THIERS, voy. *Table analytique;* etc.
THOMAS, Anciennes inscriptions sasaniennes (F. Justi). 55 193
TISSERAND, voy. LE ROUX DE LINCY.
TIVIER, La déclamation et les déclamateurs à Rome (G. Boissier) . 1 4
TODD, Le livre de Fermoy (H. Gaidoz) 46 174
TRAUTMANN, Beaux-arts et arts industriels depuis le commencement

1. Voir la réponse de M. Télfy à cet art., et les observations de M. Caillemer, p. 395.

	Art.	Pages
du moyen-âge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (E. Müntz).	84	285
TROUDE, Dictionnaire pratique français et breton (H. d'Arbois de Jubainville).	14	49
TUGINI, voy. BRUNO.		
UEBERWEG, Système et histoire de la logique (Ch. Thurot)	36	145
VALENTINELLI, Les manuscrits de Saint-Marc de Venise (L. Delisle).	116	385
Variétés : Les autographes de Madame de Maintenon (A. Geffroy) .		94
— Mémoires de la société de linguistique de Paris. T. I, fasc. 2.		192
— Le poème latin du ms. 8084 de la Bibliothèque impériale (Ch. M.)		300
VARRENTRAPP, Sur l'histoire de l'Université de Bonn (R. Reuss) .	13	47
VARRON, voy. CHAPPUIS et SANIO.		
VILLARS (Mme de), Lettres à Mme de Coulanges, p. p. DE COURTOIS (T. de L.)	53	188
VOSMAER, Rembrandt, sa vie et ses œuvres (J.-J. Guiffrey)	109	363
Voyage du Puys Sainct-Patrix (Le), p. p. PHILOMNESTE *junior* (H. Gaidoz).	75	254
WAAGEN, Les principaux monuments d'art de Vienne (E. Müntz) .	4	13
ZAMBRINI, voy. *Publications de la collection Romagnoli.*		
ZELLER, Le domaine de la philosophie (Ch. Thurot)	60	207
ZEUSS, Grammaire celtique, p. p. EBEL (H. d'Arbois de Jubainville).	51	182

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE.

	Nos
Archiv für das Studium der neueren Sprachen, hgg. von HERRIG. XLIII, 2, 3, 4[1]	6, 14
Beitræge zur vergleichenden Sprachforschung aus dem Gebiete der arischen und slawischen Sprachen, hgg. von A. KUHN und A. SCHLEICHER. VI, 1	10
Bulletin de la société liégeoise de littérature wallone, 10e année, 1868	12
Bulletin de l'Institut archéologique liégeois. VIII (1866-8), IX, 1 (1869)	3, 20
Hermès, III, 3	24
Historische Zeitschrift, hgg. von H. VON SYBEL. 1869, 1	11
Irish (The) ecclesiastical Record. 1869, mars, avril. mai.	14, 17, 20
Jahrbuch für romanische u. englische Literatur, hgg. von LEMCKE. IX, 3, 4	9, 15
Jahrbücher f. Kunstwissenschaft, hgg. v. A. VON ZAHN. I, 4[2], II, 1.	5, 14
Jahrbücher für Philologie und Pædagogik, hgg. von FLECKEISEN und MASIUS. 1868, 9, 10, 11, 12	8, 17
Journal of Philology (The), edit. by CLARK, MAYOR and WRIGHT. I, 1, 2	15
Literarisches Centralblatt für Deutschland, hgg. von ZARNCKE, nos 51-2 (1868)	1, 2
—— 1, 2, 4-10, 12-24 (1869)	6-7, 9-13, 16-9, 22, 26
Mittheilungen aus dem Antiquariat, von CALVARY. I, 1	5
Philologus. XXVIII, 1; XXVII, 4; XXVII, 2	8, 24
Revue de l'Instruction publique en Belgique. XI, 5	4
Rheinisches Museum für Philologie. XXIV, 1	2
Théologie et philosophie, compte-rendu... sous la direction de E. DANDIRAN. 1868, 4	3
Zeitschrift für bildende Kunst, hgg. von C. VON LÜTZOW. 4e année, 1-7	4, 13, 22
Zeitschrift für deutsche Philologie, hgg. von HŒPFNER u. ZACHER. I, 3	22
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, hgg. von KUHN. XVIII, 2	8

1. Sur la couverture du n° 14 au lieu de « cahier I et II, » lisez « cahiers 3 et 4. »
2. Cf. l'*erratum* imprimé sur la couverture du n° 6.

N° 1 Quatrième année 2 Janvier 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

Sous presse pour paraître prochainement.

G. J. ASCOLI Corsi di Glottologia tenuti alla R. Accademia scientifica et letteraria di Milano. Vol. I. Fonologia comparata del sanscrito del greco et del latino.

NATALIS DE WAILLY Mémoire sur la langue de Joinville. 1 vol. gr. in-8°. 4 fr.

A. BRACHET Dictionnaire des Doublets ou doubles formes de la langue française. In-8°. 2 fr. 50
Ce travail forme le 2e fascicule de la Collection philologique, recueil de travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire.

A. ROYER Histoire universelle du Théâtre (antiquité, France, Allemagne, Angleterre, Italie, Espagne, Néerlande, Pays-Bas, Inde, Perse, etc.). T. I et II, contenant depuis les origines jusqu'au XVIIe siècle. 2 forts volumes in-8°. 15 fr.
Sous presse : le 3e vol. XVIIe siècle. En préparation le 4e vol. XVIIIe siècle. Le 5e vol. XIXe siècle.

L. LEGER De Nestore rerum russicarum scriptore. In-8°. 1 fr. 50

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 51. 12 décembre.

Histoire. LÉVY, *Siegel und Gemmen mit altsemitischen Inschriften* (Breslau, Schletter). — SCARABELLI, *Dell' ultima Ducca di Pier Luigi Farnese* (Bologna). — VAN DER KINDERE, *De la Race et de sa part d'influence dans les diverses manifestations de l'activité des peuples* (Bruxelles, Claassen; thèse de doctorat à l'Université libre de Bruxelles). — *Linguistique. Histoire littéraire.* BRACHET, *Dictionnaire des Doublets de la langue française* (voy. *Rev. crit.*, 1868, t. II, art. 227; M. Tobler fait quelques additions et suppressions à la liste de M. Brachet; il approuve sa classification et signale quelques négligences). — Ματθαίου Κ. Παρανίκα Σχεδίασμα περί τῆς ἐν τῷ Ἑλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων (Constantinople. Ce travail, bon et utile, manque un peu de plan et de proportion; il est d'ailleurs loin d'être complet).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Alsatia. Beiträge zur elsæssischen Geschichte, Sage, Sitte und Sprache. Hrsg. v. A. Stœber, 1862-1867, mit dem photog. Bildniss v. L. Schneegans. In-8°, p. 227-531. Mulhouse (lib. Rissler et C°).

Annuaire du Sénégal et dépendances pour l'année 1868. In-18, 167 p. Paris (lib. Challamel aîné). 3 fr. 50

Arnaud (E.). Symbolisme de l'alphabet hébreu. In-8°, 15 p. Paris (imp. Meyrueis).

Bach. Histoire d'un interrègne à Metz (1652-1669). In-8°, 12 p. Metz (libr. Rousseau-Pallez).

—— Recherches philologiques sur les forêts des Gaules et sur les origines qui s'y rapportent. In-8°, 16 p. Metz (lib. Rousseau-Pallez).

Brasseur de Bourbourg. Quatre lettres sur le Mexique, exposition absolue du système hiéroglyphique mexicain, la fin de l'âge de pierre, époque glacière temporaire, commencement de l'âge de bronze, origines de la civilisation et des religions de l'antiquité d'après le Téo-Amontli et autres documents mexicains. In-8°, xx-463 p. Paris (libr. Durand et Pedone-Lauriel).

Chevalier (C. U. J.). Notice littéraire et bibliographique sur Letbert, abbé de St-Ruf (1100-1110), suivie du texte inédit d'une hymne à la Sainte-Vierge tirée d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale. In-8°, 24 p. Versailles (imp. Beau).

Corbet (V.). Notice archéologique sur les monnaies anciennes et quelques objets antiques trouvés sur le sol de S.-Amour et dans ses environs. In-12, 92 p. Lons-le-Saulnier (imp. Gauthier frères).

Correspondance de Napoléon Ier, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III. T. 24. In-8°, 656 p. Paris (lib. Plon). 6 fr.

Ducoudray (G.) et **Feillet** (A.). Simples récits d'histoire ancienne grecque romaine et du moyen-âge. In-18, iij-460 p. Paris (lib. Hachette et C°).

Gervinus (G.-G.). Histoire du XIX° s., depuis les traités de Vienne. Traduit de l'allemand par J. F. Minssen. T. 19. In-8°, 324 p. Paris (Lib. internationale). 5 fr.

Gomart (C.). Le siége de La Fère par Henri IV (1595-1596). In-8°, 46 p. Amiens (imp. Lenoël-Herouart).

Fischer (D.). Notice historique sur l'abbaye de Saint-Jean-des-Choux. Avec une pl. lithog. In-12, 60 p. Paris (lib. V° Berger-Levrault et fils).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 2 Janvier — 1869

Sommaire : A nos lecteurs. — 1. TIVIER, la Déclamation et les Déclamateurs à Rome. — 2. GUIBAL, Arnaud de Brescia et les Hohenstaufen. — 3. Annuaire de la Société d'archéologie du Halland. — 4. WAAGEN, les principaux Monuments d'art de Vienne.

A NOS LECTEURS.

C'est pour la troisième fois que nous nous adressons à nos lecteurs, pour leur exposer en toute simplicité ce que nous avons fait et ce que nous voudrions faire afin de perfectionner l'œuvre que leur concours nous permet d'accomplir. Si on veut bien examiner la série de nos volumes, on reconnaîtra, nous l'espérons, que nous n'avons rien négligé pour améliorer notre recueil. En 1866 les articles occupaient dans chaque numéro 14 pages environ sur 16. A partir de 1867 la bibliographie, rejetée sur la couverture, a laissé à la rédaction deux pages de plus par semaine. Cette année enfin, nous croyons avoir mérité l'approbation de nos lecteurs en joignant à chaque numéro un sommaire des principales revues étrangères, y mêlant parfois une appréciation critique ou même une rapide discussion des mémoires qui nous paraissent offrir le plus d'intérêt pour le lecteur français. Ce nouveau travail que nous nous imposons entre naturellement dans le plan que nous nous sommes tracé en fondant la *Revue* : « Ce recueil, » disions-nous dans notre prospectus, « sera exclusivement consacré à faire con- » naître, à mesure qu'elles paraîtront, les principales productions de l'érudition » française et étrangère. » Nous ne pouvions donc négliger les publications périodiques, qui de nos jours tiennent une si grande place dans le mouvement scientifique. Présentement nous laissons de côté les périodiques français, plus facilement accessibles, et les mémoires de nos sociétés savantes pour lesquels il existe une revue spéciale.

Il est d'autres progrès que nous croyons avoir réalisés. Il nous semble que la rédaction a gagné en unité, en homogénéité. Nos collaborateurs se prêtent, avec une bonne grâce que nous ne pouvons assez reconnaître, à la forme brève et sévère que nous croyons la mieux appropriée à notre objet, et, par les efforts de tous, il se forme chez nous une tradition que chaque semaine accroît et fortifie. Il est maintenant bien peu de questions générales de notre domaine qui n'aient été traitées ou du moins abordées par quelque côté dans les 780 articles que

nous avons publiés pendant nos trois années d'existence, et on peut s'assurer que sur ces questions la *Revue* a une doctrine, très-perfectible assurément, mais cependant consistante avec elle-même. C'est ce que rendrait sensible une table analytique que nous ne pouvons donner encore, mais que nous espérons publier en 1870 avec le dixième volume. Dès maintenant nous pouvons, grâce à de fréquents renvois à des articles antérieurs, épargner au lecteur des explications déjà données.

Cette continuité d'efforts dans un même sens est due surtout à la persévérance de nos collaborateurs. Notre rédaction a subi quelques pertes regrettables, mais l'ensemble a peu changé, et si nous ne nommons point cette fois les auteurs des articles publiés en 1868, c'est que nous n'aurions guère qu'à reproduire la liste de l'an dernier. C'est grâce au dévouement de ces collaborateurs éprouvés que nous sommes en état de poursuivre un recueil qui, malgré des imperfections très-sensibles, fait pour la critique des ouvrages d'érudition à peu près ce que faisait l'ancien *Journal des savants*.

Nous venons de parler des imperfections qui se font sentir dans notre œuvre. Ce n'est pas là de notre part une simple formule. Nous croyons connaître nos côtés faibles et nous allons les signaler tels que nous les apercevons. C'est le plus sûr moyen de les fortifier.

L'Orient n'a pas dans notre recueil la place à laquelle il a droit et que nous voudrions lui accorder. A cet égard nous pourrions répéter, et avec plus de raison encore, ce que nous disions il y a un an : « Nous avons jusqu'ici traité » les races et les langues sémitiques mieux que les peuples indo-européens; » nous n'avons pas tenu nos lecteurs assez au courant de la grammaire com- » parée. » Cette lacune est d'autant plus regrettable qu'il se produit actuellement en Allemagne sur le groupe oriental des langues indo-européennes toute une série d'études, que nous ne sommes pas en état de faire suffisamment connaître à nos lecteurs. A cet égard, l'indigence de notre recueil est corrélative à la faiblesse des études orientales en France.

La littérature théologique continue à être faiblement représentée chez nous, et la production scientifique des pays anglais nous échappe presque en entier. En Allemagne même, bien que de ce côté nos relations soient assez étendues, il s'est publié cette année dans le domaine de la philologie ancienne un grand nombre d'ouvrages dont nous n'avons pu rendre compte.

Tels sont, croyons-nous, les principaux *desiderata* de la *Revue*. Nous faisons tous nos efforts pour y remédier, et peut-être y parviendrons-nous, car déjà nos lecteurs ont pu remarquer que pour l'Espagne (où d'ailleurs le mouvement

scientifique n'est pas bien actif) et pour les pays Scandinaves nous nous sommes montrés cette année moins insuffisants que par le passé. Mais, si nous n'y réussissons qu'imparfaitement, on voudra bien nous tenir compte de la nature des obstacles, souvent matériels, qui nous arrêtent. Ce n'est point notre faute si la science anglaise aime peu à se produire sur le continent, et nous ne pouvons obliger les libraires de Londres, d'Oxford et de Bombay ou de Boston, à nous envoyer leurs livres. Cependant, grâce à des relations privées, nous avons lieu d'espérer une prochaine amélioration sur ce point.

Le choix des ouvrages dont nous rendons compte est donc un peu fortuit, ou pour mieux dire, il est limité de certains côtés par des circonstances sur lesquelles nous n'avons pas d'action, d'où il suit que de bons livres nous échappent, tandis que de médiocres ont leur compte-rendu. Il y a dans ces conditions (qui sont au reste celles de toutes les revues) un inconvénient que nous ne cherchons point à dissimuler. Cependant il est moins grand qu'il ne semble au premier abord. Si on veut bien considérer quel est notre but principal, on reconnaîtra que nous l'atteignons à peu près aussi bien en rendant compte d'une mauvaise dissertation qu'en opérant sur un gros livre. Ce que nous cherchons avant tout, c'est à répandre et, si nous le pouvons, à perfectionner les méthodes scientifiques. La faiblesse du mouvement scientifique dans notre pays ne provient pas tant du manque de zèle que du manque de méthode. On n'a pas assez l'habitude de s'enquérir des résultats déjà acquis, de faire partir une recherche du point où elle a été conduite par les travaux antérieurs. Ce n'est pas dans les études linguistiques seulement qu'on pourrait vérifier l'exactitude de ces paroles de notre collaborateur M. Bréal : « Chaque écrivain, prenant la science à son origine, » s'en constitue le fondateur et en établit les premières assises. Par une consé- » quence naturelle, la science, qui change continuellement de terrain, de plan et » d'architecte, reste toujours à sa fondation [1]. » Il n'est pas inutile de rappeler l'état de la science à ceux qui l'ignorent où ne s'en soucient ; un livre médiocre peut fournir une bonne occasion d'exposer ces méthodes rigoureuses qui ont renouvelé l'histoire par une exacte appréciation des sources, les textes par la critique des manuscrits, la linguistique par l'étude historique des mots et de leurs éléments. Le temps n'est pas encore venu où on pourra passer sans se détourner auprès des livres fourvoyés dans le domaine scientifique.

Cependant ce moment approche. Les idées pour lesquelles nous avons fondé la *Revue critique* ont marché depuis trois ans. On commence à comprendre qu'il est temps de ranimer par un esprit nouveau nos vieilles études classiques ; qu'il

---

1. Traduction de la *Grammaire comparée* de Bopp, I, iij.

faut implanter chez nous, dût-on les emprunter à l'étranger, les sciences qui nous manquent. La création d'une école des hautes études atteste au moins une louable préoccupation de l'avenir scientifique de la France. La *Revue critique* ne peut qu'applaudir au triomphe d'idées pour lesquelles elle n'est pas près de cesser de combattre.

---

1. — **De arte declamandi et de romanis declamatoribus**, par M. Tivier. Paris, Thorin.

Cette dissertation est une thèse de doctorat soutenue devant la Faculté des lettres de Paris. Elle y a été bien accueillie et méritait de l'être. Les conclusions en sont généralement justes, le sujet y est présenté avec agrément, le style surtout en est élégant et facile; il réjouira les personnes, s'il en reste encore, qui prennent plaisir à lire quelques pages de latin de la bonne époque. C'est précisément parce que cette thèse est une des plus agréables qui aient été faites en ces quelques années et qu'elle peut passer pour un type du genre que je voudrais dire ce que ce genre laisse quelquefois à désirer et les modifications qu'il serait peut-être bon d'y introduire.

On sait quels services la Faculté des lettres de Paris a rendus à la science en forçant les candidats au doctorat à lui présenter des travaux sérieux. Il y a cinquante ans, elle se contentait de quelques pages sur l'existence de Dieu ou sur l'immortalité de l'âme, et l'on emportait tous les suffrages si l'on traitait, en deux ou trois chapitres, du drame ou de l'épopée. Les choses changèrent quand M. Le Clerc fut nommé doyen. Il exigea qu'une thèse de doctorat ne fût pas une dissertation de licence, c'est-à-dire une composition destinée à prouver que le candidat écrit couramment en latin et en français et qu'il a une teinture suffisante de littérature. Il lutta ensuite pour empêcher qu'elle ne fût un simple article de revue. Sur ce point, le succès fut moins aisé. La pente naturelle de l'esprit français et les encouragements de la popularité poussaient les candidats à préférer, à des travaux de science et d'érudition, des thèses purement littéraires. Sans vouloir les bannir tout à fait, car il faut laisser aux esprits leur indépendance, je crois qu'en latin, au moins, la Faculté a le droit, peut-être le devoir, d'exiger des œuvres savantes. Des travaux de littérature courante ne se comprennent que dans une langue que tout le monde entend; il serait tout à fait étrange de se servir d'une langue morte pour écrire un article de journal. Les gens du monde, qui sont bien aises qu'on leur dise ce qu'on pense d'un auteur pour se dispenser de le lire, ou qu'on leur présente le tableau d'une époque pour en pouvoir parler sans la connaître, demandent qu'on écrive en français. Quant à ceux qui ont le courage de lire une dissertation en latin, ils ne sont pas gens à se contenter de quelques généralités esthétiques. Ils veulent qu'on leur apprenne quelque chose, et comme on doit supposer qu'ils savent déjà beaucoup, on n'a d'espoir de les satisfaire qu'en descendant dans le détail et qu'en allant plus loin, dans les questions qu'on étudie, que ceux qui les ont traitées avant nous. Il s'ensuit qu'une thèse latine, qui n'est pas un travail de science et d'érudition, ne s'adresse à personne et qu'elle est un ouvrage inutile.

Si j'applique ces principes à la dissertation dont je veux m'occuper, je suis bien forcé de me dire que, tout agréable qu'elle est, elle ne répond pas entièrement à l'idée qu'on doit se faire d'une œuvre de ce genre. Son défaut principal est d'être beaucoup trop étendue : M. Tivier y touche à trop de choses pour pouvoir rien approfondir. En la regardant de près, j'y vois quatre ou cinq sujets de thèses; qu'on me permette de les énumérer.

C'est d'abord un exposé de l'histoire de l'éloquence à Rome, sous Auguste et sous Tibère. Ce sujet est intéressant; sans être nouveau, on peut dire qu'il n'est pas épuisé. Après la seconde édition du recueil des orateurs latins de Meyer, la dissertation de Bonnell *de mutata sub primis Cæsaribus eloquentiæ romanæ conditione*, et d'autres travaux de ce genre, il y a encore quelques recherches à faire sur le caractère des divers orateurs, sur l'école à laquelle ils appartenaient, etc. Mais M. Tivier, ne consacrant qu'un chapitre à ce sujet, n'a guère pu que résumer ce qu'on avait dit avant lui.

C'est, ensuite, une étude sur les déclamations de Sénèque. M. Tivier était là dans le cœur de son sujet : il ne devait pas en sortir avant de l'avoir épuisé. Malheureusement, le plan qu'il s'était tracé le forçait de courir ailleurs, et je montrerai tout à l'heure combien il aurait trouvé de recherches curieuses à faire et de points à éclaircir s'il avait pu s'arrêter un peu plus longtemps dans cette partie de sa thèse.

Après les déclamations de Sénèque, M. Tivier a étudié celles de Quintilien. Sont-elles vraiment de l'auteur des *Institutions oratoires?* c'est une question qui méritait d'être vidée. M. Tivier la pose et l'attaque bien, mais le temps lui manque encore pour la résoudre avec les détails convenables. Même en attribuant, comme il le fait, à Quintilien, les déclamations qui nous sont parvenues sous son nom, il resterait à savoir jusqu'à quel point elles ont pu être altérées et interpolées. Quintilien raconte lui-même (*Inst. or.* VII, 2, 24,) qu'il circulait des reproductions très-inexactes de ses œuvres et il les désavoue. Plus tard, Trebellius nous dit, en parlant de Postumus, un des 30 tyrans, *fuit ita in declamationibus disertus ut ejus controversiæ Quintiliano dicantur insertæ.* Il y avait là la matière d'un travail spécial. M. Tivier n'aurait pas manqué de l'entreprendre s'il s'était borné à nous parler des déclamations de Quintilien, mais il avait autre chose à faire.

A propos de Sénèque, il a été amené à se demander si les tragédies que nous avons sous ce nom étaient bien l'œuvre du philosophe. C'était une étude dont une thèse sur la déclamation pouvait à la rigueur se passer; mais, une fois la question posée, il fallait la traiter à fond. M. Tivier, comme M. Nisard dans ses *Poètes latins de la décadence*, s'est contenté de quelques preuves littéraires qui ne me semblent pas concluantes. Il ne paraît pas avoir connu la dissertation intéressante de Richter : *de Seneca tragœdiarum auctore,* qui est aussi une thèse de doctorat, soutenue à Bonn en 1862. M. Richter pense, comme M. Tivier, que le philosophe et le tragique sont la même personne, mais il en donne des raisons plus solides. Aux arguments qui reposent sur le témoignage des critiques anciens, il ajoute quelques preuves nouvelles; il les a tirées de la métrique des tragédies qu'il compare aux vers qui se trouvent dans les ouvrages philosophiques de

Sénèque. M. Richter, qui n'avait que ce sujet à traiter, a pu y séjourner plus longtemps et, en ne se pressant pas d'en sortir, il a fini par y faire quelques découvertes intéressantes.

Enfin, M. Tivier s'est occupé de chercher l'influence que la déclamation a exercée sur les écrivains de l'empire [1]. Ce qu'il dit à ce propos est très-juste; il est même ici plus complet qu'ailleurs. Cependant, il n'a pas tout dit, et je crois qu'en creusant davantage le sujet, en descendant dans le détail, il aurait trouvé des faits curieux qui auraient achevé sa démonstration. Il nous dit, par exemple, que Lucain avait étudié à l'école des déclamateurs, ce qui est certain; il aurait pu ajouter qu'il déclamait encore après en être sorti. Dans la liste que le scholiaste Vacca donne de ses ouvrages, nous trouvons un plaidoyer en faveur d'Octavius Sagitta et un autre contre lui. C'était ce tribun du peuple qui, sous Néron, tua sa maîtresse parce qu'elle refusait de l'épouser. L'affaire avait fait du bruit et Lucain s'était exercé à plaider le pour et le contre dans cette cause célèbre.

Voilà donc, de compte fait, cinq thèses dans une seule. A la place de M. Tivier, au lieu de vouloir les traiter toutes ensemble, ce qui ne pouvait se faire qu'au détriment de chacune d'elles, je me serais contenté d'en prendre une que j'aurais étudiée à loisir; le travail étant moins étendu serait devenu plus complet. Je suppose qu'il eût choisi ce qui doit faire le fond d'une étude sur la déclamation romaine, l'ouvrage de Sénèque, que de questions n'aurait-il pas eu à approfondir qu'il a posées à peine ou que même il n'a pas eu le temps d'indiquer! Il lui aurait fallu, d'abord, se rendre compte de l'état du texte; encore est-il bon, avant d'exprimer, sur un auteur, un jugement favorable ou sévère, de savoir quelle part lui revient des sottises que ses éditeurs lui prêtent. M. Tivier a cité l'édition récente que M. Bursian en a donnée à Leipzig, mais il paraît ne s'en être servi qu'à la fin de son travail. Dans la première partie, il emploie l'édition Lemaire qui est beaucoup moins bonne. Il n'était pas inutile, non plus, à propos de l'ouvrage, de nous faire connaître l'auteur. M. Tivier n'en a guère dit qu'un mot qui, même, n'est pas très-juste : En parlant de l'histoire de son temps qu'il avait composée, il fait entendre qu'il l'avait écrite avant les déclamations (p. 6). Nous savons, au contraire, que c'était son dernier ouvrage puisqu'il le poussa, nous dit son fils, presque jusqu'au jour de sa mort. Bursian a mis en tête de son édition des *déclamations* une biographie de l'auteur qui est bien faite, mais il y reste encore beaucoup de lacunes et il n'est pas sûr qu'une étude attentive de l'ouvrage ne permît pas d'en combler quelques unes. Ce serait précisément l'œuvre d'une bonne thèse. Ainsi l'on se demanderait d'abord où Sénèque avait été élevé, où il avait pris ce goût pour la déclamation qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. La question ne manque pas d'importance; il faudrait savoir, pour la résoudre, si ce Marillus, qui fut son maître et celui de Latro, enseignait à Rome ou à Cordoue. Il serait intéressant aussi de connaître pourquoi Sénèque quitta

---

1. M. Chassang avait déjà traité ce sujet dans sa thèse intitulée : *de corrupta post Ciceronem a declamatoribus eloquentia*. Je suis surpris que M. Tivier n'ait cité nulle part ce travail de son devancier.

son pays et vint définitivement se fixer à Rome où sa famille devait occuper plus tard une si grande place. La raison n'en serait pas difficile à trouver, et peut-être penserait-on qu'il a pris soin de nous l'apprendre lui-même. Il cite avec complaisance le mot de Censorinus qui, en briguant les dignités d'une ville de province, disait : « Il me semble que je me donne du mal en rêve. » Lui aussi trouvait sans doute que les honneurs municipaux n'avaient pas beaucoup de réalité, et il ne suffisait pas à son ambition d'être décurion ou *quinquennalis* à Cordoue. Il ne semble pas pourtant qu'il ait rempli à Rome des fonctions politiques d'un ordre élevé. Il resta chevalier, comme fit plus tard son fils Mela; il est probable que, comme lui, il aimait plus le solide que le brillant, qu'il se contenta d'être *procurator* et de faire fortune[1]. D'ordinaire, on s'imagine, en le lisant, qu'il a été professeur de déclamation, et de là vient qu'on l'appelle Sénèque le rhéteur, mais cette opinion est-elle très-vraisemblable? Trouve-t-on dans son ouvrage aucun texte qui l'accrédite? Peut-on croire, par exemple, que s'il avait déclamé avec succès et par métier il aurait résisté à la tentation de nous citer quelqu'un de ses chefs-d'œuvre parmi ceux de ses amis et de ses rivaux? Voilà bien des questions qu'il fallait résoudre pour nous faire connaître le personnage auquel nous devons les *déclamations;* il y en a d'autres, importantes aussi, sur l'époque où ce livre a été écrit et publié. On a remarqué qu'il y parle de la mort de Mamercus Scaurus qui fut tué par Tibère, mais on n'a pas fait attention qu'il dit, à propos de ce Scaurus, *declamantem audivimus et novissime quidem* (Bursian, p. 291), ce qui nous donne une date précise. C'est donc quelques semaines ou quelques mois, tout au plus, après la mort de cet orateur, vers l'an 787 de Rome, à la fin du règne de Tibère, que Sénèque écrivait ces invectives passionnées contre ce pouvoir qui proscrivait l'éloquence et la pensée (prologue du livre X). Il n'y a pas seulement une vaine curiosité à chercher à quel moment il parlait ainsi. L'époque où ces paroles furent écrites les fait mieux comprendre et leur donne plus de prix.

Si, de l'auteur, je passe à l'ouvrage, les questions qu'on se pose et que M. Tivier n'a pas cherché à résoudre deviennent plus nombreuses encore. C'est bientôt fait de condamner la déclamation au nom du bon goût, de dire qu'elle fausse l'esprit et qu'elle fait grimacer le style. Ces anathèmes littéraires, qui nous apprennent peu de chose, n'empêchent pas que la déclamation n'ait été une forme très-importante de la littérature latine. N'oublions pas qu'elle s'est imposée au génie romain au moment où il brillait de tout son éclat. Elle n'a pas charmé des ignorants et des barbares. C'est dans la pleine lumière du siècle d'Auguste, quand le goût était le plus pur, qu'elle obtenait ses plus grands succès. Latro déclamait en même temps que Virgile écrivait son *Enéide;* les mêmes gens qui lisaient les épîtres d'Horace et les élégies de Tibulle allaient applaudir Arellius et Gallion. Tite-Live composait des *controversiæ* pour se délasser de ses histoires. Ce fait, étrange au premier abord, n'est pourtant pas difficile à expli-

1. M. de Rossi, dans son Bulletin d'archéologie chrétienne (décembre 1865), dit que le père de Sénèque était préfet d'Égypte; c'est une erreur. Le préfet d'Égypte était l'oncle et non le père de Sénèque.

quer. Les défauts qu'on reproche à la déclamation ne doivent pas fermer les yeux sur ses qualités. Elle en possède de réelles qui font comprendre ses succès. D'abord elle connaît à merveille les auditeurs à qui elle s'adresse et sait le moyen de les charmer. Ce sont des gens d'esprit et des gens du monde; elle leur présente de piquants tableaux de mœurs dont le roman moderne a profité [1]. Comme elle sait que la philosophie est à la mode, elle se fait philosophe : le déclamateur Fabianus a été le maître et le modèle de Sénèque. Elle aime surtout la politique. Le parti républicain, qui n'est nulle part sous Auguste, se retrouve dans l'école. Albutius fait l'éloge de Brutus; en déclamant contre les tyrans, Latro se souvient de celui qui règne à Rome; la réputation de Cicéron sert à tous de champ de bataille et, à propos de sa mort, on se donne le plaisir de distribuer à Antoine des injures dont beaucoup retombent sur Octave. Tout n'était donc pas aussi futile qu'on le prétend dans les déclamations; il y a dans celles du vieux Sénèque une foule d'observations importantes à recueillir pour le littérateur et l'historien. Elles suffisaient amplement à fournir la matière d'une thèse, et il est bien fâcheux que M. Tivier n'ait pas cru devoir s'en contenter. Souhaitons que les candidats au doctorat qui ont ses connaissances et son talent ne s'égarent pas, comme il l'a fait, dans des sujets trop vastes. Il faut savoir se restreindre quand on veut bien embrasser. En choisissant des questions peu étendues, on est plus sûr de les traiter à fond et de faire des thèses qui n'auront pas besoin d'être refaites.

GASTON BOISSIER.

---

2. — **Arnaud de Brescia et les Hohenstaufen,** ou la question du pouvoir temporel de la papauté au moyen-âge, par Georges GUIBAL, ancien élève de l'École Normale, docteur ès-lettres, etc. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1868. In-8°, 300 p. — Prix : 4 fr.

Il est des questions d'une actualité toujours brûlante, dont l'histoire remonte bien loin dans le passé, mais dont la solution pratique est encore réservée à l'avenir. Telle est, entre toutes, la question du pouvoir temporel de la papauté. Si le publiciste peut la trancher théoriquement au gré de ses vœux ou de ses passions, la tâche de l'historien, qui doit en exposer les phases successives, est infiniment plus difficile, car tout en étant obligé de rechercher et d'expliquer les faits, comme pour d'autres sujets historiques, il devra sans cesse refouler en lui l'expression de ses propres sentiments politiques et religieux et se détourner de la lutte qui se poursuit ardemment à ses côtés. Peu d'écrivains ont assez de sang-froid et d'impartialité sereine pour mener à bonne fin une entreprise aussi ardue, et chez nous en France surtout, où chaque historien croit devoir s'enrôler dès le début sous les drapeaux d'un parti, des ouvrages de ce genre ont été de tout temps des manifestes politiques plutôt que des récits sérieux et scientifiques. Aussi la plupart de ces travaux, réquisitoires ou plaidoyers, dorment-ils, dès après leur éphémère succès, dans un profond oubli. Le livre que nous annonçons se place entièrement en dehors du courant de la polémique du jour. Il fait

---

1. M. Saint-Marc-Girardin (*Essais de littér. et de mor.*, II) a fait remarquer qu'une de ces controverses romanesques a été transportée par Scudéry dans l'*Illustre Bassa*.

abstraction de toute idée politique actuelle, pour retracer d'une manière attachante et impartiale un épisode des luttes séculaires au sujet du pouvoir temporel de la papauté. Étranger aux préoccupations des partis, M. Guibal a voulu donner au grand public, sans pédantisme scientifique et dans un nombre restreint de pages, un tableau net et succinct de l'état des esprits au moyen-âge, un exposé fidèle des opinions d'alors sur les rapports nécessaires entre l'Église et l'État, des luttes morales et des combats matériels qui signalèrent au XIIe et au XIIIe siècle le conflit suprême entre l'empire et la papauté. Un tel ouvrage, capable d'orienter les lecteurs sérieusement désireux de s'instruire, nous manquait en France, et malgré quelques erreurs et quelques lacunes que nous signalerons tout à l'heure, M. G. a droit à nos sincères éloges pour avoir voulu nous en doter. M. G. commence son récit vers le milieu du XIIe siècle, avec l'apparition du tribun-prophète Arnaud de Brescia, et le conduit jusqu'à la chute de la dynastie des Hohenstaufen, derniers rivaux sérieux de la papauté, dans la grande lutte entre l'empire et le saint-siége. Les six premiers chapitres nous racontent l'existence agitée du clerc de Brescia, le disciple favori d'Abailard, sa condamnation par le concile de Latran, sa retraite en Suisse, sa venue dans la capitale de l'Église à l'appel des Romains soulevés, ses fantastiques projets pour la restauration d'une république romaine, ses luttes contre Eugène III, Adrien IV et Frédéric Ier Barberousse, enfin sa mort sur le bûcher aux portes de Rome en 1155. M. G. a soigneusement réuni tout ce que nous savons sur l'homme remarquable dont le nom est inscrit en tête de son ouvrage; malheureusement c'est peu de chose en définitive, et comme il n'est guère probable que l'on découvre encore de nouveaux documents sur ce sujet, la personnalité d'Arnaud de Brescia restera toujours entourée d'une certaine obscurité qui a déjà souvent permis et permettra souvent encore aux historiens de lui attribuer des projets et des opinions politiques et religieuses fort divers. Ainsi je crois que M. G. lui-même s'est légèrement exagéré l'action de son héros sur son époque. Esprit généreux et enthousiaste, mais méconnaissant la réalité des choses, A. de Brescia a bien pu tenir en échec, pendant un instant, la papauté mal représentée par quelques pontifes trop faibles, mais il n'a jamais ébranlé le saint-siége, ni mis en œuvre « cette révolution générale de l'Église » dont M. G. parle quelque part. Suspect aux masses croyantes par cela seul qu'on l'accusait d'hérésie, n'ayant d'autre point d'appui que la population frivole, inconstante et superstitieuse de Rome, que l'absence d'une fête accoutumée ou la menace de l'interdit faisait sur-le-champ fléchir, sa tentative d'une réforme ecclésiastique et politique était dès le début condamnée à ne pas réussir. D'ailleurs A. de Brescia, non content d'attaquer la papauté temporelle, provoqua les représailles et les châtiments d'un second adversaire. Un seul pouvoir, celui des empereurs, pouvait servir de contre-poids à l'autorité papale. Au lieu de se mettre à l'abri derrière ce protecteur naturel, il s'en fit un nouvel ennemi par ses chimériques projets de la reconstitution de la république romaine. Dès ce moment son sort était fixé, et s'il est beau de voir A. de Brescia courir à sa perte plutôt que de sacrifier quelques-unes de ses idées afin de gagner un puissant appui, si nous voyons avec une douloureuse pitié les deux pouvoirs rivaux se coaliser un instant pour

écraser un importun adversaire, du moins il est impossible de s'en étonner. A. de Brescia proclamait des idées en avance de plusieurs siècles, et pendant une époque bien longue encore la théocratie spirituelle et la monarchie universelle devaient se disputer le pouvoir absolu, avant qu'à côté d'elles et au-dessus d'elles un troisième principe, celui de la liberté pour tous, parvint à s'affirmer à son tour dans l'opinion publique et dans les faits. — La seconde moitié du livre de M. G. nous retrace la lutte entre Frédéric II, Grégoire IX et Innocent IV. C'est un antagonisme d'une toute autre nature et, pour le dire sur-le-champ, le grand défaut de l'ouvrage de M. G. consiste précisément à n'avoir pas assez nettement séparé les deux parties de son récit, et à avoir fait de l'empereur le disciple et le successeur d'Arnaud de Brescia. Je ne sais si je me trompe, mais à mes yeux rien de plus différent, de plus antipathique même que ces deux hommes. L'un voulut réformer l'Église dans ses croyances et ses mœurs, la ramener à une activité purement spirituelle sur le monde, l'autre était parfaitement indifférent à la corruption de l'Église et, dans ses manifestes officiels et ses actes, très-respectueux envers ses doctrines[1]. Frédéric II n'a jamais nié non plus en théorie les droits temporels de la papauté, mais il entendait faire prédominer sa propre autorité sur celle de l'Église et l'asservir à ses desseins. Arnaud de Brescia voulait la liberté, chose impossible sans doute à cette époque, mais sincèrement et ardemment réclamée par lui; l'empereur n'aurait jamais compris de pareilles tendances politiques et les regardait sans doute avec pitié, lui dont l'idéal était le despotisme intelligent. Nous comprenons parfaitement les sympathies manifestées par M. G. pour le grand prince, sans cesse en lutte et sans cesse harcelé par d'implacables adversaires; néanmoins on ne saurait se cacher que son système politique n'était pas de nature à faire cesser la lutte et que les idées libérales ont trouvé en lui un adversaire au moins aussi redoutable que dans la papauté.

La mort de Frédéric II en 1250 marque la fin de la lutte sérieuse entre l'empire et le saint-siége. Déjà dans ses dernières années l'issue n'était plus douteuse, et nous ne saurions admettre avec M. G. que Frédéric est mort triomphant. Après lui, Conrad, Manfred et Conradin n'ont plus songé à disputer la suprématie politique à la papauté; ils ont lutté pour conserver quelques débris de leur ancien pouvoir, pour sauver leur couronne et leur vie, mais nous comprenons aisément que M. G. ait voulu mener le lecteur jusqu'au bout de la sanglante tragédie qui se termine sur l'échafaud de Naples en 1268.

Le livre de M. Guibal est le résumé d'un cours professé à la faculté des lettres de Strasbourg. Il réunit aux grands avantages les inconvénients inévitables d'une pareille origine. La forme est plus élégante et plus soignée qu'elle ne l'est d'ordinaire dans les livres d'histoire; le style, toujours harmonieux, est orné de cita-

---

1. On n'a qu'à rappeler les nombreux hérétiques qu'il fit brûler en Italie pendant ses luttes les plus vives contre la papauté. A ce propos félicitons M. G. de n'avoir pas cédé au dangereux attrait qu'offrent les théories les plus hasardées, quand elles émanent de savants illustres, et d'avoir nettement protesté contre les idées de M. Huillard-Bréholles au sujet des idées et des prétentions religieuses de Frédéric II. Nous n'avons jamais pu comprendre les opinions de l'éminent historien à ce sujet.

tions poétiques et d'images brillantes; la science très-sérieuse de l'auteur se dérobe plus qu'elle ne se montre, et le tout constitue un travail parfaitement abordable au grand public, tout en restant utile aux savants. On peut lui reprocher d'autre part une ampleur de style un peu trop soutenue, qui rappelle l'éloquence du professeur plutôt que le récit plus sobre de l'historien, ainsi qu'une certaine tendance à l'amplification, qui dépasse quelquefois la juste mesure dans le maniement des sources [1].

Nous aurions désiré voir dans le livre de M. G. un chapitre spécial ou bien un appendice sur les sources consultées par lui, sur leur valeur relative, etc. Le travail n'aurait pas été fort difficile à faire, après les introductions des différents éditeurs des *Monumenta* de Pertz, les travaux de Huillard-Bréholles, Wattenbach, etc., et des notices, même sommaires, auraient présenté pour les savants français une utilité incontestable. Nous joindrons à cette observation une autre remarque qui ne s'adresse pas à M. Guibal seul, mais qui pourrait s'appliquer à la plupart des historiens de notre pays. On ne se croit nullement tenu chez nous de fournir aux lecteurs et à la critique les moyens de contrôler un récit. Même chez les écrivains qui n'ont pas l'insupportable prétention qu'on les croie sur parole, les renvois aux textes, inédits ou imprimés, sont indiqués souvent avec une brièveté dérisoire qui mérite tout autre chose que des éloges. M. G. ne s'est pas toujours gardé de ce défaut, si facile à éviter pour un travailleur consciencieux comme lui. Il ne s'est certainement pas rendu compte de l'effet agaçant que doivent produire sur le critique des indications bibliographiques et des renvois ainsi formulés : « Gretserus, XII »; « Pezius, I »; « Schmidt, *Histoire de l'Église* » citée par Gieseler »; « Engelhardt, *passim* »; « Mathieu Paris, *passim* »; « Raumer, Cherrier, Gregorovius », etc., etc. Autant vaudrait ne rien mettre du tout.

Nous devons encore faire remarquer que le récit détaillé des derniers moments de Frédéric II doit disparaître en entier, depuis que M. Bernhardi a démontré que les Éphémérides de Mathieu Spinelli, plus connu de nos jours sous le nom de Matteo di Giovenazzo, sont l'œuvre d'Angelo di Costanzo, faussaire napolitain du XVIe siècle [2] (voy. *Rev. crit.* du 15 août 1868). C'est d'ailleurs en fort bonne compagnie que M. G. s'est trompé, et certes il serait injuste de lui reprocher de n'avoir point deviné ce qui avait échappé jusqu'ici aux plus illustres savants de la France et de l'Allemagne. Disons aussi que M. G. parle trop favorablement de Gerhoh de Reichersperg [3]; c'est lui qui dans son livre, aujour-

---

1. Ainsi pour ne citer qu'un exemple, Wibald de Corvey dit quelque part avec une humilité plus ou moins sincère, dans le langage ampoulé de l'époque : « Si nos Stabulensis » Ecclesia non educasset, si nos egenos de pulvere non excitasset et de stercore erexisset » pauperes, etc. » Ce sont là des métaphores évidemment, d'autant plus que ses biographes le disent issu d'une famille noble. Mais M. G. prenant ces phrases à la lettre, nous raconte que Wibald « était pauvre et misérable, que l'abbaye de Stavelot alla le prendre dans la » poussière, dans la fange même, etc. »

2. A ce sujet nous demanderons à M. G. pourquoi il cite d'après Muratori des textes mieux édités depuis par Pertz?

3. Lisez Gerhoh et non pas Géroh, comme M. G. a francisé le nom, je ne vois pas trop pour quel motif; lisez aussi partout Jaffé pour Jaffée comme M. G. appelle l'éminent paléographe de Berlin, de Blasiis pour Blasis, etc., etc.

d'hui perdu, *de investigatione Antechristi,* a répandu tant de calomnies contre l'empereur Henri IV, si souvent répétées depuis par les partisans du Saint-Siége. Enfin nous croyons que M. G. n'aurait pas dû écrire partout dans son livre Corbie au lieu de Corvey; un lecteur français croira nécessairement que c'est de l'abbaye de Corbie en Picardie qu'il s'agit, et non du monastère hessois [1].

Nous arrêterons ici nos critiques, qui ne porteraient plus que sur des minuties de détail et que nous pouvons supprimer par conséquent sans dommage pour les lecteurs et l'auteur. Nous souhaitons que le livre de M. Guibal trouve un succès mérité auprès du grand public, auquel il nous paraît plus spécialement destiné, et qui d'ordinaire n'est point accessible aux ouvrages de pure érudition.

Rod. Reuss.

---

3. — **Hallands Fornminnes-fœrening årsskrift** (Annuaire de la Société d'archéologie du Halland). 1868. Halmstad, Gernandt. In-8°, 48-32 p.

La Suède possédait déjà plusieurs académies et sociétés scientifiques, non-seulement dans ses chefs-lieux intellectuels, Upsala, Lund, Stockholm, Gœteborg, mais encore dans les provinces de Nerike, Helsingland, Gestrikland, etc., lorsqu'en 1865 il s'en est fondé une nouvelle dans le Halland. Cette dernière province est l'une de celles qui méritent le mieux d'être étudiées : bien qu'unie au Danemark dès l'origine des temps historiques, elle a vécu au moyen-âge d'une vie passablement indépendante, surtout dans la période féodale où quelques-uns de ses gouverneurs s'intitulaient comtes ou ducs par la grâce de Dieu. Au commencement des temps modernes elle appartenait encore au Danemark, qui se la vit disputer par les rois de Suède, jusqu'à ce qu'il fût obligé de la leur céder (1648) avec ses deux autres provinces d'Outre-Sund, la Blekinge et la Scanie. Elle avait jusqu'alors conservé la langue danoise dont on trouvera des spécimens, un peu archaïques à la vérité, dans le présent *Annuaire;* mais depuis elle apprit peu à peu le suédois, de sorte qu'il a fallu traduire pour les *Hallandais* contemporains un article danois de M. Stephens qui figure dans ce fascicule. De plus les fautes d'impression qui déparent le mémoire de M. Boye prouvent surabondamment que les imprimeurs de Halmstad ne sont plus familiarisés avec la langue de leurs ancêtres.

L'*Annuaire* s'ouvre par un court avant-propos, puis viennent les *statuts* de la société approuvés par l'Académie royale des belles-lettres, histoire et archéologie de Suède. Pour devenir membre, il suffit soit d'offrir un don pour les collections, soit de payer une cotisation annuelle de 1 fr. 30 ou bien 20 fr. une fois donnés. Le but de la Société est de recueillir les antiquités et les documents qui concernent le pays, de veiller à la conservation des monuments historiques et de les décrire. Elle adresse à l'Académie des belles-lettres un rapport annuel sur ses travaux, et lui cède moyennant retour les objets qui peuvent convenir au Musée national de Stockholm. — Suit un article dû à un archéologue danois, M. W. Boye, dont nous avons déjà parlé dans la *Revue critique* (1868, t. II,

---

1. M. G. ne paraît point avoir connu le livre de M. Janssen, *Wibald von Stablo und Korvey*. Münster, 1855, in-8°.

p. 323), et concernant un *Bouclier de bronze trouvé dans le Halland* (p. 6-11 avec fig.). Ce bouclier ovale, concave et pourvu d'un ambon, présente cette particularité que la poignée est trop petite pour une main ordinaire; elle ne peut être saisie que de deux doigts. Cette circonstance donne à croire que le bouclier servait d'arme de parade; il est en effet plus élégamment orné que les autres boucliers du même âge. Comme il est bossué et qu'il a été trouvé dans une tourbière, à 2m de profondeur, on peut conjecturer qu'il y a été déposé à titre d'*ex-voto*. Il doit dater de la fin de l'âge de bronze, ainsi qu'il ressort des ingénieux rapprochements de M. W. Boye. — L'article sur une *Bractéate d'or trouvée dans le Halland* (p. 12-13 avec fig.) est tiré du bel ouvrage de M. G. Stephens (*The old-northern runic Monuments of Scandinavia and England*, t. II. — Voy. *Revue critique*, 1868, t. II, p. 331). — *La description de la prévôté de Laholm*, écrite en 1796 par le pasteur Osbeck, était restée en manuscrit; le secrétaire de la Société, M. T. Gyllenskœld, en a publié d'intéressants fragments (p. 17-28), qui concernent les mœurs des habitants, leurs alimens, leurs boissons, leur costume, leurs maisons, les noces et festins, les superstitions. — L'*Extrait du livre des audiences du bourgmestre et du Conseil de Halmstad*, qu'a édité M. A. M. Cullin (p. 29-46), est en vieux danois et se rapporte à un procès de sorcellerie jugé en 1608; une malheureuse, qui avait abusé de la crédulité de ses contemporains, paya de la vie un délit que nos lois actuelles puniraient tout au plus de quelques jours de prison. — La seconde moitié du fascicule porte le titre de *Fornhandlingar reerande Halland* (anciens actes concernant le Halland) recueillis par P. von Mœller, chef d'escadron et président de la Société. Ils forment le commencement d'une collection, avec pagination particulière, qui sera continuée. Il y a déjà 35 pièces dont la plus ancienne date de 1176, la plus récente de 1305. Elles sont toutes en latin, à l'exception d'une paraphrase en haut-allemand. Chacune d'elles est précédée d'un argument. La plupart avaient été imprimées dans divers recueils; quelques-unes sont inédites; toutes sont précieuses pour l'histoire du Halland. — Si cet *Annuaire* est continué sur le même plan, il formera la base la plus large et la plus solide de tous les travaux historiques et archéologiques sur le Halland.

E. Beauvois.

---

4. — Waagen. **Die vornehmsten Kunstdenkmæler in Wien.** 2 vol. in-8°. Le 1er de xj-351 p., le 2e de vij-420 p. 1866-1867. Chez Braumüller, à Vienne. — Prix : 18 fr.

Ce livre est le dernier de l'illustre historien d'art allemand; c'est le couronnement de cette vaste Revue des Musées européens, inaugurée en 1837 par *les Monuments d'art et les artistes en Angleterre et à Paris*, continuée par la publication des *Monuments d'art en Allemagne*[1] (1842), des *Trésors d'art de la Grande-Bretagne* (1854), de *la galerie des Tableaux de l'Ermitage* (1864) et des *Tableaux, dessins et miniatures de l'Espagne*[2]. Une œuvre pareille, nous le croyons, est unique, c'est un ensemble homogène et varié tout à la fois, car peu d'esprits ont

1. On peut ajouter à cette liste l'excellent *Catalogue de la collection de tableaux du Musée royal de Berlin*, qui compte plus de quinze éditions.
2. Dans les *Jahrbücher für Kunstwissenschaft*. 1er volume.

été aussi ouverts aux mérites des écoles les plus opposées. C'est le résumé des expériences de deux générations condensées et fécondées par le même homme, car Waagen tenait sans cesse ses ouvrages au courant des progrès de la science; il revenait sur ses travaux antérieurs, il ne croyait pas aux livres *définitifs*, et s'estimait heureux de pousser à la roue sans ambitionner de tracer un itinéraire immuable. Les *Principaux Monuments d'art de Vienne* nous montrent à quel point il portait ce dévouement et cette abnégation. Ils sont, pour ainsi dire, la troisième édition d'un livre dont les deux premières n'auraient pas été livrées au public. C'est à trois reprises différentes, à quarante ans de distance, que Waagen a étudié l'immense matériel entassé à Vienne, différant toujours la publication de ses travaux, parce qu'il ne les croyait pas assez mûrs. Son premier séjour à Vienne est de 1822, le second de 1839, le troisième de 1860, et ce n'est que six ou sept ans plus tard qu'il s'est cru en état de publier l'ouvrage dont nous rendons compte. Cet ouvrage même n'était cependant qu'une étude préparatoire, ce n'était certainement pas, dans sa pensée, un but, mais un moyen. Toutes les publications de W. sur les Musées de l'Europe peuvent être considérées comme une introduction à deux grands ouvrages dans lesquels il se proposait de résumer toutes les connaissances acquises durant sa longue carrière : l'un était cette *Histoire des miniatures*, si souvent annoncée, l'autre le *Manuel de l'histoire de la peinture* dont l'achèvement lui paraissait à lui-même si rapproché qu'il a donné ce titre à une première partie, qui a paru en 1862, et que ce n'est qu'en sous-titre qu'il a appelé ce livre, aujourd'hui classique, *Manuel de l'histoire des Écoles de l'Allemagne et des Pays-Bas*. Nul doute que les manuscrits de ces ouvrages ne se trouvent parmi ses papiers, et que leur rédaction ne soit fort avancée ou même achevée, car Waagen était bien homme à retoucher un manuscrit pendant sept ans, et à le remettre pour sept ans dans ses cartons. En attendant il n'est guère d'historien contemporain de la peinture qui n'ait largement puisé dans ces inventaires si minutieux de toutes les richesses artistiques, et si par un motif ou un autre, l'*Histoire des miniatures* n'était pas livrée à l'impression, le premier littérateur venu trouverait dans les *Trésors d'art de la Grande-Bretagne*, dans les *Principaux monuments de Vienne*, etc. les matériaux complets et tout façonnés de cette histoire et n'aurait que la peine de les réunir pour en faire un ouvrage supérieur à tous ceux que nous possédons à ce jour. Waagen avait trois grandes qualités qui lui ont assuré la place éminente qu'il occupait dans la science de l'art. Il était connaisseur, fin connaisseur, mérite, rare en Allemagne, qu'il devait à la pratique de la peinture. Il était érudit, et il avait le sens historique. Il n'était ni esthéticien, ni écrivain, comme quelques prédécesseurs, Winckelmann, Lessing, ou comme quelques contemporains, Schnaase, Fœrster. Peut-être l'abus qu'on faisait, qu'on fait encore, de la rhétorique et de *la science du beau* les lui avait-il fait dédaigner comme trop faciles, et trop sujettes aux variations du goût. Mais il était un savant complet dans toute la force du terme. Il avait la patience et la minutie du collectionneur sans jamais se perdre dans le détail; il savait au moment nécessaire remonter à la surface et dominer toute l'histoire des arts; il avait le sentiment le plus juste des proportions, et expédiait un artiste médiocre d'un mot comme il remplissait plusieurs volumes de l'étude d'un grand génie.

Toutes ces qualités se retrouvent dans les *Principaux monuments d'art à Vienne* que nous avons un instant laissés de côté, parce qu'ils nous paraissent surtout devoir être envisagés comme un fragment de cet ensemble si imposant. Il serait en effet difficile d'écrire sur un point quelconque des beaux-arts sans recourir aux trésors de Vienne : ses musées rivalisent avec ceux de la France, de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Espagne; ses collections particulières n'ont peut-être pas de rivales. C'est à Vienne seulement que l'on peut étudier l'importante école de Bohême. L'école française aussi y est représentée par une foule de curieux échantillons. M. W. cite une vingtaine de manuscrits français qui d'après lui sont de la plus haute valeur artistique. J'ai surtout été frappé par le grand nombre de Clouet qui s'y trouvent. François Clouet y compterait, d'après M. W. une suite de dessins et sept portraits dont l'un, le *Portrait de Charles IX,* serait le chef-d'œuvre de l'artiste; Jean y serait représenté par un portrait de François Ier. Cette collection relativement si nombreuse a-t-elle été rapportée en Autriche par Élisabeth, femme de Charles IX, qui retourna dans sa patrie après la mort de son époux? M. W. n'en dit rien. Ou bien ne serait-on pas un peu tenté à l'étranger d'appeler Fouquet ou Clouet toutes les peintures françaises d'une certaine époque, comme en Italie on est tenté d'attribuer à Durer tous les tableaux allemands. Tous ceux qui savent combien sont rares sur le continent les œuvres authentiques de notre Holbein du XVIe siècle, comme M. W. l'appelle si bien, n'accepteront son affirmation qu'avec la plus grande réserve. M. Viardot ne cite aucun ouvrage de Clouet dans son étude sur les musées de Vienne, M. Ch. Blanc non plus dans son histoire des Clouet. Mais malgré ces diverses invraisemblances nous croyons que ceux qui s'intéressent à ce grand maître ne peuvent plus se dispenser d'étudier, pièces en main, une question soulevée par un juge aussi compétent que Waagen. Dans l'impossibilité de tout citer, je voudrais seulement encore appeler l'attention des savants sur le triptyque de M. Artaria que notre auteur décrit à la page 333 (t. I). Il l'avait d'abord attribué à Gérard Horebout; dans les *Monuments d'art les plus remarquables de Vienne,* il revient sur ce premier jugement, mais sans se prononcer définitivement en faveur d'un autre artiste. Si nous ne nous trompons, ce triptyque serait celui qui a servi à M. Fœrster, concurremment avec deux autres tableaux, à établir l'existence d'un maître anonyme, travaillant vers 1480 (v. *Chronique des Arts,* 4 octobre 1868). Ce problème intéresse d'autant plus le public français qu'un des trois termes de comparaison se trouve en France, au musée de Rouen.

Mais la peinture ne figure pas seule dans les *Principaux monuments d'art à Vienne*, elle n'occupe que le premier volume (galerie du Belvédère, de l'Académie impériale des beaux-arts, galeries Lichtenstein, Czernin, Schœnborn, Gsell, Harrach, Rothschild, Artaria, etc.). Les manuscrits à miniatures, les dessins, les estampes, les chefs-d'œuvre des arts industriels, remplissent le second volume. Les armures, les sculptures en bois, en ivoire, etc., les vases, les bijoux de la collection Ambrasienne sont l'objet d'un examen très-détaillé. Il en est de même des antiquités égyptiennes, des sculptures et bronzes antiques, des médailles, des gemmes, des pierres gravées et autres monuments du cabinet des

médailles et des antiques. Les facilités que M. W. avait obtenues pour l'examen d'une foule d'objets inaccessibles au public donnent le plus grand intérêt à cette partie de son ouvrage. Nous ne pouvons entrer dans l'énumération de toutes ces curiosités; qu'il nous suffise de dire qu'il ne se trouve guère à Vienne d'objet intéressant les beaux-arts de près ou de loin que M. W. n'ait soigneusement étudié et décrit avec la plus grande minutie.

Les descriptions sont souvent si précises qu'une gravure ne nous donnerait pas une idée plus nette. Généralement, elles sont trop longues. A quoi bon nous dépeindre un sujet, nous dire combien et quelle sorte de personnes figurent dans telle ou telle miniature, ce qu'elles font, etc.! Cela ne présente aucun intérêt pour le lecteur, car ces détails ne lui apprennent rien sur le style ou la technique d'un artiste. Ou bien, si M. W. a voulu faire également de son livre une source de renseignements pour l'historien et l'archéologue, pourquoi alors ne décrit-il pas toutes les miniatures d'un manuscrit au lieu de se borner à celles qui offrent le plus d'intérêt artistique. Il perd aussi beaucoup de temps à décrire des miniatures généralement connues par de nombreuses reproductions, par exemple les *Fragments de la Genèse*, le *Dioscoride*, tous deux byzantins, dont on trouve d'excellents fac-simile dans l'ouvrage de M. Labarte et dans celui de M. Louandre et des imitations plus ou moins heureuses chez Dibdin, d'Agincourt, etc. Pourquoi décrire toutes les estampes de maîtres dont l'œuvre est depuis longtemps catalogué, et pour lesquelles il eût suffi de renvoyer à Bartsch ou à Passavant. Il énumère les 116 gravures de Schœngauer, ce qui prend, bien inutilement, sept à huit pages. Il aurait bien mieux valu rechercher et vérifier les états indiqués dans les derniers temps, notamment par M. Galichon (*Gazette des Beaux-Arts*, 1859).

Malgré cette exactitude un peu trop minutieuse, les *Principaux monuments d'art de Vienne* ne sont rien moins qu'un simple catalogue. L'auteur ne s'est pas contenté de décrire les objets et de faire leur histoire. Il n'a pas seulement usé (peut-être quelquefois même abusé) de sa perspicacité et de la subtilité merveilleuse de sa vue pour démêler trois ou quatre mains différentes dans un tableau où d'autres n'en voient qu'une, ou bien pour restituer à un maître un tableau attribué à un autre. Il a fait plus. Il a touché en passant à tous les points de l'histoire des beaux-arts; il a réhabilité plusieurs artistes, il en a détrôné d'autres. Ses jugements sur le mérite de tous ces ouvrages présentent le plus grand intérêt. Lors même qu'ils sont laconiques, comme cela arrive assez souvent, et qu'ils se résument en une simple épithète « excellent, » « superbe, » ils prennent dans la bouche de W. une autorité avec laquelle il faudra désormais compter. Ses appréciations ont une valeur toute particulière, elles ne renferment pas un mot vague, pas une idée qui ne soit d'une rigueur scientifique; pour n'importe quel tableau, pour n'importe quel style, W. trouve de nombreux termes de comparaison qu'il est, à la vérité, souvent forcé de chercher en Italie, en Angleterre, en Russie, mais qui offrent l'analogie la plus surprenante avec l'œuvre qu'il décrit.

Eug. MUNTZ.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Laboulaye (E.). Études morales et politiques. 4ᵉ édit. In-18 jésus, viij-387 p. Paris (lib. Charpentier). 3 fr. 50

Lacour (L.). La louange des vieux Soudards esquissée. In-32, 60 p. Paris (lib. de l'Académie des Bibliophiles). 2 fr.

Lafforgue (P.). Recherches sur les arts et les artistes en Gascogne au XVIᵉ siècle. In-8°, 70 p. Paris (lib. Vᵉ J. Renouard).

La Nicollière (S. de). Armorial des Évêques de Nantes. In-8°, 116 p. avec blasons. Nantes (imp. Charpentier).

La Quérière (E. de). Rouen pendant la Révolution. Sédition royaliste à l'occasion de la disette. In-8°, 16 p. Rouen (imp. Cagniard).

Lecoy de la Marche (A.). La Chaire française au moyen-âge, spécialement au XIIIᵉ siècle, d'après les manuscrits contemporains. In-8°, xiv-504 p. Paris (lib. Didier et Cᵉ).

Müller. Quelques mots sur l'Évangéliaire de la cathédrale de Noyon. In-8°, 14 p. Noyon (imp. Andrieux).

Paeile (C.). Notice sur les archives communales de Lille antérieures à 1790. In-8°, 41 p. Lille (imp. Danel).

Rennes. Histoire du protestantisme à Bergerac. Contribution d'après les archives de la ville et autres documents officiels plus ou moins inédits. In-8°, 66 p. Bergerac (imp. Faisandier).

Regis de la Colombière (de). Les cris populaires de Marseille. Locutions, apostrophes, injures, expressions proverbiales, traits satiriques et jeux du peuple, cris dans les rues, préjugés. In-8°, xj-294 p. Marseille (lib. Camoin).

Robert (C.). Les légions d'Auguste. In-8°, 14 p. Paris (imp. Donnaud).

Saint-Andéol (F. de). Les Cathédrales du Dauphiné, analyses archéologiques. Eglise cathédrale de Notre-Dame d'Embrun. In-8°, xj-47 p. et pl. Grenoble (imp. Prudhomme).

Saint-Marc (C.). Tablettes historiques, biographiques et statistiques de la ville de Saint-Amour. In-8°, 376 p. Lons-le-Saulnier (l'auteur).

Sallustius Crispus (C.). Die Verschwœrung des Catilina, übersetzt v. C. Holzer. In-8°, 132 p. Stuttgart (Neff). 2 fr. 50

—— Der Jugurthinische Krieg. Uebersetz v. C. Holzer. In-8°, 262 p. Ibid. 4 fr.

Sévigné. Lettres de M. de Sévigné, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué. Album. In-8°, 30 pl. avec légendes. Paris (lib. L. Hachette et Cᵉ). Gratis pour les souscripteurs. 15 fr.

Sherring (M. A.). The sacred city of the Hindus an account of Benares in ancient and modern times with an introduction by F. Hall. In-8°, 426 p. cart. London (Trubner et Cᵉ). 26 fr. 25

Sievers (G. R.). Das Leben des Libanius. Aus dem Nachlasse des Vaters, herausg. v. G. Sievers. In-8°, 324 p. Berlin (Weidmann). 8 fr.

Telfy (Y. B.). Corpus juris attici græce et latine. E fontibus composuit, commentario indicibusque instruxit. Fasc. 5-8, p. 321 à 664. Pesth (Lauffer). 8 fr. Complet. 21 fr. 35

Thore. Les anciennes Fabriques de faïence et de porcelaine de l'arrondissement de Sceaux. In-8°, 24 p. et pl. Paris (imp. Dupont).

Tikwath Enosch i. e. liber Jjobi duobus tomis comprehensus. Edidit et condidit Dᵉ J. Schwarz. In-8°, 394 p. Berlin (Gerschel). 9 fr. 35

Vaillant (J.-A.). Grammaire, dialogues et vocabulaire de la langue des bohémiens ou cigains. In-8°, 157 p. Paris (lib. Maisonneuve et Cᵉ). 2 fr. 50

Vinson (J.). Études orientales. Les Cartes du sud de l'Inde (région dravidienne). In-8°, 47 p. Paris (Soc. d'ethnographie).

Vitet (L.). Clément Marot. In-8°, 20 p. Paris (imp. Claye).

Vollot (H.). Du système chronologique de Manéthon, confronté avec les plus récentes découvertes de l'archéologie. In-8°, 163 p. Beaune (lib. Batault-Morot).

Wieseler (F.). Das Diptychon Quirinianum zu Brescia nebst Bemerkungen über die Diptycha überhaupt. Eine archæolog. Abhandlung. Mit 2 Kupfertafeln. In-8°, 48 p. Gœttingen (Vandenhoeck et Ruprecht). 2 fr. 75

Wislicenus (P.). Die Geschichte der Elbgermanen von der Vœlckerwanderung in ihren Hauptzügen. Mit 2 Karten. 76 p. Halle (Heynemann). 2 fr. 75

Wood (J. G.). The natural History of Man; being an account of the manners and customs of the uncivilized races of men. With illustrations. Vol. I. Africa. Gr. in-8°, 780 p. London (Routledge). 22 fr. 50

En vente à la librairie CHARPENTIER, 28, quai du Louvre.

LANFREY Histoire de Napoléon Ier. Tome troisième. In-12. 3 fr. 50

En vente à la librairie LECOFFRE fils et Ce, 90, rue Bonaparte.

MONTALEMBERT Les moines d'Occident. 5 vol. in-12. 20 fr.

En vente chez H. PLON, éditeur, 8 et 10, rue Garancière.

CORRESPONDANCE De Napoléon Ier. T. 26. 6 fr.

LETTRES De madame de Villars à madame de Coulanges (1679-1681). Nouvelle édit. avec introduction et notes par A. de Courtois. 1 vol. in-8° cavalier, enrichi de plusieurs fac-simile d'autographes. 8 fr.

En vente chez REINWALD, éditeur, 15, rue des Saints-Pères.

L. BECQ DE FOUQUIÈRES Les jeux des anciens, leur description, leur origine, leurs rapports avec la religion, l'histoire, les arts et les mœurs. 1 vol. gr. in-8° avec 63 grav. 10 fr.

En vente chez E. DENTU, éditeur, Palais-Royal, galerie d'Orléans.

T. JORISSEN Napoléon Ier et le roi de Hollande 1806-1813, d'après des documents authentiques et inédits. 1 vol. in-8°. 4 fr.

En vente chez W. HERTZ (librairie Besser), à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

AISCHYLOS Uebersetzt von J. G. Droysen. 3. umgearbeitete Aufl. In-8°. 8 fr.

J. BERNAYS Die heraklitischen Briefe. Ein Beitrag zur philosophischen und religions-geschichtlichen Literatur. In-8°. 6 fr.

F. HARMS Abhandlungen zur systematischen Philosophie. In-8°. 6 fr. 75

W. HAHN Geschichte der poetischen Literatur der Deutschen. 4. verbesserte Aufl. In-8°. 6 fr.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 2 Quatrième année 9 Janvier 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

Sous presse pour paraître prochainement.

G. J. ASCOLI Corsi di Glottologia tenuti alla R. Accademia scientifica et letteraria di Milano. Vol. I. Fonologia comparata del sanscrito del greco et del latino.

NATALIS DE WAILLY Mémoire sur la langue de Joinville. 1 vol. gr. in-8°. 4 fr.

A. BRACHET Dictionnaire des Doublets ou doubles formes de la langue française. In-8°. 2 fr. 50
Ce travail forme le 2e fascicule de la Collection philologique, recueil de travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire.

A. ROYER Histoire universelle du Théâtre (antiquité, France, Allemagne, Angleterre, Italie, Espagne, Néerlande, Pays-Bas, Inde, Perse, etc.). T. I et II, contenant depuis les origines jusqu'au XVIIe siècle. 2 forts volumes in-8°. 15 fr.
Sous presse : le 3e vol. XVIIe siècle. En préparation le 4e vol. XVIIIe siècle. Le 5e vol. XIXe siècle.

L. LEGER De Nestore rerum russicarum scriptore. In-8°. 1 fr. 50

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 52. 19 décembre.

Théologie. KOHN, *Samaritanische Studien* (Breslau, Schletter. Ouvrage important, dont l'auteur annonce une prochaine édition critique de la traduction samaritaine du Pentateuque, accompagnée d'un glossaire complet de l'idiome samaritain). — KRANICHFELD, *Das Buch Daniel erklärt* (Berlin, Schlawitz; l'auteur défend l'authenticité de Daniel, sans apporter d'arguments nouveaux). — *Philosophie.* GEORGE, *Die Logik als Wissenschaftlehre dargestellt* (Berlin, Reimer). — TREUDELENBURG, *Naturrecht auf dem Grunde der Ethik* (Leipzig, Hirzel). — *Histoire.* SCHOTTMÜLLER, *Die Entstehung des Stammherzogthums Baiern* (Berlin, Lœwenstein). — RENOUARD, *Leitfaden zur Auffassung des Wesens, der Bedeutung, der Darstellungsweise und des Studiums der Kriegsgeschichte* (Kassel, Luckhardt). — *Linguistique. Histoire littéraire. M. Minucii Felicis Octavius. Julii Firuici Materni liber de errore profanarum religionum. Rec. Halm* (Wien, Gerold); la *Revue critique* reviendra sur cette édition). — BEZA, *De francicæ linguæ recta pronuntiatione* (Cf. *Rev. crit.* 1868, t. I, art. 95).

Rheinisches Museum für Philologie. T. XXIV; 1re livr.

RITSCHL. *Histoire de l'alphabet latin;* étude très-claire et très-importante. — C. WACHSMUTH. *Études pour servir à la topographie d'Athènes.* — VOIGT. *Sur les « bina iugera » de l'ancienne constitution romaine,* confirme l'opinion soutenue par M. Asher (dans la Festschrift des Histor. Vereins zu Heidelberg, Leipzig, 1865, p. 67 et suiv.). — STEUP. *Une transposition dans le second livre des Annales de Tacite* (soutient que les chap. 59-61 doivent être placés après les chapitres 62-67). — FREUDENTHAL, *Études critiques et exégétiques sur Aristote* περὶ τῶν κοινῶν σώματος καὶ ψυχῆς ἔργων. — USENER. *Extraits de Varron.* — KIESSLING. *Analecta Plautina.* — *Mélanges.*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique.* Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, herausg. v. d. deutschen-morgenlændischen Gesellschaft unter d. Red. d. Prof. Dr L. Krehl. 5. Bd. N. 1. Gr. in-8°. Leipzig (Brockhaus S.). 10 fr.

Altherthümer (die) unserer heidnischen Vorzeit. Nach den in œff. und Privatsammt befind. Orig. zusammengestellt u. herausg. v. dem rœmisch-germanischen Centralmuseum in Mainz durch Dr L. Lindenschmit. II. Bd. 8-9. Heft. In-4° avec 13 Steintafeln, 16 p. Mainz (von Zabern). 3 fr. 40

Alzog (Y.). Grundriss der Universal-Kirchengeschichte. In-8°, 624 p. Mayence (Kupferberg). 6 fr. 50

Aretin (C. M. v.). Alterthümer und Kunstdenkmale d. bayerschen Herrscherhauses. Herausgegeben auf Befehl Seiner Majestæt d. Kœnigs Maximilian II., fortgesetzt auf Befehl Sr. Majest. d. Kœnigs Ludwig II. 8. Liefer. avec 6 planches. Munich (Manz et C.). 52 fr.

Blætter (berliner), für Münz, Siegel und Wappenkunde. 11. u. 12. Heft. Gr. in-8° avec 8 pl. Berlin (F. Schneider). 5 fr. 35

Castagné. Mémoire sur la découverte d'un oppidum avec muraille et emplacements d'habitations gauloises à Mursens, commune de Cras, département du Lot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 9 Janvier — 1869

Sommaire : 5. Rœdiger, Chrestomathie syriaque. — 6. Fick, Bourkard Zink et sa Chronique d'Augsbourg. — 7. Ruano, Oliva Sabuco de Nantes. — 8. Bauchez, Journal, p. p. Abel et de Bouteiller. — 9. D'Haussonville, l'Église romaine et le premier Empire. — 10. Guillemin, Guillaume Boichot.

5. — **Chrestomathia syriaca** quam glossario et tabulis grammaticis explanavit Æmilius Rœdiger. Editio altera aucta et emendata. Halis Saxonum, sumptibus Orphanotrophei. M D CCC LXVIII. vj, 120 et 104 p. — Prix : 10 fr.

On réclamait depuis longtemps, en Allemagne, une deuxième édition de la *Chrestomathie syriaque* publiée, pour la première fois en 1838, par M. Rœdiger. Le haut enseignement des Universités, qui avait adopté ce livre, ne lui avait pas donné de digne successeur et, depuis plus de dix ans, les exemplaires étaient devenus presque introuvables. En France, où l'enseignement des langues araméennes est si négligé, une telle lacune n'a jamais dû être ressentie que par quelques travailleurs isolés. Il n'en est pas de même en Allemagne : il n'y a pas de l'autre côté du Rhin d'université, si obscure qu'elle soit, où le professeur d'exégèse biblique n'enseigne à ses auditeurs au moins les éléments du syriaque et du chaldéen.

Il suffira de marquer ici les changements apportés par l'auteur à son travail : ce sont autant de progrès, ce qui n'étonnera aucun de ceux qui sont familiarisés avec la manière patiente et la méticuleuse exactitude de M. R. Sa méthode rigoureuse donne une valeur toute particulière à des ouvrages qui ne sont pas destinés exclusivement aux savants, mais qui ont pour but principal de former des élèves et de les aider à faire leur école.

C'est à cette préoccupation que répondent surtout les tableaux des formes verbales et le glossaire, de tout point excellent [1], soit comme source d'informations, soit comme modèle de la sobriété qu'il faut apporter dans les étymologies sémitiques. Je ne comprends pas pourquoi des tableaux analogues n'ont pas été consacrés aux formes nominales. Je ne puis m'expliquer une telle omission qu'en supposant la crainte de M. R. de voir ses auditeurs renoncer à des études grammaticales plus sérieuses.

Dans le texte, un seul morceau a été supprimé : ce sont des prières en syriaque moderne qui, en 1838, avaient tout l'attrait de la nouveauté. Aujourd'hui, les savantes publications des missionnaires et les travaux récents de M. Nœldeke [2]

1. Signalons cependant une lacune : l'absence assez fréquente des noms propres. La concordance entre les formes orientales et les formes latines est souvent difficile à établir, surtout pour les noms de villes et de pays.

2. *Grammatik der Neusyrischen Sprache am Urmiasee*, Leipzig, 1868, et *Beitræge zu den aramæischen Dialecten* dans la *Zeitschrift der deut. morgenlænd. Gesellschaft* de 1867 et 1868.

ont fait entrer définitivement l'étude de ces dialectes dans le domaine de la science. On a vu clairement que la force créatrice ne manque pas plus aux langues sémitiques qu'aux langues des autres familles et on a pris sur le fait les développements successifs du syriaque, resté langue vivante sur les bords du lac Ourmia. Il n'y avait plus aujourd'hui de motifs pour donner ces fragments liturgiques dans une chrestomathie syriaque.

En revanche, quelques additions heureuses ont été faites, et elles sont presque toutes empruntées à des manuscrits encore inédits. Citons d'abord huit fables très-concises, d'origine chrétienne, dans le genre de celles qui sont attribuées à Ésope. On sait d'ailleurs que les morceaux analogues, conservés en Arabe sous le nom de *fables de Locman*, ont été aussi rédigés par un chrétien [1]. M. R. entoure jusqu'ici d'un certain mystère le recueil auquel il a emprunté ce morceau ainsi que le suivant : *Narratio, ex historia Syntipæ sive de septem sapientibus sumpta*. Il réserve des éclaircissements ultérieurs pour une publication prochaine. C'est là une promesse vague qui pourrait bien, avec les habitudes de l'auteur, n'être jamais tenue.

C'est un nouveau document pour l'histoire de l'Eglise que l'encyclique attribuée à l'évêque Narcisse. Elle est, comme les deux extraits suivants (p. 102-111 du texte), empruntée à la riche collection du British Museum. Nous trouvons ici, comme dans presque toutes les publications orientales récentes, le zèle et le désintéressement de M. Wright, qui a fourni ses copies à M. R., son ancien professeur de Halle. La date de l'envoi de l'encyclique est donnée à la ligne 3 du texte : il eut lieu « en 662 des Grecs, » c'est-à-dire en 350 de l'ère chrétienne. Le pieux évêque avait, dans une « vision, » vu « le tentateur, » et il croyait devoir en instruire « le monde entier. »

A partir de ce moment, M. R. abandonne l'écriture *Pechîtô* pour le caractère *Estranguélô*, le caractère archaïque des Syriens, le plus ancien représentant de cette série d'alphabets qui conduisent, par des transitions successives, de l'araméen carré (de Palmyre) à l'alphabet arabe. Les morceaux d'Eusèbe, dont M. R. donne la version syriaque, ont déjà été traduits par lui en latin dans l'édition de Schœne [2]. Les notes critiques placées au bas des pages 105-109 méritent une mention particulière pour leur sagesse, leur concision et l'abondance des renseignements qu'elles fournissent.

L'exorde du poème composé par le rhéteur Antoine contre les calomniateurs est un modèle du style élégant et fleuri qui était employé chez les Syriens au huitième siècle de notre ère. La lettre adressée par Alexandre le Grand à son maître Aristote est, comme on sait, traduite du grec. La pseudépigraphie arabe et syriaque n'est pas, d'ailleurs, moins remplie de tels documents que la pseudépigraphie grecque et latine. On a reconnu depuis longtemps que toute cette littérature n'a aucune valeur historique.

---

1. Cf. l'Introduction à l'édition des *Fables de Locman*, par M. J. Derenbourg. Berlin, 1850.
2. II, p. 201-219.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que, dans les morceaux déjà publiés auparavant, M. R. a fait de nombreuses corrections et profité de tous les nouveaux documents que lui ont fournis des publications récentes ou nouvellement parvenues en Europe. Une liste est donnée dans la préface, p. III-IV. C'est réellement une année heureuse pour les études syriaques que celle où ont paru, entre autres, le deuxième volume des *Anecdota syriaca* de M. Land, la nouvelle édition de la *Chrestomathie* de M. Rœdiger et, enfin, le premier fascicule du *Thesaurus syriacus* de M. Payne Smith.

Hartwig DERENBOURG.

---

6. — **Bourkard Zink et sa Chronique d'Augsbourg.** Notice par Edouard FICK, docteur en droit et en philosophie. Genève, imprimerie J. G. Fick, 1868. In-12, 108 pages.

Les bibliophiles se réjouissent toujours en apprenant qu'un nouvel opuscule est sorti des presses de M. Fick à Genève, et ce serait entreprendre une tâche complétement inutile que de recommander le nouveau volume aux amateurs de beaux livres. Aussi ne voulons-nous en dire quelques mots qu'au point de vue de son intérêt historique. C'est une notice sur la Chronique de Bourkard Zink, publiée par M. Hegel en 1866 dans la grande *Collection des chroniques des villes allemandes*, qui paraît aux frais de l'Académie de Münich. Elle relate l'histoire de la ville d'Augsbourg, de 1368 à 1468. M. E. Fick s'est attaché, dans le résumé succinct qu'il nous a donné des récits du chroniqueur, à relever surtout les épisodes qui font le mieux connaître les idées et les mœurs du moyen-âge germanique. Aussi la partie de son travail qui présente le plus d'intérêt est sans contredit celle où, laissant la parole à l'honnête citoyen d'Augsbourg, il traduit l'autobiographie qui se trouve au troisième livre de la *Chronique*.

Sans doute le naïf langage du XVe siècle donne un attrait particulier à ce récit instructif autant que charmant; mais pour ceux qui ne peuvent aborder la lecture de l'original allemand, la traduction fidèle de M. Fick en tiendra lieu sans trop d'inconvénients. Né en 1396 à Memmingen en Souabe, Zink erra de ville en ville dans sa jeunesse, comme écolier d'abord, comme maître d'école ensuite, puis il entra au service d'un riche marchand d'Augsbourg en 1419, se maria, se fit connaître par son savoir, amassé un peu partout, devint messager de la petite république, puis payeur des troupes de la cité, continuant entre temps son commerce, allant à Rome, à Venise, à Rhodes et jusqu'en Crète, prospérant dans ses affaires, moins heureux au foyer domestique, car il perdit trois femmes, et la quatrième, qu'il prit à soixante-quatre ans, le rendit passablement malheureux. Dans l'intervalle d'un de ses veuvages, il eut également maille à partir avec le conseil de la cité pour avoir eu des rapports trop intimes avec une de ses servantes, « folle fille qui me volait toutes les fois qu'elle en » trouvait l'occasion. » Tout cela est raconté avec une bonhomie délicieuse et fait revivre devant nos yeux la vie intime du XVe siècle. Bourkard Zink est mort en 1474, et sa ville natale de Memmingen a fait dresser un monument en son honneur. C'est un monument aussi, dirions-nous volontiers, si le terme

n'était trop ambitieux pour un si joli petit volume, c'est un monument d'un autre genre que M. E. Fick a élevé à la mémoire du vieux chroniqueur d'Augsbourg. Si ses travaux pouvaient encore avoir besoin des éloges de la critique, nous nous ferions un devoir de le recommander à tous nos lecteurs, et nous terminons en souhaitant que de nouveaux volumes viennent s'ajouter bientôt à leurs charmants aînés.

ROD. REUSS.

---

7. — **Filósofos españoles. Dª Oliva Sabuco de Nantes** (escritora ilustre del siglo décimo-sexto). Su vida. — Sus obras. — Su valor Filosófico. — Su mérito literario. Por J. SANCHEZ RUANO. Salamanca, imprenta de D. Sebastian Cerezo, 1867. In-8°, 42 pages.

Alléché par les promesses de ce titre pompeux, nous avons fait venir de Madrid cet opuscule, qui n'est qu'un essai, un discours académique, une thèse de doctorat, très-mince de valeur et de volume; mais intéressante par le sujet. Avant de l'examiner, donnons quelques détails sur la cérémonie du doctorat en philosophie (l'ancienne maîtrise ès-arts, notre doctorat ès-lettres).

Nous disons bien cérémonie et non pas épreuve; car il n'y a point d'épreuve véritable, la réception consistant en un discours que prononce le récipiendaire devant les Facultés réunies en grand costume dans le Paranymphe, c'est-à-dire dans ce que nous appelons moins doctement la salle des Actes. Le candidat, aspirant ou postulant, pérore une heure ou deux, suivant la longueur de sa thèse, assisté d'un parrain, devant un auditoire composé non-seulement du *gremio,* ou si l'on aime mieux, du *claustro* de l'Université, mais encore d'un grand nombre d'invités des deux sexes, qui s'empressent de courir à ces fêtes universitaires, non moins recherchées que les spectacles et les courses de taureaux. Les choses se passent à peu près comme au moyen-âge, sauf le pédantisme et la scolastique.

C'est en passant par le cérémonial obligé, que M. Sanchez Ruano a obtenu le bonnet de docteur, *la borla doctoral.*

M. Sanchez Ruano a débité son petit discours (32 pages de texte et 10 de notes), en s'adressant à la personne du doyen de la Faculté des Lettres de Madrid, M. Amador de los Rios, qu'il qualifie d'*Ilustrisimo señor,* et dont l'« Histoire critique de la littérature espagnole, » en sept gros volumes gr. in-8°, d'où la critique est absente, serait au jugement du regrettable et savant bibliothécaire de Vienne en Autriche, feu Ferdinand Wolf, appuyé par le récipiendaire, une œuvre monumentale et unique dans son genre, *monumental y única en su genero* (p. 36).

M. Sanchez Ruano, se faisant le complice de Wolf, qui avait poussé un peu bien loin la complaisance pour son bon ami et très-grand admirateur le doyen de la Faculté des Lettres de Madrid, nous a donné de sa judiciaire une opinion que son oraison académique et doctorale n'a malheureusement que trop confirmée. Et d'abord, rien ne l'obligeait, quoi qu'il en dise, à mettre au jour cette production hâtive et de circonstance, qu'il avoue lui-même avoir écrite au pied levé,

que lo ha escrito falto de tiempo, sobrado de ocupaciones, etc. (*Advertencia preliminar*), et qu'il a le tort de présenter comme un *specimen*, comme un essai d'un travail de longue haleine, qui aurait pour objet le mouvement scientifique en Espagne au XVIe siècle : vaste et beau sujet, digne d'un meilleur esprit ; car l'échantillon que nous avons sous les yeux ne nous rend pas impatients de voir la pièce que M. Sanchez Ruano a présentement sur le métier.

Pour mettre en lumière les publicistes et les penseurs espagnols de cette grande époque, il faut d'autres aptitudes, et une préparation dont notre docteur se doute à peine. Nous en parlons par expérience, ayant approfondi la plupart des auteurs que M. Sanchez Ruano n'a fait que parcourir, et plus particulièrement celui dont il nous donne un éloge académique.

Vous croyez que l'Espagne n'a eu, à défaut de philosophes, que des scolastiques et des casuistes ? Eh bien ! vous êtes dans l'erreur, d'après M. Sanchez Ruano, qui croyant non-seulement à une prétendue renaissance de la philosophie en Espagne, mais encore à la philosophie espagnole, que personne ne connaît, entasse des noms, au lieu de produire des preuves. Sénèque, Isidore de Séville, Averroës, Maïmonide, Samson (?), R. Lull, R. de Sébonde, Vivès, Gelida, Perera (?), Huarte, Reyna, Sepúlveda, Osorio, Perpiñan, Morcillo, Gomez Pereira, Sanchez, Sanchez de las Brozas, Nuñez, Herrera, Marsilio Vasquez, Lemos, Monte de Oca, Monsó, et enfin la femme célèbre, cette doña Oliva Sabuco, dont M. Sanchez Ruano portait les couleurs, le jour de sa réception : autant de noms de philosophes, appartenant, les uns à des théologiens, les autres à des humanistes, à des grammairiens, à des philologues, à des commentateurs, à des médecins, à des professeurs de philosophie, qu'il ne faut pas confondre avec les philosophes, pas plus que ces derniers avec les penseurs originaux et les libres-penseurs.

C'est pour avoir prodigué avec peu de discernement le titre de philosophe à des auteurs qui n'ont rien de commun avec la philosophie, que M. Sanchez Ruano, avec une hauteur et une sévérité qui ne lui siéent guère, accuse de légèreté les savants à la douzaine que des préoccupations vulgaires ont empêchés sans doute de découvrir cette nombreuse élite de philosophes espagnols, dont il s'est constitué le défenseur ou le parrain : « la filosofia española del siglo » décimo-sexto, que no fue solo mistica ó peripatética, cual sostienen vulgares » eruditos estrangeros, sino que tambien escrutadora, independiente y reformista, » en el sentido recto y noble de la palabra » (p. 9).

Après avoir écrit dix pages à peu près inutiles, notre docteur nous présente enfin cette femme célèbre, qu'il s'est proposé de révéler au public ; et il affirme que, malgré la rareté des documents, on ne saurait contester ni le lieu ni l'époque de sa naissance, ni la grande vogue qu'eurent ses écrits de son vivant : « Aunque sean pocas las noticias biográficas que de ella se conservan, todavia » bastan á poner fuera de dudas el lugar donde nació, la época de su floreci- » miento y la suerte que sus escritos alcanzaron mientras gozó del aura vital » (p. 10). La vérité est que, de tout cela, M. Sanchez Ruano ne sait absolument rien de positif ; il ne fait que suivre la tradition, et ne produit aucune preuve à

l'appui de sa maigre notice biographique d'une femme célèbre, sans doute, mais dont plus d'un sceptique a, non sans raison, contesté l'existence. Jusqu'ici du moins, il n'a pas été prouvé que cette œuvre bizarre et indigeste, qui fit beaucoup de bruit en son temps, sous le titre ambitieux de : « Nouvelle philosophie » de la nature humaine, » ait eu vraiment pour auteur une femme. Le doute ne serait pas permis, si le titre de l'ouvrage pouvait être considéré comme une preuve d'authenticité : « Nueva filosofia de la naturaleza del hombre, no » conocida, ni alcanzada de los grandes filosofos antiguos, la qual mejora la » vida y salud humana.... escrita y sacada á luz par doña Oliva Sabuco de » Nantes Barrera, natural de la ciudad de Alcaraz. » Nous avons eu la curiosité d'interroger, par l'entremise de quelques amis dévoués et d'une inépuisable complaisance, les registres baptistaires des villes et bourgs de l'Espagne qui portent le nom d'Alcaraz. L'extrait de baptême que nous publions ci-après, pour la première fois, a été l'unique résultat de cette minutieuse enquête :

Copia del libro de bautismos de Santisima Trinidad y Santa Maria de Alcaraz.

Luisa de Oliba.
—
El Bachiller Sabuco.
—

r. En dos dias de Diciembre de 1562 batice a Oliba hija del Br Miguel Sabuco y de Franca de Cozar su muger padrinos el Dr Alonzo de Heredia de pila y Cebrian de Biscaya y Catalina Cano de pila muger del Licdo Juan Belarguer y Barbara Barrera muger de Rodrigo de Padilla y Bernardina de Montes muger de Juan Rodrigues.

Miguel Lopez
Licenciado.

Ce document, que nous reproduisons textuellement, nous apprend peu de chose et nous embarrasse beaucoup. Les noms et prénoms de l'auteur problématique de l'ouvrage intitulé « Nueva Filosofia de la Naturaleza del Hombre, » ne se retrouvent pas ou ne se trouvent qu'incomplétement dans l'extrait baptistaire. *Luisa de Oliba,* nom et prénom écrits en marge du registre, au-dessus du nom du père, ne semblent pas concorder avec le libellé de l'acte, où l'enfant n'est désignée que par le prénom d'Oliva ou Oliba, prénom étrange, en vérité, même en Espagne, où le nom d'Oliva est très-commun. Ce qui n'est pas moins singulier, c'est la suppression du nom de la mère de l'auteur, sur le titre de l'ouvrage. En effet, d'après l'usage établi en Espagne, l'écrivain aurait dû signer : Oliva Sabuco de Cozar, avec ou sans la conjonction y. Ce n'est pas tout; le prénom de Luisa qui figure en marge de l'extrait, ne se trouve pas dans le titre de la « Philosophie nouvelle. » Dans toutes les éditions que nous avons pu voir (elles sont au nombre de trois, Madrid, Pedro Madrigal, 1588; Braga, Fructuoso Loureço de Basto, 1622; l'une et l'autre petit in-8°, se trouvent à la Bibliothèque Mazarine; Madrid, Francisco Lopez Fernandez, 1728, in-8°), dans toutes les éditions connues, pouvons-nous ajouter, car aucun bibliographe n'a, que nous sachions, décrit la première (1587), l'auteur signe : « Oliva » Sabuco de Nantes Barrera, natural de la ciudad de Alcaraz. » Le nom de Barrera se trouve dans l'extrait de baptême, et appartient à l'une des marraines, ou des témoins, on ne sait pas au juste, tant la rédaction du licencié Lopez est concise et mal orthographiée. Le nom de Nantes ne se trouve point dans l'ex-

trait, à moins qu'on ne veuille le trouver dans celui de Montes, en mettant cette substitution sur le compte du licencié. C'est précisément ce nom tout étranger de Nantes, qui a donné à penser aux biographes et aux bibliographes. On a supposé que l'auteur de la *Philosophie nouvelle* était d'origine française, et même nantaise; supposition qui ne s'accorde pas avec la conjecture de M. Sanchez Ruano, d'après lequel cet auteur à peu près inconnu d'un livre d'une authenticité problématique, était d'origine orientale, et appartenait à une famille morisque: « Por mi parte me atreveria á indicar, si nofuera aventurado, que Oliva Sabuco » perteneció á una de las familias moriscas, entonces perseguidas y obligadas á » vivir en forzosa oscuridad. El pueblo de su naturaleza y residencia habitual » inclina á sospecharlo así, ademas de otros indicios que de la lectura de algunos » pasages de sus obras se desprenden » (note 12, p. 37-38). Sans doute il y avait de nombreuses familles morisques dans la plaine de la Manche; mais tant que M. Sanchez Ruano n'aura pas d'autres considérations à faire valoir à l'appui de sa conjecture, autant vaudra s'en tenir à l'opinion de ceux qui croient à l'origine française de notre auteur. Pour nous, une autre conjecture nous plairait davantage : il nous semble que les deux mots de Nantes, séparés dans le titre de l'ouvrage, n'en devaient faire qu'un, *denantes*, vieux mot espagnol, qui se peut traduire par ci-devant, et qui a son équivalent grammatical dans l'ancienne locution adverbiale *de présent* (aujourd'hui *présentement*, *à présent*). Nous lirions donc, sans violenter le moins du monde le texte des éditions, et seulement en rapprochant deux mots, un monosyllabe d'un dissyllabe : *Doña Oliva Sabuco denantes Barrera* [1]. Si cette conjecture, justifiable jusqu'à certain point par les erreurs qui se glissaient dans les vieilles impressions en lettres majuscules, était reçue, il faudrait admettre que le premier nom de l'auteur était Barrera, et qu'à ce nom aurait été substitué, par suite d'une adoption, celui de Sabuco. Mais nous ne tenons pas autrement à cette conjecture en l'air; et, plus sceptique que le sceptique par excellence, Martin Martinez, le dernier éditeur de la « Philosophie » nouvelle, » nous serions très-disposé à rejeter comme un pseudonyme le nom de cet auteur, qui devait être médecin, quoiqu'il s'en défende en termes exprès (*no acordandome yo de medicina, porque nunca la estudié*), dans sa dédicace à Philippe II, où il s'excuse de ne pas se présenter lui-même en personne devant le Roi, *en ausencia, pues no puede en presencia*. En effet, l'ouvrage n'est au fond qu'une réfutation savante et hardie de l'ancienne médecine; et il ne s'agit de rien de moins que de détrôner Hippocrate et Galien. Ce n'est pas tout; l'auteur, dans cette même dédicace, se plaint d'avoir été pillé, et il ne se gêne pas pour com-

---

1. L'interversion de ces noms, très-fréquente dans les pièces liminaires du livre, ne fait que compliquer le problème.

A la fin d'une de ces pièces, l'auteur signe : Oliva Sabuco
de Nantes vecina de Alcaraz.

Si notre conjecture était fondée, il faudrait traduire : « ci-devant résidant à Alcaraz. » Une particularité à noter, c'est que le nom de Sabuco se trouve autographié une fois dans l'édition de 1588. Les caractères sont tracés d'une main ferme et virile. Cette particularité nous a frappé d'autant plus que nous n'avons jamais vu un ouvrage espagnol du XVIe siècle portant la griffe de l'auteur.

parer le plagiaire au geai de la fable : « Y si alguno, por aver yo dado avisos de » algunos puntos desta materia en tiempo passado, ha escrito ó escrive, usur- » pando estas verdades de mi invencion : suplico à V. C. M. mande las » dexe, porque no mueva á rísa, como la corneja vestida de plumas ajenas. » Ce n'est pas ainsi qu'aurait pu parler une jeune femme, quelque savante qu'on la veuille faire; la dédicace est signée :

Catholicæ tuæ Majestatis Ancilla,
Oliva de Nantes
Sabuco Barrera,

et cette humilité jure avec la jactance qui règne dans l'épître dédicatoire. De plus, le document que nous avons publié, d'après le registre baptistaire de l'église paroissiale d'Alcaraz, fait naître l'auteur en 1562; or, le privilége du Roi, pour l'impression de l'ouvrage, est daté de l'Escurial, le 23 juillet 1586 (Fecha en San Lorenzo, á veynte y tres dias del mes de Julio, de mil y quinientos y ochenta y seys años. Yo el Rey.— Por mandado de su Magestad, Juan Vazquez (Voy. l'éd. de 1588). Comment supposer qu'une jeune femme de 23 ou 24 ans prît ce ton doctoral et fît un tel étalage de science ? Et de qui aurait-elle pu se plaindre ? Les questions qui sont agitées dans la « Philosophie nouvelle, » avaient été soulevées en partie par le fameux Huarte, dont l' « Examen des » esprits » parut pour la première fois en 1575, à Baeza, in-8°, chez J.-B. Montoia. Or Huarte, penseur hardi et original, véritable réformateur, avait composé son livre bien des années avant de l'imprimer. Que l'on songe à l'âge qu'avait en 1575 cette jeune fille née en 1562, et le scepticisme se portera non pas seulement sur l'authenticité de l'ouvrage dont on lui fait honneur, mais encore sur l'identité de sa personne. Après Huarte, nous ne connaissons qu'un autre Espagnol qui ait traité de haut les questions soulevées dans la « Philosophie nouvelle. » Cet auteur est Pedro Simon Abril, né lui-même dans la ville d'Alcaraz, et dont l'essai remarquable sur la réforme de l'enseignement supérieur ne parut qu'en l'année 1589 (« Apuntamientos de como se deben reformar las » doctrinas, y la manera de enseñarlas para reducillas á su antigua entereza y » perfeccion. » Madrid, Pedro Madrigal, brochure in-4°. — Nous avons donné une traduction de cet opuscule, avec notes et éclaircissements, dans la *Revue de l'instruction publique*).

Si l'auteur de la « Philosophie nouvelle » est la même Oliva Sabuco dont nous avons donné l'extrait baptistaire, il n'a pu se plaindre de Huarte, qui l'avait devancé de bien des années dans la vie, ni de son compatriote Pedro Simon Abril, qui ne publia sa réforme des hautes études que deux ans au moins après la première édition de la « Philosophie nouvelle » et quelques mois après la seconde. A qui donc a pu faire allusion l'auteur de la « Philosophie nouvelle » ? A quelque médecin probablement qui, dans ses écrits ou dans ses leçons, avait émis des idées analogues aux siennes en physiologie. Or, il y a eu en Espagne des médecins utopistes et réformateurs, parmi lesquels il nous suffit de citer Juan Sanchez Valdez de la Plata et Cristobal Perez de Herrera; mais nous n'en connaissons aucun qui ait soutenu, comme l'auteur de la « Philosophie nouvelle »,

la suprématie du système nerveux sur tous les autres systèmes de l'organisme vivant.

Il y a là une question que nous réservons et qui mérite un chapitre à part dans l'histoire de la médecine moderne. Ce n'est pas à M. Sanchez Ruano que nous demanderons des lumières sur cet intéressant sujet, ni au savant et honnête Morejon, suivi de trop près par M. Sanchez Ruano. Dans son *Histoire de la médecine espagnole* (*Historia bibliografica de la medicina española*, t. II, p. 52, t. III, p. 337), Morejon a fait de l'auteur de la « Philosophie nouvelle » un éloge plein d'enthousiasme; et M. Sanchez Ruano, non moins enthousiaste, a refait sous une autre forme l'analyse de Morejon, dont il fait, du reste, le plus grand cas : « Es tanto mas de admirar este juicio, cuanto que su autor era en » sumo grado circunspecto en el criticar, y en elogios parco y recto é imparcial » sobre manera » (note 52, p. 39). Le fait est que Morejon, qui ne brille pas par la solidité du jugement, ne peut passer que pour un compilateur laborieux. Il avait, entre autres manies, celle de faire honneur à l'Espagne des principales découvertes et inventions modernes.

M. Sanchez Ruano n'a rien ajouté à ce que Morejon nous avait appris d'un auteur et d'un ouvrage qui attendent encore un critique sérieux. Il n'y a d'utile dans son opuscule que l'indication et le relevé des passages biffés, par ordre de l'Inquisition, dans l'édition de Martin Martinez, publiée en 1728, à Madrid, avec l'approbation de Fr. Francisco Montiel de Fuentenobilla, carme réformé, qualificateur du Saint-Office. Conclusion : l'auteur de la « Nueva Filosofia de la » naturaleza del hombre » est encore un vrai problème, et son livre n'a pas été jusqu'ici l'objet d'une étude sérieuse. Espérons qu'un vrai savant entreprendra quelque jour d'ajouter une page neuve et curieuse à l'histoire littéraire de l'Espagne, si maltraitée par les docteurs qui ne sont pas savants.

J. M. GUARDIA.

---

8. — **Journal de Jean Bauchez**, greffier de Plappeville au XVIIe siècle, publié pour la première fois, d'après le manuscrit original, aux frais et sous les auspices de la Société d'histoire et d'archéologie du département de la Moselle, par MM. Ch. ABEL et E. DE BOUTEILLER. 1551-1651. Metz, Rousseau-Pallez, éditeur, 1868. In-8°, xxiij-546 pages.

La Chronique rimée de Metz attribuée par Dom Calmet à Jean Le Chatelain, moine augustin né à Tournay, et qu'une étude plus attentive doit faire considérer comme l'œuvre d'un Messin, a été imprimée en 1698 à Metz par la veuve Bouchard. Dom Calmet, qui l'a réimprimée dans les preuves de son Histoire de Lorraine, en a donné une suite depuis l'année 1471, époque où elle s'arrête dans l'édition originale, jusqu'à l'année 1550, suite due à un ou plusieurs auteurs anonymes. Vers 1620, un habitant de Plappeville, petit bourg situé à quelque distance de Metz, nommé Jean Bauchez, qui exerçait dans son village les modestes fonctions de greffier de la justice de l'abbé de Saint-Symphorien, après avoir copié de sa plus belle écriture la Chronique rimée et ses additions sur un registre in-folio, la continua lui-même en vers jusqu'en 1635, et en prose depuis cette époque jusqu'en 1651, date où s'arrête son manuscrit.

C'est cette dernière continuation restée inédite que MM. Ch. Abel et de Bouteiller viennent de mettre au jour. Comme le font très-bien remarquer les éditeurs, la chronique de Jean Bauchez est un document précieux pour l'histoire de Metz à partir de l'occupation française; nous y voyons le triste sort réservé aux Trois évêchés pendant la guerre de trente ans, et les péripéties encore peu connues de la lutte aussi cruelle que longue soutenue par le duc de Lorraine contre la France. Les Français s'étaient rendus maîtres de Metz par surprise; mais, comme la plupart des habitants des Trois évêchés, les bourgeois messins, qui tenaient à leurs libertés municipales, protestèrent pendant plus de cinquante ans contre leur annexion à la France. Excités par l'empire d'Allemagne, qui ne les secourut jamais, ils durent succomber. Néanmoins, pour obtenir leur entière soumission, le gouvernement français fut obligé de leur enlever leurs magistrats municipaux, leurs tribunaux des treize et des maîtres échevins, leur monnaie; il les accabla d'impôts, leur fit payer les appointements des magistrats parisiens du parlement de Metz; voulant enfin forcer le duc de Lorraine à se dessaisir entièrement de cette portion de ses états, il livra les Trois évêchés aux protestants suédois. Il faut voir dans le journal de Jean Bauchez le tableau navrant des désastres auxquels furent exposés les habitants de ce malheureux pays, ravagé, pillé, incendié tour à tour par les Suédois, les Français, les Lorrains et les Croates. Les récits du greffier de Plappeville sont un commentaire vivant des *Misères de la guerre,* cette œuvre inimitable due au crayon de Jacques Callot, autre Lorrain, contemporain de Jean Bauchez.

Jusqu'en l'année 1617 ou 1618, Jean Bauchez n'a probablement fait que reproduire la versification d'un auteur précédent. On doit regretter qu'il ait cru devoir s'astreindre lui-même au même genre de rédaction depuis l'année 1620 jusqu'en 1635. Quand il n'est plus préoccupé du soin de plier sa pensée à la mesure d'une versification déplorable, son récit gagne en intérêt. Son style, sans être élégant, est simple et naturel; c'est celui d'un petit bourgeois qui ne vise point à l'effet, mais qui se contente de raconter, comme il le ferait à ses amis, les événements au fur et à mesure qu'ils arrivent. Il faut savoir gré à MM. Ch. Abel et de Bouteiller d'avoir tiré ce journal des archives de Plappeville, où il était resté enfoui jusqu'ici.

Leur édition est exécutée dans de bonnes conditions. Deux tables, l'une des titres des chapitres, l'autre des noms de lieux et de personnes, terminent le volume et permettent de le consulter facilement.

EMILE MABILLE.

---

9. — **L'Église romaine et le premier Empire,** 1800-1814, par le comte D'HAUSSONVILLE. Paris, 1868, Michel Lévy. T. III. 536 p. — Prix : 7 fr. 50.

Comme les précédents volumes de l'ouvrage, ce tome est la reproduction d'articles qui ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes*. Les notes ou pièces justificatives dont il est enrichi lui donnent toutefois un caractère scientifique qui en fait une œuvre distincte des études successivement placées sous les yeux du

public. La période qu'il embrasse est d'ailleurs la plus dramatique des phases que présente la lutte de la cour de Rome contre le pouvoir laïque sous le premier empire. L'enlèvement et la captivité du pape en forment le principal épisode. C'est là, il faut bien le dire, le suprême et dernier acte de la tragédie. La délivrance qui viendra ensuite se perd en effet dans le fracas des événements. La volonté de l'empereur n'est plus libre. Il ne s'agit guères alors que d'un de ces épilogues de pièce de théâtre, où dans un court tableau apparaissent devant les spectateurs occupés du départ le crime foudroyé et la vertu récompensée. Pie VII profite de la victoire de l'Europe; ce n'est pas lui qui a vaincu Napoléon. L'action est au contraire toute chaude dans les récits que termine le troisième volume de M. d'Haussonville. Il suffit, pour justifier cette appréciation, de rappeler au lecteur les chapitres qui le composent : Ch. XXIX. Occupation de Rome. — XXX. Violence de la situation. — XXXI. Ministère du cardinal Pacca. — XXXII. Enlèvement du pape. — XXXIII. Effets du séjour du pape en France. — XXXIV. L'excommunication. — XXXV. Le divorce. — XXXVI. Sentence de l'officialité. — XXXVII. Préliminaires du mariage. — XXXVIII. Cérémonie du mariage. — XXXIX-XL. Difficultés à Rome. — XLI-XLIII. Le pape à Savone.

Passons aux pièces justificatives.

Elles sont au nombre de trente-deux et occupent 40 pages. Vingt et une sont des lettres reçues ou envoyées par M. Bigot de Préameneu. Le reste se compose d'une correspondance de Murat (quatre pièces), d'une autre de Lefebre, chargé d'affaires à Rome (deux), d'un rapport de Radet, et de cinq autres lettres, une du pape à Caprara, deux d'Emery à Nageot, supérieur du séminaire catholique à Baltimore, une du prince Borghèse, une enfin de Champagny. Quatorze de ces pièces sont inédites, bien qu'elles eussent pu prendre place dans la correspondance de Napoléon Ier. M. d'H. néglige comme précédemment d'indiquer à quelles sources il a puisé les renseignements dont il dote l'histoire. Mais le seul énoncé des documents en montre l'origine. Manifestement, ce sont les archives de madame la baronne Nougarède de Fayet qui les ont fournis. Fille de M. Bigot, madame Noûgarède avait conservé avec un soin jaloux tout ce qui pouvait rappeler les services de cet ancien ministre. Les papiers qu'elle a laissés entre les mains de MM. Casenave et Boulay de la Meurthe sont d'une authenticité incontestable. Les pièces que M. d'H. y a recueillies n'ont pas été admises, il est vrai, par les éditeurs de la Correspondance de Napoléon Ier. Mais on sait que depuis que le prince Jérôme-Napoléon la préside, la commission chargée de publier la Correspondance de Napoléon Ier regarde cette publication, qui n'aurait pas dû être officielle, comme politique, et avoue qu'elle présente un choix et un triage de documents, fait en vue de rehausser la gloire de l'empereur (voy. la *Préface*, mise par le prince Napoléon en tête du 16e volume). Loin de s'étonner que les pièces rejetées de la Correspondance n'y figurent point, il faudrait donc au contraire s'étonner qu'elles y eussent été insérées. Non qu'elles changent en rien l'opinion que la Correspondance de Napoléon Ier oblige à avoir de l'empereur. Elles le montrent partout occupé des détails les plus minutieux et poussant jusqu'au bout les conséquences de ses volontés. Il est clair que résolu

à triompher du pape, qui, lui, était résolu à ne pas céder, il fallait bien que Napoléon fût violent; il n'est pas moins clair que réduit à ruser avec un vieillard italien, il fallait que Napoléon s'abaissât à ces prescriptions de police odieuses ou ridicules, dont la pensée nous choque. Tout cela était nécessaire. Tout cela fut. Il est bon que la preuve en existe; mais elle ne fait que consacrer un jugement qui devrait être familier à tous les historiens de Napoléon Ier.

Bien que M. d'H. s'efforce toujours de garder la sérénité et le ton impartial qui conviennent à l'histoire, on peut remarquer dans ce nouveau volume un mauvais vouloir à l'égard de l'empereur, une disposition à incriminer tous ses actes [1], plus accusés que dans la première partie de l'ouvrage. L'auteur met lui-même ses lecteurs en garde contre les conclusions excessives qu'on pourrait tirer, sur certains points, du caractère peut-être exclusif des documents qu'il a eus entre les mains : « Des refus successifs qui nous ont été opposés, dit-il » dans une note [2], il résulte que possesseur des nombreux documents... dont la » teneur n'est pas systématiquement favorable au premier empire, nous n'avons » pu les contrôler aussi rigoureusement que nous l'aurions désiré avec les pièces » conservées dans nos archives d'Etat..... S'il arrivait que par suite de l'igno- » rance involontaire où nous avons été laissé des motifs qui ont pu déterminer » les actes de Napoléon Ier, nous ayons laissé subsister un peu plus d'ombre et » de taches que nous n'aurions souhaité autour de cette grande figure, il est bon » que nos lecteurs sachent d'où cela provient, et que cela ne serait pas tout à

---

1. Voici par exemple un tout petit fait, assez curieux, où on peut voir chez M. d'H. cette tendance à présenter les faits sous un jour défavorable à Napoléon. Quand l'empereur eut résolu de demander la main de Marie-Louise, il employa dans les négociations préliminaires de cette démarche M. Alexandre de Laborde, qui, pendant les loisirs de l'émigration avait eu occasion de se créer de hautes relations en Autriche. « A quelques années » de distance, ajoute M. d'H. (p. 251), Napoléon qui ne faisait plus guère attention à » lui, et l'avait à peu près oublié, lui dit un jour en passant : Eh bien! M. de Laborde, » vous voilà maintenant l'aîné de mes maîtres des requêtes. — Oui Sire, et toujours le » cadet de vos soucis! » — Mais personne moins que Napoléon, ne se montra avare de bienfaits envers ceux qui l'avaient obligé: s'il fut parfois oublieux des services rendus à la France avant son arrivée au pouvoir; s'il ne fut pas juste à l'égard de certaines personnes, de Dupont, de Gouvion Saint-Cyr, de Molitor, de Lecourbe par exemple, il serait difficile de relever à sa charge aucun trait d'ingratitude personnelle. La carrière de M. de Laborde ne présente point d'exception à cette règle. L'anecdote que raconte M. d'H. doit être rétablie dans les termes suivants. C'est dans un temps où M. de Laborde n'était encore qu'*auditeur* que fut échangée entre lui et l'empereur la conversation dont il s'agit. Elle s'explique de cette façon tout naturellement. M. de Laborde était alors plus âgé qu'on ne l'est d'ordinaire dans la fonction qu'il remplissait (il avait 35 ans). A l'époque où M. d'H. place sa réponse spirituelle, elle eût manqué d'exactitude et d'à-propos. M. de Laborde venait d'être promu au poste de maître des requêtes (1809); loin d'avoir rang d'ancienneté parmi ses confrères, il était au milieu d'eux tout nouveau. En fait loin de méconnaître ses bons offices dans la haute société de Vienne, Napoléon s'empressa de lui conférer le titre de comte (3 décembre 1809), faveur très-marquée, puisqu'elle ne s'accordait qu'aux conseillers d'État (si MM. de Bondy et de Castellane obtinrent la même distinction, c'est qu'à leurs fonctions de maîtres des requêtes s'ajoutaient pour l'un celles de général et de préfet et pour l'autre celles de chambellan). Et M. de Laborde y fut certainement sensible, puisqu'il se hâta de se faire délivrer les lettres-patentes qui lui en assuraient l'usage (9 janvier 1810).

2. P. 246. Cette note est trop longue pour être insérée ici intégralement. Nous reviendrons sur ce point à propos de la suite de l'ouvrage.

» fait notre faute. » Mais M. d'H. a cru sans doute par cette déclaration faire assez pour l'équité historique; il a trop facilement accepté le rôle d'adversaire de parti-pris, auquel les mesures en question semblaient vouloir le réduire. Quelque légitimes que soient ses plaintes, quelque regrettables que nous paraissent de semblables entraves mises à l'histoire, il n'aurait pas dû voir dans cette façon d'agir une sorte d'autorisation à ne présenter au public qu'un côté de la vérité. Elle ne le dispensait pas de discuter, de critiquer les instruments de ses informations avec autant de soin et de sang-froid que si son travail avait reçu, au lieu d'entraves, des encouragements.

Nous trouvons un exemple de cette disposition de l'auteur dans le récit qu'il fait des circonstances au milieu desquelles s'accomplit l'arrestation du pape. A ce propos, M. d'H. ne peut pas dire que les documents lui manquent; il a sous la main les deux versions, celle de l'autorité ecclésiastique représentée par les œuvres de Pacca, et la relation manuscrite italienne (British Museum) d'une part, et de l'autre celle du pouvoir laïque représentée par les rapports de Radet et de Miollis. Pourquoi M. d'H. adopte-t-il exclusivement la première? « Moins scru- » puleux dans sa correspondance, dit-il p. 163, qu'il n'était sage dans sa con- » duite, le général Miollis avait lui-même singulièrement amplifié et presque » *travesti* la nature des événements qui s'étaient passés à Rome. » Ce jugement est sommaire et commode. Mais il serait tout aussi facile d'avancer que Pacca et son collègue Despuig ont dénaturé les faits à l'avantage du pape. Ce procédé peut convenir à un avocat; ce n'est pas celui d'un historien.

Toutefois l'erreur la plus grave de M. d'H. porte sur ce point capital : Napoléon a-t-il donné l'ordre d'arrêter Pie VII? L'empereur a toujours répondu : Non. M. d'H. répond : Oui. Et il qualifie de *prodigieuse* l'assertion contraire (p. 101). Eh bien! ce qui est prodigieux, c'est l'affirmation de M. d'Haussonville. Si l'ordre avait été donné, il subsisterait dans les minutes de la secrétairerie d'État, de même qu'y subsiste celui de l'enlèvement du duc d'Enghien. M. d'H. sait parfaitement que cette pièce n'a jamais existé. Réduit aux arguments indirects, il cite deux lettres de Napoléon, l'une à Miollis, l'autre à Murat. Par la première, l'empereur enjoint d' « arrêter, même dans la maison du pape, tous ceux qui » trameraient contre la sûreté publique (p. 101-102). Par la seconde, il dit : « Si le pape prêche la révolte, on doit l'arrêter. » De ces deux pièces, la première seule contient des instructions. Elle se rapporte manifestement aux ministres et aux serviteurs de Pie VII. La seconde est une simple *communication* au roi de Naples, un échange d'idées, ainsi que peut s'en convaincre le lecteur en prenant connaissance du texte entier (19 juin 1809). Attribuer dans cette dépêche à ces mots : *on doit l'arrêter*, la valeur d'un ordre, c'est méconnaître le caractère de Napoléon et ses habitudes de chancellerie. M. d'H. oublie en cette occasion ce qu'il raconte lui-même plus tard à propos des cardinaux récalcitrants et de l'abbé d'Astros. Qu'on les fusille! s'écriait chaque fois l'empereur (p. 289-468). Qu'il parle ou qu'il dicte, il s'emporte ainsi à des mouvements qui ne constituent pas une décision effective. L'argumentation de M. d'H. n'est donc pas probante. Elle l'est d'autant moins que si Miollis avait reçu l'ordre, même

hypothétique (p. 163), d'arrêter le pape, cet ordre lui eût été certainement expédié en double par le ministre de la guerre, et qu'il eût immédiatement rendu compte, dans la forme ordinaire, de l'accomplissement de sa mission. Le récit qu'il adressa à l'empereur est au contraire celui d'un de ces événements fortuits, qui surgissent des nécessités d'une situation, et auxquels on se résigne crainte de pis. Enfin une des raisons concluantes d'admettre la dénégation de l'empereur, c'est qu'il a toujours énergiquement revendiqué la responsabilité des mesures relatives à la mort du duc d'Enghien (*Si c'était à refaire, je le ferais encore*. Notes sur Fleury de Chaboulon). Il serait impossible d'expliquer une attitude aussi contradictoire, en face de deux actes, dont l'un, nié, est infiniment moins grave que l'autre, avoué.

Nous bornons là nos critiques. Il y en aurait bien quelques autres à produire. Par exemple, l'anecdote de Joséphine évanouie, priant M. de Bausset de ne pas la serrer si fort, nous paraît avoir été accueillie à tort par M. d'H. (p. 207). Les *Mémoires* de ce chambellan ont été écrits beaucoup trop à la légère pour mériter quelque créance. Les chapitres relatifs au *divorce* sont d'ailleurs les plus faibles du volume de M. d'H. et ceux où il apporte le moins de secours à l'histoire. Nous avons hâte de signaler les points neufs et véritablement remarquables de son travail.

Il fait connaître pour la première fois ou met en pleine lumière : l'indifférence absolue de toutes les puissances de l'Europe à l'endroit du pape (voy. notamment p. 56-57); — la sagesse et les rares qualités d'esprit du général Miollis qui avait à se mouvoir sous une direction impérieuse et saccadée, mais non précise (voy. notamment p. 77-78 et passim. Cette vue très-nette devait détourner M. d'H. de l'erreur où il tombe relativement à l'enlèvement de Pie VII); — l'intervention de Saliceti et son rôle actif auprès de Miollis et de Murat (p. 95-96); — la description des mesures préparatoires de l'enlèvement (p. 108-129); — le silence que Napoléon exige partout à l'endroit de cet acte (p. 138-163); — la nature apologétique du travail commandé en 1811 par Napoléon à Daunou, travail qui est resté manuscrit (Bibl. imp. p. 140-142); — l'interdit de communiquer avec le pape, rigoureusement observé à l'encontre du cardinal Fesch, par un simple conseiller de préfecture (p. 153); — l'irritation secrètement ressentie par l'empereur de l'excommunication pontificale, et sa persistance à commander des publications gallicanes (p. 189-191); la résistance de Consalvi et des cardinaux opposés au divorce (p. 282-289); — la disgrâce de l'abbé d'Emery peu flexible en sa foi (p. 298-299); — le transport des archives du Vatican à l'hôtel Soubise (p. 311-312. A peine est-il utile de rappeler à ce propos combien est étrange l'accusation portée par M. le marquis de Laborde, contre Daunou, d'avoir provoqué cette mesure. La Correspondance de Napoléon prouve surabondamment que l'empereur en eut toute l'initiative); — la suppression des évêchés dont le siége était dans les anciens États romains, motivée par un refus de serment (p. 358-359. Ce refus était provoqué et désiré); — l'atténuation essayée par l'empereur (dictées de Sainte-Hélène) de l'idée qu'on peut avoir des mesures violentes prises contre les prêtres romains (370-371); — l'empressement de

Maury à accepter l'archevêché de Paris, refusé par Fesch, à des conditions contraires aux règles canoniques (p. 437-439, *Potius Mori*); — l'incarcération de l'abbé d'Astros à Vincennes (p. 468-469).

Cette simple énumération suffit à montrer toute l'importance du troisième volume de M. d'Haussonville. Il a étudié profondément et possède admirablement son sujet. Nous exprimons le vœu sincère qu'il se rende désormais le maître de ses affections et qu'il réprime plus sévèrement des pensées étrangères à la science historique. H. LOT.

---

10. — **Guillaume Boichot.** 1735-1814, par Jules GUILLEMIN. J. Dejussieu. 1864. In-4°, 74 p.

L'honneur d'une biographie était bien dû au sculpteur G. Boichot, de Chalon, et c'est à peu près le seul qu'il ait reçu dans sa ville natale. Par une dérision du sort, cet artiste qui a fait tant de bustes et de statues n'en a ni à Chalon où il naquit, ni à Autun où il enseigna le dessin, ni à l'Institut de France dont il était membre correspondant. Nous ne connaissons sa physionomie que par un portrait dont il était l'auteur et qui fut gravé par Mougeot. Ce portrait, que M. H. Delaborde regarde comme faible au double point de vue du dessin et de la gravure (p. 45, n. 2), a été reproduit à l'eau-forte par M. J. Chévrier et il figure en tête du travail de M. J. Guillemin.

G. Boichot cultivait à la fois la peinture et la sculpture, mais on ne peut dire qu'il se soit élevé au premier rang dans l'un ou l'autre de ces arts, bien qu'il ait laissé quelques peintures remarquables et nombre de sculptures estimées, notamment : le groupe d'anges en pierre qui est derrière l'autel de l'église de Saint-Marcel-lez-Chalon; trois bas-reliefs, *la Nature, la Vérité et Minerve distribuant des couronnes aux arts et aux sciences* (à l'Académie de Dijon); un autre bas-relief, *Le triomphe de la tempérance sur la gourmandise*, au Musée de Dijon; des bas-reliefs au-dessus de la porte principale du Panthéon; les bustes de Bernardin de Saint-Pierre, de V. Denon, de l'ingénieur Gauthey, etc.; quatre figures en pierre sous la grande voûte du milieu de l'arc-de-triomphe du Carrousel, etc.

On le voit, cet artiste n'était pas à dédaigner et pourtant sa biographie avait été fort négligée : toutes les notices, le confondant avec son frère Jean, affirmaient qu'il était né en 1738, mais M. G. a prouvé par l'acte de naissance que Boichot avait vu le jour trois ans plus tôt, en 1735. Il y avait déjà une brochure assez détaillée sur Boichot, œuvre de son ami Lebas de Courmont (Paris, 1824), mais elle avait le grave défaut de ne pas indiquer les dates; d'ailleurs, tirée à un petit nombre d'exemplaires, elle était presque introuvable. M. G. a ajouté aux renseignements tirés de cette source une foule de notions nouvelles, empruntant les unes aux témoignages des contemporains, les autres à la correspondance de B.; vingt lettres inédites de cet artiste lui ont été communiquées par les descendants de ceux à qui elles étaient adressées. Ses recherches attestent une sollicitude véritablement méritoire. Les archives des municipalités lui ont fourni des pièces justificatives qu'il reproduit en appendice. Quand il mentionne des person-

nages peu connus avec qui Boichot a été en relations, il leur consacre de brèves notices que l'on trouverait difficilement ailleurs. Il a relevé quelques graves erreurs de ses devanciers (p. 2 et 43, n. 1), mais jamais il ne déprécie les mérites d'autrui pour donner plus de relief au sien. Son érudition sobre et précise lui interdit de se lancer dans des considérations à perte de vue à propos d'un artiste de second ordre; d'ailleurs il ne dédaigne pas l'anecdote quand elle est spirituelle ou caractéristique, mais généralement il se borne à exposer les faits simplement et avec ordre, à les contrôler, bref à faire de l'érudition plutôt que des phrases. Le travail de M. G. ne sera pas l'un des moindres ornements du t. VI des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-s.-S.*, dont il doit faire partie.

E. Beauvois.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Avenarius, Die Phasen d. Spinoz. Pantheismus (Leipzig, Avenarius). — Beauvois, Une pénalité des lois Gombettes et les lumières qu'elle jette sur l'origine des Burgondes (Chalon-sur-Saône, Dejussieu). — Blau, Bosnisch-Türkische Sprachdenkmæler (Leipzig, Brockhaus). — Dauban, Paris en 1794 (Plon). — Droysen, Gustav Adolf, t. I (Leipzig, Veit et Ce). — Estlander, De bildande Konsternas Historia (Stockholm, Hierta). — Gouverneur, l'Hôtel-Dieu de Nogent (Nogent-le-Rotrou, Gouverneur). — Grein, Die Quellen d. Heliand (Cassel, Kay). — Von Haneberg, Die religiœsen Alterthümer d. Bibel (München, Cotta). — Lambert, Die Griechischen Fremdwœrter (Berlin, Guttentag). — Lanfrey, Histoire de Napoléon Ier, t. III (Charpentier). — Tamizey de Larroque, Notes sur Jean de Monluc (Aubry). — Tardif, Boutaric, Huillard-Bréholles, Saige, De Laborde, Campardon, Musée des Archives de l'Empire (Plon).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

In-fol. 16 p. et 7 planches. Cahors (imp. Layton).

Calpurnius. Eglogues choisies, traduites librement en vers français avec le texte et des remarques. In-8°, 139 p. Bordeaux (imp. Gounouilhou).

Ditscheiner (J. A.). Grammatisch-orthographisch-stilistisches Handwœrterbuch d. deutschen Sprache mit besonderer Rücksicht auf die Beugg. Függ. Bedeutg. u. Schreibart der einzelnen Wœrter, ihre Synonyme und Tropen u. mit kurzen Worterklærungen und erlæuternd. Beispielen. 2. verm. u. verb. Aufl. bearb. v. K. Schmuck. In-c², 20 Lief. 1. Lieferung. Gr. in-8°, 48 p. Weimar (Voigt jun.). 70 fr.

Ebeling (F. W.). 7 Bücher franzœsischer Geschichte. 1. Bd. Geschichte d. religiœspolit. Unruhen in Frankreich in Zeiten Franz I. bis zur Grossjæhrigkeit Karl IX (1515-1564). 2. Aufl. In-8°, 446 p. Leipzig (Wœller). 8 fr.

Fürst (J.). Der Kanon des Alten Testaments nach den Ueberlieferungen in Talmud und Midrasch. Neue Untersuchungen über Namen, Eintheilung, Verfasser, etc. der alttestamentl. Schriften sowie über Geschichte der Kanons bei palæst. u. hell. Juden. In-8°. Abschnitten. Gr. in-8°, 150 p. Leipzig (Dœrffling et Franke). 3 fr. 25

—— Hebræisches nnd chaldæisches Schul-Wœrterbuch über das Alte Testament. Neuer Abdruck. In-16, 660 p. Leipzig (Holtze). 5 fr. 35

Gerhard (E.). Gesammelte akademische Abhandlungen und kleine Schriften. 2. Bd. herausg. v. O. Jahn (mit Abbildungen auf 42 Tafeln. In-4° und in-fol.). In-8°, 613 p. Berlin (Reimer). 30 fr.
Les volumes I. II. 54 fr.

Gerland (G.). Ueber das Aussterben d. Naturvœlker. Gr. in-8°, 145 p. Leipzig (Fleischer). 4 fr.

Gersdorf (E. G.) und **Posern-Klett** (K. Fr. v.). Codex diplomaticus Saxoniæ regiæ. II. Hauptheil. 8. Bd. Urkundenbuch der Stadt Leipzig. Herausgeg. v. K. F. v. Posern-Klett. 1. Bd. Mit 1. Tafel. In-4°, 449 p. Leipzig (Giesecke et Devrient). 36 fr. 75

Globus (Illustr.). Zeitschrift f. Lænder u. Vœlkerkunde mit bes. Berücksichtigung der Anthropologie und Ethnologie. In Verbindg. mit Fachmænnern und Künstlern, herausgegeben von K. Andree. 14. Bd. Gr. in-4°. 1. Lief. pour complet. Brunswick (Vieweg). 12 fr.

Kant's (J.). Sæmmtliche Werke. In chronol. Reihenfolge, herausgegeben v. G. Hartenstein. 6. u. 7. Bd. In-8°, 1161 p. Leipzig (Voss). 12 fr.

Klein (J. L.). Geschichte d. Drama's VI. 1. In-8°. Leipzig (Weigel). 17 fr. 35
Les volumes I à VI. 1. ensemble. 96 fr. 60

Melgunoff (G.). Das südliche Ufer des Kasp Meeres oder die Nordprovinzen Persiens. Mit 1 lith. Tafel und Karte. In-8°, 336 p. Leipsic (Voss). 11 fr. 80

Mitchel (J.). The history of Ireland from the treaty of Limerick to present time. A continuation of Mc Geoghegan history. Gr. in-8°. New York. 25 fr.

Noack (L.). Von Eden nach Golgatha. Biblisch- geschichtliche Forschungen. Mit e. chromolith. Karte v. Galilæa gr. in-fol. 2 Bde gr. in-8°, 1418 p. Leipsic (Wigand). 36 fr.

Nott (J. C.) and **Gliddon** (G. R.). Types of Mankind, or ethnological Researches. 9th edition. In-8°, 738 p. Philadelphia. 31 fr. 25

Reinke (L.). Der Prophet Haggai. Einleitung, Grundtext u. Uebersetzung nebst e. vollstænd. philos. krit. und hist. Commentar. In-8°, 117 p. Münster (Niemann). 2 fr. 50

—— Der Prophet Zephanja. Einleitung, Grundtext und Uebersetzung nebst e. vollst. philosoph. krit. und hist. Commentar. In-8°, 144 p. Münster (Niemann). 2 fr. 90

Schmidt's (K.) Geschichte des Pædagogik, dargestellt in Weltgeschichte. Entwicklg. u. im org. Zusammenhange mit d. Culturleben d. Vœlker. 2. Aufl. besorgt durch Dr. W. Lange. A. u. d. Titel. Geschichte d. Pædagogik in der christl. Zeit. In-8°, 496 pages. Cœthon (Schettler). 6 fr. 75

Spenser. Faerie Queene. Canto 1. Petit in-8°, 32 p. London (Simpkin). 3 fr. 75

Thibaut. Histoire et œuvres de Saint Cyprien, évêque de Carthage. Traduct. française. 2 vol. in-8°, vij-855 p. Tours (lib. Cattier).

Thomissen (J. J.). Études sur l'organisation judiciaire, les lois pénales et la procédure criminelle de l'Égypte ancienne. In-8°, 72 p. Paris (librairie Durand et Pedone-Lauriel).

En vente à la librairie CHARPENTIER, 28, quai du Louvre.

LANFREY Histoire de Napoléon Ier. Tome troisième. In-12. 3 fr. 50

En vente à la librairie LECOFFRE fils et Ce, 90, rue Bonaparte.

MONTALEMBERT Les moines d'Occident. 5 vol. in-12. 20 fr.

En vente chez H. PLON, éditeur, 8 et 10, rue Garancière.

CORRESPONDANCE De Napoléon Ier. T. 26. 6 fr.

LETTRES De madame de Villars à madame de Coulanges (1679-1681). Nouvelle édit. avec introduction et notes par A. de Courtois. 1 vol. in-8° cavalier, enrichi de plusieurs fac-simile d'autographes. 8 fr.

En vente chez REINWALD, éditeur, 15, rue des Saints-Pères.

L. BECQ DE FOUQUIÈRES Les jeux des anciens, leur description, leur origine, leurs rapports avec la religion, l'histoire, les arts et les mœurs. 1 vol. gr. in-8° avec 63 grav. 10 fr.

En vente chez E. DENTU, éditeur, Palais-Royal, galerie d'Orléans.

T. JORISSEN Napoléon Ier et le roi de Hollande 1806-1813, d'après des documents authentiques et inédits. 1 vol. in-8°. 4 fr.

En vente chez W. HERTZ (librairie Besser), à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

AISCHYLOS Uebersetzt von J. G. Droysen. 3. umgearbeitete Aufl. In-8°. 8 fr.

J. BERNAYS Die heraklitischen Briefe. Ein Beitrag zur philosophischen und religions-geschichtlichen Literatur. In-8°. 6 fr.

F. HARMS Abhandlungen zur systematischen Philosophie. In-8°. 6 fr. 75

W. HAHN Geschichte der poetischen Literatur der Deutschen. 4. verbesserte Aufl. In-8°. 6 fr.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 3 Quatrième année 16 Janvier 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

AVIS.

Il sera rendu compte dans la *Revue critique* des ouvrages concernant l'histoire, la philologie, l'archéologie, dont un exemplaire aura été adressé au bureau de la *Revue*, 67, rue de Richelieu, soit directement, soit par voie de librairie et un numéro justificatif sera envoyé à l'auteur et à l'éditeur. Les livres qui par leur nature ne rentreraient pas dans le cadre de la *Revue* seront retournés à l'éditeur.

Tous les ouvrages envoyés à la *Revue*, seront en outre annoncés sur la couverture.

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

A. BRACHET Dictionnaire des Doublets ou doubles formes de la langue française. In-8°. 2 fr. 50

Ce travail forme le 2e fascicule de la Collection philologique, recueil de travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire.

A. ROYER Histoire universelle du Théâtre (antiquité, France, Allemagne, Angleterre, Italie, Espagne, Néerlande, Pays-Bas, Inde, Perse, etc.). T. I et II, contenant depuis les origines jusqu'au XVIIe siècle. 2 forts volumes in-8°. 15 fr.

Sous presse : le 3e vol. XVIIe siècle. En préparation le 4e vol. XVIIIe siècle. Le 5e vol. XIXe siècle.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Théologie et philosophie. Compte-rendu... sous la direction de E. Dandiran. 1868, n° 4 (Décembre).

JACCARD, *Jésus de Nazareth*, de Th. Keim (analyse, voy. *Rev. crit.* 1867, art. 32). — PH. ROGET, *Étude critique de la philosophie de Sir William Hamilton*, par John Stuart Mill (2e article). — ASTIÉ, *Histoire du matérialisme, exposé critique de son importance à notre époque* par Fr. Alb. Lange (1er article). — *Bulletin*. HOFSTEDE DE GROOT, *Basilide et son témoignage relativement à l'âge et à l'autorité des écrits du Nouveau Testament* (compte-rendu de la traduction allemande de cet ouvrage, par M. GODET; l'auteur défend contre l'école de Tubingue l'authenticité du quatrième évangile). — Analyse très-intéressante de divers ouvrages de KUNO FISCHER, STRAUSS et MŒNCKEBERG sur Reimarus et ses œuvres.

Bulletin de l'Institut archéologique liégeois. T. VIII, en 3 livr. (1re 1866, 2e et 3e 1868). — Prix du vol. : 8 fr.

P. 1-104. *Erard de la Marck, prince-évêque de Liége*, 1506-1538. Vie de ce personnage extraite des *Res gestae episcoporum Leodiensium et ducum Brabantiae* de Jean de Brusthem, chronique encore inédite qui s'étend jusqu'à l'année 1544. La copie de ce long extrait, faite sous la direction de feu Mgr de Ram, est ici publiée par M. Edm. Reusens. — P. 105-166 (1er art.), p. 209-221 (2e art.), *Menues inscriptions du Musée de Liége*. Le premier article est le catalogue des inscriptions des vases en terre cuites trouvés dans la province de Liége. Il est divisé en deux parties : I. *Sigles déchiffrés*; II. *Fragments indéchiffrables ou indéterminables*. Le second art. contient la description des monnaies du cimetière belgo-romain de Juslenville. L'un et l'autre sont signés S. — P. 167-173. J. HABETS. *Les Chevaliers du pays de Liége en* 1387. Liste de chevaliers qui se trouve à la fin d'un registre de reliefs de fief du comté de Looz. Une note de la rédaction (p. 169) avertit que cette liste a déjà été publiée antérieurement et qu'elle a dû être rédigée non en 1347, mais entre 1364 et 1378. — P. 175-180. EUG. DOGNÉE. *Notice sur une lampe à trois becs du Musée de Liége*. — P. 181-208. S. BORMANS. *Liste d'objets enlevés de Liége en* 1468 *par les soldats de Charles le Téméraire*. Document constatant l'existence chez un grand nombre d'habitants de la contrée environnante, d'objets précieux ayant appartenu aux églises de Liége. Cette pièce, qui est le résultat d'une enquête faite après le pillage de Liége par l'armée du duc de Bourgogne, est intéressante, mais offre un texte souvent bien incorrect. — P. 225-243. S. BORMANS. *Notes de* DARTOIS *sur quelques artistes liégeois*. Ces notes publiées près de vingt ans après la mort de leur auteur, donnent entre autres renseignements, l'indication de tableaux enlevés de Liége par les Français en 1794. — P. 245-272. CH. THYS. *Notice généalogique sur les fouilles de Louvrex et Loverix*. — P. 273-299. L. ABRY. *Revue de Liége en* 1790, publ. p. S. BORMANS. Description des monuments de la cité qui, en raison de sa date, offre un certain intérêt. Le style en est aussi bizarre qu'incorrect. — P. 301-343. A. DESJARDIN. *Recherches sur les cartes de la principauté de Liége et sur les plans de la ville*. — P. 345-358. *Atuatucus, Aduatuca, Atuacutum*. Mémoire signé S. sur une question déjà bien débattue; ne propose pas d'attribution nouvelle, indique la méthode à suivre. — P. 359-392. J. RENIER. *Michel Natalis, graveur liégeois* (premier article). — P. 393-472. A. DE NOUE. *Une promenade au pays de Franchimont; Spa, Thieux, Verviers* (première journée). — P. 473-507. S. BORMANS. *Les seigneuries féodales de l'ancien pays de Liége* (premier article).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — **16 Janvier** — **1869**

Sommaire : 11. CHEYNE, Notes sur le texte hébreu d'Isaïe. — 12. SAINTE-BEUVE, Port-Royal. — 13. VARRENTRAPP, Sur l'histoire de l'Université de Bonn.

11. — **Notes and criticisms on the hebrew text of Isaiah**, by the Rev. C. K. CHEYNE. London, Macmillan and Co., 1868. In-8°, x-42 pages. — Prix :

L'opuscule que M. Cheyne vient de consacrer au texte hébreu d'Esaïe consiste en un recueil de notes et d'observations philologiques destinées à expliquer une cinquantaine de passages plus ou moins difficiles. Ce n'est en aucune manière un commentaire suivi, et les remarques de l'auteur, absolument détachées l'une de l'autre, ne sont reliées que par un caractère commun, leur nature exclusivement philologique. M. C. nous déclare en effet dans son introduction qu'il veut, quoique parlant d'un livre sacré, faire abstraction de toutes les questions théologiques soulevées à l'occasion de ce livre. S'il n'entendait par là que les faits d'une dogmatique ecclésiastique quelconque, il aurait mille fois raison : l'interprétation de l'Ancien Testament n'a que trop souffert de cette déplorable tendance qui a poussé longtemps les théologiens à y chercher des arguments pour ou contre telle ou telle doctrine. Mais M. C. va beaucoup trop loin en éliminant de son champ de travail toutes les données de la critique historique qu'il semble englober avec les préoccupations dogmatiques sous le nom d'exégèse. On ne se douterait point, à lire sa brochure, que tous les critiques indépendants sans exception déclarent inauthentiques les chapitres XL-LXVI et refusent même d'attribuer à Esaïe un certain nombre des oracles contenus dans la première partie du livre qui porte son nom. Je comprends que M. C. n'ait point voulu aborder l'étude de ces questions, et qu'il ait voulu se restreindre à l'explication de passages isolés ; mais il est souvent impossible, en matière d'interprétation, de laisser entièrement de côté les résultats de la critique historique. Par exemple, on comprendra tout différemment le difficile passage XXIII, 13, dont l'importance est si grande au point de vue de l'histoire, selon que l'authenticité en sera admise ou qu'on en fera descendre la composition jusqu'à la période chaldéenne (Hitzig, Movers, Bleek, etc.), même jusqu'à la période persane (Eichhorn, Meier). Le vrai philologue saura donc au besoin, sans négliger le dictionnaire ni la grammaire, avoir recours à tout ce qui peut l'aider dans l'intelligence d'un texte. M. C. lui-même en appelle plus d'une fois à l'histoire. Mais nous pouvons lui reprocher d'avoir trop laissé de côté ce qui ne rentrait point immédiatement dans le domaine de la philologie pure.

Les ouvrages de critique et d'exégèse bibliques publiés en Angleterre ne sont pas assez répandus sur le continent pour que nous puissions décider jusqu'à quel point le travail de M. C. constitue un progrès dans son pays. Quoi qu'il en

soit, cette publication n'apporte rien de bien nouveau à ceux qui connaissent les travaux de l'exégèse allemande. Nous pourrions même reprocher à l'auteur d'avoir négligé telle ou telle source d'informations; il semble avoir peu profité de l'excellent commentaire de M. Hitzig sur le prophète Esaïe [1], qui, bien que datant de 1833, n'en est pas moins toujours un des plus utiles à consulter. M. C. nous avertit dans son introduction qu'il voudrait contribuer à l'amélioration de nos textes bibliques dont il reconnaît le mauvais état; son travail ne nous offre guère de leçons nouvelles et s'en tient presque toujours au texte masoréthique. Or M. Hitzig, dont les conjectures sont souvent trop hardies, je le reconnais, aurait pu cependant lui fournir un certain nombre de lectures parfaitement acceptables.

M. C. n'a point abordé l'étude de tous les passages difficiles d'Esaïe; il s'en faut même de beaucoup. Mais il était libre de choisir les points qu'il voulait élucider, et le titre modeste de son livre le met à l'abri de tout reproche.

Je ne puis adopter toutes ses interprétations. Un ou deux exemples. Esaïe, I, 7, je traduis avec lui מהפכת זרים par « pays dévasté par les étrangers; » mais au v. suivant sa traduction de עיר נצורה par « ville assiégée (*besieged* » *city*) » ne me semble point, malgré l'autorité d'Ewald, bien cadrer avec le contexte. Il s'agit de peindre l'isolement de Jérusalem au milieu d'un pays ravagé, et le prophète emploie dans ce but trois comparaisons :

La fille de Sion est restée [solitaire],
Comme une cabane dans un vignoble,
Comme une hutte dans un champ de concombres,
Comme une *tour de garde* [2];

c'est-à-dire, comme une de ces tours construites sur les hauteurs et qui servaient à signaler l'approche de l'ennemi. C'est le sens adopté par Hitzig, Gesenius (*Thesaurus*), Fürst (*Hebr. Wœrterbuch*, s. v. עיר et נצורה), et aussi, avec une légère modification, par Knobel [3]. — Si j'admets avec M. C. que le mot דור doit se traduire, LIII, 8, par « contemporains, » je ne puis lui donner le même sens au passage XXXVIII, 12, où le contexte et le parallélisme exigent quelque chose comme « maison », « habitation », « tente », sens du reste parfaitement justifié par l'analogie de l'arabe et de quelques passages bibliques.

En résumé la publication de M. C. dénote chez son auteur de grandes connaissances philologiques et beaucoup de lectures. Nous y avons trouvé nombre de remarques excellentes, et si les interprétations nouvelles font défaut, nous n'en ferons point un crime à l'auteur. En pareille matière, il est plus prudent et même plus scientifique de s'en tenir à un sage éclectisme que de courir après des explications hasardées.

A. Carrière.

---

1. *Der Prophet Iesaia übersetzt und ausgelegt*, Heidelberg, 1833.
2. Emprunté à la 4e livr. de *La Sainte Bible*, traduction nouvelle par une réunion de pasteurs et de ministres. Paris, 1866, aux librairies protestantes.
3. *Der Prophet Iesaia erklært*, 3e édit., p. 7; dans le *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum A. T.* Leipzig, Hirzel.

12. — **Port-Royal**, par C.-A. SAINTE-BEUVE. Troisième édition. 6 vol. in-18. Paris, L. Hachette (1867).

Par l'étendue matérielle comme par la masse des faits et le sérieux des recherches, *Port-Royal* est de beaucoup l'œuvre la plus considérable du plus curieux et du plus fin critique de notre temps. Sujet épineux, compliqué, austère, étudié avec prédilection et avec persévérance par un esprit poétique, ondoyant et profane! On ne peut s'empêcher au premier abord d'en éprouver quelque surprise. Sans chercher l'occasion précise qui tourna de très-bonne heure vers ce champ, d'une grandeur un peu triste et un peu monotone, l'activité studieuse de M. Sainte-Beuve, il ne me paraît point hors de propos de noter les harmonies très-réelles du sujet avec l'auteur, malgré les contrastes qui sautent aux yeux. C'est ici, ne l'oublions pas, l'histoire *littéraire* de Port-Royal — pourvu qu'on ne sépare pas du point de vue littéraire les autres aspects plus graves, et surtout ces questions de vie intime et de physiologie morale que M. S.-B. ne néglige jamais; — or quel cadre plus propice, pour recevoir des vues fines, ingénieuses, parfois profondes, sur toute notre grande littérature? Port-Royal n'est-il pas une des manifestations les plus complètes, les plus suivies, les plus abondantes, du génie français, si sévèrement chrétien et si nettement classique, du XVIIe siècle? Il n'y a là que cinq ou six figures considérables; mais presque tous les grands noms contemporains viennent retentir dans l'austère maison, et de son étroite enceinte on a vue sur les principaux monuments de cette glorieuse époque. Sans aborder une histoire méthodique de notre XVIIe siècle littéraire, tâche que M. S.-B. a certainement laissée très-volontiers à des écrivains plus munis de doctrines précises et plus coutumiers de jugements absolus, le libre et délicat historien pouvait de là ouvrir, dans presque toutes les directions, sur ce vaste domaine, des perspectives neuves et séduisantes. Et ce n'étaient pas seulement des livres à étudier : c'étaient des âmes singulièrement vivantes dans leur recueillement ascétique, des existences à demi voilées mais à la fois très-militantes, des cœurs très-mortifiés, très-*circoncis* et pourtant rebelles jusqu'à la mort : antinomies morales bien attrayantes pour la curiosité du critique biographe.

Faut-il ajouter que l'instinct poétique de M. S.-B. trouvait encore dans ce grave milieu un charme très-particulier? C'est chez lui surtout que le sens poétique ne saurait se séparer du sens critique. A l'un comme à l'autre conviennent surtout les ressorts secrets, les nuances à peine accusées, les sentiments les plus inconscients, les impressions les plus intimes. C'est la joie de l'auteur des *Pensées d'août* de dégager des sujets les plus familiers un fin et subtil arôme poétique. C'est le triomphe du critique des *Lundis* de découvrir, sous l'appareil vulgaire ou fastueux des formes littéraires, la trace presque insensible d'un élan de la fantaisie ou d'un battement du cœur humain. Il devait trouver plus d'attrait qu'un autre à « une poésie sans soleil et sans fleur, rien qu'en dedans » et toute en parfum, » comme il caractérise lui-même la poésie de la vie de Port-Royal.

Préparé de longue main par le travail solitaire du jeune critique, ce sujet de Port-Royal devint pour lui, en 1837, la matière d'un cours public fait à Lau-

sanne. On a parlé en divers sens des circonstances qui déterminèrent cet enseignement assez inattendu ; mais M. S.-B., qui est toujours le guide le plus sûr et, pour les esprits attentifs, le plus sincère et le plus abondant, en matière biographique, sur lui-même comme sur autrui, rétablit la vérité des faits et jusqu'à la physionomie de ce professorat tout à fait exceptionnel : rien de plus curieux pour les hommes soucieux de l'histoire littéraire contemporaine que deux appendices de son premier volume (*l'Académie de Lausanne en* 1837; *A propos du Discours préliminaire*), qui paraissent pour la première fois (ainsi qu'une foule d'additions non moins piquantes) dans la présente édition. La première publication de ce cours sur Port-Royal remonte à 1840-1842. Les deux volumes publiés à cette date renferment les origines du monastère, sa période de réforme et d'héroïque jeunesse, et la moitié de la vie du vrai grand homme d'une école qui a trop abusé de ce titre, de Blaise Pascal. Je ne dois pas rappeler ici en détail les impressions très-diverses que ces deux volumes produisirent alors. Le talent et l'art de M. S.-B. avaient déjà pris leur pli ; sa plume était vouée aux retouches patientes, aux images complaisamment caressées, aux effets lents et successifs. Plus tard les exigences de luttes plus que littéraires et les nécessités du journal quotidien devaient donner à son outil une prestesse et une précision dont on l'avait cru incapable. Mais à cette heure l'auteur des *Critiques et portraits* n'annonçait pas complétement le causeur des *Lundis*. Ni le langage de l'écrivain, ni le plan du livre ne paraissaient répondre aux graves souvenirs que le titre rappelait. Ce titre suffisait pour effrayer la plupart des lecteurs frivoles, et les plus sérieux furent un peu désorientés, en si grave sujet, de ces rapprochements multipliés et de ces digressions complaisantes, grâce auxquels *Amélie, sœur de René*, se glissait parmi les mères de la grâce, et Jocelyn venait donner la main à saint François de Sales. Une attaque violente partit de la *Revue parisienne*. A la vérité, le critique de M. S.-B. n'était autre que le romancier Balzac, un homme parfaitement incapable de rien savoir sur Port-Royal, incapacité que M. S.-B. à son tour s'est donné la satisfaction de démontrer jusqu'à l'évidence dans le dernier appendice de son premier volume, modèle achevé de ces réfutations à outrance qui ne démolissent une œuvre qu'en portant de rudes blessures à l'ouvrier. Malgré tout, *Port-Royal* rencontra des lecteurs assidus parmi les esprits soucieux des secrets de la vie morale ; et c'est dans ce public, nécessairement restreint, qu'il a gardé surtout et qu'il gardera probablement bien longtemps son succès de vive et profonde sympathie. Oui, malgré quelques parties fragiles ou irrégulières, ce livre restera, document à consulter sur une foule de points d'histoire littéraire, lecture curieuse et attachante pour quelques méditatifs. Assurément M. S.-B. ne rêvait pas pour cette œuvre plus de vogue et de popularité, et le critique n'avait pas d'autre ambition que le poète ; les *Consolations* ne seront jamais la lecture du grand nombre, et cela n'empêche pas les *Consolations* d'être un des beaux recueils poétiques de notre siècle.

Les deux premiers volumes de *Port-Royal* ne furent suivis du troisième qu'au bout de six ans, en 1848. Les études délicates et savantes de M. S.-B. sur les *Pensées* et sur les *Provinciales* paraissaient après les discussions sur l'existence politique des jésuites et après les travaux fort retentissants de M. Cousin sur Pascal,

ses doctrines, sa vie, sa famille, ses manuscrits. C'était un charme de suivre ces deux esprits de nature si différente sur le même terrain et de constater combien l'éloquence un peu altière de l'un avait laissé de besogne à la curiosité vive et pénétrante de l'autre. Ce volume ne rendit pourtant pas *Port-Royal* vraiment populaire ; le temps n'était guère alors à ces études rétrospectives. L'auteur lui-même ne tarda pas à être jeté bien loin de son sujet par la loi impérieuse des événements. Les deux volumes qui complétèrent son livre ne parurent pour la première fois qu'en 1859. A la vérité, ils portent la preuve d'un travail incessant, dont le premier effet fut de grossir au delà des premières prévisions les proportions de cet arrière-corps de l'édifice. Cependant, en donnant au public deux volumes au lieu d'un, M. S.-B. eut le droit d'affirmer que l'ordonnance de son sujet était encore telle qu'il l'avait établie dès 1835. « La disposition et l'archi-» tecture sont restées les mêmes, disait-il très-bien ; seulement à mesure qu'on » avance, les chambres y sont de plus en plus remplies. » Peut-être même le sont-elles un peu trop quelquefois ; mais nombre de figures sont assez vivement rendues pour qu'on ne se plaigne jamais de s'y attarder trop longtemps, et partout le talent du peintre, affermi et assoupli par de longs exercices, donne du charme aux images mêmes les plus obscures et les moins accentuées.

Faut-il analyser ce long ouvrage, à propos d'une troisième édition (troisième pour les trois premiers volumes, deuxième pour les autres) ? Assurément il est assez connu des hommes qu'il peut intéresser, pour n'être pas ici l'objet d'un examen minutieux qui prendrait beaucoup trop de place. D'autre part, comme il semble avoir reçu sa forme définitive, il ne sera pas inutile d'en apprécier sommairement les parties principales. Essayons d'accomplir cette tâche sans sortir du point de vue, à la vérité assez large, de l'auteur. « Ce n'est pas l'his-» toire de Port-Royal que j'écris, dit-il quelque part (IV, 202), et je ne prétends » pas dispenser de lire les anciennes histoires du monastère, qui ne se referont » pas. C'est le portrait de Port-Royal que je fais, c'est son esprit que j'essaye de » ressaisir en le marquant dans les circonstances ou dans les personnages les plus » notables. » Il n'en est pas moins vrai que tout l'essentiel de l'histoire de Port-Royal est bien dans ces six volumes, et que M. S.-B. n'a rien négligé d'intéressant ou de caractéristique dans les vénérables chroniqueurs auxquels il renvoie et qu'il remplacera très-avantageusement pour presque tout le monde. Quant à sa forme, c'est en effet un *portrait* littéraire qu'il a tracé, c'est une vaste et ondoyante *causerie*, s'arrêtant avec complaisance sur toutes les parties notables du sujet, liant les grands morceaux par des bouquets d'anecdotes ou de petites biographies qui achèvent l'effet d'ensemble, saisissant à l'occasion les questions de doctrine, mais suivant surtout le développement naturel de la vie morale et littéraire. Je ne dis rien d'une foule de remarques détachées, de digressions curieuses, de notes critiques et presque satiriques, véritables *ana*, où se délasse et s'égaie et s'émancipe l'esprit investigateur et incisif du maître de la critique biographique.

Nous ne chercherons pas à peser les avantages et les inconvénients de ces sortes de mémoires librement conduits, où l'attrait est la loi ordinaire de la mesure. M. S.-B. du moins ne pouvait faire, même en un pareil sujet, que ce

qu'il a fait, et personne que lui sans doute n'eût osé l'entreprendre. Après tout, quelle autre méthode aurait rendu lisibles au public lettré de notre temps six gros volumes sur une école théologique nullement oubliée, mais parfaitement morte, au moins dans son principe doctrinal? Et M. S.-B. a pu, sans trop se flatter, affirmer que grâce à lui Port-Royal était devenu de mode, et rappeler avec un demi-regret le temps où M. Royer-Collard interrompait une causerie sur ces matières, qui étaient pour lui de tradition et de famille, par cette brusque exclamation : « Mais savez-vous bien, Monsieur, qu'il n'y a que vous et moi en ce » temps-ci, pour nous occuper de telles choses? » (t. III, p. 3.)

N'essayons pas de resserrer dans les limites d'un article toutes les remarques suscitées à chaque instant par la lecture de ces pages, où la poésie, l'histoire, la philologie, la philosophie, la littérature, la morale et toutes les manifestations de la vie se mêlent à mille degrés divers; où une multitude de jugements tantôt se posent en pleine clarté, tantôt et plus souvent se glissent et se trahissent à peine dans le jeu infiniment varié des plus délicates nuances. L'auteur a indiqué lui-même, dans le *Discours préliminaire* publié dès 1837, le rôle de Port-Royal en théologie, en hiérarchie ecclésiastique, en politique, en philosophie, en littérature, en morale et en poésie. Nous n'avons garde de discuter dès l'abord ce programme peut-être un peu lourd, même pour un cours professé en Suisse. Il sera plus raisonnable et plus facile de marquer à l'occasion quelques dissentiments sur ces divers objets, en suivant les groupes successifs de l'ouvrage, sauf à revenir à la fin sur deux ou trois points essentiels de cette vaste synthèse.

Les origines et la renaissance de Port-Royal (livre I, t. I, p. 34-337) sont depuis longtemps bien connues par le clair et discret récit de Jean Racine. Après ce résumé classique, on a ici des mémoires plus détaillés avec une foule d'excursions fort agréables aux alentours du sujet. Les Arnauld sont curieusement étudiés dans leur généalogie si touffue et dans leur caractère si net et si ferme. La vie intérieure d'un couvent de femmes est traitée avec l'attention minutieuse et la chaleur entraînante d'un premier amour. C'est dire que l'exagération, rare chez M. S.-B., n'est pas tout à fait absente de ce tableau initial. La *journée du guichet* emprunta sans doute une certaine grandeur à l'émotion humaine, à l'énergie religieuse des acteurs de cette petite scène de grille. Mais pour aller de là jusqu'à *Polyeucte* de plein saut, il faut y mettre du sien, et beaucoup. Les deux chapitres sur Corneille et sur Rotrou, tragiques chrétiens, sont bien dans le ton de cette période de luttes héroïques, mais ils ne tiennent pas autrement au fil de l'histoire. Notre grand tragique serait même beaucoup plus facile à rattacher aux jésuites qu'à Port-Royal; en réalité, il vaut mieux le laisser dans son vrai milieu, très-éloigné de ces groupes dogmatiques. On a beaucoup dit que M. S.-B., pour égayer l'ennui des solitudes de Port-Royal, errait presque toujours à l'extrême frontière, accrochant de gré ou de force tous les passants aimables et les installant de son plein droit dans les appartements de ces Messieurs. Le reproche est très-exagéré; en ce qui regarde Corneille, il n'est pas tout à fait injuste. Les autres digressions, même dans ce premier volume, quoique poussées bien loin, se rattachent plus naturellement au gros du récit. Saint François de Sales, par exemple, est venu de lui-même à Port-Royal; il n'était pas absolument

nécessaire de le suivre si complaisamment dans son évêché et dans son académie *florimontane*, mais nul ne se plaindra de ces pointes si insensiblement amenées et qu'accompagnent tant de précieuses remarques, tant d'agréables comparaisons littéraires et morales.

Le *Port-Royal de M. de Saint-Cyran* (l. II, t. I, p. 341-511, t. II, p. 5-376), nous donne le nœud théologique de l'action lente et variée que M. S.-B. a déroulée dans le reste de son ouvrage. Jean Duvergier de Hauranne est patiemment suivi dans ses débuts bizarres, dans ses projets clandestins de réforme théologique, dans ses rapports intimes avec l'évêque Jansénius, dans ses affaires avec les puissants de la terre, dans sa prison même d'où il gouverne Port-Royal devenu par lui le berceau du jansénisme. Autour de ce maître fort rude, mais sans froideur, se dessinent les figures des premiers solitaires : M. le Maître, ce vrai pénitent, Claude Lancelot, ce régent modeste, M. Singlin, ce confesseur austère; et un peu plus tard, M. d'Andilly, le souriant vieillard, M. de Saci, le pieux et correct traducteur de la Bible. Tous ces portraits sont admirablement étudiés, et ne donneront lieu à aucun reproche sérieux quant à leur physionomie générale. Il n'en sera pas tout à fait de même peut-être des parties théologiques de ce second livre, où M. S.-B. a porté cependant un rare bon vouloir de recherche et d'attention.

Saint-Cyran est le père du jansénisme; mais les deux livres capitaux et pour ainsi dire symboliques de la secte eurent pour auteurs son ami Jansénius et son disciple Antoine Arnauld. L'*Augustinus* parut en 1642, le livre de la *Fréquente communion* en 1643; entre ces deux publications, Saint-Cyran était sorti de la Bastille pour mourir dans la paix déjà bien troublée de sa solitude (11 oct. 1643). Il ne vit que le premier effet de ce dernier ouvrage, dont l'influence a été fort considérable sur l'Église de France. On a là-dessus des indications curieuses dans un chapitre de M. S.-B. (l. II, XII); le résultat le plus clair des jugements contradictoires touchant ce livre, toujours poursuivi et toujours défendu, et qui (chose singulière!) n'est pas même sur le catalogue de l'Index, c'est que la réforme sacramentaire tentée par Arnauld a été funeste au point de vue catholique et pratique : les faits parlent assez clairement et les vrais juges, saint Vincent de Paul, par exemple, comprirent bien vite que ces théories devaient aboutir à éloigner les âmes de la vie religieuse sous couleur de respect.

La *Fréquente communion* dut en partie son succès au langage noble et aisé — encore qu'un peu traînant — du plus fécond écrivain de Port-Royal; et M. S.-B. n'a pas manqué de le prendre surtout par ce côté facilement accessible. Le gros in-folio latin de l'évêque d'Ypres était bien autrement malaisé à aborder. L'auteur a su en faire saisir l'ordonnance générale et mettre en relief les qualités qui le distinguent des produits ordinaires de la théologie d'alors. Tout au plus pourrait-on se plaindre, qu'en montrant Jansénius dégagé des habitudes de la scolastique et versé dans l'étude des maîtres antérieurs au moyen-âge, il n'ait pas eu soin de dire que cette veine nouvelle ne fut pas moins heureusement exploitée par l'école opposée à Port-Royal : les *Dogmata theologica* du P. Petau, très-supérieurs, sinon par la composition proprement dite, au moins par la richesse et la variété de l'érudition et par le ton classique du style, aux trois tomes de l'*Augustinus*,

commencèrent à paraître dès 1644. Mais enfin M. S.-B. a réellement lu et convenablement analysé une bonne partie du gros livre de Jansénius. Si son travail ne paraît pas toujours aussi sérieux qu'on voudrait, c'est que le critique a trop prodigué les rapprochements poétiques, trop rappelé Milton à qui l'évêque d'Ypres ne pensa jamais, et trop légèrement couronné ce travail semi-théologique par une page frivole du P. Bouhours. En négligeant ces broderies trop distrayantes, on trouvera dans *Port-Royal* une analyse consciencieuse de la partie historique de l'*Augustinus*. La partie théorique est à demi esquivée : on renvoie en appendice (t. II, p. 148) un abrégé de la doctrine; mais cet abrégé (p. 531) n'est aucunement pris dans Jansénius et ne le fait guère connaître. M. S.-B. ne pouvait éviter l'importune question, si les cinq propositions sont renfermées dans le livre condamné. En somme, il les y trouve à peu près, ou pour mieux dire il plaide avec les jansénistes pour montrer qu'elles n'y sont que dans un certain sens; mais ses retouches, ses scrupules, ses notes restrictives ou explicatives aboutissent très-évidemment à montrer que, s'il fallait trouver des formules nettes et précises pour concentrer les longs développements dogmatiques de l'*Augustinus*, Nicolas Cornet n'y avait pas mal réussi. M. S.-B. est ici entre ses impressions très-libres et très-librement exprimées, mais parfois un peu confuses en pareille matière, et les sources jansénistes où il puise, non pas exclusivement (tant s'en faut!), mais avec plus de confiance. Ce serait le cas, si nous avions plus de temps et d'espace, d'apprécier l'autorité morale et historique des écrivains de Port-Royal. Sans entrer dans cet examen, il faut bien observer que la fausse position théologique de cette école, parfaitement évidente après les bulles et les formulaires, était presque aussi flagrante dès l'origine et qu'elle produisit dès lors, même dans les meilleures âmes, de fâcheux effets moraux. L'*Augustinus* était déjà une réaction évidente en faveur de Baïus catholiquement condamné, et Saint-Cyran, sur plus d'une question, avouait tenir peu de compte du concile de Trente. Être catholique avec cela, c'est plus que ne permettent la logique et la sincérité. Dès les commencements du jansénisme, les réticences, les interprétations forcées, les *restrictions mentales* même sont l'écueil moral de la secte. M. S.-B. le montre bien çà et là pour l'époque de Nicole; il aurait pu le laisser voir aussi bien dès l'origine, avec Saint-Cyran et la grande Angélique. Il y a des propos sinistres de saint Vincent de Paul sur son compatriote, qui nous gâtent un peu l'impression purement édifiante de M. S.-B. sur les commencements de MM. de Port-Royal. Voici encore un petit trait comme on en pourrait relever un bon nombre. Quand la mère Angélique mourante écrit à la reine Anne d'Autriche qu'à Port-Royal on n'entretenait jamais les religieuses d'aucune matière contestée, M. S.-B. déclare nettement qu'il faut la croire (t. IV, p. 133). Ne pas l'accuser de mensonge, très-bien! mais ne pas soupçonner ici une déplorable illusion, une préoccupation aveuglante, c'est bien difficile; et M. S.-B. ne peut guère y contredire, puisqu'il nous montre lui-même, quelques pages plus loin, les religieuses de Port-Royal très-ferrées sur les controverses théologiques, ayant eu là-dessus, *de tout temps, des directions de première main et des notions de première qualité* (p. 181).

Nulle part l'amour de M. S.-B. pour son sujet ne me paraît l'avoir incliné

lui-même à l'admiration excessive comme dans son jugement sur Saint-Cyran. Ce chef d'école a eu parfois dans ses lettres et dans ses conversations recueillies par ses biographes de grandes paroles, de beaux élans, des inspirations fortes et généreuses, et même quelques vues fines ou profondes. Mais ses parties faibles subsistent et font tache. Un homme qui commence sa carrière littéraire par deux opuscules entièrement dépourvus de bon sens ne se relève pas tout à fait par cette œuvre de sa maturité, le *Petrus Aurelius,* où il y a encore bien des imprudences et des excentricités. Saint-Cyran garda toujours du désordre dans les idées et du galimatias dans le langage; avec cela, beaucoup de science, beaucoup d'activité, un caractère énergique et fier : ce n'est en somme ni un esprit ni une âme vulgaires, mais le sectaire y paraît plus que le saint. Quand M. S.-B. le rapproche de saint Vincent de Paul, il se garde bien de sacrifier ce dernier, mais il plaide trop pour l'autre. Il croit par exemple que Saint-Cyran n'aurait pu entrer comme Vincent au conseil de conscience d'Anne d'Autriche, « côte à côte avec Mazarin et le chancelier Séguier. » Je ne sais, mais je me souviens que le conseil de conscience ne tarda pas à être aboli; et Mme de Motteville, que vous nommez vous-même (t. II, p. 570) « l'honnête, la judi- » cieuse..., si éloignée de tout esprit de parti, » nous apprend que ce fut à cause du P. Vincent, « homme *tout d'une pièce,* qui n'avait jamais songé à gagner les » bonnes grâces des gens de la cour » (Collection Michaud, 2e série, t. X, p. 66).

Pascal (livre III, t. II, p. 379-510, t. III, p. 7-464) est le point culminant du livre de M. Sainte-Beuve. L'entretien avec M. de Saci nous le révèle du premier coup dans sa force et sa fleur, et l'on goûte d'autant mieux cet esprit tout d'élan et de flamme, en le voyant aux prises avec un esprit si calme, si poli, si mesuré. Cela nous mène à Montaigne, et dès lors à une de ces comparaisons attentives dont M. S.-B. sait tirer un si bon parti pour faire éclater les analogies et les dissemblances de ces vastes génies, dont aucune formule ne saurait donner la vraie et définitive expression. Montaigne est ici percé à jour; malgré l'extrême discrétion du critique, son arrêt sur le scepticisme des *Essais* est formel autant que motivé. On peut poser des réserves sur les croyances intimes, enracinées dans la conscience et dans la vie, et qui ne sont pas toujours en harmonie avec les tendances les plus déterminées de l'esprit. Mais, en laissant l'homme de côté (est-ce facile quand il s'agit de Montaigne?), le penseur, avec ses négations déguisées en doutes, avec sa tactique fort dissimulée, mais d'autant plus pénétrante, est mis à nu, et son dernier mot est nettement dégagé de ce chapitre capital sur l'*Apologie de Raimond Sebond.* Il est inutile de recommander les remarques sur la langue personnelle de Montaigne. Dans ces questions si délicates de langage et de style, M. S.-B. est passé maître, et il n'en a donné nulle part des preuves plus éclatantes que dans nombre de chapitres de *Port-Royal.* Quand le progrès des études philologiques aura muni la critique française de notions plus déterminées et de lois plus sûres, l'histoire de notre littérature nationale sera certainement à refaire; mais sur tous les points que M. S.-B. aura touchés, il est permis de croire qu'on n'aura guère qu'à creuser la ligne tracée par sa plume facile, qu'à munir de preuves plus rigoureuses et à revêtir de formules plus

scientifiques des appréciations glissées, sans ombre de dogmatisme, à travers des récits curieux et de fines déductions morales.

J'ai déjà dit que, dans cette étude sur Pascal, on n'avait pas trop à regretter les allures plus solennelles et l'éloquence plus mâle d'autres juges célèbres. Rien ne fait pénétrer plus avant dans l'âme du grand auteur des *Pensées* que les touches patientes et délicates du curieux portraitiste. Dans l'analyse de cette œuvre fragmentaire et posthume, M. S.-B. a mis en lumière, sans excès mais sans adoucissement, les données tristes et outrées du sombre apologiste. Il ne faut, en effet, qu'un peu d'attention sans parti pris pour s'assurer que le point central de l'apologétique chrétienne conçue par Pascal, c'est, non pas le Christianisme simplement dit, mais le Jansénisme lui-même. On peut reprocher à M. S.-B. d'identifier souvent l'un avec l'autre; mais il a bien raison contre les chrétiens non-jansénistes qui ne veulent voir que figures hasardées et caprices de style dans les formules les plus caractéristiques du grand écrivain. — En développant l'histoire et le canevas des *Lettres provinciales,* M. S.-B. a défendu parfois les casuistes jésuites contre les infidélités de leur éloquent adversaire. En ce genre il aurait pu ne pas borner ses redressements à la cinquième provinciale, et quelques-unes des doctrines discutées par le P. Daniel (je rappellerai particulièrement la théorie de Vasquez sur le superflu et sur l'aumône) avaient été encore plus défigurées dans les *Petites Lettres* que le texte du bon Filliucci dont M. S.-B. a bien voulu prendre la défense. En dehors de toute école et de toute tradition dogmatique, un moraliste humain ne condamnera pas si vite *la probabilité,* et un juste appréciateur des grands travaux de la pensée ne saura s'empêcher de plaider pour des hommes tels que Suarez et Lessius contre la critique à outrance de Pascal et de l'école janséniste. On me permettra de ne pas toucher à la question des Jésuites eux-mêmes, sur laquelle M. S.-B. n'a pas hésité à développer son appréciation personnelle, identique à celle de bien d'autres hommes de marque, dont il a recueilli des textes et des propos curieux. Je noterai seulement que si ce n'est pas aujourd'hui la marque d'un brave esprit « de poursuivre les Jésuites et surtout d'en avoir peur » (t. III, p. 45), il ne saurait être de meilleur goût d'insinuer que ces Pères ne furent jamais bien sévères pour les vices contre nature (t. VI, p. 294)!

Après ce livre sur Pascal, si grand et si attachant par le sujet principal, si attrayant encore par les études accessoires (Joseph de Maistre et un chapitre de son *Église gallicane*, Molière et le *Tartufe*), l'esprit se repose agréablement sur l'histoire des Petites *Écoles de Port-Royal* (l. IV, t. III, p. 467-589, t. IV, p. 5-105). C'est une des parties les plus calmes, les plus simplement judicieuses de l'ouvrage. Les utiles travaux de Port-Royal pour l'éducation y sont appréciés par de fidèles analyses et d'excellentes indications, sans le moindre excès d'admiration et d'éloge. Tout au plus aurait-on pu proscrire plus nettement les déplorables rimes françaises des deux grandes grammaires aussi bien que des *Racines grecques*. A ce propos, M. S.-B. a mis vraiment trop de bonne volonté à trouver de l'esprit dans quelqu'une de ces platitudes du respectable M. de Saci (t. II, p. 333). A plus forte raison les éloges donnés par M. Dübner aux méthodes de Port-Royal (t. III, p. 610) doivent-ils être réduits de toute une part

d'illusion créée dans l'esprit du docte helléniste par son hostilité contre certaines méthodes d'aujourd'hui.—Le tableau des petites écoles de Port-Royal se couronne admirablement par le portrait du docte, bon et vénérable Tillemont, qui fut vraiment un parfait élève avant d'être mieux que cela. L'étude consacrée à cette vie toute religieuse et à ces travaux si méritoires est une des plus aimables de l'ouvrage, et elle nous amène à un portrait non moins étudié de l'abbé de Rancé, disciple indépendant, bientôt détaché, de la même école, mais dont la physionomie s'encadre bien dans ce grave tableau.

Ni la *Seconde génération de Port-Royal* (l. V, t. IV, p. 109-516, t. V, p. 4-145), ni le *Port-Royal finissant* (l. VI, t. V, p. 149-524, t. VI, p. 3-342 [1]) ne doivent nous arrêter beaucoup. Le style de ces deux livres, publiés si longtemps après les précédents, offre bien des traits autrement accusés; les idées mêmes ont parfois plus de hardiesse en tout sens, mais la couleur générale est la même et le grand courant se rétablit dans la même direction. La chronique du monastère est plus compliquée encore que par le passé; mais, sauf en quelques scènes intéressantes, il faut tout le talent de l'écrivain pour rendre un semblant de vie à ces souvenirs peu héroïques, et l'on doit cette justice à M. S.-B. qu'il ne dissimule pas sa répugnance pour une obstination non moins pénible que les persécutions qui viennent y répondre. Il faut arriver aux dernières épreuves de Port-Royal pour y retrouver quelque grandeur, la grandeur dans la souffrance et dans la mort. Mais dans cette mêlée un peu monotone, un peu traînante, il y a encore des figures pleines d'attrait : la mère Angélique de Saint-Jean, avec ses suprêmes tentations de doute et de désespoir; M. Hamon, médecin temporel et directeur spirituel du monastère, ascète et exégète du moyen-âge égaré dans un siècle de calcul et de critique; Pavillon, l'austère évêque d'Aleth, l'un des plus considérés des protecteurs du dehors; Le Tourneux, le plus lettré des consolateurs et des directeurs du dedans. N'oublions pas ces deux personnes arrivées d'un peu loin au port de la pénitence, Mme de Sablé et Mme de Longueville. Sur ces dames tant célébrées par M. Cousin, M. S.-B. a ses sources particulières et surtout ses jugements indépendants de toute adoration posthume. Les faiblesses nullement dissimulées de Mme de Sablé sont un intermède assez agréable aux rudes pénitences de Port-Royal; quant au mérite de Mme de Longueville, prisé si haut par un trop galant philosophe, il est notablement réduit par un critique aussi attentif et moins prévenu.

Je ne dis rien des hôtes ou des amis, tels que La Fontaine, Boileau, Santeul (tous les lecteurs du *Port-Royal* ont présents à l'esprit ces croquis si finement touchés); mais je dois indiquer au moins les deux figures importantes de ces derniers volumes, Nicole et Arnauld. Le traducteur élégant, l'annotateur malin des *Provinciales*, était un sujet propice pour le scalpel pénétrant de M. Sainte-Beuve. Nicole, si rude aux ennemis du dehors, est presque compromettant à la maison par ses visées prudentes et son esprit de conciliante modération. Il bouleverse toute la doctrine du Port-Royal par sa théorie quasi-moliniste de la

1. La seconde moitié de ce tome VI• doit être remplie par une Table analytique des matières, confiée aux soins de M. de Montaiglon, mais qui n'a pas encore paru.

grâce universelle, et ne jouit en plein de tous ses moyens que dans ses habiles et savants travaux simplement catholiques contre la théorie calviniste de l'Eucharistie; imitateur fort affadi des *Provinciales* dans les *Imaginaires*, vraie lune du Pascal des *Pensées* dans les *Essais de morale*. M. S.-B. n'a aucunement surfait le prix de ce dernier ouvrage, estimable assurément, mais tout-à-fait de second ordre, et presque toujours rebutant par la pâleur et le lâché du style encore plus que par le peu de nouveauté du fond. Joseph de Maistre, sauf l'extrême vivacité de l'expression et l'entraînement d'un plaidoyer théologique n'a pas en somme si mal prononcé; et les arrêts littéraires de M. S.-B. ne sont pas en si complet désaccord avec ceux de l'adversaire éloquent qu'il s'est peut-être trop appliqué à contredire dans un chapitre déjà indiqué (l. III, XIV).

Arnauld, si en vue dès le début du Port-Royal janséniste, reparaît de loin en loin, jusqu'au jour où il concentre en lui-même presque tout l'intérêt doctrinal; c'est le lien personnel et vivant qui fait l'unité des groupes successivement étudiés dans ces six volumes. Sa *Fréquente communion* a ouvert la lutte; sa querelle en Sorbonne a donné naissance aux *Provinciales;* ses écrits didactiques ont fait le succès des petites Écoles; ses travaux contre les calvinistes ont honoré le temps de la Paix de l'Église; ses polémiques renaissantes et son exil remplissent la période finale. La guerre d'Arnauld avec Malebranche est la grande affaire du cinquième volume de *Port-Royal*. Il y a un véritable agrément dans l'exposition de ces théories métaphysiques, mais je ne sais si les philosophes seront entièrement satisfaits du parti pris évident du critique contre toute doctrine transcendante. Je ne me charge pas du reste de presser là-dessus M. S.-B., qui rabroue quelque part M. Francisque Bouillier pour n'avoir pas mis à leur place *des questions vaines,* pour avoir eu l'air de prendre parti en *ces combats dans des nuages* (t. V, p. 441).

Après Arnauld, je ne vois plus que deux personnages, Du Guet et Jean Racine. Du Guet nous arrête un peu trop, puisqu'il n'est pas, « à proprement parler, un » homme de Port-Royal (t. VI, p. 3); » mais les charmants détails renfermés dans cette étude nous rendent indulgents à ces excès de complaisance pour les amis du dehors. A plus forte raison n'aurons-nous que des éloges pour les deux chapitres consacrés à Racine, les plus attachants, les plus variés, les plus exquis de tout l'ouvrage. Racine est l'élève de Port-Royal; il a commencé par une esclandre contre ses maîtres le cours de ses égarements; après *Phèdre,* il est revenu humble et docile au Port longtemps oublié, il en a écrit l'*Histoire,* et il a voulu être enseveli aux pieds du pauvre M. Hamon. L'auteur d'*Athalie* avait sa place marquée à Port-Royal, et grâce au talent tout à fait mûr et aux soins attentifs du peintre, il aura le meilleur portrait de la galerie.

On me permettra de le dire en effet : le grand mérite de *Port-Royal,* le seul qui puisse faire vivre cet ouvrage malgré tout un peu lourd, c'est le goût littéraire le plus délicat, s'exerçant tour à tour, non-seulement sur les écrivains port-royalistes, mais encore sur presque toutes les formes de notre prose et de notre poésie depuis Montaigne, Balzac, saint François de Sales, Corneille et Rotrou, jusqu'à Lamartine et Joseph de Maistre. — Comme histoire de Port-Royal, ce livre a pourtant une valeur réelle. Il n'est pas un épisode de nos annales litté-

raires et morales, qui ait été traité avec cette suite et ce soin minutieux. L'auteur n'a pas répandu la même lumière sur tous les détails de son vaste sujet; mais il n'en a pas négligé une seule partie de quelque valeur. Il a compulsé tous les documents pour ce long et rebutant travail. S'il incline plus volontiers, dans les faits controversés, pour les récits de Port-Royal et de ses amis, il ne dissimule pas les versions opposées, et pour écrire la même histoire au point de vue le plus hostile on trouverait encore, soit dans son texte, soit dans ses notes, la plus vaste provision de matériaux, sans compter de très-larges concessions, voire même des révélations malicieuses.

Au point de vue scientifique (théologie et philosophie), l'ouvrage est évidemment d'un moindre prix. Peut-être, parmi tous les critiques d'un siècle fécond surtout en critiques, pas un autre n'aurait-il pu aborder aussi aisément et poursuivre avec tant de persévérance des études aussi étrangères à notre littérature courante. Mais les aptitudes les plus universelles ne sauraient remplacer le tact exercé, les doctrines précises d'un homme du métier. C'est déjà un bien grave inconvénient que la préoccupation d'égayer à tout prix les plus graves matières. C'en est un plus grave encore de glisser des explications de fantaisie dans l'analyse d'un système doctrinal. Cela est arrivé quelquefois à M. S.-B., par exemple dans cette opposition entre le Père et le Fils, qui lui paraît un des aspects caractéristiques de la théorie de la grâce : cet aperçu ingénieux a pu défrayer quelques pensées de M. Joubert sans acquérir droit de cité en théologie; il entre tout au plus dans le système des causes occasionnelles appliqué à la théologie par Malebranche; mais le jansénisme proprement dit n'a rien à démêler avec cette vue fantaisiste. C'est encore une préoccupation habituelle de M. S.-B. de marquer les différences entre le jansénisme et le gallicanisme, et il a sur ce point des remarques justes et des citations intéressantes; mais il ne dégage nulle part avec netteté les notions doctrinales, canoniques et politiques qui constituaient le gallicanisme dans ses deux ou trois formes, et il sépare trop foncièrement, comme espèces distinctes, des classes simplement subordonnées : les jansénistes sont des gallicans très-prononcés, avec une détermination spéciale, et pour parler comme l'école, une différence propre.

Au point de vue moral, sans entrer dans aucune question de dogme, nous devons pourtant examiner si M. S.-B. a quelque raison d'espérer (t. II, p. 513) l'approbation et la sympathie des hommes impartiaux de toute croyance. Il n'ignore pas, après avoir fréquenté de longues années tant d'âmes religieuses, que pour les vrais chrétiens la grâce est une réalité mystérieuse, consolante et terrible, avec laquelle il ne faut point jouer comme avec un caprice de l'imagination ou une illusion du cœur. Or ses analyses tout humaines, où la grâce et la nature ne se distinguent jamais l'une de l'autre (pour qui voit le dessous), ne sont-elles pas, plus qu'un jeu, une exclusion pleine et entière de l'ordre de foi? Sans doute M. S.-B. n'y va pas en adversaire déclaré. Il y a plus d'un ton dans son livre, quoiqu'il n'y ait, j'en suis persuadé, qu'un seul esprit. Dans les premiers volumes, on n'a pas rompu ouvertement avec des croyances religieuses qu'on traite en toute édification. Il y a çà et là des frémissements plus ou moins

profonds en face des problèmes inévitables : « S'il y a une vérité, si tout n'est » pas vain..., s'il y a une morale, — j'entends une morale absolue (?), — et si » la vie aboutit... » (t. II, p. 453). Ces doutes sont de vrais doutes, je le crois bien, mais c'est quelque chose, au jugement des croyants les plus soumis, de poser ces questions avec gravité. Dans les livres suivants, quand on n'a plus devant soi ces austères figures de Saint-Cyran et de la grande Angélique, on se contente de ne plus appuyer sur le fond des choses : on a toute sorte d'égards pour la croyance elle-même, quand elle est sincère et généreuse, point du tout pour son objet. Il y a surtout des mots décisifs dans les notes, où M. S.-B. laisse éclater de temps en temps le fond de sa pensée, sauf à la mettre sur le compte d'un moderne, d'un ami, d'un excentrique toujours anonyme. Et l'on arrive ainsi à l'Épilogue, où le critique, très-peu respectueux pour des doctrines qu'il a remuées si longtemps, ne donne plus son travail et lui-même que pour « une illusion des » plus fugitives au sein de l'Illusion infinie (t. VI, p. 246) ! » Avec cette conclusion, qui ressort en effet de l'œuvre telle qu'elle est, M. S.-B. sait bien qu'il n'apporte qu'un grand sujet de tristesse aux chrétiens de toutes les communions et même aux philosophes spiritualistes sérieusement convaincus, à moins que cette espèce n'existe pas, comme l'irrévérencieux critique paraît quelquefois l'insinuer. Il a certainement le droit de récuser les juges qui ne voient en lui qu'un pur rhéteur, un homme qui recherche la seule beauté littéraire (t. II, p. 514); il est réellement encore plus épris de la nature elle-même et curieux de toutes ses manifestations, et dans toute doctrine cette dernière curiosité est sans doute plus estimable que l'autre; mais pour tous les vrais croyants toutes les curiosités se valent et ne pèsent rien mises en balance avec la grande question du but suprême de la vie.

Un autre sujet de reproche de la part de quelques lecteurs et de vive curiosité pour presque tous, ce sont les traits personnels dont s'arme souvent, dans une foule de notes et dans plusieurs appendices de son livre, la critique acérée de M. Sainte-Beuve. Il a rencontré des adversaires peu aimables sans doute, mais comme il les rembarre ! M. Cousin, par exemple, passe par toutes les sévérités, depuis l'éloge aigre-doux, jusqu'aux plaintes sur ses procédés *grossiers*, jusqu'à la moquerie sur ses *fadaises* et ses *roucoulements* (t. III, p. 416, t. V, p. 68, 129, etc.). Ce pauvre Rigault, pour avoir fait un procès de tendance à M. S.-B. à propos d'une anecdote sur Pascal, est remis à sa place de la belle façon. Même dans les controverses les plus pacifiques, il y a des notes fâcheuses : je ne sais si M. Blampignon se trouvera flatté d'être désigné par deux fois comme un « aimable ecclésiastique »; l'abbé Flottes est traité (t. III, p. 605) de savant *ergoteur*, d'ailleurs fort respectable; partant était-il bien utile d'instruire l'univers que ce saint homme n'était guère qu'un quart d'heure à dire la messe ? Minutie, écueil de toute curiosité ! Mais nul n'est plus rudoyé dans ces réglements de compte que M. de Sainte-Beuve, magistrat du tribunal de la Seine, auteur du livre anonyme intitulé : *Jacques de Sainte-Beuve...*, *étude d'histoire privée contenant des détails inconnus sur le premier Jansénisme* (Paris, 1865). J'accorde que les querelles faites par cet écrivain à son redoutable homonyme

n'étaient pas toujours fondées et que son style surtout prêtait infiniment aux plaisanteries qui tombent sur lui comme grêle; mais c'est aller trop loin que de reprocher, même à un magistrat si peu correct dans son langage, d'avoir un avis sur l'Immaculée Conception (t. IV, p. 567), et M. S.-B. a d'ordinaire le bon goût de ne pas toucher en pareille occasion aux croyances religieuses.

Ces vivacités n'empêchent pas (au contraire!) les notes et appendices de ces volumes d'en être une des parties les plus curieuses, les plus érudites, les plus instructives, surtout dans cette dernière édition. Toujours attentif à revoir son œuvre, M. S.-B. a introduit çà et là dans son texte quelques améliorations dues à des critiques judicieuses ou à ses propres recherches; mais c'est surtout dans ses notes courantes et dans les grands morceaux de discussion et de biographie groupés à la fin de chaque volume qu'il a versé une quantité de renseignements neufs ou de recherches plus approfondies. Les mémoires manuscrits de Feydeau, ceux du P. Rapin dernièrement imprimés (avec des notes où M. S.-B. n'est pas épargné et qu'il n'épargne pas à son tour), mais surtout les papiers du cardinal Le Camus et du respectable janséniste Vuillart, communiqués par les *catholiques de Hollande*, ont défrayé un grand nombre de ces appendices pleins de faits et d'idées. Il est à peine nécessaire d'indiquer en particulier les révélations biographiques de Vuillart sur Racine, qui sont venues compléter la notice exacte et minutieuse de M. Mesnard. Mais parmi les autres additions vraiment importantes, il serait injuste de ne pas signaler un très-long mémoire de M. de Chantelauze sur *le cardinal de Retz et les jansénistes* (t. V, p. 526-605), modèle assez accompli de recherches persévérantes et de judicieuse modération, pour ne rien perdre à se présenter au milieu de tant d'autres savantes et ingénieuses enquêtes, qui sont l'un des plus sûrs mérites et l'un des charmes les plus puissants de *Port-Royal*.

Léonce COUTURE.

---

13. — **Beitræge zur Geschichte der Kurkœlnischen Universitæt Bonn**, von Dr C. VARRENTRAPP. Bonn, A. Marcus, 1868. In-4°, xxiij-53 p. — Prix: 1 fr.

Le 3 août 1868, la plus jeune des universités allemandes, celle de Bonn, célébrait le cinquantième anniversaire de sa fondation par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III. C'était accomplir un acte de justice et de piété locale que de rappeler à cette occasion le souvenir trop effacé de l'ancienne école scientifique qui précéda d'une trentaine d'années la création de l'Université actuelle et qui périt dans la tourmente révolutionnaire. C'est sans doute aussi ce qu'a pensé la Société des Antiquaires rhénans (*Verein von Alterthumsfreunden im Rheinland*), en publiant pour fêter le jubilé de 1868 le présent mémoire, dû à la plume d'un jeune historien que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs[1]. M. Varrentrapp y raconte l'histoire de la fondation de l'ancienne Université de Bonn en 1784 par l'électeur de Cologne, Maximilien-Frédéric de Kœnigsegg. Dès 1777 ce prince ecclésiastique, désireux de réformer l'état vraiment déplo-

---

1. *Rev. crit.*, 1868, art. 159.

rable de l'instruction publique dans son pays avait créé une Académie dans la même ville avec les biens confisqués des jésuites. Pour doter l'institution nouvelle, il ordonna à tous les couvents de ses états d'envoyer à Bonn deux membres de leur communauté, afin d'enseigner dans la nouvelle Université, les autorisant, s'il ne s'en trouvait point d'assez savants, à payer à leurs frais des professeurs suppléants. Mais les couvents préférèrent fournir des hommes plutôt que de l'argent et l'on eut le spectacle assez bizarre de moines bénédictins, franciscains, carmélites, enseignant non-seulement les sciences théologiques, mais encore la philosophie, le droit civil et canon, la physique, l'éloquence, les mathématiques et les belles-lettres, à la veille même de la Révolution. Aussi l'on pense bien que tous ne firent pas faire de grands progrès à la science, d'autant plus entravée que le caractère religieux de l'Université fut strictement marqué et que le corps enseignant devait prêter serment à la confession de foi du concile de Trente. Quelques-uns cependant des professeurs ont joui de leur temps d'une réputation méritée; nous ne nommerons ici que le médecin Rougemont, Français de Saint-Domingue, les jurisconsultes Brewer et Daniels, les théologiens Hedderich, Antoine Dereser, le philosophe Neeb, etc. Mais le plus connu d'entre eux est sans contredit le fameux Euloge Schneider, d'abord moine franciscain, puis prédicateur de la cour à Stuttgart, puis professeur d'éloquence à l'Université de Bonn, plus tard grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Strasbourg, en dernier lieu accusateur public auprès du tribunal révolutionnaire du Bas-Rhin, qui mourut à Paris, sur l'échafaud, en 1794[1].

Après quelques années d'une existence assez florissante (elle compta jusqu'à 344 étudiants), l'Université eut à souffrir du départ de ses meilleurs professeurs et des suites de la grande commotion révolutionnaire. Quand les troupes de la République s'approchèrent de Bonn en 1794, l'électeur de Cologne, Maximilien-François d'Autriche, quitta la ville en toute hâte et professeurs et étudiants suivirent pour la plupart son exemple. L'Université ne subsista plus que de nom et fut définitivement supprimée en 1797. Une série de documents, presque tous inédits, est jointe au mémoire de M. Varrentrapp. Nous signalerons surtout le long rapport confidentiel du grand-duc Léopold de Toscane à l'empereur Joseph II, rempli des plus piquants détails sur leur frère l'archiduc Maximilien, le futur électeur de Cologne. On y trouve également les diplômes de fondation de l'Université, les réglements universitaires, les programmes des cours, des comptes financiers, la statistique des étudiants et la liste des ouvrages publiés par les professeurs des différentes facultés. On ne peut que remercier M. Varrentrapp des soins qu'il a donnés à son intéressant travail; c'est un document instructif et curieux à joindre à tous ceux qui serviront un jour à retracer l'histoire des sciences en Allemagne et le grand mouvement universitaire de ce pays.

Rod. Reuss.

1. Voyez sur lui le travail consciencieux de M. F.-Ch. Heitz. Notes sur la vie et les écrits d'Euloge Schneider. Strasbourg, 1862.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE
DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Ahrens (H. L.) De Theocriti carmine Æolico tertio nuper invento. In-4°, 28 p. Hannover (Berlin, Calvary u. Comp.). 1 fr. 35

Alford (H.). The greek Testament. 6th. edit. Vol. I. In-8° cart. London (Rivingtons). 35 fr.

Amari (M.). Storia dei Musulmani di Sicilia. Volume III. Parte prima. In-8°, 344 p. Firenze (succ. Lemonnier). 5 fr. 50
Les vol. I, II, III 1. 19 fr. 50

Arco (C. d') e **Barghirolli** (V.). Notizie e documenti intorno al ritratto di Leone X dipinto da Raffaello Sanzio ed alla copia fattane da Andrea del Sarto. In-8°, 21 p. Firenze (tip. Cellini).

Aseia (d'). Storia dell' Isola d'Ischia. In-8°, 514 p. Napoli (tip. Argenio). 7 fr.

Atti della Società ligure di storia patria. Vol. VI. Fascicolo I. In-8°, xv-405 p. Torino (lib. Bocca, E. Lœscher). 14 fr. 55

Atti e Memorie delle RR. deputazioni di storia patria per le provincie modenesi e parmensi. Vol. IV. Fasc. 4. In-4°, pag. 209-280. Modena (C. Vincenzi). 2 fr. 60

Bertulus (E.). Économie sociale. L'athéisme du XIX° siècle devant l'histoire, la philosophie médicale et l'humanité. In-8°, x-520 p. Paris (lib. V° J. Renouard). 7 fr. 50

Bianchi (T. de). Cronaca modenese. T. VI. Fasc. 4-8. In-4°, pag. 249-487. T. VII. Fasc. 1-3. 208 pages. Firenze (tip. Cellini). Chaque fasc. 3 fr. 50

Bibliotheca geographico-statistica et economico-politica, oder systematisch geordnete Uebersicht der in Deutschland und dem Auslande auf dem Gebiete d. gesammten Geographie, Statistik und d. Staatswissenschaften erschienenen Bücher herausg. v. Dr. Müldener. XV. Jahrg. 2. Heft. Juli-Decembre 1847. Gr. in-8° Gœttingen (Vandenhœck u. Ruprecht). 1 fr. 35

Bindoni (S.). Sulla poesia popolare italiana. In-8°, 16 p. Trevise (tip. Priuli).

Blass (F.). Die attische Beredsamkeit v. Gorgias bis zu Lysias. In-8°, 663 pages. Leipzig (Teubner). 17 fr. 35

Bollettino della Società geografica italiana. Anno I. Fascicolo I. In-8°, 362 p. Torino (E. Lœscher e Bocca). 7 fr.

Boucher de Perthes. Sous dix rois. Souvenirs de 1791 à 1860. T. 8, 2° partie. In-12, p. 289-652. Paris (Jung Treuttel).

Canale (M. G.). Storia della origine e grandezza italiana della real Casa di Savoia fino ai dì nostri. Pubblic. per cura del cav. T. Ferrando. 2 vol. in-f°, xxiv-1110 p. Genova (tip. Ferrando).

Catalogo del Museo nazionale. Raccolta epigrafica : 1° Iscrizioni greche e latine, 2° Iscrizioni latine. Collezione Santangelo, monete greche, monete del medio evo. In-fol., 440 p. Napoli (tip. Ghio).

Charte de l'évêque Guebhard de Strasbourg confirmant les priviléges accordés à l'abbaye de Ste-Walpurge (Walbourg) par l'empereur Henri V, le duc Frédéric de Souabe et de Hohenstauffen et le comte Pierre de Lützelbourg. Suivie de la Charte de l'évêque Guebhard confirmant les priviléges de l'abbaye de Baumgarten. Par L. Spach. In-8°, 7 pages. Strasbourg (imp. Berger-Levrault).

Crawford (F. J.). Horæ hebraicæ. Pet. in-8° cart., 200 p. London (Williams and N.) 5 fr. 65

Dall' Acqua Giusti. Della Storia dell' arte, prima lezione per l'anno scolastico 1867-68. In-8°. Venezia.

Denkschriften d. Kaiserlichen Academie der Wissenschaften. Philos. hist. Classe. 17. Bd. In-4°, 259 p. avec 7 planches. Vienne (Gerold's Sohn). 20 fr.

Dukes (L.). Philosophisches aus dem 10. Jahrhundert. Ein Beitrag zur Literaturgeschichte der Mohamedaner und Juden. In-8°, 168 p. Nakel (Kallmann). 5 fr. 35

Durieux (A.). Chants et Chansons popu-

laires du Cambrésis. 2e série (avec les airs notés). In-8°, 126 p. Cambrai (imp. Simon).

Fanfani (P.). La lingua italiana c'è stata, c'è e si muove. In-8°, 24 p. Faenza (tip. Marabini). 1 fr. 15

Finazzi (G.). L'antica lapide bergamasca Ainorcum Custodi novellamente illustrata. In-4°, 13 p. Bergamo (tip. Crescini).

Fischer (A. L.). Palæstina. Nach seinen natürlichen und geschichtlichen Verhæltnissen geschildert f. Schule u. Haus. M. 1 Karte d. h. Landes. In-8°, 240 pages cart. Vienne (Herzfeld u. Bauer). 4 fr.

Forcellini (E.). Totius latinitatis lexicon. Onomastico cura et studio V. de Vit. Toma 3. e 4. Disp. 29. a 31. Prato (tip. Alberghetti). Chaque fasc. 4 fr.

Godron (A.). Les Sagas islandaises, ou expéditions et établissements des Norwégiens en Amérique du IX-XIVe siècle. In-8°, 20 p. Paris (imp. Thunot et Ce).

Herodiani Technici reliquiæ. Collegit, disposuit, emendavit, explicavit, præfatus est A. Lentz. Tom. II. Fasc. I. Reliqua scripta prosodica pathologiam orthographia continens. In-8°, 611 p. Leipzig (Teubner). 18 fr. 75
Les vol. I. II. 1. 45 fr. 35

Huillard-Bréholles (J. L. A.). Notice sur M. le Duc de Luynes, membre de l'Institut, représentant du peuple aux Assemblées Constituante et Législative de 1848 à 1851. In-8°, 164 p. Paris (lib. Plon). 5 fr.

Iperide. L'Eusenippea scoperta recentemente in Egitto, ora per la prima volta tradotta in italiano da C. Maes. Canini, con note e schiarimenti. In-8°, 33 pag. Roma (tip. delle Scienze matematiche e fisiche).

Jahrbuch für romanische und englische Literatur begründet im Verein mit T. Wolf und A. Ebert herausg. v. Dr. L. Lemcke. IX. Bd. 4 cah. Cah. 1. In-8°. Leipzig (Brockhaus).
Abonnement pour les 4 cahiers. 16 fr.

Lacan (E.). Une révélation à l'hôtel Carnavalet en 1677. In-18 jésus, 35 pages. Paris (lib. Aubry). 4 fr.

Letteratura (della) Italiana dalle origini fino ai giorni nostri; sunto storico mitico ad uso delle scuole d'Italia. In-8°, 219 p. Napoli (tip. dei Classici Italiani).

Ménard (L. et R.). De la Sculpture antique et moderne. 2e édition. In-12, xxiij-423 p. Paris (lib. Didier et Ce). 3 fr. 50

Mezières (A.). Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents. 2e édit. In-18 jésus. Paris (lib. Didier et Ce). 3 fr. 50

Miklosich (F.). Vergleichende Grammatik der slav. Sprachen. IV. Bd. Syntax. 1. Lief. In-8°, 128 pages. Vienne (Braumüller). 6 fr.

Monnaies des rois de Nabatène. In-8°, 36 p. et pl. Paris (imp. Thunot et Ce).

Nobilleau. Notice sur l'abbaye de Beaulieu-lez-Loches, ordre de St-Benoît, diocèse de Tours. In-8°, 34 p. Tours (lib. Mazereau).

Palermo (F.). I Manoscritti palatini di Firenze ordinati ed esposti. Vol. III ed ultimo. In-4°, xxvj-716 p. Firenze (l'Autore). 50 fr.

Periodico di numismatica e sfragistica per la storia d'Italia, diretto dal marchese C. Strozzi. Anno I. Fascicolo I. Gr. in-8°, 32 p. e 3 tav. Firenze (tipogr. dell' Associazione). 3 fr. 25

Petit (P.). Du Sénatus-Consulte velléien, ou de l'intercession des femmes en droit romain, et de l'incapacité de la femme en droit français. In-8°, 191 p. Paris (lib. Morant).

Prévost-Paradol. La France nouvelle. 4e édit. In-18 jésus, xvj-427 pages. Paris (lib. Michel Lévy frères).

Puaux (F.). Histoire de la réformation française. T. 1 et 2. In-18 jésus, 872 p. Paris (lib. Michel Lévy frères).

Rey (E.). et **Chenavard** (A.). Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant fait en 1843 et 1844. Journal de voyage, dessins et pl. lithog. par E. Rey. 2 vol. in-fol., xj-242 p. et 59 pl. Lyon (imp. Perrin).

Roumieux (L.). Pouesio prouvençalo. La Rampelado. Em' un avans-prepaus per J. Roumanille. 1846-1868. In-8°, 408 p. et port. Avignon (lib. Roumanille). 5 fr.

Staglieno (M.). Memorie e Documenti sull' Accademia Ligurtica di belle arti. Parte 3. In-8°, pag. 179-264 con 5 tav. Genova (tip. Sordi Muti).

Topin (M.). L'Europe et les Bourbons sous Louis XIV. Affaires de Rome. Une élection en Pologne. Conférence de Gertruydenberg. Paix d'Utrecht. 2e édit. In-18 jésus, vij-436 p. Paris (lib. Didier et Ce). 3 fr. 50

Tragiques Grecs (les). Traduction poétique en vers français. T. 3. Eschyle : Agamemnon. Euripide : Alceste. Sophocle : Ajax. Gr. in-18, 297 p. Paris (imp. Donnaud).

N° 4 Quatrième année 23 Janvier 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

E. LEFÉBURE Traduction comparée des Hymnes au soleil composant le XVe chapitre du rituel funéraire égyptien. In-4° avec 3 planches. 1 fr. 25

FRAGMENTS Inédits de l'historien grec Aristodème. Traduits en français par C. Wescher. In-8°. 1 fr. 25

FRAGMENTS Inédits de l'historien grec Priscus, relatifs au siége de Noviodunum et à la prise de Naissos. Recueillis et publiés par C. Wescher. In-8°. 1 fr. 25

FRAGMENT Historique inédit en dialecte ionien, relatif au siége d'une cité gauloise. Par M. C. Wescher. In-8°. 1 fr.

EXTRAIT D'une introduction à la poliorcétique des Grecs. Par M. C. Wescher. In-8°. 50 c.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, t. XI, 5e livraison (1er janvier 1869).

J. G. *L'enseignement moyen en Belgique est-il en décadence. Comment peut-on le fortifier?* — HENNEBERT, *la question des humanités en Belgique.* — *Correspondance* par ***. — A. C. H. *Un programme de grec.* (Ces quatre articles montrent que la question des études classiques est à l'ordre du jour chez nos voisins.) — *Somnium* (poème latin) par X. PRINZ. — COURTOY, *trois épîtres d'Horace* (fin de la réfutation des théories émises par Ribbeck; cet article est écrit dans un excellent esprit et ses conclusions nous semblent tout à fait raisonnables). — *Analyses et comptes-rendus. Œuvres poétiques de Boileau-Despréaux,* publiées par Van Bemmel et Gavrand (l'auteur du compte-rendu, M. KEIFER, dit beaucoup de bien de cette édition classique). — *Appréciation à l'étranger d'ouvrages de savants belges* (sous ce titre nous lisons l'article de la *Revue critique,* 1868, art. 236, sur l'ouvrage de M. Scheler, *Lexicographie latine du* XIIe *et du* XIIIe *siècle;* mais la reproduction s'arrête là où commençaient les critiques.

Zeitschrift für bildende Kunst. hgg. von C. VON LUTZOW. Leipzig, E. A. Seemann, 4e année, livraisons 1-3.

Ce recueil a agrandi son format et paraît maintenant régulièrement tous les mois. Les 3 premières livraisons contiennent: H. SEMPER, *Giovanni Dupré, esquisse biographique.* — Br. MEYER, *Le Sacrifice d'Abraham par Livens.* — TEICHLEIN, *Deux gravures de Neureuther d'après Rottmann.* — Max LOHDE, *Impressions de voyage d'Italie.* — *L'exposition académique de Berlin.* — *L'Exposition des beaux-arts de Milan.* — *Les peintures murales de Saint-Paul à Leipzig.*— THAUSING, *La Femme de Dürer* (article intéressant, un peu paradoxal, tendant à réhabiliter la trop fameuse épouse du peintre nürembergeois). — *Portrait d'homme par Rubens.* — LÜBKE, *Encore une fois le Monument de Luther à Worms.* — *La troisième Exposition générale allemande des beaux-arts.* — UNGER, *Les Vases d'argent de Hildesheim* (notice très-intéressante sur cette importante trouvaille. M. le prof. Unger a postérieurement à cet article donné quelques détails sur le même sujet dans la *Chronique des arts* du 3 janvier dernier). — *Correspondance de Pesth.* — *Bibliographie. Hiddemann's Illustrationen zu F. Reuters:* « *Ut mine Stromtid.* » — LOTZE, *Geschichte der Æsthetik in Deutschland.*

AVIS.

Il sera rendu compte dans la *Revue critique* des ouvrages concernant l'histoire, la philologie, l'archéologie, dont un exemplaire aura été adressé au bureau de la *Revue,* 67, rue de Richelieu, soit directement, soit par voie de librairie et un numéro justificatif sera envoyé à l'auteur et à l'éditeur. Les livres qui par leur nature ne rentreraient pas dans le cadre de la *Revue* seront retournés à l'éditeur.

Tous les ouvrages envoyés à la *Revue,* seront en outre annoncés sur la couverture.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 23 Janvier — 1869

Sommaire : 14. Troude, Dictionnaire pratique français et breton. — 15. Histoire générale de Paris ; Le Roux de Lincy et Tisserand, Paris et ses historiens aux XIV° et XV° siècles ; Franklin, les anciennes Bibliothèques de Paris. — 16. Meyer de Knonau, Annuaire de la littérature historique de la Suisse. — 17. Correspondance de V. Jacquemont.

14. — **Nouveau dictionnaire** pratique français et breton du dialecte de Léon avec les acceptions diverses dans les dialectes de Vannes, de Tréguier et de Cornouailles, et la prononciation des mots quand elle peut paraître douteuse, par A. Troude, colonel en retraite. Brest, Le Fournier, 1869. In-8°, xxxij-940 p. — Prix : 6 fr.

Lorsqu'en 1732, Grégoire de Rostrenen publia son *Dictionnaire français-celtique* dédié aux États de Bretagne[1], le but qu'il se proposait était d'aider « plusieurs » ecclésiastiques zélés du pays à traduire leurs sermons français en breton pour » pouvoir prêcher au peuple de la basse-province, dont la plus grande partie ne sait » pas la langue française et qui cependant est très-avide de la parole de Dieu. » Enseigner à ses lecteurs la langue parlée en Basse-Bretagne, tel était le résultat que voulait atteindre le zélé capucin. Larmery, qui en 1744 mit au jour son *Dictionnaire français-breton* ou *français celtique du dialecte de Vannes*, ne paraît pas avoir eu une intention différente. Mais Lepelletier, qui fit paraître son dictionnaire breton-français en 1752, écrivait sous l'empire d'une préoccupation tout autre : il voulait conserver les expressions propres d'un idiome néo-celtique que « plusieurs ecclésiastiques, dans l'enseignement quotidien de la langue bretonne, » laissent perdre, trouvant plus commode d'emprunter les mots du français que » de les chercher dans le breton. » Cette pensée de Lepelletier est le trait d'union entre la vieille école des Grégoire et des Larmery et l'école moderne, qui écrit des dictionnaires, non pas pour apprendre aux étrangers la langue des Bas-Bretons, mais afin de réformer cette langue en expulsant de son sein tous les mots d'origine française que l'usage actuel admet.

Ce qu'a voulu M. Troude en composant son Dictionnaire français-breton, c'est de mettre son lecteur à même de parler breton en employant le moins possible de mots empruntés au français.

Prenons pour exemple le verbe « répondre », *respondere*. Les dictionnaires de Grégoire de Rostrenen et de Larmery le traduisent par *respont*, *respount*, *rescondein*, *respondein*. Le verbe *respondere* se trouve dans la Vulgate un nombre de fois que je n'ai pas le courage de compter, bien que j'aie une *Concordance* sous les yeux. Toutes les vérifications auxquelles je me suis livré m'ont montré ce verbe rendu par *respount* (ou *respounta*) dans la traduction bretonne publiée par M. Troude avec le concours de M. Milin. M. Troude, dans la préface de ce

1. Une autre édition de ce livre a paru à Guincamp chez Jolivet en 1834.

livre, prévenait que pour éviter l'emploi des mots d'origine française, le traducteur s'était souvent servi de termes inusités et que ses compatriotes eux-mêmes auraient besoin pour le comprendre de recourir au dictionnaire[1]. Cependant le verbe *respount* (ou *respounta*) n'avait pas été banni de cet ouvrage. Loin de là!

Aujourd'hui, plus conséquent avec lui-même, M. Troude le supprime. A quoi bon en effet se servir de ce mot, puisqu'on a le verbe *lavaret*, « dire. » Pourtant il ne s'agit pas ici de congédier un nouveau venu; car, dès le xve siècle, le verbe condamné par M. Troude avait conquis droit de cité en Bretagne; on trouve dans le *Catholicon* de Lagadeuc : RESPONT, *répondre, respondere*[2].

M. Troude appartient à la même école que le savant auquel on doit la publication du *Dictionnaire français-breton* de Le Gonidec, 1847, et la deuxième édition du *Dictionnaire breton-français* du même auteur, 1850. Il y a cependant une nuance.

Quand pour rendre une idée française, le célèbre éditeur de Le Gonidec ne trouve que des mots où le cachet de notre langue est trop nettement empreint, il fabrique un mot breton nouveau. Par exemple « tragédie » suivant Grégoire de Rostrenen se dit en breton *tragedienn*. On lit *tragedienn* dans le titre du mystère de sainte Geneviève, *Buez santez Genovefa*, publié à Lannion, chez Le Goffic, en 1864, *trajedi* dans celui du mystère de Jacob, publié à Morlaix chez Ledan en 1850[3]. Cette expression sonne mal aux oreilles de la nouvelle école. M. de La Villemarqué a proposé d'appeler la tragédie *c'hoariel-kanvuz*[4] littéralement « jouet, joujou triste. » Il ne s'est pas arrêté là : sous sa plume « théâtre, » en breton *teatr*, est devenu *c'hoariel-di*, « maison de joujou; » « comédie, » *c'hoariel-farsuz* « joujou facétieux » au lieu de *comidi*.

M. Troude, homme prudent, s'est défié de ces innovations. Ne voulant ni les admettre, ni inventer d'autres dénominations, ni consacrer par l'autorité de son nom, des barbarismes comme *tragedienn, trajedi, teatr, comidi*, il a rayé de la nomenclature des mots français traduits dans son *Dictionnaire* les substantifs « tragédie, » « théâtre, » « comédie. » Il a rejeté de même par le même motif les mots « acteur, » « actrice, » « comédien, » « tragédien, » « drame, » « dramatique. » De tous les termes qui ont rapport à cette branche de l'art, je n'en ai trouvé qu'un seul dans son ouvrage, c'est le mot « spectacle, » en breton *arvest*, « tout objet qui attire les regards, l'attention »; l'expression est un peu vague. Il serait difficile de prouver plus péremptoirement qu'en Bretagne, où le vocabulaire de l'agriculteur est si riche en termes techniques étrangers à notre langue, les représentations théâtrales sont une importation française.

Quoiqu'il en soit de cette question, on doit reconnaître que M. Troude a fait acte d'homme consciencieux et qu'il est resté fidèle à son programme : nous en-

---

1. *Revue critique*, 1866, art. 184.
2. Éd. Le Men, p. 90.
3. Dans cette édition les deux mystères de Jacob et de Moïse ne forment qu'une pièce. Nous aurions dû comprendre ces deux mystères bretons et celui de Geneviève de Brabant dans la liste de ceux qui ne sont plus inédits, voir *Revue critique*, 1868, art. 205.
4. *Dictionnaire breton-français* à ce mot; *Dict. franç.-bret.* au mot « tragédie. »

seigner la langue que parlent les Bas-Bretons, déduction faite autant que possible des mots d'origine française. A ce point de vue, son travail mérite surtout des éloges. L'auteur ne se contente pas du rôle de lexicographe : il donne des indications grammaticales d'un haut intérêt qui comblent des lacunes de la grammaire de Le Gonidec : son livre mérite donc d'être recommandé à tous ceux qui étudient le breton armoricain. Il ne lui manque guère qu'une qualité importante, et cette qualité, M. T. a dit dans sa préface qu'il n'y prétendait pas, c'est un caractère un peu plus scientifique; j'explique ma pensée en donnant un exemple. Au mot « dialecte » M. T. s'exprime ainsi : « la lettre *z* dans le dialecte » de Léon est remplacée par *c'h* gutturale en Vannes. » Cet énoncé ne me satisfait pas. La lettre *z* a en léonais deux valeurs toutes différentes. Elle est premièrement la sifflante sonore, la douce de l'*s*. C'est ainsi qu'on dit aujourd'hui dans le dialecte de Léon *braz*, « grand, » pour *bras; gwerc'hez*, « vierge, » pour *gwerc'hes; izel*, « bas, » pour *isel*[1]; et que l'on y prononce maintenant *az*, au lieu de *as* la désinence de la 3e p. du s. du prétérit; p. e. *lakaz*, « il mit, » au lieu de *lakas*[2]. Ce n'est pas ce *z* que les Vannetais expriment par *c'h* ou plutôt *h* (car ils ne distinguent pas, comme on fait dans le moderne haut-allemand, l'aspiration *h* de la spirante *ch*) : ils disent *bras, guerhies, isel, lakas*.

Mais le dialecte de Léon emploie le *z* pour remplacer une autre lettre que l'*s*. Dans cet idiome le *z*, la sifflante douce, comme en allemand les sifflantes dures *ss* et *z*, tient la place de la dentale aspirée qui n'existe pas. Voilà le cas dans lequel l'*h* vannetais devient l'équivalent du *z* de Léon. Exemples :

DIALECTE DE VANNES.	DIALECTE DE LÉON.	EN FRANÇAIS.	AUTREFOIS.
Breih	Breiz	Bretagne	*Britannia*
Berhonek	Brezonnek	le breton (langue)	*britannicum*
Deserh	dezerz	desert	*desertum*
Urh	urz	ordre	*ordo*
Kuh	kuz	cachette	CUD[3]
Koh	koz	vieux	*cottius*[4]
Leah	leaz	lait	*lact-is*
Nerh	nerz	force	*nerto-s*[5]
Aberh	aberz	de la part de	*a parte*
Seih	seiz	sept	*septem* (?)
Burhud	burzud	merveille	*virtut-is*

1. Sur la forme primitive de ces mots, voir Zeuss, *Grammatica celtica*, 1re édition : pour le mot *bras*, p. 164, 215, 222, 225; pour *gwerc'hes*, p. 153, 182, 801; pour *izel*, p. 26, 116, 142, 147.

2. Zeuss, *Gramm.*, p. 502-504.

3. Comparez le latin *custos* pour *cudtos*. Sur la présence de la dentale dans ce mot en cornique et en cambrien, voir Zeuss, p. 164, 217, 220, 222; sur les formes diverses de cette racine dans les langues indo-européennes, voir Bopp, *Gramm. comp.*, trad. Bréal, p. 124, 233; Curtius, *Grundzüge*, 2e éd. p. 234.

4. Zeuss, p. 173.

5. Sur les anciennes formes de ce mot dans les langues néo-celtiques, voir Zeuss, p. 47, 78, 88, 98, 171, 179, 182. L'étymologie est donnée par Curtius, *Grundzüge*, 2e édit. p. 276.

La langue latine nous donne l'exemple d'un phénomène analogue : dans les mots *fores*, *fera*, *fumus*, *rufus*, *femina*, etc., la spirante labiale *f* tient lieu de la dentale aspirée, que le latin n'a pas plus que le breton de Vannes et que le vannetais remplace par la spirante gutturale.

La formule employée par M. Troude me paraît donc insuffisante.

La faiblesse de son ouvrage au point de vue de la grammaire comparée est surtout sensible dans le chapitre de son introduction qui est intitulé « Tableau des expressions communes à la langue bretonne et à d'autres langues. » Le colonel met par exemple en regard du breton *dinerz* (DI-NER-TO-S), le latin *iners* (IN-AR-TI-S), qui n'ont d'identique ni le préfixe, ni la racine, ni le suffixe et que rapprochent seulement la consonance et le sens.

Enfin, son livre qui sera désormais si utile pour l'étude du dialecte de Léon, donne moins complétement qu'il ne l'annonce, les formes du dialecte de Vannes. J'ai parcouru les premiers chapitres de la traduction de l'évangile de saint Matthieu en dialecte de Vannes, publiés à Londres par le prince Louis-Lucien Bonaparte en 1857, et j'ai cherché inutilement dans le dictionnaire de M. T. nombre de mots ou de formes spéciales à ce dialecte; tels sont par exemple le premier et le troisième mot : *livr*, « livre, » et *rumadigueah*, « génération; » je ne pousserai pas l'énumération plus loin, mais j'insisterai sur une expression que, seul des quatre dialectes de Bretagne, le vannetais paraît conserver dans sa forme complète et qui n'est pas sans quelque intérêt étymologique.

Les dialectes armoricains possèdent une préposition et une conjonction de forme identique, bien que de sens tout différents. La conjonction veut dire « et » on l'écrit *ha* devant les consonnes, *hag* (autrefois *hac*) devant les voyelles. L'*h* ne se prononce pas. Cette conjonction paraît identique à l'irlandais *acus* et au latin *ac* qui ont le même sens. La préposition veut dire « de. » D'accord avec Le Gonidec, M. Troude ne lui donne qu'une forme : *a*, qui s'emploie même devant les voyelles : *goloed a ed*, « couvert de blé, » tel est l'exemple donné par Le Gonidec; c'est l'usage de Léon. A Vannes on se sert de *ag* devant les voyelles, *ag ou plaieu*, « de vos années, » *disquen ag en nean*, « descendre du ciel, » *en œvre ag hou redamption*, « l'œuvre de votre redemption, » *en example ag er vertuyeu*, « l'exemple des vertus, » *el lezen ag er circoncision*, « la loi de la circoncision. » Tous ces exemples sont tirés de la première page des « Vies des Saints » *Buhé er Sænt*, publiées à Vannes chez Galles en 1839. La prononciation qu'ils indiquent est conforme à l'ancien usage [1]. Il ne serait pas téméraire, ce nous semble, de rapprocher cette préposition de la préposition latine et grecque, *e*, *ec*, *ex*; ἐκ, ἐξ [2]; on sait que l'*e* bref latin, l'ε grec sont l'équivalent d'un *a* primitif.

L'insistance que j'ai mise dans ces critiques ne sera considérée, je l'espère, que comme une preuve de l'intérêt que j'ai trouvé à la lecture du livre de M. Troude et de ma profonde estime pour cet ouvrage.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

1. Zeuss, p. 639.
2. Voir sur elles Curtius, *Grundzüge*, 2e éd., p. 344.

15. — **Histoire générale de Paris,** collection de documents fondés avec l'approbation de l'Empereur, par M. le baron HAUSSMANN, sénateur, préfet de la Seine, et publiés sous les auspices du conseil municipal.

1° **Paris et ses historiens aux XIV° et XV° siècles;** documents et écrits originaux, recueillis et commentés par LE ROUX DE LINCY et L.-M. TISSERAND. Paris, Impr. imp. 1867. In-fol. xxv-665 p. — Prix : 100 fr.

2° **Les anciennes bibliothèques de Paris,** églises, monastères, colléges, etc., par Alfred FRANKLIN. T. I. Paris, Impr. imp. 1867. In-fol. xxiij-427 p. — Prix : 40 fr.

I.

On sait que M. le baron Haussmann se propose de conserver dans une collection de documents et de monographies publiée sous ses auspices, le souvenir de l'ancien Paris qui, par ses soins, entre chaque jour de plus en plus dans le domaine du passé. Les idées qui ont donné naissance à ce projet et qui président à son accomplissement sont exposées dans un volume d'introduction qui renferme, outre le rapport du sénateur-préfet à l'empereur, un résumé des essais tentés par les administrations précédentes afin de préparer les matériaux d'une histoire de Paris. Nous n'oserions assurer, comme le fait M. H. que « la ville de » Paris ne sera dotée d'une histoire digne d'elle que si elle substitue son initia- » tive aux efforts individuels tentés jusqu'ici; » — la création d'une œuvre intellectuelle nous paraissant dépasser les moyens dont dispose l'administration la plus puissante, — mais nous croyons en effet que l'action administrative peut s'employer avec efficacité, si elle se limite à la première préparation des matériaux, nous voulons dire, à la publication de documents. C'est l'exemple que nous donne depuis plusieurs années la cité de Londres, c'est ce que font actuellement en France plusieurs municipalités grandes ou petites, celles de Bordeaux [1], de Narbonne, de Louviers notamment, qui mettent au jour, sinon en totalité, du moins par extraits, leurs chartes, leurs mémoriaux, leurs règlements, leurs délibérations municipales, leurs comptes, leurs cadastres : en un mot, leurs archives les plus précieuses.

Si M. H. avait eu l'intention d'effectuer une semblable publication, il aurait eu en vue un but bien déterminé et qu'avec du temps et de l'argent il eût été sûr d'atteindre. Il eût pu dire légitimement, entretenant la commission municipale du projet qu'il avait conçu : « De tous les monuments à terminer ou à » construire, ce ne serait ni le moins utile ni le moins durable [2]. » Et en effet, celui-là du moins n'aurait rien à redouter de la mobilité des temps : il lui suffirait pour durer d'être construit de matériaux solides et bien ajustés. Mais, examen fait de tout ce qui a paru de l' « Histoire générale de Paris, » il ne semble pas que les vues de M. H. aient été particulièrement tournées dans le sens indiqué ci-dessus, ni à vrai dire dans aucun autre. Le projet du sénateur-préfet n'est défini nulle part : ni dans le rapport à l'Empereur, qui naturellement se tient dans les généralités, ni dans les « précédents historiques » qui lui font suite dans le volume d'introduction. Nous ne contestons nullement les conclusions de

1. Voy. *Rev. crit.*, 1868, art. 87.
2. Séance du 28 novembre 1860, *Introduction*, p. 17.

ce dernier travail; nous admettons comme démontré « que les études historiques » entreprises par la lieutenance civile ou la prévôté des marchands allaient » s'affaiblissant d'année en année et survivaient bien peu aux hommes d'initiative » qui les avaient prescrites » (*Introd*,, p. 62); mais rien ne nous assure que la nouvelle entreprise aura un succès plus heureux que les précédentes. Nous reconnaissons « la nécessité de fonder sur des bases plus durables l'édifice que la ville » a résolu d'élever » (*Ibid.*); mais nous cherchons vainement ces bases plus durables; nous ne voyons nulle part la trace d'un programme qui nous apprenne ce qu'on se propose de faire, d'un plan dont on puisse suivre l'exécution progressive, dont on puisse prévoir l'entier accomplissement. Si on excepte la Topographie de Paris, travail bien entendu que la Ville s'est trouvée à point pour recueillir, et que, nous l'espérons du moins, la mort du regrettable M. Berty n'empêchera pas de se poursuivre[1], on sera obligé d'avouer que pour le reste l'administration marche à l'aventure, vivant au jour le jour, comptant sur les propositions qui assurément ne manqueront pas de lui être faites, mais qui, dût chacune d'elles produire un bon livre, arriveront difficilement à constituer une histoire de Paris. De là, pour l'avenir de l' « Histoire générale de Paris » des inquiétudes qui ne sont pas celles qui agitent M. le sénateur-préfet. Peu lui importe le plan : il sait d'avance que les éléments produits seront bons et cette assurance lui suffit. « Pour être générale, » dit-il dans son rapport, « pour » pouvoir s'agrandir et se compléter sans cesse, cette histoire devra consister » en une collection de monographies et de documents originaux; *chacune de ces* » *publications étant en particulier une œuvre remarquable*, leur ensemble constitue- » rait plus tard un véritable monument. » Eh bien! le monument ne sera pas, car deux de ces publications au moins sont loin d'être des œuvres remarquables.

Le plus gros de ces deux volumes, celui qui a pour titre *Paris et ses historiens*, se compose essentiellement de trois documents d'une importance plus ou moins grande, mais tous trois déjà connus. Ce sont : 1° Deux éloges de la ville de Paris composés en 1323, le premier par un anonyme, le second par Jean de Jandun[2]; 2° une description de Paris extraite du commentaire de Raoul de Presles sur la *Cité de Dieu* de saint Augustin; 3° la description de Paris sous Charles VI par Guillebert de Metz[3]. Les deux éloges, notice préliminaire, texte, traduction et commentaire abondant au bas des pages, occupent les pages 1 à 79; l'extrait de Raoul de Presles conduit le volume jusqu'à la p. 115, et avec Guillebert de Metz nous atteignons la p. 236. Le volume en a 662 ou, sans la table, 607; c'est-à-dire que ces 236 pages de textes empruntés à des « historiens » (si cette dénomination peut être justement appliquée aux trois auteurs ci-dessus mentionnés), ont produit près de 400 pages d'appendices. Voyons en quoi consistent ces appendices : I, p. 243, *La loi salique chez les historiens de Paris*

1. Le second volume de cette publication, continuée par M. Legrand, vient en effet de paraître pendant que cet article était sous presse.

2. Déjà publiés en 1856 dans le *Bulletin du Comité*, III, 505-540. Ce sont deux pièces dont il y a bien peu de faits précis à tirer pour l'histoire de Paris. Les deux autres morceaux ont plus de prix, mais ils se réduisent en réalité à un seul, Guillebert de Metz ayant reproduit le texte de Raoul de Presles.

3. Déjà publié en 1856 chez Aubry, par M. Le Roux de Lincy.

(contient le texte d'une pièce en distiques composée vers le milieu du XVIe siècle et inscrite dans la grande nef de Notre-Dame au-dessus de la statue équestre qu'on regardait alors comme représentant Philippe de Valois); II, p. 257, *L'oriflamme chez les historiens de Paris;* III, p. 261, *Les châsses de Notre-Dame de Paris;* IV, p. 365, *Le dit des Trois morts et des Trois vifs* (reproduction en lettre gothique de l'édition de Guyot Marchant, 1486); V, p. 283, *La danse Macabre aux charniers des Saints-Innocents* (reproduction en lettre gothique de l'édition de Guyot Marchand, 1485); VI, 319, *La bourgeoisie parisienne vers la fin du* XIVe *siècle et au commencement du* XVe; VII, p. 391, *Les lettrés, les artistes et les artisans à Paris, vers la fin du* XIVe *siècle et au commencement du* XVe; VIII, p. 485, *Essais de statistique parisienne du* XIVe *au* XVIe *siècle;* IX, p. 495, *Les cinq lettres du nom de Paris, compilé par un notable clerc normand en l'an de grâce* M.CCCC.XVIII. Enfin viennent trois dissertations qui, pour n'avoir pas de numéros d'ordre, ne peuvent être néanmoins considérées que comme des appendices aux « Historiens. » La première (p. 515-77) contient un poème latin composé en 1451 par Astesan sur Paris et les principales villes de France; la seconde (p. 581-87) est intitulée : *Paris selon les miniaturistes du* XVe *siècle;* la troisième (591-607) est la légende de deux plans qui dépendent de ce volume.

D'après les règles ordinaires, d'aussi énormes appendices ne sauraient être justifiés que par leur propre importance et par celle des documents auxquels ils se rapportent; mais cette importance me semble de part et d'autre fort contestable. Raoul de Presles, puis Guillebert de Metz, disent que la loi salique fut composée au temps de Pharamond. Si un renseignement historique fut jamais de nulle valeur, c'est bien celui-là. C'en est assez néanmoins pour motiver la réimpression à l'appendice et la traduction du poème *de lege salica* qu'on connaissait déjà par Felibien (Preuves III, p. 813). A vrai dire il eût été tout aussi raisonnable de réimprimer la loi salique elle-même. — Guillebert de Metz écrit ceci : « A l'eglise des Innocens est ung innocent entier enchassé d'or et d'argent. » Là sont engigneusement entaillées de pierre les images des trois vifz et des » trois mors. Là est ung cimetiere moult grant, enclos de maisons appelés char- » niers, là où les os des mors sont entassés. Illec son paintures notables de la » dance macabre..... » (p. 192-3). *Les images des trois vifz et des trois mors;... la danse macabre,* il n'en a pas fallu plus pour amener les auteurs de *Paris et ses historiens* à réimprimer en un gothique de fantaisie et avec les illustrations des éditions princeps un dit des Trois morts et des Trois vifs, et une danse macabre qui n'ont évidemment qu'un rapport fort éloigné avec le cimetière des Innocents et n'en ont aucun avec les Historiens de Paris au XIVe et au XVe siècle. Et puis, comme dans une composition dont le plan est mal défini, chaque nouveau texte appelle de nouveaux commentaires, ces deux opuscules déjà tant de fois étudiés, sont devenus l'occasion d'observations trop longues assurément pour ce qu'elles enseignent. — Guillebert de Metz, après avoir décrit brièvement, mais en termes pleins de précision l'hôtel de maître Jacques Duchié, ajoute en forme de conclusion « Grant foison de riches bourgeois avoit et d'officiers que on appeloit » petis royetaux de grandeur. » Sur quoi un appendice de 70 pages (p. 319-389) sur la bourgeoisie parisienne aux XIVe et XVe siècles. N'y a-t-il pas une

disproportion choquante entre des dissertations aussi étendues et les textes insignifiants qui les motivent ? Si encore ces dissertations étaient bien conduites et offraient des résultats nouveaux et importants, on pourrait se borner à regretter qu'elles n'aient pas pris place dans un ensemble plus méthodiquement disposé. Mais l'absence d'ordre et de sobriété qui s'observe dans la disposition du tout, ne se fait pas moins sentir dans chaque partie. Voici par exemple que dans cette longue dissertation sur la bourgeoisie parisienne, dont il était question tout-à-l'heure, les auteurs ont eu l'idée de dresser des listes des bourgeois notables de Paris à l'époque dont ils s'occupent, c'est-à-dire à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe. Mais d'abord ils ne citent pas leurs sources, ou du moins se bornent à dire que leur liste a été « soigneusement relevée dans les pièces » authentiques et dans les meilleurs ouvrages d'érudition » (p. 353), ce qui rend peu aisée la tâche de ceux qui voudraient vérifier les formes douteuses (et il n'en manque pas) qui se rencontrent dans ces listes. Ensuite ils ont réparti les noms d'une façon bizarre. Ils en ont fait treize catégories dont chacune, excepté la première et la dernière, contient plusieurs métiers ou fonctions. Ainsi la seconde contient les « apothicaires, chirurgiens, clercs, garde-notes, magistrats, » médecins, procureurs, sergents et autres professions libérales. » A chacun des personnages de cette seconde catégorie est jointe l'indication de sa profession, mais le même soin, on ne sait pourquoi, n'a pas été pris pour les autres séries. La sixième catégorie par exemple, contient des personnes appartenant, selon le titre, à seize métiers, mais rien n'indique le métier de chacune des personnes énumérées. Il tombe dans le sens qu'une seule table alphabétique des noms de personnes eût été plus commode que toutes ces subdivisions. Mais si, ce que nous ne pouvons savoir, le dépouillement qui a produit ces listes est assez complet pour fournir des données statistiques utiles, il est clair qu'il eût fallu faire autant de subdivisions qu'il y a eu de métiers.

Le neuvième appendice fournit un curieux exemple des développements sans fin auxquels on peut se laisser entraîner quand d'abord on ne s'est point fixé de limites. Le ms. unique qui renferme l'œuvre de Guillebert de Metz, contient aussi un poème tautogramme et acrostiche intitulé : « Des cinq lettres du nom » de Paris, compilé par ung notable clerc normant, l'an de grâce M.CCCC.XVIII. » En voici le début :

Par pluseurs poins puet Paris precellence
Partout porter pour puissance prouvée.
Premierement P presente prudence
Etc.

Cela pouvait prendre place dans une collection des historiens de Paris, à condition de n'occuper qu'une page. Mais point : d'abord les auteurs ont cru devoir joindre à ce tautogramme une traduction, ce qui était assez inutile. En français surtout, où on ne peut écrire une phrase sans le secours d'articles, de prépositions, etc., qui commencent par des lettres différentes, on ne saurait composer un tautogramme qui ne soit une série plus ou moins longue d'épithètes. Puis, il a fallu enseigner ce que c'était que ce genre de composition. Et comme le procédé usité en pareil cas, ce procédé qui consiste à renvoyer le lecteur aux ouvrages

spéciaux, n'est pas, semble-t-il, de mise dans les publications de la Ville, les auteurs se sont renseignés où ils ont pu, et à l'aide de notions souvent mal comprises ils ont compilé tant bien que mal un petit traité sur les tautogrammes et les acrostiches qu'ils ont placé comme introduction en tête des *Cinq lettres du nom de Paris*. Je dis qu'ils n'ont pas toujours compris les renseignements qui leur ont été transmis, et j'en puis fournir un exemple personnel. P. 501 on lit : « .....on voit l'acrostiche se produire dès la fin du XIIe siècle et choisir de pré- » férence les sujets de dévotion. M. Meyer cite parmi les faiseurs de cette époque » frère Renault de Louhans traducteur du livre de la *Consolation de Boëce*, Guil- » laume de Deguilleville, auteur du *Pélerinage de la vie humaine*, Coquillart qui » a trouvé ingénieux de placer un acrostiche à la suite de sa translation de » Josèphe, et plusieurs autres dont les Bénédictins nous ont conservé les noms. » Mais jamais je n'ai commis la sottise de placer à la fin du XIIe siècle Renault de Louhans, Guillaume de Deguilleville et Coquillart! Cette erreur, pour le dire en passant, est de nature à dégager la responsabilité de l'un des signataires de ce livre: il est inadmissible que M. Le Roux de Lincy, qui a donné tant de preuves de sa grande connaissance de la littérature du moyen-âge, ait connu ce passage avant la publication de l'ouvrage.

Je n'ai encore rien dit du système d'annotation qui prévaut dans ce volume aussi bien que dans celui de M. Franklin. Ces annotations sont, comme les appendices dont nous venons de parler, sans limites. Elles touchent à mainte question qui n'est pas soulevée par les documents qu'il s'agit d'éclairer, elles tendent trop souvent à satisfaire une curiosité qui n'existe pas. Elles pourront convenir aux gens du monde, qui n'ayant pas sous la main une Biographie universelle ou un Dictionnaire de la conversation, ne seront pas fâchés de lire à l'occasion vingt ou trente lignes sur Guillaume le Breton, sur Hugues de Saint-Victor, sur Vincent de Beauvais, sur Hugues de Fleury, sur Orose, etc. (pp. 100 et 101), mais elles seront moins goûtées des savants qui apprécient surtout dans les livres d'érudition la nouveauté des faits et la précision de l'exposé. Un commentaire où les renseignements utiles sont noyés dans un flux d'observations oiseuses, outre qu'il embarrasse les recherches et augmente sans raison le prix du volume, produit toujours une fâcheuse impression. On y voit la marque d'un esprit peu critique ou le résultat hâtif d'études trop récentes, trop peu digérées. Ici cette impression trouverait facilement à se justifier. Ces simples mots de Jean de Jandun : « Et tamen nullus, nisi proterviendo positionem custodiens,.... » donnent lieu à deux longues notes (p. 66, n. 1 et p. 67, n. 2) qui ne sont propres qu'à embarrasser le lecteur : « *Positionem custodire*, garder sa position, » expression stratégique de la plus grande justesse et qui fait admirablement » comprendre ce qu'était un exercice d'argumentation au moyen-âge. L'attaque » et la défense avaient lieu dans toutes les règles..... » Mais *positionem custodire* veut tout bonnement dire « soutenir une thèse. » — Quand les auteurs de *Paris et ses historiens* disent que les ouvrages de Vincent de Beauvais sont « de vastes » compilations pleines de science mais dépourvues d'originalité » (p. 100, n. 6), ils émettent une opinion par trop naïve, puisque l'auteur de ces compilations s'est étudié à y mettre aussi peu que possible du sien. Et encore cette naïveté

n'a-t-elle pas le mérite d'une vérité absolue, puisque les dernières années du *Speculum historiale* sont l'œuvre parfaitement originale de Vincent, ou du moins sont jusqu'à présent considérées comme telles. — Il arrive à Raoul de Presles de dire en passant un mot de l'établissement des Francs sur les bords du Rhin. Sur quoi on nous dit : « Ce qui fait surtout défaut à Raoul de Presles, c'est la » chronologie et la science ethnographique qu'on ne soupçonnait pas de son » temps. » Assurément, mais le lecteur s'en fût douté; et à quoi bon une note de vingt lignes à propos de l'origine des Francs? note sur laquelle il y aurait bien à dire. — De quoi servent (p. 135-6) tous ces renseignements sur la loi Voconia? Et cette autre note sur Salluste (p. 143), dans laquelle l'œuvre de cet historien est appelée « le grand corps d'histoire si savamment restitué au siècle dernier » par le président de Brosses » ? — Quel besoin de se produire a pu nous valoir la note incroyable que voici : « Les *Chroniques de saint Denis* ou *Grandes chroniques* » *de France* ont été rédigées dès les premiers temps de la monarchie par les reli- » gieux qui les conservaient dans le trésor de l'abbaye. Un moine de Saint- » Denis suivait la cour, afin de recueillir les faits à mesure qu'ils se produisaient. » Lorsqu'un roi mourait, les notes ainsi prises servaient d'éléments pour écrire » l'histoire de son règne; et cette histoire, après avoir été lue et adoptée en » assemblée capitulaire, était incorporée aux *Grandes chroniques* » (p. 144). Le rédacteur de cette petite composition sait parfaitement qu'il serait fort en peine de justifier aucune des assertions qu'il émet avec une si parfaite sécurité. Il eût été d'autant plus prudent de garder le silence, que le passage auquel s'adapte cette note, n'exigeait aucune explication. Le voici : « *Par le contenu des croniques* » *de Saint-Denis*, je treuve que trois generations principales..... »

Je ne pousserai pas plus loin ces observations. La critique détaillée n'est profitable qu'autant qu'elle a à relever des erreurs de première main. Je dirai seulement quelques mots sur la décoration du volume. Elle se compose de reproductions d'anciennes gravures, de bois intercalés dans la composition, de fac-simile de quelques-uns des mss. qui ont fourni les textes imprimés dans ce volume et de miniatures reproduites les unes par la chromolithographie, les autres par l'héliographie. Le premier de ces procédés, depuis longtemps éprouvé, a donné des résultats qui me semblent très-satisfaisants; je n'en saurais dire autant du second. Plusieurs de ces illustrations donnent lieu à la même remarque que les appendices et les notes; c'est qu'elles ne sont pas suffisamment motivées. Par exemple, le meilleur moyen d'illustrer le dicton bien connu *Paris sans pair*, eût été de réunir les textes où il figure. C'est ce dont les auteurs de *Paris et ses historiens* ne se sont point avisés. Ils n'ont même pas songé au rondeau d'Eustache Deschamps, par lequel s'ouvre le choix des poésies de cet auteur publié par M. Tarbé :

Paris sans per, qui n'os onques pareille.

Mais en revanche ils ont eu l'idée bizarre de faire graver et tirer en rose un écusson sur lequel on voit ce dicton célèbre brochant sur les armes de la ville. « Il est, » disent-ils (p. 504), « un autre rebus (?) familier aux anciens histo- » riens de Paris, et qui s'accommode également de ce voisinage : c'est le « *Paris* » *sans pair* » (PARISIUS SINE PARE). On a rendu ce dicton plus sensible en le

» faisant brocher sur le vieil écusson de la ville. » C'est là sans doute ce que la ville appelle « ne mettre aucune limite au beau et au bien » (p. xx). En ce cas du moins on peut dire que ce qui abonde ne nuit pas, au moins en ce sens que l'excès dans l'ornementation n'est point une occasion d'erreurs comme l'excès dans l'annotation. Mais d'abord il est toujours fâcheux d'augmenter sans utilité le prix d'un volume. *Paris et ses historiens* coûte 100 fr., et tout ce qu'il y a d'utile pourrait être compris dans un volume gr. in-8° ou in-4° de 12 fr. Puis, même dans l'ornementation on peut se tromper. La ville de Paris a fait graver pour ce volume un écusson où sur les armes de la ville de Paris sont brochées ces lettres :

PARIS̄ RERUM SP̄TORES

Ce qui ne peut vouloir dire que *Parisiensium rerum* SPRETORES. On n'est pas plus imprudent.

Nous serons très-brefs à l'égard du volume de M. Franklin. Les observations que M. Thurot a bien voulu nous communiquer à ce sujet, ont une autorité à laquelle nous ne saurions ajouter et suffisent pleinement à former le jugement du lecteur. Elles ont d'autant plus de gravité qu'elles portent principalement sur deux parties qui avaient déjà été publiées à part il y a quelques années, les chapitres sur Notre-Dame et sur Saint-Victor, et qui auraient dû être soumises à une révision plus sévère[1]. Bornons-nous à remarquer que cette histoire des anciennes bibliothèques de Paris est en quelque sorte extérieure. L'auteur nous fait connaître les règlements de ces bibliothèques, les noms des bibliothécaires[2], l'histoire des bâtiments; il publie à l'occasion le catalogue des livres qu'elles renfermaient et surtout décrit et même reproduit les estampilles dont ils étaient marqués. La vie littéraire de ces établissements, les travaux qui s'y sont produits semblent être restés en dehors de son sujet. Au moins eût-il fallu s'enquérir du sort des manuscrits dont on nous donne avec une exactitude souvent contestable les anciens catalogues. C'est ce que M. Franklin a négligé de faire, ou du moins ses efforts ont-ils été si peu fructueux que le sujet peut encore passer pour entièrement nouveau. La décoration de ce volume est aussi luxueuse et aussi abondante en superflu que celle de *Paris et ses historiens ;* ainsi on s'est avisé (en face la p. 369) de reproduire en fac-simile la première page du catalogue de la bibliothèque du collége d'Harcourt. Ce catalogue a été rédigé en 1696!

---

1. Dans ces listes chaque nom forme un alinéa, et la date qui l'accompagne en forme un autre. C'est ainsi que la série des bibliothécaires de la Sorbonne qui se compose de 81 noms, arrive à occuper quatre pages et demie (pp. 293-297). Cela est laid comme typographie; mais aussi c'est ce qu'on pouvait imaginer de mieux pour perdre le plus d'espace possible.

2. Il faut pourtant savoir gré à M. F. de ses efforts pour corriger au moins quelques-unes des fautes de sa première édition. Ainsi, rencontrant dans une ancienne liste d'ouvrages légués à l'église Notre-Dame : *Exodus glossatus per se; Job glossatus per se*, etc., il traduisait autrefois, « l'Exode *commenté par le donateur;* Job *commenté par le donateur* » (Rech. sur la Bibl. publ. de N.-D. de Paris, 1863, p. 21); maintenant il traduit : « l'Exode, commenté *per se;* Job, commenté *per se;* » (p. 9 et 10) ce qui est plus près d'être raisonnable, sinon encore bien intelligible. Une virgule avant *per se* serait nécessaire pour montrer que M. F. a compris que *per se* signifie « à part, » *tout par soi,* comme on disait en vieux français.

L'estampille de la bibliothèque de la Sorbonne est reproduite trois fois, sous sa petite, sa moyenne et sa grande dimension (p. 302), etc.

Envisagés en eux-mêmes, et indépendamment des conditions dans lesquels ils se sont produits, ces deux volumes méritent tout autre chose que des éloges. Si maintenant on compare la grandeur des moyens à l'exiguité du résultat, si on considère que c'est une administration municipale qui a fait une œuvre d'apparat de ce qui aurait dû être une œuvre de science, on pensera sans doute qu'il n'est pas de blâme trop sévère pour d'aussi stériles prodigalités.

P. M.

II.

M. Franklin n'est pas au fait de l'histoire de l'enseignement et de l'Université de Paris. On ne sait ce qu'il veut dire quand il dit (*Avant-propos*) : « Remi » d'Auxerre ouvre à Paris la première école *privée* qui y ait existé ; » et (p. 2) : « Remi d'Auxerre ouvrit à Paris la première école *publique* qui y ait existé ». — P. 3 : « Le goût de l'instruction s'était réveillé vers la fin *du* xe *siècle.* » Lisez : « du xie siècle. » — L'auteur prétend (p. 2) que « lorsque, sorti de l'enfance, l'en- » seignement eut pris possession du plateau de Ste-Geneviève, c'est à Notre-Dame » qu'avaient encore lieu *les réunions solennelles* de chaque Faculté. » De quelles *réunions solennelles* M. F. a-t-il voulu parler? Le chancelier de Notre-Dame conférait la licence en chaque Faculté; mais les Facultés se réunissaient ailleurs et chacune en un local particulier. M. F. continue ainsi : « Plus tard, au xvie s., » quand les différents quartiers furent pourvus de ce qu'on appela *les petites* » *écoles,* celles-ci dépendirent encore du chapitre de Notre-Dame. » Elles en dépendaient bien longtemps auparavant, comme on le voit par les statuts jurés en 1380 par 41 maîtres et 21 maîtresses d'école de Paris et de la banlieue (Félibien, *Preuves* I, 447). « Enfin, » ajoute M. F., « jusqu'à la fin du xviiie siècle, le » chancelier de Notre-Dame fut en même temps l'un des deux chanceliers de » l'*Université.* » Lisez : *de la Faculté des arts* » où le chancelier de Notre-Dame partageait avec un génovéfain le droit de conférer la licence, droit qu'il possédait seul dans les autres Facultés.

M. F. n'est pas moins étranger à la connaissance de la littérature scolastique. La plupart de ses notes, relatives à cet objet, sont vagues, insignifiantes ou erronées. M. F. laisse de côté ce qui est obscur pour expliquer et expliquer insuffisamment ce qui n'en avait pas besoin. A quoi bon dire (p. 15) à propos de « Sermo Iohannis Crisostomi, » note 15 : « L'édition des œuvres complètes » de S. Jean Chrysostôme (*sic*) renferme un grand nombre de sermons. » D'autres part il fallait dire que l'ouvrage désigné (p. 307 et ailleurs) sous le titre de « Barbarismus » est le troisième livre de l'*Ars grammatica* de Donat, où il est question du barbarisme, du solécisme et des figures. — On n'est pas beaucoup plus éclairé sur (p. 15) « Questiones theologice que incipiunt *queritur,* cum » quibusdam principiis theologie, » quand on a lu (note 10) : « Peut-être le » volume de Pierre de Poitiers dont nous avons parlé plus haut. Plusieurs ou- » vrages de S. Thomas ont pour titre *Questiones theologicæ.* » Il fallait expliquer

ici ce qui est désigné par *principia ;* c'était le nom d'une sorte de préface que les bacheliers de la Faculté de théologie, dits *sententiarii*, lisaient avant de faire leur cours sur le livre du Maître des sentences. Chaque bachelier en faisait quatre, autant qu'il y a de livres dans l'ouvrage de Pierre Lombard. — Sur la mention des catalogues de la bibliothèque de Notre-Dame : *Liber contra hereses catharorum,* M. F. écrit cette note singulière (p. 15, n. 13) : « Peut-» être le livre de saint Cyprien, *De unitate ecclesiæ* qui est dirigé contre Novat. » Comme s'il ne s'agissait pas évidemment des Cathares ou Albigeois du XIIe siècle! — Averroës n'a pas « traduit » la physique d'Aristote (p. 340, n. 5); il l'a seulement commentée. — (P. 18, n. 4), « Compotus qui incipit *licet modo.* » « Il » s'agirait..... *peut-être* ici d'un traité sur le comput ecclesiastique. » Lisez : il s'agit *certainement*..... — P. 16, n. 7 : « Seneca de institutione morum. » « C'est son *Liber de moribus.* » On avait sous ce titre, au moyen-âge, des extraits de sentences et de maximes de Sénèque, qui n'a pas composé d'ouvrage ainsi intitulé.

Dans les extraits de catalogues donnés par M. Franklin, il y a des fautes énormes. Ainsi à la p. 178 : « Alberti commentum super tredecim libros » *mechanice* Aristotelis » et « super tercium librum *mechanice* Aristotelis. » Lisez : *Methaphisice,* qui s'écrit toujours au moyen-âge par un *th*, ainsi que presque tous les mots venant du grec qui commencent par *meta.* — P. 349, « Commentator » de *superbia* orbis. » Il s'agit ici du traité d'Averroës fort répandu « de *sub-*» *stantia* orbis. » — P. 358, « epistole *dictammis* » n'a aucun sens. Il faut lire sans doute *dictaminis;* mais la construction et le sens restent obscurs. — P. 17, « Flores *et* dictis sanctorum. » Probablement : « *ex* dictis. » — P. 305, « libri » quadruviales primo de arismetica et sic *cono*..... astronomie, musice, etc. » L'abréviation doit être lue : « et sic *consequenter.* » — Même page, « Libri de » canone scripture sacre, et concordantie *hystorie scolastice.* » Ces derniers mots doivent être à la ligne, comme ils le sont dans le manuscrit. — Une faute de lecture qui se reproduit un grand nombre de fois, pp. 340, 345, 346, 348, 350, 354, 355, 359, c'est *summas, summarum,* pour *sententias, sententiarum.*

Charles THUROT.

---

16. — **Jahrbuch für die Litteratur der Schweizergeschichte.** 1867. Redigirt durch Gerold MEYER VON KNONAU. Zürich, Orell, Füssli und Comp. 1868. Gr. in-8°, 248 p. — Prix : 6 fr. 75.

Dans l'état actuel des sciences historiques, alors qu'il devient de plus en plus difficile au travailleur isolé de connaître, grâce à ses propres efforts, les productions innombrables relatives à l'histoire de tous les pays, il doit accueillir avec reconnaissance tout ouvrage servant à l'orienter pour des recherches spéciales. L'*Annuaire de la littérature historique relative à la Suisse* doit être signalé par nous avec d'autant plus de sympathie que ses rédacteurs entendent la diriger dans un excellent esprit. Ils ont entrepris leur travail dans le but de se rendre utiles à la science et non pas de faire des réclames aux libraires ou des compliments aux auteurs. Empruntant leur épigraphe à l'une des préfaces de la *Revue critique,* ils déclarent en commençant « n'avoir rien à dire à ceux qui con-

» sidèrent l'éloge comme la partie essentielle d'un compte-rendu. » On peut affirmer qu'ils ont tenu leur promesse, et dans les articles mêmes qui rendent compte des ouvrages de leurs collaborateurs ils font preuve d'une indépendance critique qu'on ne saurait trop approuver. MM. Wartmann de Saint-Gall, Vischer de Bâle et Meyer de Knonau, de Zürich, les promoteurs de cette utile entreprise, ont l'intention de publier ainsi désormais au commencement de chaque année un compte-rendu critique de tous les travaux relatifs à l'histoire de la Suisse, embrassant non seulement les ouvrages isolés, mais également les publications périodiques de la Confédération et du dehors. C'est cette seconde partie de leur plan que nous approuvons surtout. Les publications bibliographiques permettent en effet aux historiens étrangers de connaître, dans une certaine mesure, les titres des volumes paraissant séparément sur tel ou tel sujet; mais le plus souvent ils sont dans l'impossibilité la plus absolue de connaître les études, souvent très-précieuses, renfermées dans les recueils scientifiques du dehors. Les plus grandes bibliothèques publiques ont d'effrayantes lacunes en cette matière, et, pour le plus grand nombre, les périodiques savants étrangers ne semblent point exister.

L'*Annuaire suisse* de 1867 renferme la revue critique de quatre-vingt-quatre ouvrages des deux catégories. C'est beaucoup sans doute, ce n'est pas tout cependant, et M. Meyer de Knonau le reconnaît lui-même dans sa préface. Nous mettons en note quelques ouvrages, de peu d'importance il est vrai pour la plupart, qui paraissent avoir échappé à la sagacité des collaborateurs de l'*Annuaire* [1]. Dans une publication pareille on peut épargner souvent des mécomptes, des illusions, voire même des dépenses matérielles, aux écrivains du dehors, en mentionnant, ne fût-ce que pour les juger d'un mot, les publications les moins importantes par elles-mêmes. Les différents articles ont une longueur suffisante, généralement proportionnée au mérite des ouvrages, et l'on est sûr de pouvoir s'y renseigner exactement sur la valeur de chacun de ces derniers [2].

Nous terminerons en répétant quelques vœux exprimés par la rédaction elle-même en tête du présent volume. D'abord, il y aurait un sérieux avantage à ce que la publication de l'*Annuaire* eût lieu dans les premiers mois de chaque

---

1. 1° *Bilder zur Charakteristik des alten Zürich.* 1867, in-4°.
2° Broussoux (E.), *Sébastien Castellion, sa vie, ses œuvres.* Strasbourg, 1867, in-8°.
3° Ducis (l'abbé), *L'Histoire et le Régeste genevois.* Annecy, 1867, in-8°.
4° Nizzola, *Cronologia Svizzera.* Lugano, 1867, in-16.
5° Roget (A.), *L'Église et l'État à Genève du vivant de Calvin.* Genève, 1867, in-8°.
6° Trachsel, *Die Münzen und Medaillen Graubündens.* Heft 2. Berlin, 1867, in-8°.
7° Vuy (J.), *Une charte inédite du XIII° siècle et un article du Régeste genevois.* 1867, in-8°.
Nous n'avons pas non plus trouvé dans l'*Annuaire* la revue de M. Joh. Meyer, *Unoth, Zeitschrift für Geschichte und Alterthum des Standes Schaffhausen.* Ce journal aurait-il cessé de paraître?

2. Nous profitons de l'occasion qui se présente ici pour faire une remarque à propos de notre article sur *la Guerre des six deniers à Mulhouse,* de M. Mossmann (1868, art. 231). L'*Annuaire* fait comme nous remarquer à M. M. que le traité des *Eidgenossen* avec Mulhouse ne fut pas conclu pour *vingt-cinq,* mais pour *cinq* ans. Il s'appuie également sur le texte publié dans les *Eidgenœssische Abschiede,* vol. II, p. 354. Cependant M. M. vient de m'écrire que l'original du traité, qu'il a copié aux archives de la ville, porte bien *vingt-cinq* ans. Y a-t-il eu deux expéditions différentes du traité, ou bien les éditeurs suisses ont-ils commis une faute de copie?

année et non pas seulement au mois d'août ou de septembre; il serait désirable ensuite que le gros de la besogne ne retombât pas sur les épaules de l'éditeur seulement, non que M. Meyer n'ait fait preuve de grand savoir dans tous ces articles, mais il a dû traiter évidemment des sujets — il s'en plaint lui-même — qui lui étaient moins familiers. Il est regrettable aussi que les savants de la Suisse française n'aient point répondu à l'appel cordial qui leur était adressé de collaborer dans leur langue à ce recueil. Nous soumettons en terminant une modification de forme à la direction de l'*Annuaire*. Dans le présent volume, les mémoires des sociétés savantes, articles de revue, etc., sont examinés et signalés sous le titre général des recueils dans lesquels ils ont paru. Ne pourrait-on point classer chacun de ces articles sous sa rubrique particulière? Si l'on se refuse à pratiquer ce système, rendu peu économique par la nécessité de répéter sans cesse les titres des périodiques, il nous paraît indispensable de faciliter du moins les recherches, en insérant désormais les titres des articles spéciaux dans la table générale des matières. Espérons que l'année prochaine de nouvelles recrues auront été gagnées à cette œuvre, utile non pas seulement aux historiens suisses, mais à tous les savants qui s'occupent de près ou de loin de l'histoire de ce beau pays. ROD. REUSS.

---

17. — **Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis,** 1824-1832, précédée d'une Notice biographique par V. JACQUEMONT neveu et d'une Introduction par Prosper MÉRIMÉE. Paris, Michel Lévy frères, 1867. 2 vol. in-8°, xvj, 390 et 384 pages. — Prix : 12 fr.

Les personnes tant soit peu familiarisées avec l'histoire littéraire devaient être portées à supposer que nous ne possédions jusqu'ici qu'une partie de la correspondance de Victor Jacquemont. Il suffisait, pour concevoir une pareille opinion, de se reporter par la pensée au souvenir de plusieurs autres collections épistolaires, mises au jour plus ou moins longtemps après la mort de leurs auteurs. En effet, ce n'est qu'après qu'une première publication, souvent fort incomplète, est venue fixer l'attention du public et stimuler le zèle des chercheurs, que nombre de lettres sortent de la retraite où les tenaient cachées leurs destinataires ou bien des possesseurs plus récents. C'est ainsi que la correspondance de Voltaire n'a cessé jusqu'à nos jours de s'enrichir de nombreux suppléments, et que celle de madame de Sévigné, mieux étudiée, explorée à nouveau par de consciencieux éditeurs, nous a livré tout récemment encore de précieux lambeaux. Nous savions depuis plus de douze ans, grâce à un de nos plus estimables littérateurs, à qui l'on doit sur l'Espagne de curieuses études, qu'un seul correspondant de Victor Jacquemont ne possédait pas moins d'une vingtaine de lettres toutes inédites. La communication faite de ces lettres à M. Antoine de Latour, par le brigadier don Jose de Hezeta, a fourni à notre compatriote le texte d'un chapitre des plus intéressants [1]. Ces mêmes lettres sont comprises intégralement

---

1. *Études sur l'Espagne. Séville et l'Andalousie.* Paris, Michel Lévy, 1855, in-12, t. II, p. 198 à 220, chapitre VI, intitulé : Un ami de Jacquemont en Espagne. Le texte des extraits de Jacquemont, tel que l'a donné M. de Latour, présente quelques mots mal lus, comme *humly! humly!* pour *humbug! humbug!* (p. 214). Ailleurs (p. 219, l. 7), le mot

dans les deux volumes que nous annonçons, et dont elles ne forment pas la partie la moins digne d'attention. En effet, c'est dans une de ces lettres que se trouve ce que Jacquemont appelait « la théorie du galop » (t. I, p. 268-270), et que M. de Latour a qualifié de « page délicieuse et du meilleur Sterne. » A ce passage toutefois et à d'autres très-remarquables, fournis par la correspondance de Jacquemont avec son noble ami espagnol, nous n'hésitons pas à préférer le récit d'une excursion à Mortefontaine et à Ermenonville, faite vers la fin d'août 1826 (t. I, p. 45, 46), et retracée dans une lettre à Henri Beyle (Stendhal).

Les deux volumes qui viennent de s'ajouter aux deux publiés pour la première fois en 1833, ne peuvent qu'augmenter la réputation que ceux-ci ont faite à Victor Jacquemont, comme voyageur et comme épistolaire. On y retrouve presque à toutes les pages la même aisance de plume, la même indépendance de jugements, le même enjouement, mêlé souvent d'une pointe de mélancolie. On y apprendra davantage à aimer le jeune et courageux voyageur qu'une mort prématurée est venue frapper au moment même où, prêt à terminer ses longues courses, il se complaisait à former des projets d'avenir et entrevoyait un repos si chèrement conquis. On regrettera seulement qu'une attention plus scrupuleuse n'ait pas présidé à la transcription des lettres et à la révision des épreuves. Un assez grand nombre de noms propres ou de termes orientaux ont été mal lus ou inexactement reproduits. C'est ainsi que Lahsa ou mieux Alahsâ, ville bien connue de l'Arabie orientale, sur la côte du golfe Persique, est appelée Lasha (t. I, p. 229); que le nom de la station de Simlah est mal à propos précédé de l'article la (*ibidem*, p. 315); que les *cotouals*, « chefs, maires des villages [1], » sont défigurés en *cottwats* (I, 349); que le mot persan *destour* (coutume) est devenu *durtour* (I, 363); que les mots de la prière des lamas thibétains (*om mani padmè houm*) sont changés en *oum manni panni oum* (t. II, p. 4); que le nom de la maison de banque Cruttenden est transformé en Truttenden (II, 48); que le mot arabe *khizana* (trésor) est transcrit *khérana* (II, 167); que la ville de Peïchaouer est changée en Paishaan (II, 202). Enfin, à l'avant-dernière ligne de la p. 329 du tome II, il faut lire *au* pour *un*. On pourrait encore signaler l'altération du mot *véranda* [2] en varangue, qui se rencontre plusieurs fois dans la *Correspondance* (t. I, p. 308, 332, 364). Mais cette mauvaise transcription est sans doute du fait de Jacquemont lui-même.

C. DEFRÉMERY.

« morts » a été omis après : « nous ne sommes. » Cf. la *Correspondance inédite*, t. II, p. 23. Dans un autre passage, au contraire, la comparaison des extraits de M. de Latour avec la présente édition permet de rétablir un mot altéré dans celle-ci. Il s'agit du terme *je surveyais*, que Jacquemont a forgé du verbe anglais *survey* (considérer, contempler). M. de Latour a lu *survoyais*. L'éditeur de la *Correspondance inédite* a imprimé *je surveillais*, ce qui, dans le passage en question, est une espèce de contre-sens.

1. On peut voir sur ce mot et sur sa signification primitive une note de M. Garcin de Tassy, les *Aventures de Kamrup*, traduites de l'hindoustani, p. 198.

2. Ce mot n'est lui-même qu'une transcription inexacte du persan *beramada* « porche, terrasse, balcon. »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE
DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Aschbach (J.). Roswitha und Conrad Celtes. 2. Ausg. mit nachtrægl. Untersuchungen über die Münchener Handschrift der Roswitha, über die Legende d. hl. Pelagius u. d. Ottonischen Panegyricus. In-8°, 113 p. Vienne (Braumüller). 2 fr. 75

Audibert (L.). Le dernier président des États généraux de Languedoc, Mgr Arthur-Richard Dillon, archevêque de Narbonne (1764-1790). In-8°, 91 p. Bordeaux (imp. Lavertujon).

Aurès. Concordance des voies apollinaires et de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem dans toutes les parties qui leur sont communes, et comparaison de ces textes avec l'itinéraire d'Antonin et avec la table théodosienne. In-8°, 134 p. et tableaux. Nimes (imp. Clavel-Ballivet et Comp.)

Benoist. Observations sur les vers 684, 685 et 686 du III° livre de l'Énéide. In-8°, 7 p. Paris (lib. L. Hachette et C°).

Broca (P.). Mémoire sur les crânes des Basques de Saint-Jean-de-Luz, suivi de recherches sur la comparaison des indices céphaliques sur le vivant et le squelette. In-8°, 83 p. Paris (lib. Masson et C°)..

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur (Côte-d'Or). 4° année, 1867. In-8°, 200 pag. Semur (lib. Verdot).

Catalogue annuel de la librairie française publ. par C. Reinwald. 10° année (1867), augmenté d'un catalogue de journaux et écrits périodiques. In-8°, 317 p. Paris (lib. Reinwald). 8 fr.

Cavaniol (H.). Nidintabal. La Perse ancienne. In-8°, 348 p. Paris (libr. Durand et Pedone-Lauriel). 6 fr.

Daniel (C.). L'Auvergne en 1789. La Basse-Auvergne. Les cahiers, pièces et documents. In-8°, 336 pag. Riom (imp. Leboyer).

Dauban (C. A.) et **Grégoire** (L.). Histoire du moyen-âge et des temps modernes, particulièrement de la France, du XIV° siècle au milieu du XVII° siècle (1328-1643). In-18 jésus, 596 p. Paris (lib. Delagrave et C°). 3 fr. 50

Eschassériaux. Assemblées électorales de la Charente-Inférieure. 1790-1799. In-8°, 347 p. Niort (lib. Clouzot). 5 fr.

Évêché (l') de Langres au XV°, au XVI° et au XVIII° siècle, ou tableau de ses établissements ecclésiastiques à ces trois époques, comprenant par archidiaconés et par doyennés ses cures, succursales, chapitres, abbayes, prieurés, chapelles, hospices et autres institutions de charité, d'après d'anciens manuscrits latins interprétés et annotés. 2° partie : l'évêché de Langres au XVI° siècle. In-8°, 82 pages. Bar-le-Duc (imp. Guérin et C°). 2 fr. 50

Favre (L.). Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis. Précédé d'une introduction sur l'origine, le caractère, les limites, la grammaire et la bibliographie du patois poitevin et saintongeois. In-8°, lxxxiv-360 p. Niort (lib. Robin et Favre).

Feuillet de Conches (E.). William Hogarth. In-8°, 34 p. Paris (imp. Claye).

Forchhammer (P. W.). Die Gründung Roms (mit e. lithog. Karte in-4°). In-8°, 50 p. Kiel (Universitætsbuchhdlg.). 1 fr. 65

Gautier (L.). Les Épopées françaises, étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale. T. 3. In-8°, x-536 p. Paris (lib. Palmé). 10 fr.

Guerle (E. de). Milton, sa vie et ses œuvres. In-8°, viij-399 p. Paris (lib. Michel Lévy frères). 7 fr. 50

Guiffrey (J. J.). Archives dauphinoises. Histoire de la réunion du Dauphiné à la France. In-8°, xvj-376 p. Paris (Académie des Bibliophiles).

Haug (M.). Ueber die ursprüngliche Bedeutung des Wortes Brahma. Gr. in-8°. München (Ackerman).

Hillebrand (K.). Études historiques et

littéraires. T. I. Études italiennes. In-18 jésus, x-387 p. Paris (lib. A. Franck). 4 fr.

Imberdis (A.). Histoire générale de l'Auvergne depuis l'ère gallique jusqu'au XVIII° siècle. T. 2. In-8°, 540 p. Clermont-Ferrand (lib. Thibaud).

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790 rédigé par M. L. Merlet (Eure-et-Loir). Archives civiles, séries A à D. In-4°, 452 pages. Chartres (imp. Garnier).

Jacut's geographisches Wœrterbuch aus den Handschriften zu Berlin, St-Petersburg und Paris auf Kosten d. deutschen, morgenlændischen Gesellschaft, herausgegeben von T. Wüstenfeld. III. Band. 1. Helfte. Gr. in-8°. Leipzig (Brockhaus). 22 fr.

Laboulaye (E.). Études contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves. 3° éd. In-18 jésus, viij-388 p. Paris (lib. Charpentier). 3 fr.

Lagrange (L.). Pierre Puget, peintre, sculpteur, architecte, décorateur de vaisseaux. 2° édit. In-18 jésus, xj-420 pages. Paris (lib. Didier et C°). 3 fr. 50

La Joye (F.). Documents sur le surintendant Fouquet. In-8°, 15 pages. Melun (imp. Hérisé).

La Mure (J. M. de). Histoire des Ducs de Bourbon et des Comtes de Forez, en forme d'annales sur preuves authentiques, servant d'augmentation à l'histoire du pays de Forez et d'illustration à celle des pays du Lyonnais, Beaujolais, Bourbonnais, Dauphiné et Auvergne, et aux généalogies, tant de la maison royale que des plus illustres maisons du royaume, publiée pour la première fois d'après un manuscrit de la bibliothèque de Montbrison portant la date de 1675. Revue, corrigée et augmentée de nouveaux documents, de notes nombreuses, et ornée de vues, portraits, sceaux, monnaies, facsimile et autres fig. dessinées d'après des monuments authentiques. T. 2 et 3. In-4°, xxij-1388 p. Paris (lib. Potier). 50 fr.

Liblin (J.). Chronique de Colmar. 3° partie : de l'an 1301 à 1400. In-8°, p. 147-304. Mulhouse (imp. Bader).

Muller (M.). Nouvelles leçons sur la science du langage. Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par MM. G. Harris et G. Perrot. T. 2. Influence du langage sur la pensée. Mythologie ancienne et moderne. In-8°, vij-357 p. Paris (lib. Durand et Pedone-Lauriel). 7 fr.

Nilsson (S.). Les habitants primitifs de la Scandinavie, essai d'ethnographie comparée, matériaux pour servir à l'histoire du développement de l'homme. 1re partie. L'âge de pierre. Trad. du suédois sur le manuscrit de la 3° édition préparée par l'auteur. In-8°, xxiij-323 pages et 16 pl. Paris (lib. Reinwald).

Prince (Ch.). Études critiques et exégétiques sur les Perses d'Eschyle. In-8°, 183 p. Berlin (Stilke u. v. Muyden). 6 fr. 75

Proust (A.). Archives de l'Ouest, recueil de documents concernant l'histoire de la Révolution (1789-1800). Série A. Opérations électorales de 1789. N° 5. Table de série avec pièces supplémentaires. In-8°, p. 307-816. Paris (libr. Internationale).

Rabelais (F.). La Chronique de Gargantua, premier texte du roman de Rabelais, précédé d'une notice par M. P. Lacroix. Pet. in-8°, xix-81 p. Paris (imp. Jouaust).

Ranke's (L. v.) sæmmtliche Werke. 6. Band. Gr. in-8°. Leipzig (Duncker und Humblot). 6 fr.

Ribbeck (W.). Formenlehre d. att. Dialektes nebst d. wichtigsten syntaktischen Regeln über attische Prosa. In-8°, 204 p. Berlin (Guttentag). 2 fr. 50

Rosseeuw St-Hilaire (E.). Légendes de l'Alsace, traduites de l'allemand. 2° édition, revue et augmentée. In-18 jésus, 345 p. Paris (lib. Meyrueis). 2 fr.

Saulcy (F. de). Étude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie. In-8°, 111 p. et 1 tableau. Paris (lib. A. Lévy).

Schriften des Universitæt zu Kiel aus d. Jahre 1867. 14. Bd. In-4°, 437 p. mit 5 Tafeln. Kiel (Universitætsbuchhandlung).

Sepet (M.). La Tragédie française et le Drame national. In-8°, 36 p. Paris (lib. Palmé).

Thierfelder (A.). De christianorum psalmis et hymnis usque ad Ambrosii tempora. Dissertatio inauguralis. In-8°, 41 p. Leipzig (Teubner). 1 fr. 65

Urkundenbuch, liv- esth- und curlændisches, nebst Regesten, herausgegeb. v. Bunge. VI. Band. 2. Heft. In-4°, 24 p. Riga (Kymmel). 4 fr.

Zonaræ (J.) epitome historiarum. Cum Caroli Ducangii suisque annotationibus ed. Dindorfius. Vol. I. In-8°, 402 pages. Leipzig (Teubner). 5 fr.

N° 5 Quatrième année 30 Janvier 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

E. LEFÉBURE Traduction comparée des Hymnes au soleil composant le XVe chapitre du rituel funéraire égyptien. In-4° avec 3 planches. 15 fr.

FRAGMENTS Inédits de l'historien grec Aristodème. Traduits en français par C. Wescher. In-8°. 1 fr. 25

FRAGMENTS Inédits de l'historien grec Priscus, relatifs au siége de Noviodunum et à la prise de Naissos. Recueillis et publiés par C. Wescher. In-8°. 1 fr. 25

FRAGMENT Historique inédit en dialecte ionien, relatif au siége d'une cité gauloise. Par M. C. Wescher. In-8°. 1 fr.

EXTRAIT D'une introduction à la poliorcétique des Grecs. Par M. C. Wescher. In-8°. 50 c.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Mittheilungen aus dem Antiquariat von S. CALVARY in Berlin. Gr. in-8°. Première année. 1er cahier. Oct.-nov. 1868.

[Ces *Communications* paraîtront six fois par an. Outre le catalogue des ouvrages importants qui se trouvent à la librairie de M. Calvary, l'un des plus importants *antiquaires* de Berlin, elles contiennent des reproductions ou extraits d'ouvrages rares et curieux qui passent entre ses mains. C'est à ce titre que nous mentionnons ici ce recueil : nous continuerons de donner l'analyse des numéros suivants, qui doivent contenir, comme celui-ci, des pièces intéressantes à divers titres.]

1. Introduction : *la Librairie ancienne et les Bibliothèques*, plus, en appendice, quatre chapitres de l'Eulenspiegel de Murner de l'édition de 1515 (inconnus jusqu'ici et découverts au British Museum). — 2. Un *Livre de villes* de Wenzel Hollar (détails sur un recueil de vues des villes allemandes, dont plusieurs sont de W. Hollar, publié à Amsterdam en 1657). — 3. *Histoire de la musique :* une chanson populaire du XVe siècle (avec la musique photolithographiée); un recueil de morceaux de luth italiens. — 4. Une description, crue perdue, du *Camp du drap d'or* (récit latin intéressant, fait par un témoin oculaire dans le camp même; Montfaucon paraît l'avoir connu; mais, d'après l'éditeur, l'exemplaire qui est ici reproduit serait unique; une marque qui est sans doute celle de Guillaume Eustache, libraire du roi, se trouve à la fin et est ici reproduite en fac-simile).

Jahrbücher für Kunstwissenschaft, herausgegeben von A. von ZAHN. Leipzig, Seemann. 1868, 4e livraison.

RAHN, *Une excursion à Ravenne* (fin). — WAAGEN, *Tableaux, dessins et miniatures en Espagne* (suite). Nous nous félicitons à ce sujet d'être le premier en France à accomplir un acte de justice réclamé par M. Waagen, et à satisfaire son désir, fort naturel, de voir mentionner dans un écrit français ses découvertes sur un grand artiste français. « .....Le premier, dit-il, j'ai reconnu des travaux » de Jehan Foucquet aussi bien dans les quarante miniatures du livre de prières » de maître Etienne, appartenant à la famille Brecetano de Franckfort sur le » Mein, que dans une autre miniature du même livre, appartenant au poète » Rogers à Londres, et dans le titre et plusieurs feuillets de la traduction fran- » çaise du livre de Boccace sur les infortunes d'hommes et de femmes célèbres. » Ce dernier ouvrage a été exécuté en 1548 pour le même maître Etienne et se » trouve aujourd'hui à la bibliothèque royale de Munich. J'ai donc considéra- » blement augmenté l'œuvre de ce maître. » Mais, ajoute-t-il en note, « les » Français, au lieu de me témoigner de la reconnaissance pour ces découvertes, » ne les ont *jamais* mentionnées, ne fût-ce que par mot, dans aucun des travaux, » aujourd'hui fort nombreux qu'ils ont publiés sur ce sujet. » — TH. FOURNIER, *Les manuscrits de Francesco d'Ollanda.* — COUZE, *La composition du Bersaglio de Michel Ange.* L'auteur cherche à démontrer que le sujet est emprunté au *Nigrenius* de Lucien, chap. 36. — SEMPER, *Un document sur Verrocchio.* Ce document établit la paternité de Verrocchio sur plusieurs ouvrages d'une attribution jusqu'ici douteuse. — HOLZSCHUTER, *Un tableau original de Dürer* (ce tableau se trouve dans une chapelle de l'église d'Anspach).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 30 Janvier — 1869

Sommaire : 18. Rapports sur les progrès des études classiques et du moyen-âge. — 19. De Mas Latrie, Traités de paix et de commerce et documents concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen-âge; Heyd, les Colonies commerciales des Italiens en Orient au moyen-âge. — 20. Lubke, Histoire de l'architecture française de la Renaissance.

18. — **Recueil de Rapports sur l'état des lettres et les progrès des sciences en France.** Sciences historiques et philologiques. Progrès des études classiques et du moyen-âge; philologie celtique, numismatique. Publication faite sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique. Paris, Imprimerie impériale, MDCCCLXVIII. In-4°, viij-154 p. — Prix : 7 fr.

Ce nouveau volume des *Rapports* faits à l'occasion de l'Exposition universelle [1] n'a paru qu'en 1868, et nous en rendons nous-même compte un peu tardivement. Il comprend six rapports : sur les études de langue et de littérature grecques, sur l'étude des lettres latines et de l'histoire romaine en France, sur les études relatives à l'histoire du moyen-âge, sur les études relatives à la langue (*sic*) et à la littérature du moyen-âge, sur les progrès de la philologie celtique en France, et sur la numismatique gauloise et française. Ces six rapports sont précédés d'une *Préface* qui accentue encore l'optimisme par lequel pèchent déjà la plupart d'entre eux.

P. 1-40. *Rapport sur les études de langue et littérature grecque,* par M. Egger. — Ce rapport est conçu et exécuté d'une manière très-utile. L'auteur n'a pas cherché à se faire valoir; il s'est contenté de présenter l'inventaire le plus complet et le plus exact qu'il a pu des travaux relatifs à la langue et à la littérature grecques qui ont paru en France dans ces trente dernières années. Il a indiqué les dates de publications, à quelques omissions près qui s'expliquent et s'excusent par la lassitude de ce labeur écœurant. Il n'a pas échappé à l'inconvénient d'énumérer ensemble des ouvrages d'un mérite assez inégal; mais on ne pouvait demander à un même homme de tout lire et de tout juger. Les considérations générales sur l'état des lettres grecques en France nous paraissent empreintes d'un optimisme trop bienveillant (et au reste la bienveillance est le seul reproche qu'on puisse faire à ce rapport). Ne craignons pas de le dire tout haut : cet état est déplorable. Nous sommes au-dessous, non-seulement de l'Allemagne contemporaine, mais peut-être même de l'érudition française au XVIIIe siècle. Sans doute les élèves de l'ancienne Université n'apprenaient pas le grec; mais ceux d'aujourd'hui n'ont que l'air de l'apprendre; au fond, à la fin de leurs études ils ne savent que l'épeler. Quant aux travaux d'érudition, il y avait, semble-t-il, à

1. Pour le Rapport sur le progrès des études orientales, voy. *Rev. crit.*, 1868, t. I, art. 73; Rapports sur l'archéologie, sur les études historiques, *Rev. crit.*, 1868, t. I, art. 78.

la fin du XVIIIe siècle un plus grand nombre de gens ayant la capacité et le goût d'en exécuter, et sans la Révolution le nombre en aurait augmenté encore. — Mais quoi? on demande des rapports *sur les progrès des études* grecques; il faut de toute nécessité qu'elles en aient accompli, malgré leur décadence évidente. M. Egger l'assure avec une certaine réserve; la *Préface* le lui fait dire d'une façon bien plus marquée : « Partout, dit-elle, il signale les *traces* de ce *mouvement fécond* qui *retentit à tous les degrés*, dans l'enseignement libre aussi bien que dans l'enseignement universitaire. »

Il est triste de penser que le grec est florissant chez nous en comparaison du latin. On voit bien que c'est là au fond l'opinion de M. Boissier, qui a rédigé avec soin et sobriété le *rapport sur l'étude des lettres latines* (p. 40-60). Il ne le cache guère au début de son article; il ne le prouve que trop dans le corps même du travail, d'où il résulte qu'il n'y a pas trace en France, depuis longues années, de travaux de philologie latine, que l'histoire littéraire n'y est pas moins abandonnée, que les éditions à l'usage des classes sont à peu près les seules qui s'impriment, et que l'histoire seule, dans quelques monographies parmi lesquelles celles du rapporteur sont les meilleures, a été çà et là étudiée avec science ou présentée avec talent. Vers la fin de ce rapport, M. Boissier a pu cependant faire entendre quelques paroles d'espérance, en signalant ou en annonçant diverses publications nouvelles dont la *Revue critique* a rendu compte, et qui permettent en effet d'espérer un avenir meilleur. Les tristes réflexions du début n'en sont pas moins jusqu'à présent justifiées, et M. Boissier a fait preuve d'une louable franchise en commençant par ces mots : « Depuis l'époque où Dacier, dans son *Rapport à l'Empereur*, se plaignait du déclin de la philologie grecque et romaine, la situation ne s'est pas fort améliorée, au moins pour la philologie latine. » Depuis lors, l'Université a dirigé les études en France: voilà ce que cette direction a produit. On ne peut que s'étonner dès lors de voir l'auteur de la *Préface* assurer qu'à l'Ecole normale « on sait que la philologie est aux lettres anciennes ce que la géométrie est aux sciences exactes », et attendre de l'Université le renouvellement de la science. « *L'autorité universitaire*, avec les éléments dont elle dispose, peut donc, par une impulsion forte et soutenue, rendre aux études philologiques l'importance qu'elles ont eue jadis parmi nous. » Nous croyons au contraire que l'esprit de l'Université ne peut être renouvelé que par la pression qui, il faut l'espérer, ira toujours en croissant, de l'opinion du dehors. Telle qu'elle a été organisée par Napoléon, l'Université n'est qu'une administration, c'est à dire ce qu'il y a au monde de plus opposé au développement scientifique.

Le rapport de M. Léopold Delisle *sur les études relatives à l'histoire du moyen-âge depuis vingt-cinq ans* (p. 61-100) est assurément l'un des plus complets et des plus mesurés que renferme la collection. Par le sujet il fait à bien des égards double emploi avec celui de M. Zeller, dont il a été parlé ici (1868, art. 78). Nous n'avons pas à nous plaindre de cette coïncidence, qui naturellement ne s'étend

ni à la disposition du travail, ni à l'appréciation des ouvrages. Ces deux points, qui à vrai dire sont l'essentiel, ne laissent ici rien à désirer. M. D. examine d'abord les travaux collectifs qu'a suscités l'étude historique du moyen-âge, puis ceux qui se sont produits isolément. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le Comité des travaux historiques, l'École des Chartes, les Archives (de Paris et des départements), les Bibliothèques, la Société de l'histoire de France, défilent successivement sous nos yeux et sont l'objet d'appréciations sinon toujours explicites, du moins très-suffisamment claires pour qui sait lire. Ainsi quand M. D. mentionne (p. 72) parmi les publications faites sous la direction du Comité des travaux historiques « un recueil de mémoires que divers » savants ont lus dans les réunions de la Sorbonne, et, *ce qui est plus important,* » une collection de dictionnaires topographiques dont l'ensemble finira par nous » donner la nomenclature ancienne et moderne des lieux habités de la France, » il laisse assez entendre que la première de ces deux publications, — qui est fort coûteuse et se ferait sans peine par les seuls moyens dont disposent les sociétés provinciales, — pourrait sans aucun inconvénient être supprimée.

Passant aux travaux qui sont le produit d'efforts individuels, M. D. les examine successivement selon qu'ils se rapportent à l'histoire de la France en général (géographie, institution et annales), à l'histoire provinciale, à l'histoire étrangère. La méthode avec laquelle est conduite la revue des ouvrages sans nombre publiés dans ces divers domaines compense ce qu'elle a nécessairement d'un peu rapide. Chaque livre est bien classé, et du rang qui lui est assigné se déduit aisément pour un esprit attentif la notion de son importance. Toutefois ce catalogue aurait, il faut le reconnaître, une utilité plus grande si M. D. avait joint au titre de chaque ouvrage le lieu et la date de sa publication; cette omission est surtout fâcheuse pour les livres imprimés en province. — La partie consacrée à l'histoire étrangère témoigne d'une manière frappante du peu d'intérêt qu'on prend chez nous à connaître ce qui se passe hors de nos frontières : une douzaine d'ouvrages, dont la moitié est consacrée à l'histoire des papes, si mêlée à la nôtre, et c'est tout. Nous nous consolerions si nos propres annales étaient toujours étudiées avec la méthode et la critique que comporte l'état actuel de la science.

Le rapport *sur les études relatives à la langue et à la littérature du moyen-âge* (p. 101-130) est le produit d'une collaboration que l'auteur de la *Préface* a présentée sous un aspect bizarre : « M. Guessard, réunissant ici les éléments pré- » parés de longue main dans son enseignement si fécond de l'École des Chartes, » *et y ajoutant les résultats de ses communications journalières* avec deux de ses princi- » paux disciples, MM. Paul Meyer et Gaston Paris, en a formé un rapport, » marqué *à toutes les pages* de l'empreinte du maître. » Cette appréciation est d'autant plus flatteuse que les *communications journalières* dont il s'agit sont tout simplement des feuilles de copie fournies à M. Guessard par MM. Meyer et Paris, et imprimées telles quelles sauf de très-légères modifications. Il va sans dire que M. Guessard n'a jamais présenté la chose autrement, et que le mérite de la phrase citée plus haut revient tout entier à l'auteur de la *Préface.* Voici,

dans le rapport, la part de chacun : l'introduction (p. 101-102) est de M. Guessard; le § I, *Poésie latine du moyen-âge* (p. 102-105), de M. Léon Gautier, qui n'est pas cité dans la *Préface;* le § II, *Langue et littérature provençales* (p. 106-108), de M. Paul Meyer [1]; dans le § III, *Langue et littérature françaises,* M. Guessard a fait ce qui concerne la philologie et les éditions de textes (p. 109-117), M. Meyer ce qui touche aux patois (p. 117-121), et M. Gaston Paris ce qui est consacré à l'histoire littéraire (p. 121-130). — Nous n'avons d'ailleurs pas d'observation essentielle à faire sur ce rapport. Il est en général assez complet, bien qu'il ne puisse se comparer en cela, non plus que pour les indications bibliographiques, au rapport de M. Egger, qui nous paraît à ce point de vue celui où le but qu'on devait se proposer a été le mieux atteint. Les auteurs du rapport ont tous, à des degrés différents, fait preuve envers les ouvrages mentionnés d'une indulgence qui leur était imposée dans une certaine mesure par la nature de ce travail, mais qu'ils se sont efforcés de proportionner de façon à assigner au moins en gros aux auteurs nommés leurs rangs respectifs. La lecture de ce rapport nous offre au moins un résultat satisfaisant; il est clair que dans le domaine dont il s'agit ici l'activité est beaucoup plus grande que dans celui des études classiques. Sans doute il s'en faut qu'elle soit toujours éclairée et bien dirigée; mais c'est déjà pour l'avenir un grand sujet d'espérance que de voir tant d'esprits attirés vers ces études, fût-ce souvent par dilettantisme plutôt que par une véritable curiosité scientifique. La plupart des travaux dont le rapport parle, même des moins satisfaisants, sont des travaux de première main, et non des compilations et des *elegant extracts* destinés au grand public. Il est vrai qu'on sent vivement, en lisant ce rapport, l'immense lacune que laisse dans l'histoire de cette science l'omission forcée des travaux allemands; mais il est permis de croire que les doctrines qu'ils exposent et qui sont la base inébranlable de la philologie romane, ne resteront pas toujours inconnues au plus grand nombre des travailleurs français. Déjà on remarque de plusieurs côtés que la vraie méthode se répand, et une nouvelle école se forme qui n'apporte pas dans la science d'autre préoccupation que la science elle-même. Cette école voit dans la langue et la littérature de l'ancienne France un objet d'étude et rien d'autre; elle n'a point « entrepris, comme le dit la *Préface* de ces rapports, la » réhabilitation définitive de nos chanteurs du Nord comme de ceux du Midi. » Des phrases de ce genre nous reportent à une époque déjà éloignée de nous, où toute étude historique d'une littérature était surtout appréciée d'après l'intérêt qu'elle pouvait avoir pour les théories esthétiques du moment. Ce temps n'est plus : l'histoire et l'esthétique sont deux choses distinctes; les savants se soucient peu de *réhabiliter* une poésie qui a été l'expression d'une société éteinte depuis des siècles. Ils s'efforcent de la *connaître,* de la *comprendre* et de la *faire comprendre;* si après cela les gens du monde, instruits par la critique du vrai carac-

1. P. 107 il est dit que M. Fr. Michel a publié *Girart de Roussillon* « en provençal et en français ». C'est là une expression inexacte dont M. P. Meyer ne peut accepter la responsabilité, ne pouvant ignorer que les deux mss. reproduits dans cette édition contiennent, sauf variantes, le même texte, dont les formes seulement sont légèrement francisées dans l'un des deux mss., celui de Londres.

tère de cette poésie, du milieu où elle s'est développée, de son rapport intime avec les âmes qui l'ont créée ou aimée, trouvent du plaisir à la lire, — si les esthéticiens, avertis qu'il y a là pour eux un sujet encore intact, s'appliquent à la faire entrer dans leurs formules, c'est leur affaire. On ne fera de progrès, dans cette branche de l'histoire comme dans toutes les autres, que quand on ne se proposera qu'un but : comprendre; quand on n'emploiera qu'un moyen, observer; quand, en un mot, on ne cherchera pas à faire autre chose dans la science que rassembler des faits par l'érudition, les établir et les caractériser par la critique, les ordonner et les éclairer par la méthode historique et comparative.

Le rapport de M. d'Arbois de Jubainville *sur les progrès de la philologie celtique en France* (p. 131-144) se distingue avantageusement de presque tous les autres en ce qu'il s'est moins laissé aller à cette bienveillance tant soit peu banale qui est l'écueil du genre. M. d'A. de J. apprécie avec une juste sévérité les «progrès» de la philologie celtique en France. On sait que dans ce domaine de la science les plus grands travaux se sont accomplis hors de notre pays, et si le rapporteur n'eût compté M. Pictet parmi les nôtres, il n'aurait guère pu citer que les publications, plutôt littéraires que philologiques, dont la péninsule armoricaine a été l'objet. Mais comment M. d'A. de J., qui montre dans la plupart de ses jugements une saine critique jointe à une science approfondie, peut-il dire du *Dictionnaire archéologique* publié par la Commission de la topographie des Gaules que « les matériaux réunis par Zeuss et les vocabulaires des idiomes néo-celtiques y sont mis savamment en œuvre »? Cette publication est très-remarquable au point de vue archéologique, et les philologues profiteront des matériaux qui y sont réunis; mais la philologie, nous devons le dire, en est absente [1]. Ce *Dictionnaire archéologique* étant une publication officielle, M. d'A. de J. s'est peut-être cru obligé d'en faire l'éloge; mieux valait n'en rien dire.

Par contre, il est des œuvres qu'il aurait pu mentionner et qu'il passe sous silence. Un rapport spécial étant consacré à la numismatique gauloise, M. d'A. de J. n'a sans doute pas cru devoir parler des travaux de cet ordre. Mais les monnaies gauloises nous présentant des textes, et des textes authentiques, il eût été convenable, ce nous semble, de citer les publications faites sur cette matière, et de nous dire comment les numismates ont lu et expliqué les légendes de ces monnaies. A tout le moins, M. d'A. de J. eût dû mentionner la note de M. A. de Longpérier *sur la terminaison* OS dans les légendes de quelques monnaies gauloises [2]. — On ne trouvera dans ce rapport l'indication d'aucun travail touchant la branche gaëlique des langues celtiques. M. d'A. de J. pouvait pourtant mentionner la publication du sermon de Cambrai faite en 1852 par M. Ad. Tardif avec l'aide d'O' Curry [3], et celle des glosses irlandaises de Nancy faite par lui-même dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* [4]. — Bien que les

1. Voir un article de notre collaborateur M. Gaidoz, dans la *Revue de l'instruction publique* du 14 mai 1868, sous ce titre : *La Commission de la topographie des Gaules et ses travaux.*
2. *Revue numismatique*, VIII.
3. *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 3e série, III, 193.
4. *Ibid.*, 6e série, II, 509.

Recherches sur les langues celtiques de W. F. Edwards n'aient paru qu'en 1844[1], M. d'A. de J. les passe sous silence, parce que c'est dix ans auparavant qu'elles obtenaient une médaille au concours Volney. La distinction accordée à ce livre par l'Institut devait engager le rapporteur à faire savoir au public que c'est un ouvrage de peu de valeur.

Mais il est une omission que nous pardonnons difficilement à M. d'A de Jubainville. Il ne dit rien de l'introduction que M. Amédée Thierry a mise à son *Histoire des Gaulois*. Ce livre a paru pour la première fois en 1828, mais par les éditions nouvelles qui en ont été publiées, et par l'autorité dont il jouit encore dans notre pays, il rentrait dans le cadre de ce rapport. M. d'A. de J. aurait dû nous dire quel cas la philologie celtique fait des rapprochements étymologiques que donne M. Am. Thierry et sur lesquels il appuie ses théories ethnologiques. Nous regrettons vivement que le rapporteur ait négligé cette partie de sa tâche.

Il y a peu de chose à dire de l'*Appendice sur la numismatique gauloise et française* (p. 145-154), par M. Anatole de Barthélemy, qui termine le volume. Cette branche de la science, surtout la numismatique proprement française, est encore abandonnée en grande partie aux amateurs et aux *dilettanti*, et il est difficile de saisir un enchaînement et un progrès suivi dans le nombre considérable de petites dissertations qui se succèdent et se ressemblent. M. A. de B. l'a cependant essayé; les lecteurs de la *Revue critique* savent, par les articles du même genre qu'il nous a donnés, quelle est sa manière et sa méthode. Son travail paraît assez complet, et l'indulgence qui y domine n'exclut pas, en général, une appréciation juste, bien que peut-être parfois un peu vague. En somme, ce rapport est précieux par la mention collective d'une foule d'opuscules dont il est souvent difficile de connaître l'existence; l'absence d'indications bibliographiques y est peut-être plus regrettable encore que pour le rapport consacré à l'histoire du moyen-âge.

Résumons-nous : les *progrès* que ces rapports étaient chargés de constater sont en fait, sur presque tous les points, à peu près nuls; mais divers symptômes permettent d'espérer que, pour certaines branches de la science au moins, ils se réaliseront dans un prochain avenir.

X. X. X.

---

19. — **1° Traités de paix et de commerce** et documents divers concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen-âge, recueillis par ordre de l'Empereur et publiés avec une introduction historique par M. L. de Mas Latrie, chef de section aux Archives de l'empire, etc. Paris, Henri Plon, 1868. Gr. in-4°, xxvij, 342-402 pages.

---

1. *Recherches sur les langues celtiques*, par W. F. Edwards. Ouvrage présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 26 décembre 1831, et qui a obtenu la médaille du prix Volney décernée par l'Institut dans sa séance du 2 mai 1834. — Paris, Imprimerie royale, 1834.

2° **Le Colonie commerciali degli Italiani in Oriente** nel medio evo. Dissertazioni del prof. Guglielmo Heyd. T. I. Venezia e Torino, Antonelli e L. Basadonna, 1866. In-12, xiv-481 p. — T. II. Venezia, Stabilimente tipografico Antonelli, 1868. In-12, viij-447 p. — Prix : 10 fr. 80 c.

Nous devons commencer le compte-rendu de ces deux ouvrages en exprimant le regret que la direction de la *Revue* n'ait point trouvé de critique plus compétent pour analyser et pour juger des travaux d'une aussi grande importance. L'absence d'études toutes spéciales, auxquelles ne supplée pas la meilleure volonté du monde, nous impose dans nos appréciations une grande réserve, aux dépens des auteurs qui méritaient sans doute plus d'éloges, et nous devrons nous borner à donner un aperçu de leurs travaux, en y mêlant le moins possible nos propres opinions qui ne sauraient avoir grande valeur sur ce sujet.

Le volumineux travail de M. de Mas Latrie, publié par ordre du gouvernement, n'est pas uniquement une œuvre d'érudition historique; l'auteur désire en même temps « éclairer les indigènes sur l'état et la civilisation » des provinces africaines avant la domination turque et « inviter les Arabes à entrer cordialement dans cette voie d'apaisement et d'entente nationale vers les destinées » communes à laquelle les convie le magnifique et sympathique langage dont » l'Empereur a le secret. » Ce second point de vue devait être indiqué dès l'abord, car il se fait légèrement sentir dans les conclusions générales de l'ouvrage. Ce dernier se compose de deux parties bien distinctes. Nous rencontrons d'abord une vaste introduction historique, qui est, à vrai dire, une histoire complète des relations commerciales entre l'Europe et l'Afrique du Nord pendant la durée du moyen-âge; en second lieu nous trouvons les textes mêmes des différents traités signés par les États des deux continents à ce sujet. M. de Mas Latrie débute en nous traçant le tableau des royaumes musulmans du nord de l'Afrique, mêlant à la description du pays les faits principaux de ses annales et l'histoire des dynasties qui s'y succédèrent du xe au xve siècles. Il passe ensuite en revue les différentes nations européennes qui pendant le même espace de temps ont conservé ou renoué des relations commerciales avec les différents royaumes arabes, en commençant par le saint-siége. Après ces préliminaires, le savant archiviste retrace avec un soin minutieux l'ensemble des rapports entre Arabes et Chrétiens, tel qu'il ressort des dispositions générales et spéciales des divers traités, signés aux différentes époques du moyen-âge. Il traite longuement des établissements chrétiens en Afrique, de la juridiction consulaire, des priviléges des différentes nations commerçantes, des droits d'importation et d'exportation, de l'organisation des douanes et des objets du commerce. Ce dernier paragraphe n'est pas le moins intéressant. On y voit que nos compatriotes de Marseille allaient vendre tous les ans des quantités de vin fort considérables aux vrais croyants, tandis que les esclaves étaient un des principaux articles d'exportation des négociants chrétiens. Ce tableau des relations internationales au moyen-âge est très-instructif, pour ceux-là surtout qui croiraient encore volontiers que l'esprit du moyen-âge tout entier se résume dans les croisades et la haine des Infidèles. Pour ceux qui ont étudié de plus près l'histoire de la péninsule ibérique à cette époque et qui connaissent la bravoure et la galanterie de la

chevalerie arabe et chrétienne en Espagne, ainsi que la tolérance parfaite dont Chrétiens et Juifs jouissaient sous les Khalifes, les relations que nous expose si bien M. de M.-L. n'ont rien d'étonnant; les rusés commerçants génois ou vénitiens devaient être plus coulants encore dans leurs croyances et leurs mœurs que la chevalerie de Castille et d'Aragon. On peut donc regarder comme certain que pendant toute la durée du moyen-âge un échange très-actif de produits naturels ou manufacturés eut lieu d'un rivage à l'autre de la Méditerranée. Maintenant affirmerons-nous, comme semble le faire notre auteur, que tout ce que nous trouvons stipulé dans un article d'un traité, ait également passé dans le domaine de faits? La piraterie, p. ex. était sévèrement défendue par les traités; il y eut cependant constamment des pirates des deux religions, en course dans la Méditerranée. Les traités stipulaient également une réciprocité parfaite dans la manière de traiter les nationaux; les chrétiens avaient des églises dans leurs *fondouks* d'Afrique, mais nous croyons qu'il serait impossible de prouver que jamais des commerçants musulmans aient eu une mosquée à Gênes ou Livourne. On pourrait multiplier encore les exemples. Les plus honnêtes, en général, dans l'exécution de ces transactions étaient les Arabes. Rarement ils rompaient les traités, quoiqu'on usât envers eux de procédés quelquefois peu louables. Témoin cette expédition de Tunis entreprise par saint Louis, et au sujet de laquelle ses chevaliers répondaient naïvement aux Arabes attaqués et demandant la raison d'une pareille aggression « qu'ils avaient jadis crucifié Jésus-Christ » (p. 242). Ce sont aussi les chrétiens qui au XIIIe siècle ont organisé comme profession stable, la piraterie contre les navires de commerce et les vols d'hommes, revendus comme esclaves. Quand donc la prise de Constantinople en 1453 vint raviver partout l'enthousiasme musulman, et quand la nouvelle race victorieuse, les Turcs, renversèrent en 1583 la dynastie des Hafsides à Tunis pour s'y installer, comme ils s'étaient déjà installés à Alger, il était tout naturel que les relations commerciales entre les deux races dussent en souffrir. Puis vint la conquête du royaume de Grenade, la persécution féroce des Maures restés en Espagne, les tentatives de conquête des Espagnols sur le sol même de l'Afrique, actes de provocation de la part des chrétiens qui ne pouvaient qu'exaspérer les Musulmans. Ajoutons enfin à toutes ces causes la découverte d'une nouvelle route pour les Indes, qui ruina le commerce maritime de la Méditerranée, la découverte de l'Amérique qui donna une toute autre direction aux plus puissantes marines de l'Europe, et nous devrons en conclure que ce n'est pas la méchanceté des Turcs seuls qui détruisit les relations commerciales entre l'Europe et l'Afrique du Nord. C'est bien la conclusion de M. de Mas Latrie; d'après lui, aussi longtemps que les Arabes régnèrent à Tunis et à Alger, tout était au mieux pour les Chrétiens; tout va mal dès que ces méchants Turcs, oppresseurs des Arabes, y mettent les pieds. Nous croyons qu'ici le savant auteur s'est laissé entraîner malgré lui par le but politique de son ouvrage. La question n'est pas aussi facilement tranchée qu'il veut bien le croire. D'abord d'autres motifs ont contribué à la décadence du commerce de la Méditerranée, ensuite, il ressort de chaque page de son récit, que la piraterie existait depuis des siècles chez les Chrétiens et les Arabes avec un égal entraînement; enfin les rapports commerciaux ne cessèrent pas aussi brusquement et complète-

ment que le dit M. de Mas Latrie [1]. On ne saurait nier que la décadence inévitable du commerce méditerranéen n'ait été suivie d'une recrudescence de la piraterie barbaresque, seulement il ne faut pas oublier que les navigateurs chrétiens se croyaient également tout permis sur les côtes de l'Afrique et il ne faut pas vouloir expliquer la chose uniquement par l'adage « les Turcs ont passé » là, » surtout quand on croit encore à la régénération de la Turquie (p. 341). L'introduction se termine par le rappel aux Arabes « d'une auguste parole qui » leur a assuré le bienfait de prospérer et de vivre heureux, en les engageant à » accepter le sort, enviable pour tant d'autres, que Dieu leur a fait. » Est-ce faire de la politique que d'exprimer le vœu de voir ces promesses de prospérité moins cruellement démenties par les faits dans l'avenir, qu'elles ne l'ont été dans le passé le plus récent ?

Nous avons à signaler l'un des points les plus intéressants de l'introduction. En parlant de la manière dont se débattaient et se rédigeaient les traités internationaux, M. de M.-L. combat M. Amari, ancien ministre du roi d'Italie et éditeur des *Diplomi Arabi*. Dans la préface mise en tête des traités arabes, recueillis dans les archives de la péninsule, le savant italien accuse les ambassadeurs, interprêtes et notaires chrétiens d'avoir souvent falsifié, à leur profit, les stipulations du texte arabe, et il cite de nombreux exemples à l'appui de son dire. M. de M.-L. proteste contre cette accusation et entreprend de la réfuter. Il a bien l'inconvénient « d'être absolument étranger à la langue arabe, » mais comme il accepte, pour en tirer ses arguments, la traduction même de M. Amari, cela ne tire pas à conséquence sur ce point spécial. Voici quel nous semble être le résultat de la controverse entre les deux savants. Le fait même de différences souvent notables entre les deux textes ne saurait être nié ; nos auteurs sont d'accord là-dessus ainsi que sur le fait de la priorité de rédaction constante des textes arabes. Les traités italiens, latins, espagnols, etc., sont toujours des paraphrases ou des traductions d'un original arabe ; mais s'ensuit-il que les modifications qu'on y découvre, soient le résultat d'une fraude ? Il faut remarquer tout d'abord que dans la plupart des cas il ne s'agit que d'abréviations de formules, plus rarement d'amplifications, qui ne changent aucunement le contenu matériel des traités. On lit aussi souvent dans les textes, à la suite d'un paragraphe latin « Istud est in duobus capitulis in morescum » (p. 135, 137, etc.). Une telle déclaration exclue bien évidemment toute idée de fraude. Cependant il est certains cas, assez rares du reste, où les différences sont matérielles. Aux exemples cités par M. Amari, M. de M.-L. répond en avouant « que les agents » chrétiens prirent quelquefois une partie des éléments de leur rédaction en » dehors du texte arabe et dans le fond commun des usages établis et des con- » ventions oralement débattues. » S'il en était ainsi, la possibilité d'une *intention frauduleuse* pourrait quelquefois être admise, car enfin « le fonds commun des » usages établis » était un fonds très-élastique et telle nation pouvait s'attribuer les stipulations faites en faveur d'une nation plus avantagée.

---

1. *Le commerce et la navigation de l'Algérie avant la conquête française*, par M. F. Élie de la Primaudaie. Paris, Lahure, 1861, in-8°.

Mais à l'hypothèse de cette possibilité théorique M. de M.-L. répond par l'affirmation suivante. Jamais, dit-il, la rédaction chrétienne d'un traité n'aurait été acceptée comme preuve à l'appui dans une contestation entre les deux parties contractantes. Aux yeux des Musulmans l'original arabe, resté entre leurs mains, faisait seul foi dans le règlement des questions pendantes. Cette affirmation de notre savant compatriote, qui n'est démentie nulle part par les faits, termine en sa faveur la controverse, et pour maintenir son dire, M. Amari devrait citer d'abord des exemples en contradiction avec le principe de droit diplomatique posé par M. de M.-L.[1] Jusqu'à ce qu'il ait réussi à le faire, on devra regarder ses accusations comme peu fondées en ce qui regarde les fraudes imputées aux Chrétiens, tout en reconnaissant avec lui les différences marquées qui séparent souvent les textes mêmes des traités.

La seconde partie du volumineux travail de M. de M.-L. contient les textes mêmes ou la traduction des textes des différents traités dont le contenu avait fourni déjà les matériaux de sa savante introduction. Elle renferme 115 pièces, dont 31 lettres de souverains chrétiens, 9 lettres de princes arabes, 19 instructions diplomatiques, 44 traités de commerce, des chartes de nolissement, des reconnaissances de prêts, etc. M. de M.-L. a soin d'indiquer où il a pris les différents textes, imprimés ou inédits. Seulement il a négligé de nous dire s'il avait recollationné sur les originaux les textes déjà publiés ailleurs. Les documents latins, italiens, catalans, etc., sont donnés dans la langue originale. Pour les textes arabes, l'éditeur a donné la traduction italienne de M. Amari. Il eût été préférable, peut-être, d'en confier la traduction à un savant compétent, pour qu'on en eut une version française et pour qu'on put contrôler ainsi la version du savant de Florence. En terminant ce compte-rendu d'un ouvrage, qu'on peut croire définitif sur la matière, tant à cause de la richesse des matériaux réunis par l'auteur, que de l'exactitude critique avec laquelle il les a mis en œuvre, nous hasarderons quelques observations générales et de détail. Nous croyons que l'auteur a consacré plus de place à l'histoire intérieure des différents États arabes, que n'en exigeait la clarté de son récit. Il aurait aussi mieux valu, à notre avis, traiter à part dans l'introduction l'histoire de chacun des États en relation avec l'Afrique; le récit, qui, coupé comme il l'est, par l'examen de questions générales, est légèrement embrouillé, aurait été plus clair et du moment que l'auteur jugeait inutile de suivre l'ordre chronologique strict, en quoi nous lui donnons tout à fait raison, rien ne s'opposait à ce changement de méthode. Par contre nous aurions désiré voir dominer le principe de la chronologie stricte dans la *Table chronologique* qui termine le volume, et qui recommence dix fois pour chacune des nations en rapports avec les Arabes, rendant ainsi les recherches plus longues et plus difficiles. Un glossaire des mots arabes, employés fréquemment dans le texte aurait été très-utile; il est bien difficile de garder constamment dans sa mémoire la signification de *rotl, tavale, cafis, mursuruf, fondouk,* etc. et plus difficile encore de retrouver la page où l'auteur

1. Le seul exemple que l'on pourrait trouver dans le livre de M. de M.-L. (p. 274) ne prouve rien, puisque dans cette occurence, l'ambassadeur vénitien ne fait pas réclamer aux archives de Venise un texte chrétien, mais une seconde expédition de l'*original arabe.*

explique ces mots en les prononçant pour la première fois. — P. 67. La porte de fer massif embellie de lions en cuivre, qui tourne sur des gonds de *verre*, dont M. de M.-L. nous parle sur la foi d'un historien arabe, nous paraît légèrement apocryphe. — P. 327. Le dialogue entre le sultan d'Égypte et l'ambassadeur vénitien a dû rouler sans doute sur les matières indiquées; mais M. de M.-L. n'a-t-il pas été un peu trop hardi en mettant ce long entretien sous forme de conversation directe? Plaignons-nous un peu pour en finir, du format monumental de l'ouvrage, si peu commode pour les travailleurs; le livre de M. de M.-L. est, il est vrai, destiné en partie à un public arabe et nous ne connaissons pas assez son goût pour préjuger sa satisfaction en présence d'un aussi colossal in-4°; ce qui est certain, c'est que nous autres chrétiens, nous maugréerons en silence chaque fois qu'il nous faudra manier une masse pareille et nous croyons que la valeur scientifique du livre de M. de Mas-Latrie n'aurait point perdu en se présentant à nous dans quelques volumes in-8°.

Les deux volumes de M. Heyd traitent un sujet analogue à celui de M. de M.-L. et viennent compléter heureusement le tableau du commerce au moyen-âge, retracé pour la Méditerranée occidentale par notre savant compatriote, en nous entretenant des colonies commerciales, fondées en Orient par les différentes républiques italiennes. Les *Colonie commerciali* ne sont pas un ouvrage original italien. Leur auteur, conservateur à la bibliothèque de Stuttgart, a publié de 1858 à 1864 les différentes études qui forment cet ouvrage, dans la *Zeitschrift für die gesammte Staatswissenschaft*, paraissant à Tubingue sous les auspices de la Faculté d'économie politique de cette Université. Il les a retravaillées depuis et les a mises au courant des dernières recherches de la science, en vue de la traduction que vient d'en faire M. Giuseppe Müller, de Turin, dont les études spéciales ont également profité à l'ouvrage.

Les deux volumes de M. H. ne sont pas précisément puisés à des sources inédites. Sauf quelques documents tirés des archives de Venise, communiqués à l'auteur par M. Thomas, et quelques autres, dus à M. Pertz, de Berlin, ses sources sont toutes imprimées, mais elles étaient éparses dans d'innombrables ouvrages, italiens pour la plupart et à peu près inconnus à l'étranger, ou dans les historiens arabes, plus ignorés encore. En réunissant toutes ces données diverses, en les soumettant à une critique sérieuse, M. H. a ouvert à la science une mine de renseignements curieux pour l'histoire des mœurs, des coutumes, des idées et des relations internationales au moyen-âge, et si son livre n'est pas précisément d'une lecture facile, on passera volontiers sur la forme en faveur d'un fonds aussi précieux. Nous regrettons que notre incompétence sur ce sujet ne nous permette pas d'entrer dans de plus grands détails; nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage lui-même dont voici, du reste, le contenu sommaire. Le premier volume contient quatre études. La première nous retrace les commencements des colonies italiennes dans l'empire byzantin; c'est surtout de Venise, d'Amalfi, de Pise et de Gênes qu'il s'agit. Malheureusement les documents sur Amalfi sont à peu près tous perdus. Pour les autres républiques on peut présenter un tableau assez complet de leur activité commerciale à partir de la fin du xe siècle. La seconde étude est consacrée à l'histoire des colonies commerciales

des Italiens durant l'existence de l'empire latin de Constantinople, la troisième aux établissements de commerce, créés en Palestine, en Syrie, ainsi qu'en Asie-Mineure du temps des croisades. La quatrième étude s'occupe des colonies établies en Grèce sous les empereurs byzantins de la famille des Paléologues. Le second volume contient également quatre essais différents, dont le premier nous expose l'état des colonies italiennes dans la mer Noire, dont le second nous parle des entrepôts italiens, et principalement vénitiens, en Égypte et le troisième des établissements fondés dans l'île de Chypre par les négociants des républiques de la péninsule. La dernière de ces études traite le sujet qui a fait l'objet même du livre de M. de M.-L. et renferme le tableau des colonies commerciales italiennes dans l'Afrique du Nord. Il va sans dire que pour ce dernier chapitre l'étude consciencieuse de M. H. ne saurait lutter avec le travail français dont il connaissait d'ailleurs déjà certaines parties, M. de M.-L. ayant eu l'obligeance de lui envoyer des épreuves de son volume avant la publication. Pour le chapitre relatif aux établissements de la mer Noire, on pourrait le compléter également par les recherches de M. Ph. Brunn, d'Odessa, publiées récemment dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg* (t. X) sous le titre de *Notices historiques et topographiques concernant les colonies italiennes en Gazarie.*

Nous n'avons que deux observations plus générales à présenter sur cet excellent ouvrage, avant de prendre congé de lui. Il aurait été désirable que l'auteur, si bien à même de le faire, nous eut donné dans l'appendice, une bibliographie complète de son sujet. Il cite très-souvent des ouvrages assez inconnus par le nom seul de l'auteur, sans donner le titre détaillé, ni le lieu d'impression, ni la date de la publication. En second lieu nous devons faire remarquer l'insuffisance de la table générale des matières, chose regrettable dans un ouvrage tellement rempli de noms étrangers. Ainsi dans les vingt-cinq premières pages seulement du second volume, nous avons noté, comme manquant à l'index, les noms propres d'hommes ou de lieux, suivants : Castemuni — Cazari — Chipciach — Dell'Orto, Petranus — Edrisi — Formaleoni — Giustiniani, Agostino — Mengcu-Can. — Mohilev — Polo, Maffio — Polo, Nicolo. — Polovzi — Porto Malfitano — Porto Mengrello — Temudschin.

Nous devons féliciter le traducteur et l'éditeur d'avoir doté la littérature historique italienne de l'utile et savant ouvrage du bibliothécaire wurtembergeois. Peut-être trouvera-t-il, chez nous aussi, sous sa forme nouvelle, des lecteurs qu'il n'aurait point eus dans sa langue originale. Ajoutons que la traduction de M. Müller fait partie d'une collection d'ouvrages historiques, originaux et traduits, qui paraît à Venise depuis quelques années, dans laquelle nous rencontrons déjà des travaux de Max Duncker, Prescott, Merivale, Gregorovius, etc., et que nous signalons à l'attention de nos lecteurs. Le succès d'une pareille entreprise, attesté par un nombre respectable de volumes, témoigne de la vigoureuse impulsion donnée aux études historiques en Italie, depuis la régénération politique de ce pays.

Rod. Reuss.

20. — FRANZ KUGLER. **Geschichte der Baukunst.** Beendigt von J. BURCKHARDT und W. LUBKE. IVe vol. 3e et 4e livr. — **Die Renaissance in Frankreich** (par M. LUBKE), vij-331 p., 94 grav. Stuttgart, Ebner et Seubert, 1868.—Prix : 14 fr. 75.

Notre XVIe siècle n'a pas été de la part des savants allemands l'objet d'études aussi suivies que le moyen-âge français, que le XVIIIe siècle, que le temps présent; mais toutes les fois que l'occasion s'en est présentée ils l'ont jugé avec une prédilection excessive, et se sont laissés aller à un large enthousiasme pour toutes ses illustrations, ses jurisconsultes, ses artistes, ses philosophes, ses érudits, ses poètes; toutes les fois aussi qu'ils lui ont consacré leurs veilles ils ont fourni des travaux excellents; il suffit de citer l'*Histoire de France aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* de Ranke, le *Développement de la tragédie française au* XVIe *siècle* par Ebert, et l'ouvrage dont nous allons rendre compte, l'*Histoire de l'architecture française de la Renaissance*. C'est là en effet un travail d'érudit et de vulgarisateur, d'historien et d'homme de goût. C'est en outre le premier travail d'ensemble qui ait paru sur cette matière intéressante, et il ne faut pas perdre de vue cette circonstance en signalant ses mérites ou ses lacunes.

L'histoire de l'architecture française de la Renaissance est une histoire dans toute l'acception du mot. L'auteur y expose les théories et les faits tels qu'ils se suivent et s'engendrent; il recherche les influences diverses qui les ont modifiés; il embrasse l'ensemble de ces évènements, de ces caractères complexes qui constituent la réalité; il assigne enfin à cette époque sa place dans la longue série des écoles qui se sont succédé depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Il a abandonné le système suivi par Jacob Burckhardt dans l'histoire de la Renaissance italienne[1]. C'est l'ordre chronologique et la méthode narrative qu'il a adoptés, tandis que son collaborateur avait suivi l'ordre systématique. Il divise d'abord son livre d'après les époques (correspondant généralement aux règnes), et en second lieu seulement d'après les genres. Exemple : I. *La Renaissance sous François Ier*. *a*. Châteaux royaux. *b*. Maisons de campagne de la noblesse. *c*. Édifices urbains. II. *La Renaissance sous les derniers Valois*. *a*. Les principaux maîtres et leurs œuvres. *b*. Les autres constructions profanes. III. *L'architecture profane sous Henri IV et Louis XIII*. Les églises seules sont exceptées de cette division. Si j'avais à choisir je préférerais le système de M. Burckhardt, il a l'avantage de donner beaucoup plus d'idées générales, il comporte une rigueur plus scientifique, et enfin il nous épargne toutes ces descriptions d'édifices plus propres à fatiguer le lecteur qu'à l'instruire, et qu'on pourrait remplacer par une simple gravure. Mais aussi pour remplir le programme imposé par cette méthode, il faut posséder une époque comme M. Burckhardt possède la Renaissance italienne, ce qui n'est pas peu dire.

Quoi qu'il en soit, le savant pourra emprunter plus d'une idée et plus d'un enseignement au livre de M. L. Mais c'est pour le public surtout qu'il présente une importance capitale. Clarté de l'exposition, élégance du style, ampleur des descriptions, multiplicité des planches, tout concourt à en faire un ouvrage de vulgarisation. Pris exclusivement à ce point de vue, son mérite est encore

1. Elle forme la première partie du IVe volume de l'architecture de Kugler; nous y reviendrons prochainement.

fort grand, car la France que l'on est disposé à regarder comme le pays le plus fécond en livres de vulgarisation, est précisément celui qui en possède le moins. Quelles sont nos histoires générales de l'architecture! où sont nos histoires de l'architecture française prise dans son ensemble, ou même de l'architecture française du XVIe siècle! Il y a deux ans un livre écrit dans de bonnes intentions, mais dans un style fort médiocre (*Histoire et caractères de l'architecture en France*, de M. Château), a pu s'arroger la gloire d'être le premier ouvrage de ce genre en France, tout comme celui de M. L. est le premier pour le XVIe siècle; et dans quelque partie ou époque de l'architecture française que nous pénétrions il nous sera facile d'être ce premier..... en date.

L'utilité, l'urgence du livre de M. L. sont donc évidentes; examinons comment il a compris et apprécié ce siècle qu'il vient, lui étranger, interprêter aux Français. Il a donné une large place aux appréciations critiques, mais sans abuser des formules esthétiques. Il garde le milieu entre la rhétorique de l'esthéticien et la précision de l'homme du métier, de l'architecte qui ne voit plus à la fin dans l'art de bâtir que des problèmes de mécanique et de géométrie. Le XVIe siècle ne se plait pas du reste dans ces théories, ces combinaisons abstraites; on ne peut pas lui appliquer les principes sévères et inflexibles qui régissent les cathédrales du moyen-âge. Les différences entre le plein cintre et l'arc tiers-point reposent sur des lois dont l'intelligence exige des études de mathématiques, de même que l'ensemble de chaque édifice religieux des ères romane et gothique est le développement rigoureux de certaines formes symboliques. Au XVIe siècle au contraire l'architecture religieuse est remplacée par l'architecture civile; c'est dire que la fantaisie individuelle, le caprice, vont dominer. Mais les transitions ne sont pas brusques. M. L. a très-bien montré comment les différentes écoles se croisent, s'allient, comment finalement la Renaissance triomphe sur toute la ligne. Sous Charles VIII, sous Louis XII, sous François Ier même, les traditions du passé conservent une partie de leur force; l'architecture est anonyme; le mouvement est presque national, les écoles indigènes s'assimilent et transforment sans tarder le style italien; de modestes maçons élèvent une partie des chefs-d'œuvre de cette première période que l'on serait tenté d'appeler le printemps de la Renaissance. Les Italiens ont été pour peu dans l'architecture française de cette époque; M. Lübke, fort des travaux de MM. Deville, de Laborde, Berty, le prouve pièces en mains; il conteste à Fra Giocondo la paternité du château de Blois, et se montre disposé à l'attribuer à Colin Biart. Il reconnaît que trois artistes italiens seulement figurent dans les comptes des dépenses de la construction de Gaillon, et aucun des trois n'est célèbre; on y voit au contraire plus de cent artistes français sortis sans doute des importantes écoles de Tours, de Rouen. Il apporte une foule d'arguments à l'appui de cette thèse que nous nous garderons bien de contredire, car elle ouvre des horizons tout nouveaux à l'histoire de cet art que la Renaissance française a élevé si haut, et dissipe les préventions que l'on pourrait avoir contre un style importé par des rois, devant aux monarques seuls une floraison factice. Les grandes qualités de cette architecture, l'aisance, la grâce, la gaîté, appartiennent donc bien réellement à la France, et qui plus est, elles appartiennent, en partie du moins, à une école nationale et populaire.

Sous Henri II l'histoire de l'architecture devient celle des architectes; Pierre Lescot, Philibert de l'Orme, Jean Bullant, donnent leur caractère propre aux constructions qu'ils élèvent. M. L. fixe à ce moment la maturité du style et son plus complet épanouissement. Il admire sans réserve. Si cependant il est permis d'aller au fond de sa pensée, peut-être trouvera-t-on que cette admiration n'est si entière que parce qu'elle est exclusive. Un certain nombre d'écrivains allemands sont tentés de réduire la littérature, les beaux-arts de la France aux qualités que l'on appelle avec plus ou moins de propriété *gauloises*, à la grâce, à l'esprit, et leur refusent le côté sublime qui fait la grandeur de l'antiquité, et parmi les nations modernes de l'Italie, par exemple. Déjà Bouterweck avait posé ce principe; M. Büchner l'a repris dans ses *Franzœsische Literaturbilder* (2 vol. in-8°, 1858). Aujourd'hui il reparaît dans une foule de travaux allemands sur nos productions littéraires et artistiques. M. L. ne touche qu'un mot de la littérature française du XVIIe siècle, c'est pour dire qu'un « pathétique creux et décla- » matoire forme le caractère dominant de la poésie classique française. » Les comparaisons des artistes français avec les artistes italiens excitent surtout la bile de nos voisins; ils ne peuvent souffrir d'entendre appeler Lesueur le Raphaël français, ou Prud'hon le Corrège français, comme si en France on prenait tous ces rapprochements au pied de la lettre. Il serait facile de multiplier à l'infini les preuves de ce système quelque peu bizarre. C'est de même aussi que l'on peut expliquer le changement qui s'opère en ce moment en Allemagne en faveur du rococo français, c'est la conséquence forcée de cette théorie que la France n'a excellé que dans les genres secondaires.

Telles sont quelques-unes des idées générales du livre de M. L. Si nous pénétrons dans les détails nous trouvons beaucoup à louer, mais nous aurons aussi quelques critiques à faire à l'auteur. Ainsi la partie bibliographique présente de nombreuses lacunes. M. L. n'a pas connu la description de Paris publiée sous les auspices de M. Haussmann, il y aurait trouvé un travail capital de M. Berty sur le Louvre et les Tuileries. Il ne connaît pas davantage l'*Encyclopédie d'architecture* de MM. Calliat et Lance; elle renferme une foule de vues et de coupes de monuments de la Renaissance. Il a ignoré les publications les plus importantes sur l'architecture des provinces; prenons pour exemple la Normandie. Pour le Calvados il est forcé de recourir à une *Description* (*anonyme*) *de Caen*, lorsque ce département est précisément un des mieux partagés sous le rapport des publications archéologiques et artistiques; la *Statistique monumentale du Calvados* de M. de Caumont lui aurait fourni des documents nombreux et précieux; l'ouvrage de Cotman et Turner sur les antiquités de la Normandie, lui est également inconnu; il commet à cette égard une erreur en disant que la *Grande Maison* des Andelys ne nous est plus conservée que dans les *Voyages pittoresques*..... de Taylor et Nodier; Cotman et Turner en avaient donné un dessin quelques années avant ces derniers. Il n'a pas non plus eu connaissance de la *Description des maisons de Rouen* par M. de La Quérière (2 vol. in-8°, 1821-41), ouvrage intéressant rempli de planches. Il serait facile de continuer ce dépouillement pour les autres provinces.

De nombreuses omissions de monuments sont résultées de cette connaissance imparfaite des sources. Nous n'en citerons quelques-unes que pour Paris; l'absence de table alphabétique et le fractionnement des matières rendent cette vérification assez difficile. Nous n'avons trouvé aucune mention de l'*Hôtel Carnavalet* (gravé dans l'*Architecture de Marot*, 1727, in-fol.), attribué par les uns à Jean Bullant, par les autres à Pierre Lescot; édifice important par sa valeur artistique, son passé historique, par sa nouvelle destination (voy. le rapport sur la visite faite par la Société des antiquaires de France par M. A. de Montaiglon). Nous n'avons pas non plus trouvé l'*Hôtel du Petit Musc*, œuvre de l'un des du Cerceau, ni l'*Hôtel de Soissons*, construit par J. Bullant pour Catherine de Médicis, sur l'emplacement aujourd'hui occupé par la Halle aux Blés, etc., etc. Pourquoi dans le chapitre — d'ailleurs excellent — sur les jardins n'avoir pas dit un mot de Bernard Palissy. Il essaya le premier en France de combiner les ressources de l'art avec celles de la nature, il faisait pressentir les jardins anglais (Ch. Louandre, *Arts somptuaires*). Il a publié un traité sur les jardins, il a décoré le jardin des Tuileries d'une grotte célèbre, etc., etc. Cet oubli est des plus regrettables. — Qu'est-ce que les *frères Estienne, les plus savants de tous les imprimeurs* (p. 15)? Ce sont évidemment le père et le fils, car les frères de Henri Estienne, Charles et François, ne sont guère célèbres. — M. L. me paraît beaucoup trop *optimiste* dans l'appréciation de François Ier. Nous n'avons pas à juger ce monarque au point de vue de l'histoire politique, mais était-il irréprochable même au point de vue artistique. Les Mémoires de Benvenuto Cellini, nous donnent à cet égard de curieux renseignements, ils ne sont pas trop à l'honneur du goût de François Ier, en admettant même que le vaniteux Italien ait un peu exagéré à son profit. Ainsi en plusieurs occasions François Ier met Benvenuto au-dessus des anciens, il déclare que ses ouvrages sont de beaucoup supérieurs à ceux de l'antiquité, etc., etc. (livre 3, chap. 4, 9). Madame d'Estampes au contraire indique très-finement les différences entre le statuaire antique et les sculptures de Benvenuto.

Il nous reste un mot à dire des gravures qui ornent ce volume. Elles sont généralement bien choisies et bien exécutées, mais elles manquent de vigueur et de caractère. Souvent elles donnent une physionomie toute allemande aux œuvres françaises qu'elles reproduisent, comme dans la figure représentant le *Tombeau de Louis XII* à Saint-Denis. Jamais sculpteur français n'a sculpté des têtes pareilles, on les croirait détachées de quelque illustration moderne des Niebelungen ou de Faust. La vue du tombeau est d'ailleurs mal prise et n'en donne qu'une idée imparfaite. D'autres fois au contraire les gravures ne sont que trop françaises : elles sont tirées de clichés qui ont déjà servi en France. La vue de *la lanterne du château de Blois* provient évidemment du bois employé dans le *Magasin pittoresque* de 1856. Ces emprunts sont assez fréquents à l'étranger pour que nous n'en puissions pas faire un crime à l'éditeur, mais ne serait-il pas convenable dans ces cas d'indiquer la provenance ?

Eug. MÜNTZ.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE
DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Acta Sanctorum quotquot toto orbe coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur, ex latinis et græcis, aliarumque gentium antiquis monumentis collecta ac digesta, illustrata a G. Heuschenio et D. Papebrochio. Edit. noviss. cur J. Carnandet. Julii. T. 5. In-fol. Paris (lib. Palmé).

Annales du Sénat et du Corps législatif, suivies d'une table alphabétique et analytique. T. 14. In-4°, 433 p. Paris (Monit. universel).

Anselme. Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France, des pairs, grands officiers de la couronne et de la maison du roi, et des anciens barons du royaume; le tout dressé sur titres originaux, par le Père Anselme, continuée par M. Du Fourny, revue, corrigée et augmentée par les soins du P. Ange et du P. Simplicien. 4° édit. corrigée, annotée et complétée par M. Potier de Courcy. T. 4. 1re livr. in-4°, 276 p. Paris (lib. F. Didot frères, fils et C°).

Cette réimpression formera en tout 30 livr.-volumes qui seront distribuées au prix de 12 fr. aux 300 premiers souscripteurs.

Arcelin (A.). Etudes d'archéologie préhistorique. L'homme quaternaire en Maconnais. La station de l'âge du renne de Soultré. In-8°, 30 p. Lyon (imp. Vingtrinier).

Baux (J.). Mémoires historiques de la ville de Bourg, extraits des registres municipaux de l'Hôtel de Ville de 1536 à 1789. T. 1 de 1536 à 1569. In-8°, xx-368 p. Bourg (lib. Martin-Bottier).

Beitræge (livlændische), hrsg. v. W. v. Bock. II. Bd. 2. Heft. In-8°. Berlin (Stilke u. v. Muyden). 1 fr. 65

Belin. Bibliographie ottomanne ou notice des livres turcs imprimés à Constantinople durant les années 1281, 1282 et 1283 de l'hégire. In-8°, 31 p. Paris (lib. Challamel). 1 fr. 50

Bibellexicon. Realwœrterbuch z. Handgebrauch f. Geistliche u. Gemeindeglieder herausgeg. v. Schenkel. Mit Karten und Abbildungen. 3-6. Heft. In-8°. Leipzig Brockhaus). La livr. 1 fr. 35

Büchting (A.). Bibliotheca chirurgica od. Verzeichniss aller auf dem Gebiete der Chirurgie in den letzen 20 Jahre 1848-1867 im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher und Zeitschriften. Mit e. ausf. Sachregister. In-8°, 41 p. Nordhausen (Büchting). 1 fr. 10

—— Bibliotheca medico-generalis od. Verzeichniss aller über Medicin im Allgemeinen und über vermischte Disciplinen derselben in den letzen 20 Jahren 1848-1867 im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher u. Zeitschriften. M. e. a. Sachregister. In-8°, 41 p. Nordhausen (Büchting). 1 fr. 10

—— Bibliotheca medico-historica, geographica et statistica od. Verzeichniss aller auf dem Gebiete d. medecin. Geschichte, Geographie und Statistik in den letzten 20 Jahren 1848-1867 im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher u. Zeitschriften. M. e. ausführlichen Sachregister. In-8°, 36 p. Nordhausen (Büchting). 1 fr. 35

—— Bibliotheca medicinæ publicæ od. Verzeichniss aller auf dem Gebiete d. ges. Staatsarzeneikunde in den letzen 20 Jah. 1848-1867 im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher u. Zeitschriften. M. e. ausf. Sachregister. In-8°, 36 p. Nordhausen (Büchting). 1 fr. 10

Bulletin de la Société de l'industrie de la Mayenne. Section des lettres, sciences et arts. T. 4. Année 1867. In-8°, 330 p. Laval (imp. Mary-Beauchêne).

Chalmel (J.-L.). Précis des événements qui ont eu lieu à Tours le 9 thermidor, publié par L. P. Nobilleau. In-8°, 16 p. Tours (imp. Mazereau).

Chronicles and memorials of Great Britain and Ireland. The chronicle of Pierre de Langtoft in french verse. Edited by Th. Wright. Vol. 2. In-8°. London (Longmans). 12 fr. 50

Cottot (E.). Chronique de l'abbaye de N.-D. de Longuay (diocèse de Langres). In-18 jésus, xij-276 p. Paris (lib. Maillet). 3 fr.

Du Fresne de Beaucourt (G.). Le meurtre de Montereau. In-8°, 51 p. Paris (lib. Palmé).

Dupré (A.). Notice sur quelques peintres blésois. In-8°, 12 p. Paris (imp. Claye).

Gravures sur bois tirés des livres français du XV° siècle. Sujets religieux. Démons. Êtres imaginaires. Mœurs et costumes. Imprimerie. Grande danse macabre des hommes et des femmes. Lettres ornées. Chiffres. Écussons. Marques inédites. In-4°, 16 p. et 75 pl. avec 323 fig. Paris (lib. Labitte).

Garcin de Tassy. Les auteurs hindoustanis et leurs ouvrages, d'après les biographies originales. 2° édit. In-8°, 115 p. Paris (lib. Thorin).

Hippeau (C.). Le gouvernement de Normandie aux XVII° et XVIII° siècles. Documents inédits tirés des archives du château d'Harcourt. 2° partie. Événements politiques. Nouvelles de la cour, Parlement de Rouen, assemblées provinciales, convocation des états généraux. T. 5. In-8°, 577 p. Caen (imp. Goussiaume de Laporte).

Hislop (A.). The proverbs of Scotland, with explanatory and illustrative notes and a Glossary new edit. revised et supplemented. In-12, 370 p. London (Simpkin). 4 fr. 40

Hommaire de Hell (A.). Les steppes de la mer Caspienne, voyage dans la Russie méridionale. 2° éd. In-18 jésus, ix-371 p. Paris (lib. Didier et C°),

Jacquot (F.). Études historiques sur l'esprit militaire et l'éducation nationale des premiers empires. 2° partie. Grecs et Romains. In-8°, 61-142 p. Metz (lib. Rousseau-Pallez).

Lambert (E.). Le déluge mosaïque, l'histoire et la géologie. In-8°, 139 p. Paris (lib. Savy). 2 fr. 50

Larcy (R. de). Louis XVI et les états généraux jusqu'aux journées des 5 et 6 octobre 1789. In-8°, 99 p. Paris (lib. Douniol).

Lermina (J.). Histoire de la misère ou le prolétariat à travers les âges. In-18 jésus, v-340 p. Paris (lib. Décembre-Alonnier).

Léger (L.). Cyrille et Méthode. Étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme. In-8°, xxv-230 p. Paris (lib. A. Franck). 6 fr.

—— De Nestore rerum russicarum scriptore. In-8°, 44 pages. Paris (lib. A. Franck). 1 fr. 50

Marot (C.). Œuvres complètes, revues sur les éditions originales avec préface, notes et glossaire par M. P. Jannet. T. 3. Pet. in-8°, 276 p. Paris (lib. E. Picard). 2 fr.

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale et autres bibliothèques, publiés par l'Institut impérial de France. T. 21. 1re partie. In-4°, 577 p. Paris (Imp. impériale).

Petit de Julleville (L.). L'école d'Athénes au IV° siècle après Jésus-Christ. In-8°, 144 p. Paris (lib. Thorin).

—— Quomodo græciam tragici poetæ græci descripserint. In-8°, 72 p. Paris (lib. Thorin).

Publius Syrus, Sentences, traduites en alexandrins français par A. Combes. In-8°, 105 p. Toulouse (lib. Armaing).

Rabelais (F.). Œuvres, accompagnées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, d'une étude bibliographique, de variantes, d'un commentaire, d'une table des noms propres et d'un glossaire par C. Marty-Laveaux. T. 1. 1re partie. In-8°, xij-215 p. Paris (lib. Lemerre). 5 fr.

Roget, Baron de Belloguet. Ethnogénie gauloise. 3° partie. Preuves intellectuelles. Le Génie gaulois, caractère national, druidisme, institutions, industrie, etc. xiv-550 p. Paris (lib. Maisonneuve et C°).

Tailliar. Essai sur les origines et les développements du christianisme dans les Gaules. In-8°, 217 p. Caen (lib. Leblanc-Hardel).

Varnhagen von Ense (K. A.). Blætter a. d. preuss. Geschichte (A. d. Nachlassen). 1. u. 2. Bd. In-8°, 883 p. Leipzig (Brockhaus). 24 fr.

Venedey (J.). H. F. K. v. Stein. In-8°, 186 p. Iserlohn (Bædeker). 4 fr.

Vogel (T.). Lebensweisheit des Horaz, eine übers. Zusammenstellung der schœnsten Sentenzen a. d. Werken desselben f. Lernende u. Freunde d. Dichters. In-8°, 64 p. Meissen (Mosche). 1 fr.

Whitney (W. D.). Language and the study of language. 2. edit. augmented by an analysis. In-8°, 504 p. London (Trubner et C°). 13 fr. 15

N° 6 Quatrième année 6 Février 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

E. LEFÉBURE Traduction comparée des Hymnes au soleil composant le XVe chapitre du rituel funéraire égyptien. In-4° avec 3 planches. 15 fr.

FRAGMENTS Inédits de l'historien grec Aristodème. Traduits en français par C. Wescher. In-8°. 1 fr. 25

FRAGMENTS Inédits de l'historien grec Priscus, relatifs au siége de Noviodunum et à la prise de Naissos. Recueillis et publiés par C. Wescher. In-8°. 1 fr. 25

FRAGMENT Historique inédit en dialecte ionien, relatif au siége d'une cité gauloise. Par M. C. Wescher. In-8°. 1 fr.

EXTRAIT D'une introduction à la poliorcétique des Grecs. Par M. C. Wescher. In-8°. 50 c.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 1. 1er janvier.

Théologie. LAUTH, Moses der Ebræer, nach zwei ægyptischen Papyrus. Urkunden zum ersten Male dargestellt (München; on se souvient du *Voyage d'un Égyptien* publié par M. Chabas, M. Brugsch, dans deux importants articles de la *Revue critique* (1867, II, 157, 167), a montré que ce voyage était purement fictif; voilà maintenant M. Lauth qui revient sur ce sujet pour identifier le *mohar* de ce texte avec Moïse et voir dans le singulier récit du papyrus égyptien une biographie de ce personnage! Il suffit de signaler une pareille rêverie). — *Philosophie:* BALTZER, Pythagoras der Weise von Samos (Nordhausen, Fœrstemann; livre de vulgarisation d'après les travaux de Rœth). — KANT'S, Sæmmtliche Werke, hgg. von HARTENSTEIN, t. 3-8 (Leipzig, Hartenstein). — *Histoire.* BERNHARDI, Matteo di Giovenazzo (voy. *Rev. crit.*, 1868, t. II, p. 111). — SCHŒNHERR, Der Einfall des Churfürsten Moritz von Sachsen in Tirol 1552 (Innsbruck, Wagner). — FISCHER, Friedrichs I. Vierter Rœmerzug (Wernigerode, Fœrstemann; sans valeur). — ILOWAISKY, Kurzgefasste Geschichte des russischen Reichs, übers. von FABRICIUS (Reval, Kluge; livre curieux par son chauvinisme russe). — SULICKI, Der siebenjæhrige Krieg im Pommern (Berlin, Mittler). — *Jurisprudence.* OSENBRÜGGEN, Studien zur deutschen und schweizerischen Rechtsgeschichte (Schaffhausen, Hurter). — BEHREND, Ein Stendaler Urtheilsbuch aus dem 14. Jahrh. (Berlin, Guttentag). — *Linguistique. Histoire littéraire.* PRYM, De enuntiationibus relativis semiticis (voy. *Rev. crit.*, 1868, t. II, art. 247). — *Asht. A'vakragità*, ossia le sentenze filosofische de ASHT. A'VAKRA, publicate e tradotte da GUISSANI (Firenze). — GILHAUSEN, M. Isaaci Gilhusii Marburgensis *Grammatica* (eine deutsche Komœdie, 1597), Inhaltiangabe nebst Auszügen und Bemerkungen (Marburg). — *Archéologie.* SAUPPE, Bilder des Alterthums (Halle, Schwabe). — BRUNN, Beschreibung der Glyptothek Kœnig Ludwig's I. zu München (München, Ackermann; livre excellent). — *Mélanges.* DEVRIENT, Zwei Shakespeare-Vortræge (Karlsruhe, Braun). — POLKO (Elise), Erinnerungen an Felix Mendelssohn (Leipzig, Brockhaus; sans valeur).

N° 2. 2 janvier.

Philosophie. Esthétique. CARRIERE, Das europæische Mittelalter in Dichtung, Kunst und Wissenschaft (Leipzig, Brockhaus; ouvrage remarquable à tous égards). — *Histoire.* FALKE, Geschichte des fürstlichen Hauses Lichtenstein (Wien, Braumüller). — MEBES, Beitræge zur Geschichte des brandenburgisch-preussischen Staates und Heeres, t. II (Berlin, l'auteur). — WÜRDINGER, Kriegsgeschichte von Bayern, Franken, Pfalz und Schwaben von 1347 bis 1506, t. I (München, libr. artistique et littéraire). — *Jurisprudence.* BRUNNER, Wort und Form im altfranzœsischen Process (voy. *Rev. crit.*, 1868, t. II, art. 252). — ROSSBACH, Geschichte der Gesellschaft. I. Die Aristokratie (Würzburg, Stuber; la *Rev. crit.* rendra prochainement compte de ce livre). — *Linguistique.* BEURMANN, Glossar der Tigré-Sprache, hgg. von MERX (Leipzig, Heinrichs; le même livre a paru en anglais à Halle avec quelques différences). — GEIGER, Ursprung und Entwickelung der menschlichen Sprachen und Vernunft, t. I (Stuttgart, Cotta) — *Mythologie.* PLEW, De Sarapide (Kœnigsberg; d'après l'auteur le culte de Sarapis serait originaire non d'Égypte, mais de l'Asie sémitique). — *Archéologie.* JAHN, Ueber Darstellungen des Handwerks und Handelsverkehrs auf antiken Wandgemælden (Leipzig, Hirzel). — WINCKLER, Die Wohnhæuser der Hellenen (Berlin, Calvary; livre important).

Le n° 3 ne nous est pas encore parvenu.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 6 Février — 1869

Sommaire : 21. Nœldeke, Grammaire du syriaque moderne. — 22. Legrand, Sénac de Meilhan. — *Variétés :* Les Autographes de Mme de Maintenon.

21. — **Grammatik der neusyrischen Sprache am Urmia-See und in Kurdistan,** von Theodor Nœldeke. Leipzig, T. O. Weigel, 1868.—Prix : 18 fr. 75.

On savait déjà par Marc Niebuhr, que l'ancienne langue syriaque n'avait pas totalement péri et qu'elle subsistait encore, dans la Mésopotamie orientale, aux environs de Mossoul, quoique dans un état de déformation avancée. Néanmoins, quelque grande que fût l'autorité de l'illustre danois et des relations de voyage qu'il nous a laissées, on hésitait un peu à croire que l'idiome araméen eût pu se conserver, au milieu de toutes les révolutions dont l'Asie-Mineure et la Perse ont été le théâtre, depuis quinze siècles. Aussi, n'est-ce que depuis trente ans, qu'on a constaté, de manière à ne plus permettre de révoquer le fait en doute, l'existence du néo-syrien, dans les pays montagneux du Kourdistan et aux bords du lac d'Urmia. La science est redevable de tous les renseignements, que nous possédons là-dessus, aux missionnaires envoyés d'Amérique dans ces contrées lointaines. Il y aurait lieu de s'étonner, sans doute, que les envoyés de l'Église catholique ne nous aient point fourni plus tôt des notions exactes, sur tous les faits observés depuis les trente dernières années, si on ne savait déjà, depuis longtemps, qu'ils se préoccupent beaucoup moins des intérêts scientifiques attachés à leurs missions que des âmes confiées à leur zèle. Rien n'autorise à croire cependant, qu'ils auraient nui, ou qu'ils pourraient nuire à l'avenir, à leur œuvre de régénération et de salut, en faisant connaître un peu mieux les pays qu'ils évangélisent et qu'ils arrosent quelquefois de leur sang. Nous avons eu occasion d'exprimer ailleurs tout le regret que nous éprouvons de ne pas les voir s'occuper, avec plus de soin et de persévérance, de ce côté tout humain et tout terrestre, qui intéresse, à un si haut degré, notre curiosité insatiable. Nous osons renouveler ici l'expression du même regret; car nous aurions été heureux de joindre, à la liste des doctes américains cités par M. Th. Nœldeke, les noms de quelques religieux illustrés par de solides études sur les antiquités assyriennes, ou sur les dialectes usités dans les régions déjà mentionnées.

Il est difficile d'établir aujourd'hui jusqu'à quel point le syriaque est ancien dans chacun des districts, qui séparent le Tigre du lac d'Urmia, et le lac de Wan des ruines de Babylone. On peut soutenir, si on le veut, que c'est l'idiome primitif, quoique déformé, de la plupart de ces contrées, ou croire, ce qui paraît plus probable, que le syrien a subi un mouvement de translation progressive de l'Occident à l'Orient et du Sud au Nord, à la suite des migrations chrétiennes

provoquées par les conquêtes et les persécutions musulmanes; mais on ne saurait nier qu'il se soit acclimaté de très-bonne heure dans ces pays sauvages et accidentés, où il a pu, protégé en quelque sorte, par une forteresse naturelle, résister avec assez de succès aux envahissements des langues iraniennes d'une part et des langues arabe, kourde et arménienne de l'autre.

Le néo-syrien semble n'avoir possédé aucun monument écrit jusqu'à ces derniers temps. Le *chaldéen littéral*, demeuré encore de nos jours la langue liturgique des chrétiens de ces pays, a toujours été assez connu pour suffire au petit nombre de relations, nouées avec les autres parties du monde par les peuplades ignorantes et grossières de ces contrées. Les missionnaires protestants éprouvèrent néanmoins, dès leur apparition, le besoin de se mettre en rapport avec les indigènes par l'écriture. C'est à cette nécessité vivement ressentie, que sont dues les tentatives, qui ont abouti définitivement à l'application de l'ancien alphabet chaldéen au dialecte vulgaire. Une imprimerie fondée par leurs soins à Urmia, en Perse, a fourni depuis lors les divers ouvrages, qui ont permis à M. Th. Nœldeke de composer la savante grammaire, dont nous voudrions recommander la lecture aux amis de la philologie sémitique.

Fixer par l'écriture le néo-syrien était certainement une œuvre pleine de difficultés, et il est impossible de ne pas reconnaître que les missionnaires américains n'ont pas toujours réussi à les éviter ou à les vaincre avec un succès complet (p. xxxj, 224, 232, 242, 220, etc.). Il ne faut pas trop s'en étonner. Toute œuvre qui commence procède par tâtonnement, et ce n'est, en règle générale, qu'après bien des essais et des échecs qu'on parvient à se frayer une voie sûre et nettement tracée. Quant à la question qui nous occupe, voici, ce semble, quels étaient les principaux écueils dont il fallait se garder. D'abord l'ancien alphabet chaldéen ne paraissait pas répondre tout à fait aux exigences du dialecte d'Urmia. Cela était d'autant plus évident, que l'exacte valeur des caractères de cet alphabet n'est pas encore parfaitement connue. En effet, la partie de la grammaire araméenne, que les Allemands appellent *Elementarlehre*, laisse beaucoup à désirer, et le travail assez récent de M. Merx ne paraît pas répondre encore à tout ce que la science peut attendre et surtout à tout ce que la facilité de compulser les documents originaux donne droit d'exiger aujourd'hui. C'est, à notre avis une des premières causes de ces variations orthographiques nombreuses, que se sont permises les premiers qui ont voulu écrire le néo-syrien, et dont M. N. se plaint avec raison, en tant d'endroits, quoiqu'elles puissent, dans un cas spécial, ne pas être dénuées de toute utilité. Les missionnaires américains semblent avoir voulu concilier deux choses inconciliables : l'*étymologie* et la *phonétique*. L'étymologie séduit au premier abord. Si on examine cependant la question plus à fond, on ne peut s'empêcher de souscrire à l'observation de M. Nœldeke: « Dans une langue qui n'a, dit-il, aucun passé littéraire, on ne devrait » se préoccuper que d'exprimer très-exactement les sons perçus dans le langage, » sans faire aucune attention à la forme que les mots peuvent avoir eue autrefois. » A quoi sert par ex. d'écrire une voyelle longue là où la prononciation en place » une brève ? Quelle utilité y a-t-il à indiquer une gutturale qu'on n'articule plus

» ou qu'on a remplacée par une articulation différente[1] ? » Le principe phonétique semble donc devoir être préféré à l'étymologie, parce que c'est la représentation réelle des sons d'une langue et la seule base solide des études de philologie comparée.

Il ne faut pas oublier néanmoins, que l'application du principe phonétique ne supprime pas toutes les difficultés, ni toutes les variations orthographiques; car le même mot prononcé par dix personnes différentes ne représente pas le même son à une même oreille, et dix oreilles différentes saisissent différemment le même mot prononcé par une même personne. Si on voulait, et si on pouvait traduire par des signes graphiques toutes ces diverses nuances d'articulations et de sons, on arriverait à constituer une infinité de variantes, qui serait plutôt un embarras qu'un secours. Cela nous conduit à constater ce fait, que l'écriture et la prononciation, malgré l'influence qu'elles exercent réciproquement l'une sur l'autre, sont cependant assez indépendantes l'une de l'autre pour qu'on puisse écrire et prononcer différemment. L'orthographe fixe la forme du langage, au point de vue grammatical et ne subit que de très-lentes variations, lorsqu'elle a été une fois universellement adoptée. Mais dans le cours de leur développement littéraire, tous les idiomes présentent les plus grandes, les plus nombreuses et quelquefois les plus embarrassantes inconséquences. Or, si on examine le dialecte néo-syrien d'Urmia, on trouve dans les divers ouvrages écrits et imprimés, durant ces trente dernières années, les nuances ou variétés orthographiques les plus diverses. M. N. les constate, les rapproche, les compare, les analyse, les critique avec beaucoup de discernement et se plaint quelquefois que les missionnaires américains n'aient pas adopté une méthode plus rigoureuse. Il nous semble qu'il faut être indulgent à leur égard, parce qu'il est impossible d'adopter du premier coup un système d'orthographe uniforme. Nous nous croyons assez dispensés d'accumuler ici les exemples de ces variations orthographiques. Chaque page du livre de M. N. en est remplie.

Ces observations préliminaires finies, nous ne saurions trop rendre hommage à la scrupuleuse exactitude que M. N. apporte à l'examen de chaque question. S'il parle des lettres et des voyelles, il en expose successivement la nature, les sons fondamentaux, les variations qu'elles subissent, accompagnant chacune de ses réflexions de beaucoup, quelques-uns diraient de trop d'exemples, et finit par démontrer que le néo-syrien, comme l'anglais, ne donne pas moins de trois ou quatre intonations différentes à chaque signe alphabétique. C'est néanmoins la partie que l'auteur regarde comme la plus imparfaite dans son livre, parce qu'il n'a pas pu s'assurer par lui-même, sur les lieux, de l'exacte concordance entre les sons et les signes qui les représentent. Quand il examine les parties du discours, il les analyse avec beaucoup de détail, toujours armé d'une critique sûre, rapprochant la langue moderne de la langue ancienne, expliquant les transitions probables de celle-ci à celle-là d'une manière quelquefois extrêmement ingénieuse. On ne peut lire ce travail sans admirer l'érudition et la sagacité qui s'y montrent dans la décom-

1. *Introduction*, page xxix.

position de mots en apparence barbare; mais qu'il ramène, tout bien considéré, à des formes primitives, dont les tronçons mutilés et rapprochés sont souvent méconnaissables pour la plupart des lecteurs. Le verbe est étudié d'une manière neuve et originale. C'est du reste la partie du discours qui demandait un examen plus spécial, parce que c'est là surtout qu'on croit saisir les plus grandes divergences entre le néo-syrien et l'ancien chaldéen. La syntaxe de l'infinitif ou nom d'action mérite aussi d'être signalée comme traitée avec beaucoup de méthode et de soin. Ajoutons enfin que M. N. émet parfois, dans de simples notes, des aperçus dignes d'occuper une place distinguée dans le texte même. Telle est, par ex., l'explication qu'il donne de la disparution de l'ancien aoriste et de l'origine des formes actuelles (p. xxxiv, note 1).

L'ouvrage de M. N., sans être définitif, et il ne saurait l'être dans une langue dont l'orthographe n'est pas encore tout à fait fixée, nous paraît un des travaux les plus consciencieux et les plus laborieusement faits sur cette matière. Aussi comprenons-nous parfaitement tout l'à-propos de cette réflexion faite par l'auteur dans sa préface : « Beaucoup de choses, dit-il, qui, dans la suite de mon expo-
» sition, sembleront au lecteur intelligibles d'elles-mêmes, m'ont coûté de
» longues et de pénibles recherches. Quelque écrivain postérieur, s'appuyant sur
» les résultats que j'ai obtenus, arrivera peut-être à surmonter, sans beaucoup
» de peine, des difficultés que je n'ai pas pu vaincre (p. 1). »

Au lieu de proposer des critiques de détail, dans un article nécessairement très-limité, nous soulèverons une difficulté plus générale, et qui nous paraît devoir intéresser d'autant plus qu'elle touche de près à la thèse soutenue par l'auteur de l'ouvrage que nous examinons. Voici son jugement définitif sur l'idiome qu'il a étudié : « La langue néo-syrienne n'est point, dit-il, une fille de
» la langue syriaque (Introd. xxxv). Il faut la considérer plutôt, comme une fille
» d'un dialecte frère de l'ancienne langue chaldéenne (Introd. xxxvj). »

Ces assertions ne nous paraissent pas démontrées et voici les raisons que nous apporterions pour les infirmer. Nous distinguons quatre éléments dans le néo-syrien. 1° Un élément tout à fait étranger à l'idiome araméen et formé de mots innombrables empruntés au persan, au turc, à l'arabe, etc. 2° Un second élément composé de tous les mots, qui conservent encore aujourd'hui, la forme qu'ils avaient autrefois dans le chaldéen *littéral*. 3° Nous rangeons en troisième lieu toutes les expressions d'origine chaldéenne, qui ont subi divers genres d'altérations, par suite de diverses influences de temps et de lieu. Nous devons faire ici plusieurs observations importantes. Disons d'abord, que, pour apprécier exactement ces déformations, il faudrait comparer entre elles *des choses de même nature*, c'est-à-dire, pour être plus explicite, la prononciation *actuelle* de tel mot, à la prononciation du même mot, *il y a dix siècles*, et non pas la *prononciation actuelle* à l'*orthographe adoptée autrefois*. Si on veut bien se rappeler ce que nous avons dit plus haut, on ne contestera pas la justesse de cette observation. Or, M. N. ne procède pas généralement de cette manière. Nous allons même plus loin, et nous affirmons que, dans l'état présent de la grammaire araméenne, nous ne pouvons pas juger d'une manière définitive, ces transformations. Éclaircissons

notre pensée par un exemple. Les missionnaires américains ont écrit *vir, vid,* les mots qu'on écrivait autrefois *Ḥbîr, Ḥbîd,* parce qu'ils les ont entendu prononcer ainsi, la gutturale *Ḥaïn* ayant complétement disparu *dans la prononciation,* au commencement, comme au milieu des mots (25, 59-64). Mais qu'est-ce qui prouve que ce qu'on écrit aujourd'hui *vir vid*, parce qu'on le prononce ainsi, ne s'écrivait pas autrefois *Ḥbîr, Ḥbîd,* quoiqu'on le prononçât *vir, vid*, ou *vîr vîd?* Je sais bien qu'on peut alléguer l'orthographe ancienne; mais, s'il y a, dans toutes les langues, une époque, où l'orthographe et la prononciation s'accordent parfaitement, cette période n'est pas de longue durée et ces deux choses vont toujours en s'éloignant l'une de l'autre. Non-seulement nous ne connaissons pas, en général, assez la prononciation du chaldéen *littéral;* mais il y a encore de grandes recherches à faire pour l'établir, si tant est qu'on le puisse jamais. M. N. avoue lui-même (p. 29) que les six lettres du B'GaDK'PhaT ne sont pas encore exactement déterminées. Si nous ne connaissons pas tout ce qu'il y aurait à dire sur cette matière, nous savons au moins, que toutes représentent deux sons et quelques-unes même trois, comme le Péh. Or, qui pourrait dire qu'une des deux articulations de G ne correspond pas au son *gi* des Italiens, représenté dans les imprimés néo-syriens par un caractère spécial? Ne pourrions-nous pas faire des remarques analogues sur le B, qui cause tant de variantes orthographiques? Nous nous rappelons avoir lu autrefois dans la grammaire d'Elie de Nisibe et de Bar-zugbi des détails qui, s'ils étaient connus, pourraient jeter quelque jour sur cette question et servir à démontrer que la prononciation du chaldéen littéral n'a pas subi, pour arriver à la langue actuelle, des transformations aussi considérables qu'on pourrait le présumer.

En accordant, du reste, qu'il y a eu des variations dans la prononciation, il est facile de s'en rendre compte, sans faire dériver le néo-syrien d'un dialecte tout différent de ce que nous appelons le *chaldéen littéral*, et on n'a pas de peine à les comprendre, en les comparant aux faits analogues que nous offrent d'autres langues.

Nous plaçons en quatrième lieu un élément, à l'aide duquel M. N. cherche surtout à étayer sa thèse. Voici, en résumé, les phénomènes signalés : disparution presque totale de la distinction des trois *états* (*absolu, construit, emphatique*) et des *genres*, au moins au pluriel, surtout dans les adjectifs; création de quelques désinences nouvelles aux pluriels féminins; évanouissement à peu près complet des formes verbales (*peal, paël, aphel, ethp'el, ethpaal, etthaphal*), à l'exception de l'impératif *peal* et *paël*; annihilation de l'ancienne conjugaison; existence de quelques formes archaïques inconnues au chaldéen *littéral;* apparition de formes nouvelles pour exprimer les modes, les temps, et le passif[1]. Nous ne pouvons pas discuter chacun de ces faits séparément. M. N. n'insiste pas, du reste, sur le plus grand nombre d'entre eux, qui ne prouvent nullement la thèse en question. Peut-on regarder la disparution de la distinction des *états* et des *genres* comme une preuve concluante? évidemment non; car cette dispa-

1. Voir pag. 115, 124, 132, 138, xxxv, 213-214, 215 et suiv., 287-309, etc.

rution n'est pas totale, et là où les *états* et les *genres* sont distingués, sont-ils un *reste* du *chaldéen littéral*, ou bien un *emprunt* fait à cette langue? La seconde hypothèse ne nous paraît guère vraisemblable. La terminaison plurielle féminine *âthê* pour *âthâ* ne fait que démontrer, ainsi que le remarque l'auteur, une influence plus ou moins générale du masculin sur tout le reste. Un des faits les plus embarrassants, allégués par M. N., serait l'existence d'un participe passif analogue à celui du *Pual* hébreu; p. ex. *m'pourriq* = *m'poraq* pour *m'pourraq*. Il faut cependant convenir que, entre *m'pourriq* (*chaldéen vulgaire*) et *m'parraq* (chald. *littéral*), la différence n'est pas si grande que l'*a*, étranglé entre deux consonnes dans le dernier cas, n'ait pu devenir un *ou* dans le précédent (p. XXV, 213-214).

Nous verrions un argument plus sérieux, dans certaines formes adoptées par le verbe, pour exprimer les diverses relations de temps, de mode et de passif. Mais, si on réfléchit plus attentivement, on n'y trouve que des circonlocutions, dont la plupart ne sont pas inconnues au *chaldéen littéral*, quoiqu'elles n'y figurent qu'à l'état d'exception. On trouve dans l'ancienne langue des formes analogues à *pâr'quin*, à *p'riqli*, je finis (215-219); à *poïschin mih'ïa*, je suis frappé. M. N., après avoir examiné ces diverses circonlocutions, fait une remarque qui est bien juste et qui n'est pas favorable à son système. « Nous trouvons dans tout cela, » dit-il, ce que nous remarquons, quoique à un moindre degré, dans le vieux » syrien et dans l'arabe, à savoir : une tendance prononcée à remplacer une » détermination exacte par de grandes circonlocutions (weitlaüfigkeit). Aussi » les additions (zusætze) sont-elles si peu essentielles qu'elles peuvent très-faci- » lement disparaître, sans aucun inconvénient. Le seul mode qui se distingue » clairement de l'indicatif est l'impératif..... En somme, il n'y a pas grand » avantage à ce que le néo-syrien possède diverses circonlocutions du même » temps ou du même mode, p. ex. *p'riqlê* = *quam pâriq*; *p'rîquâvin* = *bip'râ-* » *quâvin* = *kê pârquin* = *kê hâvin bip'râquâ, il a fini, je finis* (p. 313). » Il n'y aurait donc pas tant, dans ces formes, une création nouvelle que des transformations, en suite desquelles, ce qui n'était que l'exception dans une langue devient la règle générale dans l'autre.

Pour résumer notre pensée, nous ne contestons pas l'opinion ou la thèse de M. N. dans sa possibilité. Mais les faits ne nous paraissent pas démontrer, d'une manière péremptoire, qu'il faille faire dériver le néo-syrien d'un dialecte frère du *chaldéen littéral*. Nous verrions plutôt dans l'idiome actuel une *déformation graduelle de l'ancien chaldéen*, tel que nous le connaissons par les mss. ou les livres imprimés, mais *déformation qu'accompagne une lente transformation*.

Pour dire un mot de la forme donnée à la grammaire de M. N., nous regrettons de n'y avoir pas trouvé une introduction un peu plus étendue, où l'auteur se serait attaché à recueillir succinctement tous les faits et toutes les observations de nature à intéresser les lecteurs. Des tableaux synoptiques, qui manquent à peu près totalement, auraient été aussi de quelque secours et auraient ajouté un nouveau mérite à un ouvrage très-estimable d'ailleurs.

Nos critiques n'offenseront pas M. Nœldeke qui unit tant de modestie à tant de savoir. Nous joignons volontiers nos félicitations à celles qu'il a déjà reçues.

Sa grammaire est exécutée avec autant de méthode que d'érudition. Nous aurions préféré lire une œuvre du même genre sur le *chaldéen littéral*, où il y a encore beaucoup d'inexploré et d'inexpliqué; mais la grammaire du néo-syrien servira peut-être à résoudre des difficultés embarrassantes, surtout, si les missionnaires et les savants, qui pourront aller plus tard dans ces pays suivent les indications de l'érudit allemand. Nous avons l'espoir que les observations de M. Nœldeke seront favorablement accueillies, que ses vœux seront pris en sérieuse considération, et ses conseils mis en pratique. La science y gagnera.

P. MARTIN.

---

22. — **Sénac de Meilhan et l'intendance du Hainaut et du Cambrésis sous Louis XVI**, par Louis LEGRAND, docteur en droit et docteur ès-lettres, avocat. Paris, Thorin, 1868. In-8°, 486 pages. — Prix : 6 fr.

Dès l'abord, une chose surprend dans ce livre : c'est l'absence de tout index et de tout appareil scientifique. Comment une étude qui se présente sous le titre énoncé ci-dessus, une thèse, si nous ne nous trompons, a-t-elle pu se concevoir dépourvue de moyens de contrôle et d'instruments de recherches? Les pièces historiques qui en forment la base (la plupart sont inédites) ne devaient-elles pas être réunies au moins sous forme d'analyses dans un ordre méthodique, chronologique ou autre. La lecture de l'ouvrage fait voir pourquoi M. Legrand s'est dispensé de ce soin; il cite, au cours de son travail, les sources où il a puisé; il rapporte, même très-souvent *in extenso*, dans le corps de ses récits, les documents qui lui ont servi de guide. Mais la réflexion aurait dû lui venir que cela ne suffit pas; après avoir lu un livre, on peut avoir besoin, longtemps après, d'y recourir. Quant à l'absence de tout index (noms de lieux, noms de personnes, faits principaux, etc.), rien ne supplée à cette lacune et elle nous paraît sans excuse.

C'est d'ailleurs un sujet d'étude heureusement choisi que la thèse de M. Legrand. Parmi les derniers intendants qui ont administré l'ancienne France, Sénac est certainement un des plus remarquables; des diverses provinces, le Hainaut est (avec ou après le Dauphiné, la Provence, la Bretagne, la Franche-Comté et le Parisis) une de celles qui offrent le plus d'objets d'observations historiques pendant les années qui précédèrent la Révolution et dans les jours où elle se fit.

La biographie de Sénac, qui occupe les cent premières pages du livre de M. L., est à proprement parler un morceau distinct plutôt que la préface de l'ouvrage. Elle est à peu près inutile à l'intelligence de ce qui suit et ne prépare point au spectacle des mesures administratives exposées ailleurs. Loin de là! le rôle de Sénac, loué peut-être outre mesure dans la première partie, est au contraire dans la seconde l'objet de critiques très-vives. Le démenti que M. L. se donne ainsi lui-même prouve sa sincérité; mais il déroute le lecteur et semble indiquer qu'un examen plus approfondi aurait permis à M. L. de réviser ses idées, d'en éliminer quelques-unes et de les réduire à une sorte d'unité.

Les matériaux de la *biographie* de Sénac sont, outre ses ouvrages (Mémoires d'Anne de Gonzague, Considérations sur l'esprit et les mœurs, Considérations

sur les richesses et le luxe, l'Émigré, Du gouvernement en France avant la Révolution, etc.), la Correspondance littéraire (Grimm), la Correspondance de Voltaire, les lettres de Mirabeau à Lamarck, celles de madame de Créqui à Senac (authent.), celles de madame du Deffand (Sainte-Aulaire), et quelques mémoires du XVIIIe siècle. M. L. y a joint un certain nombre de renseignements fournis par des correspondants (p. 26, 54, 63, 68, 78, 93) ou puisés soit aux archives de Valenciennes (B. 61, p. 44), soit à celles de Paris (T. 267, Émigrés, p. 47), soit au cabinet des estampes (Bibl. imp. p. 45). Il a fait aussi un judicieux emploi des *Causeries du lundi* (p. 39, 89). Peut-être eût-il dû s'abstenir, faisant œuvre scientifique, de s'appuyer sur l'autorité du dictionnaire Chéruel (p. 18) et de réfuter M. de Lescure (p. 10).

A l'instar des biographes, M. L. admire beaucoup l'homme dont il a écrit la vie. Certes personne ne le blâmera de louer Sénac aux dépens du *plat compilateur* Soulavie (p. 77). Mais quand il le compare à Pascal, à Vauvenargues, et qu'il le met au-dessus de Duclos (p. 56), il commet péché d'enthousiasme. Entre ces hommes-là et Meilhan, il y a place pour bien des écrivains distingués. Les réflexions de M. L. ne se recommandent d'ailleurs point par une grande originalité; elles sont souvent faibles et tournent aisément au lieu commun. Citons à titre d'exemple cette naïve pensée : « Quel malheur qu'elle (la société » du XVIIIe siècle) n'ait pas su être plus retenue et qu'elle ait tant fait contre » l'autel et le foyer! Car enfin on ne peut fonder une patrie honnête et forte » que sur de viriles convictions et des mœurs sévères » (p. 20).

Il est aussi superflu qu'il serait long de résumer ici, même dans les plus étroites limites, la vie administrative et littéraire de Sénac de Meilhan. Un trait recueilli par M. L. dans Craufurd nous paraît toutefois mériter une mention particulière. « Parmi les différents matériaux remis à Sénac pour composer l'histoire de » Russie, j'ai vu, dit Craufurd, une cinquantaine de pages *in-folio* écrites entiè- » rement de la main de Catherine II » (p. 84). Ce souvenir n'est pas dénué d'intérêt pour la solution des questions d'authenticité que soulève la publication des Mémoires de l'impératrice de Russie (Herzen).

La seconde partie de l'ouvrage de M. L. comprend elle-même deux études distinctes, relatives l'une au Cambrésis, l'autre au Hainaut. Dans chacune d'elles est successivement exposée l'organisation du pays antérieur à l'administration de Sénac, l'amélioration apportée par ses soins à cette situation, puis la création des assemblées provinciales (1787), celle des assemblées *consultative* et *provisoire* du Hainaut (1787), des *États* du Hainaut (1788-1789), enfin la suite des opérations électorales et des débats politiques qui précédèrent la réunion des États généraux. L'analyse des vœux des trois ordres, l'examen des prétentions et des doléances particulières de la ville de Valenciennes, et un coup d'œil sur les derniers jours de l'ancien régime dans le Hainaut et le Cambrésis, forment la conclusion du volume.

Les sources sont pour la seconde partie du travail de M. L., comme pour la première : 1° les œuvres de Sénac, 2° les archives publiques ou privées (*Paris*, collection dite de Camus, ancienne cote B III, 19, 41, 128, 152, et fonds des

Généralités, H, 730-35; *Saint-Amand*, AA, 8; *Lille* et *Quesnoy*, sans indication; *Valenciennes*, Bibl. ms. 585, 663, 664, Archives, B 51 et 61, D 647-649, F 7, G 283, 1599, H 60), 3° les communications orales ou écrites de personnes encore vivantes (p. 120, 141, 184, 286, 368, 433), 4° certains mémoires et des correspondances. L'auteur a tenu compte dans une sage mesure de l'essai de M. Chassin (Génie de la Révolution) et des publications de M. Antonin Proust (Archives de l'Ouest, p. 313-315). Ses recherches sont donc très-sérieuses et doivent être regardées comme complètes. Il a même pour un point recouru aux Archives du ministère de la guerre (p. 145). Ce n'est pas sans quelque effort, à cause de l'incurie critiquée plus haut, que nous en rassemblons les preuves sous les yeux du lecteur.

Un livre tel que celui de M. L. embrasse trop de détails pour nous permettre d'en présenter l'analyse. Nous voudrions dire seulement quelques mots sur les lumières qu'il apporte à l'étude, encore embryonnaire [1], de l'administration des intendants, et sur certains points de l'histoire générale ou locale au XVIIIe siècle.

M. d'Arbois de Jubainville définit les intendants « des administrateurs [2] ». Leurs fonctions, ajoute-t-il, différaient essentiellement de celles du *præses* romain, du comte mérovingien et du bailli, en ce que ceux-ci réunissaient entre leurs mains deux ou trois pouvoirs, tandis que les autres n'eurent qu'exceptionnellement des attributions judiciaires et militaires. La séparation des diverses autorités qui composent la puissance sociale fut donc consacrée, d'après M. d'Arbois, et définitivement introduite dans la constitution monarchique par la création des intendants. Il les regarde comme les protecteurs actifs et désintéressés des populations.

Cette appréciation est conforme à celle de Sénac de Meilhan. Dans une page où il expose le rôle de ces magistrats, il dit : « Leur autorité était un frein [3] » opposé aux entreprises du pouvoir judiciaire et aux abus du pouvoir militaire » confié aux commandants de troupes » (p. 102). Tel est bien en effet l'objet que Richelieu s'était proposé d'atteindre. Mais tel ne paraît pas avoir été le jugement de nos pères, au moins dans le Hainaut et le Cambrésis.

A Valenciennes, en 1789, on demande énergiquement la suppression des intendants, « qui sont des espèces de despotes épars dans les provinces » (p. 433). Ils avaient, disait-on, accru démesurément leurs pouvoirs au moyen d'abus sans nombre; en matière d'impôts, au moyen de la capitation qui était

---

1. 2. Voy. l'Introduction de M. d'Arbois de Jubainville à l'Inventaire des archives de l'Aube (notamment p. 9 et 10).

3. Sénac est encore plus explicite dans une page où, faisant, il est vrai, son propre éloge, il dit des intendants au XVIIIe siècle : « On trouverait dans la correspondance de » la plupart de ces magistrats des plaidoyers éloquents *en faveur des peuples*, étayés de » connaissances de détails qui manquaient aux Parlements. » En revanche, il reproche à ceux du temps de Colbert d'avoir été les agents complaisants de *la plus odieuse fiscalité* et du *plus barbare despotisme* (p. 147). Et il signale à l'appui la correspondance de ce ministre. Au moment où se publie cette correspondance, l'opinion de Sénac est peut-être bonne à rappeler.

arrivée dans la répartition à excéder la demande du Roi, partant à placer l'agent du Souverain au-dessus de son maître (p. 434); en matière militaire, au moyen du rachat arbitraire des corvées qui faisait retomber sur quelques-uns les charges de tout le monde (p. 436); en matière d'administration, au moyen de l'absorption de la gérance municipale (p. 435); en matière judiciaire enfin, au moyen d'empiètements consacrés par des arrêtés du Conseil (p. 435).

Véritable émanation du Conseil d'État, d'où ils sortaient presque tous et où ils rentraient souvent, les intendants représentaient en effet particulièrement ce corps. Bien qu'ils fussent subordonnés aux divers Secrétaires d'État, surtout au contrôleur général, ils ne se rattachaient pas par un lien uniforme à un département ministériel. Un assez grand nombre d'entre eux (c'était le cas de Meilhan) dépendaient du ministre de la guerre. Leur tendance devait donc être de faire prévaloir l'esprit qui dominait au sein du Conseil : haine des libertés provinciales, locales et individuelles, engouement pour le régime protecteur à outrance. Et phénomène digne d'attention! lorsque le courant contraire pénètre dans les régions supérieures de l'autorité centrale, ils engagent contre elle une lutte sourde, passive; ils accumulent contre les intentions libérales du Ministère et du Roi des difficultés imaginaires; ils défendent pied à pied le terrain du despotisme administratif; après la réunion des États généraux, ils quittent[1] presque tous leurs postes (p. 469), sans attendre les décisions de l'Assemblée : semblables à des joueurs qui jugent la partie perdue.

Tel est le spectacle que présente l'administration de Sénac de Meilhan à Valenciennes.

S'agit-il d'accroître le droit de contrôle des États du Cambrésis sur l'établissement et le vote des impositions (1777), Sénac jette un cri d'alarme. Cambrai, dit-il, n'est pas véritablement pays d'États. La mesure projetée est une révolution qui investira l'archevêque de la puissance souveraine (p. 157 et 160). Le roi passe outre, et en fait son autorité ne souffre aucune atteinte (p. 158). Battu, l'intendant se rejette dans les petites tracasseries; il envoie directement aux Communautés les états budgétaires qui doivent préalablement passer sous les yeux de l'Assemblée (1779); il lui écrit sous une désignation qui l'amoindrit. Il faut que les États réclament (p. 174). La ville de Valenciennes entre-t-elle dans une lutte peu raisonnable avec l'Assemblée provisoire du Hainaut, Sénac soutient ses prétentions (p. 193, 204). Vaincu encore, il se rabat sur l'obligation de défendre les attributions de son emploi (p. 211). Il exploite dans le même sens le conflit du Parlement de Flandres et des États du Cambrésis au sujet de la juridiction d'appel en matière de répartition (p. 172). Contraint de subir l'établissement des États du Hainaut, il s'efforce d'entraver leurs travaux; il leur oppose les rivalités du Parlement et des villes (p. 250, 254). A bout d'expédients, il propose enfin au ministère d'altérer les procès-verbaux, de supprimer

1. Leur position avait été rendue fort difficile, au moins dans les pays frontières, M. L. le reconnaît, par une fausse mesure de Necker, qui, en prohibant l'exportation des grains, avait tué le crédit et arrêté le recouvrement des impôts (p. 463-465).

les passages qui auraient pour conséquence « de mettre sous les yeux du dernier » contribuable l'énumération et l'ensemble des impositions », notion, ajoute-t-il, éminemment dangereuse (p. 251). « Perverti par l'usage d'un pouvoir sans con- » trôle, » observe M. L., il courait ainsi au devant d'un échec que lui infligea la loyauté du Roi (p. 252). La conception de ce subterfuge sied d'ailleurs bien à l'esprit railleur de l'homme qui, dans un discours d'apparat, avait émis cette théorie moqueuse : toutes les concessions de nos rois sont nées des besoins du fisc (p. 214).

Pris à ses propres piéges, l'intendant qui avait éveillé contre la province la jalousie de la ville principale, reçut à son tour les assauts du corps privilégié de Valenciennes (p. 287-291). Cette fois il obtint gain de cause; mieux que personne il connaissait, à l'usage, le défaut de la place. Dans une circonstance plus importante, et à diverses reprises, ses manœuvres furent moins habiles ou moins heureuses. Au duc de Croy, que les États du Hainaut avaient choisi pour président, et dont Sénac redoutait l'influence non moins que celle de l'archevêque de Cambrai, l'intendant fit une guerre aussi infatigable que ténébreuse. Après avoir inutilement fait surgir la candidature rivale du comte de La Marck, stratagème déjoué par le duc avec beaucoup de noblesse (p. 270), il contrecarra ouvertement ou en secret la plupart des projets et des idées du président des États. La correspondance administrative dépouillée par M. L. prouve que l'effet de ces tentatives fut mauvais pour Sénac auprès des ministres. Loin de prendre créance à ses rapports, les bureaux consultaient Croy. « M. l'intendant, y » écrivait-on au duc, paraît n'avoir en ces matières que des notions incertaines » (p. 270), ou « Il faut que M. l'intendant ignore la constitution du Languedoc » pour avoir avancé... » (p. 268). Et comme l'intendant se prévalait d'une certaine agitation des esprits pour ajourner, sinon empêcher l'ouverture des États, il s'attirait cette réponse de Necker : « Hé! monsieur, pourquoi les » Assemblées seraient-elles plus dangereuses chez vous qu'ailleurs ? S'il y a des » inquiétudes, employez votre zèle à les calmer » (p. 291). Tout cela n'empêchait pas Sénac d'adresser en public les compliments les plus flatteurs au duc de Croy sur son désintéressement, ses lumières et ses vertus; et ces témoignages ne l'empêchèrent pas davantage de reprocher plus tard (dans l'*Émigré*) à ce malheureux prince d'avoir fait le démagogue (p. 224) : commune et ordinaire loyauté des hommes politiques qui excite la naïve indignation de M. Legrand.

Au point de vue des intérêts locaux, Sénac de Meilhan exécuta certaines entreprises qui lui valurent la reconnaissance de ses administrés (notamment ouverture ou achèvement de canal, construction ou réparation de casernes, liquidation des dettes municipales, etc. Voy. chap. II, p. 127). Accusé plus tard indirectement à propos d'un de ces travaux, il n'eut pas de peine à se justifier (p. 393).

Parmi les traits incidemment recueillis par M. L. quelques-uns nous paraissent utiles à signaler.

En vertu d'un arrêt du Conseil du 4 novembre 1780, et malgré les observations de Sénac, les communaux du Cambrésis furent partagés entre les habi-

tants par feux, prélèvement du tiers préalablement fait au profit des seigneurs et de la portion nécessaire à l'extinction des dettes. Les lots non mis en culture par les détenteurs au bout de trois ans devaient rentrer dans la communauté. Ils passaient par ordre d'ancienneté à une nouvelle famille, à mesure des extinctions (p. 179, 180). C'était une véritable loi agraire, suivant la judicieuse remarque de M. L., avec l'aggravation d'un profit choquant pour la noblesse, qui échangeait de maigres cens contre un plein droit de propriété.

D'après les évaluations de Sénac, les possessions des gens de main-morte étaient dans le Cambrésis, à la veille de la Révolution, dans la proportion de 14 sur 17. Il estimait leurs revenus à six millions au moins. Ceux du Roi et du duc d'Orléans y montaient à 500,000 livres (p. 309).

La qualité de seigneur terrien était requise pour figurer dans l'ordre de la noblesse aux États, mais non celle de français (p. 296), de sorte que trois gentilshommes belges prirent part aux opérations électorales du bailliage d'Avesnes et même à la rédaction du cahier (p. 338).

Dans le bailliage du Quesnoy, il y eut le 15 avril 1789 une scène d'épanchement entre les trois ordres, au milieu de laquelle la noblesse déclara par l'organe de son président, le duc de Croy, renoncer à tous ses priviléges pécuniaires, sorte de répétition des attendrissements du 4 août (p. 352, 353). Les réguliers, unis au haut clergé, protestèrent dans le même bailliage contre les dispositions du réglement, qui donnait sur eux aux curés une supériorité numérique, hors de proportion avec les contributions (p. 354, 355). Ces plaintes, qui se produisirent également à Avesnes (p. 356), furent, on le sait, à peu près générales dans toute la France. Il est certain que les curés ont eu un rôle décisif dans la Révolution, en entraînant leur ordre du côté du tiers-état.

Un article des doléances particulières nous apprend un détail curieux au sujet de l'organisation de la poste. Une lettre payait six sous de Valenciennes à Paris, et sept sous six deniers de Paris à Valenciennes (p. 436). Le trajet sans doute n'était pas plus onéreux dans un sens que dans l'autre. Faut-il voir sous cette anomalie la trace d'établissements postérieurs l'un à l'autre, ayant pu recevoir en conséquence des tarifs différents?

Les mêmes doléances réclament la suppression des octrois de toutes les villes (p. 437).

Il nous reste à formuler quelques critiques.

De quelque province de France qu'il s'agisse, la difficulté est grande d'exposer avec clarté, justesse et précision les vœux des trois ordres en 1789. La plupart d'entre eux ont usé de l'indépendance absolue qui leur appartenait; ils ont procédé à leur guise dans la rédaction de leurs cahiers. Les analyser tels qu'ils se présentent est une méthode peu favorable aux études. C'est celle qu'a suivie M. L.; il s'est condamné ainsi à des redites nombreuses. En outre, il ne donne de cette façon aucun point de repère, d'où beaucoup de tâtonnements et d'incertitudes dans les recherches. Aussi s'est-il vu obligé de rejeter lui-même en bloc comme fastidieuses certaines doléances (p. 420). En formant de grandes divisions de matières, en ouvrant par exemple des chapitres intitulés : finances,

guerre, religion, justice, etc., M. L. eût été plus net et plus instructif. Il en avait le modèle tout tracé sous les yeux dans le cahier de Valenciennes, qui est conçu sur le plan recommandé par nous, et dont l'examen fort bien fait par M. L. (p. 421) échappe exceptionnellement à nos reproches.

M. L. a joint aux doléances générales celles qu'envoyèrent six cultivateurs d'Onnaing en juin 1789 « du fond de leurs chaumières ». Ces vœux, qui se rapportent surtout à la culture des champs, émettent au nombre de leurs *desiderata* la prétention que chaque agriculteur soit réduit à la portion de terre qu'il peut personnellement exploiter (p. 445). C'est la loi du maximum agraire proclamée par de braves gens qui se croyaient très-ingénieux, paraissent fort honnêtes, et arrivent du premier bond, suivant l'expression de M. L., « au com- » munisme le plus effréné. » Mais cette erreur, qui provient de l'ignorance générale parmi les populations rurales, alors comme aujourd'hui, dans les matières économiques, est beaucoup plus fréquente dans les cahiers que ne le pense M. L. Les vœux de paysans sont également bien moins rares qu'il le présume (p. 444). Ils nous sont parvenus presque au complet pour la Provence notamment et les villages qui composent le département de la Seine et en partie ceux de Seine-et-Oise et Seine-et-Marne. Le livre de M. Chassin aurait pu éclairer là dessus M. Legrand.

Enfin l'auteur, dont le jugement ne manque ni de fermeté ni de précision, se laisse trop souvent aller à des pensées maladroites par la forme ou le fond. Quand parlant de la séparation nécessaire de l'Église et de l'État, il ajoute que « l'Église est faite pour rester vierge », l'expression paraît forte (p. 412). Il en va de même de « la finasserie insidieuse des avocats » qu'il reproche ailleurs à certaines gens (p. 350). Le ton politique est naïvement déclamatoire : « Comme » le contrôle de la publicité, s'écrie M. L., inspire tout de suite de la pudeur » aux gouvernants ! » (p. 215 et surtout les Conclusions). De ces remarques, il résulte ou que l'auteur est encore jeune ou qu'il a écrit un peu vite, ce qui dans l'un et l'autre cas n'est que péché véniel.

En revanche et en somme il a composé un ouvrage substantiel et véritablement utile. Avec un peu plus d'expérience, il lui eût facilement imprimé un caractère tout à fait scientifique. Bien supérieur en cela à des études incomplètes et hâtives telles que celles de M. de Lavergne, dont il relève en se jouant les erreurs (p. 154, 192), le travail de M. L. doit être placé à côté de celui de M. de Tocqueville (*L'ancien régime et la Révolution*). Par une sorte de divination, où il faut bien reconnaître l'éclair du génie, ce grand penseur a nettement dépeint l'état de nos provinces à la veille de la Révolution, tel que l'étude des documents l'a fait voir à M. L. pour le Hainaut et le Cambrésis, et à nous-même pour toute la France. M. L. exprime en excellents termes l'admiration que lui inspire la sagacité de M. de Tocqueville (Avant-Propos). Qu'il nous soit permis de joindre notre voix à la sienne. Nous recommandons aux historiens le spectacle de ces luttes incessantes de ville à ville, de magistrat à magistrat (nul pays, il est vrai, ne fut plus fécond en querelles de ce genre que ceux dont

M. L. a décrit l'organisation), qui épuisent[1] sans but, sans résultat, les cœurs et les intelligences; de toutes ces rivalités de clocher, en un mot (p. 309), en vertu desquelles, sans souci du bien public, il faut qu'Avesnes, Le Quesnoy, soient les égaux de Valenciennes, que Valenciennes l'emporte sur le Hainaut, que l'Intendance domine les États, que Sénac passe avant Croy, qu'un conseiller de bailliage soit désigné député comme ayant l'*accessit* (historique, p. 341). Au fond, le livre de M. L. n'est que le récit authentique d'une guerre administrative acharnée.

H. Lot.

VARIÉTÉS.

Les autographes de Madame de Maintenon.

Au mois de janvier 1868, la *Revue critique* annonçait les doutes qui s'étaient produits à propos des autographes, appartenant alors à M. le duc de Cambacérès, dont s'était servi M. Lavallée pour composer le quatrième volume de sa *Correspondance générale de Madame de Maintenon*.

« M. Lavallée, disions-nous, ayant exprimé au commencement de sa publi-
» cation le regret d'avoir à publier une partie de cette correspondance d'après
» le texte altéré par La Beaumelle sans pouvoir consulter les originaux, appa-
» remment perdus, son vœu à peine exprimé fut, paraît-il, entendu, » et un adroit faussaire (c'était l'avis de M. Grimblot) fabriqua ces autographes pour la circonstance. Il nous sera bien permis de faire remarquer ce *paraît-il* et de dire que nous avions craint de nous engager entièrement. Nous ne voulons pas dissimuler toutefois qu'un certain empressement nous portait à accueillir avec une curiosité approbatrice de telles enquêtes, et cela s'explique. Ce sont nos ennemis déclarés, ces entrepreneurs de faux et de mensonges qui infectent le champ de l'histoire, et ils sauront du moins que la critique est désormais, à leur endroit, tout attentive et éveillée. Nous avons annoncé avec empressement les doutes relatifs à la correspondance de Madame de Maintenon; nous avons même qualifié d'*exacte* la brochure de M. Grimblot, parce qu'elle s'appuyait exactement en effet sur les seuls documents qui fussent dans le domaine public, sur les lettres que M. Lavallée publiait comme identiques aux documents originaux. S'il en était ainsi, assurément ces documents ne pouvaient pas être authentiques.

Depuis, les autographes en question, que possède aujourd'hui l'archive du château de Mouchy, nous ont été montrés. Ce sont trois in-folio reliés certainement au XVIIIe siècle. Sur chaque feuillet, évidé intérieurement, chaque lettre repose, collée par l'extrémité de ses marges. Nous n'avons nulle tentation de dépasser les limites de notre compétence en discutant l'âge du papier, de l'encre, etc. Cette sorte d'enquête, souvent importante, il est vrai, quelquefois

---

1. En quarante ans la population de Valenciennes diminua d'un tiers. De 30,000 habitants qu'elle avait en 1740, cette ville était tombée en 1780 à 20,000 (p. 131).

décisive, est ici parfaitement superflue. Outre que le premier aspect, les tranches dorées, l'entière ressemblance de l'écriture avec les originaux les plus autorisés de nos dépôts publics, sont ici à l'unisson, nous rappellerons simplement que la thèse de la critique a été que ces autographes avaient été fabriqués pour répondre au vœu de M. Lavallée, c'est-à-dire il n'y a pas plus de quatre ou cinq ans. Or, avant de passer, tout récemment, dans l'archive du château de Mouchy, ces manuscrits appartenaient à M. le duc de Cambacérès, qui les tenait de son oncle l'archichancelier, lequel les avait achetés pendant la Révolution, probablement à la suite du pillage de l'hôtel de Noailles : leur retour dans la famille de Noailles est une sorte de restitution toute délicate. Cette provenance, que nul ne contestera, suffit déjà à notre thèse adverse. Tant pis pour ceux qui ne comprennent pas que, dans cette occasion, comme dans une occasion précédente, la simple vue du raisonnement logique vaut les lunettes de la menue expertise.

Maintenant comment s'explique l'erreur de la critique? De la façon la plus naturelle. Ces lettres de Madame de Maintenon, parfaitement autographes, ne sont pas datées en général, ou ne sont datées que très-incomplétement : les millésimes surtout manquent presque toujours. Il y a bien, sur les manuscrits, des chiffres d'années, mais ajoutés après coup et d'une main visiblement plus moderne. M. Lavallée a eu le très-grand tort d'insérer ces dates entières dans son édition, quelquefois en les modifiant, mais sans avertir jamais ni d'aucune façon qu'elles ne font pas partie des textes originaux. Ces dates sont fort souvent erronées; de là les objections très-fondées que suscite l'étude de la correspondance telle qu'elle a été en dernier lieu publiée.

Habent sua fata libelli. Nous souhaitons que les trois volumes du château de Mouchy n'aient plus d'aventures à subir. Voici en tout cas à quels signes on les reconnaîtrait. Ils sont reliés en pleine basane fauve, aux tranches rouges, avec ce titre au dos : *Recueil de lettres.*

Le premier volume contient 155 lettres, au comte d'Ayen, puis duc de Noailles, et 312 feuillets. — Le second a 179 lettres et 264 feuillets. Il offre au feuillet 5 ce titre peu juste : *Lettres générales* (*sic*); suivent des *Lettres à M. l'Evesque comte de Chaalons*, puis des *Lettres à Mgr. l'archevesque de Paris*, ce qui équivaut à dire que toutes les lettres contenues dans ce volume sont adressées au cardinal de Noailles, d'abord évêque de Châlons, puis archevêque de Paris. Il y a seulement, au milieu de ces documents tous émanés de Madame de Maintenon, une lettre, en minute non signée, du cardinal de Noailles à elle adressée. C'est dans ce second volume, au revers du feuillet 74, que se trouve le chiffre destiné à cette correspondance. La Beaumelle non-seulement s'en est servi dans ses transformations habituelles, mais il l'a transcrit à part et tout entier, fort exactement, page 27 du quatrième volume de ses *Lettres de Madame de Maintenon, Nouvelle édition*, 1758, in-12. Ce même chiffre, M. Lavallée, qui l'avait dans la Beaumelle, qui le retrouvait dans ce volume autographe, l'a méconnu au point de supprimer dans son édition ces signes, pour lui inintelligibles, ou bien, s'il les laissait subsister, de mettre en note : « Je n'ai nul moyen de traduire. » — Le

troisième volume enfin comprend 125 lettres et 299 feuillets, plus le premier feuillet qui est blanc et non paginé; ne méprisons pas, en pareilles enquêtes, les pages blanches : on sait trop de quel prix elles sont, ces feuilles d'ancien papier. Au premier feuillet on lit ces mots : *Lettres sur l'archevesché de Paris.* Au feuillet 42 : *Lettres sur le quiétisme à l'Ev. de Chalons.* Au verso du feuillet 217 est une lettre de Louis XIV à Pontchartrain, de Fontainebleau, 5 octobre 1707.

Au feuillet 244 commence une série intitulée : *Lettres concernant M. l'Evesque de Chartres;* au 178 : *Affaires du Jansénisme et du Port-Royal;* au 235 : *Lettres sur le livre du P. Quesnel;* au 244 : *Lettres concernant M. l'Ev. de Chartres et autres diverses.*

Il y a beaucoup de preuves que La Beaumelle a eu communication de ces papiers. Par exemple, une lettre datée du 24 septembre, adressée au cardinal de Noailles, et placée dans le troisième volume manuscrit au feuillet 205, offre, après la cinquième ligne, trois lignes biffées, puis surchargées, comme pour les rendre absolument illisibles, par des traits affectant la forme tantôt de chiffres et tantôt de lettres. Or La Beaumelle a bien soin, à la page 284 du même quatrième volume de ses *Lettres* que nous avons déjà cité, de noter ces « trois lignes rayées, » ce qui ne l'empêche pas ensuite de reproduire le document avec ses altérations accoutumées. Heureux le lecteur et l'historien quand il ne va jusqu'à inventer de toutes pièces des séries de lettres qui faussent entièrement l'histoire; M. Lavallée a rendu un grand service en démontrant ces falsifications.

Ce n'est pas ici notre sujet de montrer quel système a suivi La Beaumelle dans sa double publication des *Mémoires sur Madame de Maintenon* et des *Lettres.* Une seule chose nous importait; c'était de constater que les autographes sur lesquels a été composé le quatrième volume de la *Correspondance générale* publiée par M. Lavallée sont parfaitement authentiques, qu'assurément ils n'ont pas été fabriqués pour la circonstance, mais qu'en général on ne doit compter pour rien les dates, surtout les millésimes reproduits dans le volume du nouvel éditeur. Ces indications, dans le plus grand nombre de cas, n'émanent pas de Madame de Maintenon. Cela dit, et cette courte démonstration une fois donnée, toutes les objections contre la valeur des documents tombent à l'instant. Il reste au compte de l'éditeur, M. Lavallée, un reproche et un hommage. On regrette que la fatigue ou la maladie lui ait fait publier imparfaitement ce quatrième volume, où les dates sont si fâcheuses et le texte même quelquefois peu scrupuleusement rendu; mais on se confirme à reconnaître qu'il ne s'est pas laissé abuser, dans le cours d'un travail si long et si épineux, par des documents apocryphes; le premier au contraire il a démontré toutes les contrefaçons de La Beaumelle, et il a de la sorte rendu un service éminent aux études historiques.

A. GEFFROY.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen, hergg. von L. HERRIG (Braunschweig, Westermann). T. XLIII, 2e cahier.

P. 129. BRANDSTÆTER. *Les nouveaux gallicismes dans notre littérature; étude patriotique.* Travail intéressant consistant en un glossaire des gallicismes introduits dans l'allemand depuis la fin du siècle dernier, et en une introduction où le point de vue national domine le point de vue purement historique. L'auteur semble oublier que l'emprunt de mots et de locutions françaises est un fait commun à toutes les langues européennes et est l'inévitable effet d'une cause générale qui n'a pas été sans amener à d'autres égards de bons résultats. Le français est resté en général plus à l'abri des importations du dehors, mais c'est qu'aussi la France s'est jusqu'à présent trop peu intéressée au mouvement littéraire de l'etranger. — P. 175. VON REINSBERG-DÜRINGSFELD. Le dialecte du *Burggrafenamt* (partie du Tyrol). — P. 185. BRAKELMANN, *Appendice critique au mémoire sur les Chansonniers français,* réponse aux observations dont un précédent travail de M. Br. a été l'objet ici même (1868, n° 24). Nous n'éprouvons pas le besoin de nous défendre. — P. 194. *Bibliographie. Das älteste Faustbuch; Worgeheuer Abdruck d. editio princeps des Spies'schen Faustbuches vom Jahre* 1587... von Dr Aug. KÜHNE (Zerbst, Luppe). — BEIGEL, *Zur Physiologie der deutschen Sprach-Elemente.* Erlangen, Enke, 1867 (M. Lücking critique et le plus souvent combat un grand nombre des idées de l'auteur). — FRITSCHE. *Molière-Studien* (M. Brandstæter porte comme nous l'avons fait, *Rev. crit.*, 1868, art. 180, un jugement très-favorable sur cet ouvrage, tout en le rectifiant sur un assez grand nombre de points de détail. — Suivent les comptes-rendus de dix programmes universitaires.

ERRATUM. — C'est par erreur que la notice des *Jahrbücher für Kunstwissenschaft* a été insérée dans notre dernier numéro avant que l'épreuve en eût été corrigée. L. 7, *Brecetano,* l. Brentano. — L. 11, 1548, l. 1348. — L. 17, COUZE, l. CONZE. — L. 18, *Nigrenius,* l. *Nigrinus.* — L. av. dern., HOLZSCHUTER, l. HOLZSCHUHER. — Nous voulions aussi ajouter que les assertions de M. Waagen, telles que nous les avons présentées, traduisant ses propres paroles, ne sont pas d'une entière exactitude. D'abord les travaux de M. W. ont été plus d'une fois cités en France, notamment par M. L. de Laborde (voy. l'appendice aux Évangiles p. p. Curmer, pp. 82-3, 94, 125); ensuite M. W. lui-même, parlant dans ses *Künstler und Kunstwerke in England* de la miniature du poëte Rogers, détachée comme on sait du livre d'heures d'Etienne Chevalier dont un fragment considérable est à Frankfort, constate que Passavant en avait déjà reconnu l'origine.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique.* Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Acta Sanctorum quotquot toto orbe coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur, ex latinis et græcis, aliarumque gentium antiquis monumentis collecta ac digesta, illustrata a J. Hiltingo, C. Suyskeno, J. Periero, J. Cleo. Edit. noviss. curante J. Carnandet. Septembris. T. 7. In-fol., 987 p. Paris (lib. Palmé).

Büchting (A.). Bibliotheca pathologica et therapeutica, oder Verzeichniss aller auf dem Gebiete der Pathologie und

Therapie in den letzen 20. Jahren 1848-1867 im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher und Zeitschriften. Mit Ausschluss d. sogenannte populæren Litteratur. Mit e. ausf. Sachregister. In-8°, 91 p. Nordhausen (Büchting). 1 fr. 65

—— Bibliotheca pharmakologica et toxicologica, od. Verzeichniss aller auf dem Gebiete d. Arzeneimittellehre und Giftlehre in den letzen 20 Jahren 1848-1867 im deutschen Buchhandlung erschienenen Bücher u. Zeitschriften. M. e. a. Sachregister. In-8°, 36 p. Nordhausen (Büchting). 1 fr. 10

—— Bibliotheca praxeos medicæ, oder Verzeichniss aller in Bezug auf die Ausübung der ærzt. Kunst in den letzten 20 Jahren 1848-1867 im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher u. Zeitschriften. M. e. ausführlichen Sachregister. In-8°, 23 p. Nordhausen (Büchting). 85 cent.

Buxtorfii (J.) lexicon chaldaicum, talmudicum et rabbinicum, denuo ed. et annotatis auxit D' B. Fischer. Fasc. 9. In-4°, Leipzig (Schæfer). 2 fr.

Cæsaris (C. J.) Commentarii de bello civili von F. Kraner. Mit 2 Karten von Kiepert. 4. Aufl. v. Hofmann. In-8°. Berlin (Weidmann). 3 fr.

Corpus reformatorum. Vol. 35. In-4°. Contenant : Calvini opera, quæ supersunt omnia ; ediderunt Baum, Cunitz, Reuss. Vol. 7. Braunschweig (Schwetschke). 16 fr.

Deiters (H.). Ueber die Verehrung der Musen bei den Griechen. In-4°, 37 p. Bonn (Weber). 2 fr.

Esellen (M. F.). Geschichte der Sigambern und der v. d. Rœmern bis zum Jahre 16. n. Chr. im nordwestlichen Deutschland geführten Kriege. Mit 2 Tafeln und e. Anhange : Die Leichenfelder in Kreise Beckum betreffend. In-8°, 388 p. Leipzig (Grunow). 8 fr.

Forcellini (A.) totius latinitatis lexicon, in hac editione novo ordine digestum amplissime auctum atque emendatum adjecto insuper altera quasi parte Onomastico totius latinitatis cura et studio Prof. D' De Vit. Distr. 24-31 et Onomastici distr. 9 et 10. In-4°. Leipzig (Brockhaus).
Le fascicule, 3 fr. 40

Fœrster (E.). Denkmale deutscher Baukunst v. Einführung des Christenthums bis auf die neuste Zeit. 130. 131. Lief. Gr. in-8°. Leipzig (Weigel).
La livraison, 2 fr. 75

—— Denkmale deutscher Bildnerei und Malerei von Einführung des Christenthums bis auf die neuste Zeit. 130. 131. Lief. Gr. in-8°. Leipzig (Weigel).
La livraison, 2 fr. 75

Kiepert (H.). Ergænzungsblætter zur 1. Aufl. der Handatlas über alle Theile der Erde. 2. Lief. In-fol. Berlin (D. Reimer). 4 fr. 70

Klœden (G. A.). Handbuch der Erdkunde. III. Bd. 2. Aufl. 3. Lief. Gr. in-8°. Berlin (Weidmann). 2 fr.

Kurz (H.). Geschichte d. d. Literatur mit ausgewæhlten Stücken aus den Werken der vorzüglichen Schriftsteller. Mit vielen nach den besten Originalen und Zeichnungen ausgeführten Illustr. 4. Bd. 2-3. Lief. In-8°. Leipzig (Teubner).
La livraison, 1 fr.

Lasius (G.). Baukunst in ihrer chronologischen und constructiven Entwicklung dargestellt und erlæutert d. e. Auswahl charakt. Denkmale v. Alterthum bis auf die Neuzeit mit Rücksicht auf das Bedürfniss unserer Zeit für Bauleute, Kunstfreunde und Lehranstalten. 11. bis 16. Lief. In-fol. Darmstadt (Lange).
La livraison, 2 fr.

Luchs (H.) schles. Fürstenbilder d. Mittelalten Namens d. Vereins f. d. Museum schl. Alterthümer in Breslau herausg. 3. u. 4. Hft. In-4°, 20 p. m. 3 pl. Breslau (Trewendt). 1 fr. 35

Maehly (J.). Der Œdipus Coloneus d. Sophocles. Beitræge zur innern und æussern Kritik d. Stückes nebst e. Anh. philol. Miscellen. Gr. in-8°, 123 p. Basel (Richter). 3 fr. 40

Poetarum scenicorum græcorum Æschyli, Sophoclis, Euripidis, et Aristophanis fabulæ superstites et perditarum fragmenta ex recens. et cum prolegomenis G. Dindorfii. Ed. V correctior. Fasc. 7. In-4°, 96 p. Leipzig (Teubner). 2 fr. 75

Privilegia leges generales et statuta, facultatum specialia academiæ Marpurgensis a. 1653 promulgata. Ed. J. Cæsar. In-4°, 67 p. Marburg (Elwert). 2 fr. 75

Reumont (A. v.). Geschichte der Stadt Rom. 3. Bd. Rückverlegung d. h. Stuhls bis zur Gegenwart. I. Abth. Die Restauration. In-8°, 575 p. mit 2 Plænen. Berlin (v. Decker). 13 fr. 35

Thomas (G. M.). Belagerung und Eroberung von Constantinopel i. J. 1453 a. d. Chronik v. Zorzi Dolfin. In-8°, 45 p. München (Franz). 1 fr. 35

N° 7 Quatrième année 13 Février 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. de ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (xe et xvie siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

En vente à la librairie Mauke, à Iéna, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

R. WESTPHAL Philos.-historische Grammatik der deutschen Sprache. In-8°. 8 fr.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 4. 16 janvier (le numéro 3 ne nous est point parvenu).

Théologie. EBERT, Tertullian's Verhæltniss zu Minucius Felix (la *Revue* rendra très-prochainement compte de ce travail). — *Histoire.* RANKE, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation, 4. Aufl. (Leipzig, Duncker et Humblot; tomes 1-6 de l'édition nouvelle des *Œuvres complètes* du célèbre historien). — HIDBER, *Schweizerischer Urkundenregister* (voy. *Rev. crit.* 1868, t. II, art. 216). — *Jurisprudence.* FUCHS, *Kritische Studien zum Pandektentext* (Leipzig, Teubner). — DEGENKOLB, *Platzrecht und Miethe* (Berlin, Lüderitz; appréciation très-favorable de ce travail au droit romain). — *Linguistique. Histoire littéraire.* Διονύσιου ἢ Λογγίνου περὶ ὕψους... éd. JAHN (Bonn, 1867). — TRENDELENBURG, Grammaticorum græcorum de arte tragica judiciorum reliquiæ (voy. *Rev. crit.*, 1868, t. II, art. 157). — KORSCH, De versu saturnio (Moskau, 1868; à propos de ce livre, M. Lucien Müller (*Q. s. f. s. p.*) revient sur celui de M. Bartsch (voy. *Rev. crit.*, 1868, art. 170), et s'élève avec vivacité contre l'intrusion de la grammaire comparée dans le domaine de la métrique ancienne). — *Archéologie.* JAHN, *Aus der Alterthumswissenschaft. Populære Aufsætze* (Bonn, Marcus; recueil d'opuscules de *vulgarisation* de l'illustre philologue). — *Histoire de l'art.* PEYER IM HOF, Architektonische Aufsætze (Schaffhausen, Baader). — FRIEDERICHS, *Berlins antike Bildwerke.* I. *Die Gypsabgüsse im neuen Museum* (Dusseldorf, Buddens. En décrivant les moulages de la collection berlinoise l'auteur a réellement donné, comme le porte le second titre de son livre, des *Matériaux pour l'histoire de la plastique grecque et romaine;* ils seront utilisés dans l'*Histoire de l'art antique* qu'il annonce et où on peut s'attendre à trouver autant de science que d'indépendante critique).

N° 5. 23 janvier.

Théologie. EBERS, Ægypten und die Bücher Mose's, I (Leipzig, Engelmann; livre dont il est dit beaucoup de bien). — *Philosophie.* AVENARIUS, Ueber die beiden ersten Phasen des spinozischen Pantheismus (Leipzig, Avenarius). — *Histoire.* KRIEGK, Deutsches Bürgerthum im Mittelalter (Frankfurt, liter. Anstalt). — VON POLENZ, Geschichte des franzœsischen Calvinismus, t. V (Gotha, Perthes; ouvrage des plus importants). — *Jurisprudence.* SCHULTE, Ueber die Summa legum des Codex Gottvicensis aus dem 12. Jahrh. (Wien, Gerold). — LABAND, Die vermœgensrechtlichen Klagen nach den sæchsischen Rechtsquellen des Mittelalters dargestellt (Kœnigsberg, Hübner). — WACH, Der Arrestprocess in seiner geschichtlichen Entwickelung. I. Der italienische Arrestprocess (Leipzig, Hæssel). — *Linguistique. Histoire littéraire.* SCHLEICHER, Indogermanische Chrestomathie (Weimar, Bœhlau). — Herodiani Technici reliquiæ; collegit disposuit emendavit explicavit præfatus est Aug. LENZ. T. I et t. II, fasc. 1 (Leipzig, Teubner; l'auteur est mort avant d'avoir en entier publié son livre, qui était d'ailleurs terminé et va paraître; Lehrs l'a qualifié d'*opus admirabile*, et les index, d'après le même juge si compétent, formeront un *thesaurus doctrinæ grammaticæ veterum*). — STAMM, Ulfilas oder die neu erhaltenen Denkmæler der gothischen Sprache. 4. Aufl. besorgt von M. Heyne (Paderbronn, Schœningh). — GRIMM, Deutsches Wœrterbuch; t. IV, 2e part., livr. 1; t. V, 8e livr., deux livraisons en même temps, l'une de M. Heyne, l'autre de M. Hildebrand; cf. *Rev. crit.*, 1866, art. 57). — NESSELMANN, Ein deutsch-preussisches Vocabularium aus dem Anfange des 15. Jahrh. (Kœnigsberg, Theile).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 13 Février — 1869

Sommaire : 23. Nœldeke, la Littérature de l'Ancien Testament. — 24. Martha, le Poème de Lucrèce. — 25. Amiel, le Drapeau bourguignon de l'arsenal de Soleure. — 26. De Cherrier, Histoire de Charles VIII. — 27. Lanfrey, Histoire de Napoléon Ier, tome III.

23. — **Die altestamentliche Literatur** in einer Reihe von Aufsætzen dargestellt, von Theod. Nœldeke. Leipzig, 1868. In-8°, vij-270 p. — Prix : 5 fr. 35.

Ce volume est une collection d'articles publiés d'abord dans les *Grenzboten*. Le succès qu'ils eurent dans cette Revue fut considérable; l'auteur fut invité à les réunir, et il a pu se rendre d'autant plus facilement à ce vœu que, en réalité, ils présentent, dans leur ensemble, un tableau, succinct, il est vrai, mais complet, de la littérature du peuple d'Israël, antérieure à l'ère chrétienne.

Ce livre s'adresse au public lettré en général, et non pas seulement, comme les ouvrages connus en Allemagne sous le titre d'Introduction à l'Écriture sainte, aux personnes qui, par profession, se consacrent aux études théologiques. M. Nœldecke a dû par conséquence lui donner une forme littéraire, dont ceux-ci n'ont pas besoin, et en bannir tout l'appareil d'érudition qui est au contraire une partie essentielle des introductions. Mais le fond et l'esprit n'en sont pas moins scientifiques. Il n'est pas une seule des grandes questions qui n'y soit traitée avec une parfaite connaissance du sujet et avec une remarquable profondeur, comme on pouvait d'ailleurs l'attendre d'un des orientalistes les plus distingués de notre temps. Les lecteurs laïques y trouveront tout ce qu'il leur est nécessaire de savoir de cette ancienne littérature pour s'en faire une idée exacte, et les érudits et les théologiens de profession ne le liront pas sans intérêt, ni, il est permis de le croire, sans profit; car cet ouvrage est sans doute en un certain sens un résumé des travaux antérieurs de la critique biblique; mais il n'en est pas moins le résultat des recherches propres et personnelles d'un homme compétent en ce genre d'études.

Le cadre que s'est tracé M. Nœldeke n'embrasse pas seulement les livres contenus dans le canon juif. Il y a fait entrer, et avec raison, tous les autres écrits qui nous restent de l'ancienne littérature du peuple d'Israël. Il a eu par conséquent à tracer également l'histoire critique des apocryphes de l'Ancien Testament, ou, comme on les appelle dans l'Église catholique, des deutérocanoniques; livres dont les uns ont été composés en grec et dont les autres ne nous sont parvenus que dans des traductions en cette langue. Il n'a pas négligé de dire, en passant, quelques mots de certains pseudépigraphes qui ne sont pas sans intérêt, entre autres du livre d'Hénoch et du petit recueil de poésies connues sous le nom de psaumes de Salomon. Il a même consacré un article, et ce n'est

pas le moins curieux, à la lettre dans laquelle le Pseudo-Aristée rapporte la légende de l'origine de la version des Septante.

L'article relatif aux Prophètes est insuffisant en ce sens qu'il ne traite que du rôle et du caractère des prophètes en général, sans entrer dans l'examen des écrits de chacun d'eux en particulier. L'auteur reconnaît lui-même qu'il y a là une lacune; mais il espère la faire disparaître dans une prochaine édition. Tous les autres articles me paraissent excellents, eu égard au but que s'est proposé M. Nœldeke. On peut, sur bien des points de détail, ne pas être entièrement de son avis, et voir les choses sous un jour un peu différent. Mais en somme cet ouvrage est de nature à donner au grand public pour lequel il a été fait, une idée satisfaisante de la critique historique appliquée à la Bible, et, ce qui est peut-être le plus important, de ses procédés de discussion et de la méthode qu'elle emploie.

Michel NICOLAS.

---

24. — **Le Poème de Lucrèce**, morale, religion, science. Par C. MARTHA, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette, 1869.—Prix: 7 fr. 50.

Le travail publié par M. Martha sur le poème de Lucrèce n'a pas été entrepris au point de vue philologique ni au point de vue littéraire : M. M. n'a étudié ce monument de l'épicurisme romain qu'au point de vue de la morale. Il s'est demandé (p. xij) comment Lucrèce a prétendu trouver le repos et la paix dans la moins consolante des doctrines, dans la négation de la Providence divine et de l'immortalité de l'âme. L'étude de cette question est d'ailleurs des plus intéressantes pour l'histoire des idées morales, qui n'est pas toute la science morale, mais qui en est une partie essentielle. Il n'est pas indifférent pour le moraliste de constater comment, dans tous les temps et dans tous les pays où la conduite de la vie a été l'objet de la réflexion philosophique, on est arrivé aux mêmes conclusions en partant des principes les plus opposés.

Dans le premier chapitre M. M. développe avec beaucoup de finesse et de justesse ce que l'épicurisme devait avoir de séduisant pour un grand nombre d'âmes dans le monde grec des successeurs d'Alexandre et dans la société romaine de la fin de l'empire. Il réfute très-bien (p. 20) l'assertion hasardée de Montesquieu, à la suite de qui on a souvent répété que c'est la secte d'Épicure qui corrompit Rome. On se trompe presque toujours quand on n'assigne qu'une seule cause ou même quand on cherche à démêler les causes de l'ensemble prodigieusement complexe de faits qui constitue l'état intellectuel ou moral d'une société entière. L'enchaînement de ces faits eux-mêmes est déjà très-difficile à établir exactement. Ainsi on peut contester à M. M. que les doctrines de Platon et d'Aristote ne trouvassent pas d'adhérents au temps d'Épicure, parce qu'elles n'étaient plus à la portée de l'*abaissement et de l'indolence* générale (p. 2). Les mêmes temps sont la grande époque des mathématiques et de l'astronomie grecques. Il est du reste très-vrai que l'épicurisme est une doctrine absolument dépourvue d'élévation et de vigueur : elle est désolante de platitude. Mais cette platitude ne tenait pas entièrement au fond même des idées : elle n'est imputable

qu'à la personne du maître, qui paraît avoir été un fort honnête homme, un homme de bon sens, mais le contraire d'une âme généreuse et d'un esprit supérieur. Ce qui le prouve c'est que les mêmes doctrines, professées par un poète qui avait l'âme grande et passionnée, ont pris tout autrement de force, de fierté et de grandeur.

C'est ce que M. M. a très-bien mis en jour dans tout son livre. Il fait comprendre et même il fait voir et il fait sentir que Lucrèce ne s'est pas proposé d'autre objet que de rendre la paix à l'âme en l'affranchissant de la crainte des dieux et de celle de la mort. Car, pour Lucrèce comme pour Épicure, la physique n'a pas d'autre but que de rendre l'homme heureux, c'est-à-dire parfaitement calme. Épicure condamnait même toute recherche scientifique qui ne tendait pas directement à ce résultat (Diogène de Laërce, 78-79). Pascal après sa conversion pensait de même des mathématiques et de la physique « que c'estoit une » des preuves de la bassesse où l'homme a été réduit par le péché, de ce qu'il » pouvoit s'attacher avec ardeur à la recherche de ces choses qui ne peuvent de » rien contribuer à le rendre heureux; et il avoit accoutumé de dire sur ce sujet » que toutes ces sciences ne le consoleroient point dans le temps de l'affliction; » mais que la science des veritez chrétiennes le consoleroit en tout temps et de » l'affliction et de l'ignorance de ces sciences (Préface des *traitez de l'équilibre* » *des liqueurs et de la pesanteur de la masse de l'air,* 1663). » M. M. montre que l'épicurisme était pour Lucrèce ce que le christianisme était pour Pascal, une foi religieuse où il trouvait la consolation et la paix. Il explique très-bien comment la négation de la providence et de l'autre vie devait être un repos et un rafraîchissement pour l'âme, quand on était en face d'un culte sans moralité, et à Rome particulièrement bas et superstitieux, quand la croyance à l'immortalité de l'âme se réduisait à la vague attente de la prolongation d'une triste existence sans se lier à aucune idée de justice distributive. Ni l'idée de la divinité ni celle de l'immortalité de l'âme ne se recommandaient alors par ces caractères de précision et d'élévation morale qui aujourd'hui les rendent chères aux âmes religieuses. Le fétichisme des nègres, le paganisme de l'Hindoustan, le catholicisme superstitieux de certaines populations du midi peuvent seuls nous retracer l'image des croyances que Lucrèce a si ardemment et si justement combattues.

Lucrèce n'a traité que de la science de la nature, de la physique : il n'a touché qu'incidemment à la morale. La morale épicurienne, il faut le dire, était plate comme toutes les morales qui réduisent tout à l'intérêt bien entendu, et sophistique comme tous les systèmes qui prétendent tout dériver d'un seul principe dans la nature humaine. C'eût été pour le poète une *matière infertile et petite.* M. M. fait remarquer très-justement (p. 206) que la morale de Lucrèce est toute romaine et inspirée par la vue de désordres romains. Le poète insiste avec l'accent d'une émotion personnelle sur les maux de la cupidité et de l'ambition.

On a souvent parlé de la mélancolie de Lucrèce et « on l'a pris pour un » sceptique qui souffre de son scepticisme, en proie aux angoisses du doute, qui » aspire à des vérités que sa doctrine ne lui donne pas, qui se sent dépossédé » de ses anciennes croyances et, sans regretter précisément ce qu'il ne peut plus

» admettre, éprouve pourtant les troubles d'une raison non satisfaite (p. 338). » M. M. fait observer avec raison (p. 339) que Lucrèce, au contraire, est sur tous les points content de sa doctrine, qu'il n'en désire pas une meilleure; mais je n'admettrais pas avec lui que le poète est triste, parce que la tristesse est dans le système. Tous les esprits élevés, quelle que soit leur doctrine, n'ont jamais considéré la destinée humaine sans mélancolie. Ensuite il me semble qu'un système ne peut pas être triste par lui-même; mais chacun peut le comprendre, suivant sa disposition personnelle, dans un sens triste. Les jansénistes trouvaient que le christianisme *n'offre de tous côtés que pénitence à faire et tourments mérités :* ce qui assurément est peu consolant. L'épicurisme était certainement moins triste.

Je ne vois qu'un petit nombre d'objections à adresser à M. M. et seulement sur des points de détail. P. 25. On n'entourait de barrières que la place même frappée par la foudre (*puteal*) et non un bois entier. — P. 26. Le renseignement relatif à la mort de Lucrèce n'est pas d'Eusèbe; il a été inséré par saint Jérôme dans sa traduction de la chronique d'Eusèbe, et il est probablement tiré de la vie du poète par Suétone. — P. 96. On ne peut dire que la physique de Démocrite fut « arriérée. » C'est plutôt Aristote qui a rétrogradé. D'ailleurs les stoïciens étaient remontés aussi à une physique antérieure; mais ils ont pris celle d'Heraclite. — P. 246. Pline l'Ancien rapporte qu'Aristote composa ses ouvrages d'histoire naturelle en étudiant les animaux qu'Alexandre lui envoyait d'Asie. Mais l'histoire des animaux est très-probablement antérieure à l'expédition d'Alexandre. — P. 256. Je ne puis admettre qu'Aristote soit « le premier qui » ait établi les causes finales avec une précision scientifique. » Tout ce que l'on trouve à ce sujet dans le traité *de Partibus animalium* est pitoyable au point de vue scientifique. Au reste la doctrine des causes finales, soutenable en général, est fort difficile à établir dans le détail avec quelque sûreté. — P. 259. « Le » *grand* astronome Eudoxe. » Hipparque est le seul astronome ancien qui mérite cette épithète. — P. 263. « Démocrite, ce grand philosophe géomètre. » Je ne connais pas de texte qui atteste que Démocrite fût géomètre; et je ne sais trop ce que pouvait être alors la géométrie. — P. 274, n. 1. Les atomistes (on ne sait si c'est Leucippe en particulier) disaient qu'un vase rempli de cendre peut contenir en même temps un égal volume d'eau. Mais ce n'était pas là une expérience. Ils répétaient, et après eux Aristote, Eudème ont réfuté cette assertion, comme le faisaient souvent les anciens, sans vérifier; autrement ils auraient constaté qu'un dixième du volume de l'eau reste en dehors du vase. — P. 275. « Nous laissons aux physiciens le soin de nous dire par quel procédé les anciens » ont pu constater cette loi (que tous les corps tombent dans le vide avec une » égale vitesse). » Aristote l'avait déjà conclu de l'hypothèse du vide, et oppose même cette conclusion aux premiers atomistes qui soutenaient que les atomes tombent dans le vide avec une vitesse inégale (*De Cœlo*, IV, 2, 310 a 7). — P. 278. L'explication que Lucrèce donne du goût est évidemment insuffisante. — P. 311, 335. M. M. admet suivant une opinion très-répandue que Virgile et Horace admiraient beaucoup Lucrèce. Ils ont pu lui emprunter des expressions

(et encore je ne sais si beaucoup de ces prétendus emprunts ne sont pas des rencontres), sans l'admirer. Ensuite ils étaient tous deux épicuriens et ils ont pu développer des thèses épicuriennes indépendamment de toute influence de Lucrèce. Je ne vois pas une allusion à Lucrèce dans les fameux vers « Felix qui » potuit rerum cognoscere causas, etc. » Virgile dit : « Heureux le sage, heureux » aussi l'homme des champs. » Seulement le sage est pour lui le sage épicurien. Quant à Horace, comme M. M. le reconnaît lui-même (p. 24, n. 1), nulle part il n'excepte Lucrèce de la condamnation dans laquelle il enveloppe tous les poètes latins qui sont antérieurs à Auguste. Rien, à mon avis, ne démontre que Virgile et Horace aient admiré Lucrèce. Peut-être n'en faisaient-ils pas grand cas, ou du moins faisaient-ils beaucoup de réserves. — P. 345. Aristote n'admet nulle part la doctrine du progrès. Il a même dit que l'humanité recommence plusieurs fois le même cercle (Phys. IV, 14, 223 b 24. Voir le bel ouvrage de Zeller, *Geschichte der griechischen Philosophie*, II, 2, p. 627). — P. 347. Je doute que la peur de la fin du monde vienne de l'épicurisme. Il faut en chercher l'origine dans les sentiments de la première société chrétienne : l'attente de la fin du monde est exprimée partout dans le Nouveau Testament. — P. 352. Ce n'est pas Aristote qui a dit que naître est un malheur. Il le faisait dire à un personnage dans le dialogue intitulé *Eudème*.

Mais aucune de ces objections ne touche, comme on voit, au fond des choses. Personne jusqu'ici n'avait fait pénétrer aussi avant dans le génie et dans l'âme de Lucrèce. M. Martha a d'ailleurs fait preuve partout d'une connaissance approfondie de la morale antique et de la poésie latine. Il a étreint fortement son sujet; et par la manière dont il l'a exposé, il se place au premier rang des écrivains de notre temps. Je ne louerais pas ici son style, si, quand on traite des faits de l'ordre moral, la justesse et l'énergie pittoresque de l'expression n'étaient pas une partie essentielle de l'exactitude et de la précision scientifiques. On ne fait comprendre que bien imparfaitement ce genre de vérités, si on n'a pas le talent de les mettre sous les yeux.

Charles THUROT.

---

25. — **Die Burgunderfahnen des Solothurner Zeughaus,** Beiträge zur Geschichte der Burgunderkriegs von J. J. AMIEL. Solothurn, B. Schwendimann, 1868. In-8°, 86 pages.

L'arsenal de Soleure renferme encore quelques trophées des guerres de Bourgogne, des bannières, des guidons, des étendards enlevés aux soldats de Charles le Téméraire à Héricourt, à Pontarlier, à Orbe, ou dans les batailles de Grandson, de Morat et de Nancy. Trois de ces drapeaux portant : l'un l'évangéliste saint Jean, le second une sainte anonyme debout, tenant dans ses bras la Vierge et l'enfant Jésus, le troisième le chevalier saint George, sont des œuvres d'art remarquables. Les peintures qui les décorent ont été longtemps attribuées à Jan van Dick, le peintre du duc de Bourgogne Philippe le Bon. Pour prévenir la destruction imminente de ces enseignes militaires, le gouvernement de Soleure prescrivit de réparer le premier et le troisième, les plus endommagés sans doute.

Ce travail fut confié à M. Digner, conservateur du musée d'Augsbourg, qui passe en Allemagne pour le plus habile restaurateur de tableaux de notre temps, et dont l'autorité comme expert est incontestable. M. Digner reconnut dans ces peintures des œuvres de Hans Memling, le peintre de Charles le Téméraire, dont il a donné les traits au saint Georges du dernier drapeau. Le retour de ces trophées, rajeunis avec un art merveilleux, a donné à M. J. J. Amiel, secrétaire d'État et archiviste de Soleure, l'occasion de publier une intéressante monographie. Cet opuscule, accompagné de 24 pièces inédites tirées des archives de Soleure et de Bâle, forme un utile complément à l'Histoire des guerres de Bourgogne d'Emmanuel de Rods, et aux documents relatifs à la même époque publiés par deux archivistes de Lucerne, MM. L. Bell et Schneller, dans le dernier volume du *Geschichtsfreund*.

X. MOSSMANN.

---

26. — **Histoire de Charles VIII, roi de France,** d'après des documents diplomatiques inédits ou nouvellement publiés par C. DE CHERRIER, membre de l'Institut. Paris, Didier, 1868. In-8°, tome I, viij-500 p.; t. II, 502 p. — Prix : 16 fr.

C'est surtout l'histoire de Charles VIII en Italie que M. de Cherrier a voulu retracer. Comme il le dit avec raison (p. vj de l'*Avertissement*), l'expédition de Naples, « par les grands changements dans les mœurs, dans la politique, dans » la carte de l'Europe, dont elle est la cause première, » constitue le fait le plus considérable du règne de Charles VIII. M. de C. s'est d'abord attaché, « en » consultant les récits contemporains, les pièces diplomatiques et principalement » les correspondances particulières et secrètes des personnages et des gouver- » nements qui y figurent, à faire connaître les négociations qui amenèrent cette » expédition. » C'est là sans contredit la partie la plus importante et la plus remarquable de son livre. Il a, ensuite, raconté avec de grands détails, parmi lesquels il en est bien peu de nouveaux, les rapides succès et les non moins rapides désastres de l'expédition. Rattachant enfin le récit de la guerre de Charles VIII contre la dynastie aragonaise de Naples à l'histoire générale de l'Europe, il en a recherché les conséquences et, comme ses devanciers, il a retrouvé dans les entreprises de Louis XII et de François Ier en Italie, la même pensée qui avait entraîné au delà des Alpes le fils imprudent du très-prudent Louis XI.

Après avoir rapidement indiqué les divisions générales de l'ouvrage de M. de C., je vais signaler d'une manière précise ce que contient cet ouvrage.

On trouve dans le premier volume onze chapitres intitulés : *État de la France dans la seconde moitié du* XVe *siècle. Enfance de Charles VIII. — Intrigues à la cour; États généraux tenus à Tours en* 1484. — *Gouvernement d'Anne de Beaujeu* (deux chapitres). — *Charles VIII veut gouverner. — Gouvernement de Charles VIII. — État politique de l'Italie à la fin du* XVe *siècle. — Suite de l'état politique et moral de l'Italie. — Négociations de Charles VIII avec les gouvernements italiens. — Charles VIII à Lyon. — Charles VIII entre en Italie.* — A la suite de ces onze chapitres ont pris place (de la p. 480 à la p. 492) des *Éclaircissements et pièces justificatives :* 1° une note sur le projet de Mahomet II d'établir la fusion des

diverses races soumises à son empire, après la prise de Constantinople, et sur les guerres qui éclatèrent après sa mort entre ses deux fils (renseignements communiqués par M. Lenormant d'après une médaille vue par lui-même à Athènes); 2° un état des officiers de la maison de la reine Anne de Bretagne pour les années 1496, 1497 et 1498 et des gages ordonnés à chacun d'eux, état extrait des comptes de Jacques de Beaune, trésorier des finances de la reine, et déjà publié par les Godefroy (*Histoire de Charles VIII*, 1617, in-4°; 1684, in-fol.); 3° un décret des ducs de Milan, Barnabos et Galéaz Visconti, qui inflige d'atroces supplices à leurs ennemis, décret tiré de la chronique contemporaine de Petrus Azarius éditée par Muratori (*Rerum italicarum scriptores*, t. XVI); 4° l'autorisation donnée par le pape Alexandre VI à Charles VIII de venir en Italie, pour de là se porter avec une armée contre les Turcs, document emprunté à l'*Archivio italiano* (t. VII); 5° quelques vers de *la Prophétie du roy Charles huitiesme de ce nom ensemble l'exercice d'icelle* par maistre Guilloche, de Bordeaux [1]; 6° une note sur le projet de cession de l'empire grec, en faveur de Charles VIII, par André Paléologue.

Le second volume renferme neuf chapitres intitulés : *L'armée française en Toscane. Les Médicis sont chassés de Florence. — Charles VIII à Rome, sa conduite à l'égard d'Alexandre VI. — Charles VIII est reçu à Naples avec de grandes démonstrations de joie. — Charles VIII quitte Naples, et laisse dans le royaume une partie de son armée. — Charles VIII quitte Naples* (*sic* pour Rome) [2], *et reprend le chemin de la France. — Bataille de Fornoue. — Siége et reddition de Novare. — Affaires d'Italie. Perte du royaume de Naples. — Dernières années du règne de Charles VIII.* — A ces neuf chapitres succèdent : un premier appendice (*Louis XII et l'Italie*), qui va de la p. 428 à la p. 454, un second appendice (*François Ier renonce à ses prétentions sur l'Italie*), qui s'étend de la p. 454 à la p. 482, et, aux *Éclaircissements et pièces justificatives* (p. 483-495), 1° *les Merveilles de Rome* [3];

---

1. M. de C. ne nous dit rien de ce curieux poème inédit conservé à la Bibliothèque impériale (Fonds français, n° 1713, in-4° de 24 feuillets). Je suppléerai à son silence en reproduisant ici cette note anonyme, mais qui est de l'écriture de l'abbé Sallier, mise en tête du manuscrit : « Cet ouvrage est de maistre Guilloche, Bourdelois, que je ne crois » pas connu d'ailleurs, et qui écrivoit en 1494. Il mérite d'être lu par ceux qui travaille- » ront sur le règne de Charles VIII. Il fixe la date des premiers événements de ce règne » et peut servir à les éclaircir. On y trouve des détails sur les préparatifs du voyage de » Naples, et sur les dispositions où était l'Italie par rapport à ce voyage. J'ai fait une » notice plus étendue sur ce manuscrit. Je la pourrai lire à l'Académie. » On chercherait vainement la moindre trace de la notice de l'abbé Sallier dans le recueil des mémoires de l'Académie des inscriptions. Un moment j'avais songé à publier la *Prophétie du roy Charles huitiesme*, d'autant plus précieuse que Guilloche fut témoin en Italie des événements qu'il raconte, mais j'ai abandonné ce projet quand j'ai appris que M. le marquis de La Grange, compatriote de l'auteur, se proposait de faire de ce poème l'objet d'une étude spéciale. C'est à cet érudit mieux qu'à personne qu'il appartient de tenir la promesse faite par son confrère l'abbé Sallier.

2. Les fautes d'impression sont nombreuses dans les deux volumes, et elles n'ont pas toutes été indiquées à l'*Errata*. M. Paulin Paris est appelé (p. 11 du t. I) *Mgr*. Voir encore (*ibid.*, p. 27) Hag*æ* comit*eis* pour Hag*æ* comitis; (p. 465) collection Dup*uis* pour Du Puy; et (t. II. p. 68) le *père Te*iner pour le P. Theiner; (p. 391) *le* cour de France; (p. 395) *c*etaines gens; etc.

3. Par son ordre (de Charles VIII), dit M. de C. (p. 86), une relation de tout ce que

2° une lettre de Louis, duc d'Orléans, écrite au duc de Bourbon, le 23 avril 1595, pour réclamer de prompts secours (Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg); 3° deux documents de juin 1495 relatifs à une proposition faite par des proscrits vénitiens au Conseil des Dix, d'assassiner Charles VIII (Archives de Venise); 4° l'autorisation donnée par Charles VIII aux habitants de Pietra-Santa (31 janvier 1495) de s'armer contre le commandant français, si ce dernier refusait de se retirer avec sa garnison (Archives de Florence).

M. de C. déclare, à la fin de l'*Avertissement* (p. viij), que son livre « est le » résultat de longues et patientes recherches, de travaux assidus dans les archives » et les bibliothèques. » On doit pourtant reconnaître que quelques recherches de plus eussent été indispensables. Sans doute, sur certains points, le nouvel historien de Charles VIII ajoute à ce que nous savions déjà, mais sur bon nombre d'autres points, son livre, surtout si on le considère comme une monographie fort étendue, c'est-à-dire comme un travail qui est censé devoir épuiser la matière, est réellement insuffisant et ne dépasse pas, tantôt pour les choses générales, nos principales histoires de France, tantôt, pour les choses particulières, l'ouvrages déjà cité de M. de la Pilorgerie [1]. Me conformant aux traditions de franchise et de netteté qui sont de règle dans la Revue où j'écris, je n'hésite pas à prétendre que, si j'en juge par mes propres impressions, la lecture de cette œuvre inégale ne répond pas tout à fait à l'espoir qu'avait fait naître, pendant une longue attente, la réputation de l'auteur de l'*Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe.*

M. de C. a consulté, il est vrai, beaucoup de documents italiens, les uns inédits, les autres déjà publiés, et nous devons supposer, n'ayant pas de moyen de vérification, qu'à cet égard son dépouillement a été complet, mais n'a-t-il pas trop négligé les documents français? A la Bibliothèque impériale, par exemple, il n'a pas assez fouillé l'ancienne collection Béthune qui ne lui a guère fourni qu'une demi-douzaine de lettres inédites, alors qu'il aurait pu facilement en tirer dix fois plus, comme il s'en assurera en parcourant le premier volume du *Catalogue des manuscrits français* (*ancien fonds*) du grand dépôt de la rue Richelieu [2]. Parmi les manuscrits spéciaux du même dépôt laissés de côté par M. de C., j'énumèrerai, dans le fonds français, les volumes cotés 18565, où sont exposés les droits du roi Charles VIII aux royaumes de Sicile, d'Aragon,

---

la capitale du monde chrétien renfermait de remarquable fut rédigée sous le titre de *Merveilles de Rome*, puis envoyée en France, imprimée et rendue publique. M. de C. a réimprimé ce document sans la plus petite observation. M. de la Pilorgerie (*Campagnes et bulletins de la grande armée d'Italie*, p. 474) nous apprend que s'il n'a pas inséré cette description de Rome dans son livre, c'est « qu'il aurait fallu accompagner cette pièce d'un » commentaire et de notes nombreuses, afin de relever les erreurs dont elle est remplie et » d'expliquer des passages qui se rattachent à la topographie de Rome à une époque plus » reculée encore que le XVe siècle, car ce manuel du voyageur, écrit primitivement en » latin, remonte sans doute à une date très-éloignée. »

1. Voir sur cet ouvrage la *Revue critique* du 9 juin 1866, art. 123.

2. M. de C. n'aurait pas non plus inutilement feuilleté les volumes du Fonds français compris entre le n° 15500 et le n° 15540 environ, série où je me souviens d'avoir vu (*passim*) bien des pièces relatives au règne de Charles VIII.

de Valence, à l'île de Corse, etc.; — 18567, intitulé : *Généalogies et moyens par lesquels appert du bon droit que le roy Charles VIII a au royaume de Sicile;* — 19602, qui renferme des : *Remarques sur les règnes de Charles VIII et de Louis XII, ou maisons, personnes, actions et paroles mémorables de ce temps;* — 20055 (*la pronostication du roy Charles VIII composée par l'une des Sibilles*), 21486, 21487, 21488, où sont les titres originaux par lesquels Charles VIII aliène certaines portions de son domaine pour subvenir aux frais des guerres d'Italie; — 23285, qui nous offre une histoire des premières années du règne de Charles VIII (1486-1489); — 23286, qui est un journal du règne de Charles VIII, par Antoine Aubery, etc.[1]

M. de C. a-t-il, du moins, mis plus de soin à interroger les ouvrages imprimés? je ne le crois pas. Qu'il n'ait pas cité les faibles et insignifiantes *Histoire de Charles VIII*, par Varillas (1691, in-4°), par M. Ph. de Ségur (1835, 2 in-8°), par M. Todière (1848, in-12), je ne saurais l'en blâmer. Mais comment ne pas regretter qu'il n'ait pas eu connaissance de publications aussi intéressantes que celle de M. Charles de Beaurepaire (*Entrée et séjour du roi Charles VIII à Rouen en* 1485, Caen, 1854, in-8°) et que celle de M. P. Marchegay (*Lettres missives de Charles VIII, roi de France, concernant la guerre de Bretagne*, juin 1486. Nantes, 1854, in-8°)? M. de C. a encore passé entièrement sous silence deux curieuses pièces latines sur l'expédition de Charles VIII, indiquées à la p. 221 du *Catalogue de l'histoire de France*, de la Bibliothèque impériale (t. I) : *Alexandri Benedicti, physici Veronensis, de bello Carolino*, et : *Oratio Jacobi Trivultii ad Carolum octavum, regem Galliæ, de educendo exercitu ex Italia per adversos hostes Italiæ conjuratos*, comme aussi deux poèmes (*ibidem*), l'un sur la mort, l'autre sur les funérailles de Charles VIII : *Publii Fausti* ANDRELINI, *Foroiuliensis, regii poetæ laureati, de obitu Caroli octavi deploratio*, et : *De lubrico temporis curriculo, de que hominis miseria carmen elegum, necnon bucolicon de funere regis Caroli VIII, Sim. Nanquerio auctore*[2]. — Citons encore, dans le t. VIII des *Mém. de l'Acad. des inscr.*, les *Éclaircissements sur les premières années de Charles VIII*, par Lancelot, et, dans les t. XVI et XVII du même recueil, les *Mémoires* de Foncemagne sur

---

1. M. de C. ne cite pas toujours aussi bien qu'il aurait dû le faire. A la page 15 du tome I, une lettre de Louis XI, du 6 juillet 1472, est donnée sans indication de source. A la p. 411, le *Diarium Burchardi*, manuscrit de notre Bibliothèque impériale, ne porte pas de numéro, et M. de C. paraît, en outre, ignorer que le même établissement possède plusieurs manuscrits de la chronique de Burchard, comme le rappelle un ouvrage élémentaire, le *Dictionnaire général de biographie et d'histoire* de MM. Dezobry et Bachelet, au mot *Burchard*. Puisque nous en sommes à ce maître des cérémonies de la cour pontificale, j'observerai que M. de C. (t. II, p. 70) le fait mourir en 1506, évêque d'Orta, alors que la plupart des biographes (voir surtout la *Nouvelle biographie générale*) le font mourir le 6 mai 1505 et le disent évêque de Citta-di-Castello.

2. Si M. de C. avait jeté les yeux sur le *Catalogue de l'histoire de France*, il aurait vu que la *Vision de Jehan Michel*, imprimée en caractères gothiques, n'était pas seulement dans la bibliothèque de Nantes, mais aussi dans la Bibliothèque impériale sous ce titre : *La prophecie, vision et revelacion divine revelée par très humble prophete Jehan Michel de la prosperité et victoire du tres crestien roy de France Charles VIII, de la nouvelle reformation du siecle et du recouvrement de la terre Sainte a luy destinée.* S. l. n. d., in-4° de 6 feuillets (p. 221).

l'expédition d'Italie. — Sans doute il est un bon nombre de ces sources où M. de C. n'aurait pas trouvé à puiser grand chose de nouveau; mais il aurait été à souhaiter que son livre nous donnât au moins des renseignements précis sur leur valeur.

En dehors des ouvrages relatifs à Charles VIII lui-même, que de lacunes il y aurait à noter! En voici quelques-unes : A propos des états généraux de 1484, M. de C. ne cite pas l'instructive brochure de M. Paul Viollet[1]. A propos d'Anne de Bretagne, il ne cite pas le beau livre de M. Leroux de Lincy. A propos de Savonarole, il ne cite que l'incomplet et déclamatoire ouvrage de M. Perrens. Pour l'histoire de Bretagne, qui a été en quelque sorte renouvelée de notre temps par tant de sérieux travaux, il en est encore à la médiocre compilation de Daru (1826). S'agit-il de Philippe de Commynes, M. de C. ne recourt pas à la seule édition du grand chroniqueur qui soit en estime auprès des érudits, celle qui a été donnée pour la Société de l'histoire de France par Mlle Dupont avec de si bonnes notes et de si amples preuves : il se sert de l'incorrecte édition de la collection Petitot[2]. — En ce qui regarde le *Rosier des Guerres*, l'érudition bibliographique de M. de C. retarde encore davantage, car en désignant (t. I, p. 38) le « petit volume » de 1616, il désigne une seconde édition incomplète et infidèle du célèbre recueil qui avait déjà paru intégralement près d'un siècle auparavant (Paris, in-4°). Presque toujours, par une sorte de fatalité, entre les deux éditions, c'est la pire que choisit M. de C. Ainsi, ayant (t. I, p. 61) à invoquer le témoignage du poète Coquillart, il néglige l'édition publiée en 1857 par M. Ch. d'Héricault dans la bibliothèque elzevirienne, et prend d'une main malencontreuse la détestable édition de M. Prosper Tarbé (Reims, 1847). Ainsi encore, ayant à s'appuyer sur Mathieu d'Escouchy[3], il ne s'occupe pas de l'édition de M. de Beaucourt, si justement appréciée, et il accorde toute sa confiance à l'imparfaite édition que Denis Godefroy publia en 1661, dans son *Histoire du roi Charles VIII*.

Tout cela prouve que M. de C. n'a pas assez suivi les progrès de l'érudition. Son livre est à refaire. Qu'il ne laisse à personne l'honneur de nous dire le dernier mot sur le règne de Charles VIII! Qu'il tienne compte de mes humbles observations et de celles que des critiques plus compétents ne manqueront pas de lui adresser; qu'il corrige et complète ses deux volumes; qu'il creuse plus profondément son sujet; qu'il retouche même les bons endroits pour les rendre encore

---

1. *Bibl. de l'École des chartes*, 1866. J'en ai rendu compte ici-même (n° du 6 octobre 1866, art. 200).

2. Du moins, je suppose que c'est à cette collection que renvoie M. de C. (t. I, p. 14) quand il dit : « Mém. de Comines *(sic)*, dans la collection des Mém. sur l'histoire de » France, tome X. » Seulement ce n'est pas le tome X qu'il fallait indiquer, car les Mémoires de Commynes occupent les tomes XI et XII de cette collection. Il ne s'agit évidemment pas ici de la collection Michaud et Poujoulat, où le Commynes est dans le tome V de la 1re série.

3. M. de C. (t. I, p. 18) appelle Mathieu d'Escouchy « Math. Caussi. » — Je ne sais si je me trompe, mais il me semble bien que le Guichardin que cite M. de C. (t. I, p. 245), sous ce titre : « *Stor. d'Italia, Paris*, 1837, » aurait pu être avantageusement remplacé par la récente édition de Florence.

meilleurs; qu'il fasse sur tous les points avancer le plus possible la science, au lieu de rester en arrière d'elle; qu'il nous présente enfin, en une seconde édition, tout ce que nous aurions tant voulu trouver dans la première, et alors, qu'il en soit bien sûr, je serai aussi heureux de louer son travail sans réserve, que je suis désolé d'être obligé de tant le critiquer aujourd'hui!

T. DE L.

---

27. — **Histoire de Napoléon Ier**, par P. LANFREY. T. III. Paris, Charpentier. 1868. Gr. in-18, 516 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau volume de M. Lanfrey comprend en dix chapitres quatre années de l'histoire napoléonienne (mai 1803-décembre 1806). A tous les points de vue, ce tome est inférieur aux précédents. La pensée y est uniforme; le style même a perdu de sa puissance et de son éclat. A peine pouvons-nous citer une belle page (p. 468) d'un écrivain jusqu'à présent si fécond en mots heureux. La fatigue est peut-être cause de l'alourdissement qui nous frappe chez M. L.; mais l'amoindrissement de l'historien, bien plus sensible encore et beaucoup plus grave à nos yeux, provient d'ailleurs : il est clair que, débordé par ses sentiments, l'auteur n'est plus maître de son esprit et de sa plume.

Certes il est permis de haïr Napoléon Ier, il est permis de professer cette haine, il est bon que le public apprenne en quoi et pourquoi ce prodigieux génie fut haïssable. Mais il ne faut lui attribuer ni les crimes qu'il n'a point commis, ni les pensées qu'il n'a point manifestées. Le traîner à tort et à travers dans la boue, c'est aller tout droit (sans parler des obligations de l'histoire) à l'opposé du but qu'on s'efforce d'atteindre. Ainsi quand même M. L. se résignerait à ne faire qu'œuvre politique, il est nécessaire de l'avertir dès maintenant qu'il se fourvoie; mais il doit des comptes à la science.

De prime abord, un œil, quelque peu exercé, dépiste le parti-pris : les sources sont mauvaises. Il s'agit de faire le procès de Napoléon (nous montrerons plus loin que tout ce volume est un réquisitoire). Eh bien! qui le croirait? c'est aux matériaux les plus décriés, c'est aux documents jugés depuis longtemps indignes d'usage, que M. L. a recours pour vider le débat. Las Cases, O' Meara, voilà ses autorités! (p. 4, 111, 132, 142, 378, 428, etc.). Les dictées rapportées de Sainte-Hélène par Gourgaud, Montholon, Bertrand et Marchand sont muettes, il est vrai, sur l'époque qui nous occupe. Mais les notes sur Fleury de Chaboulon remplissent en plus d'un point cette lacune. La *Correspondance* y supplée surabondamment. Les documents fussent-ils d'ailleurs aussi clair-semés qu'ils sont nombreux, l'emploi d'ineptes rapsodies ne serait pas moins injustifiable. Que dire de l'usage des *Mémoires de Rapp* (p. 348 et 498)? Les manuels les plus élémentaires, tels que le Dictionnaire de Bouillet (et cela, si nos souvenirs ne nous trompent pas, dès les premières éditions) reconnaissent le caractère apocryphe de cette très-faible compilation. Ailleurs M. L. qualifie, sans les nommer, « très-judicieux écrivains » qui? Bourienne et Marmont (p. 227). Sans s'approprier « leurs conjectures, » il les insinue dans l'esprit en leur donnant l'aspect

« d'une grande vraisemblance. » L'occasion qui produit ce singulier éloge mérite qu'on y insiste un peu.

L'histoire du camp de Boulogne forme le début du volume. La lecture des premières pages porte tout de suite à penser que l'auteur va s'emparer de la fable imaginée par l'éditeur de Bourienne et rééditée par le duc de Raguse : « Il n'y eut jamais de projet de descente en Angleterre; les préparatifs furent » une feinte. » C'est donc avec un étonnement mêlé de plaisir qu'on constate à cet égard l'abstention de M. L.; quand, au bout de cinq chapitres, et au moment où on s'y attend le moins, on le voit tomber lourdement dans le piége. Marmont du moins et l'ancien secrétaire de Napoléon n'avaient pu prévoir la publication administrative qui devait mettre leurs rêveries à néant. Mais comment M. L., averti plus que personne de se tenir en garde contre leurs mensonges, est-il parvenu à les trouver « judicieux » ?

Tel est le premier défaut, le vice apparent, voyant, si on nous permet le terme, du livre dont nous rendons compte. L'argumentation y est défectueuse, parce qu'elle ne repose pas sur de solides fondements, et lors même que les conclusions frappent juste, il est nécessaire de les reprendre en sous-œuvre et d'en dresser à nouveau la preuve.

L'examen interne confirme trop pleinement l'opinion que fait naître le caractère anti-scientifique des sources.

Le procédé de M. L. est systématique et à peu près invariable; il se réduit à quatre ordres de moyens :

1° Prôner les détracteurs ou les adversaires de Napoléon; — 2° décrier ses admirateurs ou ses amis; — 3° amoindrir ses succès; — 4° grossir ses échecs.

Interpréter en un mot dans un sens défavorable les actes qui livrent passage au doute, et ménager toutes les facilités à la formation de ce doute, telle est la méthode qui préside avec évidence, avec éclat au travail de M. L. dans son troisième volume.

Cette disposition d'esprit est tellement accentuée qu'elle aboutit à un résultat bizarre : dans nombre des cas où M. L. dit : oui, le lecteur peut dire : non, et réciproquement. La preuve manque. Des exemples choisis indistinctement dans toutes les parties du livre en montreront clairement les tendances. La conquête de la Prusse offre une occasion naturelle de comparer Napoléon à Frédéric II. Frédéric, dit M. L., est très-supérieur, notamment « parce qu'il a » toujours méprisé le charlatanisme, » et « parce qu'il s'est appliqué à faire en » général des choses possibles et justes » (p. 499). Or les affectations du roi sont tellement manifestes que dans un livre célèbre un écrivain a pu relever dans celles de l'Empereur une pensée d'imitation (Vigny, *Servitude et Grandeur militaires*). Quant à la justice, certes ce fut le moindre souci de l'homme qui fit ce qu'on sait de la Silésie et de la Pologne. Enfin il ne dut son salut qu'à l'ineptie des généraux français et autrichiens, et à une sorte de miracle sans lequel la Prusse allait être rayée de la carte de l'Europe. Toutes choses sur quoi il ne devait pas alors plus compter qu'en d'autres circonstances Napoléon.

Le droit de *visite*, dans l'application qu'en fit l'Angleterre, fut une tyrannie incontestable. M. L. le nie toutefois[1] (p. 49). Certes il a trop de jugement pour admettre une prérogative aussi exorbitante. Mais il tient à ce que le gouvernement de la Grande-Bretagne ait été pur de tout reproche.

Les personnes qui ont eu quelques démêlés avec Napoléon et que l'auteur, s'il écrivait à part leurs biographies, jugerait à coup sûr avec sévérité, — précisément à cause de cette hostilité, — se transfigurent entre ses mains. Fouché obtient de lui un regard indulgent, Murat, Georges Cadoudal, Talleyrand surtout sont traités par lui avec une bienveillance marquée. Le premier « maudissait » son rôle » (p. 145); le second est un chevalier qui soutenait un duel à armes égales (p. 103); le dernier ne prit d'autre part à l'affaire du duc d'Enghien[2] que la souscription de la dépêche[3] au duc de Bade (p. 132, 135, 138 et 160).

Telle est la part des gens en qui M. L. voit des adversaires ou des serviteurs infidèles de Napoléon. Celle des conseillers ou des écrivains amis de l'Empire n'est pas, tant s'en faut! aussi belle. L'épithète accolée au nom de Lacépède, « digne chantre des *reptiles* » (p. 176), donne une idée assez exacte de l'estime que l'auteur professe pour des historiens tels que Bignon et Thiers.

Il est bon de se recueillir avant de passer au personnage principal. M. L. ne dit nulle part que c'est un imbécile. Mais il s'en faut de peu. Il lui refuse le génie politique « qu'on lui a si facilement attribué » (p. 163). Il ne lui accorde le génie militaire que sous bonne réserve. L'opération d'Ulm « a été admirée » au-delà de sa valeur » (p. 345). Pauvre Savary! c'est lui qui, chargé d'étudier l'armée russe sous figure de parlementaire, a décidé le plan d'Austerlitz (p. 381). Et Weyrother, le traître, a vendu à Napoléon le secret des opérations d'Alexandre (p. 387). La preuve, c'est que Joseph de Maistre fait part de cette belle découverte à son correspondant (*ibid.*). — Naturellement, les appréciations morales fournissent une ample moisson d'épithètes; on en ferait un recueil. Celle de « charlatan effréné » est la seule qu'il convient de reproduire ici (p. 447). L'Empereur fait-il grâce à d'Hatzfeld, c'est qu'il y est contraint par l'opinion publique (p. 506-507). — La conspiration de Pichegru-Cadoudal offre-t-elle quelques points obscurs? l'établissement de l'Empire jette sur elle une clarté parfaite (p. 156). Il fallait l'inventer pour escalader le trône. En vérité, cela était-il nécessaire? — Le premier consul fixe-t-il, suivant les traditions, la modeste indemnité des membres de l'Institut à 1500 francs, tandis qu'il porte celle des sénateurs à 25000, c'est pour bien marquer « leur valeur relative dans » l'État » (p. 72). Que n'a-t-il alloué à ces savants des traitements de fonction-

1. Inutile de dire qu'il n'en donne aucune raison, sinon « qu'il y aurait quelque ridi- » cule à entreprendre de réfuter les aberrations » de M. Thiers (*Ibidem*).

2. Nous ne revenons pas ici sur des questions déjà examinées par nous à propos des livres de M. Cretineau Joly et de sir H. Bulwer (*Revue critique*, 1867, art. 19, et 1868, art. 260). Le travail de M. L. n'ajoute rien aux études antérieures. Il ne fait guère qu'accentuer l'argumentation de M. Cretineau Joly.

3. L'auteur se contredit quelques pages plus loin (p. 167); mais il s'en tire en rejetant sur Napoléon la responsabilité des Lettres de Talleyrand.

naires! On nous ferait voir dans la distribution de grossières largesses l'estime où il tenait les lettres! Bref la conduite napoléonienne « n'a rien de commun avec » les atrocités révolutionnaires, où l'on rencontre toujours (!) l'aveugle inflexi- » bilité d'un principe » (p. 135; voy. aussi la même idée p. 125). Ombres des septembriseurs, des égorgeurs de Lyon, des Carrier et des Lebon, dormez en paix!

Ces échantillons suffisent à édifier le lecteur. Étudions de plus près, pour compléter notre critique; trois ou quatre assertions de M. Lanfrey.

Le 6 avril 1802, le 26 octobre 1805, Pichegru et le capitaine Wright furent trouvés morts dans leurs prisons. Dans les deux cas, les circonstances du suicide présumé offrent des particularités bizarres. Devant de pareilles obscurités, que fait l'historien sérieux? Il s'abstient. Ce n'est pas à ce parti que s'arrête M. Lanfrey. Il accuse par voie d'insinuation. Dans l'affaire Pichegru, voici ses conclusions : « Si le meurtre ne peut pas être donné comme un fait rigoureuse- » ment démontré, il n'a rien non plus qui soit invraisemblable... le soupçon » sera toujours légitime » (p. 155), — et dans l'affaire Wright : « En dépit de » ces apparences *accusatrices*, l'assassinat n'est pas vraisemblable (p. 377)... » mais l'impression du temps peut se résumer dans un mot spirituel : Ce Bona- » parte est malheureux, tous ses ennemis lui meurent dans les mains » (p. 378). — Or à propos de Wright, Napoléon écrivait à Fouché, précisément le 26 octobre : « Faites mettre au cachot ce misérable assassin qui a voulu s'échapper » du Temple. » Mais ce mot ne prouve rien, s'écrie M. L.; « car il aurait pu » être écrit, comme tant d'autres, dans le simple but de tromper la postérité. » Ce qui revient à avancer qu'en 1805, l'Empereur prévoyait qu'on publierait un jour les ordres expédiés par sa secrétairerie, et qu'il les rédigeait en conséquence! L'argumentation relative à Pichegru n'est pas beaucoup plus forte. Elle consiste à découvrir un intérêt dans la disparition du général. « Il avait été » dépositaire, dit M. L., de plus d'un secret à l'époque du 18 fructidor. » Il eût fait des révélations, à l'audience, devant le Tribunal (p. 154). Quels secrets? Les seuls antécédents désagréables du premier consul étaient ses liaisons avec quelques montagnards. Ces relations étaient connues de toute la classe moyenne. Suppose-t-on que les prétendues révélations de Pichegru seraient parvenues jusqu'aux foules, dans un temps où la presse était tout entière dans la main de l'administration? S'agit-il d'un complot dans lequel Bonaparte aurait trempé? Quelle valeur ce reproche retrospectif pouvait-il avoir contre l'homme qui venait d'accomplir le 18 brumaire? Loin d'être utile à Bonaparte, la mort de Pichegru fut évidemment un accident fâcheux pour son gouvernement; la condamnation d'un général qui avait trahi à la tête de son armée était certaine.

De même l'imputation que l'auteur dirige contre le premier consul d'avoir prémédité la mort d'un Bourbon et de s'être saisi du duc d'Enghien, à défaut du comte d'Artois ou du duc de Berry (p. 128); d'avoir arrangé sa mort, de façon à y prendre le moins de part possible (p. 145), n'est pas soutenable. Si Bonaparte avait mis « autant d'art et de calcul » dans ses desseins que le suppose M. L., il se fût débarrassé du duc d'Enghien sans tant de frais d'imagina-

tion. Il lui suffisait de prévoir à Ettenheim une lutte dans laquelle il y aurait eu des morts et des blessés, et au besoin de la faire naître. Puisque le duc coucha spontanément en joue le chef d'escadron Charlot, quelques coups de feu tirés à blanc l'eussent certainement entraîné dans un combat où il eût succombé, lui et les siens. Le gouvernement français en eût été quitte pour un désaveu. Quant à l'accusation d'avoir rejeté sur d'autres la responsabilité des faits (p. 132), elle tombe d'elle-même, puisqu'elle repose sur des autorités sans valeur. La seule déposition authentique de Napoléon est une revendication hautaine, mais qui a sa noblesse, et mérite qu'on lui en tienne quelque compte, en présence de tant de plates récriminations et de lâches palinodies (*Testament*, et *Notes sur Fleury de Chaboulon*).

Un des soins constants de M. L. est de contredire M. Thiers. Comme dans les précédents volumes, l'auteur est souvent heureux dans ses rectifications [1]. Il en est au moins une qui nous paraît inadmissible.

M. L. veut que l'armée prussienne, y compris le contingent saxon, n'ait pas dépassé en 1806, 120,000 hommes (p. 471 et 513). M. Thiers l'évalue à 170 ou 180 mille soldats. Leurs calculs, relatifs à l'armée française, sont conçus dans le même ordre d'idées. Poursuivant ses errements, M. L. oppose à Napoléon devant Iéna le plus faible corps prussien, et le plus nombreux à Davout devant Auerstædt. Le désir qu'il a d'amoindrir la gloire de l'un au profit de la réputation de l'autre, l'entraîne ainsi à un singulier résultat. A Iéna, il porte les corps de Hohenlohe à 40,000 hommes (p. 485), qui, augmentés de celui de Rüchel (20,000 hommes, *ibidem*), forment un total de 60,000 combattants. A Brunswick, sous Auërstaedt, il donne « la plus grande partie » de l'armée prussienne (p. 488 et 492), soit 80,000 hommes (argument tiré *a contrario* d'une allégation de Napoléon réfutée par M. L. p. 492). Le corps du prince Louis, précédemment détruit à Saalfeld, comptait 7,000 à 8,000 hommes. Nous voici bien près de 150,000 prussiens. Que si l'auteur réduit les troupes de Brunswick au chiffre de 60,000 hommes (conjecture tirée de la p. 485), elles ne constituent pas « la plus grande partie, » mais seulement la moitié de ses forces totales.

Dans l'une et l'autre hypothèse, les calculs de M. Thiers ont une supériorité marquée. Il place 80,000 hommes à Iéna et 60,000 seulement à Auerstaedt. En effet, il est manifeste d'une part que 40,000 prussiens sous les ordres de Hohenlohe n'eussent pas tenu seuls pendant quatre heures contre 120,000 français commandés par Napoléon (le calcul de M. L. *double* p. 492), et de l'autre que les trois divisions de Davout, malgré une solidité exceptionnelle, sans point d'appui, sans liaison, n'auraient pu résister toute une journée à une force quadruple de la leur.

L'œuvre de M. L., étant avant tout politique, effleure à peine l'histoire administrative. La partie financière n'est pas plus soignée dans ce volume que

---

1. Notamment celle-ci : M. Thiers dépeint le prince de Hohenlohe comme le principal des *jeunes* présomptueux de l'armée prussienne. Or le prince était né en 1746. L'observation est de bonne guerre (p. 472).

dans les précédents. Nous avouons ne pas bien saisir la raison que l'auteur en donne, et ne pas comprendre pourquoi « les formules et les errements budgé- » taires offrent peu d'intérêt pour l'histoire » (p. 32). La question religieuse ne fait que poindre en 1805 et 1806. M. L. se contente jusqu'ici d'accentuer les critiques de M. d'Haussonville, avec cette nuance assez peu imprévue qu'il n'a point les mêmes ménagements pour le pape (voy. notamment p. 208, 458).

Si nous prenions congé de M. L. sans reconnaître à son livre le moindre mérite, il serait en droit de retourner contre notre critique le blâme qu'elle lui adresse. Le chagrin de voir l'auteur compromettre un légitime succès ne nous aveugle pas à ce point. Les chapitres consacrés au procès de Moreau, aux prix décennaux, aux lettres [1], à Trafalgar, à Austerlitz, sont généralement bons. Le plan de cette dernière bataille est exposé avec une clarté que n'égale pas même M. Thiers. Dans ces morceaux et dans quelques autres encore, M. L. emploie de bons documents [2], tels que l'histoire d'Italie de Botta (p. 280), les Souvenirs de M. de Montesquiou (p. 320), les compilations de M. Mavidal (p. 9, 76, 119) et de M. De Clercq (p. 37, 41), les *Annual registers* (p. 29, 31, 168), la Correspondance inédite de Moreau et de Lecourbe (p. 180, 200), Bignon (p. 44), le *Moniteur* (63, 65, 68), etc. Thibaudeau (p. 78, etc.), Lafayette (p. 94), Savary (112, etc.), sans parler de la *Correspondance* de Napoléon Ier, base indispensable des études de ce genre.

H. Lot.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Bailly, Manuel pour l'étude des racines grecques et latines (Durand). — Becq de Fouquières, les Jeux des Anciens (Reinwald). — Benicken, de Iliadis libro primo (Berlin, Calvary). — Burckhardt, die Cultur der Renaissance in Italien (Leipzig, Seemann). — Buchsenschütz, Traum und Traumdeutung (Berlin, Calvary). — Kanitz, Serbien (Leipzig, H. Fries). — Klipffel, Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique (Strasbourg, Heitz). — Latendorf, Sebastiani Franci de Pithagora commentatio (Berlin, Calvary). — Müller (Joseph), Ein Autographon Peter Schœfers (Kœnigsberg, Hübner). — Muir, Original sanskrit Texts, vol. III (London, Trübner); Indra as represented in the hymns of the Rig-Veda (Edinburgh, priv. printed). — Ravaisson, Archives de la Bastille, t. III (Durand). — Trautmann, Kunst und Kunstgewerbe (Nœrdlingen, Beck). — Volkmann, Leben, Schriften und Philosophie d. Plutarch, Band I. — Westphal, Philosophisch- historisch Grammatik d. deutschen Sprache (Iena, Mauke).

---

1. Sauf toutefois certaines récriminations contre l'Académie française qui ne paraissent vraiment ni bien neuves ni bien justes (p. 73); cette institution n'a certes pas provoqué le génie, mais elle ne l'a point empêché de naître.

2. Puisque l'auteur s'est donné la peine de rétablir le nom de Davout, signalons lui en passant une faute qui lui est d'ailleurs commune avec M. d'Haussonville. C'est Regnaud (de St-Jean-d'Angely) qu'il faut écrire, et non Regnault (p. 8), ou quelque autre forme.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Akhlak I Hindi or indian Ethics by Mer Bahadur Ali. Edited by Syed Abdoohlah. In-8° cart. London (W. Allen). 15 fr. 65

Arbaumont (D'). Les anoblis de Bourgogne, liste par ordre chronologique des lettres d'anoblissement, de confirmation et de relief de noblesse enregistrées au Parlement et à la Chambre des comptes de Dijon (1373-1782). In-8°, 116 pages. Paris (lib. Dumoulin).

—— Posange et ses seigneurs. In-8°, 30 p. Paris (ibid.).

Bearnes (J.). Outlines of indian Philology, with a map showing the distribution of indian languages. 2d edit. considerably enlarged and revised. In-8°, 96 p. cart. London (Trubner and C°). 6 fr. 25

Beulé. Histoire de l'art grec avant Périclès. In-8°, 498 p. Paris (lib. Didier et C°). 6 fr.

Biais-Langoumois (E.). Notice sur François-Nicolas Pineau et divers membres de sa famille, sculpteurs, graveurs, architectes (1653-1823). In-8°, 25 pages. Angoulême (lib. Goumard).

Brierley (B.). Ab-o-th-Yate in London, or southern life from a northern point of view, described in a series of letters from Ab to his wife. In-12, 128 p. br. London (Simpkin). 1 fr. 25

The letters are written in the Lancashire dialect.

Burty (P.). Les émaux cloisonnés anciens et modernes. In-12, 76 p. avec vignettes. Paris (imp. Claye).

Caffiaux. Notice sur les archives communales de Valenciennes. In-8°, 19 p. Lille (imp. Danel).

Chabaneau (C.). Histoire et théorie de la conjugaison française. In-8°, 139 p. Paris (lib. Franck). 4 fr.

Dehaisnes. Notice sur les archives communales de Douai. In-8°, 32 pages. Lille (imp. Danel).

Demosthenes with an english commentary by Rev. R. Whiston. Vol. 2. In-8°, 630 p. cart. London (Whittaker). 20 fr.

Dumont (J.). De la versification latine en Anjou pendant les XI° et XII° siècles. In-8°, 40 p. Angers (imp. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau).

Dunoyer de Noirmont. Histoire de la chasse en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution. T. 3. Louveterie. Fauconnerie. Chasse à tir. Chasses diverses. In-8°, 408 p. Paris (lib. Bouchard-Huzard).

Les 3 vol. 30 fr.

Gonzalle (J. L.). Souvenirs historiques. Fragments extraits de l'histoire des hospices et hôpitaux de Reims. In-12, 24 p. Reims (imp. Matot-Braine).

Hallam (H.). View of the state of Europe during the middle ages. Reprint of the fourth edition as revised and corrected. In-8°, 900 p. cart. London (A. Murray). 11 fr. 25

Jeremiah (the Book of) translated from the hebrew with a commentary by E. Henderson. In-8°, 315 p. Andover, London (Low). 1 fr. 80

Kothen. Notes sur les monuments funéraires et héraldiques que l'on voit encore dans quelques-unes des églises de Marseille. In-8°, 31 p. Marseille (imp. Arnaud, Cayer et C°).

Lanctot (B.). Chinese and English Phrase-Book. 2d edit. In-16, 88 p. San Francisco, London (Low). 6 fr. 25

Latil (A). Archives du département des Bouches-du-Rhône. Étude. In-8°, 36 p. et plan. Marseille (imp. Arnaud, Cayer et C°).

Liesville (A. R. de). Recueil de bois ayant trait à l'imagerie populaire, aux cartes, aux papiers, etc. 1er fasc. In-fol., 37 pl. Caen (lib. Le Blanc Hardel).

Lyly (J.). Euphues, the anatomy of wit. Editio princeps 1579. Euphues and his England, editio princeps 1580. Collated with early subsequent editions. Carefully

edited by E. Arber. In-12, 478 p. br. London (A. Murray). 5 fr.

Marsy (A. de). Table des fiefs du Vexin français, avec les noms de leurs possesseurs, relevée sur les manuscrits de M. Pihan de la Forêt. In-8°, 19 p. Paris (lib. Dumoulin).

Merlet (L.). Inventaire-Sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790 (Hospice de Châteaudun). In-4°, xxij-175 p. Châteaudun (imp. Lecesne).

Minjollat (J.). Notice sur Notre-Dame de Châtenay, pélerinage du diocèse de Valence, près Beaurepaire d'Isère. Chroniques et légendes. In-12, x-35 p. Bagnères (lib. Péré).

Neale (J. M.) and **Littledale** (R. F.). A commentary on the psalms, from primitive and mediævæ writers. Vol. 2. In-8°, 564 p. cart. London (Rivingtons). 6 fr. 25

Peyrat (N.). Le Colloque de Poissy et les Conférences de St-Germain en 1561. In-18 jés., xv-98 p. Paris (lib. Grassart). 1 fr. 50

Reinhard (P.). Bossuet et le protestantisme, ou études sur les ouvrages de controverse de Bossuet. In-8°, 69 p. Strasbourg (imp. Leroux).

Rémusat (C. de). Saint Anselme de Cantorbéry. Tableau de la vie monastique et de la lutte du pouvoir spirituel avec le pouvoir temporel au XI° siècle. 2° édit. revue. In-12, 484 p. Paris (libr. Didier et C°).

Robert-Dumesnil (A. P. F.). Le peintre graveur français, ou catalogue raisonné des estampes gravées par les peintres et les dessinateurs de l'école française. Ouvrage faisant suite au peintre graveur de M. Bartsch. T. 10. Publié d'après les désirs de l'auteur par M. G. Duplessis. In-8°, 278 p. Paris (lib. Rapilly). 8 fr.

Rœssler (C.). Exploration des sépultures gallo-romaines du Mesnil-sur-Lillebonne. In-8°, 22 p. Paris (libr. A. Durand et Pedone-Lauriel).

Rondet (L. E.). Table des matières de l'histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques de Dom Remy Ceillier, avec l'indication des principaux articles parallèles qui se trouvent dans l'histoire littéraire de la France donnée par les RR. PP. Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur; revue, corrigée et augmentée par M. l'abbé Bauzon, éditeur littéraire de la nouvelle édition de Dom Ceillier. T. I. In-4°, xvj-550 p. Paris (lib. Vivès).

Rose (E. V.). Le château de l'évêque d'Apt aux Tourrettes. In-8°, 14 p. Marseille (imp. V° Olive).

Sauzay (J.). Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs, de 1789 à 1801, d'après les documents originaux inédits. T. 4 : la Terreur. In-8°, 766 p. Besançon (libr. Tubergue).

Savalle (E.). La Chronique des énervés, princes mérovingiens, fils de Clovis II et de sainte Bathilde, et moines de l'abbaye de Jumièges. Dissertation historique. In-8°, 48 p. Rouen (imp. Cagniard).

Servais (V.). Notice historique sur l'ordre de Saint-Hubert, du duché de Bar. In-8°, 12 p. Paris (lib. Dumoulin).

Sommervogel. Un ministre de l'intérieur sous le Directoire. In-8°, 32 pages. Paris (lib. Durand).

Sophocle. Antigone. Nouvelle édition, publiée avec une notice, un argument analytique et des notes en français, par E. Tournier. In-16, 96 p. Paris (lib. L. Hachette). 90 c.

Tischendorf (C.). Terre-Sainte. Avec les souvenirs du pélerinage de S. A. I. le grand-duc Constantin. In-8°, 316 pages. Paris (lib. Reinwald).

Trémeau de Rochebrune (A.). De la distribution des monuments préhistoriques dans le département de la Charente. In-8°, 26 p. et carte. Paris (lib. Savy).

En vente à la librairie J. CHERBULIEZ, 33, rue de Seine.

J. B. LECLERCQ Une église réformée au XVIIe s. ou histoire de l'église wallonne de Hanau, depuis sa fondation jusqu'à l'arrivée dans son sein des réfugiés français, d'après des documents inédits et impartiaux. 1 vol. in-8°. 6 fr.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 8 Quatrième année 20 Février 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

A. DE ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (xe et xvie siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

En vente à la librairie MAUKE, à Iéna, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

R. WESTPHAL Philos.-historische Grammatik der deutschen Sprache. In-8°. 8 fr.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, hgg. von Adalbert KUHN. T. XVIII, 2e livr.

DELBRÜCK, Sur le Datif indo-germanique et spécialement védique (p. 81-106; intéressant travail dans lequel l'auteur a refondu et corrigé sa dissertation latine, parue en 1867, *de usu dativi in carminibus Rigvedæ*). — WILBRANDT, *Jubere* (p. 106-113; l'auteur soutient que *jubere* signifie ordinairement *consentir à, trouver bon, avoir pour agréable,* et le rattache à *juvare* comme *placare* à *placere*). — KIND, πράτα — πρόβατα (p. 113-118 : cet article se rapporte à la discussion qui a eu lieu dans la *Revue critique* sur le sens du mot πράτα, employé dans une chanson grecque reproduite par M. Rangabé. M. Rangabé, on s'en souvient expliquait πράτα par une contraction de πράγματα ou πραμματα; M. P. Meyer critiqua cette traduction (*Rev. crrit.* 1868, p. 10); « c'est πρόβατα, dit-il, qui a donné πράτα. » M. R. répondit que πράμματα veut dire brebis en grec populaire, et que » πρόβατα, qui a l'accent sur l'*o*, ne peut jamais, d'après le génie de la langue, » être πράτα (*Rev. crit.* 1868, t. I, p. 242). » M. M., sans entrer dans l'examen de cette question, proposa alors, d'après une communication verbale de M. Fr. Lenormant, une troisième explication; πράτα serait un mot italien, venu de *prato*, qui fait au pluriel *prata* à côté de *prati*. M. Kind détruit cette conjecture en citant un passage où πράτα ne peut signifier que *troupeaux* ou *brebis*. Il revient à l'explication, admise généralement jusqu'ici, de πρόβατα. Il semble cependant que l'objection de M. Rangabé ne soit pas dénuée de toute valeur, bien que M. Kind déclare ne pas bien la comprendre. Il faudrait un exemple d'une pareille contraction, et M. Kind n'en donne pas. Malgré cela, la question paraît tranchée par ce fait que dans deux versions de ce même chant populaire (Ulrichs, *Reisen und Forschungen in Griechenland*, 1840, I, p. 141, et Tommaseo, *Canti populari*, 1842, p. 302), on lit πρόβατα en place de πράτα). — *Comptes-rendus*. WHITNEY, Language and the study of language, par CLEMM (p. 117-125; analyse de ce livre remarquable). — DE CAYX DE SAINT-AYMOUR, La langue latine étudiée dans l'unité indo-européenne, par W. CORSSEN (p. 125-132; on pense bien que c'est une exécution; cf. *Rev. crit.*, 1868, t. I, art. 105). — DEVILLE, Étude sur le dialecte tzaconien, par D. COMPARETTI (p. 132-149; article très-intéressant sur ce livre d'un jeune auteur mort récemment). — OSWALD, Das grammatische Geschlecht und seine sprachliche Bedeutung, par SCHMIDT (p. 150-153). — *Mélanges. Sur les plus anciennes rimes*, par MŒBIUS (p. 153-157; analyse d'un mémoire danois de BUGGE). — *Schlittschuh ou Schrittschuh* (p. 158); *Eisenmenger* (p. 159), par ANDRESEN. — Explications de mots latins, par FRŒHDE (p. 159-460; 1, *Prope* rapproché du scr. *park;* 2, *Fovea, favissa* rattachés à la racine χαϝος, dans χάϝος, qu'elle-même est un allongement de la rac. χα).

Philologus, tom. XXVIII, 1.

Dissertations : O. JAHN, *Variarum lectionum fasciculus alter*. — UNGER, Observations sur les φάσεις ἀπλανῶν de Ptolémée. — PIERSON, *Examen du récit de Thucydide sur la pentecontaëtie* (les cinquante années qui séparent les guerres médiques de la guerre du Péloponnèse). — GROTEFEND, *Eurycleides et Mikion* (étude intéressante sur ces deux hommes politiques qui vivaient vers 223 av. J.-C.; l'épigraphie et la numismatique, habilement utilisées sont venues en aide aux faibles renseignements fournis par les historiens). — HILLER, *Le grammairien Pius* et les ἀπολογίαι πρὸς τὰς ἀθετήσεις Ἀριστάρχου. — A. MÜLLER, La *Toga bis trium ulnarum* dans Horace, *Epod.*, IV, 8. — Rapports : HERTZBERG, Les derniers travaux sur l'histoire de la Grèce depuis Alexandre le Grand.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 20 Février — 1869

Sommaire : 28. Delbrück, Ablatif, locatif, instrumental en sanscrit, latin, grec et allemand. — 29. Potthast, Bibliothèque historique du moyen-âge et Supplément. — 30. D'Arbaumont, Notice historique sur la chapelle et l'hôpital aux Riches. — 31. Michiels, Histoire de la peinture flamande.

28. — **Ablativ, Localis, Instrumentalis** im Altindischen, Lateinischen, Griechischen und Deutschen. Ein Beitrag zur vergleichenden Syntax der indo-germanischen Sprachen, von D' B. Delbrück. Berlin, Dümmler, 1867. In-8°, iv-80 p.

M. Delbrück est entré dans la voie ouverte par M. Ad. Regnier dans son *Essai sur l'idiome des védas*. Il a étudié un point important de la syntaxe sanscrite dans ce recueil d'hymnes qui est le plus ancien monument du sanscrit et qui le représente à l'état de langue encore vivante. Il expose, presque uniquement d'après le Rig-veda, l'emploi de l'ablatif, du locatif et de l'instrumental sanscrits parallèlement avec l'emploi des cas correspondants en grec, en latin et en allemand. Il se fonde sur cette hypothèse que le grec, le latin et l'allemand avaient aussi primitivement un ablatif, un locatif et un instrumental dont la signification avait la même étendue que celle avec laquelle les mêmes cas sont employés dans le Rig-veda, dont la langue représente exactement sur ce point la langue indo-européenne primitive.

Dans les Védas, le substantif construit à l'ablatif désigne ce dont autre chose est séparé avec les verbes qui signifient : 1° sortir, fuir, chasser, enlever, avoir besoin de; 2° séparer, délivrer, sauver de; 3° venir, être engendré, originaire de; 4° puiser, boire dans un vase; 5° apporter, recevoir, entendre de; 6° distinguer, être supérieur, inférieur; 7° cacher à; 8° avoir peur de; 9° il signifie matière et occasion; 10° distance dans l'espace et dans le temps. Enfin il se construit avec les prépositions *apa, puras, adhi, pari, prati*.

Le substantif construit au locatif signifie le lieu d'une action, au sens le plus général. Il signifie le lieu proprement dit avec les différentes nuances qu'on exprime en allemand au moyen des prépositions *in, auf, an* et *bei*. Il signifie le temps. Il se construit absolument. Il désigne le but de l'action. Il se construit avec les prépositions *â, adhi, upa, antar, api, abhi*.

L'instrumental a primitivement un sens *sociatif*, il désigne le rapport que nous exprimons en français par la préposition *avec*, et en ce sens le substantif construit à l'instrumental signifie : 1° les personnes qui en accompagnent une autre; 2° les circonstances concomitantes d'une action ou les propriétés d'un objet; 3° la portion du temps ou de l'espace où une action se prolonge sans interruption. Du sens sociatif dérive le sens instrumental, que nous exprimons aussi assez souvent par la préposition *avec;* et le substantif ainsi construit signifie l'instrument, le moyen par lequel se fait une chose. L'instrumental se construit avec les prépositions *saha, sâkam, smat, sacâ*.

Suivant M. D. l'ablatif latin est composé de trois parties distinctes où il retrouve l'ablatif, le locatif et l'instrumental sanscrits. L'ablatif latin a ainsi comme hérité des fonctions du locatif et de l'instrumental. En grec et en allemand les fonctions de l'ablatif, du locatif et de l'instrumental se seraient partagées entre le génitif et le datif. Voici comment M. D. explique ces faits (p. 77). Les huit cas primitifs désignaient un certain nombre de rapports, mais avec moins de précision que les prépositions. A mesure que la civilisation fit des progrès et que l'on sentit le besoin de s'exprimer avec plus de précision, on eut davantage recours aux prépositions. On s'habitua ainsi à chercher dans les prépositions ce qui était essentiel pour se faire bien comprendre. On fit moins d'attention aux désinences casuelles, d'abord dans la construction avec les prépositions, ensuite dans les autres constructions. Et c'est ainsi qu'on arriva à confondre ces désinences. Il y eut probablement pendant quelque temps une fluctuation; enfin la langue adopta une désinence qui hérita des fonctions des autres.

Dans cette étude des plus intéressantes M. D. a été dirigé par des principes dont la légitimité me semble contestable. Il a suivi en syntaxe comparée la marche que l'on suit dans les recherches d'étymologie. C'est traiter de la même manière des faits qui me paraissent être d'ordres radicalement différents. Quand on compare le sanscrit *dadâmi* et le grec δίδωμι, on constate que les racines *da* et δο sont la même racine signifiant primitivement *donner*, qu'elle est redoublée, que la voyelle est allongée, que la désinence personnelle est la même quant à la forme et à la valeur; et on conclut à bon droit que tous ces rapports proviennent de la commune origine d'où dérivent les deux langues. Mais ces deux verbes peuvent être employés, soit en eux-mêmes, soit en composition avec les mêmes prépositions, dans des acceptions dérivées, qui seront identiques, sans qu'on doive en conclure que ces identités proviennent de la langue d'où descendent le sanscrit et le grec. Les deux langues se rencontrent alors indépendamment de leur parenté. Je pense qu'il en est de même de l'emploi des formes grammaticales, genre, nombre, cas, voix, temps, personnes, modes. La plupart, à les considérer dans leur forme et leur signification primitives, proviennent de la commune origine d'où découlent les langues indo-européennes; mais chacune de ces langues les a employées à sa manière dans une foule de constructions, où elles peuvent se rencontrer sans que leur parenté ait eu la moindre influence sur ces emplois similaires. L'emploi de l'article en grec, dans les rameaux germanique et scandinave, dans les langues romanes est un des exemples les plus frappants qui montrent que des langues peuvent coïncider dans des faits de syntaxe indépendamment de toute communauté d'origine et de toute influence réciproque. Mais cet exemple n'est pas le seul. J'en trouve un autre précisément dans le sujet traité par M. D. Dans le Rig-veda le substantif construit à l'ablatif désigne ce dont un autre objet est séparé, il a souvent la même valeur en latin; et M. D. conclut avec vraisemblance que c'est là l'acception primitive de ce cas. Mais il a un autre emploi dérivé. Il se construit dans les deux langues avec le comparatif pour désigner l'objet relativement auquel, à partir duquel se mesure la supériorité, « manaso javîyân, » « mente celerior. » Faut-il en conclure que cette

construction remonte à la langue indo-européenne primitive et que le génitif employé en grec dans les mêmes conditions ait hérité de l'ablatif? Je crois que les trois langues ont envisagé de la même manière le même rapport indépendamment les unes des autres; car dans les langues romanes (voir Diez, *Grammatik*, III, 383) on dit aussi « più ricco di suo fratello, » « meillor vassal de lui, » « plus de » quatre, » et en grec moderne πλουσιώτερος ἀπὸ τὸν ἀδελφόν. Assurément ni les langues romanes n'ont traduit l'ablatif latin, ni le grec vulgaire n'a traduit le génitif du grec ancien. Ce sont là autant de coïncidences résultant de ce que les mêmes idées se sont associées de la même façon. En syntaxe comparée la parenté des langues n'a donc pas tant d'importance. Un fait de syntaxe française et même hottentote peut être rapproché légitimement d'un fait de syntaxe grecque ou latine, parce que les Français, les Hottentots, les Grecs et les Latins peuvent avoir envisagé le même rapport au même point de vue, attendu qu'ils appartiennent tous à l'espèce humaine. C'est, à mon avis, à ce point de vue que la syntaxe comparée doit être étudiée, comme G. de Humboldt en a donné l'exemple dans sa belle dissertation sur le duel, et comme Pott le fait si souvent avec tant de justesse et de finesse dans ses *Recherches étymologiques*.

M. D. a été conduit par sa méthode à une interprétation des faits qui me semble parfois fort inexacte. Ainsi de ce que dans le Rig-veda les verbes qui signifient *recevoir*, se construisent avec le locatif de la personne de qui l'on reçoit, il conclut que dans la construction homérique de δέχεσθαι avec le datif, Θέμιστι... δέκτο δέπας, le datif doit être considéré comme un locatif (p. 40). Mais il est contraire à toute analogie de ne pas considérer ce datif comme un datif d'intérêt, désignant la personne intéressée dans l'action de recevoir. Il est également bien forcé (p. 73) de considérer le génitif dans κακῶν ἄγευστος comme un vrai génitif, et celui de φίλων ἄκλαυτος comme un ablatif, de voir un génitif dans νόμισμα ἀργυρίου et un ablatif dans τὸ τεῖχος λίθου πεποίηται. Ensuite M. D. perd de vue que dans une langue le sens étymologique est souvent oublié. Ainsi de ce que la préposition sanscrite *adhi* est construite avec le locatif, il ne s'ensuit pas que la préposition latine *ad* soit construite avec un locatif dans *adeo, quoad* (p. 47). Qui nous assure que quand ces adverbes ont été formés, *eo, quo* n'étaient pas devenus des adverbes dont l'origine n'était pas plus présente que celle de *mane?* Je crois également que *humi* est un pur adverbe dans « humi prosternere » et qu'il n'est pas légitime de rapprocher (p. 46) cette construction du sanscrit « nipetur » dharanîtale » « cadit in terræ solo, » où le cas a toute sa valeur et est senti comme locatif. Je ne puis non plus admettre que les constructions de verbes composés avec des prépositions soient synonymes de constructions où le verbe n'est pas composé avec une préposition (pp. 13, 14, 30); ainsi Διὸς ἐκγεγαυῖα ne doit pas être rapproché de « Jove orta. » En outre, en latin, l'usage exige que dans un grand nombre de constructions l'ablatif soit accompagné d'une épithète; ainsi on ne dira pas « adamante columnæ, » comme cite M. D. (p. 17), mais « solido adamante columnæ; » et on ne peut rapprocher « quid me fiet » de semblables constructions. L'allemand a induit M. D. en erreur quand il cite (pp. 33, 35), comme exemple de locatif signifiant *sur* (auf), « montibus aviis, »

et comme exemple de locatif signifiant *an*, le mot *cælo* dans « cælo terraque ; » l'ablatif n'a ce sens que pour un Allemand ; il ne l'avait peut-être pas pour un Latin ; et nous disons en français « dans les montagnes, » « dans le ciel. » Il me semble bien forcé (p. 53) d'expliquer l'instrumental dans les constructions sanscrites répondant à « his pontibus pabulatum mittebat, » par la signification sociative et par l'allemand « immer mit dem Wege gehen. » En général M. D. ne me semble pas tenir assez de compte de l'individualité des langues qu'il compare.

Reconnaissons pourtant que le travail de M. Delbrück est très-instructif, très-utile, et en ce qui concerne le sanscrit, entièrement neuf.

Charles THUROT.

---

29. — **Bibliotheca historica medii ævi.** Wegweiser durch die Geschichtswerke des Europæischen Mittelalters von 375-1500. Vollstændiges Inhaltsverzeichniss zu *Acta sanctorum* der Bollandisten. Anhang Quellenkunde für die Geschichte der Europæischen Staaten wæhrend des Mittelalters, von August POTTHAST. Berlin, H. Kastner, 1862. Gr. in-8°, viij-1012 p. — Supplement. Nebst einer Zeitfolge der Rœmischen Pæpste, der Deutschen Kaiser und Kœnige, sowie sæmmtlicher Deutschen Bischœfe, v. A. P. Berlin, W. Weber, 1868. Gr. in-8°, iv-456 p. — Prix : 36 fr.

Le fonds de la *Bibliotheca historica medii ævi* a paru en 1862; l'année dernière l'auteur a donné un *supplément*, qui atteint en étendue près de la moitié de l'ouvrage primitif : comme on va le voir, il est destiné non-seulement à le corriger, mais surtout à lui servir de complément indispensable. La nécessité de ce répertoire à quiconque s'occupe de recherches sur l'histoire du moyen-âge, ne saurait mieux ressortir que de l'analyse exacte de ses diverses parties. Elles sont au nombre de trois.

La première partie est intitulée : *Sammel-und Miscellanwerke der Geschichtschreiber des Mittelalters* (1; 1)[1]. Elle offre l'indication bibliographique des recueils et des mélanges dans lesquels ont été imprimés les historiens du moyen-âge (auquel M. P. donne pour limites extrêmes 375 et 1500[2]), dans l'ordre suivant : A) généraux (3; 3); — B) spéciaux aux diverses contrées : Belgique et Hollande, Bohême et Moravie, Grande-Bretagne, Bas-Empire (*Byzantin.*), Croisades, Danemark et Nord, France, Allemagne (en général et en particulier), Goths et Lombards, Suisse, Espagne, Hongrie, Italie, Portugal, Pologne, Russie, Suède (5,1003; 3); — C) alphabétiquement (23,1003; 8). Le titre exact et détaillé de chaque ouvrage se trouve dans *C*, ainsi que le contenu de toutes les collections un peu importantes, tantôt par ordre chronologique ou de tomaison, tantôt par ordre alphabétique des auteurs, suivant l'opportunité; on remarquera à l'art. MIGNE une table des auteurs compris dans le *Patrologiæ cursus completus*, avec renvois aux 217 vol. de la série latine, collection qui, sans être à l'abri de la critique, n'en forme pas moins l'ensemble le plus complet en ce

---

1. Le premier chiffre se rapporte au volume de 1862 ; le deuxième renvoie au supplément.

2. On se rappelle que les *Monumenta Germaniæ historica* de M. Pertz ne partent que de l'an 500 pour atteindre un jour le même terme, 1500; nous parlerons bientôt de ce qui a paru de l'édition *ad usum scholarum*.

genre. M. P. a joint aux articles de cette 1re partie qui en étaient susceptibles, des notes et des références aux histoires littéraires et autres recueils bibliographiques.

La seconde partie a pour titre : *Sonderausgaben und Nachweis der einzelnen geschichtlichen Schriften des Mittelalters in den angeführten Sammelwerken, alphabetisch geordnet, nebst Uebersetzungen und Erläuterungsschriften* (95, 1004; 33, 453). C'est la première présentée en détail; on y trouve par ordre alphabétique tous les auteurs qui ont écrit, en n'importe quelle langue (celles des contrées énumérées dans la 1re part. *B*), sur l'histoire du moyen-âge et les ouvrages ou opuscules dont l'auteur n'est pas connu ou qui sont trop complexes pour être mis sous le nom d'un seul écrivain. Sous le nom de chaque auteur (accompagné de sa condition distinctive et de l'époque de sa mort) on trouve énumérés, toujours suivant l'ordre de l'alphabet, ses divers ouvrages, souvent avec une note biographique ou littéraire; chacun d'eux est régulièrement suivi de l'indication : a) des manuscrits (*Handschr.*) connus de M. P. (quelquefois par simple renvoi aux *Archiv* de M. Pertz); — b) des éditions (*Ausg.*), qui se suivent d'après la date de publication; — c) des traductions (*Uebers.*) qui en ont paru; — d) des ouvrages à consulter (*Erl.-Schr.*). Sans avoir travaillé sur la même matière, il serait difficile d'apprécier tout ce qu'il a fallu de patience pour réunir avec exactitude et avec méthode cette multitude de renseignements bibliographiques qui forment de cette 2e partie un tout bien distribué, où les recherches sont toujours faciles, grâce à des renvois multipliés pour permettre d'y trouver un ouvrage sous quelque titre ou nom d'auteur qu'il soit cité. C'est la plus importante de l'ouvrage; la suivante n'en est même qu'un dédoublement.

Sous le titre : *Vita*, M. P. a réuni dans la 3e partie les articles de la précédente commençant par les mots : *Acta, Elogium, Gesta, Historia, Inventio, Legenda, Martyrium, Miracula, Oratio, Revelatio, Translatio* et *Versus* (574, 1010; 120, 455), et relatifs à la biographie, soit avec auteurs connus, soit anonymes. On trouve donc ici le catalogue alphabétique des saints, bienheureux et autres personnages plus ou moins célèbres du moyen-âge, avec l'indication des écrits divers dont ils ont été l'objet. La chronologie a encore présidé à l'énumération des ouvrages dans chaque article, avec divisions identiques à celles de la 2e partie. Le recueil hagiologique des Bollandistes se trouve complètement analysé dans cette 3e; M. P. y a même ajouté une table, par noms d'auteurs, des dissertations que renferment les *Acta Sanctorum* (940). A un point de vue différent, cette dernière partie n'est pas moins précieuse que la précédente: il n'existait rien de satisfaisant en ce genre.

Pour en finir avec le premier volume, il nous reste à y signaler un important appendice intitulé : *Quellenkunde für die Geschichte der europæischen Staaten wæhrend des Mittelalters* (943); c'est l'énumération des sources (auteurs et ouvrages) à compulser pour l'histoire des états de l'Europe pendant la période du moyen-âge, ainsi distribuées : 1) généralités; — 2) Allemagne : a) empire d'Allem. (?-888-1495); b) spécialités (Autriche, Bade, Wurtemberg, Bavière, Brunswig, etc., etc.); c) histoire de l'église (en général et en particulier); d) an-

nales locales; — 3) Suisse; — 4) France; — 5) Italie; — 6) Espagne; — 7) Portugal; — 8) Goths; — 9) Vandales; — 10) Normands; — 11) Angleterre; — 12) Pays-Bas; — 13) Danemark et Islande; — 14) Suède et Norwège; — 15) Bohême; — 16) Hongrie; — 17) Pologne; — 18) Russie; — 19) Dalmatie; — 20) Turquie; — 21) Juifs; — 22) Huns; — 23) Lombards; — 24) Croisades; — 25) Bas-Empire; — 26) Écrivains ecclésiastiques; — 27) Histoire de l'Église; — 28) Mélanges; — 29) Voyages en Terre-Sainte.

La portion du supplément qui correspond au 1er vol. s'arrête à la p. 186. Après ces additions indispensables, M. P. a jugé à propos de donner un Catalogue complet (ou supposé comme tel) des noms des Saints, avec indication de leur qualité distinctive et du jour de leur mort (187). Les historiens apprécieront l'utilité de cette table, moins détaillée, mais beaucoup plus ample que celle donnée par les Bénédictins dans leur *Art de vérifier les dates*, pour se fixer rapidement sur la date d'une charte qui présente le nom d'un saint parmi ses notes chronologiques. — M. P. l'a fait suivre d'une autre : Liste chronologique des papes de Rome, avec les empereurs et rois Allemands qui leur correspondent (259); elle offre, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX, en 5 colonnes : le nº d'ordre du pape, son nom, le jour de son élection, celui de sa consécration, celui de sa mort, enfin l'empereur ou roi contemporain.

Sous le titre *Zeitfolge der Deutschen Bischœfe* (267), on trouve la liste chronologique des titulaires des différents siéges épiscopaux de l'Allemagne, depuis l'érection de chacun jusqu'à nos jours.

Ce volume si bien rempli contient encore une liste des féries et des fêtes dont on rencontre fréquemment la mention comme note chronologique dans les chartes du moyen-âge (449).

Nous avons fait connaître bien en détail tout ce que renferme la *Bibliotheca historica medii ævi*, autant pour en faire apprécier l'utilité que pour suppléer à l'absence d'une table des matières dans l'ouvrage de M. Potthast. Bien qu'il soit rédigé en allemand, il ne laissera pas d'être d'un usage facile à ceux qui ignorent cette langue, la lecture des notes n'étant nullement indispensable.

Un travail de cette importance se déroberait difficilement à la critique en ce qui touche aux détails : celui de M. P. n'a point fait exception à la règle, et il faut savoir gré à l'auteur de s'être remis courageusement à l'œuvre pour se corriger et se compléter si amplement. Placé sur un terrain différent de celui de ses premiers censeurs, nous avons pu recueillir des corrections et additions qui leur ont échappé : il sera peut-être plus utile de les lui transmettre directement, en vue d'une seconde édition que sa *Bibliotheca* mérite et qu'elle aura certainement[1]. Nous nous contenterons de résumer ici quelques observations plus géné-

1. Peu après l'apparition de la *Biblioth. histor.*, il lui fut consacré dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (5e série, t. IV, p. 513-20) un article étendu dans lequel on suggérait à M. P. quelques corrections et un grand nombre d'additions. Il est incroyable que cet article n'ait point passé sous les yeux de l'auteur; vérification faite, nous n'avons aucun doute à cet égard. Pour montrer l'importance des observations contenues dans l'article précité, nous en rappellerons quelques-unes : M. P. a essayé de se compléter touchant la *Société de l'histoire de France*, mais alors pourquoi s'arrêter en 1862 et omet-

rales, relatives à l'économie de l'ouvrage et aux sources à mettre encore à contribution. — Il va sans dire que les deux volumes devront être fondus en un seul. Les séries *A* et *B* de la 1e part. y pourraient suivre la série *C*, par la raison qu'elles la résument méthodiquement, comme l'appendice qui termine le 1er vol. résume la 2e et la 3e part.; ces deux séries deviendraient ainsi susceptibles de diverses abréviations. Par contre, la série *C* devrait gagner en développements dans l'énumération du contenu des recueils et mélanges, sauf à ne jamais faire double emploi avec la 2e et la 3e part. M. P. a eu naturellement toute facilité de compulser les *Mémoires* des sociétés savantes et académies de l'Allemagne; l'appendice au *Bibliographer's Manual* de LOWNDES (édit. Bohn, London, 1864) permet de se renseigner exactement à cet égard pour la Grande-Bretagne. Il n'en est malheureusement pas ainsi en ce qui concerne la France, et on ne s'occupe pas, que nous sachions, de dresser un inventaire de ce que renferment

---

tre p. ex. les *Rouleaux des Morts du IXe au XVe siècle* publiés par M. L. Delisle en 1866; les *Miracles de saint Benoît* édités par M. de Certain n'ont pas encore réussi à s'introduire dans la 3e partie. M. P. a enrichi son art. Bodel, négligeant toujours *Raoul de Cambray* et *Garin le Loherain*. Il a continué à ignorer l'importance du *Mémoire* de M. Delisle *sur les actes d'Innocent III* et l'*Itinéraire* de ce pape dressé par le même. L'art. *Gesta Karoli M. ad Carcassonam* n'a reçu aucune augmentation. De même pour le *Rhythmus teutonicus Ludovici Balbi*. L'article presque entier de la *Bibliothèque* serait à reproduire dans cette note: nous préférons y renvoyer M. Potthast. Il lui a été observé qu'il ne se maintenait pas entre les limites chronologiques qu'il s'est assignées, 500 et 1500; nous n'ajouterons que deux exemples à ceux que la *Bibliothèque* a déjà fournis, l'un en deçà, l'autre au delà : Eusèbe de Césarée (305), qui ne dépasse pas la première moitié du IVe siècle, et saint Ignace de Loyola (752, s. 156), né en 1491 (et dont l'art. bibliographique, pour le dire en passant, est incomplet, voy. Œttinger, *Bibl. biogr.*, 2e éd., 798-800). — M. P. aurait pu facilement connaître le contenu de divers recueils, qui lui ont échappé, en compulsant soit J.-G. Dowling, *Notitia scriptorum SS. Patrum aliorumque veteris Ecclesiæ monumentorum quæ in collectionibus anecdotorum post an. Ch. MDCC in lucem editis continentur* (Oxonii, 1839, in-8°), soit J. Darling, *Cyclopædia bibliographica, a library Manual of theological and general Literature* (London, 1854, in-4°, 3328 col.). Pour nous borner à un seul art. dans la lettre A, il ne fallait pas se borner à indiquer exclusivement la lettre de saint Avit à Clovis (indications de sources très-insuffisantes, voy. Bréquigny, *Diplom.*, I, 29), le recueil complet devait en être mentionné, sans oublier le ms. de Lyon du XIIe s., avec les huit éditions complètes ou partielles qui en existent. L'homélie de cet évêque sur le premier jour des Rogations est un document historique, ainsi que plusieurs autres de ses discours, dont les papyrus de la Biblioth. impér. offrent de précieux fragments; les plus importants ont été publiés par M. Delisle dans sa *Notice sur un feuillet de papyrus* (cf. *Rev. crit.*, 1866, art. 142), parue d'abord dans les *Mém. et Doc. de la Soc. d'hist. et d'arch. de Genève* (XV, 285), puis dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions* (1865, p. 70-4), enfin dans les *Etudes paléographiques* dont M. P. ne cite (*Suppl.* 130) que les *Conjectures histor.* de M. Rilliet, qui avaient également paru dans les *Mém. et Doc. de Genève* (XVI, 1 et 199); le texte des papyrus, à part les fragments publiés par Sirmond, a été inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne* (5e sér., XV, 426-47, et XVI, 82-3). L'art. *Avitus* de la 3e part. pouvait s'enrichir, pour la biographie, d'un grand nombre d'indications; nous ne citerons que trois monographies dont la mention était indispensable: l'abbé P. Parizel, *Saint Avite, évêque de Vienne, sa vie et ses écrits*, dissertation présentée à la faculté de philosophie et lettres de l'université catholique de Louvain (Louvain, Vaulinthout, 1859, in-8°, iv-328 p.); A. de Lagrevol, *Notice sur saint Avite, évêque de Vienne*, lue à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon (Lyon, Vingtrinier, 1863, gr. in-8°, 31 p.); Victor Cucheval, *De sancti Aviti Viennæ episcopi operibus Commentarium*, thesim facultati litterarum Parisiensi proponebat (Parisiis, Durand, 1863, in-8°, vj-112 p.). Il faudra désormais y ajouter : Carl Binding, *Zur Chronologie der wichtigeren Briefe der Avitus* (*Das Burgundisch-Romanische Kœnigreich*, Leipzig, Engelmann, in-8°, t. I, p. 290-7).

les volumes publiés par nos sociétés savantes depuis leur origine. Si, parmi ces mémoires il en est souvent d'insignifiants, plusieurs renferment des documents sur l'histoire du moyen-âge, dont l'indication a sa place dans la *Bibliotheca* de M. Potthast. — Dans la 2e part. la mention des mss. pourrait être plus complète. L'auteur n'a pas même compulsé le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements* (Paris, 1849-61, t. I-III); on pourrait citer plusieurs autres répertoires de mss. qu'il n'a pas explorés: il ne serait pas inutile de les indiquer à la fin de la série *A* de la 1re part. — Pour les sources biographiques, M. P. trouvera des recherches très-consciencieuses dans la 2e édition de la *Bibliographie biographique universelle* de M. E.-M. Œttinger (Bruxelles, 1854). — Dans le classement des auteurs par ordre alphabétique, les homonymes de prénom devraient être rangés suivant la lettre de leur nom, sans tenir compte de la particule ou de la qualité qui le précèdent, ainsi *Johannes de Fordun* (394) doit être considéré comme s'il y avait *Joh. Fordunensis*, *Johannes episcopus Gerundensis* (396) comme *Joh. Gerund. episc.* — Le catalogue des saints donné dans le supplément devrait être fondu dans la 3e part. avec laquelle il fait double emploi, bien que plus complet et d'un objet différent; M. P. pourra d'ailleurs fructueusement recourir au 3e vol. du *Dictionnaire des cérémonies et des rites sacrés* qui forme le tome XVII de l'*Encyclopédie théologique* de M. l'abbé Migne, où il rencontrera un catalogue du même genre beaucoup plus ample que le sien (col. 927-1116). — A la suite de la liste chronologique des papes il serait bon d'en donner une semblable pour les empereurs d'Allemagne et rois des Romains; aucun érudit assurément ne se plaindrait d'en trouver encore d'autres pour les maisons souveraines de l'Europe, les électeurs de l'empire, les patriarches, les abbayes principales, en un mot pour tous les grands personnages qui figurent dans les chroniques et les chartes[1]; une liste alphabétique des conciles serait aussi bien vue : Fabricius en a une excellente au point de vue bibliographique dans sa *Bibliotheca græca* (t. XI; éd. Harles, t. XII), ouvrage que M. P. n'a pas assez mis à profit, bien qu'il ne lui eût pas été moins utile que la *Bibliotheca latina mediæ ætatis* du même; le tome X (ed. Harles, t. XI) n'est pas à négliger pour sa 3e partie.

Ces défauts et ces lacunes signalés, nous remercions bien sincèrement l'auteur d'avoir doté cette partie de la science historique, dont l'ardeur des érudits tend chaque jour à reculer les limites, d'un répertoire qui permet aux moins familiarisés à la bibliographie de se renseigner sans peine sur le degré de publicité d'un historien quelconque du moyen-âge. Puisse-t-on nous offrir souvent des inventaires qui joignent, comme celui de M. Potthast, la brièveté de la rédaction à la rigueur de la classification, et qui soient d'un usage aussi profitable!

Ulysse Chevalier.

---

1. M. E.-F. Mooyer, dont M. P. semble avoir pris l'*Onomastikon chronologikon hierarchiæ Germanicæ* (Minden, 1854, in-8°, viij-160 p.) pour modèle de cette partie de sa *Biblioth.*, a donné outre les évêchés allemands, douze abbayes (Corvey, Essen, Fulde, Saint-Gall, Herford, Hersfeld, Kempten, Pegau, Quedlinbourg, Stavelot, Thorn, Werden) et les ordres Teutonique, de Malte et de Livonie.

30. — **Notice historique sur la chapelle et l'hôpital aux Riches**, par Jules d'ARBAUMONT, secrétaire de la commission des antiquités de la Côte-d'Or. Dijon, Jobard, 1868. In-4°, 144 p.

Les auteurs du *Gallia christiana* ont laissé complétement de côté les hôpitaux et ne parlent que d'un tout petit nombre de collégiales. Je ne suppose pas que la nouvelle édition annoncée par le libraire Palmé doive combler cette lacune. Nos éditions nouvelles des collections créées par l'érudition historique ne ressemblent pas à celles que donnaient nos devanciers du XVIIIe siècle. Leurs éditions nouvelles étaient des ouvrages nouveaux, témoin l'*Art de vérifier les dates*, l'*Histoire généalogique de la maison de France* et le *Gallia christiana*. Mais en dépit des « progrès de l'érudition française » cette grande manière d'entendre une réédition, semble au-dessus de nos forces, nos éditions nouvelles sont des réimpressions textuelles, augmentées seulement de quelques fautes d'impression. Nous citerons comme exemple la dernière édition de l'*Art de vérifier les dates*, les éditions des Bollandistes et du grand ouvrage du père Anselme qui sont en cours de publication. Telle est aussi la *Patrologie* de Migne. La prochaine édition du *Gallia christiana* sera sans doute conçue dans le même esprit; nous ne pouvons compter sur elle pour nous apprendre les faits passés sous silence par les précédentes, par exemple l'histoire de nos hôpitaux et de nos collégiales. C'est une raison pour accueillir favorablement les monographies qui cherchent à combler cette lacune.

Celle que vient de publier M. d'Arbaumont concerne deux établissements fondés à Dijon au XIIe siècle, par deux bourgeois de cette ville. L'un de ces établissements était un hôpital, confié non à des religieux de l'ordre de saint Augustin, comme paraissent l'avoir été la plupart de nos maisons hospitalières, mais à des bénédictins. Il dépendait de l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon. Il était dirigé par un moine de ce monastère qui avait sous son autorité des convers et des converses chargés du soin des pauvres et des malades, les convers du service des hommes, les converses de celui des femmes : organisation identique à celle des hôpitaux administrés par l'ordre de saint Augustin. Peu à peu ces deux communautés disparurent, le moine placé à leur tête resta seul et l'hôpital cessa d'exister : il devait d'après les principes reçus être réuni à l'hôpital général de Dijon. Les moines de Saint-Bénigne gardèrent les biens, mais servirent une rente à ce grand établissement.

Le chapitre avait dans l'origine sept chanoines, dont le nombre fut plus tard de neuf, non compris le doyen. Malgré son nom de *Chapelle aux Riches*, il était fort pauvre et les chanoines, ne trouvant pas dans leurs prébendes les ressources nécessaires, furent bientôt obligés de recourir à d'autres moyens d'existence : on comprend que le service canonial en souffrit. Pour les détails nous renvoyons au mémoire de M. d'Arbaumont.

Ce mémoire qui atteste la connaissance générale de la matière et des études spéciales approfondies, se termine par un recueil de 22 pièces justificatives, la plupart inédites et dont quatorze sont antérieures au XIVe siècle. Elles paraissent reproduites avec soin, bien que p. 109, ligne 31, on trouve *quam primo* au lieu

de *quam primum* et p. 115, ligne 30, *corporale* au lieu de *corporaliter*. M. d'A. a joint à une de ces chartes une observation que nous croyons devoir répéter ici. Carpentier dans son supplément au *Glossaire* de Ducange a inséré sur l'autorité de D. Plancher le substantif *bovo, bovonis,* qui serait une variante de *bos*. Ce mot a pénétré dans la dernière édition du célèbre *Glossaire,* t. I, p. 748, col. 1. D. Plancher avait entre les mains une copie défectueuse de la charte que cite d'après lui le savant continuateur de Ducange. On lit *boves* dans l'original.

Nous aurions désiré que le savant auteur eût fixé avec plus de précision les dates des documents qu'il a publiés. Le premier est une bulle du pape Luce III, donnée à Vérone, le 12 des kalendes de novembre, c'est-à-dire le 21 octobre. La date suivant M. d'A. est 1181-1185. A l'aide du *Regesta pontificum Romanorum* de M. Jaffé, il est possible de serrer de plus près le texte. Luce III était à Velletri en octobre 1181 et en octobre 1182; en octobre 1183 il se trouvait à Anagni. C'est en 1184 et en 1185 qu'il a passé le mois d'octobre à Vérone. La bulle dont il s'agit a donc été expédiée en octobre 1184 ou 1185.

La seconde des pièces justificatives de M. d'A. est une bulle d'Urbain III, datée du 7 des ides de juillet. L'auteur a écrit entre parenthèses la date approximative 1185-1187. Mais cette bulle ne peut avoir été donnée par Urbain III en juillet 1185, puisque son prédécesseur n'est mort que le 25 novembre de cette année.

La 3e pièce, est une bulle du même Urbain III, qui comme les précédentes est datée du jour du mois sans indication d'année, 13 des kalendes de février. M. d'Arbaumont propose la même date approximative 1185-1187. Nous répondons par la même critique. Ces deux actes peuvent appartenir à l'année 1186 ou à l'année 1187, mais l'année 1185 est nécessairement exclue.

La pièce qui porte le n° 20 émane d'un abbé de Saint-Bénigne de Dijon; c'est un acte capitulaire daté du 2 janvier 1456. En conséquence M. d'Arbaumont la date de 1456. Il reproduit cette date dans son texte. Jean Baucherie, recteur, dont ce document nous donne le nom, vivait en 1456, nous dit-il, p. 28 (voir encore p. 29). Cette date est-elle exacte? en d'autres termes l'usage à Dijon n'était-il pas au xve siècle de commencer l'année à Pâques? Si tel était l'usage de Dijon, il faut lire 1457 au lieu de 1456. Or il suffit de parcourir les *Chartes de communes* de M. J. Garnier pour reconnaître que suivant l'archiviste de la Côte-d'Or, les Dijonnais du xve siècle commençaient effectivement l'année à Pâques; et cette opinion paraît justifiée par les faits : car dans les *Chartes de communes* p. 94-96, nous trouvons des lettres-patentes du duc Philippe le Bon, données à Saint-Bénigne de Dijon, le jeudi 19 février 1421; or en 1421 le 19 février était un mercredi, c'est en 1422 que le 19 février est tombé le jeudi. Le même ouvrage nous fournit, p. 558, un acte émané d'un notaire ducal de Dijon et daté du 12 avril 1445 avant Pâques; il ne peut être attribué à l'année 1445 où Pâques fut le 28 mars, il appartient à l'année 1446, où la fête de Pâques eut lieu le 17 avril. La pièce n° 20 doit donc être datée du 2 janvier 1457, nouveau style, *more romano,* comme dit Henri Belœil de Saulieu, notaire apostolique et impérial, dans deux chartes datées suivant notre système actuel et que M. d'A. a

publiées sous les nos XV et XVI, p. 119 et 123 de son intéressante publication.

L'inexactitude légère que nous signalons n'a entraîné aucune conséquence fâcheuse. Mais dans bien des circonstances une erreur semblable peut conduire un écrivain à intervertir l'ordre des événements et rendre insaisissable l'enchaînement des faits. La vérité dans les plus petits détails n'est jamais à mépriser.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

31. — **Histoire de la peinture flamande**, depuis ses débuts jusqu'en 1864, par Alfred MICHIELS. (Cet ouvrage contient l'histoire de la peinture hollandaise jusqu'à la séparation des deux écoles). T. IV, V et VI. Paris, Librairie internationale. 3 vol. in-8° de 468, 478 et 486 p. — Prix : 5 fr. le volume.

L'ouvrage de M. Michiels devait se composer de six volumes; le sixième volume a paru et la biographie de Rubens est à peine commencée. Un avant-propos, placé en tête de ce tome sixième, nous avertit que l'auteur est « absolument contraint d'élargir son cadre, de publier huit volumes au lieu de six. » Ainsi après avoir donné tant de place aux écoles du XVe et du XVIe siècle, après avoir consacré tout un volume à des considérations générales et presque superflues, M. M. va resserrer en deux volumes toute la biographie de Rubens, toute l'histoire de son école, toute la période de décadence et encore la renaissance contemporaine de l'art flamand. L'avenir nous apprendra comment l'auteur saura résoudre ce problème et nous ne pouvons condamner par avance une œuvre que nous ne connaissons pas. Cependant nous craignons fort les résultats d'une semblable disproportion dans le plan général. Nous pouvons déjà en signaler les causes et nous n'avons pas attendu jusqu'ici pour le faire.

En entreprenant d'offrir un tableau aussi complet que possible de l'art flamand depuis ses origines jusqu'à nos jours, en profitant des découvertes des travailleurs contemporains, M. M. abordait une tâche longue, difficile, mais utile et même glorieuse. Malheureusement l'exécution laisse fort à désirer. Déjà nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs les procédés au moyen desquels notre historien prétend donner de l'attrait à un sujet aride en lui-même. Ils ont vu avec quel luxe de métaphores philosophiques, avec quelle abondance de périphrases prétentieuses, l'auteur disait les plus simples choses. Les trois volumes que nous avons sous les yeux pourraient nous fournir encore de fréquents exemples de ce style ampoulé; on y relèverait de continuelles digressions où l'auteur met en scène sans aucun besoin, sa propre personnalité, ses sentiments, ses opinions intimes. Tous ces hors-d'œuvre, tous ces ornements de style, d'un goût au moins douteux, ont le grave inconvénient, et de rebuter le lecteur par des longueurs continuelles, et d'étendre indéfiniment le cadre primitif, si toutes les parties de l'œuvre conservent les mêmes proportions.

Nous avons là vingt, cent passages pris dans ces trois derniers volumes, comme preuve de ce que nous avançons. Nous nous bornerons à en citer un petit nombre parmi les plus caractéristiques. Il est particulièrement, nous en avons déjà fait l'observation, un ordre d'idées sur lequel l'auteur se met en frais d'imagination. La mort lui inspire une richesse de métaphores hardies dont voici quelques échantillons : « Couché dans le lit de sa dernière étape » (t. V,

p. 16). — « La Régente était devenue vieille et approchait de la grande hôtel-» lerie où la mort offre un lit à chaque voyageur » (V, 77). — « La mort lui » asséna un coup prématuré en 1561 » (V, 243). — « La mort, s'ouvrant » comme une trappe, engloutit... » (ibid.). — « La mort entraîna Maximilien » dans sa ronde éternelle » (VI, 32). — « La mort frappa de son épée sanglante » le chef du monde chrétien » (V, 167). Autre part, nous voyons « un peintre » englouti dans les sables mouvants de l'histoire » (V, 83). Puis, pour annoncer le mariage d'un de ses personnages, « l'heure qui devait le rendre amoureux fit » sonner son timbre cabalistique. » Parlant d'un critique coupable de trop d'imagination, M. M. dit : « Son imagination aventureuse suspend alentour » l'arc-en-ciel de son style diapré » (V, 208). A la p. 75 du t. VI, l'auteur s'excuse en ces termes de n'avoir pas vu certains tableaux exposés à l'étranger; « quand ils furent exposés ma bourse malade m'interdisait un si coûteux » voyage. » Mais voici le bouquet: M. M. parle d'une famille baroniale qui porte le même nom que lui et cette circonstance lui fournit l'occasion de faire étalage de sentiments démocratiques. Il pourrait essayer comme tant d'autres de se rattacher à une maison de vieille noblesse; « mais ces distinctions aristocratiques » n'ont pas plus d'importance à mes yeux qu'un rat mort » (VI, 228).

Parfois l'historien de la peinture flamande s'abandonne à des détails ou à des réflexions personnelles dont le moindre défaut est de venir hors de propos et d'usurper une place qui pourrait être plus utilement employée. C'est en ces termes qu'il nous fait le portrait de Charles-Quint (t. VI, p. 138) : « Le bigot et vorace » empereur, dont la vie fut une indigestion perpétuelle, qui passa une partie de » ses jours et de ses nuits entre des vomissements et des selles trop abondantes. » L'auteur semble d'ailleurs se complaire à ces détails répugnants. Les exemples de cette nature sont nombreux dans ces trois volumes. On trouvera à la p. 213 du 5e volume un passage difficile à citer isolément.

Dans d'autres circonstances notre écrivain se laisse aller à d'étranges sarcasmes, ainsi quand il dit : « les femmes que l'on n'aime pas sont les seules qui ne » meurent jamais, » il dépasse peut-être les limites d'une plaisanterie de bon goût. Plus loin, affectant un dédain plus général, il fait le naïf aveu d'un orgueil presque plaisant par son exagération. « Si une ignorance presque absolue ne » dominait point le monde, on saurait, etc..... » Nous insistons sur ces menus détails, parce qu'ils font connaître non-seulement le style de l'auteur et ses procédés pour rendre son sujet agréable, mais encore ses tendances historiques et philosophiques, son esprit absolu et exclusif, ses visées prétentieuses, sa confiance en lui-même et son dédain présomptueux. Ces dispositions ne sont pas faites pour donner beaucoup de poids aux opinions de M. M. quand il se trouve en désaccord avec des auteurs accrédités.

Avant d'entrer dans la discussion même des jugements de M. M., il est nécessaire d'analyser rapidement les matériaux que contiennent ces trois volumes.

Le quatrième volume débute par une biographie étendue de Jean Memlinc, suivie de l'examen de ses ouvrages. Il n'a pas fallu moins de quatre chapitres à l'auteur pour épuiser le sujet, en raison de l'intérêt, de l'engouement, pourrait-on presque dire, qu'a excité naguère le peintre de l'hôpital Saint-Jean. Suivent

les biographies de Gérard David et de Jean Bellegambe; enfin quelques détails sur les artistes brugeois qui ont travaillé en Espagne et en Italie. La vie de Jérôme Bosch et les travaux d'Enghelbert de Leyde nous conduisent à la fin du xve siècle. Le troisième livre est consacré aux artistes du xvie siècle; le quatrième, qui s'ouvre seulement tout à la fin du sixième volume est réservé à l'école d'Anvers. Le tome IV se termine par les biographies de Quentin Metsys, d'Henri à la Houppe, de Joachim Patinir et de Jean Gossart, dit Jean de Maubeuge. C'est par l'achèvement de cette dernière biographie que s'ouvre le cinquième volume, puis passent successivement devant nos yeux Lancelot Blondeel, Bernard van Orley, Lucas de Leyde. Ici l'auteur ouvre une digression qui ne comprend pas moins d'un chapitre; elle est consacrée à un fait considérable et sur lequel des documents récemment publiés viennent de jeter une vive lumière. Il s'agit du voyage d'Albert Durer dans les Pays-Bas. La galerie des peintres néerlandais continue ensuite par les biographies critiques de Jean Schoreel, Martin van Veen, dit Heemskerk, Michel van Coxie, Lambert Lombard et Lambert Suavius, Frans Floris, la nombreuse famille des Brueghel, si difficile à débrouiller, Pierre Pourbus, Gérard Hoorenbault, enfin Martin de Vos.

Le sixième volume nous offre toute la série des peintres qui ne sauraient rentrer dans le développement méthodique d'une période et qu'on pourrait en quelque sorte désigner sous le nom d'excentriques. D'abord toute une colonie de déserteurs qui allèrent importer l'art flamand à la cour de Rodolphe II, à Prague, sous la conduite de Barthélemy Spranger. Puis commencent les imitateurs de Vasari, les peintres historiens, Lucas de Heere et Karel van Mander. L'auteur accorde ensuite quelques pages à de pauvres célébrités provinciales dédaignées de leur vivant et oubliées aussitôt après leur mort pour être restées trop fidèlement attachées au clocher natal.

Au xvie siècle une innovation, considérable par ses résultats, s'introduit dans la pratique de l'art; nous voulons parler de la division des genres. Sous ce rapport, la Flandre précède l'Italie et donne la première l'exemple de la *spécialisation* des artistes. M. Michiels ne devait point négliger ce côté de son sujet; en effet il passe successivement en revue le développement du paysage, la peinture d'intérieur, les marines et batailles, les fleurs et animaux, le portrait, enfin les scènes familières et les tableaux de fantaisie, genres simultanément cultivés et avec un égal talent par les maîtres du xve siècle, mais que la décadence divisa comme autant de tronçons d'un grand corps.

Dans les dernières pages du sixième volume commence le quatrième livre de l'ouvrage, consacré, nous l'avons dit, à l'école d'Anvers. Nous voyons déjà ici les premières années de Rubens, ses premières études en Flandre, puis son voyage en Italie et en Espagne. Enfin sont rejetées à la fin de ce volume, comme aux précédents, quelques notes et observations qui ne pouvaient trouver place dans le cours du récit. Nous aurons sujet d'y revenir.

M. Michiels, nous l'avons laissé entrevoir, est un adversaire impitoyable pour tous les contemporains qui ne partagent pas ses opinions sur les matières dont il s'occupe. Personne ne trouve grâce devant lui, et on peut juger de l'importance que l'auteur accorde à ses contradicteurs par l'insistance qu'il met à relever leurs

erreurs. L'adversaire le plus redoutable et le plus détesté de M. M. n'est rien de moins qu'une des réputations les plus répandues de l'Allemagne, je veux parler de M. Waagen. Notre auteur le harcèle sans cesse, ne perd pas une occasion de relever ses erreurs, et comme il choisit son terrain, il a souvent raison. C'est à M. Waagen que s'adresse cette apostrophe : « Les Allemands qui croient tout » connaître et tout posséder..... » On trouvera aux pages 150 et 395 du t. IV, 91, 417, 433, du t. V les passages les plus caractéristiques de cette animosité contre le critique allemand. M. M., on ne saurait le nier, il est parfaitement dans son droit quand il cherche à combattre des influences d'autant plus dangereuses qu'elles paraissent au-dessus de toute contestation. Rien n'est plus nuisible aux progrès de l'histoire que ces affirmations doctrinales et cependant si hasardées dont M. Waagen a donné trop d'exemples. Toutefois un peu plus de courtoisie dans la discussion ne pourrait qu'ajouter à la force des arguments. Il n'est pas permis de traiter un adversaire, même convaincu d'erreur, comme le fait une note de la p. 91 (t. V) : « M. Waagen ne se trompe pas toujours..... » Quoique ses attributions téméraires et capricieuses l'aient fait regarder en » France comme un charlatan, je le crois sincère; quand il se trompe, quand » sa vue s'arrête à deux pas de lui, c'est faute de clairvoyance et non pas faute » de bonne volonté. » Sans doute M. Waagen descendra bien un peu du rang qu'un engouement patriotique lui a assigné parmi les historiens de l'art; il n'en aura pas moins rendu de grands services à l'histoire des écoles septentrionales en attirant vers elles, par son exemple, l'attention et l'activité des travailleurs.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler l'injustice de M. M. envers les rédacteurs du catalogue du musée d'Anvers, qui passe toujours, en dépit de ses attaques, pour un des livres les mieux faits et les plus instructifs en son genre. Notre auteur descend à des personnalités que la vivacité de la discussion n'excuse pas, quand il dit des auteurs de ce catalogue : « Les nomenclateurs » d'Anvers sont pourtant des hommes pieux : comment la dévotion ne leur » inspire-t-elle pas au moins des sentiments d'équité ? » Il trahit du reste les causes de son animosité, causes toutes personnelles, et par conséquent assez mesquines, quand il dit : « On pourrait aussi leur demander un peu de justice » envers les hommes qui font pour l'histoire de l'art des travaux plus importants » et plus difficiles que les leurs. » Cette préoccupation entraîne nécessairement l'auteur à contester toutes les attributions du catalogue d'Anvers, sans que ses raisons soient bien décisives. Ainsi la tête du vieux chanoine de l'ordre de Saint-Norbert, qu'il range parmi les tableaux faussement attribués à Memlinc (t. IV, p. 128), ne nous paraît cependant pas plus posséder le caractère des œuvres de Van der Weyden que celui du peintre de la châsse de Sainte-Ursule. Plus loin M. M. accuse les mêmes personnes de mauvais goût, ce qui est permis, et de déloyauté, accusation qui ne peut être soufferte (VI, 372). Mais, sans insister davantage, nous croyons avoir indiqué suffisamment les raisons qui influent sur les critiques de M. M. et leurs ôtent ainsi une partie de leur valeur.

L'historien ne ménage pas davantage les autres érudits de la Belgique[1]; et

1. Voir les notes relatives à M. Pinchart et à M. Wauters (IV, 427, et V, 48).

cependant ils contribuent singulièrement à rétablir l'histoire vraie si étrangement défigurée par les historiens eux-mêmes. M. M. leur doit la meilleure part de ses renseignements et s'il restituait à chacun ce qui lui appartient, nous verrions leurs noms revenir sans cesse au bas des pages. Mais certains écrivains considèrent la citation des sources comme un embarras et une gêne pour le lecteur. M. M. est un peu de cette école : nous devons reconnaître cependant qu'il nomme M. James Weale, l'auteur de la biographie de Gérard David, cet artiste éminent dont le nom était entièrement ignoré avant les découvertes récentes de M. Weale et ses deux articles publiés par la *Gazette des beaux-arts* en 1866. Encore trouve-t-il moyen de placer une épigramme contre l'historien anglais et sa « dévotion » orthodoxe. »

Quels sont donc les droits de M. M. à se montrer si exigeant, si impitoyable pour tous ses rivaux? On pourrait cependant lui adresser à lui-même bien des reproches. Les défauts de forme et de fond abondent chez lui, et pourtant il mérite une place honorable parmi les historiens de l'art flamand. Tous ces documents épars que les investigations des chercheurs mettent au jour, M. M. aura tenté le premier de les coordonner, de les fondre dans une histoire générale et accessible au grand public. Il aura vulgarisé, malgré tout, l'histoire vraie, exacte des premiers artistes flamands. Il aura fait pour la Belgique cette œuvre qui attend encore en France un ouvrier de courage et de persévérance. Enfin il aura lui-même apporté dans certaines parties de cette histoire générale une lumière, qu'il ne doit qu'à ses propres recherches, à ses travaux personnels. La dynastie des Brueghel ne présentait jusqu'ici qu'une confusion inextricable. Notre auteur, le premier, a distingué les différents membres de la famille, a cherché à restituer à chacun son style et ses œuvres, a tenté enfin de nous expliquer comment tant d'œuvres identiques qui ont dû occuper l'existence de plusieurs générations, se sont trouvées peu à peu classées sous un même nom. Nous laissons à la sagacité des critiques flamands le soin de décider si la lecture de la signature des deux Francken est conforme aux usages et à la langue; mais l'explication donnée par M. M. des lettres qui précèdent leur nom nous paraît fort ingénieuse, et bien plus plausible que les hypothèses imaginées par M. Burger et Viardot (VI, 315).

M. M. explique d'une manière un peu romanesque peut-être, mais qui mérite toutefois d'être prise en sérieuse considération par les historiens futurs de Rubens, par quelle suite de circonstances le maître de l'école anversoise naquit sur une terre étrangère et presque en exil, comment ses premières années furent enveloppées d'un voile jusqu'ici impénétrable et par quels moyens l'auteur parvint à percer ce mystère. Le récit de M. M. ne peut être accepté de tout point sans contrôle; mais il n'en offre pas moins une explication assez vraisemblable d'événements inexplicables jusqu'ici.

On pourrait relever dans le livre de M. M. un certain nombre d'inexactitudes si on voulait le suivre pas à pas. Cette minutieuse inquisition ne nous est pas permise ici; d'ailleurs ce défaut est l'inconvénient inhérent à d'aussi vastes travaux. Nous ne mentionnerons pas tous les *lapsus* que nous avons relevés et qu'un *errata* aurait dû rectifier à la fin de chaque volume. Ainsi t. IV, p. 208, ligne 10, il faut lire 1460, au lieu de 1560. Il s'agit de la date de la naissance

de Jérôme Bosch. — Au t. VI, p. 60, au lieu de « M. Chédeau amateur français » demeurant à Namur, » lisez : « demeurant à Nantes. » — Même volume page 242, ligne 12, il faut lire 1572 au lieu de 1672; p. 334, l'auteur cite Alexandre VI comme pape à la fin du XVIe siècle; or Alexandre Borgia était mort dès les premières années du siècle et Alexandre VII ne fut élu qu'en 1655; nous ne saurions donc indiquer le pape dont l'auteur a voulu parler. — A la p. 308 du 5e volume, M. M. dit qu'on avait accordé aux marchands de tableaux à Anvers « l'étage supérieur de la Bourse actuelle pour y tenir boutique. » Ignore-t-il que le beau monument qui faisait l'orgueil de la grande cité commerçante a été détruit il y a huit ou dix ans déjà par un incendie? A la fin du sixième volume dans un passage relatif aux fameuses peintures de Michel-Ange à la chapelle Sixtine, notre auteur emporté par son imagination et son lyrisme habituel, dit : « Les derniers rayons du soleil frappaient la haute coupole, les » bruits allaient s'éteignant, les fidèles abandonnaient le temple aux esprits » nocturnes, et les formidables acteurs de la vision apocalyptique avaient l'air » de s'animer dans l'ombre croissante. » Or la chapelle Sixtine, dont il est ici question, n'a jamais possédé de « haute coupole. » M. M. ne connaît point les musées d'Italie; c'est regrettable. Il l'avoue d'ailleurs en parlant du portrait de Lucas de Leyde, conservé dans la collection des portraits d'artistes peints par eux-mêmes, aux *Uffizi*. Comment peut-il, n'ayant pas vu cette peinture, en accepter l'authenticité, quand il conteste toutes les autres œuvres attribuées à Lucas de Leyde? A ce propos nous remarquerons qu'il ne parle même pas du tableau conservé à l'Hôtel de Ville de Leyde et attribué au fameux artiste. Cette peinture méritait pourtant bien d'être examinée avec les autres tableaux attribués au peintre de Leyde par les différents catalogues des musées d'Allemagne et de Belgique. — Les panneaux conservés au même Hôtel de Ville de Leyde et attribués au précurseur de Lucas, à Corneille Enghelbert, sont jugés avec une sévérité qui nous paraît excessive; l'œuvre mise sous le nom du primitif Hollandais peut ne pas lui appartenir; mais elle n'en reste pas moins, quoi qu'en dise l'historien de la peinture flamande, une peinture fort intéressante et très-remarquable. Il conteste également, dans la biographie de Memlinc, l'authenticité du martyre de S. Hippolyte, conservé dans l'église Saint-Sauveur, à Bruges (n'est-ce pas à l'église Notre-Dame que ce tableau appartient?). Les objections de M. M. ont une certaine gravité. Il aurait dû en tout cas rappeler ce tableau dans le catalogue de l'œuvre de Memlinc qui accompagne la biographie, parmi les fausses attributions. Quant au martyre de S. Erasme qui se voit dans la principale église de Louvain et qui est également donné à Memlinc, M. M. n'en dit mot. Au moins aurait-il pu mentionner cette attribution, ne fût-ce que pour la combattre. Ces inexactitudes nous font d'autant plus regretter l'omission des sources, dont l'indication aurait pu nous édifier au besoin sur la valeur de certaines histoires ou légendes que notre auteur accepte et reproduit.

Il serait à désirer que l'auteur complétât sa publication par une table générale alphabétique et analytique qui serait le complément indispensable d'un travail aussi étendu. J.-J. GUIFFREY.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Neue Jahrbücher für Philologie und Pædogogik, de FLECKEISEN et MASIUS, 1869, n° 1.

L. DINDORF, *Dion Cassius et Phrynichus*. — SCHŒNMANN, *La théorie d'Apollonius sur les modes*. — L. DINDORF, *Un fragment sur Priscus*. — ZESTERMANN, *Les murs gaulois* (on sait que ce sujet favori de l'auteur a reçu une solution définitive par la découverte en France de véritables murs gaulois, c'est ce que M. Z. a voulu constater. — L. MÜLLER, *La tradition manuscrite de Tibulle au moyen-âge*. — CRON, *Notes critiques sur Tite-Live, livres XXV et XXVI*. — Comptes-rendus de : THUROT, *Observations critiques sur le traité d'Aristote de partibus anamalium* (Paris, 1868), par H. WEIL; PRINCE, *Études critiques et exégétiques sur les Perses d'Eschyle* (Neuchâtel, 1868, par Brambach); *Lexicon Vindobonense*, p. p. NAUCK (Saint-Pétersbourg, 1867, apprécié par A. HART). — L. TOBLER, De la composition des mots (par SCHWEIZER et SIEDLER).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Archiv für Geschichte und Alterthumskunde in Oberfranken. Gegründet v. v. Hagen. Herausgegeben vom historischen Verein von Oberfranken zu Baireuth. 10. Bd. 3. Heft. In-8°, 84 p. mit 1 Tafel. Bayreuth (Grau). 2 fr.

Advielle (V.). Le Rouergue dans ses rapports avec le Dauphiné et la Savoie, du Ier au XIXe siècle. In-12, 64 pages. Vienne (imp. Timon).

Archu (J. B.). Grammaire bilingue française et basque. 3e édit. In-12, 213 p. Bayonne (imp. Lasserre).

Bastian (A.). Das Bestændige in den Menschenrassen und d. Spielweite ihrer Verhænderlichkeit. Prolegomena z. e. Ethnologie d. Culturvœlker. M. 1 Karte v. Prof. Kiepert. In-8°, 287 p. 6 fr. 75

Baxmann (R.). Die Politik der Pæbste von Gregor I bis auf Gregor VII. I. Th. In-8°, 364 p. Elberfeld (Friderichs). 8 fr.

Bopp (F.). Krit. Grammatik der Sanskrita Sprache in Kürzerer Fassung. 4. Aufl. In-8°, 479 p. Berlin (Nicolai). 12 fr.

Chroniken (die) der deutschen Stædte vom 14. bis in's 16. Jahrhundert. 6. Bd. A. u. d. Titel : Die Chroniken der niedersæchsischen Stædte. Braunschweig. 1. Bd. In-8°, 530 p. Leipzig (Hirzel). 10 fr. 75

Clément (P.). Madame de Montespan et Louis XIV. Étude historique. In-8°, viij-471 p. Paris (lib. Didier et Ce).

Correspondance de Napoléon Ier, publiée par ordre de Napoléon III. T. 25. In-8°, 579 p. Paris (lib. Plon). 6 fr.

Costa de Beauregard. Les sépultures de Saint-Jean de Belleville (Savoie). In-fol., 16 pages et 8 pl. Grenoble (impr. Allier).

Dancoisne (L.). Histoire du couvent des Pauvres-Claires de Lille (1453-1792). In-8°, 134 p. et pl. Lille (imp. Danel).

Eusebii Phamphili scripta historica. T. II : Vita Constantini et Panegyricus atque Constantini ad sanctorum cœtum oratio. Recensuit cum annotatione critica atque indicibus denuo edidit Heinichen. In-8°, 353 p. Leipzig (Mendelssohn). 8 fr. Schreibpapier, 16 fr.

Ewald (H.). Geschichte d. Volkes Israel. 6. Bd. 3. Ausg. Gr. in-8°. Gœttingen (Dieterich). 13 fr. 35

Fonvielle (W. de). L'Astronomie moderne. In-18 jésus, xxxvj-155 pag. Paris (lib. Germer-Baillière). 2 fr. 50

Gallet (E.). La ville et la commune de Beauvoir-sur-Mer (Vendée). Monographie ou description générale. In-12, 216 pag. Nantes (lib. Forest et Grimaud). 2 fr.

Gerlach (E.). Die Klagelieder Jeremiæ erklært. In-8°, 151 p. Berlin (Hertz). 3 fr. 25

Gigon (C.). Note sur les anciens hôpitaux et les maisons de secours de la ville d'Angoulême. In-8°, 76 p. et 3 pl. Angoulême (lib. Goumard).

Hallez-Claparède. Des noms propres. In-8°, 27 p. Paris (lib. Douniol).

Harms (F.). Abhandlungen zur systematischen Philosophie. In-8°, 297 p. Berlin (Hertz). 6 fr. 75

Hirzel (R.). De bonis in fine Philebi enumeratis. In-8°, 79 p. Leipzig (Hirzel). 1 fr. 35

Holtze (F. G.). Syntaxis Lucretianæ lineamenta. In-8°, 204 p. Leipzig (Holtze). 4 fr. 60

Labatut (E.). La question des subsistances, l'alimentation publique et les lois agraires chez les Romains. In-8°, 43 p. Paris (lib. Guillaumin).

Latour (A. de). Espagne. Traditions, mœurs et littérature. Nouvelles études. In-12, iij-379 p. Paris (lib. Didier et C°).

Lepage (H.). La juridiction consulaire de Lorraine et Barrois, et la confrérie des marchands de Nancy. In-8°, 43 p. Nancy (imp. Lepage).

Marx (K. F. H.). Beitræge zur Beurtheilung v. Personen, Ansichten und Thatsachen. In-8°, 15 p. Berlin (W. Schultze). 30 c.

Nalus. Maha-Bharati episodium. Textus sanscritus cum interpretatione latina et annotationibus criticis curante F. Bopp. Tertia emendata editio. In-4°, 236 p. Berlin (Nicolai). 12 fr.

Nœldeke (T.). Die alttestamentliche Literatur in e. Reihe v. Aufsætzen dargestellt. In-8°, 270 p. Leipzig (Quandt u. Hændel). 5 fr. 35

Philologus. Zeitschrift für d. Kl. Alterthum. Herausg. v. Leutsch. 27. Bd. 4 Hefte. In-8°. 1. 2. Heft. 384 p., 4 Tafeln. Gœttingen (Dietrich). 20 fr.

Pignot (J. H.). Histoire de l'ordre de Cluny depuis la fondation de l'abbaye jusqu'à la mort de Pierre-le-Vénérable (909-1157). 3 vol. in-8°, lxxxiij-1760 p. Paris (lib. Durand).

Reinhardstœttner (C. v.). Die ital. Sprache, ihre Enstehung aus dem Latein, ihr Verhæltniss zu den übr. rom. Sprachen und ihre Dialekte n. e. Blick a. d. ital. Literatur. In-8°, 160 pages. Halle (Schwabe). 2 fr. 75

Riecke (C. F.). Beitræge zur Kenntniss der vorgeschichtlichen Zeit Deutschlands nach Ergebnissen der neuen Sprachforschung. 2. Theil. Nordhausen (Büchting). 3 fr. 25

Rückert (E.). Die Pfahlbauten und Vœlkerschichten Osteuropæs, besonders der Donaufürstenthümer. Mit 1 Lith. In-8°, 76 p. Würzburg (Stuber). 2 fr.

Schmid (F. H.). Entwurf e. Systems der Philosophie auf pneumatolog. Grundlage. III. Theil. In-8°, 463 pag. Wien (Braumüller). 12 fr.

Schneider (J.). Neue Beitræge zur alten Geschichte u. Geographie d. Rheinlande. 2. Folge. In-8°. Düsseldorf (Schaub). 2 fr. 75

Secrétan (C.). La philosophie de V. Cousin. In-8°, 95 p. Paris (lib. Grassart).

Sophocles. Deutsch in den Versmassen der Urschrift v. J. J. C. Donner. 6. verb. Aufl. In-8°, 585 p. Leipzig (C. T. Winter). 8 fr. »»
Relié, 9 fr. 10

Tischendorf (C.). Conlatio critica codicis Sinaitici cum textu Elzeviriano Vaticani quoque codicis ratione habita. In-16, 109 p. Mendelssohn). 2 fr.

Tréverret (A. de). Quæ in Attica republica partes a scenicis scriptoribus vulgo defensæ fuerint. In-8°, 222 p. Paris (lib. Thorin).

Wright (T.). Caricature history of the Georges. In-4° cart. London (Hotten). 37 fr. 50

En vente à la librairie J. CHERBULIEZ, 33, rue de Seine.

J. B. LECLERCQ Une église réformée au XVIIe s. ou histoire de l'église wallonne de Hanau, depuis sa fondation jusqu'à l'arrivée dans son sein des réfugiés français, d'après des documents inédits et impartiaux. 1 vol. in-8°. 6 fr.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 9 Quatrième année 27 Février 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

A. DE ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (Xe et XVIe siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 6. 30 janvier.

Théologie. SCHAFF, Geschichte der alten Kirche (Leipzig, Hinrichs; ouvrage d'apologétique). — WEISS, Lehrbuch der neuen Theologie des neuen Testaments (Berlin, Hertz; livre important, indépendant bien que conservateur). — *Philosophie.* Die Weltalter. Lichtstrahlen aus F. von Baader's Werken (Erlangen, Besold). — GALASSO, Del Sistema egheliano e sue pratiche consequenze (Naples, 1867; mémoire couronné; *egheliano,* c'est *hegelien*). — ROSENFELDT, Ueber den inneren Gedankengang in Platon's Phædros (Reval, Kluge; sans aucune valeur). — *Histoire.* BUSSON, Ueber einen Plan an Stelle Wilhelms von Holland Ottokar von Bœhmen zum rœmischen Kœnig zu erwæhlen (Wien, Gerold). — *Jurisprudence.* FICKER, Forschungen zur Reichs- und Rechtsgeschichte Italiens, I (Innsbruck, Wagner). — SALKOWSKI, Lehrbuch der Institutionen für den akademischen Gebrauch (Leipzig, Tauchnitz). — *Philologie. Histoire littéraire. Theognidis Elegiæ... ed.* ZIEGLER (Tübingen, Laupp). — BERNAYS, Die heraklitischen Briefe. Ein Beitrag zur philosophischen und religionsgeschichtlichen Litteratur (Berlin, Hertz; livre des plus intéressants). — MARQUARD, Die harmonischen Fragmente des Aristoxenus (Berlin, Weidmann; ouvrage important pour l'histoire de la musique grecque). — *Novus Avianus,* hgg. von GROSSE (Programme de Kœnigsberg). — FAVRE, Glossaire du Poitou (la *Revue* parle dans le présent n° de ce livre, auquel le *Lit. Centr.* fait avec raison plusieurs reproches). — REIDT, Das geistliche Schauspiel des Mittelalters in Deutschland (Frankfurt a M., Winter; livre de vulgarisation). — *Archéologie.* EICK, Die rœmische Wasserleitung aus der Eifel nach Cœln (Bonn, Cohen). — ALEX, Aus den Katakomben des Callist an der *Via Appia* zu Rom (Dresden, Naumann; travail de vulgarisation).

Jahrbuch für romanische und englische Literatur, hgg. von L. LEMCKE. — T. IX, 3e cahier.

P. 241. BERNHARD TEN BRINK, *Wace et Geoffroy de Monmouth.* On avait avancé un peu légèrement dans l'article par lequel s'est ouvert il y a dix ans le *Jahrbuch* que Wace avait composé son *Brut* non pas d'après l'*Historia Britonum* de G. de Monmouth, mais d'après « un livre kymri; » M. B. ten Brink établit par le détail, ce qui *a priori* était presque évident, que la source unique de Wace a été le livre de G. de Monmouth. Diverses recherches accessoires se rattachent à cette controverse et en augmentent le prix. — P. 271. H. KNUST, *Sur la Bibliothèque de l'Escorial,* (suite). L'auteur signale un *Lancelot,* deux chansonniers français du XVe et du XVIe siècle, le *Miroir aux dames* d'Alain Chartier, deux visions, l'une en vers, l'autre en prose, composées pour l'avènement de Charles le Téméraire, et quelques mss. italiens et espagnols. Les descriptions de ces mss. ne sont pas toujours proportionnées à leur intérêt; celle du second chansonnier, qui paraît renfermer des poésies populaires est très-insuffisante; le premier, mieux décrit, contient uniquement des rondeaux, au nombre de 61. — P. 307. J. BRAKELMANN, *La pastourelle dans la poésie du Nord et du Sud de la France* (fin). Remarques sur la forme des pastourelles et sur l'histoire de ce genre; texte, qui à tout point de vue est loin d'être irréprochable, de 16 pastourelles. — Bibliographie : *L'art d'Amors u. li Remedes d'amors,* hgg. von KŒRTING (1er art. par M. BRAKELMANN; c'est plutôt un art. de fonds qu'un compte-rendu; l'auteur y signale deux nouveaux mss. de l'*Art d'amors* de Jacques d'Amiens; voy. *Rev. crit.,* 1868, art. 121). — SCHNELLER, *Mærchen u. Sagen aus Wælschtirol* (par le baron de REINSBERG-DÜRINGSFELD). — BEZA, *De Francicae linguae recta pronuntiatione,* p. p. TOBLER (Ed. BŒHMER). — *Mélanges. Sur la légende du chevalier à la chapelle,* par KŒHLER (supplément à l'art. publié par le même, *Jahrb.,* VI, 326).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 27 Février — 1869

Sommaire : 32. GIRARD, le Sentiment religieux en Grèce d'Homère à Eschyle. — 33. LALANNE, Glossaire du patois poitevin; FAVRE, Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis. — 34. HÉROARD, Journal sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII, p. p. SOULIÉ et Ed. DE BARTHÉLEMY. — 35. GOUVERNEUR, Un Coin du vieux Nogent.

32. — **Le sentiment religieux en Grèce d'Homère à Eschyle,** étudié dans son développement moral et dans son caractère dramatique, par Jules GIRARD, maître de conférences à l'École Normale. Paris, Hachette, 1869. In-8°, 553 p.

Le travail de M. Jules Girard est divisé en trois livres. Dans le premier livre il montre que dès Homère et dès Hésiode l'esprit grec, dans la conception du monde, s'élève du naturalisme à une sorte de monothéisme intelligent; et que dans la manière dont il conçoit la destinée humaine, tout en respectant le pacte fondamental de l'harmonie universelle qui maintient l'homme dans une condition inférieure et misérable, il donne cependant une satisfaction à sa noble nature. Ou bien il le relève dans des mythes héroïques où sont glorifiés les types de l'humanité, ou bien il le console par l'immortalité de la gloire et même par une certaine somme de bonheur accordée à la vertu. Le second livre a pour objet de montrer que dans les idées qui ont rapport à la destinée humaine, de notables progrès se sont accomplis parmi les Grecs depuis Homère et Hésiode. L'expiation et le culte des héros dans les mœurs et les croyances les plus anciennes, les mystères et les cultes d'Apollon et de Bacchus fournissent aux Pythagoriciens et surtout aux Orphiques l'idée de purification, à laquelle ils donnent plus de développements et dont ils définissent l'efficacité dans la vie future. Le culte de Bacchus, le grand dieu des Orphiques, communique à la poésie un élément nouveau, l'*exaltation*, et donne naissance à une forme nouvelle de la poésie, la tragédie. Dans le troisième livre, M. G. recherche ce que la tragédie a dû recevoir d'idées morales et religieuses du dithyrambe, et développe la religion qui est l'âme de la tragédie d'Eschyle, suprême effort de la science religieuse des Grecs. Il montre que sur la place qui est douloureusement imposée à l'homme dans l'univers, et cependant sur sa dignité native comme sur la pensée de conciliation qui, le rapprochant de ses maîtres par leur bienveillance et par sa propre vertu, lui restitue ainsi quelque grandeur, les idées d'Eschyle lui viennent en droite ligne d'Homère et d'Hésiode; quant aux rapports moraux de l'homme avec le monde inconnu dont les diverses régions, au ciel et surtout aux enfers, cachent les arbitres de son existence et l'attendent lui-même après sa vie terrestre, Eschyle reçoit particulièrement ses idées du culte des héros et des ancêtres, des doctrines sur l'expiation, et de ce qui faisait notoirement le fond de la pensée des mystères. En résumé, dans cet ensemble de croyances religieuses qui se développe d'Homère à Eschyle, le sentiment de la vie est insépa-

rable de celui de la mesure, de la proportion, de l'harmonie; et l'alliance de ces deux sentiments caractérise aussi les œuvres d'art de la Grèce.

Dans ce résumé, que je donne à peu près dans les termes de l'auteur lui-même, on pourra trouver qu'il reste quelque chose de vague et d'insaisissable. Mais ces croyances religieuses étaient elles-mêmes confuses, incohérentes, et on court risque de les dénaturer en cherchant à y introduire une précision dogmatique. M. G. dit très-bien au sujet de la dissertation de Nægelsbach sur les croyances religieuses de l'Orestie (p. 532 n. 1) : « Il pousse le détail trop loin, » et il me paraît prétendre à une rigueur trop absolue. Il est dans la nature de » ces conceptions de s'en tenir aux idées élémentaires : c'est leur enlever une » grande partie de leur force que de les trop définir et de les ordonner trop mé- » thodiquement. Il faut qu'elles restent vagues et mystérieuses pour émouvoir. » M. G. lui-même va peut-être trop loin (p. 454-455) en faisant d'Eschyle un *théologien* qui a *médité* sur la question de savoir « si la fatalité est absolue, ou si » elle laisse quelque place à la liberté; » je ne reconnais pas que « si conformé- » ment à l'esprit essentiel de la tragédie, il dut surtout faire voir la lutte aveugle » et impuissante des hommes contre ces lois fatales, il se préoccupa de ranimer » leur confiance et de les soustraire à la pensée d'une persécution injuste. » Ces préoccupations théologiques me paraissent peu d'accord avec le genre d'inspiration et d'imagination qui appartient à la tragédie. Au reste M. G. a en général évité l'écueil qu'il a signalé lui-même; et il a très-bien fait comprendre et sentir les caractères des croyances religieuses d'Homère, Hésiode, Théognis, Pindare, Eschyle, soit par des extraits choisis et traduits heureusement, soit par des analyses pleines de goût. Au fond, quand on a affaire à des poètes, on ne peut guère procéder autrement.

Je ne suis en désaccord avec M. G. que sur un petit nombre de points. Ainsi je contesterais que « l'idée du progrès » soit « l'idée grecque par excellence » (p. 126). Si l'on entend par progrès la marche indéfinie de l'homme vers un idéal de perfection, je ne crois pas qu'on rencontre cette idée chez les Grecs; Aristote cite et approuve le proverbe que les choses humaines font un cercle, φασὶ γὰρ κύκλον εἶναι τὰ ἀνθρώπινα πράγματα (Phys. IV, 14-223 b 24). Il dit ailleurs (Meteor. I, 3. 339 b 19, et Polit. VII, 10. 1329 b 25) que les mêmes opinions se reproduisent, et que les mêmes inventions sont retrouvées non pas une ou deux fois, mais des milliers de fois. Zeller, qui cite ces textes (*Philosophie der Griechen*, II, 2, 627), en rapproche le passage du Timée (22 b et suiv.) où Platon dit que le genre humain ne subsistera sur la terre qu'une grande année cosmique, et qu'ensuite une nouvelle race d'hommes se produira. — P. 143. C'est, je crois, introduire dans la poésie d'Homère une conception toute moderne que de considérer *la beauté du lieu* comme un élément d'intérêt dans l'épisode de la rencontre d'Ulysse et de Nausicaa. Les circonstances de lieu sont à peine indiquées, et le poète n'a pas pu compter sur ce genre d'effet que les modernes recherchent. Ensuite il me semble que les qualités dramatiques de la composition chez Homère doivent être plutôt cherchées dans l'ensemble de l'Iliade ou de l'Odyssée que dans un épisode pris à part. En lisant ces deux poèmes on ne

peut s'empêcher d'être frappé de l'art avec lequel l'intérêt est suspendu, ménagé et gradué, comme il doit l'être dans une bonne pièce; en outre les caractères principaux sont développés avec le mélange de qualités et de défauts qui rend un rôle intéressant sur la scène; enfin Homère sait faire parler ses personnages conformément à leur caractère, à leur âge, à leur situation. Tous ces mérites sont éminemment dramatiques. — P. 229. L'ouvrage intitulé *De mirabilibus auscultationibus* n'est certainement pas d'Aristote; et il est fort probable que la collection des problèmes (p. 373) ne lui appartient pas non plus. — P. 298. Platon n'a pas recueilli ces idées des philosophes anciens qu'Aristote compare (Metaph. I, 3. 984 b 17) à des *rêveries de gens ivres*. Il était sur ce point complètement d'accord avec Aristote qui dit ici que celui qui a avancé le premier que le νοῦς était la cause de l'ordre du monde ressemble à un homme qui parle à jeun, à côté de tous ces philosophes qui expliquaient le monde par l'air, l'eau, le feu, etc., en un mot par des causes purement matérielles, sans avoir recours à la cause finale. — P. 315. L'enfer du XIe livre de l'Odyssée me paraît également supérieur à l'enfer du VIe livre de l'Énéide, mais seulement dans les épisodes que Virgile a imités d'Homère et où il reste évidemment très-inférieur à son modèle, à savoir dans la rencontre d'Énée et de Palinure comparée à celle d'Ulysse et d'Elpénor, et surtout dans les rencontres d'Énée avec Didon et Déiphobe comparées à celles d'Ulysse avec Ajax et Agamemnon. Quant à la conception d'ensemble, elle est très-différente dans les deux poètes, et elle ne me semble pas moins belle dans Virgile que dans Homère. — P. 372. Il ne me semble pas que le texte d'Aristote (*Poet.* 12. 1452 b 24) autorise à dire que la tragédie « comprenait au nombre de ses parties la lamentation (θρῆνος) ». Aristote dit seulement qu'on appelle κομμός la portion des chants du chœur qui consiste dans une lamentation à laquelle participent le chœur et les personnages qui sont sur la scène. — P. 470. Le mot φρήν désigne proprement non pas le *péricarde*, mais le *diaphragme*.

L'ouvrage de M. Jules Girard se recommande par une connaissance approfondie de la religion et de la littérature grecques, et par un sentiment sûr et délicat de l'esprit et des beautés de cette antique poésie.

Charles THUROT.

---

33. — **Glossaire du patois poitevin**, par M. l'abbé LALANNE, curé d'Oiré (Vienne). Poitiers et Paris (Derache), 1868. In-8°, xl-263 p. à 2 col. (Tome XXXII, 2e partie, des Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest).

Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis, précédé d'une introduction sur l'origine, le caractère, les limites, la grammaire et la bibliographie du patois poitevin et saintongeois, par L. FAVRE. Niort, Robin et L. Favre, 1868. In-8°, lxxxiv-356 p. — Prix : 8 fr.

Le patois poitevin est assurément l'un de ceux dont l'étude offre le plus d'attraits. Considéré dans son histoire, il présente depuis le commencement du XVIe siècle une série non interrompue de documents imprimés. De cette date extrême jusqu'aux textes poitevins du XIIIe et du XIVe siècle, l'intervalle n'est pas énorme, et peut-être arriverait-on, par des recherches dans les archives, à le combler. Considéré en lui-même, ce patois, qui tient à la fois de la langue d'oïl et de

la langue d'oc, et plus de la première que de la seconde, offre cependant un assez grand nombre de particularités, tant dans la grammaire que dans le vocabulaire. Pour me borner à un fait qui prouve sa vitalité, je noterai le développement considérable qu'il a donné au suffixe *ot*. On sait que les suffixes *at, et, ot* (italien *atto, etto, otto*) sont de création romane; on ne leur trouve point de type en latin, et ils paraissent postérieurs au latin vulgaire de l'empire, puisqu'ils n'existent pas en valaque. L'un de ces suffixes, *et*, s'est multiplié presque à l'infini en provençal, sans exclure toutefois les deux autres; en poitevin c'est le suffixe *ot* qui domine. Ainsi, dans les premières pages de la lettre B seulement, le glossaire de M. l'abbé Lalanne nous fournit *babigeot*, (babeurre), *baillote* (petite cuve pour la vendange), *balot* (lèvre épaisse), *barbot* (insecte), *barbote* (1° couleuvre, 2° sorte d'ail), *bassiot* (petite cuve pour donner à manger aux volailles), *becot* (1° bout de la tige du maïs, 2° chevreau), *bergotte* (brebis vieille), *berjeotte* (petite bruyère), *berlot* (idiot), *bigot* (habitant de la plaine), *birot* (sot), *bissote* (panier rond), *blot* ou *belot*, (dim. de beau), *boinotte* (petite ouverture), *bot* (crapaud, comme en anc. fr.), *boulot, bourlot* (la fin d'un travail, notamment de la moisson), *boussicot* (gros homme); et cette liste pourrait encore être légitimement accrue des mots dans lesquels est compris ce même suffixe, tels que *balvoté, barbota* et *barbotteaux, baroti* et *barotté*, etc.

Nos provinces de l'Ouest sont au nombre de celles où l'étude de nos antiquités nationales a suscité les travailleurs les plus nombreux et les plus zélés. Aussi ne faut-il point s'étonner si les patois de ces provinces ont été l'objet de recherches déjà assez nombreuses. On en trouvera l'indication précise dans la *Bibliographie des patois poitevin et saintongeois* qui est assurément la meilleure partie de l'introduction placée par M. Favre en tête de son Glossaire. Les plus utiles de ces travaux sont certainement l'*Essai sur le patois poitevin* de M. Beauchet-Filleau [1] et les deux Glossaires dont nous avons à rendre compte. Ces deux derniers l'emportent beaucoup par l'étendue sur le travail de leur devancier. J'examinerai successivement, dans l'un et dans l'autre, la nomenclature, l'explication des mots, et les étymologies.

Pour dresser la nomenclature du patois poitevin et pour en expliquer les mots, MM. L. et F. ont eu, indépendamment de leurs recherches personnelles, des sources d'information particulières à chacun d'eux. M. F. notamment a trouvé un aide bien précieux en une personne qui paraît posséder admirablement

---

1. J'en ai dit quelques mots ici-même, 1866, I, 362 et 363; c'est un travail restreint, mais cependant utile. M. l'abbé Lalanne le cite très-fréquemment. — Je mentionne ici pour mémoire le *Dictionnaire étymologique du patois poitevin* de M. Levrier (Niort, 1867). Le titre sous lequel ces recherches avaient été une première fois publiées : *Pictes et Poitevins, histoire et philologie*, caractérise suffisamment ce malencontreux opuscule. C'est Bullet moins l'érudition. Qu'il suffise de dire que ce glossaire, qui d'ailleurs ne donne qu'un choix de mots, est divisé en quatre parties : 1° poitevin-breton, 2° poitevin-latin, 3° poitevin-anglais, 4° poitevin-français. La première de ces parties est, comme on devait s'y attendre, la plus considérable; dans le court préambule qui précède la troisième l'adv. de lieu *vour* (où) est rapproché de l'anglais *where!* La préface est à l'avenant. Je regrette d'avoir à dire que M. Favre (p. x de son introduction) considère cette mauvaise compilation comme « le résultat d'un immense travail philologique, » et déclare l'avoir consultée avec fruit. M. L. Duval l'a beaucoup plus sainement appréciée dans sa brochure intitulée *Études critiques sur le patois poitevin* (Niort, Clouzot, 1867; 12 p. in-8°).

l'idiome poitevin et qui porte un nom bien connu dans l'érudition, mademoiselle Clémentine Poey-Davant. En outre il a puisé abondamment, trop abondamment peut-être, dans la littérature imprimée de ce patois. Je l'ai dit en une autre occasion, c'est dans la conversation des paysans, de ceux surtout qui vivent loin des villes, que les mots patois doivent être recueillis[1]. M. l'abbé L. de son côté a eu à sa disposition le glossaire manuscrit de l'abbé Rousseau, mort avant la publication entière de son œuvre, mais, à en juger par ce qui a été publié de ce travail assez incomplet[2], il ne paraît pas que M. l'abbé L. ait dû y trouver un bien grand secours. Tout compensé, la somme la plus grande de recherches personnelles me paraît se trouver dans le travail de l'abbé L., qui est aussi le plus complet. Cela peut être montré par un court rapprochement. Je prends le commencement du glossaire chez les deux auteurs, et je conduis jusqu'au même mot de part et d'autre l'extrait choisi comme terme de comparaison :

M. Lalanne.	M. Favre.
a (elle).	*a* (elle).
» »	*abaffer* (*s'*), v.[3]
abarias, subst.	*abarias*, subst.
abat d'aive, locut.	*abat d'eau*, loc.
» »	*abaupin*, subst.[4]
abechai, v.	*abecher*, v.
abedounai, adj.	» »
abeglere, subst.	» »
abeli (*s'*), v.	» »
abejai, v.	» »
abenai, v. imp.	» »
abergeon, subst.	» »
abergeonnai, v.	» »
abeilli, subst.	» »
abeuille, subst.	*abeuille*, subst.
abeuillere, subst.	» »
abeuillou, subst.	*abeuillour*, subst.
abeyai, v.	*abeyer*, v.
abibaude, subst.	*abibaube*, subst.
abibaudé, v.	» »
abilance, subst.	*abilame*, subst.
abillage, subst.	*abiller*, a.
abisail, subst.	» »
abllaise, subst.	*ablette*, ablaise, subst.

1. Voy. *Rev. crit.*, 1866, I, 389.
2. La *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou* (La Rochelle et Niort) en a publié en janvier, février et mars 1867, les lettres A et B, en tout 19 pages précédées d'une introduction des plus faibles; puis la publication a été interrompue. J'ignore si elle a été reprise.
3. M. l'abbé L. a, comme adj., le mot *ebaffé*, qui n'est que le part. de ce verbe.
4. M. l'abbé L. a *ébaupin*, qui est le même mot.

Il faut considérer que dans la liste de M. l'abbé L. *abechai* et *abejai* (donner la becquée) sont deux variantes du même mot, et de même pour *abeglère* et *abeuillère*, mais ce retranchement opéré, l'avantage du nombre reste encore à M. Lalanne. Toutefois, on voit que le glossaire de M. F. peut sur certains points compléter l'autre, puisque M. l'abbé L. a omis *abiller* (réparer). Cette double liste donne lieu à d'autres observations. Remarquons en passant que M. F. note en général par *er* les infinitifs que M. l'abbé L. écrit par *ai* et quelquefois par *é*. Il doit y avoir là des variations de prononciation qu'il était en effet utile de distinguer dans l'écriture. Toutefois, il est à craindre qu'en écrivant *er* M. F. se soit laissé guider par la forme française. Quoi qu'il en soit, il serait logique, cette forme une fois adoptée, de la garder partout, et on est tout étonné de voir dans les exemples cités par M. F. ces mêmes infinitifs terminés par *ay* (voy. sous *aburer*, *acabosser*, *acher*, *acquêter*, etc., etc.). Ainsi, dans le même article, le même verbe est orthographié de deux façons différentes! — Poursuivons notre examen comparatif; M. F. écrit *abibaube* et *abilame* là où M. L. écrit *abibaude* et *abilance*, le sens étant le même de part et d'autre (pour le premier mot, poussière ou petit corps qui surnage sur un liquide, pour le second, débilité, faiblesse). Dans les deux cas c'est évidemment M. l'abbé L. qui a raison; *abibaube* paraît être une faute d'impression, car dans l'ex. que rapporte sous ce mot M. F. il y a *abibaude*, comme chez M. Lalanne. Quant à *abilame* on peut dire que ce mot est exclu par sa finale, qui est tout à fait insolite. Ensuite il n'a pas été recueilli directement par M. F. : les lettres C. P. qui l'accompagnent indiquent qu'il a été communiqué par Mlle Cl. Poey-Davant, et il est à craindre que M. F. ait fait une erreur de lecture. On pourrait relever dans le même glossaire plusieurs cas analogues. On ne devra donc point le consulter sans contrôle.

Les deux auteurs se sont montrés discrets dans leur choix. Ils n'ont point accueilli ces mots purement français affublés d'une terminaison patoise qui surchargent si inutilement tant de glossaires du même genre. Pourtant M. L. aurait pu s'épargner la peine d'enregistrer *astrogot* « fou, imbécile, » et surtout il n'aurait pas dû y voir un souvenir de la domination des Ostrogots. Les noms de peuples, surtout lorsqu'il leur arrive de paraître bizarres, sont souvent pris en ce sens, voyez Iroquois, Welche, etc. M. F. de son côté aurait pu savoir que « se mettre à la pistole », en parlant des prisonniers qui moyennant une certaine rétribution obtiennent d'être logés à part, est une expression toute française. Mais ces superfluités ne sont fréquentes ni dans l'un ni dans l'autre de nos deux glossaires.

L'explication des mots me semble plus complète et plus précise chez M. L. que chez M. Favre. On voit que le premier, sans négliger absolument les poésies composées en poitevin par des lettrés, a puisé davantage dans le langage journalier. Son glossaire est nourri de proverbes, de dictons, de locutions variées. On y trouve même, et personne ne s'en plaindra, des renseignements intéressants sur les mœurs et coutumes, etc.; voir par ex. les articles *agasse*, *chatte-nègre*, *convieux*, *cornue*, etc. Les renvois à Du Cange et aux anciens textes sont fréquents et généralement bien motivés. Rabelais doit naturellement figurer

au premier rang parmi les auteurs que le lexicographe du patois poitevin doit avoir présents à la mémoire. Et il faut louer M. l'abbé L. de lui avoir emprunté de nombreux exemples. M. F. a fait de même. Cette partie du travail était du reste déjà préparée par un mémoire où est recherchée « l'influence du » patois poitevin sur le style de Rabelais[1]. » Il est certain que dans bien des cas où M. Poey-Davant, l'auteur de ce mémoire, a cru constater des emprunts à l'idiome du Poitou, Rabelais n'a point fait autre chose que se servir de la langue de son temps; néanmoins, même dans ces cas, le rapprochement est à sa place dans un glossaire poitevin; c'est toujours un renseignement utile pour l'histoire du mot qu'on explique. Ces rapprochements M. l'abbé L. les établit encore avec d'autres dialectes de la France, et peut-être va-t-il un peu loin dans cette voie. Ainsi, à propos du mot *aboulai* « apporter, donner » que sert-il de nous dire que ce mots existe aussi dans la Marne et la Haute-Marne? On l'entend prononcer en bien d'autres lieux! Le mot *arsouil* « homme méprisable » par son ivrognerie, » peut figurer à juste titre dans un glossaire poitevin, mais hors du Poitou il se rencontre ailleurs que dans le patois du Berry. Et ainsi de bien d'autres cas. Notons ici un fait bizarre. Pour les patois autres que le sien M. l'abbé L. se borne ordinairement à citer les formes correspondantes à celles du poitevin, sans les justifier d'aucun exemple, sobriété qui doit être approuvée. Il ne s'est départi de cette règle que pour le provençal. Ainsi, au mot *adoubai* après avoir cité le prov. *adouba,* nous lisons « adoubant li panié; » puis au mot *agroumi :* « s'agroumoulisson e s'estiront » (l. *s'estiron*); au mot *aigue :* « ous- » taloun pèr l'aigo rousiga, » au mot *atrinquai :* « un autre bèn plus bèu es » lèu mai atrenca. » Ces exemples ne sont accompagnés d'aucune indication de source et il faut deviner qu'ils sont tous empruntés à la *Mirèio* de Fr. Mistral[2].

Plaçons ici une critique qui n'a trait qu'à la disposition extérieure du Glossaire. M. l'abbé L. recueille les formes diverses qu'un mot peut recevoir dans les différentes parties du Poitou. Parfois il les range sous un même chef, d'autres fois il les sépare. Dans ce dernier cas, il omet bien souvent de renvoyer le lecteur d'une forme à l'autre. Ainsi, il est tout clair que *argagnasses* subst. f. plur., « guenilles, » et *arguagnasse* subst. masc., « mauvais sujet, » sont le même mot. Il eût fallu le dire, et il n'eût pas fallu écrire dans le premier cas *ga* et dans le second *gua.* — *Ante* (p. 20) et *aunt* (p. 28), « tante », n'étant que deux prononciations un peu différentes du même mot, auraient dû être réunis dans le même article, et *aunt* n'aurait dû figurer à son rang alphabétique qu'avec renvoi à *ante;* de même pour *arpions* et *orpions*, traduits l'un et l'autre par « les bouts des » doigts. » Ici une autre faute : sous *orpions*, M. L. range comme simple variante *orteillons,* qui est manifestement dérivé d'*orteil,* et par conséquent se rattache à *articulus,* tandis que *arpion* a une origine germanique (voy. Diez, I, 33, *arpa*). Il fallait donc faire d'*orteillons* un article à part. — On pourrait multiplier ces exemples.

Abordons maintenant un point qui soulève des critiques plus graves. Il y a

1. Paris, Techener, 1855.
2. Le premier appartient au chant I, éd. Charpentier, p. 28; le second au ch. V, p. 188; le 3e au ch. I, p. 4; le 4e au ch. VIII, p. 320.

près de trois ans, résumant ici même quelques idées sur la façon de recueillir et d'ordonner les matériaux d'un glossaire patois, j'ai dit que dans l'état actuel des choses, on devait conseiller aux personnes qui voudraient se livrer à cette tâche si profitable l'absention la plus complète à l'endroit des recherches étymologiques. Les glossaires poitevins de MM. F. et L. ne sont pas propres à modifier mon opinion première. Les étymologies qu'ils ont prétendu donner font à leurs recueils un tort réel. Il faut distinguer, M. l'abbé L. ne donne qu'accidentellement l'origine (ou du moins ce qu'il suppose être l'origine) des mots qu'il enregistre, et accidentellement aussi il rencontre juste. Ce n'est pas toutefois lorsqu'il traduit *amoissai* par « exciter les chiens à nous défendre, en criant : A moi! à moi! » L'exclamation « à moi! » n'entre pour rien dans la formation de ce verbe qui est identique au français *amorcer*. En provençal *amorsar* a eu précisément le sens que M. L. constate en poitevin. Dans la chanson de Girart de Roussillon des guerriers qui se précipitent au combat sont comparés au lévrier enchaîné « qui » est amorcé » *com veltres en cadena que es amorsatz* (éd. Hofmann, v. 1971). Il est même probable que c'est là le sens primitif de ce mot, ou du moins c'est celui qui convient le mieux à son origine, soit qu'on le dérive du participe intensif *amors*, de l'ancien verbe *amordre*, ou d'un fréquentatif (*admorsare*). — M. L. fait encore fausse route quant il rattache *avachai* (*s'*), le fr. *s'avachir*, à *vacuus*, *arpions*, les bouts des doigts, au grec ἁρπάζω, et *beguette*, « brebis propre à en- » gendrer, » à l'anglais *to beget* (et non *beyet*). Le primitif de ce dernier mot était facile à trouver : *ette* n'est rien de plus qu'un suffixe. La racine est la même que dans le français *bique*, *biquet* ou dans le poitevin *becot*, enregistré par M. L. avec le sens de chevreau. Du reste la signification originaire de cette racine *bec*, n'est pas connue; voy. Diez, *Étym. Wœrt.* II, 9, *becco*. Je suis suffisamment autorisé par ces exemples à dire que le travail de M. l'abbé L. n'eût rien perdu à la suppression de ces étymologies fantaisistes.

Chez M. L. au moins l'étymologie n'est qu'une partie très-accessoire. Il en est autrement dans le *Glossaire du Poitou de la Saintonge et de l'Aunis*. M. F., qui sur des points importants est loin de nous donner le nécessaire, est en ce qui concerne l'étymologie d'une abondance déplorable. La plus grande partie de son introduction est occupée par les recherches linguistiques les plus dénuées de méthode et les plus stériles qu'on puisse imaginer. Il va sans dire que les travaux qui dans ces trente dernières années ont constitué la science des langues romanes, y sont complétement ignorés, mais le dictionnaire même de M. Littré, qui par son introduction si claire et ses discussions étymologiques si précises, serait pour les commençants le guide le plus précieux, semble être resté inconnu à M. Favre. Ses autorités sont Dreux-Duradier, La Revellière-Lepaux, M. G. Levrier précédemment nommé, M. Beauchet-Filleau, et autres illustrations locales. Avec de pareilles autorités on fait venir *beguette* (brebis) non plus comme chez M. Lalanne, de l'anglais *beget*, mais « du celtique *begia*, bêler, crier comme » une brebis, » ce qui ne vaut pas mieux; *adouber*, « du celtique *adôber*, » refaire; » *aigrème*, larme, « du roman *aigue*, eau[1]. » Tout cela, non plus que

1. L'étymologie est comme M. L. l'a indiquée avec raison, le latin *lacryma*. Le déplace-

les dissertations de la préface sur la langue romane « mélange du celte et du » latin où dominent les dialectes celtiques » (p. iij), tout cela dis-je ne doit pas être discuté, mais mérite d'être blâmé sévèrement. De telles erreurs sont volontaires. On n'est certes pas obligé de connaître les lois qui président aux évolutions des langues, mais on peut se dispenser de traiter les matières pour l'étude desquelles la connaissance de ces lois est nécessaire. La linguistique est une science tout comme la géométrie; comme toute science, elle a sa méthode, et il n'est pas moins ridicule de chercher une étymologie sans connaître cette méthode que de s'attaquer à un problême de mathématiques quand on ne sait pas les quatre règles.

Ces deux glossaires pourraient donner lieu à bien d'autres observations. Il faut pourtant nous arrêter. Disons cependant en terminant, que M. Favre a inséré dans sa préface un grand nombre de textes du patois poitevin, et notamment un conte populaire raconté en un style charmant par Mlle Poey-Davant[1]. C'est là une sorte de compensation aux imperfections trop nombreuses du Glossaire.

P. M.

---

34. — **Journal de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII** (1601-1628) extrait des manuscrits originaux et publié par MM. Eud. Soulié et Ed. de Barthélemy. Paris, Firmin Didot, 1868. In-8°. T. I (1601-1610), lxix-436 p. T. II (1610-1628), 456 p.

MM. Eud. Soulié et Ed. de Barthélemy ont-ils bien fait d'extraire des manuscrits laissés par le médecin de Louis XIII, les deux volumes dont je suis appelé à rendre compte? Je n'hésite pas à répondre affirmativement. Tout publier était impossible. Il y a dans les six énormes volumes in-folio du Journal d'Héroard, que possède la Bibliothèque impériale[2]; tant de pitoyables puérilités, et surtout tant de détails nauséabonds, que jamais on n'aurait trouvé ni un éditeur assez imprudent pour les reproduire en entier, ni un lecteur assez intrépide pour aller jusqu'au bout. Le parti adopté par MM. S. et de B. était le seul raisonnable : écarter le plus possible les niaiseries, les ordures (hélas! ceci n'est pas une métaphore!), et conserver les renseignements précieux qui abondent dans les six mille pages d'Héroard. Il faut donc remercier les vaillants éditeurs d'avoir pris la peine de chercher dans tout ce fatras une foule d'indications dont l'histoire fera son profit, et, pour me servir ici d'un vieux mot qui rend bien ma pensée, d'avoir tiré tant de perles de tout ce fumier[3]. Il faut les remercier sur-

---

ment d'accent qu'indique cette forme (*lacry'ma* au lieu de *lácryma*) est certainement remarquable; il ne s'est pas produit en français (*larme*), mais il est constaté au Midi par le prov, *lagrema*, maintenant *lagremo*.

1. *La mouëté de quene* (la moitié de cane), p. xliv à xlvj.

2. Fonds français 4022 à 4027. Encore manque-t-il à ce recueil un peu plus de trois années, c'est-à-dire les cahiers d'Héroard depuis le 15 septembre 1601 jusqu'au 31 décembre 1604. Les éditeurs ont pu combler cette lacune grâce à la communication qui leur a été faite par M. le marquis de Balincourt d'une copie abrégée du manuscrit original signalée par le P. Lelong sous le n° 21448 de sa *Bibliothèque historique de la France* et dont le titre est celui-ci : *Ludovicotrophie*.

3. Tallemant des Réaux (*Historiette* de Louis XIII) n'a envisagé que le mauvais côté du

tout de nous avoir donné un *texte* généralement fidèle, des *notes* presque toutes satisfaisantes et une *introduction* qui ne laisse à peu près rien à désirer.

J'examinerai successivement ces trois parties du livre.

L'*Introduction* résume à la fois tout ce que l'on sait sur Héroard et tout ce que son Journal offre d'intéressant (p. ij) « sur Henri IV et ses relations avec sa » famille ; — sur l'éducation, les exemples et les soins donnés au Dauphin ; — » sur le caractère de Louis XIII comme dauphin et comme roi ; — sur les » mœurs, le langage, les usages du temps ; — et sur les particularités relatives » aux beaux-arts, aux objets de curiosité, armes, faïences, etc., ainsi qu'aux » premières constructions de Versailles qui s'y trouvent mentionnées incidem- » ment. »

Occupons-nous d'abord de la notice sur l'auteur.

La vie de Jean Héroard, malgré les consciencieuses recherches de MM. S. et de B., n'est pas très-bien connue. Antoine Du Verdier nous apprend (*Bibliothèque*) qu'il naquit à Montpellier, ce que confirme Jean Astruc (*Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Montpellier*). On ignore l'époque précise de sa naissance. Le P. Lelong donne la date du 22 juillet 1551, mais selon la note qui termine le manuscrit original du Journal, Héroard serait né un an plus tôt. Un rival et un ennemi, le médecin Charles Guillemeau, a prétendu qu'Héroard était fils d'un barbier huguenot, qu'il fut huguenot lui-même [1], que, simple soldat dans l'armée de Coligny, il prit honteusement la fuite à la bataille de Moncontour, qu'Ambroise Paré le fit entrer comme vétérinaire dans la maison du roi Charles IX, qu'il passa ensuite dans celle du duc Anne de Joyeuse, qui aurait été, lors de la campagne de 1586 en Guyenne, non moins lâchement abandonné par lui qu'autrefois Coligny. Il est permis de douter de la plupart de ces assertions d'un confrère jaloux et déloyal. Héroard avait été reçu docteur à la Faculté de Montpellier en 1575, et Astruc, qui nous a conservé cette date, ajoute qu'en sa qualité de médecin par quartier de Henri III, il assista à l'autopsie du corps de ce prince. Il fut, ensuite, un des médecins du roi Henri IV auquel il dédia, en 1599, l'*Hippostologie, c'est-à-dire discours des os du cheval* (Paris, in-4°) [2],

---

Journal de l'enfance et de la jeunesse de Louis XIII, quand il a dit que l'on n'y voyait « rien, sinon à quelle heure il se réveilla, déjeuna, cracha, p..., ch..., etc. » Plus juste, la *Bibliothèque historique de la France* y reconnaît un ouvrage « qui contient des anecdotes » singulières, et qui est important pour les dates. » M. Michelet qui a plaisamment appelé (*Henri IV et Richelieu*) le recueil d'Héroard « le journal des digestions de Louis XIII, » ajoute du moins que « l'historien, le politique, le physiologiste et le cuisinier étudieront » avec profit ce monument immense. » Rappelons que MM. Cimber et Danjou, dans les *Archives curieuses de l'histoire de France*, 1838, et M. Armand Baschet, dans *le Roi chez la Reine*, 1862, avaient déjà publié quelques pages du journal d'Héroard, les premiers tout ce qui regarde l'année 1614, le second tout ce qui relatif au mariage de Louis XIII.

1. L'Estoile (*journal inédit du règne de Henri IV* publié par M. Halphen, 1862) atteste qu'Héroard était de la religion quand, à la recommandation du duc de Bouillon, on le mit auprès du Dauphin. Héroard dût se convertir après la mort de Henri IV. L'abbé Le Beuf (*Histoire du diocèse de Paris*) nous le montre bienfaiteur de l'église de Vaugrigneuse et fondateur de celle des chapelles de cette église dans laquelle il fut enterré. Les éditeurs auraient pu dire que le nom de Jean Héroard est absent de la *France protestante*.

2. Les éditeurs ont inséré aux *Appendices* (t. II, p. 317-319) l'*Épitre dédicatoire*. Héroard y mentionne la perte de tous ses autres ouvrages survenue pendant les troubles de Paris.

ouvrage qui lui avait été demandé par Charles IX, « lequel sur toutes choses » prenait un singulier plaisir à ce qui est de l'art vétérinaire, » redemandé par Henri III, et dont le manuscrit avait été connu de Du Verdier avant 1585[1]. Vers 1601, Héroard devint seigneur de Vaugrigneuse par son mariage avec Anne du Val, fille et héritière de Guillaume du Val, trésorier de la généralité de Tours et seigneur de Vaugrigneuse. Ce fut quelques jours avant le 27 septembre 1601 que Henri IV, devinant le sexe de l'enfant qu'il attendait si impatiemment, dit à Héroard : « je vous ai choisi pour vous mettre près de *mon fils le Dauphin;* » servez-le bien. » Le roi ne pouvait mieux placer sa confiance. Jamais soins plus minutieux n'ont été prodigués à personne, et l'infatigable dévouement d'Héroard pour Louis XIII a quelque chose, pour emprunter au bon homme une touchante expression (*Introduction*, p. xlix), « de cette tendre et cordiale » passion que naturellement les pères ont pour leurs propres enfants[2]. » Dès son entrée en fonctions auprès du Dauphin, Héroard commença à écrire « d'heure à autre » le *Journal ou registre particulier* dans lequel il a si naïvement consigné tous les faits et gestes, *tous* sans exception, de l'enfant, de l'adolescent et de l'homme[3], journal dont la rédaction, poursuivie pendant plus de vingt-six années[4], ne devait cesser qu'avec la vie de l'auteur, mort le 11 février 1628, à l'âge de 78 ans, au camp devant La Rochelle, où il avait accompagné son maître.

MM. S. et de B. ont très-habilement groupé « les faits les plus saillants épars

---

Les éditeurs n'ont pas noté cette circonstance dans la biographie de l'auteur.

1. En 1586, Héroard composa l'épitaphe latine de Ronsard qui fut insérée dans le *Tumulus Petri Ronsardi* et qui fut gravée sur le tombeau érigé au poète dans le chœur de l'église de Saint-Cosme de Tours, dont il était prieur.

2. Ces paroles sont tirées du livre : *De l'institution du Prince* qu'Héroard dédia au Dauphin et fit imprimer à la fin de l'année 1608. Comme ce livre est fort rare et qu'il est resté ignoré des biographes qui ont seulement connu la traduction latine qui en a été faite en 1617 par un autre médecin du roi, Jean Degorris (voir notamment l'article *Héroard* de la *Nouvelle biographie générale*), les éditeurs ont cru devoir, d'abord, l'analyser avec soin (*Introduction*, p. liij-lxj), puis la reproduire intégralement aux appendices (t. II, p. 320-392). MM. S. et de B. n'ont pas dit que, quoique rarissime, le traité d'Héroard ne figure pas dans le *Manuel du Libraire*. Ces messieurs croient (p. lxvij) que le dernier éditeur des *Historiettes* a eu tort d'attribuer à Héroard le livre : *La santé du Prince* (1616, in-12) qui, selon eux, serait plutôt d'un médecin de Gaston, le frère puiné de Louis XIII.

3. Héroard s'applaudit, dans son *Avant-propos*, de n'avoir « laissé passer aucun acci- » dent, concernant la santé et infirmités du Prince, dont il n'aye fait les remarques,... le » tout si exactement et simplement décrit que l'on peut dire cet ouvrage sans exemple ni » espérance d'un pareil à l'avenir. » Plus loin, l'auteur, s'exaltant, appelle son ouvrage « une riche et agréable tapisserie de diverses matières (le mot est malheureux!) — et un » chef-d'œuvre du soin d'un fidèle serviteur et sujet... »

4. Il convient de faire remarquer que, pendant quelques absences ou maladies, Héroard a cédé la plume à maître Guérin, l'apothicaire du Dauphin (cette plume destinée à écrire une si étrange histoire était alors en de bonnes mains!). Voir t. I, p. 129 (novembre 1602); p. 374 (décembre 1608); p. 395 (juin 1609); t. II, p. 56 (mars 1611), etc. En avril 1611, Héroard est remplacé par M. Le Maistre, médecin du roi (p. 60). Il y a dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale une lacune du 20 novembre 1624 au 27 mai 1626 « qui sont 18 mois 7 jours malheureusement dissipés, » selon une note du manuscrit original, par la veuve et les parents du chroniqueur, une autre lacune du 25 septembre au 1er novembre 1626, une nouvelle lacune du 20 novembre 1626 au 1er janvier 1627, enfin une dernière lacune du 8 janvier au 8 mars 1627.

» dans le journal d'Héroard (p. ij). » Grâce à la précaution prise par eux, on a sous les yeux tout un tableau en raccourci de la cour de Henri IV et de Louis XIII. Les quarante pages dans lesquelles MM. S. et de B. ont si bien rapproché tout ce que le candide Héroard nous raconte de Henri IV, de Marie de Médicis, de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de la reine Marguerite, de Gaston d'Orléans, d'Élisabeth et de Christine de France, du prince de Condé, du prince de Conti, du duc de Longueville, de Sully, de Concini, du chancelier de Sillery, du duc de Mayenne, du duc de Montmorency, du duc d'Epernon, du duc de Bellegarde, du duc de Luynes, des confesseurs le P. Coton, le P. Arnoux, le P. Suffren, des maîtresses du *Vert-galant* la comtesse de Moret et la marquise de Verneuil, du duc et du chevalier de Vendôme, de Mme de Montglat, gouvernante de Louis XIII, de M. de Souvré, son gouverneur, de ses précepteurs successifs Des Yveteaux, le poète, Nicolas Lefèvre, l'érudit, Rivault de Fleurance, le mathématicien, de Bassompierre, de Crillon, de Frontenac, de Roquelaure, etc., éclairent, complètent et parfois rectifient tous les mémoires que nous possédons sur les vingt-cinq premières années du XVIIe siècle.

A tant de renseignements la plupart fort piquants sur tous ces personnages[1], s'ajoutent, dans l'introduction, des renseignements très-utiles sur plusieurs artistes, notamment sur les peintres Charles de Court, du Quesnel, du Moustier, Cl. de Mallery, Nic. Le Blond, Charles Martin, Fréminet, Bunel, Porbus, Fernand ou Ferdinand Elle, le statuaire Guillaume Dupré, etc. On appréciera aussi les excellentes indications sur les poteries, les pièces d'orfèvrerie, les armes de Louis XIII, empruntées par les éditeurs aux continuelles descriptions d'Héroard. C'est là une des portions les plus curieuses de cette introduction si pleine et si riche.

Quand j'ai dit tout à l'heure que le *texte* est généralement fidèle, j'ai dit par cela même qu'il ne l'était pas tout à fait assez. Sans doute avec un écrivain aussi peu recommandable que le pauvre Héroard, on est dispensé de l'obligation de reproduire littéralement l'orthographe, et même, en certains cas, les expressions quand elles sont notamment trop obscures ou trop incorrectes. Mais encore faut-il avoir soin d'en avertir! Or je ne vois pas que MM. S. et de B. aient jamais parlé des petites libertés qu'ils ont cru devoir prendre à l'égard du texte d'Héroard, soit en rajeunissant l'orthographe[2], soit en modifiant çà et là quelques phrases[3]. Un certain nombre de mots, surtout parmi les noms propres,

1. Héroard, dont il est impossible de suspecter la véracité, nous montre parfois Henri IV sous un jour peu favorable, et, par exemple, ce roi nous apparaît en certaines pages bien peu soucieux de la dignité paternelle. Je n'ose noter à ce sujet certains détails par trop choquants. Je me contenterai d'appeler l'attention sur le nombre infini des flagellations reçues par Louis XIII de la terrible Mme de Montglat. Jamais enfant ne fut plus fouetté et ne fut mieux mis en état de devenir parfait, si, comme le soutiennent quelques amis du passé, l'influence des verges sur le perfectionnement de l'homme est chose incontestable.

2. Pour prendre au hasard une page, qui sera, si l'on veut bien, la page 249 du t. II, MM. S. et de B. impriment *la Reine* pour la *Roinne, moi* pour *moy, s'assurer* pour *s'asseurer, due* pour *deue, un* pour *ung, votre devoir* pour *vostre debvoir, ferez* pour *fairez, à l'avenir* pour *à l'advenir, fenêtre* pour *fenestre, que s'il n'y eut jamais eu noise* pour *que s'il n'y eust jamais noise,* etc.

3. Dans cette même page 249, les éditeurs ont ajouté partout le prénom *il* dont

n'ont pas été bien lus[1], ce qui est d'autant plus pardonnable, du reste, que l'écriture d'Héroard est plus mauvaise, et devient même, en certains endroits, tout à fait diabolique.

Les *notes* sont nombreuses, et quoique courtes, elles sont presque toutes suffisantes[2]. Les plus instructives sont celles qui montrent de quel secours est le très-exact journal d'Héroard pour la chronologie du premier quart du XVIIe siècle. On va voir par quelques citations ce qu'aurait gagné l'éditeur des *Lettres missives de Henri IV* à consulter le manuscrit qu'en sa qualité de conservateur-adjoint de la Bibliothèque de la rue Richelieu, il avait tous les jours sous la main. Héroard cite (t. I, p. 16) une lettre d'Henri IV à Mme de Montglat du 22 décembre 1601. Cette lettre est datée du 26 du même mois dans le recueil de M. B. de X. (V, 522). — C'est (t. I, p. 37) à la date du 23 novembre 1602 qu'il faut rapporter la lettre du roi à Mme de Montglat que M. B. de X. a classée à l'année 1608 (*Lettres missives*, VIII, 647). — Une lettre du roi à la même (t. I, p. 129), datée du 3 mai, et que M. B. de X. attribue à l'année 1607, se rapporte évidemment à l'année 1605 (*Lettres miss.*, VII, 229). — Une autre lettre à la même (t. I, p. 158), que M. B. de X. transporte à l'année 1608, est du 5 novembre 1605 (*Lettres miss.*, VII, 642). Une autre encore à la même (t. I, p. 159) est du 6 novembre 1605, et non du 6 novembre 1608 (*ibidem*). — Une lettre de Louis XIII enfant, dont l'original non daté appartient à la collection du Puy, et qui a été imprimée dans la 3e édition des *Historiettes* (t. I, p. 312) et dans les *Lettres missives* (t. VII, p. 689), est, d'après le témoignage formel d'Héroard (t. I, p. 180) du 20 mars 1606. — La lettre de Henri IV à la gouvernante de Louis XIII, datée du 5 avril 1607 à Fontainebleau, et que M. B. de X. met en l'année 1607, doit être antérieure, puis qu'à cette date, comme nous l'apprend Héroard (t. I, p. 255) Mme de Montglat est à Fontainebleau avec le roi et le dauphin. — Une autre lettre de Henri IV à la même, datée du 3 mai à Fontaine-

---

Héroard se passe toujours. Ils ont supprimé les mots *très-humblement* après le mot supplier. Ils ont ajouté les mots : *lui répond*, Héroard se contentant de mettre en pareil cas, *le roy* : —

1. *Cardillac* pour *Cadillac* (t. II, p. 250) ; *Roquebert* pour *Roquefort* (*ibidem*). A la même page, au lieu de lire : « qui emportoient du foin *et* un paysan qui alloit après, » il aurait fallu lire : « qui emportoient du foin *à* un paysan qui alloit après. » — *Saint Berthoumion* pour Saint-Berthoumieu (p. 260) ; Gué de *Combes* pour Gué de Cambes (*ibidem*) ; *Monhart* pour *Monheurt* (p. 264) ; *Dumazan* pour *Damazan* (*ibidem*). A ce passage je relèverai une plus grave faute de lecture. Les éditeurs font dire à Héroard que le duc de Luynes mourut à Damazan. Comme il est certain que le connétable rendit le dernier soupir au château de Longuetille, l'erreur d'Héroard, témoin oculaire de tous ces événements, aurait été inexplicable. Aussi Héroard a-t-il dit seulement (volume V^e, folio 527, *verso*) que Louis XIII, le 15 décembre, partit à midi de Longuetille pour se rendre à Damazan et que sur ces entrefaites (à 2 heures) mourut le connétable.

2. Une des premières notes est celle-ci (p. 2) sur la sage-femme Louise Bourgeois, dite Mme Boursier : « On a d'elle : *Récit véritable de la naissance de messeigneurs et dames les » enfants de France*, Paris, 1626. » Je crois d'abord que le livre est de 1625, in-12. Ensuite, peut-être aurait-il fallu ajouter que ce livre excessivement rare a été réimprimé, pour ce qui concerne le récit de la naissance de Louis XIII, dans le 1er volume du recueil de La Place : *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature* (p. 326-361). Mme Boursier y parle à plusieurs reprises de M. Herouard (*sic*), comme on prononçait alors.

bleau, et que M. B. de X. rejette à l'année 1617, est de deux ans antérieure, disent MM. S. et de B. (t. I, p. 263). Ils disent encore (t. I, p. 368) : « Les » lettres du roi à Mme de Montglat, écrites de Fontainebleau les 5, 6 et 10 no- » vembre, » que M. B. de X. a classées à l'année 1608, sont de trois ans antérieures. Ils disent enfin (t. I, p. 370) : « La lettre du roi à Mme de Montglat, » datée du 23 novembre à Fontainebleau, et classée par M. B. de X. à l'année » 1608, est de l'année 1602[1]. »

C'est probablement par une faute d'impression que, dans une note de la p. 77 du t. II, la traduction d'un traité de Basile le Macédonien par dom Porcheron est mise en 1590, au lieu de 1690. Mais c'est par une faute d'un autre genre (t. I, p. 376) qu'on a, en quelque sorte, ôté au maréchal d'Ornano un nom qui était bien le sien : « Alphonse Corse, *dit* d'Ornano. » C'était le contraire qu'il fallait dire, car Corse est un surnom tiré du lieu d'origine de la famille, tandis que d'Ornano était devenu le nom réel à la suite du mariage du père du maréchal avec Vannina, fille unique de François d'Ornano[2]. A la p. 130 du même volume, je trouve une note qui n'est qu'à demi défectueuse : « Jean de Fabas, » vicomte de *Castet* (*sic* pour Castets), ou *peut-être* son fils... » C'est *assurément* de son fils qu'il s'agit ici, car Jean IV de Fabas, le père, était déjà bien vieux et bien cassé en 1605 pour jouer avec Louis XIII, tandis que Jean V, son fils, n'avait guère alors qu'une trentaine d'années environ.

Je ne veux pas finir ce compte-rendu par un reproche, si petit soit-il, et c'est d'ailleurs pour moi un devoir de signaler à la reconnaissante attention du lecteur les deux abondantes et excellentes tables, l'une chronologique, l'autre alphabétique, qui occupent les 64 dernières pages du *Journal d'Héroard*.

T. DE L.

---

1. Héroard nous a donné et ses éditeurs ont reproduit (t. I, p. 247) une lettre inédite de Henri IV au Dauphin du 2 février 1607 qui manque, avec mille autres au moins, au recueil de M. B. de X. J'indiquerai en même temps (t. I, p. 24) une lettre inédite du second maréchal de Biron écrite à Mme de Montglat le 28 avril 1602, d'après une copie de la main d'Héroard et certifiée par lui, laquelle est jointe au manuscrit appartenant à M. le marquis de Balincourt. A la page 327 (t. I), nous trouvons l'explication d'une énigme qui avait dérouté l'éditeur des *Lettres missives* : « M. B. de X. a classé à l'année 1609 (t. VII, p. 822) un billet sans date d'Henri IV à la reine dans lequel le roi dit : *Soldat* est auprès de moi. L'éditeur suppose, dans une note, que le roi désignait ainsi le Dauphin, à cause de son goût pour les exercices militaires; il était en effet difficile de deviner qu'il s'agissait d'un chien hargneux.

2. Le père du maréchal signait ainsi : *Sanpiero Corso d'Ornano* (voir dans le vol. 15873 du F. F. (volume non paginé) une lettre écrite par lui en langue italienne au duc de Guise, d'Aix le 20 septembre 1560. Le maréchal abandonna le surnom de *Corso*, et au bas des nombreuses lettres de ce lieutenant-général du roi en Guyenne, que j'ai eu l'occasion de publier dans divers volumes des *Archives historiques de la Gironde*, on lit seulement : *Alfonse d'Ornano*. — Ce n'est du reste pas la première fois qu'on commet cette faute, voy. *Rev. crit.* 1866, t. II, p. 157.

35. — **Un coin du vieux Nogent. L'hôtel-Dieu.** Esquisse historique par A. Gouverneur. Nogent-le-Rotrou, 1868 (Extraits du *Nogentais*, journal de l'arrondissement). In-8°, 116 pages.

L'histoire locale des provinces et des villes présente souvent, grâce à certaines particularités, un intérêt général que le sujet ne semblerait pas d'abord comporter. Chaque époque, chaque événement considérable a laissé jusque dans les plus petits centres un écho et des souvenirs ineffaçables. On suit ainsi pas à pas dans ces péripéties de la vie communale le contre-coup des grandes catastrophes publiques; à ce titre, les études particulières et locales sur une ville même d'un rang inférieur peuvent apporter d'utiles matériaux à l'histoire générale, et nous révéler en même temps des détails curieux sur les administrations d'un ordre subalterne et sur l'existence des basses classes.

Dans le livre que M. Gouverneur appelle modestement une Esquisse historique, à côté de renseignements d'un intérêt purement local, nous voyons certains événements considérables exercer une influence très-directe sur les destinées de Nogent-le-Rotrou.

Les Croisades sont ici représentées par le comte percheron Rotrou III, qui rapporte de la Palestine le cerveau de saint Jean-Baptiste. Cette relique importante et rare attire les pélerins de tous les points environnants et n'est point sans rapport avec la fondation de l'hôtel-Dieu.

Le seizième siècle surtout a laissé dans la ville de Nogent de nombreux souvenirs : Catherine de Médicis, se rendant à Angers, loge dans les environs. Une compagnie des gardes du corps qui l'accompagnent vient chercher l'hospitalité à Nogent, et le soleil qu'ils portent sur la poitrine donne son nom à l'hôtel du Soleil d'or. Peu de maisons semblables pourraient invoquer une origine aussi ancienne et aussi curieuse.

Les guerres de religion et la Réforme laissent de nombreux souvenirs à Nogent. La ville ne comptait pas moins de trois temples protestants, sans compter les oratoires et prêches particuliers. Françoise d'Orléans, veuve du prince de Condé assassiné à Jarnac, se signale parmi tous les bienfaiteurs de l'hôtel-Dieu, lutte énergiquement contre tous les usurpateurs de ses biens, et obtient de Henri III un édit très-remarquable à plusieurs égards en faveur de l'établissement qu'elle protége.

Après l'assassinat de Henri IV, le cœur du roi est porté à La Flèche; le cortége traverse Nogent et s'arrête dans la chapelle de l'Aumône, où une messe est célébrée pour le repos de l'âme du roi. Cette catastrophe si considérable dans l'histoire est encore marquée dans les fastes de la cité percheronne par un autre détail. L'hôtel-Dieu possède dans son avant-cour le tombeau de Sully. Le grand ministre s'était retiré après la mort de son maître aux environs de Nogent, à Villebon, où il mourut en 1641. Sa femme est ensevelie à ses côtés. Cette circonstance fournit à l'auteur l'occasion de rectifier le récit inexact d'un historien du pays sur la violation de ces tombeaux en 1793. M. G. le fait avec modération, avec impartialité, sans montrer plus de préférence pour le parti avancé

que pour les réactionnaires; ainsi son témoignage, basé sur des preuves solides, a beaucoup de poids. Il a écrit à ce propos un chapitre instructif pour l'histoire du vandalisme révolutionnaire. Nous voyons à quoi se bornent ces profanations tant reprochées à la Convention et qui sembleraient, au dire de ses ennemis, avoir été systématiquement organisées par toute la France. Il ne reste en somme qu'un fait isolé et tout à fait individuel, coupable assurément, mais bien moins grave que la passion politique et religieuse ne l'avait dit.

La Révolution a fourni à M. G. un autre épisode intéressant et bien caractéristique; c'est la biographie du prêtre patriote Chasles, le père de M. Philarète Chasles [1] et l'oncle du savant mathématicien. D'abord chanoine à Saint-Martin de Tours, puis collaborateur d'un journal royaliste en 1789, l'abbé Chasles jette bientôt le froc aux orties quand il comprend que la Révolution est plus forte que la royauté; Nogent, où il s'est retiré, n'a pas de patriote plus fougueux; maire de la ville en 1791, il est envoyé par elle à la Convention, où il vote la mort du roi sans délai et part bientôt après en mission à l'armée du nord. Blessé à Hondschoote, l'ancien curé reçoit le titre de général et une pension de 4,500 livres. Ses opinions le font incarcérer après le 9 thermidor, et il disparaît de la scène politique pour mourir aux Invalides en 1826. Cette illustration nogentaise résume bien dans son histoire particulière les enthousiasmes, les violences et les énergies de cette époque unique. L'histoire des petites sœurs patriotes n'est pas moins caractéristique.

Nous avons essayé de donner une idée de l'intérêt de cette monographie à un point de vue plus large que celui où l'auteur s'est placé. Fidèle à son programme, il a insisté surtout sur les détails que ses compatriotes étaient en droit d'exiger et que d'ailleurs comportait son sujet. Il a donné la liste complète des bienfaiteurs et des administrateurs de l'hôtel-Dieu, après avoir raconté succinctement son histoire, et nous ne pouvons lui faire un reproche de s'être étendu sur la partie qui intéressait particulièrement son public naturel. Toutefois on voit trop peut-être que cette notice historique a paru successivement par articles dans un journal; les divisions, quelque peu arbitraires, ne paraissent pas suffisamment justifiées; le sujet est traité par petites fractions isolées et presque indépendantes les unes des autres. Malgré ce défaut originel, les pièces que contient ce volume, la simplicité du style, qui évite avec soin toute recherche et toute emphase, enfin l'impartialité des récits et des jugements, font de cette Esquisse historique un travail estimable et utile qui peut être proposé comme modèle à bon nombre d'historiens de la province.

J.-J. GUIFFREY.

---

1. Le bizarre prénom du célèbre écrivain est expliqué dans une anecdote qui aurait tout l'air d'une légende inventée après coup, si l'auteur n'avait pu consulter les meilleures autorités en pareille matière, c'est-à-dire les souvenirs de famille.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Adams (W. H. D.). The buried cities of the Campania, or Pompeii and Herculanum, their history, their destruction and their remains. In-8° cart., 290 p. London (Nelson). 3 fr. 15

Ancient rolls of arms. N° 1. Glover's roll of the reign of king Henry III. Edited by G. J. Armytage. In-4° br., 20 p. London (J. R. Smith). 5 fr.

Angelucci (A.). Documenti inediti per la storia delle armi da fuoco italiane, raccolti, annotati. Fasc. 1 a 6. In-8°, xv-160 p. Torino (tip. Cassone e C.).
Chaque, 50 c.

Avedichian (G.). Sulle correzioni fatte ai libri ecclesiastici nell' anno 1667. Opera postuma. In-8°, 424 p. Venezia (tip. Armena).

Barozzi e **Berchet.** Relazioni degli ambasciatori Veneti. Serie V. Turchia. Volume unico. Fascicolo 2°. In-8°, p. 81 a 160. Venezia (lib. H. F. e M. Munster). 1 fr. 50

Besant (W.). Studies in early French poetry. In-8° cart., 326 pages. London (Macmillan). 10 fr. 65

Bibliorum sacrorum græcus codex Vaticanus, auspice Pio IX collatis studiis C. Vercellone et J. Cozza editus. Vol. II. In-fol., p. 1235 a 1536. Roma (tip. de Propag. fide). 143 fr. 75
L'ouvrage se composera de 6 vol., dont 5 contiendront le texte et le 6° les notes et les planches.

Bibliotheca manuscripta ad Sancti Marci Venetiarum, digessit et commentarium addidit J. Valentinelli. T. I. (Codices mss. latini). In-8°, vij-357 pag. Venetiis (ex typographia com.). 7 fr.

Calvi (G.). La fondazione del Tempio della Cortosa presso Pavia, ovvero appendice alle notizie di Bernardo da Venezia fra quelle de' principali architetti, scultori e pittori che fiorirono in Milano durante il governo dei Visconti e degli Sforza. In-8°, 16 p. Milano (tip. Borroni).

Chiaradia (E.). Studi critici e bibliografici. In-16, 356 p. Napoli (tip. del Giornale di Napoli). 3 fr. 50

Cittadella (L. N.). Notizie amministrative, storiche, artistiche, relative a Ferrara, ricavate da documenti. Vol. II, xv-1159 p. Ferrara (tip. Taddei). 20 fr. 75

Claretta (G.). Storia della reggenza di Cristina di Francia, duchessa di Savoia, con annotazioni e documenti inediti. Parte I e II. In-8°, xv-1690 p. Torino (tip. Civelli). 28 fr.

Cox (G. V.). Recollections of Oxford. In-8° cart., 440 p. London (Macmillan). 13 fr. 15

Crivelli (G.). Giovanni Brueghel, pittore fiamingo, o sue lettere e quadretti esistenti presso l'Ambrosiana. In-8°, x-396 p. Milano (tip. Boniardi-Pogliani).

Dandolo (T.). Roma pagana e Roma cristiana nei primi secoli. Dispensa 29 a 53. In-8°. Assisi (tip. Sensi).
Chaque fascicule, 1 fr. 75

De Minicis (G.). Le monete gravi e le ghiande missili di Fermo. In-8°, 27 p. Fermo (tip. Paccasassi).

English (H. S.). A light on the historians and on the history of Crowland Abbey, with an account of Burgh (now Peterborough) in the time of the history which is called Ingulfus. In-8° cart., 232 p. London (J. B. Smith). 9 fr. 40

Giornale arcadico di scienze, lettere ed arti. In-8°, 256 p. T. 54, 55, 56. Nuove serie. Gennaio a Giugno 1866. Roma (tip. delle Belle Arti).
Prix pour l'année, 31 fr.

Grottanelli (F.). Leggenda minore di S. Caterina da Siena e lettere de' suoi discepoli, scritture inedite. Pubblic. per cura della reale commissione pe' testi di lingua nelle provincie dell' Emilia. In-8°, xxx-399 p. Bologna (Romagnoli). 9 fr. 85

Huntley (R. W.). Glossary of the Cotswold (Gloucestershire) dialect, illustrated

by examples from ancient authors. In 8° cart., 74 p. London (J. R. Smith). 2 fr. 50

Kinglake (A. W.). The invasion of the Crimea. Vol. 3 and 4. 2d edit. In-8° cart. London (Blackwood). 42 fr. 50

Lettere di Diomede Borghesi e quattro lettere di Daniello Bartoli. In-8° picc., 106 p. Bologna (Romagnoli). 4 fr.

Libro di novelle antiche, tratte da diversi testi del buon secolo della lingua. In-8°, xvj-232 p. Bologna (Romagnoli). 8 fr. 50

Litta. Famiglie celebri italiane. Dispensa 156a contenente la parte IV ed ultima dei Farnesi, duchi di Parma, del caval. F. Odorici. Gr. in-folio con 7 tavole di testo e 4 tavole con 56 medaglie e 4 ritratti. Milano (Lœscher, Bocca). 20 fr. 50

Massinger (P.). Plays of, from the text of William Gifford, with the addition of the tragedy « Believe as you list ». Ed. by lieut.-col. F. Cunningham. In-8° cart., 668 p. London (Crocker). 6 fr. 25

Papa (V.). Indole periodica della letteratura antica e causa della sua decadenza. In-8°, 46 p. Torino (tip. Allardi). 1 fr. 70

Porru (V.). Dizionariu sardu-italianu. In-8°, 1427 p. Cagliari (tip. Nazionale).

Promis (V.) Sull' origine della Zecca veneta. In-8°, 32 p. con 1 tav. Torino (Bocca, Loescher). 2 fr. 30

Rabelais. Les quatre livres de maistre François Rabelais, suivis du manuscrit du cinquième livre, publiés par les soins de MM. A. de Montaiglon et L. Lacour. T. I (1er et 2e livres). In-8°, 316 pages. Paris (libr. de l'Acad. des Bibliophiles). 20 fr.
Par souscription, 15 fr.

Ralegh (Sir W.) Life of, based on contemporary documents preserved in the Rolls-House, the privy Council-Office, Hatfield-House, the British Museum, and other manuscript repositories british and foreign, together with his letters now first collected by E. Edwards. 2 vol. in-8° cart., 1400 p. London (Macmillan). 40 fr.

Richthofen (K. v.). Zur lex Saxonum. In-8°, 432 p. Berlin (Hertz). 11 fr. 25

Rossi. Le mie ricerche per le biblioteche e per gli archivi di Perugia. Fasc. 1 a 16. Perugia (G. Boncompagni e C.)
La 1a dispensa contiene il principio delle seguenti opere:
L'arte tipografica in Perugia durante il secolo XV e la prima metà del XVI. Documenti.
Ricordi di Giulio di Costantino dal 1517 al 1550.
Tre novelle di A. F. Grazzini detto il Lasca, ora la prima volta mese a stampa.

Versuch e. bremisch-niedersæchs. Wœrterbuchs, worin nicht nur die in und um Bremen, sondern auchfast in ganz Niedersachsen gebræuchl eigenth. Mundart nebst den schon veralteten Wœrtern etc. erklært sind. Herausg. von d. brem. d. Gesellschaft. 6. Theil. 2. Nachtrag. In-8°, 424 p. Bremen (Tannen). 12 fr.

Waterfield (W.). Indian ballads and other poems. In-8° cart. London (Smith and E.). 7 fr. 50

Weber (A.). Indische Streifen. Eine Sammlung von bisher in Zeitschriften zerstreuten Kleineren Abhandlungen. In-8°, 386 p. Berlin (Nicolai). 10 fr. 75

En vente à la librairie J. Cherbuliez, 33, rue de Seine.

J. B. LECLERCQ Une église réformée au XVIIe s. ou histoire de l'église wallonne de Hanau, depuis sa fondation jusqu'à l'arrivée dans son sein des réfugiés français, d'après des documents inédits et impartiaux. 1 vol. in-8°. 6 fr.

En vente à la librairie Mauke, à Iéna, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

R. WESTPHAL Philos.-historische Grammatik der deutschen Sprache. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 10 Quatrième année 6 Mars 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tome premier. 2e fascicule. Gr. in-8°. 4 fr.

Contenu. I. Membres nouveaux admis depuis le 1er janvier 1868 jusqu'au 1er janvier 1869; lectures faites à la Société; ouvrages offerts; extraits des procès-verbaux. — II. *E. Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — III. *C. Thurot*, Observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — IV. *L. Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — V. *D'Arbois de Jubainville*, Étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — VI. *P. Meyer*, phonétique provençale, O. — VII. *M. Bréhal*, les doublets latins. — VIII. *R. Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — IX. *G. Paris*, Gens, giens.

D. M. DE GONGORA Y MARTINEZ Antigüedades prehistóricas de Andalucia. Monumentos, inscripciones, armas, ustensilos y otros importantes objetos pertenecientes a los tiempos mas remotos de su poblacion. Madrid, 1868. 1 vol. gr. in-8° orné d'une carte, de 173 figures sur bois imprimées dans le texte et de 2 planches en chromolithographie tirées hors du texte. 32 fr.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 7. 6 février.

Théologie. KLOSTERMANN, Untersuchungen zur alttestamentlichen Theologie (Gotha, Perthes; l'auteur s'efforce de prouver que les justes de l'Ancien Testament avaient foi en une résurrection et une vie éternelle). — WITTICHEN, Die Idee des Menschen, zweiter Beitrag zur bibl. Theologie, hauptsæchlich der synoptischen Reden Jesu (Gœttingen, Dieterich; suite de l'importante et remarquable étude de l'auteur sur l'*Idée de Dieu,* étudiée principalement dans les paroles de Jésus; suivra l'*Idée du royaume de Dieu*). — *Esthétique.* KIRCHMANN, Æsthetik auf realistischer Grundlage (Berlin, Springer). — *Histoire.* GEIGER, Ueber Melanthons Oratio continens historiam Capnionis (voy. *Rev. crit.,* 1868, t. II, art. 131). — LÉGER, Cyrille et Méthode (article de M. Dümmler (Δμλρ); la *Revue critique* parlera de ce livre dans un de ses plus prochains numéros). — VARNHAGEN V. ENSE, Blætter aus der preussischen Geschichte (Leipzig, Brockhaus; encore deux volumes tirés des papiers de Varnhagen; la mine semble inépuisable). — *Linguistique. Histoire littéraire.* VON HŒRMANN, Untersuchungen über die homerische Frage. I. Die einheitlichen Elemente des ersten Gesanges der Ilias (Innsbruck, Wagner; l'auteur appartient à l'opinion conservatrice). — *T. Macci Plauti* Truculentus, ed. SPENGEL (Gœttingen, Vandenhœk und Ruprecht; article sévère de M. Lucien Müller; ce qui donne de la valeur à cette édition, c'est l'*apparatus criticus* qu'y a joint M. Studemund d'après sa nouvelle collection de l'*Ambrosianus;* cf. *Rev. crit.,* 1866, t. II, p. 330). — SCHERER, Zur Geschichte der deutschen Sprache (cf. *Rev. crit.,* 1868, t. II, art. 251; l'auteur de l'article, qui signe Wi., en combattant la plupart des résultats de M. Scheler, exprime à l'auteur « une admiration sans réserve, » et conclut, avec raison, que ce livre marquera une date dans l'histoire de la science). — GIESE, De Theone grammatico ejusque reliquiis (Münster, 1867). — *Archéologie.* WELCKER, Kleine Schriften zur griechischen Mythologie, Kunst- und Literaturgeschichte (Eberfeld, Friedrichs). — CONZE, Die Familie des Augustus, ein Relief in S. Vitale zu Ravenna. Mit 2 Photographien (Halle, Waisenhausbuchhandlung; l'interprétation de ce bas-relief a été depuis cette publication rectifiée en beaucoup de points par Friederichs).

Beitræge zur vergleichenden Sprachforschung auf dem Gebiete der arischen, celtischen und slawischen Sprachen, hrsgg. von A. KUHN und A. SCHLEICHER. T. VI, 1er cahier.

[Cette revue a commencé de paraître en 1856, comme dédoublement de la *Zeitschrift* dirigée par M. Kuhn. Malgré la mort récente d'un de ses directeurs, M. Schleicher, nous espérons que la publication n'en sera pas interrompue. Il nous semblerait pourtant utile que les *Beitræge* subissent eux-mêmes un dédoublement et donnassent naissance à deux séries, l'une celtique, l'autre slave.]

PP. 1-18. *Mélanges celtiques* de feu SIEGFRIED, réunis, arrangés et publiés par WHITLEY STOKES. Les fragments publiés dans ce n° touchent à la phonétique, à la flexion et à la composition. — PP. 19-88. J. BAUDOUIN DE COURTENAY : Quelques cas de l'influence de l'analogie dans la déclinaison polonaise. — PP. 39-91. WENZEL BURDA : *Este,* ἔστε, *usque* et *ikì.* M. Burda repousse le rapprochement de *este* = ἔτι proposé par Miklosich. Le titre de sa note indique les rapprochements qu'il propose. — PP. 92-95. DU MÊME : Additions à la connaissance de quelques suffixes en slave. — *Bibliographie.* J. E. SCHMALER : *Die slavischen Ortsnamen in der Oberlausitz und ihre Bedeutung.* Article favorable de Johannes Schmidt. — PP. 97-108. C. KELLNER : *Kurze Elementargrammatik der Sanskritsprache. Mit vergleichender Berücksichtigung des Griechischen und Lateinischen.* Article d'A. WEBER. M. W. loue les intentions de l'auteur, mais lui reproche

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 6 Mars — 1869

Sommaire : 36. Ueberweg, Système et Histoire de la logique. — 37. Dezeimeris, la Villula d'Ausone. — 38. Spach, le moine Lamprecht et son poème d'Alexandre. — 39. Rabelais, *Œuvres*, p. p. Jannet; p. p. Marty-Laveaux; p. p. de Montaiglon et Lacour. — 40. Celler, les Décors, les Costumes et la Mise en scène au XVII° siècle. — 41. Dauban, Paris en 1794 et en 1705. — 42. Bourdonné, Origine des noms propres.

36. — **System der Logik und Geschichte der logischen Lehren,** von Dr Friedrich Ueberweg, ord. Professor der Philosophie an der Universitæt zu Kœnigsberg. Dritte vermehrte und verbesserte Auflage. Bonn, Ad. Marcus, 1868. In-8°, xvj-427 pages.

Le traité de logique de M. Ueberweg, qui en est à la troisième édition (la première est de 1857), est précédé d'une introduction où l'auteur traite de la logique en général et retrace le résumé de son histoire, et est divisé en six parties; dans la première, M. U. traite de la perception et de sa certitude; dans la seconde, des idées et des catégories; dans la troisième, de la définition et de la division; dans la quatrième, du jugement; dans la cinquième, du raisonnement, dans la sixième, de l'analyse et de la synthèse.

Le résumé de l'histoire de la logique me semble précis et exact; et M. U. l'a complété en faisant l'historique de chacune des théories de logique, à mesure qu'il les traite. Il est deux points sur lesquels j'ai des observations à faire. Suivant M. U. (p. 24), Aristote appelle *dialectique* l'art de tirer par manière d'essai (*versuchsweise*) des conclusions de propositions qu'on suppose vraies, mais qui en réalité sont douteuses, afin d'arriver à décider si elles sont vraies ou fausses. Mais si l'on se reporte à différents passages d'Aristote, on voit que pour lui, comme pour Platon (*de Rep.* VII, 534 de, 538 de; *Crat.* 390 c), la dialectique est de sa nature interrogative, que toute proposition dialectique doit être énoncée de manière à ne comporter d'autre réponse qu'un oui ou un non (*Top.* VIII, 2. 154 a 14 et suiv.; *An. post.* I, 11. 77 a 32; *Soph. Elen.* 11. 172 a 17), enfin que la dialectique est l'art de discuter avec un interlocuteur toute question proposée en employant des arguments plausibles (*Soph. Elen.* 34. 183 a 37), en un mot l'art de disputer. Le huitième livre des Topiques, qui ne sont autre chose qu'un art de disputer, ne laisse à mon avis aucun doute sur ce caractère de la *dialectique* aristotélicienne. Aristote appelait ἀναλυτική la science du raisonnement et de la démonstration (*Rhet.* I, 4. 1359 b 10); et quand il oppose λογικῶς à ἀναλυτικῶς (*An. post.* I, 22. 84 a 8, b 2), il oppose une méthode de raisonnement qui emploie des arguments généraux, communs à plusieurs objets ou à plusieurs sciences, à la méthode de raisonnement scientifique qui puise ses raisons dans la considération de l'objet propre d'une science déterminée, qui est ici l'*analytique*. Je ne pense pas que le mot ἀναλυτικῶς désigne en ce passage une

méthode générale de raisonnement, comme M. U. le croit avec Heyder, Waitz et Brandis. Dans l'histoire de la période moderne, M. U. n'a peut-être pas assez mis en relief le discrédit où est tombé le syllogisme à partir de Descartes, ni assez insisté sur l'importance que Locke et son école attachaient à ce qu'on appelait alors une langue bien faite. Au reste, la terminologie scientifique, la théorie des signes en général, mérite un article à part dans une logique; et il y a ici une lacune dans l'ouvrage de M. U.

Dans sa logique elle-même, M. U. tient le milieu entre ceux qui, comme Herbart et son école, séparent complétement la logique de la métaphysique, et ceux qui, comme Hegel, les identifient. Il se rallie à la manière de voir de Schleiermacher, Trendelenburg, Beneke, Lotze, qui reconnaissent un parallélisme entre les formes de la pensée et celles de l'être.

Il défend contre Kant l'objectivité de nos perceptions. Je ne puis que signaler ici l'argumentation ingénieuse par laquelle M. U. établit que le temps et l'espace existent hors de nous (pp. 83 et suiv.).

M. U. ne reconnaît pas seulement le jugement dans la proposition catégorique « Dieu est bon », dans le rapport de l'attribut au sujet; il le reconnaît encore dans le rapport des compléments direct, indirect, circonstanciel, au verbe, et dans le rapport du qualificatif au terme qualifié (pp. 156-158). Ainsi la proposition « Alexandre le Grand a vaincu Darius à Arbelles » contient quatre jugements. Et en effet il est certain, comme Port-Royal l'a déjà remarqué (*Logique*, II), que dans cette proposition on affirme que l'Alexandre qui, etc., est Alexandre le Grand; que celui qui, etc., est Darius; que le lieu où Alexandre, etc., est Arbelles; enfin qu'Alexandre a vaincu Darius. Mais il me semble qu'au point de vue du logicien toute proposition doit avoir un sujet et un attribut, et que les différentes formes grammaticales par lesquelles nous exprimons nos jugements doivent être traduites en logique sous la forme catégorique; et c'est en effet ce que nous faisons d'instinct quand nous contestons un fait exprimé sous la forme d'un complément circonstanciel; ainsi nous dirons : « Ce n'est pas à » Arbelles », etc. Par inadvertance, M. U. a oublié de définir ce que l'on doit entendre par sujet et ce que l'on doit entendre par attribut. Il énumère seulement (p. 156) les différents rapports qu'il reconnaît entre le sujet et l'attribut.

La partie où il est traité du raisonnement est tout à fait satisfaisante. M. U. me semble avoir défendu victorieusement le syllogisme contre les attaques dont il a été souvent l'objet, au moyen de la belle remarque déjà faite par Aristote, que le moyen terme dans un syllogisme en *barbara* répond à la cause dans la réalité (pp. 260 et suiv.).

Dans la dernière partie, l'auteur ne mentionne qu'en passant l'expérimentation et l'observation. Il a sans doute pensé qu'il appartenait spécialement aux sciences qui emploient ces procédés d'en faire la théorie, et c'est peut-être avec raison. Les détails où certains logiciens (par exemple Stuart Mill) ont cru devoir entrer à ce sujet ne satisfont pas les savants de profession. L'expérimentation et l'observation sont une sorte d'art qui ne se prête guère, comme les arts en général, à l'analyse et à la démonstration.

L'exposition de l'ouvrage est comme divisée en deux parties. Les préceptes, les définitions, les divisions, sont en gros caractère; à la suite de chaque paragraphe se trouve en petit caractère ce qui est historique, polémique, et aussi les exemples. Il y a quelque inconvénient à ne pas rapprocher immédiatement les exemples des généralités qu'ils sont destinés à éclaircir. En outre, le désir que l'auteur a eu de mettre le plus possible sous un petit volume l'a induit à sacrifier parfois des explications essentielles, en particulier les exemples. Ainsi il est bien malaisé de comprendre le rapport mathématique que Drobisch a établi entre l'augmentation de la compréhension d'une idée et la diminution de son étendue (p. 111); l'objection de M. U. me semble juste, mais il faut avoir recours au texte même de Drobisch. Ce que l'auteur dit de la probabilité (pp. 382-383) manque aussi d'un exemple.

Cependant en général l'exposition est très-claire. L'ouvrage paraît très-complet. M. Ueberweg est au courant de tous les travaux dont la logique a été l'objet, et il fait preuve dans sa logique de la justesse et de la pénétration qui distinguent ses autres écrits.

Charles THUROT.

---

37. — **Note sur l'emplacement de la villula d'Ausone**, par Reinhold DEZEIMERIS. Bordeaux, Gounouilhou, 1869. In-8°, 14 p.

Cet opuscule, extrait du compte-rendu des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, paraît de nature à intéresser les archéologues. L'auteur discute les textes de la description que le poète donne de sa *villula*, et d'après la position qu'ils lui assignent, il la fixe à Loupiau, village situé sur la rive droite de la Garonne (canton de Cadillac). Des débris d'édifices gallo-romains ont été découverts dans cette localité; une plaque de marbre a été recueillie; elle contient une partie d'une inscription où l'on reconnaît le type graphique du IVe siècle; cette plaque mesure 0.42 mètres sur 0.40. M. R. D. en donne un fac-simile; on reconnaît sans peine que les mots conservés sur ce marbre ont fait partie d'une pièce de vers; une étude minutieuse de ces mots, entrecoupés de lacunes, donne lieu de croire qu'il s'agit de l'éloge de Leontius Lascivus, ami d'Ausone, écrit en vers anapestiques et remplacé dans les manuscrits qui nous ont conservé les œuvres du poète bordelais par une autre rédaction en vers sapphiques. M. Dezeimeris fait preuve dans cette petite discussion d'une critique ingénieuse et pénétrante, d'une connaissance étendue des lois de la métrique latine et d'une étude attentive des écrits d'Ausone.

---

38. — **Le moine Lamprecht et son poème d'Alexandre le Grand**, par L. SPACH. In-8°, 24 p. (Extrait du Bulletin de la *Société littéraire de Strasbourg*, t. II).

On ne peut qu'approuver le zèle avec lequel M. Spach, faisant diversion aux travaux plus sévères que lui imposent ses fonctions d'archiviste, s'efforce de répandre, par des études élégantes et faciles, la connaissance des principales œuvres du moyen-âge allemand. Nous avons eu l'occasion de faire ici même un

juste éloge du recueil de ses *Biographies alsatiennes*[1]. Mais pour aujourd'hui nous regrettons de ne pouvoir faire un accueil favorable à la brochure que nous annonçons. M. Sp. ne sait sur le curé Lamprecht (*Pfaffe* Lamprecht) que ce qu'on en savait en 1850, lorsque parut l'édition de Weissmann. Il a, ou peu s'en faut, pour son auteur l'admiration qui transportait Gervinus, et s'il ne va pas jusqu'à le considérer comme parfaitement original, ce qui serait difficile en présence des vers (v. 13, 19, 33) où Lamprecht cite son modèle, « Elberich » von Bisenzûn, » au moins lui laisse-t-il une très-large part d'invention.

M. Sp. a donc voulu faire connaître au public français l'*Alexandre* du poète Lamprecht sans savoir :

Qu'en 1856 M. P. Heyse a retrouvé à Florence et publié dans ses *Romanische inedita* (p. 3-6) les 105 premiers vers de l'ancien poème en langue d'oïl d'Alberic de Besançon; qu'aussitôt Franz Pfeiffer y reconnut l'original du poème allemand de Lamprecht et le prouva par de rapides indications publiées dans la feuille littéraire de Menzel (1856, n° 18); que M. Alfred Rochat, puis M. Bartsch, montrèrent par le détail la concordance perpétuelle des deux ouvrages (*Pfeiffers' Germania*, I, 273, et II, 449); et qu'enfin cette concordance, autant du moins qu'elle peut être vérifiée, puisque nous n'avons du poème français que les 105 premiers vers, s'étend assez loin pour que M. Bartsch ait pu écrire : « La » louange exagérée que Gervinus prodigue au poète allemand doit être mainte- » nant restreinte; car, autant que le court fragment d'Albéric permet d'en juger, » les traits les meilleurs et les plus caractéristiques se trouvent déjà dans l'ori- » ginal roman. »

M. Spach devra donc reconnaître qu'il a ignoré le point important du sujet qu'il a entrepris de traiter, et sans doute il regrettera de n'avoir pas été à même de rendre à l'un de nos plus anciens poètes français la justice que nos voisins d'outre-Rhin lui ont si complétement rendue. P. M.

---

39. — **OEuvres de Rabelais**, édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes de toutes les éditions originales, une notice, des notes et un glossaire. Paris, Picard, 1867-68. In-16, t. I-V. — Prix : 10 fr.

Les OEvvres de maistre François Rabelais, accompagnées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, d'une étude bibliographique, de variantes, d'un commentaire, d'une table de noms propres et d'un glossaire, par Ch. Marty-Laveaux. T. Ier (1re partie). Paris, Lemerre, MDCCCLXVIII. — Prix : 5 fr.

Les Quatre Livres de maistre François Rabelais, suivis du manuscrit du cinquième livre, publiés par les soins de MM. A. de Montaiglon et Louis Lacour. Impression par D. Jouaust. Paris, Académie des Bibliophiles, MDCCCLXVIII. — Prix : 20 fr.

Trois éditions de Rabelais qui paraissent en même temps! L'année 1868 marquera dans les fastes rabelaisiens. Notre grand satirique est toujours resté assez à la mode en France, mais il semble depuis quelque temps qu'il lui arrive un

---

1. *Revue critique*, 1866, art. 196.

renouveau de gloire et de faveur. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Je vois au contraire une excellente note pour notre temps dans cette recrudescence et dans cette concurrence d'éditions. Et notez que ce ne sont point ici des éditions sans valeur, improvisées par les libraires, comme nous en avons trop vu depuis une trentaine d'années. Les trois éditions sont l'œuvre d'érudits, de littérateurs sérieux et distingués, dont chacun apporte à son travail, sans aucun doute, avec un grand amour pour Rabelais, le fruit de longues recherches et de réflexions mûries. Il sortira certainement de leurs efforts un progrès notable, non-seulement dans la diffusion, mais dans l'intelligence et la juste appréciation de leur auteur.

Les travaux desquels Rabelais peut être l'objet sont de trois sortes, suivant qu'ils concernent le texte, — l'explication, — ou l'auteur. Pour ce qui est du texte, il a été longtemps dans un assez mauvais état. On prenait au hasard une des éditions du XVIe siècle, d'habitude une de celles qui ont paru après la mort de Rabelais, et on la réimprimait; de nos jours, on se bornait à envoyer à l'imprimerie les feuillets de n'importe quelle édition précédente.

En 1852, M. Brunet, dans ses *Recherches bibliographiques sur Rabelais*, donnait aux futurs éditeurs des conseils qu'ont suivis, après M. Jannet, ses deux émules. M. Jannet avait, il y a longtemps déjà, appliqué ce système dans une édition dont le premier volume, paru dans la *Bibliothèque elzevirienne*, n'a malheureusement pas eu de successeur. Ce système consiste à prendre pour base le dernier texte imprimé sous les yeux de Rabelais, en donnant les variantes des autres. On ne peut que l'approuver; mais puisqu'il paraît en même temps trois éditions, nous aurions vu avec plaisir l'une d'entre elles s'en écarter et reproduire au contraire le premier texte de Rabelais, en donnant comme variantes les leçons divergentes des autres. Ce premier texte, surtout pour les livres I-II, est d'une hardiesse qui a été effacée par la suite, et qui est bien plus rabelaisienne. J'aime mieux lire dans le texte qu'on fit chopiner maître Jobelin *theologalement*, et trouver en note la leçon adoucie *sophisticquement*, que d'avoir au contraire dans le texte la correction prudente et le bon mot téméraire dans les variantes, et ainsi dans un grand nombre de passages. Le système des trois éditeurs a sans doute pour lui beaucoup de raisons excellentes, mais si l'un d'eux avait procédé autrement, il aurait donné à son édition plus d'originalité et de valeur propre.

Une fois le texte choisi, comment le publier? C'est encore ici M. Jannet qui a ouvert la voie où l'ont suivi les deux autres éditeurs, c'est-à-dire que tandis que MM. Burgaud des Marets et Rathery, les derniers éditeurs de Rabelais (1857), avaient introduit dans l'œuvre entière une orthographe uniforme, destinée à faciliter la lecture, M. Jannet, ainsi que MM. de Montaiglon et Marty-Laveaux, a scrupuleusement reproduit celle de l'édition adoptée comme texte, et donnera les variantes dans l'orthographe de chaque édition. — Suivant ainsi leur habile devancier, les deux autres éditeurs ont cependant cherché à présenter chacun quelque chose d'original, à perfectionner le système qu'ils adoptaient. MM. de Montaiglon et Lacour ont surtout voulu éclairer le lecteur et mettre en relief la pensée de Rabelais : ils ont cru y arriver en multipliant beaucoup les

alinéas, qui forment des divisions courtes et facilement saisissables, et en employant les majuscules pour les noms communs, non point au hasard, mais systématiquement. — M. Marty-Laveaux a tenu au contraire à se rapprocher le plus possible du texte; il en a respecté la ponctuation, que M. Jannet avait complétement refaite; il n'a pas distingué les *i* des *j*, les *u* des *v*; il n'a pas introduit d'alinéas, mais il a reproduit « certains espaces blancs qui marquent un » repos plus grand que le point, moindre que l'alinéa. » — Je me borne présentement à constater ces différences : je prendrai occasion, pour les apprécier, de l'article spécial que demandera chaque édition. Ces petites questions ne sont pas sans intérêt; il faudrait arriver à s'entendre sur la meilleure manière de publier les auteurs du XVIe siècle.

Les deux autres parties du travail qui incombe à un éditeur de Rabelais, le commentaire ou glossaire et la vie de l'auteur, ne sont commencées dans aucune des trois éditions. Encore ici, MM. de Montaiglon et Marty-Laveaux se conforment au système suivi par M. Jannet, en rejetant les notes, variantes, etc., ainsi que l'*Introduction* et le *Glossaire*, tout à la fin de leur publication; encore ici ce sera sans doute M. Jannet qui se lancera le premier (son *texte* étant publié en entier); acte de courage, puisque ses deux rivaux profiteront immédiatement de son travail. On ne peut que se réjouir de cette concurrence qui, se produisant entre des érudits aussi distingués, nous vaudra sans doute un commentaire (dans le bon sens du mot) et un glossaire tout à fait hors ligne.

Nous rendrons compte en détail de chaque édition à mesure qu'elle sera terminée. Nous n'avons voulu ici que les annoncer. Chacune d'elles a des mérites divers, et un amateur de Rabelais, pour bien faire, doit les avoir toutes trois dans sa bibliothèque. Exécutées toutes les trois avec élégance, elles offrent cependant des nuances : la plus commode et la moins chère est celle de M. Jannet; la plus jolie à mon sens, comme exécution, est celle de M. Marty-Laveaux; celle de MM. de Montaiglon et Lacour, si elle est dans un format peu commode pour la lecture habituelle, est en revanche imprimée avec une splendeur de très-bon goût, comme tout ce qui sort des presses de M. Jouaust. Souhaitons que l'achèvement de ces trois belles entreprises ne se fasse pas trop longtemps attendre!

G. P.

---

40. — **Les décors, les costumes et la mise en scène au XVIIe siècle** (1615-1680), par Ludovic CELLER. Paris, Liepmannssohn et Dufour, 1869. In-12, 164 p. — Prix : 6 fr.

M. Celler a déjà fait paraître des travaux estimables sur les origines de l'opéra et a publié le *Mariage forcé* de Molière avec la musique de Lulli (*Rev. crit.*, 1868, t. II, art. 186), mêlant, on le voit, l'étude de la musique à celle des questions théâtrales. Dans le dernier volume qu'il vient de publier, il n'est plus question de musique, mais seulement de mise en scène. Le titre trop vague ou trop étendu laisse à présumer que l'auteur a dû parler de la représentation des

pièces de Corneille, de Molière et de Racine; il n'est question des deux premiers que tout à fait incidemment et le nom du troisième n'est même pas prononcé. M. Celler ne s'occupe en effet que de ces pièces à grand spectacle, de ces ballets qui firent les délices de la cour vers le milieu du XVIIe s. et dans lesquels les souverains eux-mêmes ne dédaignèrent pas de figurer. Ainsi réduit, le sujet conserve encore beaucoup d'intérêt, et M. C. prouve qu'il pouvait encore donner lieu à des développements curieux.

Les meilleurs renseignements sur le théâtre du XVIIe s. sont fournis par les estampes du temps. Les auteurs dramatiques en effet ne prenaient pas alors comme aujourd'hui le soin d'indiquer minutieusement le costume, la position des acteurs, les détails et les changements des décors, enfin jusqu'aux plus minimes accessoires. La richesse de l'amphitryon qui donnait la représentation et la fantaisie des acteurs décidaient de la somptuosité des décors et du goût des costumes. De là ces étranges anachronismes, ce mélange si choquant pour nous de toutes les époques et de tous les pays, ces *entrées* de personnages allégoriques ou mythologiques tout à fait indépendants de l'action, ces machines ingénieuses qui mêlaient aux êtres vivants des fantômes, des monstres, des fleurs et jusqu'à des arbres ou des rochers. Ces raffinements ou ces défauts se rencontrent surtout dans les fêtes royales, les seules dont M. Celler se soit attaché à retracer le souvenir; les documents d'ailleurs sont plus nombreux sur ces représentations que sur celles des pièces littéraires; cela se conçoit; il était naturel qu'après avoir fait des dépenses considérables pour montrer une pièce à grand spectacle (la mise en scène de l'*Orfeo* représenté chez le cardinal Mazarin coûta, dit-on, cinq cent mille livres), et comme cette pièce n'avait généralement qu'un nombre restreint de représentations et de spectateurs, on cherchât à donner à un public plus étendu une idée de ces magnificences et à en perpétuer un souvenir durable par des gravures. Tous les artistes du temps ont travaillé à l'illustration des fêtes royales, et cela fournit à M. Celler l'occasion de signaler le remarquable talent de Callot dans ce genre. Toutefois si notre auteur cite assez ordinairement les graveurs dont il a consulté l'œuvre, il oublie parfois de le faire et il n'indique pas avec assez de précision le titre des estampes qui lui ont servi de renseignement. Il est regrettable qu'il n'ait pas mis une seule note à son livre pour renvoyer le lecteur aux sources originales. Ces citations précises auraient pu lui épargner bon nombre de descriptions qui fatiguent à la longue par leur monotonie et la répétition d'effets ou de détails à peu près identiques.

Nous allons donner le sommaire des chapitres dont se compose le volume. Il mettra, mieux que toute analyse, le lecteur au courant du sujet traité par M. Celler : Chapitre I, quelques mots sur l'ancienne mise en scène. L'*Arimène* de Nicolas de Montreux. — Spectacles sous Louis XIII. — La *Délivrance de Renaud* (1617). — Inexpérience théâtrale. = Ch. II, représentation de *Mirame* (1641). = Ch. III, représentations italiennes. — En Italie (1616-1637). — En France, la *Finta Pazza* (1645). = Ch. IV, état de la mécanique théâtrale au milieu du XVIIe siècle. = Ch. V, Mazarin, les comédiens italiens et la Fronde.

— L'*Orfeo* et l'*Orphée* (1647). — *Andromède* (1650). = Ch. VI, Ballets de la minorité du roi Louis XIV. — Le *Ballet de la nuit* (1653). — Les *Noces de Thétis et Pélée* (1654). = Ch. VII, Luxe des divertissements jusqu'au mariage du roi. — *Xerxès* (1660). — La *Toison d'or* (1660-1661). — Les *Saisons* à Fontainebleau (1661). — *Ercole amante* dans la salle des machines aux Tuileries (1662). = Ch. VIII, Mise en scène des fêtes dites de Versailles (1662 à 1668). — La *Princesse d'Elide* (1664). — *Georges Dandin* et les *Fêtes de Bacchus* (1668). = Ch. IX, Des décors et des costumes de la tragédie. — De la couleur locale et du style. = Ch. X, Décadence des fêtes royales. — *Alceste*, dans la cour de Marbre (1674). — La *Grotte de Versailles* et le *Malade imaginaire* (1674). — La mise en scène passe à l'opéra. — Abus du mauvais goût.

A cet exposé nous n'ajouterons qu'un petit nombre d'observations : Le chapitre fort curieux consacré aux machines de théâtre au milieu du XVIIe siècle est l'analyse de *La manière de fabriquer les théâtres* de Nic. Sabattini (1638). On voit dans cet ouvrage combien le mécanisme théâtral était ingénieux et raffiné dès cette époque, et combien les progrès de cette science ont été lents. La représentation de *Mirame* fournit à l'auteur l'occasion de rappeler la rivalité célèbre de Richelieu et de Corneille et d'expliquer d'une manière plausible, mais qui n'est peut-être pas très-neuve, les causes du ressentiment du ministre contre le poète. Il lui assigne une autre origine qu'une jalousie littéraire, et des raisons politiques lui semblent presque excuser cette persécution; nous lui laissons la responsabilité de son explication ; dans tous les cas Richelieu, habitué à tout voir céder devant sa volonté, peut bien rester suspect d'un amour propre littéraire dont bien peu d'auteurs sont exempts.

Les représentations scéniques et les magnifiques ballets donnés pendant la minorité de Louis XIV nous offrent de bizarres particularités : d'abord la présence du roi au milieu des acteurs. Dès l'âge de huit ans, il a un rôle dans les ballets de la cour; parfois il représente jusqu'à quatre personnages différents dans la même soirée, et quand certaines pièces ont obtenu quelque succès, grâce au luxe de la mise en scène et à la présence du roi, les représentations sont répétées jusqu'à trois fois dans la même semaine.

Il est impossible de ne pas remarquer l'inconvenance des costumes d'hommes jouant des rôles de femmes avec tous les accessoires qu'ils comportent. M. Celler observe très-judicieusement que cet abus des ballets n'a pas dû être sans influence sur les goûts voluptueux de Louis XIV. Ils offraient en effet trop d'occasions et d'excitations au souverain et en même temps trop de facilités aux dames de la cour de chercher à lui plaire, pour qu'il n'en résultât pas un extrême dévergondage dans cette cour jeune et tout occupée de plaisirs.

A propos de l'*Orfeo* qui coûta si cher au cardinal de Mazarin, ou plutôt à l'État, M. C. nous rapporte une légende peu connue sur la *Psyché* de Molière; elle lui fut, dit-on, commandée pour utiliser un enfer admirable, inventé pour l'*Orfeo* et qui était resté en magasin.

Le chapitre consacré aux décors et costumes de la tragédie ne se compose

que de descriptions de gravures du temps. Il nous semble que l'auteur aurait pu tirer meilleur parti du sujet. Les documents ne sont pas si rares qu'il soit bien difficile de reconstituer la représentation d'une tragédie sous Louis XIV, avec décors, costumes, et toute la mise en scène fort mesquine d'ailleurs. A cette occasion signalons une observation fort juste de notre auteur. On ne pouvait songer à augmenter l'illusion de la représentation dramatique par un respect sévère de la vérité historique et de la couleur locale, tant que ces fauteuils si incommodément placés sur la scène n'en auraient pas été bannis. Ces voisins gênants suffisaient pour ôter toute vraisemblance à des architectures vraiment antiques et à des costumes sincères.

Le théâtre de Molière aurait pu fournir à M. C. un curieux chapitre sur la mise en scène et sur le costume dans la comédie. Depuis la publication de M. Soulié sur Molière, on connaît exactement les costumes du grand auteur dans chacune de ses pièces. Ces documents trouvaient ici leur emploi naturel avec d'autres renseignements nouvellement publiés sur Molière et sa troupe.

Il est regrettable que M. C. n'ait pas accompagné sa publication d'un Index alphabétique, complément obligé d'une pareille étude.

Nous pourrions relever quelques lapsus imputables à l'auteur, comme Vigarini (p. 58), au lieu de Vigaranis. Plus loin (p. 136) le nom est correctement écrit. Le duc de Saint-Aignan mentionné à la p. 107 est appelé comte un peu plus haut (p. 103). A la p. 143, l'auteur dit : « les colonnes sont sans moulures »; expression impropre pour signifier qu'elles sont lisses, non cannelées. Mais toutes ces taches sont peu de chose à côté des défauts typographiques. Le type qui a servi à l'impression de ce volume est d'une finesse exagérée, car il en rend la lecture pénible; mais l'auteur l'a voulu ainsi, tandis que le reproche qui nous reste à faire s'adresse bien à l'imprimeur; on remarque presque à chaque page bon nombre de lettres tombées, déplacées; en outre l'encre est grise, inconvénient aggravé par la finesse des caractères. Ces défauts, peu excusables dans une édition commune, deviennent capitaux dans un volume élégant, imprimé sur beau papier vergé, en caractères anciens, comme celui de M. Celler.

En résumé le livre de M. C. présente des recherches sérieuses, une exposition intéressante d'une des parties les moins connues de l'histoire du théâtre ancien.

J.-J. GUIFFREY.

---

41. — **Paris en 1794 et en 1795.** Histoire de la rue, du club, de la famine, composée d'après des documents inédits, particulièrement les rapports de police et les registres du Comité de salut public, avec une introduction par C.-A. DAUBAN. Paris, Plon, 1869. xx-600 p. — Prix : 8 fr.

A plusieurs points de vue, le nouveau volume de M. Dauban est supérieur à celui qui l'avait précédé[1]. Les dispositions typographiques sont meilleures et rendent les recherches plus faciles; les matières, toujours très-variées, se distin-

---

1. *La démagogie en* 1793. *Revue critique,* 1868, art. 69.

guent assez vite les unes des autres; enfin, les documents présentent souvent un intérêt de premier ordre. Bref, s'il est juste de reconnnaître que le premier de ces ouvrages est utile aux historiens de la Révolution, il faut dire de celui-ci qu'il leur est indispensable.

Le mérite très-positif du livre de M. D. nous fait regretter davantage la méthode de composition adoptée par lui. Cette méthode place ses études hors de toute classification; ou plutôt elle les range dans cet ordre de publications hybrides qui ne relèvent ni de la science ni de la littérature. Pour devenir vraiment scientifique, son volume aurait besoin d'être allégé d'un bon tiers; pour demeurer purement littéraire, il faudrait qu'il pût se dégager des deux autres tiers. M. D. vise en même temps au sérieux et au pittoresque; mais il n'est pas assez superficiel pour amuser les gens du monde, il l'est trop pour contenter les hommes d'étude.

De quoi se composent en effet les 600 pages que M. D. nous donne dans son histoire de Paris en 1794 et 1795? Les réflexions incidentes y entrent pour un sixième environ, les reproductions de textes pour un tiers, les pièces inédites pour le reste. Les observations sont celles d'un écrivain honnête; mais l'utilité en est médiocre, et la valeur (elle est toute morale) n'en dépasse pas celle des considérations qui conviennent par exemple à un auditoire de conférence. A ce genre de développements oratoires se rattache particulièrement l'assimilation de la démagogie d'Athènes à la tyrannie parisienne, qui fait les frais de l'introduction. Les reproductions sont pour la plupart aussi peu instructives; des textes tirés du Moniteur, de l'Almanach national, d'historiens comme Lacretelle, ou sont connus, ou se trouvent partout; des extraits de mémoires tels que ceux de Riouffe, de Vilate et de Senart sont dangereux, puisque ces publications, d'une sincérité douteuse, ne peuvent être consultées qu'avec les plus grandes précautions. Noyés dans tous ces hors-d'œuvre, les documents authentiques ne prennent leur vraie physionomie que si, par la pensée, on les dégage d'un milieu compromettant.

Réunies en corps homogène, accompagnées de notes sobres et substantielles, pourvues d'un bon index, ces pièces pouvaient devenir l'objet de dissertations intéressantes pour l'histoire, et fournir la matière d'une œuvre scientifique. Le volume eût été moins gros; mais il eût procuré certainement plus d'honneur à l'écrivain, et plus de profit aux lecteurs.

Tels que M. D. nous les présente, et malgré les errements de sa méthode, les documents édités pour la première fois dans son volume ont en effet un prix exceptionnel. Il nous reste, en les faisant connaître, à indiquer quelles sont leurs provenances, et à quel genre d'études ils ouvrent la voie.

Les ordres du jour d'Hanriot, les rapports de police dans leur texte original ou administrativement résumé, certains extraits de la collection Labédoyère, enfin des correspondances communiquées par des amis, voilà quatre natures de pièces fournies par M. D. aux recherches historiques. Les premières sont des expéditions envoyées au ministère de la justice et comprises dans les versements

dont s'est enrichi le dépôt des Archives de l'empire; les secondes sont également puisées aux Archives, mais non point, comme on serait tenté de le croire, dans un fonds unique; elles appartiennent les unes à la série F (section administrative), les autres à la série W (section judiciaire)[1] : C'est le morceau capital du livre et qui seul aurait amplement motivé une publication méthodique. Les troisièmes appartiennent aujourd'hui à la Bibliothèque impériale où elles forment l'objet d'un classement non encore terminé, mais auquel le catalogue publié en 1862, et fort répandu, supplée jusqu'à un certain point. Les quatrièmes enfin sont empruntées à des archives privées, notamment à celles de M. le comte Delaborde.

Nous avons déjà eu l'occasion d'émettre l'opinion que les ordres du jour d'Hanriot n'offrent qu'un intérêt médiocre[2]. Il serait donc inutile de revenir sur une manière de voir que M. D. ne partage point, mais que la lecture de son nouveau volume n'est pas de nature à modifier, si la seconde série de ces documents n'obligeait à deux remarques. Un de leurs principaux mérites, selon M. D., et qu'il mentionne avec complaisance, est d'être « inédits. » Cela n'est pas rigoureusement exact, et M. D. aurait dû tenir compte de l'usage qu'en a fait un de ses devanciers, d'une part, et de l'autre des reproductions assez nombreuses qu'en ont données les journaux du temps. Les extraits publiés par M. Hamel, au tome III de son Histoire de Robespierre (p. 703-708), devaient surtout attirer l'attention du nouvel éditeur; d'autant plus que M. Hamel les signale à tort comme « des *minutes* qu'il aurait relevées aux Archives de l'État, » et que ses citations, assez importantes (elles sont au nombre de vingt), comprennent les passages les plus frappants et sont fort habilement groupées. Il est même plaisant que M. Hamel ait pu tirer en 1867 quelque vanité « d'avoir révélé pour la pre-« mière fois » (p. 707) des textes que M. D. se loue d'avoir découverts en 1869. Mais il l'est bien davantage (et c'est notre seconde remarque) que les ordres du jour d'Hanriot, qui fournissent à M. D. la matière d'inépuisables railleries, soient célébrés par M. Hamel comme des témoignages indiscutables « d'ordre, de sa-» gesse, de modération » et que la lecture en soit recommandée par l'un pour servir de type des ineptes dévergondages de la Révolution et par l'autre pour convaincre des vertus « d'un homme de cœur, d'un excellent patriote, d'un pur » républicain. » La vérité est que ces fameux ordres du jour « superbes parfois » d'honnêteté naïve » aux yeux de l'historien de Robespierre, et monuments de sottise sanguinaire pour M. D., sont tout simplement un ramassis de lieux communs, à la portée des gens auxquels Hanriot s'adressait, à la portée de sa propre intelligence, comme on en a écrit mille fois, comme on en écrira encore en pareille occasion, et dont la valeur historique est à peu près nulle, parce qu'ils prouvent uniquement que l'esprit de la foule n'est pas cultivé, ce qu'on sait de reste, et

1. Il faut joindre à cette partie quelques extraits des registres et des papiers du Comité de salut public (section du secrétariat). M. D. n'indique point systématiquement les provenances énumérées ci-dessus. Ce n'est jamais là cependant une notion futile; on verra plus loin que la solution de certaines difficultés peut même en dépendre.

2. Article précité, *Rev. crit.*, 1868, I, 222.

que ses chefs lui tiennent un langage approprié à son ignorance, ce qu'on ne sait pas moins.

Les rapports de police forment deux catégories distinctes. Jusqu'à l'exécution des Hébertistes, ce sont les récits directement envoyés par des agents à Franqueville, chef de la Correspondance au ministère de l'intérieur. A partir de cette époque, M. D. ne donne plus que l'analyse résumée dans les bureaux du ministère de ces récits quotidiens. C'est dire assez que les premiers de ces documents l'emportent de beaucoup en intérêt sur les seconds. Mais la diversité de leurs provenances soulève selon nous une question d'une portée plus grande.

Un reproche que nous avons adressé aux rapports des « observateurs de » l'esprit public » donnés par M. D. dans son volume sur 1793, est de renvoyer aux chefs du pouvoir exécutif l'écho des opinions régnantes au sein de ce pouvoir, au lieu d'exposer celles de la foule. Faut-il reproduire ce reproche pour l'époque qui nous occupe, ou reconnaître au contraire dans les dépositions des agents des avis sincères et sérieux? De la solution de cette difficulté dépend à nos yeux une décision fort grave et depuis longtemps pendante dans l'histoire de la Révolution, celle qui consiste à déterminer l'action de Robespierre sur la conduite des événements.

En effet, ainsi que l'a très-bien remarqué M. D. (p. 56), sans qu'il ait toutefois saisi l'importance de cette remarque, les observateurs se montrent tous jacobins, et jacobins modérés. Ils témoignent de la méfiance envers les partis représentés par Danton et par Hébert, et envers le parti d'Hébert surtout dans le temps rapproché de sa chute. D'après eux, le club des cordeliers prend une attitude de plus en plus menaçante; le nom de Robespierre est finalement dénoncé aux haines populaires. Faut-il croire que le puissant avocat d'Arras ne fit alors que se défendre et prévenir ses ennemis? Ou bien, résolu depuis plusieurs mois à les renverser, inspira-t-il les rapports dont il s'agit pour s'en faire des armes?

La raison de douter, c'est que tous ces rapports furent envoyés à Fouquier Tinville pour instruire le procès des Hébertistes, et sont ainsi devenus des pièces judiciaires. De là leur présence, ininterrompue depuis lors, dans les cartons du tribunal, au lieu que les autres documents de ce genre, n'ont point quitté ceux du ministère.

Sans préjuger un arrêt qui a besoin d'études approfondies, et sur lequel nous devons nous contenter d'appeler l'attention des historiens, nous pouvons signaler un fait d'autant plus curieux qu'il a été apprécié en des sens tout à fait opposés par MM. Hamel et D., et qui nous paraît susceptible d'entrer comme élément de recherche dans cette discussion.

Billaud-Varenne ayant, dans la séance du 9 thermidor, entre autres allégations, reproché à Robespierre d'avoir « fait arrêter le meilleur comité révolutionnaire » de Paris, » cette imputation a fort ému M. Hamel, qui, dit-il, « fut assez » heureux pour découvrir dans les papiers encore inexplorés de la police les » motifs de cette arrestation. » Ce comité, dit de l'indivisibilité, avait été

dénoncé, jusqu'à trois fois, par le propre président de la section, Perrier (p. 606-607). Suit la teneur de la dénonciation, où, parmi d'autres complices, certain Grosler est accusé d'avoir dit : « Robespierre, malgré son foutu[1] décret sur » l'Être suprême, sera guillotiné. » En marge de la dénonciation on lit de la main de Robespierre : « Mettre en état d'arrestation tous les individus désignés » dans l'article. »

M. Hamel paraît approuver la conduite de son héros dans cette circonstance. M. D. relève au contraire, le contraste qu'elle présente avec une décision d'un de ses collègues du Comité de salut public qui se contente de soumettre à un interrogatoire un individu qui avait tenu le même propos sur Robespierre (p. 412). Pour nous, ce qui nous frappe dans cette affaire, c'est moins la rigueur déployée par le pontife de l'Être suprême, que la dénonciation de Perrier. Est-il bien naturel de voir un président dénoncer ainsi les membres de son comité ? Et n'est-ce pas un signe des temps qui ont précédé le 9 thermidor que le fait seul d'avoir dit du mal de Robespierre pût être alors couramment érigé en crime ?

Ajoutons enfin qu'à partir du 9 thermidor les rapports de police offrent un esprit beaucoup plus varié et cessent de donner la même note, ce qui n'est pas un médiocre caractère de sincérité.

Du cabinet de M. Delaborde, M. D. a tiré quelques lettres dont la plus importante, reproduite en fac-simile (p. 351), est adressée par Kléber, le 14 floréal an II, au père de ce publiciste. Ce document que l'éditeur qualifie de « superbe, » lui inspire une admiration excessive. Avec une franchise toute militaire, Kléber y compare les chouans à des « serpents, à des chevreuils et à des » tigres. » De la guerre dont des enthousiastes complaisants ont fait depuis « une lutte de géants, » il dit tout crument que « c'est la chose du monde la » plus ridicule. » Il est difficile de reconnaître dans ce langage ainsi que le veut M. D. « de fières paroles. » L'éloge qu'il fait du général Delaborde, bien qu'empreint d'exagération, — dans la louange, comme dans le blâme, l'esprit de M. D. va toujours aux extrêmes[2], — est plus mérité. Chef de corps, très-versé dans son métier (il servait depuis 1783), Delaborde commanda avec beaucoup de distinction la jeune garde pendant la campagne de 1812. Il ne dût son salut en 1815 qu'à une erreur d'orthographe qui permit au conseil de guerre,

---

1. M. Dauban dans la reproduction de ce texte a écrit « fameux » (p. 410). Il est vrai que dans une citation subséquente il lit comme M. Hamel : F..... qui doit être la vraie leçon (p. 412). Le mot « guillotiné » est en outre indiqué par M. D. comme étant à suppléer dans le texte, ce que ne fait pas M. Hamel. Inutile d'observer que l'historien de Robespierre a connu les rapports publiés par M. D., sauf ceux qui ont servi à Fouquier Tinville contre Hébert, et qui sont absolument inédits.

2. Voy. notamment p. 511 un parallèle entre Delaborde et Moncey, où l'un est représenté comme attaché jusqu'au bout aux traditions de la République et l'autre comme « dégradé » par les faveurs du pouvoir. Cette distinction réside tout entière dans l'imagination de M. D. Il n'y a entre ces deux officiers généraux d'autre différence que celle qu'indique l'importance de leur rôle historique, qui fit de l'un un duc et de l'autre un comte de l'Empire.

devant lequel il était renvoyé, de supposer en sa faveur une erreur sur la personne. (On avait écrit son nom en deux mots : de Laborde.)

Nous avons critiqué ci-dessus l'emploi[1] de mémoires ou récits contemporains comme dangereux en soi, surtout comme discordants dans l'espèce, n'y ayant pire mélange que celui du douteux et du certain, ni rien à quoi répugne un recueil de documents authentiques plus que cette promiscuité-là. Qu'il nous soit permis de faire à cet égard une réserve; les écrivains étrangers ont le sang-froid et l'impartialité qui manquent nécessairement aux nôtres. Leurs dépositions ont donc une valeur que n'ont pas les autres. En outre, elles sont généralement moins connues, plus difficiles à recueillir. Nous ne pouvons donc qu'approuver la mise en œuvre des lettres adressées par Gouverneur Morris à Thomas Jefferson (p. 313, etc.) et du voyage en Suisse d'Hélène-Marie Williams (p. 563, 591, etc.). Les réflexions de ce dernier auteur sont particulièrement précieuses, parce qu'elles ouvrent des voies historiques, neuves ou peu fréquentées jusqu'ici. Nous voulons parler de la condition des campagnes pendant la Révolution. Comme les annalistes ne s'occupent, pour la plupart, que du côté dramatique des événements, cette partie de leurs études a été fort négligée. Il est certain que, de toutes les classes de la société, ce sont les paysans qui ont le plus gagné à la Révolution et qui en ont le moins souffert. La famine qui ruina le citadin fit leur fortune, la proscription passa au-dessus de leurs têtes sans les atteindre. Au retour de la tranquillité publique, ils se trouvèrent en grand nombre affranchis et enrichis. M. D. a eu le sentiment de cette situation privilégiée; il y consacre quelques-unes de ses dernières pages. Mais il y a là matière à autre chose qu'une esquisse, et le sujet comporte un livre.

L'ouvrage de M. Dauban est orné de neuf gravures exécutées d'après des estampes du temps et qui contribuent dans une notable proportion, à lui assurer l'aspect pittoresque auquel l'auteur et l'éditeur, M. Plon, paraissent attacher un prix particulier. H. Lot.

---

42. — **Origine des noms propres** ou explications curieuses et instructives de la signification des noms de famille, des prénoms et des noms de baptême les plus répandus, par M. Bourdonné, membre de plusieurs sociétés savantes. Tome premier. Paris, Thorin, 1868, in-8°, vj-246 p. — Prix : 6 fr.

Nous voudrions bien pouvoir faire l'éloge de ce livre, qui témoigne chez son auteur d'un grand zèle et qui mériterait d'être encouragé. Malheureusement, en même temps qu'il est le fruit d'une curiosité et d'études trop rares en province,

---

1. Le motif que M. D. allègue pour agir de la sorte, c'est que les souvenirs personnels des témoins donnent mieux la physionomie des choses (p. 544 et passim). Pareil précepte peut être excellent pour le romancier qui cherche avant tout le pittoresque. La haine et l'ignorance exposent les contemporains aux erreurs matérielles les plus surprenantes. M. D. se charge lui-même d'en fournir les preuves. Il emprunte le récit du 10 thermidor à Beaulieu; or cet écrivain ne fait monter à l'échafaud que *onze* Robespierristes : ils étaient *vingt-deux* (p. 448-449).

il nous montre combien les résultats les plus certains de la science sont lents à pénétrer hors des grands centres. M. Bourdonné est un esprit assez judicieux, que n'aveugle aucun parti pris; mais tout ce qui s'appelle méthode ou critique lui est complétement étranger; il se fie également aux autorités les plus inégalement respectables, à Court de Gébelin comme à Pictet, à Génin comme à Raynouard; il enregistre à chaque page des mots *celtiques* ou *teutons* sans savoir ou sans rechercher s'il n'y a pas des sources plus pures que celles auxquelles il puise. Aussi son travail, qui offre certainement aux gens du monde un très-grand nombre de faits curieux, leur fera-t-il admettre aussi un très-grand nombre d'erreurs, et ne sera-t-il de presque aucun usage pour les savants. L'ordre même dans lequel sont disposées les diverses formes du même nom est défectueux; M. B. adopte l'ordre alphabétique, au lieu qu'il faudrait ranger les dérivés dans l'ordre de leur succession. Ainsi les nombreuses formes qui se rattachent à *Nicolas* sont rangées sous la rubrique *Col*, au lieu qu'elles devraient être inscrites sous le nom le plus ancien et le plus complet; les formes diminutives où l'*l* est redoublé (*Collin*, *Collinet*) se trouvent, par l'ordre alphabétique, séparées sans raison de celles où l'*l* est simple (*Colin*, *Colinet*), etc., etc. Si M. B., au lieu de rassembler au hasard des « explications curieuses et instructives des noms les plus usités, » avait voulu faire un ouvrage en quelque façon scientifique, il aurait toujours mis en tête le mot primitif et en aurait méthodiquement classé les dérivés. Il se serait aussi borné aux noms français; que signifient un ou deux noms italiens ou anglais perdus et isolés dans une liste de formes françaises (comme *Colardo* et *Collinson* dans les dérivés de *Nicolas*)? Il n'aurait pas prétendu éclaircir les noms hébraïques ou slaves, qu'il n'interprète qu'à coups de dictionnaires. Enfin et surtout il aurait consulté, sur les formes qu'il admet et les étymologies qu'il propose, les autorités compétentes, et n'aurait pas semé son livre d'erreurs grosses comme des maisons. — Je prends un article au hasard pour le soumettre à un examen qui en fasse voir à l'auteur tous les défauts. — « *Drouet*, nom champenois (il faudrait en » donner la preuve, et dire s'il se trouve ailleurs qu'en Champagne), contraction » de *Drouhet* (erreur : *Drouhet* est postérieur à Drouet et l'*h* n'est qu'orthogra- » phique), variante, par le double changement de *o* en *ou* et de *g* en *h*, de » *Droguet*, petit *Drogon* (la variante a sa source déjà dans une variante du pri- » mitif, qui a été *Drogo* ou *Droo*); Drogon est le nasalement de Drogo (non, » mais le régime *Drogonem*), fait de Drauso (erreur), synonyme de » Drausus (forme inconnue), orthographe primitive (où se trouve-t-elle?) de » *Drusus* (grosse erreur; *Drogo* est un nom germanique, *Drusus* un nom celtique; » ces deux mots n'ont aucun rapport), nom latin formé de *Drus*, variante (?) » de *Draws* (?) dit par euphonie pour *Traws* (mais *Drus* ne peut être pour *Draws*, » ni *Draws* pour *Traws*; *Drusus* est un nom gaulois qui se retrouve dans le nom » de peuple *Condruses* et existe aussi en irlandais, voy. Zeuss, *Grammatica celtica*, » nouv. éd. p. 24), et de *us*, terminaison équivalente à *celui qui* (!), à la lettre, » *celui qui* [*a vaincu*] *Traws*, vainqueur de Traws..... Mais en celtique (quel » celtique?) *traws* veut dire mauvais, farouche, sauvage, d'où il suit que *Drusus* » répond à *vainqueur de sauvage*. » Vient ensuite une énumération alphabétique

de formes dérivées de *Drogo* (et non de *Drusus*), énumération qui aurait de la valeur *si à chaque forme était assignée sa date et sa provenance*, mais qui sans ces conditions n'a qu'un très-mince intérêt.

La publication de M. B. doit avoir trois volumes. Si nous avions un conseil à lui donner, ce serait de s'arrêter au premier : il peut faire une œuvre beaucoup plus utile et plus louable. Qu'il prenne par exemple les noms propres de sa province, qu'il en cherche dans les actes publics et les chartes les formes les plus anciennes, qu'il groupe systématiquement ces formes sous leur primitif latin ou allemand, en prenant les lois de la mutation romane dans Diez et les formes germaniques dans Fœrstemann, laissant de côté, autant que possible, le celtique, ou ne le citant que d'après Zeuss, et au lieu d'une compilation sans valeur qui ne peut qu'être appréciée comme elle vient de l'être, il aura fait un travail des plus méritoires qui sera un vrai service rendu à la science et pour lequel nous ne lui marchanderons pas nos sympathies.

Ξ.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Beauchesne (de), La Vie de madame Elisabeth (Plon). — Boutelière (de La), Le chevalier de Sapinaud et les chefs vendéens du centre. — Briefe Friederich's d. Frommen, t. I (Braunschweig, Schwetschke). — Clavel, De M. T. Cicerone Græcorum interprete (Hachette). — Deutsche Reichtagsakten, t. I (München, Oldenburg). — Ewald, Die Propheten d. alten Bunds (Gœttingue). — Giraud, La *Lex Malacitana* (Durand). — Leclercq, Une église réformée au XVIIe siècle, ou Histoire de l'église wallonne de Hanau (Hanau). — Loiseleur, Compte des dépenses faites par Charles VII pour secourir Orléans (Orléans, Herluison). — Rudolph, Wœrterbuch zu Schiller's Dichterwerken (Berlin, Nicolaï). — Schmeller, Bayer. Wœrterbuch, t. I (München, Oldenburg). — Schlagintweit (von), Reisen in Indien u. Hochasien, I (Iena, Costenoble). — Schmidt u. Pertsch, Neue Lykische Studien (Iena, Mauke). — Vignolles (B. de), Mémoires des choses passées en Guyenne, p. p. Tamizey de Larroque (Pittet-Champeau). — Villars (Mme de), Lettres, p. p. A. de Courtois (Plon). — Vosmaer, Rembrandt Harmensz van Rijn, sa vie et ses œuvres (La Haye, Nijhoff).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

(reproche capital!) de ne pas savoir le sanscrit. Il relève en effet un très-grand nombre de fautes. M. K. annonçait dans sa préface un volume d'*Exercices*, comme supplément à sa grammaire : M. W. l'avertit avec bienveillance qu'il ne sera pas de longtemps en état d'entreprendre un travail de ce genre. — PP. 108-127. G. H. F. NESSELMANN : *Ein deutsch-preussisches Vocabularium aus dem Anfange des fünfzehnten Jahrhunderts. Nach einer elbinger Handschrift mit Erläuterungen hrsg.* Article de POTT. Ce glossaire, jusqu'ici inédit, se compose de 802 numéros. A part les nos 459-468, il ne comprend que des substantifs. Il est donc intéressant surtout au point de vue lexicographique. Il présente de plus un dialecte différent des textes prussiens déjà connus. M. P., qui fait grand éloge de cette publication, présente bon nombre de remarques et de rapprochements étymologiques. — PP. 127-128. J. H. C. KERN : *Over het woord Zarathustra en den mythischen persoon van dien naam.* Article d'A. KUHN, qui ne veut pas tant faire la critique de ce travail que l'analyser et le faire connaître. M. Kern, qui ne peut voir dans Zoroastre autre chose qu'un personnage mythique, explique ce nom comme signifiant « l'éclat de l'or », et voit l'étoile du soir dans cette divinité de la lumière qu'il place près de Mithra.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Acta Sanctorum quotquot toto orbe coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur, ex latinis et græcis, aliarumque gentium antiquis monumentis collecta, digesta, illustrata a J. Stiltingo, C. Suyskeno, J. Periero, J. Cleo. Edit. noviss. curante J. Carnandet. Augusti. T. 5. In-fol., 1097 p. Paris (lib. Palmé).

Annales des voyages, de la géographie et de l'archéologie, dirigées par V. A. Malte-Brun. T. 3 de 1868. In-8°, 384 p. et 2 cartes. Paris (lib. Challamel aîné). 7 fr. 50

Barthelemy (A. de). Les assemblées nationales dans les Gaules avant et après la conquête romaine. In-8°, 46 p. Paris (lib. Palmé).

Bersot (E.). Morale et politique. In-18 jésus, 446 p. Paris (lib. Didier et C°). 3 fr. 50

Boivin-Champeaux (L.). Notices historiques sur la révolution dans le département de l'Eure. In-8°, vij-600 p. Rouen (Lebrument).

Catalogue des manuscrits français. T. 1. Ancien fonds. Bibliothèque impériale. Département des manuscrits. In-4° à 2 col., ix-783 p. Paris (lib. F. Didot frères, fils et C°).

Champfleury. Les Chats, histoire, mœurs, observations, anecdotes. Illustré de 52 dessins par Eug. Delacroix, Viollet Le Duc, Mérimée, Manet, Prisse d'Avennes, Ribot, etc. 2° édit. In-18 jésus, xvj-287 p. Paris (lib. Rothschild). 5 fr.

Chasles (P.). De l'Académie française, de ses destinées et de son passé. In-8°, 20 p. Paris (libr. Internationale).

Chereau (A.). Catalogue d'un marchand libraire du XV° siècle tenant boutique à Tours. Avec des notes explicatives. In-8°, 66 p. Paris (lib. des Bibliophiles).

Durand (P. J.). Notice sur l'église de Notre-Dame-de-Dozulé, ci-devant Le Plessis-Esmangard, ville ancienne de l'ancien diocèse de Lisieux, etc. In-18, l-392 p. Caen (imp. Pagny).

Durieux et **Bruyelle.** Inscriptions tumulaires antérieures à 1793 encore existantes dans l'arrondissement de Cambrai. In-8°, 72 pages et 3 pl. Cambrai (impr. (Simon).

Haussonville (d'). L'église romaine et le premier empire, 1800-1814, avec notes,

correspondances diplomatiques et pièces justificatives entièrement inédites. T. 3. In-8°, 540 p. Paris (libr. Michel Lévy frères). 7 fr. 50

Hémard. Un Disciple de Montaigne. Fragments inédits de René Hémard, poète et moraliste étampois du XVII° siècle, publiés d'après le manuscrit autographe de l'auteur et précédés d'une introduction par P. Pinson. In-8°, 24 p. Paris (lib. Aubry).

Jousset. Les silex taillés primitifs. In-8°, 8 p. Mortagne (imp. Daupeley frères).

Lallié (A.). La grande armée vendéenne et les prisonniers de Saint-Florent-le-Vieil. In-8°, 70 p. Nantes (imp. Forest et Grimaud).

Littré (E.). Dictionnaire de la langue française. 20° livr. (7° du tome 2°). In-4°. Paris (lib. Hachette et C°). 3 fr. 50

Marais (M.). Journal et mémoires sur la régence et le règne de Louis XV (1715-1737), publiés pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale. Avec une introduction et des notes par M. de Lescure. T. 4. In-8°, 596 p. Paris (lib. Firmin Didot frères, fils et C°).

Mémoires et Documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie. T. 11. In-8°, xxv-359 p. et 3 pl. Chambéry (lib. Perrin).

Mossmann (X.). La Guerre des six deniers (Sechs Plappertkrieg) à Mulhouse. In-8°, 28 p. Paris (V° Berger-Levrault et fils).

Place (V.). Ninive et l'Assyrie, avec des essais de restauration par M. F. Thomas. Liv. 44 à 46 (1 à 3 du tome 2). In-fol. Paris (imp. Impériale).

Tchihatcheff (P. de). Une page sur l'Orient. In-18 jésus, xij-350 pag. Paris (lib. Morgand).

Teza (E.). Saggi inediti di lingue americane appunti bibliografici. In-8°, 91 p. Pisa (tip. Nistri).

Vertus (A. de). La langue primitive basée sur l'idéographie lunaire, principe des idiomes anciens et modernes, contenant un vocabulaire rédigé en caractères français, le tout suivi de notes diverses contenant les objections de plusieurs linguistes éminents. In-8°, xij-83 p. Paris (lib. Maisonneuve).

Waurin (J. de). Recueil des Croniques et anchiennes isteries de la grant Bretaigne, edited by W. Hardy. Gr. in-8° cart. London (Longmans). 12 fr. 50

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. de ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (xe et xvie siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 11 Quatrième année 13 Mars 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tome premier. 2e fascicule. Gr. in-8°. 4 fr.

Contenu. I. Membres nouveaux admis depuis le 1er janvier 1868 jusqu'au 1er janvier 1869; lectures faites à la Société; ouvrages offerts; extraits des procès-verbaux. — II. *E. Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — III. *C. Thurot*, Observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — IV. *L. Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — V. *D'Arbois de Jubainville*, Étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — VI. *P. Meyer*, phonétique provençale, O. — VII. *M. Bréhal*, les doublets latins. — VIII. *R. Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — IX. *G. Paris*, Gens, giens.

D. M. DE GONGORA Y MARTINEZ Antigüedades prehistóricas de Andalucia. Monumentos, inscripciones, armas, ustensilos y otros importantes objetos pertenecientes a los tiempos mas remotos de su poblacion. Madrid, 1868. 1 vol. gr. in-8° orné d'une carte, de 173 figures sur bois imprimées dans le texte et de 2 planches en chromolithographie tirées hors du texte. 32 fr.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 8. 13 février.

Théologie. Eusebii Cæsariensis opera, recogn. DINDORF, vol. III (Leipzig, Teubner). — PLITT, Entstehungsgeschichte des evangelischen Lehrbegriffs (Erlangen, Deichert). — GASS, Geschichte der protestantischen Dogmatik, t. IV (Berlin, Reimer; conclusion de cet important ouvrage). — *Histoire.* BAXMANN, Die Politik der Pæpste von Gregor I. bis auf Gregor VII., t. I (Elberfeld, Friederichs; livre dont il est fait grand éloge). — PREUSS, Diocletian und seine Zeit (Leipzig, Duncker; livre fait consciencieusement, mais qui n'apporte rien de nouveau). — PALACKY, Leben des Grafen Kaspar Sternberg (Prag, Tempsky). — *Jurisprudence.* RICHTHOFEN, Zur Lex Saxonum (la *Revue* rendra prochainement compte de ce livre). — *Linguistique. Histoire littéraire.* BŒTTCHER, Ausführliches Lehrbuch der hebr. Sprache, hgg. von Mühlau, t. II (Leipzig, Barth). — MÆHLY, Der Œdipus Coloneus des Sophocles (Basel, Richter; important pour la critique de Sophocle). — HOLTZE, Syntaxis Lucretianæ lineamenta (Leipzig, Holtze). — *Libro di novelle antiche tratte da diversi testi del buon secolo* (Bologna, Romagnoli). — GREIN, Die Quellen des Heliand (article très-peu favorable sur ce livre, dont nous parlerons incessamment).

Historische Zeitschrift v. Heinrich VON SYBEL. München, 1869. Vol. I. 244 p. in-8°.

I. *Essais.* A. BORETIUS, Études sur les lois et l'histoire des Burgondes (à propos de l'ouvrage de M. C. Binding, *Geschichte des burgundisch-romanischen Kœnigreichs*). — R. PAULI, Le cardinal Wolsey et le Parlement anglais de 1523. Étude faite d'après les publications des *State Papers* de MM. Bergenroth (qui vient de mourir à Madrid) et J.-S. Brewer. — E.-L. HENKE, La vie domestique de Thomas Morus. — A. DE REUMONT, E.-A. Cicogna. Notice biographique sur cet archéologue vénitien, mort en 1868. — A. SCHÆFER, Négociations diplomatiques entre la France et la Prusse dans l'année 1758. Cette étude se rattache au grand travail de l'auteur sur la guerre de Sept ans. — X. LISKE, Études sur les dernières années de la République de Pologne.

II. *Principaux comptes-rendus critiques.* CURTZE, Die Germania des Tacitus. — R. WILMANS, Die Kaiserurkunden der Provinz Westphalen, Bd. I. Die Karolingischen Urkunden. Compte-rendu très-détaillé de M. Th. Sickel. — Monumenta Germaniæ historica, ed. G. Pertz, t. XX. — H. LEO, Die Territorien des deutschen Reichs im Mittelalter, vol. II. Ouvrage important, mais où l'indication des sources manque. — F. ORTLOFF, Geschichte der Grumbuchschen Hændel, vol. I. — Gustaf Adold von G. DROYSEN. Vol. I. (La *Revue* parlera prochainement de cet ouvrage). — C. F. Vizthum d'ECKSTÆDT, Maurice comte de Saxe, etc. — Die Chroniken der deutschen Stædte, vol. 6. Ce sixième volume de la grande collection dirigée par M. Hegel renferme les chroniques de la ville de Brunswic, publiées par M. Hænselmann. — Ueber die parlamentarische Regierung in England, von A. TODD, übers. von R. ASSMANN. — Etc., etc.

III. *Appendice.* M. le prof. BLUHME, de Bonn, l'éditeur de la *Lex Burgundionum* dans les *Monumenta* de Pertz, s'y défend à la fois contre les attaques dirigées contre ce travail par M. Boretius, dans l'essai qui se trouve en tête de ce volume et contre les critiques de M. Hubé, dans la *Revue historique de droit français et étranger* (mai-juin 1867).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 13 Mars — 1869

Sommaire : 43. CATULLE, Poésies, éd. ELLIS. — 44. Monuments historiques de l'Allemagne, éd. PERTZ. — 45. LEGER, Cyrille et Méthode. — 46. TODD, le Livre de Fermoy. — 47. BRUNO, les Ombres des Idées, éd. TUGINI. — 48. KNOBLICH, Vie et œuvres du peintre Willmann.

43. — **Catulli Veronensis** liber recognovit, apparatum criticum prolegomena appendices addidit R. ELLIS, collegii Trinitatis apud Oxonienses socius. Oxonii, 1867. In-8°, lx-355 p.

Dans un des articles que Dübner a publiés dans la *Revue critique* (1866, t. II, p. 264), il a déjà été parlé de l'état des études philologiques en Angleterre. « Il » paraît, » disait le regrettable helléniste, « que ce n'est pas seulement chez » nous, qu'en Angleterre aussi on a perdu le criterium du critique » et il citait comme « le seul Anglais qui se soit élevé à la hauteur des Porson et des Dobrée, » M. Badham, professeur alors au collége municipal de Birmingham et qui depuis a été appelé à l'Université de Sidney en Australie. Aujourd'hui, à deux ans de distance, nous pouvons constater qu'il existe en Angleterre un mouvement philologique assez prononcé et que peut-être le jugement de Dübner était un peu trop sévère.

Il y a six ans déjà M. Munro donnait une excellente édition de Lucrèce avec traduction et commentaire. Après un assoupissement assez prolongé pendant lequel on avait vu périr les organes spéciaux des études philologiques en Angleterre, nous voyons renaître le *Journal of philology* de Cambridge, recueil éminemment savant sur lequel nous reviendrons prochainement. Il y a donc là un retour prononcé vers l'étude des langues classiques et nous en avons une preuve de plus dans la belle édition de Catulle que nous annonçons aujourd'hui.

C'est une belle édition à tous les points de vue : sous le rapport typographique d'abord — elle sort des admirables presses de l'Université d'Oxford (*Clarendon Press*) — le papier est beau et les caractères sont élégants. Les marges sont peut-être un peu étroites; mais on s'est surtout appliqué à donner au luxe une utilité pratique. Au bas du texte sont reproduits en premier lieu les *testimonia*, c'est-à-dire les passages de Catulle cités par d'autres écrivains de l'antiquité ou auxquels il est fait allusion, puis les variantes, dont le nombre est assez considérable, suivies des corrections et conjectures adoptées par les différents critiques modernes. Il faut surtout louer M. E. d'avoir imprimé en encre rouge les variantes qui, se retrouvant dans les principaux manuscrits, doivent être considérées comme ayant figuré dans l'archétype perdu; en même temps l'éditeur a adopté dans le texte même l'*italique* pour tous les passages, mots ou lettres qui ne reproduisent pas exactement la leçon de l'archétype. Ainsi l'œil découvre immédiatement ce qu'il y a de plus important à noter parmi les variantes. Le critique

se sent confortablement logé dans son Catulle et peut s'y retrouver avec facilité. On sait combien est fatigante dans un *apparatus criticus* complet, comme l'est par exemple celui du Salluste de Dietsch, la recherche des variantes sérieuses. Et d'un autre côté, dans les éditions qui ne donnent que la fleur de cet *apparatus*, l'éditeur fait souvent son choix d'une manière arbitraire et trop systématique. C'est ce qui paraît être arrivé dans le Salluste de Jordan, qui a trop négligé les variantes d'un des manuscrits de Paris (voy. *Rev. crit.*, 1867, art. 11).

Nous devons donc nous féliciter de posséder une édition critique aussi bien conditionnée de Catulle. Mais nous devons aussi reconnaître que, si tous les auteurs anciens étaient publiés avec le même luxe, il deviendrait bien difficile au philologue d'en posséder seulement les principaux dans sa bibliothèque; les savants du continent ne sont pas très-riches en général, et les éditions anglaises, si elles sont belles, sont aussi fort chères.

Ce volume doit être suivi d'un second qui contiendra le commentaire. On trouve en tête (p. j-lx) des *Prolegomena*, où M. E. donne des renseignements précis sur les principaux manuscrits, sur les anciennes éditions, et discute les opinions émises par les savants modernes sur la filiation et la valeur respective des manuscrits. — Puis vient le texte de Catulle avec les variantes au bas des pages (p. 1-220). — Les pages 221-304 sont occupées par une dissertation sur la disposition symétrique des poèmes de Catulle; enfin des *Excursus* remplissent la fin du volume; ils consistent soit en remarques critiques, à l'appui des corrections admises ou proposées, soit en observations sur l'orthographe et l'étymologie de quelques mots.

En ce qui concerne la critique des manuscrits de Catulle, il faut reconnaître que c'est Lachmann qui a fait faire les plus grands progrès à la question. M. E. lui rend pleine justice : « Tantum enim in codicibus Catulli discernendis tribuen-
» dum esse, quantum ante eum nemini, nec quenquam quicquam in Catullo pro-
» fecturum qui non in Lachmanno se stabiliverit, hoc iam omnibus est pro ex-
» plorato. »

Sur quelques points on est arrivé à des conclusions différentes des siennes; mais, comme dans tant d'autres cas, c'est lui qui a mis la science sur la voie de la vérité. Il a jeté les bases de la classification des manuscrits, et quoiqu'on ait pu rectifier parfois ses opinions, il n'en reste pas moins le maître de tous ceux qui s'occupent de Catulle. Un jeune docteur a bien dans le temps voulu insinuer, avec de prétendues preuves à l'appui, que Lachmann ne savait pas lire les manuscrits (voy. *Philologus*, t. XIV, p. 578); mais il a été constaté depuis que les assertions dudit docteur au sujet des leçons du *Codex Datanus* étaient complétement erronées, et que si quelqu'un ne savait pas faire une collation, c'était lui-même (voir Schwabe, *Quæstiones Catullianæ*, t. I, préface).

Depuis l'édition de Lachmann nous avons eu celles de Haupt (Berlin, 1853), de Rossbach (Leipzig, 1854), de Heyse (Berlin, 1855) et de Schwabe (Giessen, 1866) et un nombre assez considérable de mémoires, de dissertations et d'articles, dont M. E. donne la liste p. lviij à lx. Malgré ces travaux on ne peut dire malheureusement que le texte de Catulle ait été beaucoup amélioré. On tourne

autour d'un problème probablement insoluble, à moins que de nouveaux mss. ne viennent nous éclairer.

Que faire en face d'une tradition manuscrite qui ne remonte pas au delà du XIVe siècle, en face de corruptions et de lacunes qu'on sent encore mieux qu'on ne les démontre? Pour une seule pièce, pour le poème (*Carm.* LXII), nous possédons un manuscrit plus ancien, celui qui après avoir appartenu à de Thou a passé depuis à la bibliothèque impériale (f. latin nº 8071). Mais ce manuscrit nous apprend seulement que les incorrections des textes remontent bien plus haut que le XIVe siècle.

Ce sont donc des questions singulièrement difficiles qui se posent devant les critiques. Il faudrait suppléer à l'insuffisance des données paléographiques et se faire d'abord une idée bien nette de ce que pouvait être l'archétype des mss. aujourd'hui conservés. On peut constater l'existence d'un Catulle à Vérone dans la seconde moitié du Xe siècle, puis au commencement du XIVe. Mais était-ce le même exemplaire? Quelques vers de Benvenuto de Campesani, vers assez obscurs d'ailleurs, prouvent que non, que dans l'intervalle le ms. de Vérone avait dû disparaître et n'avait été remplacé par un autre ms. qu'entre les années 1300 et 1325. Était-ce une copie faite à cette époque ou un exemplaire plus ancien? On n'en sait rien, mais les savants sont d'accord à juger que tous les mss. actuellement existants doivent provenir de ce *Codex Veronensis*, qui a disparu de nouveau, ou du moins de mss. de la même famille.

Lachmann admettait comme *archetypus* le *Cod. Veron.* lui-même, et il s'était efforcé de calculer combien de lignes il pouvait avoir, afin d'expliquer l'existence des lacunes fréquentes qui déparent le texte de Catulle. Mais, comme en d'autres circonstances, Lachmann procéda avec trop de hardiesse et de confiance; il avait des idées préconçues, et il commit une sorte de pétition de principe en voulant démontrer sa théorie : que le ms. se composait de 76 pages de trente lignes chacune.

En effet, le but qu'on se propose dans un travail de ce genre est d'obtenir un critérium, de savoir à peu près les endroits où, par suite de l'omission si facile d'une ou de deux pages, il pouvait se produire des lacunes. Dans ce cas il faut faire ce travail préalable sur les seules données des mss. Mais Lachmann, pour démontrer sa théorie, fut obligé d'insérer parfois des vers destinés à compléter le compte, ou de supposer des lacunes plus petites.

Au fond ce calcul n'a pas grande utilité; on n'arrive qu'à des conclusions plus ou moins vraisemblables et toujours purement hypothétiques. Néanmoins, cette seule planche de salut restant à la critique diplomatique, il a bien fallu y avoir recours, et depuis Lachmann la plupart des critiques ont dû traiter cette question difficile. M. E. adopte à cet égard l'opinion de M. Frœhner, que chaque page du ms. comptait 32 lignes en deux colonnes, ce qui donne en réalité des pages de 16 lignes, et il a pris la peine d'établir le compte des lignes de chaque poème afin d'indiquer la place de chaque vers dans l'archétype (p. XXV-XXX). Le nom d'archétype ne désignerait plus alors le *Codex Veronensis*, mais une copie antérieure.

Le ms. de la Bibliothèque impériale n° 14137 est le plus ancien (il porte la date de 1375 et a dû être copié à Vérone); il est aussi l'un des meilleurs; toutefois, et ceci est constaté par Frœhner et Schwabe, il est inférieur au point de vue de la fidélité au ms. *Datanus* de Berlin, qui est plus jeune de près d'un siècle (1463); ce dernier (qui a été corrigé avec soin et à plusieurs reprises, ce qui en rend l'usage souvent peu commode) a conservé des traces nombreuses de l'ancienne orthographe. — Sur la même ligne que le *Sangermanensis* on peut mettre le *Canonicianus* d'Oxford. On possède beaucoup d'autres copies du xve siècle, qui n'ont qu'une valeur secondaire. M. Ellis en a collationné quelques-unes qui ne l'avaient pas encore été; entre autres : l'*Ambrosianus* de Milan, qu'il place à côté du *Colbertinus* (Bibl. imp. 8234) et du *Santenianus* de Berlin; puis six mss. de moindre importance du *British Museum*. — Le résultat final est pour M. E. que les deux branches principales issues du ms. de Vérone sont représentées :

La première par le *Datanus*, le *Riccardianus* de Florence, et le ms. de Londres n° 11,915.

La seconde par le *Sangermanensis*, le ms. d'Oxford et celui de Venise.

Tous les autres mss. se rattachent à la seconde branche et deviennent en général de plus en plus incorrects. — M. E. n'a pas eu de collation complète du *Riccardianus* ni du ms. de Venise.

Ceci montre clairement qu'il faut s'en tenir aux leçons qui vraisemblablement se trouvaient dans le ms. de Vérone, à celles que M. E. imprime en rouge, comme étant les plus anciennes auxquelles nous puissions remonter.—M. Schwabe, dans son excellente édition, parue en 1866, a adopté d'ailleurs le même principe. Seulement, il a groupé sous la lettre V toutes les variantes qu'il supposait remonter au *Codex Veronensis* et il a indiqué les autres en bloc sous la rubrique β, renvoyant pour le détail à l'*apparatus* plus complet qui se trouve à la fin du volume, en sorte qu'on ne sait pas au juste dans quel ms. elles peuvent se trouver.

Quant à la constitution du texte, M. E. a utilisé avec intelligence les travaux de ses devanciers; mais, s'il donne en notes toutes leurs corrections, il observe lui-même une attitude conservatrice. Il s'efforce de serrer d'aussi près que possible les données des mss. Il n'a pas admis les transpositions trop hardies de Haupt et de Schwabe. Mais il a parfois des inconséquences que j'ai peine à m'expliquer. Pourquoi introduire III, 16, la correction : *Vae factum male, vae miselle passer;* tandis qu'on n'admet pas VIII, 15 : *Scelesta* VAE *te,* au lieu de *scelesta* NE *te? Vae* s'emploie parfois avec l'accusatif.

La correction proposée au vers XI, 11, est très-séduisante, et paraît au premier abord tout à fait justifiée au point de vue paléographique : au lieu de *Gallicum Rhenum* HORRIBILES ULTIMOSQUE *Britannos,* M. E. propose *horribil*EM INSULAM *ultimosque Britannos*, en s'appuyant sur ce fait que dans *horribilē īsulāultimosque* ces syllabes *ulti* pouvaient faire errer le copiste par la confusion avec les syllabes *ula,* en sorte que ce dernier aurait omis l'une des deux et qu'il serait resté *horribileis*. C'est très-joli. Mais pour établir ce fait M. E. a dû faire un peu

violence à son propre principe et donner comme se trouvant dans le *Veronensis* la leçon *horribiles* qui est celle des mss. secondaires, tandis que les meilleurs, le *Datanus* et le *Sangermanensis* ont *horribilesque*. La correction de Haupt *horribile* AEQUOR *ultimosque* est donc préférable. — XXIX, 20, la correction NEQUE UNA *Gallia* AUT *timent Britanniæ* n'est pas non plus fort heureuse, la construction grammaticale laisse trop à désirer et je préfère de beaucoup celle de Frœhlich *Nunc Galliæ timetur et Britanniæ*, qui est moins violente. Cette fois M. E. a eu tort de se départir de ses tendances conservatrices.

Il est à regretter que M. E. ait appliqué au texte de Catulle les théories de la composition symétrique que les philologues allemands appellent théorie de la *responsion*. D'abord les divisions ainsi introduites dans les poèmes et indiquées par des espaces plus ou moins grands, par l'inégalité du commencement des lignes et par des lettres en marge, nuisent à l'aspect du livre et choquent l'œil du lecteur. Ce n'est pas ici le lieu de discuter en détail cette théorie; bornons-nous à affirmer que, sauf un petit nombre de cas, la division symétrique des poèmes est absolument arbitraire. On a beau nous assurer qu'elle existe dans la suite générale des idées; d'abord cela ne frappe nullement l'oreille, et ensuite les différents éditeurs qui s'essaient dans ce genre nouveau d'études ont mille peines à se mettre d'accord. La meilleure preuve de ce que nous avançons nous est fournie par M. Ellis lui-même, dans la table des différentes divisions adoptées par les critiques de son école (p. 301-304). Rien de plus curieux que de voir des savants se disputer pour savoir si la symétrie (peut-on l'appeler ainsi?) du poème XXXI doit s'établir par 4. 3; 4. 3, par 3. 8. 3, ou par 3. 3; 4. 4?

Malgré ces objections nous devons reconnaître que l'édition de M. Ellis peut prendre dignement place à côté de celle de M. Schwabe, et qu'elle rendra de bons services à ceux qui veulent étudier le texte de Catulle et les questions qui s'y rattachent. Ch. M.

---

44. — **Scriptores rerum Germanicarum**, in usum scholarum ex *Monumentis Germaniæ historicis* recudi fecit Georgius Heinricus PERTZ. Hannoveræ, Hahn, 1829-1868. 20 vol. in-8°.

Aucun des lecteurs de la *Revue* qui ne connaisse, de renom au moins, les célèbres *Monumenta Germaniæ historica* auxquels le savant bibliothécaire du roi de Prusse aura la gloire d'attacher son nom, comme dom BOUQUET au *Recueil des historiens des Gaules et de la France*. Nous nous contenterons de rappeler que le premier vol. des *Monumenta* parut en 1826; l'année qui vient de s'écouler a vu mettre au jour les tomes XX et XXI. La collection, dans son intégralité, comprendra cinq classes d'ouvrages : *Scriptores* (Annales, Chroniques, Histoires et Biographies), *Leges, Diplomata, Epistolæ* et *Antiquitates*. La 1re et la 2e seules ont commencé à paraître. On compte présentement dix-sept vol. des *Scriptores*, tomes I-XII et XVI-XX : les tomes XIII-XV, qui comprendront les *Scriptores rerum Merovingicarum* et les *Gesta pontificum Romanorum*, n'ont pas encore vu le jour; on possède des *Leges* les tomes I-IV : soit en tout vingt et un volumes in-folio.

En même temps que M. Pertz faisait paraître la vie de Charlemagne par Éginhard dans le tome II des *Monumenta* (Script. t. II), il eut la pensée d'en donner une édition portative et économique (1829), qui fut le début des *Scriptores rerum Germanicarum ad usum scholarum*. Bien qu'elle ne semble pas avoir été poursuivie avec beaucoup d'activité, cette petite collection comprend actuellement une vingtaine de volumes qu'il sera peut-être utile de faire connaître. Nous insisterons à cet effet plus sur le texte des annalistes qui y ont été compris que sur leur mérite littéraire. Aucun ordre n'ayant été assigné aux auteurs réimprimés, nous préférerons à l'époque de publication ou à l'ordre alphabétique une classification ayant pour base la date certaine ou présumée de la rédaction de chaque écrit, qui se rapproche d'ordinaire des événements qui y sont racontés.

Le premier qui s'offre ainsi à nous est ÉGINHARD, dont M. P. a reproduit la Vie de Charlemagne et les Annales. Pour établir le texte de la *Vita Karoli magni*[1] M. Pertz a collationné une soixantaine de mss. On sait qu'une nouvelle édition de cet ouvrage, conçue d'après un système plus sobre, a été publiée par M. Jaffé dans ses *Monumenta Carolina*. Dans sa seconde édition, M. P. a fait suivre la vie de Charlemagne de quelques documents carolingiens : *a*) poëme sur la victoire remportée en 796 par le roi Pépin sur les Avares, d'après un ms. de la biblioth. roy. de Berlin de l'an 800 env. (inédit); *b*) vers de Paulin sur la mort d'Éric, duc de Frioul, tué en 799 près de Tersatz, corrigés à l'aide des mss. de Berne et de Paris; *c*) lamentation sur la mort de Charlemagne, d'après les mss. de Vérone, de Paris et de Bruxelles; *d*) vers sur saint Charlemagne, relevés par Bœhmer sur un ms. de Francfort.

Les *Annales*[2] d'Éginhard, comme celles de Lorsch, vont de l'an 741 à 829: on observe entre elles une grande affinité. Voici d'ailleurs comment M. P. résume son opinion sur leur origine respective : les *Annales Laurissenses* furent rédigées et poursuivies jusqu'à l'an 788 dans le monastère de Saint-Nazaire; grand ami de l'abbaye, Éginhard en eut communication dans les dernières années du VIIIe siècle et y mit la continuation (788-829) qu'offrent les mss. des Annales de Lorsch; son travail fini, il se mit à revoir l'œuvre primitive, fit encore quelques changements à la suite rédigée par lui, et c'est avec cette forme que ces Annales ont vu le jour sous son nom. Elles ont été mises en vers par le poëte saxon qui rimait sous le roi Arnoul.

NITHARD, né de l'abbé Angilbert et de la princesse Berthe vers la fin du VIIIe siècle, s'attacha après la mort de Louis le Débonnaire à la fortune de Charles le Chauve; sur son ordre, il commença en 841, au milieu du bruit des camps, l'histoire des divisions entre les fils de l'empereur[3]. Son récit reprend le fil historique à la mort de Charlemagne, en 814, et s'arrête au printemps de 843. L'auteur avait participé à la plupart des faits qu'il raconte, mais son style est

---

1. Einhardi, *Vita Karoli Magni*. Edit. 3a, accedit imago Karoli regis. 1863, xij-44 p. Prix : 1 fr. — La 1re édit. est de 1829, la 2e de 1845.
2. Einhardi, *Annales*. 1845, viij-101 p. Prix : 1 fr. 50 c.
3. Nithardi, *Historiarum libri IIII*. 1839, viij-56 p. Prix : 1 fr.

souvent embarrassé et incorrect. C'est lui qui nous a conservé les fameux serments de Strasbourg en 842 (III, 5). Le seul ms. de Nithard qui subsiste est du IXe ou du Xe siècle, mais ne paraît pas autographe à M. P.; une copie du XVe ou du XVIe siècle s'en conserve à Paris; une autre du XVIIe devrait se trouver au Vatican. La réimpression comprend les vers d'Angilbert sur la bataille de Fontenay (d'après le ms. de Paris).

Le clerc de Cologne RUOTGER nous transporte à plus d'un siècle de Nithard et dans un milieu plus paisible[1]. L'archevêque Folcmar lui enjoignit d'écrire la vie de son prédécesseur, saint Brunon, dont il avait été le compagnon intime. Versé dans les lettres grecques et latines, d'un jugement droit, Ruotger s'acquitta de sa tâche avec assez d'habileté. Son opuscule fut terminé en 966 ou 967 : Brunon était mort en 965. Il fut mis plus d'une fois à contribution dans les siècles suivants. En s'aidant des éditions de Surius, de Leibniz et des *Acta SS.*, M. P. a mis à profit trois mss. : le 1er du XIe siècle (Wolfenbuttel 14), le 2e du XIIIe (Bruxelles 7460) et le 3e du XVe (Brux. 329-341).

Le célèbre évêque de Crémone LIUDPRAND est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler autre chose que son ambassade à Constantinople en 948, son élévation sur le siége de Crémone en 965 et sa mort dans les premiers mois de 972. La notice préliminaire à ses œuvres dans les *Scriptores*[2] résume d'ailleurs avec exactitude et critique tout ce qu'on sait de positif sur son compte. On trouve ici : *a*) l'*Antapodosis*, où, sous forme de récit des événements arrivés en Europe entre 887 et 950, il se proposa de rendre à chacun ce qui lui semblait dû, à ses amis le bien qu'il en avait reçu, à ses ennemis les maux qu'il en avait éprouvés; il commença la rédaction du 1er livre en 958, le 2e et le 3e sont antérieurs à 959 et le 4e à 961, la fin du 5e et le 6e furent écrits en Italie après février 962; — *b*) l'histoire de l'empereur Othon le Grand (960-964), qui fut composée à la fin de 964 ou au commencement de 965; — *c*) le récit de sa seconde légation à Constantinople (968-969). L'éditeur a pris pour base le ms. de Munich, qui remonte au milieu du Xe siècle et offre des surcharges de la main de Liudprand; la biblioth. de Bruxelles en conserve un autre de la même époque; un 3e du Xe siècle, auj. perdu, a donné naissance aux mss. de Londres (Harl. 2688), de Vienne (Palat. H. P. 338 et 178), de Naumburg, de Zwettel, etc.; au XIe s. appartient le ms. Harléien 3713 et au XIIe le no 5922 de notre Biblioth. impér. M. L. Bethmann a joint aux œuvres de Liudprand un index onomastique.

WIDUKIND, Saxon et moine de Corvey, vécut à la même époque. Sigebert lui attribue plusieurs ouvrages; il ne nous reste que trois livres sur l'histoire des Saxons[3]. On y trouve peu de choses sur leur origine : Widukind s'attache plus particulièrement aux faits dont il a été témoin. Bien que son récit se poursuive jusqu'à la mort d'Othon Ier (7 mai 973[4]), il est certain que la rédaction primitive

1. Ruotgeri, *Vita Brunonis archiepiscopi Coloniensis*. 1841, iv-52 p. Prix : 80 c.
2. Liudprandi, episcopi Cremonensis, *Opera omnia*. 1839, xx-228 p. Prix : 3 fr.
3. Widukindi, *Res gestæ Saxonicæ*, ex recensione Waitzii. 1866, xiv-106 p. Prix : 1 fr. 50 c. — La 1re édit. est de 1840.
4. Et non 963, comme le porte la note marginale (p. 105).

s'arrêtait en 967 (III, 69). Le texte a été établi d'après le ms. du Mont-Cassin, corrigé à l'aide de ceux de Dresde et de Steinveld, et de l'édition de Frecht (1532).

RICHER, moine de Saint-Rémi près Reims, est le dernier des historiens du xe siècle que renferme cette collection. Ses quatre livres d'Histoires[1] furent écrits, sur le conseil de Gerbert, archevêque de Reims, de 995 à 998 et embrassent un peu plus d'un siècle, de 884 à 995; on trouve à la fin un sommaire pour les années 996 à 998. Le ms. autographe de Richer a été découvert par M. Pertz, en août 1833, dans la bibliothèque de Bamberg et publié pour la 1re fois par lui, en 1839, dans le tome III des *Monumenta*. Inutile d'insister sur cet annaliste français, qui a été depuis lors deux fois mis au jour dans notre pays, par MM. Guadet et Poinsignon.

L'opuscule intitulé : Gestes du roi Cnuton ou Éloge de la reine Emma, dû à un moine de Saint-Bertin[2], appartient à la 1re moitié du xie siècle (1012-8 juin 1042). Il est publié d'après le ms. du duc d'Hamilton, dont une copie avait été envoyée à A. Duchesne (*Script. Norman.*, 161-78); celui de la Biblioth. impér. (lat. 6235) est très-défectueux.

Des œuvres de WIPON, chapelain de l'empereur Conrad II, on n'a publié jusqu'ici[3] que ses Proverbes (100 vers pour l'instruction d'Henri III, fils de l'empereur), son Tétralogue (préceptes adressés au même par le poète, la muse, la loi et la grâce) et sa Vie de Conrad II (13 juil. 1024-4 juin 1039), avec les vers qu'il fit sur la mort de ce prince.

Le monastère de Novalèse, au pied du Mont-Cenis, trouva un chroniqueur au xie siècle, dans la personne d'un moine anonyme, qui poursuivit ses annales de 928 à 1050 env. : le tout est compris en cinq livres, avec un appendice destiné à les compléter[4]. Le rouleau sur lequel fut transcrite cette Chronique passa de Novalèse à Turin, où il est conservé, mais depuis longtemps il est incomplet. M. Bethmann a revu sur cet autographe l'édition des *Monumenta patriæ*, en demeurant plus fidèle au texte primitif et en le complétant de tous les fragments recueillis par ses devanciers. Suit une table alphabétique par W. Wattenbach.

L'année dernière on ne connaissait encore les *Annales Altahenses majores* que par les fragments qu'en avait recueillis et publiés en 1841 M. W. de Giesebrecht : il ne désespérait point encore de restituer à la science cette précieuse mine sur l'histoire du moyen-âge. Certains indices lui faisaient soupçonner qu'Aventin (J. Thurnmaier), explorant les archives du monastère en 1517, avait dû prendre une copie de ces annales, dont il tira profit. Ces conjectures se sont changées en réalité, au mois de février 1867, quand M. Edmond d'Œfele découvrit dans les

---

1. Richeri, *Historiarum libri IIII*, ex codice seculi X autographo edidit. 1839, xx-238 p. fac-sim. Prix : 3 fr. 35 c.

2. *Cnutonis regis gesta sive Encomium Emmæ reginæ*, auctore monacho Sancti Bertini. 1865, viij-39 p. Prix : 80 c.

3. Wiponis, *Proverbia, Tetralogus Heinrici regis, Vita Chuonradi II imp.* 1853, viij-74 p. Prix : 1 fr.

4. *Chronicon Novaliciense*, ex recensione Bethmanni. 1846, ix-108 p. Prix : 1 fr. 65 c.

archives de sa famille les transcriptions tant désirées. M. de G. donne[1] une description détaillée du volume in-4° de parch. qui les renferme, publiant dans sa préface les *Annales minores*, simples extraits des *majores*. Il a divisé celles-ci en deux parties, attribuant sans hésiter la 1re (708-1032) à Wolphère d'Hildesheim; il reste incertain sur le religieux du monastère auquel on doit la 2e (1033-nov. 1073). Le soin de M. W. de G. à distinguer ce que les *Annales Altahenses* ont de commun avec celles d'Hersfeld et d'Hildesheim et les notes dont il a eu soin d'éclaircir le texte, font de cette édition une des meilleures et des plus importantes de la collection.

Les Gestes des pontifes de l'église d'Hambourg par ADAM de Brême[2] constituent la source la plus sûre pour les annales du Nord; il avait soigneusement compulsé les archives de son église, parcouru les historiens, interrogé les témoins des faits, et il cite fréquemment ses autorités. La 1re date de son récit est 755; son épilogue en vers à l'évêque Liemar fut écrit vers 1075. Il existe de ses quatre livres des mss. assez nombreux; quelques-unes des scholies mises ici au bas du texte se trouvent dans les plus anciens.

Les Annales de LAMBERT d'Hersfeld (plus connu sous la qualification d'Aschafnabourg)[3] remontent à la création et s'arrêtent en mars 1077. Elles furent écrites vers 1075 et peuvent être considérées comme divisées en deux parties, la chronologie ne commençant qu'à l'an 703. L'éditeur insiste sur la confiance méritée par Lambert comme annaliste véridique et impartial. L'édition de 1525 fut prise sur le ms. des Augustiniens de Wittemberg, auj. perdu; un autre de Saint-Pierre d'Erfurt a donné naissance à deux mss. du XIIe siècle, dont se rapproche celui de Dresde du XVe.

Le livre de BRUNON, clerc de Magdebourg, sur la guerre de Saxe[4] comprend 26 ans, de la mort de l'empereur Henri le Noir (5 oct. 1056) au sacre d'Hermann de Luxembourg (26 déc. 1081); son ouvrage se recommande par les documents authentiques qui y sont insérés, par un style vif et animé, par un amour de la patrie qui ne l'entraîne pas à l'injustice. Il n'en reste qu'un seul ms., de la fin du XVe siècle, à la biblioth. de l'université de Leipzig; son texte peut, il est vrai, être amélioré à l'aide de la Chronique de Magdebourg et de l'annaliste Saxon, et pour les lettres de saint Grégoire VII par le registre de ce pape, ce qu'a fait M. P.

L'empereur Henri IV, dont Brunon ne fait pas précisément l'éloge, trouva un panégyriste[5] dans l'auteur anonyme de sa vie, que Goldast et Wattenbach croient n'avoir été autre qu'Otbert, évêque de Liége. Son récit est loin d'avoir une base aussi solide que celle du clerc de Magdebourg, qualité indispensable

---

1. *Annales Altahenses majores*, ex recensione W. de Giesebrecht et Edmundi L. B. ab Œfele. 1868, xxiv-100 p. Prix : 1 fr. 20 c.
2. Adami, *Gesta Hammaburgensis ecclesiæ pontificum*, ex recensione Lappenbergii. 1846, xij-219 p. Prix : 3 fr. 50 c.
3. Lamberti Hersfeldensis, *Annales*, ex recensione Hessii. 1843, xxv-267 p. Prix : 1 fr. 65 c.
4. Brunonis, *De bello Saxonico liber*. 1843, viij-136 p. Prix : 2 fr.
5. *Vita Heinrici IV imperatoris*, ex recensione Wattenbachii. 1855, vj-34 p. Prix : 65 c.

que ne rachète pas l'élégance du style. Un ms. contemporain a été trouvé à Saint-Emmeran de Ratisbonne.

Le dialogue d'HERBORD sur la vie d'Othon Ier, évêque de Bamberg, est une nouvelle preuve du bonheur inespéré de quelques-uns des collaborateurs de M. P. pour les *Monumenta*. Les recherches de M. Rud. Kœpke, pour compléter les documents historiques sur l'apôtre de la Poméranie, n'avaient obtenu aucun résultat quand la biblioth. de Munich entra en possession, en 1865, d'un ms. du XIVe siècle, provenant de l'abbaye de Saint-Michel de Neuenkirchen, dans la Haute-Franconie, et contenant dans son intégrité le dialogue d'Herbord, dont on ne possédait que des mss. mutilés, bien qu'utiles pour améliorer celui de Munich [1].

OTHON, évêque de Freisingen, est en même temps le dernier historien du moyen-âge qui ait embrassé les annales du genre humain depuis leur origine et le premier qui ait cherché à donner une certaine philosophie de l'histoire. Aussi lui a-t-on fait un honneur exceptionnel parmi les *Scriptores*, où il figure pour deux gros vol. [2], dont le Ier renferme sa Chronique en huit livres (-1146), avec la continuation d'Othon de Saint-Blaise (1146-1209-1276), et le 2e les Gestes de l'empereur Frédéric Ier en 4 livres (-1160), compris la continuation de Ragewin ou Radewin (et non Radewic, comme le dit encore M. Potthast), prévôt de Saint-Vit de Freisingen, avec l'appendice anonyme (-1170) et la lettre sur la mort de Frédéric. M. Rog. Wilmans les a fait précéder d'amples préliminaires dans lesquels tout ce qui a rapport à Othon et à ses ouvrages est résumé avec abondance et clarté. Des mss. de la chronique les uns sont mutilés (5 du XIIe siècle, 2 du XIIIe, 4 du XVe et 1 du XVIe), d'autres sont complets (4 des XIIe-XIIIe siècles), d'autres enfin (en plus grand nombre) sont interpolés ; la continuation d'Othon de Saint-Blaise a été publiée d'après le ms. de Zurich (XIIIe s.), dont proviennent ceux de Paris, de Londres, etc. Le principal ms. mis à contribution pour la vie de Frédéric est celui de Wolfenbuttel (XIIe s.) : il y en a 12 autres des XIIe et XVe siècles, plus ou moins complets.

RYCCARD, notaire de San-Germano, a laissé des Mémoires dont le titre indique assez l'objet [3] : *Inc. Chronica de hiis omnibus que in regno Sicilie gesta sunt vel ubique per orbem a tempore mortis regis Guilielmi IIi usque ad tempora Frederici IIi Romani imperatoris..... tractata* (1189-1243). L'original s'en conservait au Mont-Cassin en 1822, quand M. P. le collationna sur l'édition de Muratori.

Nous avons réservé pour la fin un opuscule complexe, bien qu'exclusivement relatif à la Pologne [4], dont les annales au moyen-âge ne sont pas étrangères à celles de l'Allemagne. On y trouve : *Annales Cracovienses vetusti*, 948-1136 (ms.

---

1. Herboldi, *Dialogus de vita Ottonis episcopi Babenbergensis*, ex recensione Rudolfi Kœpke. 1868, xvj-166 p. Prix : 1 fr. 60 c.
2. Ottonis, episcopi Frisingensis, *Opera*, ex recensione Rogeri Wilmans. 1867, l-500 et xx-350 p. Prix : 8 fr.
3. Ryccardi de Sancto Germano notarii *Chronica*. 1864, viij-160 p. Prix : 2 fr.
4. *Annales Poloniæ*, ex recensione Arndtii et Rœpellii. 1866, xij-120 p. Prix : 1 fr. 60 c.

de St.-Pétersbourg); *Annales Lubinenses*, 1143-1175 (ms. de Berlin); *Annales Kamenzenses*, 965-1165 (ms. de Breslau); *Annales capituli Cracoviensis*, 730-1331 (ms. de Cracovie); *Annales Cracovienses compilati*, 966-1291 (même ms.); *Catalogus episcoporum Cracoviensium; Annales Polonorum*, 965-1325, avec continuations, 1330-1340 et 1342-1419; *Notæ Lublinenses* (mss. de Varsovie, Kœnigsberg, St.-Pétersbourg et Heilsberg); *Annales Cracovienses breves*, 965-1283 (copie du cod. Ottobon., etc.); *Annales Mechovienses*, 947-1434 (ms. de Saint-Pétersbourg); *Ephemerides* et *Notæ Wladislavienses*.

Il est temps, bien que nous n'ayons fait connaître cette collection que d'une manière assez sommaire, d'en venir à son appréciation. Malgré l'absence d'un plan déterminé dans la reproduction des *Monumenta*, elle est grandement digne d'éloges. Chaque volume s'ouvre par une préface, extraite d'ordinaire textuellement du grand recueil, sur l'auteur, sa vie, ses ouvrages, les mss. et les éditions mis à profit. Le texte se présente sans grand appareil scientifique, dépourvu des variantes qui occupent le bas des pages des *Monumenta;* en marge l'année, le mois ou le jour de chaque événement, ainsi que les renvois aux auteurs cités et aux chroniques relatant le même fait, au bas les principales variantes ou additions et quelques notes explicatives : c'est assurément autant qu'il en faut *ad usum scholarum*. Nous n'hésitons pas cependant à constater, dans 18 vol. sur 20, l'absence de tout index : c'est regrettable. Avec ce complément obligé, ces éditions seraient parfaitement suffisantes pour les travailleurs, et il serait à désirer que l'exemple donné par M. Pertz pour ses *Monumenta* fut appliqué à nos historiens compris dans le *Recueil* de dom Bouquet et autres collections françaises : il est toutefois douteux que la 1re édition s'en écoulât aussi rapidement chez nous que celle des *Scriptores* en Allemagne. Disons à notre décharge que ce but est atteint sans désavantage par la *Société de l'Histoire de France* qui, fondée en 1834, cinq ans après l'apparition du 1er vol. des *Scriptores*, avait mis au jour, à la fin de 1868, 142 volumes.

Ulysse CHEVALIER.

---

45. — **Cyrille et Méthode.** Étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme, par Louis LEGER. Paris, Franck, 1868. In-8°, XXXV-230 p. — Prix : 6 fr.

M. Louis Leger s'est consacré, comme le savent nos lecteurs, à faire connaître en France le monde slave sous tous ses aspects. Le livre qu'il a présenté l'année dernière comme thèse de doctorat à la Faculté des lettres a pour sujet l'introduction du christianisme chez les Slaves et la biographie de leurs deux grands apôtres, les deux frères Cyrille (Constantin) et Méthode. M. Leger a voulu s'adresser au public aussi bien qu'aux savants, si toutefois il est chez nous des savants en ces matières. Son livre, fait en majeure partie sur les sources slaves, accessibles à peu de personnes même en Allemagne, est écrit avec facilité et écarte les discussions trop arides. Sa critique est généralement judicieuse; ses vues historiques sont assez larges; la partialité naturelle qu'il éprouve pour les Slaves est renfermée dans des limites acceptables; traitant un sujet religieux dans un livre dédié à un prélat (Mgr. Strossmayer, évêque de Sirmium et de Bosnie), il a généralement su se tenir à un point de vue indépendant bien que

respectueux. Nous ne pouvons que recommander la lecture de son ouvrage et que lui souhaiter un public nombreux. Il est temps, nous l'avons déjà dit plus d'une fois, que la France sorte de l'ignorance profonde où elle restée jusqu'ici sur la vie politique, religieuse, intellectuelle et morale d'une partie considérable du monde chrétien.

Il faudrait une compétence qui nous manque pour discuter celles des allégations de M. L. qui prêtent à la critique. Toutefois son livre porte les traces évidentes d'une certaine rapidité de travail et d'une confiance trop exclusive dans les sources slaves. M. L. ne tient pas assez de compte des travaux allemands; c'est ce que dira mieux que nous un critique des plus autorisés, M. Dümmler, qui a prononcé sur la partie historique de ce volume un jugement qui n'est pas exempt peut-être d'une certaine mauvaise humeur, mais qu'il paraît difficile de contester dans ses points essentiels. « L'auteur n'a accordé aux travaux allemands » qu'une attention très-insuffisante; il ne sait pas que Büdinger, dans son » *Histoire d'Autriche*, l'auteur de cet article (Dümmler) dans son *Histoire de* » *l'empire des Francs orientaux*, ont raconté la vie des apôtres des Slaves d'après » les sources et d'une manière suivie; il ne connaît ni le travail de Büdinger » sur Nestor dans l'Annuaire de Vienne, ni celui de Wattenbach sur la liturgie » slave; il ne sait pas ..... que les fragments de Mansi et la lettre de l'arche- » vêque Hatto de Mayence ont une valeur des plus douteuses; il n'a pas non » plus toujours consulté les meilleures éditions, par exemple celle de la lettre » d'Anastase par Floss. Il est vrai que, sans le savoir, il fait de seconde main » un usage très-grand des travaux de Wattenbach et des études de l'auteur de » cet article sur la légende pannonienne; il en reproduit jusqu'aux citations; et » on ne peut s'empêcher de sourire en le voyant, à propos d'une question dog- » matique, citer deux docteurs en théologie, devant lesquels, en sa qualité de » laïque, il tire respectueusement son chapeau (p. xiij, 135), et qui n'ont pour- » tant puisé toute leur sagesse qu'à une source hérétique (*Liter. Centralblatt*, » 1869, p. 168). » Nous verrons tout à l'heure que l'auteur a fait preuve encore en plus d'un endroit d'une certaine légèreté. Nous remarquerons qu'il fait constamment usage des poèmes tchèques dont il a donné la traduction, sans jamais émettre le moindre doute sur leur authenticité (voy. *Rev. crit.*, 1866, t. II, art. 229). M. L. est certes bien libre de l'admettre; mais il nous paraît étrange qu'un auteur qui en général traite ses sources avec prudence, qui se croit obligé de dire (p. xx), à propos d'Anastase le bibliothécaire : « Je ne sache » pas que le moindre doute ait été élevé sur son authenticité, » ne dise pas un seul mot de la question si douteuse que soulèvent ces poèmes, question qui au moins pour le *Jugement de Liboucha* (cité p. 15) doit être sans aucun doute résolue négativement. — Nous relèverons encore une certaine hésitation dans les conclusions de l'auteur à propos d'un assez grand nombre de points discutés; il lui arrive souvent d'émettre dans le texte avec un air de confiance des hypothèses qu'il contredit ensuite lui-même dans les notes. C'est sans doute une preuve de grande bonne foi, mais le lecteur désirerait parfois que l'auteur fût un peu plus sûr de son fait.

Le livre de M. L. comprend treize chapitres. Les deux premiers, fort intéres-

sants, contiennent un tableau de l'histoire primitive des Slaves, de leurs mœurs et de leur religion, et une esquisse de leur ethnographie. Ce résumé ne porte pas la marque d'une étude bien profonde, et il est en outre à regretter que l'auteur ne dise pas toujours clairement si ce qu'il avance lui est propre ou se trouve dans les ouvrages qu'il a consultés. Si l'hypothèse qu'il propose sur l'Eridan d'Hérodote (p. 3) est de lui, nous ne saurions l'en féliciter : l'Ἠριδάνος d'Hérodote est sans doute le Rhin; quand M. L. nous parle du « véritable Eridan, » qui, « comme on le sait, se jette dans l'Adriatique, » il entend sans doute le Pô; mais le Pô ne s'est appelé Eridan que par une confusion inconnue à Hérodote; ce nom d'Eridan ne désigne chez les anciens Grecs (Hésiode l'emploie déjà) aucun fleuve bien précis, et Strabon dit avec plus de critique que M. L. que « l'Eridan » n'existe nulle part. » — De ce que le chroniqueur russe Nestor, traduisant le grec George Hamartolos (p. 7) interpole, parmi les noms des pays dévolus aux fils de Japhet, la *Sloviene* entre l'Illyrie et la Lychnitis; il ne s'ensuit pas que « suivant Nestor, *interprète de traditions antérieures*, l'Illyrie était donc originai- » rement un pays slave. » — M. L. suppose (p. 10) que « la fabrication de » l'hydromel appartient en propre aux peuples slaves..... L'allemand *meth* » (hydromel) sans aucun rapport avec le mot *honig*, miel, a été évidemment » emprunté aux Slaves. » Il oublie que le sanscr. *madhus*, le grec μέθυ, réunissent, aussi bien que les mots germaniques (angl.-sax. *meodu*, anc. nor. *miödr*, anc. h. all. *mëto*) et slaves, le sens de *miel* (lat. *mel* = *med*) à celui de boisson enivrante. De même (p. 14), s'il y a une certaine vraisemblance à tirer du slave le mot allemand *Pflug* (charrue), le mot gothique *hlaib* (et non *chlaib*; all. mod. *laib*; anc. nor. *hleif*, anc. angl. *hlâf*, angl. *loaf*, etc.), paraît se rattacher au gaël. *leob*, *leoib*, ainsi qu'au gr. λέβον et au lat. *libum*, et avoir par conséquent une origine indépendante du slave. — On retrouve là cette préoccupation patriotique des savants slaves qui influe parfois sur leur disciple français.

Nous ne dirons rien des chapitres III–XII, qui contiennent proprement le sujet du livre et auxquels s'appliquent les éloges et les critiques que nous avons adressés à l'auteur.

Le chapitre XIII et dernier traite de la question, très-simple en réalité, très-embrouillée par les savants slaves, des alphabets slaves. M. L. n'y a pas apporté de clarté. Sa longue digression sur ce point aurait été avantageusement remplacée par des tableaux comparatifs des alphabets cyrillique et glagolitique[1], d'où il serait résulté avec la dernière évidence que le second est une altération du premier. M. L. est tombé ici dans une confusion qui n'est pas ordinaire à son exposition lucide : il emploie les mots *runes*, *runiques* (p. ex. p. 208, 215, 217) dans un sens extrêmement vague et peu justifié, et il appuie sur ce sens des déductions peu soutenables. Il a fallu aux philologues dont il essaie vainement d'exposer les doctrines contradictoires bien de l'ingéniosité et de l'érudition hors de propos pour obscurcir une vérité aussi claire et aussi naturelle que celle du rapport de ces deux alphabets.

---

1. [L'auteur et l'éditeur avaient l'intention de joindre ces tableaux à l'ouvrage; mais ils ne purent être prêts à temps pour l'impression. — Réd.]

Il y a dans ce volume un assez grand nombre de fautes d'impression, qui souvent troublent le sens; p. ex. p. 18, l. 3, *suffisante*, l. *insuffisante;* p. 202, l. 4, *philosophes*, l. *philologues;* p. 220, l. 5, *orientaux*, l. *occidentaux;* et de même p. 41, l. 24, *orientales*, l. *occidentales*. Les noms slaves sont transcrits avec des variantes incommodes; ainsi p. 123 on lit *Velehrad*, et p. 92 *Velegrad;* p. 204 et pass. *glagoliça*, p. 205 *glagolitsa*. P. 146, *einhelligkeit* ne signifie pas *simplicité*, mais *unanimité*, *concorde*. — Une carte du pays où se passe le récit aurait été d'un grand secours.

En résumé, M. L. a fait preuve dans son livre de science et de talent. Il s'est engagé dans une voie excellente, et toutes nos sympathies lui sont acquises. Mais plus il mettra de critique, de méthode et d'impartialité dans ses travaux, plus il aura de chances d'atteindre le but qu'il s'est proposé et qu'il poursuit avec tant de zèle. Ξ.

---

46. — **A descriptive Catalogue** of the contents of the Irish manuscript commonly called *the Book of Fermoy*, by J. H. Todd, D. D. etc. Dublin, printed at the University Press, 1868. In-8°, 65 pages.

Nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs des publications de M. Todd[1]. Cet infatigable érudit nous donne aujourd'hui une intéressante notice sur un manuscrit irlandais généralement appelé *Manuscrit de Fermoy*. *Manuscrits* serait peut-être plus exact; car c'est une réunion de seize cahiers écrits par plusieurs mains sur des sujets divers. M. Todd les considère comme datant du xve siècle. Un cahier, pourtant, qui contient une copie du *Leabhar Gabhala*, ou *Livre des Invasions* (en Irlande), lui semble décéler une main du xive Quelques feuillets sont consacrés à l'histoire particulière d'une famille de la province de Fermoy; mais la plus grande partie du ms. présente un intérêt général. Ce sont pour la plupart des récits légendaires (dont quelques-uns n'existent dans aucun autre ms.) et où l'on rencontre de très-curieuses superstitions. Quelques traités de médecine terminent le ms. Comme les autres traités médicaux si nombreux dans la littérature irlandaise, la plupart commencent par une ligne latine. M. Todd pense que ces traités sont traduits du latin, et que si l'on pouvait en retrouver le texte original, on serait à même de fixer nombre de termes de l'ancienne botanologie irlandaise. Cela est vrai, mais on pourrait déjà reconstituer l'ancienne botanologie irlandaise avec les renseignements épars dans les manuscrits. Ce serait l'objet d'une intéressante monographie; qu'on nous permette d'en signaler les éléments. Un ms. du xve siècle (ms. sur parchemin, coté H, 3, 15, dans la bibliothèque de *Trinity College*, à Dublin) contient (p. 47, col. *b*) une liste de plantes en latin et en irlandais. J'ai trouvé une semblable liste, également en latin et en irlandais, dans un autre ms. de la même époque qui appartient au *British Museum* de Londres (ms. sur parchemin, coté : *Additional*, 15, 403). Une liste de plantes et d'herbes rédigée uniquement en irlandais, mais précieuse en ce qu'elle donne spécialement les plantes qui croissent en Irlande, se trouve dans un autre ms. du xve siècle qui appartient à la bibliothèque de l'Académie Royale

---

1. Voy. *Rev. crit.* 1866, art. 18, 1867, art. 171, 1868, I, p. 192.

d'Irlande (ms. sur parchemin, coté 23, O, 6). De plus, quantité de noms irlandais de plantes sont donnés après le nom latin dans ces dictionnaires de *Materia medica* si nombreux où, si le nom de l'objet de l'article (plante, minéral, etc.) est donné en latin, l'article est rédigé en irlandais. Notons particulièrement les dictionnaires de *Materia medica* conservés dans les mss. suivants de *Trinity College :* H, 2, 17 (pp. 279-317), H, 3, 4 (pp. 61-110) et H, 3, 7 (pp. 133-152), mss. également sur parchemin et des xve et xvie siècles. Les noms de plantes en usage au siècle dernier ont été recueillis par J. Keogh [1]. Enfin, O' Curry a compilé un dictionnaire assez étendu des noms de plantes irlandais. Ce travail, resté inédit, se trouve dans les mss. de l'*Ordnance Survey of Ireland* (cadastre d'Irlande), qui sont conservés dans la bibliothèque de l'Académie Royale d'Irlande.

Revenons au ms. de Fermoy. Il est désirable que ses récits légendaires soient un jour publiés. En attendant, M. Todd donne, page par page, une analyse très-fidèle du ms. tout entier et la termine par un copieux index de onze pages. C'est un travail fort méritoire; mais on attend de M. Todd une publication plus importante, le second fascicule du *Liber Hymnorum* de l'ancienne église d'Irlande. Voici treize ans que le premier fascicule a paru et que le second et dernier est annoncé comme étant *In the press*. L'édition que M. Todd a promise du *Liber Hymnorum* et la publication du *Livre d'Armagh* que M. Reeves a annoncée, seront d'une grande importance pour l'histoire ecclésiastique de l'ancienne Irlande, dont ces œuvres sont les monuments les plus authentiques. Il est regrettable que ces érudits soient si lents à répondre à l'attente du public.

H. GAIDOZ.

---

47. — **Jordanus Brunus nolanus de umbris idearum.** Editio nova. Curavit Salvator TUGINI. Berolini, 1868, Mittler. In-8° de xxvj-178 p. — Prix : 6 fr.

La préface plus enthousiaste qu'instructive que M. Salvator Tugini a mise en tête de cette nouvelle édition de l'ouvrage de Giordano Bruno intitulé *De umbris idearum*, n'explique pas clairement pourquoi il a réédité cet ouvrage de Bruno de préférence aux autres. Et si on essaye de le lire on a assez de peine à se rendre compte des raisons qui ont pu motiver le choix de l'éditeur. L'ouvrage est une mnémotechnie rapportée aux principes de la philosophie néoplatonicienne. Il n'y a qu'un Être immuable, éternel, qui seul existe réellement et soit véritablement bon. De cette unité supérieure et suprasubstantielle découle l'infinie variété des choses qui ne montrent aux sens que les ombres de l'être et du bien. Mais comme toutes choses sont liées, que le sensible se rattache à l'intellectuel, on peut remonter des ombres du vrai et du bien au vrai et au bien eux-mêmes. La sensibilité n'est pas seulement liée à l'intelligence; elle est liée aussi avec la mémoire; ces images sensibles, ombres des idées, peuvent servir non-seulement à concevoir les idées, mais encore à se les rappeler. On a enseigné comment on pouvait aller du sensible à l'intelligible; mais personne n'a enseigné comment le

---

1. J. Keogh : *Botanologia universalis Hibernica, or a general Irish Herbal.* Cork, 1735, in-4°.

sensible pouvait servir à la mémoire. C'est ce que Bruno veut montrer dans ce traité au moyen des cercles de Raymond Lulle[1]. J'avouerai sincèrement que cet ouvrage prétentieux, creux, en général profondément obscur, ne me paraît pas donner une haute idée du mérite de l'auteur, et n'est pas non plus propre à faire comprendre sa mort tragique et héroïque. L'intérêt philosophique et historique de ce traité m'échappe complétement. χθ.

---

48. — **Leben und Werke des Malers Michael Lucas Leopold Willmann** (1629-1706), von A. Knoblich. Breslau, Gœrlich et Cocte, 1868. In-4°, 36 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur de ce mémoire sur la vie et les travaux du peintre M.-L.-L. Willmann, l'annonce comme un travail destiné à compléter l'histoire de l'art dans la Silésie. C'est un écrit rédigé avec beaucoup de soin et qui remet en lumière un artiste un peu oublié, même en Allemagne; il avait cependant joui parmi ses contemporains d'une telle estime qu'il avait été surnommé le Raphaël ou l'Apelles de la Silésie, qualification ambitieuse que la postérité n'a pas ratifiée. Toutefois des productions assez nombreuses attestent encore son talent; on peut signaler surtout les fresques et les tableaux d'autel qui décorent l'église de Saint-Joseph à Gruessau et qui retracent la vie de ce saint. Une exposition faite à Breslau en 1863 n'a pas offert moins de 43 tableaux, provenant de diverses collections et attestant l'active fécondité de Willmann; ils représentent pour la plupart des sujets bibliques ou des saints; on n'y remarque qu'un seul sujet mythologique : *La métamorphose d'Actéon,* mais on rencontre deux portraits de l'artiste peints par lui-même. L'un d'eux, lithographié avec une grande habileté, est placé en tête du mémoire que nous signalons; il montre les traits énergiques d'un homme vigoureux âgé de cinquante ans environ.

Le Musée de Breslau possède 24 tableaux (sujets bibliques ou figures de saints); la galerie de Dresde en renferme cinq du même genre et un sujet allégorique : *Minerve arrachant à Mars* la torche de la guerre. Les compositions de Willmann ont exercé le burin de divers graveurs; M. Knoblich signale 25 estampes gravées d'après ce maître par B. Kilian, J. J. Sandrart, J. Tscherning et autres artistes distingués. Willmann a laissé également de nombreuses eaux-fortes dans lesquelles il s'est attaché à imiter la manière de Rembrandt; elles sont devenues rares, et les amateurs les recherchent avec empressement; l'une d'elles, représentant un vieillard endormi dans un fauteuil et vu de profil jusqu'aux genoux, a plusieurs fois été attribuée au grand artiste d'Amsterdam; elle a échappé aux recherches de Bartsch. Il serait fort à désirer qu'on possédât, pour bien des peintres assez peu connus et dignes pourtant de ne point rester dans un injuste oubli, des monographies aussi soigneusement élaborées que celle qui nous occupe; c'est là la véritable marche à suivre pour établir l'histoire de l'art sur des bases positives. B.

---

1. Je me suis servi pour cette analyse de l'excellent travail publié par feu Debs, l'un des professeurs de philosophie les plus distingués de l'Université : Ph. Jordani Bruni nolani vita et placita. Amiens, 1844. In-8°.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Annales révolutionnaires. Marie-Antoinette devant le tribunal révolutionnaire, son interrogatoire, sa condamnation, son exécution. In-12, x-112 p. Lyon (libr. Evrard).

Archives de la Bastille. Documents inédits recueillis et publiés par F. Ravaisson. Règne de Louis XIV (1661 à 1664). In-8°, v-503 p. Paris (libr. Durand et Pedone-Lauriel). 9 fr.

Arnaud (E.). La Palestine ancienne et moderne, ou géographie historique et physique de la Terre-Sainte. Avec 3 cartes chromolith. In-8°, xxiv-600 p. Strasbourg (lib. V° Berger-Levrault).

Baronius. Cæs. Baronii annales ecclesiastici denuo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab A. Theiner. T. 14 et 15, 820-933. In-4°, xj-1201 p. Bar-le-Duc (lib. Guérin). Le vol., 16 fr.

Beulé. Phidias, drame antique. 2° édit. In-18 jésus, iv-332 p. Paris (lib. Didier et C°). 3 fr. 50

—— Auguste, sa famille et ses amis. 3° édit. In-8°, 363 p. Paris (Michel Lévy frères). 6 fr.

Blaze de Bury (H.). Les écrivains modernes de l'Allemagne. In-18 jésus, 410 p. Paris (lib. Michel Lévy frères). 3 fr.

Bulletin du Comité archéologique de Noyon. Comptes-rendus et travaux lus aux séances. T. 3. In-8°, 427 p. Noyon (lib. Andrieux).

Charvet (C.). Mémoires pour servir à l'histoire de l'abbaye royale de St-André-le-Haut de Vienne, publiés pour la première fois sur le manuscrit de l'auteur, avec notice, notes, pièces justificatives, figures, blasons, etc., par M. P. Allut. In-8°, xlix-220 p. Lyon (lib. Scheuring).

Coquerel (A.). Histoire du Credo. In-18 jésus, viij-172 p. Paris (lib. G. Baillière). 2 fr. 50

Coussemaker (E. de). Scriptorum de musica medii ævi, novam seriem a Gerbertina alteram, collegit numque primum edidit. T. 3, fascicules 1 à 3. In-4°, 240 p. Paris (lib. Durand et Pedone-Lauriel).

Dardé (J. L.). Dictionnaire des lieux habités du département de l'Aveyron. In-8°, viij-392 p. Rodez (imp. Ratery). 5 fr.

Delorme (S.). César et ses contemporains, essai sur les mœurs des Romains vers les derniers temps de la république. In-18 jésus, vj-409 p. Paris (lib. Didier et C°).

Desplanque (A.). Mémoires des intendants de la Flandre et du Hainaut français sous Louis XIV, publiés pour la première fois. In-8°, 179 p. Lille (imp. Danel).

Godron (A.). Une mission bouddhiste en Amérique au V° siècle de l'ère chrétienne. In-8°, 16 p. Paris (lib. Challamel aîné). 1 fr.

Judas (A. C.). Sur plusieurs séries d'épitaphes libyques découvertes en Algérie, particulièrement dans le cercle de Bone. Additions et modifications nombreuses à un mémoire publié sur ce sujet, etc. In-8°, 43 p. Paris (lib. Challamel aîné).

Knight (C.). Popular history of England. Reissue. 8 vol. in-8°. London (Bradbury). 95 fr.

Labarte (J.). L'église cathédrale de Sienne et son trésor, d'après un inventaire de 1647 traduit et annoté. In-4°, 31 p. et grav. Paris (lib. Didron). 3 fr.

La Hautière (U. de). Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie. Voyage sur la côte orientale. Un coup de main chez les Kanacks. Pilou à Naniouni. In-18, 267 p. Paris (lib. Challamel aîné). 3 fr.

Lettres sur les archives de la ville de Strasbourg. In-8°, 53 p. Strasbourg (lib. Noiriel).

Leupol (L.). Spécimen des Purânas, texte, transcription, traduction et commentaire des principaux passages du Bhramâvœrata. In-8°, xij-61 p. Paris (lib. Maisonneuve et C°).

Littré (E.). Études sur les Barbares et le

moyen-âge. 2e édit. In-12, xxxij-460 p. Paris (lib. Didier et Ce). 3 fr. 50

Michelet (J.). Histoire de la Révolution française. 2e édit., revue et augmentée. T. 1 et 2. In-8°, xxiij-939 p. Paris (lib. Internationale). Le volume, 5 fr.

Munier (A.). Notes sur Frontignan pour servir à son histoire. In-8°, 330 p. et 13 pl. Paris (lib. Aubry).

Paris (P.). Les Romans de la Table-Ronde, mis en nouveau langage et accompagnés de recherches sur l'origine et le caractère de ces grandes compositions. T. 2: Merlin, Artus. In-18 jésus, 408 p. et 2 pl. Paris (lib. Techener). 6 fr.

Rochet (C.). Essai d'une monographie de type de romain ancien, d'après les études faites pendant un séjour à Rome sur les sculptures antiques et sur la population. In-8°, 19 pag. Paris (imp. Hennuyer et fils).

Rossignol (J. P.). Explication et restitution d'une inscription en vers grecs consacrée au dieu Mithras et gravée dans le porche de l'église de Labège (Haute-Garonne). Renseignements nouveaux et tout à fait inattendus que fournit cette inscription sur Mithras et sur son culte. In-8°, 44 p. Paris (lib. Durand et Pedone-Lauriel).

Sachs (S.). Cantiques de Salomon Ibn Gabirol (Avicebron), corrigés, ponctués et commentés, avec explication des allusions à la Bible et aux Midraschim, d'après un grand nombre de manuscrits et imprimés tirés de la bibliothèque de M. Gunzburg. 1re livr. In-8°, 176 p. Paris (imp. Guérin). 6 fr.

Shakspeare. Œuvres choisies. Traduction revue par M. F. Michel. 3 vol. in-18 jésus, 1577 p. Paris (lib. F. Didot frères, fils et Ce). 9 fr.

Treverret (A. de). Du Panégyrique des Saints au XVIIe siècle. In-8°, 255 pages. Paris (lib. Thorin).

Vacherot (E.). La religion. In-8°, iv-468 p. Paris (lib. Chamerot et Lauwereyns).

Viollet-le-Duc. Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle. T. 10. In-8°, 421 p. Paris (lib. A. Morel).

Vitet (L.). Œuvres complètes. Etudes sur l'histoire de l'art. 3e série. Temps modernes. La peinture en Italie, en France et aux Pays-Bas. 2e édit. In-18 jésus, 421 p. Paris (lib. Didier et Ce).

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. de ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (xe et xvie siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 12 Quatrième année 20 Mars 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

DE NADAILLAC De l'ancienneté de l'homme. Br. in-8°. 2 fr.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tome premier. 2e fascicule. Gr. in-8°. 4 fr.

Contenu. I. Membres nouveaux admis depuis le 1er janvier 1868 jusqu'au 1er janvier 1869; lectures faites à la Société; ouvrages offerts; extraits des procès-verbaux. — II. *E. Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — III. *C. Thurot*, Observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — IV. *L. Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — V. *D'Arbois de Jubainville*, Étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — VI. *P. Meyer*, phonétique provençale, O. — VII. *M. Bréal*, les doublets latins. — VIII. *R. Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — IX. *G. Paris*, Gens, giens.

D. M. DE GONGORA Y MARTINEZ Antigüedades prehistóricas de Andalucia. Monumentos, inscripciones, armas, ustensilos y otros importantes objetos pertenecientes a los tiempos mas remotos de su poblacion. Madrid, 1868. 1 vol. gr. in-8° orné d'une carte, de 173 figures sur bois imprimées dans le texte et de 2 planches en chromolithographie tirées hors du texte. 32 fr.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol. gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 9. 20 février.

Théologie. S. Thascii Caecilii Cypriani opera omnia, rec. Hartel (Wien, Gerold). — SCHWEIZER, Hinabgefahren zur Hœlle als Mythus ohne biblische Begründung durch Auslegung der Stelle I Petr., 3, 17-22 nachgewiesen (Zürich, Schulthess). — *Histoire.* BRUNNER, Die theologische Dienerschaft am Hofe Joseph II (Wien, Braumüller; livre mal fait, mais qui contient des faits intéressants et nouveaux). — DUDIK, Geschichte des Benediktiner-Stiftes Raygern im Markgrafthume Mæhren (Wien, Gerold). — HUSCHKE, Das alte rœmische Jahr und seine Tage (Breslau, Hirt; livre des plus importants). — KARLOWA, Die Formen der rœmischen Ehe und Manus (Bonn, Cohen). — KLIPFFEL, Metz cité épiscopale et impériale (voy. *Rev. crit.*, 1868, t. II, art. 206). — *Linguistique. Histoire littéraire.* CURTIUS, Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik, I, 2 (Leipzig, Hirzel). — WESTPHAL, Philosophisch-historische Grammatik der deutschen Sprache (Iena, MAUKE; article étendu de M. Justi sur ce livre que nous apprécierons très-prochainement).

Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallone. Dixième année (Bulletin de 1866). Liége, J.-G. CARMANN, imprimeur. 1868.

[La Société liégeoise de littérature wallone a été instituée, ainsi que le rappellent les statuts imprimés en tête de chaque volume, afin « de propager les » bons chants populaires; de conserver sa pureté à notre antique idiome, d'en » fixer autant que possible l'orthographe et les règles, et d'en montrer les rapports » avec les autres branches de la langue romane. » Les tendances ne sont pas aussi exclusivement littéraires qu'on pourrait le croire d'après ce programme. Outre que les pièces de poésie qu'elle couronne et qu'elle fait imprimer sont souvent l'objet de remarques philologiques, elle encourage la composition de glossaires spéciaux des divers métiers, dans lesquels naturellement les termes techniques sont relevés d'une façon plus complète et expliqués avec plus de précision que dans les glossaires généraux du patois wallon qu'on possède jusqu'à présent. En outre elle admet des travaux historiques qui viennent heureusement compléter l'œuvre de l'Institut archéologique liégeois (sur lequel voy. *Rev. crit.* 1869, n° 3). Ainsi le Bulletin de 1865 (publié sous la date de 1867, et formant le t. IX de la collection), contient un important travail de M. P. Bormans sur la draperie à Liége, suivi d'un appendice de pièces inédites (1249-1637) et d'un glossaire du métier des drapiers pour lequel les documents anciens et l'usage moderne ont été mis à contribution.]

P. 1. Statuts; listes des membres. — P. 29. Rapport sur les concours de 1866. — P. 45. Pièces (en vers) couronnées. L'une (p. 67 et suiv.) est accompagnée d'un commentaire philologique un peu exubérant, mais fort utile pour les personnes qui n'entendent pas le liégeois. On y voit la preuve que cet idiome, qui entre tous les patois de la langue d'oïl est probablement le plus distant du français, offre des difficultés à ceux-là même qui le parlent. Certaines hésitations du commentateur (M. Delbœuf) donnent à croire que l'auteur de la pièce couronnée et commentée n'a pas été consulté sur le sens de passages particulièrement difficiles. — P. 207-312. Albin BODY, *Vocabulaire des tonneliers, tourneurs, ébénistes, etc.*, précédé d'un rapport de M. Ch. Grandgagnage; ce vocabulaire fait suite à celui des *Charrons, charpentiers et menuisiers,* publié précédemment par le même auteur (Bulletin, VIIIe année). — Dans le même volume, mais avec une nouvelle pagination : P. 1. *Mélanges.* Diverses pièces de vers. — P. 21-57. A. HOCK, *Us et coutumes, baptêmes et mariages.* Lettres d'un certain abbé Rigo, datées de 1768, mais qui semblent de composition infiniment plus récente. Elles

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 20 Mars — 1869

Sommaire : 49. De Saulcy, Étude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie. — 50. Télfy, Recueil des lois attiques. — 51. Zeuss, Grammaire celtique, p. p. Ebel. — 52. Franck, Vie et Apophthegmes de Pythagore, p. p. Latendorf. — 53. Mme de Villars, Lettres à Madame de Coulanges, p. p. Courtois. — 54. Lotze, Histoire de l'esthétique en Allemagne. — Variétés : les Mémoires de la Société de Linguistique de Paris.

49. — **Etude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie**, par F. de Saulcy, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, A. Lévy, 1868. Gr. in-8°, 107 pages et un tableau chronologique.

Les événements racontés dans les livres d'Esdras et de Néhémie sont d'une importance majeure dans l'histoire du peuple d'Israël. Il y aurait par conséquent un grand intérêt à en fixer d'une manière certaine les dates respectives. Mais les données fournies par ces deux écrits bibliques, ainsi que par l'historien Josèphe, sont le plus souvent en contradiction entre elles et parfois avec elles-mêmes. Aussi on ne saurait s'étonner que les explications qu'on en a essayées aient conduit à des systèmes chronologiques offrant entre eux des différences considérables, parfois même des écarts de plus d'un demi-siècle. Les résultats auxquels est arrivé M. de Saulcy me paraissent en général plus satisfaisants que ceux qui avaient été proposés jusqu'à présent. Il en est quelques-uns qui pourraient bien être le dernier mot des recherches critiques sur ce sujet.

M. de Saulcy est certainement dans le vrai en distinguant Chechbasar, le chef du premier convoi des Juifs qui profitèrent des bonnes dispositions de Cyrus, de Zeroubabel, avec lequel on l'identifie ordinairement. Cette confusion n'est pas justifiée; il n'est nullement question de celui-ci dans les passages bibliques qui font mention de celui-là. Le convoi conduit par Zeroubabel ne fut donc que le second, et monta à Jérusalem, non en 536, mais quinze ans plus tard, en 521, d'après M. de Saulcy.

Il y a dans le livre de Néhémie deux énumérations de ceux qui remontèrent avec Zeroubabel à Jérusalem, une au chap. VII, 5-7, et l'autre au chap. XII, 1-9. Ces deux énumérations sont loin d'être identiques. Elles se rapportent évidemment à deux événements différents. M. de S. pense que dans la première il s'agit des Juifs qui rentrèrent à Jérusalem à la suite de Chechbasar, et dans la seconde de ceux qui y retournèrent sous la conduite de Zeroubabel. Il est dit, il est vrai, dans l'une et dans l'autre que les deux convois de Juifs étaient dirigés par Zeroubabel. Mais la présence de ce nom dans la première peut être une erreur de copiste, ou peut-être encore, et plus probablement, à l'époque où le livre de Néhémie reçut la forme définitive sous laquelle il nous est parvenu, le nom de Zeroubabel avait éclipsé et rejeté dans l'ombre celui de Chechbasar, de

sorte que tout ce qui avait été fait, antérieurement à Esdras et à Néhémie, pour la restauration d'Israël, était indistinctement attribué au plus célèbre des princes de la maison de Juda dans les temps postérieurs à la captivité de Babylone.

Il est à regretter que M. de S. n'ait pas tenu compte de l'*Histoire du peuple d'Israël* de M. Ewald. Il y aurait peut-être trouvé un moyen de sortir du « très-» grand embarras » dans lequel le jette Esdras, IV, 8-24 (p. 26); il aurait du moins discuté l'explication que le savant allemand donne de ce passage. Toutes les difficultés disparaissent en effet, si, comme le prétend M. Ewald, non sans quelque apparence de raison, l'Artakhchachta dont il est ici question (Esdras, IV, 7, 8, 11 et 23) est, non Artaxerxès I, mais Smerdis. Le Darius d'Esdras, IV, 24, est alors Darius I, et non, comme le pense M. de S., Darius Nothus; il n'est plus nécessaire par conséquent de supposer qu'Artakhchachta n'est mentionné ici que par erreur (p. 27), et le passage Esdras, VI, 15, ne présente plus les difficultés signalées à la page 29. Mais Smerdis fut-il désigné, en montant sur le trône, par le nom d'Artakhchachta? Je suis disposé à le croire; mais c'est aux érudits qui s'occupent de la lecture des inscriptions cunéiformes à le décider.

En quelle année Esdras conduisit-il à Jérusalem un nouveau convoi de Juifs (le troisième)? D'après M. Ewald, ce fut en 459, par conséquent sous Artaxerxès I; d'après M. de S., ce fut en 387, pendant le règne d'Artaxerxès II. J'inclinerais vers cette dernière opinion; elle me paraît en somme plus conforme à l'ensemble des faits. Esdras ne monta à Jérusalem que treize ou quatorze ans avant Néhémie, et celui-ci y vint une première fois la vingtième année d'Artaxerxès et une seconde fois la trente-deuxième année du règne de ce monarque (Néhémie, V, 14). En ne tenant compte que de cette donnée, on peut placer l'arrivée de ces deux personnages à Jérusalem aussi bien sous Artaxerxès I, qui règna quarante-un ans, que sous Artaxerxès II, qui en règna quarante-cinq. Mais il est une autre donnée qui, si elle est fondée, oblige de placer Esdras et Néhémie sous le règne de ce dernier. S'il est certain, en effet, comme l'assure M. de S., « que Néhémie vivait encore au moment où Darius III venait de » perdre sa première bataille contre les Macédoniens » (p. 88), il n'a pu venir à Jérusalem qu'à une époque peu éloignée d'Alexandre le Grand (p. 41), et par conséquent le roi de Perse auprès duquel il remplissait les fonctions d'échanson et qui l'envoya avec des pleins pouvoirs dans la Judée, était, non Artaxerxès Longuemain, mais Artaxerxès Mnémon. Cette assertion que Néhémie vivait encore quand Alexandre de Macédoine porta ses armes en Asie a-t-elle cependant quelque fondement? Sans le moindre doute, si, comme il semble difficile d'en douter, le Sanaballète qui lui causa tant d'ennuis (Néhémie, II, 19, IV, 1 et suiv., VI, 1 et suiv.) est le Sanaballète qui se soumit au héros macédonien, et si la construction du temple de Garizim fut la suite de la sévérité avec laquelle Néhémie, au nom de la loi mosaïque, traita le gendre de ce gouverneur de la Samarie (Néhémie, XIII, 28; comp. avec Josèphe, *Antiq. hebr.*, liv. XI, ch. 7 et 8).

Il convient d'ajouter que M. de S. a dû également déterminer la succession des grands-prêtres, question parallèle, si on peut ainsi dire, à la précédente, et peut-être encore plus confuse et plus embrouillée. Il serait difficile de le suivre dans les longs et minutieux détails qu'il a été obligé de comparer ou d'examiner. Mais on peut assurer qu'il a jeté quelque jour sur plusieurs points de cet obscur sujet.

De la chronologie telle que M. de S. l'a établie, il ressort que la restauration de la nationalité juive, après la captivité de Babylone, prit plus de temps qu'on ne l'admet d'ordinaire; et cela me paraît entièrement vraisemblable. Il est tout à fait impossible qu'une œuvre qui fut si souvent arrêtée, qui rencontra des obstacles sans cesse renaissants, aussi divers que nombreux, ait pu s'accomplir dans l'espace, relativement fort court, d'un siècle. Cette considération n'a pas eu la moindre action sur les recherches de M. de Saulcy; il n'y en a pas de trace dans son travail, et évidemment elle ne s'est pas présentée une seule fois à son esprit. Mais elle ne laisse pas que d'être une induction en faveur de la solidité et de la vérité, non peut-être de tous les détails, mais bien certainement de l'ensemble de son système.

Michel NICOLAS.

---

50. — Συναγωγὴ τῶν ἀττικῶν νόμων. Corpus Juris attici, Græce et Latine, e fontibus composuit, commentario indicibusque instruxit J. B. TÉLFY. Pestini et Lipsiæ, Lauffer, 1868. In-8°, xvj-664 p. — Prix : 21 fr. 50.

Un érudit français, Samuel Petit (1594-1643), a publié, au XVIIe siècle, un *Commentarius in leges atticas*, qui est resté jusqu'à nos jours l'ouvrage capital pour toute étude d'ensemble sur la législation d'Athènes. Mais les progrès de la critique, la découverte de nouveaux textes, l'habitude de discuter les témoignages, et la nécessité de séparer les époques trop souvent confondues, ont nui à l'œuvre du savant théologien; elle n'est plus à la hauteur des exigences de notre temps, et le besoin d'un nouveau *Corpus Juris attici* était généralement constaté [1].

Par une coïncidence remarquable, la rédaction de ce *Corpus* a été simultanément entreprise en Hollande, en Autriche et en France. M. Télfy, professeur à l'Université de Pesth, a réussi à terminer le premier son travail, et il vient de publier les résultats auxquels l'ont conduit des recherches que, pendant dix années, il a poursuivies avec persévérance.

Nous exprimerons tout d'abord le regret que M. T. se soit cru obligé de suivre, en l'exagérant même, la méthode que Petit avait adoptée. Extraire des auteurs grecs tous les passages dans lesquels on croit voir une disposition législative, classer aussi méthodiquement que possible ces divers extraits, accompagner chacun d'eux d'un commentaire, telle avait été la marche suivie par Petit.

---

1. Mayer, *Die Rechte der Israeliten, Athener und Rœmer*. Leipzig, t. I, 1862, p. 88.

Lorsqu'on se propose de reconstituer une législation morte, il ne faut pas se borner à enregistrer les fragments de lois positives qui ont pu venir jusqu'à nous; il faut encore interroger avec soin tous les textes des orateurs et des juristes, pour en faire sortir les principes dont ils sont l'application ou les usages juridiques dont ils révèlent l'existence. Des contrats importants, tels que le prêt à usage et le mandat; des faits curieux à signaler, comme la compensation et la cession de biens, la rescission de la vente pour cause de lésion, l'influence des vices du consentement sur la validité des conventions,.... voilà autant de sujets qui méritent à bon droit de figurer dans un *Corpus Juris attici*, puisque les orateurs nous fournissent sur eux des renseignements suffisants. — Ils sont cependant exclus du recueil de M. Télfy, parce que nous n'avons pas aujourd'hui le moyen de reconstituer les textes qui les réglementaient. — Si, au n° 1494, l'auteur n'avait pas été infidèle à sa méthode ordinaire, il n'eût pas été question dans son livre du contrat de change, et nous ne pourrions pas invoquer une nouvelle autorité à l'appui de la thèse que nous avons défendue. — Ce que M. T. a fait pour cette hypothèse particulière aurait pu se reproduire avec avantage dans beaucoup d'autres circonstances.

De plus, l'enchaînement des idées est trop souvent rompu lorsqu'il ajoute les uns aux autres, sans aucun lien de transition, des passages qui parfois n'ont entre eux que des rapports de connexité fort éloignée, et qui souvent appartiennent à des époques différentes. — Si Meier et Schœmann s'étaient bornés, comme M. Télfy, à reproduire les textes sur la procédure attique sans les relier les uns aux autres par un admirable commentaire, leur beau livre, *Der attische Process*, serait depuis longtemps oublié.

Nous croyons donc qu'il faut renoncer pour de semblables travaux à la méthode des extraits avec commentaire, et qu'il faut se résigner à adopter la forme vraiment scientifique du traité.

Ces critiques adressées au plan même du livre, nous devons aborder le fond. Le résultat est-il à la hauteur des promesses que contient la préface? M. Télfy, en puisant aux sources que Petit n'avait pas pu consulter et en mettant à profit les travaux de la critique moderne, a-t-il comblé les lacunes et corrigé les erreurs du livre de son devancier?

Nous n'hésitons pas à répondre négativement. M. Van den Es, à Groningue, et ceux de nos compatriotes qui se sont voués à cette œuvre de la reconstruction des lois d'Athènes, ne doivent pas regarder leur tâche comme remplie.

Samuel Petit n'avait fait entrer dans sa collection que 543 textes de lois; M. Télfy en a recueilli 1587. — La différence semble notable et l'auteur la signale avec une certaine complaisance. — Mais, si, au lieu de nous arrêter aux apparences extérieures, nous décomposons avec soin ce chiffre de 1587, nous remarquons d'abord beaucoup de passages qui font double emploi (1345 = 1395; 1370 = 1385; 1431 = 1433; 1521 = 1585; 1560 = 1561, etc.); puis, ce sont de pures définitions (1420, 1522, 1525), des conseils de juristes (1405, 1406, 1409), de simples clauses de contrat, n'ayant aucun caractère de

généralité (1531, 1533, 1534), des inventions de grammairiens ou de rhéteurs (1397, 1398, 1331, 1333, 1357, 1366, 1367). — En continuant ce relevé, que nous limitons à quelques parties du droit privé, on arriverait bientôt à diminuer l'écart à un point tel que l'équilibre se trouverait presque entièrement rétabli. — Il ne faut pas croire d'ailleurs que Samuel Petit ait négligé ces sortes de renseignements; mais, au lieu de les présenter en relief comme des textes législatifs, il les a le plus souvent fondus dans ses commentaires (Ex. : Petit, éd. Wesseling, p. 493 = n^os T. 1452, 1453, 1497; P. p. 495 = n^os T. 1498 et 1543, etc.). — Sur ce premier point donc, la supériorité n'est pas aussi évidente qu'on le croirait à première vue. Nous pourrions même citer quelques textes vraiment législatifs que Petit a indiqués, et que nous avons vainement demandés à M. Télfy.

Après les textes, les commentaires. — Mais M. T. n'a certainement pas voulu qu'une comparaison s'établît entre les notes sommaires qu'il nous offre et les dissertations quelquefois exagérées de son devancier. Le lecteur nous permettra de ne pas insister et de nous borner à un seul exemple. Tout le développement des textes relatifs à la prescription se borne à ces mots : « Ergo de» ceptionibus non favebat jus præscriptionis » (p. 646), qui, pour le dire en passant, nous semblent renfermer une confusion que nous avons reprochée ailleurs à Hermann.

La distinction des époques n'est pas toujours mieux observée que par Petit. L'auteur rapproche, sans que le lecteur soit suffisamment averti, des textes qui n'ont jamais été simultanément appliqués. — Ainsi, dans la section *de animalibus* (1473-1475), sur trois textes, deux de l'aveu de M. T. ne devaient plus être en vigueur au temps de Solon. L'auteur oserait-il affirmer que le troisième, emprunté au traité des lois de Platon, a jamais fait partie du droit positif? Que restera-t-il alors pour les lois de l'époque classique? — Ailleurs, M. T. rapporte, d'après Lysias, la loi de Solon qui avait proclamé la liberté de l'intérêt (1504). Immédiatement après, il place ces mots du Scholiaste de Démosthène : « Il ne » faut pas recevoir de gros intérêts. » Quel rapport y a-t-il entre ces deux textes? L'un est une règle de droit; l'autre n'est qu'un précepte de morale.

Les travaux de la critique moderne ont-ils été toujours mis à contribution? — Nous lisons au n° 1323 : τοὺς γονέας εἶναι κυρίους οὐ μόνον θέσθαι τοὔνομα ἐξ ἀρχῆς, ἀλλὰ καὶ πάλιν ἐξαλεῖψαι, ἐὰν βούλωνται, καὶ ἀποκηρύξαι, et M. T. traduit : « Parentes » habeant auctoritatem non modo imponendi nominis ab initio, sed etiam, si » voluerint, delendi et *abdicandi*. » — Il est à peu près admis par tout le monde qu'il ne s'agit pas dans ce texte de Démosthène (*C. Bœotum de nomine*, § 39, R. 1006), de l'*abdication* de la puissance paternelle, mais bien de la nécessité pour le père qui impose à son fils un nouveau nom, *de donner de la publicité* à ce changement.

Là du moins, Petit avait commis la même faute et M. Télfy n'a eu que le tort de ne pas la rectifier. — Mais, ce qui est plus grave, c'est de tomber dans des erreurs que Petit avait évitées. Le texte suivant d'Isée est reproduit au n° 1583 : Πέντε ἐτῶν δικάσασθαι τοῦ κλήρου, ἐπειδὰν τελευτήσῃ ὁ κληρονόμος (*de Pyrrhi heredi-*

tate, § 58, Didot, p. 257). — Petit traduisait : « Intra quinque a morte *illius*, » *qui hereditatem adierat*, annos hereditatem petito ; » et il était dans le vrai ; tandis que M. Télfy se met en contradiction avec la grammaire et les exemples cités par les orateurs lorsqu'il dit : « Petens hereditatem *alicujus* intra quinquen- » nium *ab ejus excessu* eam petat. »

Nous avons jugé avec sévérité l'œuvre de M. Télfy. Depuis une cinquantaine d'années, il a paru sur le droit attique un assez grand nombre de monographies remarquables, pour que nous ayons le droit de nous montrer exigeants à l'égard des œuvres nouvelles. Ajoutons qu'en apprenant la publication du *Corpus Juris attici*, nous avions espéré que cet ouvrage pourrait servir de base à l'enseignement du droit attique, récemment créé par M. Duruy dans une de nos Facultés, et nous sommes obligés d'abandonner cette espérance. — M. Télfy, préparé par les longues recherches auxquelles il s'est livré, par le dépouillement laborieux de cent vingt-sept écrivains grecs, ne pourrait-il pas reprendre maintenant son œuvre, la ramener à une synthèse méthodique, en corriger les inexactitudes, en combler les lacunes, et offrir ainsi à la jeunesse studieuse un traité élémentaire du droit d'Athènes ?

E. Caillemer.

---

51. — **Grammatica celtica** e monumentis vetustis tam hibernicæ linguæ quam britannicarum dialectorum cambricæ, cornicæ, aremoricæ, comparatis gallicæ priscæ reliquiis construxit J. C. Zeuss, philosophiæ doctor, historiæ professor. Editio altera. Curavit H. Ebel, philosophiæ doctor, Academiæ regiæ hibernicæ socius honorarius. Fasciculus I. Berlin, Weidmann ; Paris, Franck, 1868. Gr. in-8°, 480 p. — Prix : 15 fr.

Bopp a fondé la grammaire comparée des langues indo-européennes, J. Grimm celle des langues germaniques, Zeuss celle des langues celtiques. Tous trois sont morts, tous trois ont laissé des élèves qui ont fait faire des progrès nouveaux aux sciences crées par ces maîtres illustres. Le temps n'est pas loin où les œuvres de ces trois grands hommes n'auront plus d'intérêt que pour l'histoire de la philologie.

Le traducteur français de Bopp, M. M. Bréal, s'est borné à une version aussi fidèle qu'élégante, et aux vues nouvelles qui sont indiquées plutôt qu'exposées dans les remarquables préfaces de chaque volume. M. Ebel, dans le travail dont nous allons rendre compte, a été plus hardi : il a fait au texte de Zeuss tous les changements que lui a semblé exiger la vérité scientifique ; il a même été plus loin : il n'a pas craint de polir de temps en temps les formes un peu rudes du latin écrit par l'immortel créateur de la science des langues celtiques. Voici par exemple la troisième phrase de Zeuss : *Quas sonorum tam origines quam leges evolutionis eruere, stamina et elementa ergo linguæ utriusque, hibernicæ et britannicæ, exponere hujus primi libri argumentum erit.* M. Ebel l'a modifiée ainsi : *Quorum sonorum tam origines quam formationis leges eruere, elementa igitur et quasi stamina linguæ utriusque, hibernicæ et britannicæ exponere propositum nobis est hoc libro primo.* Dans la phrase suivante, parlant de l'écriture des Gaulois, Zeuss avait écrit *literæ*

suivant l'étymologie acceptée de son temps : M. Ebel écrit *litteræ* comme les inscriptions de la bonne époque[1], c'est d'ailleurs l'orthographe nécessaire pour expliquer la prononciation néo-celtique, *llythyren* en gallois, *lizerenn* en breton léonais, et *lier* (pour *liher*) en breton de Vannes, avec une spirante qui nous force à supposer un double *t* primitif. Quatre lignes plus bas il a remplacé les cinq mots *literarum anglo-saxonicarum vel scripturæ anglo-saxonicæ*, par deux mots seulement *litteraturæ anglo-saxonicæ*. Tous les latinistes applaudiront à cette correction : n'est-il pas cependant à craindre qu'elle ne déroute un peu bon nombre de Français, d'Anglais et même d'Allemands, peu au fait du sens classique du mot *litteratura* et qui n'ont jamais vu d'écriture anglo-saxonne? Quoi qu'il en soit, ces exemples montrent déjà avec quelle indépendance M. Ebel a compris son rôle d'éditeur, et ils me semblent la justifier.

Mais les principaux changements faits par le savant philologue ne sont point littéraires. Zeuss paraît avoir été un élève de J. Grimm plutôt que de Bopp. En composant sa *Grammatica celtica* il s'est proposé pour modèle la *Deutsche Grammatik* du premier de ces deux savants, et son travail partage un des défauts de ce grand ouvrage : J. Grimm possédait à fond les langues germaniques; mais touchait-il un sujet qui ne pouvait s'éclairer sans l'aide des autres langues de la famille indo-européenne, l'insuffisance de ses connaissances se manifestait aussitôt. Il y avait dans la science de Zeuss la même lacune; de là l'impossibilité où il a été de remonter aux origines comme l'ont fait plus tard MM. Ebel, Whitley Stokes, Cuno, Lottner, Siegfried, etc., comme M. Pictet l'avait tenté bien avant lui : car les textes nouveaux découverts depuis vingt-cinq ans, principalement par M. Whitley Stokes, quelque précieux qu'ils aient été, — et ce n'est pas nous qui certainement songerons à en diminuer la valeur, — ont moins servi au progrès des études celtiques que les lois générales de la grammaire comparée dont Bopp a été le créateur.

Voici un exemple emprunté à la phonétique.

On sait que dans l'écriture gothique, la voyelle brève *ĕ* n'existe pas[2]: le premier renforcement, le *gouna* de l'*u* (*ô* en sanscrit), au lieu de s'exprimer par *ĕu* comme en grec et probablement aussi dans le latin primitif, se rend par la diphthongue *iu*[3]. Grimm, considérant le gothique comme le type de la phonétique germanique, suppose que le haut-allemand n'a pas possédé l'*ĕ* bref à l'origine : les deux *ĕ*, qu'il distingue dans le haut-allemand le plus ancien, ont dû leur introduction l'un à l'action exercée sur un *ă* primitif par un *i* placé dans la syllabe suivante (*umlaut*), l'autre à une altération de l'*i* (*brechung*). C'est ce dernier *e* (*ë* suivant son système orthographique) qu'il reconnaît dans l'*e* initial de la diphthongue *eu* du haut-allemand : *eu* de *Teutones Teutoburgium*, qu'on trouve dans Tacite, doit s'expliquer par un primitif *iu* que nous fournit Ulphilas, trois

1. Corssen, *Krit. Beitræge zur lateinischen Formenlehre*, p. 19.
2. Nous n'examinerons pas ici la question de savoir si les deux lettres *ai* remplaçant un *i* quand un *r* ou un *h* suit représentaient non une diphthongue, mais un son vocalique simple, analogue à un des sons de notre *e* bref. Cette question est en dehors de notre sujet.
3. Schleicher, *Compendium der vergleichender Grammatik*, p. 68, 92, 154.

siècles après, dans le thème *thiuda* et dans ses dérivés[1]. Je n'ai pas à m'occuper ici de discuter ce que ce système peut avoir de hasardé; mais, chose singulière, Zeuss, dans sa première édition, p. 41, a prétendu appliquer cette théorie à la langue de nos aïeux. L'alphabet d'Ulphilas n'a pas d'*ĕ* bref; mais Zeuss avait lui-même, p. 11 de son savant ouvrage, réuni quatorze mots gaulois qui contiennent chacun soit un, soit deux *ĕ* brefs; n'importe : le disciple de Grimm nous donne, p. 41, 42, 126, *iu* pour la diphthongue primitive. Il commence ainsi p. 41: IU *gallica*. M. Ebel a corrigé: EU *gallica*. La forme primitive du *gouna* de l'*u* est *au;* il est élémentaire qu'*eu* est plus près d'*au*, par conséquent plus ancien que *iu :* et la grande majorité des textes gaulois donne *eu*, non *iu*. Les textes où l'on trouve *iu* sont même moins nombreux que ne le dit Zeuss. Dans le nom propre *Iolus*, l'*i* initial est probablement une consonne; il en est de même dans le nom de montagne *Iura*, que du reste le regrettable savant avait cité en ajoutant l'expression d'un doute : *forsan*. Quant aux deux exemples de la diphthongue *iu* qu'il croyait avoir découvert dans l'ancien irlandais, ils étaient imaginaires. On ne peut concevoir surtout qu'il ait cru voir une diphthongue dans l'adjectif *biu* (vivus). Il n'avait pas compris que dans ce mot le *b*, comme dans le grec βίος, remplace le *g* du primitif *givas*, en sanscrit *g'ivas*, identique au latin [*g*]*vivus*, et au gothique *qvius*[2], et que l'*u* de l'irlandais *biu*, comme celui du gothique *qvius*, tient lieu du *v* que le grec βίος a complétement perdu, que le sanscrit et le latin ont conservé[3]. Ce sont là aujourd'hui des notions élémentaires et que possède tout débutant dans l'étude de la grammaire comparée[4]. Elles manquaient à Zeuss, ou n'étaient point présentes à son esprit quand il a écrit le passage que nous critiquons. M. Ebel les a fait pénétrer dans son édition de la *Grammatica celtica*.

De cet exemple fourni par la phonétique, je passe à la déclinaison. Dans la grammaire de Grimm, cette partie est purement un inventaire des formes du langage aux différentes périodes de l'histoire des peuples germaniques. Le savant auteur ne cherche pas à pénétrer les obscurités de la période anté-historique, il n'explique rien. Zeuss n'explique rien non plus. Je vais peut-être trop loin : il a distingué dans l'ancien irlandais une déclinaison vocalique correspondant à la déclinaison forte de Grimm : — il l'appelle *ordo prior;* — et une déclinaison consonantique, correspondant à la déclinaison faible du père de la grammaire allemande, il l'appelle *ordo posterior*. Il était réservé aux successeurs de Zeuss de compléter son œuvre, de découvrir par exemple sous les formes altérées du vieil irlandais la voyelle finale qui forme le caractère commun des thèmes dont la déclinaison se fait conformément à chacun des paradigmes réunis par Zeuss dans sa déclinaison vocalique. C'est ainsi qu'on a reconnu dans la déclinaison irlandaise les thèmes en *a*, en *i* et en *u* du sanscrit, les thèmes en *a*, en *i* et en *u* du gothique : on a déterminé d'une manière rigoureusement certaine dans plusieurs

1. *Deutsche Grammatik*, t. I (3e édition), p. 74-77, 108, 111.
2. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 2e édition, p. 418; cf. *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 54.
3. *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 55-56.
4. Schleicher, *Compendium*, p. 211, 243, 329.

cas, avec grande probabilité dans d'autres, les formes les plus anciennes de la déclinaison irlandaise; puis, étudiant les inscriptions gauloises, on a constaté que nos aïeux déclinaient à peu près comme les Irlandais de l'époque primitive : il y avait cependant quelques différences : ainsi tandis que les Irlandais faisaient en *as* le génitif singulier de la déclinaison consonantique (la 3e déclinaison latine), nos pères le faisaient en *os* : la première prononciation est celle du sanscrit, la seconde celle du grec : en latin la voyelle de cette désinence a fléchi en *i* : *nominis*. M. Ebel a consigné ces précieux résultats dans son édition de la *Grammatica celtica*.

Remonter jusqu'à l'origine n'est pas le but unique que l'on puisse se proposer dans l'étude des langues celtiques : il est aussi fort curieux de voir d'après quelles lois les langues se transforment. De récents travaux ont mis en lumière l'étroite parenté qui unissait le latin et la langue celtique primitive. L'histoire comparée des langues néo-latines et des langues néo-celtiques peut donner lieu à des rapprochements pleins d'intérêt. Zeuss n'avait pas négligé cette face de son sujet; mais il s'en était occupé plus d'une fois avec moins de succès que de bonne volonté. M. Ebel a souvent compris ce qui, à ce point de vue, manquait à son savant prédécesseur; mais nous aurions désiré qu'il portât à la plaie une main plus ferme et plus hardie.

Ainsi, voulant expliquer la diphthongaison de l'*i* bref dans le breton armoricain *feiz*, « foi, » *Breiz*, « Bretagne, » *heizes*, « cerfs » (pour *hides*), Zeuss avait cité non-seulement les mots français « foi, » « Loire, » mais « croire » et « toise » (p. 105 de la 1re édition; 89, 90 de la 2e). Les deux premiers exemples sont excellents. Le son régulier en français de l'*i* bref latin accentué est « oi, » diphthongue analogue à l'*ei* breton; seulement pour compléter la comparaison il faudrait observer que dans le dialecte normand « oi » se remplace par « ei », *fei* au lieu de « foi, » *quei* au lieu de quoi (*quid*), *beivre* au lieu de « boire » (*bibere*), *veie* au lieu de « voie » (*via*)[1]. Les deux autres exemples donnés par Zeuss ne valent rien; il tire « toise » du bas-latin *tisa*. M. Ebel a intercalé dans le texte primitif les mots *quodammodo...*, *etsi a pristina forma* TENSA, TENSIA *profectum;* il connaît donc quelle erreur a commise son devancier. Pourquoi n'a-t-il pas retranché ce passage malencontreux? Il aurait dû traiter de même l'exemple « croire » de *credere*. Dans ce dernier mot la voyelle primitive est un *e* long; dans « toise » la voyelle primitive est, comme dans « mois » de *mensis*, un *e* en position qui après la chute de l'*n* a été traité comme un *e* long, tandis que, dans les mots bretons dont il s'agit, la lettre primitive est un *i* bref. C'était le cas de citer ces exemples dans la partie consacrée à l'étude de l'*e* long et de mettre ces mots en regard de *ploe* = PLÊB, de *coar* = CÊRA, de *cloarec* = CLÊRICUS (p. 98).

Cette critique concerne le vocalisme; en voici une autre que nous suggère la seconde partie de la phonétique.

Un phénomène curieux dans le consonatisme du rameau breton insulaire ou

---

1. Voir le glossaire mis par M. F. Michel à la fin du troisième volume de son édition de la *Chronique des ducs de Normandie*, par Benoît.

continental, c'est l'aspiration des ténues en position : il n'y a rien de pareil en français ; nous disons « chat » et non *caz*, de *cattus*, « corps » et non *corf*, de *corpus*, « fruit » et non *frouez*, de *fructus*. Zeuss a cru pouvoir comparer à la gutturale spirante *c'h*, qui se produit en breton armoricain dans cette circonstance, le *ch* français issu d'un *c* latin dans « cloche, » « roche, » « bouche » (*Grammatica celtica*, 1re édition, p. 182-183). M. Ebel a adouci les termes de la phrase primitive ; au lieu de : *qua eadem via ortas videmus formas*, etc., on lit aujourd'hui : *conferri quodam modo potest* (p. 158), il a même ajouté ces mots : *quamquam ne hoc quidem neglegendum est, quod simplex* C *eadem mutatione soni tangitur ante a primitivam positum :* chien (*canis*), chose (*causa*), cher (*carus*), etc. (p. 159); c'est la règle donnée par Diez. Ici encore une suppression ne valait-elle pas mieux que ces correctifs ?

Mais ces observations portent sur des accessoires. Les remarques suivantes sont moins une critique que la constatation des limites dans lesquelles s'est renfermé le savant auteur. A l'exemple de Zeuss, le seul des dialectes armoricains que mentionne M. Ebel, celui qu'il appelle *hodierna lingua*, est le dialecte de Léon. Il ne nous dit pas (p. 299) qu'au superlatif le dialecte de Vannes conserve une nasale finale que les trois autres dialectes ont perdue ; mais cette nasale s'explique par le vieux cambrien *hinham*, superlatif de *hen* (p. 298). Il ne nous dit pas (p. 385-386) que le pronom possessif absolu de la seconde personne du pluriel est dans le dialecte de Vannes *hous* devant les voyelles, il se borne à nous apprendre que dans la vie de sainte Nonne on trouve *hoz*, aujourd'hui, c'est-à-dire dans le dialecte de Léon, *hoc'h*, *ho ;* mais il a reconnu (p. 158) qu'ici le *z* et le *c'h* remplacent un *s* primitif. Zeuss ne l'avait pas deviné. Par cette découverte M. Ebel nous fait connaître la valeur archaïque de la forme vannetaise, dont l'*s* nous conserve intacte la lettre initiale primitive du pronom de la seconde personne du pluriel dans les langues celtiques (p. 124, 380) *svi*[1]. Je regrette cependant qu'il ait complétement négligé ce dialecte, dont le vocabulaire a été donné en grande partie par Le Gonidec. Il n'aurait pas été sans intérêt par exemple de nous faire observer, p. 89, que dans un grand nombre de cas ce dialecte a conservé l'*i* primitif quand les autres le perdaient. On sait que l'*i* bref français en position devient *é : sec, verge, cep, crête, cercle*, en donnent la preuve. Un phénomène analogue se produit en breton armoricain, mais moins souvent dans le dialecte de Vannes que dans les trois autres. Les Vannetais disent : *Huizenn*, *huis*, « sueur, » en léonnais *c'houezen*, *c'houez*, en moyen cambrien *chwys* pour SVID ; *lis*, « cour, » en léonnais *lez*, en vieil armoricain *lis* ; *inizen*, « île » en léonnais *enezen*, en vieil irlandais *inis*.

Toutefois on ne peut exiger que la grammaire comparée des langues néo-celtiques pénètre dans tous les détails et nous donne la grammaire spéciale des dialectes de second ordre. L'important est qu'elle nous fournisse le moyen de les étudier avec fruit.

La nouvelle édition de la *Grammatica celtica* de Zeuss nous semble donc ap-

1. Voir à ce sujet un mémoire de M. Cuno, *Beiträge z. vergleichenden Sprachforschung*, IV.

pelée à rendre grand service en France si elle y est lue. L'auteur a dépouillé avec soin les deux seuls documents écrits en moyen armoricain qui aient été publiés depuis 1853, le *Grand mystère de Jésus*, édité par M. de la Villemarqué, le *Catholicon*, par M. Le Men. Il mériterait de voir son travail se répandre un peu chez nous. Je sais qu'il existe en Bretagne un exemplaire de la première édition de la *Grammatica celtica*. Y en a-t-il plus d'un?

Quoi qu'il en soit, félicitons M. Ebel des efforts qu'il a faits pour répondre aux espérances données aux amis des études celtiques par ses précédents travaux. Après avoir consacré tant de veilles à la nouvelle rédaction, il me semble avoir apporté à la correction des épreuves toute l'attention désirable. Je n'ai remarqué qu'une faute d'impression un peu importante : p. 9, ligne 25 : *a* pour *e*. Il s'agit de la règle irlandaise qui veut une voyelle mince avec une voyelle mince et une large avec une large. Les minces sont celles qui dans les langues romanes exercent sur le *c* latin antécédent une influence si curieuse, *i* et *e*; les larges sont les trois autres *a*, *o*, *u* : au lieu d'*i* et *e* M. Ebel a laissé passer *i* et *a*. Cette coquille n'est pas relevée à l'*errata* provisoire, il pourra la placer dans l'*errata* définitif.

Le plaisir que m'a procuré la lecture de son intéressante publication est mêlé de tristesse. Quel est l'ouvrage récent qui ait jeté plus de lumière sur nos origines que la *Grammatica celtica* de Zeuss? Zeuss était un étranger, et il est mort sans que la France eût rien fait pour lui. Voici un nouveau pas dans la voie que le regrettable celtiste avait ouverte. L'auteur de ce progrès n'est professeur ni au Collége de France, ni même dans une de nos facultés de province. Régent de troisième dans un petit collége du royaume de Prusse, au milieu des courts loisirs que lui laissent ses modestes fonctions, il a trouvé le temps de faire des recherches qui éclairent un des coins les plus obscurs de notre primitive histoire; c'est du grand duché de Posen « aujourd'hui que nous vient la lumière. » Il ne faut pas pousser le patriotisme trop loin. Cependant en terminant cet article je ne puis m'empêcher de m'écrier : Pourquoi M. Ebel n'est-il pas français?

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

52. — **Sebastiani Franci de Pythagora ejusque symbolis disputatio**, commentario illustrata a Friderico LATENDORF. Berlin, Calvary, 1869. In-4°, vj-26 pages.

M. Latendorf a extrait d'un ouvrage très-rare de Séb. Franck (historien et moraliste *paradoxal* bien connu de la première moitié du XVIe siècle), intitulé les *Sept Sages célèbres en Grèce*, la vie de Pythagore et ses apophthegmes, traduits et expliqués. M. L. a ajouté à ces trois pages un commentaire qui contient quelques renseignements intéressants soit pour la vie de Franck, soit pour la bibliographie de son temps. Parmi ces derniers je relève le fait que la première édition, donnée par Érasme, des *sentences* de Publius Syrus, jointes aux apophthegmes des sept sages et aux *distiques* de Caton, parut à Londres en 1514, et non en 1515 comme on l'a toujours dit jusqu'ici.

53. — **Lettres de madame de Villars à madame de Coulanges** (1679-1681). Nouvelle édition avec introduction et notes par Alfred DE COURTOIS. Paris, Henri Plon, 1868. 1 vol. in-8° cavalier glacé de 346 p. — Prix : 8 fr.

M. de Courtois a très-heureusement emprunté à Saint-Simon (additions au *Journal de Dangeau*, t. VI, p. 313) l'épigraphe de son livre : « Madame de Villars » mérite bien qu'on la fasse connoitre. » L'engagement qu'il avait pris, en adoptant une telle épigraphe, il l'a tenu, et tous ceux qui liront cette édition des *Lettres de Mme de Villars* connaîtront à merveille la digne amie de Mme de Sévigné.

Le volume de M. de C. se compose d'un *Avertissement* (p. 1-3), d'une *Note bibliographique des principaux ouvrages consultés ou cités* (p. 5-6), d'une *Introduction* très-étendue (p. 7-81), de trente-sept lettres écrites de Madrid par la marquise de Villars du 2 novembre 1679 au 15 mai 1681 (p. 83-174), de notes très-abondantes, les unes qui se rattachent à l'Introduction (p. 177-201), les autres qui se rattachent aux lettres (p. 203-324), d'un *Appendice* où l'on trouve : une lettre de Mme de Villars à Mme Sévigné (de Paris, 25 août 1673), cinq lettres tirées de la section des manuscrits de la bibliothèque royale de Madrid, écrites, en juillet et août 1679, au duc de Villahermosa et au sujet du mariage de Mademoiselle avec le roi Catholique, par Louis XIV, Marie-Thérèse, Monsieur, Madame et Mademoiselle, une lettre inédite de Mme de Villars, adressée, suivant une vraisemblable conjecture de l'éditeur, à M. de Pomponne et provenant de la collection de M. Feuillet de Conches, un billet de Mme de Coulanges provenant de la même collection; enfin d'une *Table alphabétique et analytique des noms et des principales matières contenus dans les lettres de Mme de Villars* (p. 343-346).

Dans l'*Avertissement*, M. de C. rappelle que le marquis de Villars, le père du héros de Denain, étant allé en Espagne, en qualité d'ambassadeur lors du premier mariage du roi Charles II, Mme de Villars (Marie de Bellefonds) vint rejoindre son mari à Madrid en octobre 1679, et que, pendant un séjour de dix-huit mois, elle adressa à Mme de Coulanges de nombreuses et charmantes lettres, dont trente-sept seulement ont été conservées, et ont été ainsi jugées par le chevalier de Perrin, leur premier éditeur : « Elles sont non-seulement très-agréables à » lire, mais encore très-curieuses, soit par les anecdotes qu'on y trouve au sujet » du mariage de Charles II avec Marie-Louise d'Orléans, fille de Philippe » d'Orléans, frère de Louis XIV, soit par le tableau que Mme de Villars y fait » des mœurs du pays et des usages de la cour d'Espagne. » Mme de Sévigné, remarque encore M. de C., les avait par avance accréditées auprès des gens de goût : « Mme de Villars, annonce-t-elle à sa fille (lettre du 28 février 1680), » mande mille choses agréables à Mme de Coulanges, chez qui on vient apprendre » les nouvelles. Ce sont des relations qui font la joie de beaucoup de personnes. » M. de C. cite ensuite un fragment du t. II des *Nouveaux lundis*, où M. Sainte-Beuve, qui aura donné, avec tant de bons exemples, tant de bons conseils, tant de bons *coups de cloche*, où M. Sainte-Beuve, dis-je, après avoir beaucoup loué les lettres de Mme de Villars, exprimait le vœu que l'on en préparât soigneusement, délicatement, une nouvelle édition, à laquelle on joindrait quelques extraits choisis

de la relation de l'ambassade du marquis de Villars rédigée par lui-même, publiée à Paris en 1733 et republiée à Londres (comme inédite) en 1861. C'est le volume réclamé par M. Sainte-Beuve que M. de C. a voulu faire et qu'il a si bien fait.

L'introduction est pleine de détails puisés aux bonnes sources sur le marquis et sur la marquise de Villars. M. de C. s'est surtout servi des *Mémoires* de Saint-Simon, de Dangeau, de Cosnac, de Bussy-Rabutin, des *Lettres* de Mme de Sévigné, des ouvrages sur l'Espagne de Mme d'Aunoy, de la *Gazette de Madrid* et de plusieurs documents inédits de nos archives des affaires étrangères qui lui ont été communiqués par M. Mignet. Je ne crois pas que l'on puisse ajouter grand' chose à la double notice consacrée par M. de C. au père et à la mère du maréchal de Villars. Je ne crois pas non plus que l'on puisse y relever la plus légère erreur. Sur un seul point je ne donnerai pas raison à M. de C. C'est quand il dit (p. 79) : « M. de Perrin avait recueilli les précieuses épaves et allait les offrir » au public, lorsque la mort le surprit en 1754[1]. Cinq ans après, ces lettres » furent imprimées sur le manuscrit préparé par ses soins et que l'on trouva » parmi ses autres papiers. Elles semblent présenter toute garantie d'une exacte » copie des originaux, et l'on peut croire que, bien conseillé cette fois, M. de » Perrin a dispensé les lettres de Mme de Villars des atténuations, des suppres- » sions, et surtout des corrections de style qu'il infligea à celles de Mme de Sé- » vigné. » M. de C. juge ici trop favorablement le maladroit arrangeur de quelques-unes des plus ravissantes pages de notre littérature. Perrin a dû mourir dans l'impénitence finale! Un homme qui avait si cruellement profané des lettres comme celles de Mme de Sévigné n'a pas dû respecter davantage les lettres de Mme de Villars. Qui a triché, trichera. Malheureusement on n'a retrouvé, malgré les plus persévérantes recherches, aucun des originaux des lettres mises au jour par Perrin, et le doute reste permis.

Quoiqu'il en soit, M. de C. a très-attentivement revu le texte, rectifié quelques erreurs de copiste et rétabli l'orthographe des noms propres étrangers. En l'absence probablement définitive des autographes de la spirituelle correspondante de Mme de Coulanges, son édition est aussi bonne que possible.

Les précédentes (1759, 1760, 1762, 1806, 1823) étaient presque entièrement dépourvues de notes. Celle-ci, dira-t-on sans doute, observe M. de C. (p. 81), en est bien prodigue. Il ajoute, plaidant les circonstances atténuantes : « se tenant à la fin du livre, elles ne viendront que du consentement du lecteur » rompre son tête à tête avec Mme de Villars. » Je ne saurais blâmer, quant à moi, M. de C. d'avoir ainsi multiplié ses notes. Si toutes ne sont pas intéressantes, il n'en est aucune qui soit absolument inutile. Quelques-unes même ont

---

1. Il semble qu'une fatalité poursuit les éditeurs des riantes lettres de Mme de Villars. Pas plus que le chevalier de Perrin, M. de Courtois n'a pu jouir du succès de son travail. Du moins, le bourreau de Mme de Sévigné avait atteint l'âge de 72 ans, tandis que la mort de M. de Courtois a été bien prématurée!

une assez grande importance, par exemple celle qui éclaircit (p. 204-210) la question des causes de la mort de ce don Juan que l'on a prétendu avoir été empoisonné par la reine-mère et le cardinal Nithard : M. de C., pour prouver que le prince mourut simplement de maladie, cite *in extenso* une relation inédite d'un des médecins qui le soignèrent, relation qui lui a été communiquée par don F. Sancho Rayon, l'un des deux savants auteurs de l'*Ensayo de una bibliotheca española de libros raros y curiosos*. De toutes ces notes, je ne voudrais retrancher que deux lignes, une ligne de la p. 305 où l'on voit Élisabeth de Valois mourant « empoisonnée, dit-on, par ordre du roi, » ce qui n'était pas soutenable (consulter de Thou, Ferreras, Strada), même avant les explications décisives du marquis du Prat (*Histoire d'Élisabeth de Valois*, 1859, p. 356-372), et une ligne de la p. 306 (note I) où le titre d'*excellent* a été trop libéralement accordé à un livre qui est à peine passable.

T. DE L.

---

54. — **Geschichte der Æsthetik in Deutschland**, von Hermann LOTZE. München, Cotta, 1868. In-8, 675 p. — Prix : 11 fr. 25.

L'histoire de l'esthétique en Allemagne, publiée par M. Lotze, forme le septième volume d'une œuvre collective entreprise avec l'appui du feu roi de Bavière, Maximilien II, sous le titre d'*Histoire des sciences dans l'Allemagne moderne*. Il y a deux objections graves à faire au plan même de cette collection, comme au plan tout semblable des rapports publiés chez nous à l'occasion de l'exposition universelle. D'abord il est impossible de retracer exactement l'histoire d'une science quelconque dans l'une des contrées de l'Europe moderne, sans tenir compte de ce qui s'est fait dans les autres pays. Il y a eu et il y a encore un échange si continuel d'idées entre l'Angleterre, la France et l'Allemagne, que l'histoire intellectuelle de l'un quelconque de ces pays ne peut être entièrement séparée de celle des autres sans dommage pour la vérité. Pour en prendre un exemple dans l'esthétique elle-même, l'influence des théories de nos esthéticiens français du XVIIIe siècle et en particulier de Diderot, sur les critiques allemands de la fin du XVIIIe siècle, est incontestable, et si on n'en tient pas compte, l'histoire de l'esthétique allemande reste très-incomplète. En second lieu, en se cantonnant exclusivement dans un pays on est infailliblement condamné à attacher de l'importance à des travaux de peu de valeur et qui n'ajoutent rien de considérable à la science, tandis qu'on passe sous silence des œuvres plus importantes, uniquement parce qu'elles ont été publiées à l'étranger. Cette seconde objection ne touche pas en particulier l'histoire de l'esthétique, qui a été beaucoup plus cultivée en Allemagne depuis le commencement de ce siècle, qu'en aucun autre pays de l'Europe. Cependant les discussions dont la poésie et en particulier l'art dramatique a été l'objet chez nous à l'époque de la Restauration, me paraissent plus importantes que ce qui a été publié en Allemagne sur le même sujet depuis la dramaturgie de Lessing.

Au reste M. Lotze, qui est un des philosophes les plus distingués de l'Allemagne contemporaine, a conçu cette histoire de l'esthétique en philosophe : il s'est attaché uniquement aux idées, à les exposer et à les discuter ; il a supprimé tous les faits (à peine y a-t-il çà et là quelques dates), il n'a rien dit des circonstances où se sont produites les différentes théories dont il parle. Ces circonstances ne sont pourtant pas indifférentes pour entrer dans l'intelligence des théories elles-mêmes qui sont toujours tirées des faits particuliers avec lesquels les auteurs des théories sont familiers. L'esthétique d'un pays réflète toujours l'art de ce pays. Quelle que soit l'étendue des connaissances littéraires qu'on possède, on ne sent bien et par conséquent on ne comprend bien que la littérature de son pays. Lessing connaissait assurément notre littérature ; mais il est évident qu'il ne la sentait et ne la comprenait que fort imparfaitement, et ses jugements s'en ressentent. Ce qu'il dit de Lafontaine en particulier dans son essai sur la fable est monstrueux, du moins pour un Français.

Cependant M. L. me paraît avoir fort bien exécuté ce qu'il a voulu faire. La disposition de l'ouvrage me semble claire et naturelle. Dans le premier livre l'auteur expose et discute les théories générales du beau proposées par Baumgarten, Winckelmann, Lesssing, Kant, Herder, Schiller, Schelling, Solger, Schleiermacher, Krause, Schopenhauer, Hegel, Weisse, Vischer, Herbart. Dans le second livre il traite des éléments constitutifs du beau considérés dans la sensation (accords musicaux, harmonie des couleurs), la perception (métrique, symétrie, etc.), la réflexion (le sublime, le laid, le ridicule), les dispositions de l'imagination (le naïf, le sentimental, l'ironie, l'humeur), l'idéal, le génie et le talent. Dans le troisième et dernier livre il traite de la théorie des différents arts, musique, architecture, sculpture, peinture, poésie.

L'exposition des doctrines met en relief tous leurs traits essentiels ; et la discussion en est très-juste et très-pénétrante. Elle n'est pas toujours très-claire, faute d'exemples ; mais M. L. semble avoir le particulier en horreur. Il supprime trop souvent les faits dont il a tiré ses considérations générales et sans lesquels on ne peut bien comprendre sa pensée : je citerai comme exemple ce qu'il dit (p. 301-302) du plaisir que procure la mesure des vers.

A parler franchement, l'impression générale que l'on conserve de l'esthétique allemande n'est pas très-favorable. L'importance de cette partie de la littérature allemande contemporaine ne me paraît pas proportionnée à sa fécondité. En général les esthéticiens allemands n'ont pas une manière assez simple, assez naïve de prendre les œuvres d'art. Les ouvrages d'esthétique de Schiller sont de la métaphysique la plus quintessenciée et, à mon avis, la moins appropriée au genre des choses qu'elle prétend analyser. Il en est de même de la dissertation de G. de Humboldt sur *Hermann et Dorothée*. En somme l'esthétique allemande ne me paraît avoir produit qu'un petit nombre d'ouvrages d'un mérite durable, parmi lesquels il faudra compter l'histoire de l'esthétique de M. Lotze.

Charles THUROT.

VARIÉTÉS.

Mémoires de la Société de linguistique de Paris. T. Ier. Fasc. 2. Paris, Franck, 1869. Gr. in-8°, xij-96 p. — Prix : 4 fr.

Le second fascicule des *Mémoires de la Société de linguistique,* ne le cède pas en intérêt au premier. Il s'ouvre par un travail aussi original qu'important de M. Ernest Renan, *Sur les formes du verbe sémitique* (p. 97-110); voici la conclusion du savant auteur : « Le système des formes dans les langues sémitiques » était fixé dans ses derniers détails avant la séparation de l'hébreu, de l'arabe, » de l'éthiopien, du syriaque, de l'assyrien, c'est-à-dire à une époque qui » remonte sûrement à bien des milliers d'années. Depuis, ce système n'a fait que » s'appauvrir. » — Dans ses *Observations sur la signification des radicaux temporels en grec,* M. Charles Thurot (p. 111-125) soutient, contre M. G. Curtius, et en s'appuyant sur de très-nombreux exemples empruntés aux écrivains attiques, que « les radicaux temporels n'expriment pas par eux-mêmes les phases de » l'accomplissement de l'action, et qu'ils signifient seulement simultanéité, anté- » riorité, postériorité ralativement à un temps déterminé, ou ce qui résulte d'un « acte antérieurement accompli. » — M. Louis Gaussin, dans *Un mot sur le rhotacisme en latin* (p. 126-133), s'efforce, par des observations fines, de préciser mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, le caractère, l'époque et les conséquences de cette tendance bien connue de la langue latine à changer en *r* l'*s* entre deux voyelles. — M. Ebel a soutenu que le futur auxiliaire du breton armoricain ne présentait aucun caractère d'antiquité. M. d'Arbois de Jubainville, dans une savante *Étude* sur ce temps (p. 134-144), contredit formellement les trois propositions sur lesquelles se fonde le celtiste allemand, et arrive au contraire à conclure que le futur auxiliaire breton, comme le même temps irlandais, « est anté- » rieur à l'époque où les deux rameaux, si différents aujourd'hui, des langues » celtiques, se sont séparés du tronc commun (cf. *Rev. crit.*, 1867, art. 139). » — M. Paul Meyer, dans un fragment de *Phonétique provençale* (p. 145-161), montre que l'*o* du provençal ancien devait, sous une même notation, comprendre deux sons distincts, puisqu'il s'est divisé en provençal moderne en deux sons, *o* et *ou*, qui correspondent aux deux sources latines de l'ancien *o* provençal. — En étudiant *les doublets latins* (p. 162-170), M. Bréal a voulu, non donner une liste complète de ces doubles formes, mais expliquer les différentes causes (*cause phonétique, cause grammaticale, emprunts*) qui leur ont donné naissance. — Dans son intéressant travail sur *la Déformation dans les noms propres* (p. 171-188), M. Mowat a mis en lumière et illustré par des exemples empruntés surtout au français, « la corrélation étroite qui existe entre le système d'accentuation d'une » langue et le procédé qu'elle emploie pour mutiler les noms propres. — Enfin M. G. Paris se décide (p. 189-192) entre les deux étymologies proposées par Diez pour le v. fr. *giens*, prov. *ges*, catal. *gins*, pour celle du lat. *genus*, qui convient mieux que *gentium* au sens et à la forme. — La Société a actuellement pour président M. Fréd. Baudry, pour secrétaire M. Bréal.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

contiennent plusieurs morceaux de poésie populaire dont quelques-uns paraissent bien authentiques.

Onzième année (Bulletin de 1867), 1re livraison (132 p.). 1868. — P. 1-43. Statuts, liste des membres, poésies wallones. — P. 45-132. J.-J. MATHELOT, *Vocabulaire de l'artisan maçon*, précédé d'un rapport concluant à son impression.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Bergmann (F. G.). La Priamèle dans les différentes littératures anciennes et modernes. In-8°, 37 p. Strasbourg.

Brett (W. H.). The indian tribes of Guinea, their condition and habits, with researches into their past history, superstitions, legends, antiquities, languages, etc. In-8°, 510 p. cart. London (Bell and D.). 22 fr. 50

Brunet (G.). Études sur la reliure des livres et sur les collections de quelques bibliophiles célèbres. In-8°, 54 p. Bordeaux (imp. Gounouilhou).

Chevalier (C. U. J.). Notice sur un cartulaire inédit de la ville de Grenoble. In-8°, 19 p. Grenoble (imp. Prudhomme).

Chevrier (E.). Le protestantisme dans le Mâconnais et la Bresse aux XVI° et XVII° siècles. François Bonivard, sa vie et ses écrits. In-8°, 111 p. Macon (imp. Protat).

Clavel (V.). Arnauld de Brescia et les Romains du XII° siècle. Avec une carte de Rome. In-8°, ix-428 p. Paris (libr. Hachette et C°). 7 fr.

Conquête (la) de Jérusalem, faisant suite à la chanson d'Antioche, composée par le pélerin Richard et renouvelée par Gramder de Douai au XIII° siècle, publiée par C. Hippeau. In-8°, xlviij-356 pages. Paris (lib. Aubry).

Courajod (L.). Recherches sur l'histoire de l'industrie dans la vallée du Surmelin. In-8°, 136 p. Paris (lib. Aubry).

Dehaisnes (C.). Notice sur la bibliothèque publique de Douai. In-8°, 64 p. Douai (imp. Dechriste).

Dilke (C. W.). Greater Britain. A record of travel in english-speaking countries during 1866 and 1867. 2 vol. with maps and illustrations. In-8°, 830 p. cart. London (Macmillan). 35 fr.

Dubois (A). Entrées royales et princières dans Amiens pendant les XV° et XVI° siècles, augmentées de quelques faits inédits relatifs à l'histoire de cette ville. In-8°, 80 p. Amiens (imp. Lambert-Caron).

Ferry (H. de). Les gisements archéologiques des bords de la Saône. Gr. in-8°, 16 p. Macon (imp. Protat).

Histoire littéraire de la France, par les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Nouvelle édition conforme à la précédente et revue par M. P. Paris. T. 9. In-4°, xxxij-696 pages. Paris (lib. Palmé).

Lacroix (P.). Les arts au moyen-âge et à l'époque de la renaissance. Ouvrage illustré de 17 pl. chromolith. exécutées par F. Kellerhoven et de 400 grav. sur bois. Gr. in-8°, iv-534 p. Paris (lib. F. Didot frères, fils et C°). 25 fr.

Landseer (E.). Early Works. A brief sketch of the life of the artist. Illustr. by Photographs of tirteen of his most popular works with a complete list of his exhibited pictures. In-4°, 88 p. cart. London (Bell and D.). 39 fr. 50

Le Camus (Mgr). Catalogue des Évêques de Grenoble. Publié et annoté par l'abbé C. U. J. Chevalier. In-8°, 24 p. Grenoble (imp. Prudhomme).

Lefils (F.). Géographie historique et populaire des communes de l'arrondissement d'Abbeville. In-8°, xiij-427 p. Abbeville (lib. Gamain).

Leopold. Memoirs of Leopold I, king of the Belgians, from unpublished docu-

ments by Th. Juste. Authorised translation by Robert Black. 2 vol. in-8°, 710 p. cart. London (Low). 35 fr.

Manndeville (J.). The Voiage and Travaile of Manndeville. New edit. by J. O. Hulland. In-8° cart. London (Ellis). 13 fr. 25

Monkhouse (W. C.). Masterpieces of english art, with sketches of some of the most celebrated of the deceased painters of the english school, from the time of Hogarth to the present day. Illustrated with 26 photographs. In-4°, 170 p. cart. London (Bell and D.). 52 fr. 50

Paravey (de). Dissertation sur le nom antique et hiéroglyphique de la Judée, traditions conservées en Chine sur l'ancien pays de Ta-tsin qui fut celui des céréales et de la croix. In-8°, 16 p. Lons-le-Saulnier (imp. Lançon et fils).

Paris (A. J.). Louis XI et la ville d'Arras (1477-1483). Étude historique. In-8°, 47 p. Arras (imp. Rousseau-Leroy).

Pucci (A). Canzone ai Lucchesi non mai stampata. In-8°, 24 p. Lucca (tip. Canovetti).

Robiou (F.). Une polémique bretonne sur les émigrés du VI° siècle. In-8°, 21 p. Paris (lib. Douniol).

Rosny (L. de). Variétés orientales, historiques, géographiques, scientifiques, biographiques et littéraires. In-8°, viij-360 p. et 7 pl. Paris (lib. Maisonneuve et C°). 10 fr.

Rouvier (C.). Histoire des marins français sous la république, de 1789 à 1803. In-8°, viij-560 pages. Paris (lib. A. Bertrand). 7 fr. 50

Sardi (A.). Viaggio e feste eseguite in Ferrara per Lucrezia de' Medici, venuta sposa al duca Alfonso II d'Este. In-8°, 20 p. Ferrara (tip. Bresciani).

Sharpe (S.). History of the hebrew Nation and its Literature. In-8° cart., 256 p. London (J. R. Smith). 6 fr. 25

Stanley (A. P.). Historical memorials of Canterbury. 5th edit. Petit in-8° cart. London (Murray). 9 fr. 40

Schwegler (A.). Supplementary notes to Handbook of Philosophy, translated and annotated by J. H. Stirling. In-12, 86 p. br. Edinburgh (Edmonston and D.). 1 fr. 25

Spenser Book of the faery Queene. Edited by G. W. Kitchin. 2d. edit. In-12, 282 p. cart. London (Macmillan). 3 fr. 25

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. de ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (xe et xvie siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 13 Quatrième année 27 Mars 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

DE NADAILLAC De l'ancienneté de l'homme. Br. in-8°. 2 fr.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tome premier. 2e fascicule. Gr. in-8°. 4 fr.

Contenu. I. Membres nouveaux admis depuis le 1er janvier 1868 jusqu'au 1er janvier 1869; lectures faites à la Société; ouvrages offerts; extraits des procès-verbaux. — II. *E. Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — III. *C. Thurot*, Observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — IV. *L. Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — V. *D'Arbois de Jubainville*, Étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — VI. *P. Meyer*, phonétique provençale, O. — VII. *M. Bréal*, les doublets latins. — VIII. *R. Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — IX. *G. Paris*, Gens, giens.

D. M. DE GONGORA Y MARTINEZ Antigüedades prehistóricas de Andalucia. Monumentos, inscripciones, armas, ustensilos y otros importantes objetos pertenecientes a los tiempos mas remotos de su poblacion. Madrid, 1868. 1 vol. gr. in-8° orné d'une carte, de 173 figures sur bois imprimées dans le texte et de 2 planches en chromolithographie tirées hors du texte. 32 fr.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol. gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 10. 27 février.

Théologie. Eusebii Pamphili Vita Constantini et Panegyricus atque Constantini ad Sanctorum cœtum oratio, rec. Heinichen (Leipzig, Mendelssohn). — SIEVERS, Das Leben des Libanius (Berlin, Weidmann; cet ouvrage posthume est surtout un excellent recueil de matériaux). — VOGEL, Beitræge zur Herstellung der alten lateinischen Bibel-Uebersetzung (voy. *Rev. crit.*, 1868, t. II, art. 197).—*Histoire.* MEYER VON KNONAU, Jahrbuch für die Literatur der Schweizergeschichte (voy. *Rev. crit.*, 1869, t. I, art. 16). — WEBER, Ueber Krishna's Geburtsfeier (Berlin, Dümmler; travail du plus haut intérêt, sur lequel nous reviendrons). — SCHMID, Das Leben J. J. Mosers (Stuttgart, Liesching). — *Jurisprudence.* VAN DEN BERG, De contractu « do ut des » jure Muhammedanorum (Leyden, Doesburgh; article étendu sur un livre d'une grande importance, dont nous rendrons prochainement compte). — *Linguistique. Histoire littéraire.* BOUTERWEK, Quæstiones Lucilianæ (Elberfeld; travail fort intéressant). — BRÉAL, Les Idées latentes du langage (Paris, Hachette). — VON HAGEN, Kritische Beitræge zu Gottfrieds von Strassburg Tristan (Mühlhausen, Heinrichshofen). — *Mythologie.* CASSEL, Drachenkæmpfe. I. Archæologische und mythologische Auslegungen (Berlin, Hofbuchdruckerei). — ENGELIEN und LAHN, Der Volksmund in der Mark Brandenburg (Berlin, Schultze). — *Architecture.* BOCK, Rheinlands Baudenkmale des Mittelalters, I (Neuss, Schwann). — KUGLER, Geschichte der Baukunst, beendigt von Burckhart und Lübke, IV, 3-4 (Stutgart, Ebner und Seubert). — *Mélanges.* KLETTE, Verzeichniss der von A. W. von Schlegel nachgelassenen Briefsammlung (voy. *Rev. crit.*, 1868, t. II, art. 232).

Zeitschrift für bildende Kunst. 1869. Livraisons 4 et 5.

O. MÜNDLER, Charles Lock Eastlake. — W. BÜRGER, Chefs-d'œuvre de la galerie de Brunswick. *Portrait de famille de Rembrandt.* — G. KINKEL, *Le nouveau musée archéologique de Milan et les sculptures d'Agostino Busti.* — L'exposition des beaux-arts à Leyde. — La troisième exposition générale des artistes allemands (fin). — *Correspondance de Paris.* Revue nécrologique. — Mouvement architectural. — L'hôtel Carnavalet et ses sculptures. — Constructions du Louvre. — Conférence, par o μ (Otto Mündler). — W. BÜRGER, Chefs-d'œuvre de la galerie de Brunswick. *La femme à la cruche de bière de Gabriel Metsu.* — Max LOHDE, *Relations de voyage en Italie.* — W. BÜRGER, *La vente de la galerie Delessert.* — *Bibliographie.* LEITNER, *Die Wissensammlung des œsterreichischen Kaiserhauses.* — L. OTTO, *Handbuch der christlichen Kunstarchæologie*, 4e édit. (art. d'O. Mothes). —*Kunstchronik*, nos 7, 8, 9. Sculptures modernes et restaurations à Sienne (par L. Lemper). — Le projet de loi de l'Allemagne du Nord relativement aux œuvres littéraires et artistiques. — Bruno MEYER, La reconstruction du musée Schinkel à Berlin. — *Nécrologie.* — *Correspondances.* — *Nouvelles diverses.* — *Bibliographie.*

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 27 Mars — 1869

Sommaire : 55. THOMAS, Anciennes Inscriptions sasaniennes. — 56. *Anthologie latine*, p. p. RIESE, t. I. — 57. DE REUMONT, Histoire de la ville de Rome, t. II. — 58. MŒRIKOFER, Ulrich Zwingli. — 59. BONIVARD, Chroniques de Genève, p. p. REVILLIOD. — 60. HARMS, Traités de philosophie systématique; ZELLER, le Domaine de la philosophie.

55. — **Early Sassanian Inscriptions**, seals and coins. By Edward THOMAS, Esq., late of the East India Company's Bengal civil service. London, Trübner et C°, 1868. In-8°, viij-137 p.

Les inscriptions des Sasanides qui se trouvent sur différents points de la Perse offrent, dans leurs exemplaires anciens, deux sortes d'écriture, l'écriture ordinaire pehlevi du temps des Sasanides, qui se montre sur les cachets et les monnaies, et cette autre écriture, déchiffrée par Norris, qu'on appelle d'habitude parthique, et que M. Thomas, à cause de ses ressemblances avec l'ancienne écriture chaldaïque, voudrait appeler chaldéo-pehlevi. Les inscriptions les plus anciennes (d'Ardeshir et de Sapor I) contiennent encore une traduction grecque, à l'aide de laquelle Silvestre de Sacy parvint, comme on sait, à les déchiffrer. M. Thomas, avec le talent pour ces difficiles recherches dont il a déjà fait preuve dans plusieurs écrits remarquables sur la numismatique orientale, établit les formes des deux alphabets pehlevi, et poursuit leur histoire en remontant jusqu'à l'époque assyrienne. Il s'est proposé en outre de réunir, avec transcription, toutes les inscriptions des Sasanides connues jusqu'ici et de travailler à leur interprétation. En faisant ce travail, M. Th. nous semble avoir oublié un point assez grave : une transcription en caractères connus contribue beaucoup, il est vrai, à faire comprendre ces monuments difficiles, mais l'exactitude de cette transcription ne repose trop souvent que sur la conviction personnelle de l'auteur, et échappe à la critique tant qu'on n'y joint pas les originaux eux-mêmes. Pour beaucoup d'inscriptions on peut, avec un peu de peine, se procurer des copies des originaux, — et encore le grand ouvrage de Flandin et Coste ne se trouve pas dans la première bibliothèque venue; — mais l'auteur publie, uniquement dans sa transcription, des inscriptions jusqu'ici inédites, comme celle de Pâi Kûlî (p. 38), et le service qu'il rend par là paraît assez douteux, surtout quand on remarque que dans un passage (p. 46, n° 18, 19) deux copies de ce dernier monument faites indépendamment l'une de l'autre présentent des différences; le fait est d'autant plus regrettable que cette inscription de Pâi Kûlî contient, selon toute apparence, un texte religieux, comme le montrent les mots *Aharman u shêdân* (Ahriman et les dives) que n'a pas remarqués l'auteur (n° 3, l. 2), et le mot פרשכרת (*frashkart*, n° 30, l. 4). La publication d'un certain nombre de monnaies parthes avec des légendes en grec et en pehlevi, ainsi que de quelques cachets dont la figure est imprimée dans le texte, est importante et nouvelle. Quand nous aurons loué

encore l'élégante exécution du livre, et le soin avec lequel l'auteur a traité son sujet, nous aurons dit tout ce qu'on peut dire en faveur de cet ouvrage.

En effet, pour ce qui touche l'interprétation des textes, nous regrettons d'être obligé de dire ici que toutes les fois qu'elle sort des faits connus depuis longtemps, elle est complétement manquée. Avant d'arriver à l'explication des mots, nous devons signaler quelques cas où l'auteur a mal lu les caractères pehlevi. En transcrivant en lettres latines, nous ne tenons compte que des caractères qui existent dans l'original, sans ajouter les voyelles, dont la détermination est très-douteuse en beaucoup de cas. P. 35, l. 4, M. Th. lit *radhy* au lieu de *radyhy;* p. 37, l. 27, *aykanii* pour *arkanii;* l. 28, *v. ayhrpt* pour *hçyhrpt;* p. 67, l. 1, *hshatry* pour *hvkamky;* p. 69, l. 33, *myrpt* pour *mgvpt* (mobed); p. 74, l. 5, *lrmny* pour *lvyny* (avant). Il y a en plus quelques fautes d'impression : p. 35, l. 4, *cyty,* lisez *hyty;* l. 14, *mshhtvn,* lisez *mshhynvn;* p. 67, l. 6, *zlçpvhrkn,* lisez *zlçprhrkn;* p. 75, l. 13, *ctya,* lisez *htya.* Avec quel arbitraire l'auteur donne à des leçons incertaines des significations précises et importantes, c'est ce que montrent les exemples suivants : p. 43, n° 14, M. Th. voit dans *çvshntay* le nom du Çoçios ou prophète des Zoroastriens; n° 15 dans *zvladct* ou *zrl.* Zoroastre lui-même; p. 51, n° 26 dans *nmy,* en place de quoi il propose *nmr,* Namri, le nom des Scythes, connu par les inscriptions assyriennes; p. 67, l. 11, dans *vl* le nom de l'empereur Valérien (p. 64).

Pour bien expliquer les titres des rois il n'est pas besoin de beaucoup de science; cependant, ici encore, l'auteur rejette une explication proposée déjà par S. de Sacy et acceptée par tous les savants, pour lui en substituer une tout à fait insoutenable. Les inscriptions commencent d'habitude ainsi : *effigies hæcce* (sous-ent. *est*); le second mot est le même que celui qui dans les écrits des Parses sonne *denmen,* et qui est l'araméen דֵּן (*dên*) דְּנָה (*dênah, hic*): le pehlevi des inscriptions a changé le *d* en *z* et le radical est devenu *zen.* L'affixe *men* qui se trouve dans le mot parsi apparaît dans un grand nombre de mots parsis empruntés à l'araméen, et il est probable que l'affixe qu'on trouve dans les inscriptions, affixe dont la forme ressemble à celle de l'*i* zend, doit être lu *men,* car à moins d'avoir pour les livres parsis le dédain peu justifié de M. Th., on ne peut ne pas voir que :

tam + x[1] (p. 75, l. 8) = pars. *tammen* (là, syr. et targum תַּמָּן, *tamman*);

har + x (M. Th. lit à tort *hv* + x, *v* a le même signe que *r,* p. 35, l. 11, 12, 19, 27, 28, 29, 31) = pars. *han-men* (avec changement d'*r* en *n,* chald. *hal*);

lan + x (p. 75, l. 10; dans l'écriture parthique sans x) = pars. *ran-men* (nous; chald. לָנוּ, *lanu*);

yad + x (p. 75, l. 11, 14; dans l'écriture parthique *yadâ*) = pars. *yad-men* (main; chald. יַד, *yad*);

legel + x (p. 74, l. 6; p. 75, l. 11) = pars. *regel-men* (pied, chald. *regel*);

1. x désigne l'affixe en question.

nefesh + x (p. 35, l. 24; p. 43, l. dern.) = pars. *nefesh-men* (même; chald. *nepesh*);

bar + x (pp. 29, 61, 74, 103, 104, 106, 110, 116, 134) = pars. *ban-men* (fils; chald. *bar*, בַּר);

val + x (p. 37, l. 20, 21; p. 66, l. 7) = pars. *var-men* (chald. עַל, *'al*);

et qu'enfin, et c'est le cas le plus important, *m* + x (p. 35, l. 6, 16, 17, 23; p. 66, l. 7), est le pars. *miman* (à savoir, pers. *cih;* composé de la prép. *min* et de l'interrogatif *man*).

Les mots pehlevis avec l'affixe *men* conservés par les dictionnaires persans offriraient moins de certitude, parce qu'ils peuvent avoir été puisés dans les écrits parsis. En tout cas si nous devions rejeter la leçon parse, nous ne pourrions admettre celle de M. Th., car elle ne s'appuie que sur la ressemblance de l'affixe problématique avec le signe zend moderne *î;* nous nous déciderions plutôt pour la leçon *h*, parce que 1° la forme de l'affixe rappelle d'une manière frappante celle de cette lettre en syriaque[1], et cela dans l'écriture parthique plus encore que dans celle qui est purement sasanide; 2° on rencontre réellement en chaldaïque quelques-uns des mots cités qui ont un *h*, comme *dĕnah*, *tammah* (cf. Levy, dans la *Zeitschrift der morgenl. Gesellschaft*, XXI, 451, 462). M. Th. traduit précisément ce mot *zenah* ou (d'après la leçon parse) *denmen* (*hic*) par *persona*, et le rapproche de l'anc. perse *zana* dans *par'uzana* (parent du persan mod. *ber-zen*, mais non du sanscr. *jana*), puis du persan mod. *zen* (*mulier;* répond au bactr. *ghena*, de *zan*, enfanter), et encore du mot *zânâ* (*semen*), dans le glossaire pehlevipazend d'Anquetil (mais ce mot est le chald. זְרַע, *zâr'a*) et du sanscr. *jîv*, ζάω, pers. mod. *zîvestan;* une pareille manière de procéder dénote chez l'auteur l'ignorance des lois les plus élémentaires de la grammaire comparée.

Malheureusement ce cas n'est pas le seul, et nous sommes obligé, pour appuyer notre jugement, de citer quelques exemples analogues; il s'en trouve, parmi les explications de M. Th., presque à chaque page. P. 32 on lit : « Les philologues » allemands essaient d'identifier le gr. ἱερός avec *ishira*, robuste. Mais il semble » qu'on trouve un rapprochement plus simple dans les différents mots pour » « feu, » pehlevi *êr*, persan *hêr*, sanscr. *ishira;* » ἱερός serait donc toujours identique à *ishira*, mais en même temps à *her* (feu)! A ces mots pour « feu » s'ajoute encore *ur* dans *urbad*, que M. Th. (*Numismatic Chronicle*, n° 5, VI, p. 6) déclare identique à *hêrpat*. — P. 38, *êrân shatri* est expliqué « roi d'Iran; » mais *shatri* signifie toujours « royaume » et jamais « roi, » p. ex. dans *artakhshatri* (possédant un royaume complet); la phrase est simplement le persan mod. *êrân shahr*, mais elle a encore son sens primitif, « l'empire d'Iran. » — Si l'auteur ne méprisait pas tant les écrits parsis, il aurait reconnu de suite, p. 39, l. 5, le mot très-usité, à peine indiqué en note avec un point d'interrogation, de *schafîl* (bonus), et il n'aurait pas eu la singulière idée de le traduire par « seigneur

1. Le monogramme des monnaies, qu'on lisait autrefois *sîm* (argent), tandis qu'on y a maintenant reconnu *gadmen* (lumière, majesté) contient aussi les lettres *g*, *d*, et notre affixe.

» d'éléphants » (pers. mod. *shâh-i fîl*). — P. 41, on lit : « Le mot *lbâ*... » est peut-être incomplet ; l'ancien sémitique לְבִי (*lĕbî*) ou לָבִיא (*labia*), « lion, » » si largement idéalisé et par suite conservé par les anciens rois dans leurs » sceaux, leurs devises et leurs emblèmes, et reproduit avec prédilection par » les Sasanides dans des bas-reliefs ou des titulatures comme *lbâ kushan*, « lion » tuant, » pourrait réclamer ici un rang dominant ; mais il vaut peut-être mieux » revenir au mot לִבָּא (*libu*), « cœur, » ..... qui s'accorderait de plus près avec » la teneur générale de l'inscription, et expliquerait le retour fréquent du mot » apparenté *nefeshii*. » Cette phrase contient plus d'une inexactitude. Le mot dont il s'agit est le mot très-usité, et qui se trouve plusieurs fois dans ce livre même (p. 43, n° 16 ; p. 47, n° 17), *labâ*, dans les livres parsis *rabâ* (expliqué dans les traductions par *buzurg*, p. ex. *Bundehesh*, 16, 5 ; 26, 19 ; 30, 1 ; Gloss. pehlevi-pazend d'Anquetil, n° 518), chald. *rabbâ ;* et il est singulier que l'auteur, qui cherche tant d'explications, ait méconnu la bonne. On ne peut d'ailleurs trouver ici, non plus que dans la seconde phrase citée par l'auteur, un mot signifiant « lion ; » car *lebi* est un mot rare, et pour le pehlevi, en dehors du mot pur perse *shêr* on ne connaît que les mots étrangers (araméen) *alia* (sabéen אַרְיָא), Gloss. d'Anquetil n° 105 et *shakhatz* (bête sauvage, employé dans les targum pour « lion ») Anquetil, n° 705, (où *sêw* est une faute de lecture). Le titre *rabâ kôshân* (le grand, le guerrier), ou, peut-être, *rabâ rôshân* (le grand, le brillant) ne se trouve jusqu'à présent que sur des monnaies d'Hormisdas II ; si c'était un titre ancien, héréditaire, associé à des symboles mythiques, on le découvrirait sûrement aussi pour les autres Sasanides. M. Th. serait porté, à cause de la teneur de l'inscription (on ne peut cependant pas parler d'une *teneur*, quand on croit à peine comprendre un pauvre mot çà et là), à lire *libu* (cœur) ; mais la forme pehlevi de ce mot (Yaçna, 9, 39 ; Gloss. d'Anquetil, n° 513) est *rabbimiman*, dérivé du chaldéen לְבַב (*lĕbab*) avec l'affixe dont nous avons parlé tout à l'heure. Une raison qui incline encore M. Th. vers cette interprétation, c'est que l'emploi du mot *cœur* pour « même » (c'est ainsi que je crois devoir comprendre ses paroles) trouverait un pendant dans l'emploi de *nepesch* (« âme » et « même ») ; c'est une raison en vérité peu décisive. — La digression sur le mot *zek* (celui-là, chald. *dêk*) prouve encore combien l'auteur est peu au courant des lois établies dans ces derniers temps sur la parenté des peuples asiatiques et la phonétique de leurs langues. Ce *zek* est pour lui l'anc. perse *si* (qui répond comme on sait au bactr. *sê*, persan mod. *sh*), lequel à son tour est apparenté (*associated*) avec le chald. דִי (*di*, signe du génitif et pron. relatif) ; l'hébreu, זֶה (*zeh*) et l'arabe *alladhi* et *dhalika* auraient également contribué (ainsi il y aurait des influences arabes dès le temps des Sasanides !) à donner au mot *zek* son cachet particulier. Mais ce qui suit est encore plus fort : le *zi* de l'anc. pehlevi (c'est-à-dire *di* en araméen) serait resté dans le perse postérieur comme signe du génitif, à savoir dans la préposition *az*, *z ;* et *zek*, qui se serait prononcé sans doute *zaka*, serait conservé dans le pers. mod. *ka*. Il est inutile de rappeler que *az*, *z* viennent de l'anc. pers. *haca*, et que *ka* est le pronom interrogatif qui se retrouve dans toutes les langues âryennes. — Un rapprochement du même genre est celui de *harmen*

(chald. *hal*; M. Th. lit *huii*) avec le chald. *hua*, anc. perse *hauv* (qui répond comme on sait au bactr. *hâu*, sanscr. *a-sâu*), bactr. *ava* (p. 48). — Le mot bien connu *khutâi*, persan mod. *khudâ* (Dieu), qui signifiait d'abord « seigneur roi, » et vient de l'anc. bactr. *qadhâta* (qui sûit sa propre loi, autocrate, de *qa dâta*, loi) est déclaré (p. 44) identique avec la forme soi-disant dialectale *kadi* sur des monnaies de Perosès, et l'auteur propose à titre d'étymologie, sans oser faire un choix, le persan *khud-â* (*selfcoming*), et le sanscr. *svadatta* (*selfgiven*) ou *svadhâ* (*selfgenerated*). Comme forme plus ancienne il n'en donne pas moins (p. 77) le mot *hatiâ* de l'inscription d'Hâjîâbâd, qui signifie en réalité édit, annonce, de la racine chald. יְדַע (*yed'a*), dans l'aphel הוֹדַע (*hôd'a*), — et comme forme primitive le nom du dieu *Haldia* dans les inscriptions assyriennes, nom qu'il rapproche en outre d'Ἄλδος, Ζεὺς Ἀλδήμιος, ainsi que *akhad* (unus) *hadad*, Ἀδάς, Ἀράδ, Ἀδάρ, Χοδδάν, Χονδάν. Cette façon de ramasser sans aucune méthode les mots les plus disparates n'a pas besoin de commentaire. — Un mot qui apparaît souvent dans les écrits parses, *anakhtunatan* (de l'aphel de la racine *nuakh*) ou *hanakhtunatan* (poser), se trouve aussi dans l'inscription d'Hâjîâbâd (l. 7, 12) sous la forme *hanakhtun*, et dans l'écriture parthique *hakhaimunt*, autre dérivation de la même racine, qui a perdu l'*n* radical et s'est adjoint l'affixe en *m*, comme le verbe *dacbamunaçtan* (Anquetil, n° 476, chald. צְבָא, *tzebâ*). M. Th. tire la forme parthique de *qûm*, un mot qui apparaît presque à chaque page des livres pehlevi sous la forme *daqavimunatan*, et aussi chez M. Th., p. 67, l. 8 (*yaqavimunat;* il est vrai qu'il ne l'a pas compris). En outre M. Th. rapproche d'*hanakhtun* (p. 81), ou, comme il lit, *anâtunitan* le persan *nihâdan*, qui renvoie cependant sûrement à l'anc. perse *dâ*, sanscr. *dhâ*. — Le mot si fréquent en chaldéen et en pehlevi *akhar* (ensuite) est traduit par « et » (*and*), et rapproché du sanscr. *eva*, hindoust. *avar*, bengal. *âb* (p. 91). — P. 129, les noms arméniens Ardoates ou Artovart sont expliqués comme des corruptions de *aturdât* (don de feu, Ἀτραδάτης), pendant que tous deux contiennent le mot bien connu *areta*, que les Grecs nous ont déjà transmis, et n'ont dans leur seconde partie aucun mot provenant de *dât;* et l'auteur ajoute cette observation plus que superflue, que les Arméniens distinguaient soigneusement leur *artovart* de *artovazt* et *ardaschas* (on sait que ce dernier répond à Artaxerce). — A l'occasion du nom Atropates (c'est-à-dire *âtarepâta*, protégé par le feu sacré, et non *âthrôpaiti*, seigneur du feu, comme le dit M. Th.), l'auteur remarque que le mot *Atropatene* contient sans doute le sanscr. *pattana*, et que ce mot sanscrit se retrouve aussi dans Ἀγβάτανα, dont la première syllabe serait le persan *âg*, sanscr. *agni* (feu). Un coup-d'œil jeté dans le premier dictionnaire venu apprendrait à M. Th. que le *Hangmatâna* des inscriptions cunéiformes signifie « lieu de réunion, » et n'a rien à faire avec le mot « feu. » — M. Th. trouve encore un mot pour « temple » de feu » dans le mot, fréquent sur les monnaies, *nuvâzi* ou *nuvâkhi* (p. 134). On a déjà montré que M. Th. s'était laissé tromper par le mot persan *nâûs*, emprunté au grec ναός, et que le mot en question vient du verbe *nuvâkhtan*, vanter, flatter (voy. Mordtmann, dans la *Zeitschrift der morgenl. Gesellschaft*, VIII, 32).

Le manque de critique de M. Th. est frappant dans l'usage qu'il fait du lexique

arabe pour expliquer des mots pehlevi du temps des Sasanides, quand les Arabes n'ont pénétré dans l'Iran qu'en renversant cette dynastie. Les mots étrangers du pehlevi viennent tous de l'araméen. Naturellement nous n'entendons pas ici reprocher à M. Th. de citer une forme arabe comme représentant la forme araméenne correspondante: ce sont des mots tout spécialement arabes qu'il croit trouver en pehlevi, comme p. 45, l'arabe *davlat*, p. 46, n° 17, p. 55, n° 32, *vaṭan;* p. 76, *ummat*, réunion, foule, au lieu du pehlevi si usité *amat* (quand, lorsque); p. 78, *khidmat*. C'est ainsi qu'il parle expressément (p. 97) de la foule de mots hébreux et arabes qui se trouvent dans les inscriptions sasanides.

Avec des principes aussi faux, avec une méthode si défectueuse, il n'est pas étonnant que M. Th. ait complétement manqué l'interprétation des textes, surtout de l'inscription d'Hâjîâbâd. L'auteur, trompé par sa fausse explication du mot *yehavunatan* (faire, donner), qui paraît ici plusieurs fois, et dans lequel il a vu le nom des Juifs, en est venu à expliquer cette inscription, à grand renfort de citations bibliques, comme relative aux Juifs et aux Chrétiens; il exprime à ce propos ces sentiments de zèle propagandiste qui plaisent de l'autre côté du canal, et arrive même, à force de pieux désir, à épeler dans ce texte le nom de Jésus (p. 92). Aussi la traduction de cette inscription est-elle remplie d'expressions comme « Dieu » et « Seigneur, » qu'il croit trouver souvent dans les mots les plus innocents du monde, p. ex. *shadît* (jeter, du chald. *shĕdâ*), qu'il rapproche de l'hébr. *shadai; adîn* (là-dessus, alors, chald. *edayin*), qu'il rapproche d'*adôn*. Citer ici toutes les erreurs de M. Th., ce serait pour n'en pas finir : il a méconnu les mots les plus usuels, p. ex. *legelmen* (pied, chald. *regel*), qu'il explique par *li gîlah*, réjouissance; *bra*, particule verbale, qu'il explique par *barâ*, créer; *patyâk* (évident, persan *pedâ*), qu'il prend (p. 89) pour un composé de *pati*, seigneur, et *yak*, un. Ces bévues singulières ne s'expliquent que si on réfléchit que l'auteur, comme nous l'avons déjà dit, a négligé d'examiner de près les écrits des Parses de l'Inde. Il semble pourtant indispensable, avant d'entreprendre de déchiffrer des inscriptions défectueuses, incomplètes et fragmentaires, de se procurer d'abord une connaissance suffisante de la langue où elles sont écrites. Cette langue est conservée dans des documents étendus, qui en font connaître le caractère et les lois et opposent une barrière utile à l'arbitraire qui sans cette restriction ne connaît ni mesure ni temps. Il est étonnant que M. Thomas ait cru pouvoir mépriser cette étude; il en a été puni par les erreurs sans nombre où il est tombé.

Ferdinand Justi.

---

56. — **Anthologia latina**, sive poesis latinæ supplementum, pars prior... recensuit Al. Riese. Teubner, 1869. In-8°, xlviij-308 pages.

M. Alexandre Riese, qui s'est déjà fait connaître par une édition des *Satires Ménippées* de Varron (voy. *Rev. crit.*, 1866, t. I, art. 99), la meilleure que l'on possède, et par de nombreux travaux publiés dans les revues savantes de l'Allemagne, vient de nous donner, dans la collection des classiques de Teubner, le commencement d'une anthologie latine. Comme cette édition n'est point la

reproduction des autres, et qu'elle est composée sur un plan tout à fait nouveau, il importe de savoir ce que M. Riese s'est proposé de faire et les raisons qui l'ont décidé à changer l'œuvre de ses prédécesseurs.

Le recueil que nous sommes habitués depuis plus d'un siècle à appeler l'Anthologie latine ne ressemble guère, malgré la similitude des noms, à l'Anthologie grecque. Il ne provient pas d'un seul manuscrit; il n'a pas été formé par les anciens tel que nous le connaissons. C'est une collection factice de pièces ramassées un peu partout et réunies dans un ordre tout à fait arbitraire. Il fut commencé par Scaliger et Pithou au XVIe siècle. Burmann en donna en 1759 une édition beaucoup plus complète, que Meyer a reproduite de nos jours en l'améliorant. C'est à Burmann qu'est dû ce nom d'anthologie qui donne une si fausse idée de l'ouvrage. On s'aperçoit vite, en le parcourant, que les fleurs y sont plus rares que les chardons, et celui qui l'a formé ne pouvait pas avoir la pensée de procurer un plaisir littéraire très-vif au lecteur. La plus grande utilité d'un recueil de ce genre est de réunir en un corps des poésies détachées pour les empêcher de se perdre et permettre de les avoir facilement sous la main. M. Riese l'a bien compris quand à côté du titre d'*Anthologia latina*, consacré par l'usage, il a écrit : *Sive poesis latinæ supplementum*. Il me semble que ce nom traçait à l'éditeur ses devoirs. Si c'est un supplément de la poésie latine qu'on veut nous donner, il doit être complet; on n'a le droit de négliger aucune des poésies que les anciens nous ont laissées, en quelque état qu'elle nous soit parvenue; Dübner avait tort de penser qu'on peut omettre celles qui sont trop incomplètes et trop mutilées. Sans cela notre supplément aurait besoin d'un supplément lui-même. Une autre conséquence à tirer du titre adopté par M. Riese, c'est qu'on ne doit admettre dans le recueil qui le porte que des vers qui ne se trouvent pas ailleurs. Une anthologie choisirait de préférence les plus beaux morceaux des poètes les plus célèbres, un supplément au contraire ne doit contenir que ceux qui ne se rencontrent nulle part. Ce sont aussi les seuls que M. Riese ait compris dans son recueil. Il s'est empressé de rendre à Ovide et à Martial tous ceux qui leur appartiennent et dont la place naturelle est dans la collection complète de leurs œuvres. Il n'a fait une exception que pour le manuscrit de Saumaise qu'il a tenu à reproduire tout entier, tel qu'il nous est parvenu et sans en retrancher les vers qui sont attribués à des auteurs connus. Voilà les principes qui l'ont guidé dans le choix des morceaux dont il a composé son anthologie.

L'ordre dans lequel il les dispose est tout à fait différent de celui qu'avaient adopté ses prédécesseurs. Il était d'usage jusqu'ici de les classer d'après le sujet qu'ils traitent. On trouve successivement dans l'anthologie de Burmann ce qui a rapport aux dieux et aux déesses, aux héros et aux héroïnes, aux hommes illustres et savants, etc. C'est à peu près la manière dont Gruter avait groupé les inscriptions dans son vaste recueil. On a reconnu de nos jours tout ce que ces arrangements avaient d'arbitraire et combien ils gênaient au lieu de servir. Beaucoup de ces morceaux détachés n'ont pas un caractère très-précis, et l'on ne sait dans quelle catégorie les ranger; d'autres appartiennent à deux catégories

à la fois, sans compter ceux qui ne peuvent rentrer dans aucune, ce qui force à créer, sous le nom de Miscellanées, des classes qui deviennent bientôt plus considérables que les autres. Ces inconvénients ont frappé M. Riese; il a pensé qu'il fallait faire pour l'anthologie ce qu'on a fait depuis quelque temps pour les inscriptions; il a renoncé au classement arbitraire de Burmann et il est naturellement revenu à l'ordre des manuscrits, comme il est d'usage de le faire pour tous les autres poètes classiques. Il s'est donc contenté de reproduire exactement chacun des manuscrits qui contiennent ces petits poèmes en ayant soin de le ranger, autant que possible, d'après son âge. Cette méthode est la seule qui soit rigoureuse et qui contente l'esprit. Un bon *index* nous permettra, si nous y tenons, de réunir ces pièces d'après le sujet qu'elles traitent et nous donnera ainsi tous les avantages de l'ordre adopté par Burmann; mais rien ne remplacerait pour nous l'utilité de celui qu'a préféré M. Riese. Il est sûr qu'en lisant les divers morceaux de l'anthologie comme ils sont dans les manuscrits originaux, nous saisissons mieux la pensée de ceux qui ont formé ces recueils, et nous pouvons quelquefois espérer de trouver, dans la place qu'ils ont donnée à ces petits poèmes, quelques indications sur l'époque où ils ont été écrits et sur l'écrivain auquel on doit les attribuer. On peut dire en ce sens que l'ouvrage de M. Riese est la première édition vraiment scientifique de l'anthologie.

La première partie de l'anthologie de M. Riese renferme les pièces qui sont contenues dans les manuscrits antérieurs au VIIIe siècle[1]. On y trouve entre autres ce poème curieux contre les payens, que M. Léopold Delisle a découvert et publié le premier et qui a été commenté d'une façon si intelligente par M. Charles Morel. La plus grande partie du volume est occupée par la reproduction du fameux manuscrit de Saumaise qui a jusqu'ici servi de base aux différentes éditions de l'anthologie. Ce manuscrit est certes très-connu et il a été souvent examiné; mais qui ne sait qu'il reste toujours quelque chose à découvrir même dans les textes qui ont exercé l'attention et la critique des savants les plus scrupuleux? M. Riese, en étudiant son manuscrit de plus près, a retrouvé des traces de chiffres qui avaient échappé aux autres. Il a vu, en les recueillant, que ces chiffres marquaient une division du recueil. Il se composait primitivement de 23 livres dont les 6 premiers sont perdus. Mais cette lacune peut être en partie comblée, s'il est vrai, comme le pense M. Riese, qu'un autre manuscrit, conservé à la bibliothèque de Leyde (*Codex Vossianus*), contient une partie des pièces qui manquent à celui de Saumaise. Nous avons donc, presque complet, un de ces recueils de poésies diverses qu'avait composés l'antiquité, et nous pouvons, en l'étudiant, savoir de quelle façon et dans quel esprit ces sortes de collections étaient faites. M. Riese montre que celle-là a été formée vers le VIe siècle, probablement par le poète africain Luxorius, qui y tient une si grande place, ou par quelqu'un de ses amis; certains livres y révèlent une origine exclusivement afri-

1. La seconde partie, qui, nous l'espérons, ne se fera pas trop attendre, contiendra les poèmes qui se trouvent dans les manuscrits postérieurs au VIIIe siècle et ceux dont le manuscrit n'existe plus. Un autre volume est destiné à reproduire les inscriptions en vers. Il est confié à M. Bücheler.

caine, tandis que d'autres sont composés de pièces appartenant à des poètes des diverses parties de l'empire. Les auteurs anciens n'en sont pas exclus, puisqu'on y trouve des vers de Virgile, d'Ovide et de Properce, mais ceux du ve et du vi^e^ siècle y sont en plus grand nombre. Il est probable que celui qui lui a donné la forme sous laquelle nous l'avons aujourd'hui l'a compilé de quelque recueil plus ancien en y joignant une partie de ses propres ouvrages et quelques-uns de ceux des poètes qui vivaient de son temps.

M. Riese, qui a fait une étude si approfondie du manuscrit de Saumaise a, essayé, dans sa préface, d'en retracer l'histoire. Il est selon lui du viie siècle. D'autres savants, parmi lesquels M. Quicherat, ne croient pas qu'il soit antérieur au viiie, et en réalité il est bien difficile de fixer une date certaine aux manuscrits qui sont écrits en lettres onciales. Vers le commencement du xviie siècle, il appartenait à Jean Lacurne, bailli d'Arnai-le-Duc, qui le donna à Saumaise. M. Riese suppose qu'il a dû faire partie de la bibliothèque de Cluny et qu'il est sans doute tombé entre les mains de quelque savant bourguignon, quand la célèbre abbaye fut pillée par les protestants. Mais cette hypothèse n'est pas vraisemblable. Nous possédons un catalogue très-détaillé des livres de l'abbaye de Cluny, rédigé entre 1158 et 1161, et qui sera publié par M. Léopold Delisle dans le second volume de son *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale;* le manuscrit de l'anthologie ne figure pas dans ce catalogue. Il faut donc nous résigner à ignorer son origine et à ne pas savoir où il se trouvait pendant le moyen-âge. A la mort du fils de Saumaise en 1661, sa bibliothèque fut partagée entre deux conseillers du parlement de Bourgogne, Philibert de La Mare et Jean-Baptiste Lantin. C'est à Lantin qu'échut le manuscrit de l'anthologie, et il fut acheté en 1756 de ses héritiers pour la bibliothèque du roi. (Voyez le 1er vol. du *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale,* p. 361 et 426.)

En annonçant que la seconde partie de son anthologie sera bientôt livrée au public, M. Riese fait un appel aux savants de tous les pays. Il demande à ceux qui ont eu la bonne fortune de trouver, dans des manuscrits moins explorés, quelque pièce de vers inconnue, de vouloir bien lui en faire part. Nous répétons son appel avec confiance, convaincus que tout le monde sera heureux de contribuer à enrichir un si excellent recueil, et que personne ne refusera de communiquer ce qu'il aura trouvé à un éditeur qui sait en faire un si bon usage.

Gaston Boissier.

---

57. — **Geschichte der Stadt Rom,** von Alfred von Reumont. Bd. II. Berlin, 1867, Imprimerie Royale (R. Decker.). In-8°, xiij, 1254, 16 p. — Prix : 24 fr.

M. Morel, en rendant compte du premier volume de cet important ouvrage (*Revue critique,* 1868, I, p. 250), annonçait qu'un autre des collaborateurs de notre recueil ajouterait quelques mots sur les parties du livre relatives aux origines du christianisme à Rome, et nous venons nous acquitter en passant de cette tâche, avant d'aborder l'étude du second volume de M. de Reumont. On a déjà fait remarquer que M. de R. était un orthodoxe convaincu, et chaque page de son

livre le prouve ; au milieu de savantes et minutieuses études on est tout étonné de voir apparaître quelquefois, comme faits historiques, les traditions les plus douteuses et les plus compromises. Si nous avions à nous occuper ici de critique biblique, nous ferions remarquer à l'auteur qu'il n'est plus permis de croire à l'authenticité de la seconde épître de S. Pierre (p. 371), ni de s'appuyer sur l'Apocalypse pour prouver que S. Jean vivait encore sous Trajan (p. 453). Mais nous regrettons qu'il parle avec tant de certitude du séjour de S. Pierre à Rome (p. 359), des rapports de S. Paul et de Sénèque (p. 365) ou de la vocation profondément chrétienne (*tief innerliches Bewusstsein*) de Constantin (p. 622), qui certes ne fut jamais un croyant sérieux, si ce n'est peut-être au moment de sa mort. D'autres parties de son travail, relatives à ces matières, sont inspirées d'un esprit plus juste. Ainsi il a très-bien montré comment le christianisme, dans sa lutte séculaire avec le paganisme, s'assimila peu à peu ses fêtes, ses amulettes, ses présages, etc., et n'arriva ainsi à la victoire qu'après avoir perdu déjà beaucoup de sa sève primitive dans les débordements du monde romain vieilli, « le matérialisme social ayant englouti l'*esprit* de l'Église » (p. 667). M. de Reumont, lui aussi, comprend, sans oser le dire nettement, de peur sans doute de blesser les esprits religieux, que le christianisme à lui seul n'eût pas été capable de régénérer le monde, et qu'il a fallu le courant des grandes invasions barbares, infusant un sang nouveau aux races appauvries du monde civilisé des anciens, pour produire une civilisation nouvelle par le mélange de ces éléments divers.

Le second volume de M. de R. embrasse une période de près de mille ans. Il raconte l'histoire de Rome de 476 à 1420, depuis la chute de l'Empire jusqu'à la fin du grand schisme. On peut lui faire le même reproche qu'au volume précédent. L'auteur n'a pas su rester fidèle au but spécial qu'il se proposait. A vrai dire l'histoire de Rome reste à l'arrière-plan dans son livre et nous voyons se dérouler sous nos yeux toute l'histoire de la papauté au moyen-âge, sujet infiniment plus vaste, trop vaste peut-être pour tenir tout entier dans le récit de l'auteur. Nous ne voudrions pas avoir l'air de nous plaindre de ce que M. de R. nous donne plus qu'il ne promet, mais nous ne pouvons nous empêcher de trouver un manque de proportion dans son ouvrage. Si c'est une histoire de la ville de Rome qu'on nous donne, on y parle trop des Goths, des Lombards, des Arabes, des empereurs de Byzance, de ceux d'Allemagne, des luttes entre l'Empire et le Saint-Siége, des luttes intestines et du schisme de l'Eglise, etc., choses assurément fort intéressantes et — ce qui vaut mieux — fort bien dites par M. de R., mais sans rapport nécessaire avec la cité romaine. Si l'auteur voulait au contraire nous donner une histoire de la papauté, il y a trop de chapitres écourtés, il y en a trop qui manquent tout à fait, et le reproche inverse viendra l'atteindre. Quoi qu'il en soit de ce défaut de méthode, et prenant l'ouvrage de M. de R. tel qu'il se présente à nous, il produit à la lecture une impression très-favorable. Son récit élégant et facile descend rarement aux détails, évitant ainsi les longueurs, mais aussi la discussion des problèmes historiques, excellant par contre à peindre en traits heureux les hommes et les choses. M. de R. parle toujours

avec modération de ceux-là même dont il combat les tendances ; apologiste modeste et d'autant plus habile des faiblesses de la papauté, il ne se refuse pas absolument à reconnaître ses erreurs et ses crimes, quand il les rencontre, et tout en maintenant l'infaillibilité de l'institution papale, fondée par Jésus-Christ (p. 21), il sépare à propos les personnes des principes, sacrifiant celles-ci quand il le faut pour sauver ceux-là. Nous ne saurions partager sur tous les points les opinions de l'auteur, et s'il ne fallait entrer pour cela dans des discussions de détail que nous préférons ne point aborder ici, nous ferions maintes réserves à ce sujet. Mais tout en reconnaissant que le point de vue général de l'auteur n'est point le nôtre, nous devons dire combien certaines de ses appréciations nous ont satisfait, et combien justes, en général, sont ses jugements historiques. Comme il juge bien Grégoire VII, Innocent III, Grégoire IX, Innocent IV et Boniface VIII ! Avec combien de force ne fait-il point ressortir l'inégalité du combat entre l'Empire et la papauté, s'appuyant l'un sur des théories oubliées et sans vie, l'autre sur le sentiment public, enraciné partout ! Il faut féliciter l'auteur, quand on songe à son point de vue, d'avoir apprécié la scène de Canosse comme il l'a fait, et d'avoir montré comment cette humiliation impitoyable, aussi peu chrétienne que contraire à la politique, avait détruit cette idée de l'empire universel que l'Église avait fait naître, et comment Grégoire VII avait ainsi montré de quelle manière on s'y prend pour détruire le principe de l'autorité. Nous lui passons volontiers sa foi dans les stigmates de S. François d'Assise quand nous le voyons condamner la conduite violente et perfide de Grégoire IX contre Frédéric II et caractériser Innocent IV, ce politique sagace et persévérant, mais sans grandeur d'âme et sans vertus chrétiennes, qui, voulant forcer la victoire et anéantir ses ennemis, a, par l'excès de sa victoire même, contribué plus que tout autre à ruiner l'autorité du Saint-Siége sur les nations. M. de R. écrit bien, et quelquefois, sans avoir rien de déclamatoire, son style atteint au pathétique, comme lorsqu'il décrit les lugubres péripéties de l'histoire brillante et tragique des derniers Hohenstaufen.

Cependant, nous devons le répéter encore une fois, car c'est notre objection fondamentale, au milieu de tous ces récits on perd un peu trop souvent de vue la ville même de Rome, et par un bizarre résultat de ce défaut, c'est quand l'auteur est au cœur de son sujet, quand il écrit ces chapitres si intéressants et si curieux sur les transformations matérielles de Rome, qu'on se demande quelquefois ce que viennent faire ici ces détails, tant le lecteur a peu conscience du véritable objet de l'ouvrage. — Les renvois aux sources manquent absolument et c'est une lacune très-regrettable, que les notes de bibliographie générale de l'appendice ne remplissent aucunement. Si la place manquait à l'auteur, il pouvait la trouver aisément en retranchant quelques hors-d'œuvre ; Papencordt dans son histoire de 500 pages[1] a bien trouvé moyen de citer ses auteurs. Le volume

1. *Geschichte der Stadt Rom in Mittelalter*, Paderborn, 1857. Le livre du regrettable savant de Bonn, mort jeune et auteur d'une biographie de Cola di Rienzo, a été publié par C. Hœfler. Malgré sa tendance générale un peu trop catholique, c'est un excellent abrégé, composé consciencieusement sur les sources et très-utile encore à consulter.

se termine par une série d'inscriptions romaines du moyen-âge, des tablettes chronologiques de 476 à 1420, et par douze tables généalogiques. Tout en félicitant l'éditeur des soins donnés à l'exécution typographique de l'ouvrage, nous devons observer que des volumes in-8° de près de 1300 pages sont impossibles à manier; nous ne voyons pas pourquoi ce second volume n'a point paru en deux parties, comme c'est le cas pour le troisième volume, dont la première moitié vient de paraître, et dont nous rendrons compte dès que la fin nous sera parvenue.

Rod. Reuss.

---

58. — **Ulrich Zwingli nach den urkundlichen Quellen,** von J. C. Mœrikofer. Leipzig, 1867. Tome I, xvj-351 pages.

Autant qu'on peut en juger par le premier volume, le seul qui ait encore paru ou du moins le seul qui nous soit connu, cet ouvrage de M. Mœrikofer, sans rien ajouter à ce qu'on pourrait appeler les grandes lignes de l'histoire de Zwingli, en donnera un tableau plus complet et plus fini. Il contient bien des détails qu'on chercherait en vain dans les nombreuses biographies du réformateur suisse publiées jusqu'à présent, et ces détails sont en général de ceux qui aident puissamment à se faire une juste idée du caractère d'un homme ou d'une époque. M. M. les a empruntés pour la plupart à des écrits d'hommes qui furent les contemporains de Zwingli et dont plusieurs eurent avec lui des relations plus ou moins intimes. Le judicieux emploi qu'il fait de ces documents a l'avantage de donner souvent une couleur dramatique à son récit, ou de transporter en quelque sorte le lecteur dans le milieu où se passèrent les événements qu'il raconte. Les chapitres consacrés aux séditions des anabaptistes suisses et à la conduite aussi ferme que prudente du réformateur dans ces circonstances difficiles, sont remarquables sous ce rapport.

M. M. a également mis à contribution les écrits de polémique de Zwingli, comme aussi les lettres qu'il écrivit à un grand nombre d'hommes éminents de son temps et celles qu'il reçut d'eux. C'est à des citations de ce genre que le tableau qu'il trace des rapports qui existèrent entre le réformateur suisse et Erasme doit son principal intérêt. Il est curieux de voir comment Zwingli, malgré la modération bien connue de son caractère, se lassa de l'extrême pusillanimité du célèbre humaniste, et finit, quelque admiration qu'il eût pour son savoir, par rompre avec lui.

Parmi les sources les plus importantes de M. M., il faut encore mentionner le recueil manuscrit de Simler, celui de Tschoudi, et les archives de Berne, Zurich et Lucerne. Mais ici qu'il me permette de lui adresser un reproche. Pourquoi donc ne marque-t-il pas les numéros, les volumes et les pages de ces documents? Se contenter de ces termes vagues : « Recueil de Tschudi », « Archives d'État de Zurich », etc., c'est rendre bien difficile, pour ne pas dire absolument impossible, toute vérification. Ce défaut de précision est regrettable dans un ouvrage sérieux. Je le signale à M. M., dans l'espérance qu'il le fera disparaître dans son second volume.

Enfin je crois devoir signaler, au nombre des chapitres les plus intéressants, celui qui est consacré au récit de la fondation du *Carolinum*. Ce sujet n'a été oublié par aucun des biographes de Zwingli. L'établissement de l'instruction publique à tous les degrés a tenu trop de place dans la réformation, pour qu'il soit possible de ne pas en parler dans l'histoire d'un réformateur. Mais M. M. a encore ici donné des détails curieux qui ne se trouvent pas tous dans les précédents ouvrages analogues, et il a été amené à nous montrer dans Zwingli un ardent admirateur de la littérature classique. On ne lira pas sans quelque satisfaction ce qu'il rapporte de la préface que le réformateur suisse composa pour l'édition de Pindare préparée par Ceporin et publiée après la mort prématurée de ce jeune helléniste, préface à l'occasion de laquelle Pierre Burmann faisait remarquer en 1759 que Zwingli avait eu le courage d'y porter sur l'excellence du lyrique grec un jugement « que, je ne dis pas un théologien, mais un poète » ne prononcerait pas aujourd'hui sans exciter le mécontentement et la colère » des ecclésiastiques. » Pierre Burmann tiendrait certainement un autre langage s'il vivait de nos jours, et dans tous les cas il se féliciterait de voir revivre au dix-neuvième siècle dans l'université de Zurich l'esprit de celui qui la fonda au seizième.

Ce premier volume nous conduit jusqu'en 1625, c'est à dire jusqu'au moment où la réforme est décidément établie et les hautes études organisées sur une large base à Zurich. M. Mœrikofer le termine par cette réflexion, à laquelle tout le monde applaudira, que, parmi les réformateurs, Zwingli est celui qui est le plus près de notre manière de penser, et dont les sentiments et les idées répondent le mieux aux sentiments et aux idées du monde moderne.

Michel NICOLAS.

---

59. — **Chroniques de Genève,** par François de BONIVARD, prieur de Saint-Victor, publiées par Gustave REVILLIOD. Genève, J.-G. Fick, 1867. 2 vol. in-8°, lxxvj-366 et 475 p.

L'auteur de la notice par laquelle s'ouvre cette publication l'a dit avec raison : « Bonivard est plus célèbre que connu. » Célèbre, il l'est en effet au moins dans une certaine mesure, et il le restera tant que Byron aura des lecteurs et le château de Chillon des visiteurs; mais que la connaissance de ses œuvres se répande jamais au delà d'un cercle restreint d'amateurs et d'érudits, c'est ce qui n'est guère à supposer, et ce n'est pas à quoi tend une édition luxueuse comme celle dont le titre est inscrit en tête de cet article. Ce n'est pas que Bonivard soit un personnage indifférent ni médiocre. Il eut à un haut degré les qualités qui distinguent si nettement les écrivains du XVIe siècle de ceux des âges précédents, une curiosité, disons mieux, une érudition variée, une grande indépendance d'esprit, et une certaine propension à laisser apparaître dans tous ses écrits sa personnalité. Ces qualités, jointes à un sens très-sûr et à un véritable talent d'exposition, auraient vraisemblablement assuré à Bonivard une place distinguée entre les principaux écrivains du temps, s'il ne les avait employées à des œuvres

de polémique ou d'histoire locale, et par conséquent d'un intérêt assez restreint. Du moins les Genevois n'ont pas failli à la tâche, qui leur incombait naturellement, de conserver et de répandre les œuvres de celui qui avait consacré ses forces à l'illustration de leur cité. Depuis quelques années la plupart des écrits de Bonivard ont été publiés à Genève, principalement par un imprimeur dont la *Revue critique* a eu plus d'une fois [1] occasion d'apprécier l'habileté et l'élégance, J.-G. Fick, et c'est un Genevois, M. H. Bordier, qui le premier a fait connaître hors de Genève, par une notice étendue, la vie et les œuvres du prisonnier de Chillon [2].

Les *Chroniques de Genève* sont l'œuvre capitale de Bonivard. Chargé en 1542 de ce travail par le gouvernement (la *seigneurie*) de la ville, il s'occupa activement pendant les années 1546 à 1551 de la recherche des matériaux et de la rédaction du récit. Diverses mentions parmi les délibérations du conseil de la ville, et plus encore les indemnités qu'il reçut de la municipalité pendant cette période, prouvent tout l'intérêt qu'on portait à cet ouvrage. Un homme qui lui aussi s'est fait connaître par un important ouvrage historique [3], Antoine Froment lui fut attaché comme secrétaire, tandis qu'une autre personne, Claude Roset, recherchait pour lui dans les archives de la ville les documents nécessaires. Toutefois, les *Chroniques* terminées, il paraît que certains passages éveillèrent la susceptibilité de divers conseillers, et aussi de Calvin, car plusieurs modifications furent imposées à l'auteur. Le conseil garda le manuscrit, mais Bonivard fut autorisé à en prendre des extraits et à les faire imprimer. Il n'usa pas de la permission, car l'édition n'aurait pu paraître sans que les registres du Conseil nous en eussent conservé la mention.

C'est le ms. remis au conseil par Bonivard, qui est reproduit dans la présente édition, ainsi que nous l'apprenons par une note de l'éditeur (p. lviij). Il est de la main de Froment, mais revu, corrigé et augmenté par Bonivard. D'autres mss. des mêmes chroniques se sont conservés. Trois seraient de la main de Bonivard, selon la notice préliminaire (p. lviij et lxix) et présenteraient des variantes assez importantes. Sur le rapport de ces textes, comme aussi sur le plan de l'édition, nous sommes assez mal renseignés. En effet, la notice, fort détaillée, et en tant que notice fort satisfaisante, par laquelle s'ouvre le premier des deux volumes dont nous rendons compte, n'a pas du tout été faite pour servir de préface aux *Chroniques de Genève*. Elle est datée de 1846, et son auteur,

---

1. Voy. *Rev. crit.*, 1866, art. 142, 1868, art. 179, 1869, art. 6. En 1856 parut l'*Advis et devis de la source de l'idolatrie des difformes reformateurs, de mençonges et des vrayz ou faux miracles;* en 1865 : le traité *De la noblesse et de ses offices en degrez, et des iii. estatz monarchique, aristocratique et démocratique; des dîmes et servitudes taillables*, fut imprimé avec l'*Advis et devis de l'ancienne et nouvelle police*. La même année parut l'*Advis et devis des langues*, suivi de l'*Amartigénée*. Le premier de ces deux opuscules avait déjà été publié en 1849, par M. A. Bordier, dans la *Bibliothèque de l'Éc. des Ch.*, 2e série, t. V.

2. *Bibl. de l'Éc. des Ch.*, 2e série, II, 385-405.

3. *Les actes et gestes merveilleux de la cité de Genève, nouvellement convertie à l'Evangile, faitz du temps de leur réformation, et comment ils l'ont receue, redigée par escript en forme de chroniques, annales ou hystoires, commençant l'an* 1532, par Anthoine Froment, p. p. Gustave Revilliod, Genève, Fick, 1854, 2 vol. in-8°.

M. le Dr Chaponnière, est mort depuis plusieurs années. A cette notice on a joint le texte transcrit avec soin, paraît-il, du principal mss., et l'édition s'est trouvée faite. En réalité, l'absence de tout *apparatus criticus* s'y fait sentir d'une manière regrettable. Lorsque, de temps à autre, à la suite d'un chapitre, on lit une ou plusieurs pages en petit texte, précédées de la rubrique *variantes*, on se demande d'où sont tirées ces variantes. Il n'y a point de table, sinon, à la fin de chaque volume, une table des chapitres décorée assez induement du titre de table des matières. On n'a même pas eu le soin de placer en marge ou en titre courant les dates correspondant au récit. Il va sans dire que le texte n'est accompagné d'aucune note, ce qui est à regretter, car l'œuvre de Bonivard, comme toute œuvre historique, a besoin d'être contrôlée. La première moitié au moins est composée d'après des documents écrits qui vraisemblablement existent encore pour la plupart. Il eût fallu les rechercher et les indiquer au-dessous du texte. Le contrôle eût été plus nécessaire encore pour la partie où les *Chroniques* ont la valeur d'une source originale, mais non point toujours très-impartiale. A mon avis, il eût fallu faire plus encore. La langue de Bonivard est très-originale; elle se tient très-près du langage de la conversation et n'en a que plus de valeur aux yeux du philologue. L'examen des dernières livraisons du dictionnaire de M. Littré me fournira peut-être l'occasion de montrer tout ce qu'il est possible d'en tirer pour l'histoire des mots de notre langue. Je crois donc qu'un court glossaire des locutions les plus remarquables n'eût pas été inutile.

Il est assurément fâcheux que dans une édition qui n'est pas la première et qui de longtemps ne sera pas refaite, l'exécution scientifique soit restée si fort au-dessous de l'exécution matérielle. Toutefois, comparée à celle qui l'a précédée[1], cette édition, étant la seule complète et fidèle, est certainement un progrès. P. M.

---

60. — I. **Abhandlungen zur systematischen Philosophie,** von Dr Friedrich Harms, ordentlichem Professor der Philosophie an der Universitæt zu Berlin. Berlin, 1868, Hertz. In-8°, xij 297 p. — Prix : 6 fr. 75.

II. **Rede zum Geburtsfeste** des hœchstseligen Grossherzogs Karl Friedrich von Baden und zur akademischen Preisvertheilung am 23. November 1868, von Dr E. Zeller, o. œ. Professor der Philosophie, dermaligem Prorector. Ueber die Aufgabe der Philosophie und ihre Stellung zu den übrigen Wissenschaften. Heidelberg, 1868, Mohr. In-4°, 30 p.

Nous réunissons ici la collection d'articles et de leçons publiée par M. Harms sous le titre de *Traités de philosophie systématique* et le discours prononcé par M. Zeller à la distribution des prix de l'Université de Heidelberg, parce que les deux auteurs, professeurs de philosophie, l'un à Berlin, l'autre à Heidelberg, ont au fond la même manière de considérer la philosophie dans ses rapports avec les autres sciences. Car la question se pose en Allemagne entre la philosophie et

---

1. Pour la première édition des *Chroniques de Genève* (Genève, 1831, 4 vol. en 2 tomes), on trouvera des éléments suffisants d'appréciation dans une note du mémoire de M. Bordier sur Bonivard, *Bibl. de l'Éc. des Ch.*, 2, II, 391.

les sciences mathématiques physiques et naturelles à peu près dans les mêmes termes qu'en France. Les professeurs de philosophie, là-bas comme ici, s'efforcent d'établir que la philosophie est une science, et une science qui a son existence propre et indépendante des autres.

M. Harms développe (p. 129-157) que toute induction et toute déduction reposent sur des idées fondamentales que la philosophie a pour objet de connaître. A un certain point de vue la philosophie se divise en logique et en métaphysique, à un autre point de vue, en morale et en physique. Elle touche donc à toutes les sciences, mais seulement par le petit nombre des principes fondamentaux sur lesquels elle repose; et sa compréhension est en raison inverse de son étendue. L'auteur, qui n'est ni avec Hegel ni avec Herbart, se déclare contre ces *constructions* philosophiques de faits d'expérience, qui ne sont conformes ni à la logique ni à l'expérience, et où faits et idées ne semblent traités qu'avec l'imagination. M. H. a raison en général; mais la difficulté est de séparer le domaine propre de la philosophie de celui des sciences particulières. On se trouve entre deux écueils : on est exposé à rester trop général et un peu vague (ce qui me semble arriver parfois à M. H.), ou bien à devenir trop spécial et à sortir de sa compétence.

M. Zeller, l'auteur d'*une histoire de la philosophie grecque* non moins distinguée par l'étendue et l'exactitude de l'érudition que par la clarté et l'agrément de l'exposition, développe une thèse toute semblable. Il établit d'abord que la philosophie de la religion et celle du droit ont leur place à côté de la théologie positive et du droit positif. Nous pourrions en France contester ce point. Mais il est difficile de ne pas accorder à M. Z. que quelque explication qu'on donne des faits de conscience, ils ne peuvent être étudiés par les mêmes procédés que ceux qui font l'objet des sciences naturelles, puisqu'ils ne se prêtent ni à l'observation externe, ni au calcul, ni à l'expérimentation. D'autre part les sciences historiques ne s'occupent pas de ce qu'il y a de permanent dans le cours des événements et dans les manifestations de la nature humaine. Toutes les sciences ont quelque chose de commun qui doit être étudié; elles ont une méthode pour arriver à la vérité; cette méthode est assujettie à certaines conditions qui dépendent de notre faculté de connaître; toutes les sciences parlent de choses et de qualités, de causes et d'effets, de forces, de temps, de nombre, de possibilité, de réalité, de nécessité, etc., et ce sont des mots auxquels tout le monde n'attache pas le même sens. Enfin les sciences physiques et naturelles reposent sur les idées de matière, d'espace, de mouvement, qu'elles ne peuvent examiner elles-mêmes et dont l'étude revient à la philosophie, qu'elle conduit à la recherche du principe commun de la matière et de l'esprit. Ainsi la philosophie embrasse une grande variété d'études, qui néanmoins portent toutes sur les faits de conscience et pour lesquelles elle emploie l'observation intérieure et les données que lui fournissent les autres sciences. Il n'est pas de science qui n'ait sa racine dans la philosophie, parce que toutes les sciences existent dans l'esprit humain.

Charles THUROT.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Alton Shée (d'). Mes Mémoires (1826-1848). 1re partie, 1826-1839. In-8°, 343 p. Paris (lib. Internationale). 5 fr.

Archives parlementaires de 1787 à 1860. Recueil complet des débats législatifs et politiques des chambres françaises, imprimé sous la direction de MM. J. Mavidal et E. Laurent. 2e série (1800 à 1860). T. 13, du 3 octobre au 3 décembre 1814. In-8°, 803 p. Paris (lib. P. Dupont). 20 fr.

Babinet de Rencogne (G.). Les confirmations de noblesse de l'échevinage d'Angoulême sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. In-8°, 31 p. Paris (libr. Dumoulin).

Bacon. Letters and life of, including all his occasional works, newly collected and set forth in chronological order with a commentary biographical and historical by J. Spedding. Vol. 3 and 4. In-8° cart. London (Longmans). 30 fr.

Barthélemy (A. de). De la qualification de chevalier. In-8°, 30 pages. Paris (lib. Dumoulin).

Barthélemy (E. de). Notice historique et archéologique sur les communes du canton de Verzy (Marne). In-8°, 156 p. et une carte. Paris (lib. Aubry).

Bertrand (J.). L'Académie des sciences et les Académiciens, de 1666 à 1793. In-8°, ix-439 p. Paris (lib. Hetzel).

Boileau-Despréaux (N.). Les Satires, réimprimées conformément à l'édition de 1701, dite édition favorite. Introduction et notes par F. de Marescot. In-8°, vij-194 pag. Paris (libr. de l'Académie des Bibliophiles). 10 fr.

Borel (P.). Les Antiquitez de Castres, publiées par C. Pradel. In-18 jésus, 282 p. Paris (lib. de l'Acad. des Bibliophiles). 10 fr.

Broglie (A. de). Le génie normand dans les lettres et dans les arts. Malherbe et Corneille. In-8°, 21 p. Paris (libr. Douniol).

Bunsen (C. C. J. de). Dieu dans l'histoire. Traduction réduite par A. Dietz, et précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Bunsen par H. Martin. 2e éd. In-18 jésus, xxiv-524 p. Paris (lib. Didier et Ce). 4 fr.

Chambre des comptes de Paris, essais historiques et chronologiques, priviléges et attributions nobiliaires et armorial. 5e fascicule. In-4°, p. 433-544. Paris (lib. Chamerot et Lauwereyns). 10 fr.

L'ouvrage, enrichi de près de 1400 blasons, paraîtra en 7 fascicules du prix de 10 fr. chacun.

Cherrier (C. de). Histoire de Charles VIII, roi de France, d'après des documents diplomatiques inédits ou nouvellement publiés. 2 vol. in-8°, viij-1006 p. Paris (lib. Didier et Ce).

Chevalier (U.). Recherches sur les hommages en Dauphiné. La seigneurie de Pisançon et la seigneurie de Triors. In-8°, 40 p. Grenoble (imp. Prudhomme).

Collections, historical and archæological, relating to Montgomeryshire. Issued by the Powys-land Club. In-8° cart., 496 p. London (J. R. Smith). 31 fr. 25

Cotter Morison (J.). Life and times of Saint Bernard, abbot of Clairvaux A.D. 1091-1153. New edition revised. In-8° cart., 450 p. London (Macmillan). 9 fr. 40

Denniston (J. M.). Ancient landmarks, or the chief lessons of the epistles to the Ephesians, Philippians, Colossians and Thessalonians. In-8° cart., 230 p. London (Partridge). 4 fr. 40

Desvoyes. Chronologie historique et généalogique des comtes d'Auxois. in-8°, 16 p. Paris (lib. Dumoulin).

Documents inédits des IX, Xe et XIe siècles, relatifs à l'église de Lyon, publiés et annotés par l'abbé C. U. J. Chevalier. In-8°, 31 p. Lyon (imp. Vingtrinier).

Documents inédits relatifs au Dauphiné. 2e vol., contenant : les cartulaires de l'église et de la ville de Die, le nécrologe

de Saint-Robert de Cornillon, un hagiologe et deux chroniques de Vienne, une chronique des évêques de Valence, le cartulaire dauphinois de l'abbaye de St-Chaffre, les pouillés des diocèses de Vienne, Valence, Die et Grenoble. Édité par l'abbé C. U. J. Chevalier. In-8°, xcvj-459 p. Grenoble (imp. Prudhomme).

Gaussin (L.). Essai d'interprétation de la loi de substitution des consonnes dans les langues germaniques. In-8°, 28 pages. Paris (lib. Maisonneuve et C°).

Greg (W. R.). Literary and social judgements. In-8° cart., 500 pages. London (Trübner and C°). 15 fr.

Humphreys (H. N.). Masterpieces of mediæval printers and engravers. Part I. In-4° br. London (Sotheran). 7 fr. 50

Madden (J. P. A.). Lettres d'un bibliographe. In-8°, x-53 p. Paris (lib. Tross).

Notley (E. A). A comparative grammar of the french, italian, spanish and portuguese languages; with a copious vocabulary, alphabetically arranged. Oblong cart., 394 p. London (Trübner and C°). 13 fr. 15

Sépet (M.). L'Épopée française. In-8°, 12 p. Paris (lib. Palmé).

Spenser's faery Queene. Canto I. Book I. Annotated and analysed; accompanied by an easy introduction to logical analysis illustrated by passages taken from the poem by J. H. Rawley. New and revised edit. In-12 cart., 48 p. London (Bean). 1 fr. 25

Svoboda (A.). The seven churchs of Asia; with 20 full-page photographs taken on the spot, historical notes and itinerary. With an introduction by Rev. H. B. Tristam. In-4° cart., 68 pages. London (Low). 52 fr. 50

Tassin (C.). Giannotti, sa vie, son temps et ses doctrines. Étude sur un publiciste florentin du XVI° siècle. In-8°, 391 p. Paris (lib. Douniol).

Valerio Massimo. De' fatti e detti degni di memoria della città di Roma e delle straniere genti. Testo di lingua del secolo XIV riscontrato su molti codici e pubblicato da Roberto di Visiani. Vol. II. In-8°, p. 401-703 (fine). Bologna (Romagnoli). 8 fr.

Vigé (P. L.). Amédée VI (le comte Vert), comte souverain de Savoie (1300-1383). Précis historique. 1er cahier. I, l'Europe à vol d'oiseau (1300-1343). In-8°, 31 p. Chambéry (imp. Menard et C°).

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. de ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (xe et xvie siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 14 Quatrième année 3 Avril 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

DE NADAILLAC De l'ancienneté de l'homme. Br. in-8°. 2 fr.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tome premier. 2e fascicule. Gr. in-8°. 4 fr.

Contenu. I. Membres nouveaux admis depuis le 1er janvier 1868 jusqu'au 1er janvier 1869; lectures faites à la Société; ouvrages offerts; extraits des procès-verbaux. — II. *E. Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — III. *C. Thurot*, Observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — IV. *L. Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — V. *D'Arbois de Jubainville*, Étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — VI. *P. Meyer*, phonétique provençale, O. — VII. *M. Bréal*, les doublets latins. — VIII. *R. Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — IX. *G. Paris*, Gens, giens.

D. M. DE GONGORA Y MARTINEZ Antigüedades prehistóricas de Andalucia. Monumentos, inscripciones, armas, ustensilos y otros importantes objetos pertenecientes a los tiempos mas remotos de su poblacion. Madrid, 1868. 1 vol. gr. in-8° orné d'une carte, de 173 figures sur bois imprimées dans le texte et de 2 planches en chromolithographie tirées hors du texte. 32 fr.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol. gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

Jahrbücher für Kunstwissenschaft, hgg. von M. DE ZAHN. 2e année. 1re livr. (28 février).

WAAGEN, *Tableaux, dessins et miniatures de l'Espagne* (fin). Dans cette dernière partie l'auteur a spécialement étudié les œuvres de l'école espagnole. — Ernst FŒRSTER, *Gérard David de Bruges;* article très-important sur ce maître découvert par MM. Weale et Fœrster. — BERGAU, *Sur l'histoire architecturale de Marienbourg en Prusse.* — Ed. HIS-HEUSLER, *Hans Fries;* dans cette notice l'auteur résume ses travaux antérieurs ainsi que ceux de M. Daguet sur cet artiste nouvellement découvert, et donne en outre des documents inédits intéressants. — Alexis SCHULTZ, *Johannes Butzbach; Libellus de preclaris picture professoribus.* Ce *Butzbach* est le Johannes Piemontanus auquel Otto Jahn a consacré un chapitre de son dernier livre : *Aus der Alterthumswissenschaft.* — Jos. BAADER, *Petites Additions aux matériaux pour servir à l'histoire des arts à Nuremberg.* — SEMPER, *Documents sur la statue équestre de Cosme Ier par Jean de Bologne,* — *Bibliographie. Mittheilungen der k. k. central Commission für Erforschung und Erhaltung von Baudenkmalen* (par Frouner). — MICHIELS, *Histoire de la peinture flamande.* Vol. 1-5 (par Hübner).

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, hgg. von L. HERRIG. T. XLIII, cahier I et II (en une seule livraison).

P. 241. J. BRAKELMANN, *L'ancien chansonnier de Berne* n° 389 (fin). — P. 395. ANDRESEN, *Noms impératifs,* critique, et en même temps complément, du travail publié dans le même recueil (voy. *Rev. crit.,* 1868, n° 49), par M. C. Schulze. — P. 405. BUCHER, L'enseignement allemand dans les gymnases et les *Realschulen.* — P. 411. SCHRŒDER, Une centaine de proverbes bas-allemands, recueillis dans des poèmes en moyen-bas-allemand et allemand bas-rhénan. — *Bibliographie.* Citons des comptes-rendus de ZILLE, *Virgil's Æneide im Nibelungenversmaasse übersetzt* (Büchsenschütz); REGEL, *Die Ruhlaer Mundart* (Birlinger).

The Irish Ecclesiastical Record, a monthly journal, conducted by a Society of Clergymen, under Episcopal sanction. Dublin, Kelly bookseller.
N° LIV., vol. V. — March, 1869.

[Cette revue, qui s'adresse surtout au clergé catholique irlandais, publie dans chaque numéro, outre une partie purement théologique, des travaux d'histoire, d'histoire ecclésiastique, d'archéologie, et quelquefois des textes irlandais inédits. Comme c'est l'usage dans les revues des Iles Britanniques, les articles sont généralement anonymes.]

P. 241-261. *Des relations de l'Irlande avec l'île de Man dans les premiers temps de l'Histoire;* monographie faite avec soin. — P. 262-266. *L'Episcopat français et l'Université catholique de Dublin.* — P. 266-277. *Traces dans l'ancienne littérature ecclésiastique de l'Irlande du verset de saint Jean,* Ep. I. V, 7. Intéressante réunion de textes. L'auteur de cet article a tort d'attribuer à saint Mochta de Louth la *Professio Fidei* publiée par Muratori (Anecdota Ambrosiana, II, 1). Quant au prétendu voyage de saint Mochta à Rome, il n'a aucune réalité (voir Lanigan, *Eccl. Hist. of Ireland,* I, 309). — P. 278-284. *Le futur Concile.* — P. 285-288. *Questions liturgiques, Correspondance, Décrets du saint-siége.* — P. 289-296. *Monasticon Hibernicum.* Extraits réimprimés, avec de nombreuses additions, du *Monasticon Hibernicum* d'Archdall.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — **3 Avril** — **1869**

Sommaire : 61. Beulé, Histoire de l'art grec avant Périclès. — 62. Skene, les quatre anciens Manuscrits gallois. — 63. Leith, sur la Légende de Tristan. — 64. De La Boutetière, le Chevalier de Sapinaud et les chefs vendéens du Centre.

61. — Beulé. **Histoire de l'art grec avant Périclès.** Paris, Didier, 1868. In-8°, 494 pages. — Prix : 7 fr. 50.

Tout le monde connaît le style riche et coloré dont M. Beulé dispose en maître, le talent de décrire une œuvre d'art qu'il possède à un degré remarquable, l'amour de l'antiquité grecque qui l'anime : ces qualités, que nous sommes le premier à reconnaître et à apprécier, se retrouvent toutes dans cet ouvrage; et comme il est toujours plus agréable de louer que de blâmer, hâtons-nous de dire que ce livre contient plusieurs pages que le critique le plus sévère ne lira pas sans plaisir : les descriptions de sites, les impressions de voyage sont rendues d'une façon si charmante qu'on oublie qu'elles ne sont que des hors-d'œuvre. Nous approuvons encore M. B. de n'avoir accordé qu'une part assez petite à l'influence égyptienne sur l'art grec, et pour notre compte nous eussions voulu la voir encore plus restreinte.

Dans tout ce livre il n'y a pas une ligne qui n'ait été déjà imprimée : la première partie parut en une série d'articles de la *Revue d'architecture et des travaux publics*, 1857-58, sous le titre : *l'Architecture au siècle de Pisistrate;* ces articles furent réunis plus tard en un petit volume qui n'entra pas dans le commerce. La 2e partie avait été imprimée en 1863-64 dans la *Gazette des beaux-arts*, sous le titre : *la sculpture avant Phidias;* elle fut aussi tirée à part et livrée au public. Rien n'est ajouté dans le volume que nous venons de faire connaître à nos lecteurs : les gravures qui ornaient les publications antérieures ont été supprimées, ainsi que le court article sur Mégare qui autrefois faisait suite à celui sur Corinthe, de même que quelques introductions et péroraisons qui cessaient d'être nécessaires après la réunion en un volume de cette série d'articles. Un renvoi aux *Études sur le Péloponnèse* est tout ce qui a été changé. M. B. n'a pas hésité à publier de nouveau ces articles sans y rien modifier, avec les mêmes fautes d'impression, les mêmes fausses citations, les mêmes légèretés.

L'ouvrage se divise en deux parties.

La première est consacrée à l'architecture, la seconde à la sculpture; la peinture, qui dans une *Histoire de l'art* mérite certainement une place, est laissée complétement de côté : Polygnote, les vases peints, n'y sont pas même mentionnés. Si l'auteur avait voulu dans une préface, quelque courte qu'elle fût, nous communiquer le plan de son ouvrage, nous n'aurions pas à lui faire ce reproche. En revanche il n'a pas tenu les promesses qu'il avait faites au sujet des

temples d'Agrigente, p. 105, et des métopes de Sélinonte, p. 383. — Dans la première partie, après une courte exposition des principes de l'architecture dorique qu'il fait dériver des constructions en bois, M. B. passe en revue les ruines des temples doriques les plus anciens de Corinthe et de Syracuse, de ceux de Sélinonte, de Pæstum, de Métaponte et de Crotone, d'Assos, de Trézène et d'Egine; puis il nous donne quelques renseignements sur les constructions de Delphes et de Sparte. Comme la plupart ont disparu presque entièrement, il est forcé de se borner à ce qu'en disent les anciens auteurs, et à nous faire assister à son voyage dans l'Archipel : récit agréable et pittoresque, mais sans rapport avec le sujet, et sans profit pour l'archéologie. Les autres articles traitent des monuments des Pisistratides, de l'ordre ionique, de la polychromie (cet article est le meilleur du livre, quoique fort incomplet quant aux ornements caractéristiques du chapiteau) et de l'éclairage des temples. M. B. suppose chez ses lecteurs une connaissance déjà assez approfondie de l'architecture grecque, car le système n'en est décrit, expliqué, développé nulle part; et cependant un temple dorique, dont l'harmonieux ensemble constitue un véritable organisme, demande à être expliqué autant qu'admiré. Il nous semble qu'une description détaillée, qui nous eût initiés à l'idée de ces merveilleuses constructions, aurait été plus précieuse que l'énumération de tous ces temples, qui en somme présentent trop les mêmes formes générales sans offrir des distinctions bien caractéristiques d'individualité. Mais des lecteurs aussi bien préparés pouvaient se passer de la plupart des notices historiques qui figurent en tête de chaque article. D'autre part la date exacte de la fondation des colonies que prétend indiquer M. B. serait souvent sujette à une discussion qui nous mènerait trop loin. Il est cependant par trop inexact de dire (p. 169) que Samos fonda Zanclé. Les quelques Samiens qui entrèrent à Zanclé, colonie d'origine chalcidienne, étaient des fugitifs, forcés de quitter leur patrie par l'invasion menaçante des Perses, et ils ne s'y soutinrent que peu de temps (Herod. VI, 22; VII, 162. Thuc. VI, 4. R. Rochette, *Col. Gr.* I, 374. III, 280 ss. 429). — Si M. B. avait réussi à démontrer l'influence de la situation et du climat d'une localité sur le développement de son art, il nous aurait rendu un véritable service.

La théorie qui consiste à constater les progrès de l'architecture par le développement et le changement des proportions est généralement adoptée : il est seulement regrettable que M. B. ait été plus d'une fois peu exact dans ses chiffres, p. ex. p. 94 : la proportion de 4 2/5 diamètres n'est à peu près exacte que pour les colonnes des côtés, pour celles des façades c'est 4,515; p. 113 au lieu de 4 2/3 4,868 aurait été plus juste. Dans plusieurs autres cas l'inexactitude n'est que de quelques centimètres; l'existence du stuc ne suffirait cependant pas pour la justifier. Page 71 nous lisons :

« Hauteur de la colonne : 8.50
» Diamètre à la base : 1.90

» Les colonnes ont donc quatre mètres quarante-sept centimètres de hauteur. » Il faut lire : « les colonnes ont 4,47 diamètres de hauteur. »

P. 26. M. B. propose de restituer le nom des Lyciens, Herod. VIII, 76, où

les manuscrits ont une lacune : λυκιοεργέας sur lequel M. B. s'appuie, est la leçon adoptée même par Bekker d'après quelques manuscrits. Mais qui dirait : Les Lyciens portaient des épieux faits en Lycie ? Du reste les meilleurs manuscrits et les anciens lexiques offrent λυκοεργέας, qui donne un sens parfait. Dans ce cas la conjecture de M. B. est possible, mais rien de plus. Je crois en revanche que M. B. a raison de supposer une erreur dans Her. 3, 60 : εἰκοσίπηχυ, mais la forme ἡμισίπηχυ qu'il propose n'existe pas; il faudrait ἡμιπηχυαῖον, ce qui s'éloigne bien de l'original.

Le passage de Thuc. II, 14, auquel il est fait allusion p. 30, ne prouve pas que les maisons de l'Attique aient été en bois : il est dit simplement que les paysans enlevèrent de leurs demeures ce qui était en bois, p. ex. les portes, les poutres, etc.

P. 135. Nous trouvons en toutes lettres le prénom Cneius, forme barbare qui depuis longtemps devrait avoir disparu de nos textes.

M. B. croit encore (p. 167) à l'explication donnée par M. Texier des reliefs du temple d'Assos, suivant laquelle ils représentent Ménélas et Protée. Il y a longtemps qu'on y a reconnu le combat d'Hercule et de Triton, sujet fréquemment représenté sur les vases archaïques. Dans ces anciens temps le carquois est l'attribut caractéristique d'Hercule; la peau de lion n'apparaît que plus tard. Rien ne force non plus à admettre que ce soit le banquet de Pirithoüs plutôt qu'un autre qui est ici représenté; les Centaures sont suffisamment séparés de ce groupe pour ne pas en faire partie.

L'inscription dont il est question p. 205 et qu'on a citée à l'appui de l'opinion qui fait du temple d'Egine un temple de Jupiter est un faux. Voyez Ross, *Archæol. Aufs.* I, 241.

Les explications que donne M. B., p. 223 et suiv., sur l'ordre ionique, consistent essentiellement en rapprochements ingénieux et subtils; pourtant quelque assurance que montre l'auteur dans cette partie de son œuvre, nous ne pouvons croire qu'il soit parvenu, comme il s'en vante, à « toucher vraiment au fond de » l'art grec et de l'humanité elle-même. »

Croirait-on que dans les 310 pages qui traitent de l'architecture, le nom de M. Charles Bœtticher ne se trouve pas une seule fois, pas même à propos des temples hypèthres ? Ce n'est pas que M. B. ne cite jamais; des noms moins importants sont mentionnés par lui. L'auteur de la *Tektonik*, qu'on admette ou non son admirable système, mérite d'être nommé partout où il est question d'architecture grecque [1].

Nous passons à la seconde partie : le premier article, qui contient quelques réflexions générales et peu profondes sur le développement de la sculpture, sert d'introduction aux chapitres suivants, consacrés aux différentes écoles, à celles

---

1. [Le silence de M. B. à l'égard de M. Bœtticher n'a rien de surprenant, si l'on se rappelle que ce savant archéologue a suivi pas à pas les recherches de M. Beulé à l'Acropole, vu de ses propres yeux le fameux escalier où brillent en caractères grecs les mots ΒΕΥΛΕ ΕΥΡΕΝ, et qu'il a relevé bon nombre d'inadvertances de M. B. Comparez d'ailleurs l'article de M. Bursian, *Rheinisches Museum*, X, 1856. — Ch. M.]

des Iles d'abord, puis de la Grèce proprement dite, du Péloponnèse, d'Athènes et d'Egine.

Cette seconde partie, plus encore que la première, frappe désagréablement par son caractère superficiel; nulle part on ne trouverait la trace d'une étude sérieuse et approfondie des sources. Pour faire de l'archéologie il faut être philologue, et la première qualité exigée d'un philologue, une exactitude consciencieuse et sévère, fait défaut dans ce travail. Nous ne trouvons pas d'ailleurs que ce manque de soins dans le détail soit compensé par des vues générales vraiment larges : l'exposé de ce qui caractérise l'époque et l'art dans leur ensemble laisse en effet beaucoup à désirer. On ne peut à l'aide du livre de M. B. se former une idée juste de ce qu'était l'art archaïque, et surtout l'on ne comprend pas comment il a pu se faire qu'au bout de si peu de temps l'art soit arrivé d'un pas ferme et assuré, sans hésitations ni tâtonnements, à cette splendeur dont le fit briller Phidias. Si nous voulions signaler toutes les lacunes que présente ici le travail de M. B. il nous faudrait refaire en entier l'histoire de l'art archaïque; pour cette histoire si attrayante, ce ne sont d'ailleurs pas les matériaux et les travaux préparatoires qui font défaut. M. B. n'avait qu'à puiser. Nous ne trouvons pas non plus que l'ouvrage soit terminé : il cesse, mais il ne finit pas. Est-ce que dans une « histoire de l'art grec avant Périclès » Calamis, ce représentant par excellence de l'ancienne école attique, et Pythagore de Rhégion ne mériteraient pas leur place, de même que Myron, qui par sa tendance se rattache bien plutôt aux prédécesseurs de Phidias qu'à ses contemporains? Pourquoi M. B. n'a-t-il pas poussé son ouvrage jusqu'à eux? Il serait difficile d'en deviner la raison. — Enfin M. B. n'a indiqué qu'un nombre beaucoup trop restreint des ouvrages conservés : l'Ino Leucothée de la Villa Albani, l'Apollon de Ténée, celui de Théra, les reliefs de Thasos que possède le Louvre, le charmant relief de Pharsale si bien décrit par M. Heuzey dans le *Journal des savants*, toutes les statues qu'ont livrées les fouilles des dernières années à Athènes sont assez intéressantes, soit par elles-mêmes, soit par leur origine, pour trouver place dans une énumération même superficielle et rapide.

Dans la plupart des questions chronologiques, et l'on sait combien elles sont ici difficiles et compliquées, M. B. suit l'opinion de Brunn — en quoi il a raison — sans jamais le nommer — en quoi il a tort. Les passages qui traitent de Callon l'Eléen p. 404 et de la notice de Cédrénus sur Dipoenos et Styllis p. 379, ont même un air de famille assez frappant avec les paragraphes correspondants du livre de Brunn.

Pour prouver que notre jugement sur la valeur scientifique du livre de M. B. n'est pas injuste, il nous suffira de signaler les points suivants : il se sert d'une édition de Pline assez antique, antérieure à celles où le *Codex Bambergensis* est employé comme autorité principale. Les résultats en sont souvent fâcheux; qu'on en juge : L'artiste corinthien s'appelle *Butades*, non *Dibutades* (Pline, XXXV, 12, 151); p. 239 (XXXVI, 14, 95) : le temple d'Ephèse a 225 pieds de largeur (non 220 comme disent les anciennes éditions), et sa construction dura 120 ans, non 220. — P. 345 (XXXVI, 5, 13) : lisez *Lasii* non *Jasii*. — P. 371 (XXXVI,

4, 9) : les anciennes éditions disent de Sicyone : *Officinarum metallorum omnium patria*[1], le *Codex Bamb.* porte *officinarum omnium talium patria*.

La chronologie de la première école de Samos a été un écueil dangereux pour la science de M. B. — P. 339 nous lisons : « Ce qui est certain, c'est qu'ils » représentent l'école de Samos pendant un demi-siècle, de l'an 570 avant J.-C. » jusqu'à l'an 526. » Mais si ces dates sont si certaines, pourquoi M. B. nous dit-il p. 470 que Théodore et Rhœcus exerçaient leur art de 576 à 536? Quant au passage de la p. 172 : « Les proportions de ces fragments sont gigantesques, et au » temps de Rhœcus on n'élevait point de monuments d'une telle grandeur : c'est » le propre du VIe siècle, » — nous avouons ne pas comprendre le sens de cette phrase. Du moins nous avons cru jusqu'à présent que les années 570 à 526 étaient dans le VIe siècle! Ou bien M. B. a-t-il eu dans ce moment en tête une autre opinion, qui fait remonter ces artistes à la 25e olympiade.

P. 349, M. B. parle d'une statue qu'on aurait érigée à Byzès (cf. p. 36). On ne connaît ce nom que par Paus., V, 10, 2. M. B. a évidemment mal compris ce passage, où il n'est question de rien de semblable[2].

M. B. aurait pu s'épargner la peine de décrire si longuement le coffre de Cypsélus p. 361 et suiv. : Une pareille description n'a de valeur que quand elle est complète, et celle qui nous est offerte ne l'est pas; en outre elle fourmille d'erreurs. Le coffre n'a pas cinq faces, car d'abord χώρα ne signifie pas une face et ensuite le récit de Pausanias prouve que le coffre est orné sur trois côtés de reliefs en cinq bandes superposées[3], que Paus. décrit βουστροφηδὸν. — On lit, p. 362 : « Sur le second côté on voyait la Nuit portant deux enfants dans ses bras : l'un » était blanc, c'était le Sommeil; l'autre était noir, avec les pieds *paralysés*, » c'était la Mort. » Il est impossible de deviner comment M. B. peut concilier cette explication avec le texte de Pausanias : γυνὴ παῖδα λευκὸν καθεύδοντα ἀνέχουσα τῇ δεξιᾷ χειρὶ, τῇ δὲ ἑτέρᾳ μέλανα ἔχει παῖδα τῷ καθεύδοντι ἐοικότα, ἀμφοτέρους διεστραμμένους τοὺς πόδας. Évidemment M. B. a rapporté ἀμφοτέρους διεστραμμένους τοὺς πόδας au second des enfants seulement, tandis qu'il est clair que ἀμφοτέρους a trait aux deux enfants, non à πόδας comme M. B. semble l'admettre. La signification διεστραμμένος = paralysé serait d'ailleurs entièrement nouvelle. — Quatre légèretés se rencontrent dans la courte phrase qui se lit p. 363 : « Un » distique[4] expliquait qu'une jeune fille qui suivait amoureusement Apollon était la » prêtresse Marpessa » : le ἀνήρ dont il est question n'est pas Apollon, mais Idas; quand même ce serait le dieu, Marpessa ne le suivrait pas amoureusement, puis-

---

1. Nous ferons en outre remarquer à M. B. que le mot *officina* ne signifie pas « industrie, » mais bien « atelier. »

2. Schubart, *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1849, p. 386. Voici d'ailleurs le texte de l'épigramme citée par Pausanias :

Νάξιος Εὔεργός με γένει Λητοῦς πόρε Βύζεω
Παῖς ὃς πρώτιστος τεῦξε λίθου κέραμον.

3. Comme le célèbre *Vase François*.

4. Voici le distique, ou plutôt les deux hexamètres, en question (Paus., V, 18, 2) :

Ἶδας Μάρπησσαν καλλίσφυρον, ἂν οἱ Ἀπόλλων
Ἅρπασε, τὰν ἐκ ναοῦ πάλιν ἄγει οὐκ ἀέκουσαν.

qu'elle a été enlevée par lui et revient οὐκ ἀέκουσα avec son mari; enfin elle n'est pas jeune fille, mais femme d'Idas et n'est pas non plus prêtresse (Il. 9, 557. Apollodore, I, 7, 8). — Κὴρ (p. 364) n'est pas la Destinée, mais la déesse de la mort violente.

Ol. 65, 1, n'est pas l'an 516 av. J.-C. comme il est écrit p. 395, mais 520; comme Démaratos fut vainqueur Ol. 65 et 66, il faut admettre que M. Beulé a omis l'une de ces dates.

P. 412, nous trouvons un exemple de logique étrange : « Gitiadas touche au » siècle de Périclès; il a dû mourir vers la 71e Olymp. (donc avant Marathon, » nous sommes encore bien loin de Périclès!), *car* il avait commencé à orner » de statues un vaste trépied, consacré dans le sanctuaire d'Amycles. Sous ce » trépied devaient être posées trois statues : Gitiadas en fit deux; la mort le surprit » sans doute, et Callon acheva la troisième. » D'abord il n'est pas question d'un trépied seulement, mais il y en a trois, et une statue sous chacun des trépieds, que Pausanias (III, 18, 5) ne dit pas avoir été consacrés dans le sanctuaire. Il nous est impossible de découvrir ce que peut signifier ce *car*, ni pourquoi M. B. fait mourir Gitiadas vers Ol. 71. Quant à l'époque à laquelle vivait Callon, M. B. ne nous dit absolument rien. Brunn et d'autres ont démontré que très-probablement les trépieds en question provenaient du butin de la 3e guerre méssénique (non de la 1re comme le dit Paus.), qui finit Ol. 81, 2 par la prise d'Ithome : donc Gitiadas et Callon travaillèrent à ces trépieds après 455. La construction de la phrase ne permet pas d'attribuer la statue d'Ænetos à Gitiadas comme le fait M. B. un peu plus loin. — P. 413, M. B. donne pour avérée l'hypothèse, assez ancienne il est vrai, que Bathyclès vint à Sparte après la prise de Sardes par Cyrus en 544 (qui p. 349 est fixée à 540; elle eut lieu probablement en 546 ou 548). Il paraît savoir de source certaine que le trône de l'Apollon d'Amycles était en bois, en or et en ivoire. Pausanias ne dit pas un mot des matériaux qui servirent à cette construction. On pourrait supposer que ce fut à orner ce trône que les Lacédémoniens employèrent l'or que Crésus leur avait envoyé pour l'Apollon du mont Tornax (non d'Amycles, comme le dit M. B.), mais les expressions ἄγαλμα et κόσμος sont trop vagues pour pouvoir servir d'appui à une hypothèse quelconque. Du reste aurait-on laissé en plein air, exposé à toutes les intempéries, une telle masse de matériaux précieux, et surtout à cette époque où les métaux nobles étaient encore rares?

P. 445, M. B. n'a tenu aucun compte du beau travail de M. Friederichs (*Gerh. Archæol. Zeitg.*, 1859, 127) qui a retrouvé dans les statues Ms. Borb. VIII, 7, 8, une copie du groupe d'Harmodios et d'Aristogeiton de Kritios et Nésiotés, se fondant sur un relief publié par Stackelberg et les monnaies d'Athènes de M. Beulé p. 335. — Benndorf, dans les Annales de l'Institut 1867, voit dans ce groupe une copie de l'ouvrage d'Antenor, et a découvert dans deux statues de Florence une imitation de l'œuvre de Kritios. Voy. *Gœttinger Gelehrte Anzeigen*, 1868, nº 39. — Toutes ces erreurs sont pardonnables, quoique faisant preuve de bien peu de soin; mais il est une petite phrase que nous tenons à relever pour protester hautement contre la tendance qu'elle manifeste, p. 408. « L'école de

» Sparte n'arrive pas à cette perfection qui touche de si près à la volupté. » Si M. B. voit dans les sculptures du Parthénon, dans la Junon Ludovisi, même dans la Vénus de Milo quelque chose qui touche non pas même de près, mais qui rappelle seulement de loin la volupté, c'est assurément très-fâcheux, c'est un triste symptôme de sa façon de considérer l'art.

Les fautes d'impression dans les noms propres et les citations sont nombreuses; nous en citerons quelques-unes : p. 18, Paus. 8, 20, lisez 8, 10; p. 167, 266 ζώφορος, lisez ζωοφόρος; p. 181, Curtius, *Pelop.* 2, 195, lisez 2, 437; l'ouvrage de Gell cité n'est pas le Voyage, mais l'*Itinerary of the Morea.* — P. 205, Her. 3, 55, lisez 3, 59; p. 292, ὀπαῖον τοῦ ἀνακτόρου, lisez ὀπαῖον ἐπὶ τ. ἀ.; p. 295, Pline 36, 28, lisez 36, 15; *Journal des Savants* 1846, 775, lisez 669. — *Digeste* XVI, 242, 2, lisez L, 16, 242, 2; p. 390, l'artiste corinthien se nomme Euchiros, non Euchir; p. 407, 53e Ol. lisez 54e; p. 437, Paus. 8, 43, lisez 42.

Terminons cette longue liste, — qui n'a pas la prétention d'être complète, tant s'en faut, et dans laquelle nous nous sommes borné à signaler des erreurs indubitables, — en faisant observer à M. B. qu'il devrait au moins prendre garde de ne pas imprimer des monstruosités comme celle qu'on lit à la page 15 : « les Etrus- » ques, ce rameau de la race grecque. » — Page 165, nous trouvons la phrase que voici : « Les auteurs citent surtout la *pierre* d'Assos, réputée excellente pour » les *sarcophages*. On croyait qu'elle conservait les cadavres par sa seule vertu : » *de là son nom.* » Tout lecteur ignorant le grec croira que c'est du nom d'Assos qu'il s'agit, tandis que c'est le mot *sarcophage* que M. B. a cru expliquer. Mais ce mot signifie précisément le contraire de ce que lui fait dire l'auteur : la pierre était appelée *sarcophage*, parce qu'on croyait qu'elle rongeait les chairs très-rapidement. C'est une inadvertance des plus divertissantes. — Citons encore la naïveté suivante, qui se trouve p. 306 : « Dès le premier coup-d'œil, le temple » nous force à lever la tête, à regarder de bas en haut, action que les Latins » traduisaient par le mot *suspicere*, qui impliquait l'idée d'admiration. »

On le voit, les erreurs que nous avons à reprocher à M. B. sont essentiellement des inexactitudes, des légèretés attestant un travail peu profond et peu méthodique. Du reste, comme il n'est pas entré au cœur des questions chronologiques ou artistiques, comme il est resté toujours à la superficie, s'en rapportant prudemment en cas de doute aux résultats obtenus par l'un de ses prédécesseurs, l'auteur ne s'exposait guère à commettre de graves erreurs de conception ou de combinaison.

M. Beulé aurait dû profiter de l'occasion qui se présentait à lui pour revoir avec soin ces articles plus ou moins « improvisés » sans doute, mais qui répandent, sous prétexte de vulgarisation, des notions inexactes sur l'histoire de l'art grec. Ce n'est pas sans regret que nous formulons ce jugement sur un écrivain de talent; mais nous devions exprimer une fois pour toutes un sentiment qui est celui de beaucoup de personnes, c'est que M. Beulé ne perdrait rien à prendre son public un peu plus au sérieux.

William Cart.

---

62. — **The four ancient books of Wales**, containing the cymric poems attributed to the bards of the sixth century, by William F. Skene. 2 vol. in-8° (xiv-600 et xiv-496 p.). Edinburgh, Edmonston and Douglas, 1868. — Prix : 45 fr.

Ce livre est une des publications les plus importantes qui aient été faites depuis longtemps dans le domaine de la littérature galloise ; il prépare le terrain à des travaux critiques sur les origines de cette littérature encore peu connue ou, pour parler plus exactement, mal connue. Ce qui manquait jusqu'ici, c'était des textes authentiques et des traductions faites sans préjugés bardiques. Le livre de M. Skene vient combler cette lacune.

Cette publication se divise ainsi qu'il suit : Tome premier : pp. 1-250, introduction de M. Sk.; pp. 253-600, traductions des poèmes rangés par ordre de matières.

Le tome second contient: pp. 1-2, les deux poèmes renfermés dans le ms. de Juvencus, et les quatre mss. qui donnent son titre à ce livre: (pp. 3-61), le Livre Noir de Caërmarthen; (pp. 62-107), le Livre d'Aneurin; (pp. 108-217), le Livre de Taliesin; (pp. 218-308), le Livre Rouge d'Hergest [1]. Les textes copiés sur les originaux par M. Sk. s'y suivent dans l'ordre des mss. Les pp. 311-452 sont consacrées aux notes de MM. Skene, Silvan Evans et Robert Williams. Ces deux derniers sont deux éminents érudits Gallois qui sur la prière de M. Skene, ont bien voulu se charger des traductions. M. Silvan Evans a traduit les poèmes du Livre Noir de Caërmarthen, du Livre d'Aneurin et du Livre Rouge d'Hergest, M. Robert Williams ceux du Livre de Taliesin.

On regarde ces mss. comme datant, le Livre Noir de C. du xiie siècle, le Livre d'A., de la fin du xiiie, le Livre de T., du commencement du xive siècle. Quant au Livre Rouge d'H., la composition de ses différentes parties se répartit entre le xive et le xve siècle. Ce sont, à part les trop courts fragments du Codex de Juvencus (ixe siècle), les plus anciens monuments de la poésie galloise, ceux qui nous conservent les œuvres prétendues des Bardes qui auraient vécu au vi^e siècle.

Entrer dans le débat que soulèvent ces poèmes, serait dépasser les limites d'un compte-rendu : il faudrait raconter des controverses qui ont rempli des volumes. Contentons-nous de signaler les faits principaux acquis par cette publication.

Tout d'abord il faut renoncer à chercher dans ces poèmes des traces de druidisme, et des doctrines cachées que des traductions ingénieuses dues à des néo-druides pouvaient jusqu'ici y faire supposer. Qu'on lise sans prévention ces poèmes dans la traduction très-littérale de MM. S. Evans et R. Williams, et l'on y trouvera non pas seulement des allusions à l'histoire et à la littérature ancienne de la Grèce et de Rome, mais à tout moment des réminiscences de

---

1. Le Livre Noir de Caërmarthen et le Livre de Taliesin sont la propriété de M. W. W. E. Wynne, à Peniarth. Le Livre d'Aneurin appartient à sir Thomas Phillips, à Cheltenham. Quant au Livre Rouge d'Hergest, il est la propriété du *Jesus College* à Oxford. M. Sk. a publié en entier les trois premiers de ces mss.; du Livre Rouge il n'a publié que les poèmes attribués aux anciens bardes.

l'ancien Testament et du nouveau, le nom du Christ presque à chaque page, en un mot une inspiration tout à fait chrétienne. Les personnes qui devinent un sens caché à toute chose, voudront peut-être encore torturer ces poèmes pour les faire parler à leur guise; mais quand on est dépourvu du don bardique et druidique de la double vue, on ne trouve rien qui distingue cette partie de la littérature galloise de toute autre littérature du moyen-âge européen. Il serait même étrange qu'il en fût autrement; le pays de Galles avait été très-fortement romanisé, et la langue galloise toute saturée de mots latins en est une preuve vivante.

Quel est l'âge de ces poèmes? Voilà la question délicate. M. Sk. qui ne se dissimule pas qu'entre le XIIe siècle et le VIe, époque prétendue de la plupart de ces poèmes, nous voyons en Galles absence presque complète de littérature (p. 19), en place pourtant l'origine au VIIe siècle, *dans leur plus ancienne forme* (*in their earliest consistent shape*, p. 242). Il arrive surtout à ce résultat par les allusions historiques qu'on y rencontre. Mais c'est là une preuve peu solide. L'histoire des Ve et VIe siècles ne pouvait être entièrement ignorée : on conservait dans les monastères des chroniques auxquelles pouvaient puiser les auteurs inconnus de ces poèmes. Il n'est qu'un témoignage irrécusable, celui de la langue. Bon nombre de ces poèmes portent la preuve d'une date récente par les événements qui y sont mentionnés. La critique de MM. Stephens et Nash l'a établi pour plus d'une poésie. Mais d'autres ne présentent pas ces anachronismes. M. Sk. observe avec beaucoup de raison (p. 185) que si nous avions des copies plus anciennes de ces poèmes, nous aurions aussi des formes plus anciennes. Oui, mais nous n'avons pas ces copies plus anciennes, et ce n'est que pour quelques poèmes, le *Gododin* en première ligne, que nous avons le droit de supposer leur existence. Pour quelques-uns de ces poèmes et particulièrement pour le *Gododin* le texte est si obscur et si corrompu, que l'on est amené à les considérer comme ayant une certaine antiquité. Mais que faut-il entendre ici par *antiquité?* Est-ce un siècle, ou deux siècles, ou trois siècles? Quel critérium prendre? M. Sk. les attribue au VIIe siècle, parce qu'il s'agit d'événements du VIe : la preuve ne nous semble pas entièrement concluante.

L'honnêteté des traducteurs, MM. E. et W., mérite tous nos éloges. Ils n'ont pas, comme leurs prédécesseurs voulu tout comprendre : leur traduction littérale suit le texte jusque dans ses obscurités, si bien que souvent on chercherait vainement un sens suivi à leurs traductions. M. Sk. remarque avec raison (tome I, p. 16) que ces poésies ont dû avoir un sens. Elles n'en présentent pas d'accessible dans leur forme actuelle. Il y a donc là pour la philologie un texte à rétablir et à éclaircir.

M. Sk. a voulu nous donner le texte tel qu'il existe dans les quatre mss. Nous n'avons pas nous-même vu les mss.; nous ne pouvons donc avancer un jugement qu'avec timidité; mais il nous semble que sa collation aurait pu être faite avec plus de soin, et que parfois il a pris des *n* pour des *u*, des *in* pour des *m*, etc. Les traducteurs ont dû quelquefois dans leurs notes rétablir par conjecture le texte que leur avait fourni M. Skene.

L'introduction que M. Skene a mise à ce livre est elle-même un ouvrage par son étendue (250 p.). M. Skene y examine les origines de la littérature galloise, l'ethnographie de la Grande-Bretagne septentrionale, et son histoire aux ve et vi^e^ siécles. Il y a là sur plusieurs points de la littérature galloise des vues ingénieuses; chemin faisant, M. Skene relève quelques erreurs de ses devanciers, MM. Stephens et Nash; il propose des identifications vraisemblables pour quelques-unes des batailles de l'Arthur de Nennius; il montre avec évidence que les plus anciens poèmes gallois se rapportent non au pays de Galles, mais à une population sœur, aux Bretons qui occupaient la Grande-Bretagne entre le Firth of Forth et le Solway Firth. Mais à côté de cela, il y a des choses contestables. Nous ne pouvons accepter ce qu'il dit des Pictes auxquels il consacre trois chapitres. Il y a trente ans[1], M. Skene les regardait comme des Gaëls; mais, depuis lors, la science des langues celtiques a marché et a montré une affinité remarquable entre les rares mots pictes qui nous restent et les langues celtiques du rameau breton (gallois, cornique et bas-breton). M. Sk. voudrait aujourd'hui prendre une position intermédiaire. Pour lui le picte est un dialecte gaélique fortement imprégné de cambrien. Il appuie cette opinion d'arguments historiques et philologiques. Les uns ne nous semblent pas plus admissibles que les autres. M. Sk. s'appuie sur les expressions de « gaels-pictes » (*Gwydyl Ffichti*) qui se rencontrent dans les chroniques galloises; mais ces textes sont de beaucoup postérieurs à l'invasion de la Bretagne septentrionale par les Gaels, et depuis longtemps il y avait eu fusion entre les différentes races. On sait que d'après Adamnan, Columba, un Scot, c'est-à-dire un Gaël, prêchait aux Pictes *per interpretatorem*. D'un autre côté le biographe du saint nous le représente quelquefois causant avec des interlocuteurs pictes. M. Sk. en conclut que le gaëlique et le picte se ressemblaient assez pour qu'un Gaël et qu'un Picte pussent converser ensemble, sans pouvoir pourtant suivre un discours soutenu; « un picte, dit » M. Sk. (t. I, p. 137) comprenait ce que le saint disait en gaëlique, mais ne » pouvait suivre un sermon gaëlique. » C'est pousser trop loin la supposition : la mention, même unique, d'un interprête, suffit. Les voyageurs qui racontent leurs voyages dans l'intérieur de pays barbares, quand ils nous rapportent leurs conversations avec les natifs, répètent-ils chaque fois cette circonstance qu'ils se servaient de drogmans? Cela est sous-entendu. Il est du reste probable qu'un illustre missionnaire comme Columba apprit bientôt la langue du pays où il venait porter les lumières de l'Évangile.

Les arguments philologiques sont aussi contestables. M. Sk. part d'identifications rien moins que prouvées. Par exemple il considère le mot picte *scolofth* ou mieux (comme le suppose avec raison M. Wh. Stokes) *scolosth*, comme équivalent au gallois *yscolheic* et à l'irlandais *sgolog*, et cela lui suffit pour identifier le *th* final du picte au *c* du gallois et au *g* de l'irlandais; mais *scolofth* (ou *scolosth*) ne peut se ramener à la même forme que les mots gallois et irlandais. Le vieux glossateur irlandais Cormac nous a conservé le mot picte *Cartit* « Bro-

1. Dans son livre : *The Highlanders of Scotland*, 2 vol. in-8°. 1837.

che. » *Broche* se dit en irlandais *dealg* et en gallois *gwaell*. M. Sk. identifie tout cela étymologiquement (t. I, p. 138)! D'un autre côté il a peut-être raison d'éliminer deux mots que l'on cite ordinairement comme pictes (*Deschu* et *Glaschu*), mais qui appartiennent plus probablement aux Bretons du Strath Clyde. On regrette souvent dans ce chapitre l'absence de cette rigueur philologique sans laquelle les rapprochements de mots ne font que séduire pour égarer.

Puisque nous parlons de la langue des Pictes, qu'on nous permette de présenter une interprétation d'un mot picte qu'on n'a pas encore expliqué, le mot *peanfahel*. Bede nous dit (*Hist. Eccl.* I, 12) « in loco qui sermone pictorum pean- » fahel, lingua autem Anglorum penneltun, appellatur » et Nennius nous dit que le mur construit par Sévère s'appelait « Britannico sermone Guaul » et qu'il s'étendait « a penguaul quæ villa scotice Cenail, anglice vero Peneltun dicitur. » On a identifié le *pean* de *peanfahel* avec le *pen* gallois et le *cenn* irlandais, signifiant « tête » (et voyez comme le picte concorde avec le gallois par l'emploi de la labiale!); mais on n'a pas reconnu *fahel;* cela nous semble pourtant bien évidemment, ainsi que le breton *guaul*, le latin *vallum*, le nom donné au mur fameux qui devait protéger la Bretagne contre l'invasion des Pictes. *Peanfahel* ne nous semble même être qu'une forme plus ancienne de *Penguaul* et dater de l'époque ou le latin *vallum* n'était pas encore *pictisé* et conservait la force de son *v* initial. Plus tard ce *v* est tombé comme le montre la forme gaelique *cenail* et la forme picte ou bretonne *penel*, car la forme anglaise *Penel-tun*, n'est tout simplement, comme me le fait remarquer M. Lottner, que le saxon *tun* (aujourd'hui *town*) ajouté au nom que les indigènes donnaient à cette localité.

Nous proposerons aussi pour le fameux et énigmatique pays de *Gododin*, plus anciennement *Guotodin*, une identification qui pourra peut-être aider à retrouver sa place dans la Grande-Bretagne du nord. *Guotodin* nous semble être identique au *Fothudain* de la version irlandaise de Nennius, qu'on a voulu (avec raison selon nous) identifier aux Ὠταδινοί (*recte* Ὀταδινοί?) de Ptolémée.

Revenons au livre de M. Sk. Il est magnifiquement imprimé, orné de beaux *fac-similes*, relié avec luxe. C'est un beau livre dans tous les sens du mot. Nous voudrions pourtant qu'il eût un errrata[1]. Malgré toutes les critiques qu'on

---

1. M. Silvan Evans veut bien relever pour la *Revue critique* les principales fautes d'impression qui se rencontrent dans les notes signées de son nom :

Tome II, p. 322, l. 1, au lieu de *gwelu* lire *gwelw*. — L. 14, lire ainsi la citation :

Dywed Myrddin y dawai
Y *rhys* a'r aflwydd ar rai.
IEUAN TEW.

L. 25, au lieu de « *Dywal* or *Dywal* », lire « *Dywel* or *Dywal;* » — dernière ligne, au lieu de « *gosgorddvaedr* » lire « *gosgorddvawr.* » — P. 324, l. 4 avant la fin, au lieu de « *neur lall or tri* » lire « *neu'r llall o'r tri.* » — P. 325, l. 8 avant la fin, au lieu de « *geithyr* = *either* » lire « *geithr* = *eithr.* » — P. 426, l. 10, au lieu d' « *Aelen* » lire « *Aeleu* » — P. 427, l. 2 avant la fin, au lieu de « *Cyvindawd* » lire « *Cyvundawd.* » — P. 428, l. 5. avant la fin, rétablir ainsi la citation :

Trachywed llechwed lluch a *tharyan*.
CASNODYN.

P. 430, l. 4 et 5 avant la fin, au lieu de « *Dvydd Ddn o Hiraddng* » lire « *Davydd Ddu*

peut lui adresser, sa publication est un service dont tous les amis des études galloises sauront gré à M. Skene, et il ne manquera pas de susciter d'intéressants travaux sur la langue et la littérature galloise, dont il nous donne les plus anciens monuments.

H. Gaidoz.

---

o Hiraddug. » — P. 432, l. 9, au lieu de « *ganad* » lire « *gariad;* » — l. 17, au lieu de « *Trawsvnydd* » lire « *Trawsvynydd;* » — l. 28, au lieu de « *Wir.....wife* » rétablir « *Wir* (=*gwyr*), oblique, slanting, swerving, turning aside; an allusion to Lot's wife. » — P. 334, l. 7, au lieu de « *Merhin* » lire « *Merchin;* » — l. 6, avant la fin au lieu de « *syrthiv* » lire « *syrthio;* » — l. 3 avant la fin, au lieu de « *Vochuy* » lire « *Vochnvy;* » — l. 2 avant la fin, au lieu de « *Macbran, Machwy* » lire « *Machrau, Machawy.* » — P. 335, l. 5, au lieu de « *Langharne* » lire « *Laugharne.* » — P. 337, l. 11, au lieu de « *grad-wehin* » lire « *grad-wehyn.* » — P. 340, l. 4 à partir du bas, au lieu de « *heis* », l. « *treis* ». — P. 341, l. 1, au lieu de « *Knas* » lire « *Kuas.* » — P. 347, l. 4, au lieu de « *Iä* = *ie* » lire « *Ia* = *ïe.* » — P. 349, l. 17, au lieu de « *Aruwl* » lire « *Arvul;* » — l. 22, au lieu de « *heuil* » lire « *treuit.* » — P. 450, l. 3 et 7, au lieu de « *ain* » lire « *a'm.* » — P. 451, l. 14, au lieu de « *Y bydi* » lire « *Y byd i.* » — P. 354, l. 25, au lieu de « *mahtheia* » lire « *mahtheid.* » — P. 355, l. 20, au lieu de « *hungor* » lire « *hangor;* » — P. 370, l. 21, au lieu de « *griediaw* » lire « *greidiaw.* » — P. 373, l. 25, au lieu de « *ym mydden* » lire « *ym myddin.* » — P. 374, l. 14, au lieu de « *ried* » lire « *nid;* » — l. 16, au lieu de « *cochad* » lire « *cochach.* » — P. 375, l. 6, au lieu de « *ach eilaw* » lire « *ach ei law.* » — P. 378, l. 9, au lieu de « *gwaetfieu* » lire « *gwaetffreu.* » — P. 381, l. 3, avant la fin, au lieu de « *ymmhole* » lire « *ym mhob lle.* » — P. 383, l. 17, au lieu de « *Chwedlan am gwyddir owir* » lire « *Chwedlau a'm gwyddir o wir'.* » — P. 385, l. 12, au lieu de « error for *diva* » lire « error for *diua*=*diva.* » — P. 386, l. 3, au lieu de « *peryglin* » lire « *peryglu;* » — l. 11, au lieu de « *dynynwal* » lire « *dyuynwal.* » — P. 388, l. 12, au lieu de « *gwytewch* » lire « *gwythwch.* » — P. 390, l. 17, au lieu de « *golofnaur* » lire « *golofnau'r;* » — l. 18, au lieu de « *yn-ddyledogion* » lire « *yn ddyledogion.* » — P. 391, l. 7, avant la fin, au lieu de « *mwythan* » lire « *mwythau.* » — P. 392, l. 2, au lieu de « *methe* » lire « *methl;* » — l. 7, au lieu de « *madawe* » lire « *madawc;* — l. 8, au lieu de « *vioder* » lire « *vroder;* » — l. 22, au lieu de « *similar was* » lire « *similar import was.* » — P. 393, l. 15, au lieu de « *Twrc* » lire « *Twrch.* » — P. 394, l. 14 et 15, au lieu de « *Emmrys* in Snowdown » lire « *Emrys* in Snowdon. » — P. 427, l. 7. au lieu de « *ada* » lire « *a da.* » — P. 428, l. 3, avant la fin, au lieu de « *ysgywt* » lire « *ysgwyt.* » — P. 429, l. 20, au lieu de « *Tywsogion* » lire « *Tywysogion;* » — l. 2, avant la fin, au lieu de « in his » lire « *is his.* » — P. 430, l. 5, au lieu de « *Gwell im crywyn no dan fuddelw* » lire « *Gwell un crywyn no dau fuddelw;* » — l. 5, avant la fin, au lieu de « *brenddwyd* » lire « *breuddwyd.* » — P. 431, l. 14, au lieu de « *Llanellwy* » lire « *Llanelwy;* » — l. 22, au lieu de « *Gogor* » lire « *Gogov.* » — P. 433, dernière ligne, au lieu de « *Song* » lire « *Long.* » — P. 434, l. 5, avant la fin, au lieu de « *cyrchynvardel* » lire « *cyrchynvardd.* » — P. 435, l. 9, avant la fin, au lieu de « *Cyn* » lire « *Kynn.* » — P. 436, l. 11, au lieu de « *taglan* » lire « *talglan;* » — l. 21, au lieu de « *tyllbras* » lire « *tyllvras;* — l. 2, avant la fin, au lieu de « *llu cyngryn* » lire « *llu cyngrwn.* » — P. 438, l. 5, avant la fin, au lieu de « *Argledd* » lire « *Ar gledd.* » — P. 439, l. 24, au lieu de « *anvad gyflavar* » lire « *anvad gyflavan.* » — P. 440, l. 17, au lieu de « *Jeuenctid* » lire « *Ieuenctid;* — P. 442, l. 14, au lieu de « *joing* » lire « *joining.* » — P. 444, l. 4, au lieu de « *Langharn* » lire « *Laugharne.* » — P. 446, l. 2, avant la fin, au lieu de « *Uchant* « lire « *Uchnant.* » — P. 447, l. 17, au lieu de « *Yn* » lire deux fois « *Yr;* » — l. 25 et 27, au lieu de « *Hwyedec* » et « *hwyedec* » lire « *Hwyedic* » et « *hwyedic.* » — P. 449, l. 4, avant la fin, au lieu de « *Brerin* » lire « *Brenin;* » — l. 5, avant la fin, au lieu de « *dan well* » lire « *dau well;* » au lieu de « *Taliessin* » (passim) lire « *Taliesin.* » — Au lieu de « *Myrdin* » (passim) lire « *Myrddin* ».

63. — **On the Legend of Tristan,** its origin in myth and its development in romance, by Edward TYRRELL LEITH, LL. B. (Read before the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society). Bombay, Education Society's Press, 1868, in-8°, 35 p.

Cette intéressante *lecture* se divise en deux parties. Dans la première (p. 1-20) l'auteur raconte la légende de Tristan d'après Gotfrid de Strasbourg et trace rapidement l'histoire de cette légende chez les divers peuples européens; dans la seconde (p. 20-35) il essaie de la ramener au mythe primitif dont elle est issue. — Sur la première partie, nous remarquons que M. L. n'est pas au courant des derniers travaux, par exemple de la thèse de M. Bossert (voy. *Rev. crit.*, 1866, t. I, art. 24) ou de la dissertation de M. Estlander (*Rev. crit.*, 1867, t. I, art. 37), ce qui est fort excusable chez un habitant de Bombay, mais ce qui n'en diminue pas moins la valeur de cette esquisse. Ajoutons qu'il aurait mieux fait de puiser le sommaire de son récit dans la rédaction française qui porte le nom de Berox et qui, suivant toute apparence, est conservée dans le roman allemand en prose fait sur les vers d'Eilhart d'Oberg [1] et dans la traduction islandaise. M. L. ne paraît pas douter de l'antiquité des triades galloises; on a d'autant plus lieu d'en être surpris qu'il a évidemment fait part de son travail à M. Whitley Stokes, dont il cite plusieurs fois l'opinion. — Dans la seconde partie de sa brochure, M. L. s'efforce d'abord de prouver que l'histoire de Tristan est un mythe solaire, ce qui est plus que vraisemblable, et ce qui a déjà été exprimé souvent; et ensuite, ce qui est plus nouveau, de rattacher notre Tristan au dieu védique Trita, et au Thraëtona du *Yaçnâ*, identique au Ferîdoûn de Ferdouci. Il y a plusieurs objections : 1° la forme primitive du nom du héros celtique est *Tristran* et non *Tristan;* je ne vois pas pourquoi M. L. donne (p. 16) *Tristrem* comme une forme corrompue; c'est celle des fragments français les plus anciens, et, soit dit en passant, la présence de la forme *Trystan* dans les *Triades* n'est pas de nature à faire croire à leur ancienneté; 2° les aventures de Feridoûn qui ressemblent à celles de Tristan (exposition par un roi ennemi, éducation solitaire, puis vengeance du héros) sont un lieu commun qui, suivant toute apparence, ne se trouvait même pas encore dans la plus ancienne forme française de la légende. Ces deux raisons suffisent pour dispenser d'examiner de plus près les autres rapprochements de M. Leith. — Quelle que soit l'incertitude des résultats auxquels il est arrivé, l'auteur mérite des félicitations pour s'être engagé dans une voie encore peu frayée et où on ne peut manquer d'arriver à d'importantes découvertes. Déjà divers épisodes du *Tristan* ont été étudiés au point de vue de la mythologie comparée; telle est *le Jugement de Dieu* qu'Iseult sait si habilement éluder (voy. *Rev. crit.*, 1867, t. I, art. 60), et le charmant récit (supprimé par Gotfrid) de la manière dont le roi Marc s'éprend d'elle, récit que M. Reinhold Kœhler, dans une excellente étude,

1. Le Segehart de Babenberg auquel M. L. attribue un autre poème allemand sur Tristan ne doit son existence qu'à une leçon fautive : c'est Eilhart d'Oberg, poète dont le nom a été défiguré de toutes façons; on l'a aussi appelé Filhart d'Obret, et on en a fait un français.

a rapproché des différents contes sur *la Belle aux cheveux d'or* [1]. Dans les travaux de ce genre, il faut s'attacher aux détails et établir avec précision les identifications certaines; les conclusions viendront ensuite. C'est ce que le savant auteur de ce mémoire comprendra de mieux en mieux, nous n'en doutons pas, à mesure qu'il approfondira le sujet si intéressant sur lequel nous espérons bien le voir revenir encore.

G. P.

---

64. — **Le chevalier de Sapinaud et les chefs vendéens du Centre.** Notes, lettres et documents pour servir à l'histoire des cinq premiers mois de la guerre de la Vendée, publiés par le comte de La Boutetière. Paris, Académie des Bibliophiles, 1869. iv-137 p. — Prix : 5 fr.

Le sous-titre de cet ouvrage dénote de la part de son auteur une disposition d'esprit fort louable, et dans laquelle nous regrettons qu'il n'ait pas suffisamment persisté. M. de La Boutetière a eu entre les mains des documents d'un grand prix; il paraît avoir visité plusieurs dépôts de la province. Soit que ses recherches n'aient pas été assez approfondies, soit qu'il n'ait pas compris l'excellence de la voie où il était près d'entrer, il s'est arrêté au seuil de son sujet. Le tiers à peine de son opuscule renferme des pièces; le reste est un récit, impartial d'ailleurs, bien que conçu à un point de vue particulier (vendéen plutôt que légitimiste), et en somme estimable. Mais l'utilité d'un abrégé de cette nature est contestable; celle d'une collection méthodique de documents peu connus et de lettres inédites ne le sera jamais.

L'erreur de M. de La B. s'accuse dans son livre par un trait saillant : l'absence de table. Il n'a point songé à dresser l'état des pièces publiées par lui. Nous allons suppléer de notre mieux à cette lacune, en les faisant passer sous les yeux du lecteur.

M. de La B. édite pour la 1re fois, ou tire de l'oubli :

1° Neuf lettres de Sapinaud (p. 58, 74, 83, 84, 99, 105, 109, 124, 126 — 20 avril, 5, 29 mai, 11, 17, 24 juin, 16, 21 juillet 1793). Elles sont adressées aux commandants de l'armée catholique à La Roche-sur-Yon (Napoléon-Vendée), et contiennent avis de combats livrés ou d'opérations projetées.

2° Trois lettres de personnages différents, savoir : de Cumont à Sapinaud (p. 117, 9 juillet, où sont exposées les intrigues qui travaillent l'armée royale); de Morin de La Borderie à de Chouppes (p. 129, 26 juillet, où est racontée la mort de Sapinaud); de Berruyer au ministre de la guerre (p. 67, fin d'avril; où sont signalés les périls de la situation).

3° Six rapports ou mémoires officiels adressés, savoir : par des administrateurs de la Vendée à un représentant en mission (p. 3-18, 29 décembre 1793. Ce morceau, le plus étendu de ceux qui figurent dans le volume, est une sorte d'apologie sous forme de récit); par un commissaire délégué des dits administra-

---

1. *Tristan und Isold und das Mærchen von der goldhaarigen Jungfrau* (*Germania*, t. VI, p. 389-406).

teurs, Gallet, à ses collègues (p. 16, 9 mars. Il y raconte les mesures adoptées par lui pour recouvrer les impôts, mesures qui, dit-il lui-même, lui ont valu « la » réputation d'un Cartouche et d'un Mandrin »); par l'agent de la commission du district de Montaigu aux représentants en mission (p. 132, mars 1794; c'est un tableau de l'état de désorganisation où les rigueurs du général Turreau ont jeté tout le pays); enfin par le général Talot à Choudieu, le représentant Goupilleau à Maignen et les administrateurs d'Angers à leurs concitoyens sur l'anarchie militaire, les désordres et la lâcheté des bataillons dits de Paris (p. 96, 116, 104, 106, 15 juin, 13, 15 juillet 1793).

4° Quatre adresses ou proclamations des Vendéens, savoir : des insurgés de Challans, prisonniers, à leurs administrateurs réfugiés aux Sables (p. 40, 14 mars, ils y posent les conditions du désarmement); de ceux de Blain et de Savenay aux corps administratifs de Nantes (p. 52, même date, même objet); du comité de Rémouillé au peuple des campagnes (p. 44, 19 mars, on s'efforce de rassurer les paysans contre les menaces des autorités); du conseil de guerre de l'armée catholique à tous les chefs de corps (p. 123, 16 juillet, convocation à l'effet de pourvoir au remplacement de Cathelineau).

5° Enfin huit documents de nature variée, savoir : l'arrêté de l'assemblée générale du camp de l'Oie, réglant, en onze articles, l'organisation administrative du pays insurgé (p. 34, 4 avril); trois dépositions, émanées des deux partis, attestant les exterminations réciproques (p. 61, 62, 63); deux reproductions en fac-simile de documents imprimés dans le camp vendéen, qui sont un appel aux armes (p. 121, 8 août, sous peine de rébellion) et un passeport délivré à un bleu, relaché sous serment de ne plus combattre (p. 82, 20 juin, avec la mention qu'on lui « a coupé les cheveux »); une note du comité de Fontenay qui fait connaître le nom du « brigand, » auquel l'armée du Centre dut la capture du fameux canon Marie-Jeanne (p. 84, février 1794, il s'appelait : Boisseau); enfin le texte[1] de la Marseillaise vendéenne (p. 26, trouvé le 16 mai sur un cadavre à Chantonnay, attribué par l'auteur à l'abbé Lusson).

Ces trente documents proviennent presque tous des papiers du conventionnel Goupilleau qui appartiennent aujourd'hui à M. Fillon de Fontenay. La collection Grille, donnée par son propriétaire à la ville d'Angers, en a fourni quatre (p. 62,

---

1. Le 1er couplet est celui-ci :

Allons, bataillon catholique,
Le jour de gloire est arrivé :
Contre nous de la République
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans ces campagnes
Les cris impurs des scélérats!
Ils viennent jusque dans vos bras,
Prendre vos enfants, vos compagnes.
Aux armes, Poitevins! Formez vos bataillons.
Marchez, marchez, que le sang des Bleus, etc.

Cette imitation, on le voit, n'a pas coûté à son auteur de grands frais d'imagination; au couplet IV, *Camus* joue un rôle, il sert de rime à intrus.

67, 96, 134); quelques-uns ont été empruntés à un journal, le *Courrier de l'armée des côtes de La Rochelle*, rareté bibliographique qui manque même dans la collection Labédoyère (p. 120). Une mine aussi précieuse méritait d'être exploitée à fond; il faut en dire autant de diverses archives, celles de Luçon, d'Angers, de Niort, de Nantes, etc., auxquelles M. de La B. se contente de renvoyer le lecteur d'une façon sommaire (p. 49, 50, 76, 78, 79, 107, 108, 121, 126, 127; il suit ce procédé même pour la collection Goupilleau). Le travail de M. de La B. devait cependant tirer sa principale valeur, étant circonscrit, de la publication intégrale des documents recueillis dans la province. L'auteur ne peut se dissimuler qu'un récit général n'a de prix qu'autant que les éléments en sont tous rassemblés, et que le plan finalement adopté par lui impliquait des recherches plus étendues (notamment dans les dépôts de Paris).

Deux points de détail nous paraissent utiles à signaler dans l'opuscule de M. de La B. Il signale avec raison l'assistance apportée par la marine aux troupes républicaines, comme une des causes qui ont le plus contribué à étouffer l'insurrection dans le Sud-Ouest. Ce concours, à coup sûr efficace, paraît avoir été systématiquement tenu sous silence par les rapports officiels (p. 73). M. de La B. a dressé l'état de ce que devinrent les gentilshommes du Bas-Poitou et les prêtres de la Vendée. Sur 280 nobles, 182 émigrèrent, 34 s'insurgèrent, 28 servirent la République activement ou passivement (38 non classés). Sur 700 prêtres, 550 refusèrent le serment (p. 91).

La vue historique qui domine l'ouvrage, c'est que le mouvement vendéen fut purement religieux, local et éphémère comme toutes les prises d'armes issues des campagnes. L'ingérence des opinions royalistes en a dénaturé la primitive signification (p. 87). L'exactitude de cet aperçu, et la bonne foi qu'il y a à le mettre en lumière, montre que M. de La Boutetière a les qualités requises pour continuer avec succès ses études [1], et leur donner, sous une direction plus scientifique, le développement qu'elles comportent.

H. Lot.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Budé (de), Lettres inédites de Descartes (Durand). — Cornelius Nepos, éd. Monginot (Hachette). — Curtius, Studien zur gr. u. lat. Grammatik (Leipzig, Hirzel). — Ferri, Hist. de la philosophie en Italie (Didier). — Hœrmann, Untersuchungen über die Homerische Frage (Innsbruck, Wagner). — Homère, l'Iliade, éd. Pierron. — Kekulé, Die antiken Bildwerke in Theseion (Leipzig, Engelmann); die Balustrade d. Tempels d. Athena Nike (id.). — Jonguenel, Neue Entdekungen auf dem Gebiete d. biblischen Textcritik (Leyde, Steenhoff). — Luzel, Contes bretons (Nantes, Forest). — Pitré, Sui Canti popolari Siciliani (Palermo). — Plauti, Truculentus, ed. Spengel.

---

1. M. de La B. doit toutefois se tenir en garde contre certaine naïveté dans l'expression des sentiments à laquelle il paraît enclin. Il fera bien par exemple de s'abstenir de propositions dans le genre de celle-ci : « Hélas! qui peut dire où s'arrêteront les passions » des hommes, quand elles sont surexcitées *au delà de toute mesure?* » (p. 61).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. Franck tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Amelio (A. d'). Poesie in lingua leccese. 2ª ediz., accresciuta di altre poesie inedite e della necrologia dell' autore, per cura del nipote dello stesso. In-8°. Lecce (tip. Salentina). 2 fr.

Aretino (P.). L'Orlandino, canti due. Pet. in-8°, 30 p. Bologna (Romagnoli). 1 fr. 75

Raccolta di curiosità letterarie. Dispensa 95.

Bara (G.). Argomenti sul Purgatorio. In-8°, 415 p. Napoli (Soc. tipogr. edit.). 1 fr. 75

Berlan. Liber consuetudinum Mediolani anni M CC XVI ex bibliothecæ Ambrosianæ codice nunc primum editus. Parte I. In-8°, xij-128 p. Mediolani (tipog. J. Agnelli).

Boccaccio (G.). Due novelle che non si leggono nel suo Decamerone. In-4°, 22 p. Livorno (tip. Vannini).

Cappelli (A.). Poesie musicali dei secoli XIV, XV e XVI, tratte da vari codici, con un saggio della musica dei tre secoli. In-8°, 74 p. Bologna (Romagnoli). 4 fr.

Scelta di curiosità letterarie. Dispensa 94.

Castagna (N.). Proverbi italiani, raccolti ed illustrati. In-8°. Napoli (tipogr. Nobile). 4 fr.

Cibrario (L.). Memorie storiche contenente : Ursicino vescovo di Torino, Matilde di Savoia, regina di Portogallo, Giovanni Gerson, Torino nel 1335, Tornei, giostre, caroselli alla corte di Savoia, etc. In-8°, 326 p. Torino (tip. Botta).

Da Prato (G.). Il Paradiso degli alberti ritrovi, e ragionamenti del 1389, dal codice autografo e anonimo della Riccardiana, a cura di A. Wesselofsky. Vol. I. In-8°, 370 p. Bologna (Romagnoli) 13 fr.

Scelta di curiosità letterarie. Dispensa 86.

Documents inédits pour servir à l'histoire de l'ancienne province du Quercy. In-8°, 33 p. Cahors (imp. Layton).

Du Pin. Le Japon. Mœurs, coutumes, description, géographie, rapports avec les Européens. In-8°, 144 p. (libr. A. Bertrand). 3 fr. 50

Gargani (G.). Della lingua volgare in Siena nel secolo XIII per una originale lettera mercantile di Vincenti d'Aldobrandino. Vincenti a 5 di luglio 1260 spedita in Francia. Discorso con annotazioni. In-8°, viij-88 p. Siena (tipog. dei Sordo-Muti).

Germer-Durand (E.). D'une prétendue inscription grecque de Beaucaire. Lettre à M. le Président de l'Académie du Gard. In-8°, 19 p. Nimes (imp. Clavel-Ballivet et C°).

Gervinus (G. G.). Histoire du XIX° siècle depuis les traités de Vienne. Trad. de l'allemand par J. F. Minssen. T. 20. In-8°, 307 p. (lib. Internationale). 5 fr.

Giambullari (B.). La contenzione di mona Costanza e di Biagio, e tre canzoni. In-8°, 35 p. Bologna (Romagnoli). 2 fr.

Scelta di curiosità letterarie. Dispensa 96.

Gœthe. La campagne de France, 1792. Annotée par M. L. Dietz et accompagnée d'une carte géographique. In-18 jésus, 158 p. Paris (lib. Fouraut et fils).

Gouet (A.). Histoire nationale de France, d'après les documents originaux. T. 6. Réforme. In-8°, 603 p. Paris (libr. Pagnerre). 5 fr.

Guérin (V.). Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de cartes détaillées. T. I. Gr. in-8°, viij-411 p. Paris (libr. Challamel aîné).

Humboldt (A. de). Sites des Cordillières et monuments des peuples indigènes de l'Amérique. Nouvelle édition mise dans un ordre nouveau indiqué par l'auteur avant sa mort. In-8°, ij-535 p. avec pl. Paris (lib. Morgand).

Huot (P.). Les prisonniers d'Orléans, épi-

sode révolutionnaire (1792-1795). In-8°, 50 p. Colmar (imp. Decker).

Jacolliot (L.). La Bible dans l'Inde. Vie Jezeus Cristna. In-8°, 395 p. Paris (lib. Internationale). 6 fr.

Ladevi-Roche. De l'origine du langage d'après MM. de Bonald, Renan, J. Simon et le P. Chastel. In-8°, 62 p. Bordeaux (lib. Coderc, Degréteau et C°).

Lalore. Optatien, deuxième évêque de Troyes, et les conciles de Cologne et de Sardique. Éclaircissement historique. In-8°, 16 p. Troyes (imp. Dufour-Bouquot).

Le Bas (P.). Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure, fait par ordre du gouvernement français, pendant les années 1843 et 1844, et publié avec la collaboration d'Eugène Landron. Livr. 59 à 62. In-4° à 2 col., p. 377-504 et 8 pl. Paris (libr. F. Didot frères, fils et C°). Prix de la livraison, 3 fr. 60

Leger (L.). Cyrille et Méthode. Étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme. In-8°, xxxv-230 pages. Paris (lib. Franck).

Memorie della Reale Accademia delle scienze di Torino. Serie II. Tomo XXIV. Gr. in-4°, xviij-919 p. et 15 pl. Torino (Lœscher). 52 fr.

Merle d'Aubigné (J. H.). Histoire de la réformation en Europe au temps de Calvin. T. 5. Angleterre, Genève, Ferrare. In-8°, xlviij-600 p. Paris (lib. Michel Lévy frères). 7 fr. 50

Monumenta sacra et profana ex codicibus præsertim bibliothecæ Ambrosianæ, opera collegii doctorum ejusdem. Tomo V, fasc. I. Opuscula et fragmenta miscella magnam partem apocrypha edid. A. M. Ceriani. Gr. in-8°. Augustæ Taurin. (H. Lœscher). 14 fr.

Morosi (G.). Studi sui dialetti della terra d'Otranto, con appendice sui canti, leggende et proverbi dei dialetti medesimi. In-8°. Lecce (tip. Salentina).

Muratori (L. A.). Trentasei lettere inedite. Petit in-8°, 82 p. Bologna (Romagnoli). 3 fr.

Occioni (O.). Caio Silio Italico e il suo poema. In-8°, 270 p. Padova (Salmin). 3 fr. 50

Villars (Mme de). Lettres à Madame de Coulanges (1679-1681). Nouvelle édit., avec introduction et notes, par A. Courtois. In-8°, 352 p. Paris (lib. Plon).

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. de ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (x^e et xvie siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 15 Quatrième année 10 Avril 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tome premier. 2e fascicule. Gr. in-8°. 4 fr.

Contenu. I. Membres nouveaux admis depuis le 1er janvier 1868 jusqu'au 1er janvier 1869; lectures faites à la Société; ouvrages offerts; extraits des procès-verbaux. — II. *E. Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — III. *C. Thurot*, Observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — IV. *L. Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — V. *D'Arbois de Jubainville*, Étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — VI. *P. Meyer*, phonétique provençale, O. — VII. *M. Bréal*, les doublets latins. — VIII. *R. Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — IX. *G. Paris*, Gens, giens.

R. MOWAT Noms propres anciens et modernes. Études d'onomatologie comparée. Gr. in-8°. 3 fr.

Contenu : Les noms propres latins en *atius* et en *onius*. — Examen de la signification attribuée aux noms d'hommes *Sarmentius*, *Projectus*, *Stercorius*; étymologie de *Tullus*, Pirasius. — De l'Élément africain dans l'onomastique latine. — De la déformation dans les noms propres.

Pour paraître prochainement.

GLOSSÆ Hibernicæ veteres codicis Taurinensis edidit Constantinus Nigra.

LE GRAND PARANGON Des nouvelles nouvelles par Nicolas de Troyes, publié d'après le manuscrit original par M. É. Mabille. 1 vol. in-16, papier vergé relié en percaline. 5 fr.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

The Journal of Philology, edited by CLARK, MAYOR and WRIGHT. London and Cambridge. Année 1868.

(Ce recueil périodique forme comme une seconde série du *Journal of classical and sacred Philology* dont la publication avait cessé en 1860. Il est rédigé par les philologues les plus éminents de l'Angleterre et paraît deux fois par an; chaque livraison, de 160 pages coûte 4 sh. 6 d. (5 fr. 60 c.). — On verra par le court résumé que nous donnons ci-dessous, que son contenu est aussi varié que nourri, et que la philologie classique n'exclut point des travaux sur les langues orientales ou sur l'étude comparée du langage.)

N° 1.

PALEY, *Sur les divinités chthoniques*, considérations générales sur leur nature et leur culte. — ELLIS, *Sur Fronton*, excellentes observations à propos de l'édition de NABER (voy. *Rev. crit.*, 1868, art. 70) et essais heureux de restitution du texte. — BYWATER, *Sur les fragments attribués à Philolaus le pythagoricien;* l'auteur montre qu'ils ne peuvent être authentiques — CONINGTON, *Remarques sur quelques points des Prolegomena critica ad Virgilium de* RIBBECK. — COWELL, *Sur une version hindoue* de l'histoire de Rhampsinit (Hérod. II, 121). — ELLIS, Sur les fragments d'Eschyle. — LE MÊME, *Sur un passage d'Hésychius* (ἀφροδίσιος ὅρκος, restitution de la fin). — PALEY, Emendation de deux passages d'Eschyle. — COPE, *Sur* γίγνεσθαι, γιγνώσκειν; *sur* στοργή, ἔρως, φιλεῖν, ἀγαπᾶν; *sur la formation irrégulière du verbe grec passif.* — LIGHTGFOOT, *Caius ou Hippolytus?* soutient l'opinion que ces deux noms donnés aux auteurs de divers traités chrétiens du IIIe siècle ne désignent qu'un seul et même personnage. — HOWARD et MUNRO, *Sur Lucrèce.* Nous signalons tout particulièrement ce remarquable article à l'attention des philologues. M. Howard est un habitant de Richmond (Virginie), qui malgré son grand éloignement des centres philologiques, a consacré tous ses loisirs à étudier le texte de Lucrèce, se procurant à grands frais toutes les éditions importantes et écrivant ses notes et conjectures sur chaque passage difficile. Ce qui l'a empêché de publier lui-même une édition du poète, c'est l'apparition des éditions de Lachmann et de Munro qu'il avait eu le bonheur de devancer sur plus d'un point dans sa critique. Il s'est décidé cependant à publier celles de ses notes qui pouvaient encore être utiles, et il le fait sous forme de lettre à M. Munro. On y trouvera un bon nombre d'observations très-justes, et quelques-unes de ses corrections seront admises sans doute comme indubitables par les éditeurs subséquents. M. Munro, en donnant ces notes dans le *Journal of Philology*, y a ajouté entre crochets quelques remarques qui en augmentent la valeur. En outre il répond, à la fin, aux articles de M. Polle (*Philologus*, tom. 25 et 26, *Jahresbericht* sur la bibliographie de Lucrèce depuis Bernays). — BURN, *Sur la configuration primitive de la colline du palatin et sur le Pomœrium de Romulus*, combat l'idée de la séparation du Palatin en deux sommets. — JEBB, *Sur un passage d'Andocide* (*de Myster.* p. 14). — SHILLETO, *Conjectures sur Thucydide* (VI, 1; 18; 64; VIII, 10; 34; 102).

N° 2.

FARRAR, *De la croissance et du développement du langage.* — RAWLINSON, *Remarques sur l'article de M. Jebb « sur un passage d'Andocide.* » — PALEY, *Sur l'édition de l'Agamemnon d'Eschyle* p. p. DAVIES : « c'est plutôt un livre remarquable qu'un livre satisfaisant » ; « de l'école d'Heimsœth et d'Enger ». — LIGHTFOOT, *Sur deux faits négligés relatifs à la question des lettres d'Ignace.* — ELLIS, *Sur un poème latin du* IVe *siècle récemment découvert* (nous reviendrons sur cet article). — MUNRO, *Sur Aristote, Probl.* 19, 12. — CLARK, *Sur la prononciation anglaise du grec.* — COCKAYNE, *Sur quelques passages des lois saxonnes.* — BURN, *Sur la pierre employée*

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 10 Avril — 1869

Sommaire : 65. GRASBERGER, Nuits indiennes, ou Recherches sur l'épisode de Nalus dans le Mahâbhârata. — 66. SEEMANN, les Dieux et les Héros de la Grèce. — 67. DE BELLOGUET, Ethnogénie gauloise, t. III : le Génie gaulois. — 68. TAMIZEY DE LARROQUE, Notes et Documents pour servir à la biographie de Jean de Monluc. — 69. FUCHS, la Bataille de Nordlingue. — 70. AVENARIUS, sur les deux premières Phases du spinozisme. — 71. HARTMANN, de la Méthode dialectique.

65. — **Noctes Indicæ,** sive quæstiones in Nalum Mahâbhârateum, scripsit L. GRASBERGER. Würtzburg, Stuber, 1868.

Sous ce titre, et en prenant pour point de départ la seconde édition donnée par Bopp, l'auteur essaie une restitution du texte du *Nala*. Après Bœthlingk, qui avait supprimé un certain nombre de vers en publiant cet épisode dans sa chrestomathie, après Bruce qui, dans une édition donnée à Pétersbourg en 1862, le réduit presque de moitié, M. G. se met à l'œuvre à son tour, et un peu plus discret que ce dernier, se contente de retrancher environ 260 çlôkas sur 983, et d'en transposer plusieurs autres. Quant à Bœthlingk, qui ne s'explique pas d'ailleurs à ce sujet, son but a pu n'être, dans un livre élémentaire, que d'offrir un texte épuré à des commençants. Mais Bruce et M. G. annoncent clairement leur intention de nous rendre, au moins approximativement, le poème, non pas même sous la forme qu'il avait lors de son insertion présumée dans le Mahâbhârata, mais tel qu'il aurait été composé par un vieux poète dans une période reculée.

S'il ne s'agissait que de dégager les traits primitifs d'une légende probablement fort ancienne, nous verrions là en effet le sujet d'une recherche intéressante et pouvant, quoique fort délicate, donner des résultats vraiment scientifiques. C'est surtout cet objet que paraît avoir poursuivi Holtzmann dans ses *Indische Sagen*. Mais nous maintenons essentiellement la distinction du *fond* de la légende, et de la *forme* sous laquelle elle nous est conservée dans le grand poème encyclopédique des Hindous. De l'antiquité très-vraisemblable de l'une il ne nous est pas permis de conclure immédiatement l'antiquité de l'autre. Ici c'est tout d'abord la langue qu'il faut interroger, et nous croyons qu'une solution définitive ne peut être obtenue par un travail sur un morceau isolé, avec quelques références à d'autres passages, mais que cette solution présuppose un travail d'ensemble sur le Mahâbhârata qui malheureusement n'a pas encore été fait. M. G. ne précise pas naturellement l'époque à laquelle il fait remonter son poème; mais de ce qu'il supprime comme une interpolation une allusion à la doctrine de la métempsychose (p. 122), on peut conclure qu'il le rejette dans un temps bien antérieur au buddhisme. Il pourrait, il est vrai, s'appuyer sur l'autorité de Lassen (*Indische Alterthumskunde*, 2e éd., I, p. 1004-1005); mais l'opinion, d'ailleurs moins extrême, de ce savant se rattache à tout un système qui

recule assez loin dans l'antiquité indienne les origines de la poésie épique, et on sait que des autorités non moins considérables (A. Weber, *Academische Vorlesungen*, Max Müller, *History of ancient sanscrit literature*) peuvent être citées à l'appui du système contraire. D'après Max Müller (loc. cit. p. 67-71), l'emploi *uniforme* du çlôka épique trahirait déjà à lui seul une époque récente. Il ne nous paraît donc pas prouvé que l'épisode de Nala dût ni *pût* exister sous une forme approchant de sa forme actuelle dans le temps où M. G. cherche à se placer pour juger des interpolations, ni surtout que la restitution d'un pareil texte, s'il a existé, soit encore possible. En effet, si l'on excepte les Védas, la littérature sanscrite nous a été conservée dans des conditions si défavorables, qu'il faut la plupart du temps renoncer à rétablir les textes avec quelque certitude. C'est l'avis de Weber (*Indische Skizzen*, p. 34), et les textes épiques sont précisément ceux auxquels l'observation est le plus appliquable. Nous n'entamerons donc pas une discussion de détail avec l'auteur, sur un terrain qui nous semble si peu solide, et nous passerons immédiatement à la partie la plus modeste, mais aussi selon nous la plus utile de son livre.

Nous trouvons ici réunis les matériaux d'un cours consciencieusement préparé, et à côté d'observations empruntées surtout à Bœthlingk et à Bruce, d'autres qui sont propres à l'auteur, sur différents points de grammaire, de métrique et d'interprétation du texte. Il discute aussi soigneusement les leçons différentes; mais il a eu tort de rejeter XII. 83. *c* [1] la leçon de l'édition de Calcutta confirmée par celle de Bombay : *dêvanê kuçalair*, tout aussi bonne pour le sens et qui satisfait à la mesure, tandis que celle de Bopp rend le vers faux. De même XXVI. 16. *d*. *bahvabaddhapralâpinah*, la correction *abudha* qu'il propose par conjecture est inutile et de plus rendrait le vers faux. Peut-être a-t-il voulu dire *abuddha ?*

Ailleurs, tout en défendant la bonne leçon, M. G. ne le fait pas toujours par les meilleures raisons :

I. 2. *b*. *dêvapatir iva*. Il préfère *yathâ* pour éviter une répétition. Cette leçon doit en effet incontestablement être préférée, mais parce que l'autre présente une faute grossière de quantité.

VIII. 25. *c*. *bhritim upayayau*. M. G. préfère *bhritim capayayau*, parce qu'une conjonction lui semble ici indispensable. Soit; mais une raison plus forte encore est que sans ce *ca* le vers est faux.

Ailleurs au contraire l'auteur allègue contre certaines leçons des raisons métriques qui nous échappent absolument, par ex. : IX. 27. *d*, 31. *d*, XII. 92. *c*, XXIV. 45. *d*. Il prend beaucoup de peine XIX. 10. *a* pour justifier au point de vue du mètre la leçon *satyam* sans remarquer qu'elle donne exactement la même quantité que *vākyam*.

Parfois aussi il condamne dans des termes d'une force singulière des leçons assez indifférentes. Ainsi XII. 29. *c* j'admets que la leçon de Bopp doit être préférée à *ko nu me vātha prastavyo;* mais l'expression *negligentia turpis* donnerait

1. Nos renvois se réfèrent à la 3e édition de Bopp. — Berlin, 1868.

à penser qu'il n'a pas remarqué que *prach* peut gouverner deux accusatifs.

Aux mauvaises leçons qu'il relève dans l'édition de Bopp, il aurait pu ajouter les suivantes :

XI. 28. *ab viçitêna*. Toutes les autres éditions ont *niçitêna*. Ni Westergaard, ni Bopp lui-même ne donnent la racine *çô* avec le préfixe *vi*.

XII. 91. *a. tathâ vilapantîm ekâm*. Calcutta et Bombay donnent *vilapatîm*, et Bœthlingk qui garde la première leçon reconnaît pourtant (Chrestomathie, p. 288) que l'irrégularité de la seconde n'est pas sans exemple. Nous croyons que celle-ci doit être préférée pour le mètre (voy. *Anthologie sanscrite de Lassen et Gildemeister*, p. 120. Note). C'est sans doute par la même raison métrique que le vers XVI. 18 *c* présente une forme également irrégulière *dhârayatîm*.

XV. 12. *d*. Nous signalons, sans pouvoir la corriger, une faute de quantité (l'équivalent d'un choriambe pour 3e dipodie). M. G., tout en refondant assez hardiment ce vers, laisse subsister cette faute que Bœthling en supprimant, non moins hardiment, le vers *cd*, avait du moins évitée.

L'auteur a donné le véritable sens du vers XX. 29 *cd* qui bien que très clair avait échappé à tous ses prédécesseurs. La leçon *tisthatu* pour *tisthati*, donnée par l'édition de Bombay qu'il n'a pas consultée, confirme encore ce sens, s'il en était besoin, et mériterait peut-être d'être préférée. D'autres erreurs de la traduction de Bopp n'ont pas été relevées, et, qui pis est, ces erreurs semblent dans certains cas avoir éveillé, ou du moins augmenté les scrupules qui ont porté M. G. à supprimer certains passages comme interpolés.

Ainsi XVII. 47. *yadi vāsāu samriddhah syâd yadi vâpy adhano bhavet — yadivâpy arthakâmah syâj jneyam tasya cikîrsitam*. Bopp traduit : « Utrum ille opulentus sit, an pauper sit, an divitiarum-cupidus sit, cognoscendum (est) ejus propositum. » Et M. G. trouve avec raison que cette curiosité de Damayantî au sujet de l'état plus ou moins prospère de la fortune de Nala est fort inconvenante dans la situation. Mais le vrai sens nous paraît être : « Qu'il soit riche ou pauvre, ou désireux de s'enrichir, il faut savoir ce qu'il veut faire. »

XXIV. 20. *cd. duhkhasyāntena ca tena bhavitavyam hi nāu çubhe*. Bopp traduit : « Doloris ob finem que hunc existendum (est) nobis, pulchra ! » ce qui en effet est assez peu satisfaisant. Mais le sens devient clair si on remarque que l'instrumental construit avec le passif impersonnel *bhavitavyam* en est le véritable sujet logique ; l'usage de cette construction est très-fréquent avec un nom de personne et nous est signalé aussi pour un nom de chose par le dict. de Pét. : *bhavitavyam mangalena* (exemple tiré du Bhâgavata Purâna). Nous traduirons donc : et cette fin du chagrin doit être pour nous, ô ma belle, — ainsi doit finir notre chagrin.

X. 22 *ab : vastrâvakartena samvîtâ*. Bopp : « Vestis abscissione affecta », dites : « couverte d'un lambeau de vêtement. »

XXIV. 39 *ab : upapannâ tvayâ bhaimî tvam ca bhaimyâ*. Bopp : » Adita a te Bhaimia, tuque a Bhaimyâ », dites : Bhaimî est *pourvue* de toi, et toi de Bhaimî, c. à. d. Bhaimî t'a retrouvé et tu l'as retrouvée ». Il est vraiment fâcheux que cet hémistiche, dont le sens assez touchant n'était d'ailleurs que très-légère-

ment altéré par la traduction de Bopp, n'ait pas trouvé grâce devant M. G.

V. 40. *a*. L'auteur remarque bien une sorte de contradiction dans la traduction de Bopp ; mais l'expédient qu'il propose pour la lever, et qui consisterait à donner deux sens différents au mot *vivâha*, ne nous semble pas heureux. L'erreur porte, selon nous, sur le mot *anubhûya* qui signifie, non pas « ayant vu », mais « ayant appris ». C'est dans le même sens qu'il faut prendre la forme *anubhûyatâm* préférée avec raison pour le vers II. 9. *c* (v. Dict. Pét.)[1].

Sur quelques points du vocabulaire ou de la grammaire M. G. nous semble émettre des idées erronées, ou éprouver des scrupules non justifiés. P. 29 (en note), le verbe *arh* correspondrait exactement à l'allemand *müssen*. Dans le cas particulier qui donne lieu à cette observation le sens est peut-être celui-là ; mais le verbe *arh* est propre à exprimer toutes les nuances de l'impératif depuis le commandement jusqu'à la prière. V. *Nala* XII-131, XVI-19, XXV-12. — *Diluvium*. 6, etc. Il peut avoir aussi le sens d'un simple futur (*Mahâbhârata* III-16, 216.).

P. 153. *Punar* ne signifierait « à plusieurs reprises » que lorsqu'il est répété. Il suffit d'ouvrir le dictionnaire de Pétersbourg pour y trouver plusieurs exemples de ce sens pour le mot seul, et on pourrait en ajouter d'autres, ainsi *Indische Sprüche* 2. C'est au contraire pour *bhûyah*, préféré par M. G., que ce sens serait peut-être plus douteux.

P. 199-201. L'auteur s'étend longuement sur l'usage de la particule *iva* et déclare ne connaître aucun exemple de son emploi après un temps passé, particulièrement après un imparfait. Il y en a pourtant deux dans le *Nala* même, sans compter celui qu'il conteste : XI-35 *d* après un parfait, IX-4 *c* après un imparfait. Le dictionnaire de Pétersbourg que M. G. semble trop peu consulter en donne d'autres.

Quelques-unes des corrections que M. G. propose, soit pour le texte, soit

---

1. Beaucoup de petites erreurs dans l'interprétation de Bopp ont pu n'être omises qu'à cause de leur peu d'importance. Nous en signalerons quelques-unes pour montrer que dans une nouvelle édition il y aurait encore à corriger en plus d'un point une traduction qui, étant destinée surtout à des commençants, ne saurait être trop rigoureuse.

II. 1. *cd. Non apud se, Nalum versus erat ea*. La virgule mal placée fausse le mot-à-mot. *Nalam prati* dépend de *asvasthâ*, voyez II. 6. *ab. asvasthâm nareçvare*. — V. 26. d. *nutatione affectus*. « Découvert, manifesté par son clignement d'yeux. — VI. 8. *d. agendi studiosus*. « Ayant son vœu observé ». — VIII. 12. *d. ad agressum tempore (conveniente)*, « à propos » ou peut-être « cette chose opportune ». — *Id.* 13 *b. Omnino fretus semper te*, « il s'est toujours bien comporté envers toi ». — IX. 8. *c. Cum Nalo qui simul adstet*. « Celui qui se comporterait bien, c.-à.-d. amicalement, à l'égard de Nala ». — *Id.* 23. *d. meridionalis plaga*, « le Dekkan ». — XII. 66. *d. pulchris nigris*, etc. « très-noirs ». — *Id.* 83, *d. victus (est et) regnum divitiæque*, « il perdit son royaume et ses richesses ». (*ji* gouverne deux accusatifs). — XIII. 49. *a. in palatii (superficiem) profecta. gata* signifie souvent à la fin des composés non « parti », mais « se trouvant » ; ici comme en plus d'un autre endroit Bopp s'attache trop exclusivement au sens étymologique. XIV. 3. *b. tam* ne peut se rapporter à *madhyam* qui n'est masculin que dans le sens de « milieu du corps » ; il se rapporte à *nâgarâjânam* du vers suivant. — *Id.* 10. *a. âkâça* que Bopp traduit *aër*, et Humboldt « Ether » signifie ici et aussi plus loin, XIX. 24. *c.* « espace libre » (v. dict. Pét.). — XV. 17. *d.* et 18 *b. o grave facinus!* « difficilement ». — XIX. 8. *d. mea causâ*. « mon utilité » régi par le verbe. — XXV. 17. *d. normam conspectam habente*. « établi par la règle ».

pour la traduction de Bopp, sont introduites dans la troisième édition, publiée l'année dernière. D'autres devront l'être dans une édition nouvelle. L'ouvrage que nous annonçons sera utile aussi aux étudiants qui voudraient lire sans maître le facile et intéressant épisode de Nala. Nous regrettons seulement que les observations judicieuses qu'il renferme soient un peu noyées dans le latin élégant et redondant de l'auteur. Les personnes que rebute la forme austère, ordinaire aux travaux allemands, n'auront, de ce chef, rien à reprocher à son livre.

A. BERGAIGNE.

---

66. — **Die Gœtter und Heroen Griechenlands.** Eine Vorschule der Kunstmythologie von Otto SEEMANN. Leipzig, A. Seemann, 1869. In-8°, 447 p. 153 figures sur bois dans le texte.

L'ouvrage, essentiellement élémentaire comme l'indique son titre, offre les qualités qu'il faut exiger dans tout livre de ce genre, la clarté et l'exactitude. Il est divisé en deux parties : I. *Mythologie* (Cosmogonie. — Dieux. — Héros). II. *Culte* (Édifices. — Cérémonies. — Ministres).

M. S. a voulu répandre la connaissance des principales œuvres de l'art grec encore existantes, inspirées par les traditions mythologiques. Celles-ci ne sont donc exposées que dans leur rapport direct avec la peinture et la sculpture, et non dans leur signification philologique ou leur objet moral. Il ne faut pas perdre de vue le dessein de M. S., sans cela son livre paraîtrait trop peu complet.

En restant dans le domaine de l'art, on trouvera néanmoins que l'auteur n'a pas marqué assez rigoureusement les diverses périodes historiques de la mythologie monumentale. Il donne peu de figures archaïques, et ne fait pas mesurer au lecteur le chemin parcouru entre les débuts de l'art et son splendide épanouissement aux ve et IVe siècles de notre ère. On ne goûte pas moins les chefs-d'œuvre en les comparant aux essais qui les ont précédés, et on les comprend mieux en observant comment l'esprit grec a modifié les formes que lui imposait la tradition.

Une courte note d'E. Curtius[1], trop peu connue, offre un exemple de la méthode à suivre dans l'étude des monuments mythologiques et des fruits heureux que cette méthode peut donner. Parmi les statuettes cypriotes de la collection du Louvre existe une figurine de terre cuite représentant une femme qui couvre ses seins de la main droite, et étend l'autre sur la partie inférieure de son bassin. Ce geste, qui est celui de la Vénus de Médicis, n'est donc pas une invention du sculpteur grec : il est beaucoup plus ancien, et il caractérisait Astarté avant l'introduction de cette divinité dans le monde hellénique. Sa signification sur le monument oriental n'est pas douteuse : il indique suffisamment la puissance nourricière et génératrice personnifiée dans la déesse. L'art grec conserve ce geste symbolique, transmis avec le culte asiatique ; mais une idée morale s'est substituée au naturalisme primitif, et la manifestation brutale est devenue

---

1. Nuove Memorie dell' Instituto di Correspondenza Archeologica. Lipsia, 1865, p. 376.

l'expression de la pudeur. Ce rapprochement si instructif n'est pas indiqué par M. S. Plusieurs observations du même ordre feraient faire à la mythologie monumentale un progrès analogue à celui que les lois posées par Lelewel, sur la perpétuité et la transmission du *type*, ont réalisé dans la numismatique ancienne et moderne.

On doit regretter aussi que M. S. ait écarté de son ouvrage les vues générales. Les divinités ont d'abord été représentées vêtues : ensuite on les trouve nues. Les dieux, barbus sur les anciens monuments, deviennent imberbes. Quelles sont les dates et les causes déterminantes de ces modifications? L'auteur touche la question dans les articles d'Hermès et de Dionysos, mais elle méritait d'être traitée à part. Il aurait fallu aussi présenter quelques considérations sur les divinités ailées. Pour les êtres fabuleux qui empruntaient aux animaux une partie de leur corps, l'auteur ne met pas en lumière l'anthropomorphisme croissant dans leurs représentations à mesure qu'on s'éloigne des temps primitifs. Les monuments sont assez nombreux aujourd'hui pour qu'on ait formé des séries complètes et très-significatives [1].

Malgré ces critiques, je considère comme très-estimable l'ouvrage de M. S. Les 153 gravures sur bois, insérées dans le texte, sont heureusement choisies et bien exécutées. Des *Éléments de la mythologie* traités dans cet esprit, en notre langue, seraient utiles et très-appréciés. Malheureusement la vulgarisation des sciences ne se fait plus chez nous par des traités élémentaires, mais par des dictionnaires, ce qui est regrettable à tous les points de vue.

C. DE LA BERGE.

---

67. — **Ethnogénie gauloise**, ou Mémoires critiques sur l'origine et la parenté des Cimmériens, des Cimbres, des Ombres, des Belges, des Liguriens et des anciens Celtes, par ROGET, baron de BELLOGUET. 3e part. Preuves intellectuelles; le Génie gaulois. Paris, Maisonneuve, 1868. In-8° de 546 p. — Prix : 9 fr.

En 1858, M. de Belloguet faisait paraître sous le titre de *Glossaire gaulois* le premier volume de cet ouvrage. Il y réunissait en les classant méthodiquement les mots gaulois épars dans les écrivains anciens, et, chose plus importante, un bon nombre d'inscriptions gauloises et gallo-romaines [2]. Il y montrait l'unité de la race gauloise et faisait voir l'inanité de la fameuse théorie des Galls et des Kymris, admise sur l'autorité de M. Amédée Thierry. Cette théorie n'en a pas moins continué à se bien porter et même à régner en souveraine dans notre pays; M. de B. s'en plaint aujourd'hui avec quelque amertume [3]. Ne sait-il pas que les préjugés historiques sont tenaces? La vérité fait pourtant son chemin,

---

1. Voir pour les représentations des Sirènes : Panofka, Musée Pourtalès, p. 74, et surtout pour celles des Dieux-Fleuves : A. de Longpérier, Revue numismatique, 1866, p. 268-277. Ce dernier travail est très-complet et très-méthodique.

2. Ce volume est depuis longtemps épuisé. M. de B. en prépare une seconde édition qui sera fort augmentée.

3. T. III, p. 543.

quoique lentement. Voici M. Alfred Maury qui abandonne à son tour le système de M. Amédée Thierry[1].

Le deuxième volume a paru en 1861, avec le sous-titre de *Types Gaulois et Celto-Bretons*. C'est celui qui prête le plus à une discussion que notre incompétence nous empêche de soulever; nous ne croyons pas que les sciences anthropologiques soient en possession de méthodes assez sûres pour qu'on doive accepter leurs résultats avec confiance. Un homme dont on ne contestera pas l'autorité, M. Huxley, disait que « la seule mesure du crâne ne fournit pas l'indication » certaine de la race.[2] » La nationalité est un fait moral et intellectuel.

M. de B. nous donne enfin, en 1868, le troisième et le plus important volume de son ouvrage, qui porte le sous-titre : *Preuves intellectuelles : le Génie gaulois, Caractère national, Druidisme, Institution, Industrie*. Il est divisé en sept sections dont voici les titres. I. Caractère national et facultés intellectuelles des Gaulois. — II. Mœurs et coutumes privées des Gaulois. — III. Institutions et croyances religieuses des Gaulois, le druidisme, ses dogmes, ses dieux et ses rites. — IV. Suite des institutions religieuses des Gaulois. Les Druides, leurs fonctions religieuses et civiles, leur hiérarchie et leur enseignement. — V. Institutions civiles, politiques et militaires des Gaulois. — VI. Industrie et commerce des Gaulois d'après les anciens. — VII. Les monuments dits celtiques appartiennent-ils au génie gaulois ?

M. de B. s'appuie surtout sur les témoignages des écrivains classiques. La critique des textes néo-celtiques et l'étude des antiquités nationales chez les peuples qui représentent la vieille race celtique sont trop peu avancées pour qu'on s'y hasarde avec prudence; nous croyons pourtant qu'une grande lumière en sortira un jour pour éclairer nos origines gauloises. Il serait difficile de signaler des textes grecs et latins que M. de B. n'ait pas connus. Il nous semble les discuter et les classer avec beaucoup de critique. C'est ainsi qu'il défend avec raison les Gaulois de vices que leur attribuaient quelques témoignages anciens; qu'il établit que nos ancêtres ne croyaient pas à la métempsychose, comme on l'a souvent affirmé. Il montre aussi avec beaucoup de perspicacité l'abus des généralisations trop promptes. En effet, parmi les témoignages des anciens sur nos ancêtres, surtout parmi ceux des plus anciens écrivains grecs, il ne peut pas ne pas se rencontrer des propos en l'air, ou (en mettant les choses au mieux) des faits particuliers auxquels, par un vice ordinaire de l'esprit humain, on a attaché trop d'importance. Nous vivons à une époque où les peuples se connaissent mieux, et pourtant j'ai rencontré de l'autre côté de la Manche des personnes qui croyaient encore que les Français se nourrissent principalement de grenouilles.

M. de B. discute avec sagacité la valeur de ses textes, et il a su en tirer un savant et intéressant tableau de la civilisation gauloise. A part quelques erreurs

---

1. *Revue archéologique* de février 1868, p. 155.
2. Cité par M. Max Müller dans un article sur les Antiquités de la Cornouaille (*The Quarterly Review* for July 1867).

de détails[1] et quelques rapprochements étymologiques contestables[2], nous souscrivons volontiers à ce qu'il dit du caractère et des facultés intellectuelles des Gaulois, de leurs mœurs, de leurs institutions civiles et militaires, de leur industrie et de leur commerce. Nous ne ferons de réserves qu'en ce qui concerne le druidisme et la religion des Gaulois. Nous savons gré à M. de B. de protester contre l'importance donnée aux Druides et contre les systèmes qu'on leur attribue, mais nous aurions désiré sur ce point une critique encore plus négative. On peut accepter les témoignages des anciens sur le commerce, sur l'industrie, sur les institutions civiles des Gaulois, parce qu'il s'agit de choses *observables;* quant à leurs renseignements sur la religion des Gaulois, nous sommes volontiers disposés à les rejeter en bloc, y compris ceux de César. La mythologie gauloise ne peut, à notre avis, se restituer sûrement qu'avec les inscriptions votives gallo-romaines, et avec l'étude comparée des traditions des pays celtiques, de l'Irlande surtout, le seul pays celtique qui n'ait pas été romanisé. Comme M. Max Müller l'a dit avec beaucoup de justesse[3] : « Les Druides ne sont jamais mentionnés avant » César. Peu d'écrivains (à supposer qu'il en fût) étaient capables avant lui de » distinguer les Celtes des Germains : ils parlaient des barbares de Gaule et de » Germanie comme les Grecs parlaient des Scythes, ou comme nous-mêmes » parlons des nègres d'Afrique, sans distinguer entre des races aussi différentes » l'une de l'autre que les Hottentots et les Cafres. César est un des premiers » écrivains qui reconnut une distinction ethnologique entre les Barbares Celtes » et les Barbares Teutons, et nous pouvons le croire quand il nous dit que les » Celtes avaient des druides et que les Germains n'en avaient pas. Mais ses » assertions sur ces prêtres et ces sages des Celtes ne méritent guère plus de » crédit que le récit qu'un officier anglais qui a servi aux Indes pourrait aujour- » d'hui nous faire des prêtres bouddhistes et du bouddhisme de Ceylan... César » probablement ne conversa jamais avec un druide, et il n'était guère capable » de contrôler — s'il fut jamais capable de les comprendre — les récits qu'on » put lui faire sur l'ancien sacerdoce, la religion et la littérature des Gaulois. De » plus César ne nous dit que fort peu de chose des prêtres de Gaule et de » Bretagne, et les récits à effet des robes blanches et des serpes d'or nous » viennent de l'Histoire naturelle de Pline, dont l'autorité n'est rien moins que » probante en ces matières. »

---

1. Les autels gaulois de Notre-Dame de Paris ne sont pas au musée de Saint-Germain, comme l'avance M. de B. (p. 216 et 244), mais bien au musée de Cluny, à Paris. — Il n'existe pas de mot irlandais *beal* « soleil » (p. 150). M. de B. a sans doute emprunté cette erreur à quelque lexicographe irlandais; mais je serais vraiment curieux de voir citer un texte où ce mot se rencontre. — Sur quelle autorité M. de B. donne-t-il (p. 148) l'irlandais *beal* « brigand? » — M. de B. nomme une déesse germanique Hertha. Cette prétendue déesse a été inventée par les premiers éditeurs de la *Germanie* de Tacite qui trouvant « Nerthum, id est Terram matrem colunt, » mais ne connaissant pas *Nerthum* et sachant qu'en allemand moderne « Terre » se dit « *Erde,* » ont contre la foi des mss. faussement restitué *Hertham*. — M. de B. dit à tort que le nom du sémitique Baal « est » encore attaché à quelques superstitions irlandaises » (p. 209 et 346).

2. Notamment celles que M. de B. donne des noms *Esus* (p. 144), *Teutates* (même page), *Belatucadrus* (p. 219), *Belenus* (p. 225), *Sirona* (p. 271), *Tauriscus* (p. 352).

3. Dans l'article cité plus haut.

En traitant de la religion des Gaulois, M. de B. ne s'est pas assez éloigné des sentiers battus, et il est des préjugés que nous regrettons de lui voir adopter. C'est ainsi que nous retrouvons chez lui cette opinion que la religion gauloise ne souffrait pas de représentation figurée de ses dieux. C'est une façon bien « druidique » d'expliquer l'absence de statues des dieux chez les Gaulois d'avant la conquête. Mais il faudrait d'abord établir que l'art de la sculpture existait simultanément chez nos ancêtres, et s'appliquait à d'autres objets. Nous voyons au contraire dans les contrées les plus diverses que, dès l'origine des arts, on leur demande des simulacres des dieux. M. de B. prête trop de métaphysique aux peuples grossiers et ignorants des âges primitifs. Les Gaulois ne pouvaient essayer de tailler leurs dieux dans le bois ou dans la pierre avant qu'ils connussent l'art de la sculpture, et il n'est guère probable qu'ils l'aient connu avant que les Grecs et les Romains le leur apportassent. Aussi est-on étonné de lire chez M. de B. des phrases comme celle-ci : « Ce vieillard à cornes de cerf (Cernunnos, l'une » des divinités représentées dans le monument de Notre-Dame de Paris) ... ne » peut être d'origine celtique, *puisque les Celtes ne donnaient dans le principe* » *aucune figure humaine à leurs divinités* (p. 252). » M. de B. exprime la même opinion dans plusieurs autres passages de son livre (p. 164, 254, 255, 274). C'est une pure hypothèse contredite par les faits aussi bien que par la vraisemblance.

M. de B. a intitulé *Druidisme* le chapitre qu'il consacre à la religion des Gaulois. Il croit en effet au druidisme, c'est-à-dire à une religion, spiritualiste jusqu'à un certain degré, dont les druides, à la fois prêtres pour la foule et philosophes pour eux-mêmes, auraient été les représentants et les propagateurs. Mais pour M. de B. le druidisme n'est pas la même croyance que pour les écrivains qui l'ont précédé. Il le réforme, et l'on pourrait dire qu'il est le Luther de cette religion dont M. Henri Martin a été le saint Paul. Et sur quels témoignages repose le druidisme? Pour M. de B., les assertions des écrivains grecs et latins sont une source plus certaine que l'archéologie et l'épigraphie. Ici en effet l'historien rencontre une difficulté. Les inscriptions et les monuments se taisent sur les druides et ne font qu'une très-petite part aux divinités mentionnés par les écrivains classiques, ou pour mieux dire étrangers. Entre ces deux sources de témoignages, nous n'hésitons pas à choisir la seconde, parce que nous y trouvons, quoique sous une forme empruntée, l'esprit authentique et les croyances réelles de la Gaule. M. de B. y voit autre chose, l'abolition du druidisme, comme si une religion avait jamais disparu du jour au lendemain sur l'ordre d'un conquérant. Que le lecteur remarque ce fait important : Le « druidisme » disparaît au moment où nous avons des notions authentiques sur la Gaule.

M. de B. fait le départ des divinités reconnues dans le druidisme et de celles qui étaient adorées dans la Gaule sans être comprises dans « le culte druidique. » On peut résumer cette distinction en disant que les divinités qu'il reconnaît comme druidiques sont celles que mentionnent les écrivains de l'antiquité classique ; quant à celles qui ne nous sont connues que par les inscriptions ou par les monuments, il les relègue dans « l'Olympe gallo-romain. » On connaît les trois fameux vers de Lucain :

Et quibus immitis placatur sanguine diro
Teutates, horrensque feris altaribus Æsus
Et Taranis scythicæ non mitior ara Dianæ.
Phars., I, 444-6.

Lucain n'était sans doute pas grand clerc en mythologie gauloise et il ne rassemblait peut-être ces divinités que par une rencontre fortuite, ou parce que toutes trois se plaisaient à des sacrifices sanglants. Il ne prévoyait pas ce que découvriraient dans ses vers les exégètes du druidisme. Écoutons M. de B. : « Cette » triade fut le fondement de toute la religion extérieure des Druides. Ce qui le » prouve, et jette en même temps un trait de lumière sur l'unité originelle de » ces trois dieux, c'est qu'ils disparaissent tous les trois avec le culte public du » druidisme (*lisez*: dès qu'on a connaissance directe de l'antiquité gauloise). Les » monuments gallo-romains, où se multiplient les noms des divinités gauloises, » *n'offrent pas une seule fois*, si je ne me trompe, *le nom de Teutatès*. Esus, dont » l'*unique* apparition appartient au règne de Tibère, fait ensuite place à Camu- » lus, et si Taranis se montre un peu moins rarement, *ce n'est qu'aux frontières* » *et aux extrémités de l'empire*, en altérant même son nom » (p. 146). Et ce sont ces trois divinités qui, à l'exclusion de toute autre, constituent « la grande Triade » druidique » (p. 243). Plus tard s'y ajoutèrent, dit M. de B., Belenus et Belisama, de sorte que « la Triade fondamentale du druidisme devint de cette » manière une pentarchie divine » (p. 244). Pour quelle raison M. de B. s'exprime-t-il ainsi? C'est parce que César (*De Bello Gallico*, VI, 17) mentionne Apollon et Minerve à côté de Mercure, Mars et Jupiter. Cæsar aurait ajouté deux dieux de plus que M. de B. nous parlerait sans doute d'une *heptarchie divine*.

De ce que cette fantaisie moderne appelée « druidisme » n'a pas de réalité historique, il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pas existé de Druides. Bien que les Druides de l'ancienne Irlande ressemblent plutôt à des sorciers qu'à des prêtres, on peut croire que ce nom a désigné les prêtres chez les Gaulois. Mais on a singulièrement exagéré leur rôle. M. de B. lui-même ne peut s'empêcher de le remarquer : « N'est-il pas étrange en effet, qu'après avoir établi théoriquement » sur des témoignages aussi positifs et aussi concordants l'omnipotence de cette » oligarchie sacerdotale, *on ne rencontre dans les faits qui nous sont connus de* » *l'histoire des Gaules*, sauf les élections des Vergobrets Eduens, *aucune trace du* » *pouvoir ou de l'action que ces prêtres exerçaient sur les affaires de la nation ou des* » *simples particuliers* » (p. 309). Et après avoir constaté avec étonnement que dans les commentaires de César « *n'apparaissent nulle part, ni le nom, ni la main,* » *ni la parole d'un Druide,* » M. de B. arrive à cette conclusion toute contraire à celle qu'on attend : « Il y a donc tout lieu de penser, avec plusieurs savants, » que la domination politique de ces prêtres, contre laquelle devaient à la fois » réagir l'orgueil et l'ambition des chefs militaires, était déjà en pleine décadence » à l'arrivée de César..... » (p. 310), et il ajoute quelques lignes plus loin : « On serait presque tenté de croire que, toujours pressé d'agir, *le grand capitaine* » *a pris dans quelque auteur qui l'avait précédé d'un ou deux siècles ce qu'il a écrit*

» *sur le pouvoir des Druides.* » Dans cet aveu ingénu de M. de B. nous surprenons le système des écrivains qui, sous le fallacieux prétexte de nous parler de la religion des Gaulois, ne nous entretiennent que de druides et de Druidisme. Leurs autorités principales, ce sont les écrivains qui n'ont connu les Gaulois que par oui-dire; leurs sources, ce sont les vains propos épars dans les littératures étrangères de l'antiquité. M. de B. termine son volume par une polémique dirigée contre MM. Henri Martin et de La Villemarqué, sur la question des monuments mégalithiques; nous sommes d'accord avec lui que dans la plupart des cas ces monuments sont antérieurs aux Celtes, mais il ne nous a pas convaincu qu'ils soient l'œuvre des Ligures. Quelque opinion du reste qu'on puisse avoir sur le rôle que M. de Belloguet fait jouer aux Ligures dans les origines de notre pays, on ne peut s'empêcher de constater que son *Ethnogénie gauloise* est un ouvrage d'une haute valeur, et le plus important qui ait été publié dans notre pays sur les obscures origines de notre histoire nationale.

H. GAIDOZ.

---

68. — **Notes et documents inédits** pour servir à la biographie de Jean de Monluc, évêque de Valence, publiés par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. Paris, A. Aubry, 1868. In-8°, 84 p. — Prix : 2 fr.

Le présent opuscule n'est pas, comme le titre déjà l'indique, un récit biographique complet; nous avons ici des notices éparses qui doivent rectifier ou compléter des travaux antérieurs plutôt que nous retracer un tableau général de la vie du célèbre évêque de Valence. Venant à la suite du dominicain Jacques Echard et du P. Griffet, M. T. de Larroque a tout naturellement appuyé sur des détails négligés par ses prédécesseurs ou mal rapportés par eux, laissant presque entièrement de côté des questions plus importantes, sur lesquelles il se trouvait sans doute d'accord avec leurs ouvrages. C'est ainsi qu'il n'a dit que quelques mots du colloque de Poissy, dont l'histoire n'est pas encore suffisamment connue en France[1], et qui méritait une attention toute particulière, tant au point de vue politique qu'au point de vue religieux, de la part d'un biographe de Monluc. En général les parties du travail de M. T. de L. qui se rapportent au rôle de l'évêque de Valence dans les questions d'Église sont les moins satisfaisantes. On dirait que l'auteur ne se sent pas à l'aise sur ce terrain, vis-à-vis d'un prélat qui ne fut guères orthodoxe, qui plus d'une fois eut des démêlés religieux avec le saint-siége et ses collègues dans l'épiscopat, et dont les convictions, pour dire franchement notre avis, nous semblent avoir flotté sans cesse, selon les occurences politiques. L'appréciation des hommes et des choses de cette époque est généralement fort juste, comme on devait s'y attendre de la part d'un aussi exact connaisseur de la seconde moitié du XVIe siècle, et son entrain légitime de biographe se maintient dans de justes limites[2]. En parcourant le travail de M. T. de

---

1. Voyez notre article sur le Colloque de Poissy, par M. Klippffel, *Revue critique*, 1868, II, art. 229.

2. Il ne faudrait point s'exagérer pourtant l'importance d'une dédicace d'éditeur, comme

L., nous avons noté çà et là quelques additions ou rectifications qui seront pour lui la meilleure preuve de l'attention avec laquelle nous avons étudié son ouvrage. — P. 13. C'est une erreur de dire que M. de Hammer ne parle point de l'ambassade de Monluc à Constantinople. M. de L. n'a qu'à ouvrir le second volume de son histoire [1] pour s'en assurer. — P. 15. J'ajouterai, pour corroborer l'opinion de M. T. de L., que si Monluc à son retour fut mis à la Bastille, ce ne fut certainement pas, comme le prétend Gilles de Noailles, pour avoir favorisé l'empereur et le roi des Romains, car on voit par Hammer qu'il combattait très-vivement l'ambassadeur de ce dernier, le docteur Nicolas Sicco; c'est le successeur seulement de Monluc, M. d'Aramont, qui s'entendit avec l'envoyé impérial Veltwyck, pour signer avec le sultan le traité du 19 juin 1547. — P. 22. Sur l'anecdote rapportée par Le Laboureur, relative aux paroles grossières du connétable Anne de Montmorency, je signalerai à M. de L. l'opinion de M. Baum (*Beza*, II, p. 170) qui est également d'avis que l'historiette est impossible [2]. — P. 34. Sur les rapports de Monluc avec Jean Sturm, au moment de son voyage de Pologne, notre auteur trouvera quelques détails nouveaux dans la savante biographie de M. Schmidt [3]. Je ne puis m'empêcher de dire que Monluc dans ces négociations ne se présente pas à son avantage; il y manqua complètement de franchise, et le mensonge doit déplaire particulièrement dans la bouche d'un évêque. Dès son séjour à Strasbourg et pendant son voyage en Allemagne et en Pologne, nous le voyons protester sans cesse avec indignation contre les calomnies de ceux qui accusent le duc d'Anjou d'avoir trempé dans la Saint-Barthélemy. Or s'il est de nos jours un fait certain dans l'histoire de cette désastreuse affaire, c'est ce fait-là; c'est positivement Henri III qui a été l'un des instigateurs du massacre. Monluc, si fin, si délié, si profond connaisseur des hommes, si bien en cour ne pouvait point l'ignorer. — P. 37. M. T. de L. parle de l'apologie de Monluc contre l'attaque de Doneau. Un fait qui mériterait d'être examiné de plus près et qui serait curieux surtout si c'est en effet Monluc lui-même qui a inspiré cette réponse, c'est qu'à la page 6 de cette apologie [4], on énumère les différentes ambassades de l'évêque de Valence; et, tout compte fait, je n'en trouve que *douze* et non *quinze;* les trois autres devaient-elles être ignorées du public? — L'opuscule de M. T. de L. se termine par 17 pièces inédites, dont quelques-unes fort intéressantes, et parmi lesquelles nous citerons seulement le

---

document historique, comme M. de L. le fait un peu à propos de Paul Manuce (p. 13). L'intelligence de Monluc n'est pas en cause ici; mais très-certainement tous les ambassadeurs des grandes puissances, quelque mince que soit leur mérite, trouveront toujours des hommes assez aimables pour les appeler des foudres d'éloquence et des modèles de vertu.

1. J. v. Hammer, Geschichte des osmanischen Reichs, Pesth, 1834. 2e édition. II, p. 200 ss.).

2. Faisons remarquer à ce propos que M. de L. renvoie (p. 21) pour la harangue de Monluc aux États de Fontainebleau, aux *Mémoires de Condé*, I, p. 555. Il aurait pu remarquer que l'éditeur des *Mémoires* a placé ce discours « au moys de Janvier, » tandis que l'Assemblée de Fontainebleau siégea, comme on sait, en août.

3. La vie et les travaux de Jean Sturm, Paris et Strasbourg, 1855, p. 161 ss.

4. L'édition que nous avons eue entre les mains est celle de Lyon, *Pro Jo. Monlucio episcopo comite Valentino Diensi præscriptio adversus libellum quendam nuper editum Zachariæ Furnesteri sub dititio nomine. Lugduni, apud Petrum Roussin.* MDLXXV. 31 p. in-12.

factum de Monluc contre Antoine Prevost de Sansac, archevêque de Bordeaux. Tous ces matériaux précieux étant mis au jour, que M. T. de L. se remette à l'ouvrage et qu'il nous donne sous peu une biographie complète de l'habile diplomate, dont il connaît l'histoire mieux que personne. Ce ne pourra manquer d'être un livre consciencieux et savant, et le présent travail nous autorise à le demander à l'auteur avant de prendre congé de lui.

Rod. Reuss.

---

69. — **Die Schlacht bei Nœrdlingen** am 6. September 1634. Beitrag zur Geschichte des dreissigjæhrigen Krieges, von John Fuchs. Mit einer Karte. Weimar, Karl Voigt junior, 1868. In-8°, x-146 p. — Prix :

La bataille de Nœrdlingue, gagnée par les Impériaux sur les armées du feld-maréchal suédois Gustave de Horn et du duc Bernard de Saxe-Weimar, n'a pas seulement une importance stratégique dans l'histoire de la guerre de Trente ans. La défaite du 6 septembre 1634 détruisit l'union intime de la Suède avec les princes protestants de l'Allemagne, œuvre politique de Gustave-Adolphe, que le chancelier Oxenstjerna avait su raffermir encore au congrès de Heilbronn, en 1633, malgré la mort de son souverain. L'électeur de Saxe, dès longtemps hésitant, se hâta de signer avec l'empereur les préliminaires de Pirna et puis le traité de Prague, si nuisible aux intérêts généraux du protestantisme allemand, et la France, seule capable désormais de contrebalancer efficacement la puissance impériale, prit une part plus directe dans la grande lutte qui durait depuis seize ans. On comprend que le sujet ait attiré un jeune historien, sorti de l'école de M. Droysen, de Berlin, et dont la présente monographie constitue un excellent début dans la science. Le travail de M. Fuchs se divise en deux parties bien distinctes. La première est consacrée à l'examen critique des sources; non-seulement l'auteur a rassemblé les nombreuses feuilles volantes imprimées du temps, nouvelles à la main, relations, extraits de lettres, qui circulaient dès cette époque dans le public comme les journaux de nos jours, mais il a réuni de plus un nombre assez considérable de correspondances et de relations inédites, tirées des archives de Brunswic, de Dresde, de Weimar et de Vienne. Il a classé tous ces documents divers en deux séries distinctes, les sources suédoises et protestantes d'une part, les sources catholiques, impériales et espagnoles de l'autre. Parmi les premières il faut nommer surtout le rapport même du vaincu de Nœrdlingue, du maréchal Horn, parmi les secondes, la lettre écrite après la bataille par l'un des vainqueurs, le jeune roi Ferdinand de Hongrie, à son père, l'empereur Ferdinand II. Le grand nombre de relations françaises montre bien quel intérêt s'attachait au dehors à cet interminable conflit dont l'Allemagne était le théâtre. M. F. nous avertit, à ce propos, de nous défier du récit du marquis de Bassompierre, neveu du maréchal, inséré dans les Mémoires de Montrésor; il nous signale au contraire la relation du *Mercure français* comme étant puisée à des documents espagnols inconnus, et partant comme très-curieuse. Toutes ces relations sont naturellement plus ou moins contradictoires dans les détails, et ce qui est assez remarquable, c'est que la tradition telle qu'elle est venue jusqu'à

nous, fixée dans les grands recueils de la fin du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècle, ne se rattache pas aux récits des vainqueurs, plus nombreux pourtant et plus détaillés, mais à celui des vaincus. Un appendice à cette première partie indique un certain nombre de documents imprimés et inédits relatifs aux affaires politiques immédiatement avant et après la bataille.

Dans la seconde partie de son livre, M. F. nous raconte la bataille elle-même. Ici encore ce n'est pas un récit composé au point de vue artistique que nous offre l'auteur, mais il avance lentement, discutant à chaque pas les témoignages divers, et plaçant ainsi son récit sur des bases plus solides que les historiens qui l'ont précédé. Autant qu'il est possible de fixer les événements souvent insaisissables d'une grande bataille, nous croyons que M. F. a touché au but et dorénavant les historiens de la guerre de Trente ans pourront se contenter de résumer sur ce point sa monographie.

Quelques observations de détail avant de finir. — A la page 10, M. F. nous révèle qu'il se trouve à la bibliothèque de Wolfenbüttel une collection de 239 volumes manuscrits in-folio, connus sous le nom de « *Mazarinische Handschriften* » et copiés vers 1652 dans les collections Du Puis (c'est sans doute Du Puy qu'il faut lire) et de Loménie, appartenant alors au cardinal de Mazarin, par les soins de M. de Wicquefort. Avis aux travailleurs français qui n'auraient point peur de passer quelques semaines dans la petite ville de Wolfenbüttel, pour y mettre à profit l'obligeance à toute épreuve des administrateurs de cette célèbre bibliothèque! — P. 26. M. F. regrette de n'avoir pu se procurer la première édition de l'*Histoire de Suède* de Loccenius et d'en ignorer la date. En voici le titre complet : « Joh. Loccenii Historiæ rerum Suecicarum a primo rege Sueciæ usque ad » Caroli Gustavi Regis Sueciæ obitum deductæ libri nov. Upsaliæ, sumptibus Hen- » rici Curionis; » in-12. Le titre ne porte point de millésime, mais la dédicace est datée du 20 août 1662. Nous ajouterons que le texte du récit doit avoir été complétement modifié dans la seconde édition, car nous n'avons pu retrouver en partie les citations de M. F. dans notre texte, qui ne renferme que 28 lignes sur la bataille de Nœrdlingue. — P. 51. M. F. croit que « l'allemand inouï » du capitaine Fritsch est une preuve qu'il était « sans culture intellectuelle. » Hélas! l'allemand des orateurs, des diplomates et des poètes de cette triste époque est tout aussi barbare que celui de ce brave soudard. — P. 143. Nous regrettons que M. F. n'ait pas soigné davantage la fin de son récit, qui finit un peu brusquement; on n'apprend pas même que le comte de Horn, le général en chef des Suédois, fut fait prisonnier. — Nous devons avouer en terminant que nous aurions désiré voir mentionner dans la préface l'ouvrage de Weng sur la bataille et le siége de Nœrdlingue, publié en 1834. Nous croyons que les débutants de la science ont tort de négliger ainsi systématiquement ceux qui les ont précédés dans la carrière, et M. Fuchs devait d'autant plus une mention honorable à ce livre, qui n'a pas perdu toute valeur, même après le sien, qu'il en a profité dans son travail pour la description des lieux. — La carte jointe à l'ouvrage est nécessaire pour saisir les détails des évolutions stratégiques de la journée.

Rod. Reuss.

70. — **Ueber die beiden ersten Phasen des spinozischen Pantheismus** und das Verhæltniss der zweiten zur dritten Phase. Nebst einem Anhang. über Reihenfolge und Abfassungszeit der ælteren Schriften Spinoza's, von Richard AVENARIUS, Dr Ph. Leipzig, Ed. Avenarius, 1868. In-8°, viij-105 p. — Prix :

M. Richard Avenarius a cru pouvoir tirer de la publication récente du traité jusque-là inédit de Spinoza *de deo et homine*[1] une histoire du développement du panthéisme dans l'esprit de Spinoza. Il divise cette histoire en trois périodes. A la première il rapporte deux dialogues insérés dans le traité *de deo et homine* (p. 36-50). A la seconde il rapporte le reste de ce traité même. L'*Ethique* appartient à la troisième période. Dans la première période, Spinoza ne serait nullement Cartésien; il serait sous l'influence des idées de Giordano Bruno; il prend son point de départ dans l'idée de la nature, et son panthéisme est *naturaliste*. Dans la seconde période, Spinoza est Cartésien; il prend son point de départ dans l'idée de Dieu, et son panthéisme est *théiste*. Enfin dans la troisième période, Spinoza prend son point de départ dans l'idée de substance, et son panthéisme est *substantialiste*.

M. A. fait l'histoire en métaphysicien; et l'histoire de la métaphysique elle-même veut être traitée historiquement. Il n'y a pas la moindre preuve que Spinoza ait connu les ouvrages et même le nom de Giordano Bruno; et M. A. me semble méconnaître complétement la place que Giordano Bruno, Bacon et Descartes ont occupée en leur temps, quand il représente (p. 2) Giordano Bruno et Bacon comme les représentants de deux directions opposées et Descartes comme celui d'une direction intermédiaire. Ces trois hommes ne peuvent être mis sur la même ligne, ni pour la valeur, ni pour la célébrité, ni pour l'influence. Spinoza était un homme qui lisait fort peu : la Bible et Descartes paraissent avoir fait toute sa bibliothèque. Les rapports qui sont signalés (p. 18) entre ses idées et celles de Giordano Bruno sont des coïncidences qui n'ont rien de bien étonnant en métaphysique où les idées sont en petit nombre et ne comportent qu'un petit nombre de combinaisons. Le fond des idées de Spinoza me paraît absolument le même dans les deux dialogues, dans le traité *de deo et homine*, dans l'*Ethique;* quelques variantes de rédaction ne peuvent changer le caractère fondamental de ces conceptions. Dans ces trois traités enfin ce fond commun d'idées semble essentiellement Cartésien. Dans les dialogues comme dans les autres traités, Spinoza réduit tout à deux attributs sans communication possible entre eux, la pensée et l'étendue, qui sont des modes de l'Être unique, éternel, infini, existant par lui-même (p. 38-40). Tout cela est Cartésien assurément.

χθ.

---

1. Ad Benedicti de Spinoza opera quæ supersunt omnia supplementum continens tractatum hucusque inditum de deo et homine, tractatulum de iride, epistolas nonnullas ineditas, et ad eas vitamque philosophi collectanea. Amstelodami, 1862. Cette publication est due à M. J. Van Vloten. La traduction latine du traité *de deo et homine* (qui n'a été conservé qu'en hollandais) est barbare; et je doute qu'elle soit toujours exacte.

71. — **Ueber die dialektische Methode.** Historisch-kritische Untersuchungen von E. v. Hartmann. Berlin, 1868, C. Duncker. In-8° de v-124 p. — Prix :

Cet ouvrage de M. Hartmann est une polémique très-vive contre la méthode philosophique que Hegel a employée et qu'il appelait, comme on sait, méthode dialectique. L'auteur reconnaît lui-même (p. iv) que ce qu'il y avait d'essentiel à dire à ce sujet a déjà été dit; et en effet Trendelenburg, dans ses *Recherches logiques*, a épuisé presque toutes les objections qui peuvent être adressées à la philosophie hégelienne. M. H. a cru pourtant qu'il y avait certains points qui n'avaient pas été suffisamment mis en lumière. Et en effet il insiste avec raison, en particulier, sur ce qu'il y a de fantastique et d'arbitraire dans la distinction radicale que Hegel prétend établir entre *Vernunft* et *Verstand*. Il dit aussi quelque chose des antécédents de la dialectique hégélienne (p. 1-34), et des circonstances où la philosophie de Hegel a pris faveur (p. 118-119). Sur le premier point, M. H. n'est pas assez complet; il ne semble pas avoir connu un précurseur de Hegel qui a été récemment exhumé chez nous [1]. L'histoire qu'il fait de la dialectique elle-même n'est pas bien exacte. Dans Platon et dans Aristote le mot a encore sa signification primitive. Quand Aristote dit (Top. VIII, 12. 162 b 3) : ἀπόρημα συλλογισμὸς διαλεκτικὸς ἀντίφασεως, il ne veut pas parler d'une *réunion dialectique des contradictoires*, mais de la discussion d'une thèse *pro* et *contra* par l'établissement successif des deux propositions contradictoires. Le tableau que M. H. retrace de la *mode en philosophie* du temps de Hegel me paraît de toute justesse; j'aurais voulu plus de détails. La philosophie de Hegel est morte aujourd'hui : le moment est venu de l'étudier historiquement.

χθ.

---

1. Antécédents de l'Hegelianisme dans la philosophie française. Dom Deschamps, son système et son école, d'après un manuscrit et des correspondances inédites du XVIII° s. par E. Beaussire. Paris, 1865. Voy. *Rev. crit.*, 1866, art. 72.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

pour construire la Cloaca Maxima *de Rome*, soutient contre Mommsen et Niebuhr que ce n'est ni du travertin ni du *peperino*, mais du tuf romain. — CONINGTON, *Sur Ribbeck* (suite). — WRATISLAW, *Notes sur des passages des Trachiniennes, de Thucydide, de Properce et de Juvénal.* — CONINGTON, *Sur l'Electre de Sophocle*, v. 1288-1292. — AINSLIE, *Note sur* Corinth. I, 16. — ELLIS, *Sur l'Inscription de Sérancourt.* — WORDSWORTH, *Note sur Fronton.*

Jahrbuch für romanische und englische Literatur, hgg. von LEMCKE. T. IX, 4e cahier.

P. 353. P. MEYER, *Notice sur le roman de Tristan de Nanteuil* (suite). — P. 399. R. KŒHLER, *Contes populaires du Forez* (Sur un conte rapporté par M. Gras à la suite de son dictionnaire du patois forézien, cf. *Revue crit.* 1866, I, 292, note). — P. 403. Articles critiques : *L'Art d'Amors u. li Remedes d'Amors*... hgg. von KŒRTING (par J. Brakelmann, 2e art.). — P. 432-482. EBERT et LEMCKE, *Bibliographie de l'année* 1867. Ce travail, fort bien fait comme toujours, paraît cette année un peu moins riche que d'ordinaire en notices critiques, principalement dans ses dernières pages.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE
DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Bertrandy. Deuxième lettre sur les campagnes du comte de Derby en Guyenne, Saintonge et Poitou, adressée à M. L. Lacabane. In-8°, 60 p. Bordeaux (imp. Lavertujon).

Beulé. Éloge de M. Hittorff, prononcé dans la séance de l'Académie des Beaux-Arts, le 12 décembre 1868. In-4°, 24 p. Paris (lib. Firmin Didot frères, fils et C°).

Chasles (E.). Histoire abrégée de la littérature française, rédigée conformément au programme officiel de l'enseignement secondaire spécial (3e année). 2 vol. in-18 jésus, 1030 p. Paris (lib. Ducrocq).

Chesney (C. C.). Waterloo lectures. A study of the campaign of 1815. In-8° cart., 250 p. London (Longmans). 13 fr. 15

Chesney (F. R.). Narrative of the Euphrates expedition carried on by the order of the British government during the years 1835, 1836 and 1837. In-8° cart., 577 p. London (Longmans). 30 fr.

Confucius (Life and Teachings of). With explanatory notes by J. Legge. New edit. Pet. in-8° cart., 346 p. London (Trübner). 13 fr. 15

Demmin (A.). Histoire de la céramique en planches phototypiques inaltérables, avec texte explicatif. L'Asie, l'Amérique, l'Afrique et l'Europe, par ordre chronologique. Poteries opaques (faïences, etc. et kaoliniques), porcelaines, peintures sur lave, émaux sur métaux, vitraux et verreries, mosaïques. 1re, 2e, 3e et 4e livraisons. In-fol., 5 p. et 8 p. Paris (lib. Ve J. Renouard).

Dubord (R.). Département du Gers. Études historiques sur la ville et la communauté d'Aubiet. In-8°, 344 p. Toulouse (imp. Caillol et Baylac).

Dumesnil (A. J.). Histoire de Sixte-Quint, sa vie et son pontificat. In-8°, vij-524 p. Paris (lib. Ve J. Renouard).

Ewald (H.). The history of Israel, translated from the German. Edited with a preface and appendix by R. Martineau. 2nd edition. 2 vol. in-8° cart. London (Longmans). 30 fr.

Furetière (A.). Le Roman bourgeois, ouvrage comique, avec notice et notes par P. Jannet. 2 vol. in-16, 364 pages. Paris (lib. Picard). 4 fr.

Gascoigne (G.). Certain notes of Ins-

truction in English verse. The Steele Glass, the complaint of Philomene. Edited by E. Arber. In-12, 120 p. London (A. Murray). 1 fr. 25

Hearne (T.). Remains of Thomas Hearne of Edmund Hall, being Extracts from his Mss. diaries; collected with a few notes by P. Bless. 2nd edit. 3 vol. in-12 cart., 1000 p. London (J. R. Smith). 18 fr. 75

Hunter (W. W.). A comparative Dictionary of the languages of India and high Asia. In-fol. cart. London (Trübner). 52 fr. 50

Huntley (R. W.). A Glossary of the Costwold (Gloucestershire) dialect. Pet. in-8° cart. London (J. R. Smith). 2 fr. 50

Lanfrey (P.). Histoire de Napoléon Ier. Tome 3. In-18 jésus, 522 p. Paris (lib. Charpentier). 3 fr. 50

Muir (J.). Original sanskrit texts on the origin and history of the people of India. Vol. 3. 2nd edition revised and enlarged. In-8°, 352 p. cart. London (Trübner). 20 fr.

Piolin (Dom). Souvenirs de la révolution dans l'Ouest de la France. Persécution endurée par les religieuses hospitalières de Saint-Joseph de Beaufort-en-Vallée. In-8°, 60 p. Paris (lib. Palmé).

Perkins (C. C.). Italian sculptors, being a history of sculpture in northern, southern and eastern Italy. With etchings by the author and engravings on wood from original drawings and photographs. Gr. in-8° cart., 327 p. London (Longmans). 52 fr. 50

Songes (les) drôlatiques de Pantagruel, où sont contenues plusieurs figures de l'invention de maistre François Rabelais, avec une introduction et des remarques par M. E. T. In-8°, 18 p. Paris (libr. Tross).

Story (W. W.). Graffiti d'Italia. Petit in-8° cart., 40 p. London (Blackwood and Son). 4 fr. 40

Whymper (F.). Travel and adventure in the territory of Alaska, formerly Russian America, now ceded to the United States, and in various other parts of the North Pacific. In-8° cart., 350 p. London (Murray). 20 fr.

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

D. M. DE GONGORA Y MARTINEZ Antigüedades prehistóricas de Andalucia. Monumentos, inscripciones, armas, ustensilos y otros importantes objetos pertenecientes a los tiempos mas remotos de su poblacion. Madrid, 1868. 1 vol. gr. in-8° orné d'une carte, de 173 figures sur bois imprimées dans le texte et de 2 planches en chromolithographie tirées hors du texte. 32 fr.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol. gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

DE NADAILLAC De l'ancienneté de l'homme. Br. in-8°. 2 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (Xe et XVIe siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 16 Quatrième année 17 Avril 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tome premier. 2e fascicule. Gr. in-8°. 4 fr.

Contenu. I. Membres nouveaux admis depuis le 1er janvier 1868 jusqu'au 1er janvier 1869; lectures faites à la Société; ouvrages offerts; extraits des procès-verbaux. — II. *E. Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — III. *C. Thurot*, Observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — IV. *L. Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — V. *D'Arbois de Jubainville*, Étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — VI. *P. Meyer*, phonétique provençale, O. — VII. *M. Bréal*, les doublets latins. — VIII. *R. Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — IX. *G. Paris*, Gens, giens.

R. MOWAT Noms propres anciens et modernes. Études d'onomatologie comparée. Gr. in-8°. 3 fr.

Contenu : Les noms propres latins en *atius* et en *onius*. — Examen de la signification attribuée aux noms d'hommes *Sarmentius*, *Projectus*, *Stercorius;* étymologie de *Tullus*, Pirasius. — De l'Élément africain dans l'onomastique latine. — De la déformation dans les noms propres.

Pour paraître prochainement.

GLOSSÆ Hibernicæ veteres codicis Taurinensis edidit Constantinus Nigra.

LE GRAND PARANGON Des nouvelles nouvelles par Nicolas de Troyes, publié d'après le manuscrit original par M. E. Mabille. 1 vol. in-16, papier vergé relié en percaline. 5 fr.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 12. 13 mars (le n° 11 ne nous est pas parvenu).

Théologie. ZAHN, le *Pasteur* d'Hermas (Gotha, Perthes; long article, peu favorable, signé F. O.). — ZSCHOCKE, Führer durch das heilige Land (Wien, Braumüller). — *Philosophie.* DUKES, Philosophisches aus dem zehnten Jahrhundert (Nakel, Kallmann; études sur la littérature arabe). — *Histoire.* STOLL, Geschichte der Rœmer bis zum Untergange der Republik (Hannover, Rümpler; livre de vulgarisation). — PROWE, Westpreussen in seiner geschichtlichen Stellung zu Deutschland und Polen (Thorn, Lambeck; l'auteur, que le critique approuve, s'efforce de prouver que la province en question a toujours été allemande et non polonaise). — WEIDEMANN, Uebersicht der neuesten Ereignisse vom Frieden zu Wien (Saalfeld, Niese). — *Linguistique. Histoire littéraire.* Imruulkaisi *Mu'allaka* edidit A. Mueller (Halle, Barthel; publication importante et remarquable, d'après M. Nœldeke, auteur du compte-rendu). — HOVELACQUE, Grammaire de la langue zend (Paris, Maisonneuve; article en général favorable de M. Delbrück). — SCHMITZ, Franzœsische Synonymik (Greifswald, Bamberg). — *Archéologie.* HAGER, Die Münzen der Bibel (Stuttgart, Liesching; travail insuffisant). — Ἰωάννου του Φιλοπόνου. etc., éd. Hoche (voy. *Rev. crit.*, 1869, art. 262).

N° 13. 20 mars.

Théologie. LEHMANN, Die clementinischen Schriften (Gotha, Perthes; livre important). — TOBLER, Nazareth in Palæstina (Berlin, Reimer). — *Histoire.* Des Jordanus von Osnabrück Buch über das rœmische Reich, hgg. von WAITZ (Gœttingen, Dieterich). — KOPPMANN, Kæmmereirechnungen der Stadt Hamburg, I, 1350-1400 (Hamburg, Grüning; art. de M. Lacomblet). — HAÜSSER, Geschichte des Zeitalters der Reformation (Berlin, Weidmann; publication posthume, faite d'après les leçons de Haüsser par M. Oncken). — ECKHART, Baltische und russische Culturstudien (Leipzig, Duncker et Humblot). — *Jurisprudence. Fragmentum de jure fisci*, ed. KRÜGER (Leipzig, Teubner; revu sur le ms. de Vérone). — BETHMANN-HOLLWEG, Der germanisch-romanische Civilprozess im Mittelalter (Bonn, Marcus). — *Linguistique. Histoire littéraire.* FŒRSTER, Quæstiones de attractione enuntiationum relativarum qualis quum in aliis, tum in græca lingua potissimumque apud græcos poetas fuerit (Berlin, Mœtscher und Rœstell). — SCHMIDT, Leitfaden in der Rhythmik und Metrik der klassischen Sprachen (Leipzig, Vogel; c'est là, comme le dit le critique, le manuel d'une science toute nouvelle et qui a déjà donné les résultats les plus précieux). — GOTFRID VON STRASSBURG, *Tristan*, hgg. von Bechstein, I (coll. des *Classiques allemands du moyen-âge*, t. VII).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Armorial général de d'Hozier, ou registres de la noblesse de France. Registre 7e (complémentaire). 23e liv. Gr. in-4°, 328 p. Paris (lib. Firmin Didot frères, fils et Ce). 15 fr.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 17 Avril — 1869

Sommaire : 72. BAILLY, Manuel pour l'étude des racines grecques et latines. — 73. HIRZEL, l'Énumération des *biens* dans le *Philèbe*. — 74. CYPRIEN, *Œuvres*, p. p. HARTEL. — 75. PHILOMNESTE *junior*, le Voyage du Puys Sainct Patrix.

72. — **Manuel pour l'étude des racines grecques et latines** avec une liste des principaux dérivés français, précédé de notions élémentaires sur la phonétique des langues grecque, latine et française, par Anatole BAILLY, ancien élève de l'école normale supérieure, professeur agrégé au lycée impérial d'Orléans, ouvrage publié sous la direction de E. EGGER, membre de l'Institut, professeur de littérature grecque à la faculté des lettres de Paris. A. Durand et Pedone-Lauriel, 1869. — Prix : 4 fr.

I.

Le livre de M. A. Bailly, précédé d'un *Avant-propos* dans lequel M. E. Egger en explique l'origine, l'économie et l'opportunité, comprend : 1° une *Introduction* qui a pour but de montrer ce que l'étude des langues doit être aujourd'hui, après les belles et nombreuses découvertes dues à l'emploi de la méthode comparative; 2° des *Notions* historiques préliminaires sur les rapports de parenté du grec et du latin, puis du latin et du français; 3° une *Phonétique* des langues grecque, latine et française; 4° un recueil méthodique de *racines grecques* et *latines* suivies de leurs principaux *dérivés français*, divisés en mots de formation populaire et mots de formation savante. Je passe les deux premiers chapitres pour arriver tout de suite aux deux parties principales : la *Phonétique* et *les Racines*.

Phonétique. — Pourquoi une phonétique grecque et latine en tête du recueil méthodique des racines ? Parce qu'à chaque racine « se rattachent souvent divers » groupes de mots fort différents d'aspect, qu'il semble étrange au premier » abord de trouver réunis sous un même chef, » parce que des rapprochements tels que ceux-ci :

ἀ) μαλδύνειν,	*jecur*,	*sequī*,	ἐ) λαχύς,
mordēre	ἧπαρ,	ἕπεσθαι,	*levis*,

ne peuvent paraître légitimes qu'à celui qui connaît « les lois phonétiques par lesquelles la science explique aujourd'hui les transformations des sons. »

La raison d'être de la *phonétique* étant évidente, voyons-en le plan et l'exécution. La *phonétique* comprend : « 1° une étude des sons et l'indication des lois » de permutation, d'affaiblissement ou de renforcement afférentes à chacun » d'eux; 2° une étude des phénomènes divers (déplacement, suppression, con- » traction de lettres, etc.), qui se produisent dans l'organisme des mots. »

Cette double étude porte sur le grec, sur le latin et sur le français. Mais l'auteur a mis dans une première section tout ce qui concerne la langue grecque et la langue latine et dans une seconde section tout ce qui concerne la langue française, division conforme à l'antériorité du grec et du latin et à la postériorité

du français. M. Bailly a en général composé avec soin et prudence la phonétique des deux langues classiques. Il s'est efforcé d'écarter toutes les assertions qui lui ont paru contestables; il a voulu ne présenter que des faits sûrs, positifs, acquis à la science. Il y est parvenu la plupart du temps, à notre avis du moins; car en nous plaçant au point de vue de la certitude des doctrines énoncées, nous ne voyons que peu d'objection à faire. On sait par l'indien *ás-mi* « je suis » qu'il a dû exister en grec un *ἔσ-μι « je suis. » Cette forme, qui ne se rencontre nulle part, que je sache, dans les inscriptions ou dans les manuscrits, ne peut être citée que comme *primitive*. L'auteur l'appelle constamment *éolienne* (p. 5, 112, 120). Le dialecte éolien (voyez Ahrens, *de græcæ linguæ dialectis*, I, 51) ne possède que ἔμ-μι forme intermédiaire entre *ás-mi* et εἰ-μί. Que σοφός et *sap-iens* soient parents (p. 32), cela est incontestable; mais le véritable équivalent latin du grec σοφ-ός est *sibus* (Festus), cf. *per-sibus* (Plaute) et *per-sibē* (Nœvius); car σοφ-ός et *sibus*, qui sont entre eux par rapport au φ et au *b* comme sont ἄμφω et *ambŏ*, signifient l'un et l'autre « sage, prudent, avisé. » Assez nombreuses pourraient être les observations de ce genre; mais des observations qui, au lieu de porter comme celles-là sur tel ou tel mot isolé, porteraient sur un ensemble de faits, auraient plus d'importance. Il nous paraît regrettable que l'auteur, qui indique très-souvent la quantité des mots grecs et des mots latins, ne se soit pas astreint à l'indiquer toujours. Dans ces tableaux (p. 43-44) :

πείθ-ω,	πιθ-,	ἐ-πιθ-ό-μην,	à quoi répond le latin :	*fid-ere*,
εἶδ-ον,	Fιδ-,	Fιδ-εῖν,		*vid-ere*,
λείπ-ειν,	λιπ-,	ἔ-λιπ-ον,		*liqu-i?*

Est-ce à la première ou à la seconde colonne du grec? Il n'est pas aisé de le discerner. Mais, quoi qu'il en soit, si M. Bailly se fût astreint ici à marquer la quantité des mots cités, il eût vu tout de suite qu'il posait des proportions fausses. En effet si la diphthongue de πείθ-ω et de λείπ-ειν a son équivalent dans la longue de *fīd-ere* et de *līquī*, la diphthongue de εἶδ-ον n'a pas le sien dans la brève de *vĭd-ēre*, et si la brève de Fιδεῖν a son équivalent dans celle de *vĭd-ēre*, la brève de ἐ-πιθ-ό-μην et de ἔ-λιπ-ον n'a pas le sien dans la longue de *fīd-ere* et de *līqu-ī*. M. Bailly connaît parfaitement (cela va sans dire) la quantité des mots cités. Aussi, quand il s'astreint à les marquer des signes prosodiques, pose-t-il des proportions vraies (p. 44-45) : ποιθ- (dans πέ-ποιθ-α) est à πιθ- (dans ἐ-πιθ-ό-μην) comme *fœd-* (dans *fœd-us*) est à *fĭd-* (dans *fĭd-ēs*). A la bonne heure, voilà qui est d'une exactitude parfaite. Au contraire, comparer λιπ- dans ἔ-λιπ-ον et *liq-* dans *liqu-i*, c'est user (sans le vouloir, bien entendu) d'un trompe-l'œil; car si cette comparaison est vraie pour l'œil, elle est fausse pour l'oreille. Marquons la quantité et nous verrons aussitôt que l'équivalent de λιπ- bref dans ἔ-λιπ-ον n'est pas *lĭq-* long dans *līquī*, mais bien *lĭq-* bref dans *rĕ-lĭqu-ŭs*. Pourquoi donc se dérober de temps en temps à la tutelle de la quantité, tutelle toujours très-salutaire; car la prononciation des Anciens, Grecs et Latins, était beaucoup plus conforme à l'étymologie de leur langue que leur orthographe, ce qui est très-naturel puisqu'on sait parler avant de savoir écrire. La leçon *ī-tum* (supin de *ī-re*) est simplement une faute d'impression (p. 43); car on lit ailleurs *ĭ-tum* (p. 36).

Mais c'est une faute positive que de citer comme étant long l'*a* de ἐῤ-ῥάγην (aor. sec. passif de ῥήγ-νῡ-μι). Une erreur de ce genre ne vaudrait pas la peine d'être relevée, si la présence d'une voyelle brève à l'aoriste second actif ou passif n'était une des grandes lois de la langue grecque. A cette loi dérogent en apparence, mais ont obéi en réalité tous les aoristes tels que ε-ἶδ-ον, ε-ἷλ-ον, ἦλθ-ον; car ils viennent les deux premiers ε-ἶδ-ον et ε-ἷλ-ον de *ἔ-Fιδ-ον et de *ἔ-γhιλ-ον par un *ι* bref, et le dernier ἦλθ-ον de ἤλυθ-ον, forme homérique dont l'υ était si bref qu'il a fini par disparaître[1]. Quant aux aoristes seconds tels que ἔ-θην, ἔ-βην, ἔ-δων, ils contiennent les radicaux ἐ-θε-, ἐ-βα-, ἐ-δο-, dont la finale brève s'est contractée avec le suffixe verbal. M. Bailly, après avoir dit (p. 126) qu'une dentale tombe devant la sifflante en latin dans les parfaits : **claud-sī* (de *claud-ere*), **sent-sī* (de *sent-īre*), devenus *clausī*, *sensī*, ajoute qu'il en est de même « dans les supins et participes » de formation analogue : *clausum*, *clausus*, *sensum*, *sensus*, etc. » Mais le suffixe du parfait étant *sī* (= en grec aoriste premier en σα dans ἔ-λυ-σα), et le suffixe du supin et du participe étant *-tum* et *tus*, *-ta*, *-tum* (= en grec -τος, -τη, -τον, dans λῡ-τός, ή, όν), on ne voit guère comment les parfaits *clausī*, *sensī*, et les supins *clausum*, *censum*, dont les suffixes sont différents, pourraient être de formation analogue. Il est probable que l'auteur a voulu dire que, le suffixe *-tum* étant devenu *-sum* (pour *t* devenu *s* cf. *vec-tāre* devenu **vec-sāre* d'où *vexāre*), les supins **claud-tum*, **sen-tum*, devinrent **claud-sum*, **sent-sum*, d'où en effet par chute de la dentale devant la sifflante les formes classiques *clau-sum*, *sen-sum*. En tout cas, s'il est vrai que d'un côté le suffixe *-sī* (en grec σα) appartient à la racine verbale ind. *as-*, gr. εσ-, lat. *es-*, « être » et que d'un autre côté le suffixe *-tus*, *-ta*, *-tum*, appartient à la racine pronominale ind. *ta*, gr. το, lat. *to* ou *tu* (dans **is-tom*, *is-tum*), on ne doit pas assimiler la formation des parfaits en *-sī* et celle des supins en *-tum* et participes en *-tus*, *a*, *um*.

M. Bailly a composé son recueil méthodique de racines grecques et latines, d'après les ouvrages de G. Curtius (*Grundzüge der griechischen Etymologie*) et Leo Meyer (*Vergleichende Grammatik der griechischen und lateinischen Sprache*) : il les cite consciencieusement presque à chaque page. Cela étant, il n'est pas nécessaire de dire que l'ouvrage de M. Bailly est à la hauteur de la science actuelle. Mieux vaut peut-être chercher, puisque les travaux de ses devanciers sont bien connus, en quoi son livre diffère des leurs.

Pour juger la manière dont un homme, qui avait un choix à faire, a fait ce choix, il y a deux choses à considérer : 1° ce qu'il a pris; 2° ce qu'il a laissé. Examinons le livre de M. Bailly au double point de vue des rapprochements admis et des rapprochements omis.

Rapprochements admis. — En général ce que M. Bailly a pris était à prendre. Rares sont les cas où il a pris ce qu'il eût mieux valu laisser. Il eût pu, par exemple, laisser à ses devanciers le rapprochement établi (p. 285) entre σφίγγω « je serre » et *figere* « enfoncer; » car σφιγκ-τός « serré » = *vinc-tus* « lié, » de même façon que σφήξ = *vespa* « guêpe, » en ce qui concerne le σφ et le *ν* et il n'y a aucune raison pour séparer *figere* de πήγ-νῡ-μι qui l'un et l'autre signi-

fient « enfoncer, ficher. » Sans doute un *f* n'est pas un π; mais qui voudrait pour cette raison séparer *fid-ere* « avoir confiance » de πείθ-ω « persuader ? » Où est le rapport (p. 428) entre πεδ (ποδ), *ped*, « aller » dans ποδ-ός = *pedis* « du pied, » et *op-pid-um* « ville, place forte, ville de province ? » Il me semble que dans *op-pidum op-* (*ob*) = ἐπί « en-dessus, en haut » et que *-pidum* (**pedum*) = πέδον « sol, demeure. » Il me paraît difficile de séparer *-pidum* dans *op-pidum* de -πέδον dans στρατό-πεδον « camp. » En songeant à ce que César dans ses Mémoires sur la conquête des Gaules appelle *oppidum*, je crois que ce mot signifiait exactement la même chose que *place* dans *Metz est une place d'une grande importance*, ou *emplacement* dans *voici un emplacement propice*. Souvent l'*oppidum* n'était qu'un *plateau*. En grec ἐπί-πεδον signifie « surface. » Il me semble donc que *op-pidum* = ἐπί-πεδον, « sol d'en-dessus, place d'en haut, ville haute, » cf. ἀκρό-πολις, et qu'il est proche parent de (στρατό) πεδον « campement. » En se plaçant à ce dernier point de vue, *op-* (= *ob* ou ἐπί) répondrait à ἀκρο- et *-pidum* (= **pedum* ou πέδον) répondrait à -πόλις.

Rapprochements omis. — En général ce que M. Bailly a laissé était à laisser. Peut-on beaucoup regretter en effet qu'il ait omis le rapprochement contenu dans ces lignes : « comme δράκ-ων « dragon » vient de δέρκ-ο-μαι « je vois » il est vraisemblable que ὄφις « serpent » appartient à la racine *oc*, οπ, « voir, » qui subsiste dans *oc-ulus* « œil, » ὄπ-ωπ-α « j'ai vu » (G. Curtius, *Grundzüge der gr. Etym.* I, 104, II, 51-52, 1re édit.)? La question est celle-ci : Doit-on séparer ὁ ὄφις, τοῦ ὄφεως, de ὁ ἔχις, τοῦ ἔχεως? Oui, dit M. G. Curtius (*ibidem*, I, 162). Pour moi, je ne puis les séparer. Si ὄφις et ἔχις ne font qu'un, ils tiennent à *anguis* « serpent » comme ἔγχελυς tient à *anguilla* « anguille, » et je les rattacherai à la racine verbale ἀγχ, ἀχ, ἄγχω, *ang-o* « serrer, étrangler. » L'*o* étant primitivement long dans ὄφις (ὅπως Fίδον αἰόλον ὄφιν, Iliade XII, 208), M. G. Curtius suppose que que *ok-Fις en est le primitif. Pour moi, le primitif est *ἄχ-Fις (= latin *anguis*) devenu d'abord *ὄχ-Fις à cause du F, puis ὄφις (– ⏑), et finalement ὄφις (⏑ ⏑). L'indien *áçva* « cheval » étant représenté en grec par *ἵκ-Fος, ion. ἵκ-κος, class. ἵπ-πος, le groupe κ-F eût, selon toute apparence, donné ailleurs κ-κ, puis π-π. Il est donc probable qu'un primitif *ὄκ-Fις eût donné ion. *ὄκ-κις, class. *ὄπ-πις. Le primitif supposé par M. G. Curtius n'explique donc pas la présence de l'aspirée φ dans ὄφις (– ⏑). Un primitif *ἄχ-Fις, *ὄχ-Fις, permet au contraire de l'expliquer. En effet le grec νίφει (– –, Iliade, XII, 280), et le latin *ninguit* « il neige » sont incontestablement parents. Donc φ grec peut représenter *ngu* latin. Donc ὄφιν (*o* long dans l'Iliade, bref chez les classiques) = *anguem* « serpent, » comme νίφει (*ι* long) = *ninguit* « il neige, » comme νίφα (*ι* bref) = *ninguem* (arch.) *nĭvem* (class.) « neige. » Donc ὄφις = ἔχις = *anguis*. Tant que M. G. Curtius n'aura pas séparé νίφει (– –) de *ninguit* et νίφα (⏑ ⏑) de *ninguem, nĭvem* (or il ne les sépare pas, voy. *ibidem*, I, 281), il ne pourra non plus séparer, je crois l'avoir prouvé, le grec ὄφις (– ⏑) soit du grec ἔχις, soit du latin *anguis*. — M. Bailly me paraît encore avoir sagement fait en laissant de côté les rapprochements établis entre « ὀξύς, scharf, ὀξίνη, *occa*, Egge, » d'une part, et « *côt-* f. Wetzstein, *catus*, klug,

scharfsinnig, » d'autre part (L. Meyer, *Vergleichende Grammatik der gr. und lat. Spr.*, I, 344). Vraiment *occa* et *côt-*, ὀξύς et *catus*, diffèrent trop par le sens pour que leur parenté aille de soi.

On voit que si M. B. a largement usé des travaux des maîtres éminents qu'il a pris pour guides, il s'est efforcé d'en user toujours avec discernement et précaution. Son travail sur les racines grecques et latines me paraît être, quant au choix des matériaux, généralement bon par tout ce qu'il contient et encore meilleur par tout ce qu'il ne contient pas. Je passe maintenant à ce qui concerne la distribution de ces mêmes matériaux.

Chez G. Curtius et chez L. Meyer toutes les racines, soit verbales, soit nominales, sont classées au hasard de tel ou tel ordre alphabétique. Chez M. Bailly les racines verbales et les racines nominales forment deux divisions séparées. Inutile de parler ici des racines pronominales.

M. Bailly a donc tenté de classer scientifiquement les racines verbales et les racines nominales, tentative louable, mais œuvre bien difficile. Voici un résumé de sa classification des verbes grecs : Les verbes grecs peuvent être répartis en deux grandes classes, 1° ceux dont la racine se soude au pronom personnel *sans le secours* d'un *o* de liaison (verbes en-μι); 2° ceux dont la racine se soude au pronom personnel *à l'aide* d'un *o* de liaison (verbes en -ω) :

La première classe se divise en cinq groupes caractérisés par les traits suivants : 1° absence de redoublement : φη-μί, εἰ-μι; 2° présence d'un redoublement : ἵ-στη-μι, τί-θη-μι, δί-δω-μι; 3° d'un suffixe νυ : δείκ-νυ-μι, ὄρ-νυ-μι; ou ανυ : πετ-άνυ-μι; ou ενυ : στορ-έννυ-μι; 4° insertion d'un suffixe νυ devenu υ : τά-νυ-μαι; 5° insertion d'un suffixe νη : δάμ-νη-μι.

Sans critiquer ici cette classification (de laquelle on pourrait au moins supprimer le 4e groupe), nous avons une observation à faire sur une partie du 3e groupe.

De même que *ἔσ-νῡ-μι a certainement existé avant ἔν-νῡ-μι (cf. Fες, *ves* dans *Fεσ-θής, ἐσ-θής, *ves-tis*), de même aussi *πετάσ-νῡ-μι et *κορέσ-νῡ-μι ont certainement précédé πετάν-νῡ-μι et κορέν-νῡ-μι. A l'appui de cette assertion je citerai la présence du σ devant les suffixes -θην et μαι de l'aoriste et du parfait au passif ἐ-πετάσ-θην, πετασ-τέον, ἐ-κορέσ-θην, κε-κόρεσ-μαι.

D'un autre côté le thème des noms neutres tels que τὸ σέλας, τοῦ σέλα(σ)-ος « clarté », τὸ σάκος, τοῦ σακε(σ)-ος « bouclier » est σέλασ-, σάκεσ-, cf. σελασ-φόρος « qui porte la clarté, » σακεσ-φόρος « qui porte un bouclier. » De ces deux faits je conclus que *πετάσ-νῡ-μι et *κορέσ-νυ-μι contiennent le radical d'un nom neutre τὸ πέτας, τοῦ πέτα(σ)-ος « étendue, » τὸ *κόρος, τοῦ *κόρε(σ)-ος « satiété. » Ces neutres n'existent plus en grec comme mots isolés, mais voici, je crois, une preuve qu'ils ont existé comme tels. *Ζέσ-νῡ-μι est le primitif de ζέν-νῡ-μι « je fais bouillir, » car l'aoriste passif est ἐ-ζέσ-θην. A mon avis, ζεσ- dans ἐ-ζέσ-θην est le radical d'un ancien nom neutre τὸ *ζός, τοῦ *ζε(σ)-ος, « bouillon. » Ce mot manque aussi au grec, mais on a en latin *jūs*, gén. arch. *jūs-is*, d'où gén. class. *jūr-is*, « bouillon. » Je crois donc que les racines πετ-, κορ-, ont donné chacune un nom neutre τὸ *πέτας, τὸ *κόρος, et que c'est le thème de ces noms neutres qui subsiste dans πετάν-νῡ-μι, κορέν-νῡ-μι, ἐπετάσ-θην, πετασ-τέον, κε-κόρεσ-μαι. Les verbes dont le pré-

sent actif est en ...αν-νῦ-μι, ...εν-νῦ-μι, ont tous sans aucune exception un σ à l'aoriste et au parfait du passif : κεράν-νῦ-μι, κερασ-τέον, κε-κόρεσ-μαι; κρεμάν-νῦ-μι, ἐ-κρεμάσ-θην, κε-κρέμασ-μαι; πετάν-νῦ-μι, ἐ-πετάσ-θην, πετασ-τέον; σκεδαν-νῦ-μι. ἐ-σκεδάσ-θην, ἐ-σκέδασ-μαι; κορέν-νῦ-μι, ἐ-κορέσ-θην, κε-κόρεσ-μαι; στορέν-νῦ-μι, ἐ-στορέσ-θην, ἐ-στόρεσ-μαι. Si le présent de ces verbes n'a pas d'abord été en ...ασ- ou en ...εσ-, d'où vient le σ de leur aoriste et de leur parfait au passif? Car il est sûr que le ν n'a aucune aversion pour le θ ou le τ : κρίν-ω, ἐ-κρίν-θην; κλίν-ω, ἐ-κλίν-θην, κλιν-τέον; περαίνω, ἐπεράν-θην, περαν-τέον; φαίνω, ἐ-φάν-θην; αἰσχύνω, ᾐσχύν-θην; ἱδρύνω, ἱδρύν-θην. Donc, si le ν était primitif dans les verbes en question, les aoristes de ces verbes seraient en ν-θην et non pas en σ-θην. Leur parfait enfin ne serait pas en σ-μαι, il serait en μ-μαι pour ν-μαι, comme celui de αἰσχύνω est ᾐσχυμ-μαι pour *ᾐσχυν-μαι.

La seconde classe se divise en neuf groupes, selon que les verbes sont : 1° en *o* simple : μέν-ο-μεν; 2° en *o* simple avec renforcement du radical : τήκ-ο-μεν, φεύγ-ο-μεν, λού-ο-μεν; 3° en *jo* (les exemples seront donnés plus loin); 4° en *ajo* : *δαμά-jo-μεν, δαμ-άο-μεν; 5° en νο : δάκ-νο-μεν; 6° en *ανο* : λαμβ-άνο-μεν; 7° en το : τύπτ-ο-μεν; 8° en σκο : γι-γνώ-σκο-μεν; 9° verbes dérivés en ο, jo-, αο-, εο-, οο-. Cette classification a comme la précédente le mérite d'être simple et claire; mais elle me paraît laisser aussi, comme la précédente, à désirer par certains côtés, surtout en ce qui concerne le 3e groupe (verbes en jo-). Les verbes en ν-jo-, ρ-jo-, λ-jo-, κ-jo-, sont-ils devenus des verbes en ινο-, ιρο-, ιλο-, ικο-, par métathèse du *j* affaibli en ι, ainsi qu'on a coutume de le dire, ou bien y a-t-il eu d'abord assimilation des deux consonnes ν-j, ρ-j, λ-j, κ-j, en ν-ν, ρ-ρ, λ-λ, κ-κ, puis diphthongaison de la voyelle précédente en compensation de la disparition de la première consonne, conformément au tableau suivant :

Forme primitive :	*κτέν-jo-μεν,	*φθέρ-jo-μεν,	*ὀφέλ-jo-μεν,	*πέκ-jo-μεν,
Assimilation :	κτέν-νο-μεν,	φθέρ-ρο-μεν,	ὀφέλ-λο-μεν,	πέκ-κο-μεν,
Diphthongaison :	κτεί-νο-μεν,	φθεί-ρο-μεν,	ὀφεί-λο-μεν,	πεί-κο-μεν?

La question a été posée ici même. Il ne nous appartient pas d'y revenir.

Après la classification des verbes grecs aurait pu venir celle des verbes latins; elle manque. Son absence me paraît une lacune regrettable, surtout au point de vue grammatical. Si toutes les racines verbales grecques et latines qui sont congénères suivaient un seul et même système de conjugaison, si le parallélisme qui existe par exemple entre ἐσ-τι et *es-t* « il est, » entre φέρ-τε et *fer-te* « portez, » entre ἕρπω et *serp-o* « je rampe, » existait partout, il n'y aurait rien à dire. Mais il n'en va pas toujours ainsi, il s'en faut même de beaucoup. Que de verbes, soit grecs, soit latins, sont identiques par la racine, qui diffèrent par le système de conjugaison! Il n'y a rien entre le radical et la désinence personnelle dans *ἐσ-μί « je suis, » ἐσ-μέν « nous sommes; ces mots appartiennent donc à la première classe (1er groupe); mais il y a une voyelle entre le radical et la terminaison dans *(e)s-u-m* « je suis, » *(e)s-u-mus* « nous sommes; » ces mots appartiennent donc à la seconde classe (1er groupe). Ce qui, quant à la racine, répond au grec τι-θέ-ναι, δι-δό-ναι, c'est le latin *dă-re* « poser, donner; » mais ce qui, quant au système de conjugaison, répond aux verbes grecs qui ont un redouble-

ment aux temps de la première série, c'est le latin *gi-g(e)ne-re* « engendrer » et **se-se-re* (plus tard *se-re-re*) « semer; » car là les premières syllabes *gi-* et *se-* sont un redoublement dans un temps de la première série. Si après la classification des verbes grecs M. Bailly eût donné une classification des verbes latins, il aurait eu occasion de faire remarquer combien rares sont les racines congénères qui se conjuguent de même en grec et en latin, et combien nombreuses au contraire sont celles qui se conjuguent en grec d'une façon et en latin d'une autre. Cela eût expliqué par avance pourquoi il est permis de rapporter à la même racine, malgré la divergence des suffixes de conjugaison, des mots tels que ceux-ci : **βί-βη-μι* et *bē-tere, vā-dere*, δείκ-νῦ-μι et *dīc-e-re*, πίτ-νη-μι et *pan-de-re*, ὀρ-νῦ-μι et *or-i-or*.

Le livre de M. Bailly contient environ dix mille étymologies grecques, latines, françaises. Il est impossible qu'un travail qui porte sur un tel nombre de mots ne donne pas prise maintes fois à la critique. Mais il ne saurait entrer dans notre pensée de rabaisser la valeur du travail de M. Bailly. Son *Manuel pour l'étude des racines grecques et latines* est un livre des plus recommandables, dont la publication fera époque, nous n'en doutons pas, dans l'histoire de l'enseignement en France. L'idée de présenter sous une seule vue le tableau des racines grecques et latines qui sont congénères et de leurs principaux dérivés français, de formation soit populaire, soit savante, est une très-heureuse idée. Ce tableau permet d'embrasser l'ensemble d'abord des deux langues sœurs (la grecque et la latine) puis de la langue fille (la française) dans leurs plus intimes rapports de parenté et de filiation. Il y a là un spectacle intéressant, saisissant, immense. Le plan adopté par M. B. est si facile à suivre, il est si lumineux, que la lecture de son livre est des plus attachantes. Elle ne coûtera aucun effort à ceux qui ne sont pas familiers avec les matières dont il traite; elle charmera ceux qui s'occupent de linguistique en ravivant leurs meilleurs souvenirs, en les conviant maintes fois à revenir sur telle ou telle de leurs opinions, en leur ouvrant souvent des horizons nouveaux.

F. MEUNIER.

II.

P. 30. « Au-dessous de l'*a* se placent l'*i* et l'*u* (*ou*), l'un représentant le son » le plus aigu, l'autre le son le plus sourd; à eux trois ils expriment donc les » trois qualités extrêmes du son, l'éclat, l'acuité, la surdité. » Des *extrêmes* ne peuvent être au nombre de trois. On ne sait trop non plus ce que désigne ici le mot *éclat*. En fait les voyelles se distinguent par le timbre. L'*ou* a le timbre le plus grave, l'*i* le timbre le plus aigu; le timbre de l'*a* est intermédiaire. Voir Helmholtz. — P. 48. « Si l'on admet comme normale la durée d'émission de » l'*a*, de l'*i* et de l'*u* que nous appelons brefs, ces trois sons en se prolongeant » deviendront longs. » Il est nécessaire d'ajouter que la longue était considérée comme double de la brève. — P. 110. « (Dans *pluralis*, *singularis*, etc.) on voit » le même suffixe revêtir alternativement la forme en *l* (*alis*) et la forme en *r* » (*aris*). » Il faut ajouter que la forme propre et primitive de ce suffixe est *aris*, comme on le voit dans *militaris*, etc. — P. 217. Cette classification des verbes

(voir plus haut, p. 245) en μι est défectueuse. Le groupe des verbes qui se conjuguent comme δείκνυμι doit être séparé nettement de tous les autres. Le quatrième groupe formé (p. 218) de « quelques (verbes) en petit nombre » se réduit en fait (p. 258) au seul τάνυμαι. Le cinquième (p. 261) n'en comprend que deux; pourquoi ne pas mentionner les autres? Dans la classification des verbes en ω, M. B. a omis les verbes dont le thème est augmenté d'un ε à certains temps et ne l'est pas à d'autres, comme δοκέω, ἔδοξα, βούλομαι, βουλήσομαι. Il était essentiel de faire remarquer que la classification des verbes est fondée principalement sur la manière dont ils forment leur présent et leur imparfait. — P. 224. On ne comprend pas pourquoi M. B. décompose, τιμ-άο-μεν. La plupart des verbes en αω dérivant de substantifs connus sont formés avec des thèmes en α. Il est fort douteux, comme l'a montré Pott (*Etym. Forsch.*, II, 920 et suiv.), que les verbes contractes grecs doivent être rapportés au causatif sanscrit en *ajâmi*. — Des préceptes sur la formation des mots composés manquent. — P. 232. « ἥμι ... imp. 1. sg. » ἦ-ν; 3 sg. ἦ (forme homérique). » ajouter : « et attique. » — P. 234. Il est nécessaire de dire que ἧμαι n'est jamais usité en prose qu'en composition, κάθημαι. Et en général il fallait distinguer partout les formes poétiques de celles qui sont usitées en prose. — P. 240. « Δίδημι (forme éolienne). » Elle appartient au dialecte homérique. — P. 240. « θέμα. » Il faut dire que cette formation est postérieure à l'époque classique. Lobeck a établi qu'à l'époque classique tous les noms en μα, μη, μος ont la syllabe qui précède ce suffixe longue par nature ou par position. — P. 246. « εἴργνυμι, εἴργω, *je repousse, je contiens, je retiens.* » Lisez : « εἴργνυμι, *j'enferme,* εἴργω, *j'exclus.* » — P. 251. « ὀριγνάομαι, *je m'é-* » *tends.* » C'est le sens le plus rare; ordinairement *viser, atteindre.* — P. 252. « Πετάννυμι (fut. πετάσω). » Il n'y a pas (du moins dans la prose attique) de futur en άσω de plus de deux syllabes. Il faut πετῶ, κρεμῶ (p. 254). — P. 262. Πρίαμαι est inusité; et ἐπριάμην n'est pas un imparfait, mais un aoriste qui sert pour ὠνοῦμαι.

Si M. Bailly s'était servi de la grammaire grecque de Curtius, il aurait évité ces fautes, pour lesquelles on se sent indulgent, quand on songe à la difficulté accablante de la tâche qu'il avait entreprise.

Charles THUROT.

III.

L'ouvrage de M. Bailly réunit deux choses qui n'ont pas entre elles d'autres connexité que leur commune utilité pour l'enseignement scolaire, la phonétique des deux langues classiques et celle du français. Cette seconde partie mérite un examen particulier. L'auteur y est plus original que dans la première; au lieu que pour le grec et le latin il se borne, comme il le reconnaît à chaque page sans aucune restriction, à emprunter les étymologies de Curtius et de Leo Meyer, il paraît avoir lui-même constitué sa phonétique française et rassemblé les dérivés français qu'il cite à la suite des mots grecs et latins. Si cette originalité est louable dans un sens, elle n'a pas été sans inconvénients pour le livre, qui aurait gagné à une plus grande intimité de l'auteur avec Diez. M. B. cite bien la

Grammaire des langues romanes en tête de la liste des ouvrages à consulter, mais je doute fort qu'il ait suivi le conseil qu'il donne à son lecteur; au moins ne vois-je par la suite aucun renvoi à cet ouvrage, et il est bon nombre d'erreurs que M. B. n'eût pas commises s'il l'avait lu. Eh bien! quel que soit le mérite du travail de M. Bailly, je dois dire qu'il est inouï qu'on écrive une phonétique française sans avoir constamment sous les yeux le livre qui doit être le bréviaire de tout romaniste, et je ne puis comprendre qu'un auteur qui apprécie si bien et utilise si heureusement les travaux allemands sur d'autres sujets, qu'un auteur qui a fait évidemment de la langue française l'objet d'une étude spéciale et parfois remarquable, n'ait pas jugé nécessaire de se procurer l'ouvrage du maître de la philologie romane. Je ne puis ne pas ajouter que ce n'est point là le seul cas où M. B. cite des ouvrages qu'il n'a pas lus : c'est évidemment à M. Brachet que M. B. a emprunté (p. 153) l'indication du livre de Schuchardt, *der Vokalismus des Vulgærlateins*, et je ne lui reprocherais pas d'avoir reproduit cette mention s'il ne disait : Voir *à ce sujet un travail très-intéressant* de M. Schuchardt, etc. Il semblerait que M. Schuchardt n'a écrit que sur le point traité à cette page par M. B.; et d'ailleurs comment M. B. sait-il que son ouvrage est *très-intéressant*, puisqu'il ne l'a pas lu et qu'il ne se doute pas probablement que ce « travail » forme trois forts volumes in-8°? Il est arrivé un accident plus grave à M. B. (p. 146); il a lu sans doute quelque part que M. Paul Meyer avait fait sa thèse à l'École des chartes sur le latin rustique : il dit sans hésiter : « Voir une thèse *remarquable* de M. P. M., *Bibliothèque de l'École des chartes*, » 1862. » Les lecteurs qui, sur l'avis de M. B., ouvriront la *Bibliothèque de l'Éc. des ch.* à l'année en question, seront fort désappointés; ils n'y trouveront pas la thèse de M. M., par la raison toute simple que ce travail « remarquable » n'a jamais été imprimé. — Ce sont là des procédés qu'on ne peut approuver; il est si simple de ne pas citer les livres qu'on n'a pas lus, ou, si on les cite, de dire qu'on ne les connaît que de nom! M. B. a sans doute été mu par le désir de donner des indications bibliographiques; mais il vaut mieux s'en abstenir que d'en fournir de semblables.

Venons au travail en lui-même. Les erreurs qui se trouvent dans la liste des dérivés français ont d'habitude leur source dans celles que contient la phonétique : celle-ci d'ailleurs est évidemment la partie la plus intéressante, et elle expose les principes de la science, beaucoup plus importants à bien établir que les applications qu'on en fait. Comme le livre de M. B. est un livre classique, destiné à être sans doute plus d'une fois réimprimé, et qu'il va faire loi pour quelque temps dans le milieu où il sera propagé, je crois rendre service à l'auteur et au public en examinant avec quelque détail, et avec la rigueur que demandent de pareils sujets, cette partie du travail de M. Bailly[1]. Je ne discuterai pas ici sur certains

1. Notons que la *Phonétique* de M. B., si l'on tient compte de la différence des caractères et de quelques autres circonstances, est à peu près double de celle de M. Brachet dans sa *Grammaire*. C'est jusqu'à présent ce qui existe de plus détaillé en français. — M. B. n'a connu le livre de M. Brachet qu'après avoir terminé le sien.

détails de disposition et de classification où je ne partage pas absolument l'opinion de l'auteur; je veux me borner à signaler des points isolés et des faits qui ne prêtent pas à la controverse.

P. 143, note. Pourquoi M. B. choisit-il comme type de la déclinaison en *-s* un mot qui, à l'état de nom commun, est inconnu à l'ancien francais : *li doms, le dom,* etc. ? On donne généralement *li murs,* qui vaut mieux. — P. 147. Modifications de l'*a*. Si M. B. avait lu Diez et réfléchi ensuite, il aurait remplacé la théorie confuse et erronée qu'il donne ici par celle-ci : *ā* et *ă* ne sont pas distingués; tous deux persistent en position latine ou romane, deviennent *e* en dehors de la position, *ai* devant *n* et *m*, *ai* ou *ie* dans les proparoxytons où la pénultième est *i*. A ce propos, signalons une méprise de M. B. qui se reproduit pour chaque voyelle et en trouble toujours l'explication : il appelle l'*a* de *capra, labrum, a* en position; c'est une erreur : *pr, br, tr, dr* (*cr* et *gr* subissent un traitement particulier) ne font jamais position par rapport à la qualité de la voyelle précédente. Si au lieu de *capra, labrum,* M. B. avait cité *vallem, barba, asinus, silvaticus,* etc., il n'aurait pas dit : « *a* en position devient *e*, » ce qui est précisément le contraire de la vérité. — M. p. : « *ē* se diphthongue ordinairement en *oi*... quelquefois en » *ai : creta* = *craie;* » ajoutez *français,* etc. Il faudrait dire que *ai* n'est que le développement postérieur de *oi* (a. fr. *croie*). « E long se change... quelquefois » en *ie : mel* = *miel, fel* = *fiel*. » Où donc M. B. a-t-il vu que ces mots avaient l'*e* long ? Sur l'*ē*, M. B. devait faire remarquer que devant *n* il devient *ei* (*plein, veine*). — P. 148. « E en position devient *ie*. » Rien n'est plus faux : *e* en position latin persiste *toujours* (*septem, fenestra, terra,* etc., etc.); *e* en position romane persiste s'il est long (*separo, clericus, debita,* etc.), et devient d'ordinaire *ie* s'il est bref (excepté *merula, posterula, asparagus* pour *asperagus, sterilis* = v. fr. *esterle*). M. B. cite, parmi les exemples d'*e* en position (romane), *tenet;* c'est là une étrange inadvertance : la consonne finale ne fait jamais position, ou bien alors *ferus, amat,* etc., offriraient des voyelles en position : la position romane ne se produit que pour les antepénultièmes. — Je ne puis suivre ainsi M. B. dans ce qu'il dit des différentes voyelles accentuées : tout y est à peu près à refaire. Avant de retravailler ces pages, qu'il prenne le livre de Diez et qu'il l'étudie; il y trouvera, non pas tout ce qu'il a besoin de savoir, mais les principes dont il ne lui restera qu'à tirer les conséquences. Il n'écrira plus alors que « le maintien ou la modification des voyelles accentuées ne paraissent sou- » mis à aucune règle absolue (p. 145). »

Ce qui concerne les voyelles non accentuées (p. 149-157) est un des meilleurs chapitres : l'auteur n'a trouvé nulle part les règles qu'il a le mérite d'avoir ici exposées le premier pour la manière dont sont traitées les finales latines en français (p. 150-153); mais il n'a pas toujours très-bien disposé et n'a pas assez approfondi sa matière. Sa distinction des finales en « masculine, féminine, » neutre, ou *indifférente,* » n'est pas fondée sur un principe phonétique, outre qu'elle est beaucoup trop compliquée; il fallait se borner à distinguer l'*a* des autres voyelles finales. — M. B. dit, après bien d'autres, que =*is* des adjectifs comme *fortis, grandis* disparaissait sans exception dans la vieille langue française;

il répète implicitement cette assertion pour *-em;* j'ai déjà eu occasion de dire (*Rev. crit.*, 1868, t. I, p. 28) qu'il y avait au contraire des exceptions nombreuses; on ne trouve pas d'exemples, pour ne citer que deux mots, de *doux* ou de *dolent* au féminin; c'est toujours *douce, dolente.* — Ce qui concerne la conjugaison a le tort d'englober dans un seul jugement le français moderne, dont la conjugaison est dominée par l'analogie, et l'a. fr., où l'étymologie est encore toute-puissante. — M. B. dit que dans les proparoxytons la finale ne tombe que « dans un petit nombre de mots; » il y en a au contraire de nombreuses séries, qu'il aurait été bon d'étudier de plus près. — Dans les paragraphes sur les voyelles qui précèdent la syllabe accentuée, l'auteur a fort bien profité de la monographie de M. Brachet (cf. *Rev. crit.*, 1867, t. II, p. 345).

Le chapitre II, sur les *consonnes* (p. 157-134), donne lieu à moins de critiques; le sujet est plus facile et les lois moins compliquées. Il serait pourtant aisé de relever çà et là quelques points où l'auteur a manqué de cette précision rigoureuse qui est indispensable à la science; je me bornerai à deux ou trois notes.— P. 166. « *T* médial reste quelquefois : *Britannia* = *Bretagne; materia* = *matière;* » *bitumen* = *béton;* ou devient *d* : *Luteva* = *Lodève; adjutare* = *aider.* » Dans *Brittones* et par conséquent *Brittannia,* les auteurs classiques hésitent sur l'orthographe, et la prononciation vulgaire était certainement *Brittones* [1]; *matière* n'est pas un mot vraiment populaire (cf. a. fr. *madre, materiamen* = *merrain*); *béton* est un mot récemment pris du midi; les mots comme *Lodève, Adour,* noms de lieux méridionaux, doivent être exclus d'une phonétique française. — P. 172, n. La conjecture sur *répondre* = *reponere* n'a aucune vraisemblance, comme le montre suffisamment *réponse,* qui serait *réponte* ou *répôte,* si l'infinitif venait de *reponere.* — P. 176. Je trouve une hérésie bien caractérisée : « *J* initial conserve » le son latin : *jungere* = *joindre,* etc. » Et à ce propos je remarquerai qu'il est regrettable que M. B. n'ait pas donné plus de renseignements sur la prononciation des langues dont il traite. Pour le *j* latin cependant, il semble avoir connu la vérité, car on lit à la p. 80 « qu'on rencontre le *j* avec la même valeur en » sanscrit et en latin, » et la note attribue au *j* sanscrit la valeur du *j* allemand de *Jahr,* de l'*y* anglais de *year.* Il n'y a donc à la p. 176 qu'une inadvertance un peu forte, qu'il faudra faire disparaître.

Le chapitre III (p. 184-200) est consacré aux « modifications euphoniques. » Je ne vois pas bien l'utilité d'une grande partie de ce chapitre, où M. B. ne fait à peu près que répéter ce qu'il a dit dans les deux précédents. Il se contredit même parfois. Ainsi p. 190 le mot *grêle* est présenté comme une *synérèse* de *gracilis,* en passant par la forme intermédiaire *gra'ilis,* tandis que p. 152 *noble* était regardé comme le résultat de la syncope de l'*i* atone en passant par la forme intermédiaire *nob'lis;* or cette première explication est incontestablement la bonne, et s'applique aussi bien à *grac'lis, frag'lis* qu'à *nob'lis, pop'lus.* — P. 200. M. B. se tire bien légèrement d'affaire pour un fait des plus intéressants,

1. Cette remarque me fait apercevoir d'une singulière lacune dans ce chapitre; M. B. ne dit pas un mot des muettes doubles, *tt, pp, cc,* etc.

l'*s* paragogique de *jusques, dans*, etc., au moyen d'une explication qui n'explique rien; voy. l'hypothèse ingénieuse et plausible de M. Littré sur ce point dans la *Préface* qu'il a mise à la *Grammaire* de M. Brachet (p. viij-x)[1].

Je ne soumettrai pas à un examen de détail la liste des dérivés français de racines latines ou grecques qui se trouve dans la seconde moitié du livre de M. Bailly. C'est en général un travail utile et bien fait, quoique avec peu d'ordre. L'auteur n'a pas toujours distingué assez sévèrement les mots savants des mots populaires; il a fait, naturellement, quelques attributions fausses; il a omis parfois des mots importants; mais en somme ce ne sont que des taches légères, qui n'empêchent pas qu'on ne doive le remercier et le louer. On peut en dire autant, malgré les fautes signalées plus haut, de la *Phonétique;* M. B. y a fait preuve d'un bon esprit philologique; il ne lui faudra, pour rendre cette étude tout à fait satisfaisante, qu'une attention un peu plus soutenue et surtout une connaissance plus familière des livres qu'en ces matières il n'est pas permis de négliger.

G. P.

---

73. — **De bonis in fine Philebi** enumeratis disputavit Rudolfus HIRZEL. Lipsiæ. S. Hirzel, 1868. In-8°, 79 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. R. Hirzel, dans cette dissertation qu'il a présentée pour obtenir le grade de docteur, discute le sens de ce passage difficile du Philèbe où sont énumérées les cinq classes des choses qui doivent être considérées comme des biens. M. H. aurait dû le citer dans son entier, puisqu'il était l'objet de son travail. En voici la partie sur laquelle porte surtout la discussion (p. 66) : πάντῃ δὴ φήσεις, ὦ Πρώταρχε, ὑπό τε ἀγγέλων πέμπων καὶ παροῦσι φράζων, ὡς ἡδονὴ κτῆμα οὐκ ἔστι πρῶτον οὐδ' αὖ δεύτερον, ἀλλὰ πρῶτον μέν πῃ περὶ μέτρον καὶ τὸ μέτριον καὶ καίριον καὶ πάντα ὁπόσα τοιαῦτα χρὴ νομίζειν τὴν ἀίδιον ῥῆσθαι φύσιν. — Φαίνεται γοῦν ἐκ τῶν λεγομένων. — Δεύτερον μὴν περὶ τὸ σύμμετρον καὶ καλὸν καὶ τὸ τέλεον ἱκανὸν καὶ πάνθ' ὁπόσα τῆς γενεᾶς αὖ ταύτης ἐστίν. Au troisième rang viennent l'intelligence et la sagesse, au quatrième les sciences et les arts, au cinquième les plaisirs que procurent les connaissances que nous acquérons par la science ou par les sens. Quant au reste il n'y a pas à en parler. ἕκτῃ δ' ἐν γενεᾷ, φησὶν Ὀρφεύς, καταπαύσατε κόσμον ἀοιδῆς.

De toutes les interprétations de ce passage la meilleure est sans contredit celle qui a été proposée par Badham, le premier hélléniste de l'Angleterre contemporaine, dans son édition du Philèbe (1855), p. xvj et suiv.; et c'est aussi celle qu'a adoptée M. H., à quelques modifications près, qui ne me paraissent pas heureuses. Badham fait remarquer que dans la première proposition, pour pouvoir construire περί, il faut lire ἠύρῆσαι au lieu de ῥῆσθαι et construire ἀλλὰ

---

1. Signalons quelques distractions : *Squamilla* (p. 182), n'a pu donner *écaille,* car *m,* dit M. B. lui-même (p. 175), ne tombe pas entre deux voyelles; — p. 182, *muscosus* ne peut donner *mousseux,* car *sc* devant *o* ne devient pas *s; mousse* suppose une forme lat. vulg. *muscia;* — p. 188, *debte, cognoistre* ne sont pas des formes *de l'origine de la langue,* mais des recherches orthographiques des bas temps du moyen-âge; *ib. lairra* n'est pas pour *laissera,* mais pour *laiera;* — p. 191, *sain,* dans *saindoux,* répond à *sagimen* et non à *sagina,* etc.

χρὴ νομίζειν τὴν ἀΐ. φ. εὑρῆσθαι πρῶτον μέν πῃ περὶ ... καὶ πάντα ὁπόσα τοιαῦτα s.-ent. ἐστι. « oportet putare sempiternam naturam repertam esse primum apud metrum » ... et omnia quæcunque talia sunt. » M. H. adopte cette correction et cette interprétation. Il reste pourtant une difficulté qu'il a sentie, mais qu'il ne me paraît pas avoir levée (p. 45). On s'attendrait à ce que les mots τὴν αἴδιον φύσιν eussent un complément comme τοῦ ἀγαθοῦ; car il s'agit ici de ce qui est toujours *un bien*. Il ne me semble pas que cette idée essentielle puisse se suppléer facilement d'après ce qui précède, M. H. semble rapporter πρῶτον, δεύτερον εὑρῆσθαι à l'ordre dans lequel ces deux premières classes de bien ont été mentionnées dans le dialogue (p. 46). Mais la suite des idées exige qu'on entende πρῶτον, δεύτερον du rang que ces biens occupent dans la hiérarchie des biens. Le parfait εὑρῆσθαι exprime ce qui est trouvé comme *conséquence* de toute la discussion précédente. M. H. considère les biens de la seconde espèce comme le souverain bien, ceux de la première espèce comme les parties dont se compose le souverain bien (p. 33). Ce que dit Badham à ce sujet (p. xviij) me semble préférable. Il fait remarquer que Platon a rangé les biens en raison de leur étendue. La mesure est le principe en vertu duquel une chose est σύμμετρον, καλόν, etc. L'intelligence et la sagesse sont plus restreintes; les sciences et les arts leur sont évidemment subordonnés. M. H. a raison de considérer γενεᾶς comme un synonyme de γένους (p. 44). Mais il aurait dû ajouter que l'expression est ici métaphorique et amenée par le souvenir de l'hymne orphique où il était question de six générations. Les différentes classes de biens subordonnées les unes aux autres, dont Platon dresse comme la généalogie, sont comparées à des générations qui se succèdent.

M. H. fait preuve d'une connaissance approfondie de la philosophie platonicienne. Son exposition manque de clarté.

χθ.

---

74. — **Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum.** Vol. III. Pars 1. S. Thasci Cæcili Cypriani opera omnia ex recensione G. Hartelii. Vindobonæ, 1868. In-8°, 461 p. — Prix : 6 fr. 75.

Dans toutes les éditions des œuvres de S. Cyprien, antérieures à celle-ci, le texte a été constamment reproduit, si je ne me trompe, tel que le donna Paul Manuce en 1563. Ce n'est dans tous les cas que dans l'édition d'Oxford de 1682 que, pour la première fois, on ajouta au bas des pages les variantes recueillies dans les meilleurs et les plus anciens manuscrits. C'était beaucoup; mais ce n'était pas encore assez. Au lieu de laisser au lecteur le soin difficile de rétablir lui-même le texte dans sa pureté au moyen de ce recueil de variantes, il convenait qu'un homme versé dans la connaissance critique des manuscrits en entreprît la révision. C'est ce qu'a fait M. Hartel.

Le texte des écrits de S. Cyprien se trouve-t-il définitivement rétabli dans cette nouvelle édition? On peut le croire; il me paraît du moins de beaucoup préférable à celui des éditions précédentes. Le lecteur peut d'ailleurs en juger par lui-même, M. Hartel ayant donné au bas des pages les variantes des principaux manuscrits. Ce recueil est très-considérable, ou pour mieux dire complet,

en laissant de côté, bien entendu, les manuscrits qui n'ont aucune valeur. En tête de chaque traité se trouve l'indication des manuscrits consultés.

On n'a ici que la première partie des œuvres de S. Cyprien; la seconde partie qui paraîtra très-prochainement contiendra les Lettres, et sans doute aussi une préface et des index convenablement détaillés.

Cette édition des œuvres de S. Cyprien fait partie du recueil des écrivains ecclésiastiques qui se publie sous les auspices et aux frais de l'Académie impériale des Belles-Lettres de Vienne. Cette collection aura le grand mérite de donner des textes soigneusement revus; c'est un avantage qu'on ne saurait trop apprécier. Malgré cela, elle ne mettra pas certainement hors d'usage les bonnes éditions antérieures. L'Académie de Vienne s'est proposée uniquement la révision des textes; elle n'a admis en conséquence dans cette publication que l'instrument critique, je veux dire l'indication des variantes, et en a banni les notes explicatives. C'est là un système qui paraît prévaloir de plus en plus en Allemagne dans la publication des écrits des Pères de l'Église. Je ne saurais l'approuver. On ne peut admettre un seul moment que tous ceux qui ont besoin de consulter ces écrits possèdent une érudition assez étendue pour se passer de toute espèce de secours. Un érudit qui aura consacré ses veilles à l'élucidation des ouvrages d'un Père de l'Église aura toujours beaucoup à apprendre à quiconque ne s'est pas livré spécialement à cette étude. Il est d'ailleurs tel écrit pour l'intelligence duquel des indications historiques sont précieuses, souvent même indispensables. Cela est vrai surtout pour les traités de polémique, et encore plus pour les lettres.

Les érudits qui, à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, ont publié, soit en France, soit en Angleterre, les œuvres des Pères de l'Église, n'ont pas été toujours assez sobres; ils ont surchargé leurs éditions de notes trop étendues, parfois même inutiles. Je le veux bien; mais pour éviter cet excès, il ne fallait pas tomber dans l'excès contraire. On aurait pu faire un choix dans leurs notes explicatives et ne donner que celles qui sont indispensables à l'intelligence du texte. Au lieu de deux parties, par exemple, pour les œuvres de S. Cyprien, on en aurait eu trois; le prix de l'ouvrage n'en aurait pas été de beaucoup augmenté, et on aurait rendu un service signalé aux hommes d'études qui n'habitent pas de très-grandes villes, les seuls endroits, du moins en France, où se trouvent de riches bibliothèques publiques.

Je ne dois pas oublier d'ajouter que l'impression de ce recueil des écrivains ecclésiastiques latins est très-soignée, que les divisions sont bien entendues, et, ce qui a son importance, que le prix en est extrêmement modéré.

Michel NICOLAS.

---

75. — **Le voyage du Puys Sainct Patrix** auquel lieu on voit les peines du Purgatoire et aussi les joyes de Paradis, réimpression textuelle, augmentée d'une notice bibliographique, par PHILOMNESTE JUNIOR. Genève, chez J. Gay et fils, 1867. In-18, viij-61 p. — Prix : 6 fr.

M. Philomneste junior s'exprime ainsi qu'il suit sur cette réimpression : « Le » livret que nous reproduisons comme un témoignage curieux des croyances

» pendant le moyen-âge, est d'une rareté excessive. On n'en connaît qu'un seul » exemplaire, conservé à la Bibliothèque impériale de Paris. Deux bibliophiles » (MM. Giraud et Veinant) mirent sous presse, en 1839, une réimpression en » caractères gothiques qui ne fut tirée qu'à 42 exemplaires (dont deux sur papier » vélin) et qui ne se rencontre aujourd'hui que difficilement. » L'idée est donc heureuse de réimprimer de nouveau une plaquette intéressante à un double point de vue. *Le voyage du Puys Sainct Patrix* appartient à la fois à l'histoire générale de la littérature au moyen-âge, et à la mythologie irlandaise dont il montre le développement hors d'Irlande.

Cette réimpression se donne comme *textuelle;* mais elle ne l'est pas absolument. Nous ne reprochons pas à l'éditeur d'avoir introduit la ponctuation; mais nous eussions voulu qu'il respectât plus fidèlement l'orthographe que donne l'édition originale de 1506. C'est ainsi qu'il imprime, p. 10, l. 2 : *armures* au lieu de *armeures*, même page, l. 6 : *combattre* au lieu de *combatre*, p. 12, l. 17 : *Toutefoys* au lieu de *Toutesfoys*. Ces inexactitudes sont plus graves quand elles altèrent le sens : c'est ainsi qu'au lieu de : *Et pour, ce chevalier, je te prie*, etc. (p. 8) il faut lire : *Et pour ce, chevalier, je te prie*. Dans cette phrase : *Incontinent print et vestit pour son haultberion, justice, et pour son bassin et, esperance destre saulvé, pour son escu, foy,* etc. (p. 10) il faut lire... *et pour son bassinet*... au lieu de : *Aulcunes foys en leur remuant le voyent le corps un peu de terre, et cryoient et brayoient.* (p. 15) Il faut lire : *Aulcunes foys en leur remuant levoient le corps un peu de terre*... Il est malheureux qu'avant de publier cette réimpression dite *textuelle*, l'éditeur ne l'ait pas fait collationner avec l'original de 1506.

La réimpression occupe les trente-deux premières pages. Le reste du volume est rempli par une très-intéressante *Notice sur le Puys Saint Patrix*. L'auteur a mis à profit (il le déclare lui-même) le savant ouvrage de M. Th. Wright sur le Purgatoire de saint Patrice. Il a voulu en outre y donner une bibliographie des récits légendaires qui se sont formés autour du nom de saint Patrice. Une bibliographie est rarement complète. Philomneste Junior ne mentionne pas la réimpression faite en 1764 de l'ouvrage espagnol de Juan Perez de Montalvan. Nous lui signalerons en outre les ouvrages suivants :

The delightful history of the life and death of that renowned and famous St. Patrick, champion of Ireland, containing his heroick actions, and valorous atchievements in Europe, Asia, and Affrick. With other remarkable passages from his craddle to his grave. London, Printed for Dorman Newman, at the Kings armes in the Poultry, 1685 (152 p. in-4°, caractères gothiques), se trouve dans la bibliothèque de *Trinity College*, à Dublin.

Officium S. Patricii. Ulyssipone, 1639. Se trouve aussi dans la bibliothèque de *Trinity College*.

S. Patricks-sagan, innehallende S. Patrick och hans Järtecken, Nikolaus i S. Patricks Skarseld och Tungulus. Efter gamla Handskr. af G. Stephens *och* J. A. Ahlstrand. lij-89 p. in-8°, avec fac-sim. (Stockholm, 1844).

Le Trou de St. Patrice, 103 p. in-8°, 1774, *à Dublin.* — La mention *à Dublin* est très-probablement une supercherie; car la nature du papier et des caractères

me porte à penser que ce volume a été imprimé sur le continent et probablement en France. On y tourne en ridicule, selon le goût du XVIIIe siècle, la légende du purgatoire de St. Patrice et quelques autres légendes pieuses. Ce volume, qui est sans nom d'auteur et ne manque pas d'esprit, porte l'épigraphe suivante :

Je ne sais après son trépas
Là où son esprit s'en alla;
Mais je sais bien qu'on ne va pas
En Paradis par ce trou là.
GREC.

Ce volume se trouve également dans la bibliothèque de *Trinity College*, à Dublin.

Parmi les voyages au purgatoire de saint Patrice que nous a laissés le moyen-âge, il s'en trouve un d'inédit dans un ms. qui a récemment passé par une vente publique de Paris [1]. Voici comment il est mentionné dans le catalogue de cette vente :

« 164. Recueil d'opuscules religieux en latin et en italien. In-fol. — Ms. de la fin du XVe siècle sur papier..... Fol. 6-9. Récit (en latin) par le frère mineur « Taddeus de Gualandis, » de Pise, d'une descente au puits de saint Patrice effectuée en 1358 par un chevalier français nommé Louis. »

Comme le dit Ph. J., l'île du Lough Derg où se trouvait le purgatoire de saint Patrice est encore visitée par quelques pélerins. Sous le titre de *The Lough Derg Pilgrim*, Carleton a laissé une curieuse description de ce qu'étaient ces pélerinages pendant le premier tiers de notre siècle [2].

Les livres mentionnés par Ph. J. pourraient quelquefois l'être d'une façon plus exacte. P. 36, n. 1, au lieu de *Triadis Thaumaturgæ* il faut lire *Trias Thaumaturga*. — P. 41, n. 2, il donne le titre *Patritiana decus sive libri decem...*; sans avoir vu ce très-rare ouvrage, je n'hésite pas à lire *decas* et peut-être même *Patriciana*.

Malgré ces taches légères, cette nouvelle publication du bibliophile qui se cache sous le pseudonyme de *Philomneste Junior*, ne manque pas d'être intéressante et son agrément est encore rehaussé par une charmante exécution typographique.

H. GAIDOZ.

ERRATUM du nº 15.

Art. 65. — P. 226, l. 32 : *bhritim capayayau; bhritim copayayau.*

Art. 67. — P. 231, n. 1, au lieu de févr. 1868, l. févr. 1869. — M. de Belloguet nous fait observer que M. Max Müller s'est trompé en disant que « César probablement ne conversa jamais avec un Druide » (p. 232). Les Commentaires de César nous montrent en effet le général romain lié avec le Druide Divitiacus.

---

1. Catalogue de livres rares et précieux, imprimés et manuscrits.... provenant de la Bibliothèque de M. le Comte H. de S***.... Paris, librairie L. Potier, 1869, in-8°. Ce ms. a été acquis par la Bibliothèque impériale.

2. Carleton : *Traits and Stories of the Irish peasantry*, tome I, pp. 236-270. — Je cite d'après l'édition de 1843.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Annales des voyages, de la géographie, de l'histoire et de l'archéologie, dirigées par M. V. A. Malte-Brun. Tome 4e de 1868. In-8°, 384 p., 2 cartes et 4 pl. d'épitaphes libyques. Paris (libr. Challamel aîné). 7 fr. 50

Attwell (H.). Table of the Aryan (Indo-European) Languages, showing their Classification and Affinities, with copious Notes, and with numerous illustrations. In-fol. cart. London (Williams and N.). 12 fr. 50

Bachelin (A.). Description du livre d'heures du cardinal Albert de Brandebourg (archevêque de Mayence, né en 1490, mort en 1545), ayant appartenu depuis à la maison de Schœnborn. Gr. in-8°, 47 p. Paris (libr. Bachelin-Deflorenne).

Bonnet (J.). Notice des procès criminels revisés depuis François Ier jusqu'à nos jours, avec des notes explicatives. Nouv. édition. In-8°, viij-346 pages. Paris (lib. Durand et Pedone-Lauriel).

Bossert (A.). Des caractères généraux de la littérature allemande. Discours prononcé à l'ouverture du cours de littérature allemande à la Sorbonne, le 7 janvier 1868. In-8°, 28 p. Paris (libr. A. Franck). 1 fr.

Boulogne (A.). Le Monténégro, le pays et ses habitants. In-8°, 115 pages. Paris (lib. Rozier).

Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine. T. 6. In-8°, 360 p. Rennes (imp. Catel et Ce).

Burton (R. F.). The Highland of the Brazil. 2 vol. in-8°, 910 p. cart. London (Tinsley). 37 fr. 50

Buzonnière (L. de). Notice sur quatre colliers et plusieurs autres objets gallo-romains trouvés dans la commune de Saint-Viatre. In-8°, 13 p. Orléans (imp. Jacob).

Cochet (M. l'abbé). Notice sur des antiquités mérovingiennes découvertes en 1866 à Avesnes, près Gournay-en-Bray. In-8°, 24 p. Evreux (imp. Hérissey).

Cucherat (F.). Triptique de Notre-Dame-Abbesse de Marcigny, peint sur bois au XVe siècle par les moines artistes de Cluny. In-8°, 14 p. Lyon (imp. Vingtrinier).

Dante Alighieri. Il Purgatorio e il Paradiso, colle figure di G. Doré. In-fol., 393 p. et 60 pl. Paris (lib. L. Hachette et Ce). 100 fr.

Delisle (L.). Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Étude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie. T. I. In-4°, xxiv-577 p. Paris (Imp. impériale).

Delvau (A.). Collection des romans de chevalerie mis en prose française moderne. Avec illustrations. 4 vol. gr. in-8° à 2 col., xviij-1452 p. Paris (libr. Bachelin-Deflorenne). 20 fr.

Drake (W. R.). Notes on Venetian Ceramics. In-8° cart. London (Murray). 5 fr.

Guiccioli (Countess). My Recollection of Lord Byron and those of Eye-witnesses of his Life. 2 vol. in-8° cart. London. 37 fr. 50

Guigniaut. Notice historique sur la vie et les travaux de M. le duc Albert de Luynes, lue dans la séance publique annuelle du 20 novembre 1868. In-4°, 43 p. Paris (imp. Firmin Didot frères, fils et Ce).

Hanker (R. S.). The Cornish Ballads and other Poems, including a second edition of the Quest of the Sangraal. London (Parker). 6 fr. 25

Irenæus (the Writings of). Translated by Rev. A. Roberts and Rev. W. H. Rambaut. Vol. II. In-8° cart., 300 p. London (Hamilton). 13 fr. 15

Jacquemont (V.). Correspondance avec sa famille et ses amis pendant son voyage dans l'Inde (1828-1832); précédée d'une étude sur Jacquemont, par Cuvillier-Fleury. Nouvelle édition, augmentée de fragments inédits et accompagnée d'une carte. 2 vol. in-18 jésus, xxxv-827 p. Paris (lib. Michel Lévy frères). 6 fr.

La Bruyère. Caractères. Précédés d'une notice par M. Suard de l'Académie française, suivis des Réflexions ou Sentences et Maximes morales de La Rochefoucauld (1678). In-8°, xv-452 pages. Paris (lib. Furne et Ce).

Lagadeuc. Le Catholicon de J. Lagadeuc. Dictionnaire breton, français et latin, publié par R. F. Le Men, archiviste du Finistère, d'après l'édition de Me Auffret de Quotqueueran, imprimée à Tréguier chez J. Caluez en MCCCCXCIX. In-8°, 248 p. Paris (lib. A. Franck). 6 fr.

Masterpieces of Flemish Art : including Examples of the early German and the Dutch Schools, with Memoirs of the Artists. By Mrs. C. Heaton. Illustrated with 26 photographs. London (Bell and D.). 52 fr. 50

Michelet (J.). Histoire de la Révolution française. 2e édition revue et augmentée. T. 3 et 4. In-8°, viij-1036 p. Paris (lib. Internationale). Le vol., 5 fr.

Molière (J. B. P. de). Théâtre collationné minutieusement sur les premières éditions et sur celles des années 1666, 1674 et 1682, orné de vignettes gravées à l'eau forte d'après les compositions de différents artistes par F. Hillemacher. T. 6. In-8°, 413 p. Lyon (lib. Scheuring).

Montalembert (Comte de). Les Moines d'Occident depuis saint Benoit jusqu'à saint Bernard. 5 vol. in-18 jés., cclxxxiij-2449 p. Paris (lib. Lecoffre et fils). 20 fr.

Persii. A Persii Flacci Satirarum Liber. Edited by A. Pretor (Catena Classicorum). London (Rivingstons). 4 fr. 40

Poetarum Scenicorum Græcorum. Æschylos, Sophocles, etc., ex recognitione G. Dindorfii. New edit. royal. 26 fr. 25

Prarond (E.). De quelques lieux du Ponthieu ou voisins du Ponthieu qui ne font pas partie de l'arrondissement d'Abbeville. In-8°, 42 p. Paris (lib. Dumoulin).

Puce (la) de Madame Desroches, publiée par D. Jouaust. In-12, xij-123 p. Paris (lib. Jouaust). 7 fr. 50

Robillard de Beaurepaire (C. de). Mémoire sur le lieu du supplice de Jeanne d'Arc, accompagné d'un plan de la place du Vieux-Marché de Rouen d'après le livre des fontaines de 1525, et de la reproduction de la gravure d'Israel Sylvestre représentant l'ancienne fontaine de la Pucelle. In-8°, 32 p. Rouen (lib. Lebrument).

Rodrigues (H.). La justice de Dieu. Introduction à l'histoire des Judéo-Chrétiens. In-8°, viij-422 p. Paris (lib. Michel Lévy frères). 5 fr.

Siffer (J. A.). Notice sur quelques cimetières des temps mérovingiens et gallo-romains, découverts dans la basse Alsace. In-8°, 15 p. Strasbourg (imp. Ve Berger-Levrault).

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

D. M. DE GONGORA Y MARTINEZ Antigüedades prehistóricas de Andalucia. Monumentos, inscripciones, armas, ustensilos y otros importantes objetos pertenecientes a los tiempos mas remotos de su poblacion. Madrid, 1868. 1 vol. gr. in-8° orné d'une carte, de 173 figures sur bois imprimées dans le texte et de 2 planches en chromolithographie tirées hors du texte. 32 fr.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol. gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

DE NADAILLAC De l'ancienneté de l'homme. Br. in-8°. 2 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (Xe et XVIe siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 17 Quatrième année 24 Avril 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

NICOLAS DE TROYES Le grand Parangon des nouvelles nouvelles, publié d'après le manuscrit original par M. Émile Mabille. 1 vol. in-16, papier vergé, cartonné. 5 fr.

Acquisition nouvelle.

J. F. SCHNAKENBURG Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France, contenant des notices sur la littérature des dialectes; leur division territoriale, ainsi que celle de leurs sous-espèces; des indications générales et comparatives sur leurs articulations et sur leurs formes grammaticales; le tout composé d'après les meilleures sources et les observations faites sur les lieux, et accompagné d'un choix de morceaux en vers et en prose dans les principales nuances de tous les dialectes ou patois de la France. Berlin, 1840. Gr. in-8° br., au lieu de 10 fr. 7 fr.

R. MOWAT Noms propres anciens et modernes. Études d'onomatologie comparée. Gr. in-8°. 3 fr.

Contenu : Les noms propres latins en *atius* et en *onius*. — Examen de la signification attribuée aux noms d'hommes *Sarmentius*, *Projectus*, *Stercorius*; étymologie de *Tullus*, Pirasius. — De l'Élément africain dans l'onomastique latine. — De la déformation dans les noms propres.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 14. 17 mars.

Théologie. Concilium Seleuciae et Ctesiphont, habitum anno 410, ed. LAMY (Louvain; publication d'un texte syriaque très-important, mais faite avec une grande négligence, d'après l'avis de M. Nœldeke). — NEBE, Die evangelischen Perikopen des Kirchenjahres (Wiesbaden, Niedner). — *Philosophie.* BAUMANN, Die Lehren von Raum, Zeit und Mathematik, I : Suarez, Descartes, Spinoza, Hobbes, Locke, Newton (Berlin, Reimer; ouvrage intéressant, mais mal composé). — HARMS, Abhandlungen zur systematischen Philosophie (cf. *Rev. crit.*, 1869, art. 60). — *Histoire.* WORMSTALL, Die Herkunft der Franken von Troja (Münster, Russell; à propos de ce travail, qui paraît bizarre, M. Zarncke, auteur d'une excellente dissertation sur le sujet, y joint quelques notes intéressantes). RIECKE, Die Urbewohner und Alterthümer Deutschlands (Nordhausen, Büchting; œuvre d'un celtomane). — EBERTY, Geschichte des preussischen Staats (Breslau, Trewendt). — BAUMGARTEN, Geschichte Spaniens vom Ausbruch der franz. Revolution bis auf unsere Tage, II (Leipzig, Hirzel; livre qui a déjà fait à son auteur une juste réputation). — *Linguistique. Histoire littéraire.* PELLICCIONI, Commentariis doct. vir. in Sophoclis Œdipum regem epimetron (Bologna, Mareggiani; bonnes intentions, résultats nuls). — FROHBERGER, Ausgewæhlte Reden des Lysias (Leipzig, Teubner; bonne édition). — *Archéologie.* WIESELER, Das Diptychon Quirinianum zu Brescia (Gœttingen, Vandenhoek und Ruprecht). — *Mélanges.* GERLAND, Ueber das Aussterben der Naturvœlker (Leipzig, Fleischer; ouvrage remarquable sur un sujet d'une haute importance).

Nouvelles Annales de philologie et pédagogie, p. FLECKEISEN et MASIUS. Vol. 97, 98, cah. 11.

TH. BURCKHARDT, Pour servir à l'explication de l'hymne homérique à Hermes; l'auteur fait surtout remarquer le caractère comique de cette petite épopée. — F. SCHULTZ, Additions aux scolies d'Eschine. — W. TEUFFEL, Sur Sophocle, *Œdipus R.* v. 1305. — A. NAUCK, Sur la critique des poètes grecs (Sophocle, Euripide) : violente polémique contre M. Bergk. — F. HULTSCH, Nouveaux écrits sur Nicomaque de Gerasa. Observations sur Hoche : Nicomachi G. introductionis arithmeticæ libri II, et Ἰωάννου γραμματικοῦ Ἀλεξανδρέως εἰς τὸ δεύτερον τῆς Νικομάχου ἀριθμητικῆς εἰσαγωγῆς. (v. *Rev. crit.* 1868, t. II, art. 262). — F. POLLE, Observations sur l'*Apologie* de Platon. — J. JEEP, Observation sur E. Nedicke, Q. Curti Rufi libri qui supersunt. — C. SCHEIBE, Sur Cic. *de orat.* iij, 33, 135. — B. SCHMIDT, Remarques sur R. Peiper et G. Richter : L. Annaei Senecae tragœdiae. — *Bibliographie philologique.* Cah. 12. E. HILLER, Les scolies de l'Iliade du Venetus B.; M. H. est d'avis (avec Cobet contre M. Rose) que les scolies de ce manuscrit ne sont pas toutes du même auteur. — L. KAYSER, Compte-rendu de A. Kiessling : Dionysi Halicarnasensis quae supersunt. — A. SCHŒNE, Compte-rendu de Schneiderwirth : Histoire de l'île de Rhodes. — C. SCHUBART, Transpositions de Pausanias. — A. SCHÆFER, Aristodème est-il authentique ou non? — G. MEYNCKE, Le manuscrit d'Aristodème. Il a été question dans la *Rev. crit.* 1868, t. II, p. 399, de la controverse qui s'est élevée au sujet de ce nouvel écrivain. M. Schæfer ne doute pas de l'origine antique de cette compilation. M. Meyncke avoue que le manuscrit, examiné par lui avec le plus grand soin, porte tous les caractères de l'authenticité. — E. PLEW, Sur une inscription grecque (de Chéronée). — C. FUHRMANN, Les propositions comparatives de Plaute. — B. SCHMIDT, Fin du compte-rendu de R. Peiper et G. Richter : L. Annaei Senecae tragediae.

The Irish Ecclesiastical Record, a monthly journal, conducted by a Society

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 24 Avril — 1869

Sommaire : 76. Exuperantius, p. p. Bursian. — 77. De Longpérier, Recherches sur les insignes de la questure et sur les récipients monétaires. — 78. Moet de la Forte-Maison, les Francs, leur origine et leur histoire. — 79. Gœthe, Lettres à Wolf, p. p. Bernays. — 80. Kanitz, la Serbie.

76. — **Juli Exuperanti** opusculum a Conrado Bursian recognitum. Turici, 1868. In-4°, viij-5 p. — Prix : 1 fr. 25 c.

Il est peu probable que jamais nous eussions eu une édition à part de ce petit opuscule de la décadence romaine, remplissant à peine cinq pages in-4°, si l'occasion ne s'en était présentée dans le programme invitant au concours de l'Université de Zurich. Comme chacun le sait, ce petit traité, qui d'habitude est publié comme appendice aux éditions de Salluste, est une description des guerres civiles sous Marius, Sylla, Lépide et Sertorius, et doit ce qu'il a de bon à son modèle, Salluste. M. Bursian y a joint une préface de six pages dans laquelle il réunit avec le plus grand soin tout ce qui a rapport à notre traité. Il parle d'abord du nom d'Exuperantius, et par la réunion de beaucoup d'autres noms semblables, comme Amantius, Fulgentius, Venantius, Gaudentius, Prudentius, démontre que nous devons placer l'auteur vers le IVe ou Ve siècle après J.-C., époque où ces noms sont assez fréquents en Gaule et en Italie. Nous connaissons encore sept personnes du nom d'Exuperantius, dont on a voulu identifier plusieurs avec notre auteur. M. Bursian réfute avec raison la supposition (p. v) que notre écrivain est le même que celui auquel est adressée une constitution des empereurs Arcadius, Théodose et Honorius de l'an 404 p. C., Cod. Theod. XIV, tit. I, § 4 « ad Exuperantium, Julium et ceteros decuriales. » Cette supposition est fausse parce que, comme l'a prouvé M. B., quand dans le Code Théodosien les personnages sont nommés par deux noms, ces deux noms contiennent leur appellation légitime, c'est-à-dire d'abord le gentilicium, puis le cognomen. Mais si les empereurs s'adressent à plusieurs personnes à la fois, chacune d'elles n'est nommée que par un seul nom. Avec autant de raison, M. B. rejette une autre opinion, dont le champion le plus ardent est Wernsdorf, *Poetæ lat. min.* V, p.j, p. 549, c'est-à-dire que Rutilius Namatianus, *de reditu*, I, 213 sv., parle de notre auteur. En somme notre Exuperantius ne peut s'identifier avec aucun des autres personnages du même nom que nous connaissons. M. B. adopte l'opinion émise par Bernhardy et Linker que l'auteur de ce petit traité dépend complétement de Salluste, ayant puisé dans les *Historiæ* et les autres écrits de Salluste, mais surtout dans le *bellum Jugurthinum*. Mais ce n'est pas simplement, comme on l'a cru, un extrait de Salluste. M. B. démontre par un examen soigneux de toutes les particularités jusqu'à quel point Exuperantius dépend de son modèle et de sa source; il se trouve qu'Exuperantius a mal

compris quelques passages de Salluste, comme p. ex. quand il rend la pensée de Salluste, *Catil.* 35, 3 *quoniam egestas facile habetur sine damno* par les mots C. T, p. 1, 27 Burs. *quia egestas haud facile habetur sine damno.* D'autres passages, provenant sans aucun doute de Salluste, ne se trouvent plus dans le texte actuel de cet historien. Quant à la phraséologie, M. Bursian a prouvé que toutes les particularités en sont imitées de Salluste, jusque dans les plus petits détails. Il ne se trouve que deux expressions entièrement étrangères à la diction de Salluste : p. 2, 24 *multa discretione* et p. 2, 27 *meritum dignitatis.* — Quant au texte, M. B. l'a publié d'après le seul manuscrit connu, nº 6085 de la Bibliothèque impériale, du XIIe siècle, collationné de nouveau avec le plus grand soin par M. Wœlfflin. Burnouf se trompe en croyant s'en être servi le premier en 1821, en appendice à son Salluste p. 507[1]. Le texte est en majeure partie déjà constitué, Sylburg et Burnouf ayant corrigé les fautes principales du ms. Les émendations de l'éditeur ne sont pas nombreuses. Il propose, C. 1, p. 1, 12 de lire *in vulgo in suum excitando favorem adiuvantibus tribunis plebis;* ce changement ne nous paraît pas absolument nécessaire; mais si l'on exige un complément au verbe *excitare*, au point de vue diplomatique il serait plus facile d'écrire *eos*, qui pouvait facilement se perdre après *novitatis*, ou de rapporter *id* à *vulgi.* Nous admettons ses suppositions, C. 2, p. 2, 20, *aliquotiens victor* pour *quotiens victor*, et nous voyons avec lui, C. 2, p. 2, 30, dans *armatus* un glossème pour le *munitus* qui est à côté. La conjecture de M. B., C. 7, p. 4, 26, est plus simple et plus facile que celle de Burnouf qui lit *frustrati omnibus;* la leçon du ms. *frustrationis* n'ayant aucun sens, M. B. corrige *frustrati donis.* En revanche je crois qu'il n'est pas nécessaire de lire avec M. B., C. 4, p. 3, 6, *sed cum hac insolentia in omnis communiter baccharetur* au lieu de *et cum* etc.

Pour ajouter quelques observations de moindre importance, je crois que *privaretur*, C. 4, p. 2, 29 dans la phrase *Ob hoc itaque Octavius collega commotus ut seditionibus privaretur* doit être corrigé; le sens, « que le consul lui-même soit » délivré de séditions » n'est pas raisonnable. Mais je ne sais pas quel mot il faudrait substituer. Enfin il faut écrire en tous cas C. 8, p. 4, 30 *cui nisi pariter obviam iretur* (comme Linker, Salluste *hist.* I, fragm. 58 Dietsch) *actum iam ac debellatum fore*, car la pensée fait encore partie de la plainte de Sertorius.

J. Kl.

---

77. — **Recherches** sur les insignes de la questure et sur les récipients monétaires, par Henri de Longpérier. Paris, Didier. Gr. in-8°, 96 p. et 3 pl.

Les insignes dont il s'agit sont le *subsellium* et la *cista* qui figurent au revers de plusieurs monnaies de la Macédoine et de la Cyrénaïque, à côté du nom du questeur de ces provinces. Le *subsellium*, siége à quatre pieds droits, sans dossier,

---

1. Le *Codex Pithœanus*, d'après lequel Sylburg publia le premier Exuperantius, est certainement identique avec le Parisinus, dont les fautes se retrouvent dans toutes celles de son édition. Peut-être qu'un nouvel examen du manuscrit fournirait les preuves qu'il a en effet appartenu à Pithou.

avait été reconnu depuis longtemps par Spanheim, qui rapprocha de l'objet figuré sur les médailles un passage caractéristique d'Asconius[1]. Eckhel connut et cita l'observation de Spanheim[2]. Mais il avait eu à parler déjà à deux reprises de l'objet en question, et il l'avait appelé une fois *mensa*[3] et une autre fois *sella*[4]. De là, dans les descriptions numismatiques, un petit désordre qui n'a pas encore cessé.

Pour y mettre fin, M. de L. passe en revue les pièces où figure le *subsellium*, il énumère les représentations de ce siége données par les monuments plastiques ou céramographiques; il montre en quoi il diffère de la *sella curulis* et de la *sella castrensis*, et détermine enfin à quels fonctionnaires ces derniers siéges, plus honorifiques, étaient réservés. Toute confusion est désormais impossible.

Quant à la *cista*, elle avait été absolument méconnue par les numismatistes. Borghesi, et récemment encore M. Friedlænder[5] la prenaient pour un *scrinium*. Cependant elle est remplacée sur certaines monnaies des questeurs par une bourse ou *sacculus*. Il était donc naturel de chercher dans cet objet indéterminé un *récipient monétaire*, et M. de L. a surabondamment prouvé sa véritable nature.

A ce sujet, cet archéologue passe en revue les récipients monétaires des anciens conservés dans les musées ou figurés sur les monuments. Tous les vaisseaux destinés à renfermer l'argent des caisses publiques, les offrandes religieuses, le pécule domestique, sont nommés, décrits et classés par lui. Trois planches accompagnent son mémoire : l'une contient les monnaies qui offrent les insignes de la questure ou les monuments congénères. La deuxième donne l'anse de bronze, très-élégante, d'une *cista* trouvée dans le Rhône. La troisième représente deux *arcæ* ou coffres-forts récemment découverts à Pompeï.

Ce travail touche à tant de points qu'il est impossible de le faire entièrement connaître par une analyse. Je transcris du moins les titres des paragraphes, afin de donner au lecteur une idée de ce qu'il contient : I. Tetradrachmes et petit bronze macédoniens; avant-propos. II. Le subsellium, la virga. III. Du subselliaire qui fait les distributions au peuple. IV. Subsellium usité en signe de deuil. V. La sella castrensis, les faisceaux. VI. Sacculus, fiscus, cista. VII. Complément du chapitre précédent. VIII. Arca. IX. Arca cum sacculis, marsupia varia. X. Bourses des jeux. XI. Aurum coronarium, sacci largitionales. XII. Troncs, tirelires.

Les passages d'auteur expliqués, les monuments cités sont en grand nombre, ce qui suppose une quantité respectable de notes prises par l'auteur sur les ustensiles et les instruments des anciens. M. H. de Longpérier rendrait aux

---

1. In Ciceron. divinationem, C. 15.
2. Vol. V, p. 317.
3. Vol. II, p. 61.
4. Vol. IV, p. 126. Au volume 1er l. l. (famille Sulpicia) il dit encore « Duo viri insi- » dentes *mensæ humili*. » Cette *mensa humilis* est le *bisellium* qui ne diffère du *subsellium* que par sa longueur.
5. Berliner Blætter für Münzkunde 1865, p. 150.

études d'antiquité un service considérable en publiant sur les meubles, les armes, les outils, etc. des monographies analogues au mémoire que nous annonçons. On peut dire hardiment que tout est à refaire dans cette branche de l'archéologie, qui exige à la fois une érudition étendue et des connaissances techniques très-précises. M. de L. a montré qu'il possédait ces deux qualités, qu'on est d'ailleurs habitué à rencontrer réunies dans les travaux signés du même nom.

C. DE LA BERGE.

---

78. — **Les Francs**, leur origine et leur histoire dans la Pannonie, la Mésie, la Thrace, etc., etc., la Germanie et la Gaule, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du règne de Clotaire, dernier fils de Clovis, fondateur de l'empire français, par M. MOET DE LA FORTE-MAISON. Paris, A. Franck, 1868. 2 vol. in-8°, xxiv-507 et 539 p. — Prix : 15 fr.

I.

Le titre de cet ouvrage suffit pour donner au lecteur une vague idée de son contenu bizarre, mais une lecture attentive peut seule en dévoiler les mérites divers. L'auteur « originaire de Champagne et descendant d'une des anciennes » familles de cette province » (p. x) nous offre ici le fruit « de vingt-cinq à » trente années d'étude » (p. x) dans « un livre qui a pris naissance sans qu'il » s'en doutât et qui est tout un événement » (p. j). « Surpris des assertions de » nos écrivains modernes dont quelques-uns vont jusqu'à nier la royauté de » Pharamond » (p. ij) il a résolu de venger les ancêtres de notre race et « après » être remonté aux sources, avoir écouté et médité tout ce qui a été dit et écrit » pour et contre cette histoire pendant des siècles » (p. xj), il s'est mis à l'œuvre et nous offre en deux volumes une histoire des Francs « depuis les temps les » plus reculés » afin « qu'on sache à quoi s'en tenir une fois pour toutes » (p. 85). L'entreprise était hardie, et ce n'est pas sans une curiosité légitime que nous avons ouvert un ouvrage traitant une matière si souvent discutée de nos jours par d'éminents savants et qui n'est pas encore absolument éclaircie dans tous ses détails. Cette curiosité n'a point été trompée, et aucun de ceux qui jetteront un regard sur cet ouvrage ne trouvera sans doute qu'il a perdu son temps. Seulement — j'en demande pardon à l'auteur — il ne s'en trouvera guère pour le prendre au sérieux. Les critiques ne doivent certes pas se moquer des auteurs, mais c'est à la condition que les écrivains n'aient pas l'air de se moquer de la critique, et toute personne, après avoir suivi les démonstrations impossibles de M. de la Forte-Maison, sera hors d'état de se rendre compte à cet égard des intentions de l'auteur. L'*Histoire des Francs* de M. de la F.-M. se compose de deux parties distinctes et d'un intérêt fort inégal. Son second volume traite en grande partie de l'histoire de Clovis et de ses fils, époque assez connue pour empêcher les divagations trop grandes; aussi ne nous arrêterons-nous guère à cette partie de l'ouvrage; beaucoup plus curieux est le premier volume qui nous raconte des choses « dont le public à coup sûr n'avait aucune idée » (II, 417), comme le fait remarquer fort justement l'auteur. Ce sont les origines de notre race qui ont absorbé la plus grande partie des loisirs de M. M., et c'est surtout

dans les chapitres relatifs à ces origines que nous trouvons les « révélations » promises. Disons, avant d'esquisser en quelques mots ces découvertes inattendues, que l'auteur ne s'en est pas tenu (en principe tout le monde lui donnera raison) aux sources historiques; il a fait appel encore à la philologie comparée, et ses études linguistiques tiennent une très-grande place dans son livre. Mais nous n'en parlerons point ici, l'un des collaborateurs de la *Revue* devant en dire quelques mots plus bas.

Depuis qu'on ne croit plus à Francus, fils d'Hector, les savants admettaient généralement que les Francs, peuples Germains qui se trouvaient sur le Rhin vers le milieu du IIIe siècle, apparaissent alors pour la première fois dans l'histoire. Cette date est beaucoup trop rapprochée de nous, selon M. M.; il a cherché nos ancêtres autre part et dans les siècles précédents. Voici les résultats de ces longues recherches. Les Francs, avant d'habiter les bords du Rhin, vivaient en Pannonie; avant d'habiter cette contrée nous les retrouvons en Thrace. Mais il faut aller plus loin encore avec l'infatigable auteur, il faut passer en Asie-Mineure, où nous retrouvons nos pères en Phrygie; c'est là que notre nation chaldéo-araméenne est venue s'établir, en descendant du pays assyrien, berceau de toutes les nations. Il est vrai que cela nous fait remonter un peu loin dans l'histoire, à « plus de quinze cents ans par delà notre ère » comme M. M. le dit à certaine page de son livre (p. 85); d'après la chronologie vulgaire de nos tables synchronistiques cela ferait des Francs des contemporains de Moïse, de Cadmus, d'Hellen et de Sésostris. En un autre passage, il les fait même remonter « à plus de » 1600 ans avant notre ère » (p. 185) ce qui nous mène au delà du déluge de Deucalion. Mais, demandera le lecteur émerveillé, d'où M. M. tire-t-il ces étonnants renseignements? Pour la partie asiatique de l'histoire de notre race il est réduit à la philologie comparée dont il fait un excellent usage, démontrant de son mieux que les Bébryces, les Bryges, les Breukoi, les Breycs, les Freycs, les Phrangoi, les Brenci, les Franci qu'il rencontre tour à tour en Asie et en Europe sont un seul et même peuple, dont le nom a été modifié surtout « par » l'insertion de la lettre nasale *n* pour laquelle étaient si fort enclins les Romains » (p. 137). Quand nos ancêtres, après avoir été refoulés d'Asie par Sésostris, se sont établis en Europe, ils sont restés longtemps obscurs et inconnus; mais enfin l'histoire les retrouve, d'après M. M., sous leur nom définitif, dans la Pannonie, peu après l'ère chrétienne[1]. Non-seulement Grégoire de Tours en a conservé le souvenir, mais les Byzantins nous parlent d'un « pays des Francs » situé dans ces parages et de « Francs » qui l'habitent; donc..... On lit trop peu de nos jours les historiens byzantins, si nécessaires pourtant pour la connaissance de l'Europe orientale au moyen-âge, et pour ce motif je n'en veux pas à M. M. de m'avoir forcé d'en parcourir quelques-uns. Je regrette seulement de n'y avoir point trouvé ce qu'il y avait découvert. Tout d'abord il faut bien remarquer que notre auteur n'a pas l'air d'avoir songé seulement un instant à l'époque où

1. Nous devons supposer du moins que c'est vers cette époque. La chronologie n'est pas toujours fort claire chez M. Moët.

vivaient les auteurs qu'il cite. Nicétas est mort en 1216 et Constantin Porphyrogénète en 959, et le simple énoncé de ce fait leur enlèverait déjà, ce me semble, une bonne part de leur autorité quand il s'agit de faits qui se sont passés 600 à 900 ans plus tôt. Mais sans discuter même la valeur de leur témoignage, on n'y voit pas trace de ce qu'y veut voir notre auteur. Nicétas parle à deux reprises d'un canton fertile, situé au confluent du Danube et de la Save et qui s'appelle Φραγγοχωρίον[1], mais sans dire un mot de l'époque où ce nom lui fut donné. Quant à l'empereur Constantin Porphyrogénète[2], s'il emploie assez souvent le mot Φράγγοι et Φραγγία (p. 28, 29, 86, 111, 123, 130, 144, 153), c'est presque toujours dans un sens général, comme désignant le peuple le plus puissant en dehors de l'empire byzantin, l'empire de Charlemagne et ses diverses parties, et non pas les Francs que M. M. cherche aux abords de l'ère chrétienne. Dans un seul passage que je me fais un plaisir de signaler à l'auteur[3], qui ne semble pas l'avoir connu, Constantin parle des Galates de l'Asie-Mineure comme d'une colonie de Francs (ἄποικοι εἰσι τῶν Φραγγῶν) fondée au temps d'Attale de Pergame et de Nicomède, fils de Zeipoitus (p. 28). Il faudra donc faire rentrer aussi les Celtes dans le groupe des nations chaldéo-araméennes; je crois même que c'est déjà l'avis de l'auteur; voilà un argument de plus en sa faveur! Mais en d'autres endroits Constantin appelle le jeune empereur et roi d'Italie, Louis II, fils de l'empereur Lothaire II, qui ne posséda jamais un pied de terre en France, « Λοδοῦχον » τὸν ῥῆγα Φραγγίας » (p. 29 et 130), il raconte que les Croates blancs obéissent à l'empereur Othon le Grand d'Allemagne, « ὑποκεῖνται δὲ Ὠτῷ τῷ μεγαλῷ ῥῆγι » Φραγγίας τε καὶ Σαξίας » (p. 144). Quand les habitants de la Lombardie se sauvent devant Attila, « ce farouche et hideux Tartare, » comme l'appelle M. M., ils se retirent dans les lagunes de Venise, « ἀπὸ τῶν ἑτέρων τῆς Φραγγίας κάστρων » (p. 123). Évidemment pour Constantin la Φραγγια c'était l'ensemble des différentes provinces et pays soumis aux empereurs d'Occident. Il prenait si peu les Francs pour des Chaldéo-araméens qu'il les déclare Germains; malheureusement M. M. n'a pu découvrir ce passage, fort incommode à la vérité; le voici : L'auteur y parle des Vandales, franchissant le Rhin avec les Alains et avec les Germains qu'on appelle maintenant Francs, « καὶ Γερμάνους τοὺς νῦν καλουμένους Φράγγους » (p. 111). C'est d'ailleurs identiquement ce que Procope, un autre des historiens byzantins, tant affectionnés par M. M., avait dit quatre cents ans plus tôt: « Γερμάνοι οἱ νῦν » Φράγγοι καλοῦνται. »[4] Faut-il expliquer maintenant à M. M. d'où viennent ces

---

1. Nicetæ Choniatæ historia, ex rec. Imm. Bekkeri. Bonnæ, 1835. In-8°, p. 25 et 122.
2. Constantinus Porphyrogenitus, De thematibus et de administratione imperii, recognov. J. Bekker, Bonnæ, 1840.
3. De Bello Gothico, I, chap. 12.
4. Nous ne discuterons pas le passage de Constantin sur le prétendu décret de Constantin le Grand, qui ne permet aux souverains grecs d'épouser d'autres barbares que des Francs, affiché dans Sainte-Sophie (Const. Por. p. 86); les raisonnements de M. M. sont trop bizarres (p. 164). C'est *peut-être* (nous n'osons pas marcher aussi hardiment en avant que notre honorable adversaire) une idée jetée là par Constantin Porphyrogénète en vue de négociations matrimoniales déjà souvent entamées entre les empereurs d'Allemagne et la cour de Byzance. On sait que quelques années plus tard Othon II, le fils de cet « Othon le

noms de Φραγγια ou de Φραγγοχωριον, appliqués par les auteurs byzantins à certaines contrées danubiennes? Ce serait fort inutile sans doute, s'il avait poursuivi l'histoire des Francs au delà de ce fameux Clotaire « sous lequel fut com-» plétée l'unité monarchique de l'empire français. » Mais puisqu'il l'ignore, nous lui conseillons de lire une bonne histoire de Charlemagne, et il y pourra voir que cet empereur franc battit les Avars en Pannonie de 791 à 795, et qu'en 796, après la complète soumission du pays, pour tenir ses nouveaux sujets en échec, il y fit conduire des colonies allemandes (des Bavarois) qui y cultivèrent les terres les plus fertiles, ce qui explique les éloges de Nicétas sur la beauté du Φραγγοχωριον; après sa mort, surtout, vers 820, il y eut de longues et sanglantes luttes entre les colonies franques et les Slaves de ces contrées, qui momentanément gardèrent la victoire; c'est à ces colons que le pays dut le nom de Φραγγια, et non pas à ces êtres mythiques que M. M. fait venir de l'Asie-Mineure. Pourquoi tout cet échafaudage de raisonnements qui ne prouvent rien et de preuves qui n'en sont pas? Je ne voudrais aucunement faire tort à l'auteur, mais voici, si je ne m'abuse, un des motifs principaux pour lesquels a été entrepris cet étrange travail. Les Francs ne peuvent et ne doivent pas être des Germains, ce qui froisserait trop le patriotisme de l'auteur, tout comme la philologie comparée *prussienne* (voy. plus bas) l'exaspère, et c'est pour cette raison sans doute, sans qu'il s'en soit bien rendu compte, que les Francs sont devenus une « nation thraco-moeso-péonienne » (p. 188) et qu'à côté de la langue tudesque nous voyons surgir une « langue francique. » Après avoir déclaré que désormais l'origine pannonienne des Francs « ne sera plus un objet de controverse parmi » nous » et que « c'est là une victoire, qui, pour n'avoir pas été remportée sur » un champ de bataille, n'en est pas moins glorieuse pour le nom français » (p. 185), M. M. poursuit la marche de nos aïeux vers l'Ouest. On pourrait trouver que l'auteur n'est pas assez explicite sur le voyage du Danube au Rhin, et que ce chaînon de sa chaîne ethnographique n'est pas assez solidement forgé. Après ce pas décisif, qui nous mène à la fin du second siècle, commence une époque relativement connue. L'originalité de l'auteur s'efface forcément un peu; cependant il faut lui tenir compte de ce qu'il « a fait connaître une race royale » de plus que celles que comptaient les anciens auteurs, » la marcomirienne, qui précéda les Mérovingiens (p. 416). Nous devons aussi signaler sa réhabilitation du « roi de France » Pharamond. Il en veut terriblement à ceux qui n'ont pas admis cet illustre souverain dans nos annales et n'a pas assez de dédain pour « certains historiens, qui ne se sentant pas le courage d'aborder les diffi-» cultés historiques, aiment à se donner eux-mêmes de l'importance, en faisant » croire qu'ils ont étudié la question » (II, p. 386).

A peine est-il besoin de signaler dans tout l'ouvrage le manque absolu de critique et de méthode historique. M. M. est bien un de ceux qui s'écrient : *Scriptum est,* et qui croient avoir tout gagné, en exhibant un texte quelconque.

» Grand, roi de France et de Saxe, » épousa en effet la princesse grecque Théophano, petite-fille de Constantin.

Naturellement sa crédulité ne se borne pas à l'histoire de nos ancêtres. Il faut l'entendre discuter l'histoire d'Orphée (p. 116) et de Danaüs (p. 128), parler des voyages d'Enée (p. 167) ou de Sémiramis et de Ninyas (p. 146), et nous citer la date exacte de l'expédition des Argonautes et celle du commencement du siége de Troie « d'après la chronique des marbres de Paros » (p. 127). Il faut le voir citer sur Pharamond non-seulement des sources du VIIe s. comme Frédégaire et les *Gesta Regum Francorum*, qui, « quoique remplis de fables » sont des sources historiques importantes « ne fût-ce qu'à cause de leur antiquité » (II, p. 392), mais même la chronique de Moissac, Aimoin, Adon de Vienne et d'autres écrivains du IXe siècle, et croire avoir ainsi démontré victorieusement son dire (II, p. 406). Il est tout étonné que Grégoire de Tours ait commis des erreurs (p. ix). A la suite de Prosper Tiro il cite quelque part « une infinité de » chroniqueurs » qui déposent du même fait, sans se douter un instant que ces autorités décisives se sont copiées sans cesse l'une l'autre et que leur témoignage n'est donc d'aucune valeur. Tantôt Frédégaire n'est qu'un abréviateur de Grégoire de Tours (p. 386), tantôt il a consulté des sources nouvelles [1], tantôt c'est « l'inventeur de fables dignes des temps mythologiques » (II, p. 2), tantôt il lui découvre « une grande sagacité » quand il rapporte quelque conte bleu dont on peut tirer parti (p. 366). C'est avec la même naïveté qu'il nous cite « des écrivains médiocres et même au-dessous » (p. xij) quand il trouve dans leurs volumes oubliés quelques opinions favorables à sa thèse; nous voyons défiler devant nous, pour démontrer ces théories impossibles, la *Bibliothèque politique* de Poncel, les PP. Tournemine et Lacarry, Mezerai, Bonfini, Du Buat, Pelloutier, Melanchthon, les PP. Catrou et Rouillé et beaucoup d'autres critiques historiques du même rang. Pas un mot, cela va sans dire, de tout l'immense mouvement scientifique de notre siècle, de tous les travaux nombreux que la science allemande a produits sur le sujet même qui nous occupe [2]. On est confondu de l'assurance avec laquelle M. M. nous déclare dans sa préface qu'il a « tout écouté et tout médité » de ce qui a été écrit sur l'histoire des Francs. Il n'a pas rempli sur ce point les devoirs les plus élémentaires d'un historien consciencieux. Il faut l'écouter après cela, parlant de ceux qui l'ont précédé dans la carrière, quand ils ont le malheur de n'être pas de son avis. Si Leibniz fait habiter les Francs sur les bords de l'Oder, « c'est vraisemblablement pour » conserver à l'Allemagne l'honneur d'avoir produit les Francs » (p. xix). Fréret, le premier en France, aborde-t-il la question qui nous occupe avec une saine critique, on trouve « qu'il était bien jeune alors pour la science (il n'avait » que 25 ans) », et d'ailleurs il fut mis à la Bastille pour ses théories dangereuses (p. xxj). Le P. Daniel (que je ne m'attendais certes pas à défendre) « a-t-il » été jusqu'à dire que Clovis a été le premier roi des Francs, » c'était « pour » s'éviter sans doute des recherches et des travaux pour lesquels il ne sentait pas

1. M. M. ignore sans doute que l'on peut retrouver dans Frédégaire les traces de cinq sources différentes.

2. Le plus récent livre étranger qu'il semble avoir connu, c'est l'ouvrage latin d'Eccard, qui date de 1750!

» de goût ou d'aptitude » (p. 382). Enfin si Augustin Thierry, cet infatigable travailleur, a repris les idées de Fréret, au point de vue de la science moderne, c'est « sans doute à cause de la réputation de cet académicien, *et pour n'avoir pas la peine de faire lui-même d'autres recherches sur ce point si difficultueux de l'histoire* » (p. xxj). En vérité M. M. n'aura guère le droit de s'étonner des sévérités de la critique, puisqu'il ne craint pas de prononcer de pareils verdicts! Eh bien, qu'il le sache, « de tant d'absurdités débitées sur les Francs » (p. 85) il n'en est pas qui puissent lutter avec celles qu'il nous expose dans son livre, et bien certainement il sera le seul à leur trouver « un cachet de vérité incontestable, qui saute » aux yeux » (II, 410). S'il n'en était pas ainsi, rien ne pourrait fournir une preuve plus humiliante pour nous et plus douloureuse de l'état actuel des études scientifiques dans notre pays. M. M. s'écrie quelque part « que c'est une honte » en vérité pour la nation autant qu'un juste sujet d'étonnement pour les étrangers » que l'obscurité qui a plané jusqu'alors sur les premières années de la monarchie » française » (p. 382). Ne sera-ce pas aussi, je ne dis pas une honte pour la nation — qui n'est pas responsable des individus — mais un juste sujet d'étonnement pour les étrangers que de voir un pareil ramassis de chimères, proclamé comme un ensemble de prodigieuses découvertes dont « quelques-unes suffiraient » seules à faire la fortune d'un ouvrage? » (p. xiv). Nous savons bien d'ailleurs ce qui nous attend pour avoir osé les nier, car l'auteur a pris soin de nous avertir que l'esprit de négation « n'est qu'un moyen à peu près sûr de faire » croire que l'on a étudié une question dont souvent on ne se soucie guère ou » sur laquelle on est peu informé, et de passer aux yeux du vulgaire pour pou» voir en raisonner savamment » (p. 382). Aussi n'avons-nous aucun espoir de le convertir à d'autres idées et puisqu'il nous annonce qu'un « sentiment inté» rieur semble l'exciter de plus en plus à tenter d'élucider nos origines, » nous ne pouvons que l'abandonner au dieu qui l'inspire. Nous ne voudrions point, toutefois, quitter ce sujet sans réunir ici quelques renseignements bibliographiques et quelques notions abrégées sur l'état actuel de la question, afin que les lecteurs puissent tirer au moins quelque fruit de leur long et périlleux voyage à travers les rêveries de M. de la Forte-Maison[1]. On a beaucoup écrit sur l'origine des Francs de l'autre côté du Rhin, et les principaux problèmes qui se rattachent à ce sujet nous semblent avoir reçu dans ces derniers temps une solution définitive.

---

1. Je ne puis m'empêcher de citer au moins *un* exemple du style de M. M.; sans choisir, je copie la première phrase de son livre : « L'antiquité est comme une vaste tour de » cristal, bâtie par le Temps dans un lieu secret à l'extrémité du monde, et dans lequel » ce spoliateur du genre humain entasse jour par jour, comme un vieillard rapace, les » faits, les origines, les racines des langages, les coutumes, la signification des noms des » peuples et des dieux, enfin tout ce qu'il a pu dérober aux hommes. Pas n'est facile de » parvenir à cette tour mystérieuse, et lorsque, par hasard, ceux qui s'aventurent à faire » ce laborieux voyage y arrivent à grand peine dans l'intention de reprendre au ravisseur » les faits qu'il tient si bien cachés, grande est la difficulté d'atteindre le but si désiré. » C'est que cette tour n'a ni portes ni fenêtres, et quoique parfaitement éclairée dans l'in» térieur par la lumière du jour qui y pénètre par le haut, le cristal actuellement est telle» ment obscurci par le laps des siècles que tout du dehors y paraît comme enveloppé de

Il s'est produit trois opinions différentes sur l'origine des Francs. En les plaçant par rang d'ancienneté il faut citer tout d'abord celle qui les fait descendre des Troyens et venir d'Asie; cette opinion est née sans doute de quelque confusion de noms géographiques mal compris et surtout du désir qu'eurent les vainqueurs du monde ancien (peut-être aussi les vaincus eux-mêmes, pressés de cacher leur honte) d'assigner aux Romains et aux Barbares une origine commune. Plus les traditions antiques prirent le dessus au moyen-âge, plus les nouveaux venus de l'Europe civilisée durent tenir à légitimer leur usurpation; c'est ce que les chroniqueurs du moyen-âge ont fait à l'envi. Il y eut seulement deux versions différentes. Selon les uns les Francs, venus d'Asie en Pannonie, sous Francus, fils d'Hector, marchèrent directement vers le Rhin, selon les autres les Francs avant de résider sur les bords de ce fleuve ont habité d'abord un pays appelé *Maurungania* sur les bords de l'Elbe. Inutile d'ajouter que cette opinion ne compte plus de nos jours de partisans dans la science. Une seconde manière d'expliquer l'origine des Francs, c'est de les considérer comme l'agglomération de *trustes* importantes, quittant leurs peuplades respectives dans le Nord et l'Ouest de l'Allemagne, s'associant pour la guerre et formant au début une armée plutôt qu'un peuple. C'est surtout l'illustre Eichhorn qui a défendu cette hypothèse. Enfin la troisième explication de l'origine des Francs, celle qui maintenant est à peu près universellement acceptée, et qui fut émise en premier lieu par Grupen en 1758, est la suivante. Vers l'an 240 ap. J.-C. un certain nombre de petites peuplades germaniques, les Teuctères, les Sigambres, les Usipêtes, les Ampsivariens, etc., trop faibles pour se défendre contre les attaques des Romains, se fondirent en un seul peuple sous la pression du dehors et prirent le nom de *Francs*[1]. On ne peut rien savoir d'eux avant cette époque, car ils n'existaient pas, et quant à suivre plus loin dans la nuit des temps l'histoire des peuplades dont ils se composent, c'est une tentative qu'on est libre de faire sans doute, mais dont on devra porter les conséquences, comme M. de la Forte-Maison. Ceux qui désireraient connaître un utile correctif à son livre devront étudier l'ouvrage récemment paru de M. Bornhak sur l'histoire des Francs, qui s'arrête, lui aussi, à la mort de Clotaire Ier. Voici du reste une courte bibliographie du sujet; nous ne citons que les travaux récents. — *Die Deutschen und ihre Nachbarstæmme*, von Kaspar Zeuss. Münich, 1837. In-8°, p. 325-353. — Lœbell, *Gregor von Tours und seine Zeit*, Leipzig, 1839. In-8°, p. 479-501[2]. — Ferd. H. Müller, *Die deutschen Stæmme und ihre Fürsten*. Vol. I. Vorgeschichte der deutschen Stæmme bis zur Bildung des frænkischen Reichs der Merowinger. Berlin, 1840. In-8°. — G. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, Kiel, Bd. I-II. — Jos. Bender, *Ueber Ursprung und Heimath der Franken*. Braunsberg, 1857. In-4°. — *De primordiis Francorum dissertatio historica, scrips*. Nic. Mosler. Düsseldorpii, 1857. In-8°.

» nuages. »

1. Le nom des Francs vient *probablement* de « framja » *lance*, comme celui des Saxons de « sahs » *couteau*.

2. M. de Sybel vient de publier à Bonn une nouvelle édition revue et augmentée de cet excellent ouvrage.

— *Geschichte der Franken unter den Merowingern*, von Dr Gustav BORNHAK. Bd. I. *Von den ältesten Zeiten bis auf Chlotar's Tod*. Greifswald. 1863. In-8°.

Rod. REUSS.

II.

L'ouvrage de M. Moët de la Forte-Maison contient une partie étymologique à laquelle l'auteur paraît attacher une grande importance. Mais, en voulant expliquer l'origine des principaux noms propres qui s'offraient à lui, il s'est aventuré sur un terrain d'autant plus dangereux que les connaissances préliminaires les plus indispensables lui font absolument défaut. J'en demande bien pardon à notre écrivain, mais j'ai beaucoup de peine à prendre au sérieux les diverses étymologies qu'il propose. Les lignes suivantes auront pour but, non pas de combattre les résultats obtenus par M. M., mais seulement de caractériser sa méthode en fait de philologie comparée.

L'auteur semble peu au courant de l'état actuel de cette dernière science. On en jugera par deux citations : « Du temps de Wachter, *les idées anglo-allemandes, ou pour mieux dire prussiennes, de la dérivation des langues européennes du sanscrit*[1], » n'avaient pas encore vu le jour, bien que déjà on eût remarqué depuis long-» temps que les Grecs et les Allemands avaient une foule de mots communs » avec l'Inde et la Perse. Cette opinion, antérieurement, avait été précédée d'un » tout autre sentiment, c'est-à-dire d'une pensée biblique qui voulait tout rap-» porter à l'hébreu » (I, p. 160). Cette dernière hypothèse ne sourit pas plus à M. M. que les « idées prussiennes; » il la trouve sans doute un peu arriérée; mais comme il lui faut une langue mère, il remplace le sanscrit et l'hébreu par le *chaldéo-araméen*, « langue que l'on parlait depuis la Méditerranée et la Judée » jusqu'à la Médie, la Suziane et le golfe Persique, langue en un mot qui com-» prend le syriaque et le chaldéen, et dont on peut considérer le phénicien et » l'hébreu, ainsi que l'arabe, comme les dialectes principaux faisant un seul » corps avec elle, etc. » (I, p. 144). Je n'ai pas à relever ici les erreurs dont fourmillent ces passages; le dernier surtout nous fournit de bien maigres renseignements sur cette langue chaldéo-araméenne dont M. M. tire un si grand parti, et qui n'est ni l'araméen (où l'on ne rencontre pas des formes comme החזיק), ni l'hébreu, ni l'arabe, mais une langue qui semble comprendre tout le vocabulaire sémitique. On y trouve même des mots égyptiens, par exemple גמא, *roseau* (cophte KAM) que M. M. rapproche d'un vocable breton[2]. Mais je passe, en ajoutant toutefois qu'il ne suffit pas, pour découvrir des étymologies, d'avoir la patience de feuilleter quelque vieux dictionnaire que l'on a sous la main. De plus, le *Lexicon pentaglotton* de Schindler, publié en 1612, où M. M. a puisé la connaissance de son chaldéo-araméen, n'a plus aucune valeur philologique, et peut facilement induire en erreur.

---

1. C'est nous qui soulignons.
2. Les Francs aussi parlent un dialecte chaldéo-araméen, mais « avec une prononcia-» tion toute pélasgique » (I, 85).

Quelques exemples maintenant des étymologies proposées par l'auteur. Les divers mots qui, dans les langues indo-européennes, signifient *frère,* viennent du chaldéo-araméen ברא, créer (I, 82)! — Le nom des Francs remonte (je ne puis suivre M. M. dans le développement de sa confuse démonstration) jusqu'au chaldéo-araméen פרע (à rapprocher de *frei, free,* etc.), *être libre*[1] (I, p. 85). Le plus curieux, c'est qu'à cette étymologie se rattache la coutume des Francs de porter les cheveux longs. En effet de פרע viennent פרע, *phéra* et פרוע, *pheroua,* deux mots qui en hébreu et en chaldéen signifient *cheveux, chevelure,* « parce que » lorsqu'elle (la chevelure) est *affranchie* d'être coupée ou rasée, dit Schindler, » moins on la coupe plus elle croit et augmente » (I, 414). Et M. M. d'ajouter : « C'est donc en signe de leur haute noblesse que ces princes se distinguaient » par cette chevelure *libre* et flottante » (*ibid.*)! — Le nom des Cattes = *guerriers,* dérive du breton *cad,* guerre, bataille, qui vient à son tour du chaldéo-araméen כתת, combattre, tailler en pièces (I, 194)! Le nom de la ville de Reims vient du celtique *grymus* (fort) qui dérive à son tour du chaldéo-araméen ראם *ram,* être puissant (conf. ῥώμη en grec), de même que les noms de Romulus et Remus. M. M. nous fournit aussi de bien curieux renseignements sur la filiation des races primitives quand il nous raconte que « de l'aveu des plus zélés » partisans du sanscrit, les Aryas indiens sont sortis de la Bactriane, que les » Bactriens eux-mêmes sont sortis des Scythes orientaux, etc. » (I, p. 141). Que dire de sa démonstration sur l'identité des Gètes et des Goths, « parce que, » comme nous le dit Samuel Johnson, *get* devient *got* ou *gotten* au participe » passif » (I, 143) ? On voit que l'auteur a bien raison de se proclamer « quel- » que peu familiarisé avec les arcanes de la linguistique! » (II, p. 211). — Je pourrais multiplier les exemples, et citer entre autres ses recherches sur Gog et Magog (I, 127), un très-singulier rapprochement entre βάλλω et בלע (I, 159), mais je m'arrête en signalant à l'attention des philologues un chapitre curieux à plus d'un titre sur « les mots celtiques venus du chaldéo-araméen » (II, 429 et suiv.). J'en ai dit assez pour donner une idée des connaissances philologiques de M. Moët.

A. Carrière.

---

79. — **Gœthe's Briefe an T. A. Wolf,** herausgegeben von Michael Bernays. Berlin, Reimer, 1868. In-8°, 144 p.[2] — Prix : 2 fr. 75.

Parmi les nombreux ouvrages publiés ces dernières années sur Gœthe, dont le but était d'étudier et d'analyser le grand poète et son œuvre sous les points de vue les plus différents, il en est peu qui méritent autant notre attention que le travail de M. Bernays que nous avons sous les yeux. Les trente lettres qui y sont pour la première fois publiées en entier d'après l'autographe conservé à la bibliothèque royale de Berlin n'auraient pas à elles seules suffi pour nous donner

---

1. Le verbe פרע est actif, et signifie — encore est-ce là un sens dérivé — *racheter, payer, délivrer,* etc.
2. Reproduction d'une série d'articles publiés en 1868 dans les *Preussische Jahrbücher.*

une image complète des relations entre Gœthe et son ami le philologue, ni pour nous faire assister aux changements d'opinion du poète sur l'épopée à laquelle dès sa jeunesse il avait consacré tant d'études[1]. Aussi M. B. ne s'est-il pas contenté de leur simple reproduction : dans une introduction de 89 pages aussi instructive qu'intéressante il a retracé, surtout à l'aide de la correspondance de Gœthe et de ses amis, toute l'histoire des rapports entre Gœthe et Wolf : rapports fertiles pour l'un aussi bien que pour l'autre, et dont la philologie et la littérature ont lieu de se féliciter également. M. B. est un des meilleurs connaisseurs de l'époque classique de la littérature allemande, et dans les ouvrages qu'il a déjà publiés[2], il a fait preuve d'une méthode et d'une critique vraiment philologiques ; ainsi il était parfaitement qualifié pour une étude de ce genre. Aussi le tableau est-il complet. Plus d'une fois l'occasion s'est présentée de redresser des erreurs accréditées par Kœrte, dont la biographie de Wolf est reconnue insuffisante depuis longtemps. La chronologie des poésies de Gœthe tire aussi son profit de ce travail.

Le premier sentiment que Gœthe éprouva à la lecture des *Prolegomena* fut un vif chagrin de voir détruire l'édifice en apparence si solide et si inattaquable de l'unité des poèmes épiques. Cependant ce sentiment ne dura pas longtemps : il fit place à une joie plus vive encore que ne l'avait été le chagrin. Gœthe s'est toujours senti attiré vers l'épopée, et il a toujours rêvé d'en composer une lui-même. Mais le respect presque craintif qu'il éprouvait pour le sublime modèle qu'il avait constamment devant lui le décourageait. La nouvelle théorie fut donc pour lui une véritable délivrance; il ne se considéra plus lui-même que comme un rhapsode, « le dernier des Homérides. » Le fruit de cette révolution qui s'opéra dans Gœthe fut *Hermann et Dorothée;* l'élégie du même nom qui en est comme la préface renferme des louanges enthousiastes à l'égard de « celui qui enfin nous » a délivrés du nom d'Homère. » Ce chef-d'œuvre de poésie est un exemple frappant à opposer à ceux qui persistent à ne voir dans la critique qu'une force nuisible et destructive, incapable de construire et de réédifier ce qu'elle a renversé. — Gœthe continua sans cesse avec ardeur l'étude des *Prolegomena;* si son second projet, celui d'écrire une *Achilléide*, ne fut pas mené à bonne fin, c'est qu'au lieu de se laisser aller à son inspiration nationale et individuelle comme dans *Hermann et Dorothée*, il voulut par trop s'assimiler à l'ancien poète et s'effacer lui-même complétement. Il ne parut que quelques fragments de l'*Achilléide*. Par suite de cet insuccès, Gœthe ne vit plus les résultats des recherches de Wolf d'un œil aussi favorable qu'auparavant.

Cependant depuis 1795, année où Gœthe se lia avec Wolf par l'intermédiaire de G. de Humboldt, leurs rapports[3] personnels se resserrèrent de plus en plus. Des visites réciproques à Halle, Weimar et Iéna, outre la correspondance, entrete-

---

1. Voyez Classen, *Gœthe philologue*. Discours d'ouverture à la réunion des philologues à Francfort s. le M. 1861.

2. *Revue critique*, 1867, II, p. 11.

3. Gœthe fit faire son portrait pour Wolf. L'original appartient actuellement à M. Otto Jahn à Bonn.

naient un échange d'idées continuel. En 1805 Wolf prit part au travail que Gœthe publiait en commun avec ses amis sur Winckelmann : il le jugea au point de vue de la philologie. — La défaite de Iéna amena la dissolution de l'université de Halle : Wolf se vit forcé tout d'un coup de renoncer à ses occupations les plus chères, car il préféra toujours l'enseignement personnel, l'influence vivante du professeur sur ses élèves, aux plus grands succès d'écrivain. Il chercha du secours auprès de Gœthe, et il le trouva. C'est alors que celui-ci lui adressa cette magnifique lettre du 28 novembre 1806 (n° 24), qui nous le fait voir dans toute sa grandeur, inébranlable dans la tempête qui le battait, lui et sa patrie, secourable et dévoué pour ceux qui perdaient toute espérance. C'est sur son conseil que Wolf, établi à Berlin, entreprit la *Darstellung der Alterthumswissenschaft* (Berlin, 1807), dans laquelle pour la première fois la philologie prit son rang de science existant par elle-même et pour elle-même. La dédicace de cet ouvrage fondamental à Gœthe est un beau témoignage de l'amitié des deux grands hommes.

Les relations des deux amis, il faut l'avouer, se ressentirent de la distance qui les séparait. Wolf cependant, isolé vers la fin de sa vie, malade, mécontent de sa position et aigri, conserva toujours le même attachement pour Gœthe. Lors de son dernier voyage au Midi, en 1824, il passa encore quelques jours chez lui. Le poète, le voyant partir mortellement atteint, pressentait que c'était une dernière séparation.

Wolf mourut le 8 août 1824 à Marseille.

Cet excellent travail, intéressant pour tous les amis de la littérature, je dirai même indispensable pour tout philologue, éveille en nous le vif désir que M. Bernays veuille bien ne pas nous faire attendre trop longtemps la continuation de son édition critique de Gœthe.

William Cart.

---

80. — **Serbien.** Historisch-etnographische Reisestudien aus den Jahren 1859-1868, von F. Kanitz. Grand in-8°, xxiv-744 pages, avec 44 illustrations dans le texte, 20 hors texte et une carte de la Serbie. Leipzig, Hermann Fries, 1868. — Prix : 30 fr.

Les personnes qui s'intéressent aux Slaves de Turquie connaissent le nom de M. Kanitz. Ses *Bulgarische Fragmente*, son voyage dans le sud de la Serbie et le nord de la Bulgarie, ses *Byzantinische Monumente von Serbien*, lui ont acquis une réputation méritée de voyageur, de savant et d'archéologue. Ses travaux sont d'autant plus précieux qu'ils ont pour objet un pays dont la valeur politique et morale augmente chaque jour, une race qui s'impose de plus en plus à l'attention de l'Europe. Le titre seul de l'ouvrage actuel indique le temps que l'auteur a mis à le composer : pendant neuf années il a parcouru la Serbie dans tous les sens, étudiant les lieux et les mœurs, les monuments et les institutions; il a contrôlé par la lecture des travaux de ses prédécesseurs les notions qu'il avait acquises dans ses voyages; son livre est une véritable encyclopédie sur la Serbie et comble une lacune importante de la littérature de l'Occident. Complété

par les travaux du voyageur anglais Denton [1], de mesdames Mackenzie et Irby [2] et de M. Ubicini [3], il sera jusqu'à nouvel ordre le manuel de tous ceux que la Serbie peut intéresser.

M. Kanitz a divisé son livre en six parties. Dans les cinq premières, il résume ses voyages, qui ont embrassé, pendant un espace de huit ans, toutes les parties de la principauté; il y raconte ses impressions, ses aventures, et donne à propos des endroits qu'il visite une foule de renseignements, la plupart nouveaux, sur l'histoire, l'archéologie, l'ethnographie des Serbes, des Bulgares, des Roumains. Les titres de ces cinq chapitres sont empruntés aux noms des régions parcourues par M. Kanitz et nous croyons inutile de les rapporter.

Le sixième chapitre est intitulé : l'Etat et la Société (*Staat und Gesellschaft*). Il comprend douze subdivisions dont voici les titres : Géographie et Cartographie ; — Histoire; — Ethnographie : Droit politique et administration; — Armée ; — Communications, Agriculture, Industrie; — Finances, Commerce, Industrie minière; — Justice; — Église; — Enseignement, Littérature, Musique; — Arts plastiques. — Cette simple énumération peut donner une idée des recherches auxquelles a dû se livrer M. Kanitz. Une table très-bien faite précède le volume et permet d'embrasser rapidement l'ensemble et les détails de l'ouvrage. Cette table n'a pas moins de seize pages in-8°. Les différents itinéraires de l'auteur sont d'ailleurs indiqués fort nettement sur la carte qui accompagne le volume.

Nous ne pouvons avoir la prétention de critiquer en détail cet ouvrage, fruit d'une si grande patience et d'un si long séjour en Serbie. M. Kanitz est resté neuf ans dans la principauté, il l'a parcourue en tous sens; nous n'avons fait qu'un séjour de deux mois à Belgrade et dans les environs. Nous pouvons assurer que M. Kanitz *sait voyager :* il ne néglige rien de ce qui peut instruire ou intéresser. Les dessins qui accompagnent son livre nous ont paru d'une grande fidélité; l'exécution en est parfois médiocre, mais évidemment il eût été dangereux d'augmenter le prix déjà fort élevé d'une œuvre aussi considérable. Il est cependant à regretter que toutes les gravures soient concentrées sur les 450 premières pages du livre, ce qui en laisse trois cents environ sans une seule illustration. C'est là une simple maladresse d'éditeur : elle peut facilement se réparer pour les gravures hors texte; par exemple celle qui représente les uniformes de l'armée serbe figure en face de la page 454 du livre. Elle devrait être reportée à la page 562, au chapitre sur l'armée.

La carte qui vient à la fin du volume est fort claire. M. Kanitz reproduit les noms serbes avec une grande exactitude, en se servant de la transcription

---

1. *Serbien und die Serben,* von Rev. Denton (nous n'avons pas entre les mains l'édition anglaise originale). Berlin, 1865.

2. *The Turks, the Greeks and the Slavons*, travels in the Slavonic provinces of Turkey. By G. Muir Mackenzie, and. P. Irbey (excellent ouvrage, écrit par deux femmes de grand talent). London, 1867.

3. Ubicini. *Les Serbes de Turquie.* Paris, 1866. Ouvrage écrit d'après des documents communiqués par le gouvernement serbe.

croate. Peut-être aurait-il bien fait de les donner aussi sous la forme allemande. Le lecteur inexpérimenté ne devinera pas aisément que Pozarevac correspond à Passarowitz. D'autre part des formes allemandes telles que Semendria et Semlin ne permettent guère de reconnaître les noms de Zemun et Smederevo.

M. Kanitz déclare dans sa préface que la Serbie est pour les Slaves du Sud *un point de cristallisation*. Elle est, comme disent les Serbes eux-mêmes, le Piémont d'une autre Italie. Nous sommes parfaitement de cet avis. Peut-être il eût été fort utile, à l'appui de cette thèse assez juste, d'ajouter au livre un chapitre sur la situation des Serbes de Turquie, des Serbes de Hongrie et des Croates, vis à vis de la principauté. Ce chapitre eût été la conclusion naturelle de l'ouvrage. M. Kanitz était plus à même de l'écrire que MM. Ubicini et Denton, qui tous deux ont négligé cette partie si importante de leur sujet. Peut-être n'a-t-il pas voulu aborder des matières avec lesquelles il est moins familier. Nous relevons en effet une erreur assez grave dans le chapitre sur la littérature, où M. Kanitz dit un mot de la poésie serbo-croate. Parmi les poètes modernes, à côté de MM. Medo Pucic et Prevadovic, il cite Palmotitch, l'auteur de la célèbre épopée *la Christiade*. Or Palmotitch (connu aussi sous le nom italien de Palmota) était né en 1607, à Raguse, et mourut en 1657. Ce qui a sans doute trompé M. K., c'est la nouvelle édition de ce poème publiée à Agram en 1852 par la *Matica Illirska*. Il l'aura eue entre les mains et l'aura prise pour une œuvre récente.

Nous croyons que M. Kanitz se trompe également lorsqu'il traduit le nom du journal serbe *Svetovid* par *Svatovit, altslavischer Gottsname*. N'est-ce pas plutôt un mot formé comme *zemjlovid*, carte de géographie, de *svet*, monde, et *vid*, vue, aspect; comme qui dirait *cosmorama?* Ce titre convient mieux à un journal que le nom d'une ancienne divinité des Slaves du Nord qui n'est nullement populaire chez les Slaves du Sud.

Nous ne nous arrêterons pas à relever les fautes d'impression qui peuvent déparer ce volume; elles sont fort rares. Notons seulement (p. 689) Chilantan pour Chilandar, le nom du célèbre monastère.

En résumé, félicitons M. Kanitz de la persévérance et du talent dont témoigne ce volume. Dans les circonstances actuelles il sera lu avec intérêt, consulté avec fruit. Déjà un publiciste français, M. Saint-René Taillandier, a emprunté à M. Kanitz la matière d'un long travail dans la *Revue des deux Mondes*. Jusqu'à nouvel ordre, ceux qui ne savent pas le serbe (et le nombre en est grand) ne pourront guère écrire sur la Serbie sans recourir au bel ouvrage de M. Kanitz.

LOUIS LEGER.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

of Clergymen, under Episcopal sanction. Dublin, Kelly. N° LV, vol. V. April, 1869.

P. 297-308. *Monasticon Hibernicum :* Comté d'Antrim (suite). — P. 309-321. *Le futur Concile* (suite). — P. 322-331. *Les arts et la civilisation de l'ancienne Irlande.* Travail fait surtout à l'aide de l'excellent livre que M. William Stokes vient de publier sur le savant antiquaire Petrie. — P. 332-348. *Correspondance, Questions liturgiques, Actes du Saint-Siége.* Parmi ces actes se trouve le texte latin de la lettre adressée par le Pape à l'Archevêque de Paris, en date du 25 octobre 1865.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique.* Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Berty et **Legrand.** Topographie historique du vieux Paris. Région du Louvre et des Tuileries. T. 2. In-4°, xij-323 p. et 40 pl. Paris (imp. Impériale).

Bialawsky (J. M.). Histoire de la comté d'Auvergne et de sa capitale Vic-le-Comté. In-8°, 386 p. et 12 pl. Clermont-Ferrand (lib. Morand).

Dante Alighieri. Le Purgatoire, avec les dessins de Gustave Doré. Traduction française de Pier-Angelo Fiorentino, accompagnée du texte italien. In-fol., 411 p. et 60 grav. Paris (libr. L. Hachette et C°). 100 fr.

Dauban (C. A.). Paris en 1794 et en 1795. Histoire de la rue, du club, de la famine, composée d'après des documents inédits, particulièrement les rapports de police et les registres du Comité de salut public, avec une introduction. Ouvrage enrichi de gravures du temps et d'un fac-simile. In-8°, xx-600 p. Paris (lib. Plon). 8 fr.

Du Tressay. Histoire des moines et des évêques de Luçon. Paris (libr. Lecoffre fils et C°).

Garcin de Tassy. Cours d'hindoustani. (Urdu et Hindu) à l'école impériale des langues orientales vivantes. Discours d'ouverture, du 7 décembre 1868. In-8°, 72 p. Paris (imp. Plon).

Hébert-Desrocquettes. Notice historique sur le roi Hérode, chef de la dernière dynastie du peuple juif, et sa descendance. In-8°, vj-168 p. Louviers (imp. Delahaye).

Histoire littéraire de la France. Ouvrage commencé par les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et continué par des membres de l'Institut. T. 25. XIV° siècle. In-4°, lxxij-666 pages. Paris (lib. Firmin Didot frères, fils et C°).

Notice sur Joseph-Victor Le Clerc, un des auteurs des tomes 20 et suivants de l'Histoire littéraire de la France, par E. R. In-4°, 37 pages. Paris (imp. Lainé et Havard).

Saint-Pierre (B. de). Paul et Virginie. Précédé d'une préface par J. Janin. Eaux-fortes de V. Foulquier. In-8°, xxxiv-207 p. Paris (lib. Jouaust).
Sans les grav., 15 fr. Avec les grav., 25 fr.

Sauvage (H.). Études diverses. III : Étude sur la signification des noms de lieux du département de la Mayenne. In-8°, 30 p. Angers (lib. Barassé).

Secrets magiques pour l'amour. Octante et trois charmes, conjurations, sortiléges et talismans, publiés d'après les manuscrits de Paulmy par un bibliomane. In-18, xij-106 p. Paris (lib. de l'Académie des Bibliophiles). 4 fr.

Strickland (A.). Lives of the Tudor Princesses including Lady Jane Grey and her Sisters. In-8°, 412 p. London (Longmans). 15 fr. 65

Taylor (E.). The Braemar Highlands; their tales, traditions and History. In-8°, 300 p. London (Bell and D.). 11 fr. 25

GLOSSÆ Hibernicæ veteres codicis Taurinensis edidit Constantinus Nigra.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tome premier. 2e fascicule. Gr. in-8°. 4 fr.

Contenu. I. Membres nouveaux admis depuis le 1er janvier 1868 jusqu'au 1er janvier 1869; lectures faites à la Société; ouvrages offerts; extraits des procès-verbaux. — II. *E. Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — III. *C. Thurot*, Observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — IV. *L. Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — V. *D'Arbois de Jubainville*, Étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — VI. *P. Meyer*, phonétique provençale, O. — VII. *M. Bréal*, les doublets latins. — VIII. *R. Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — IX. *G. Paris*, Gens, giens.

D. M. DE GONGORA Y MARTINEZ Antigüedades prehistóricas de Andalucia. Monumentos, inscripciones, armas, ustensilos y otros importantes objetos pertenecientes a los tiempos mas remotos de su poblacion. Madrid, 1868. 1 vol. gr. in-8° orné d'une carte, de 173 figures sur bois imprimées dans le texte et de 2 planches en chromolithographie tirées hors du texte. 32 fr.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol. gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

A. DE ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (Xe et XVIe siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 18 Quatrième année 1er Mai 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

NICOLAS DE TROYES Le grand Parangon des nouvelles nouvelles, publié d'après le manuscrit original par M. Émile Mabille. 1 vol. in-16, papier vergé, cartonné. 5 fr.

Acquisition nouvelle.

J. F. SCHNAKENBURG Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France, contenant des notices sur la littérature des dialectes; leur division territoriale, ainsi que celle de leurs sous-espèces; des indications générales et comparatives sur leurs articulations et sur leurs formes grammaticales; le tout composé d'après les meilleures sources et les observations faites sur les lieux, et accompagné d'un choix de morceaux en vers et en prose dans les principales nuances de tous les dialectes ou patois de la France. Berlin, 1840. Gr. in-8° br., au lieu de 10 fr. 7 fr.

R. MOWAT Noms propres anciens et modernes. Études d'onomatologie comparée. Gr. in-8°. 3 fr.

Contenu : Les noms propres latins en *atius* et en *onius*. — Examen de la signification attribuée aux noms d'hommes *Sarmentius*, *Projectus*, *Stercorius*; étymologie de *Tullus*, Pirasius. — De l'Élément africain dans l'onomastique latine. — De la déformation dans les noms propres.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 15. 3 avril.

Théologie. FÜLLER, Der Prophet Daniel erklært (Basel, Bahnmaier; ouvrage apologétique sans valeur). — GRIMM, Lexicon græco-latinum in libros novi Testamenti, fasc. IV et dernier (Leipzig, Arnold; c'est une refonte complète de l'ouvrage de Wilke, *Clavis novi Testamenti*). — *Histoire.* PETER, Geschichte Roms, t. III, 2e partie : Die Kaiserherrschaft vom Tode Nero's bis zum Tode Marc Aurels (Halle, Buchhandlung des Waisenhauses; les mérites de cet ouvrage sont connus; le sujet traité dans ce volume est particulièrement intéressant et nouveau). — WEBER, Allgemeine Weltgeschichte, t. VII, 2e partie : Histoire du moyen-âge (Leipzig, Engelmann). — THIERSCH, Luther, Gustav Adolf und Maximilian I von Bayern, biographische Skizzen (Nœrdlingen, Beck). — HENSINGER, Geschichte des Hospitals Sanct Elisabeth in Marburg; nebst Bemerkungen über die Schicksale der Gebeine Elisabeths und über Wunder-Heilungen im Allgemeinen (Marburg, Elwert). — HANSJAKOB, Der Waldshuter Krieg vom Jahre 1468 (Waldshut, Zimmermann). — FUCHS, Die Schlacht bei Nœrdlingen (cf. *Rev. crit.*, 1869, art. 69). — *Jurisprudence.* De jurisdictione edictum. Edicti perpetui quæ reliqua sunt ed. RUDORFF (Leipzig, Hirzel; publication de première importance). — FRANKLIN, Das Reichshofgericht im Mittelalter, t. II (Weimar, Bœhlau). — *Linguistique. Histoire littéraire.* ROHDE, Ueber Lucian's Schrift Λούκιος ἢ Ὄνος (Leipzig, Engelmann; travail d'un auteur nouveau, dont il est fait le plus grand éloge). — KÜHNAST, Ueber Livius als Schullekture (Rastenburg et Marienwerder). — HANUSCH, Die gefælschten bœhmischen Gedichte aus den Jahren 1816-1849 (Prag, Dominicus; nous reviendrons sur cette publication importante et sur l'article de M. Büdinger).

N° 16. 10 avril.

Philosophie. VON HARTMANN, Philosophie des Unbewussten (Berlin, Duncker; œuvre remarquable). — BASTIAN, Das Bestændige in den Menschenrassen (nous parlerons prochainement de ce livre). — *Histoire.* VETTER, Ueber das rœmische Ansiedlungs- und Befestigungswesen (Karlsruhe, Braun). — LIEBENAU, Lebensgeschichte der Kœnigin Agnes von Ungarn (Regensburg, Manz). — *Géographie.* MELGUNOFF, Das südliche Ufer des Kaspischen Meeres (Leipzig, Voss). — *Linguistique. Histoire littéraire.* HUNTER, A comparative Dictionary of the languages of India and High Asia (London, Trübner). — CHERUBINI, Il Critone, dialogo Platonico (Torino, Lœscher; ouvrage de politique plutôt que de science).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Æschylus Tragedies. A new translation, with Essay, etc., by E. H. Plumptre. New edit. 2 vol. pet. in-8° cart. London (Strahan). 15 fr.

Annuaire des deux mondes. Histoire générale des divers états. T. XIV. 1866-1867. In-8°, 847 p. Paris (Revue des deux Mondes). 15 fr.

Association pour l'encouragement des études grecques en France. 2e supplément à l'Annuaire de 1868. In-8°, 24 pages. Paris (lib. Durand et Pedone-Lauriel).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — **1er Mai** — **1869**

Sommaire : 81. Caspari, Introduction chronologique et géographique à la vie de Jésus-Christ. — 82. O' Hanlon, la Vie et les Œuvres de saint Ængus; Meehan, les Monastères franciscains en Irlande. — 83. Klipffel, la Révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'Empire. — 84. Trautmann, Beaux-Arts et Arts industriels depuis le commencement du moyen-âge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

81. — Caspari (Ch. Ed.). **Chronologisch-geographische Einleitung in das Leben Jesu Christi.** Hamburg, 1869, Agentur des rauhen Hauses. In-8°, xvj-263 p. — Prix : 7 fr. 25.

Les publications faites par « la Maison rude, » à Hambourg[1], ont une tendance particulière; elles sont destinées à ce qu'on appelle en Allemagne *la mission à l'intérieur*. Au lieu de prêcher l'Évangile au loin, ces ouvrages doivent défendre l'orthodoxie protestante contre les efforts de la critique moderne. Le livre de M. Caspari porte donc une sorte d'estampille qui indique aussitôt l'esprit dans lequel il est conçu. Après l'avoir lu, nous reconnaissons volontiers qu'au lieu du bavardage onctueux de l'apologiste, qui aurait naturellement échappé à toute critique, nous y avons trouvé l'érudition solide et l'exposition froide et raisonnée d'un savant. M. Caspari, pasteur dans un petit village de l'Alsace (Geudertheim), a profité de la proximité de Strasbourg, et de la libéralité connue de M. E. Reuss, pour utiliser toutes les ressources scientifiques qu'offrent la bibliothèque de la ville et celle du savant professeur de la faculté de théologie protestante. Il n'y a qu'une seule prétention qu'affirme l'auteur, à laquelle nous ne saurions souscrire. M. C. se vante tantôt, tantôt même il s'accuse[2] d'avoir mis aussi à profit les ouvrages de la tradition juive, « trop négligés » par ses devanciers; cependant un examen attentif de son travail démontrera qu'il n'a pas su vaincre les difficultés que présentent ces écrits, que souvent il n'a pas su en tirer les résultats qu'ils auraient pu lui offrir, et que dans un point capital il s'est complétement mépris sur le sens des passages dont il s'est servi. Nous ne le dissimulons pas, cette protestation contre le savoir rabbinique de M. C. est le but principal de notre critique, et en la faisant aussi franche que possible, nous croyons remplir un devoir envers la science. Les erreurs commises dans l'interprétation de textes accessibles aux savants en général sont bientôt rectifiées; une fausse exégèse de passages talmudiques court risque de se propager à travers une longue série d'ouvrages qui reproduiront servilement les méprises d'un devancier qui se prétendait bien renseigné. L'exégèse du N. T. connaît de

1. On appelait ainsi à l'origine un établissement destiné à recueillir et à moraliser des enfants abandonnés et des orphelins, entretenus par la charité des riches bourgeois de la ville.

2. P. vj; xv; 156 et *passim*.

ces erreurs séculaires qui remontent jusqu'à des hommes aussi érudits et aussi célèbres que Lightfoot et Buxtorf. N'avons-nous pas déjà vu un savant très-respectable, dans un article qu'il a consacré à l' « Introduction » que nous avons sous les yeux, signaler aux théologiens ce mérite particulier qu'a l'auteur de posséder une érudition « puisée surtout à des sources généralement moins connues, » le Talmud par exemple, avec lequel il s'est familiarisé depuis longtemps en » vue des secours qu'il peut offrir à l'étude du Nouveau Testament[1] » ?

M. C. se propose dans son livre d'établir l'harmonie entre les trois Evangiles, connus sous le nom des synoptiques, puis entre ceux-ci et le quatrième Évangile, celui de saint Jean. Seulement, comme l'indique le titre qu'il a choisi, il se borne aux difficultés qui proviennent du temps assigné à l'histoire évangélique, et des lieux où les événements racontés dans le N. T. se sont passés. En cherchant les rares points de repère par lesquels l'histoire du Christ touche à l'histoire profane, M. Caspari trouve premièrement, qu'à cause de *Matthieu*, II, 1 et 20, il importait de fixer l'année de la mort d'Hérode; deuxièmement, que le verset *Luc*, II, 1, devait l'engager à approfondir la question du recensement ordonné par Auguste; 3° que, d'après *Luc*, III, 1, la 15e année de Tibère, et d'après *Jean*, II, 20, la 46e année du temple d'Hérode, pouvaient concurremment servir à déterminer l'époque où Jésus a commencé son activité publique; enfin 4° que le second voyage de Paul à Jérusalem (*Galat.* I, 16 — II, 1) pouvait contribuer facilement à éclairer l'obscurité qui règne encore sur l'année du crucifiement. Les recherches relatives à ces quatre points, précédées d'une exposition du calendrier juif de cette époque, forment la première partie de l'ouvrage (p. 1-48). L'auteur démontre, contre M. Seyffarth, que les Juifs avaient alors déjà une année de douze mois lunaires, auxquels on en ajoutait un treizième lorsqu'après deux ou trois ans le total des différences entre les 354 jours, somme des douze révolutions lunaires, et les 365 jours d'une année solaire formait un mois lunaire. Les preuves fournies par M. Caspari sont tirées des auteurs grecs, dont les témoignages ne laisseront pas subsister le moindre doute dans l'esprit de ceux que l'étude de la littérature rabbinique n'aura pas su convaincre. Mais une partie de l'histoire des Juifs et de leurs rivalités avec les Samaritains[2], toutes les dispositions mentionnées dans le traité de *Rosch-haschana* (et non *haschanna*, comme écrit continuellement l'auteur) reposent sur l'existence d'un calendrier lunaire. La Mischna, bien que rédigée au IIe siècle seulement, ne fait à cette occasion que reproduire les procédés suivis à une époque bien plus ancienne, et le Talmud nous a même conservé un écrit de l'ancien R. Gamliel, contemporain de Jésus, dans lequel ce rabbin, assis sur la montagne du temple, proclama la nécessité d'un mois intercalaire[3]. On est tout aussi étonné que l'auteur ait cru nécessaire de prouver longuement que les Juifs commençaient leur journée au coucher du soleil, ou, comme disent les docteurs : « que le jour *suit* la nuit. »

1. M. E. Reuss, dans la *Revue de théologie*, 1868, p. 374.
2. Mischna de *Rosch-haschana*, II, 2.
3. Talmud de Jérusalem, traité *Sanhedrin*, I, 2. Le passage est cité dans mon *Essai sur l'hist. et la géographie de la Palestine*, I, p. 242.

Mais à force de vouloir chercher du nouveau on a tant et si bien embrouillé certaines parties de l'archéologie juive que les faits les plus simples et les plus clairs ont fini par se compliquer et s'obscurcir.

Dans ces premières pages du livre de M. C., nous sommes déjà frappé par une orthographe vicieuse dans les passages rabbiniques cités, p. e. *umahtzi* avec *yod* (p. 4, et répétée p. 166); par la traduction de *'éreb schabbat*, par « le jour » de sabbat, » au lieu de « la veille de sabbat » (p. 4 et 166); par la citation d'un traité *Menahot* du Talmud de Jérusalem (p. 3), tandis que nous ne possédons aucune partie de ce Talmud pour la cinquième section à laquelle ce traité appartient; par le nom faux de *Jarchi*, pour le célèbre commentateur Raschi, ou R. Salomo ben Isaac de Troyes; par l'ignorance du nom *'aroubta* (παρασκευή) pour le sixième jour de la semaine, etc., etc.

Dans les paragraphes qu'il a consacrés à l'histoire d'Hérode, l'auteur nous paraît avoir parfaitement expliqué le fameux passage de Josèphe, A. J. XIV, 4, 3, où la prise de Jérusalem par Pompée est fixée περὶ τὸν τρίτον μῆνα τῇ τῆς νηστείας ἡμέρᾳ. On avait traduit jusqu'ici : « le troisième mois (de l'année, c'est-à-dire, en » Siwan), au jour de jeûne, » et l'on était fort embarrassé de trouver un jour d'abstinence à cette époque de l'année juive. En comparant *B. Jud.* I, 7, 4, où le même événement est raconté comme ayant eu lieu τρίτῳ μηνὶ τῆς πολιορκίας, l'auteur a compris avec raison que Josèphe, dans les *Antiquités*, a entendu de même parler du troisième mois *du siége*, et que, par conséquent, le jour du jeûne, dont il est question ultérieurement, était le *Kippour* ou le grand pardon qui tombe toujours au 10e jour du 7e mois de l'année juive. Partant de là, M. C. explique encore de la même façon le passage A. J. XIV, 16, 4, d'après lequel la conquête de la ville sainte par Hérode, assisté des légions romaines sous les ordres de Sosie, eut lieu τῷ τρίτῳ μηνὶ τῇ ἑορτῇ τῆς νηστείας; il montre, en effet, comment trois mois pouvaient s'être écoulés depuis le retour d'Hérode devant Jérusalem après son mariage avec l'infortunée Mariamne jusqu'à sa victoire définitive. Nous ajoutons que les Juifs aimaient beaucoup à reporter les malheureux événements de leur histoire au même jour néfaste, et de même que la destruction des deux temples a été, malgré la différence incontestable de quelques jours, inscrite par les chroniques du temps au neuf *ab*[1], de même aussi Josèphe pouvait faire précéder les deux conquêtes de Jérusalem, la première par Pompée et la seconde par Hérode, de deux siéges de trois mois, finissant l'un et l'autre au jour du grand pardon[2], quand même il aurait fallu, pour arriver à cette coïncidence, forcer quelque peu la vérité historique. — L'heureuse trouvaille que M. C. prétend avoir faite quant au mois où est mort Hérode, « et qui avait été négligée par

1. Voyez entre autre mischna *Ta'anit*, IV, 6.

2. Le jour de la conquête paraît cependant exact. Depuis que les Juifs, insurgés contre Antiochus Epiphane, s'étaient fait égorger, pour ne pas se défendre à un sabbat (I, Maccab. II, 38), on était devenu plus facile pour ce jour. Mais on ne se départait certes pas de l'ancienne sévérité pour le jour du *Kippour*, la fête la plus sainte du judaïsme et qui n'arrivait qu'une fois par an. Les Romains étaient gens à profiter d'une circonstance aussi favorable à leurs desseins.

» tous les chronologistes » (p. 29), était faite depuis longtemps par M. Grætz[1]. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer à cette occasion que notre auteur paraît avoir un parti pris quant aux autorités qu'il aime à citer ou à passer sous silence. Ni M. Grætz, ni M. Geiger, malgré leur grande notoriété, ne sont en faveur chez M. Caspari; cependant nous ne pouvons pas croire qu'occupé sérieusement de son sujet, il n'ait consulté ni l'un ni l'autre[2].

M. C. ne dit rien de nouveau pour résoudre les difficultés concernant le recensement opéré par Quirinus. Nous pensons aussi que les trois années que l'auteur assigne à la prédication du Christ sont tout à fait insuffisantes. Mais passons aux autres parties de ce livre. La deuxième partie traite de l'enfance et de la jeunesse de Jésus (p. 48-64); la troisième donne une description du lac de Genezaret et de ses environs (p. 66-90); la quatrième s'occupe de la première année de l'activité de Jésus (p. 92-114); la cinquième est consacrée à la deuxième année de cette même activité (p. 115-148), et la sixième à l'histoire de Jésus pendant la troisième année de sa prédication, la dernière de sa vie (p. 150-212). Toutes les localités nommées dans les Évangiles sont relevées et traitées avec soin; nous suivrons l'auteur sur ce terrain.

Tout au début de la deuxième partie (p. 48), il est question du lieu de naissance de Jean-Baptiste, pour lequel est cité *Luc*, I, 39 : ἐπορεύθη εἰς τὴν ὀρεινὴν μετὰ σπουδῆς εἰς πόλιν Ἰούδα. M. C. a raison de penser à l'*Orine* de Pline, H. N. V, 14. En comparant la liste des toparchies, donnée par le polygraphe romain, avec celle qu'on trouve chez Josèphe, *Bel. Jud.* III, 3, 5, on s'aperçoit que l'*Orine* du premier répond à la fois à Ἐγγαδδαί et à Ἱεροσόλυμα de l'historien juif. Les deux toparchies avaient donc été réunies sous le nom d'*Orine* (en hébreu : *har Yehouda*), et Pline ajoute expressément au nom d'*Orine : in qua fuere Hierosolyma*. Mais notre auteur ne veut pas que « la ville de Juda, » dont il est parlé par Luc, soit Jérusalem, parce qu'il ne connaît que le passage du second livre des Chroniques (xxv, 28), où la ville sainte a été ainsi nommée (*'îr Yehouda*). Cependant, nous trouvons encore dans le *Midrasch sur les Lamentations* (63 a), *Yehoud-medinta*[3], traduction chaldéenne de *'îr Yehouda*, pour désigner Jérusalem. — L'identification de Nazareth avec la ville de *Çarid*, mentionnée *Josué*, XIX, 10, 20 (p. 51 et suiv.), ne repose absolument sur aucune ressemblance entre ces deux noms; la différence entre le *sîn* et le *tsadé* et celle entre le *dalet* et le *taw* sont importantes. Nous renvoyons l'auteur à l'article de M. Neubauer, dans

1. *Geschichte der Juden*, 2e édition (1863), III, p. 426. — Voyez aussi mon *Essai*, I, p. 165.

2. Nous sommes plus étonné de voir M. Caspari s'approprier l'explication de Συχαρ (p. 106), qui se trouve déjà dans les *Talmudische Studien* (1855-1856) de M. Delitzsch. Voy. M. Ewald, *Jahrbücher d. biblischen Wissenschaft*, VIII (1857), p. 255.

3. Ce composé est donné comme sujet du verset : *Elle pleure pendant la nuit* (I, 2), et se rapporte donc sans doute à Jérusalem. Nous pensons que, *Ezra*, V, 8, le contexte exige d'expliquer de même *Yehoud-medinta* par Jérusalem, et non pas par « la province de Juda », comme l'interprètent tous les exégètes. Le rapport fait par le pacha de la Palestine à Darius dit évidemment : « Que le roi sache que nous nous sommes rendu à *Jéru-* » *salem* dans le temple du grand Dieu, » etc. Du reste, l'inversion dans ce composé, comme dans *Madaï-medinta* (*ibid.*, VI, 2), n'est pas sémitique.

la *Géographie du Talmud*, p. 189, dont la supposition est beaucoup plus probable. Le passage du Talmud, que M. Neubauer a oublié de citer, se trouve T. de Jérusalem, *Megilla*, I, 1 (fol. 70 a). — L'orthographe de *Zipporim*, avec *mim* (p. 55) pour la ville de Sepphoris, est inconnue; il faut *Zipporî*, ou *Zipporin*. Pour l'*arché hayeschâna* de Sepphoris, nous croyons avoir démontré ailleurs[1] que c'était un château fort de la ville, occupé après la conquête romaine par une forte garnison, et destiné à tenir la Galilée en respect.

Des erreurs nombreuses déparent la troisième partie, qui est relative au lac de Tibériade. Quel est, p. e., le sens de la phrase suivante (p. 68) : « Dans un » passage talmudique il est fait mention de deux Gennesaroth ou Abtinoth, qui » s'appelaient Bethjerach, ou plutôt Bêth-Therach et Zennabri, et qui sont » identiques avec Tariché et Sennabris? » La synonymie des deux noms géographiques n'est pas douteuse; mais que peuvent signifier « les deux Gennesaroth » ou Abtinoth? » Le passage dont veut parler M. Caspari se lit dans le Talmud de Jérusalem, *Megilla*, I, 1 (fol. 70 a); il renferme plusieurs synonymes des noms de ville, qui se trouvent dans le livre de Josué, avec les noms usités après la destruction du temple, et à cette occasion *Kinnêrêt* (*Josué*, XIX, 27) est identifié avec Gennezar. Un docteur, qui se rappelle le verset 3 du chapitre XII de Josué, où se trouve *Kinnerôt* au pluriel, soulève alors la question : « Y avait-il » donc pour le moins deux Gennesar, ou bien entend-t-on par *Kinnerôt* seulement » deux villes autonomes[2], (bien que très-rapprochées l'une de l'autre), telles » que Tarichée et Sennabris? » Ailleurs (*Bereschit-rabba*, XCVIII, fol. 111 d), les rabbins voient dans *Kinnêret*, les uns Tarichée et les autres Tarichée et Sennabris, tandis qu'un R. Levi qui était originaire de cette dernière ville, applique ce nom au territoire de Bêt-sean (*Bisan*); R. Barachia veut même que *Kinnéret* désigne toute la côte du lac de Tibériade. — Pour la détermination des anciennes frontières de la tribu de Nephtali (p. 72 et suiv.), M. Caspari aurait pu profiter de b. *Baba-kamma*, 81 b, où il est dit : « Le lac de Tibériade était situé dans le » lot de Nephtali, et qui plus est, cette tribu a encore pris de la terre *plein* » *un filet*[3] au sud de ce lac. » Un R. José, docteur célèbre de la Galilée, déclare aussi, *Baba-bathra*, V, 1, que la tribu de Nephtali possédait plein un filet au sud du lac. — C'est immédiatement avant ces derniers mots que le Talmud mentionne la permission qu'on accordait aux bergers de conduire leurs troupeaux dans les forêts (*horaschin*), quand même c'étaient des gens de Juda qui voulaient mener paître leur bétail dans des forêts appartenant à Nephtali. M. Caspari (p. 76), en faisant de *horaschin* le nom propre *Chorazin* (Matth. XI, 21), traduit : Les troupeaux de Juda peuvent être conduits jusqu'à Chorazin dans Nephtali! Nous nous trompons cependant, ce n'est pas M. Caspari qui traduit ainsi; la

---

1. *Journal asiatique*, 1867, II, p. 189.

2. Le mot *abtônit*, pl. *abtôniôt*, vient probablement du grec ὕπατος « consul, » ou « chef. » Le Talmud connaît *abtionos derômaï*, pour désigner « un général romain; » voy. *'Arouch*, s. v. Peut-être aussi est-ce une formation sémitique du mot αὐτός et *abtôniôt* aurait le sens : « qui sont presque les mêmes. »

3. Terme emprunté aux pêcheurs, si nombreux dans cette contrée.

faute remonte jusqu'à Lightfoot, *Op.* I, p. 160[1]. Avions-nous raison de parler des erreurs séculaires?

Les lecteurs de la *Revue* sauront maintenant déjà ce qu'il faut penser des études rabbiniques de M. Caspari. Cependant, il faut que nous arrêtions encore leur attention sur deux points, savoir sur ce que l'auteur dit au sujet de Bethphage, et ensuite sur la manière dont il explique le dernier repas de Jésus avec ses disciples.

« Bethphage, dit M. Caspari, n'est pas un village, mais tout un quartier, savoir » le mont des Oliviers depuis le mur oriental de Jérusalem jusqu'à Béthanie » (p. 162). Les millions de pélerins qui venaient célébrer la pâque à Jérusalem, s'établirent sur ce terrain qui fut considéré comme consacré et comme une sorte de supplément de la ville sainte. « C'est dans ce sens qu'il faut entendre les mots si » souvent répétés par les rabbins : Bethphage est hors du mur. » Autant de mots, autant d'erreurs! D'abord le mur oriental de Jérusalem est une invention de M. C.; ce mur n'a jamais existé. Aucun des trois murs dont parle Josèphe n'avait cette direction, la ville se trouvant suffisamment défendue à l'est par la vallée profonde de Kidron[2]. Puis, *Matthieu*, XXI, 1, et Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, appellent tous les deux Bethphage un bourg (κώμη). Enfin, « les mots si souvent répétés: Bethphage est hors du mur, » je ne les ai trouvés nulle part. On parle bien dans le Talmud de ce qui est situé « hors des murs de Bethphage » ou « en dedans de ce mur, » ce qui prouve, au contraire, qu'il y avait une muraille derrière ce bourg. En effet, pour certains actes des prêtres qui devaient s'accomplir dans l'intérieur des murs de Jérusalem, comme il n'y avait aucun mur du côté oriental de la ville, on pouvait se demander s'ils étaient valables, quand ils étaient accomplis jusqu'à Bethphage, bourg habité par beaucoup de *côhanim*, et derrière lequel on rencontrait enfin un mur, qui dans cette direction pouvait passer pour la limite légale. Dans ce sens, le Talmud (*Sota*, 45 a) soulève la question, si un membre du Sanhédrin, rencontré en révolte contre les décisions de ce conseil à Bethphage, doit être traité avec la même sévérité qu'à Jérusalem. M. Caspari (p. 163) n'a rien compris à ce passage, puisqu'il dit: « On voit (*Sota*, 45 a) que le Sanhédrin » de Bethphage avait condamné à mort les anciens, ou membres du conseil » suprême, qui s'étaient opposés aux décisions de la majorité. » En fait, il n'est question dans ce passage d'aucune condamnation, ni d'aucun fait réel.

Le récit de la passion, avec toutes les circonstances rapportées par les Évangiles, présente des difficultés qu'à notre avis on ne parviendra jamais à résoudre. Cependant les âmes naïves et croyantes n'ont jamais été troublées par ces difficultés, parce que leur foi n'éprouve aucun besoin de comprendre ce qui échappe à la faible intelligence de l'homme. Avec elles la critique perd tous ses droits. Mais la critique les maintient, au contraire, en face de tous ceux qui prétendent expliquer, interpréter, harmoniser, répandre de la lumière sur des textes obscurs,

---

1. Voy. M. Neubauer, *Géographie du Talmud*, 1868, p. 220.
2. Aussi n'est-ce pas de ce côté que Titus a attaqué la ville, mais au nord, où elle était accessible. Voir la carte du siége de Jérusalem dans M. de Saulcy, *Les derniers jours de Jérusalem*, 1866, p. 222.

établir un accord parfait au milieu des contradictions. En laissant de côté toutes les différences de détail que présentent les quatre rapports du N. T., la question principale peut être formulée ainsi : Le crucifiement doit avoir eu lieu, non pas dans la journée du 15 Nissan, qui était jour de fête, mais le 14, jour de la préparation; le dernier repas de Jésus avec ses disciples a donc eu lieu la veille du 14, en d'autres termes, dans la nuit entre le 13 et le 14; mais alors le soir était un soir ordinaire, et d'où viennent la solennité du festin, les cérémonies de fête qui le remplissent, d'où vient surtout qu'on semble se réunir « pour manger le » πάσχα ? » Voici la réponse de M. Caspari. M. C. soutient d'abord que « man- » ger la Pâque, » signifie aussi « se réunir pour manger solennellement des » azymes et accomplir les cérémonies de la fête, sans qu'il y ait un agneau » pascal. » Il se trompe profondément. Ni dans le Xe chapitre du traité de *Pesahim* (p. 174), ni dans aucun autre passage biblique ou rabbinique, il ne trouvera les mots *achilat happesah* (φαγεῖν τὸ πάσχα) dans un autre sens que celui de « manger l'agneau pascal. » Et si un tel abus d'une expression parfaitement déterminée avait pu jamais passer dans le langage, cela n'aurait, en tout cas, été possible qu'après la destruction du temple, lorsque le sacrifice de l'agneau avait cessé, mais non pas du temps de Jésus.

L'auteur continue : L'agneau pascal ne pouvait être sacrifié que dans l'après-midi du 14, ni être mangé que le soir de cette journée; il n'en était pas de même des pains azymes, pour eux l'anticipation d'un jour n'a rien d'irrégulier, et comme on commençait dès la veille du 14 à faire disparaître tout pain levé des habitations juives, on pouvait, on devait même alors déjà remplacer ce pain par celui de Pâques; ce premier repas avec des *matzôt*, pendant la soirée qui suivait le 13 du mois, était naturellement entouré de grandes solennités, et M. C. lui prête finalement tous les usages que la tradition juive réserve à la première soirée de la fête, qui suit le 14. — On est presque honteux d'entrer en lice et de discuter sérieusement un tel tissu de bévues; mais nous devons de nouveau nous rappeler que toutes les erreurs ont chance de s'accréditer sur ce champ de l'archéologie juive, et que le savant que nous avons déjà cité plus haut n'a pas hésité à « recommander notamment l'examen de l'inextricable question du repas » pascal, à l'égard duquel les connaissances rabbiniques de l'auteur se montrent » avec avantage[1] ! » Non, dix fois non, on commencait si peu à manger des pains azymes le 13 au soir, que le 14 même il était défendu de s'en nourrir avant la nuit[2]; le roi Agrippa, qui réclamait une sorte de prérogative à cet égard, n'obtint qu'un refus[3]; par une comparaison un peu orientale, celui qui se permet de goûter des *matzôt* dans la journée du 14 avant le coucher du soleil, est considéré « comme un fiancé impatient qui réclamerait d'avance ses droits de mari dans la maison de ses beaux-parents »[4]. La Mischna nous dit bien que le 13 au soir, ou la veille du 14, on commence à chercher le pain levé dans tous les

1. *Revue de théologie*, l. c. p. 377.
2. Mischna, *Pesahim*, X, 1.
3. Le passage est cité dans mon *Essai*, p. 254.
4. *Kebô'el arousa bebêt hamav*.

recoins de la maison, mais seulement afin de pouvoir le faire disparaître dans la matinée du 14, pendant laquelle il était parfaitement permis de manger le pain ordinaire, jusqu'à 10 heures d'après les uns, et selon les autres jusqu'à 11 heures même [1]. Cette célébration d'une fête dans la nuit entre le 13 et le 14 Nissan est donc non-seulement controuvée, mais en flagrante contradiction avec les usages juifs de tous les temps, et nous défions M. Caspari de nous en montrer la moindre trace dans la tradition rabbinique.

A la fin du volume se trouve un appendice sur la topographie de Jérusalem et quatre cartes et plans, fort utiles pour l'étude des matières traitées dans ce volume. L'exécution typographique est excellente.

Joseph DERENBOURG.

---

82. — **The life and works of saint Ængussius Hagiographus,** or saint Ængus the Culdee, bishop and abbot at Clonenagh and Dysartenos, Queen's County, by the Rev. John O'HANLON. In-8°, vj-39 p. Dublin, J. F. Fowler, 1868. — Prix : 1 fr. 25.

The Rise and Fall of the Irish Franciscan Monasteries, and Memoirs of the Irish Hierarchy in the seventeenth century, by the Rev. C. P. MEEHAN, M. R. I. A. In-18, xij-252 p. Dublin and London, James Duffy, 1869. — Prix : 1 fr. 25.

Ces deux œuvres ayant également pour but de répandre et de populariser dans le public irlandais la connaissance de l'histoire ecclésiastique d'Irlande, nous croyons pouvoir les réunir dans une commune notice.

M. O' Hanlon avait originairement publié dans l'*Irish ecclesiastical Record* cette biographie de saint Ængus; après quelques retouches il la présente aujourd'hui sous forme de brochure. Il a dans ce travail mis à profit les meilleures sources et il en montre une parfaite connaissance dans des notes nombreuses et instructives. Si saint Ængus n'avait eu d'autre mérite que sa sainteté, l'histoire de sa vie ne nous intéresserait guère. Il nous importe peu de savoir, par exemple, que tous les jours saint Ængus récitait le psautier le cou attaché à un piquet et le corps à moitié plongé dans un baquet d'eau froide, pratique que M. O' H. lui-même ne peut s'empêcher de trouver « extraordinaire ». Mais saint Ængus, qui florissait à la fin du VIIIe siècle, occupe une place distinguée dans l'histoire de la littérature irlandaise. Il nous a laissé une *Festologie,* poème de 590 quatrains, où il célèbre les saints honorés alors dans l'église d'Irlande [2], et un psautier en vers. Ces deux poèmes sont en irlandais. Le latin n'était nullement inconnu aux clercs irlandais, et saint Ængus lui-même avait, paraît-il, composé en latin un traité perdu *De Sanctis Hiberniæ;* mais dans ce pays, où les Romains n'avaient pas pénétré, la langue nationale conserva toujours la prépondérance sur la langue des clercs. — P. 3, n. 2, M. O' H. a par erreur imprimé *Gilta* pour *Gilla*.

---

1. Mischna, *Pesahim,* I, 4.
2. C'est un des plus anciens monuments de la langue irlandaise. M. Wh. Stokes en promet depuis longtemps une édition.

Ces travaux littéraires menés de front avec les pratiques d'une vie pieuse, nous les retrouvons neuf siècles plus tard chez les Franciscains irlandais. Ce sont quatre moines franciscains du monastère de Donegal qui entreprennent cette grande compilation connue sous le nom d'*Annales des quatre Maîtres*. O' Molloy, Colgan, Fleming étaient également des franciscains [1]. Nous nous attendions à trouver des détails sur l'activité littéraire de tous ces couvents dans le livre de M. Meehan; mais il ne nous en donne que l'histoire extérieure. M. M. nous annonce dans sa préface qu'il ne fait guère autre chose que donner une version libre d'une histoire des franciscains irlandais écrite en latin et laissée en manuscrit par le Père Mooney. M. M. a voulu de temps à autre donner à son récit une forme dramatique; nous croyons que l'histoire perd à prendre l'apparence du roman. Les franciscains occupent la première partie de ce volume; la seconde est consacrée à quelques évêques irlandais du XVIIe siècle. M. M. mentionne dans sa préface certaines collections de documents inédits auxquelles il a puisé. Mais pourquoi ne pas y référer d'une façon plus précise? Pourquoi cette absence complète de notes? Pour nous il n'y a d'œuvre historique que lorsque chaque affirmation est suivie de sa preuve. M. M. cite plusieurs épitaphes en vers, mais pas toujours correctement. Il donne par exemple ce distique (p. 106):

Pro rege non renuit vitam profundere Pastor;
Quam bene pastorem mors ista decet bonum!

L'auteur de cette épitaphe, Edmond O' Meara, peut avoir par erreur écrit *rĕgĕ*, bien que ce mot soit un trochée : mais son pentamètre a dû être

Quam bene pastorem mors decet ista bonum!

P. 174, dans une autre épitaphe, M. M. donne un autre pentamètre impossible :

Extra talis erat. Luberet penetrare sed intus,
Occurret seraphim *cor in igne micans*.

Faut-il lire *cordis?* nous n'en savons rien; mais M. M. aurait pu facilement s'assurer de la véritable leçon de ces vers. Son petit livre, du reste, se présente avec un mérite littéraire très-marqué, et ne peut manquer d'augmenter en Irlande le goût de l'histoire nationale.

H. GAIDOZ.

---

83. — **Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale** dans les cités épiscopales romanes de l'Empire germanique, par H. KLIPFFEL. Strasbourg, imp. de Jean-Henri-Édouard Heitz, 1868. In-8°, 155 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. H. Klipffel poursuit le cours de ses études sur l'histoire communale : après les *Paraiges messins* dont il a fait le sujet de sa thèse de doctorat, après son grand travail sur Metz dont la *Revue critique* a rendu compte l'année der-

---

1. Mentionnons à ce propos deux excellents articles du Père V. de Buck intitulés : *l'archéologie irlandaise chez les Franciscains de Louvain* dans les deux derniers numéros (mars et avril 1869) des *Etudes religieuses, historiques et littéraires, par des Pères de la Compagnie de Jésus*.

nière (art. 206), il vient de publier une dissertation de moindre étendue où il reprend sa démonstration « qu'abstraction faite de quelques souvenirs romains, » le mouvement communal a une origine purement germanique, » et que dans cette révolution l'affranchissement fut non pas l'œuvre des classes inférieures, comme on le croit généralement en France, mais l'effet des résistances des anciennes familles patriciennes. Pour établir cette double thèse, l'auteur concentre ses recherches sur six villes romanes de l'empire germanique, en se bornant à analyser et à comparer des documents déjà connus.

Ce travail n'a donc pas tout le mérite des écrits antérieurs de M. Kl., fruits de consciencieuses explorations dans les archives de Metz. Pour les villes de Cambrai, de Toul, de Verdun, de Besançon, de Genève, de Lausanne dont il s'occupe aujourd'hui, cet avantage lui échappe. Compense-t-il du moins l'absence de tout apport nouveau par la rigueur de la méthode ou par la pénétration de la critique? C'est ce que je vais examiner.

Du moment que l'auteur voulait rechercher la part qui revient dans l'émancipation communale, tant à l'élément germanique qu'à l'élément romain, il aurait fallu dégager l'un et l'autre de ces coefficients, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'histoire des villes où *a priori* on pouvait juger que l'un ou l'autre devait l'emporter : telles sont par exemple Trèves, Strasbourg et Bâle, où l'on peut supposer à l'avance la prédominance de l'élément allemand, tandis qu'il aurait été facile de retrouver, dans le royaume d'Arles ou en Italie, l'empreinte des institutions romaines dans des villes également soumises aux empereurs d'Allemagne. Une fois muni de ces instruments d'investigation, un chimiste dirait de ces réactifs, M. Kl. aurait pu les appliquer à l'histoire des villes intermédiaires où le germanisme et le romanisme ont dû nécessairement se mêler et s'amalgamer, et montrer ainsi, d'une manière vraiment scientifique, lequel de ces deux ferments a réellement soulevé les communes.

En y regardant de près, l'apport des Germains dans la reconstitution de la société se réduit à trois principes fondamentaux : 1° le jugement par les pairs, en vertu duquel nulle mesure commune de justice, de police, de fiscalité, aucune décision en matière de fiefs ou de tenures n'étaient valables sans l'aveu des justiciables ou des contribuables, des vassaux ou des tenanciers; 2° le *mundiburdium* qui plaçait chaque groupe sous le patronage d'un grand, obligé de faire rendre à chacun, sans la rendre lui-même, la justice à laquelle il avait droit, et qui au dehors rendait solidaires les uns des autres tous les membres du groupe; 3° le serment réciproque du suzerain et du vassal, de l'officier municipal et du bourgeois, du souverain et du sujet, qui donnait au contrat social son caractère éminemment synallagmatique.

M. Kl. a-t-il su dégager des nombreuses pièces qu'il a vues et que souvent il cite *in extenso*, non sans de déplorables fautes d'impression[1], cette triple loi dont

1. P. 51, note : *potestatibuis* pour *potestatibus;* ibid. *nihil habent comes* au lieu de *habet;* p. 56, note : *de memo sua* au lieu de *manu;* p. 70, note : *frequens ibi transibus,* lisez *transitus;* p. 113, note : *super hoc nomine expectato* au lieu de *nonune,* etc., etc.

la première surtout se fait jour à chaque ligne ? En aucune façon. Quand il s'agit de remonter aux causes premières, à « l'esprit des institutions germaniques qui » inspira aux populations urbaines et rurales leurs tentatives pour améliorer » leurs conditions, » (p. 59), il trouve qu'en dernière analyse « c'est à l'instru- » ment si essentiellement germanique de l'esprit d'association que revient par- » tout l'honneur du triomphe » (p. 73) : c'est juste, mais il faudrait un peu plus de précision quand on veut rectifier les « opinions qui continuent à avoir » cours en France » (avant-propos).

Même vague quand il s'agit de l'influence des institutions antérieures. L'auteur se borne à dire que « de l'époque romaine il ne resta que des traditions et des » souvenirs » (p. 152). On ne saurait trop le répéter : dans nos provinces de l'Est, il y a toute apparence que la part de la civilisation romaine fut plus grande qu'on ne l'admet généralement, attendu que les Barbares s'y établirent plutôt en colons et en auxiliaires qu'en conquérants. L'empire les admit dans ses cadres à la place des légionnaires qui faisaient défaut. Quand il s'effondra, les chefs de bande francs, alémans ou burgondes s'arrangèrent avec les dignitaires romains, avec les sénateurs gaulois, comme s'exprime le chroniqueur Marius, pour le partage et la défense du sol. Le *pagus*, qui selon M. Kl. procède du *gau* ou canton germanique (p. 13), est dans la Gaule une subdivision territoriale romaine, et même, selon M. Ch. Giraud [1], une unité administrative, une véritable cité rurale à l'instar de la cité urbaine. Dès les derniers temps de l'empire romain, l'évêque avait été investi d'attributions civiles dont M. Kl. ne dit pas un mot : il s'était substitué au *defensor civitatis*, et il aurait été bon de montrer en quoi cette fonction différait de celle du comte mérovingien, et ce qu'elle avait de commun avec elle. C'est probablement parce que sous la première race les évêques étaient déjà *defensores*, que les souverains les investirent du comté, c'est-à-dire du pouvoir judiciaire et de l'hériban, sauf à en confier l'exercice à l'avoué qui, quoique relevant de l'évêque, tenait, suivant la remarque du Dr Gaupp [2], le droit de glaive de l'empereur seul.

Il est vrai qu'indépendamment de ses fonctions civiles et politiques, l'évêque était généralement un grand seigneur terrien, et à côté des hommes libres sur lesquels les Mérovingiens et les Carlovingiens lui avaient conféré les droits du fisc, il y avait les vassaux qui défendaient ses possessions, les serfs ou tenanciers qui les cultivaient.

En agrandissant leurs attributions, les évêques ont eu à poursuivre : 1° la réunion des fonctions de l'avoué à leur dignité personnelle ; 2° l'assimilation des hommes libres à leurs vassaux nobles ou roturiers. Dans les provinces soumises à l'empire, le premier but fut facilement atteint, grâce à la connivence des empereurs, ou à l'immixtion des pontifes romains ; il n'en fut pas de même du second, et très-généralement dans les villes épiscopales ce furent les hommes

1. *Histoire du droit français au moyen-âge*, I, 136-38.
2. *Deutsche Stadtrechte des Mittelalters*, introduction.

libres, les francs bourgeois, qui parvinrent à rallier autour d'eux les feudataires et les serfs de l'évêque et à les initier à la liberté.

Telle est la double marche suivie d'une part par les évêques pour assurer leur pouvoir temporel, de l'autre par les populations pour s'affranchir de ce pouvoir. On peut observer cette loi dans le développement de chacune des villes dont M. Kl. esquisse l'histoire, et il aurait été bon de l'établir avec plus de netteté.

Après ces observations générales, il y aurait lieu de relever plus d'une méprise de détail.

Dans l'article que la *Revue critique* a consacré au livre de M. Kl. sur Metz, M. Rod. Reuss dénonçait déjà comme dangereuse l'opinion de l'auteur qui prétend que la fausseté reconnue d'un diplôme n'infirme pas la valeur des faits énoncés. Dans ce nouvel opuscule M. Kl. avance (p. 26) une hérésie non moins énorme, quand après avoir supposé un document pour les besoins de sa cause, il ajoute « que la perte d'un titre ne saurait être invoquée comme un argument » décisif contre son existence. » Où irions-nous, grands dieux! si la critique pouvait jamais adopter cette règle ou d'autres semblables?

P. 27. L'auteur dit de l'évêque de Genève qu'il avait seul droit « sur les lois » des maisons : » c'est ainsi qu'il interprète les expressions du texte, *mutationes domorum*. Il s'agit du *laudemium* ou *ehrschatz* que les tenanciers payaient à la mort du propriétaire du fond, *si dominus mortuus fuerit*, c'est-à-dire l'évêque même[1].

Il donne à tous les primiciers des églises cathédrales le nom de princier, qui, d'après Trévoux, n'appartient qu'à celui de Metz.

L'auteur a toujours soin de déterminer la livre-monnaie dont il est question dans les textes : pourquoi ne pas indiquer p. 70 la monnaie de Besançon par son nom de livre estevenante (*libra sancti Stephani*)? — P. 83. Il traduit *archa* par archives : c'est le sens le moins fréquent. Il s'agit ici de la caisse ou de la prison communale, comme dans le diplôme de Rodolphe de Habsbourg reproduit p. 121 : à ce propos je me permets de demander à M. Kl. s'il croit traduire *archa communis* par la simple transcription d'*arche commune* (p. 122)?

Je borne là mes remarques. M. Kl. est homme à prendre sa revanche. Il serait à désirer qu'il pût sortir de ce cercle où il se renferme depuis ses thèses pour le doctorat. S'il en croit mon conseil, il renouvellera son bagage. N'a-t-il pas été question à Haguenau de lui confier l'achèvement et la publication d'un travail important, entrepris il y a près de trente ans, sous les auspices de cette ville, par feu M. L. Hugot, le Codex diplomatique des dix villes impériales d'Alsace? Les études antérieures de M. Kl., auxquelles je me plais à rendre hommage, les connaissances spéciales, les idées générales qu'il leur doit, le désignent pour cette nouvelle tâche, qui offrirait une large pâture à son goût pour l'histoire communale.

X. MOSSMANN.

---

1. Il est possible que *lois* soit une faute d'impression pour *lods;* mais *lods* n'a pas le sens de *laudemium*, qui est un droit de joyeux avénement. Il est curieux que nous n'ayons pas en français d'expression pour rendre ce mot. En Alsace les jurisconsultes disent *le laudème*.

84. — **Kunst und Kunstgewerbe** vom frühesten Mittelalter bis Ende des 18ten Jahrhunderts, ein Hand- und Nachschlagbuch, von Franz TRAUTMANN. Nœrdlingen, Beck, 1869. In-8°, xiv-420 p. — Prix : 9 fr. 35 c.

M. Trautmann a été fort bien inspiré le jour où il a eu l'idée de ce répertoire méthodique des arts et des artistes[1], et en mettant son idée à exécution il a rendu un service signalé à tous ceux qui s'occupent d'art. Réunir, comme il l'a fait, en un seul volume, avec des développements suffisants et dans l'ordre le plus commode, la description technique et l'histoire de tous les arts, la liste des artistes principaux et des monuments les plus remarquables, la bibliographie des livres consacrés à chacune de ces matières, bref tout ce qui constitue le noyau de cette science, c'est répondre à un besoin urgent de l'enseignement, c'est bien mériter du même coup de ces trois catégories de lecteurs entre lesquels, de nos jours, l'abîme se creuse de plus en plus : les artistes, le public et les savants.

Dans des proportions et pour des raisons différentes ces trois classes réclamaient également un ouvrage tel que le manuel de M. T. L'artiste était le plus pressé. On sait quel développement grandiose a pris en Allemagne l'enseignement des arts industriels. Public et producteurs se passionnent également pour la réforme du goût. L'Autriche offre aux travailleurs les collections splendides du *Musée autrichien* de Vienne, la Prusse les cours pratiques du *Gewerbe Museum*, les États du Sud leurs écoles si actives et leurs débouchés si nombreux; les périodiques[2] facilitent les relations entre les différentes nations et répandent les copies des chefs-d'œuvre. Mais cela ne suffit pas, il faut en outre un ouvrage qui résume les connaissances isolées, qui guide l'artiste dans ses recherches personnelles, qui lui permette d'acquérir cette universalité à laquelle l'art industriel du XVIe siècle par exemple doit sa grandeur.

Cette lacune, M. Trautmann l'a non pas comblée, ce serait trop dire, mais rendue moins sensible, et il a apporté dans sa tentative un bon sens pratique digne des plus grands éloges. Je ne citerai qu'un fait entre cent. Notre temps dans sa stérilité adopte tour à tour les styles de tous les siècles et de tous les pays, et l'ouvrier au lieu d'inventer se borne à copier les œuvres du passé. Ce n'était pas à M. T. à faire le réformateur dans un ouvrage de compilation, et je l'approuve d'avoir indiqué à l'artisan en quête de modèles où il en trouvera pour *les costumes du moyen-âge*, pour *les cadres rocaille*, pour *les tombeaux dans le goût étrusque*, pour *les compositions mythologiques*, etc., etc. Quelquefois il donnera même sur certains arts de vraies monographies, comparables à celles des *Manuels*

---

1. Le *Conversation's Lexicon für bildende Kunst* s'était proposé un but analogue, mais son plan était trop vaste et il a dû s'arrêter tout court à la lettre H (Heiligthumsbücher). Un grave défaut de cette encyclopédie, c'était l'exagération de l'importance accordée aux contemporains. M. T. a bien fait de les exclure de son livre, car le XIXe siècle est l'écueil de presque toutes les publications encyclopédiques allemandes ; je pourrais citer tel dictionnaire récent qui consacre *quinze* pages à Cornelius, et une *demi page* à Holbein le jeune.

2. C'est ainsi que la *Gewerbehalle*, journal mensuel des arts industriels, paraît maintenant en quatre langues, en français sous le titre de *Magasin des arts et de l'industrie*, en anglais sous celui de *The Workshop*, en italien sous celui de *Guida per le arte e mestieri*.

Roret, et il offrira aux artistes industriels, aux armuriers notamment, une mine inépuisable que je les engage à exploiter; sans quitter leur répugnance, fort naturelle et fort pardonnable, à étudier dans les livres, ils pourront consulter avec le plus grand profit les *Beaux-arts et Arts industriels*.

Tous ces détails techniques serviront également à l'homme du monde, au grand public; leur connaissance le rapprochera de l'artiste, et l'initiera à des procédés auxquels il reste trop indifférent, habitué qu'il est à ne s'attacher qu'à l'expression de l'œuvre et aux caractères extrinsèques. Grâce à la concision et la sécheresse des appréciations de notre auteur, on n'aura pas à craindre qu'on aille puiser dans le *Hand- und Nachschlagbuch* des jugements tout faits, qu'on apprendra par cœur et qu'on récitera au hasard. Au contraire on se sentira entraîné à l'étude directe et personnelle des monuments dont M. T. nous offre un si ample répertoire. Cette étude est surtout désirable pour les grands arts, car sans exagérer leur rôle dans la société moderne, et sans vouloir imposer au public une prédilection exclusive pour cette partie assez restreinte de notre activité intellectuelle, on peut exiger que tout être pensant connaisse par lui-même les principaux chefs-d'œuvre. A la place de M. T. je supprimerais même tout ce qui est relatif à l'architecture, à la sculpture et à la peinture, pour lesquelles le public a déjà assez de guides, et je consacrerais la place ainsi gagnée à donner plus de développements aux arts industriels. Pour ces derniers il n'existe en Allemagne, du moins que je sache, aucun ouvrage populaire, tel par exemple que le charmant livre de M. Burty, récemment traduit en anglais, les *Chefs-d'œuvre des arts industriels*, et il est étonnant que les savants d'Outre-Rhin, qui ont si bien compris les conditions populaires de l'histoire de l'art, n'aient pas eu plus tôt l'idée d'en composer un.

Cette partie du livre de M. T. sera aussi la bien venue auprès des savants, car ils y trouveront ce qu'on ne saurait leur demander de savoir par cœur, l'indication de ces mille techniques industrielles, et de ces mille artistes-artisans, curieux dans leur spécialité, insignifiants dans l'histoire de l'art. Que de volumes n'auraient-ils pas à feuilleter pour réunir seulement les matériaux contenus dans une page du livre de M. T.! Où prendraient-ils des notices biographiques et artistiques plus ou moins longues, sur plus de *cent* horlogers célèbres, sur une *soixantaine* de brodeurs, sur d'innombrables calligraphes, lapidaires, fondeurs de cloches, etc., etc. Pour les questions plus générales les *Beaux-arts et les Arts industriels* seront également le répertoire le plus commode et le plus complet; car, outre leur excellente distribution, ils offriront une quantité étonnante de faits, de dates, de renseignements divers; on a peine à comprendre comment M. T. a pu donner dans un volume de 420 pages des notions aussi détaillées et aussi complètes que celles par exemple sur les caractères des anneaux égyptiens, grecs, étrusques, romains, mérovingiens, byzantins, anglo-saxons, etc., sur tous les filigranes des gravures de Dürer, etc. Est-il nécessaire d'ajouter qu'en France, où l'enseignement public de l'histoire de l'art n'existe pas, ce livre rendrait les plus grands services aux jeunes savants réduits à se faire autodidactes?

J'ai parlé jusqu'ici comme si les *Beaux-arts et Arts industriels* étaient parfaits,

comme si le programme que j'ai essayé d'esquisser était bien rempli. Cela n'est pas, et je n'ai cru pouvoir en agir ainsi que parce que le cadre de l'ouvrage est bon, et que les imperfections pourront disparaître dans une seconde édition, qui je l'espère, ne se fera pas attendre. Mais comme c'est en fin de compte l'édition présente, et non l'édition future, que j'ai à juger en ce moment, je ne puis me dispenser d'adresser à M. T. de nombreuses critiques, tout en proclamant l'utilité de son travail. Examinons d'abord l'ensemble. Les proportions ne sont pas toujours bien gardées entre les différents arts, ainsi l'*armurerie* occupe trente pages, et l'*architecture* sept! c'est un grave inconvénient. Un autre, c'est que l'auteur n'a voulu parler que *de visu*, et comme il habite la Bavière et connaît surtout les musées de la Bavière, il en résulte que les monuments d'art bavarois et les savants bavarois ont dans son livre une taille gigantesque. Ainsi M. Marggraff, l'estimable auteur des catalogues de la Pinacothèque et de la galerie d'Augsbourg, figure en vingt endroits, non-seulement pour ses catalogues, mais pour presque tous ses articles de journaux, alors que des savants d'une réputation européenne sont omis; cette disproportion frise un peu la réclame. Voici qui est plus grave encore : de Holbein le jeune, il ne cite que les ouvrages contestés de la Pinacothèque de Munich, au lieu de parler de ceux qui sont admirés et reconnus authentiques par tous. Il ne nomme du Poussin, de Claude Gelée et d'une foule d'autres peintres que les toiles secondaires de la Pinacothèque. C'est pousser trop loin l'amour du clocher et condamner son livre à ne pas sortir de la Bavière.

Je me permettrais aussi d'indiquer à M. T. quelques chapitres intéressants que je voudrais voir figurer par la suite dans les *Beaux-arts et Arts industriels*. Ce seraient : la liste des principales collections publiques et privées et surtout des collections spéciales; un dictionnaire explicatif des principaux mots techniques, ainsi qu'un dictionnaire synonymique des termes d'architecture, de peinture etc. en allemand, français, anglais et italien. Pour l'architecture par exemple M. T. trouverait le travail tout fait dans le dictionnaire de M. Ramée. Ces diverses additions occuperaient sans doute une place assez considérable; mais où serait le mal si M. T. augmentait les dimensions de son ouvrage, et s'il en faisait deux volumes au lieu d'un?

C'est le détail surtout qui prête à la critique. Nous ne sommes pas en droit de demander à M. Trautmann, qui de sa profession est romancier, de posséder l'érudition d'un savant voué pendant toute sa vie à l'étude de l'art. Nous ne demanderions pas même à un spécialiste d'avoir présents à la mémoire les détails consignés dans tous les dictionnaires, nous ne sommes en droit que de demander à un livre, composé presque uniquement de faits et de dates, des renseignements exacts et bien choisis. Or l'auteur n'a apporté aucun esprit de critique dans le choix des matériaux; il a accouplé au hasard les noms des artistes, plaçant souvent les plus grands génies à côté de médiocrités et de barbouilleurs. Même dans les cas où il lui était le plus facile de se renseigner sur leur valeur relative, il a fait abstraction de leur talent et de leur réputation et ne les a rangés que suivant le genre qu'ils cultivaient. Il cite comme les

plus célèbres peintres-graveurs français du XIXe siècle les cinq artistes suivants[1] : *Jolivard, H. Vernet, Isabey, Calame* et *Ducleaux!*

Dans la liste des monuments règne le même arbitraire. L'œuvre de Foucquet se compose, selon M. T., des *nombreux ouvrages* qui se trouvent à Florence, des miniatures du manuscrit de Boccace à Munich et de celles de Tite-Live de la Bibl. imp. Des *Heures de Maistre Estienne Chevallier* pas un mot; or c'est là précisément l'œuvre capitale. — La bibliographie mérite le même reproche, et un autre qui n'est pas non plus sans gravité : M. T. n'a indiqué ni le format, ni le nombre de volumes, ni le lieu de publication, ni la date, ni souvent même le titre exact des livres qu'il cite; on comprend combien cette lacune est regrettable pour les artistes qui veulent consulter les ouvrages qu'il leur indique.

Il nous répugne de faire l'*errata* d'un livre; mais comment passer sous silence les fautes nombreuses et variées qui déparent ce travail si bien conçu, et si bien exécuté dans certaines parties? En voici quelques échantillons choisis parmi les différentes catégories d'erreurs que l'on peut commettre, et dont aucune n'est omise dans les *Beaux-arts et Arts industriels*. Les Clouet et les Janet sont aux yeux de M. T. des peintres différents. Il n'est pourtant plus permis d'avoir des incertitudes à cet égard après les découvertes de M. de Laborde. — *Taille d'épargne* est donné pour synonyme de *manière noire*. — M. T. place en 1765 la mort de Loutherbourg (arrivée en 1812 à Londres et non à Paris), et à la fin du XVe siècle celle d'Urs Graf (mort en 1530). — Il écrit *Colmar* pour *Cotman*, *Michælis* pour *Michiels*, *Lacroise* pour *Lacroix*, *Utella* pour *Ucello*. — Il ne tient souvent aucun compte des découvertes récentes les plus sérieuses. D'après lui le lieu de fabrication de la *faïence Henri II* serait encore inconnu, et son origine se rattacherait à Henri Ier. Toutes ces questions sont au contraire, parfaitement élucidées par les travaux de M. Benj. Fillon.

Ces erreurs rendent assez dangereux l'usage du livre de M. T. Mais faut-il le rejeter pour cela ? Non, le cadre est excellent; que M. T. soumette les détails à une révision rigoureuse et la critique elle-même applaudira au succès que les *Beaux-arts et Arts industriels* ne peuvent manquer de conquérir parmi le grand public.

Eug. MÜNTZ.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

BERNAYS, die Heraklitischen Briefe (Berlin, Hertz). — CLAVEL, Arnaud de Brescia et les Romains du XIIe siècle (Hachette). — FEHR, Staat und Kirche im frænkischen Reich (Wien, Braumüller). — HOFFMANN, de Hermeneuticis apud Syros Aristoteleis (Leipzig, Heinrichs). — KŒPKE, Hrotsuit von Gandersheim (Berlin, Mittler). — LATTES, della Composizione del Senato romano, etc. (Milan). — *La Leggenda di Vergogna* (Bologna, Romagnoli). — MARTIN, Jacobi Edesseni Epistola (Klincksieck). — MÜHLAU, de Proverbiorum Aguri et Lemuelis origine (Leipzig, Hinrichs). — PATIN, Études sur la poésie latine (Hachette). — PIO, Fransk Sproglære (Kœbenhavn, Prior).

---

1. Leur immense mérite a fait violer en leur faveur la loi que M. T. s'était faite de ne pas toucher aux artistes et aux productions du XIXe siècle.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Beauchesne (A. de). La vie de Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI. Ouvrage enrichi de deux portraits, de fac-simile, d'autographes et de plans, et précédé d'une lettre de Mgr Dupanloup. 2 vol. in-8°, xix-1184 p. Paris (lib. Plon). 16 fr.

Caffiaux (H.). Commencements de la régence d'Aubert de Bavière (1357-1362). Date de la folie de Guillaume-le-Furieux et de la régence d'Aubert; rivalité des ducs Aubert et Louis; démêlés d'Aubert avec la comtesse; paix de Bréda; mort de Mathilde de Lancastre. In-8°, ij-106 p. Valenciennes (lib. Giard).

Carlyle (T.). History of Frederick the Great. New edit. Vol. 3, 4. Petit in-8° cart. London (Chapman and H.) 17 fr. 50

Clément (C.). Géricault. Étude biographique et critique, avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître. 2e édit. In-18 jésus, 430 p. Paris (lib. Didier et Ce). 3 fr. 50

Girard (J.). Le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle, étudié dans son développement moral et dans son caractère dramatique. In-8°, 577 pages. Paris (lib. Hachette et Ce). 7 fr. 50

Govett (R.). English derived from the hebrew, with glances at greek and latin. In-12 cart. London (Partridge). 5 fr.

Gray (E. C. H.). The history of Etruria. Part 3, with an account of the manners and customs, arts and literature of the Etruscans. Translated from the german of K. O. Müller. In-8° cart., 330 pages. London (Hatchard). 15 fr.

Hallez-Claparède. Des noms propres et de leur origine. Gr. in-8°, 30 pages. Paris (lib. Bachelin-Deflorenne).

Jacob (P. L.). Martin Double. Recherches sur la vie du célèbre avocat du XIVe siècle. In-8°, 61 p. Paris (impr. Meyrueis).

Lanfrey (P.). Histoire de Napoléon Ier. 2e édit. T. 1, 2, 3. In-18 jésus, 1523 p. Paris (lib. Charpentier).
Chaque vol. 3 fr. 50

Markham (C. R.). A history of the Abyssinian expedition, with a chapter containing an account of the mission and captivity of M. Rassam and his companions, by lieut. W. F. Prideaux. In-8°, 445 p. London (Mac Millan). 17 fr. 50

Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir. T. 4. In-8°, xx-438 p. et 13 pl. Chartres (lib. Pétrot-Garnier). 10 fr.

Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest. T. 32. 1re et 2e parties. In-8°, lvj-510 p. Poitiers (imp. Dupré).

Miracle de monseigneur sainct Nicolas: dung iuif qui presta cent escus a ung crestien a XVIII personnages. In-12, 92 pages. Paris (lib. Baillieu).

Prieuré (le) des Couëts en 1554. Déclaration des terres, rentes et revenus de cette communauté; suivie de l'état des dépenses nécessaires à son entretien, publié par S. de la Nicollière. In-8°, 44 p. Nantes (imp. Forest et Grimaud).

Robert (L.). Les théories logiques de Condillac, thèse présentée à la faculté des lettres de Paris. In-8°, 448 pages. Paris (lib. Hachette et Ce).

Sepet (M.). Esquisse d'une représentation dramatique à la fin du XVe siècle. In-8°, 32 p. Paris (lib. Palmé).

Sonnets et Eaux-Fortes. 1869. In-4°, 95 p. et 42 pl. Paris (lib. Lemerre).

Tchihatcheff (P. de). Asie Mineure. Description physique de cette contrée. 4e partie. Géologie. T. 2 et 3. In-8°, 1050 p. et cartes. Paris (lib. Morgand).
Les 3 vol. de géologie, 70 fr.

Thackeray. Les quatre Georges, études sur la cour et la société anglaises (1704-1830). Traduit de l'anglais par M. Le Foyer. Précédé d'une préface par M. Prévost-Paradol. In-18 jésus, x-271 p. Paris (lib. Germer-Baillière). 3 fr. 50

Thillier. Un budget municipal au XVIe siècle. In-8°, 24 p. Vendôme (impr. Lemercier).

Thivier (H.). De arte declamandi et de romanis declamatoribus qui priore post J. C. sæculo floruerunt. In-8°, 155 p. Paris (lib. Thorin).

Tougard (A.). Notes sur quelques monuments grecs du musée départemental d'antiquités de Rouen. In-8°, 12 pages. Rouen (imp. Cagniard).

Trouillard. Origines féodales et religieuses du Bas-Maine. Études sur Bourg-Nouvel, dislocation du pays des Diablintes. In-8°, 39 p. Le Mans (lib. Monnoyer).

Troude (A.). Nouveau Dictionnaire français et breton du dialecte de Léon, avec les acceptions diverses dans les dialectes de Vannes, de Tréguier et de Cornouailles, et la prononciation des mots quand elle peut paraître douteuse. In-8°, xxxvj-940 p. Brest (lib. Lefournier).

OGLSSÆ Hibernicæ veteres codicis Taurinensis edidit Constantinus Nigra.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tome premier. 2e fascicule. Gr. in-8°. 4 fr.

Contenu. I. Membres nouveaux admis depuis le 1er janvier 1868 jusqu'au 1er janvier 1869; lectures faites à la Société; ouvrages offerts; extraits des procès-verbaux. — II. *E. Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — III. *C. Thurot*, Observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — IV. *L. Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — V. *D'Arbois de Jubainville*, Étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — VI. *P. Meyer*, phonétique provençale, O. — VII. *M. Bréal*, les doublets latins. — VIII. *R. Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — IX. *G. Paris*, Gens, giens.

D. M. DE GONGORA Y MARTINEZ Antigüedades prehistóricas de Andalucia. Monumentos, inscripciones, armas, ustensilos y otros importantes objetos pertenecientes a los tiempos mas remotos de su poblacion. Madrid, 1868. 1 vol. gr. in-8° orné d'une carte, de 173 figures sur bois imprimées dans le texte et de 2 planches en chromolithographie tirées hors du texte. 32 fr.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol. gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

A. DE ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (Xe et XVIe siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 19 Quatrième année 8 Mai 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

NICOLAS DE TROYES Le grand Parangon des nouvelles nouvelles, publié d'après le manuscrit original par M. Emile Mabille. 1 vol. in-16, papier vergé, cartonné. 5 fr.

Acquisition nouvelle.

J. F. SCHNAKENBURG Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France, contenant des notices sur la littérature des dialectes; leur division territoriale, ainsi que celle de leurs sous-espèces; des indications générales et comparatives sur leurs articulations et sur leurs formes grammaticales; le tout composé d'après les meilleures sources et les observations faites sur les lieux, et accompagné d'un choix de morceaux en vers et en prose dans les principales nuances de tous les dialectes ou patois de la France. Berlin, 1840. Gr. in-8° br., au lieu de 10 fr. 7 fr.

R. MOWAT Noms propres anciens et modernes. Études d'onomatologie comparée. Gr. in-8°. 3 fr.

Contenu : Les noms propres latins en *atius* et en *onius*. — Examen de la signification attribuée aux noms d'hommes *Sarmentius*, *Projectus*, *Stercorius*; étymologie de *Tullus*, Pirasius. — De l'Élément africain dans l'onomastique latine. — De la déformation dans les noms propres.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 17. 17 avril.

Théologie. REINKE, Der Prophet Haggai (Münster, Niemann). — GERLACH, Die Klagelieder Jeremiæ (Berlin, Hertz). — *Philosophie.* SCHMIDT, Spinoza und Schleiermacher (Berlin, Reimer). — LASSON, Meister Eckhart der Mystiker (voy. *Rev. crit.*, 1869, n° 19). — RINNE, Materialismus und ethisches Bedürfniss (Braunschweig, Vieweg). — *Histoire.* DE ROUGEMONT, Die Bronzezeit oder die Semiten im Occident (Gutersloh, Bertelsmann; traduction du français d'un ouvrage de peu de valeur scientifique). — DE REUMONT, Geschichte der Stadt Rom, III, 1 (voy. *Rev. crit.*, 1869, art. 57). — Archiv für die schweizerische Reformationsgeschichte, t. I (Solothurn). — HONEGGER, Grundsteine einer allgemeinen Culturgeschichte der neuesten Zeit. I : Die Zeit des ersten Kaiserreichs (Leipzig, Weber; livre remarquable). — DERICHSWEILER, Der Stellingabund; zur Geschichte der Vernichtung gemeiner Freiheit durch die Lehnsaristokratie im 9. und 10. Jh. (Koln, Mayer). — *Linguistique. Histoire littéraire.* DITSCHEINER, Grammatisch-orthographisch-stilistisches Handwœrterbuch der deutschen Sprache, 2. Ausg. bearbeitet von SCHMUCK (Weimar, Voigt). — MOREL, Recherches sur un poème latin du IVe siècle (cf. le numéro de la *Revue critique* de ce jour). — *Archéologie.* FRIEDLÆNDER, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms, 2. verm. Ausg. (Leipzig, Hirzel; cf. *Rev. crit.*, 1866, I, art. 50; 1867, I, art. 70).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Afternoon lectures on litterature and art delivered in the theatre of the royal college of science, Saint Stephen's Green, Dublin. In-12 cart., 346 pages. London (Bell and D.). 6 fr. 25

Andresen (A.). Die deutschen Maler-Radirer (peintres-graveurs) d. 19. Jahrh. nach ihren Leben u. Werken. 3. Bd. 1. Hlfte. Gr. in-8°, iij-144 p. Leipzig (R. Weigel). 4 fr. »»
Les volumes I-III, 1. 25 fr. 35

Annalen d. Vereins f. nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung. 9. Bd. 1868. In-4°, iij-376 p. Wiesbaden (Roth). 6 fr. 75

Anzeiger neuer für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft. Herausg. von J. Petzholdt. Jahrg. 1869. 12. Hefte. Gr. in-8°. Dresden (Schœnfeld). 10 fr. 75

Appendix Novi Testamenti Vaticani. Inest Apocalypsis ex codice Unciali Vaticano 2066. Cum supplementis et emendationibus Novi Testamenti Vaticani. Item illustratur editio codicis Vaticani Romana nuperrim edidit C. Tischendorf. Gr. in-4°, xviij-20 p. Leipzig (Giesecke et Devrient). 2 fr.

Bernard (H.). Usages et Superstitions qui se rattachent au culte de saint Jean, tant en Orient qu'en Occident. 2° édit. In-18, 57 p. Paris (libr. Maisonneuve et C°). 2 fr. 50

Bréal (M.). Les idées latentes du langage. Leçon faite au Collége de France pour la réouverture du cours de grammaire comparée, le 7 décembre 1868. In-8°, 31 p. Paris (lib. L. Hachette et C°).

Brachet (A.). Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française. In-8°, 64 p. Paris (lib. A. Franck). 2 fr. 50
Collection philologique. 2° fascicule.

Clément (P.). Madame de Montespan et

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 8 Mai — 1869

Sommaire : 85. Von Hœrmann, l'Unité du premier chant de l'Iliade. — 86. Beauvois, une Pénalité des lois Gombettes et l'Origine des Burgondes. — 87. Garcin de Tassy, Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde. — 88. Commentaires de Napoléon Ier. — *Variétés :* le Poème latin du ms. 8084 de la Bibliothèque impériale.

85. — Dr Ludwig von Hœrmann. **Untersuchungen über die Homerische Frage.** Heft I. Die einheitlichen Elemente des ersten Gesanges der Ilias. Innsbruck, Wagner'sche Universitæts-Buchhandlung, 1867. In-8°, 83 p. — Prix : 2 fr.

M. Hœrmann défend l'unité du premier livre de l'Iliade contre Lachmann et d'autres partisans de la théorie des chants détachés (*Kleinliedertheorie*). Voici la portée de cette question et l'intérêt qu'elle offre. Qu'on lise le premier livre de l'Iliade, simplement, sans préoccupation critique, en se laissant aller au charme de cette poésie, on en recevra une impression qui deviendra d'autant plus forte qu'on y réfléchira davantage. On demeurera convaincu que ce premier livre est un début, une introduction, la magnifique avenue d'une vaste construction épique; on se dira que l'auteur de ce livre (poète ou arrangeur, n'importe) avait conçu le plan, je ne dis pas de notre Iliade, mais d'un poème sur la colère d'Achille. Démontrer l'unité primitive de ce livre, établir qu'il est l'œuvre d'un seul poète et non pas le résultat du rapprochement de morceaux détachés, c'est donc faire un grand pas vers la solution de la question homérique.

Nous croyons que personne n'eût mis en doute cette unité primitive, s'il n'y avait pas une contradiction matérielle entre le vers 424 et le récit de la querelle des princes. Thétis assure que dès la veille les dieux ont quitté l'Olympe pour aller chez les Éthiopiens; or on vient de voir Minerve descendre de l'Olympe afin d'arrêter la fougue d'Achille. Cette contradiction est-elle de celles qu'un poète peut laisser échapper ? Pour notre part, nous l'admettons aisément. Mais nous comprenons que tout le monde ne soit pas du même avis. Lachmann a donc décomposé notre livre premier en un chant primitif, la peste, la querelle des princes et l'enlèvement de Briséis, et deux suites, dont la première, le voyage d'Ulysse à Chrysé (v. 430-492), se trouve insérée dans la seconde, laquelle commence au vers 430 et embrasse la scène d'Achille et de Thétis, la scène de Thétis et de Jupiter, enfin la querelle dans l'Olympe. Mais la contradiction signalée se comprend-elle plus facilement de la part d'un continuateur ? D'autres ont soutenu que la seconde suite de Lachmann était aussi un chant primitif, au même titre que la première partie du livre; et, comme ce prétendu chant manque trop évidemment d'un commencement convenable, d'autres encore ont supposé qu'il avait été précédé d'un récit analogue, mais non identique, à celui que nous possédons.

M. H. réfute ces hypothèses l'une après l'autre avec une patience que le lec-

teur admirera parfois; il fait voir les relations multiples qui rattachent entre elles les trois parties violemment séparées par les critiques; il démontre, non-seulement que la seconde et la troisième n'ont jamais pu exister sans la première, mais que la première aussi implique la seconde et la troisième, et qu'à leur tour la seconde et la troisième sont indissolublement liées entre elles. Il n'a pas discuté la contradiction, et il a bien fait : il faudra bien admettre cette contradiction, si l'unité primitive du premier livre est d'ailleurs incontestable. L'examen est approfondi et complet; il nous semble difficile de mieux démêler le tissu de la trame poétique. Nous avons été convaincu par M. H.; mais, à vrai dire, nous l'étions déjà d'avance.

HENRI WEIL.

---

86. — **Une pénalité des lois Gombette** et les lumières qu'elle jette sur l'origine des Burgondes, par Eugène BEAUVOIS. (Extrait des Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône.) 1868. Gr. in-4°, 11 p.

M. Beauvois, le savant collaborateur de cette *Revue*, n'essaye pas pour la première fois de démontrer que les Burgondes sont une nation scandinave; on a déjà rendu compte ici de son volumineux ouvrage sur l'*Histoire légendaire des Franks et des Burgondes* (v. *Rev. Crit.* 1868, t. I, art. 7). Il aborde ici cette question favorite d'un autre côté et s'efforce de prouver cette thèse par de nouveaux arguments. Le titre XXIV, chap. 1, de la *Lex Burgundionum* porte que si une femme devient infidèle à son mari, elle sera noyée dans la boue, « necetur » in luto. » Or dans les derniers temps on a retrouvé dans les marais et les tourbières du Danemark, du Schleswig, de l'Ostfrise, etc., des corps de femme plus ou moins bien conservés, fixés en terre de manière à écarter la possibilité d'une mort accidentelle ou naturelle; ce sont, dit M. B., des femmes adultères enterrées et noyées selon les lois burgondes; donc les Burgondes ont habité ces contrées; donc ils sont d'origine scandinave. A cette façon de voir s'oppose tout d'abord une raison péremptoire. Rien n'est plus faux que de voir dans ce châtiment terrible une pénalité réservée à l'épouse infidèle ou particulière aux Burgondes, et comme les faits sont infiniment plus éloquents que les développements oratoires dans des discussions de ce genre, qu'on nous permette d'en accumuler un certain nombre ici, en négligeant les transitions pour gagner de la place. Déjà Tacite, *qui ne connaît pas encore les Burgondes*, au chap. 12 du *De moribus Germanorum*, dit : « Corpore infames cœno ac palude, injecta insuper crate, » mergunt. » La même punition pour les femmes adultères se retrouve au titre VII, chap. 14 de la *Lex Baiuwariorum*[1]. L'article 29 du *Jus Frisionum* punit le viol par la noyade dans un sac avec la pierre au cou[2]. A Nüremberg, d'après une ordonnance de l'empereur Rodolphe Ier, datée de 1276, les adultères étaient enterrés vivants[3]. A Strasbourg, en 1356, une mère fut enterrée vive pour avoir

---

1. Geschichte der deutschen Strafgesetze von C. A. Tittmann, Leipzig, 1832. P. 38.
2. Tittmann, p. 105.
3. Heller, Ueber die Strafe des Ehebruchs nach den Begriffen und Gesetzen der alten und neuen Deutschen, Ulm, 1773, p. 32.

vendu à un misérable sa petite fille, qu'il tua en la violant[1]. L'article 131 de la *Caroline*, promulguée par Charles-Quint, porte que les infanticides seront enterrées vives ou noyées. Le 10 mai 1617, à Strasbourg, une fille qui avait étouffé son enfant fut mise dans un sac et noyée dans la rivière[2]. Dans certaines contrées, pour raffiner les supplices, on mettait des charbons ardents au fond de la fosse, avant d'y jeter la femme adultère et son complice, attachés l'un sur l'autre, puis on jetait sur eux des épines, on comblait la fosse et le bourreau enfonçait un pal aigu à travers le corps des coupables. Cela se pratiquait dans toute l'Allemagne jusqu'au commencement du XVIe siècle[3]. Enfin disons encore que ce ne fut que par rescrit du 17 juin 1761 que le supplice de la noyade dans un sac qui renfermait un chat, une fouine et un serpent, fut aboli dans la Saxe électorale. Il ressort de tous ces faits, à notre avis du moins, la preuve incontestable que ce supplice, base de l'argumentation de M. B., n'est pas particulier aux Burgondes, qu'il fut connu de tous les Germains, qu'il existait avant l'apparition des Burgondes dans l'histoire, qu'il leur survécut pendant des siècles, dans des contrées où jamais ils n'avaient été, et que par suite les femmes des marais du Danemark et de l'Allemagne du Nord ne sont pas nécessairement du tout des femmes burgondes. La thèse de M. Beauvois n'est donc pas acceptable à ce point de vue. Mais son travail, fort intéressant du reste par les nombreux renseignements archéologiques qu'il nous fournit, soulève bien d'autres objections. Il tient à faire venir les Burgondes d'un plateau de la Norvège, et pour réaliser cette filiation de race, il puise largement dans les légendes du Nord. Parce qu'une *saga* nous raconte que les Burgondes descendent des Niflungs et qu'une autre tradition place les Niflungs en Norvège, la question, historiquement parlant, lui semble tranchée. Nous ne voulons pas nier absolument la très-faible part historique qui peut se trouver dans de pareilles légendes, mais rien en vérité n'autorise un écrivain scrupuleux à employer de pareils documents avec l'assurance qu'y met M. Beauvois. On est tout émerveillé de le voir fixer des dates d'après des fragments de *sagas* et nous parler de ce qui se passait en Scandinavie, au premier siècle avant J.-C., comme si l'on en pouvait en savoir le premier mot[4]. En restant en dehors du domaine des utopies, il faut bien avouer qu'on n'a jamais vu de Burgondes en Norvège. Quand nous les entrevoyons pour la première fois dans l'histoire, chez Pline et Ptolémée, ils sont établis sur les bords méridionaux de la Baltique, près de l'embouchure de la Wartha. Depuis ils n'ont pas marché vers le Nord, mais constamment vers le Sud-Ouest. D'origine germanique (comme tous les Scandinaves), ils sont sans doute venus

1. J. A. Silbermann, Localgeschichte der Stadt Strassburg; Strass. 1775, fol. p. 175.
2. Silbermann, p. 170.
3. Dreyer, *De poena defossionis vivi et pali. Rostochii*, 1752. In-4°.
4. On ne peut assez protester au nom de la science même contre un pareil abus des légendes mythiques comme base de la tradition historique; on retourne directement par cette voie, tout en croyant faire marcher la science, à la méthode de nos grands-pères qui nous enseignaient l'histoire d'Hercule, l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie comme des faits incontestablement historiques. Qu'il y ait un vague souvenir du passé mêlé à toutes ces légendes, je le veux bien, mais qu'on n'essaye pas de le débrouiller quand on n'a pas de moyens de contrôle sous la main; résignons-nous franchement à dire que nous ignorons ces choses-là.

jadis des plaines caucasiennes, et rien, absolument rien ne permet de croire qu'ils aient d'abord marché vers le Nord, contourné les golfes de Bothnie et de Finlande, passé en Suède et de là en Norvège, pour revenir ensuite sur leurs pas. Ne veuillons pas arracher trop de secrets au passé, car nous nous berçons alors trop facilement de chimères. Dirons-nous, en terminant, un mot d'un troisième argument de M. Beauvois? Il trouve le mot de *Burgond* dans plusieurs localités scandinaves et en conclut que les Burgondes y habitaient jadis. Mais qui ne sait combien un tel raisonnement est trompeur? On n'a qu'à ouvrir un dictionnaire de géographie pour s'en assurer. Affirmerait-il p. ex. que les neuf *Villefranche* disséminés dans notre pays ont eu les mêmes fondateurs, ou que les six *Strasbourg* situés en France, dans la Prusse orientale, en Carinthie, en Transylvanie, en Brandebourg et aux États-Unis ont jamais eu quelque liaison entre eux? A quoi bon multiplier les exemples? Le mot de *Borg* comme préfixe ou suffixe signifie d'ailleurs *château* (Kronenborg, Borgholm, etc., etc.), et je ne vois point pourquoi il ferait plutôt allusion aux Burgondes que tous les noms de ville allemands commençant par le mot de *Burg*. Aussi, je l'avoue, les conclusions de M. Beauvois me paraissent absolument contraires à la réalité historique, et je ne crois pas que ses théories obtiennent l'adhésion de nombreux savants. Il est regrettable de voir tant de sagacité ingénieuse et un si grand amour de la science faire ainsi fausse route, et c'est précisément pour cela que je me suis permis d'attaquer aussi nettement la manière de voir de M. Beauvois. Les travailleurs sérieux sont trop rares en France pour qu'on puisse laisser ainsi l'un d'eux s'égarer en chemin, sans faire un effort sincère pour lui prouver qu'il poursuit ce que l'on croit être un sentier perdu.

Rod. Reuss.

---

87. — **Mémoire sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde,** d'après les ouvrages hindoustanis, par M. Garcin de Tassy, membre de l'Institut, etc. Seconde édition. 1 vol. in-8°, 108 p. Paris, Adolphe Labitte, 1869. — Prix : 3 fr.

Ce travail a paru pour la première fois il y a bientôt trente-huit ans. Il formait trois articles insérés dans le *Nouveau journal asiatique* (t. VIII, août, septembre, octobre 1831), et il en fut fait un tirage à part trop peu nombreux et qui depuis longtemps manque dans le commerce. On doit donc féliciter le savant auteur d'avoir eu l'idée de le reproduire, avec quelques additions, auxquelles on ne peut reprocher que leur petit nombre. Il est vrai que sous sa forme primitive, le mémoire de M. Garcin de Tassy était déjà une exposition très-complète des cérémonies par lesquelles la religion musulmane, telle qu'elle est pratiquée dans l'Inde, diffère du culte originairement établi par Mahomet. Le docte et laborieux orientaliste, qui a eu l'honneur de fonder sur le continent européen l'étude de la langue hindoustanie, était mieux préparé que personne à traiter un pareil sujet. En effet, sans parler de ses connaissances étendues dans les langues de l'Asie occidentale, y compris le turc, il possédait l'avantage de pouvoir puiser dans les ouvrages hindoustanis, bien autrement importants que tous les autres pour le sujet qu'il avait en vue. Il a profité largement de cette faculté, et les emprunts

textuels qu'il a faits à plusieurs écrivains modernes de l'Inde lui ont fourni nombre de traits curieux et quelquefois même plaisants. On remarquera surtout les citations puisées dans Afsos, auteur d'une description statistique de l'Hindoustan, intitulée *Araïchi-Mahfil* ou « l'Ornement de l'Assemblée, » et dont M. Garcin de Tassy a donné ailleurs encore d'intéressants extraits. C'est à cet écrivain que le présent mémoire doit non-seulement ses pages les plus neuves et les plus piquantes, mais encore quelques réflexions vraiment curieuses (voy. p. 26, n. 2 et p. 75). M. G. de T. a soin sur sa route de faire remarquer les points par lesquels les usages religieux qu'il retrace diffèrent ou se rapprochent de ceux suivis dans d'autres contrées du monde musulman. Il n'avait donc garde d'omettre une réflexion importante, qui ressortait naturellement de son sujet et qu'il a résumée ainsi qu'il suit : « Ce qui frappe surtout dans le culte » extérieur des musulmans de l'Inde, c'est l'altération qu'il a subie pour prendre » la physionomie indigène ; ce sont ces cérémonies accessoires et ces usages peu » conformes ou contraires à l'esprit du Coran, mais qui se sont établis insensi- » blement par le contact des Musulmans avec les Hindous ; ce sont enfin ces » nombreux pélerinages aux tombeaux de saints personnages dont quelques- » uns ne sont pas même musulmans, et les fêtes demi-païennes instituées en » leur honneur. »

Le travail de M. G. de T. se recommande autant par la précision et l'exactitude des nombreux renseignements qu'il renferme, que par la nouveauté et l'importance du sujet qui s'y trouve traité. Une critique minutieuse n'y pourrait relever qu'un très-petit nombre d'inadvertances, la plupart fort légères. C'est ainsi que dans une note empruntée d'un journal de Constantinople (p. 30), le mot *achoura* est traduit par le mot *dix*, sens qui n'appartient qu'au mot *achara*. *Achoura* signifie le *dixième* jour du mois de moharrem, ainsi que M. G. de T. le sait mieux que nous. La lecture exacte du nom du général qui fit périr l'imâm Houçaïn paraît être Chamir [1], et non Schimar, comme on lit d'après le dictionnaire de Shakespear, dans la note 2, p. 32. La véritable date de la mort du fameux cheïkh Abd-Alkadir Aldjilâny est l'année 561 de l'hégire (février 1166 de J.-C.), ainsi que je l'ai dit ailleurs [2], et non 571 (1175-76), comme on lit (p. 85). C'est bien en souvenir de ce saint personnage que l'émir Abd-el-Cader a reçu le nom sous lequel il s'est rendu célèbre de nos jours, et M. G. de T. aurait pu énoncer la chose d'une manière positive, et non sous forme de conjecture. Qu'il me soit aussi permis de faire remarquer en passant que, d'après l'historien Firichta [3], le Salar Maçoud Gâzy, dont il est question à la p. 73, fut tué dans l'année 557 (1162); et que notre vieux voyageur Jean Thévenot a parlé de Moïn-Eddyn Tchichty (voy. M. G. de T., p. 59 et suiv.), sous le nom de Cogea Mondy [4]. Au sujet du premier de ces personnages, qui périt en combattant contre les Hindous, le savant orientaliste a fait une observation qui mérite d'être transcrite : « Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce saint, comme plusieurs autres

1. Cf. l'*Histoire des Musulmans d'Espagne*, par R. Dozy, t. Ier, p. 77, 78 et 277.
2. *Gulistan ou le Parterre de roses*, par Sadi, trad. du persan, etc., p. 101, n.
3. Texte persan, édition lithographiée, t. I, p. 249.
4. *Voyages aux Indes orientales*, éd. d'Amsterdam, 1727, in-12, p. 147.

» personnages indiens, est à la fois vénéré par les Musulmans et les Hindous. » Les premiers l'honorent parce qu'il tua, dit-on, des milliers d'Hindous et qu'il » mourut pour la foi, les seconds parce qu'ils pensent que ce ne put être que » par la puissance de Dieu qu'il fit ces actes de prouesse. »

Nous pensons que les détails dans lesquels nous venons d'entrer suffiront pour montrer à ceux qui ne connaîtraient pas la première édition du mémoire de M. G. de T., combien ce travail est digne de l'attention de tous les amis des études qui ont pour objet l'histoire des mœurs, des littératures et des cultes de l'Orient. S'il s'était agi d'un ouvrage nouveau, nous ne nous serions pas borné à cette courte notice. Nous aurions tâché de mettre en lumière plus d'une observation savante ou judicieuse, jetée en passant dans une phrase du texte ou dans quelque coin des notes[1]. Mais avec un livre dont le succès remonte à plus de trente ans, nous avons cru devoir nous imposer une plus grande brièveté. Nous terminerons donc en exprimant le regret que cet important mémoire n'ait pas été reproduit par l'imprimeur avec une plus complète exactitude. On y trouve plusieurs fautes typographiques qu'il eût été facile d'éviter. Par exemple, à la p. 81, il faut lire *le* rubis de tes lèvres, et non pas *de* rubis, etc. A la p. 92, note 2, la citation de Langlès se rapporte à la p. 109 de l'ouvrage indiqué, et non à la p. 120.

C. Defrémery.

---

88. — **Commentaires de Napoléon Ier**. Six volumes gr. in-8°. Paris, 1867. Imprimerie impériale et Plon. 3198 p. Cartes (coloriées) nombreuses. — Prix : 80 fr.

Malgré un titre défectueux, difficile d'ailleurs, il faut en convenir, à améliorer, cette publication peut être regardée comme le complément anticipé de la Correspondance de Napoléon Ier. L'exécution en est soignée et la conception scientifique. Sans doute elle doit à ces deux caractères l'espèce d'obscurité où elle est demeurée ensevelie. Son prix[2], conséquence naturelle de son origine, et sa valeur, où le souci des recherches sérieuses a plus de part que le désir de satisfaire des passions politiques, n'en ont pas aplani l'accès au public.

Le titre « Commentaires » paraît à la fois inexact et vague. Il n'est juste et précis qu'à la condition d'être pris en deux acceptions différentes, d'être entendu en même temps au sens latin et au sens français. C'est un jeu de mots qui a eu évidemment pour objet une sorte d'assimilation entre César et Napoléon, jeu de mots non-seulement puéril, mais malheureux, parce que tout lecteur a droit à la clarté, qu'il doit être mis sur le champ au fait du contenu d'un ouvrage, et qu'il n'y a aucune parité entre les livres du dictateur romain et ceux qu'on attribue au prisonnier de Sainte-Hélène. Par *Commentaires* il faut entendre ici Mémoires et Opinions, Autobiographie et Dissertations de tout genre sur toute espèce de sujets. A la vérité, il y a dans les mots Mémoires, Dissertations, certaine

---

1. Voyez par exemple la remarque relative au mot hindoustani *andhi* (ouragan), et où se trouve rectifiée une erreur de Langlès.

2. M. Petetin nous semble s'être fait quelque illusion lorsqu'il se félicite de l'avoir mise à la portée de tous les hommes studieux (Avant-propos, p. vj).

solennité qui implique une méthode à laquelle ne s'est pas astreint le vaincu de Waterloo, et certaine complexité avec laquelle cadre mal l'examen nécessaire des questions d'authenticité. Si le titre *Œuvres* doit être repoussé pour les mêmes raisons, il nous semble qu'on aurait pu s'arrêter à celui-ci : Dictées et écrits authentiques de Napoléon Ier à Sainte-Hélène. Quoi qu'il en soit, tel est le sens qu'il faut attacher, au moins d'après l'intention des éditeurs, à l'expression Commentaires de Napoléon Ier.

M. Petetin, à qui revient la responsabilité d'une désignation malencontreuse, montre par l'explication qu'il en donne nonchalamment — « le mot, » dit-il, « s'explique de lui-même par les analogies historiques et littéraires » (*Avant-propos*, p. iv) — combien il était peu au fait des incertitudes où il jetait ainsi l'esprit et des difficultés de l'entreprise qui lui était confiée. Heureusement il n'a été chargé que de l'exécution matérielle de l'œuvre; c'est à M. Rapetti qu'a été livrée la tâche délicate de l'examen et du choix des souvenirs et des pensées attribués à l'Empereur.

Autant et mieux que personne, le collaborateur de la Biographie Didot connaissait les difficultés d'un travail de ce genre; le désir d'écarter les documents apocryphes et douteux s'est compliqué pour lui des soucis d'une bonne classification. Son point de départ est incontestablement scientifique; dans l'application, il paraît n'avoir pas toujours serré d'assez près la ligne primitivement adoptée par lui. Nous lui reprocherons quelques insertions de pièces à nos yeux inadmissibles et certaines omissions. L'ordre dans lequel les matériaux ont été disposés n'est pas non plus à l'abri de toute objection.

Malgré des tentatives renouvelées aux époques les plus diverses, les dictées de Sainte-Hélène n'ont jamais joui d'une grande popularité, et suivant une judicieuse remarque de M. Rapetti (*Biographie Didot*), la personne qu'on a le moins consultée pour écrire la vie de Napoléon, c'est Napoléon lui-même. Cela tient à trois causes : 1° le peu d'attrait que présentent au vulgaire les récits authentiques; 2° la confusion qui s'est faite entre eux et ceux qui ne le sont pas; 3° le discrédit dans lequel les narrations dignes de foi sont tombées par suite de cette confusion. Les journaux de Warden (1816), de Santini (1817), d'O'Meara (1822), de Las Cases (1823), d'Antommarchi (1825), se sont d'abord emparés de la curiosité publique, et comme ils sacrifiaient l'intérêt de la vérité à celui de l'émotion, ils jouirent d'une vogue dont le contre-coup dure encore. Quand le charme fut épuisé, les soupçons s'éveillèrent et on acquit bientôt la preuve que toutes ces relations avaient, selon un mot énergique de William Forsyth, « empoisonné » les sources de l'histoire » (Sir Hudson Lowe et la Captivité de Sainte-Hélène, 1853). Les publications au fond sincères de Gourgaud et Montholon (1823-1830), de Marchand (1836), de Bertrand (1847), ne recueillirent plus que de l'indifférence et une sorte d'incrédulité. Et, il faut bien le dire, même contre eux la défiance est aujourd'hui nécessaire. La volumineuse correspondance conservée par Hudson Lowe témoigne à leur charge d'une déplorable tendance à colorer, à dénaturer, à falsifier les faits. Enfin leur procédé habituel s'est révélé par un trait bien significatif. En vertu d'un article du testament de Napoléon, Saint-Denis, un de ses valets de chambre, hérita de 400 volumes ayant fait

partie de la bibliothèque de Longwood. Saint-Denis les a légués à son tour à la bibliothèque de Sens. C'est sur les marges d'un de ces volumes que se trouvent les notes autographes provoquées par la lecture de Fleury de Chaboulon. Eh bien! la comparaison de ces notes avec le texte publié en 1823 et 1830 montre les éditeurs amplifiant arbitrairement dans plusieurs endroits la pensée de l'Empereur. Là où il y a trois lignes, ils en mettent vingt. La valeur de leurs assertions est donc partout douteuse, car la possibilité du contrôle est exceptionnelle.

S'il était permis de s'arrêter à un parti radical, il faudrait rejeter en bloc, dans ce qui nous est parvenu de Sainte-Hélène, tout ce qui n'est pas de l'écriture même de Napoléon. Cette solution n'est pas admissible. Il résulte en effet de la correspondance échangée entre sir Hudson Lowe et les hôtes de Longwood que l'Empereur avouait et revendiquait comme étant de lui certains ouvrages déposés entre leurs mains. C'est là un témoignage formel et inattaquable. En outre l'exemplaire fourni par Gourgaud et Montholon portait des corrections de son écriture. Les éléments d'une édition scientifique des œuvres de Sainte-Hélène sont donc les suivants : 1° Emploi à priori et par préférence à tous autres matériaux des notes autographes de Napoléon (c'est la règle ordinaire); 2° recherche obstinée du manuscrit corrigé par lui (est-il croyable qu'un document de cette nature soit perdu?); 3° examen attentif des textes au point de vue des procédés d'esprit et de style familiers à Napoléon. Ce dernier moyen de contrôle est certe d'un maniement malaisé. Car il ne sert de rien d'alléguer, comme M. Petetin, qu'on reconnaît « partout où elle est, la griffe du lion » (*Avant-propos*, p. ij). Si nous osions emprunter au langage de Napoléon une expression qu'il aimait, nous dirions que cette assertion (bien souvent répétée) « est une » grosse bêtise. » Aucun style n'est plus facile à imiter que celui de l'Empereur. Témoin ce nombre prodigieux d'entretiens et de mots à effets dont les folliculaires de ce siècle ont inondé sous son nom l'Europe, et dont la provision ne paraît pas même encore épuisée. On sait que la concision dans l'expression s'allie très-bien à la diffusion dans les idées. Bonaparte est généralement précis, il l'est beaucoup plus que ses imitateurs (comparez par exemple la Correspondance de Napoléon Ier et les conversations de Fleury); mais il ne l'est pas toujours (notamment vers la fin de sa carrière). C'est surtout à l'étude de ses maîtresses pensées qu'il faut s'attacher. Ses croyances politiques sont essentiellement celles d'un italien du XVIe siècle. Les idées modernes (progrès, sentimentalité humanitaire, etc.) répugnent invinciblement à la nature de son intelligence (à partir du moment où elle se fixe : 1796). Colbert, c'est-à-dire l'ordre et l'activité, voilà son idéal social. Il nie ce qu'il ne comprend pas. Toutes les fois qu'on met dans sa bouche l'exposition de sentiments propres au XIXe siècle, on peut arguer de faux les rêveries auxquelles il sert de prétexte.

De ces trois éléments de contrôle, M. Rapetti a parfaitement saisi et utilisé le premier. Le second paraît l'avoir préoccupé; mais on ne voit pas qu'il ait réussi dans ses investigations. Le troisième ne l'a point arrêté, et cela sans doute pour une raison bien simple, c'est que sa conception du caractère de Napoléon diffère radicalement de la nôtre. Selon nous, l'homme civilisé était aux yeux de l'Empereur un être identique à lui-même dans le temps, imperfectible au point de

vue social, condamné, dans ses rapports avec ses semblables, à des modes d'existence invariables. L'avenir en un mot se confondait pour lui avec le passé. En conséquence de ce dogmatisme empirique, il n'adhérait qu'aux phénomènes immédiats et contingents; il concevait et vivait au jour le jour. Avec lui, il n'y a pas à s'enquérir des contradictions de conduite et de langage. Chaque circonstance provoquait dans un sens adéquat à ce qu'elle comportait l'application de son activité. Il ne s'est jamais inquiété de faire concorder l'œuvre du lendemain avec celle de la veille (sa correspondance en est selon nous la preuve continue). M. Rapetti pense au contraire que Napoléon a eu une politique, qu'il a suivi un plan, qu'il voulait fonder quelque chose[1]. Ceci nous amène à l'examen du classement des matériaux qui entrent dans la composition des six volumes.

Le premier tome (I, iv-490 p.) s'ouvre par un avant-propos dû à la plume de M. Petetin, qui y montre le but et le plan de la publication. Nous en avons relevé les traits les plus saillants. Cet avertissement se termine par une sorte de recueil des jugements littéraires et historiques exprimés sur les œuvres de Napoléon par Villemain (1822), Thiers (1830), Armand Carrel (1836), de Lavergne (1844), Sainte-Beuve (1857). M. Petetin a cru pouvoir couronner ces morceaux estimables par un échantillon de sa propre prose (1848) : la conviction élevée à cette hauteur désarme la critique. A coup sûr le tableau des opinions émises à toutes les époques par des écrivains éminents et pouvant être regardés comme les représentants des diverses fractions de la pensée publique fournirait en cette matière, s'il était complet, un ensemble utile à consulter.

Le texte se compose de sept parties : 1° siége de Toulon, 1793 (d'après Montholon avec variantes de Gourgaud); 2° armement des côtes de Provence, 1794 (d'après Gourgaud avec variantes de Montholon); 3° opérations de l'armée d'Italie, 1794-1795 (Montholon et ce qui suit); 4° le 13 vendémiaire 1795; 5° campagnes d'Italie, avec 14 chapitres, dont le 12e est consacré aux opérations du Rhin, 1796-1797; 6° observations sur les campagnes d'Italie; 7° notes sur Jomini.

Le deuxième volume (474 p.) comprend également sept parties : 1° insurrection de Venise; 2° négociations de 1797; 3° 18 fructidor; 4° Campo Formio; 5° précis historique de la Corse; 6° Bonaparte et le Directoire, 1797-1798; 7° campagnes d'Egypte avec sept chapitres allant jusqu'à la conquête de la Haute-Égypte (d'après la publication de Bertrand).

La suite de l'expédition d'Égypte et de Syrie forme la première partie du tome III (555 p.) avec douze chapitres (Bertrand). Il renferme huit autres divisions : 1° l'Égypte sous Kléber; 2° l'Égypte sous Menou avec neuf observations; 3° politique du Directoire (d'après le texte de Montholon, ainsi que ce qui suit); 4° administration du Directoire; 5° situation de l'Europe en 1798; 6°, 7° et 8° précis des événements militaires en 1798 et 1799 avec sept observations.

Il y a dix parties dans le tome IV (485 p.) : 18 brumaire (texte de Gourgaud);

---

1. Ce quelque chose, nous osons à peine l'écrire, c'est *la Liberté* (voy. *Biographie Didot*).

2° consuls provisoires (Gourgaud); 3° pacification de la Vendée (Montholon); 4° Gênes et Masséna (Gourgaud); 5° Marengo (Gourgaud); 6° Ulm et Moreau (Gourgaud); 7° diplomatie et guerre (Gourgaud); 8° neutres (Gourgaud); 9° notes sur Mathieu Dumas (Montholon); 10° notes sur le général de La Croix, expédition de Saint-Domingue (Montholon).

Il y en a aussi dix dans le tome V (532 p.) : 1° notes sur les quatre Concordats (Gourgaud et Montholon); 2° notes sur l'ambassade de Varsovie (Gourgaud et Montholon); 3° campagne de 1815, avec sept chapitres (Gourgaud avec les corrections de la main de Napoléon, bibliothèque de Sens); 4° observations sur la dite campagne (Gourgaud); 5° notes sur Fleury de Chaboulon (autographes de Napoléon, biblioth. de Sens); 6° notes sur Lullin de Châteauvieux (Gourgaud et Montholon); 7° réflexions sur le suicide (Marchand); 8° notes sur l'Énéide et la tragédie de Mahomet (Marchand); 9° extraits des récits de Las Cases et de Montholon, pouvant combler des lacunes, par exemple : affaires d'Espagne et de Rome, projets de l'Empereur en 1815, etc.; 10° testament de Napoléon, codicilles y joints (autographe déposé aux Archives de l'empire), et instructions à ses exécuteurs testamentaires (Montholon).

Le sixième volume (608 p.) ne comprend que quatre parties, les trois premières d'après Montholon : 1° dix-sept notes sur Rogniat; 2° précis des campagnes de Turenne (18 chap.); 3° précis des campagnes de Frédéric II (9 ch.); 4° précis des campagnes de Jules César (16 ch. publ. de Marchand).

D'après ce rapide énoncé, on voit que le plan de M. Rapetti consiste à se rapprocher de l'ordre chronologique. Ce système est le plus simple, et serait à coup sûr le meilleur, si les sources employées étaient également bonnes. Si Marchand, Montholon, Gourgaud, Bertrand et Napoléon méritaient une créance égale, il y aurait peu d'inconvénients et beaucoup d'avantages à puiser indifféremment, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre écrivain. Mais cette appréciation est-elle admissible? Et est-ce bien un motif sérieux de préférences que celui qui est allégué par exemple p. 41 du tome Ier : la supériorité numérique des détails? Il nous semble que le degré d'authenticité serait un guide plus sûr. Quant à nous, nous donnerions la parole, d'abord à Napoléon, ensuite à Marchand, dont la véracité n'a jamais été suspecte, puis à Gourgaud, le plus loyal des hôtes de Longwood, beaucoup après lui à Montholon (à cause de certains traits des documents provenant des archives de sir Hudson Lowe), enfin à Bertrand (pour des motifs analogues, et surtout parce que sa publication s'est bien fait attendre : 1847). Au-dessous de cette distinction préalable, le choix devrait porter sur les morceaux qui traduisent infailliblement la pensée de Napoléon, mise aujourd'hui en pleine lumière par sa correspondance officielle : Les notes sur les quatre concordats, sur de Pradt, sur Jomini, sur Rogniat, sur de La Croix, sur Châteauvieux, sont dans ce cas. L'application d'un pareil système aurait, à la vérité, pour résultat de confondre l'autobiographie et les dissertations. Mais cet inconvénient est-il bien grand, quand il s'agit, après tout, de mettre simplement entre les mains du public des éléments de contrôle et de supplément de recherches? M. Rapetti, lui-même, a-t-il pu d'ailleurs se soustraire à cette difficulté? Non. Bien qu'il ait réservé pour le dernier volume les plus importants mémoires histo-

riques de Sainte-Hélène, il n'a pu se dispenser de répandre çà et là dans les autres tomes de très-nombreuses observations qui n'ont point le caractère autobiographique.

Que si on concevait les dictées de Sainte-Hélène, comme la continuation exacte et rigoureuse de la Correspondance de Napoléon Ier, il faudrait encore prendre garde de les réunir dans l'ordre même où elles se sont produites. La succession dans laquelle se sont présentées les idées de l'Empereur est d'un haut intérêt historique; et c'est, selon nous, la connaissance que ses lettres nous en procurent qui donne à leur publication un de ses plus grands prix. Cette succession ne paraît point très-difficile à déterminer; les notes conservées dans les archives d'Hudson Lowe fournissent à cet égard des renseignements positifs. Ainsi on sait que Napoléon s'occupa d'abord des campagnes d'Italie; celles de 1815 étaient rédigées plusieurs mois avant le départ de Gourgaud (1818), qui en fit une publication distincte; celles d'Égypte et de Syrie furent l'objet de soins particuliers (1819-1820) : il y a cinquante ans, elles offraient encore la séduction d'un roman en lointain pays.

Le reproche que nous adressons aux éditeurs des Commentaires est donc une certaine inattention dans l'accueil des documents qui peuvent s'abriter sous le nom de Napoléon Ier. Leur part dans l'élimination se borne au rejet d'un volume de la publication de 1830, volume rempli de pièces étrangères ou inutiles au sujet et dont le libraire seul a connu les raisons d'être. Mais l'admission de 100 pages extraites des récits de Las Cases et de Montholon (t. V, 372-487) compense d'une manière fâcheuse[1] ce léger mérite. Jusqu'à quel point la fantaisie est-elle entrée dans ces compositions équivoques, c'est ce qu'il appartient au goût et à la foi de chacun de décider. Elles doivent être rigoureusement proscrites d'un texte scientifiquement établi.

Il y a eu au contraire à Sainte-Hélène entre Napoléon et certaines personnes, sir Pulteney Malcolm et O'Meara par exemple (l'O'Meara de la première manière) des entretiens relatifs à quelques actes de l'Empereur, et immédiatement consignés par écrit. Ces conversations que William Forsyth nous a transmises ont le caractère d'une parfaite authenticité. Il s'en trouve qui offrent un véritable intérêt, comme celle où nous entendons le captif de Longwood, pressé de questions au sujet de ce qu'il aurait fait, une fois débarqué en Angleterre, et maître de Londres par hypothèse, s'écrier, après plusieurs réponses contradictoires (lâcher la Révolution, fonder un gouvernement stable) : A vrai dire, je n'en sais rien; les circonstances eussent réglé ma conduite!

Au fond, même authentiques, les dictées de Sainte-Hélène ont-elles une importance de premier ordre, comparable à celle de la Correspondance de Napoléon Ier? Assurément non. C'est une vérité d'expérience non-seulement que la mémoire s'affaiblit vite chez tous les hommes, mais encore qu'elle modifie, qu'elle

---

1. Faute aggravée encore par la confirmation de certaines rêveries cherchées dans les Mémoires du roi Joseph (p. 440, note), comme si ce travail (rédigé, nous le voulons bien, avec d'honnêtes intentions) avait d'autre valeur que celles des pièces officielles qu'y a jointes M. Du Casse!

dénature avec les années l'aspect des choses : nos desseins, nos actes, prennent dans l'éloignement une teinte uniforme, où ils se confondent dès que l'émotion sous l'empire de laquelle ils maîtrisaient notre esprit a cessé. Il faut alors une grande force d'analyse, la meilleure foi, et les témoignages irrécusables du passé, pour retrouver et classer les principes de nos actions. A Sainte-Hélène, l'Empereur manqua à différents degrés de ces secours. Alourdie dès 1815, sa vaste intelligence fléchit sous les atteintes d'une maladie douloureuse et d'une irritation constante. Il n'avait autour de lui que des matériaux insuffisants, incomplets; il fallait qu'il tirât presque tout de lui-même. Enfin, objet d'enthousiasme aveugle et de furieuses haines, une pente irrésistible le portait au panégyrique, à l'apologie. Cet homme d'inspiration, de prime saut, devint, dépeint par lui-même, un personnage systématique, à vues arrêtées [1], qui n'a manqué que d'un peu de temps pour accomplir son œuvre. A mesure qu'on étudiera plus attentivement la période consulaire et impériale, on verra combien cette donnée est légendaire. L'amour de la clarté, que Napoléon traduisait par le désir de la symétrie, de la régularité en toutes choses (de façon que le monde entier, s'il l'eût pétri de sa main, aurait pu être analysé et compris d'un coup-d'œil), et la passion de gouverner, qui chez lui fut ce qu'elle est partout, la tache d'huile, forment la véritable unité d'une volonté qui, dans ses manifestations, fut aussi mobile que les émotions apportées par les événements de chaque jour.

H. Lot.

VARIÉTÉS.

Le Poème latin du ms. 8084 de la Bibliothèque impériale.

Le petit poème latin du IVe siècle contre les payens, découvert par M. Léopold Delisle et publié par lui dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (VIe série, t. III, p. 297 et suiv.), puis par moi dans la *Revue archéologique* (1868, juin et juillet) [2] n'a pas manqué, comme je le présumais, d'attirer l'attention des savants. Il a pris place dans l'*Anthologia latina* de M. Riese (voy. *Rev. crit.*, 1869, art. 56) et en outre il a été l'objet d'études spéciales de la part de M. de Rossi [3], l'illustre auteur de la *Roma Sotterranea* et des *Inscriptiones Christianæ*, et de M. R. Ellis [4], le savant éditeur de Catulle.

Lorsqu'il s'agit d'un texte assez obscur, qui voit le jour pour la première fois,

---

1. La conception de Napoléon s'attachant à la poursuite de desseins fixes et définis est celle qui domine la biographie publiée par M. Rapetti; il y a dans son travail, résultat d'études sérieuses, bien des aperçus ingénieux, neufs, séduisants. Mais par cela seul qu'il a prétendu répartir les actes de l'Empereur en certaines catégories politiques propres à des objets déterminés, il n'a pu éviter l'arbitraire, et tout son talent ne peut voiler ce qu'il y a de factice dans de pareilles classifications. C'est ainsi que l'affaire Moreau-Enghien-Pichegru, se trouve placée par lui sous la rubrique : Politique avec l'Angleterre (n° 48). Elle figurerait certes aussi bien ailleurs (soit au n° 39, Conspirations). Tant il est vrai qu'isoler les gestes de Napoléon, les extraire de leurs tenants chronologiques pour les mettre dans tel ou tel milieu, c'est en forcer, au gré de chacun, la signification intrinsèque!

2. Tiré à part sous le titre de *Recherches sur un poème latin du IVe siècle*. Paris, Didier.

3. *Bullettino di Archeologia cristiania*, nos de juillet et août et de septembre et octobre 1868.

4. *Journal of Philology*, 1868 (livr. II, p. 66 et suiv.).

on peut s'attendre à ce que la critique et l'interprétation fassent de rapides progrès, et à ce que le travail des premiers éditeurs soit bientôt rectifié et dépassé par les successeurs ; surtout lorsque ceux-ci sont au courant de certaines questions toutes spéciales se rattachant au texte en discussion. Je considère comme mon devoir de constater à mon tour les résultats obtenus par des recherches nouvelles, d'autant plus que dans mon premier travail j'avais formellement déclaré ne prétendre à rien de plus qu'à ouvrir la discussion.

M. de Rossi a apporté ses vastes connaissances en matière d'antiquités chrétiennes ; il a surtout contribué à éclaircir le côté historique, et quoique sur l'appréciation générale du poème, sur le personnage contre qui il est dirigé, j'aie la satisfaction de le voir partager mes vues, je dois reconnaître qu'il a élucidé maint détail dont la solution m'avait échappé et proposé quelques restitutions plausibles. — M. Ellis n'est d'accord avec moi, ni sur la valeur littéraire de l'œuvre, qu'il estime au moins égale aux poèmes de Prudence [1], ni sur le personnage à qui l'auteur en veut plus spécialement ; mais ses observations critiques, appuyées sur une connaissance approfondie de la versification et de la littérature du IVe siècle, portent souvent juste et je n'hésite pas à admettre quelques-unes de ses observations.

Je reconnais d'abord que j'avais jugé trop défavorablement la prosodie du poème qui se rapproche un peu, il est vrai, de celle de Prudence [2]. Je ferai toutefois observer à M. E. que, s'il trouve cette versification si correcte, c'est qu'il la corrige, et cela presque toujours en sacrifiant le sens et la grammaire : v. 13, *nulla sacrata pudica*, il dit : « *nulla pudica* are clearly ablatives ; » il faudrait en tout cas *a nulla pudica* ou mieux *nulli pudicæ ;* le mot *sacratus* ayant dans toute la pièce le sens très-précis *d'initié*, je préfère voir ici une faute de versification et prendre les trois mots pour des nominatifs. — V. 52 : « *mille nocendi* » *vias* is incredible ; » je ne trouve pas la chose si incroyable que M. E. ; quand je vois la suite : *mille nocendi vias*, TOTIDEM CONQUIRERET ARTIS, je me reporte immédiatement à ces centons virgiliens de l'Anthologie latine où l'on peut voir le rôle que jouait cette tournure *mille nocendi artes* chez les faiseurs de vers de l'époque (cf. *Anthol. latina*, ed. Riese, *de Alea*, p. 24, v. 8 ; *Sacrilegus capite puniatur*, p. 78, v. 198) remarquez en outre que *mille nocere vias* ou *mille nocendo vias* est absolument contraire à la grammaire. Notre poème contient beaucoup de lambeaux virgiliens ; je défendrais ainsi la correction que j'ai tentée du vers 37, au moins en ce qui concerne les mots *bustis* et *aras*. MM. Ellis et de Rossi sont d'accord à demander *busti putentibus aris ;* je garde *aras* à cause de l'analogie de l'*Anthol. lat.* ed. Riese, p. 78, v. 197 : *polluit aras* et surtout parce que sans cela je les mets au défi de traduire la phrase ; corriger pour obtenir un non-sens est parfaitement superflu [3]. — Un vers emprunté à Virgile aussi, chose

---

1. « In fact I differ from M[illegible] Morel in considering the poem to be at least equal, if not » superior to the *Contra Sy[illegible]achum.* »

2. Ainsi *que* joue le rôl[illegible] une double consonne et allonge la voyelle brève précédente. Les finales *us, er, or* de[illegible]ent longues lorsqu'elles sont en *arsis*, etc.

3. Du reste, M. Ri[illegible], avant que j'eusse publié mon travail, avait fait la même correction que moi : *bu[illegible] putentibus aras.*

qui m'avait échappé, condamne la correction que j'avais proposée du v. 116; il faut lire évidemment, comme dans Virgile, IV, 517 : *ipsa mola manibus coniunx altaria supplex*. Mais, si je suis disposé à reconnaître les erreurs que j'ai pu commettre, je dois aussi déclarer que dans la plupart des cas les affirmations catégoriques de M. E. ne me suffisent pas et que toutes les corrections proposées par lui que je ne reproduis pas ici me semblent trop hardies ou non justifiées[1]. Quant à la grammaire, à l'originalité, au style, je dois maintenir mon impression première[2].

Quant au personnage à qui s'adressent les invectives j'avais d'abord, comme M. Ellis, songé à Prétextat, et ce n'est qu'après une longue réflexion que je me suis décidé pour Flavien. Je puis d'abord m'appuyer sur la déclaration de M. de Rossi : « La recherche du nom historique de ce personnage devait être le but » principal de mon exposé, mais M. Morel m'a prévenu et a été conduit par ses » raisonnements au point même que je voulais persuader à mes lecteurs. » Mais, en science, l'autorité, même d'un nom tel que celui de M. de Rossi, ne suffit pas si elle n'est appuyée de bonnes raisons. Or il s'agit d'un personnage qui a voulu sauver Rome d'un danger quelconque, et il est certain que ce ne fut pas le cas de Prétextat. M. Ellis ne voit pas, il est vrai, de nécessité à choisir entre Prétextat, Flavien et Symmaque; il semble dire à la fin de son article que les invectives de notre anonyme pourraient bien être à l'adresse des payens en général et de leurs trois principaux chefs. Mais dans ses observations de détail il laisse percer quand même sa préférence pour Prétextat[3]. Il reste certain néanmoins, d'après les excellentes explications historiques données par M. de Rossi, que les principaux événements auxquels se rapporte notre poème ont dû se passer sous Flavien; ce qui n'exclut pas de la part du poète certaines allusions aux autres chefs de l'aristocratie payenne; rien de plus naturel que de supposer qu'il a concentré sur la tête d'un seul les invectives et les quolibets[4] que le parti chrétien avait l'habitude d'adresser à plusieurs.

Un des passages les mieux élucidés par M. de Rossi est contenu aux vers 28-33 :

> Mensibus iste tribus totam qui concitus urbem
> Lustravit metas tandem pervenit ad ævi.

---

1. Quel sens peut-on trouver dans les vers suivants : 31. SECLA *Jovis vestram posset turbare quietem;* 63. ABIURAS *censor meliorum* CÆDERE *vitam.* — Au vers 105, au lieu de *Dextra læuaque situm argentea frena tenere*, où seul le mot *situm* fait difficulté, croirait-on que M. Ellis veut lire *Dextrali vestitum,* vêtu d'un bracelet! M. Riese corrige *istum,* ce qui donne au moins un sens excellent.

2. Dans mes *Recherches,* p. 19, j'ai dit : On remarquera l'usage fréquent que notre auteur fait de l'imparfait du subjonctif sans raison appréciable (v. 11, 12, 41, 43, 52, 79). M. E. me fait dire que je le crois employé pour l'indicatif, et il ajoute : « Mais dans aucun de ces cas il n'est nécessaire *d'expliquer ainsi* l'imparfait du subjonctif. » — Je n'ai pas parlé de l'indicatif et en tout cas je n'ai pas prétendu *expliquer,* mais *constater.* Je comprends d'autant moins l'observation de M. E. que lui-même reconnaît ensuite qu'il y a ici une particularité grammaticale.

3. Ainsi il voit une allusion à son nom dans le mot *prætexta* du vers 6; — dans le mot *vectis* (*Vettius Agorius Prætextatus*) qu'il introduit par conjecture au vers 69.

4. Je rangerais au nombre de ces quolibets le jeu de mot du vers 6; jeu de mot qui est toutefois plus contestable ici que dans le passage de Firmicus Maternus XVIII, 6 : *qui sic in templo prætextatus incedis*, cité par M. Ellis.

Quæ fuit hæce rabies animi? quæ insania mentis?
[Sed] Iovis vestram posset turbare quietem.
Quis tibi iustitium incussit, pulcerrima Roma,
Ad saga confugerent populus quæ non habet olim.

On voit qu'évidemment il s'agit d'un *lustrum* ou *amburbale sacrum;* la relation intime des mots *iustitium* et *saga* avec *lustrare totam urbem* m'avait échappé parce que v. 28 j'avais cru lire dans le manuscrit (comme M. Delisle) *votum;* M. de Rossi a lu *totum*, ce qui vient confirmer la correction proposée par M. Ellis : *totam*. Or la célébration d'un *lustrum*, c'est-à-dire le renouvellement après une longue interruption d'une des cérémonies les plus solennelles du culte payen, d'une cérémonie qui avait lieu surtout lorsqu'on craignait une invasion de l'ennemi dans la ville, ne peut trouver place que sous le règne d'Eugène. C'était la plus grande provocation qu'on pût faire aux chrétiens, et Flavien seul était capable d'une telle audace. Les historiens ne mentionnent pas il est vrai formellement ce lustrum, mais ils reprochent en général à Flavien d'avoir *renouvelé* les cérémonies *publiques* du culte payen. Prétextat s'était borné à des cérémonies privées. Je ne conçois pas comment M. Ellis a pu rapporter des expressions aussi consacrées que celles de *iustitium* et *saga sumere* à une simple émeute et même aux sanglantes rixes entre chrétiens qui avaient eu lieu dans la querelle du pape Damase avec Ursinus!

Je ne puis entrer ici dans tout le détail du travail si savant de M. de Rossi; il me suffira pour donner une idée de son importance de rappeler qu'il confirme la phrase par laquelle je terminais mes *Recherches :* « Si donc comme nous le pen- » sons, ce poème s'adresse à Flavien, la pièce date de 394 ou 395 et devient » un monument intéressant pour l'histoire du règne d'Eugène. »

Déjà dans les n^os^ de janvier 1865 et de juillet 1866 de son Bulletin, M. de Rossi avait résumé les dernières tentatives du parti payen à Rome; la connaissance spéciale qu'il a des inscriptions chrétiennes le mettait à même d'expliquer mainte allusion qui m'avait échappé; il était mieux préparé que personne pour comprendre le sens intime et la portée réelle du poème en question et il ajoute, après avoir cité la conclusion de mon article : « Ce document sert surtout à nous » faire connaître beaucoup de détails relatifs à ce dernier effort tenté par le » parti payen du sénat pour remettre en honneur l'idolâtrie. » Et chaque fait est, dans la suite de son travail, l'objet d'un commentaire minutieux.

Je citerai entre autres le passage suivant où j'avais déclaré ne rien comprendre :

Perdere quos voluit percussit luridus anguis
Contra Deum verum frustra bellare paratus,
Qui tacitus semper lugeret tempora pacis,
Nec proprium interius posset vulgare dolorem.

M. de R. montre que le *luridus anguis* n'est autre que le démon, qui regrettait toujours en secret (*tacitus lugeret*) la paix dont jouissaient les chrétiens et se désolait de ne pouvoir montrer sa douleur intime. — *Nec* pour *ne* est une excellente correction de M. de R.; il ne reste à noter que *interius* pour *internum*.

M. de Rossi n'a pas pu déterminer plus exactement qui était le Leucadius nommé au v. 85 comme préfet des *fundi Africani;* en revanche il admet que le Marcianus du vers suivant n'est autre que l'ami de Symmaque (*Epist.* VIII, 23,

54, 58, 73). Le fait, auquel il est fait allusion au v. 49, de la destruction des anciennes maisons n'est pas expliqué par lui. M. Ellis voudrait le rapprocher d'un passage d'Ammien Marcellin relatif aux réformes de Prétextat (XXVII, 9) : *Namque et mæniana substulit omnia fabricari Romæ priscis quoque vetita legibus*, etc. Mais ce n'est guère vraisemblable.

Quoiqu'il reste encore certaines obscurités dans le texte du poème, on peut espérer que dans peu de temps son importance au point de vue historique sera universellement reconnue. M. de Rossi a montré tout le parti qu'on en pouvait tirer pour écrire, en tenant compte aussi de quelques nouvelles inscriptions chrétiennes et payennes, l'histoire vivante de la lutte suprême entre le christianisme et le paganisme.

Le texte conservera toujours quelques passages incorrects. Sur plusieurs points, et même pour des restitutions hardies en apparence (p. ex. vers 66) j'ai eu le bonheur de me rencontrer avec M. Riese [1] ou d'être approuvé par MM. Ellis, de Rossi et Riese; ainsi *modica stepefactus epeta* corrigé par moi en *modica stipe factus epæta* ne fait plus aucun doute.

Parmi les *loci desperati* je citerai le vers 44 :

Gallaribus subito membra circumdare subitus

M. de Rossi pense à des objets ou vêtements appelés *gallaria* et corrige *subtus* au lieu de *subitus;* cette correction est faite également par M. Riese. M. Ellis propose *membris circumdaret ictus* ou *membra circumdare sub ictus* et change *Gallaribus* en *Gallaris*. J'avais proposé *truncare* qui est employé par Prudence (II, 49). La restitution de MM. Riese et de Rossi me semble la plus naturelle au point de vue paléographique; mais elle viole les lois de la versification et ne donne pas un sens bien net; il vaut mieux encore ne pas corriger du tout.

Quelques restitutions de M. Riese sont excellentes : ainsi p. ex. v. 26 : CUM (ms. *Quem*) *Jovis ad solium raptum* SACRATUS (ms. *tractatus*) *abisset;* je préfèrerais cependant *Quod*. (Les corrections de MM. Ellis et de Rossi me paraissent moins bonnes. Ils veulent tous deux conserver *tractatus;* le premier change *Quem* en *Quom* et *raptum* en *raptim;* le second change *Quem* en *Qui* et *raptum* en *raptus*.) — V. 63 : *meliorum incedere vitam* est une conjecture très-admissible. D'autre part M. Ellis a aussi de bonnes idées : v. 71, où j'ai corrigé *thorus* par *choros*, il dit que *choris* vaudrait mieux; c'est évident, et j'avais même noté plus tard cette correction dans mon exemplaire en m'appuyant sur Virgile (En. X, 224, *lustrare choreis*).

Il ne me reste plus qu'à remercier MM. de Rossi, Ellis et Riese d'avoir bien voulu tenir compte de mon travail et le discuter à l'occasion.

Charles MOREL.

---

1. M. Riese n'a eu à sa disposition, pendant l'impression de son Anthologie, que le texte du poème tel qu'il avait été publié par M. Delisle. Les corrections qu'il a faites ont donc eu lieu tout à fait indépendamment des miennes. Il n'a pu utiliser mon travail que pour sa préface, où il donne un relevé de tous les passages où j'ai déchiffré quelques mots de plus que M. Delisle et de ceux où j'ai fait des corrections.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Louis XIV, étude historique. 2e édit. viij-471 p. Paris (lib. Didier et Ce). 3 fr. 50

Desmasures (J.). Recherches sur l'origine et les caractères de nos principales fêtes religieuses et profanes, examinées surtout au point de vue du caractère populaire que leur ont donné les mœurs et coutumes de quelques provinces de la France. In-8°, 43 p. (lib. P. Dupont).

Dixon (W. H.). Her Majesty's Tower. In-8° cart., 412 p. London (Hurst and B.). 18 fr. 75

Fergusson (J.). Tree and Serpent worship, or illustrations of mythology and art in India in the first and fourth centuries after Christ; with introductory essays and descriptions of the plates. In-4° dem. rel. London (H. W. Allen). 131 fr. 25

Feudal Castles of France (Western provinces), by the author of « Flemish interiors, etc. » Illustr. from the author's sketches. In-8° cart., 378 p. London (Chapman and H.). 17 fr. 50

Gherardi (A.). La guerra dei Fiorentini con papa Gregorio XI, detta la guerra degli otto santi. Memoria compilata sui documenti dell' archivio fiorentino. In-8°, 226 p. Firenze (tip. Cellini).

Grasset (E. F. de). Preuves de noblesse des dames religieuses de Beaulieu en Quercy, de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem, tirées des dossiers originaux déposés aux archives départementales des Bouches-du-Rhône). In-8°, 52 p. Paris (lib. Dumoulin).

History (the) of the life and times of Edward the Third. 2 vol. in-8° cart., 774 p. London (Longmans). 35 fr.

Horace. Q. Horatii Flacci opera, illustrated from antique gems by C. W. King. The text revised with an introduction by H. A. J. Munro. In-8° cart., 484 p. London (Bell and D.). 26 fr. 25

Ikhwanus S. Safa, or Brothers of purity. Translated from the Hindustani by professor J. Dowson. In-12 cart., 160 p. London (Trübner and Ce). 8 fr. 75

Lucrezia Borgia, duchess of Ferrara. A biography illustrated by rare and unpublished documents. 2 vol. in-8° cart., 690 p. London (Hurst and B.). 26 fr. 25

Michelet (J.). Histoire de la Révolution française. 2e édition revue et augmentée. T. 5 et 6. In-8°, xxxix-877 pages. Paris (lib. Internationale). 10 fr.

Moore (J. S.). Preglacial man and geological chronology. In-8° cart., 132 p. London (Simpkin). 7 fr. 50

Muratori (G. F.). Asti, colonia romana, e sue iscrizioni latine. In-8°, 74 pages. Torino (Lœscher). 2 fr.

Napoleon at Fontainebleau and Elba, being a journal of occurences in 1814-15, with notes of conversations, by the late major general sir Neil Campbell; with Memoir of his life and services of that officer, by the nephew A. N. C. Maclachlan. In-8° cart., 400 p. London (Murray). 18 fr. 75

Peruzzi (S. L.) Storia del commercio e dei banchieri di Firenze in tutto il mondo conosciuto dal 1200 al 1345, compilata sui documenti in gran parte inediti. Appendice con una tavola. In-8°, 119 p. Firenze (tip. Cellini e C.).

Pezuela (J. de la). Historia de la Isla de Cuba. 4 vol. in-8°. Madrid (lib. Bailly-Baillière). 40 fr.

Plautus. The Mostellaria, with notes critical and explanatory, prolegomena and excursus by W. Ramsay, edited by G. G. Ramsay. In-8° cart., 406 pages. London (Mac Millan). 17 fr. 50

Recueil des publications de la Société impériale havraise d'études diverses. 34e année. In-8°, 489 p. Le Havre (impr. Lepelletier).

Spano (G.). Memoria sopra una lapida terminale trovata in Sifiddu e scoperte fattesi nell' isola di Sardegna nel 1868. In-8°, 47 p. Cagliari (tip. Alagna).

Summarium monumentorum omnium quæ in tabulario municipii Vercellensis continentur ab anno 882 ad annum 1441, ab incerto auctore concinnatum, et nunc primum editum cur. S. Caccianottio. In-4°, xiv-319 p. Vercelli (tip. Guglielmi).

Târanâthæ. De doctrina Buddhicæ in India propagatione narratio. Contextum Tibeticum e codicibus Petropolitanis ed. Anton Schiefner. Grand in-8°, x-220 p. Petropoli, 1868. Leipzig (Voss). 4 fr.

Visitation of Suffolke made by W. Hervey, Clarenceux king of arms, 1561. Edited by J. J. Howard. Vol. II. Part 19. In-4° br. London (Whittaker and Co.). 5 fr.

Westropp (H. M.). Handbook of archæology. The traveller's art companion to the Museums and ancient remains of Italy, Greece and Egypt. In-8° cart., 474 p. London (Bell and D.). 18 fr. 75

GLOSSÆ Hibernicæ veteres codicis Taurinensis edidit Constantinus Nigra.

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tome premier. 2e fascicule. Gr. in-8°. 4 fr.

Contenu. I. Membres nouveaux admis depuis le 1er janvier 1868 jusqu'au 1er janvier 1869; lectures faites à la Société; ouvrages offerts; extraits des procès-verbaux. — II. *E. Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — III. *C. Thurot*, Observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — IV. *L. Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — V. *D'Arbois de Jubainville*, Étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — VI. *P. Meyer*, phonétique provençale, O. — VII. *M. Bréal*, les doublets latins. — VIII. *R. Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — IX. *G. Paris*, Gens, giens.

D. M. DE GONGORA Y MARTINEZ Antigüedades prehistóricas de Andalucia. Monumentos, inscripciones, armas, ustensilos y otros importantes objetos pertenecientes a los tiempos mas remotos de su poblacion. Madrid, 1868. 1 vol. gr. in-8° orné d'une carte, de 173 figures sur bois imprimées dans le texte et de 2 planches en chromolithographie tirées hors du texte. 32 fr.

J. DE WITTE Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne. 1 vol. gr. in-4° cartonné, imprimé sur papier vergé et accompagné de 49 pl. de médailles. 50 fr.

A. DE ROCHAMBEAU La famille de Ronsart. Recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsard et sa famille. 1 vol. accompagné d'un tableau généalogique et d'un fac-simile de l'écriture de Ronsard. Cartonné en percaline rouge. 5 fr.

Album de 19 planches accompagnant ce volume, contenant un portrait et les vues et détails du château de la Poissonnière, habitation de Ronsard. Gr. in-8° cartonné en percaline rouge. 10 fr.

Le même ouvrage tiré à petit nombre sur papier de Hollande. Gr. in-8° avec les 19 planches brochées dans le volume. 30 fr.

H. KLIPPFEL Metz, cité épiscopale et impériale (xe et xvie siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romanes de l'empire germanique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

—— Étude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°. 2 fr. 50

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 20 Quatrième année 15 Mai 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

NICOLAS DE TROYES Le grand Parangon des nouvelles nouvelles, publié d'après le manuscrit original par M. Émile Mabille. 1 vol. in-16, papier vergé, cartonné. 5 fr.

Acquisition nouvelle.

J. F. SCHNAKENBURG Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France, contenant des notices sur la littérature des dialectes; leur division territoriale, ainsi que celle de leurs sous-espèces; des indications générales et comparatives sur leurs articulations et sur leurs formes grammaticales; le tout composé d'après les meilleures sources et les observations faites sur les lieux, et accompagné d'un choix de morceaux en vers et en prose dans les principales nuances de tous les dialectes ou patois de la France. Berlin, 1840. Gr. in-8° br., au lieu de 10 fr. 7 fr.

R. MOWAT Noms propres anciens et modernes. Études d'onomatologie comparée. Gr. in-8°. 3 fr.

Contenu : Les noms propres latins en *atius* et en *onius*. — Examen de la signification attribuée aux noms d'hommes *Sarmentius*, *Projectus*, *Stercorius;* étymologie de *Tullus*, Pirasius. — De l'Élément africain dans l'onomastique latine. — De la déformation dans les noms propres.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Bulletin de l'Institut archéologique liégeois. T. IX, 1re livraison. Liége, Carmanne, 1869.

P. 23. J. RENIER, *Le tombeau de Réginard évêque de Liége;* le tombeau de cet évêque, mort en 1036, a été détruit en 1795. Les présentes recherches complètent un travail publié par le même auteur, *Bulletin*, VI, 65. — P. 29. J. DARIS, *Notices historiques sur Grand-Looz, Gothem, Brouckom.* — P. 79. R. P. GOFFINET, *La bataille de Lauffeld* (2 juillet 1747), relation inédite qui paraît émaner de l'un des chefs de l'armée alliée. — P. 89. J. RENIER, *Œuvre de Natalis*, graveur liégeois (second article). — P. 135. S. BORMANS, *Rapport sur les fouilles de Juslenville* (1er rapport). Ces fouilles, exécutées en 1851 et 1868, ont amené la découverte de divers objets en verre, en terre rouge, en bronze, en fer, et de monnaies par lesquelles est constatée l'existence d'un établissement gallo-romain à Juslenville entre 70 et 180. — P. 157. Le même, *Les seigneuries féodales du pays de Liége* (2e art.). — P. 275. U. W. *Note sur le baron de Walef* (1662-1734).

The Irish Ecclesiastical Record, a monthly journal, conducted by a society of Clergymen, under episcopal sanction. Dublin, Kelly. — N° LVI, vol. V. — May, 1869.

P. 349-360. *La civilisation et les arts de l'ancienne Irlande* (suite). — P. 360-374. *De la religion dans l'éducation comme instrument de culture intellectuelle.* — P. 375-384. *Remarques sur quelques assertions de M. Keane, dans son livre :* The towers and temples of ancient Ireland (critique très-sévère, mais très-juste, d'un récent ouvrage, qui rappelle les plus mauvais temps de la Celtomanie). — P. 384-389. *Questions liturgiques; actes de l'autorité ecclésiastique.* — P. 390-396. MONASTICON HIBERNICUM; *comtés d'Antrim et d'Armagh.*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE
DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Araneo (G.). Memorie storiche della città di Melfi. Pag. 337 à 442. In-16. Firenze (tip. Nazionale).

Ascoli. Di un gruppo di desinenze indo-europee. Gr. in-8°. Torino e Firenze (Lœscher, Bocca). 2 fr.

Atti della R. Accademia di Belle-Arti in Milano. Anno 1868. In-8°, 80 p. Milano (tip. Pirola).

Baxmann (R.). Die Politik der Pæbste von Gregor I bis auf Gregor VII. 2. (Schluss) Th. Gr. in-8°, 448 p. Elberfeld (Friderichs). 8 fr.

Bellecombe (A. de). Histoire universelle. 2e partie. Histoire générale politique, religieuse et militaire. T. 13. In-8°, 565 p. Paris (lib. Furne, Jouvet et Ce). 5 fr.

Bellier de la Chavignerie (E.). Dictionnaire général des artistes de l'école française depuis l'origine du dessin jusqu'à l'année 1868 inclusivement. Architectes, peintres, graveurs, sculpteurs et lithographes. T. 1. 1re livr. A-Bar. In-8° à 2 col., 48 p. Paris (lib. Ve J. Renouard). 1 fr. 50

L'ouvrage se composera de 50 livr. formant 2 vol.

Bibliothek des æltesten deutschen Litteratur-Denkmæler. 1. Band. Gr. in-8°. Paderborn (Schœningh). 6 fr. 75

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 15 Mai — 1869

Sommaire : 89. Burnouf, Histoire de la littérature grecque. — 90. Raoul de Houdenc, Meraugis de Portlesguez, p. p. Michelant; li Romans des Eles, p. p. Scheler. — 91. Le Personnel administratif sous l'ancien régime.

89. — **Histoire de la littérature grecque,** par Émile Burnouf, directeur de l'École française d'Athènes. 2 vol. in-8°, 399-473 pages. Paris, Ch. Delagrave et C°. 1869.

Il y a plusieurs manières d'écrire l'histoire d'une littérature : il faut laisser à chaque auteur le droit de choisir la sienne. Pour juger un livre de ce genre, on doit donc se demander d'abord ce que l'auteur a voulu faire, et ensuite comment il a exécuté son dessein. Faisons ainsi pour cet ouvrage, dont nous avons lu le premier volume. M. Burnouf a voulu, ce nous semble, offrir un livre didactique à ceux qui se proposent d'étudier spécialement la littérature grecque. Il s'est efforcé de rassembler, en les marquant avec précision, les faits généraux qui caractérisent chaque époque, et les traits particuliers qui constituent la physionomie des principaux auteurs. Il a voulu rattacher la littérature à l'histoire, afin de faire voir comment les œuvres littéraires étaient sorties de la vie même de la nation : aussi a-t-il exposé avec soin les origines de tous les genres. Il s'est appliqué à donner des notions précises, sans reculer devant les détails techniques : il parle de musique à propos de Sapho et de Pindare, il explique l'ordonnance d'une tragédie, il indique les symétries, mesure les proportions de l'architecture dramatique. Il affectionne les procédés des sciences exactes : il vous dessine un tableau des hauteurs barométriques de l'orientalisme et de l'hellénisme dans la littérature grecque, ou bien de l'élément lyrique et de l'élément dramatique dans les pièces de théâtre. On ne saurait méconnaître une tendance marquée, quelquefois excessive, en général louable, à la précision la plus rigoureuse. Voilà, je crois, ce que l'auteur s'est proposé de faire. Y a-t-il toujours et complétement réussi ? Disons qu'il y a réussi quelquefois et dans une certaine mesure.

M. Burnouf connaît la langue et la littérature de l'Inde; l'étude et l'admiration de la vieille civilisation de ce pays sont pour lui comme une tradition de famille. Or les peuples grecs sont venus de la Haute-Asie; ils en ont apporté les éléments de leur langue, de leurs idées religieuses, et même de leur poésie primitive. Dans l'*Introduction* et dans la section 1re, intitulée *Période des Hymnes*, M. B. a donné à ces origines une place beaucoup plus large qu'on n'a fait jusqu'ici dans les histoires de la littérature grecque, et ces chapitres forment la partie la plus neuve et la plus instructive de son livre. Une longue période d'élaboration a dû précéder la naissance des poèmes homériques : les deux éléments dont se compose le drame épique, l'élément humain et l'élément divin, se sont formés lente-

ment. Ce dernier est, sans doute, le plus ancien. Mais qu'était-ce que les vieux hymnes consacrés à la louange des dieux, au récit de leurs manifestations, de leurs actes? La tradition grecque ne fournit que de très-vagues notions; pour leur donner un peu de corps, pour arriver à des idées plus précises et d'une justesse, sinon absolue, du moins approximative, il faut que nous recourions à certains hymnes du Vêda. C'est ce qu'a fait M. B. Nous lui reprocherons seulement d'avoir trop de confiance dans certains rapprochements étymologiques, et de se préoccuper trop exclusivement des origines indo-européennes, au point de fermer les yeux sur d'autres influences, qui nous semblent incontestables. Nous ne trouvons chez lui que deux lignes sur les Phéniciens. Il dit, à la page 18, que les invasions des Phéniciens dans la Grèce sont problématiques et que les divinités dont on leur attribue l'importation sont toutes aryennes. Voilà des assertions bien absolues. Mais toutes les îles, toutes les côtes de la mer Égée portent les traces évidentes de vieilles colonies phéniciennes; les légendes thébaines sont pleines de leur souvenir; le dieu solaire des Assyriens et des Phéniciens a fourni une bonne moitié des mythes d'Hercule; Aphrodité, la déesse de Cypre et de Cythère (Κύπρις, Κυθέρεια), est incontestablement d'origine phénicienne. Nous voulons bien que l'influence des Phéniciens n'ait pas pénétré bien avant dans les croyances et dans l'esprit des Hellènes; elle n'en est pas moins très-réelle, très-sensible. L'écriture grecque n'est-elle pas phénicienne? Chose curieuse, dans une histoire de la littérature grecque, dans un livre où les origines de la littérature tiennent tant de place, ce fait est entièrement passé sous silence. Tel est l'effet de l'esprit de système.

L'autre point que nous signalions, c'est l'abus des étymologies hasardées. Nous lisons à la page 48 : « L'autel était fait de terre et portait le nom de βωμός » (en sanscrit *bhûmi*, terre; latin *humus*). » Nous croyions que *bh* sanscrit et *h* latin répondaient d'ordinaire à φ grec. Du reste on a donné depuis longtemps une explication bien plus satisfaisante du mot βωμός. Il vient de la même racine que le verbe βαίνω, et veut dire « gradin, élévation. » Homère dit : Ἅρματα δ' ἅμ βωμοῖσι τίθει (*Iliade*, VIII, 441). Voilà encore le premier sens de βωμός, et ce vers renverse l'étymologie de M. B. Les étymologies de noms propres sont la plupart du temps plus problématiques que celles des noms communs. Nous en trouvons dans ce livre un grand nombre, qui nous semblent présentées avec trop d'assurance. Au lieu de discuter les noms de l'âge primitif, sur lesquels il est facile de raisonner et de déraisonner impunément, citons ce que l'auteur nous dit de deux noms historiques. « Le nom de Πυθαγόρας pourrait avoir une étymologie indienne et non pas grecque, et n'être que le mot *buddhaguru* qui signifie » missionnaire bouddhiste » (p. 145). Il est fort heureux que M. B. se contente ici d'un *pourrait;* mais cela est déjà beaucoup trop. Quelle fantaisie bizarre que d'expliquer par le sanscrit les noms grecs les plus transparents! On se demande, après cela, si les étymologies sanscrites d'Orphée ou d'Hyagnis méritent plus de créance. Voici un autre exemple encore plus étrange : « Quand Hérodote naissait, » une juive nommée Hadassa (l'Atossa d'Eschyle) et qui avait reçu le nom » persan d'Esther, était la sultane favorite du grand roi » (p. 330). Nous croyons

que M. B. est l'auteur de la découverte historique qu'il donne pour une chose positive. Quoi qu'il en soit, nous y trouvons deux petits inconvénients. D'abord le nom que le livre d'Esther donne au roi de Suse répond à Xerxès, et non à Darius. Ensuite l'histoire nous apprend qu'Atossa, cette prétendue juive, était fille de Cyrus (voir Hérodote, III, 88). Malheureusement il n'est pas aussi facile de réfuter tous les rapprochements de noms semblables sur lesquels on bâtit de nouveaux faits historiques ou littéraires.

Après la période des hymnes vient la période épique. On pourra ne pas adopter toutes les conclusions de l'auteur; on ne pourra lui refuser le mérite d'avoir bien étudié ce sujet. Il établit entre l'Iliade et l'Odyssée un parallèle approfondi et intéressant : la langue, le théâtre des événements, les comparaisons, les dieux, les hommes sont tour à tour examinés dans les deux poèmes. Le résultat c'est que les poèmes sont séparés par deux siècles, et qu'ils ont été composés l'un sur les côtes de l'Asie, l'autre dans l'Est de la Grèce. Nous aurions à faire des réserves sur beaucoup de détails, nous pensons que M. B. a exagéré certaines différences, qu'il n'a pas toujours tenu compte de celles qui tiennent à la nature même des deux sujets. En somme il sera difficile de nier qu'en passant de l'Iliade à l'Odyssée on entre dans un autre milieu moral, dans un autre état de civilisation. Mais si nous croyons qu'un assez long espace de temps sépare les deux épopées, nous ne sommes pas également convaincu que les pays où elles ont été composées soient séparés par un très-grand intervalle. Pour l'Iliade, il n'y a pas de désaccord possible : les combats des Grecs et des Troyens ont été chantés près des lieux mêmes où ils s'étaient livrés. Seulement M. B. restreint trop, suivant nous, l'horizon du poète ou des poètes. Il affirme hardiment que l'Olympe de l'Iliade est l'Olympe de Bithynie, montagne qui domine toute la partie nord-ouest de l'Asie-Mineure. Pourquoi? Apparemment parce que les dieux descendent rapidement de l'Olympe sur l'Ida ou dans la plaine de Troie. Cette raison n'est pas concluante. Je ne connais qu'un passage décisif à cet égard, mais il est décisif contre l'opinion avancée par M. B. C'est le voyage que Junon fait dans le 14e livre de l'Iliade, v. 225 sqq. : l'Olympe que la déesse quitte pour aller à Lemnos, est évidemment l'Olympe de Piérie. Et pourquoi déplacer l'Olympe? Ce n'est pas Homère qui y a rassemblé les dieux. Dès l'âge précédent, que l'auteur appelle la période des Hymnes, les chanteurs thraces qui habitaient la Piérie et qui y fondèrent le culte des Muses, ont dû établir le séjour des dieux sur la montagne de leur pays. Quant à l'Odyssée, est-il bien sûr que le Péloponnèse et l'Ithaque y soient décrits avec une exactitude parfaite? Je suis disposé à en croire les derniers voyageurs qui ont examiné les lieux sans parti pris et sans illusions, et qui déclarent que rien dans l'Ithaque ne répond aux descriptions homériques. Si l'Odyssée a été composée dans l'est de la Grèce, comment se fait-il que l'Italie et la Sicile s'y présentent d'une manière si vague et si nuageuse?

Quant à la composition même des deux poèmes, M. B. trouve celle de l'Odyssée parfaite, et il déclare que cette épopée est certainement l'ouvrage d'un seul poète. L'Iliade, au contraire, n'a suivant lui d'autre unité que celle qui résulte

de la marche des faits : c'est une suite de fragments épiques rapprochés par un simple travail de coordination. Ici encore, nous pensons que le contraste est exagéré. Sans doute, l'Odyssée est le fruit d'un art beaucoup plus savant. Cependant, nous ne la possédons pas telle qu'elle est sortie des mains de son auteur : on y reconnaît assez d'amplifications et de remaniements. Ces amplifications et ces remaniements sont beaucoup plus considérables et plus nombreux dans l'Iliade; le mélange de rédactions différentes y est, pour nous, de toute évidence, et ces rédactions diffèrent entre elles au sujet de quelques-uns des points les plus importants du poème. Cependant l'unité de l'ensemble n'en est pas moins évidente à nos yeux. La cohérence du poème laisse infiniment à désirer, elle a été profondément altérée: son unité primitive est restée intacte. Telle est notre manière de voir. Tout le monde ne la partagera pas: nous comprenons cela parfaitement, et nous ne trouvons pas mauvais que, dans un livre qui ne manquera pas de se répandre, on soutienne aujourd'hui en France la thèse de Wolf et de Lachmann. Nous en sommes même charmé. Il est très-commode de dédaigner la science et de suivre la vieille routine. Parler de l'authenticité de l'Iliade comme de celle de l'Énéide ou de la Jérusalem, c'est fermer les yeux à la lumière, c'est ignorer volontairement l'histoire du vieux poème et la manière dont il a été transmis d'âge en âge. M. B. a aussi parlé de cette transmission. Mais on voit bien qu'il est loin d'avoir examiné ce sujet aussi attentivement que les poèmes eux-mêmes. Il attribue à la commission de Pisistrate la première rédaction des épopées homériques. Il fallait dire : la dernière, la rédaction définitive. L'Iliade a dû former un corps d'ouvrage, sinon identique à notre Iliade, du moins renfermé dans les mêmes limites, dès le temps où furent composés les *Cypriaques* et les épopées faisant suite au poème de la colère d'Achille. M. B. exagère la portée des changements introduits dans le texte d'Homère par Aristarque et les autres savants d'Alexandrie. Il brouille étrangement (p. 101) les noms et les dates de ces savants, quoiqu'il les indique bien dans son second volume. Nous pourrions signaler plus d'une négligence de ce genre.

Nous trouvons moins de choses à louer dans les deux sections consacrées aux lyriques. Le sujet était difficile à traiter; nous n'avons que des fragments, et, quoi qu'on fasse, tout ce qu'on en dira, sera toujours décousu et fragmentaire. Cependant certains traits généraux auraient pu, ce nous semble, être mieux mis en évidence. Le fait que la poésie grecque, le lyrisme personnel, a été pendant un certain temps cultivée par les nobles, les membres de l'aristocratie ionienne et éolienne, ce fait méritait d'être signalé. Archiloque, mentionné parmi les poètes iambiques, se perd dans la foule. Cependant Archiloque n'est pas seulement un poète iambique, il est le père de tout le mouvement lyrique qui l'a suivi. On sait que l'admiration des anciens le plaçait à côté d'Homère. Nous lui aurions donné une place à part, en tête et en dehors des subdivisions. — M. B. est entré dans quelques détails sur la musique grecque : il explique la nature et le caractère des *modes* et des *tropes*. Il a voulu offrir à ses lecteurs quelques notions positives sur un genre de poésie, dont le nom même est emprunté à la lyre : on ne peut que l'approuver. Cependant n'a-t-il pas négligé des notions plus néces-

saires et qui ont un rapport plus direct avec les textes conservés? Les paroles ne nous disent absolument rien de l'air sur lequel elles ont pu être chantées; mais elles ont gardé quelques traces de la mesure de cet air. Il importe donc beaucoup plus de connaître les éléments de la rhythmique que de savoir ce qu'étaient les modes doriens, phrygiens, etc. Il est vrai que M. B. a touché à la rhythmique; mais il l'a fait de manière à en donner à ses lecteurs des idées tout à fait erronées. « Le rhythme, dit-il, est pour l'ode ce qu'est pour l'*épos*, » l'*élège* et l'*iambe*, la mesure, c'est-à-dire le total des syllabes brèves divisé en » un nombre déterminé de pieds; le pied est étranger à la poésie lyrique. » Cela est passablement obscur. Mais à la page 305 l'auteur s'est hasardé à noter quelques vers d'Eschyle. Dans le mot Οἰδίπου (pour ne citer que cet exemple), il donne à la première syllabe, ainsi qu'à la seconde, la valeur d'une noire, à la dernière celle d'une croche. La brève est donc suivant lui égale en durée à la longue qui la précède, et elle a une durée double de la longue qui la suit. On voit clairement que, dans sa pensée, les poètes lyriques ne tenaient nul compte de la quantité prosodique des syllabes. Aussi va-t-il jusqu'à émettre cette proposition étonnante : « L'ode est un genre littéraire qui tient le milieu entre la » prose et les vers. » M. B. répète, après M. Vincent, qu'on peut inférer cela des paroles d'Horace : *Numerisque fertur lege solutis*. Mais Horace parle ainsi des dithyrambes, et non de toute la poésie, de Pindare, et la loi dont le grand lyrique s'affranchissait dans ses dithyrambes, c'est la loi de l'accord antistrophique. Sans entrer ici dans le fond du débat, ne suffit-il pas du simple bon sens pour s'assurer que la quantité des syllabes n'était pas effacée dans le chant des Grecs? Ouvrez une ode de Pindare, vous verrez dans toutes les strophes et dans toutes les antistrophes d'un côté, ainsi que dans toutes les épodes de l'autre, la même suite de longues et de brèves. Pourquoi le poète se serait-il imposé cette règle, si les longues et les brèves ne signifiaient rien dans le chant? Ce qui est vrai, c'est que la longue n'y était pas toujours le double de la brève, et, par suite, que la vraie mesure des morceaux lyriques ne se marquait bien que lorsqu'ils étaient chantés, et se sentait imparfaitement (plus ou moins selon la nature de la rhythmopée) à la simple lecture. Cette rhythmopée, cette vraie mesure des syllabes, peut-elle être retrouvée par nous autres modernes? Cela est possible, non pas toujours, mais dans un certain nombre de cas. Quant au système général de la rhythmique des anciens, il nous est au moins aussi bien connu que celui de leurs modes. Nous regrettons que M. B. ne soit pas allé aux bonnes sources; il n'aurait pas écrit que « les anapestes de Tyrtée sont soumis au rhythme plutôt qu'à » la mesure, à la musique qu'à la prosodie, » et il n'aurait pas confondu les élégies de Tyrtée avec ses ἐμβατήρια ou marches militaires (p. 150 et suiv.). Des bataillons marchant au combat en chantant des distiques élégiaques, c'est là une hérésie en fait de rhythmique. Le mètre de la marche, c'était l'anapeste. Rien n'est plus simple que les anapestes de Tyrtée; il n'y a là aucun mystère; la mesure y est aussi fortement marquée que dans nos marches militaires; en les récitant, on croit voir les pieds des hommes se lever et se poser alternativement.

Après tout, sachons gré à M. B. d'avoir porté son attention et dirigé l'atten-

tion de ses lecteurs sur des matières trop négligées en France. S'il s'est trompé, c'est qu'il a été égaré par un guide d'ailleurs très-estimable. Il nous est plus difficile d'excuser M. B. sur un autre point. Pourquoi a-t-il parlé des lyriques grecs sans se préoccuper des travaux qui leur ont été consacrés depuis quarante ans? Il en est encore au recueil de Gaisford. Ceux de Schneidewin et de Bergk, ne les connaît-il pas, ou a-t-il dédaigné de s'en servir? Nous ne savons; mais quoi qu'il en soit, il a eu grand tort. Il y aurait trouvé beaucoup de fragments qui ne sont pas chez Gaisford et qui méritent d'être connus; il aurait retrouvé les anciens fragments mieux rapprochés, mieux classés, et surtout dans un texte infiniment meilleur. Citons un exemple. Les vers de Simonide sur les héros des Thermopyles, sont ainsi traduits par M. B. (p. 254) : « De ceux qui sont morts » aux Thermopyles glorieux est le sort, belle est la destinée [« la fin » vaudrait » mieux] : leur tombe est un autel, d'aïeux un souvenir; leur mort est un éloge. » Les deux dernières phrases sont un vrai amphigouri. La faute en est au texte suivi par M. B. Au lieu de προγόνων δὲ μνᾶστις, ὁ δ'οἶτος ἔπαινος, il faut lire πρὸ γόων δὲ μνᾶστις, ὁ δ' οἶκτος ἔπαινος, « pour larmes ils ont le souvenir, pour plainte funèbre l'éloge. » Ici il faudrait peut-être dire un mot des morceaux cités par l'auteur. Il s'est donné la peine de les traduire lui-même, et il a, dit-il, moins cherché l'élégance que l'exactitude. L'intention était bonne; l'exécution n'y a pas toujours répondu. Que les traductions de M. B. soient peu élégantes, nous l'accordons; mais, franchement, nous ne pouvons dire qu'elles soient très-exactes. Il a négligé de s'entourer de tous les secours, de consulter des travaux qui auraient pu lui être utiles. Nous le répétons, M. B. n'est pas au courant de la science. Ne donne-t-il pas (p. 303) comme un fait avéré que « les *Sept devant Thèbes,* représentés en 642 » [lisez : 462], étaient précédés d'*Œdipe* et suivi des *Éleusiniens?* » Or ce n'est là qu'une conjecture depuis longtemps abandonnée. Grâce à la didascalie, trouvée il y a plus de vingt ans dans le manuscrit de Florence, nous savons que la tétralogie thébaine d'Eschyle se composait des tragédies *Laïus*, *Œdipe*, *les Sept devant Thèbes,* suivies du drame satyrique *Sphinx,* et qu'elle fut jouée en 467. Cette didascalie se trouve dans toutes les éditions récentes, sans excepter les textes de Teubner et de Tauchnitz. M. B. ne la connaît pas. On peut se faire une idée des études de l'auteur en parcourant la liste vraiment curieuse des ouvrages à consulter, qu'il a placée en tête de son livre. On y voit figurer l'*Égypte* de Bunsen, la *Chronologie des Égyptiens* par Lepsius, l'*Histoire des langues sémitiques* par Renan. Ce sont là d'excellents ouvrages, sans aucun doute. Cependant il était peut-être plus utile d'indiquer les livres de Wachsmuth, de K. F. Hermann, de Schœmann, de Perrot sur les institutions politiques, religieuses, domestiques des Grecs. M. B. nous donne le luxe, mais il oublie le nécessaire. Pour les livres mêmes qui ont un rapport direct avec son sujet, on dirait que le hasard lui en a dicté le choix. Ajoutons que toutes les indications sont incomplètes et que plusieurs sont inexactes. Or le premier et le seul mérite que puisse avoir la bibliographie, c'est d'être exacte.

Nous avons insisté sur certains côtés faibles de l'ouvrage et nous l'avons peut-être fait avec quelque vivacité. C'est que nous voyons avec peine des

erreurs accréditées par un livre d'ailleurs recommandable et destiné à des lecteurs sérieux. Signalons, en finissant, quelques morceaux remarquables qu'on trouvera dans les deux dernières sections du premier volume. On lira avec intérêt les *Origines du drame*, p. 226 sqq., quoique là encore l'auteur se montre quelquefois plus versé dans les antiquités de l'Inde que dans celles de la Grèce. Il veut que les vendanges aient eu lieu aux Grandes Dionysiaques, fête qui était célébrée au printemps. La construction du drame grec (p. 290 sqq.) est bien expliquée, sauf quelques singularités, telle que la « loi des actions implexes. » Ce que l'auteur dit d'Eschyle est un peu sec, et ne nous semble pas assez digne de ce grand poète. Mais, à propos d'Hérodote, il a écrit quelques pages vraiment belles sur la lutte de l'Asie et de l'Europe. Il est bien inspiré en parlant de Sophocle, il sent vivement la grandeur du siècle de Périclès, et il fait partager son admiration à ses lecteurs. Peut-être en a-t-il tracé un tableau trop idéal; dans les choses humaines il y a toujours de l'ombre à côté de la lumière, il n'a pas montré l'ombre. Faire d'Athènes le centre des « États-Unis » de la Grèce, c'était là sans doute une grande et belle idée. Mais, hélas, la réalité ne répondait pas trop à cette idée, et la confédération dégénéra bien vite en domination.

Résumons nos impressions en quelques mots. Il y a dans ce livre des idées et de la science. Mais les idées sont souvent trop absolues, et la science, pour être vaste, n'est pas toujours sûre. L'auteur sait beaucoup de choses; mais il n'est pas assez au courant des travaux qui concernent le sujet qu'il traite. Il aime les formules nettes et précises, et cependant il manque d'exactitude. Il affirme trop, il donne comme des faits acquis de simples conjectures, des combinaisons probables ou improbables ou même décidément fausses. Son ouvrage peut être consulté avec fruit par ceux qui savent l'histoire de la littérature grecque; ceux qui l'y veulent apprendre, s'exposeraient à beaucoup d'erreurs, s'ils ne vérifiaient pas les assertions de l'auteur.

Henri WEIL.

---

90. — **Meraugis de Portlesguez**, roman de la Table ronde par RAOUL DE HOUDENC, publié pour la première fois par H. MICHELANT avec fac-simile des miniatures du manuscrit de Vienne. Paris, Tross, 1869. Gr. in-8°, xx-270 pages. — Prix : 20 fr.

Li romans des eles, par RAOUL DE HOUDENC, publié pour la première fois en entier, d'après un manuscrit de Turin et accompagné de variantes et de notes explicatives par M. Aug. SCHELER. Bruxelles, Muquardt, 1868. In-8°, 64 p. (Extrait des *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, t. XXIV, 2e série t. IV). — Prix : 3 fr.

Le roman de Meraugis était inédit, à part le début et quelques fragments publiés en Allemagne; celui des *Ailes* avait été imprimé, au moins pour la plus grande partie, mais de la façon la plus défectueuse : il faut donc savoir gré à MM. Michelant et Scheler de publications grâce auxquelles aucun poème connu de Raoul de Houdenc ne reste désormais inédit. Raoul de Houdenc est en effet un poète dont il importait que l'œuvre entière fût au plus tôt mise au jour. Il tient dans notre ancienne littérature une place considérable. L'un des premiers il introduisit dans notre poésie le goût de l'allégorie. Il n'y a peut-être pas lieu

de l'en louer beaucoup, mais le fait, de quelque façon qu'on veuille l'apprécier, doit être relevé. Il eut une façon d'écrire qu'il n'emprunta à aucun de ses devanciers, mais dont on retrouve quelque chose chez plusieurs de ses successeurs : au milieu des considérations morales ou psychologiques dans lesquelles il se complait, on le voit s'arrêter tout à coup et interrompre son exposé par une ou plusieurs interrogations séparées par de brèves réponses qu'il se fait à lui-même. De même, dans ses romans proprement dits le dialogue est plus pressé, plus coupé que chez Chrestien de Troyes par exemple. Sa versification offre aussi des caractères nouveaux : elle n'évite pas l'enjambement, et, par une sorte de compensation dont les poètes de notre temps ont eu aussi le sentiment, elle cherche la richesse des rimes. Somme toute, les qualités qui distinguent Raoul de Houdenc ne sont pas de celles que nous priserions à un bien haut degré; toutefois leur originalité ne peut être contestée, et on conçoit qu'elle ait frappé les contemporains. Huon de Méry place Chrestien et Raoul sur le même rang et se reconnaît inférieur à l'un et l'autre, jugement auquel nous ne souscririons qu'en ce qui touche Chrestien.

Tout ce que l'on sait sur Raoul se déduit du témoignage bien souvent cité de Huon de Méry et de quelques allusions assez vagues (notamment dans le *Songe d'enfer* et dans la *Voie de Paradis*). De là il résulte qu'il vivait sous Philippe-Auguste, mais, moins heureux que pour Chrestien, Gui de Cambrai et tant d'autres, nous ignorons quels furent ses protecteurs : ses poèmes ne contiennent pas de dédicace.

Les faibles renseignements que l'on peut avoir sur Raoul et sur ses écrits ont été rassemblés et appréciés par Ferdinand Wolf dans un mémoire sur *Meraugis de Portlesguez*[1], qui même après les deux publications dont j'ai à rendre compte, garde encore toute sa valeur.

Il serait superflu d'analyser le roman de Meraugis. L'analyse donnée par M. Wolf dans le mémoire précité et le sommaire qui précède l'édition suffisent à en donner une connaissance rapide. Dans le sommaire je relèverai une expression qui ne me paraît pas juste. Meraugis et Gorvein Cadruz étant devenus l'un et l'autre amoureux de Lidoine, celle-ci, selon le sommaire, « les renvoie au » jugement d'une cour d'amour. » On ne devrait parler de « cours d'amour » que pour en nier l'existence. Cette institution, qui jusqu'à la célèbre dissertation de M. Diez (*Ueber die Minnehœfe*, 1825), et même depuis, a joui d'un succès trop peu contesté, a été véritablement imaginée par Jehan de Nostre-Dame d'après les deux envois d'un *partimen* où rien de pareil n'est mentionné[2]. Aussi, n'est-il fait aucune mention de cour d'amour dans *Méraugis :* Lidoine ne veut pas que les deux chevaliers se battent sans jugement; elle les renvoie « à la court le roi » à Noël, ajoutant qu'elle n'admet le combat que

1. Mémoires de l'Académie de Vienne (*Denkschriften d. phil.-hist. Classe*), t. XIV; 1865.

2. Ce qui sera démontré dans un Mémoire sur les derniers troubadours de la Provence (deuxième partie, § IX), qui paraîtra très-prochainement dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

Se li baron jugent par droit
Qu'en ce doive bataille avoir.

Ils s'y rendent, et déjà la délibération avait commencé par un discours de Keu, lorsque la reine intervient qui réclame le droit de rendre le jugement, et elle le prononce en effet, assistée de ses dames au nombre de plus de deux cents. Il s'agit donc ici d'une réunion accidentelle, non point permanente comme serait une cour. D'ailleurs le nom de « cour d'amour » n'est pas prononcé.

Le roman de Meraugis nous a été conservé par cinq mss. L'un, celui qu'a suivi M. Michelant, appartient à la bibliothèque impériale de Vienne; il est du commencement du XIVe siècle (*A*). Selon M. M. ce ms. serait d'origine anglaise (p. 257). Il est possible que le caractère de l'écriture et de l'ornementation autorise cette hypothèse, mais dans la langue du moins je n'ai rien remarqué qui la justifiât. Le second ms. (*B*) n'est que du XVe siècle; il appartient à la bibliothèque de Turin. Le troisième fait partie du fond de la reine Christine, au Vatican; c'est celui que possédait Fauchet. Le quatrième, simple fragment de seize à dix-sept cents vers, appartient à la bibliothèque de Berlin[1]. M. M. a fait son édition avec les deux premiers de ces mss. D'autre part M. Conrad Hofmann, de Münich, a depuis longtemps entre les mains tous les matériaux d'une édition critique de *Meraugis*[2], y compris une copie du ms. du Vatican faite en 1840 ou 1841 par M. Ad. von Keller pour Ferdinand Wolf. M. M. appuyé de M. de Keller, s'adressa en vain à M. Hofmann pour avoir communication de cette copie, et il se plaint en termes assez vifs (p. 258) du refus qu'il a éprouvé. Nous ne pouvons entrer dans cette querelle toute personnelle; nous espérons cependant qu'avant de songer à donner une nouvelle édition de *Meraugis* M. Hofmann s'occupera de terminer les nombreuses publications qu'il a mises en train depuis une douzaine d'années.

Pour en revenir au ms. du Vatican, je regrette que M. M. n'en ait pas au moins utilisé les 350 premiers vers que M. de Keller a donnés en 1844 dans son *Romvart* (p. 591-604). Il y aurait certainement trouvé de bonnes variantes, quoique, tout compensé, le ms. de Vienne me paraisse meilleur. — P. 3, v. 5. *Ce fu li rois de Cavalons*, en rime avec *Absolon* (l. *Absalon*), Vat. d'*Escavalon;* il fallait au moins corriger *de Cavalon*, sans *s*. Ici, comme en plusieurs autres cas, le ms. du Vatican ne fait que justifier une correction qu'exigeaient déjà les règles ordinaires de la critique. D'ailleurs, p. 11, v. 19, le texte de M. M. porte *Cavalon*. — P. 4, v. 15-6 : *De regarder œil qui si entre* || *Vous dic qu'il se fet bon garder*. Je trouve préférable la leçon de Vat. : *Dou resgart d'œil qui einsi e.* (*Romv.* 592, 10). — P. 5, v. 21, *plaisant*, Vat. *plaisanz*, leçon qu'exige la régularité grammaticale. — P. 6, le v. 24, *Que ja si cortois n'i parlast*, demeure sans rime; le vers correspondant est dans Vat. : *Qui plus cortois ne s'en alast*. Pour le dire en

1. M. Michelant (p. 258) pense que M. Holland a fait erreur en mentionnant un ms. de Meraugis appartenant à Von der Hagen, et qu'il a entendu désigner le ms. de Berlin. Mais il n'y a pas confusion de la part de M. Holland. Le ms. de Berlin a d'abord appartenu à Von der Hagen, voy. le *Ferabras* d'Im. Bekker (1859), p. liij.

2. Voy. le mémoire de Wolf, p. 7, note 1.

passant, j'ai bien de la peine à croire que la même lacune existe dans le ms. de Turin que M. M. a eu à sa disposition. — P. 7. v. 15-7, *A la pucele en verité* || *Avint que ses peres fu mortz* || *Qui mult* (l. *moult?*) *fu de riche deportz.* Ce dernier vers est d'une platitude invraisemblable; de plus la rime, qui exige *deportz* et la grammaire, qui réclame *deport*, sont en contradiction. Donc il faut préférer la leçon de Vat. : *Ce ne li fu mie deporz* (*Romv.* 595, 3).

Vienne (Mich. p. 9-10).	Vat. (Romv. p. 597).
Et Lidoine fesoit porquerre	Et Lidoine si a fet querre
Bien jusqu'à .xxx. damesiaus	Bien jusqu'à .xxx. damoiseles
Des plus gentilz et des plus biaus	Les plus gentils et les plus beles
Qu'el pot trover en sa contrée.	Qu'el puist trover en sa contrée.
Pour ce qu'el cuide estre encontrée,	Pour ce que cuide estre encontrée,
Les fist richement atorner	Les fist richement atorner,
Et chevals et armes doner.	Ne mist pas terme au retorner.

La variante est importante : dans le ms. de Vienne ce sont des damoiseaux, dans celui du Vatican des damoiselles que Lidoine réunit pour former sa suite. La leçon du Vatican me semble préférable. En tout cas il eût fallu la discuter. Surtout on désirerait savoir quelle est la leçon du ms. de Turin, et à cet égard les notes de M. M. sont muettes. — P. 10, v. 23-4 : *La teste avoit longue et agüe,* || *La teste et tot le corps maufet.* La répétition des mots *la teste* est suspecte; Vat. : *Qu'il avoit beslonge et agüe* || *La teste.....* — P. 11, v. 6 : *Ces conneust.* Deux fautes en deux mots; il n'était peut-être pas absolument nécessaire de corriger la première : la confusion de *ces* et *ses* est un fait phonétique dont il peut être bon de conserver la preuve, mais *conneust* doit céder la place à *connut* leçon de Vat. Pour le dire en passant, la leçon du ms. de Vienne serait, selon la leçon donnée en variante par M. de Keller (*Romv.* 598, 8) non pas *conneust,* mais *queneust.* — P. 12, après le 25 et dernier vers de la page, il y aurait lieu, d'après Vat., d'ajouter ces deux vers qui, à la vérité, ne sont pas nécessaires au sens, mais qui néanmoins n'ont rien de suspect : *Quant desus la bretesche vint,* || *O li ot dames plus de .XX.* On désirerait savoir s'ils se trouvent ou non dans le ms. de Turin. — P. 13, v. 10 et p. 14, v. 1, 2, *Ainz a la novele esmeüe* || *Par les rencs et par tot conté,* || *Dont il i ot puis encontré* || *Maint chevalier....* Dans Vat., *Ainz à l'œvre si esmeüe* || *Par les rens a sovent outré,* leçon qui me paraît mieux s'accorder avec le contexte, sans compter que *outré* fournit (avec *encontré*) une rime plus riche que *conté,* ce qui, chez Raoul de Houdenc, est à considérer. — P. 15, v. 19-20, le ms. de Vienne a : *Sele puet pas si covenable* || *Que nuls l'en vousist fere tort,* texte évidemment corrompu. On pourrait d'après le sens, et en s'aidant des ms. de Vienne et de Turin corriger *N'ele n'est pas,* etc.; M. M. a préféré emprunter à Turin tout un vers : *N'ele n'est si contrariable;* mais *contrariable* ne convient guère au sens : *covenable* valait mieux. Mais ce qui me paraît préférable encore, c'est la leçon de Vat. : *N'ele n'est pas si covoitable.* — P. 16, v. 15-7 :

Et demandent qui ele estoit.
Vient Meraugis de Portlesguez
Desouz le pin où ele estoit,
Uns chevaliers moult alosez.

Les rimes indiquent suffisamment que les vers 2 et 3 sont intervertis. Cette interversion n'existe pas dans Vat. Existe-t-elle dans Turin? Cela n'est pas probable, toutefois les notes sont encore muettes sur ce point. — P. 16, Meraugis et Gorveinz Cadruz étaient les meilleurs chevaliers du monde. Il n'y avait

Tornoiement où il ne fussent.
En genz qui rien ne s'entrefusent
N'ot onques ausi grant amour.

La rime indique manifestement qu'il faut *entrefussent*, et telle est aussi la leçon de Vatican.

Je me suis arrêté dans ce qui précède aux seules leçons qui m'ont paru supérieures dans Vat., me plaçant au point de vue de M. M. qui paraît avoir été de donner un texte lisible et correct, non une édition critique. J'ai donc négligé diverses variantes qui ne sont à première vue ni plus ni moins probables que celles du ms. de Vienne, mais que l'accord d'autres mss. conduirait peut-être à recevoir dans le texte. Il est donc regrettable que M. M. n'ait pas profité de l'opportunité qui s'offrait à lui pour nous donner les variantes du ms. de Turin, j'entends celles qui ne sont point dues à d'évidentes négligences du copiste, tandis qu'il n'en a pris que ce qu'il fallait pour corriger les leçons évidemment fautives du ms. de Vienne. En vain dirait-on que cette édition, avec son impression élégante, son papier de luxe, ses feuillets encadrés de vermillon, ses miniatures reproduites au trait, est destinée aux bibliophiles bien plutôt qu'aux savants. En quoi les bibliophiles seraient-ils gênés par les sept ou huit pages qu'exigeraient les variantes du ms. de Turin? Les notes et variantes de M. M., y compris la description des mss., occupent quatorze pages; aller jusqu'à vingt serait-il, pour un volume qui coûte 20 fr. un surcroît de dépense trop considérable? et les érudits, obligés de payer fort cher des accessoires dont ils se passeraient fort bien, ne méritent-ils point qu'on leur donne au moins le nécessaire? Sans doute M. M. nous donne beaucoup plus que certaine collection de romans de la Table ronde que le gouvernement encourage par de fortes souscriptions, et où il n'y a ni notes ni variantes d'aucun genre, mais il ne donne pas encore assez. On l'a vu par les critiques de texte qui précèdent, on le verra de nouveau dans les observations qui suivent.

La versification de Raoul de Houdenc est très-soignée. Il use de l'enjambement beaucoup plus que Chrestien, mais il rime pour le moins aussi richement : il poursuit la rime *léonine*, celle qui comprend les deux dernières syllabes du mot, même dans les mots à terminaison masculine. C'est même là, pour le dire en passant, un motif de plus à ajouter à ceux que M. Mussafia (*Germania*, VIII, 221-2) et M. Michelant (*Meraugis*, p. xiij-xiv) ont invoqués afin de prouver l'identité du Raoul de la *Vengeance de Raguidel* avec notre Raoul de Houdenc. Le soin apporté à la rime est égal chez l'un et chez l'autre, tandis qu'il est beaucoup moindre dans d'autres romans de la Table ronde, par exemple dans le *Bel inconnu* et dans *Blancandin*, qui ne rencontrent la rime léonine que par hasard.

Cela étant, entre des variantes telles que celles qui suivent, il faudra probablement opter pour la rime la plus complète :

Ms. de Vienne.	Ms. du Vatican.
S'en la damoisele ot biauté Plus i ot sens et loiauté. (p. 6).	[S'] en la damoisele ot beauté Plus i ot senz et plus bonté. (*Romv.* 593, 23-4).
N'ot oncques ausi grant amour; Tout sanz tençon et sans clamour S'entramoient..... (p. 16-7).	N'ot onques ausi grant amor Com il ot entr'aus .ij. maint jor; Qu'il s'entramoient. (*Romv.* 602-3).
Que de toute sa loiauté L'a maintenant de cuer amée; Et après ce qu'il l'ot nomée. (p. 17).	Que de tote la loiauté Dont cuers puet cors amer d'amors Aime Lidoine ses cuers touz. (*Romv.* 603, 10-2).

Mais si les probabilités sont en faveur du ms. de Vienne, il ne serait pourtant pas impossible que certaines rimes eussent été refaites et rendues plus exactes par un copiste, et c'est pourquoi il serait utile de savoir si les leçons du ms. de Vienne sont confirmées par celles du ms. de Turin.

Il resterait encore bien des observations à faire sur ce texte où beaucoup de passages ont besoin d'être expliqués ou corrigés. Mais il ne faut user des conjectures que lorsqu'on a épuisé les secours fournis par les mss. Je pourrais aussi reproduire ici plusieurs des remarques auxquelles a donné lieu l'édition de *Blancandin* publiée il y a deux ans par M. Michelant [1]. Et d'abord *Meraugis* manque encore de glossaire. Le papier Whatman est cher, et on n'en voulait employer que juste le nombre de feuilles nécessaire pour former une élégante plaquette. Les objections que j'ai faites, en rendant compte de *Blancandin*, au système d'accentuation adopté par M. M. peuvent s'appliquer à *Meraugis*. Lorsqu'on admet en principe l'emploi des accents, je ne comprends pas qu'on imprime *esles-es* (p. 30, v. 9-10), *pales-ades* (p. 39, v. 12-13). Pour *ades* M. M. s'est ravisé et corrige en note *adès;* mais pourquoi *pales* resterait-il dépourvu d'accent? Est-ce qu'il ne doit pas se prononcer comme *adès?* — P. 67, v. 6-7, M. M. écrit *respondie-pitié,* mais ce n'est qu'une faute d'impression, car dans un cas tout semblable, p. 79, v. 19-20, il y a *abatié-esploitié.*

M. Scheler a préparé son édition du roman des Ailes dans des conditions plus indépendantes. Aussi a-t-il pu y joindre des notes et un *Apparatus criticus* assez complet, comprenant les variantes des mss. 1239 du fonds Saint-Germain français [2] et 837 du fonds français. Le texte même est tiré d'un ms. de Turin d'après lequel M. Sch. a précédemment publié le fabliau de la Veuve. Cette édition est

1. *Rev. crit.*, 1867, art. 118.

2. M. Sch. s'excuse en note (p. 5) de n'avoir pas collationné le ms. 1830 du fonds Saint-Germain, cité par M. Dinaux, et se console en pensant qu'il ne lui aurait été probablement d'aucun secours. Cette conjecture, *a priori* un peu hardie, se trouve cependant justifiée dans le cas présent par cette circonstance que le ms. 1830 de M. Dinaux n'est point différent du ms. 1239. 1830 est un ancien n° que M. Dinaux et, avant lui M. Jubinal, n'auraient pas dû citer. Maintenant, le ms. classé en dernier lieu S.-G. fr. 1239 est devenu dans les nouveaux fonds divisés par langues le n° 19152 du fonds français, n° qui, on doit l'espérer, sera définitif, car j'avoue ne pas comprendre pourquoi le *Catalogue des mss. français* (note sur le n° 2105) le qualifie de « n° de classement provisoire. »

exécutée avec beaucoup de soin. Toutes les difficultés — et chez Raoul de Houdenc elles abondent — y sont discutées. Selon sa louable habitude, M. Sch. signale les passages qui lui semblent obscurs. C'est ce que tous les éditeurs ne se risqueraient pas à faire. Mais les endroits signalés comme embarrassants le sont bien réellement pour tout le monde. Cependant, au v. 93, *feruz en char* (leçon que les autres mss. n'ont pas comprise, mais qu'ils avaient sûrement sous les yeux) ne me paraît pas inintelligible. Raoul, dépeignant le caractère de l'homme avare, dit que son cœur où honte repose est « frappé en chair » (c'est-à-dire pénétré) d'ennui, ce dernier mot ayant le sens très-fort qu'il avait au moyen-âge. — Au v. 442 je ne fais pas de doute que *le son* veut dire « le leur. » On pourrait dans ce vers mettre *laisse* au sing. au lieu de *laissent* au pluriel, mais M. Sch. se trompe quand il croit que cette correction obligerait de lire *conte* au v. 442 au lieu de *content*. Ce dernier mot doit en effet être au singulier, mais il y est aussi, seulement il vient de *contendre* et non de *conter : Cant il content as lecheors* (v. 440) veut dire « quand il dispute avec les jongleurs. » — Beaucoup des notes de M. Sch. auraient du être classées en forme de glossaire. Cette disposition est infiniment plus favorable aux recherches que celle d'un commentaire suivi. — Pendant que nous en sommes aux critiques, M. Sch. ne nous en voudra pas si nous appelons son attention sur quelques expressions dont il fait grand usage et qui ne sont véritablement pas françaises. On ne dit pas un *codice* (p. 5) mais un manuscrit, ou tout au plus un *codex*. *Renseigné* au sens d' « indiqué, expliqué, » n'est guère admissible, mais ce qui ne l'est pas du tout, c'est de dire « *aconquestes* est un mot renseigné nulle part » (p. 36); il faudrait au moins « *qui n'est* renseigné, » etc.

Le roman auquel M. Sch. a donné ses soins peut passer pour l'un des plus ennuyeux que la littérature allégorique du moyen-âge ait produits. S'il n'était aussi court (660 v.) la lecture en serait insupportable. L'auteur, en vrai trouvère, pense que Prouesse est une vertu inutile, si elle n'est pourvue de deux ailes : Largesse et Courtoisie, qui ont chacune sept pennes (plumes), lesquelles sont autant de vertus différentes. Donner tôt, largement, et tenir table ouverte sont trois des « pennes » de Largesse. M. Sch., dont l'introduction est peu développée, ne s'est point inquiété de l'origine possible de cette bizarre conception. Il y avait là matière à une petite recherche. *A priori*, on pourrait conjecturer presque à coup sûr que cette allégorie a été empruntée à quelque traité théologique. M. le Dr Sachs a même cru avoir trouvé l'original latin de ce petit poème dans un traité intitulé *Alæ christiani*, dont il signale deux mss. : l'un à la Bibliothèque d'University Coll., à Oxford, n° XIV, l'autre dans celle de Caius Coll. à Cambridge, n° 410[1]. La première de ces indications est inexacte. Du moins rien de pareil ne se rencontre dans le catalogue de M. Coxe. La seconde renvoie en effet à un traité dont la disposition est tout à fait analogue à celle du

1. *Beitræge zur Kunde altfranzœsischer und provenzalischer Literatur aus franzœsischen und englischen Bibliotheken*, Berlin, 1857, p. 73. — M. Sachs indique à ce propos un ms. des *Ailes* chez Sir Th. Phillipps.

poème de Raoul, mais qui en diffère absolument par le fond. En voici le début[1] :

Prima ala est confessio, non laudis (?), unde dicitur : « Confitemini domino quoniam bonus, quoniam in seculum misericordia ejus, » set lacrimis, unde : « Confitemini alterutrum peccata vestra. » Hec confessio peccati accusatoria manifestacio est. Hec proprie infirmitatis ignorancie et malicie, conpungente consciencia, lugubris enarracio. — Hujus ale prima penna est veritas que omnem excludit simulacionem; vera namque non ficta, vera non simulata debet esse confessio. — Secunda penna est integritas.....

Je n'oserais dire avec M. Sachs que le roman des Ailes doit son origine à ce traité : il est probable que la forme adoptée dans les *alæ christiani* se trouve ailleurs encore et que Raoul n'a fait que transporter dans la littérature vulgaire un cadre fréquemment employé dans les œuvres scolastiques.

Terminons en remerciant les deux laborieux éditeurs qui par les publications dont nous venons de rendre compte, se sont acquis un titre de plus à la reconnaissance des amis encore trop peu nombreux de notre vieille littérature.

P. M.

---

91. — **Le personnel administratif sous l'ancien régime.** Paris, Paul Dupont, 1868. In-8°, 108 p.

L'auteur de ce livre a essayé de faire connaître l'administration de l'ancienne France. Son ouvrage est divisé en deux parties. La première est une étude sur le système administratif organisé par Richelieu; la seconde, et c'est là la partie importante de l'ouvrage, est une nomenclature des intendants de police, justice et finances de 1635 à 1789.

Nous nous occuperons peu de la première partie; c'est, pour ainsi dire, la préface de la seconde. L'auteur y explique l'organisation des intendances et la manière dont elles fonctionnaient. Selon lui l'histoire de cette administration présente trois phases distinctes : une période politique qui commence à Richelieu pour finir sous Colbert, une période administrative qui s'étend depuis Colbert jusque vers 1750 et enfin ce qu'il appelle la période philanthropique et libérale qui se développe sous l'influence des physiocrates pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il passe en revue les principaux actes de quelques intendants, et à côté de l'esprit contemplatif de l'intendant d'Aube, il nous montre le caractère essentiellement militant de la Galaizière qu'il appelle le plus grand administrateur de son époque. Cet éloge n'est pas exagéré; mais ces éminentes qualités, la Galaizière les devait surtout, et l'auteur a oublié de le dire, à son père le chancelier de Lorraine, qui, malgré toutes les accusations injustes portées contre lui par les historiens de cette province[2], se tira de la situation difficile où il se trouvait en homme de bon sens et d'esprit.

---

1. J'en dois la copie à l'obligeance de MM. Furnivall de Londres et W. Skeat de Cambridge.

2. M. le comte d'Haussonville (Hist. de la réunion de la Lorrraine à la France, t. IV, p. 478 et suiv.) est le seul des historiens lorrains qui ait rendu justice à M. de la Galaizière.

Quant à la seconde partie, elle présente un vif intérêt. Trouver réunis dans une même liste les noms de tous les intendants, s'assurer d'un même coup-d'œil des diverses généralités où le même homme a exercé ses fonctions : tels étaient les avantages qu'on pouvait espérer retirer de ce travail.

Les listes dont nous rendons compte sont faites par ordre alphabétique : chaque nom patronymique est suivi du titre quand il y en a, puis des noms de seigneurie, des dates de naissance et de mort, et enfin de ce que nous appellerons le *cursus honorum* de l'intendant, avec la date de son entrée en charge. Vient ensuite l'indication des portraits de chaque personnage et la description de ses armoiries.

Ce plan est, croyons-nous, très-acceptable; il aurait fallu cependant pour compléter le travail une seconde liste conçue dans un autre esprit, qui aurait été dressée par généralités et nous aurait présenté la succession de chacun de ces administrateurs dans une même place avec sa date d'entrée et de sortie. Mais de cette façon les places vides auraient été remarquées, et l'auteur a préféré probablement l'éviter. Nous aurions voulu aussi trouver l'indication exacte des missions qui ont pu tenir l'intendant éloigné de sa province et le nom de celui qui le remplaçait. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, M. Méliand, intendant en Béarn, fut envoyé en mission depuis le mois de novembre 1704 jusqu'en 1710, c'est-à-dire à peu près tout le temps qu'il porta le titre d'intendant de Béarn. M. de Saint-Macary fut chargé de faire l'intérim, et nous avons vainement cherché son nom dans les listes, quoique tout ce qui concerne l'intendance de Béarn nous ait paru très-exact et peut-être même fait avec plus de soin que le reste. Ajoutons toutefois que Nicolas Du Bois de Baillet n'est pas indiqué comme ayant été intendant de cette province, et cependant il y fut envoyé en 1682. Avant lui, le Béarn faisait partie de l'intendance de Bordeaux.

Le nom de la ville où résidait l'intendant eût été également fort utile à connaître. Pourquoi n'avoir pas dit que M. d'Argenson transporta le lieu de la résidence de l'intendant de Hainaut à Valenciennes au lieu de le laisser à Maubeuge, ou M. Doujat avait résidé? Pourquoi n'avoir pas mentionné l'ordre donné par Louvois à M. de Malezieu, après la démolition de Charleville, d'aller se loger à Sedan et à Mézières?

Nous n'avons trouvé non plus aucune mention des intendants des colonies. Michel Bégon, par exemple, fut intendant aux îles françaises de l'Amérique. Quant aux intendants des provinces frontières, dont la direction administrative dépendait du secrétaire d'État de la guerre, plusieurs ont été oubliés. En Hainaut: Bernières et Roujault; dans l'intendance de Flandre maritime : Boistel de Châtignonville, F. de Madrys, Barentin; dans celle des frontières de Champagne : Vrevins et Malezieu; dans l'intendance de la Rochelle : Arnoul, Demuin; en Roussillon : Trobat, la Neufville; dans la province de la Sarre : Bergeron de la Goupillière; en Bretagne : Pontchartrain, qui n'est nommé ni comme contrôleur général, ni comme premier président du Parlement de Bretagne, qualité qui lui conférait l'administration de la province avant la création de l'intendance.

Il y a en outre un certain nombre d'erreurs de dates que nous ne pouvons

relever ici, mais contre lesquelles devront se mettre en garde ceux qui se serviront de ce travail.

Quelques fautes plus graves encore se sont glissées dans ces listes. En cherchant le nom d'un intendant de Soissons, Roland le Vayer, on est fort étonné d'abord de ne pas le trouver, puis de le rencontrer ainsi écrit : Roland-Levayez (Jacques) (p. 100). — Il y a ici une double erreur. Il faut écrire le Vayer, ne pas mettre de trait d'union après Roland, et surtout ne pas donner à l'intendant de Soissons le prénom de Jacques. Roland le Vayer était un littérateur en même temps qu'un juriste; il fit la nouvelle ordonnance de la marine, et comme il mourut le 5 décembre 1685, il ne peut pas être confondu avec Jacques le Vayer qui fut intendant de Moulins en 1694.

Mais si, dans ce passage, l'auteur de ces listes a confondu deux intendants en un seul, en revanche, dans un autre endroit, il n'a pas hésité à en faire deux avec un seul. Pour lui, il a existé deux Nicolas de Lamoignon de Basville (p. 76 et 77), l'un intendant à Poitiers en 1682 et l'autre en Languedoc en 1685. Il ne se souvenait plus qu'avant de devenir si tristement célèbre avec Villars, dans la guerre des Camisards, Basville avait été intendant en Poitou où il s'exerçait déjà aux dragonnades[1].

Enfin l'orthographe des noms propres laisse quelque peu à désirer. C'est ainsi que l'auteur a écrit : de Lafond, de Gourgues, le Pelletier, Charruel, Desmarests, d'Harrouys, Phelippeaux, Pommereu, l'Escalopier, tandis qu'il fallait écrire : de la Fond, de Gourgue, le Peletier, Charuel, Desmaretz, de Haroüys, Phélypeaux, Pomereu, Lescalopier. — Les noms de lieux n'y sont pas mieux traités : Boula de Nanteuil, par exemple, y porte le titre de seigneur de Nanteuil, les Maux, etc. Or il s'agit ici d'un petit village des environs de Meaux et dont le nom doit s'écrire : Nanteuil-lès-Meaux.

Ajoutons encore en terminant, que quelquefois l'auteur a confondu le prénom avec le nom patronymique. Les Lebret sont tous rangés au mot Cardin; Dugué de Bagnols ne se trouve qu'au mot Dreux; le Vayer au mot Roland, etc.

Malgré toutes ces imperfections, cette liste peut être utile, puisqu'elle est la seule de son espèce; nous engageons cependant ceux qui la consulteront à le faire avec réserve.

A. H. DE VILLEFOSSE.

1. Les auteurs de la biographie Didot en ont fait aussi deux personnages, appelés l'un Basville et l'autre Lamoignon. Ils ont fait vivre le premier au XVIe siècle (Voy. *Biographie Didot*, v^o Basville).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Bunsen's Memoirs. 2d edition abridged and corrected. 2 vol. in-8° cart., 800 p. London (Longmans). 26 fr. 25

Chartes de communes et d'affranchissement en Bourgogne, publiées par M. J. Garnier. T. 1 et 2. In-4°, xx-1247 p. Dijon (imp. Rabutot).

Druckschriften d. Central Vereines f. genossenschaftliche Selbsthilfe in Wien. 1. Hft. Gr. in-4°. Wien (Exped. d. allgemeine Bauzeitg.).

Forcellini (A.). Totius latinitatis lexicon. Tomo IV, dist. 32 e 33. Prato (tipog. Alberghetti).

Fulin (R.). Studi nell' Archivio degli inquisitori di stato. In-8°, 175 p. Venezia (tip. Münster). 3 fr. 50

Gomart (C.). Essai historique sur la ville de Ribemont et son canton. Ouvrage illustré d'un grand nombre de gravures et d'un plan de Ribemont. In-8°, viij-480 p. Paris (Dumoulin). 6 fr.

Helfferich (A.). Der altrœmische Kalender, Anhang. Altitalisch Texte in der Uebersetzung. Gr. in-8°, 109 p. Frankfurt a. M. (Winter).

Hucher (E.). L'art gaulois, ou les Gaulois d'après leurs médailles. In-4°, 67 p. et 101 pl. Paris (Rollin et Feuardant). 30 fr.

Hüe de Caligny (J. A. de). Mémoires inédits sur la milice des Romains et celle des Français, précédés d'une notice historique sur l'auteur et sur le corps français du génie, par A. Ripa de Meana. In-8°, xxxix-85 p. Turin (Speirani e C.).

Maidment. A Book of Scotish Pasquils. 1548-1715. In-8° cart., 470 p. London (Simpkin). 22 fr. 50

Mittheilungen d. antiquar. Gesellschaft f. vaterlænd. Alterthümer in Zürich. 16. Bd. 1. Abth. 2. Hft. Gr. in-4°. Zürich (Hœhr). 4 fr. 25

Monumenta sacra et profana ex codicibus præsertim bibliothecæ Ambrosianæ opera collegii doctorum ejusdem. Tom. II. Fasc. 4. Tom. III. Fasc. 3. u. Tom. V. Fasc. 1. Mediolani. Turin (Lœscher). 37 fr. 35

Nissen (G. N. de). Histoire de W. A. Mozart, sa vie et ses œuvres, augmentée de nouvelles lettres et de documents authentiques. Trad. de l'allemand par A. Sowinski. In-8°, xxiij-448 p. Paris (lib. Garnier frères).

Pertz (K. A. F.). Chronolog. Verzeichniss der Schriftproben welche in Hft 1-10 der Schrifttafeln zum Gebrauche für diplomatische Vorlesungen sowie in den entsprechenden Bænden der Monumenta Germaniæ enthalten sind. Gr. in-fol., 12 p. Hannover (Hahn). 1 fr. 65

Pertz (G. H.). Schrifttafeln zum Gebrauch bei diplomat. Vorlesungen hrsg. Handschriften. 10. Hft.: Die Tafeln d. 3. u. 4. Gesetz-Bds. der Monumenta Germaniæ. Hrsg. von K. A. F. Pertz. 10 pl. chromol. et 1 feuille de texte. Hannover (Hahn). 4 fr.

Pierson (W.). Elektron od. üb. die Vorfahren, die Verwandtschaft u. den Namen der alten Preussen. Ein Beitrag zur æltesten Geschichte des Landes Preussen. Gr. in-8°, iv-128 p. Berlin (Peiser). 5 fr. 35

Raabe (A.). Erforschung der ursprünglichsten Verstændnisser der alten Sprachen. Grundlegung. Gr. in-8°, x-270 p. Berlin (Academ. Buchh.), 8 fr.

Rœtscher (H. T.). Entwickelung dramat. Charactere aus Lessing's Schiller's und Gœthe's Werken mit steter Beziehung auf ihre Darstellung. In-8°, viij-339 p. Hannover (Rümpler). 4 fr.

Souchet (J. B.). Histoire du diocèse et de la ville de Chartres. Publiée d'après le manuscrit original de la bibliothèque communale de la ville de Chartres. T. 2. 2° partie, p. 305-624. In 8°. Chartres (imp. Garnier).

Formera 4 vol. du prix de 10 fr. chaque.

Spir (A.). Forschung nach der Gewissheit in der Erkenntniss der Virklichkeit. In-8°, ix-346 p. avec 1 tableau. Leipzig (Fœrster und Findel). 5 fr. 35

Sprenger (A.). Das Leben u. die Lehre d. Mohamad. Nach bisher grœsstentheils unbenutzten Quellen bearb. 2. (Titel) Ausg. 5. u. 6. Halbbd. (Schluss), In-8°, clxxx-509 p. Berlin (Nicolai). 5 fr. 35

Vita Jesu Christi salvatoris sive monotessaron catholicon i. e. evangelium secundum Matthæum, Marcum, Lucam, Joannem vulgatæ editionis. Gr. in-4°, 111 p. Wiesbaden (Niedner). 8 fr.

Wittichen (L.). Der geschichtliche Character des Evangelium Johannis in Verbindung mit der frage nach seinem Ursprunge. Eine Krit. Untersuchg. Gr. in-8°, vj-119 p. Elberfeld (Friderichs). 2 fr. 75

En vente chez M. Nijhoff, à la Haye, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

H. KERN Die Glossen in der Lex Salica und die Sprache der salischen Franken. Beitrag zur Geschichte der deutschen Sprachen. In-8°. 5 fr. 35

S. A. PROPERTII Cynthia cum libro quarto elegiarum qui Propertii nomine fertur. Editio nov. in ordinem recens. D. Carutti. In-8°. 6 fr.

En vente à la librairie Guttentag, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

O. BENNDORF Griechische und sicilische Vasenbilder. 1re livr. in-fol. 13 pl. dont 4 col. et 24 pages de texte. 32 fr.

En vente à la librairie Voss, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. BERGÉ Dictionnaire persan français avec une table alphabétique pour servir de Dictionnaire français-persan et un tableau comparatif des années de l'ère mahométane et de l'ère chrétienne. In-8°, cart. en toile. 10 fr. 75

En vente à la librairie Reimer, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

H. KIEPERT Wandkarte von Alt-Griechenland, in 9 Blättern. Échelle 1 : 500,000. 2e édit. augmentée. Prix en feuilles 16 fr. Collée sur toile 26 fr. 75 c. Montée sur toile avec gorge et rouleau. 29 fr. 35.

En vente à la librairie Wagner, à Innsbruck, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

MONUMENTA Syriaca ex romanis codicibus collecta. Præfatus est P. Zingerlé. Vol. I. Gr. in-8°. 8 fr.

En vente à la librairie Herzfeld et Bauer, à Vienne, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. SCHMIEDL Studien über jüdische, insonders jüdisch-arabische Religionsphilosophie. In-8°. 9 fr. 35

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 21 Quatrième année 22 Mai 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

NICOLAS DE TROYES Le grand Parangon des nouvelles nouvelles, publié d'après le manuscrit original par M. Emile Mabille. 1 vol. in-16, papier vergé, cartonné. 5 fr.

Acquisition nouvelle.

J. F. SCHNAKENBURG Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France, contenant des notices sur la littérature des dialectes; leur division territoriale, ainsi que celle de leurs sous-espèces; des indications générales et comparatives sur leurs articulations et sur leurs formes grammaticales; le tout composé d'après les meilleures sources et les observations faites sur les lieux, et accompagné d'un choix de morceaux en vers et en prose dans les principales nuances de tous les dialectes ou patois de la France. Berlin, 1840. Gr. in-8° br., au lieu de 10 fr. 7 fr.

R. MOWAT Noms propres anciens et modernes. Études d'onomatologie comparée. Gr. in-8°. 3 fr.

Contenu : Les noms propres latins en *atius* et en *onius*. — Examen de la signification attribuée aux noms d'hommes *Sarmentius*, *Projectus*, *Stercorius;* étymologie de *Tullus*, Pirasius. — De l'Élément africain dans l'onomastique latine. — De la déformation dans les noms propres.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Argyll (Duke of). Primeval man an examination of some recent speculations. In-8°, cart. 200 p. London (Strahan). 5 fr. 65

Baldwin (J. D.). Pre-historic nations, or inquiries concerning some of the great peoples and civilisations of antiquity and their probable relation to a still older civilisation of the Ethiopians or Cushites of Arabia. In-8° cart., 414 p. London (Low). 5 fr. 65

Baron (J.). Anglo-Saxon Witnesses on four alleged requisites for holy communion : fasting, water, altar lights and incense. In-8° cart., 130 p. London (Rivingtons). 6 fr. 25

Baronius. C. Baronii Annales ecclesiastici denuo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab A. Theiner. T. 16, 934-1045. In-4°, xij-635 p. Bar-le-Duc (lib. Guérin). 16 fr.

Beaucorps (M. de). Les Montils, ses ruines, son Hôtel-Dieu au XIII° siècle. In-8°, 17 p. Orléans (imp. Jacob).

Boucher de Molandon. Charte d'Agius, évêque d'Orléans au IX° siècle, l'ancienne chapelle Saint-Aignan (église Notre-Dame du Chemin). Étude archéologique et historique. In-8°, 92 p. Orléans (imp. Jacob).

—— Nouvelles études sur l'inscription romaine récemment trouvée à Mesve (département de la Nièvre), conséquences de cette découverte pour la détermination géographique de Genabum. In-8°, 40 p. et 2 pl. Orléans (imp. Jacob).

Bourguignat (J.-T.). Histoire des monuments mégalithiques de Rokina près d'Hammam-Meskhoutin. In-4°, 118 p. avec dessins dans le texte, 1 carte, 1 plan et 9 pl. avec explications. Paris (lib. Challamel). 22 fr.

Brosses (de). Le président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740 par C. de Brosses. 3° édit. authentique, d'après les manuscrits, annotée et précédée d'une étude biographique par R. Colomb. 2 vol. in-12, liij-863 p. Paris (lib. Didier et C°). 7 fr.

Calendar of state papers. Domestic series of the reign of Queen Elizabeth, 1595-97 edited by M. A. E. Green. Gr. in-8°, cart. London (Longmans). 18 fr. 75

—— of Treasury papers 1556-7-1697 preserved in H. M. s. public record office. Prepared by J. Redington. Gr. in-8°, cart. London (Longmans). 18 fr. 75

Cerise (G.). Des Charges du Clergé au moyen-âge. In-8°, 4 pages. Paris (impr. Raçon).

Cosson. Notice sur une mosaïque découverte au Pré-Haut, commune de Sceaux (Loiret). In-8°, 15 p. et 4 pl. Orléans (lib. Herluison).

Desbassyns de Richemont. Le cimetière de Calliste devant l'histoire. In-8°, 145 p. Paris (lib. Palmé).

Eadie (J.). A commentary on the greek text of the epistle of Paul to the Galatians. In-8° cart., 540 p. London (Hamilton). 13 fr. 15

Eastlake (C. L.). Materials for a history of Oil Painting. Vol. 2. In-8° cart., 430 p. London (Longmans). 17 fr. 50

Eudel du Gord (A.). Recueil de fragments historiques sur les derniers Valois, Henri II, François II, Charles IX, Henri III (1547-1589), précédés de notes. In-8°, vij-436 p. Paris (lib. Didot).

Fraville (G. de). Cahiers du bailliage de Chaumont (Haute-Marne) en 1789, précédés d'une notice. In-8°, 95 p. Saint-Germain (imp. Toinon et C°).

Galembert (L. de). Funérailles du Roy Henry II, roole des parties et somme de deniers pour le faict des dits obseques et pompes funebres, publié avec une introduction. In-8°, 81 p. Paris (libr. Fontaine).

Grisel (H.). Les fastes de Rouen. Révision et notes de M. Bouquet. Trimestre

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 22 Mai — 1869

Sommaire : 92. MUEHLAU, les Proverbes attribués à Agur et à Lemuel. — 93. GERHARD, Mémoires académiques. — 94. GAIDOZ, Gargantua. — 95. KŒPKE, Hrotsuit de Gandersheim. — 96. LASSON, Maître Eckart. — 97. STŒCKERT, les États de l'Empire au Congrès de Westphalie. — 98. *Collection des Livrets des anciennes Expositions de peinture.*

92. — **De Proverbiorum** quæ dicuntur Aguri et Lemuelis origine atque indole, scripsit Henricus Ferdinandus MUEHLAU. Lipsiæ, 1869. In-8°, xiij-70 p. — Prix : 2 fr. 75.

Les deux derniers chapitres du livre des *Proverbes* portent chacun en tête des titres qui ont toujours vainement exercé la sagacité des exégètes. Agour ben Yakeh, à qui sont attribuées les sentences du chap. xxx, et Lemouêl qui est donné comme l'auteur des versets 1 à 9 du chap. xxxi, sont tout à fait inconnus, et l'on ne sait pas même si ces noms sont des noms réels ou symboliques. Ainsi la Vulgate traduit déjà *Dibrê Agour ben Yakeh* par « Verba Congregantis, filii » Vomentis » et *Lemouêl* peut très-bien être rendu par « Quo cum est Deus. » Le mot *hammassa* qui suit Yakeh dans le premier passage, et les mots *mêlek massa ascher yisrattou immô*, placés après *Lemouêl* dans le second passage, présentent, en outre, des difficultés très-grandes, et l'histoire des interprétations tentées pour les surmonter est assez curieuse.

Il y a tout juste vingt-cinq ans que M. Hitzig, un des savants les plus distingués de l'Allemagne, nous donna l'histoire du *Royaume de Massa*[1], royaume formé, selon lui, par une petite bande de Siméonites qui, désertant la Palestine, passa le mont Séir dans l'Idumée et s'établit sur le versant occidental du plateau de l'Arabie. Le verset 1 du chap. xxxi, d'après M. Hitzig, signifierait « Paroles » à Lemouêl, roi de Massa, que sa mère instruisait. » Nous posséderions ainsi une reine de ce nouvel état comme l'auteur d'un certain nombre de sentences qu'elle aurait adressées à son jeune fils ! M. Ewald, dans ses *Annales de la science biblique*[2], et M. K. H. Graf, dans une excellente monographie sur *La Tribu de Siméon*[3], ont fait bonne justice de ce royaume imaginaire qui n'a été qu'un mirage, apparu à l'imagination quelque peu aventureuse de M. Hitzig. Cependant nous retrouvons encore une trace de l'idée de M. Hitzig chez M. Mühlau !

Parmi les douze fils d'Ismaël, *Genèse*, xxv, 14-16, deux sont nommés Douma et Massa. On sait que les noms fournis par les tables généalogiques de la Bible

1. *Das Kœnigreich Massa*, dans les Annales théologiques de Zeller, III (1844), p. 269-305 ; M. Hitzig y est revenu dans son *Commentaire sur les Proverbes de Salomon*, 1858.
2. *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, I (1849), p. 109 et IX (1858), p. 175.
3. *Der Stamm Simeon. Ein Beitrag zur Geschichte der Israeliten*. Meissen, 1866. — Les 37 p. in-4° de ce programme sont remplies d'aperçus nouveaux et justes sur la conquête du pays de Canaan par les Israélites. Voyez p. 34 et suiv.

ne sont presque toujours que les éponymes de tribus ou de localités. M. Hitzig ayant trouvé Douma dans le nord de l'Arabie, il plaça Massa dans le voisinage, et le peupla des cinq cents émigrants siméonites mentionnés I *Chroniques*, IV, 42. Parmi les huit villes, appelées Douma, que M. Mühlau a trouvées mentionnées par les géographes arabes[1], il en a à son tour choisi une, située près des montagnes du Hauran, et de même que M. Hitzig, il en conclut que, non loin d'elle, il a dû exister une localité portant le nom de Massa. Massa, transportée ainsi dans les pays transjordaniques, fut habitée, d'après M. Mühlau, par des hommes des deux tribus et demie d'Israël qui occupaient ces pays. En effet, dans le premier livre des *Chroniques* (V, 18-22), il est raconté que Rouben, Gad et la demi-tribu de Manassé, ayant attaqué les Hagaréens, Yetour, Nafisch et Nadob, leur avaient enlevé leurs troupeaux, avaient tué beaucoup de monde, et s'étaient établis dans leurs pays. Or, d'un côté les Hagaréens occupaient au temps du roi Saül tout l'est de Galaad jusqu'à l'Euphrate (*ib.* v. 10); d'un autre côté Yetour et Nafisch figurent aussi bien que Douma et Massa parmi les douze fils d'Ismaël, qui à cause de Hagar, la mère d'Ismaël, pouvaient parfaitement être appelés Hagaréens. Rien ne s'oppose donc, d'après M. Mühlau, à ce que Massa se soit fixé dans le Hauran, qu'une petite principauté de ce nom s'y soit formée, et qu'Agour ait été un des sages et Lemouêl un des scheikhs de ce pays[2]!

Mais rien non plus ne le prouve; notre texte massorétique s'y oppose même. Pour Agour, il faudrait changer *hammassa* en *hammassâï* « originaire de Massa, » et pour Lemouêl il faudrait lire *mêlek* avec *massa*, tandis que les accents séparent fortement ces deux mots l'un de l'autre. Nous ne serions pas arrêtés par ces difficultés, si le royaume de Massa était attesté par quelque témoignage et avait laissé la moindre trace dans une dénomination postérieure! Il n'en est rien, et nous craignons bien que le Massa hauranien ne se fasse pas plus facilement accepter que le Massa arabe.

Nous préférons considérer *massa* comme un nom commun, signifiant non-seulement « prophétie, » mais aussi « enseignement, instruction. » En prenant *Agour ben Yakeh*, avec beaucoup de commentateurs, pour un nom symbolique, nous supposerions volontiers que le second nom n'était pas simplement *Yakeh*, mais *Yakeh-hamassa*, et nous traduirions : « Celui qui recueille, fils de celui qui » garde l'instruction. » Isaïe, Osée et d'autres prophètes nous fournissent, comme symboles, de nombreux exemples de composés bien plus compliqués que le nom que nous adoptons; nous ne rappelons que le nom de *Maher-schalal-hasch-baz*, donné par Isaïe à son fils (VIII, 3). Au chap. XXXI, *massa* a le sens de *mousar*, et nous traduisons, avec Gesenius et autres, « instruction que sa mère lui » donna[3]. » Si *mêlek* n'était pas pour *hammêlek*, il faudrait supposer que le nom,

1. P. 19-21.
2. P. 31.
3. Dans les pays où règne la polygamie le sentiment d'affection envers les enfants est plus puissant chez la mère que chez le père; celle-là a naturellement une descendance plus restreinte que le chef de famille, dont la paternité s'étend sur les enfants de toutes ses femmes. La piété filiale se porte à son tour et pour la même raison, plutôt vers la mère.

probablement aussi symbolique, de l'endroit dont Lemouêl était roi, manque dans notre texte. Ou bien la traduction serait le mot *massa* même, et ce serait « Paroles de celui que Dieu assiste, roi de l'instruction. » On devrait, en ce cas, répéter en hébreu le terme *massa*.

M. Mühlau s'est proposé de parler non-seulement de l'origine des sentences d'Agour et de Lemouêl, mais aussi du caractère particulier de la langue dans laquelle elles sont exprimées. Il découvre dans les quarante-deux versets, traités dans sa dissertation, un grand nombre d'arabismes et de chaldaïsmes, et par là une forte ressemblance avec la manière du livre de Job; il y voit la confirmation de son opinion, que l'auteur de ce morceau habitait la Pérée. Nous ne voudrions pas être aussi précis, et nous nous contenterions de dire qu'il était probablement originaire du royaume d'Israël. Nous nous plaindrions de la grande prolixité à laquelle M. Mühlau s'est laissé aller dans cette partie de son travail, si nous ne devions pas à cette circonstance, directement et indirectement, quelques-unes de ces fines et ingénieuses observations, que M. Fleischer nous accorde trop rarement, sur le lien intime qui relie les significations si diverses d'une racine arabe.

En terminant, nous faisons observer à M. Mühlau qu'en citant (p. 51, n. 2) le *Sephath Yether* d'Ebn-Ezra, il aurait dû consulter la *Critique de Dunasch*, publiée par M. Schrœter[1]; il aurait vu que dans le texte d'Ebn-Ezra, à l'endroit où il donne les paroles de Dunasch, il manque après le mot *targoum* une ligne entière qui se lit chez M. Schrœter, p. 15, l. 20. Le copiste a passé, comme cela arrive trop souvent, tout ce qui est placé entre l'endroit où *targoum* se trouve pour la première fois et l'endroit où ce mot est répété.

Joseph DERENBOURG.

---

93. — Eduard GERHARD. **Gesammelte Akademische Abhandlungen und kleine Schriften.** Zweiter Band. Berlin, Reimer, 1868. In-8°, cxxiv-613 pages. *Abbildungen, Zweite Abtheilung*, Tafel XLI-LXXXII. In-4°. — Prix : 30 fr.

Nous annoncions, l'an dernier, dans cette *Revue*, la première partie de ce recueil[2], en exprimant le désir que cette publication ne fût pas interrompue, comme on aurait pu le craindre, par la mort de l'illustre archéologue. Ce vœu, qu'ont dû exprimer tous ceux qui s'intéressent aux progrès de ces belles études, a été entendu, et la collection a été terminée par un des plus célèbres disciples et des plus fidèles amis du fondateur de *l'Archæologische Gesellschaft*, M. Otto Jahn. Seulement, se décidant à un sacrifice dont Gerhard lui-même, nous dit-il, avait, après la publication du premier volume, compris la nécessité, le nouvel éditeur n'a reproduit ici que celles des dissertations qui rentraient tout à fait dans le cadre des études archéologiques. Il n'a pas non plus donné les miroirs

---

Aussi, dans les livres des Rois, le nom de chaque prince est-il accompagné de celui de sa mère.

1. *Kritik d. Dunasch ben Labrat über einzelne Stellen aus Saadias arab. Uebersetzung*, etc. Breslau, 1866.

2. Troisième année, deuxième semestre, p. 35.

étrusques qui avaient été d'abord publiés séparément par Gerhard, et que celui-ci avait depuis lors recueillis dans le grand ouvrage spécialement consacré par lui à ce genre de monuments. En revanche, deux programmes que Gerhard avait rédigés pour la fête de Winckelmann en 1842 et en 1850 ont été accompagnés pour la première fois, dans ce recueil, de planches qui n'y avaient pas été jointes autrefois.

Le volume, orné d'un beau portrait, s'ouvre par une longue et attachante biographie de M. Gerhard, due à la plume de l'éditeur du second volume, M. Otto Jahn. Cette biographie est en réalité une sorte d'histoire de la philologie classique, au sens où l'on entend le mot en Allemagne, et plus particulièrement des études archéologiques, pendant la première moitié du XIXe siècle. Nous citerons, comme d'un intérêt tout spécial, les pages lxix-lxxiij, où M. Jahn caractérise la méthode que Gerhard a suivie dans ses travaux et le système mythologique dont les lignes principales étaient arrêtées dans son esprit dès 1826 : il montre comment Gerhard s'occupait moins, en étudiant les monuments, de leur valeur plastique et de l'histoire même de l'art que du sens des conceptions religieuses dont ils étaient pour lui l'expression figurée. P. lxxvj, note 4, dans le récit des différents essais qui conduisirent à l'organisation de l'*Institut de correspondance archéologique*, nous trouvons un curieux détail. Stackelberg s'était amusé à dessiner dans le style de certains vases à personnages grotesques une vignette qu'il avait mise en tête d'une brochure dirigée contre Raoul-Rochette (*Quelques mots sur une diatribe anonyme*. Paris, 1829). Inghirami, un connaisseur, s'y trompa d'abord, et reproduisit comme antique le dessin malicieusement composé par Stackelberg; ce ne fut qu'après avoir été averti par Gerhard, complice de la plaisanterie, qu'il se hâta de remplacer, dans tous les exemplaires encore entre ses mains, la planche en question par une autre. On trouvera, pages lxxviij-lxxxiv, des renseignements précieux sur la fondation et l'organisation première de l'*Institut de correspondance archéologique* et l'indication des services qu'il n'a pas cessé depuis lors de rendre à la science : M. Jahn montre que ce fut plus encore à l'activité personnelle de Gerhard qu'au concours de Bunsen, auquel il rend d'ailleurs pleine justice, que cette association savante dut de pouvoir se constituer et de naître viable. Cette histoire est complétée (p. xcviij-c) par le récit des efforts qui conduisirent à la fondation de la *Société* et de la *Gazette archéologique* de Berlin; on est ainsi amené à comprendre que Gerhard a rendu au moins autant de services à la science par les relations qu'il a établies entre les savants et les ressources qu'il a mises à leur disposition que par ses écrits et son enseignement proprement dit. Combien les connaissances archéologiques seraient plus répandues chez nous si ceux qui ont poursuivi ces recherches en France avaient eu quelque chose de cette chaleur communicative et de ce goût de l'apostolat, s'ils avaient plus fait pour faciliter aux débutants l'accès et l'étude de ces monuments qu'ils connaissaient si bien!

Ce remarquable essai de M. Otto Jahn est suivi de quelques pages d'une autobiographie que Gerhard avait commencé à écrire quelques mois avant sa mort, dans l'automne de 1866, mais qu'il a laissée inachevée; on y a joint la

notice en latin, sur sa famille et les études de sa jeunesse, que, suivant l'usage des universités allemandes, il avait mise en tête de sa thèse de docteur en 1815. Quant aux dissertations qui remplissent le reste du volume, en voici le titre traduit :

XI. Sur l'art des Phéniciens. — XII. Sur Agathodæmon et Bona Dea. — XIII. Sur le dieu Eros. — XIV. Sur une ciste mystique du musée britannique. — XV. Sur le Metroon à Athènes et sur la Mère des Dieux dans la mythologie grecque. — XVI. Sur les figures d'Hermès que nous offrent les vases grecs. — XVII. Sur les Antesthéries et le rapport du Dionysos attique avec le culte de Kora. — XVIII. Sur les miroirs métalliques des Étrusques. II (voir le tome I). — XIX. Sur les monuments d'antiquité figurée qui se rattachent aux mystères d'Eleusis (*Ueber den Bildekreis von Eleusis*). — XX. Phrixos le héraut. — XXI. Io, la vache lunaire, et la Porte des Lions à Mycènes [1].

Le volume se termine par l'explication des planches (p. 531-578) et par une table alphabétique (p. 579-613) qui sert pour l'ouvrage entier.

Les planches sont en général exécutées avec soin et rendent fidèlement l'aspect des originaux; mais elles ont, comme effet, une valeur très-inégale. Ainsi la planche LXXX renferme deux grandes figures, représentant Perséphoné-Kora et Iacchos, qui sont tout à fait manquées; on ne peut rien imaginer de plus mou et de plus désagréable à l'œil. C'est, si nous ne nous trompons, que l'on a voulu employer ici la gravure sur pierre, invention allemande que M. Erard-Schieble a naturalisée chez nous pour les cartes et plans, mais que l'on a essayé sans succès, jusqu'ici, d'appliquer à la figure humaine ou même à l'architecture pittoresque. Les traits tracés sur la pierre par la pointe conservent toujours quelque chose d'hésitant et de grêle qui se prête mal à rendre les molles rondeurs du corps humain et la franche opposition des parties éclairées et de celles qui sont dans l'ombre, contraste qui fait la beauté et la couleur d'une gravure. Dans les figures auxquelles nous renvoyons, tout est d'un gris terne vraiment affligeant. En revanche, quel qu'ait été le procédé employé, certains miroirs étrusques, où les figures ne sont dessinées qu'au trait, ont été très-heureusement rendus.

Malgré ces légères critiques, nous ne pouvons que remercier l'Académie de Berlin, dont le concours nous a valu, comme Gerhard l'a expliqué en tête du tome I, d'avoir à notre disposition, dans un format commode et pour un prix modéré, tant de monuments dont beaucoup étaient inédits, dont les autres ne se trouvaient jusqu'ici que dans de lourds et chers recueils, ornements des grandes bibliothèques publiques. Ces deux volumes, avec l'atlas qui les accompagne, prendront désormais place dans la bibliothèque de tout archéologue.

G. PERROT.

---

1. Les fautes d'impression ne sont pas rares dans ce volume. Ainsi, au lieu de *Io die Mondkuh*, on lit dans la table placée en tête de ce second tome *Io die Mohnkuh*, ce qui peut jeter dans une grande perplexité le lecteur qui se contenterait de parcourir cette table et qui se demanderait ce que c'est que cette *Mohnkuh*, « la vache des pavots. » Le programme précédent, *Phrixos der Herold*, porte en tête *zum Berliner Winckelmann's Fest*, 1842, mais, trois pages plus loin, le titre courant porte la date 1864, et à la page suivante, 1862.

94. — **Gargantua**, essai de mythologie celtique, par M. H. Gaidoz (Extrait de la *Revue archéologique*). In-8°, 20 p. — Paris, libr. Franck, 1868. — Prix : 1 fr. 50.

Dans cet intéressant article, notre collaborateur M. Gaidoz s'efforce de restituer un ancien dieu gaulois, caché sous la grotesque figure du Gargantua. D'après lui, ce personnage n'est pas de l'invention de Rabelais; il existait bien antérieurement dans la tradition populaire, comme le montre le grand nombre des lieux ou des monuments mégalithiques auxquels son nom est resté attaché; il existait aussi bien en Angleterre qu'en France, car le *Gurguntius filius Beleni*, qui apparaît comme le second des rois fabuleux de la Grande-Bretagne dans la chronique de Geoffroi de Monmouth, est identique à notre Gargantua; ce nom de *Gargantua* est d'ailleurs du pur gaulois; « il est formé avec le suffixe *uas-atis* d'un thème *Gargant*, participe présent de *garg*, forme intensive formée par redoublement de la racine GAR, avaler, dévorer. » Ce mot de *dévorant* a été d'abord sans doute l'épithète ajoutée au nom d'un dieu, épithète qui, séparée de son substantif, est devenue une divinité par elle-même. Quel était ce dieu? Sans doute l'Hercule gaulois, appelé dévorant parce que c'était à « ce Moloch » celtique » qu'on offrait les sacrifices humains dont parle César dans un passage fameux; et cet Hercule lui-même, ainsi que son dérivé Gargantua, n'est qu'un aspect particulier du soleil.

Voilà l'ingénieuse et docte théorie que M. Gaidoz expose habilement. On ne peut nier qu'elle soit séduisante et même vraisemblable. Elle n'est pas toutefois sans prêter à plusieurs objections. Que Gargantua soit plus ancien que Rabelais, c'est ce dont le passage de Bourdigné, qui le mentionne en 1526, ne permet pas de douter; mais que son nom soit antérieur au livre connu sous le nom de *Chroniques gargantuines*, c'est ce qui n'est pas prouvé. Nous n'avons de ce livre aucune édition antérieure à 1532, mais on sait combien sont rares les exemplaires de ces livres populaires qui sont parvenus jusqu'à nous; il est fort probable que c'est à ce même ouvrage que fait allusion le passage de Bourdigné. Pendant tout le moyen-âge on ne rencontre ce nom nulle part. Mais, dit M. Gaidoz, les nombreuses appellations topographiques où figure Gargantua accusent une tradition antique : « une œuvre littéraire ne pénètre pas assez avant » dans les croyances populaires pour que le nom de ses héros s'attache aux » monuments des anciens âges et en remplace les noms anciens. » On peut répondre que le nom de Gargantua a surtout pénétré dans le peuple par les *Chroniques gargantuines* au XVIe siècle, et plus tard par *la Vie du fameux Gargantua* et par les nombreuses productions de l'imagerie populaire qui lui sont consacrées. Pour un certain nombre des lieux dont il s'agit, on possède d'anciennes dénominations qui parlent simplement d'un géant; il est naturel que, Gargantua étant devenu pour le peuple le type du géant, son nom se soit substitué à cette expression générale. Tous les traits rappelés par M. Gaidoz d'après les recherches de Bourquelot et de Saint-Mars se rangent en deux catégories : 1° conséquences nécessaires de l'idée d'un géant, ou broderies de l'imagination populaire sur ce motif une fois admis; 2° attribution, à un personnage d'une

force ou d'une taille gigantesques, *A*. d'accidents de terrain qui semblent représenter des objets à l'usage de l'homme dans des proportions colossales (chaise, bottes, soupière, tombeau, etc.), *B*. de monuments qu'on trouve trop grands pour avoir été élevés par des hommes ordinaires (pierres levées, dolmens, etc.). Or ces deux catégories de traditions se retrouvent chez tous les peuples de l'Europe; je ne pense pas qu'il y ait un trait cité par M. G. qui ne se rencontre hors de France. Dans les autres pays, il s'agit, soit d'un géant en général, soit d'un géant populaire dans tel ou tel endroit; en France c'est Gargantua, mais rien ne prouve encore une fois que cette dénomination ne soit pas toute moderne.

Que Gargantua soit le Gurgunt de la légende galloise, c'est ce qui ne paraît pas non plus très-assuré : en effet Gurgunt n'est représenté nulle part comme un géant, et on ne voit pas trace en Angleterre de dénominations locales populaires qui se rattachent à Gurgunt.

Enfin qu'une épithète d'un dieu gaulois se soit conservée jusqu'à nous intacte, sans aucune modification de forme, et en gardant même, suivant M. G., dans la forme *Gargantuas*, la marque du nominatif celtique, c'est ce qui paraît un peu difficile à croire. Le groupe de lettres *-antua-* semble protégé par la comparaison de *Nantua* (= *Nantuates* dans César), mais pour la première partie du mot on attendrait plutôt *Jarj-* que *Garg-*. Ce qui serait surtout étonnant, c'est qu'un nom gaulois se fût perpétué avec sa signification mythique : ce serait là, si nous ne nous trompons, un fait absolument isolé.

Quoi qu'il en soit, le travail de M. G. vaut la peine d'être lu; il fera réfléchir ceux mêmes qu'il ne convaincra pas entièrement. L'auteur est entré dans une voie excellente en cherchant à démêler des traces de la religion de nos ancêtres dans les croyances de nos campagnes; et il a montré qu'il connaissait la vraie méthode en s'efforçant de rapprocher des traditions françaises celles qui se rencontrent en Grande-Bretagne; nous souhaitons vivement qu'il continue des travaux si neufs et si féconds, et nous ne doutons pas qu'il ne réussisse à faire rapidement avancer une science encore à peine ébauchée, la mythologie celtique.

Quelques observations pour finir : je m'étonne que M. G. répète après San-Marte (p. 8) que le livre gallois « Brut y Tysylio est très-probablement anté- » rieur à l'*Historia* de Monmouth; » il ne saurait y avoir le moindre doute sur ce point, surtout après les travaux de M. Zarncke (*Jahrbuch für rom. Literatur*, t. V, p. 249 ss.) et tout récemment de M. Ten Brink (*ib.*, t. IX, p. 262) : le livre gallois n'est qu'une traduction du latin. — D'après M. G. (p. 10), l'allusion de Shakespeare à Gargantua (*As you like it*, III, 2) se rapporte « bien certaine- » ment » à Rabelais; le fait me paraît au contraire extrêmement douteux. Shakespeare, en admettant qu'il sût quelques mots de français, ne le lisait pas; il n'a connu Montaigne et Belleforest que par des traductions. Or le premier livre de Rabelais fut, dit-on, traduit en 1635 (Regis, Rabelais, t. II, p. lxx), mais en tout cas pas auparavant. Au contraire un livre souvent cité, le *Narrative of Queen Elizabeth's Entertainment at Kenilworth-Castle*, par Laneham, mentionne dès 1575 un livre anglais de Gargantua; on cite une *History of Gargantua* im-

primée en 1594, et il fallait que le type fut très-populaire à cette époque pour qu'on ait publié en 1592 un opuscule intitulé *Gargantua his Prophesy*. Il est probable que le *Gargantua* anglais était identique à notre livre populaire antérieur à Rabelais; au moins les allusions (Regis, l. l.) de Shakespeare (You must borrow me Gargantua's *mouth* first), de Cook (Here 's a bit indeed! what's this to a Gargantua *stomach?*), et de Ben Jonson (Your Gargantua *breech* cannot carry it away so) semblent se rapporter à un récit où la taille colossale et la gloutonnerie de Gargantua étaient surtout mises en lumière. La preuve de la popularité de ce géant en Angleterre peut encore se trouver dans la forme de *Garraguntua,* qui apparaît dans un pamphlet de 1640 associé au célèbre Tom Thumb (*Harry White his Humour,* par Martin Parker, cité dans W. C. Hazlitt, *Remains of the early popular poetry of England*, t. II, p. 172). Il aurait été intéressant de déterminer au juste le rapport du livre populaire anglais au nôtre. Je ne pense pas, comme Regis l'a supposé (l. l., p. cxxxj), que l'original des *Chroniques gargantuines* soit anglais; il semble à peu près certain que l'auteur était normand[1]; mais peut-être la comparaison du livre anglais donnerait-elle des résultats curieux, car les très-rares exemplaires du livre français qui nous sont parvenus offrent des différences assez importantes.

En parlant du célèbre dieu gaulois, traînant par des chaînes d'or attachées à ses lèvres les hommes pris par les oreilles, dont Lucien nous a laissé la description, M. G., d'accord avec Dom Martin et M. Becker, dit que Lucien aura sans doute confondu, et qu'il s'agissait là non pas d'Hercule, mais de « quelque Mercure » correspondant à l'Ἑρμῆς λογίος des Grecs. » — Cette explication me paraît pécher contre les règles qu'il convient d'appliquer à l'étude de la mythologie celtique : il est clair que pour les Gaulois leur dieu n'était ni Heraklès ni Hermès (celui-ci encore moins, puisque le *cicerone* gaulois de Lucien dit expressément, à propos de cette représentation : τὸν λόγον ἡμεῖς οἱ Κελτοὶ οὐχ ὥσπερ ὑμεῖς οἱ Ἕλληνες Ἑρμῆν οἰόμεθα εἶναι); on donnait ces noms aux dieux nationaux quand on parlait à des Gréco-Romains; mais puisque Lucien nous a donné précisément le nom gaulois de celui-là, Ogmios, je ne vois aucune raison d'en chercher un autre. Les anciens assimilaient les dieux barbares aux leurs pour les causes les plus légères, et Lucien nous apprend lui-même pourquoi on identifiait Ogmios à Heracles; c'était uniquement parce qu'il portait une peau de lion, une massue et un arc, καὶ ὅλος Ἡρακλῆς ἐστι ταῦτά γε, mais d'ailleurs πάντα μᾶλλον ἢ Ἡρακλέα

1. Voyez les allusions à Rouen (origine de la rivière de Robec), à Bayeux (les foireux de Bayeux), à la vallée d'Auge (où Gargantua boit trop de *citre*), au mont Saint-Michel et au rocher de Tombelaine (déposés dans la mer par Grandgosier et Galemelle). On reconnaît encore le Normand à sa haine contre les Bretons, qu'il représente à deux reprises (chap. VI et chap. dernier) comme des voleurs. — Au reste, je ne doute pas que ce livre, antérieur à 1526, n'ait été revu par Rabelais qui le publia sans doute à Lyon en 1532. En effet le premier livre du *Pantagruel* est de la fin de 1532, et le *Gargantua* auquel il fait allusion dans le prologue était certainement un livre nouveau. Tous deux, le *Gargantua* revu par Rabelais et le *Pantagruel,* ont paru, suivant une probabilité qui touche à la certitude, chez le même éditeur lyonnais, à un très-faible intervalle. C'est ce qui rend bien vraisemblable la participation de Rabelais à l'édition revue du *Gargantua;* il était à Lyon depuis le commencement de 1532.

εἶναι ἂν εἰκασείας. — Il est donc probable, au contraire, que Lucien suit l'identification généralement admise, et que le dieu gaulois qui répond à l'Hercule mentionné sur des inscriptions latines « avec de nombreuses épithètes celtiques pour » la plupart encore inexpliquées » n'est autre qu'Ogmios.

C'est à tort que M. G. s'appuie (p. 19) sur un passage bien souvent cité du sermon de saint Éloi rapporté par saint Ouen dans la vie de ce saint. Saint Éloi a prêché l'Évangile à des populations germaniques (flamandes) et non celtiques, comme le montre déjà le second des passages cités par M. G. (cf. Grimm, *D. M.*, p. 666); or l'une des choses les plus nécessaires, pour établir la mythologie des Celtes, c'est de la distinguer soigneusement de celle des Allemands. L'immortel auteur de la *Mythologie allemande* a plus d'une fois annexé, sans y regarder de trop près, des richesses celtiques à son trésor; il faut les revendiquer, mais se garder des représailles. Les ressemblances des mythologies sont la matière même de la mythologie comparée; quand on veut établir une mythologie nationale, c'est surtout à ce qui est original et distinct qu'il est utile de s'attacher.

G. P.

---

95. — **Hrotsuit von Gandersheim.** Zur Litteraturgeschichte des zehnten Jahrhunderts. Von Rudolf Kœpke. Berlin, Mittler, 1869. In-8°, xvj-314 p. (avec un fac-simile photographique du ms. de Munich). — Prix : 7 fr. 40.

Nous avons annoncé il y a cinq mois (*Rev. crit.*, 1868, t. II, p. 377) ce livre de M. Kœpke, le savant historien berlinois. Il tient tout ce qu'on pouvait s'en promettre. L'auteur n'a parlé qu'épisodiquement de l'étrange hypothèse de M. Aschbach, que nous avons discutée ici à deux reprises; la meilleure réfutation de ce paradoxe se trouve dans l'étude approfondie de la vie et des œuvres de Hrotsuit. On peut dire que cet ouvrage est définitif; on n'ajoutera plus rien d'essentiel au tableau qu'a tracé M. Kœpke; on ne réformera rien d'important dans les jugements qu'il a émis. Voici, brièvement analysées, les divisions de son travail :

1. — *Littérature* (p. 1-26). M. K. donne ici l'indication de tous les travaux faits sur Hrotsuit, depuis Celtes et Trithème jusqu'à la 2e édition du mémoire de M. Aschbach. M. K. est porté à croire que Trithème a eu connaissance du ms. de Hrotsuit même avant Celtes. Il passe rapidement, avec raison, sur les hypothèses aventureuses dont la nonne de Gandersheim a été le prétexte pour plusieurs savants des deux derniers siècles.

2. — *La vie et les écrits de Hrotsuit en général* (p. 27-43). L'auteur extrait des œuvres de Hr. tout ce qui se rapporte à sa personne, et éclaire ces renseignements épars en les rapprochant de ce qu'on sait sur l'histoire du couvent de Gandersheim à cette époque; il essaie ensuite de déterminer l'ordre chronologique de ses écrits. Il pense que ses premiers ouvrages sont ses *Légendes*, qui auraient été composées entre 950 et 972, et qu'elle aurait clos sa carrière littéraire par les *Primordia cœnobii Gandesheimensis*, vers 973. — Ce n'est là bien entendu qu'une conjecture, mais qui nous paraît en général très-vraisemblable.

3. — *Les sources des légendes et des drames* (p. 44-75). Ce chapitre est un des

plus intéressants de l'ouvrage. Il met en lumière deux points importants : d'une part l'instruction vraiment remarquable de Hr., d'autre part sa fidélité générale à l'égard des sources qu'elle a consultées. Les sources des légendes sont : 1° pour *Maria* l'*Historia de nativitate Mariæ et de infantia salvatoris* (ou *Pseudo-Evangile de saint Mathieu*); Hr. avait sous les yeux un texte abrégé semblable à celui qu'a publié Thilo d'après un ms. de Paris; l'accord de la légende en vers avec le récit en prose latine est souvent textuel; 2° pour l'*Ascentio Domini* une concordance paraphrasée, comme on en possède plus d'une, des récits du Nouveau Testament; 3° pour la *Passio Sancti Gongolfi* la *Vita* imprimée dans les *AA. SS.* (*Maj.* II, 644), peut-être dans un texte un peu différent; 4° pour le *Lapsus et conversio Theophili vicedomini*, la rédaction latine signée par Paul, diacre napolitain (ne pas confondre avec l'historien des Lombards), et offerte par lui à un roi Charles (à Charles le Gros, entre 879 et 881, d'après M. Kœpke); 5° pour la *Conversio cujusdam juvenis desperati per S. Basilium episcopum*, une traduction latine[1] de la légende grecque attribuée à Amphilochius (*AA. SS. Jun.*, II, 938); 6° pour la *Passio S. Dionysii* la fameuse compilation d'Hilduin; 7° pour *Agnes* la *Vita S. Agnetis* attribuée à S. Ambroise. — Les sources des drames sont : 1° pour *Gallicanus* la *Passio SS. Joannis et Pauli*, publiée par Papebroch (*AA. SS. Jun.* V, 36) et attribuée par lui au VIe siècle; 2° pour *Dulcitius* les *Acta martyrii Agapes Chioniæ et Irenes* (*AA. SS. Apr.*, I, 245); 3° pour *Calimachus* un épisode du livre V des *Actes apocryphes des Apôtres*, dans la traduction latine qui porte le nom de Julius Africanus (Fabricius, *Codex apocryphus novi Testamenti*, II, 542); 4° pour *Abraham* une traduction latine des *Acta S. Abramii auctore Ephremo Synchrono* en grec (*AA. SS. Mart.*, II, 745, 441); on ne possède plus, il est vrai, cette traduction, mais M. K. en rend l'existence absolument incontestable; 5° pour *Pafnutius* la *Vita S. Thaidis* (*AA. SS. Oct.*, IV, 224); 6° pour *Sapientia* la légende du prétendu martyre des trois sœurs Foi, Espérance et Charité, filles de Sagesse (le texte suivi par Hrotsuit était le même que celui dont la *Légende dorée* a conservé des fragments et différait de celui qu'a publié Surius, *Vitæ SS.*, IV, 446); les deux longues digressions, ajoutées par Hrotsuit, sur l'arithmétique et la musique, et mises par elle dans la bouche de Pafnutius et de Sapientia, sont empruntées à Boéce; M. K. les imprime en regard des textes originaux. — M. K. termine cette recherche en montrant que les *arguments* des drames sont seuls anciens; que ceux des légendes (et des ouvrages historiques) ont été fabriqués, et assez légèrement, par Celtes.

4. — *Les poèmes historiques* (p. 75-139). Dans ce long chapitre, que M. K. a traité avec une prédilection naturelle, il commence par établir la vraisemblance des renseignements fournis par Hr. elle-même sur la façon dont elle connut le martyre du jeune Pélage (*Passio S. Pelagii*); venant ensuite aux *Gesta Oddonis*,

---

1. On n'a pas publié d'ancienne traduction de cette légende; mais les fragments qui se trouvent dans la *Legenda aurea* de Jacques de Varaggio suffiraient à en démontrer l'existence. M. K. annonce d'ailleurs, dans une note additionnelle (p. 2-93) que M. Jaffé vient de publier une rédaction en prose, faite également d'après cette source, et à peu près contemporaine de l'œuvre de Hrotsuit.

il maintient et développe la thèse qu'il avait soutenue dans son livre sur Widukind de Corvei (cf. *Rev. crit.*, 1868, t. I, art. 12) concernant le rapport de la chronique de Widukind et du poème de Hrotsuit; enfin il examine les sources d'information qu'a eues la nonne pour chanter les origines de son monastère.

5. — *L'instruction de Hrotsuit et sa forme littéraire* (p. 139-165). Sur le premier point M. K. détermine par les rapprochements les plus abondants et les plus exacts les auteurs anciens qui étaient familiers à notre religieuse; on regrette qu'il n'ait pas fait un travail analogue sur les écrivains de l'époque carolingienne; on a tant dit que le style de Hr. différait de celui de ses contemporains et de ses prédécesseurs immédiats qu'il eût été fort intéressant d'étudier de près cette question : il aurait été bon aussi de rechercher auxquels d'entre eux elle se rattache le plus intimement. M. K. se prononce naturellement sans hésiter contre l'opinion qui suppose chez Hr. la connaissance du grec; tous les mots grecs qu'elle emploie, nous l'avons déjà dit, sont usités dans la langue de son temps et viennent des écrivains ecclésiastiques ou didactiques des derniers siècles de l'empire. — L'auteur étudie ensuite quelques particularités de la *métrique* de Hrotsuit (cette métrique dans son ensemble a été soumise à une étude approfondie, il y a déjà longtemps, par M. Bartsch, dans la *Germania*, t. III, p. 379), et la *rhythmique* de sa prose; ce dernier point lui fournit d'intéressants rapprochements avec les auteurs du même temps.

6. — *Coup-d'œil en arrière* (p. 165-177). M. K., d'après les recherches précédentes, donne ici son appréciation définitive du caractère et du talent de Hrotsuit; il professe pour tous deux une estime et une sympathie des plus légitimes; toutefois il croit, et, pensons-nous, avec beaucoup de vraisemblance, que la religieuse de Gandersheim ne fut jamais fort appréciée de ses contemporains; elle resta de même à peu près inconnue aux siècles suivants, et il était réservé aux premiers champions de la Renaissance de remettre dans son vrai jour cette gloire oubliée du moyen-âge.

7. — *Les œuvres de Hrotsuit* (p. 177-210). L'auteur examine ensuite les productions littéraires de Hr. en elles-mêmes : il en détermine le caractère et la valeur de conception et d'exécution; tout ce chapitre est extrêmement judicieux et contraste de la manière la plus heureuse avec les jugements exagérés qui se sont produits à ce propos. Arrivant à la question de la *représentation* des œuvres dramatiques, M. K. s'étonne à bon droit qu'on ait même pu la poser, et détruit les quelques arguments de Magnin et d'autres critiques en faveur de l'affirmative de façon à ce qu'il n'y ait plus à revenir sur ce point. On doit convenir d'ailleurs qu'il fallait une singulière prévention pour croire à la possibilité de l'exécution scénique de ces drames; et il y a longtemps que M. E. Du Méril (*Origines latines du théâtre moderne*, p. 17 ss.) et Ferd. Wolf s'étaient prononcés contre l'hypothèse qui avait séduit Magnin.

9. — *La religion dans Hrotsuit* (p. 211-226). M. K. montre que le point de vue de Hr. est tout à fait ascétique; la vie monastique est à ses yeux l'idéal sur la terre et l'image du bonheur céleste; sa foi dans les mystères de la religion est profonde et enthousiaste; sa crédulité pour les miracles légendaires n'a pas de

limites. La virginité est l'objet favori de ses méditations; elle place la chasteté au-dessus de toutes les vertus. Cela n'empêche pas qu'elle ne raconte plus d'une fois des aventures scabreuses, et que les transports de son amour pour le céleste époux ne s'expriment souvent dans un langage qui nous paraît étrange; mais M. K. la défend fort bien du reproche très-injuste qu'on lui a adressé de déguiser sous des élans mystiques ou d'exprimer dans des peintures soi-disant morales une sensualité secrète : c'est là un jugement superficiel, qui montre chez ceux qui le portent peu de connaissance de la vie spirituelle. Nous ajouterons que cette piété ardente étonne surtout les protestants; dans la religion catholique de pareilles effusions ont toujours été fréquentes et continuent encore à se produire, sans causer aucun scandale et en édifiant même les âmes les plus pures.

Le volume se termine par quatre appendices importants : I (229-237) : *le prêtre Eberhard et deux autres chroniqueurs de Gandersheim;* II (237-253) : *la dernière hypothèse sur Hrotsuit et ses œuvres;* III (253-260) : *la fausseté des plus anciennes chartes de Gandersheim;* IV (260-291) : *le Ligurinus et les Gesta Heinrici imperatoris metrice.* Une table très-utile comprend, en quarante-deux colonnes, tous les mots des œuvres de Hrotsuit qui sont cités dans le texte à quelque point de vue que ce soit. Un fac-simile de trois endroits du manuscrit de Munich est joint à l'ouvrage.

C'est dans l'appendice n° II que M. K. parle de la brochure de M. Aschbach. En disant que la critique a facilement accepté ce paradoxe, il a oublié de faire mention de notre journal, qui l'a repoussé sans hésitation dès l'abord; il est vrai qu'au moment où il terminait son volume le second article que nous avons consacré à cette question n'avait pas encore paru. Aux raisons déjà connues contre l'hypothèse du professeur de Vienne, M. K. ajoute que le seul mot qui, dans la correspondance de Celtes, pouvait donner lieu à l'équivoque, le mot qui a sans doute été pour M. Aschbach le point de départ de tout son système, le nom de *Cimbrica barbara* n'a jamais été employé par Celtes, et, chez le seul de ses correspondants qui l'emploie, ne désigne pas Hrotsuit. — Dans l'*Appendice* n° IV, M. K., après avoir montré combien le faux Ligurinus, œuvre du XVIe siècle, diffère des poèmes historiques de Hrotsuit, discute la question compliquée de l'authenticité des *Gesta Heinrici imperatoris :* avec Pertz et contre Waitz, il regarde ce poème comme fabriqué au temps de la Renaissance; mais il n'y voit qu'une preuve de plus en faveur des œuvres de la religieuse de Gandersheim, qui à vrai dire n'en ont pas besoin.

Dans toutes ces recherches, où M. K. fait preuve des connaissances les plus étendues et les plus sûres en littérature et en philologie, il ne s'en tient pas moins d'ordinaire au point de vue particulièrement historique, qui est d'ailleurs de beaucoup le plus intéressant. Soit qu'il raconte la vie de Hrotsuit et qu'il essaie de faire comprendre comment et dans quel milieu son esprit s'est développé, soit qu'il examine ses œuvres et en montre les côtés originaux par le rapprochement des sources, soit qu'il recherche les causes qui ont donné naissance à ses écrits et l'effet qu'ils ont produit, il est surtout préoccupé de retrouver et de rendre saisissable la physionomie de l'époque qu'il a en vue. C'est ainsi que son

nouveau livre se rattache étroitement à son ouvrage sur Widukind. Le xe siècle, cette époque qui, en France, a été si barbare et si triste, est un âge de grandeur et d'activité pour l'Allemagne; les derniers reflets de la renaissance carolingienne l'éclairent encore, tandis que de ce côté du Rhin les ténèbres sont presque partout revenues plus épaisses qu'auparavant. Dans le mouvement intellectuel de l'Allemagne d'alors, les femmes jouent un rôle remarquable; autour de Hrotsuit on en voit rassemblé tout un cercle, dont M. K. a tâché de faire revivre les figures bien effacées. Elle les domine toutes par l'originalité de son esprit et de son talent. Elle méritait à tous égards le beau monument qui vient de lui être élevé; sa figure y est éclairée de tout le jour qu'elle a pu recevoir, entourée de tous les personnages qui ont influé sur sa vie, et replacée, par une étude habile, dans le milieu qui seul peut la faire apprécier et comprendre.

Après le livre de M. Kœpke, il reste cependant encore quelque chose à faire pour Hrotsuit. Les éditions de ses œuvres qui existent jusqu'à présent sont insuffisantes. Celle de Barack elle-même ne repose pas sur une critique assez approfondie. Une nouvelle édition serait la bienvenue au moment où l'attention est de plusieurs côtés rappelée sur la nonne de Gandersheim. Il faudrait partir de ce principe que le manuscrit, sensiblement postérieur à l'auteur, doit être hardiment corrigé partout où le sens et la métrique l'exigent. Au premier point de vue, le livre de M. K. serait un guide excellent, tant par les nombreux passages qu'il a discutés que par son indication exacte des sources où a puisé Hrotsuit et par le rapprochement des passages d'auteurs anciens imités par elle. Pour ce qui concerne la versification, le travail déjà cité de M. Bartsch donne les principes d'après lesquels il faudrait établir le texte et rectifie déjà un grand nombre de vers. Enfin il faudrait joindre à ces deux secours une étude plus approfondie du *style* de Hrotsuit et de sa *rhythmique*, comparés à ceux de ses contemporains. Tels sont les résultats des derniers travaux que devra s'assimiler un nouvel éditeur : nous espérons qu'il s'en présentera un prochainement. En attendant, nous ne pouvons que recommander à tous ceux qu'intéressent l'histoire et la littérature du moyen-âge la lecture du beau et savant livre de M. Kœpke.

Ξ.

---

96. — **Meister Eckhart, der Mystiker.** Zur Geschichte der religiœsen Speculation in Deutschland, von Adolf Lasson. Berlin, 1868, Hertz. In-8° de xx et 354 p. — Prix : 8 fr.

M. Lasson a donné dans ce livre une exposition complète des doctrines du dominicain Eckhart, qui après avoir enseigné la théologie dans le couvent de Paris, prêcha le mysticisme en Allemagne, fut obligé de rétracter les erreurs dont on l'accusait en 1327 et mourut avant la bulle de Jean XXII qui le condamna en 1329. Les écrits d'Eckhart, ceux du moins qui ont pu être retrouvés, ont été publiés par Pfeiffer dans le second volume de sa collection des *Mystiques Allemands du* xive *siècle* en 1857. Une portion de ces écrits qui sont en allemand était déjà publiée dans les éditions des mystiques Tauler, Suso et Rusbrœk, où elle se trouvait sous les noms de ces auteurs. M. L. aurait dû donner dans sa

biographie de Eckart la liste des ouvrages de son auteur, ainsi que le texte des condamnations qui l'ont frappé avec renvoi aux parties de son livre où se trouvent les propositions incriminées. On ne peut supposer que de telles choses sont connues des lecteurs.

Ces études sur le mysticisme allemand du moyen-âge confirment ce qu'on a bien souvent occasion de vérifier, quand on étudie la littérature allemande du moyen-âge, c'est le défaut d'originalité des auteurs de ce temps. Ainsi on voit que Tauler, Suso, Rusbrœk ont puisé dans Eckhart. Mais Eckart lui-même a-t-il plus d'originalité? N'a-t-il pas puisé dans les écrits des théologiens et des mystiques qui étaient répandus de son temps? La question devait être examinée de près; et les indications de M. L. sur ce point me paraissent vagues. Il attribue à Eckart une originalité que son exposition ne me semble pas justifier. Il est fort indulgent pour ces doctrines, qui sont prodigieuses au point de vue du sens commun; il y trouve (et non sans raison) beaucoup de rapports avec les spéculations de Fichte, Schelling et Hegel, ce qui n'est pas une note favorable, ni pour les uns ni pour les autres. Mais si M. L. avait eu moins d'estime pour son auteur, il ne l'aurait pas étudié avec autant de soin, et il aurait exposé d'une manière moins exacte et moins instructive les doctrines d'un homme qui a sa place dans l'histoire religieuse de l'Allemagne au XIVe siècle.

χ^{θ}.

---

97. — **Die Admission der deutschen Reichsstænde zum westphælischen Friedenscongresse.** Beitrag zur Geschichte des westphælischen Friedens, von Dr Georg Stœckert. Kiel, Schwers'sche Buchhandlung, 1869. In-4°, 49 p. — Prix : 3 fr. 25.

M. Stœckert nous retrace dans le présent opuscule le tableau d'un des innombrables démêlés, enchevêtrés dans les négociations générales pour les traités de Westphalie. Cet incident n'a pas été le moins important parmi tous ceux qui ont contribué à reculer sans cesse l'issue de ces négociations, commencées par les préliminaires de Hambourg, le 25 décembre 1641 et closes enfin, le 24 octobre 1648, par les traités de Münster et d'Osnabrück. Il s'agissait de savoir si les différents princes et États de l'empire avaient le droit d'assister aux conférences diplomatiques avec voix délibérative ou bien s'ils devaient être représentés uniquement par l'empereur. C'était ce que prétendaient les envoyés de Ferdinand III et d'après les anciennes théories constitutionnelles ils étaient dans leur droit. Mais les plus puissants des États de l'empire, les princes protestants surtout, adversaires persistants, pour la plupart, des Habsbourgs, ne pouvaient abandonner sans lutte la représentation officielle de leurs intérêts à un puissant et mortel ennemi. La discussion fut longue et se compliqua encore de dissensions intestines entre les différentes curies des États; elle traîna des années, malgré l'intervention active et répétée de la France et de la Suède[1] et la bataille seule

---

1. A cette époque la France comptait encore entrer, ainsi que le fit plus tard la Suède, dans l'ensemble du grand corps germanique, pour ses possessions d'Alsace, etc.; on comprend l'intérêt qu'elle devait attacher à l'indépendance des États.

de Jankowitz, remportée sur la dernière armée impériale par le Suédois Torstenson, en février 1645, put briser la résistance opposée par Ferdinand aux réclamations qui détruisaient à peu près ce qui restait encore de la vieille autorité des empereurs. Après avoir successivement accordé aux électeurs seuls le droit d'intervenir aux débats du Congrès, puis autorisé la convocation des États de l'empire pour délibérer sur la question, voyant qu'ils allaient venir aux conférences, invités par les puissances étrangères et malgré son refus, il reconnut enfin, en septembre 1645, à tous les États, électeurs, princes séculiers et ecclésiastiques, noblesse et villes de l'empire, le droit de prendre part directement aux négociations de Münster et d'Osnabrück, et de traiter dorénavant, de puissance à puissance, avec les princes étrangers.

Le sujet du travail de M. St. n'est pas d'une minime importance pour l'histoire du droit constitutionnel germanique et l'auteur a eu raison d'y appuyer. Par les stipulations de 1645 l'empire perd, vis-à-vis de l'étranger, les derniers restes de sa cohésion primitive et l'on peut prétendre qu'à vrai dire le Saint-Empire romain-germanique cesse virtuellement d'exister. Les États, groupés autour de l'empereur et qui n'avaient joui jusque là, en théorie du moins, que de droits politiques émanés de ce pouvoir supérieur, deviennent à partir de ce moment, *jure proprio,* souverains indépendants vis-à-vis de l'empereur et vis-à-vis des autres puissances européennes; l'empereur perdant sur eux toute *potestas realis* (qu'on excuse ces quelques termes techniques!) n'est plus, d'après la formule nouvelle, qu'un *primus inter pares,* le président d'honneur d'une Confédération d'États fort peu solide, et sans cesse ouverte aux influences du dehors[1].

Le travail de M. St. ne contient, il est vrai, rien de bien neuf; sauf quelques documents empruntés aux *Urkunden und Aktenstücke zur Geschichte des grossen Kurfürsten,* publiés récemment à Berlin par M. Erdmannsdœrfer, les pièces qu'il cite sont connues depuis longtemps. Il n'est pas non plus le premier écrivain qui ait mis en lumière l'importance de ces négociations et de leur résultat. Presque tous les publicistes (et leur nombre est grand au XVIIe et au XVIIIe siècle!) qui ont commenté les traités de Westphalie, ont fait ressortir les conséquences juridiques et matérielles des stipulations de 1645. On doit remercier néanmoins M. St. d'avoir réuni dans sa monographie toutes les données relatives à son sujet, car il ne faut pas oublier que mille autres négociations s'entrecroisèrent durant plusieurs années avec cette discussion spéciale et rien n'est plus pénible que de chercher un à un tous ces détails épars dans les in-folios de Meiern, ou dans les commentaires de Gærtner, de Gundling, etc. Nous aurions désiré que l'auteur indiquât au moins en quelques mots combien les résultats obtenus par les États étaient réclamés depuis longtemps par l'opinion publique, surtout

1. Il est bien entendu que c'est au point de vue du *droit* que nous disons que l'Allemagne cesse d'être un État homogène à partir de ce moment, car au point de vue des *faits matériels,* la transformation ou si l'on veut, la décomposition de l'empire s'était opérée depuis longtemps déjà. Depuis plus d'un siècle les empereurs n'avaient eu qu'à de rares intervalles assez de puissance pour briser l'opposition des princes les plus importants de l'empire; mais ils y avaient réussi quelquefois et d'ailleurs ils n'avaient jamais abdiqué leurs droits théoriques; Ferdinand III renonça aux deux choses à la fois.

parmi les protestants. Les tentatives faites pour secouer la suprématie théorique de l'empereur n'ont réussi que parce qu'elles répondaient à un besoin universel, et surtout à la réalité de la situation politique. Ce ne fut pas, à vrai dire, une victoire diplomatique, ce fut la reconnaissance légale d'un fait. Nous avons été étonné de ne pas rencontrer, ne fût-ce que quelque part en note, le titre de la fameuse *Dissertatio de ratione status in imperio nostro Romano-Germanico* dans laquelle l'écrivain anonyme *Hippolytus a Lapide* (Chemnitz?) formula avec tant de succès et d'éclat la nouvelle théorie du droit constitutionnel de l'empire. — Une table des matières aurait été fort utile ou du moins l'auteur aurait pu mettre en marge un résumé indicatif des développements de son sujet.

Rod. Reuss.

---

98. — **Collection des livrets** des anciennes Expositions de peinture, depuis 1673 jusqu'en 1800, réimprimés avec des Notices bibliographiques et une Table générale. Paris, Liepmannssohn et Dufour, libraires, 11, rue des Saints-Pères.

Les livrets des anciens Salons ne constituent pas seulement une curiosité bibliographique; ils mentionnent année par année les travaux des membres de l'ancienne Académie de peinture et de sculpture, et deviennent ainsi une des sources les plus précieuses pour l'histoire de l'art français pendant le cours du dix-huitième siècle. C'est un élément de travail indispensable pour tous ceux qu'intéressent la vie et les travaux de nos plus grands peintres. Aussi tous ces livrets sont-ils fort recherchés et atteignent-ils dans les ventes des prix élevés. Encore serait-il impossible d'acquérir, à quelque prix que ce fût, les catalogues des premières expositions. Enfin la plupart de ces livrets ont eu plusieurs éditions dont chacune contient force variantes, additions ou retranchements.

Ces motifs ont déterminé un amateur à réimprimer la collection complète avec les éclaircissements indispensables. Chaque volume est donc précédé d'une notice bibliographique divisée en deux parties : la première, consacrée au livret lui-même, mentionne les différentes éditions et les variantes qui les distinguent; la seconde enregistre toutes les critiques auxquelles l'exposition a donné naissance. La réimpression est textuelle et reproduit non seulement les formes, l'orthographe, mais jusqu'à l'aspect matériel des originaux. On a fait graver plusieurs fleurons, têtes de page et culs de lampe des livrets du dix-huitième siècle, pour rendre cette édition plus élégante et plus identique aux modèles. Chaque livret forme un volume imprimé en caractères anciens sur beau papier vergé, et est livré aux souscripteurs au prix de 1 fr. 25. On vend des exemplaires séparés, mais à un prix au moins double de celui de la souscription. La collection comprendra 42 volumes et sera complétée par une table où figureront tous les noms d'artistes ou autres personnages nommés dans les livrets, les noms de lieux et même les noms de l'histoire ou de la fable. Cette table sera distribuée gratuitement aux *cent premiers souscripteurs;* ce nombre est déjà presque atteint. Les quatre premiers livrets ont paru; la publication entière sera terminée en moins de deux ans.

X.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

d'été. In-8°, 241-387. Rouen (imp. Boissel).

Héfélé (C. J.). Histoire des Conciles d'après les documents originaux. Trad. de l'allemand par M. l'abbé Goschler et M. l'abbé Delare. T. I. In-8°, 655 p. Paris (lib. Le Clere et C°).

Hignard (H.). Mythologie homérique. Du combat de Diomède contre Mars et Vénus. In-8°, 16 p. (Lyon, Vingtrinier).

Houdenc (R. de). Meraugis de Portlesguez, roman de la table ronde. Publié pour la première fois par H. Michelant, avec fac-simile et miniatures du manuscrit de Vienne. In-8°, xx-276 p. Paris (lib. Tross).

Houssaye (A.). Histoire de Léonard de Vinci. In-8°, 494 p. et portrait. Paris (lib. Didier et C°).

Hovelaque (A.). Racines et éléments simples dans le système linguistique indo-européen. Gr. in-8°, 23 p. Paris (lib. Maisonneuve et C°).

Howitt (W.). The Northern Heights of London or historical associations of Hampstead Highgate, Muswell Hill, Hornsey and Islington. In-8° cart., 614 p. London (Longmans). 26 fr. 25

La Rochefoucauld. Le premier texte de La Rochefoucauld publié par F. de Marescot. Petit in-8°, xij-139 p. Paris (lib. Jouaust). 7 fr. 50

Laurendeau (M.). Les siéges de Soissons en 1814, ou dissertation sur le récit de la campagne de France en ce qui concerne la ville de Soissons, publié en 1860 dans le tome 27° de l'histoire du Consulat et de l'Empire de M. Thiers. In-8°, 162 p. Paris (lib. Didron).

Loiseleur (J.). Compte des dépenses faites par Charles VII pour secourir Orléans pendant le siége de 1428, précédé d'études sur l'administration des finances, le recrutement et le pied de solde des troupes à cette époque. In-8°, 216 p. (imp. Herluison).

Longperier (A. de). Recherches sur les insignes de la questure et sur les récipients monétaires. In-8°, 96 p. et 3 pl. Paris (lib. Didier et C°).

Métivier (H.). Le Château de Marchais, 1540-1869. In-8°, 101 p. La Flèche (imp. Besnier-Jourdain).

Miller (E.). Pierre Taisand. Lettres inédites de Bossuet et de Mlle de Scudéry. In-8°, 29 p. Paris (lib. Douniol).

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale et autres Bibliothèques, publiés par l'Institut impérial de France. T. 22. 2° partie. In-4°, 598 p. Paris (imp. Impériale).

Palgrave (F.). History of the Anglo-Saxons. New edition. In-8° cart., 370 p. London (Tegg). 6 fr. 25

Platon. Gorgias. Traduction française par F. Thurot. In-16, xxiij-197 p. Paris (lib. Hachette et C°). 2 fr.

Quérard (J.-M.). Les supercheries littéraires dévoilées. Galerie des écrivains français de toute l'Europe qui se sont déguisés sous des anagrammes, des artéronymes, des cryptonymes, des initialismes, des noms littéraires, des pseudonymes facétieux ou bizarres, etc. 2° édit. consid. augm. publiée par M. G. Brunet; suivie : 1° du dictionnaire des ouvrages anonymes composés, traduits et publiés en français par A. A. Barbier, 3° édit. revue et augm. par O. Barbier, 2° d'une table générale des noms réels des écrivains anonymes et pseudonymes cités dans les deux ouvrages. T. I, 1re partie. Gr. in-8° à 2 col., xij-316 p. Paris (lib. Daffis).

L'ouvrage se composera de 5 vol. divisés en 10 liv. du prix de 12 fr. chaque.

Rule (W. H.). An historical Exposition of the book of Daniel the prophet. In-8° cart., 360 p. London (Seeley). 7 fr. 50

Schmidt (H.). Études sur la littérature allemande. 1° Herder considéré comme critique, avec une introduction générale sur sa vie et ses écrits. 2° La dramaturgie de Lessing. In-8°, viij-173 p. Paris (lib. Internationale). 2 fr.

Stephens (G.). The runic Hall in the danish old northern museum at Copenhagen. Gr. in-8°. London (J. R. Smith). 3 fr. 15

—— The old northern runic monuments of Scandinavia and England, now first collected and deciphered. 2 vol. in-folio, 1112 p. London (J. R. Smith). 125 fr.

Tacite. Œuvres complètes traduites en français avec une introduction et des notes par J. L. Burnouf. In-18 jésus, xx-719 p. Paris (lib. Hachette et C°). 3 fr. 50

Viollet-le-Duc. Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carlovingienne à la Renaissance. T. 2. 1er fasc. Ustensiles. In-8°, v-166 p. Paris (lib. Morel). 15 fr. 75

En vente chez M. NIJHOFF, à la Haye, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

H. KERN Die Glossen in der Lex Salica und die Sprache der salischen Franken. Beitrag zur Geschichte der deutschen Sprachen. In-8°. 5 fr. 35

S. A. PROPERTII Cynthia cum libro quarto elegiarum qui Propertii nomine fertur. Editio nov. in ordinem recens. D. Carutti. In-8°. 6 fr.

En vente à la librairie GUTTENTAG, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

O. BENNDORF Griechische und sicilische Vasenbilder. 1re livr. in-fol. 13 pl. dont 4 col. et 24 pages de texte. 32 fr.

En vente à la librairie VOSS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

A. BERGÉ Dictionnaire persan français avec une table alphabétique pour servir de Dictionnaire français-persan et un tableau comparatif des années de l'ère mahométane et de l'ère chrétienne. In-8°, cart. en toile. 10 fr. 75

En vente à la librairie REIMER, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

H. KIEPERT Wandkarte von Alt-Griechenland, in 9 Blættern. Échelle 1 : 500,000. 2e édit. augmentée. Prix en feuilles 16 fr. Collée sur toile 26 fr. 75 c. Montée sur toile avec gorge et rouleau. 29 fr. 35.

En vente à la librairie WAGNER, à Innsbruck, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

MONUMENTA Syriaca ex romanis codicibus collecta. Præfatus est P. Zingerlé. Vol. I. Gr. in-8°. 8 fr.

En vente à la librairie HERZFELD et BAUER, à Vienne, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

A. SCHMIEDL Studien über jüdische, insonders jüdisch-arabische Religionsphilosophie. In-8°. 9 fr. 35

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 22 Quatrième année 29 Mai 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

NICOLAS DE TROYES Le grand Parangon des nouvelles nouvelles, publié d'après le manuscrit original par M. Émile Mabille. 1 vol. in-16, papier vergé, cartonné. 5 fr.

Acquisition nouvelle.

J. F. SCHNAKENBURG Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France, contenant des notices sur la littérature des dialectes; leur division territoriale, ainsi que celle de leurs sous-espèces; des indications générales et comparatives sur leurs articulations et sur leurs formes grammaticales; le tout composé d'après les meilleures sources et les observations faites sur les lieux, et accompagné d'un choix de morceaux en vers et en prose dans les principales nuances de tous les dialectes ou patois de la France. Berlin, 1840. Gr. in-8° br., au lieu de 10 fr. 7 fr.

R. MOWAT Noms propres anciens et modernes. Études d'onomatologie comparée. Gr. in-8°. 3 fr.

Contenu : Les noms propres latins en *atius* et en *onius*. — Examen de la signification attribuée aux noms d'hommes *Sarmentius*, *Projectus*, *Stercorius*; étymologie de *Tullus*, Pirasius. — De l'Élément africain dans l'onomastique latine. — De la déformation dans les noms propres.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 18. 24 avril.

Théologie. DIESTEL, Geschichte des alten Testamentes in der christlichen Kirche (Iena, Mauke; livre excellent). — BRANDES, Des Apostels Paulus Sendschreiben an die Galater (Wiesbaden, Kreidel). — VOLQUARDSEN, Untersuchungen über die Quellen der griech. und sicil. Geschichten bei Diodor (Kiel, Schwers; ouvrage important et bien fait). — PERTZ, Monumenta Germaniæ historica. Scriptorum tomus XX (Hannover, Hahn). — STERN, Ueber die zwœlf Artikel der Bauern, 1525 (Leipzig, Hirzel). — *Linguistique. Histoire littéraire.* LEPSIUS, Zeitschrift für ægyptische Sprache und Alterthumskunde (Leipzig, Hinrichs). — HILLEBBAND, Études historiques et littéraires (Paris, Franck; compte-rendu favorable d'un livre dont nous parlerons incessamment). — *Archéologie.* CURTIUS, Sieben Karten zur Topographie von Athen. Mit erlaüterndem Text (Gotha, Perthes; les cartes ont été dressées par la mission scientifique envoyée en 1862 à Athènes par la Prusse; le texte se recommande assez par le nom de son auteur). — *Mélanges.* DEVRIENT, Meine Erinnerungen an Felix Mendelssohn-Bartholdy (Leipzig, Weber; très-intéressant).

N° 19. 1er mai.

Théologie. MUEHLAU, De Proverbiorum Aguri et Lemuelis origine (cf. *Rev. crit.*, 1869, art. 92). — *Vita Jesu Christi sive Monotessaron Catholicon* (Wiesbaden, Niedner; harmonie des évangiles commode et bien ordonnée). — *Histoire.* EYSSENHARDT, *Historia miscella* (Berlin, Guttentag; première édition critique, d'après les mss. du IXe et du Xe siècle, de cette chronique dans ses deux formes). — LŒBELL, Gregor von Tours und seine Zeit (Leipzig, Brockhaus; réimpression d'un livre estimé). — BURCKHARDT, Die Cultur der Renaissance in Italien (Leipzig, Seemann; deuxième édition de cet ouvrage justement célèbre). — FOCK, Rügensch-Pommersche Geschichte aus sieben Jahrhunderten, t. V (Leipzig, Veit). — Œsterreichs Kæmpfe im Jahre 1866, t. III (Wien, Gerold; publication officielle). — *Jurisprudence.* ARNOLD, Cultur und Recht der Rœmer (Berlin, Dümmler). — TOMASCHEK, Der Oberhof Iglau in Mæhren und seine Schœffensprüche (Innsbruck, Wagner; publication importante pour l'histoire du droit au moyen-âge). — *Linguistique.* POLYBII Historia, ed. DINDORF, t. IV (Leipzig, Teubner). — POLYBII Historiæ, ed. HULTSCH, t. II (Berlin, Weidmann). — KOCH, Historische Grammatik der englischen Sprache, t. III : die Wortbildung (continuation d'un livre estimable, depuis longtemps interrompu). — *Archéologie. Histoire de l'art.* BURSIAN, Geographie von Griechenland, II (Leipzig, Teubner; livre de première importance). — GERHARD, Gesammelte akademische Abhandlungen (cf. *Rev. crit.*, 1869, art. 93). — GERVINUS, Hændel und Shakespeare (Leipzig, Engelmann; livre bizarre).

Zeitschrift für bildende Kunst, hgg. von Carl VON LUTZEN. Livraison 6 et 7.

C. DE LUTZEN, Jacob et Rachel, tableau à l'huile de Joseph Führich. — Hermann HETTNER, Raphaël et le commencement de la réforme en Allemagne. — Chefs-d'œuvre de la galerie de Brunswick : W. BURGER, Paysage avec effet d'orage de Rembrandt. — Edouard VAN DER NOLL, Un peintre allemand inconnu (Jean Schel, 1554), auteur d'un tableau du musée d'Inspruck, le seul probablement qui nous soit parvenu de lui. — R. D'EITELBERGER, Auguste de Siccardsburg. — Correspondance de Ratisbonne. Hermann ALLMERS, Sur les fresques de Rottmann dans les arcades de Munich. — Bibliographie. O. MÜNDLER, Quelques mots sur le catalogue de la galerie d'Augsbourg, de Rod. Marggraff. — G. KINKEL, Sur les publications relatifs à Holbein; M. Kinkel y consacre près de 20 pages à l'analyse et à l'appréciation du livre de M. Woltmann, *Holbein und*

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 29 Mai — 1869

Sommaire : 99. EUCKEN, Sur la Langue d'Aristote. — 100. JAHN, Études archéologiques. — 101. SANIO, Varroniana dans les jurisconsultes romains; CHAPPUIS, Fragments de Varron. — 102. Publications de la Société d'ancienne littérature suédoise. — 103. BLANCARD, Essai sur les monnaies de Charles Ier, comte de Provence. — 104. MALOUET, Mémoires, p. p. MALOUET. — 105. JÜLG, Contes kalmouks.

99. — **Ueber den Sprachgebrauch des Aristoteles.** Beobachtungen über die Præpositionen von Rudolf EUCKEN, Dr. Phil., lehrer an der gelehrtenschule zu Husum. Berlin, Weidmann, 1868. In-8°, 75 p. — Prix : 2 fr.

Ces observations de M. Eucken sur l'emploi des prépositions dans Aristote sont la continuation des recherches qu'il a entreprises sur la langue de ce philosophe et dont la première partie a paru en 1866 sous le titre de *Observationes de particularum usu* [1].

M. E. relève les particularités qu'offre l'emploi des prépositions soit dans les ouvrages authentiques, soit dans les écrits contestés d'Aristote. Il a compris dans ses recherches les deux ouvrages de Théophraste sur les plantes. Il aurait dû laisser de côté le traité des plantes qui est inséré dans les œuvres d'Aristote (éd. Bekker, 814 et suiv.), et dont le texte grec est traduit du latin, comme on le voit dans le prologue même (814 b 27) : ἀδικεῖν δ'ὠήθην... τοὺς λόγους αὐτοὺς καὶ τοὺς αὐτῶν ἐραστὰς..., ἂν μὴ ταύτην (τὴν βίβλον)... πρὸς τὴν Ἑλλάδα μεθερμηνεύσαιμι γλῶτταν. Cette phrase même, où l'optatif est employé avec ἄν dans le sens de ἐάν, indique, indépendamment du témoignage même de l'auteur, que ce grec byzantin ne devait pas entrer dans les recherches de M. E., qui a perdu sa peine en relevant dans cet ouvrage les particularités que peut y offrir l'emploi des prépositions.

Le travail de M. E. est d'ailleurs exécuté avec le même soin que le précédent et n'est pas moins intéressant. Il me semble conduire à cette conclusion (qui n'est pas du reste celle de l'auteur) qu'on ne peut guère tirer parti de la fréquence, de la rareté ou de l'absence d'une locution dans tel ouvrage ou dans telle portion d'ouvrage pour établir que l'ouvrage a été composé dans un autre temps que tel autre ou par un autre auteur. Ainsi M. E. constate que l'expression τύπῳ est très-fréquente dans les trois premiers livres de la Morale à Nicomaque, et ne se rencontre qu'une seule fois (1176 a 31) dans les sept autres. Faut-il en conclure que les sept derniers livres ont été composés dans un autre temps que les trois premiers? Je ne le pense pas. Il y a du hasard dans ces faits de langage. Ainsi on a remarqué que le mot τέττιξ ne se rencontre qu'une seule fois dans Homère (Iliade, III, 151). Le mot *femme* ne se trouve

1. La *Revue critique* en a rendu compte (1867, II, 226).

qu'une seule fois dans les *Considérations sur les mœurs,* de Duclos. Aristote dit toujours ἐπ'ἴσων λέγεσθαι pour dire que la signification d'une expression est aussi étendue que celle d'un autre ; on trouve pourtant ἐπ'ἴσης une fois dans les Topiques (122 b 38). M. E. ne propose pas de changer, et il a raison. Je ne changerais pas non plus ἐξ ἐπιπολῆς qui se rencontre également isolé dans la Météorologie 368 a 27, et ne se lit d'ailleurs que dans les traités apocryphes, au lieu de ἐπιπολῆς qu'Aristote emploie partout. Ἕνεκεν au lieu de ἕνεκα est fréquent dans la Politique et dans le traité *des parties des animaux ;* mais dans toute la Physique on ne le trouve qu'une fois (243 a 3). Faut-il lire ici ἕνεκα? Je ne le pense pas.

C'est à tort que M. E. attribue (p. 21) à M. Langkavel la correction σήμείου γ'ἕνεκεν (*de partibus anim.*, 689 b 5), au lieu de σμικροῦ γ'ἕνεκεν ; elle a été faite par Bussemaker dans l'édition Didot. La correction proposée par M. E. (p. 25) dans la Politique (1325 b 7) a déjà été faite[1]. M. Eucken me semble corriger heureusement le passage du *de partibus animalium* (679 b 1) : ἀπὸ δὲ τῆς κοιλίας ἕντερον ἁπλοῦν κατ'εὐθὺ μέχρι πρὸς τὴν ἔξοδον τοῦ περιττώματος, où il lit καὶ εὐθύ comme dans le passage tout semblable (682 a 14).

Charles THUROT.

---

100. — **Otto Jahn.** Aus der Alterthumswissenschaft, populære Aufsætze. Bonn, Marcus, 1868. In-8°, 420 pages, 8 planches et gravures sur bois. — Prix : 10 fr.

Il est dans la carrière de tout auteur un moment où il aime à se recueillir en jetant un regard en arrière sur l'espace qu'il a parcouru déjà, et où il tend à réunir, pour les conserver dans leur ensemble, ses propres travaux, souvent disséminés dans des recueils fort différents. La littérature des *opuscula*, *vermischte Schriften,* etc., qui doit le jour à cette tendance, est déjà fort nombreuse en matière philologique et archéologique.

Il y a deux ans, M. Jahn nous donnait un volume de *Biographische Aufsætze* sur quelques-uns des grands philologues, archéologues et artistes de notre temps; en 1866 également paraissaient les *Aufsætze über Musik* de l'auteur du *Mozart,* qui renferment entre autres ce qui a encore été dit de meilleur sur la question toujours brûlante de Richard Wagner; l'année dernière enfin nous apporta les *Essais populaires sur l'antiquité.* Si tous les ouvrages soit-disant populaires qui surgissent en foule depuis quelque temps avaient la même valeur que le volume dont la *Revue* vient un peu tard rendre compte à ses lecteurs, nous aurions lieu de nous féliciter. Un livre populaire n'est certes pas pour cela nécessairement un livre superficiel : ce que M. Jahn a voulu, c'est transmettre à un public instruit, tel que devraient le présenter les classes supérieures de notre société, les résultats acquis par la science; lui faire part, non-seulement d'une foule de faits séparés et de détails intéressants, mais aussi de vues générales larges et profondes. Ce qui constitue le caractère populaire du livre, c'est que

---

1. *Etudes sur Aristote,* par Charles Thurot (1860), p. 93.

les recherches, les controverses, les instruments d'investigation sont laissés de côté : c'est des résultats que l'auteur voulait nous faire jouir. Et personne plus que M. Jahn n'en avait le droit; car petit est le nombre de ceux qui par des travaux incessants et des recherches approfondies ont fait faire autant de progrès à notre science. Si parfois il laisse percer un ton de mauvaise humeur ou même de mélancolie, nous nous l'expliquerons facilement en voyant le peu de sympathie que le grand public apporte généralement à ce genre d'études.

Mais indiquons enfin le contenu de ce volume :

1. L'état des études sur l'antiquité en Allemagne; — 2. Un « roman champêtre » dans l'antiquité; — 3. Petites nouvelles tirées d'Apulée; — 4. L'art hellénique; — 5. Œuvres d'art perdues restituées à l'histoire de l'art; — 6. L'art antique et la mode; — 7. La polychromie de la sculpture antique; — 8. L'Apollon du Belvédère; — 9. L'art et la poésie de cour sous Auguste; — 10. Les vases peints grecs; — 11. Cyriaque d'Ancône et Albert Dürer; — 12. L'*Iphigénie en Tauride* de Gœthe et la tragédie antique; — 13. Le cours d'études d'un savant allemand à la fin du xve siècle.

Ces articles qui, parus à des époques différentes, pourraient au premier moment sembler simplement juxtaposés, viennent se grouper autour du magnifique article n° 4 sur l'art hellénique, qui en est comme le centre rayonnant. Ce qui distingue M. Jahn, ce qui distinguait aussi l'illustre Welcker, c'est qu'il comprend et sent l'antiquité dans ce qui fait son essence, et par là il domine en maître toutes les formes sous lesquelles l'antiquité nous apparaît. Histoire, religion, philosophie, langage, littérature, beaux-arts, sont autant de sujets familiers à M. Jahn. L'article que nous venons de citer en est la preuve.

Nous aurions tort de vouloir analyser ces *Essais;* les faits y sont tellement condensés, les parties en sont si étroitement liées, que nous en détruirions l'ensemble et l'harmonie sans en donner une juste idée. Nous signalerons seulement les articles 2 et 3, véritables modèles de traduction; puis, comme particulièrement intéressants et riches en résultats nouveaux, les articles 8 et 5. Dans ce dernier, M. Jahn nous montre comment, d'après quelques renseignements fournis par les anciens auteurs, et d'après des copies plus ou moins exactes parvenues jusqu'à nous, on peut se représenter, approximativement du moins, quel devait être l'original perdu; il cite comme exemples entre autres le groupe des Niobides, le coffre de Cypselos, les tyrannicides de Kritios et Nésiotès, le discobole et le Marsyas de Myron, l'Athênê Parthenos de Phidias.

Quiconque connaît M. Jahn le retrouvera tout entier dans ce volume; les personnes auxquelles il serait encore étranger pourront, d'après ces *Essais*, se former une juste image du savant infatigable dans ses travaux, de l'artiste plein de goût dans son jugement, de l'homme droit livré tout entier à la recherche du vrai et du beau.

William Cart.

---

101. — **Varroniana in den Schriften der rœmischen Juristen,** vornehmlich an dem Enchiridion des Pomponius nachzuweisen versucht, von Friedr. Dan. Sanio. Leipzig, Hirzel, 1867. In-8°, xv et 269 p. — Prix : 7 fr. 50.

Fragments des ouvrages de M. Terentius Varron intitulés *Logistorici, Hebdomades vel de imaginibus, De forma philosophiæ,* recueillis, mis en ordre, accompagnés d'introductions et de notes par Ch. Chappuis, ancien élève de l'École normale, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Besançon. Paris, Hachette, 1868. In-8°, 112 pages.

C'est une tâche ingrate et pourtant bien utile que celle qui consiste à recueillir dans les grammairiens, dans les lexicographes, dans les Pères de l'Église, dans les textes du droit romain et dans mille autres compilations des anciens, les fragments d'ouvrages actuellement perdus. Cette tâche est ingrate en ce que les résultats, obtenus après de fastidieuses recherches, ne présentent pas un aspect bien attrayant et n'intéressent au premier abord que les purs érudits. Et pourtant ce travail est éminemment utile, même à un point de vue plus général : il nous donne seul une idée un peu plus précise de la valeur que pouvaient avoir certaines œuvres dont nous ne possédions que le titre, de l'étendue réelle des connaissances et du talent que possédaient certains auteurs d'ailleurs célèbres de l'antiquité. Il est incontestable que par exemple le recueil des fragments d'Ennius, si habilement groupés par Vahlen, a profité grandement à ceux qui veulent écrire l'histoire de la littérature latine, et que nous pouvons, depuis cette publication, juger cet auteur mieux que par les opinions et assertions des auteurs anciens.

Des innombrables ouvrages de l'encyclopédiste Varron il ne nous est resté qu'une minime partie. Mais cet érudit, qui avait touché à toutes les parties du savoir humain, a servi de source à tous ses successeurs, et plus d'un lui a fait des emprunts sans le nommer. Il est naturel que l'attention des savants modernes se soit portée sur les fragments si nombreux de ses œuvres afin de compléter et de préciser autant que possible la notion qu'on avait de son activité littéraire et de son mérite scientifique. Dans le dernier *Jahresbericht* du *Philologus* (t. XXVII, p. 286-331), M. Riese a énuméré 38 livres, dissertations ou opuscules, parus de 1858 à 1867, et dont un grand nombre s'occupent précisément des fragments d'ouvrages perdus. Les deux livres que nous annonçons aujourd'hui rentrent dans cette catégorie.

Le travail de M. Sanio intéressera surtout ceux qui s'occupent des origines du droit romain; l'auteur se place hardiment sous l'invocation du grand Niebuhr, dont la pensée suivante lui sert d'épigraphe : « Depuis qu'on a commencé à » appliquer la critique aux études sur l'histoire et l'antiquité, on reconnaît de » plus en plus que l'étude la plus assidue des sources ne peut donner ni lumière » ni vérité, si le lecteur ne saisit pas le point de vue de l'écrivain, et les *moyens* » par lesquels il s'est formé une opinion. » Ces *media*, comme dit Niebuhr, ne sont autres que les sources des sources, ou les auteurs par la plume desquels la tradition a dû passer pour arriver aux écrivains dont les œuvres nous ont été conservées.

Il est évident que notre conception du droit romain s'est considérablement élargie et rectifiée à mesure que nous avons pu remonter plus haut vers ses

sources; la découverte de Gaius et de mainte inscription a contribué à ce résultat. Il est évident encore que les législations différentes et la plupart des rédactions diverses du droit ne sont pas nées spontanément, mais ont été transmises de siècle en siècle. Sur un grand nombre de points les textes du *Corpus Juris*, de Gaius, etc., indiquent leur source, ou bien cette source a pu être retrouvée, ou bien enfin on a pu remonter plus haut vers son origine. Mais il reste encore un grand nombre de questions obscures. Ainsi dans l'écrit intitulé *de origine iuris* et qui porte le nom de Pomponius, on a employé évidemment des auteurs de l'époque républicaine. M. S. s'efforce de montrer que cet ouvrage se compose de trois éléments dont l'un daterait de la république et devrait être attribué à Varron, le second serait de Pomponius et remonterait au IIe siècle de notre ère, le troisième enfin serait dû aux juristes qui ont établi le code sous Justinien. C'est à rechercher quelles sont les parties *varroniennes* de l'ouvrage qu'est consacré le travail de M. S., travail qui montre une étude approfondie des textes de droit, du genre d'écrire de Varron, de la littérature latine en général, mais qui n'apporte en faveur de la thèse fondamentale de son auteur aucune preuve, aucune démonstration sérieuse. Il reconnaît lui-même p. 33 qu'il n'y a pas un seul indice direct d'emprunts faits à Varron dans les trois fragments de Pomponius, *liber singularis enchiridii*, qui nous ont été conservés dans le Digeste. Toute la discussion repose sur des hypothèses, sur des vraisemblances, sur des analogies de procédés ou de langage qui laissent au doute une place beaucoup trop large. L'ouvrage est divisé en trois chapitres : le premier traite de la critique du fragment *de Origine Juris* en général, le second des emprunts faits à Varron, et le troisième de l'*Enchiridion* de Pomponius en général, et de l'influence de Varron sur les écrits didactiques des jurisconsultes classiques. — M. S. suppose que l'ouvrage du polygraphe où Pomponius et les auteurs du droit romain ont surtout puisé devait être le *De iure civili* en 15 livres; mais il est forcé d'en faire un livre purement élémentaire, une sorte d'introduction au droit en général, ce qui est un peu restreint pour un ouvrage en 15 livres. En outre Varron n'était pas spécialement juriste, et les écrivains et savants qui ont rédigé tour à tour les ouvrages de droit romain avaient dès la république une tradition toute particulière, bien arrêtée, et des autorités certainement supérieures à Varron et même à Cicéron.

Quoique le volume de M. S. ne remplisse pas du tout le but que s'était proposé son auteur, poussé par une idée préconçue, il n'en est pas moins très-instructif et pourra être utile à plus d'un point de vue à tous ceux qui veulent étudier les origines du droit romain; ils y trouveront réunies un grand nombre d'indications qu'on chercherait vainement ailleurs.

Le livre de M. Chappuis est d'une nature toute différente. C'est bien vraiment un recueil de fragments, disposés avec ordre et appuyés de renvois aux sources dont ils sont extraits. Ce livre fait preuve d'une étude consciencieuse et de recherches approfondies. Les travaux les plus récents de l'érudition allemande ont été mis à contribution : pour les *Logistorici* on avait déjà une intéressante dissertation de Ritschl, à laquelle M. Ch. n'a eu que peu de chose à ajouter. —

Il pense qu'aux livres admis jusqu'ici comme faisant partie des *Logistorici* il faut joindre le *de Seculis* et le *de Historia*. Il rejette en outre l'hypothèse de Ritschl suivant laquelle le *Catus de liberis educandis* aurait eu deux livres. — Du *de forma philosophiæ*, on n'avait qu'un seul mot : *Capparim;* M. Ch. y joint, par hypothèse, trois fragments attribués d'une façon générale à Varron, le premier par Lactance, le second par Servius et le troisième par Sénèque. Pour les *Hebdomades* M. Ch. nous semble, malgré les travaux assez nombreux de ses devanciers, avoir fait un travail encore plus sérieux et plus original que pour les autres parties de son recueil. Tout le monde lira avec intérêt l'introduction p. 67-86 où il coule définitivement à fond les innombrables hypothèses faites sur le mot *péplographie*. Il montre qu'on a cherché midi à quatorze heures en voulant voir dans Varron l'inventeur d'un système d'imprimerie ou de gravure, et que πεπλογραφία, dans le passage si souvent invoqué de Cicéron, signifie tout simplement un éloge pompeux (*Æd. Attic.* XVI, 13) et fait allusion à certain passage de la 2e *Philippique* (ch. 40). Un index assez complet des noms propres et des expressions techniques contenus dans les fragments se trouve à la fin du volume. Nous regrettons seulement que M. Ch. n'ait pas un peu mieux disposé son travail. Il y manque d'abord une introduction générale, puis on n'y trouve aucune indication des éditions suivies pour chacun des auteurs dont les extraits sont tirés (nous avons constaté qu'en général elles avaient été bien choisies); ensuite on regrette que l'auteur n'ait pas donné les variantes des fragments d'une manière plus complète. Nous aurions voulu aussi plus de conséquence dans l'indication des sources; les unes sont indiquées dans le texte même; les autres seulement dans les notes. Enfin il eût été utile de mieux distinguer dans le texte même les citations *textuelles* des citations par à peu près ou par résumé comme sont presque toutes celles qu'on rencontre dans saint Augustin.

Quoi qu'il en soit nous n'hésitons pas à reconnaître que ce recueil rendra de bons services à la science, et nous ne pouvons que féliciter M. Chappuis de s'être astreint à un travail aussi méritoire.

Ch. M.

---

102. — **Samlingar utgifna af svenska Fornskrift-Sællskapet.** Hæft. 11, 14-16, 19-27, 29-30, 32-39, 41, 43-49. Stockholm, Norstedt, 1848-1867. In-8°.

La *Société pour l'ancienne littérature suédoise* existe depuis une trentaine d'années. Elle a entrepris de publier des documents intéressants qui rentrent dans le cadre de ses travaux, et il suffit d'un coup-d'œil jeté sur la liste de ses publications pour s'apercevoir qu'elle a bien rempli sa tâche. Quoique relativement jeune — elle ne date que du XIIIe siècle — la littérature suédoise n'en offre pas moins, dans les siècles du moyen-âge, une abondante mine aux travailleurs. Ce n'est pas par l'originalité qu'elle brille : ses productions sont d'ordinaire soit des traductions du latin, soit des versions de quelqu'une des autres langues de l'Europe, ou de l'ancien norvégien. On sait en effet que le suédois est une langue profondément distincte de cette dernière; ce n'est pas un état récent ou un dialecte

du norvégien, c'est un idiome parent, issu de la même souche antique, mais distinct dès l'origine, et qui n'a commencé à avoir une littérature que bien après celui de la Norvége. Mais si les ouvrages écrits en ancien suédois n'apportent rien de précisément nouveau à l'histoire de la littérature européenne, ils n'en offrent pas moins un double intérêt, qui justifie pleinement leur publication. D'une part en effet ils nous ont conservé l'état ancien de la langue suédoise, et forment ainsi la base de la grammaire historique de cette langue; d'autre part ils contribuent à nous donner une idée du développement et de l'aspect général de la littérature au moyen-âge, en nous montrant quels ouvrages étaient aimés et traduits, à quelle époque on les connaissait en Suède, et de quelle façon on les traduisait; parfois même, comme nous le verrons, ils contiennent de précieux renseignements sur des originaux mal connus d'ailleurs et même, au moins dans un cas, nous les représentent seuls.

La *Société d'ancienne littérature suédoise* a bien voulu nous envoyer trente-et-un des quarante-neuf fascicules qu'elle a publiés jusqu'à ce jour. Ceux qui ne nous ont point été adressés sont les plus anciens, devenus rares, ou leurs suites, qu'on ne pouvait envoyer seules. Parmi ces ouvrages, nous citerons comme ceux qui nous auraient le plus vivement intéressés : (1) *Flores et Blancheflor;* (5-6, 13) *Ivain le Chevalier au Lion;* (7) *Valentin et Orson;* (8-9, 12, 17-18, 28, 31, 42) *Ancien légendaire suédois.* — Nous allons passer en revue chacun de ceux que nous avons entre les mains, en insistant sur ceux qui ont le plus d'intérêt pour les lecteurs français; nous espérons pouvoir dorénavant les tenir au courant des publications de la Société.

Fasc. 14, 15, 22 : *Saga de Didrik de Bern,* publiée par M. Hyltén-Cavallius, bien connu par ses beaux travaux sur la littérature populaire de son pays. Cette version suédoise est un abrégé, fait au xve siècle, de la *Thidrek-Saga,* écrite probablement en Norvége à la fin du xiiie siècle. On trouvera les renseignements les plus précis sur l'original et la copie, ainsi qu'un long passage extrait de la préface de M. Hyltén-Cavallius, dans le savant ouvrage de M. Beauvois, *Histoire légendaire des Francs et des Burgondes,* D 38-52, E 110, G 50-65.

Fasc. 11, 19-20, 24, 26 : *La Bible en Suède au moyen-âge;* anciennes versions de textes ou de commentaires bibliques, publiées par M. G. E. Klemming.

Fasc. 21 : *Le duc Fredrik de Normandie.* Ce texte est particulièrement intéressant pour nous : il contient un poème traduit d'un autre poème allemand, qui lui-même était traduit du français. Les paroles du poète suédois ne laissent aucun doute à cet égard : « Ce livre que vous entendez ici, dit-il à ses auditeurs en » terminant, l'empereur Otton (Otte) le fit faire et tourner de velche (c'est-à-dire » de français) en langue allemande..... Maintenant le voilà de nouveau mis en » rime d'allemand en langue suédoise, pour que jeunes et vieux le comprennent. » C'est la reine Eufemia qui l'a fait tourner dans notre langage..... Mille et trois » cents ans après que Dieu prit chair et dix mois après fut ce livre composé. » Or il est curieux que l'original français et l'original allemand aient également disparu sans laisser aucune trace dans ces deux littératures. L'éditeur du texte suédois, M. Ahlstrand, a très-bien démontré, par l'étude des rimes, que l'auteur

avait eu sous les yeux un ouvrage allemand rimé, dont il a parfois conservé les consonances. L'indication qu'il a reproduite sur l'empereur Otton se trouvait certainement dans ce poème allemand lui-même : or cet Otton ne peut être qu'Otton IV; le poème allemand appartenait donc aux premières années du XIIIe siècle, c'est-à-dire à la meilleure époque de la littérature allemande; il est d'autant plus surprenant qu'il ait ainsi disparu. Le poème français, un peu antérieur, était évidemment écrit en vers de huit syllabes et appartenait à quelque disciple de Crestien de Troies. J'aurais donné ici l'analyse de ce poème d'après le suédois, pour permettre de l'identifier avec l'original en cas qu'on le retrouve quelque jour, si M. Geffroy ne l'avait déjà publiée en français [1]. Le récit, d'ailleurs peu intéressant, offre des traits qu'on ne rencontre guère dans les romans d'aventure avec lesquels ce poème offre en général les plus grandes analogies; on y voit figurer un roi des nains, *Malnrit*, qui a l'air d'une création de l'imitateur allemand plutôt que du trouvère français : il y a là plusieurs questions assez délicates, que résoudrait seule la découverte du poème français.

Fasc. 23, 25, 39 : *Le Roi Alexandre*, p. p. M. Klemming. Ce poème de 10582 vers, appartenant à la fin du XIVe siècle, est une traduction en général très-fidèle du *Liber Alexandri de Prœliis* (voy. *Rev. crit.*, 1868, t. I, p. 68).

Fasc. 27 : *Règlements de métiers;* les documents publiés par M. Klemming ont un intérêt plus particulièrement suédois.

Fasc. 29-30, 34-38 : *Révélations de sainte Brigitte* (inachevé jusqu'à présent). On sait que sainte Brigitte, reine de Suède, morte en 1373, a laissé un recueil considérable de *révélations*, qui, écrites en latin après sa mort, ont été publiées aux XVe, XVIe et XVIIe siècles un grand nombre de fois, et traduites en plusieurs langues de l'Europe. La version suédoise est sans contredit la plus ancienne, comme on devait s'y attendre; c'est encore à M. Klemming qu'on doit l'édition qu'en donne la *Société*.

Fasc. 32 : *Méditations de saint Bonaventure sur la vie du Christ*, p. p. M. Klemming. Traduction qui remonte au XIIIe siècle.

Fasc. 33 : *La Légende de saint Grégoire d'Arménie*, traduite vers la fin du XIIIe siècle d'après l'éditeur, M. Klemming, de la légende latine, qui elle-même est une version de Siméon Métaphraste. L'original du texte suédois était un peu plus détaillé que la version publiée par Surius sous le 30 septembre.

Fasc. 41, 45 : *Écrits de saint Bernard;* traductions anciennes, publiées par Harald Wieselgren.

Fasc. 43-44, 46-49 : *Chroniques rimées du moyen-âge*, p. p. l'infatigable M. Klemming; publication très-intéressante, qui n'est pas terminée encore.

Les principes que les savants suédois qui ont publié ces textes suivent avec plus ou moins de conséquence dans les divers volumes de la collection sont un peu différents de ceux que nous recommanderions. On n'introduit aucune ponctuation dans les manuscrits; on ne marque pas les noms propres par de grandes lettres; on ne distingue ni l'*i* du *j* ni l'*u* du *v*. Les abréviations sont résolues,

1. Dans les *Archives des Missions*, 1855.

mais remplacées par des lettres italiques. Ce dernier système peut être loué; quant aux autres, nous ne les approuvons pas en principe. Ils rendent très-difficile la recherche rapide d'un passage, d'une mention; ils ajoutent, pour ceux qui ne lisent pas aisément l'ancien suédois (et nous avouons que nous sommes du nombre) un obstacle de plus à ceux qu'offre la langue. Il serait très-possible de concilier la fidélité aux manuscrits avec la commodité du lecteur. Ce dernier point du reste préoccupe peu les éditeurs suédois; car leurs volumes ne sont généralement accompagnés ni de notes, ni de glossaires, ni d'index. Peut-être, maintenant que sa louable activité a certainement étendu le cercle où se propagent ses publications, la *Société d'ancienne littérature suédoise*, qui a si bien mérité de sa patrie et de la science, pourrait-elle songer un peu davantage aux besoins d'un public que nous lui souhaitons de plus en plus nombreux, et en Suède et hors de Suède.

G. P.

---

103. — **Essai sur les monnaies de Charles Ier, comte de Provence**, par L. Blancard. 1er fascicule, 80 p. 1868. Paris, Dumoulin. — Prix : 2 fr. 75.

M. Louis Blancard a entrepris, sur les monnaies provençales frappées par le comte Charles Ier, un travail qui me semble mériter d'être proposé comme un bon modèle à suivre. Je n'ai à parler que du premier cahier de cet *Essai* qui en comprendra cinq, et dont l'ensemble formera une complète monographie. Il me tarde de pouvoir embrasser l'œuvre dans son ensemble, car le premier fascicule ne fait connaître ni les pièces justificatives, ni les planches, deux éléments indispensables pour apprécier sûrement les propositions de l'auteur.

Le premier cahier contient cinq chapitres dans lesquels sont étudiés : les différentes émissions monétaires sous le règne de Charles Ier; les types; les marcs employés à cette époque, savoir celui de Paris et celui de Montpellier; le métal; la valeur intrinsèque des espèces calculée d'après le poids et le titre. — Chacun de ces chapitres est traité avec un soin méticuleux, et M. B. n'avance rien sans preuves. Pour entreprendre une pareille tâche qui touche à la fois à la numismatique et à l'économie politique, il faut unir une grande patience à une sévère critique.

Je signalerai à M. B. un détail sur lequel il pourra probablement, dans le cours de sa publication, fournir des indications curieuses. — Il rappelle, p. 8, que Charles Ier établit un atelier monétaire à Saint-Remy; cet atelier commença à ouvrer le 24 juin 1262, et les premiers fermiers pendant cinq années, c'est-à-dire jusqu'en août 1267, furent Jacques Ferrement, d'Albe et Jean de Pontlevoi, de Tours. Or M. Boutaric, dans la *Revue numismatique* de 1868, p. 373, a fait allusion à un acte d'Alphonse, comte de Poitou, frère de Charles Ier, duquel il semble résulter que ce dernier battait monnaie à Avignon à cette époque : comme la ville d'Avignon appartenait par indivis aux deux frères, Alphonse donnait des ordres pour que l'on y frappât aussi monnaie pour lui, à son nom, et aux mêmes conditions.

Il appartient à M. B. de nous éclairer sur ce point; y a-t-il eu un atelier de

Charles Ier à Avignon? Devant les instructions d'Alphonse à ses officiers, Charles a-t-il renoncé à ce projet? Comment se faisait-il que les deux frères eussent en commun cette ville? Il est vrai qu'Avignon ne faisait pas partie du marquisat ni du comté de Provence : le premier appartenait à Alphonse du chef de sa femme, le second à Charles Ier. Je transcris ici, d'après le cartulaire d'Alphonse, conservé aux Archives de l'empire, la lettre du comte de Poitou. On remarquera que l'un des fermiers de la monnaie de Saint-Remi pour Charles Ier en 1262, Jean de Pontlevoi, avait aussi la ferme de la monnaie de Montreuil-Bonnin, en Poitou, pour Alphonse : celle-ci était gérée par ses frères Pierre et Nicolas, ils étaient tous compromis en 1267, à cause de leurs fraudes:

Senescallo Venaissini pro domino comite super moneta.

Alfonsus, filius regis Francie, comes Pictavie et Tholose, dilecto et fideli suo senescallo Venaissini, salutem et dilectionem.

Cum, sicut nobis extitit intimatum ex parte karissimi fratris nostri illustris regis Sicilie, in civitate Avinionense, que sibi et nobis communis esse dinoscitur, preconizatum fuerit ne moneta aliqua, nisi sua dumtaxat et nostra recipiatur ibidem, et nos ad presens in Venaissino nullam monetam habeamus, vobis mandamus quatenus cum hiis qui monetam nostram dicti fratris nostri cudunt vel fabricant diligentem tractatum habeatis seu aliis personis ydoneis, sub illis conditionibus sub quibus monetarii dicti fratris nostri monetam suam fabricant, vel aliis melioribus quibus poteritis, monetam nostram in Venaissino cudendam tradatis qua recepta ad cudendum et cussa in congrua quantitate, in civitate Avinionense proclamari faciatis ne quis monetam ullus recipiat nisi nostram Tantummodo et dicti fratris nostri; et hec sine mora effectui mancipetis, quia periculum est in mora. Et quid inde feceritis nobis quam citius poteritis commode rescribatis. Datum apud Hospitale prope Corbolium, sabbato post Brandones, anno Domini M° CC° LX° VII°.

Et fiat moneta nostra de lege et pondere monete predicti fratris nostri regis Sycilie, excepta moneta argentea quam fabricare nolumus quoad presens. Datum, ut prius. Super premissis cum Raimundo Malsanc consilium habeatis.

(Archives de l'empire, JJ. 24 c° fol. 90 v°).

Je remarque que le travail de M. B. doit se terminer par un chapitre important, dans lequel il étudiera la valeur de la monnaie provençale au XIIIe siècle, comparée à la valeur de la monnaie moderne. L'auteur s'impose là une tâche très-difficile, mais s'il atteint le but, comme je le souhaite de tout cœur, il aura rendu un service signalé. On pose souvent, en effet, aux numismatistes une question bien simple en apparence, mais en réalité presque impossible à résoudre le plus souvent : étant donnée la mention d'une monnaie employée dans un acte, dire quelle valeur en numéraire actuel représente la somme énoncée. Pour arriver à la solution du problème il faut de longues heures de recherches et de travail, et encore on l'obtient rarement même approximativement. On sait que le curieux travail de Leber sur la *Fortune privée du moyen-âge*, contient des données qu'il serait dangereux d'admettre d'une manière générale. Telle monnaie, à telle date, représentait une valeur différente non-seulement de province à province, mais aussi de ville à ville. Dans les appréciations à faire il faut comparer les prix de certaines choses qui sont restées usuelles; par exemple la valeur de certaines matières alimentaires, le prix des vêtements, le taux des loyers, de la main d'œuvre. Mais ces bases sont toujours fausses si on ne se condamne à faire en quelque sorte la statistique agricole et industrielle de l'épo-

que dont on s'occupe pour la comparer à la statistique contemporaine, et ce n'est pas chose facile quand elle est possible.

Je ne doute pas que l'*Essai* de M. B. ne fournisse des indications sûres pour arriver à serrer la vérité de près sur ce sujet en ce qui concerne la monnaie provençale de Charles Ier. M. Damase Arbaud s'est déjà occupé de ce problème, pour le XIVe et le XVe siècle. Ailleurs, à Moissac, M. Lagrèze-Fussat a fourni de bonnes indications sur la valeur des monnaies employées dans cette ville au XVe siècle. Faisons des vœux pour que dans chaque province des érudits patients consacrent quelques instants à réunir les éléments de cette étude curieuse.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

---

104. — **Mémoires de Malouet** publiés par son petit-fils le baron MALOUET. 2 vol. in-8° de XXIX et 456 p. et de 495 p. Paris, Didier, 1868.

Cette publication importante due aux soins de M. le baron Malouet, petit-fils du constituant, comprend : 1° les mémoires de Malouet qui remplissent le premier volume et les 233 premières pages du second; Malouet dit lui-même (p. 1) : « Je veux..... parcourir les différentes époques de ma vie, et je dirai avec sin- » cérité quelle a été ma conduite dans les circonstances marquantes où je me » suis trouvé..... Tout ce qui ne se lie pas aux fonctions publiques que j'ai » remplies mérite à peine la plus légère attention. » Malouet ne fait donc pas un récit détaillé de ce qu'il a vu, su, éprouvé : il s'attache à peu près uniquement à justifier sa conduite à la Guyane, à l'Assemblée constituante et dans l'émigration; ses mémoires s'arrêtent en 1800. — 2° Outre des notes nombreuses et souvent longues au bas des pages sur les personnages dont parle Malouet, il y a un appendice comprenant la déposition de Malouet sur les événements des 5 et 6 octobre, son opinion sur la question : « le roi peut-il être mis en jugement? », son discours sur les conventions nationales, et un supplément de notes sur le Portugal, la Guyane et différents personnages. Nous signalerons à l'attention quelques documents tirés des archives de la guerre et des affaires étrangères, relatifs à la conspiration d'Aveiro et à l'expulsion des jésuites du Portugal (pp. 284 et suiv.); l'éditeur a donné aussi quelques lettres inédites de Malouet (pp. 339, 465, 485) et du comte de Crillon (p. 452).

Nous dirons franchement que ces deux volumes nous semblent un peu enflés de notes et de suppléments inutiles, qui d'ailleurs ne sont pas toujours exacts. I, p. 18. « Le comte de Merle prit congé du roi le 19 août 1761. » Lisez « 1760. » — P. 23. Le roi de Naples, Charles VII (plus tard Charles III sur le trône d'Espagne), devint roi de Naples en 1734 et non en 1748. — I, 227 note 1. « L'empire le fit sénateur (van Kinsbergen). » On voit par l'Almanach impérial de 1813 qu'il n'était pas au nombre des quatre seuls hollandais nommés sénateurs. — I, 287 note 1. L'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, n'avait pas « le titre de surintendant des finances. » Il portait le titre de « chef » du conseil royal des finances » et y joignit bientôt celui de « principal » ministre. » — I, 304. Rewbel n'était pas né en 1756, mais en 1746. Il n'aurait pu être nommé membre du Directoire en 1795, s'il n'avait eu que 39 ans.

— II, 43. Le duc de Clermont-Tonnerre était l'oncle et non le père du constituant. — II, 79. Bonnal, évêque de Clermont, était né en 1734 et non en 1724. — II, 115. L'Assemblée législative se composait de 745 et non de 730 membres. — II, 133. La séance où Louis XVI proposa à l'Assemblée législative de déclarer la guerre contre le roi de Hongrie et de Bohême est du 20 avril 1792 et non du 29. — II, 151. Le duc de Liancourt n'était pas gouverneur général et commandant de la province de Normandie. Il était simplement commandant d'une subdivision militaire comprise dans la 15e division et ayant Rouen pour chef-lieu. Les gouverneurs et commandants des provinces avaient été supprimés en 1790. — II, 163. L'acte d'accusation dressé par Amar contre les Girondins est du 3 octobre 1793 et non du 30 octobre 1792. — II, 184. Les notifications faites à l'électeur de Trèves relativement aux rassemblements d'émigrés, sont du 20 novembre 1791 et non du 20 septembre. — II, 210. Dundas était né en 1741 et non en 1771. — II, 219. L'ancien contrôleur général Lambert ne fut pas condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 27 juin 1793, mais en 1794. Le tribunal révolutionnaire ne prononça que peu de condamnations à mort avant le mois d'octobre 1793, et Lambert n'y est pas compris. Le plus grand nombre des condamnations eut lieu en juin et juillet 1794. — II, 275, M. de Moras avait été nommé président à vie, non du *Conseil*, mais du *Grand Conseil*. Le mot *conseil*, employé isolément, semblerait dire *Conseil du Roi* ou « *de gouvernement*. » — II, 445. M. le maréchal de Castries mourut en 1801 et non en 1800. — II, 451. Les deux derniers ducs de Bouillon ne moururent pas « en émigration. » Le père mourut en 1792, commandant de la garde nationale d'Evreux, et on lui rendit les honneurs militaires ; le fils mourut vers 1802. Ces détails sont donnés dans une histoire du château de Navarre. — II, 458. Dillon, archevêque de Narbonne, dont le décès est marqué à l'année 1814 (il aurait eu alors 93 ans), est mort en France 10 ans plus tôt, suivant un article nécrologique, publié dans le *Journal des Débats* peu après le rétablissement des cultes. — II, 459. Ce n'est pas contre le chevalier de Boufflers, mais contre Florian qu'était dirigée l'épigramme de Rivarol :

Écrivain actif, guerrier sage,
Il combat peu, beaucoup écrit.
Il a la croix pour son esprit
Et le fauteuil pour son courage.

Florian venait d'obtenir la croix de Saint-Louis quand il fut élu académicien. Il n'avait jamais fait la guerre. Boufflers, qui avait fait campagne en Hanovre, qui était maréchal de camp et qui avait été gouverneur du Sénégal, devait être décoré depuis longtemps. Je ne comprends pas pourquoi l'éditeur dit qu' « on ne » peut citer que les deux derniers vers » de l'épigramme. Les deux premiers n'ont rien d'obscène. — II, 484. Armand-Louis duc de Lauzun ne prit pas le titre de duc de Biron à la mort de son père, mais à la mort de son oncle, le maréchal duc de Biron. Le duc de Gontaut, père de Lauzun-Biron, survécut à son fils et fut emprisonné pendant la terreur.

D'autre part, des éclaircissements nécessaires manquent. Nulle part l'éditeur

n'indique avec précision dans quel temps Malouet a rédigé ses Mémoires, et les quelques allusions qu'il fait parfois à ce qui se passe au moment où il écrit sont restées sans commentaires. Malouet dit (I, 346) : « En me rendant à pied *aux* » *Menus*... » Il eût été utile de dire qu'il s'agit ici de la salle de l'Assemblée nationale construite à Versailles dans l'hôtel des Menus-Plaisirs. Ailleurs on lit dans l'analyse que Malouet fait du plan de Mirabeau qui lui fut communiqué par Montmorin en février 1791 (II, 13) : « Nous étions au moment de déterminer » la circonscription des départements, des districts et des cantons; d'après sa » proposition, cette opération devait se faire par des commissaires nommés par » le roi. » Or cette opération se fit dans les premiers mois de 1790 par les soins de commissaires que le roi avait en effet nommés. Elle était donc alors terminée depuis longtemps. Il est probable que ce plan de Mirabeau remontait au commencement de 1790 et était resté depuis ce temps dans la cassette de Montmorin. Malouet dit plus loin (II, 17), à propos de sa conférence avec Mirabeau : « Dès le lendemain il fut alité et ne s'est plus relevé. » Or cette conférence avait eu lieu le 12 février 1791, et Mirabeau est tombé malade dans la nuit du samedi au dimanche 27 mars (voir le journal de Cabanis dans ses *Œuvres*, II, p. 23). Les notes de l'éditeur pp. 15 et 17 sont donc en contradiction, et il y a ici quelque confusion dans les souvenirs de Malouet. L'éditeur dit (II, 177) n'avoir pas trouvé dans les listes de l'Assemblée constituante le nom d'un *M. du Blaizel* dont Malouet parle comme d'un de ses collègues, possédant une maison de campagne près de Boulogne-sur-Mer. Il est probable que le nom est mal écrit et qu'il s'agit ici d'un M. *Dublais*, qui figure dans l'Almanach royal de 1791 comme suppléant de M. de Villequier, lequel est mentionné dans l'Almanach de 1790 comme député du Boulonnais.

Les Mémoires de Malouet sont d'ailleurs, par eux-mêmes, des plus importants. On y voit clairement que l'incapacité absolue de Louis XVI et l'entêtement aveugle de son entourage et de la droite, qui se refusaient absolument à toute concession, rendaient d'avance inutiles tous les efforts tentés par tous les modérés de toutes les nuances pour amener une transaction entre la royauté et la révolution. Tout pouvoir donné à la royauté ne pouvait que tourner contre la révolution considérée dans ses réclamations les plus légitimes et les plus fondées. D'autre part le prestige de la royauté était si grand que même après Varennes on n'osa pas se mettre en république, et que l'on garda Louis XVI à la fois roi et prisonnier. Le problème, vu le caractère personnel de Louis XVI, était donc insoluble.

P. H.

---

105. — **Die Mærchen des Siddhi-Kûr.** Kalmükischer Text mit deutscher Ubersetzung. In-4°, Leipzig, 1866.

Die Neun Mærchen des Siddhi-Kûr und die Geschichte der Ardschi-Bordschi Chan. Mongolisch Text mit deutscher Uebersetzung. Herausgegeben von Bernhard Jülg. Innsbruck, 1868. In-4°. — Prix de chaque volume : 18 francs.

Des deux ouvrages annoncés le second vient de paraître, le premier a déjà deux ans de date; mais comme ils sont intimement liés l'un à l'autre, que le

second continue le premier, il est juste de les réunir ici, d'autant plus que la *Revue* n'a encore parlé d'aucun d'eux, ou plutôt ne leur a pas encore consacré d'articles, car on ne peut lui reprocher d'avoir gardé le silence sur les travaux de M. Jülg. Outre les deux volumes précités, le professeur d'Innsbruck a publié l'année dernière une brochure qui annonçait son second volume, en donnait en quelque sorte la primeur, et soulevait certaines questions intéressantes. Ce spécimen a été dans la *Revue* l'objet d'un article [1] dont l'auteur a surtout traité la question des contes populaires, de leurs rapports mutuels, de leur mode de propagation. Peut-être le même critique jugera-t-il à propos de revenir sur ce sujet à l'occasion du nouveau volume qui vient de paraître. C'est pour nous un double motif d'être bref sur ce point particulier; mais cela ne nous empêche pas de parler des travaux de M. J. à d'autres points de vue. Nous allons essayer de donner une idée de ces deux ouvrages, d'en apprécier le mérite, d'en faire sentir l'opportunité, de faire comprendre ce qu'ils ajoutent à l'ensemble des connaissances historiques et philologiques en général, et spécialement à la connaissance de l'Orient.

Le volume publié en 1866 à Leipzig, sous le titre de *Siddhi-Kür*, renfermait le texte kalmouk de 13 contes que Bergmann avait déjà fait connaître par une traduction au commencement de ce siècle. En 1864, M. Golstunski, professeur de Saint-Pétersbourg, en publia le texte kalmouk lithographié; le même texte, imprimé à Leipzig en 1866 par M. J. avec des notes critiques, une traduction allemande et un glossaire, est comme la résultante des efforts qui ont été faits pour mettre ces contes à la portée du public : il nous offre réuni en un volume spécial ce qui était jusqu'alors disjoint ou mêlé à des travaux étrangers.

Mais les 13 contes qui depuis Bergmann ont plus ou moins préoccupé les mongolistes ne constituent que la première partie d'un recueil. M. J. ayant eu connaissance d'un manuscrit de Saint-Pétersbourg qui renferme la série complète de ces contes, en mongol, résolut de donner la suite d'après ce manuscrit; il y joignit un autre recueil également mongol, intitulé l'*Histoire d'Ardji-Bordji*. Des difficultés matérielles qui s'opposaient à l'exécution de ce dessein ayant été levées, il mena son œuvre à bonne fin et publia à Innsbruck le volume qui vient de paraître, et qui, par sa première partie, composée de pièces inédites, est une suite immédiate du volume précédent. Les deux ouvrages forment donc un ensemble qui nous présente deux recueils de contes mongols, l'un le *Siddhi-Kür*, dont nous avons les 13 premiers récits en kalmouk (dans le premier volume), et les 9 derniers récits en mongol (dans le 2e volume; un des contes de cette deuxième partie manque dans le manuscrit); l'autre l'*Histoire d'Ardji-Bordji* en mongol. Le tout forme donc un véritable corps de contes mongols.

Ces contes sont d'origine indienne. Le *Siddhi-Kür* répond au recueil intitulé *Vêtâlapantchavinçati* « les 25 récits d'un Vêtâla » (revenant, génie animant un cadavre). — Un *Vetâla* ou *Siddhi-Kür* « mort doué d'un pouvoir magique »,

1. *Revue critique*, n° 60, p. 185-7, deuxième année, 23 mars 1867.

porté sur le dos d'un prince qui est venu le chercher dans le cimetière pour l'amener au docteur bouddhiste Nâgardjouna, raconte des histoires pour charmer les ennuis de la route, s'échappe chaque fois que le prince, auquel le silence a été commandé, prononce une parole, est repris, recommence ses narrations, s'échappe de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin la pénitence imposée au prince soit accomplie (car il s'agit d'une sorte d'expiation que ce prince doit subir), et que Siddhi-Kür soit amené à Nâgardjouna. L'histoire d'Ardji-Bordji correspond au *Vikramâdityatcharitra* « les aventures de Vikramâditya », appelé aussi *Sinhâsana-dvatrinçati* « les 32 récits du trône ». Le roi de Mâlava, Bhôga Râdjâ (nom dont les Mongols ont fait Ardji-Bordji), découvre le trône de Vikramâditya et veut s'y asseoir; mais une des figures de bois qui ornent le trône l'arrête, lui rappelle les conditions imposées à celui qui brigue l'honneur de siéger sur un tel trône, et raconte à ce propos un épisode de la légende de Vikramâditya. Le même fait se reproduit plusieurs fois, et ainsi se forme la série de trente-deux récits annoncés par un des titres sanskrits de l'ouvrage. Mais le texte mongol n'en contient guère que la moitié, ce qui donne lieu de croire qu'il n'est qu'une imitation ou un abrégé de l'original. D'ailleurs, il y a dans la désignation numérale des chapitres une incohérence qui est l'indice des remaniements que le texte a dû subir. Il est à remarquer d'ailleurs que l'un des chapitres provient d'un autre recueil; c'est le dernier, visiblement emprunté au *Çoukasaptati* « les 70 récits » d'un perroquet », dont on ne connaît pas de traduction mongole.

Dans son introduction, M. J. signale l'existence d'un autre ouvrage analogue, l'histoire de *Gasna-Khan*, qui présente le même cadre, et renferme 64 récits, parce que Gasna-Khan, qui joue le même rôle qu'Ardji-Bordji dans l'autre recueil, raconte un de ses propres exploits, auxquels la figure oppose un de ceux de Vikramâditya : il n'y a du reste aucun rapport entre les récits de l'un et de l'autre recueil. Gasna-Khan est donné par le texte mongol lui-même comme traduit de l'*indien*. Le manuscrit appartient à M. de la Gabelentz; mais aucune intention de le publier ou de le traduire n'a encore été manifestée. Ne nous en occupons donc pas davantage, et revenons aux deux volumes imprimés.

Le travail de M. J. est fait avec le plus grand soin; les textes sont accompagnés de notes critiques, donnant les variantes et discutant quelques points difficiles; la traduction allemande, d'une lecture agréable, suit de très-près le texte. Le *Siddhi-Kür* kalmouk, ainsi que nous l'avons dit, est pourvu d'un glossaire où l'on trouve beaucoup d'explications grammaticales, et ordinairement le rapprochement de divers membres de phrase où un même mot se rencontre, précaution qui était inutile pour le mongol, mais presque nécessaire pour le kalmouk, à cause du peu de ressources qu'on a pour étudier ce dialecte; car il n'existe, croyons-nous, que le dictionnaire kalmouk-allemand autographié de Zwick, et une grammaire du même auteur. Pour la deuxième partie du *Siddhi-Kür*, c'est-à-dire le texte des neuf contes placés en tête du deuxième volume, le savant éditeur avait une tâche laborieuse, vu qu'il n'avait à sa disposition qu'un seul manuscrit. Il n'a donc pas dépendu de lui d'élucider toutes les obscurités que présentait ce texte unique.

La publication d'une série de textes kalmouks est une nouveauté dans les études mongoles. Ce dialecte, à peine l'objet de quelques études grammaticales, est entré par les travaux de MM. Jülg et Golstunski dans le champ de la littérature, de l'histoire et de la philologie. La publication d'un texte mongol étendu, en dehors de la Russie, est une innovation presque aussi remarquable. M. Jülg n'avait pas même à sa disposition de caractères mongols pour faire imprimer son livre; il n'est parvenu à en avoir que grâce au zèle du chef de la librairie de l'université d'Innsbruck, qui a créé pour cet objet même un corps de caractères mongols. Jusqu'alors on n'avait imprimé le mongol qu'à Saint-Pétersbourg et à Kazan. A tous égards, les publications de M. J. accusent un notable progrès des études mongoles.

En nous donnant à la fois le texte et la traduction de ces deux recueils de contes, — le texte qui, seul, donne de l'autorité à la traduction en permettant de la contrôler; la traduction, sans laquelle le texte est lettre morte pour le commun des lecteurs, — M. J. a achevé un travail auquel plusieurs auteurs avaient mis la main. Bergmann, en appelant l'attention sur ce sujet par une première traduction, M. Golstunski, en donnant un premier texte, M. Benfey, en découvrant l'identité du *Siddhi-Kür* avec le *Vêtâlapantchavinçati*, M. Schiefner, en signalant celle de l'*Ardji-Bordji* avec le *Vikramâditya-tcharitra*, le lama Galsang Gomboïef, en faisant des deux recueils une traduction russe très-peu fidèle que M. Benfey s'empressa de mettre en allemand, préparaient jusqu'à un certain point la tâche de M. Jülg et en montraient l'opportunité. Mais ces essais divers, quelque estimables qu'ils pussent être, étaient incomplets et insuffisants; ils devaient aboutir à quelque travail définitif. M. J., qui est loin de les méconnaître, car il en a tracé dans son introduction un résumé très-sincère et très-complet, a eu le mérite de clore, par une étude approfondie et complète des textes, par une critique exacte, cette série de travaux qui avaient pour objet de nous faire connaître les contes mongols. Par lui nous avons le *Siddhi-Kür* et l'histoire d'Ardji-Bordji sous leur forme authentique et dans des conditions qui permettent au public lettré d'en prendre connaissance avec pleine confiance, aux hommes spéciaux de juger pièces en main, et de constater le mérite du travail, l'exactitude et la fidélité du traducteur[1].

Léon Feer.

Erratum. — N° 21, p. 323, l. 2, lisez : Ou bien ce serait ce mot *massa* même, et la traduction serait, etc.

---

1. [Nous espérons, ainsi que notre collaborateur, que la *Revue* pourra prochainement donner un second article sur ce qui, dans les publications de M. Jülg, intéresse plus particulièrement la littérature comparée. — *Réd.*]

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

seine Zeit, et de celui de M. Wornum, *Some account of the life and works of Hans Holbein* (V. aussi sur ces deux ouvrages la *Gazette des beaux-arts* du 1er avril et du 1er mai). — CORSSEN, Alterthümer und Kunstdenkmale des Cisterzienserkloster S. Marien und der Landesschule zur Pforte (par Lübke).

Zeitschrift für deutsche Philologie, hgg. von HŒPFNER und ZACHER. T. I, 3e livr.

SCHRŒDER, Corpus juris germanici poeticum. I. Kudrun (257-274; dans cet intéressant travail, qui sera continué, l'auteur extrait des poèmes allemands tout ce qui concerne le droit et les institutions; rien ne saurait être plus fructueux). — HEYNE, Sur le *Heliand* (275-296; à propos du livre de Windisch, dont la *Rev. crit.* parlera prochainement). — WACKERNAGEL, Le *Heliand* et *la Prière de Wessobrunn* (290-309; se rattache aussi à cet ouvrage; conjectures plus ingénieuses que certaines). — GERLAND, Sur les mots Bauernwengel, Ziegenpeter, Mums (309-312; à propos d'un article de la 1re livr. de ce journal; explication très-vraisemblable de ces noms d'épidémies). — RIEGER, Sur Cynevulf, III (313-334; suite des articles précédents). — RIEGER, Le Voyageur sur mer, poème anglo-saxon remis en dialogue (334-339). — KOCH, L'anglo-saxon *eâ* (339-344). — ROCHHOLZ, La Cigogne d'après les superstitions suisses (344-350). — Lettre originale de Rod. Weckherlin, p. p. HŒPFNER (350-353). — Sur le *Tell* de Schiller, par Oscar JÆNICKE (353-354; contre-sens commis par Schiller en insérant dans son drame des passages de Tschudi). — *Mélanges et critiques*. Compte-rendu des séances de la section germanique au congrès des philologues de 1868 (par M. Bossler). — L. TOBLER, Ueber die Wortzusammensetzung (critique sévère et remarquable de M. Gerland). — STRATMANN, A Dictionary of the old english Language (art. de M. Koch, contient beaucoup d'additions). — KOCH, Historische Grammatik der englischen Sprache (Heyne). — UPPSTRŒM, Codices gotici Ambrosiani (Heyne). — BERNHARDT, Kritische Untersuchungen über die gotische Bibelübersetzung (Heyne). — MEYER, Die Dietrichssage (Meyer). — RIEGER, Das Leben der heiligen Elisabeth (Jænicke). — WEINHOLD, Heinrich Christian Boie (l'auteur, annonçant lui-même son livre, y fait et y promet de nombreuses additions).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Catulli, Tibulli, Propertii poemata selecta. Selections from Catullus, Tibullus and Propertius, with English notes by A. H. Wrateslaw and F. W. Sutton. In-8° cart., 177 p. London (Whittaker). 4 fr. 40

Church (T.). A history of the primitive Methodits. Part I. In-8° br. London (Bemrose). 1 fr. 25

Cox (G. W.). The tale of the great persian War from the histories of Herodotus. New edit. In-12 cart., 282 p. London (Longmans). 4 fr. 40

Craik (G. L.). A compendious history of english literature and of the english language from the norman conquest. New edit. In-8° cart., 1240 p. London (Griffin). 31 fr. 25

Davis (W.). Gwarth y Parch Walter Davies A. C. (Gwalter Mecham) dau olygend y Parch D. Silvan Evans. 3 vol. in-8° cart. London (Simpkin) 30 fr.

Freese (J. R.). The old World : Palestine, Syria, etc. In-8° cart., 458 pages. Philadelphia. 10 fr.

En vente à la librairie A. Durand et Pédone-Lauriel, 9, rue Cujas.

SCRIPTORUM De musica medii ævi novam seriem a Gerbertina alteram collegit nunceque primum edidit E. de Coussemaker. Tomus III, fasciculus 5. 8 fr.

En vente chez H. Plon, éditeur, 8 et 10, rue Garancière.

J. CRÉTINEAU JOLY Bonaparte, le Concordat de 1801 et le cardinal Consalvi, suivi de deux lettres au Père Theiner sur le pape Clément XIV. In-8°. 7 fr. 50

En vente à la librairie Schwetschke et fils, à Brunswick, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

J. CALVINI Institutio religionis christianæ. Ad fidem editionum principum et authenticarum additis prolegomenis literariis et annotationibus criticis triplici forma edid. G. Baum, E. Cunitz, E. Reuss. Edit. iterata ex operibus Calvini separatim recusa. 2 vol. in-4°, portrait. 32 fr.

En vente chez Fischer, à Cassel, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

HELIODORI Colometriæ Aristophanæ quantum superest una cum reliquis scholiis in Aristophanem metricis edidit C. Thiemann. In-8°. 3 fr. 40

En vente chez Ebeling et Plahn, à Berlin, et se trouve à Paris, à la à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

D. WOLKMANN Synesius von Cyrene. Eine biograph. Charakteristik aus den letzten Zeiten d. untergehenden Hellenismus. In-8°. 7 fr. 40

En vente à la librairie Wagner, à Innsbruck, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

MONUMENTA Syriaca ex romanis codicibus collecta. Præfatus est P. Zingerlé. Vol. I. Gr. in-8°. 8 fr.

En vente à la librairie Herzfeld et Bauer, à Vienne, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. SCHMIEDL Studien über jüdische, insonders jüdisch-arabische Religionsphilosophie. In-8°. 9 fr. 35

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 23 Quatrième année 5 Juin 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

NICOLAS DE TROYES Le grand Parangon des nouvelles nouvelles, publié d'après le manuscrit original par M. Émile Mabille. 1 vol. in-16, papier vergé, cartonné. 5 fr.

Acquisition nouvelle.

J. F. SCHNAKENBURG Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France, contenant des notices sur la littérature des dialectes; leur division territoriale, ainsi que celle de leurs sous-espèces; des indications générales et comparatives sur leurs articulations et sur leurs formes grammaticales; le tout composé d'après les meilleures sources et les observations faites sur les lieux, et accompagné d'un choix de morceaux en vers et en prose dans les principales nuances de tous les dialectes ou patois de la France. Berlin, 1840. Gr. in-8° br., au lieu de 10 fr. 7 fr.

R. MOWAT Noms propres anciens et modernes. Études d'onomatologie comparée. Gr. in-8°. 3 fr.

Contenu : Les noms propres latins en *atius* et en *onius*. — Examen de la signification attribuée aux noms d'hommes *Sarmentius*, *Projectus*, *Stercorius*; étymologie de *Tullus*, Pirasius. — De l'Élément africain dans l'onomastique latine. — De la déformation dans les noms propres.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Abhandlungen der kœnigl. bœhm. Gesellschaft der Wissenschaften vom Jahr 1868. 6. Folge. 2. Bd. Mit 9 lithogr. Taf. In-4°, 398 p. Prag (Tempsky). 14 fr. 75

Acta Sanctorum quotquot toto orbe coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur ex latinis et græcis, aliarumque gentium antiquis monumentis collecta, digesta, illustrata a J. Stiltingo, C. Suyskeno, J. Periero, J. Cleo. Edit. noviss. cur. J. Carnandet. Octobris. T. 6. In-fol., xvj-716 p. Paris (lib. Palmé).

Annales des voyages, de la géographie, de l'histoire et de l'archéologie, dirigées par M. V. A. Malte-Brun. Tome 1er de 1869. In-8°, 384 p. et carte. Paris (lib. Challamel). 7 fr. 50

Bruzard (A). De l'âge de bronze dans l'arrondissement de Semur (Côte-d'Or). In-8°, 15 p. Semur (lib. Verdot).

Burckhardt (J.). Der Cicerone. Eine Anleitg. zum Genius der Kunstwerke Italiens. 2. Auflage unter Mitwirkung. v. mehreren fachgenossen bearb. von Dr A. v. Zahn. 3 vls. 1. Vol. Architectur. In-8°, 406 p. Leipzig (Seemann) 5 fr. 70

Charvet (C.). Fastes de la ville de Vienne, manuscrit inédit publié avec des notes et une notice sur l'auteur par E. J. Savigné. In-8°, xxiv-257 pag. Vienne (lib. Savigné).

Delord (T.). Histoire du second Empire (1848-1869). T. Ier. In-8°, 688 p. Paris (lib. G. Baillière). 7 fr.

Desplanque (A.). Recherches sur l'abbaye de la Capelle en Calaisis. In-8°, 53 p. Lille (imp. Lefebvre-Ducrocq).

Ferri (L.). Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIXe siècle. 2 vol. in-8°, ix-1081 p. Paris (lib. Didier et Ce).

Fétis (F. J.). Histoire générale de la musique depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. T. Ier. In-8°, viij-531 p. Paris (lib. Didot).

Finot (J.). Les anoblissements en Franche-Comté pendant la période espagnole, d'après les registres de la Chambre des comptes et du parlement. In-8°, 15 p. Angers (Lachèse, Belleuvre et Dolbeau).

Fourtier (A.). Un poète réaliste inédit du XVIIe siècle. In-8°, 15 p. Coulommiers (imp. Moussin).

Gaius. The Commentaries of Gaius's Roman Law, with an english translation by F. Tomkins and W. G. Lemon. 2 parts. Part I. In-8°. London (Butterworth). 31 fr. 25

Galloway (W. B.). Egypt's record of time to the exodus of Israel critically investigated. With a comparative survey of the patriarchal history and the chronology of scripture resulting in the reconciliation of the Septuagint and hebrew computations and Manatho with both. In-8° cart., 580 p. London (Rivingtons). 18 fr. 75

Gibson (A. C.). The folk speech of Cumberland and some districts adjacent, being short histories and rhymes in the dialects of the west border counties. In-12 cart., 230 p. London (J. R. Smith). 4 fr. 40

Gosselin (E.). Lit de justice tenu par Louis XIII en son parlement de Rouen, le 11 juillet 1620 (Document inédit). In-8°, 11 p. Rouen (imp. Cagniard).

Horwicz (A.). Grundlinien eines Systems der Æsthetik. Eine von der Academie zu Strassburg am 18 Novbr. 1867 gekrœnte Priesschrift. In-8°, 216 pages. Leipzig (Seemann). 4 fr.

Hubbard (G.). Histoire contemporaine de l'Espagne. 1re série. Règne de Ferdinand VII (1814-1833). T. I. In-8°, xij-436 p. Paris (lib. Anger). 7 fr. 50

Humboldt (A. de). Œuvres. Correspondance inédite, scientifique et littéraire, recueillie et publiée par M. de la Roquette. Suivie de la biographie des principaux correspondants de Humboldt et de notes, avec 2 portraits de Humboldt, une représentation de sa statue et des

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 5 Juin — 1869

Sommaire : 106. Ribbeck, Grammaire du dialecte attique. — 107. Ritschl, *Opuscula*, tome II. — Le même : Nouvelles Études sur Plaute. — Plaute, *Truculentus*, p. p. Spengel. — 108. Rietz, Dictionnaire des dialectes suédois. — 109. Vosmaer, Rembrandt, sa vie et ses œuvres.

106. — **Formenlehre des attischen Dialekts** nebst den wichtigsten syntaktischen Regeln über attische Prosa, herausgegeben von Dr W. Ribbeck. Berlin, Guttentag, 1868. In-8°, viij-204 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre de M. W. Ribbeck est destiné à l'enseignement élémentaire de la langue grecque. Il ne renferme que les déclinaisons et les conjugaisons avec les règles les plus élémentaires de la syntaxe.

M. R. avertit tout d'abord que sa méthode n'est pas celle de Curtius; qu'à l'exception de quelques remarques utiles et accessibles à des écoliers qu'il a tirées de l'histoire de la langue, il a suivi « la vieille méthode d'après laquelle » God. Hermann et Bœckh ont appris le grec. » Les avis peuvent être et sont très-partagés sur la part qu'il convient de faire à la grammaire comparée dans l'enseignement du grec. Cependant tous les gens sensés et expérimentés (et Curtius n'est pas lui-même d'un autre avis) pensent qu'il faut commencer par apprendre aux enfants les formes de la langue avant de les leur expliquer. Aucun livre ne peut remplacer la parole du maître, ni pour l'ordre ni pour le choix des matières de l'enseignement. La méthode suivie par Curtius dans son livre n'est donc pas répréhensible en elle-même. Les noms illustres de Hermann et de Bœckh ne sont pas une recommandation pour la méthode d'après laquelle ils ont appris le grec dans leur enfance; ils ne pourraient recommander que la méthode d'après laquelle ils l'auraient enseigné.

Le plan général adopté par M. R. paraît simple et clair. Il a préféré pour les paradigmes des verbes en ω le verbe παιδεύω; une bonne partie des formes de τύπτω est inusitée; et la voyelle de la racine dans λύω est brève aux parfaits actif et passif et à l'aoriste passif, longue aux autres temps, du moins dans le dialecte attique. On ne tient pas toujours compte de ce fait dans nos grammaires, qui accentuent λύε, comme dans le dialecte ionien.

§ 2, 6. M. R. a suivi la tradition suivant laquelle ε et υ sont appelés ψιλόν par opposition à l'H qui était primitivement le signe de l'aspiration, et à l'Ϝ qui était aussi un son aspiré (digamma). Mais E. A. Schmidt paraît avoir démontré (Beitræge zur Geschichte der Grammatik, 1859, p. 64 et suiv.) que ces dénominations ont été imaginées pour distinguer ε et υ de αι et οι, lorsque αι a pris la prononciation qu'il a conservée aujourd'hui chez les Grecs, et lorsque οι avait pris le son de l'υ par lequel il est passé à celui de l'ι.

§ 2, 3. M. R. n'appelle proprement *accent* que l'accent aigu et l'accent circonflexe. La « vieille méthode » me paraît ici préférable. La distinction en aigu, grave et circonflexe est plus conforme à la nature de l'accentuation grecque qui était une modulation musicale très-différente de l'accentuation moderne. Il importe que des élèves et surtout des élèves allemands ne confondent pas l'accent *aigu* avec leur accent *tonique*.

§ 10, 4. M. R. dit que le verbe est la plus ancienne classe de mots parmi les mots déclinables. Cette priorité du verbe est contestée et contestable. On ne comprend pas bien que les verbes ne se soient pas formés en même temps que les noms. Ces deux espèces de mots se supposent l'une l'autre dans le discours.

§ 11, 1. L'auteur dit que la flexion est ou un développement du radical (eine Entwickelung des Wortstammes aus sich selbst) (*redoublement*), ou la réunion d'un préfixe (*augment*) ou d'un suffixe (*désinence*) avec le radical en un tout indivisible. Ces définitions laissent à désirer pour la simplicité et la netteté. Au reste les mots de flexion, de racine, de radical, de désinence sont très-diffiles à définir rigoureusement. Personne jusqu'ici ne semble y être parvenu.

§ 21, 2. M. R. est trop absolu quand il enseigne que le génitif possessif d'un substantif qui se rapporte à un substantif accompagné de l'article doit être précédé immédiatement de l'article, τὰ τῆς Νιόβης τέκνα, τὰ τέκνα τὰ τῆς Νιόβης. On trouve (et fréquemment) τοὺς ἡγεμόνας τῶν συμμοριῶν (Dem. de cor. 103) τὴν μὲν ἀληθῆ πρόφασιν τῶν πραγμάτων (ibid. 156) τὰ ἔργα τῶν ὑπὲρ ὑμῶν πόνων (ibid. 160) ἡ διάταξις τῶν φυλάκων (ibid. 248) ὁ λόγος τοῦ ῥήτορος, ὁ τόνος τῆς φωνῆς (ibid. 280) μετὰ τῶν αὐτοχείρων τοῦ φόνου (ibid. 287) τὴν ὁδὸν τῆς πολιτείας (ibid. 322) τῶν παλαιῶν ἡ φιλοσοφία (Plat. Protag. 343) τοῦ χωρίου ἡ ἀπορία (Thuc. 4, 29). Cf. Madvig, Syntax der griechischen Sprache §§ 10, 13.

§ 43, 1. Il y a de l'inconvénient à dire que le pronom *tient la place* d'un nom. M. R. dit ensuite plus exactement que la fonction propre du pronom est *démonstrative*. En effet les pronoms personnels par exemple ne tiennent la place d'aucun nom et remplissent une fonction que d'autres mots ne pourraient remplir. Ce sont les cas obliques d'αὐτός, ceux de *is, ea, id,* nos pronoms *le, la, les, lui, leur* qui seuls tiennent la place des noms dont ils rappellent l'idée. Cette fonction est une dérivation de la signification démonstrative des pronoms; elle n'est pas leur signification propre et primitive.

§ 57, 4. « Le parfait passif n'ayant pas de voyelle de liaison ne peut former » de subjonctif. » Pourquoi pas? Les temps des verbes en μι qui sont sans voyelle de liaison forment bien un subjonctif, et aussi κέκτημαι, μέμνημαι. La déduction est dangereuse en grammaire. Les expressions « ne peut » « ne doit » doivent être bannies de cette science; le nécessaire n'y a pas de place. Tout y est contingent.

La rédaction de cette grammaire est d'ailleurs simple et paraît appropriée aux besoins de l'enseignement.

χθ.

---

107. — Friderici RITSCHELII **opuscula philologica**, volumen II, ad Plautum et grammaticam latinam pertinentia. Lipsiæ, Teubner, 1868. In-8°, xxiv et 813 p. — Prix : 23 fr. 25.

Neue Plautinische Excurse, sprachgeschichtliche Untersuchungen von Fr. RITSCHL. I. Heft : *Auslautendes D im alten Latein*. Leipzig, Teubner, 1869. In-8°, 139 p.

T. Macci PLAUTI **Truculentus**, cum apparatu critico Guilelmi STUDEMUND et epistula eiusdem de codicis Ambrosiani reliquiis edidit illustravit Andreas SPENGEL. Gœttingæ, Vandenhœck et Ruprecht, 1868. In-8°, xij et 134 p. — Prix : 3 fr. 80.

I.

Le premier de ces ouvrages est une suite du recueil d'opuscules dont la première partie a été annoncée dans la *Revue critique* par Dübner (1867, I, art. 17); il est dû au grand maître de la critique de Plaute, à celui qui depuis plus de trente ans s'occupe de nous donner une édition digne du grand comique romain, qui le premier s'est voué à cette tâche ardue en y apportant la méthode et l'autorité d'un émule des Bentley et des Lachmann.

M. Ritschl, on le sait, a publié, outre neuf pièces de Plaute (qui forment deux volumes et deux livraisons d'un troisième, avec des *prolegomena* d'un intérêt général), un volume de *Parerga zu Plautus und Terenz*, puis une multitude de dissertations et d'articles dispersés dans divers recueils et *programmes;* ce sont ces dissertations et ces articles qui se trouvent maintenant réunis dans le tome II des *Opuscula*, avec des additions et rectifications, et nous présentent en quelque sorte le progrès successif de la science, les documents qui ont servi à le produire, puisqu'ils sont dus à celui qui est notoirement à la tête du mouvement *plautinien* (qu'on nous passe ce mot très-usité par M. R.) depuis trente années.

Le recueil débute par l'article *sur la critique de Plaute* (1835), étude sur les manuscrits et les éditions du poète, qui prouve qu'avant de se mettre à l'œuvre M. R. s'était mis au courant de tout ce qui avait été écrit sur la question et était admirablement préparé à l'œuvre qu'il se proposait d'accomplir. Sur tous les points essentiels il avait deviné juste. Son voyage à Milan, qui eut lieu peu de temps après, modifia sans doute et compléta ses vues. En 1837 il rendait compte, dans une lettre à G. Hermann (*Zeitschr. für Alterthumswissenschaft*, n° 91-93) du résultat de ce voyage et surtout de l'état où se trouvait le célèbre palimpseste de la bibliothèque Ambrosienne à Milan, que le cardinal Mai avait abîmé en se servant de réactifs chimiques, sans toutefois tirer un grand parti de sa trouvaille. Cet article qui occupe la seconde place dans notre recueil (p. 166-201) est des plus importants. M. R. trouvait dans le palimpseste la confirmation la plus éclatante du génie divinatoire de son maître G. Hermann et de Bentley; il voyait que mainte assertion relative à la métrique du poète qu'il avait tenue pour trop hardie au premier moment, était pleinement justifiée (p. 191). Il n'est pas étonnant qu'il ait puisé dans cette constatation une confiance peut-être exagérée dans l'autorité du sens intime sur laquelle il s'appuie souvent dans ses écrits postérieurs.

Le morceau suivant (1846) est une lettre à Schneidewin sur les derniers travaux relatifs à Plaute; c'est une charge à fond contre M. Geppert. Celui-ci avait eu l'audace d'adresser à M. Ritschl une lettre *particulière* pour lui demander s'il publierait un Plaute complet et s'il maintenait son opinion sur la prosodie de ce poète en avouant qu'il était arrivé à un résultat opposé. M. R. sans doute a raison dans ses critiques; mais le ton qu'il affecte n'est pas précisément celui de la persuasion. L'indignation du savant convaincu manque son effet, surtout en face de la lettre si modeste de M. Geppert. — Le *Glossarium Plautinum* (p. 228-273) qui suit (1847 avec appendice de 1867) est un tout petit glossaire ancien des adverbes de Plaute; l'appendice, qui est beaucoup plus considérable que le texte, montre tout le parti qu'on peut tirer de ce glossaire pour la critique. — *Les interpolations de Plaute provenant des passages parallèles notés en marge* (p. 274-291). — La forme primitive des *Bacchides* (p. 292-374), dissertation de 1838 complétée en 1845. — *Quæstionum topographicarum Plautinarum capita duo*, I, *de Porta Metia;* II, *de tabernis fori Romani* (p. 375-394). — *Emendationes Mercatoris Plautinæ* (p. 395-403). — *De argumento acrosticho Militis gloriosi* (404-422).

Les articles suivants (X-XIII; 423-731) ont surtout trait à la grammaire de Plaute et à la forme particulière des mots. Ils sont d'une grande importance; mais ils échappent à une analyse détaillée et remontent d'ailleurs à une date trop ancienne pour que la science n'en ait pas tenu compte. — Nous trouvons ensuite un article anonyme (*Essai d'une caractéristique de Plaute et de Térence*) dont la première partie avait déjà paru en 1851 dans le *Rheinisches Museum*. M. R. nous dit qu'il l'insère ici, avec l'assentiment de l'auteur, parce que cet article exprime à peu de chose près ses propres idées. Les appréciations générales contenues dans cet exposé « populaire » sont dignes d'attention; le caractère de chaque pièce est bien déterminé. Les pages 764-782 contiennent des additions assez importantes à plusieurs des morceaux précédents.

Ceci suffira à donner une idée de la haute valeur de ce volume qui touche à toutes les questions essentielles du texte et de la grammaire et forme avec les comédies publiées par M. R. et les *Parerga* un tout[1] indispensable désormais à quiconque voudra s'occuper sérieusement de Plaute, une œuvre d'ensemble qui marque le point culminant de la critique de ce poète dans la première moitié du siècle; il y a sans doute beaucoup de points douteux; M. R. a été peut-être souvent trop loin et d'un autre côté il n'a point achevé encore l'édition qu'il avait promise; mais au moins Plaute est, grâce à lui, remis sur ses jambes et l'on peut s'attendre à de nouveaux progrès.

En proclamant que M. R. est le seul grand maître à suivre maintenant pour la critique de Plaute; en rendant hommage à son génie et à la méthode sévère

---

1. L'index qui termine le volume se rapporte en même temps aux *Parerga* qui jusqu'ici n'avaient point de tables des matières et où les recherches étaient par conséquent assez difficiles.

de ses travaux, nous ne pouvons nous empêcher toutefois de faire quelques réserves d'un caractère général, réserves qui nous sont suggérées en partie par le volume que nous annonçons aujourd'hui.

M. Ritschl est essentiellement hardi et même audacieux. Il a établi un système de la métrique de Plaute qui est d'une conséquence rigoureuse et dont une bonne partie peut être considérée comme définitive. Sur quelques points cependant il a trouvé des contradicteurs sérieux. M. Weil et ensuite M. Corssen ont combattu avec d'excellentes raisons ses idées sur l'influence de l'accent tonique qu'ils ont réduite à sa juste valeur. M. Spengel a soutenu (*T. Maccius Plautus, Kritik, Prosodie, Metrik,* Gœttingue, 1865) que sa théorie sur le *hiatus* était beaucoup trop étroite et que pour la défendre il fallait, dans une multitude de cas, faire violence aux manuscrits. Or, nous avons à une autre occasion exprimé notre sentiment sur l'autorité des manuscrits; nous croyons qu'il ne faut pas en être esclave, mais il y a une limite à tout. Qu'on les change quand ils ne donnent aucun sens ou quand ils sont contraires à des lois d'ailleurs connues de la métrique; rien de mieux. Mais les modifier pour satisfaire à un système *a priori,* c'est ce qu'on ne peut admettre; c'est une pétition de principe au premier chef.

Pour tout dire, on reproche avec quelque raison à M. R. d'avoir des allures trop autoritaires. Pendant longtemps il a trôné, comme un Jupiter Tonnant, au milieu des questions redoutables que soulève le texte de Plaute. Depuis quelques années cependant, engagé dans d'autres travaux, il laissait son édition inachevée et se bornait à ressaisir de temps à autre son foudre pour pulvériser les imprudents qui osaient s'avancer sur ses terres. La préface de ce volume des *Opuscula* en offre quelques exemples : il faut voir comment il traite tous ceux qui, sans partager en tout point ses idées, osent s'occuper de Plaute. Les élèves dociles, qui acceptent les théories du maître, sont approuvés; les autres sont traités de retardataires, de réactionnaires et de Θυρσοφόροι (par opposition aux Βάκχοι, les Élus). Dans cette préface le sarcasme tient lieu d'arguments, — ce que nous regrettons d'autant plus que M. R. a sans doute de bonnes raisons à donner — et le sarcasme est poussé si loin de la vraie discussion scientifique, que l'auteur va chercher, pour le coup de tamtam final, la dissertation si faible de M. Vallauri sur les noms de Plaute (Turin, 1867) et deux discours d'apparat français, prononcés dans une Académie de province[1].

Cette manière hautaine et dédaigneuse de répondre aux arguments d'autrui est très-fâcheuse en ce qu'elle détourne d'un travail commencé nombre de jeunes talents ou, quand elle ne les détourne pas, les rejette dans une opposition systé-

---

1. Il se trouve par exemple dans l'un de ces discours la phrase suivante : « Rien n'est » définitif tant que l'esprit français ne l'a pas jugé tel. » Si M. R. connaissait un peu le genre académique et le public français, il saurait que c'est là un cliché sans aucune portée, comme on est obligé d'en mettre dans tous les discours officiels; de ces phrases qui ne veulent rien dire, mais qui font leur effet sur le vulgaire et sont indispensables pour obtenir des applaudissements. C'est une affaire de mœurs et d'éducation. On peut blâmer ces phrases dans une étude sur la littérature contemporaine; mais dans une discussion scientifique on doit les ignorer.

matique, comme cela a été peut-être le cas de M. Geppert. L'école de Bonn a fourni un nombre considérable de philologues d'un grand mérite; mais plusieurs d'entre eux, et ce ne sont pas précisément les plus forts, ont donné à cette école une réputation d'arrogance qui n'est pas tout à fait imméritée.

Si le maître avait le droit d'être fier, c'est que son enseignement et ses travaux avaient marqué sa place; quant aux élèves, ils eussent pu rester plus modestes et, puisqu'ils étaient si bien préparés à la tâche, ils eussent dû continuer cette édition de Plaute si impatiemment attendue. Ils ont laissé faire ce travail par d'autres et maintenant se plaignent qu'il ne se fasse pas suivant les principes exclusifs de l'école.

Tels sont les reproches qu'on entend faire parfois à M. Ritschl ou à ses élèves. Ils ne sont justes que s'ils s'adressent à la forme, aux procédés. Quiconque connaît l'éminent professeur et a eu le bonheur de s'asseoir à ses cours apprécie d'ailleurs aussi les avantages que présente pour une jeunesse studieuse l'autorité d'une parole parfois un peu vive et acérée, mais toujours logique, ferme et convaincue. Il y a dans ses cours quelque chose d'entraînant, d'éminemment artistique qui réconcilie l'auditeur avec les travaux si ardus et si rebutants de la critique des textes.

Observons encore que ses contradicteurs eux-mêmes lui rendent justice et ne citent ses travaux qu'avec la plus sincère admiration. En les discutant on fournit d'ailleurs à leur auteur des occasions de montrer d'une manière éclatante combien il est versé dans les questions dont il s'occupe.

II.

Les *Neue Plautinische Excurse* dont le premier fascicule vient de paraître, sont en quelque sorte le signal de la rentrée de M. R. dans son domaine favori. Il porte le cachet de toutes les œuvres du maître; on ne peut s'empêcher d'admirer la précision du style, le procédé méthodique et systématique dans les recherches et la netteté des conclusions. Tout s'y enchaîne à merveille et l'on sent que l'auteur parle toujours avec une admirable connaissance de la langue latine et de Plaute en particulier.

Si l'on compare le sous-titre de ce fascicule : *Le d final dans l'ancien latin*, avec le titre général on devine que M. R. ne traite pas uniquement au point de vue de l'histoire de la langue la question du *d* final autrefois dit *paragogique* et reconnu depuis longtemps comme une ancienne terminaison de l'ablatif. Ce que l'on ne soupçonne pas au premier abord, c'est que le véritable sujet du livre est encore le *hiatus* dans Plaute.

Dans l'introduction (p. 1-17) on trouve un excellent résumé de tout ce qui a été dit sur le *d final* et l'on prouve qu'il n'avait point disparu de l'usage avant l'époque de Plaute, qu'il s'est même maintenu après la mort de cet auteur, quoiqu'il y eût, comme c'est naturel, une certaine variété et une certaine hésitation chez ceux qui écrivaient. — Quant à Plaute lui-même, l'opinion générale était qu'il avait employé *med* et *sed* mais non les autres ablatifs en *ad*, *od*, *ud*.

M. R. s'est proposé de montrer : 1° que Plaute avait employé cette forme d'ablatif non-seulement pour les deux pronoms cités plus haut, mais encore pour tous les genres de mots déclinables; 2° qu'il s'en était servi tout spécialement pour éviter le *hiatus;* 3° que la critique a le droit d'ajouter le *d* final de l'ablatif partout où cette addition fait disparaître un *hiatus*.

Il est à remarquer que *med* et *ted* s'emploient aussi pour l'accusatif et ce fait n'a pas encore été expliqué d'une manière satisfaisante. Quoi qu'il en soit nous trouvons dans les mss. et précisément dans ceux de la récension de *Calliopius*, trente-cinq cas où l'ancienne orthographe s'est maintenue. Le palimpseste qui, comme M. Ritschl l'a démontré ailleurs, a en général beaucoup moins bien conservé la manière d'écrire de l'ancien temps, n'en présente qu'un ou deux exemples. Or, dans tous les cas, sauf un, où le *d* final s'est ainsi conservé par hasard, il évite un *hiatus*. Si donc on observe d'autre part que le *hiatus* tombe précisément sur un *me*, sur un *te* ou sur un ablatif sans *d*, il est très-probable que Plaute avait là aussi eu recours pour l'éviter à cette terminaison, qui a disparu presque partout, sans doute grâce à des correcteurs trop classiques.

Il est vrai que pour le pronom *se* on n'a qu'un seul exemple authentique de *sed* (*Mil. Glor.* IV, 6, 60. ms. B). Mais M. R. fait observer avec raison que cette forme était remplacée par *sese*, beaucoup plus fréquent que *meme* et *tete*.

Il est vrai encore que, pour les autres mots déclinables (pronoms, noms, adjectifs), on n'a qu'un nombre d'exemples assez restreint où la terminaison *d* soit conservée par les mss. et évite un *hiatus*.

Néanmoins, en prenant comme base les observations certaines faites sur l'emploi de *med* et *sed* on peut hardiment accepter comme règle générale qu'il faut, en faisant usage du *d* final, éliminer de la liste des *hiatus* tous les cas où ils tombent sur des ablatifs. Il faudra encore s'en servir à la fin des adverbes et prépositions terminés par une voyelle qui sont d'ailleurs probablement à l'origine de purs ablatifs (*quîd, quôd, hodied, extrad*, etc.). On peut encore y joindre quelques impératifs (*salvetod, habetod*, etc.); ici M. Ritschl (p. 100-102) renonce à rechercher l'origine du *d* final. Dans les pages suivantes il étudie quelques questions d'un rapport moins direct avec son sujet, mais qui, par analogie, complètent la démonstration.

Nous croyons avoir résumé aussi exactement que possible le contenu de ce fascicule. Ajoutons que les ingénieux rapprochements que fait l'auteur jettent une vive lumière sur une quantité de points secondaires. L'épigraphiste y fera son profit comme celui qui s'occupe de philologie comparée. M. R. professe il est vrai pour cette dernière une estime très-médiocre, ce qui ne l'empêche pas de lui rendre de grands services.

Toutefois il n'échappera à personne que le principal intérêt de cette dissertation est surtout dans le rapport intime qu'elle a avec la métrique de Plaute et le débat sur le *hiatus*.

Dans sa discussion de la question M. Spengel (*T. Maccius Plautus*, p. 175 et suiv.) avait posé comme principe qu'il fallait réunir la liste de tous les cas, sans

corriger les mss. et, donnant l'exemple, il avait essayé de prouver que Plaute se permettait le *hiatus* dans un grand nombre de cas que Ritschl ne voulait pas reconnaître. Jusqu'ici, dans ces cas, ce dernier avait pour principe de corriger tous ces *hiatus* par de légères transpositions ou par d'autres changements. Il vient, dans ce fascicule de montrer un moyen facile et très-probable d'éloigner un grand nombre de ces *hiatus*, par l'insertion du *d* final, ce qui réduit de beaucoup les listes dressées par M. Spengel; c'est un pas de plus fait vers la démonstration *absolue* de la théorie de M. R. : que dans Plaute le *hiatus* n'est pas permis à la diérèse du septenaire trochaïque ni à la césure *penthemimeris* du senaire iambique.

III.

Comme nous le disions plus haut, c'est indépendamment de l'influence de Ritschl que s'est continuée la publication de ce qui nous reste du palimpseste de Milan, car ce dernier n'était pas encore utilisé dans son entier. M. Studemund en a repris la collation; il en fait une copie complète qui sera publiée dans quelques années; le travail marchant assez lentement. Déjà, avant lui, Geppert avait fait une collation et publié quelques pièces (entre autres la *Casina* et le *Truculentus*) qui ne l'avaient pas été par M. Ritschl; mais il n'avait pas, comme M. Studemund, cinq années entières à consacrer à cette tâche, aussi trouvera-t-on dans l'édition de ce dernier bien des rectifications, soit de la collation de Geppert, soit de celle de Ritschl.

M. Spengel vient, après M. Geppert, de publier le *Truculentus* et quoique le ms. de Milan n'ait conservé que quelques scènes de cette pièce, il n'en est pas moins vrai qu'il nous apporte des éclaircissements du plus grand prix. M. Ritschl a traité (*Opuscula*, p. 708 et suiv.) les travaux de M. Sp., comme ailleurs ceux de M. Studemund, avec le plus grand dédain; c'est son droit; mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est le procédé qu'il emploie contre M. Sp., procédé suivi également par M. Lucian Müller dans le *Centralblatt* (1869, n° 7, dans un compte-rendu de l'édition du *Truculentus* que nous annonçons aujourd'hui). Ce procédé consiste à dire que M. Sp. suit aveuglément le système de M. Geppert et de M. Weise, ce qui n'est pas du tout exact. Il n'accepte en rien les idées de M. Geppert; il ne place point, comme lui, l'ictus métrique sur la seconde dipodie. La comparaison des éditions du *Truculentus* de M. Geppert et de M. Sp. montre bien la différence qu'il y a entre les deux systèmes. Ce dernier en effet suit un système assez scientifique; c'est un modéré en face des novateurs. Il est prudent et n'admet pas la théorie de Ritschl sans la discuter. Mais, une fois qu'il en a reconnu la justesse sur un point donné, il n'hésite pas à sacrifier son opinion antérieure. Dans cette édition du *Truculentus* il abandonne tacitement, dirait-on, la défense du *hiatus* dans les deux césures dont nous avons parlé plus haut.

On peut n'être pas toujours de son avis, les corrections et restitutions qu'il fait pourraient parfois être meilleures. Ainsi je ne sais pourquoi il n'a pas mis dans

son texte II, 2, 7, la correction qu'il suggère en note (v. plus bas). Aux vers I, 2, 10 et 11 je trouve la correction par trop hardie : il change *edunt* en *rapiunt* et *fartores* en *lepido ore*. — Même abstraction faite de la supériorité qui résulte d'une théorie plus rationnelle de la métrique de Plaute, cette édition a sur celle de M. Geppert (Berlin, 1863) un avantage incontestable : Dans quelques cas les restitutions de M. Sp. sont plus heureuses que celles de son devancier; d'autre part la collation de l'*Ambrosianus* de M. Studemund est plus exacte que celle de M. Geppert. — M. Studemund a fourni à M. Sp., outre cette collation, une lettre-préface qui expose l'état actuel du palimpseste en ce qui concerne le *Truculentus*; il n'y a de conservé que : I, 2, v. 15-42; I, 2, 76. — II, 2, 63; II, 4, 2-36.

Il suffira de citer quelques passages pour montrer combien l'Ambrosianus est utile et le parti qu'une critique intelligente en peut tirer :

Acte II, 2, 7, on lisait dans les éditions :

7. *Ast.* Comprime. *Strat.* Spero meam quidam, hercle; te qui solitu'st, conprimat
8. Impudens per ridiculum ut rustico suadet stuprum.
9. *Ast.* Iram dixi. *Strat.* Ut esse cœpisti, sic dem, si est una altera.

V. 7. Les mss. donnaient : *tuque solitas conprimas*. V. 8. Les mss. avaient *imprudens;* enfin au v. 9 : *Ut esse cepisti sidem sistun alteram* ou *fidem siest una altera*. On voit que ce passage était horriblement défiguré et que les éditeurs avaient été obligés déjà de faire des corrections conjecturales d'une certaine hardiesse, mais qu'ils ne pouvaient en aucun cas opérer de restitution certaine. Le ms. Ambrosien nous montre que nous avions perdu justement le mot le plus saillant. M. Naudet avait réussi comme à l'ordinaire à donner à sa traduction un tour gaillard et spirituel : AST. *Embrasse.....* STRAT. *Ma bonne amie, par Hercule; toi dis à ton galant de t'embrasser; l'impudente qui croit pouvoir se moquer d'un homme de campagne, avec ses propositions d'amour!* AST. *Je voulais dire les conseils de la douceur.* — STRAT. *Tu n'as pas ta pareille, je le gage.* — Or le palimpseste a, au vers 9 : *Ut decepisti demsisti unam litteram*, et M. Geppert a reconnu tout de suite que cela devait se rapporter au mot *ira*, qui était écrit et prononcé *eira* et qui ainsi seulement avait pu être confondu avec *era*. A l'aide de ces renseignements et des autres variantes du palimpseste le passage se rétablit facilement :

7. *Ast.* Comprime sis eiram. *Strat.* Eram? quin hercle te, quæ solita's conprimi,
8. Inpudens quæ per ridiculum rustico suades stuprum.
9. *Ast.* Eiram dixi, tu decepsti, dempsisti unam litteram.

Le palimpseste a au vers 7 : *Comprime sis iram eam quidem hercle tu quæ solitas conprime* (ou *conprimi*). Au v. 9 : *Iram*. Le reste est comme nous le donnons ici. M. Sp. a écrit dans son texte au v. 7 : *Eram quidem ercle tu quæ solitas conprime;* je préfère la correction qu'il donne en note et que j'ai reproduite ici.

Un peu plus loin, dans la même scène, v. 57, qui eût jamais pu retrouver sous : *Em tuos exungula male vivitis* les mots : *Ea vos estis, exungimini, ebibitis* qui se trouvent dans l'*Ambrosianus?* Les éditeurs en avaient fait *Hem tu, o sexungula,*

male vivatis, « O triple griffarde, que malheur vous arrive! » (trad. Naudet). — Au vers 20 les mss. avaient : *Dignus dant, laviniae hic sunt, quas habes victorias;* d'où la dernière vulgate avait tiré : *Dignis dant, laciniae haec sunt; quas habes victorias!* L'Ambrosianus a la leçon bien facile à comprendre : *Pignus da, ni ligneae hac sint quas habes Victorias*, c'est à dire « je parierais que les Victoires » que tu portes (comme ornement) sont en bois. » — Et deux vers plus loin le mot *amplexari* remplace avantageusement le barbarisme *hamaxari* dont les conjectures d'érudits avaient doté le dictionnaire latin.

M. Sp. a donné les variantes au bas du texte en lignes suivies; puis, en deux colonnes, des notes de discussion critique et d'interprétation qui, sans constituer encore un commentaire complet, seront cependant d'une grande utilité.

Ch. M.

---

108. — **Svenskt Dialekt-Lexicon,** af Johan Ernst Rietz. Malmo, Cronholm. Leipzig, Fritsch, 1867, in-4°, 860 p. (Aussi sous le titre : Ordbok ofver svenska Allmoge Spraket).

Le *Dictionnaire des dialectes suédois* est un des ouvrages les mieux faits, les plus complets et les plus importants qui existent dans ce genre. L'auteur, bien connu par ses travaux sur l'histoire et la littérature de la Suède au moyen-âge, se montre ici philologue consommé. Une préface intéressante résume rapidement les résultats acquis aujourd'hui à l'étude des langues indo-européennes et assigne au suédois la place qu'il occupe dans la famille; l'auteur y énumère en outre les travaux qui ont précédé le sien et les sources orales, manuscrites ou imprimées, où il a puisé. Le dictionnaire lui-même est rangé d'après une heureuse combinaison de l'ordre alphabétique et de l'ordre méthodique : chaque mot racine ou offrant la forme la plus rapprochée de la racine est placé en tête et suivi de ses dérivés; les composés figurent à l'ordre alphabétique de chacun des composants, avec renvoi de l'un à l'autre. Les articles commencent par l'indication des formes et des significations du mot dans tous les dialectes suédois; viennent ensuite les exemples, les locutions diverses, les emplois métaphoriques ou détournés, toujours avec l'indication du dialecte auquel on les emprunte; enfin l'étymologie, consistant dans le rapprochement des mots apparentés d'abord dans les langues germaniques, puis dans les diverses langues indo-européennes (slave, grec, latin, sanscrit). Ainsi le lecteur a sous la main à peu près tout ce qui peut éclairer les mots en question. D'ailleurs ces rapprochements ne sont pas faits au hasard; on y sent le contrôle d'un esprit critique et méthodique; quand ils sont plus intéressants que sûrs, l'auteur l'indique par les lettres *jfr* (*jemfor* = *comparez*). Aussi, en l'absence d'un dictionnaire comparé des langues germaniques, son livre peut-il rendre des services bien au delà du cercle restreint où son titre semble le placer. Quant à ce qui est compris dans ce cercle, il est inutile de dire quel trésor apporte aux philologues suédois le livre de M. Rietz. Son travail comprend les mots de la Suède tout entière, et s'étend même jusqu'en Finlande, où la langue

suédoise, comme on sait, est restée vivace malgré l'annexion russe. En résumé, nous dirons que ce beau livre, capital pour l'étude de la langue suédoise, a encore une importance réelle pour celle des idiomes germaniques et peut même en plus d'un point être utile à la philologie indo-européenne en général.

G. P.

---

109. — **Rembrandt Harmensz van Rijn.** — Sa vie et ses œuvres par C. Vosmaer. La Haye, Martinus Nijhoff, 1869. Gr. in-8°, 526 p. avec une eau-forte et une planche de signatures. — Prix : 13 fr. 35.

Le livre que vient de publier M. Vosmaer renferme la seconde partie d'un ouvrage dont la première parut dès 1863, sous ce titre : *Rembrandt Harmensz van Rijn. Ses précurseurs et ses années d'apprentissage.* Un critique auquel l'histoire de l'art néerlandais doit de précieuses recherches, d'excellentes publications et dont la perte récente nous prive d'un travail capital sur Rembrandt lui-même, poursuivi pendant de longues années, dans de lointains voyages, avec une passion et une assiduité infatigables, M. Thoré, qui a souvent signé ses écrits du pseudonyme de W. Burger, résumait ainsi en le terminant un long article consacré au premier volume de la biographie du grand artiste hollandais[1] : « En notre » nom et au nom des curieux de l'histoire de l'art, nous remercions M. Vosmaer » d'avoir publié tant de choses intéressantes dans ses articles du *Nederlandsche* » *Spectator* et dans son livre sur Rembrandt. »

La dernière partie de l'œuvre de M. Vosmaer est digne du début; elle mériterait le même éloge et les mêmes remerciements. Tous les éclaircissements que la biographie, pendant longtemps si mal connue de Rembrandt, a reçus dans ces dernières années des recherches des travailleurs et amateurs hollandais ou étrangers, se trouvent ici réunis et coordonnés. Sans doute bien des points restent encore à éclaircir. Les dernières années de Rembrandt, son second mariage, les enfants qui en naquirent, demeurent encore enveloppés d'une obscurité profonde; mais comme le dit sagement l'auteur, « il arrive un moment » où il convient de faire une fin. J'ai pensé, ajoute-t-il, qu'il s'agissait bien plus » de voir juste que de tout voir, ce qui du reste n'est pas possible. »

Et M. Vosmaer a prouvé de reste que les éléments acquis jusqu'ici par ses compatriotes ou dus à ses propres investigations sur la vie et les œuvres du grand maître d'Amsterdam, suffisaient amplement pour suivre les aventures et le génie de Rembrandt depuis ses premières années jusqu'à sa mort.

Le système chronologique adopté par le biographe, s'il a ses avantages, n'est pas à l'abri de tout inconvénient. Le volume paru récemment se divise en trente-quatre chapitres dans lesquels l'auteur suit pas à pas la vie et en même temps

---

1. Cet article qui n'a pas moins de huit pages d'un texte très-serré, a paru dans la *Gazette des beaux-arts*, 1864, t. XVI, p. 73. Il est bourré de notes, de remarques et de faits d'une grande importance; nous y renvoyons le lecteur.

les productions de l'artiste. Çà et là quelques points particuliers fournissent des digressions qui arrivent, elles aussi, à leur temps, c'est-à-dire à leur place naturelle. Les titres des chapitres feront encore mieux comprendre l'ordonnance générale de l'ouvrage : I. Les débuts 1627-1630. — II. Amsterdam en 1630. — III. Œuvres de 1631. — IV. Œuvres de 1632. — V. Œuvres de 1633. — VI. Saske van Ulenburgh. — VII. Saskia dans l'œuvre de Rembrandt. — VIII. Élèves vers 1632 : Bol, Flinck, Backer, de Weth, de Poorter. — IX. Œuvres de 1634. — X. Œuvres de 1635-1639. — XI. Trois élèves : Victor, Eckhout, Philip Koninck, 1635-40. — XII. Coup-d'œil sur la vie de Rembrandt. — XIII. Rembrandt en relation avec Huygens. — XIV. Affaires de famille. — XV. 1640-1642. — XVI. La sortie de la compagnie de Frans Banning Cock (Ronde de nuit) 1642. — XVII. Élèves de 1640-42 : La Vecq, Ovens, Paudiss, Verdoel, Heerschop, Drost, les Fabritius, Hoogstraten. — XVIII. Rembrandt chez lui. — XIX. Œuvres de 1642-1646. — XX. Jean Six et Rembrandt. — XXI. Œuvres de 1647-1651. — XXII. La pièce de cent florins. — XXIII. Élèves de 1650-54 : Maes, Renesse, Dullaert, Willemans, Mayr, Wulfhagen, G. Ulenburgh. — XXIV. Rembrandt paysagiste : Farnerius, Leupenius, Esselens, Erkelens, van de Cappelle, etc. — XXV. Œuvres de 1652-1654. — XXVI. Saint-Luc et Apollon. — XXVII. Mauvais jours. — XXVIII. Œuvres de 1655-1656. — XXIX. Œuvres de 1657-1660. — XXX. Œuvres de 1661-1667. — XXXI. Les dernières années. De Gelder, Kneller. — XXXII. Opinions des contemporains sur Rembrandt. — XXXIII. L'homme. — XXXIV. L'artiste.

Le biographe suivant ainsi pas à pas l'artiste en même temps dans les diverses péripéties de sa vie et dans les transformations successives de son talent a adopté le plan le plus logique. Ce système a le mérite d'éclairer d'une lumière toute nouvelle certaines œuvres incompréhensibles ou obscures, et d'expliquer par les faits eux-mêmes la formation, le développement et l'épanouissement de cet immense génie. Mais aussi l'écrivain est obligé d'interrompre constamment le récit des faits par des descriptions plus ou moins longues, plus ou moins arides, d'œuvres peintres ou gravées; un plus grave inconvénient peut résulter de cette méthode : s'il a daté un certain nombre de ses productions, Rembrandt a négligé de nous renseigner sur la date précise de beaucoup de ses tableaux ou de ses eaux-fortes; le soin de déterminer l'époque au moins approximative de ces toiles et de ces planches revient au critique et cette mission ne laisse pas que d'être singulièrement délicate.

En signalant le danger de la méthode adoptée par M. V., nous reconnaîtrons qu'il est sorti à son honneur de ces difficultés. Avec beaucoup de tact et de bonne foi, il ne craint pas d'avouer les incertitudes que ses recherches n'ont pu dissiper et de confesser les erreurs dans lesquelles il était d'abord tombé, mais qu'une étude plus approfondie a corrigées. Enfin M. V. appuie toujours ses opinions de preuves solides, mûrement pesées et qui doivent inspirer toute confiance. D'ailleurs on possède des données certaines qui fixent les principales

étapes du génie de Rembrandt et cette circonstance permet à son biographe de ne point s'aventurer aveuglément dans ces questions épineuses.

Parallèlement au maître, nous voyons se développer et se former par ses leçons la pléiade nombreuse de ses disciples. M. V. n'a pas négligé cette partie de sa tâche et il a déterminé avec soin la date d'apprentissage et les caractères particuliers de chaque élève. On sait combien Rembrandt eut d'imitateurs parmi les artistes formés à son école; il importe donc d'étudier de très-près la vie et les productions de ceux-ci, pour savoir les discerner des œuvres du maître.

Un aperçu sur la société et la littérature hollandaises au milieu du XVIIe siècle viennent nous édifier suffisamment sur les rapports du peintre avec les principaux personnages, littérateurs et artistes de son temps. Tous ces détails sont importants à leur tour; ainsi nous voyons Rembrandt rester moins populaire que plusieurs de ses contemporains inférieurs à lui cependant, et par là se trouve expliquée la rareté de ses grandes toiles d'apparat, de ce qu'on appellerait aujourd'hui ses tableaux officiels. Pour lui aussi se produisit le phénomène singulier dont tous les artistes extraordinaires ont donné le spectacle; quand il atteignit par un effort toujours soutenu certaines régions de l'art, les esprits même intelligents et cultivés, comme le grand poète Vondel, ne purent le suivre à de semblables hauteurs et le déclarèrent fou, ou plutôt en décadence, parce qu'ils ne le comprenaient plus.

M. V. a cherché à pénétrer la cause des vicissitudes douloureuses qui troublèrent la dernière période de la vie de son héros. Il explique d'une manière fort plausible la ruine du pauvre grand artiste et cette vente fameuse qui nous a conservé des détails si précieux sur ses goûts, son intérieur et ses œuvres. Le biographe plaide les circonstances atténuantes de la manière la plus habile, en faisant les concessions raisonnables. D'ailleurs le livre tout entier porte un caractère de bonne foi, de bon sens et d'équité, qui dispose tout lecteur à accepter les conclusions du critique, formulées dans les deux derniers chapitres sur l'*homme* et l'*artiste*.

Dès les premières pages du livre, M. V. avoue franchement qu'il n'a pu avoir sur certaines œuvres, que des renseignements indirects : « des collections d'art » en Angleterre et en Russie, dit-il, je ne connais les peintures de Rembrandt » qu'en tant qu'elles sont reproduites par les estampes. » Ne faudrait-il pas joindre à ces musées inconnus de notre biographe les grandes collections d'Italie et d'Espagne? Nous ne croyons pas qu'elles puissent apporter à la liste des œuvres de Rembrandt des additions bien importantes. Dans tous les cas elles ne pourraient modifier en rien l'opinion du critique. Au reste la publication annoncée des notes sur Rembrandt laissées par Thoré qui, lui, possédait à fond les musées espagnols, viendra peut-être bientôt combler cette lacune.

Quant aux collections de Hollande, de Belgique, de France ou d'Allemagne, publiques ou particulières, personne ne les connaît mieux, du moins en ce qui concerne Rembrandt, que M. V., et grâce à l'étude sérieuse et continue qu'il a faite du maître et de tous ceux qui l'entourent, il sait retrouver le modèle de tel

portrait anonyme (ainsi il nous apprend que le beau portrait de la collection Pereire représente Sylvius), le sujet de tel tableau incompréhensible et donner l'interprétation exacte d'une scène complétement dénaturée par les commentateurs. La fameuse eau-forte où on voyait le duc de Gueldre menaçant son père, est tout simplement un sujet tiré de la Bible. Il représente Samson et son beau-père.

La description et l'étude de l'œuvre gravé tiennent une large place dans l'ouvrage de M. V. En peut-il être autrement quand il s'agit de celui qui a porté l'art de graver à l'eau-forte à un degré de perfection et de puissance que lui seul a jamais atteint? D'ailleurs le beau travail de M. Ch. Blanc facilitait singulièrement cette partie de la tâche de notre biographe. Encore celui-ci n'accepte-t-il pas sans examen toutes les assertions de l'écrivain français. Il change la date de certaines pièces et élève des doutes sur l'explication de plusieurs sujets, toujours avec beaucoup de discernement et une grande sagacité.

Le jugement que M. V. consacre à l'artiste après avoir examiné l'homme est inspiré par une admiration profonde sans doute, mais en même temps fort judicieuse. Ainsi quand il en vient au reproche souvent adressé à Rembrandt d'avoir affublé ses personnages d'accoutrements bizarres, au lieu d'accepter le costume imposé par l'habitude pour les scènes bibliques, M. V. ne se contente pas d'invoquer les droits du génie et l'indépendance de l'art, il prouve que Rembrandt a été plus près de la vérité en copiant les costumes juifs et orientaux qui foisonnaient à Amsterdam, qu'en se condamnant à suivre une tradition toute conventionnelle. Les architectures de l'artiste ne sont pas plus excentriques que ses costumes; elles se rapprochent plus au contraire des constructions hybrides et aériennes de l'Orient, que ces portiques classiques et pesants, adoptés par tous les peintres de la Renaissance.

Un autre reproche aussi injuste et plus grave a souvent été adressé au grand maître hollandais : Rembrandt ne savait pas dessiner. Le passage dans lequel le biographe relève et combat cette accusation, mérite d'être cité.

« Qu'est-ce que le dessin? N'y a-t-il qu'une seule manière de dessiner? Celle » qui arrête en contours bien justes et précis la forme des objets?

» Je ne le pense pas. Le dessinateur le plus exact et le plus serré ne veut pas » que donner une plate découpure; il vise à modeler sa figure. Celui-là même » tend donc au delà de la ligne. Mais comme l'art a des expressions infinies, il » est diverses manières de bien dessiner, comme il est diverses manières de bien » peindre.

» Le dessin de Rembrandt est aussi incontestable que le coloris de Raphaël. » Son dessin d'abord est très-exact, mais il ne consiste pas dans le contour. » Rembrandt ne devait pas faire valoir le contour, mais le relief, la couleur, la » lumière, la vie, et justement pour cela il devait faire disparaître les lignes. La » vérité consiste dans l'observation rigoureuse de la nature, du sujet, des formes » caractéristiques..... »

Après la citation de ce passage de fine et saine critique, il devient inutile

d'insister sur le style de l'auteur. On voit qu'il sait manier sans embarras une langue qui n'est pas la sienne. Il était presque superflu à lui de s'excuser de ne pas écrire son ouvrage dans son idiome national; la peine que l'écrivain s'est donnée pour rendre son livre accessible à tous les étrangers qui s'intéressent à l'histoire de l'art néerlandais, fait bien facilement pardonner certaines étrangetés ou incorrections de langage qui ne nuisent jamais, empressons-nous de le dire, à la clarté et à la justesse de l'idée, qui même parfois lui donnent un certain tour piquant, une certaine originalité d'expression pleine d'attrait. Les fautes d'impression sont plus nombreuses que les incorrections venant du fait de l'auteur et cela se conçoit facilement pour un livre imprimé à l'étranger. Dans un *Errata* qui termine le volume, M. V. relève quelques-unes de ces taches, mais les trois quarts de la besogne restent encore à faire et l'auteur en prend philosophiquement son parti en terminant ses corrections par cette observation : « Quelques » erreurs ont déjà été redressées dans le texte; pour le reste *sit venia!* »

Un appendice considérable et fort important termine le volume. Il ne comprend pas moins de cent cinquante pages, dont la plus grande partie imprimée en petit texte. Après quelques corrections et un supplément qui prouvent que l'auteur se préoccupe sans cesse de compléter et d'améliorer son œuvre, vient l'inventaire des meubles trouvés dans la maison de Rembrandt lors de la vente de ses biens en 1656. Cette pièce imprimée déjà plusieurs fois et même traduite en français est comme le complément nécessaire d'une étude aussi sérieuse sur Rembrandt. M. V. a bien fait de l'ajouter à son volume et d'épargner par là à ses lecteurs la peine de chercher chez d'autres un document d'une aussi grande importance.

Passons rapidement sur quelques actes d'un intérêt moins grand et arrivons aux deux catalogues qui terminent l'appendice. Dans le premier, consacré aux peintures et aux eaux-fortes, l'auteur a suivi l'ordre chronologique comme il l'avait fait pour la biographie même. Sous chaque année sont rangés, d'abord les peintures divisées en compositions, portraits et paysages, puis les dessins ayant une date certaine, enfin les eaux-fortes soumises, elles aussi, à la division en compositions, portraits et paysages. Ici figurent bon nombre d'œuvres omises à dessein dans le cours de la biographie, soit que l'auteur ne les ait connues que par les descriptions des livrets de musées, soit que leur existence ne lui ait été révélée que par d'anciens catalogues de vente. Encore a-t-il fallu considérablement restreindre les renseignements souvent bien vagues et bien incertains puisés à cette dernière source. M. V. n'avait pas à tenter une description détaillée des eaux-fortes et de leurs différents états, après le beau travail de M. Ch. Blanc. Il se contente de renvoyer au numéro que porte chaque planche dans le livre de son devancier.

Une notice sur quelques dessins de Rembrandt termine l'appendice. Ici l'auteur n'avait d'autre guide que les notes personnelles recueillies dans les différents musées. Les collections de dessins les plus précieuses n'ont pas de catalogue. Le musée du Louvre seul a donné l'exemple d'une publication de cette nature et comme il s'est borné à la description des dessins exposés, nous ne possédons

pas la dixième partie de l'inventaire de ses immenses richesses. Cette notice est donc une tentative très-originale et fort intéressante. Impossible ici d'adopter l'ordre chronologique suivi dans toutes les autres parties de l'ouvrage. M. V. a dû se borner à classer les dessins suivant les sujets qu'ils représentent, sous ces rubriques : Ancien Testament — Nouveau Testament — Histoire et Mythologie — Études, griffonnements, etc. — Académies — Études d'animaux — Paysages et vues.

Une eau-forte de M. Weissenbruch d'après le dessin de M. Israels, nous montre la maison de Rembrandt de 1640 à 1656 pendant la période la plus brillante de sa carrière. Cette modeste demeure du grand artiste existe encore et le biographe l'a décrite avec grand soin; l'inventaire de 1656 lui a permis de reconstituer jusqu'aux moindres détails de la décoration de chaque pièce et de nous montrer ainsi Rembrandt dans son intérieur et, pour ainsi dire, dans ses meubles. Enfin une planche de fac-similes placée à la fin du volume nous permet de suivre la transformation des signatures du maître de 1630 à 1666. En regard de chacune, est soigneusement indiqué le tableau ou l'acte sur lequel la marque a été copiée. Cette page renferme aussi une signature d'Abraham Francen et une de Titus van Rhyn, le fils de Saske et de Rembrandt.

Nous regrettons qu'une table alphabétique, instrument commode de recherches dans un livre aussi rempli de faits nouveaux non-seulement sur le personnage principal, mais encore sur tout son entourage, ne termine pas ce dernier volume. Faisons des vœux pour que le succès de cette première édition permette à l'auteur de nous donner bientôt dans une deuxième, avec le résultat de ses nouvelles découvertes, le complément indispensable du beau monument qu'il a élevé à la gloire du grand maître hollandais.

J.-J. GUIFFREY.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Dernières publications de la librairie Teubner à Leipzig :

ZUMPT, Christi Geburtsjahr. — WEIDNER, Commentar zu Virgil's Æneis, I, II. — RITSCHL, Neue Plautinische Excurse. — L. MÜLLER, Geschichte der Philologie in den Niederlanden. — QUINTI CICERONI reliquiæ ed. BÜCHELER. — *Scholia Bernensia in Lucanum*, ed. USENER. — *Hymnus Cereris*, ed. BÜCHELER. — VEGETIUS, *de re militari*, ed. LANG. — ARISTOPHANIS *Equites*, ed. VON VELSEN. — NUTZHORN, Entstehung der homerischen Gedichte. — WESTPHAL, Prolegomena zu Æschylus.

HANUS, die gefælschten bœhmischen Gedichte (Prague, Dominicus). — KERN, die Glossen in der Lex Salica (La Haye, Nijhoff). — PROPERTII, *Cynthia* rec. Dom. CARUTTI (ibid.). — HUNGERBÜHLER, Origines de la Confédération suisse (Genève, Georg).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

fac-simile de son écriture. 1re et 2e parties. In-8°, lij-505 p. Paris (libr. Morgand). 10 fr.

Jacobi episcopi Edesseni epistola ad Georgium episcopum Sarugensum de orthographia Syriaca. Textum Syriacum edidit, latine vertit, notisque instruxit J. P. Martin. In-8°, 28 p. Paris (lib. Klincksieck).

Jobez (A.). La France sous Louis XV (1715-1774). T. 5. Madame de Pompadour (1757-1763). In-8°, viij-619 pages. Paris (lib. Didier et C°).

Kitto (J.). A Cyclopædia of biblical literature, edited by W. L. Alexander. 3d edit. Gr. in-8° cart., 1176 p. London (Longmans). 22 fr. 50

La Bruyère. Œuvres. Nouvelle édition revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, de variantes, de notices, de notes, d'un portrait, etc., par M. G. Servois. T. 2. In-8°, 717 p. Paris (lib. Hachette et C°). 7 fr. 50

Lacroix (P.). Histoire de la vie et du règne de Nicolas Ier, empereur de Russie. 2e édit. revue et corrigée. T. Ier. In-12, 399 p. Paris (lib. Amyot). 4 fr.
Cette édition formera 16 à 18 vol.

—— Les Arts au moyen-âge et à l'époque de la renaissance. Ouvrage illustré de 19 pl. chromolith. exécutées par F. Kellerhoven et de 400 gr. sur bois. 2e édition revue. In-4°, iv-552 p. Paris (lib. Didot).

Le Blant (E.). Manuel d'épigraphie chrétienne, d'après les marbres de la Gaule, accompagné d'une bibliographie spéciale. In-18 jésus, 271 p. Paris (lib. Didier et C°). 3 fr.

Maccoll (N.). The greek sceptics from Pyrrho to Sextus, an essay which obtained the Hare prize in 1868. In-8° cart., 118 p. London (Macmillan). 4 fr. 40

Marsden (W.). Numismata orientalia illustrata, the plates of the oriental coins, ancient and modern, of the collection of the late W. Marsden. In-4° cart. London (Trübner). 39 fr. 40

Maspero (G.). Essai sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris. In-4°, 81 p. Paris (lib. Franck). 12 fr.

—— Hymne au Nil publié et traduit d'après les deux textes du Musée britannique. In-4°, 34 p. Paris (lib. Franck). 6 fr.

Mémoires de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle. 10e volume. In-8°, 265 p. Metz (lib. Rousseau-Pallez).

—— de la Société des Antiquaires de Picardie. 3e série. T. 2 (22e de la collection). In-8°, 640 p. et 15 pl. Paris (lib. Dumoulin).

More (T.). Utopia. Originally printed in latin 1516. Translated into english by R. Robinson, his second and revised edition 1556 preceded by the title and epistle of his first edition 1551, carefully edited by E. Arber. In-12, 168 pag. London (A. Murray). 1 fr. 25

Mowat (R.). Noms propres anciens et modernes, études d'onomatologie comparée. In-8°, 60 p. Paris (lib. Franck). 3 fr.

Piolin (P.). L'Église du Mans durant la Révolution. Mémoires sur la persécution religieuse de l'Église à la fin du XVIIIe siècle. Complément de l'histoire de l'Église du Mans. T. 3. In-8°, 588 p. Le Mans (lib. Leguicheux-Gallienne).

Ranke (L. v.). Sæmmtl. Werke. 10. Bd. In-8°. Leipzig (Duncker und Humblot). 6 fr.
Inhalt : Franzœs. Geschichte vornehmlich im 16. u. 17. Jahrh. 3. Bd., 422 pages.

Recueil des historiens des Croisades, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Documents arméniens. T. I. In-fol., cxxiv-859 pages. Paris (lib. Klincksieck). 45 fr.

Rougé (E. de). Chrestomathie égyptienne ou choix de textes égyptiens transcrits, traduits et accompagnés d'un commentaire perpétuel, et précédés d'un abrégé grammatical. 1re et 2e fascicules. In-4°. Paris (lib. Franck).
Chaque fascicule, 20 fr.

Sabourin de Nanton. Jean-Louis d'Erlach, gouverneur de Brisach. Etude historique sur la réunion de l'Alsace à la France. In-8°, 35 p. Colmar (imp. Decker).

Tailliar. La féodalité en Picardie. Fragment d'un cartulaire de Philippe-Auguste. In-8°, 128 p. Amiens (imp. Caillaux).

Wingate (J.). Illustrations of the coinage of Scotland. In-4° cart. London (Quaritch). 78 fr. 75

Wines (E. C.). Commentaries on the laws of the ancient hebrews. In-8°. Philadelphia, London (Sampson Low). 15 fr.

En vente à la librairie A. Durand et Pédone-Lauriel, 9, rue Cujas.

SCRIPTORUM De musica medii ævi novam seriem a Gerbertina alteram collegit nuncque primum edidit E. de Coussemaker. Tomus III, fasciculus 5. 8 fr.

En vente chez H. Plon, éditeur, 8 et 10, rue Garancière.

J. CRÉTINEAU JOLY Bonaparte, le Concordat de 1801 et le cardinal Consalvi, suivi de deux lettres au Père Theiner sur le pape Clément XIV. In-8°. 7 fr. 50

En vente à la librairie Schwetschke et fils, à Brunswick, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

J. CALVINI Institutio religionis christianæ. Ad fidem editionum principum et authenticarum additis prolegomenis literariis et annotationibus criticis triplici forma edid. G. Baum, E. Cunitz, E. Reuss. Edit. iterata ex operibus Calvini separatim recusa. 2 vol. in-4°, portrait. 32 fr.

En vente chez Fischer, à Cassel, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

HELIODORI Colometriæ Aristophanæ quantum superest una cum reliquis scholiis in Aristophanem metricis edidit C. Thiemann. In-8°. 3 fr. 40

En vente chez Ebeling et Plahn, à Berlin, et se trouve à Paris, à la à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

D. WOLKMANN Synesius von Cyrene. Eine biograph. Charakteristik aus den letzten Zeiten d. untergehenden Hellenismus. In-8°. 7 fr. 40

En vente à la librairie Wagner, à Innsbruck, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

MONUMENTA Syriaca ex romanis codicibus collecta. Præfatus est P. Zingerlé. Vol. I. Gr. in-8°. 8 fr.

En vente à la librairie Herzfeld et Bauer, à Vienne, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. SCHMIEDL Studien über jüdische, insonders jüdisch-arabische Religionsphilosophie. In-8°. 9 fr. 35

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 24 Quatrième année 12 Juin 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

NICOLAS DE TROYES Le grand Parangon des nouvelles nouvelles, publié d'après le manuscrit original par M. Émile Mabille. 1 vol. in-16, papier vergé, cartonné. 5 fr.

Acquisition nouvelle.

J. F. SCHNAKENBURG Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France, contenant des notices sur la littérature des dialectes; leur division territoriale, ainsi que celle de leurs sous-espèces; des indications générales et comparatives sur leurs articulations et sur leurs formes grammaticales; le tout composé d'après les meilleures sources et les observations faites sur les lieux, et accompagné d'un choix de morceaux en vers et en prose dans les principales nuances de tous les dialectes ou patois de la France. Berlin, 1840. Gr. in-8° br., au lieu de 10 fr. 7 fr.

R. MOWAT Noms propres anciens et modernes. Études d'onomatologie comparée. Gr. in-8°. 3 fr.

Contenu : Les noms propres latins en *atius* et en *onius*. — Examen de la signification attribuée aux noms d'hommes *Sarmentius*, *Projectus*, *Stercorius;* étymologie de *Tullus*, Pirasius. — De l'Élément africain dans l'onomastique latine. — De la déformation dans les noms propres.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Archiv f. d. Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. von Ludwig Herrig. 44. Bd. 4 Hfte. In-8°, 1. Hft., 128 p. Braunschweig (Westermann). Prix du vol. 8 fr.

Brunhs (C.). Joh. Franz Encke, kœnigl. Astronom u. Director der Sternwarte in Berlin. Sein Leben und Werken bearb. nach dem schriftl. Nachlass. Mit e. (lith). Portrait Encke's. In-8°, 350 p. Leipzig (Günther). 9 fr. 35

Bunsen (C.). Vollst. Bibelwerk für d. Gemeinde. 13. u. 14. Halbbd. In-8°. Leipzig (Brockhaus). 6 fr. 75

Carnuth (O.). Aristonici περὶ σημείων Ὀδυσσείας reliquiæ emendationes. In-8°, 32 p. Kœnigsberg (Hubner u. Matz). 85 c.

Gœdecke (K.). Emanuel Geibel (in 2 Thln). 1. Thl. Mit dem Bildnisse Geibels (in Photogr.) und e. (lith.) fcsle. In-8°, 366 p. Stuttgart (Cotta). 6 fr.

Hultsch (F.). Quæstiones polybianæ. Pars II. In-4°, 21 p. Dresden (Schœnfeld). 1 fr. 35

Kern (H.). Die Glossen in der lex salica u. die Sprache der salischen Franken. Beitrag zur Geschichte der deutschen Sprachen. In-8°, 187 p. Haag (Nijhoff). 5 fr. 35

Naumann (E.). Die Tonkunst in der Culturgeschichte. In 2 Bdn. od. 4 Abth. lgn. 1. Bd. 1. Hlfte. Die Tonkunst in ihren Beziehgn. zu den Formen und Entwickelung gesetzen aller Geisteslebens. In-8°, 298 p. Berlin (Behr). 5 fr. 35

Parthey (G.). Die thebanischen Papyrus Fragmente im berliner Museum. In-4°, 23 p. Berlin (Dümmler). 1 fr. 65

Philippson (L.). Weltbewegende Fragen in Politik und Religion. Aus den letzten 30 Jahren. 2. Thl. Religion. 1. Band : Allgemeines. Z. vergleichenden Religionswissenschaft. In-8°, 416 pages. Leipzig (Baumgærtner). 6 fr.

Pichler (A.). Die Theologie der Leibnitz aus sæmmtlichen gedruckten und vielen nach ungedruckten Quellen mit besond. Rückssicht auf die kirchl. Zustænde der Gegenwart zum ersten Male vollstændig dargestellt. In 2 Thln. 1. Thl. In-8°, 474 p. München (Liter. art. anst.). 8 fr. 60

Plath (J. H.). Ueber Schule, Unterricht und Erziehung bei den alten Chinesen nach chinesischen Quellen. In-8°, 72 p. München (Franz). 2 fr.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Hermès, III, 3.

JAHN, La cista mystica; un dépouillement complet des auteurs et des monuments prouve que cette cista était en usage dans les cultes de Bacchus et de Cérès. — HAUPT, Analecta. — MEINEKE, Observations critiques sur Thucydide. — DITTENBERGER, Observations sur César. — HERCHER, Τῆς Χαρικλείας ἑρμήνευμα τῆς σώφρονος ἐκ φωνῆς Φιλίππου τοῦ φιλοσόφου; en partie publié pour la première fois d'après un ms. de la bibliothèque de Saint-Marc. — JORDAN, Le livre *Origo gentis Romanæ*; ce livre a été fabriqué, dit M. J., par un grammairien du ve-vi^e^ siècle, qui outre l'Énéide, Denys et Servius, puisait à d'autres sources. Les citations d'anciens historiens romains sont controuvées. — MOMMSEN, Mesures provinciales de Syrie et cadastre de l'empire. — MÜLLENHOFF, Inscriptions grecques de la Russie méridionale, examinées surtout pour les noms barbares qui s'y trouvent. — BONITZ, Sur un passage du Protagoras de Platon. — KIRCHHOFF, Inscriptions laconiennes. — MEINEKE, Remarques sur les mélanges

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — **12 Juin** — **1869**

Sommaire : 110. LASINIO, Première leçon d'un cours de linguistique. — 111. LEFLOCQ, Études de mythologie celtique. — 112. SCHMIDT, l'Optatif et le Conjonctif sans ἄν. — 113. NITSCHMANN, Album de poésie étrangère. — 114. DESCARTES, Lettres inédites, p. p. DE BUDÉ. — 115. SCHLAGINTWEIT-SAKÜNLÜNSKI, Voyages en Inde et dans la Haute-Asie. — Correspondance.

110. — **Prima lezione del corso linguistico straordinario** di Fausto LASINIO, professore ordinario nella R. Università di Pisa. Pisa, tip. Citi. In-18, 30 pages (Non mis dans le commerce).

Dans cette leçon d'ouverture, M. Lasinio, en prenant possession de sa chaire de « Langues et littératures comparées », trace le plan qu'il suivra dans son cours; on voit qu'il a l'intention de se borner à la linguistique, sans aborder le vaste champ de la littérature comparée. Après avoir cherché à définir la science du langage et à en faire comprendre l'état actuel, le professeur annonce son projet de consacrer ses leçons à la grammaire comparée des langues indo-européennes; il expose d'avance la méthode qu'il suivra et la façon dont il l'appliquera. — Les idées de M. Lasinio sont justes, sa méthode paraît excellente, et il est au courant de la science autant que qui que ce soit; nous avons été frappés du nombre et de l'exactitude des renseignements biographiques qu'il donne dans les notes de cet opuscule et de la fraîcheur de ses informations. La *grammaire comparée* est encore trop jeune et trop peu assurée pour que ce ne soit pas une bonne nouvelle, dans le monde savant tout entier, que l'avénement d'un bon professeur de cette science. M. L. paraît devoir en être un. Il nous semble seulement que son exposition est parfois un peu confuse, qu'il prodigue les superlatifs avec une abondance étonnante même chez un Italien.

Ψ.

---

111. — **Études de mythologie celtique,** par Jules LEFLOCQ, ancien élève de l'École normale, ancien professeur de rhétorique au lycée d'Orléans. Orléans, Herluison, 1869. In-12, xxij-307 p.

L'auteur des morceaux réunis dans ce volume est mort l'année dernière à trente-sept ans, avant d'avoir rien publié. Ses amis et ses collègues au lycée d'Orléans ont recueilli dans ses papiers les fragments déjà exécutés des deux ouvrages auxquels il travaillait depuis longtemps avec ardeur. Le plus considérable devait avoir pour sujet *la Religion des Gaulois;* l'autre était consacré à *la Légende d'Obéron :* tous deux sont à peine commencés. Grâce à la manière dont travaillait M. Leflocq, les quelques pages qu'il avait écrites semblent avoir recu la dernière

main, et se prêtaient parfaitement à la publication. Elles feront vivement regretter à tous ceux qui les liront la mort prématurée de l'auteur : c'était un esprit investigateur, un critique ferme et délicat. Il était parfaitement dépouillé des illusions étranges qui ont trop souvent aveuglé les savants, même les plus illustres, dès qu'ils ont mis le pied sur le terrain celtique; il étudiait les questions avec précaution et prudence, avec l'ardeur qui aiguise l'esprit, sans l'enthousiasme qui le trouble. Malheureusement ce qui nous reste de lui ne peut servir qu'à nous donner une idée avantageuse de ce qu'il aurait pu faire; on voit la méthode qu'il comptait employer; on n'en touche pas les résultats. Le meilleur morceau, sans contredit, est le premier, intitulé : *la Religion des Gaulois;* il est purement négatif : l'auteur, avec un bon sens qui s'exprime bien, y réfute les systèmes aventureux de l'école théologique du siècle dernier comme de l'école philosophique et néo-druidique de nos jours. C'est au milieu de l'exposition de ce second système que s'arrête le manuscrit. — Le fragment suivant se rattache au même ouvrage : M. Leflocq cherche, à l'encontre de MM. Pictet et H. Martin, à mettre dans son vrai jour le recueil de triades galloises connues sous le nom du *Grand mystère des Bardes de l'île de Bretagne.* Il montre que ces triades sont arbitrairement extraites d'une sorte de code poétique à l'usage d'une école de bardes, et que le tout ne remonte qu'au XVIIe siècle ou au plus tôt au XVIe. Cette très-intéressante notice n'est pas terminée; là encore c'est le côté négatif de sa thèse que l'auteur a pu seulement mettre en lumière; il serait désirable que cette étude fût reprise, en tenant compte du point de vue nouveau et probablement juste de M. Leflocq; le premier besoin, dans cette affaire, c'est la publication *in extenso* du manuscrit écrit en 1680 par Edward Davydd. — Le morceau qui vient ensuite, *la Fascination de Gulfi,* n'appartient pas à la mythologie celtique; mais il se rattache étroitement au travail qui occupait toutes les pensées de l'auteur; il essaie sur la mythologie scandinave, appuyé sur les travaux de M. Bergmann, la preuve et la vérification de son système sur la mythologie celtique. Çà et là, dans cet article, on peut relever une certaine exagération, ou un certain manque de précision dans les idées. — Ce dernier défaut est plus sensible dans le dernier et le plus long des fragments contenus dans le volume, *la Légende d'Obéron.* Là encore, la mort n'a laissé achever à l'auteur que la partie négative de son œuvre; le travail s'interrompt au moment où il va commencer à exposer son opinion. Cette partie est d'ailleurs moins bonne que le reste du volume; la forme en est verbeuse, et il est difficile de saisir nettement dans ces phrases arrondies la pensée réelle de l'auteur; le point de vue où il se place n'est pas clair, et l'absence complète de notes est une lacune grave, qui sans doute aurait été réparée si l'auteur avait lui-même publié ces pages, mais qui, dans l'état où elles nous sont offertes, leur enlève beaucoup de leur intérêt [1]. La thèse que soutenait

1. Il y aurait bien des points de détail à relever, si cette discussion pouvait encore être profitable à l'auteur. Je me borne à rappeler que *Hellequin* (p. 265) ne veut pas dire le roi des Aulnes (cf. *Rev. crit.*, 1868, t. I, p. 302), et à signaler la confusion commise à la p. 298 à propos des *Conmains* de *Huon de Bordeaux;* ils n'ont aucun rapport avec les

M. Leflocq parait d'ailleurs, autant qu'on peut en juger sans connaître tous ses arguments, peu soutenable dans les termes où il la posait : il est permis de croire qu'en y appliquant longuement et mûrement sa réflexion si ingénieuse et si prudente, il l'aurait sensiblement modifiée. Il croit qu'Obéron n'est autre que Merlin : je le répète, dans ces termes, c'est extrêmement peu vraisemblable; au contraire M. L. avait sans doute parfaitement raison de croire à l'influence des légendes celtiques sur le poète aimable à qui nous devons Huon de Bordeaux et le petit roi Obéron [1]. — En somme, cette publication, due à des mains amies, mérite d'exciter l'intérêt du public lettré; on y trouve des idées justes, des points de vue nouveaux, une méthode en général excellente. On ne peut trop souhaiter que les membres de l'université, à l'exemple de leur regrettable collègue, se livrent à des études aussi neuves et aussi sérieuses et y apportent d'aussi estimables qualités [2].

G. P.

---

121. — **Indices lectionum et publicarum et privatarum** quæ in Academia Marburgensi per semestre hibernum inde a d. xv. m. octobris mdccclxviij usque ad d. xx. m. martii mdccclxix habendæ proponuntur. Præmissa est Leopoldi SCHMIDTII de omissa apud optativum et coniunctivum ἄν particula commentatio. Marburgi, Elwert, 1868. In-4° de 20 et 7 p.

Cette dissertation de M. Léopold Schmidt, imprimée en tête du programme des cours de l'Université de Marburg, où il est professeur de philologie, a pour objet d'établir que l'omission de la particule ἄν modifie d'une manière importante le sens des constructions où sont employés l'optatif et le subjonctif.

Les grammairiens ont constaté qu'Homère et les poètes dramatiques ont souvent employé l'optatif sans ἄν dans les cas où les prosateurs ne l'emploient jamais sans cette particule. M. S. partant de cette idée que l'optatif exprime une assertion arbitraire qui n'a aucun lien avec la réalité, « significare solet aliquid loquentis » arbitrio sumi neque ullo modo cum rerum veritate cohœrere » (p. 1), soutient que dans les propositions négatives l'optatif sans ἄν nie plus fortement, exprime que la chose énoncée ne peut pas même être imaginée. Ainsi quand Homère parle d'une pierre que deux hommes d'aujourd'hui ne pourraient porter (Il. 5, 303. 20, 286) μέγα ἔργον ὃ οὐ δύο γ' ἄνδρε φέροιεν, || Οἷοι νῦν βροτοί εἰσ', l'optatif sans ἄν exprime que nous ne pouvons pas même imaginer que deux hommes porteraient cette pierre; l'expression perdrait toute sa force, si on ajoutait ἄν. Il en est de même des propositions négatives sous forme interrogative, par exemple dans Sophocle (Antigone, 604, 605) Τεάν, Ζεῦ, δύνασιν τίς ἀνδρῶν ὑπερ-

---

Cènousaus; ce sont tout bonnement les *Cumains, Coumans, Coumains,* peuple tartare bien connu.

1. Je me permets de renvoyer, sur cette légende, à un article que j'ai publié en 1862 dans la *Revue germanique* sur *Huon de Bordeaux.*

2. Quelques fautes d'impression ou de lecture se sont glissées surtout dans les noms propres de personnages empruntés à la littérature du moyen-âge; ainsi p. 200, Mangalie, Mandaran, l. Maugalie, Maudaran; — p. 244, Dinostre, l. Dunostre; — 265, Volundz, l. Volundrs, etc. — P. 121, 1590, au lieu de 1690, trouble le sens.

θασία κατάσχοι; l'optatif sans ἄν exprime qu'on ne peut pas imaginer qu'il se rencontre un homme qui fasse obstacle à la puissance de Jupiter. Quand Hyllus dit en parlant d'Hercule en proie au délire (Trachin. 1231) Τὸ δ' ὧδ' ὁρᾶν φρονοῦντα τίς ποτ' ἂν φέροι; la particule ἄν adoucit ce que l'optatif seul aurait de trop énergique; sans ἄν l'optatif exprimerait ici une impatience irrespectueuse. M. S. est bien obligé de reconnaître que dans cette même espèce de propositions les prosateurs ajoutent toujours ἄν, καίτοι πῶς ἂν ἕτερα τούτων γένοιτο ἀπιστότερα; (Isée, *de Cleon. hered.*, 23). Mais il prétend que les Attiques ne voulaient pas exprimer la négation avec trop de confiance même dans cette espèce de propositions, « ne » volebant quidem in talibus interrogationibus plenam negandi fiduciam expri- » mere » (p. 4). Il m'est impossible de comprendre comment les Attiques auraient pu penser à adoucir la négation dans un tour aussi vif, qui a précisément pour objet de l'exprimer avec une force particulière. Il me semble évident que dans toutes les propositions interrogatives ἄν uni à l'optatif a la même valeur : il exprime la possibilité. Par conséquent cette particule exprime plus fortement l'incertitude, quand on questionne pour s'instruire, et elle exprime plus fortement la négation en l'étendant non-seulement à tout ce qui est, mais à tout ce qui peut être, quand l'interrogation préjuge une réponse négative. Quand on dit « peut-on » imaginer rien de plus invraisemblable? » on nie plus fortement que si l'on dit « imagine-t-on rien de plus invraisemblable? » celui qui dit qu'une chose ne peut pas être, dit quelque chose de plus que s'il dit qu'elle n'est pas. Réciproquement « cela peut être » est moins fort que « cela est. » Il est probable que dans Platon (*Gorgias*, 492 B) ἄν est tombé et doit être replacé (p. 2); et c'est aller contre toute analogie (p. 3) que de rapporter dans Démosthène (*de Cor.*, 22) εἶτ' ὦ — τί ἂν εἰπών σε τις ὀρθῶς προσείποι; la particule ἄν au participe εἰπών, « multo fortior sentitur objurgationis vis, si ἄν non cum optativo..... sed cum » solo participio..... conjungitur. »

Quant à l'emploi de ἄν avec le subjonctif, M. S. reconnaît que dans Homère cette particule semble être ajoutée ou omise sans qu'on puisse en rendre raison, parce que l'usage n'était pas encore fixé; mais il en serait autrement de la langue attique « cujus vim et venustatem magna ex parte in excolendis minutis ejus » modi differentiis positam esse constat (p. 9). » En conséquence, suivant M. S., quand ἄν est joint au relatif ὅς, ὅστις, cette particule invite l'auditeur à compléter en imagination ce qu'on lui propose, « addito ἄν is qui audit ad explen- » dam cogitationem ac mente quodam modo adumbrandum exemplum impelli- » tur (p. 10). » Quand Mercure dit dans Eschyle (*Prom.*, 34-35) ἅπας δὲ τραχύς, ὅστις ἂν νέον κρατῇ, il n'a pas en vue Jupiter en particulier, et il invite à se représenter un personnage quelconque comme type de la classe de ceux qui viennent d'arriver au pouvoir. Mais quand le chœur dit (Eschyle, *Septem ad Theb.*, 257) Μοχθηρὸν, ὥσπερ ἄνδρες ὧν ἁλῷ πόλις, il n'a pas seulement en vue ceux dont la ville est prise en général; il a encore en vue les Thébains en particulier. Il n'est donc pas besoin alors d'inviter à compléter la pensée, et ἄν est supprimé. Cette distinction me semble complétement arbitraire; et il me paraît difficile de soutenir que

Mercure, dans le passage cité plus haut, n'a pas Jupiter en vue. Pour maintenir cette distinction M. S. est conduit à préférer ᾖν à ἤ dans Euripide (*Medea*, 516) Ὦ Ζεῦ, τί δὴ χρυσοῦ μὲν, ὃς κίβδηλος ἦ, || τεκμηρι' ἀνθρώποισιν ὤπασας σαφῆ..... L'imparfait n'offre pourtant pas ici de sens satisfaisant. Je ne puis m'empêcher de trouver bien forcée l'interprétation du passage de Thucydide (4, 17, 2) où les ambassadeurs lacédémoniens disent qu'il est dans leur caractère national οὗ μὲν βραχεῖς ἀρκῶσι μὴ πολλοῖς χρῆσθαι, πλείοσι δὲ ἐν ᾧ ἂν καιρὸς ᾖ διδάσκοντάς τι τῶν προύργου λόγοις τὸ δέον πράσσειν. Suivant M. S. (p. 13) « ita sine difficultate, si quid video, expli- » catur, ut per structuram ἀπὸ κοινοῦ illud ἄν, quod inter ἐν ᾧ et καιρὸς ᾖ positum » est, simul in priore membro huic opposito..... intellegatur. » Ce texte ne me paraît prouver que la synonymie des deux tours. Si ἄν était dans le premier membre, on pourrait à la rigueur le faire servir pour le second; mais non inversement. M. S. interprète de la même manière la construction du subjonctif avec εἰ, ἐάν, et dit (p. 16) : « Cum addita ἄν particula is qui loquitur audientem ad » rem incertam sua mente amplius adumbrandam invitat, sua ipsius non nimium » interesse significat utrum hoc an illud eveniat, quod contra est, ubi simplici » conjunctivo suam propriam cogitationem in rei eventu defixam exprimit : quo » fit ut ἐάν cum conjunctivo remissioris, εἰ cum conjunctivo intentioris cum quo- » dam affectu animi sit indicium. » Ainsi quand dans Œdipe roi (198-199) le chœur dit Τέλει γὰρ εἴ τι νὺξ ἀφῇ, || Τοῦτ' ἐπ' ἦμαρ ἔρχεται, « unus quisque semel » monitus sentiet quantopere summæ animorum concitationi εἰ ἀφῇ respondeat, » pro quo si ἦν ἀφῇ positum esset, non nimium curare chorici senes viderentur » num quid non relinqueret nec ne (p. 16). » M. S. pense que dans Thucydide (VI, 21, 1) Nicias exprime ses inquiétudes plus énergiquement par εἰ ξυστῶσιν, « anxii animi sollicitudo..... dissolutam particulæ ἄν rationem handquaquam » passura foret (p. 16). » J'avoue que toutes ces distinctions me semblent arbitraires; je n'aperçois nullement avec M. S. cette nuance dans Sophocle *Œdipe roi*, 874, *Œd. à Col.*, 1443, etc. Il me semble qu'il faut penser de l'emploi de ἄν avec ὅς et εἰ, ce qu'il pense lui-même (p. 19) de l'emploi de cette particule avec les conjonctions de temps πρίν et autres : sa présence et son absence ne font rien au sens. M. S. étend son explication à l'emploi de ἄν avec l'imparfait et l'aoriste pour marquer la répétition d'une action passée, comme dans Xénophon (*Cyr.*, 7, 1, 10) ὁπότε προσβλέψειέ τινας τῶν ἐν τάξει, τότε μὲν εἶπεν ἄν..... τότε δ' αὖ ἐν ἄλλοις ἔλεξεν..... Il dit (p. 9) : « memoria rei tempore ante acto sæpius factæ » hand raro ipsa repetitione minus certa fit et quodam modo obscuratur, quo- » circa non inepte is qui loquitur audientes hortatur ut imperfectæ recordationi » aliquid de suo addant. » Il semble au contraire que des paroles, par exemple, qui ont été répétées plusieurs fois ont chance de se graver plus profondément dans la mémoire que ce qui n'a été dit qu'une fois en passant.

Défions-nous, soit en lexicologie soit en syntaxe, des distinctions trop rigoureuses entre les mots ou les tours synonymes. C'est une source d'illusions même pour le grammairien qui travaille sur sa propre langue. Ainsi c'est bien vainement que l'auteur d'un utile traité des synonymes français a essayé de distinguer

entre la signification de *somme* et celle de *sommeil*, trouvant que l'un était subjectif, l'autre objectif, etc. En réalité ces deux mots ne se distinguent que par l'usage; l'un s'emploie dans certaines locutions où l'autre ne peut s'employer. Tel mot est poétique, tel autre est du langage ordinaire; tel mot est noble, tel autre est trivial; tel mot est suranné, tel autre est resté en usage; ne ramenons pas par de vaines subtilités ces différences d'usage à des différences de signification. Évidemment du temps d'Homère, on pouvait en poésie ajouter ou supprimer à volonté la particule ἄν. Les poètes attiques avaient conservé cette liberté comme tant d'autres particularités de la langue poétique. L'usage avait imposé ἄν aux prosateurs avec l'optatif, et leur laissait plus de liberté dans l'emploi de cette particule avec le subjonctif. C'est perdre son temps et sa peine que de chercher dans ces fluctuations communes à toutes les langues des règles fixes et des distinctions délicates. Madvig, qui a un tact grammatical si fin et si juste, a dit sur ce point et beaucoup d'autres d'excellentes choses dans ses remarques sur la grammaire latine (*Bemerkungen über verschiedene Punkte des Systems der lateinischen Sprachlehre*, 1844, p. 60-62); il prémunit avec beaucoup de raison contre cette crainte superstitieuse qui empêche de reconnaître dans une langue ancienne la plus légère indétermination, la moindre fluctuation. A cet égard il y a beaucoup à redire à la grammaire grecque et à la grammaire latine, telles qu'on les a cultivées depuis 60 ans. L'illustre Godefroi Hermann, qui a d'ailleurs rendu de si importants services à la grammaire des langues anciennes en bannissant les ellipses fantastiques dont elle était encombrée depuis Sanctius (*Dissertatio de ellipsi et pleonasmo*, 1808), Hermann a donné de déplorables exemples de fausse subtilité qui n'ont été que trop souvent suivis.

Il faut renoncer aussi à définir rigoureusement la signification de certaines formes grammaticales, en particulier celles du subjonctif et de l'optatif grecs. On ne peut pas donner de définition qui comprenne tous les sens dans lesquels chacun de ces modes est employé; ce serait comme si l'on voulait donner une définition qui comprit tous les sens du mot *species*. Il faudrait qu'on pût distinguer la signification propre et primitive du subjonctif ou de l'optatif de leurs significations figurées et dérivées. Or cette signification propre et primitive, on l'ignore complétement. Contentons-nous d'énumérer les différents emplois de ces modes; mais n'essayons pas d'en donner des définitions nécessairement vagues et arbitraires.

Charles THUROT.

---

113. — **Album auslændischer Dichtung in vier Büchern :** England, Frankreich, Serbien, Polen. In deutscher Uebersetzung von Heinrich NITSCHMANN. Danzig, Bertling, 1868. In-18, 313 pages.

On nous a envoyé ce petit volume, qui sort tout à fait de notre cadre. Nous n'en dirons qu'un mot. La partie française comprend, avec quelques pièces de Victor Hugo, Lamartine, Musset et d'autres poètes bien connus, et avec le *Ververt*, de Gresset, etc., de nombreuses poésies signées de noms qui, nous l'avouons, sont tout à fait nouveaux pour nous, tels que ceux d'Eugène Lesage,

Eugénie Dupuis, Eugène Borel, J. G. Montensont, Gaillon, etc. En général, ce que l'auteur de ces traductions poétiques a emprunté à notre littérature est de peu de valeur. Pour les pièces que nous connaissons la traduction nous a paru exacte. M. Nitschmann a traduit quatre pièces de Clotilde de Surville, en prévenant que ces pièces ne sont qu'une *mystification ;* mais il est singulier qu'il dise qu'elles sont « en langue provençale » : ne les connaît-il que par une traduction antérieure ? Où a-t-il puisé les deux pièces précédentes, *le Retour* et *le Tournoi,* « chants des troubadours ? » Ces compositions dans le genre du « Beau Dunois » ne doivent pas être présentées au public allemand comme si elles dataient du moyen-âge. — La meilleure partie de la collection nous paraît être celle qui est consacrée à des chants populaires serbes. — Le volume est orné de quatre vignettes. Ψ.

---

114. — **Lettres inédites de Descartes** précédées d'une introduction, par Eugène DE BUDÉ. Paris, Durand, 1868. In-8°, xxiv-48 pages.

M. Eugène de Budé a trouvé dans les archives de la famille génevoise Turretini la copie de dix-sept lettres de Descartes, dont quinze sont adressées à M. de Pollot, gentilhomme de la cour du prince d'Orange, et deux à un ami de Descartes appelé Van Surek. Cette correspondance est relative aux démêlés de Descartes avec Voëtius. Nous renvoyons nos lecteurs au rapport intéressant que M. P. Janet a fait sur cette publication à l'Académie des sciences morales et politiques (séance du 22 août 1868). M. de B. a oublié de donner dans son introduction des éclaircissements nécessaires sur les allusions qui se rencontrent dans cette correspondance et qui auraient eu besoin de commentaire; il n'était pas inutile d'expliquer ce qu'était le tribunal appelé *Escoutete* (p. 13), *MM. du Vroetschap* (p. 19 sans doute *Vroedschap*, corps municipal), *M. le Rierteroit* (p. 23), la brochure contre Descartes intitulée *Testimonium Academiæ* (p. 23). Il fallait dire que Descartes fait allusion à son *Traité du Monde* (p. 3), à sa mécanique, insérée comme lettre dans l'édition Cousin (p. 4), à ses *principes* (p. 28). L'éditeur a cru devoir reproduire en quelque sorte photographiquement son texte; mais il n'avait affaire qu'à une copie; et il a été trop scrupuleux en laissant des mots écrits comme « Tasher » (p. 3), « scasche » (p. 39), en laissant « qu'il me » semble » pour « qui me semble » (p. 7), « M. de Broningue » pour « MM. de » Groningue » (p. 30), et en respectant en plusieurs endroits des majuscules et une ponctuation fautives qui parfois troublent le sens. Au reste il mérite des remerciements pour le service qu'il a rendu par cette publication à la connaissance de la vie et du caractère de Descartes. Les lettres de Descartes pourraient être l'objet d'un travail particulier. L'édition de Cousin est assez défectueuse. Elle représente un travail anonyme fait sur la chronologie de ces lettres et qui est fort utile. Mais le texte est imprimé assez incorrectement, il n'y a pas d'index ni de concordance qui permette de retrouver facilement dans cette édition les lettres telles qu'on les citait auparavant.

115. — **Reisen in Indien und Hochasien, u. s. w.**, ausgeführt in den Jahren 1854-1855, von Hermann von Schlagintweit-Sakünlünski. Erster Band. Indien. Iena. Hermann Costenoble, 1869. Gr. in-8°, xviij-568 p. et 11 planches. — Prix : 19 fr. 25.

Le 20 septembre 1854, trois voyageurs allemands, trois frères, MM. Adolphe, Hermann et Robert Schlagintweit, de Munich, s'embarquaient à Southampton à bord de l'*Indus* pour se rendre dans l'Inde et y faire des observations qui devaient porter spécialement sur le magnétisme terrestre, mais s'étendre néanmoins à la physique, à la géologie, etc., à tout le domaine des sciences naturelles. Comme autrefois Jacquemont, les voyageurs avaient préludé à l'exploration de l'Inde et de l'Himâlaya par celle des Alpes; ces premiers travaux les avaient mis en rapport avec Alexandre de Humbolt, et c'est par l'influence de cet illustre savant appuyé de la recommandation du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV que la *Court of Directors* de la Compagnie des Indes Orientales (encore alors existante) avait chargé les frères Schlagintweit d'une mission scientifique qu'elle n'avait pas encore réussi à faire exécuter avec un plein succès.

De retour de ce long et pénible voyage, mais réduits au nombre de deux par la mort d'Adolphe assassiné en Tartarie, les explorateurs s'occupèrent immédiatement de publier les résultats de leurs observations dans un grand ouvrage en anglais, qui doit comprendre neuf volumes et un atlas de cent vingt cartes; quatre volumes seulement du texte ont déjà paru; le cinquième est préparé et ne tardera sans doute pas à être réuni aux quatre qui l'ont précédé; sur les 120 cartes de l'atlas, 43 ont déjà été publiées.

Mais à côté de cette vaste publication, consacrée spécialement et presque uniquement aux sciences naturelles, faite en langue étrangère, et que le plan de l'ouvrage, la matière et le prix rendent presque inaccessible au grand nombre de lecteurs, la réservant à quelques privilégiés, les auteurs ont eu la pensée de faire pour leurs compatriotes une sorte de compte-rendu chronologique et descriptif de leurs voyages, dans lequel ils pussent d'une part présenter avec l'histoire de leurs pérégrinations un grand nombre d'observations de mœurs et de détails qui ne devaient pas trouver place dans l'ouvrage officiel, et d'autre part réunir les principaux résultats scientifiques de leurs explorations, sans s'astreindre à une méthode sévère, sous une forme qui les mît à la portée du grand public. M. Hermann Schlagintweit se chargea de ce travail accessoire, pour lequel il a utilisé avec ses propres notes celles de ses deux frères. Le volume que nous annonçons est la première partie de cet ouvrage abrégé et populaire; il est relatif seulement à l'Inde; la deuxième traitera des pays de la Haute-Asie visités par les voyageurs. Nous allons faire connaître ce premier volume; mais, tout d'abord il nous semble à la fois intéressant et utile de mettre en regard les titres des principaux chapitres qui le composent et ceux des neuf volumes du grand ouvrage : on pourra de cette manière saisir d'un coup-d'œil la différence de deux publications parfaitement distinctes, et qui cependant ont entre elles un lien nécessaire.

OUVRAGE SCIENTIFIQUE.

Results.

I. Détermination astronomique de la position des lieux et observations magnétiques.
II. Hypsométrie.
III. Topographie de la Haute-Asie occidentale et septentrionale[1].
IV-V. Météorologie.
VI. Géologie.
VII. Botanique et zoologie.
VIII. Ethnographie.
IX. Descriptions géographiques de l'Inde, de l'Himâlaya, du Tibet et du Turkestan.

OUVRAGE DESCRIPTIF.

(I) *Reisen in Indien.*

I. Voyage d'Angleterre à Bombay.
II. Séjour à Bombay. — Équipement.
III. Traversée de la péninsule indienne de Bombay à Madras.
IV. Districts orientaux de l'Inde centrale.
V. Inde méridionale et Ceylan.
VI. Le bas-pays et les contrées de la présidence du Bengale arrosés par le Gange.
VII. Districts de l'Hindoustan arrosés par le Gange et le Jamna.
VIII. Le Pendjab et les provinces de l'Ouest.
IX. Assam et les districts arrosés par le cours moyen du Brahmaputra.
X. La chaîne Khassia.

Dans sa préface, l'auteur fait remarquer que le titre du dernier volume des *Results* « Descriptions géographiques, etc. » ne doit pas faire illusion; il semble annoncer un ouvrage identique à l'ouvrage allemand; mais il y a une différence essentielle entre la description des *Results* et celle des *Reisen;* les matières y sont présentées de telle sorte que les deux ouvrages sont parfaitement indépendants et même dissemblables. Il n'est pas douteux du reste que les *Results* et les *Reisen* ont de nombreux points de contact; on doit présumer, on peut même affirmer qu'ils se complètent l'un l'autre, en ce sens que l'on trouve en détail dans les *Results* bien des faits seulement indiqués dans les *Reisen;* ou que les *Reisen* résument souvent sous une forme plus saisissable les développements étendus en vue desquels les *Results* ont été composés. Du reste l'auteur des *Reisen* renvoie souvent le lecteur au grand ouvrage.

Dans ce compte-rendu qu'il qualifie de chronologique-descriptif (chronologisch-descriptives Bericht), l'auteur est loin de suivre rigoureusement l'ordre chronologique: ni le plan général de l'ouvrage, ni la suite du récit ne se conforment à cet ordre; l'exploration de l'Asie centrale, qui forme un second volume, s'intercale chronologiquement dans celle de l'Inde; et il arrive souvent à l'auteur de décrire successivement deux contrées, parlant d'abord de celle qu'il a visitée la seconde, et ensuite de celle qu'il avait visitée la première; les deux derniers chapitres de son premier volume en offrent un exemple. Il donne, dans sa préface, quelques raisons de cette infidélité à l'ordre chronologique, laquelle est d'ailleurs fort explicable. Si les voyageurs, dans leurs explorations, avaient eux-mêmes observé l'ordre géographique, il serait tout naturel de suivre leur itinéraire pour tracer le tableau des pays qu'ils ont parcourus; mais cette condition n'existant pas, il fallait, — ou sacrifier l'ordre géographique à l'ordre chronologique, ce qui eût rendu l'exposé confus, incohérent, obscur, — ou sacrifier l'ordre chronologique à l'ordre géographique, disposition qui à la vérité ne permet peut-

1. Un extrait de ce volume comprenant la liste de tous les noms géographiques tibétains qui y sont cités et expliqués, a été publié dans le *Journal of the royal Asiatic Society* de Londres (1re série, vol. XX, 1863) sous le titre : *Glossary of Tibetan geographical terms.*

être pas de suivre aussi bien la trace des voyageurs, mais a l'avantage d'offrir au lecteur un tableau clair et bien ordonné, les différentes contrées se déroulant à ses yeux selon la place qu'elles occupent les unes par rapport aux autres. Il était d'ailleurs d'autant plus difficile de prendre pour base unique du récit l'ordre chronologique que les trois frères ont très-rarement voyagé ensemble; ils avaient l'habitude de se séparer pour explorer des régions différentes, quelquefois fort éloignées les unes des autres, et se retrouver ensuite dans un lieu déterminé, réunir leurs observations, concerter des opérations nouvelles, puis se séparer de nouveau pour se réunir encore. Dans ces conditions, l'itinéraire des voyageurs, tantôt doublé, tantôt triplé, devenait à la fois pour l'auteur et le lecteur, une cause d'embarras; et comme en définitive, ce qui importe, c'est non pas le chemin suivi par les voyageurs, mais le tableau de ce qu'ils ont vu, la préoccupation de l'auteur devait être avant tout de rendre ce tableau aussi frappant et aussi clair que possible; on doit donc louer M. Schlagintweit d'avoir subordonné l'ordre chronologique à l'ordre géographique; dès que cet ordre géographique n'est plus intéressé, l'ordre chronologique reprend ses droits, et quant au trouble apporté, par la prédominance de l'ordre géographique, à l'indication de l'itinéraire suivi par les voyageurs, il était facile de remédier jusqu'à un certain point à cet inconvénient inévitable, par des dates et de courtes mentions qui donnassent une idée de la place occupée par telle ou telle exploration dans la série de toutes celles que les voyageurs ont exécutées. C'est ce que l'auteur a fait, comme on va pouvoir en juger par une courte analyse.

La première étape des trois frères fut Alexandrie, ils allèrent ensuite au Caire, d'où ils se rendirent à Suez par une marche à travers le désert, pendant laquelle ils furent témoins d'un phénomène de mirage reproduit dans une des planches du volume. A Suez, ils s'embarquèrent sur l'*Oriental*, et s'arrêtèrent à Aden, où ils passèrent à bord de l'*Auckland* qui les transporta à Bombay.

Après un séjour d'environ deux mois dans cette ville, les trois frères en partirent vers la fin de 1854 se dirigeant sur Madras à travers la péninsule indienne. Hermann et Robert retrouvèrent près de Puna, à *Mahabaleçvara*, lieu remarquable par son climat, leur frère Adolphe qui les avait devancés pour y faire des observations géologiques, puis atteignirent successivement Sattara et Bellari: là les trois frères se séparèrent de nouveau : Adolphe se dirigea par l'est sur Madras, pour visiter les contrées riches en diamants; Hermann et Robert passèrent par Bangalur à travers le Maissour, mais en suivant des chemins différents, et Hermann arriva le premier à Madras.

Après avoir décrit leur séjour dans cette ville, l'auteur abandonnant l'ordre chronologique donne la description du voyage fait dans une partie de l'Inde voisine de celle qui vient d'être décrite, la partie orientale de l'Inde méridionale (ou centrale) : dans l'hiver de 1855-56, Adolphe et Robert, de retour du Tibet, et prenant Agra pour point de départ, visitèrent la province de Bandelkhand jusqu'à Sagan où ils se séparèrent; Robert tournant à l'est, puis au nord, se dirigea vers Allahabad sur le Gange, en visitant la partie supérieure de la vallée

de la Nerbaddha dont il reconnut les sources; Adolphe après avoir exploré une partie de la même vallée passa par les pays de Malwa et de Bérar, où il visita Nagpur, arriva au delta du Godavery, puis s'embarqua pour Madras, d'où il partit pour visiter la côte de Koromandel, Pondichery, etc.

Afin de terminer ce qui concerne l'Inde méridionale l'auteur ajoute à cet exposé le chapitre sur l'île de Ceylan, visitée seulement en 1857, par Robert qui visita une partie des côtes et de l'intérieur, les districts de Kandi, de Nurelia, et par Hermann qui s'arrêta sur les côtes pour prendre quelques vues.

Ici se termine la partie du volume relative à l'Inde méridionale; tout le reste est consacré à l'Inde supérieure; c'est-à-dire aux bassins du Gange, du Bralunaputa et de l'Indus.

En 1855, les trois frères, partis ensemble de Madras, arrivèrent en trois jours à Calcutta. Là ils se séparèrent; dans la dernière quinzaine de mars, Adolphe et Robert partirent pour le Nord-Ouest; Hermann resta pour visiter le Nord-Est; il partit dans la première quinzaine d'avril et explora successivement le Bengale et les contrées qui l'avoisinent au nord et à l'est, le Sikkim, le Boutan, l'Assam. Une partie de ces voyages n'ayant plus l'Inde pour théâtre est réservée pour le second volume : l'autre, poussant jusqu'à l'extrémité orientale de l'Inde, et entreprenant même déjà sur le territoire de l'Indo-Chine, est rejetée à la fin de celui-ci, et l'auteur nous décrit d'abord sa course vers l'Ouest.

Il visita successivement dans la première moitié de 1856, Benarès, Kahnpur, Laknau (dans l'Aoudh), Agra, Delhi, puis Mirath, situé à 13 milles anglais de Delhi; de là, il s'avança jusqu'à Ambala.

Ici se place une excursion dans les parties occidentales de la Haute-Asie, dont le récit appartient de droit au deuxième volume à venir, et au retour de laquelle les trois frères arrivèrent tous ensemble à Raulpindi, dans le Pendjab, un des points les plus éloignés qu'ils aient atteint dans la région N.-O. de l'Inde. Là ils se séparèrent de nouveau; le 13 décembre 1856, Adolphe, se dirigeant du côté d'Attock et de Peschawer à l'ouest, prit congé de ses frères; ils ne devaient plus se revoir; Robert se dirigea vers Pind-Dadan-Khan par la montagne de Sel pour suivre à peu près le cours de l'Indus dans la direction du S.-O.; quant à Hermann, il se dirigea vers Lahore. Le résultat de cette nouvelle entreprise fut qu'Adolphe visita Peschawer et les environs de cette ville (une des planches du livre représentant les sources du Budni, dans une vallée profonde de 60 pieds, se rapporte à cette exploration), il visita aussi le passage de Khaiba et le sud du Pendjab; après quoi il eut la malheureuse idée de remonter dans la Haute-Asie, où il trouva la mort : Robert après avoir visité la montagne de Sel, ainsi nommée à cause des masses considérables de sel gemme qu'elle renferme, persista dans son voyage vers les régions méridionales et explora le Sindh, le Kach, le Gujrat; pendant ce temps-là, Hermann visitait les portions du Penjab qu'il n'avait pas atteintes dans la tournée précédente, le Duab de Lahore, Amritsir, Ludhyana, Multan.

Les deux derniers chapitres du volume sont consacrés aux explorations de la

partie N.-E. de l'Inde, c'est-à-dire, du bassin du Brahmaputra et des contrées limitrophes de l'empire birman, explorations exécutées par Hermann seul.

Parti de Sikkim au pied de l'Himâlaya, le voyageur arriva en bateau le 27 septembre 1855, à Silhet au pied de la chaîne Khassia, qui marque le partage des eaux du Brahmaputra et de l'Irawadi. Le 14 novembre, il arriva dans l'Assam, et le quitta en 1856 pour faire un voyage dans la partie orientale du Boutan, après quoi il fit cette exploration du cours du Gange, dont nous avons déjà parlé.

Tel est le cadre du premier volume de M. Hermann Schlagintweit, tel est le développement du récit dans lequel il retrace sa marche et celle de ses frères. Dans ce récit se placent soit pour chaque localité, soit pour une province, mêlées ensemble, ou quelquefois distinguées par un chapitre spécial, selon leur degré d'importance, une multitude de remarques, de données, d'observations qui concernent soit la nature, soit l'homme; description générale des pays, constitution géologique, saisons, températures extrêmes et moyennes, climat, observations météorologiques et magnétiques, degrés d'abondance des pluies et de la rosée, distribution des eaux, faune et flore des différents pays, voilà pour la nature; et en ce qui concerne l'homme, physionomie générale des contrées et des peuples, culture, industrie, travaux d'art, routes et moyens de communication, genre de vie, constitution sociale, division des races, histoire même et description des monuments. Ce livre est une sorte d'Encyclopédie; on ne peut pas dire que toutes les questions y soient traitées avec la même compétence, la même étendue, ni avec tout le développement que chacune d'elles peut comporter; mais la nature des choses le voulait ainsi; ceux que les détails scientiques ne contenteraient pas doivent trouver dans le grand ouvrage ce qui peut les satisfaire, et quant aux questions d'histoire, de race, d'origine, ce livre ne pouvait être un traité *ex professo* à cet égard; cela ne rentrait ni dans le plan des auteurs, ni même, nous pouvons le dire, dans leur compétence; mais quoique cette partie fût en réalité en dehors de la tâche qu'ils avaient acceptée, et pour laquelle ils étaient préparés, qu'elle dût par conséquent avoir dans leurs travaux une place nécessairement secondaire et restreinte, les observations d'hommes éclairés et judicieux ont toujours leur prix; d'ailleurs, ils se sont fait aider pour les questions historiques par un de leurs frères M. Émile Schlagintweit qui n'a pas pris part à leur voyage, mais a pu en profiter pour ses travaux sur l'histoire et la littérature du Tibet. C'est ainsi qu'en traçant le tableau ethnographique de l'Assam, l'auteur donne d'après son frère une esquisse de l'histoire de la race arienne de l'Inde et de sa division en castes (p. 487 et suiv.). Du reste, dans un ouvrage qui est avant tout une description de l'état actuel, l'histoire est nécessairement à l'arrière-plan et ne peut intervenir que comme auxiliaire, soit qu'il s'agisse d'expliquer par les faits d'un passé peu éloigné certaines particularités du temps présent, soit qu'il s'agisse de rechercher dans la profondeur des siècles écoulés, la cause cachée des faits importants qui ont survécu à de nombreuses révolutions.

Ne pouvant insister sur la masse des faits qui remplissent ce volume, je veux au moins dire quelques mots d'une partie du livre qui me paraît particulièrement bien étudiée, et qui renferme les résultats les plus neufs (car on ne peut se dissimuler que tout dans ce livre n'est pas nouveau), à savoir la solution d'une difficulté géographique importante. Il s'agit du système des eaux de l'Iravadi et de celui du Brahmaputra, dans leurs rapports avec le principal cours d'eau du Tibet, le *Tsang-bo-tchou*. Selon les uns, l'Iravadi, fleuve de Birma, dans l'Indo-Chine, n'était que la continuation du Tsang-bo-tchou; c'était l'opinion de Klaproth que l'auteur rappelle, et contre laquelle il s'élève; mais d'autres considéraient le Brahmaputra comme la continuation du Tsang-bo-tchou; cette opinion est formellement émise par Samuel Turner[1], qui parle même d'un affluent que ce fleuve recevrait à la sortie du Tibet, le Brahma-Kund.

A la suite de recherches minutieuses consistant en observations personnelles et en renseignements puisés dans le pays, M. Hermann S. délimite et définit le cours du Brahmaputra et de l'Iravadi, de manière à renverser entièrement l'opinion vers laquelle penchait Klaproth, et à donner raison, sauf modifications, à celle de Turner. Il résulte de son travail que l'Iravadi est entièrement indépendant du Tsang-bo-tchou et du Brahmaputra (bien que ses sources ne soient pas fort éloignées et du Brahmaputra et d'un autre fleuve tibétain, le Kincha Kyang de la Chine); l'Iravadi appartient donc en entier à la péninsule indo-chinoise. Quant au Brahmaputra, il reçoit bien les eaux du Tsang-bo-tchou, mais il ne doit pas être considéré comme le Tsang-bo-tchou lui-même, en d'autres termes le Tsang-bo-tchou est un affluent, non le fleuve principal. Le Brahmaputra en effet parvenu à son complet développement résulte de la réunion de trois grands cours d'eau descendant du Tibet; le premier, le plus oriental, est le Lohit « rouge » et se dirige à peu près du Sud au Nord, c'est le bras principal, celui que Turner ne le connaissant pas dans toute son étendue, appelait *Brahma-Kund* « gouffre de Brahma » du nom d'un accident qui se présente dans son cours, et dont parle M. Hermann S.; le deuxième cours d'eau qui coule du N.-O. au S.-E. s'appelle Dibong; il est le premier affluent, puisque le Lohit est le bras principal; enfin le troisième cours d'eau (qui est le deuxième affluent) est le Tsang-bo-tchou, appelé aussi Dihong; c'est le grand fleuve du Tibet qui coule de l'Ouest à l'Est; il rejoint le Lohit déjà augmenté du Dibong, peu au-dessous de leur point de jonction; les trois bras, Lohit, Dibong et Dihong se rejoignent donc en un point relativement le même, qui se trouve dans l'intervalle compris entre les villes de Sadia et de Dibrugarh, en aval de la première et en amont de la seconde. Ainsi, indépendance complète du système des eaux de l'Iravadi à l'égard de celui des eaux du Brahmaputra, subordination du Tsang-bo-tchou, prédominance du Lohit, à quoi l'on peut ajouter détermination de l'affluent intermédiaire Dibong, tels sont les points établis par l'auteur.

Cette discussion l'a amené à parler de l'empire birman; je m'étonne que dans

---

1. *Ambassade au Thibet*, I, 67, 68, Traduct. de Castera, in-8°, 1800.

l'aperçu, d'ailleurs fort court, qu'il donne de ce pays, et dans lequel il se montre initié non-seulement au présent, mais même à l'avenir, par exemple aux projets d'établissement de lignes télégraphiques, de création d'une route commerciale qui réunirait l'empire birman à la Chine, l'auteur cite Ava comme la capitale et une ville fortifiée de 30,000 âmes, Amarapura comme une ville moins grande, mais riche en monuments bouddhiques, et dans laquelle son langage laisse entrevoir une cité florissante. Or d'après les voyageurs qui ont récemment visité le pays, d'après toutes les cartes nouvelles, la capitale actuelle est Mandalay; Ava et Amarapura sont en ruines. Sur la carte dessinée en 1795 et qui fait partie de l'atlas accompagnant la relation de l'ambassade du major Symes [1], on lit déjà ces mots : « Angwa ou Ava, autrefois capitale, maintenant en ruines. » — « Ummerapoura, capitale actuelle de l'empire birman. » Depuis, Amarapura a suivi le sort d'Ava; et si la relation de M. Bastian, qui a visité les ruines de l'ancienne capitale, permet d'admettre qu'il y reste encore quelques habitants épars, il n'est pas possible de croire qu'on en compte trente mille. Comment M. S. qui a reçu du colonel Phayre, gouverneur du Birma britannique, une collection de 92 photographies représentant les monuments d'Amarapura, peut-il nous donner des indications qui soient si peu d'accord avec les renseignements les plus authentiques fournis par les voyageurs et accueillis par les géographes les plus autorisés ?

Cette remarque que je fais en passant, parce qu'elle touche à un point important, se rapporte, il est vrai, à des contrées que l'auteur n'a pas visitées; mais elle semble accuser une certaine légèreté, exceptionnelle d'ailleurs au milieu de tant d'observations qui me paraissent porter l'empreinte d'une minutieuse exactitude.

L'ouvrage est accompagné de planches qui l'embellissent, dont plusieurs sont fort utiles, nécessaires même et qui font naître le regret qu'il n'y en ait pas davantage (je ne parle que de celles qui sont utiles); elles sont au nombre de onze. On y distingue trois paysages : effet de mirage dans le désert de Suez; — les sources du Budni, près de Peschawer; — un bois de palmiers aux environs de Multan (Penjab'); — quatre représentations de monuments : une mosquée avec jardin, à Lahore; — douane et corps-de-garde à la porte d'Akbar à Laknau; — salle d'entrée du palais de Shak-Jahân, dans la citadelle d'Agra; — l'église de Wolvendahl à Kolombo (Ceylan); — deux groupes de types indiens, le premier représentant des porteurs de palanquin de la province de Béhar, appartenant à la 4e caste indienne (les Sûdras); — le deuxième un groupe de femmes de la même caste, des marchés de Calcutta; — enfin deux cartes : l'une en blanc représente le cours du Brahmaputra et celui de l'Iravadi, ou au moins la partie importante de ces deux fleuves, celle qui est utile pour la discussion soulevée par l'auteur. La seconde carte destinée à donner une idée générale, et des pays par-

1. Je n'en parle que d'après la traduction française de Castera, 3 vol. in-8° avec un atlas in-4° (1800).

courus par les voyageurs, et de l'itinéraire suivi par eux, remplit fort bien cette double condition, malgré son exiguïté : les teintes diverses données à la Haute-Asie, aux pays de plaines, aux pays accidentés, aux déserts, la teinte bleue des rivières et des lacs, font saisir immédiatement l'effet général; la désignation des principales régions, et des villes remarquables, et la trace de l'itinéraire permettent de suivre les voyages des explorateurs et sont une aide puissante pour la lecture du livre. Cette carte est accompagnéee d'une autre, fort petite, placée à l'angle droit inférieur et représentant la terre entière d'après la projection de Mercator, à l'échelle de 16 1/2 millionièmes; nous avouons ne pas bien comprendre l'utilité de cet appendice. Il nous semble que des cartes spéciales auraient pu être ajoutées avantageusement, nous ne dirons pas à chaque chapitre, mais au moins à quelques-uns d'entre eux, eût-on même dû sacrifier, pour cela, quelques planches de pur ornement.

Tel est l'aperçu que nous avons cru pouvoir donner de ce premier volume; le deuxième qui complètera l'ouvrage, et qui comprendra outre le texte, une liste des illustrations, une explication de la transcription, et un index, nous fournira sans doute l'occasion de revenir sur la première partie; en tous cas, il nous permettra de nous prononcer en meilleure connaissance de cause, sur l'ensemble de l'ouvrage; c'est d'ailleurs ce volume qui promet d'en être la partie la plus neuve et partant la plus intéressante; nous l'attendons avec quelque impatience, et nous serons heureux de faire connaître au lecteur les renseignements instructifs qu'il lui sera donné d'y puiser.

CORRESPONDANCE.

Monsieur et cher Directeur,

L'article, d'ailleurs très-bien fait selon moi, de notre collaborateur P. H. sur les Mémoires de Malouet (n° du 29 mai dernier), contient une double erreur qu'il importe, je crois, de lui faire connaître. Rectifiant une assertion de l'éditeur, M. P. H. dit de Van Kinsbergen qu'il ne fut pas sénateur, qu'il n'y eut que quatre sénateurs hollandais; il s'appuie sur l'autorité de l'almanach de 1813. Mais :

1° Il a mal lu cet almanach (sans doute à cause d'une répétition due à la distribution d'une promotion entre le recto et le verso d'un feuillet) qui indique *cinq* sénateurs hollandais;

2° L'almanach de 1813 ayant été publié vers le mois de mars de cette année est une base de renseignements insuffisante pour les événements compris entre les neuf derniers mois de 1813 et les trois premiers de 1814. Il y a là une lacune qui n'a pas été comblée, l'almanach de 1815 étant *Royal;*

3° En fait, il y a eu *six* sénateurs hollandais, et non *quatre*. Ils ont été nommés le 30 décembre 1810;

4° Kinsbergen fit partie de cette promotion;

5° En vertu d'une délibération prise par le Grand Conseil d'administration du Sénat sous la présidence de l'Empereur, Kinsbergen fut rayé de la liste des sénateurs, et il fut décidé que son nom *cesserait de figurer dans l'Almanach impérial* (16 février 1812).

En effet, le nom de Kinsbergen ne paraît plus dans l'almanach de 1812 (publié en mars) ni dans celui de 1813, ainsi que l'a remarqué M. P. H. Mais il se trouve à sa place dans l'almanach de 1811 (p. 108), avec la qualification erronée, il est vrai, de *comte*, ce sénateur n'ayant pas rempli les formalités nécessaires à l'obtention de ce titre.

Agréez, etc. H. LOT.

Le 1er Juin 1869.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

GŒTTLING, *Opuscula academica* (Leipzig, Hirzel). — BENNDORF, Griechische und sicilische Vasenbilder (Berlin, Guttentag). — KŒSTLIN, *Æsthetik* (Tubingen, Laupp). — DE VOGUÉ, Mélanges d'archéologie orientale (Baudry). — RILLIET, Lettre à M. Bordier sur les origines de la Con édération suisse (Genève, Georg). — LAUWEREYNS, Histoire d'une guerre échevinale (Saint-Omer, Guermonprez). — VOLKMANN, Synesius von Cyrene (Berlin, Ebeling). — BONARIA, Contributions to Christology (London, Trübner). — LE DUC D'AUMALE, Histoire des princes de Condé, tom. I et II (Michel Lévy). — RABBINOWICZ, Grammaire de la langue latine (Delagrave). — KIRCHHOFF, die Composition der Odyssee (Berlin, Hertz). — Die Chroniken der Stædte VI-VII (Leipzig, Hirzel). — CZERWENKA, Geschichte der evangelischen Kirche in Bœhmen (Biele, feld, Velhagen). — Imrunlkairi Mu'allaka ed. MÜLLER (Halle, Barthel). — SCHŒBEL, Démonstration de l'authenticité du Lévitique et des Nombres (Maisonneuve).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Hermes, III, 3.

JAHN, La cista mystica; un dépouillement complet des auteurs et des monuments prouve que cette cista était en usage dans les cultes de Bacchus et de Cérès. — HAUPT, Analecta. — MEINEKE, Observations critiques sur Thucydide. — DITTENBERGER, Observations sur César. — HERCHER, Τῆς Χαρικλείας ἑρμήνευμα τῆς σώφρονος ἐκ φωνῆς Φιλίππου τοῦ φιλοσόφου; en partie publié pour la première fois d'après un ms. de la bibliothèque de Saint-Marc. — JORDAN, Le livre *Origo gentis Romanæ*; ce livre a été fabriqué, dit M. J., par un grammairien du Ve-VIe siècle, qui outre l'Énéide, Denys et Servius, puisait à d'autres sources. Les citations d'anciens historiens romains sont controuvées. — MOMMSEN, Mesures provinciales de Syrie et cadastre de l'empire. — MÜLLENHOFF, Inscriptions grecques de la Russie méridionale, examinées surtout pour les noms barbares qui s'y trouvent. — BONITZ, Sur un passage du Protagoras de Platon. — KIRCHHOFF, Inscriptions laconiennes. — MEINEKE, Remarques sur les mélanges

de littérature grecque de Miller. — JORDAN, Remarques sur le décret de Paul Emile et sur Salluste. — MOMMSEN, Inscriptions de Philippi, Æclanum; Quingenta milia (nouveau chiffre romain). — R. SCHŒNE, Les inscriptions des vases d'Hildesheim. — FISCHER, Le Palimpseste de Tite-Live à Vérone; ms. qui vient d'être publié en fac-simile par M. Mommsen.

Philologus, tom. XXVII (1868) N° 4.

AHRENS, *Le Partheneion d'Alcman conservé sur papyrus*. L'auteur a découvert que ce poème était divisé en strophes de quatorze vers chacune. Il donne des renseignements précieux sur le dialecte d'Alcman et une nouvelle restitution du texte. — STOBBE, *Le dixième et le douzième livre de Martial*, réponse à une partie de l'article de Mommsen (*Hermès*, 1868, 1e livraison) sur Pline le jeune, contient des observations très-judicieuses. — SIMON. *Observations sur la critique* des Rhetores latini, 1er article, contient des notes utiles sur la critique du texte de Rutilius Lupus. — PERVANOGLU. *Le Hephæsteion d'Athènes*, étude topographique fort importante; l'auteur soutient qu'on a jusqu'ici mal déterminé la situation de ce mouvement, il admet donc l'opinion de Ross en ce qu'elle a de négatif, sans adopter sa nouvelle dénomination des restes de l'édifice. — ROSPATT. *La politique de la république de Rhodes et des autres états maritimes dans les guerres de Rome contre la Macédoine, la Syrie et la Grèce*. I. Jusqu'à la fin de la seconde guerre de Macédoine. — *Rapports :* DŒRING. *La Katharsis tragique dans Aristote et les explications les plus récentes qu'on en a données*. 2e article (le 1er avait paru dans le tom. XXI du *Philologus*). Ce travail ne manque pas d'intérêt, mais il ne nous semble pas beaucoup dépasser la conclusion de M. Thurot (*Rev. crit.*, 1867, I, p. 38), dont l'article a été apprécié aussi par l'auteur, qui lui reproche seulement de chercher à rabaisser, *dans un intérêt national*, le mérite de M. Bernays, pour rehausser celui de M. Weil. Cette réflexion serait simplement bête si elle n'était doublement inexacte. — *Mélanges :* GURLITT, *Inscriptions d'Athènes*, les deux plus importantes sont du IVe siècle de notre ère et dédiées au dieu Menotyrannos par Xanthos Lukios, fils de Gaius Orbius. — KARSCH, *Essais de Corrections au texte des Ouvrages d'Aristote sur l'Histoire naturelle*.— G. WOLFF, *Proverbes grecs*, supplément au recueil de Gœttingue. L'auteur dit avoir été engagé à cette publication par les nouveaux proverbes contenus dans les *Mélanges de littérature grecque* de M. Miller. — HAGEN, *sur le passage de Cicéron Ad Attic.* VIII, 3, 2; la correction suivante est parfaitement justifiée par l'auteur : il supprime le *cum* après *in que*, puis il lit : *sacerdotio sit amplissimo præditus*, NON SUI IURIS, SUBEUNDUMQUE IDEM *periculum sit cum aliquo* FERE DEDECORE, *si quando Pompeius rempublicam recuperavit*. — Extraits de divers mémoires des sociétés savantes et de périodiques.

Tom. XXVIII, N° 2.

PIERSON, *Examen du récit de Thucydide* (I, 89-118) *sur la pentecontaëtie* (2e article), dissertation sur la chronologie de cette période d'années et sur la valeur du récit de Thucydide. — FINCKH, *Notes critiques sur Kokondrios* περὶ τρόπων. —DÜNTZER, *Sur la théorie du vers saturnien*, réfute Westphal et Bartsch. — MÜLLER (A.), *Le* latus clavus d'après *Suétone et Quintilien*. — RAPPORTS : DETLEFSEN, *Travaux sur Pline l'Ancien*, énumère 23 ouvrages sur le texte de l'*Historia Naturalis* ou sur le style et la grammaire. L'auteur défend son édition contre les critiques de v. Ian et Urlichs. — MÉLANGES : Nous signalerons dans le nombre les deux églogues latines inédites, imitées de Virgile et publiées par par M. HAGEN d'après un ms. d'Einsiedeln (p. 38 : *Zur lateinischen Anthologie*). — P. 366 : KLUSSMANN, *sur l'emploi de* minus *avec le comparatif*, prouve que cet emploi n'existe pas en latin. — P. 369 : SCHŒNE, *Le trésor d'Hildesheim*, les inscriptions des vases d'argent. — GEIBEL, traduction en vers d'une ode de Sappho, de deux fragments d'Ibycus, et de la septième épode d'Horace. — Extraits.

En vente à la librairie A. Durand et Pédone-Lauriel, 9, rue Cujas.

SCRIPTORUM De musica medii ævi novam seriem a Gerbertina alteram collegit nuncque primum edidit E. de Coussemaker. Tomus III, fasciculus 5. 8 fr.

En vente chez H. Plon, éditeur, 8 et 10, rue Garancière.

J. CRÉTINEAU JOLY Bonaparte, le Concordat de 1801 et le cardinal Consalvi, suivi de deux lettres au Père Theiner sur le pape Clément XIV. In-8°. 7 fr. 50

En vente à la librairie Schwetschke et fils, à Brunswick, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

J. CALVINI Institutio religionis christianæ. Ad fidem editionum principum et authenticarum additis prolegomenis literariis et annotationibus criticis triplici forma edid. G. Baum, E. Cunitz, E. Reuss. Edit. iterata ex operibus Calvini separatim recusa. 2 vol. in-4°, portrait. 32 fr.

En vente chez Fischer, à Cassel, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

HELIODORI Colometriæ Aristophanæ quantum superest una cum reliquis scholiis in Aristophanem metricis edidit C. Thiemann. In-8°. 3 fr. 40

En vente chez Ebeling et Plahn, à Berlin, et se trouve à Paris, à la à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

D. WOLKMANN Synesius von Cyrene. Eine biograph. Charakteristik aus den letzten Zeiten d. untergehenden Hellenismus. In-8°. 7 fr. 40

En vente à la librairie Wagner, à Innsbruck, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

MONUMENTA Syriaca ex romanis codicibus collecta. Præfatus est P. Zingerlé. Vol. I. Gr. in-8°. 8 fr.

En vente à la librairie Herzfeld et Bauer, à Vienne, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

A. SCHMIEDL Studien über jüdische, insonders jüdisch-arabische Religionsphilosophie. In-8°. 9 fr. 35

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 25 Quatrième année 19 Juin 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER. CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

AVIS AUX ABONNÉS.

Par suite d'erreur, le commencement du dépouillement des périodiques, qui accompagne ordinairement les couvertures de la *Revue*, a été imprimé à la fin du dernier numéro. MM. les Abonnés ayant l'habitude de faire relier ces couvertures à la suite du volume, nous avons cru devoir la faire réimprimer et nous les prions de vouloir bien la remplacer par celle jointe au présent numéro.

ANNONCES

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

T. MOMMSEN Histoire romaine traduite par M. C.-A. Alexandre, conseiller à la cour impériale. T. VII. Un fort vol. in-8°. 5 fr.

Ce volume contient la guerre des Gaules jusques et y compris la bataille de Pharsale.

Il est complété par la traduction du célèbre mémoire de Mommsen sur la question de droit entre César et le Sénat et un remarquable travail de M. Alexandre sur la guerre des Gaules.

Le huitième et dernier volume est sous presse.

H. WEIL De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-8°. 3 fr. 50

Cet ouvrage forme le 3e fascicule de la collection philologique publiée sous la direction de M. Bréal, professeur au Collége de France.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Aphraates. The Homilies of Aphraates, the Persian Sage. Edited from syriac manuscripts of the fifth and sixth centuries in the British Museum, with an english translation. Vol. 1, the syriac Text. In-4° cart. London (Williams and N.). 52 fr. 50

Atti della Società Ligure di Storia Patria. Vol. V, fasc. VI. In-8°. Genova (tipog. del R. Instituto de' Sordo-Muti). 8 fr. 05

Benndorf (O.). Griech. u. sicilische Vasenbilder. 1. Lfg. Imp. fol. (13 lith. Taf. wovon 4 color. m. 24 S. Text). Berlin (Guttentag). 32 fr.

Berchet. Lettera sulle cognizioni che i Veneziani avevano dell' Abissinia diretta al comm. Christoforo Negri. In-8°, 20 p. Firenze (tipografia Civelli).

Bergé (A.). Dictionnaire persan-français avec une table alphabétique pour servir de dictionnaire français-persan et un tableau comparatif des années de l'ère mahométane et de l'ère chrétienne. In-8°, 675 p. cart. Leipzig (Voss). 10 fr. 75

Brecher (A.). Histor. Wandkarte von Preussen zur Uebersicht der territorialen Entwickelg. d. brandenburg. preuss. Staates von 1415 bis jetzt. Maasstab. 1: 750,000. 9 Bltt. lith. u. color. Gr. in-fol. Berlin (D. Reimer). 16 fr.

Bollettino della Società Geografica Italiana. Fascicolo II. Febbraio 1869. In-8°, 436 p. Firenze (Bocca). 6 fr. 90

Busson (A.). Die florentinische Geschichte der Malespini und deren Benntzg. durch Dante. In-8°, iij-90 p. Innsbruck (Wagner). 2 fr. 20

Calligaris. Dictionnaire polyglotte. Onze langues : français, latin, italien, espagnol, portugais, allemand, anglais, néo-hellénique ou grec moderne, arabe écrit, arabe parlé (en caractères européens), turc (avec la prononciation). 2° partie, 2° et 3° livr. In-4°. Turin (Bocca).
Chaque livraison, 2 fr. 85

Caso di amore. Prosa volgare attribuita a Francesco Petrarca. Pubblicazione di P. Dazzi. In-16, 20 p. Firenze (tipogr. Nazionale).

Cassel (D.). Schulwœrterbuch der hebræischer Sprache nebst Paradigmen. 2. (Titel) Aufl. In-8°, 120 p. Berlin (Cohn). 2 fr.

Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland. Matthiei Parisiensis, Monachi Sancti, Albani Historie Anglorum. Edited by F. Madden. Vol. 3. In-8° demi-rel. London (Longmans). 12 fr. 50

Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland. Annales Monastice. Edited by H. R. Luard. Vol 4 and 5. Gr. in-8° demi-rel. London (Longmans).
Le volume, 12 fr. 50

Controtumulto (Il) de' Ciompi, lettera del secolo XIV. In-12, 24 p. Firenze. 1 fr. 75

Forcellini (A.). Totius latinitatis lexicon. Tomo IV, disp. 34. Prato (tip. Alberghetti).

Georges (K. E.). Ausführl. latein. deutsches Handwœrterbuch aus den Quellen zusammengetragen u. m. besond. Bezugnahme auf Synonymik und Antiquitæten unter Berücksicht des besten Hülfsmittel ausgearb. 6. fart gænzlich umgearb. und sehr. verm. Aufl. 2 Bdn. In-8°, 2612 u. 2304 p. Leipzig (Hahn). 17 fr.

—— Kleines latein. deutsches u. deutsch. latein. Handwœrterbuch. 1. Bd. Latein. deutscher Theil. 2. verb. und. verm. Aufl. In-8°, 2616 p. Leipzig (Hahn). 8 fr.

Gœdecke (K.). Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung aus den Quellen. 3. Bd. 2. Hft. p. 233-480 Dresden (Ehlermann). 4 fr.

Kautzsch (A. F.). De veteris Testamenti locis a Paulo apostolo allegatio. In-8°, 112 p. Leipzig (Fritzsche's Buchhg.) 3 fr.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — **19 Juin** — **1869**

Sommaire : 116. VALENTINELLI, les Manuscrits de Saint-Marc de Venise. — 117. HILLEBRAND, Études italiennes. — 118. Table analytique de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. — 119. KURZ, Histoire de la littérature allemande au XIXe siècle. — Réponse à l'art. 50.

116. — **Bibliotheca manuscripta** ad S. Marci Venetiarum. Digessit et Commentarium addidit Joseph VALENTINELLI præfectus. Codices mss. latini. Tom. I. Venetiis, ex typographia Commercii, 1868. In-8° de vij et 357 p. — Prix : 7 fr.

M. Joseph Valentinelli, dont la science et l'obligeance ont été appréciées par tous ceux qui ont fréquenté la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, vient de commencer la publication d'un catalogue général des manuscrits de cette bibliothèque, dont la rédaction, entreprise depuis vingt-cinq ans, est à peu près terminée.

Le volume que nous avons sous les yeux est en grande partie rempli par une histoire de la bibliothèque de Saint-Marc (p. 1-192). Le sujet avait été traité plusieurs fois, mais jamais avec les développements qu'a donnés M. Valentinelli. L'un des chapitres les plus curieux de cette histoire est celui dans lequel l'auteur montre, contre l'opinion généralement accréditée, que les manuscrits réunis par Pétrarque ne sont pas le noyau primitif de la bibliothèque de Saint-Marc. Le chapitre relatif aux manuscrits du cardinal Bessarion, qui n'occupe pas moins de cinquante-cinq pages, est entièrement rédigé d'après les documents originaux, et donne une juste idée de la collection formée par l'un des plus illustres promoteurs de la renaissance des lettres au xve siècle. Toutes les autres parties de l'introduction historique se font remarquer par l'abondance et l'exactitude des informations. Les chapitres XV et XIX, dans lesquels M. Valentinelli s'occupe des manuscrits enlevés par les Français en 1797 et rendus en 1815, ont pour nous un intérêt tout particulier : là, comme dans le reste de l'ouvrage, le récit s'appuie sur des actes authentiques et ne dégénère jamais en déclamation.

La seconde partie du volume contient la notice des deux premières classes de manuscrits latins, savoir de 151 manuscrits relatifs à l'Écriture sainte et de 87 relatifs à la liturgie. Les notices seront peut-être trouvées un peu longues, surtout par rapport au peu d'importance de la plupart des manuscrits. Mais le plan général d'après lequel elles sont rédigées est tout à fait digne d'approbation et pourrait être cité comme un modèle. M. Valentinelli s'est fait une loi d'indiquer pour chaque manuscrit : le contenu, avec toutes les explications qui peuvent fixer le lecteur sur l'identité des ouvrages (relevé des anciennes rubriques, reproduction des premières lignes de chaque traité, renvoi aux éditions et aux recueils bibliographiques); — la date de la transcription; — le format, déterminé, non par les vagues expressions de in-folio, in-quarto, in-octavo, etc., mais par

la hauteur et la largeur mesurées suivant le système métrique; — le nombre des feuillets; — les cotes antérieures; — l'origine et le passage dans diverses bibliothèques; — les particularités relatives à la copie et à l'enluminure.

Parmi les 238 manuscrits que M. V. passe en revue dans son premier volume, peu sont de nature à fournir un aliment bien nouveau à la curiosité des savants. Il y aura cependant profit à étudier plusieurs des morceaux qu'ils renferment et qui sont suffisamment désignés par les notices du catalogue. On y trouvera plus d'une indication utile sur les ouvrages composés en France au XIIIe et au XIVe s. Je citerai, par exemple, quatre traités contenus dans le ms. 141 de la première classe et intitulés : « De penultimis primus tractatus seu de accentu penultimarum » syllabarum; — de mediis syllabis seu penultimis secundus tractatus; — de » triplici pausacione; — tractatus de accentu. » Ces traités doivent compléter sur quelques points ceux du même genre que M. Thurot a savamment analysés dans ses recherches sur les doctrines grammaticales au moyen-âge (*Notices et extraits des manuscrits*, XXII, 2e partie). Ils ont paru d'origine française à M. Valentinelli, qui a remarqué dans le second le passage suivant : « *Acrocordines* » sunt quæ gallice *Glaunders* dicuntur, anglice *Wennes*. »

Léopold DELISLE.

---

117. — **Etudes historiques et littéraires**, par K. HILLEBRAND. Tome I. Études italiennes. Paris, Franck, 1868. In-12, x-385 pages. — Prix : 4 fr.

Nous sommes bien en retard avec cet excellent ouvrage de notre collaborateur M. Hillebrand : il est d'ailleurs de ceux qui peuvent se passer de recommandation. On y trouve des recherches sérieuses éclairées par des idées personnelles, des faits nombreux et souvent nouveaux présentés sous une forme facilement accessible et intéressante pour tous. Les savants y prendront plus d'une note, les lettrés s'y instruiront largement; tout le monde y trouvera plaisir et profit. — Ce livre est sorti du cours de M. H. à Douai; il en donne l'idée la plus avantageuse. Nous nous permettrons seulement de demander à l'auteur, pour le volume d'*Études allemandes* qui fera suite à celui-ci, de surveiller d'un peu plus près la reproduction de ces leçons; il y a des négligences qui sont toutes naturelles dans un discours improvisé en partie, mais qu'on doit écarter, quand le cours devient un livre, avec plus de soin que ne semble l'avoir fait l'auteur. — Nous aurions aussi un regret à exprimer : c'est l'avarice avec laquelle M. H. a choisi dans ses leçons ce qu'il donne au public. Il a publié en note le programme des deux cours, l'un sur Dante, l'autre sur la Comédie italienne, dont les deux morceaux capitaux de son livre sont extraits; ces programmes nous font vivement désirer d'avoir plus qu'on ne nous offre. M. H. a surtout choisi les chapitres qui contiennent des généralités; il nous semble que le public français commence à se réconcilier avec les faits et à se lasser des théories; pour notre part, nous ne doutons pas qu'un volume consacré à l'étude détaillée de la *Divine Comédie*, tel que M. H. eût pu le faire avec son cours entier, n'eût obtenu un véritable succès. Nous en dirons autant du cours sur le

théâtre : que de titres alléchants dans les trente leçons dont M. H. n'a publié que huit! Par exemple les quatre leçons sur les *rappresentazioni* du moyen-âge, pour l'étude desquelles l'auteur a eu entre les mains des documents précieux, celles qui concernent la comédie florentine du xve siècle, et tant d'autres, seraient mieux dans ce volume, nous semble-t-il, que dans le portefeuille du professeur. — M. H. espère que son exemple pourra encourager quelques-uns de ses collègues des Facultés de Lettres à donner de temps en temps au grand public une partie des travaux qu'ils réservent au cercle restreint de leur auditoire. Ce serait en effet un excellent résultat; mais nous ne saurions trop engager les professeurs à ne pas craindre les dégoûts d'un public qui devient chaque jour plus sérieux, et à travailler, comme il leur appartient plus qu'à personne, à compléter son éducation. C'est en publiant des livres solides, substantiels, approfondis, que les professeurs de Faculté prendront la position qui leur est due et qui, il faut bien le reconnaître, est loin de leur être actuellement acquise.

La première partie du volume de M. H. se compose de deux chapitres : *la Divine Comédie et le lecteur moderne ; — But et effet de la Divine Comédie.* Nous ne connaissons pas de meilleure introduction à Dante, pour un lettré non initié à cette étrange poésie, que le premier chapitre. La critique nous paraît atteindre ici pleinement le but qu'elle doit se proposer : on ne saurait rien lire de plus juste, de plus large et de plus *pensé*. Si nous avions beaucoup d'études de ce genre sur les grandes œuvres des diverses littératures, nous verrions peu à peu le public sortir de son ignorance et de son indifférence, et les lettrés abandonner à tout jamais les banales formules qui se transmettent de livre en livre sur les chefs-d'œuvre du passé, et qui, plus encore que l'ignorance ou l'injustice, révoltent ceux qui connaissent et qui comprennent. M. H. a l'enthousiasme de Dante; il a subi l'ascendant de cet incomparable génie, si grand qu'on est presque excusable de ne pouvoir le saisir tout entier; il l'aime et l'admire sans réserve. Mais il ne dissimule pas à nos contemporains qu'on ne peut entreprendre sans préparation une pareille lecture; qu'il ne s'agit pas ici d'une de ces productions agréables qu'on parcourt rapidement, qu'on goûte et qu'on oublie; qu'il faut aborder avec recueillement cette œuvre immense, où une âme grande entre toutes a déposé sa vie tout entière et la vie d'un siècle avec la sienne; qu'il ne faut pas se laisser décourager par les difficultés, rebuter par les passages obscurs ou choquants; mais *travailler* avec persévérance, volonté et amour si on veut arriver au but. C'est là une exigence qui étonne bien des gens, habitués à jeter de côté sans autre examen ce que leur esprit léger et distrait ne saisit pas du premier coup. Est-ce trop demander pourtant qu'un travail sincère et continu pour entrer dans l'intimité d'un des hommes les plus extraordinaires de tous les temps et comprendre l'œuvre qu'il a laissée? « La poésie n'est point un passe-temps, dit M. H. dans une des belles pages qu'il a écrites à ce sujet, c'est un culte. » — Le second chapitre de cette partie (la dernière leçon du cours) est le résumé de l'étude du poème; là aussi M. H. a fait preuve de toutes les qualités d'un vrai critique.

Le second morceau du volume, sur *Les poèmes du cycle carolingien* (p. 59-143),

n'est pas tiré du cours de M. Hillebrand; c'est le développement d'une conférence publique. Nous lui trouvons moins de valeur qu'à l'étude sur Dante; on sent que ces pages ont été écrites rapidement, et l'auteur a laissé çà et là échapper quelques méprises [1]. Cependant il y a des points de vue intéressants, des observations fines, et, surtout dans le second chapitre, sur *les Poèmes italiens*, des pages vraiment remarquables. La véritable manière de juger le *Morgante Maggiore* sera toujours incertaine; ce qu'en dit M. H. mérite d'être lu par tous ceux que la question intéresse.

Les deux cent quarante dernières pages sont consacrées à la comédie italienne. C'est dans cette partie que le lecteur trouvera le plus de faits nouveaux : c'est bien véritablement une importante contribution à l'histoire littéraire. Nous ne nous étendrons pas sur ces huit chapitres, dont les titres suffiront à indiquer l'intérêt : « *Des conditions d'une scène nationale; — Caractère général de la Comédie italienne; — la Politique dans le Mystère du XVe siècle* (Laurent de Médicis); — *la Réforme religieuse dans le Mystère* (Jérôme Savonarole); — *l'Arioste et son théâtre; — l'Italie du* Cinquecento *dans le théâtre de l'Arioste; — Machiavel et son idée; — la Comédie de Machiavel.* » Nous ne pensons pas qu'il existe en italien, sur les points abordés ici, quelque chose de plus satisfaisant que le travail de M. H.; à coup sûr il n'y a rien de tel en français.

Puisse le nouveau volume promis par M. Hillebrand ne pas se faire trop attendre et être digne de son aîné!

G. P.

---

118. — **Table analytique** de l'Histoire du Consulat et de l'Empire de M. Thiers par l'auteur de la table de l'Histoire de la Révolution française. Paris, Lheureux, 1869. 642 p. à deux colonnes avec un index des noms cités, 11 p. à trois colonnes. — Prix : 5 fr.

Il est peu de publications qui aient été attendues avec plus d'impatience que celle-ci, et qui répondent à un besoin plus pressant. Malgré les sommaires analytiques dont M. Thiers a enrichi chacun des livres de son grand ouvrage, les recherches y étaient souvent difficiles, et quand elles ne demeuraient pas infructueuses, elles demandaient toujours beaucoup de temps. La table que nous donne son collaborateur anonyme était donc *a priori* une œuvre essentielle; après l'avoir lue avec attention, nous devons la signaler comme un travail d'un vrai mérite et d'un grand prix.

Non-seulement elle est exacte, substantielle et complète, mais encore elle traduit sous les formules les plus rigoureuses et les plus précises l'esprit même de M. Thiers; elle en est pénétrée à un point tel que le lecteur qui ne connaîtrait pas l'*Histoire du consulat* en aurait une idée juste par la seule étude des articles qui s'y succèdent; elle met merveilleusement en évidence les défauts et les qualités de l'historien, les lacunes et les tendances de l'histoire; à ces divers points de vue c'est un guide très-sûr.

---

1. Il y a aussi, dans les citations en vieux français, de trop nombreuses fautes d'impression.

Naturellement elle n'est pas exempte de fautes; certaines erreurs sont inévitables. Mais, peut-être est-il permis de regretter aussi que M. Thiers n'ait pas revu lui-même les épreuves d'une publication dans laquelle sa réputation n'est pas absolument désintéressée. A coup sûr, les confusions où l'auteur de la table a pu tomber n'auraient pas échappé à l'auteur de l'ouvrage.

Nous nous proposons de justifier par quelques exemples les deux assertions dont est formé le jugement qui précède.

Les articles sont distribués suivant leur rang alphabétique, sans distinction de noms de lieux, de choses ou de personnes. Les noms de personnes sont ordinairement accompagnés de la désignation des fonctions. Il nous semble qu'un système uniforme eût été préférable. En outre le choix des qualifications est capricieux. Tantôt, c'est la fonction la plus élevée obtenue par le titulaire dans l'ordre hiérarchique qui est adoptée pour indiquer le rôle du personnage dont il s'agit; tantôt c'est celle qu'il exerce au moment où l'*Histoire du consulat* le met sur la scène. Ainsi des deux Colbert, l'un, le plus connu, est qualifié *colonel*, et l'autre *général*. En somme ces désignations sont utiles ou elles ne le sont pas. Si elles le sont, il est bon de les appliquer d'une façon exacte à tous les personnages, qu'ils appartiennent à l'ordre civil ou à l'ordre militaire. Si elles ne le sont pas, il faut les supprimer partout. Car un lecteur, ignorant la matière et lisant par exemple : « Colbert, colonel, tué au combat de Pietros » ne peut soupçonner que Colbert était alors général. Un *avertissement* n'eût donc pas été sans profit pour l'usage de la *Table*, au moins en ce point.

La fidélité dont fait preuve l'auteur anonyme de la table dont nous rendons compte, n'est pas limitée à l'esprit et au tour des idées; elle s'étend jusqu'à la forme et à l'expression même. Les articles suivants en sont de remarquables échantillons :

Cœur. N'égare pas toujours lorsqu'il semble en contradiction avec la raison, XIV, 228. — Desaix. Sa perte, la plus regrettable que la France eût faite depuis *dix ans*[1], I, 450. — Devoir. Peut *différer*[2] selon le lieu où l'on se trouve, XVII, 696. — Dieu. Langage que Napoléon tient *à son sujet* à Sainte-Hélène, XX, 671. — Fleuves. Humilité de leur début, XIV, 204. — Fortune. Aime la jeunesse, II, 97. Pour qui elle a des faveurs, XVII, 153. — Hulin. Renversé d'un coup de pistolet, parce qu'*il ne veut*[3] *pas croire au rétablissement de la République en* 1812. — Lefebvre. Reçoit une *superbe* dotation, VII, 546. — Multitude. Moyen de la dégoûter de ce qu'elle désire, XIV, 285. — Opinion

1. La bataille de Marengo ayant eu lieu le 14 juin 1800, et Mirabeau étant mort au mois d'avril 1791 (pour ne citer que lui), on voit où mènerait une pareille assertion s'il fallait la prendre à la lettre.

2. Cette proposition, obscure à force de netteté, est développée par M. Thiers à propos des hommes qui en 1814 se trouvaient à Fontainebleau, et de ceux qui étaient restés à Paris dans le même temps. C'est presque la théorie des deux morales.

3. La fidélité atteint ici les proportions du chef-d'œuvre. Remarquons en passant que le nom d'Hulin est bien orthographié, au lieu qu'il est écrit Hullin dans l'*Histoire de la Révolution*. Il y a un contraste, tout à l'avantage de l'*Histoire du Consulat*, entre cet ouvrage et le précédent au point de vue de la correction des noms de lieux et de personnes. Les erreurs sont très-nombreuses dans l'un et exceptionnelles dans l'autre; la cause en est que la *Révolution* a été composée d'après des matériaux de seconde main et des imprimés, tandis que l'*Empire* a pour base les pièces authentiques et des manuscrits.

PUBLIQUE. Partiale à l'égard de Moreau, I, 488. Injuste envers Napoléon, XVII, 156 (Lire tout l'article, un des mieux faits). — PATRIOTISME. A ses revers comme la liberté, XVII, 766. — PEUPLES. Sont un torrent à suivre dans les cas où il faut fermer les yeux et obéir à son cœur, IX, 5. — THIERS. N'est pas flatteur de la multitude, IX, 5. — VÉRITÉ. La manière de l'enseigner peut dépendre des situations, XVII, 696.

Certes, aucun lecteur de M. Thiers ne peut méconnaître que c'est bien là sa façon de penser et d'écrire. Tous les articles importants sont donc de fort précieux résumés de son grand ouvrage; il faut les comparer à des réductions photographiques. Ils abrégeront et faciliteront singulièrement la tâche de ses critiques. En lisant par exemple sous l'article Caulaincourt, « son désespoir, après la » mort du duc d'Enghien, » cela vous fait souvenir que dans le temps où M. Thiers nous le montre s'arrachant les cheveux à la Malmaison, ce général était encore à Strasbourg. L'article Talleyrand, qui ne fait aucune mention des dépêches de ce ministre au grand-duc de Bade, point capital et lumineux de cette malheureuse affaire, vous oblige à vous rappeler qu'en effet M. Thiers en parle à peine.

Les reproches que l'auteur de la *Table* nous paraît encourir sont de deux sortes, les uns insignifiants, les autres graves.

Parmi les premiers nous signalerons ceux-ci :

P. 96, on lit un article ainsi conçu: Buttes Chaumont. Voir Saint-Chaumont. Or il n'y a d'article ni au mot Saint, ni au mot Chaumont. C'est, on le voit, une simple omission.

P. 563, il y a un article sous ce chef : *Notes de l'auteur;* on n'y énumère que deux notes pour tout le corps de l'ouvrage. Malgré la sobriété de M. Thiers à cet égard, il n'y a point de doute qu'elles sont plus nombreuses. Il y en a certainement sur Nougarède de Fayet, sur le divorce, sur Charras, sur Grouchy à Waterloo, sur Ney aux Quatre Bras, etc. Elles méritent d'être étudiées au moins autant que les deux seules qui aient été recueillies.

Les articles : « La Garde meurt et ne se rend pas » (p. 316), et, « Tout par » la France et pour la France » (p. 603), ne sont pas heureusement distribués sous les mots : *La* et *Tout*. Il est évident que personne n'ira les chercher à pareille place.

Les fautes graves que n'aurait pas laissé passer M. Thiers sont celles-ci :

Dubois, colonel du 7e de *lanciers*. C'est *cuirassiers* qu'il faut lire et qu'a écrit l'auteur. Cette erreur est d'autant moins pardonnable que le fait auquel elle se rattache est justement célèbre. C'est à la charge des cuirassiers de Victor-Gouvion-Oudinot qu'est dû le salut de l'armée française sur la rive droite de la Berezina. De même il est étonnant que l'article : *Cuirassiers* soit muet sur ce fait d'armes, lorsque le récit qui lui est consacré occupe toute une page de l'ouvrage.

Le général Lacroix est fort mal placé au mot Pamphile. A la vérité diverses compilations sont tombées dans la même faute; mais en supposant que le prénom Pamphile ait pu être accepté dans l'usage des camps comme un nom de famille, il était au moins nécessaire de prémunir le lecteur contre l'erreur où il est naturellement induit.

L'article Perregaux porte : « Perregaux, sénateur, I, 119..... Vivacité de » son langage à l'égard de Napoléon après la bataille de Paris, XVII, 613. » — L'âge seul de Perregaux devait avertir l'auteur de la Table qu'il y avait là une méprise. Un vieillard de 70 ans ne doit guère se livrer à des emportements de cette nature. Né à Neuchâtel (Suisse), le 4 septembre 1744, Perregaux (Jean-Frédéric) est décédé le 17 février 1808. On a donc confondu ici le beau-frère avec le beau-père de Marmont[1].

Enfin, une confusion beaucoup plus marquée et qu'il importe de rectifier, parce qu'elle est très-fréquente, se rencontre dans l'article suivant : « Leclerc, » général. Commande l'une des divisions de Moreau, I, 295. Bat la campagne » avec sa cavalerie devant le Caire, II, 59. Mari de Pauline, III, 308, etc. » — La simple inspection des dates devait faire comprendre encore à l'auteur de la Table, qu'il s'agissait là de deux personnages différents. Le même général ne pouvait battre l'estrade devant le Caire le 4 avril 1800, passer le Rhin, sous les ordres de Moreau, le 27 du même mois, participer à Engen le 3 mai, etc. Le général dont parle M. Thiers, t. I, p. 295, est le mari de Pauline; celui qu'il met en scène devant le Caire, t. II, p. 59, est Leclerc d'Astein, un des meilleurs officiers de cavalerie qu'ait eus la France, mais demeuré obscur, aujourd'hui presque inconnu, justement à cause de la confusion qui s'est faite entre lui et Leclerc de Pontoise, et de la mort violente qui le frappa encore jeune, au Caire, le 11 novembre 1800. Leclerc d'Astein figure toutefois, au musée de Versailles, parmi les officiers tués sous les armes.

H. Lot.

---

119. — **Geschichte der deutschen Literatur**, mit ausgewæhlten Stücken aus den Werken der vorzüglichsten Schriftsteller, von Heinrich Kurz, 4e volume, livraisons 1-8. Leipzig, Teubner, 1868-1869. L'ouvrage sera complet en 16 livraisons, du prix d'un franc chacune.

M. Kurz a entrepris de donner une suite à son livre bien connu, *Geschichte der deutschen Literatur*[2], et de le conduire jusqu'à nos jours. Les trois premiers volumes embrassaient, comme on sait, les deux époques classiques de la littérature allemande, ainsi que les temps intermédiaires; le quatrième volume, qui aura les mêmes dimensions que les précédents, sera consacré à la période comprise entre les années 1832 (mort de Gœthe) et 1868.

Dès l'abord nous sommes frappés de cette disproportion; nous nous demandons comment cette période si courte et si stérile[3] peut fournir la matière de cet

---

1. Nous demandons la permission de mentionner à ce propos la liaison des Laffitte et des Perregaux, parce qu'elle est selon nous l'explication de toute une énigme historique. Associés de commerce, les Laffitte et les Perregaux, qui étaient arrivés à détester l'empire, convertirent Marmont à leurs passions. Quand plus tard les Laffitte passèrent au parti libéral, ils couvrirent et protégèrent la réputation de Marmont auprès de leurs amis. De là l'indulgence que le duc de Raguse a toujours rencontrée auprès des écrivains qui avaient puisé leurs inspirations à cette école. Déjà bien frappante chez M. Thiers, cette indulgence devient tout à fait incompréhensible de la part de M. de Vaulabelle. C'est l'influence de M. Laffitte qui en donne la clef.

2. Leipzig, Teubner, 4e éd. 1864.

3. Du moins telle qu'elle nous apparaît dans la présente publication; car M. Kurz a rangé Heine, Lenau, Anast. Grün, Hoffmann von Fallersleben, etc., parmi les poètes an-

immense in-8° à deux colonnes; nous souffrons de voir accorder dans ce complément à des poètes de vingt-cinquième ordre une place égale à celle qu'occupent les plus grands génies dans l'ouvrage principal. Et un examen plus approfondi prouve que ces craintes ne sont que trop fondées. En effet M. Kurz a étudié une foule d'écrivains qui peuvent bien avoir quelque réputation locale, mais qui ont le tort de ne présenter aucun intérêt ni pour le public, ni pour les savants, d'être complétement étrangers à la marche ou aux progrès de la littérature allemande (même en restreignant notre horizon à la période traitée par l'auteur), en un mot de ne pas *exister*[1].

La nature des développements dont ils sont l'objet ne fait qu'aggraver ce vice de composition. Que M. Kurz cite des écrivains, qu'il donne la bibliographie de leurs ouvrages, bien plus, qu'il accumule les matériaux, et bourre son livre de faits et de dates, jamais nous ne dirons : c'est trop. Ses héros passeront ou non à la postérité, peu importe; il aura rendu le service d'avoir recueilli ces mille détails qu'il est du devoir des contemporains de sauver de l'oubli, et de transmettre aux historiens futurs; dans une mesure plus ou moins grande il aura bien mérité de la science[2]. Mais si au contraire il s'étend longuement sur le caractère, sur le mérite de chacun de ces poètes mort-nés, s'il remplit son livre de ces appréciations esthétiques si frivoles et si incertaines lorsqu'il s'agit de contemporains, alors il ne fait plus œuvre d'historien.

L'historien ne saurait se contenter de ces vérités relatives du jour, démenties le lendemain, il ne saurait ériger en lois immuables ses impressions, toujours plus ou moins passionnées, sur la valeur de ces poètes soumis aux mêmes influences que lui et vivant dans le même milieu : il doit chercher une base plus solide. Au lieu de s'évertuer à établir dès à présent le *rang* de Geibel ou de Freiligrath dans l'histoire générale de la littérature, à célébrer leur supériorité, ou à déplorer leurs défauts, il s'attachera à déterminer leur *rôle* dans la poésie et la

---

térieurs à la révolution de juillet et les a par conséquent étudiés dans les volumes précédents.

1. Près de sept livraisons sont consacrées à la biographie, à l'appréciation et à la reproduction des poésies de *cent* poètes lyriques allemands, compris entre les années 1830 et 1868.

2. Il serait facile de relever d'assez nombreuses inexactitudes, notamment dans la partie bibliographique, mais en face du matériel très-considérable réuni et digéré par M. K., il serait puéril de le chicaner sur ces erreurs en somme assez vénielles. — Je regrette davantage une lacune qu'on ne devrait plus rencontrer dans une histoire littéraire bien faite; je veux parler de l'indication des articles de fond et des livres (il en existe!) consacrés aux coryphées de la poésies allemande contemporaine, ainsi que des ouvrages d'ensemble qui traitent la même matière que M. K. — Je dois aussi signaler le vague de beaucoup de passages. En voici un exemple : « Un phénomène non moins grave (que l'influence de la » philosophie) est notre dépendance constante de littératures étrangères, surtout de la littérature française dont l'empire a commencé à la révolution de juillet. Malgré toutes les » proclamations d'art allemand, de science allemande, les égarements les plus vulgaires de » la littérature française pénétrèrent en Allemagne par des traductions, et trouvèrent » d'innombrables imitateurs. Les talents sérieux n'ont même pu se soustraire à son » influence. » C'est là une question capitale. Mais M. K. oublie de dire en quoi consiste cette imitation, ce qu'elle a de pernicieux, dans quel genre elle s'exerce le plus, etc., etc. — Enfin le choix des poésies ne me satisfait pas entièrement. Comprend-on que parmi les échantillons du talent de Geibel, de Mœnike, p. ex., M. K. n'ait admis aucun de leurs *Volkslieder!*

culture contemporaines, à raconter leurs succès, à préciser leur pouvoir sur la langue, sur les mœurs, etc., à suivre l'enchaînement des traditions, etc., et son tableau achevé, il laissera à la postérité le soin de le mettre à la place qu'elle jugera convenable. Ainsi seulement il pourra éviter à son travail le sort qui, dans un avenir peu éloigné, attend tous ces livres élevés à la glorification des arts de l'Allemagne moderne [1], bien pensés, bien écrits, mais condamnés, faute d'avoir tenu compte de cette petite illusion d'optique que nous causent les objets placés trop près de nous, à périr irrévocablement et entièrement.

Mais où M. Kurz me paraît surtout avoir manqué aux lois de l'histoire, c'est dans la disposition de son ouvrage. Dans l'introduction il trace une esquisse des errements de chaque genre et de l'œuvre de chaque écrivain ; il proportionne l'étendue de ses appréciations à l'importance des auteurs, il les groupe selon leurs tendances ou leurs talents, il marque les accidents de terrain et de lumière, fait manœuvrer public et poètes, établissements littéraires, périodiques, éléments sociaux et religieux avec toute l'aisance d'un général d'armée, disposant d'un vaste terrain et d'une armée bien disciplinée. Cette introductien est donc généralement bonne; malheureusement elle ne forme qu'un dixième de l'ouvrage total. Bien vite, trop vite M. Kurz se précipite dans le détail et s'y perd. Il reprend ses personnages en sous-œuvre, isole chacun d'eux dans un article spécial, qui le grandit hors mesure, et range ces articles dans un ordre qui est peut-être fort logique, mais qui dans tous les cas n'est pas fort clair. Il donne pour rubrique à chacun de ces articles le nom d'un de ces innombrables poètes ou prosateurs qu'il a admis dans le 4e volume, et sacrifie ainsi la faculté précieuse d'expédier dans une simple énumération les écrivains insignifiants, car après avoir éveillé l'attention du lecteur par une rubrique il ne peut pas lui dire qu'il n'a rien à lui dire. Le voilà donc condamné à raconter la vie, à exposer les aspirations, à juger les œuvres, à reproduire trois ou quatre pièces de vers de chacun des cent poètes lyriques de l'Allemagne contemporaine, à lui attribuer en un mot cinq ou six colonnes de son livre, au préjudice d'hommes importants, tels que Bodenstedt par exemple, réduits à huit ou neuf colonnes. L'équilibre est rompu, la narration a pris une raideur inflexible et ne peut plus se mouler sur la réalité. Au lieu d'une histoire souple et vivante, exposant le développement de la littérature dans un récit uniforme, entremêlé de détails, nous avons un tableau fragmentaire, heurté, aux proportions déplaisantes.

La partie critique de l'*Histoire de la littérature allemande* me paraît aussi mériter quelques reproches. Au début de son travail M. Kurz a formé le dessein, fort louable, d'examiner toutes les faces de son sujet, de rechercher tous ses éléments, et dans l'inspiration directe des poètes il a découvert qu'à telle ou telle époque l'état de la cour, de la bourgeoisie ou du peuple, la prédominance de telle ou telle nationalité, etc., avaient influencé la littérature. Cette analyse était excellente, mais il ne fallait pas convertir les résultats qu'elle donnait en autant de critéres invariables qu'on appliquerait dans la suite comme des patrons découpés

1. Notons cependant que M. Kurz n'est pas tombé dans les exagérations par trop grotesques de tant de critiques d'art allemands, déclarant Rietschel supérieur à Michel Ange, Cornélius à Raphaël!

d'avance. A chaque période M. Kurz se pose donc la question : « Y a-t-il eu » influence de la politique, de la religion, de l'étranger, de telle ou telle race » indigène, de la philosophie, des sciences positives ? » et que la réponse soit affirmative ou non il la communique toujours au lecteur, en employant constamment la même transition : « Si déjà dans la période précédente.... » Ex. p. 1. « Si déjà dans les périodes précédentes le développement de la littérature a été » plus ou moins vite amené par les événements extérieurs, etc. » P. 11. « La » poésie orientale avait autant d'intérêt que dans la période précédente. » P. 37. « Comme dans la période précédente l'Autriche se montre de notre temps riche » en poètes. » P. 42. « La participation importante que la Suisse avait déjà » prise à la littérature dans la période précédente ne fait qu'augmenter dans la » période actuelle. » P. 44. « Comme déjà dans la période précédente quelques » étrangers cultivent la poésie allemande. » P. 58. « Comme dans la période » précédente les femmes ont pris de nos jours une part active à la littérature. » Etc., etc. Mais si notre époque ressemble sous tel ou tel rapport à l'époque précédente, ou aux époques précédentes, c'est donc qu'elle n'en diffère pas, c'est donc que cette ressemblance ne constitue pas un caractère distinctif de notre temps[1], et dès lors ce n'était pas la peine de la signaler dans des considérations historiques. Avec plus de réflexion, M. K. ne serait certainement pas tombé dans ce défaut, il ne se serait pas contenté de l'existence matérielle du fait, il aurait encore exigé que le fait eût une signification et qu'il fût caractéristique. Et l'Allemagne a, dans l'histoire littéraire, assez de modèles admirables pour montrer à M. Kurz combien sont mesquins de pareils procédés.

Mais il est temps de mentionner aussi les mérites très-sérieux de l'ouvrage de M. Kurz. Si nous avons dû lui contester quelques-unes des qualités essentielles à une histoire, nous nous faisons un vrai plaisir de reconnaître son utilité pratique et son intérêt littéraire. On ne saurait assez louer son indépendance et sa modération; l'auteur dit la vérité aux contemporains, mais ne les blesse pas; tout en se laissant souvent aller à donner trop d'étendue à l'appréciation de tel ou tel écrivain, il ne se fait pas illusion sur sa valeur, comme aussi il ne montre pas un parti pris d'hostilité contre la poésie de notre temps.

De même lorsqu'il touche aux grands événements politiques qu'il n'a pu passer sous silence, il laisse éclater un esprit de libéralisme qui nous a tout étonné et ravi. Il n'hésite pas à proclamer ses sympathies pour la révolution de 1848, si misérablement avortée en Allemagne, pour les libres penseurs; il se prononce très-ouvertement sur la guerre de 1866, et surtout il énonce ses opinions avec toute la simplicité d'un homme convaincu. Ces opinions, hâtons-nous de le dire, n'ont pas le moins du monde influencé son équité littéraire. On chercherait vainement dans son livre ces déclamations philosophiques ou morales qu'on

1. La participation des femmes à la littérature, par exemple, dont parle l'auteur, a-t-elle jamais distingué une époque d'une autre, et n'a-t-elle pas existé de tout temps? — Il faut cependant ajouter que cette espèce de statistique est souvent fort commode, et qu'elle nous offre quelques renseignements fort curieux. Ainsi M. K. classe successivement les poètes selon leurs opinions politiques ou religieuses, selon leur nationalité, selon leurs professions, etc. Il nous apprend entre autres qu'il y a en ce moment des poètes parmi les peintres, les acteurs, les industriels, les commerçants, les artisans, les soldats, etc.

substitue de nos jours à la critique littéraire. La forme le préoccupe avant tout, et avant d'exalter ou d'attaquer les idées ou les tendances d'un poète, il se demande s'il sait manier la langue, s'il possède un talent original, bref s'il est réellement poète. Une telle méthode mérite toute notre approbation, et rachète bien des défauts. Grâce à elle, et grâce aussi à son vaste fonds de renseignements, l'*Histoire de la littérature allemande depuis la mort de Gœthe* trouvera, nous n'en doutons pas, un accueil favorable auprès de nos lecteurs.

Eug. MÜNTZ.

RÉPONSE A L'ARTICLE 50.

La *Revue critique d'histoire et de littérature* (n° 12, 20 mars 1869) contient un article de M. Caillemer, dans lequel il juge avec sévérité mon *Corpus juris Attici*.

La cause de cette sévérité est principalement son point de vue, qui diffère du mien. M. Caillemer pense qu'il faut renoncer à la méthode suivie dans mon recueil de lois attiques et se résigner à adopter la forme scientifique du traité. Mais ce sont deux choses tout à fait différentes, dont chacune a sa valeur. Qu'est-ce que perd par exemple l'édition du *Digeste* par Mommsen, à être un simple recueil et non *un traité scientifique sur le Digeste*[1] ?

M. Caillemer dit lui-même que les lois attiques de Samuel Petit sont restées jusqu'à nos jours l'ouvrage capital pour toute étude d'ensemble sur la législation d'Athènes et que le besoin d'un nouveau *Corpus juris Attici* était généralement constaté. Si donc mon nouveau recueil de lois attiques est de beaucoup plus riche que celui de Samuel Petit, quoi qu'en dise M. Caillemer, est-ce qu'il perdra toute son importance, parce qu'il n'est pas un traité scientifique sur les lois attiques ? M. Émile de Girardin avait dit dans son livre *de l'instruction publique en France* (Paris, 1840, p. 451) : « Pourquoi les élèves en droit n'étudieraient-ils » pas le grec dans les fragments des lois athéniennes de Samuel Petit, etc. ? » Or ces fragments sont plus nombreux chez moi que chez Petit, et en outre classés dans le système qui convient le mieux à la nature du droit attique ; je crois donc que les élèves en droit étudieraient avec plus de succès et le grec et le droit attique dans mon recueil. Et cette opinion est partagée par le journal anglais *The Athenæum* (du 5 septembre 1868), qui recommande à tous les étudiants en droit mon *Corpus juris Attici*.

Le point de vue de M. Caillemer est aussi la cause du reproche qu'il m'adresse de rapprocher des textes qui n'ont jamais été simultanément appliqués. Si M. Caillemer n'avait pas jugé cette question sous un seul rapport, il aurait considéré que dans un *Corpus juris* il faut comprendre toutes les lois qui ont existé. D'ailleurs l'ordre chronologique est constaté dans mon Commentaire. — M. Cail-

---

1. J'admire, avec tous mes collègues, la grande œuvre scientifique à laquelle demeurera attaché le nom de M. Mommsen ; mais je ne saisis pas très bien le rapport que M. Télfy veut établir entre la révision critique des textes d'un livre depuis longtemps connu et la rédaction d'un livre nouveau destiné à faire connaître le droit attique. — Jamais on ne parviendra à exposer d'une façon satisfaisante la législation d'Athènes en suivant la méthode adoptée par M. Télfy ; quand bien même tous les extraits cités seraient irréprochables au point de vue philologique, il y aura toujours des lacunes.

lemer aurait pu de même voir dans ce Commentaire que je repousse quelques lois qui figurent dans l'ouvrage de Petit. Il ne se serait pas plaint alors d'avoir vainement demandé à mon livre des textes législatifs que Petit a indiqués[1].

C'est encore par un manque d'attention que M. Caillemer, pour diminuer le nombre de mes lois, dit que beaucoup de passages font double emploi, par ex. : 1345 = 1395; 1370 = 1385; 1431 = 1433; 1521 = 1585; 1560 = 1561.

Voyons. N° 1345 : « neque spurio neque spuriæ esto consanguinitas neque in » sacris rebus neque in civilibus. » Et n° 1395 : « nothus iure propinquitatis here- » ditatem ne adeat, liberi si sint genuini; sin liberi non sint genuini, ad proximos » genere hereditas devolvatur. » Au n° 1345 il est dit que les fils illégitimes n'ont aucun droit, ni sacré ni civil, et au n° 1395 ce principe juridique est appliqué aux successions. En outre la loi du n° 1345 est tirée d'Isée (de Philoctem. her. § 47), et celle du n° 1395 d'Aristophane (Aves, 1661-1665). Est-ce un double emploi d'un même passage? M. Caillemer aurait pu se souvenir que le Code Napoléon ordonne à peu près la même chose dans deux paragraphes. Au § 762 il dit que la loi n'accorde aux enfants adultérins que des aliments; et pourtant il déclare encore au § 764 que l'enfant adultérin ne peut élever aucune réclamation contre la succession de son père ou de sa mère. Ce qui est bien dans le *Code Napoléon* deviendra-t-il une faute dans mon *Corpus juris Attici*[2]?

La loi du n° 1431, tirée de *Harpocration*, dit : « adoptivi filii reverti in pater- » nam domum ius non habent, nisi genuinos liberos relinquerent in domo eius » qui eos adoptaverat, » tandis que la loi du n° 1433, tirée de *Démosthène* (adv. Leochar. 1100), ordonne : « adoptatis *non licet testamentum facere,* sed viventes, » relicto naturali filio, oportet redire ad suam familiam, aut *mortuos reddere here-* » *ditatem primis cognatis eius,* qui adoptaverat. »

La loi du n° 1560, tirée d'*Isocrate* (c. Leschit., § 3), dit: « lex de maledicto » jubet eos, qui aliquid interdictum legibus proferunt, 500 drachmis mulctari, » tandis que la loi du n° 1561, tirée de *Lysias* (c. Theomnest. I, § 6 et 12), définit l'*interdictum legibus* en disant : « eorum est, quæ lege interdiccentur, si quis ali- » quem dixerit patrem occidisse; et si quis dixerit aliquem abiccisse scutum, » 500 drachmas solvat. »

Les deux autres lois ne font qu'en partie double emploi; parce que la loi du n° 1370 en parlant du divorce dit : « si quis dimiserit uxorem, reddat dotem, » sinminus, novem obolos usuram pendat et domino mulieris pro ea de victu ad » Odeum detur actis, » tandis que la loi du n° 1385 relative à la tutelle ne contient que la dernière partie du n° 1370, c'est-à-dire : « domino mulieris pro ea » de victu ad Odeum detur actis. »

---

1. J'ai parlé dans ma critique, p. 181, de textes *vraiment* législatifs, parfaitement authentiques, et qui ne devaient pas être rejetés.

2. Je persiste à croire qu'Aristophane et Isée ont fait allusion à une seule et même loi, et que Petit a eu raison de rapprocher leurs témoignages (p. 587). — Quant à l'argumentation que M. Télfy veut tirer contre moi, pour justifier les doubles emplois, des art. 762 et 764 du Code Napoléon, il ne prouve rien, les deux textes étant bien distincts l'un de l'autre : le premier reconnaît, en principe, le droit pour les enfants adultérins et incestueux, d'obtenir des aliments; le second leur retire, par exception, ce droit, lorsque leurs parents leur ont fait apprendre un art mécanique, ou leur ont assuré des aliments de leur

De même la loi du n° 1521, relative au cautionnement, dit : « sponsiones » annuæ sunto, » tandis que la loi du n° 1585, qui se réfère à la prescription, contient bien ces mêmes mots : « sponsiones annuæ sunto, » mais elle y ajoute : « sponsionis igitur oportet agere tempore hac lege præfinito.[1] »

Selon M. Caillemer il ne faut pas se borner à enregistrer les fragments de lois positives qui ont pu venir jusqu'à nous; il faut encore interroger tous les textes des orateurs et des juristes, pour en faire sortir les principes dont ils révèlent l'existence. Des contrats importants, tels que le prêt à usage et le mandat; des faits curieux à signaler, comme la compensation et la cession de biens, la rescision de la vente pour cause de lésion, l'influence des vices du consentement sur la validité des conventions, voilà autant de sujets, selon M. Caillemer, qui méritent à bon droit de figurer dans un *Corpus juris Attici;* et il me reproche de les avoir exclus de mon recueil. On voit aux n°s 657, 683, 735, 765, 775, 1238, 1378, 1487, 1524, 1530, 1534, que j'ai fait sortir les principes juridiques non-seulement des orateurs, mais aussi des inscriptions; on peut voir que j'ai signalé des faits juridiques aux n°s 648, 693, 699, 717, 812, 1409, 1427, 1508, 1513.

Il est bien vrai que je ne parle pas du prêt à usage, du mandat et de la compensation; mais c'est tout naturel, parce que les sources n'en disent rien[2]. Quant à la cession de biens, les sources n'en font mention qu'en passant, par ex. Démosthène pro Phormione, p. 959, § 50; adv. Pantænetum, p. 981, § 49; in Stephanum prior, p. 1120, § 64, — sans nous éclaircir sur ses formes. De la rescision de la vente pour cause de lésion je dis tout ce que j'ai pu trouver au n° 1454, 1499, 1500[3]. De l'influence des vices du consentement sur la validité des conventions, mon recueil parle au n° 1481, 1482, 1483, 1485, 1492[4].

Mais M. Caillemer, tout en me reprochant d'une part (sans aucun fondement) de n'avoir pas fait sortir les principes juridiques des textes des orateurs, trouve mauvais d'autre part, en contradiction avec son premier reproche, que j'aie présenté comme des lois de pures définitions, des conseils de juristes, de simples

---

vivant. Il n'y a donc pas double emploi.—La faute des rédacteurs du Code ne saurait être, d'ailleurs, une excuse pour tous ceux qui viendront après eux.

1. Sur tous ces points, je ne peux que maintenir ma première observation. Les divers textes cités par M. Télfy contiennent des allusions à la même loi, et, par suite, il y a lieu de les rapprocher dans un *Corpus Juris* et non pas de les présenter séparément à de plus ou moins longs intervalles. Lorsque j'ai signalé ces doubles emplois (p. 180), je me suis proposé bien moins de les blâmer que de rétablir la vérité sur le nombre réel des lois de M. Télfy, comparé au nombre des lois de Petit.

2. A cela je réponds : 1° Pour le commodat, par Démosthène, C. Timotheum, § 31, Reiske, 1193; 2° Pour le mandat ordinaire, par Plutarque, Alcibiade, c. 12; 3° Pour le *mandatum pecuniæ credendæ*, par Démosthène, C. Lacritum, §§ 8 et 15, R. 925 et 928; 4° Pour la commission, par le passage même du traité des lois de Platon que M. Télfy cite dans le Commentaire du cautionnement, n° 1521 (de Legibus, XII, 954, A, etc.).

Il ne m'est pas possible, chacun de mes lecteurs le comprendra, d'énumérer ici tous les textes qui ne rentraient pas dans le plan adopté par M. Télfy, et qui cependant sont utiles à connaître pour quiconque veut étudier l'ensemble du droit attique.

3. Les trois textes rappelés par M. Télfy n'ont aucun rapport avec la rescision de la vente pour cause de lésion, tandis que Démosthène nous offre sur ce point un passage très-curieux (C. Pantænetum, § 12, Reiske, 970).

4. Le texte le plus important sur la violence et sur ses effets dans les conventions n'est pas rappelé par M. Télfy (Démosthène, C. Neœram, § 64, Reiske, 1366). Il prouve qu'on appliquait aux contrats, en général, la loi citée pour l'adultère, n° 1176.

clauses de contrats. Croit-il donc que toutes ces matières ne révèlent pas des principes juridiques dont elles sont l'application ?[1] Et comment peut-il dire que la loi du n° 1420 est une pure définition ? C'est une loi de Solon conservée par Plutarque[2].

M. Caillemer n'a donc nullement démontré son dire : que la supériorité de mon recueil, quant au nombre de lois, n'est pas aussi évidente qu'on le croirait à première vue. Pourquoi n'a-t-il pas collationné quelques chapitres de mon recueil avec les chapitres correspondants de la collection de Petit ? Il aurait trouvé sans grande peine la vérité. Prenons quelques exemples. Petit : *Liber I, tit.* 1 *de deorum cultu, sacris ædibus, diebus festis et ludis* contient 41 lois, tandis que dans mon recueil il y a sur ces matières 145 lois (n° 386-530). Petit : *Lib. III, tit.* 1 *de senatu quingentorum et concione* contient 15 lois ; mon recueil de ce même sujet 78 (n° 69-147). Petit : *Lib. IV, tit.* 5 *de arbitris* contient 4 lois ; mon recueil 16 (n° 564-580). Petit contient 89 lois pénales (lib. IV, tit. 9 ; VI, 4 ; VII, 1, 4, 5, 10 ; VIII, 3, 4), mon recueil 315 (n° 1008-1201 et 1560-1582). Enfin chez Petit il n'y a presque rien du droit des gens, tandis que mon recueil contient 102 lois (n° 1202-1304)[3].

M. Caillemer me demande si j'ose affirmer que la loi du n° 1475, empruntée aux lois de Platon, a jamais fait partie du droit positif ? Oui, sans doute ; car il y a bien longtemps que c'est démontré dans les deux traités de C. F. Hermann : *Disputatio de vestigiis institutorum veterum, imprimis Atticorum, per Platonis de Legibus libros indagantis*, etc. : *Juris domestici et familiaris apud Platonem in Legibus cum veteris Græciæ inque primis Athenarum institutis comparatis* (Marburgi, 1836), dont je fais quelquefois mention dans mon commentaire[4].

Mais à présent je demanderai moi-même à M. Caillemer, pourquoi il dit que la loi « il ne faut pas recevoir de gros intérêts » (n° 1504), puisée dans le Scholiaste de Démosthène, et qualifiée dans mon commentaire comme loi post-démosthénienne, n'était pas une loi, mais un précepte de morale ? Le Scholiaste en parlant *des lois publiques et privées* dit clairement (c. Timocrat., p. 766, 15) : εἰσὶ καὶ ἰδιωτικοὶ νόμοι, οἷον μὴ λαμβάνειν πολλοὺς τόκους. C'est-à-dire : « il y a » aussi *des lois privées*, par exemple, de ne recevoir pas de gros intérêts[5]. »

---

1. J'admets que toutes ces notions peuvent et doivent être utilisées dans un traité dogmatique ; je ne vois pas à quel titre elles figurent dans une collection de lois : συναγωγὴ νόμων.

2. Je reconnais la justesse de l'observation de mon honorable contradicteur pour le n° 1420, ce texte devant très-légitimement être maintenu ; — mais j'avais en vue le n° 1422 auquel s'applique fort bien mon observation ; et je prie M. Télfy de ne pas me rendre responsable de la confusion résultant de la substitution d'un chiffre à un autre.

3. Je renvoie ma réponse sur ce point à la fin de l'article.

4. Je viens de relire les deux dissertations d'Hermann, et je regrette vraiment d'être obligé de dire que je n'y ai pas trouvé *un seul mot* pouvant se rattacher à la prétendue démonstration alléguée par mon contradicteur. M. Télfy veut peut-être seulement indiquer d'une façon générale et sans application directe à la question présente que, d'après Hermann, tous les textes du traité des lois ont leur correspondant dans le droit positif d'Athènes. — Mais je lis presque à chaque page dans les deux monographies : « Multa Plato nova » vit quæ non Athenas transferri debent. » I, p. 46. — « Philosophi manum novatricem » agnosco, » I, p. 55. — « Hæc omnia ab Attico jure prorsus aliena sunt. » II, p. 15, etc.

5. Ma réponse est que jamais un législateur qui voudra limiter le taux de l'intérêt ne se bornera à cette vague formule : « Il ne faut pas prêter à gros intérêt. » Il fixera tou-

Une autre demande encore. La loi dit, n° 1323 : Τοὺς γονέας εἶναι κυρίους οὐ μόνον θέσθαι τοὔνομα ἐξ ἀρχῆς, ἀλλὰ καὶ πάλιν ἐξαλεῖψαι, ἐὰν βούλωνται, καὶ ἀποκηρύξαι. J'ai traduit, ou plutôt j'ai donné d'après la traduction de Vœmel (Paris, Didot, 1843) : « parentes habeant auctoritatem non modo imponendi nominis ab initio, » sed etiam, si voluerint, delendi et *abdicandi*. » Cela déplait à M. Caillemer, parce que selon lui il est à peu près admis par tout le monde qu'il ne s'agit pas dans ce texte de Démosthène (c. Boeot. de nom. p. 1006) de l'*abdication* de la puissance paternelle, mais bien de la nécessité pour le père qui impose à son fils un nouveau nom, de *donner de la publicité* à ce changement.

Il est fort douteux que l'assertion de M. Caillemer soit à peu près admise par tout le monde. *Meier et Schœmann* (der attische Process, p. 432) et *C. F. Hermann* (Lehrbuch der griech. Privatalterthümer, p. 48 et 51) sont au moins d'autre opinion. Puis dans le texte en question il n'y a pas un mot du changement de nom; en effet ἐξαλεῖψαι ne signifie pas *changer* le nom, mais l'*effacer*. Enfin les deux καὶ n'admettent pas le sens de M. Caillemer, parce qu'ils expriment une gradation; c'est-à-dire, les pères ont le pouvoir, non seulement de donner de nom à leurs fils, mais aussi de l'effacer, et même de les *abdiquer*. Que l'imposition du nom et son effacement eussent lieu avec publicité, cela s'entend de soi-même. En fait, où les pères faisaient-ils inscrire les noms de leurs fils? Sans doute dans les livres lexiarchiques en présence des démotes. C'est donc aussi là qu'ils effaçaient le nom de leurs fils. N'était-ce pas une assez grande publicité? Si donc l'ἀποκηρύξαι avait signifié, comme le veut M. Caillemer, *donner de la publicité*, la loi aurait commis une tautologie[1].

M. Caillemer ne réussit pas non plus en disant que le texte d'Isée au n° 1583 (de Pyrrh. her. § 58) : πέντε ἐτῶν δικάσασθαι τοῦ κλήρου, ἐπειδὰν τελευτήσῃ ὁ κληρονόμος, est mal traduit ainsi : « petens hereditatem alicuius intra quinquennium » ab eius excessu eam petat, » et en approuvant la traduction de Petit : « intra » quinque a morte illius, qui hereditatem adierat, annos hereditatem petito. » Est-ce qu'il y a une différence entre ces deux traductions? Aucune. Quel est celui dont il s'agit ici? N'est-ce pas l'héritier, ὁ κληρονόμος? *Alicuius heredetitatem petere* signifie donc *heredis hereditatem petere*. Personne ne peut donc autrement entendre ma traduction qu'ainsi : « petens hereditatem heredis intra quinquen- » nium ab heredis excessu eam petat. » D'ailleurs la traduction critiquée par M. Caillemer n'est pas la mienne, mais celle de M. Müller (Oratores Attici, vol. I, Paris, Didot), que j'ai adoptée comme très-bonne[2].

---

jours le taux maximum. — De nombreux documents prouvent d'ailleurs que le taux licite de l'intérêt resta très-élevé en Orient jusqu'à Justinien. J'ai cité quelques textes dans ma Dissertation sur les intérêts, publiée en 1861, et j'aurais pu facilement grossir la liste.

1. Je renvoie M. Télfy à l'opinion motivée de Valckenaër, ad Ammonium, de differentia adfinium vocabulorum, p. 26, et de M. van den Es, de jure familiarum apud Athenienses, Gœttingue, 1864, p. 126-127. — Je ferai d'ailleurs remarquer à mon honorable contradicteur qu'Hermann, § 11, note 12, se borne à une simple affirmation : « Valck. nicht bloss ἀποκηρῦξαι auf Namensænderung ziehen durfte; » et que Meier, *loc. cit.*, n'est rien moins que positif. « *Das sicherste scheint*, ἀποκηρύξαι auf Æusserung » der væterlichen Gewalt zu beziehen. »

Dans tous les cas, la difficulté méritait bien une mention de la part de M. Télfy.

2. Je ne sais si l'explication de M. Télfy paraîtra satisfaisante à nos lecteurs; mais jamais on ne me persuadera que : « Petere hereditatem alicujus » signifie réclamer la succession *de l'héritier* d'une certaine personne; je croirai toujours que l'on a eu en vue

De tout cela il résulte que si M. Caillemer a jugé mon œuvre avec sévérité, il n'a apporté ni impartialité ni exactitude dans sa critique, contre laquelle d'ailleurs je trouve un grand dédommagement et une récompense inestimable dans les bienveillantes notices du *Journal des Savants* (février 1869, p. 127) et de l'*Athenæum* de Londres (5 sept. 1868).

Pesth, 22 mai 1869. J.-B. TÉLFY.[1]

---

la succession de cette personne elle-même.

M. Télfy déclare que nous sommes d'accord; au fond c'est là l'essentiel; mais j'étais d'autant mieux fondé à interpréter comme je l'ai fait le latin de M. Charles Müller et de M. Télfy, que cette traduction du passage d'Isée a été très-intentionnellement donnée autrefois par Platner; et il m'était permis de croire que mon honorable contradicteur reprenait pour son compte la correction de l'éminent jurisconsulte; ὁ κληροδότης pour ὁ κληρονόμος (v. mon étude sur la Prescription à Athènes, p. 13-17).

Le moyen d'éviter toute incertitude était bien simple. M. Télfy n'avait qu'à faire dans son commentaire une allusion à la controverse soulevée par le texte de l'orateur. — Malheureusement, les observations de ce genre, indispensables pour les jeunes gens qui débutent dans l'étude du droit attique, sont en nombre fort minime dans l'œuvre de M. Télfy, et voilà pourquoi j'ai cru devoir signaler (p. 181) l'insuffisance des développements donnés à la seconde partie.

1. Je crois avoir répondu aux observations de détail que M. Télfy adresse à mon article; mais mon honorable contradicteur, en terminant, m'accuse d'une façon générale d'avoir manqué d'impartialité et d'exactitude dans mes critiques; j'ai surtout négligé, dit-il, de collationner quelques chapitres de son recueil sur les chapitres correspondants de Samuel Petit, et j'ai par conséquent affirmé à la légère que son livre n'était guère plus riche que celui de notre savant compatriote.

Pour prouver à M. Télfy que ce travail ingrat de comparaison ne m'avait pas effrayé, j'avais cité, p. 180-181, quelques exemples qui me paraissaient décisifs et que la discrétion seule m'avait empêché de multiplier. Aujourd'hui je dois fournir une nouvelle preuve.

Sur le sénat des cinq cents (je prends cet exemple parce que M. Télfy me le signale lui-même comme l'un des plus convaincants en sa faveur), il y a 47 fragments dans le livre de M. Télfy; il y en a cinq fois moins dans le recueil de Petit, neuf tout au plus. Et M. Télfy de dire : la supériorité n'est-elle pas évidente?

Les chiffres ne doivent pas nous faire illusion, et, s'il plait à M. Télfy de multiplier les numéros, il ne s'ensuit pas qu'il soit, proportionnellement aux nombres, supérieur à Petit. Or, un examen sommaire fait aussitôt retrouver chez ce dernier plus de *trente* des textes de M. Télfy; d'autres sont analysés; et ceux qui restent ont peu d'importance au point de vue législatif (ex. n° 107) ou même sont entachés d'erreur (ex. n° 113). — Si ce relevé fastidieux, que je pourrais aisément généraliser, avait quelque intérêt doctrinal, je le publierais intégralement; mais il me suffira, pour édifier mes lecteurs, d'en citer quelques fragments.

Telfy.		Petit IV.	Télfy		Petit IV.	Télfy.		Petit IV.
N° 69	—	P. 266	N° 84	—	P. 268	N° 95	—	P. 275
73	—	272	85	—	268	99	—	658
75	—	272	86	—	269	101	—	297
76	—	272	87	—	270	107	—	275
78	—	272	88	—	270	109	—	298
79	—	273	90	—	273	110	—	299
80	—	266	93	—	275	114	—	200, etc.

Textes analysés : N° 70 — p. 196; n° 72 — p. 266; n° 81 — p. 266; n° 82 — p. 272; n° 89 — p. 271; n° 91 — 275; n° 100 — 658, etc.

Quand je jette les yeux sur le tableau complet, je suis en droit de répéter : « L'écart » apparent (47-9) diminue à un point tel que l'équilibre est presque entièrement rétabli, » et de penser que je n'ai été ni partial, ni inexact en maintenant au premier rang les commentaires de Petit.

J'ai été sévère. Soit, je l'ai reconnu le premier (p. 182). Mais je ne crois pas avoir dépassé la mesure dans laquelle une critique loyale et consciencieuse doit se renfermer. Suis-je en cela victime d'une illusion? M. Télfy n'est pas un juge assez désintéressé pour que je me soumette à son verdict. Aux lecteurs seuls appartient le droit de prononcer.

Grenoble, 29 mai 1869. E. CAILLEMER.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Kiepert (H.). Wandkarte von Alt-Griechenland in 9 Blättern. Maasstab. 1 : 500,000. 2. verb. Aufl. Lith. u. color. Gr. in-fol. Berlin (D. Reimer). 16 fr.

Monumenta sacra inedita. Nova collectio. Vol. VI. Et. s. t.: Apocalypsis et actus apostolorum cum quarti Maccabæorum libri fragmenta item quattuor evangeliorum reliquiæ. Ex duobus codicibus palimpsestis octavi fere et sexti sæculi, altero Porphyrii episcopi, altero Guelferbytano, eruit atque edidit C. Tischendorf. In-4° cart., 340 p. Leipzig (Heinrich's Verl.). 64 fr.

Monumenta Syriaca ex romanis codicibus collecta. Præfatus est Pius Zingerle. Vol. I. In-8°, 168 p. Innsbruck (Wagner). 8 fr.

Muratori (F. G.). Asti, colonia romana, e sue iscrizioni latine. 2ª ediz. In-8°, 88 p. Torino. 1 fr. 15

Nevins (J.). China and the Chinese: a general description of the country and its inhabitants, its civilisation and forms of Government, its religions and social institutions, its intercourse with other nations and its present condition and prospects. With a map and illustrations. In-8° cart., 450 p. London (Low). 10 fr. 65

Palermo (F.). San Tommaso, Aristotele e Dante, ovvero della prima filosofia italiana. Continuazione al volume III: I manoscritti Palatini ordinati ed esposti, ecc. In-4°, 42 p. Firenze (M. Cellini e C.). 3 fr. 45

Rupp (T.). Aus der Vorzeit Reutlingens und seiner Umgegend. Ein Beitrag zur deutschen Alterthumskunde. Mit 4 Taf. in Holzschn. nach Photog. u. e. lithog. Panorama der schwæb. Alb. 2. verm. Aufl. In-8°. Stuttgart (Mæcken). 5 fr. 35

Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XVII. In appendice alla collezione di opere inedite o rare. Dispensa XCVIII. In-8°, 22 p. Bologna (Romagnoli). 1 fr. 15

Schiller's sæmmtl. Schriften. Histor. krit. Ausgabe. Im Verein m. A. Ellisen, R. Kœhler, N. Müldener, etc., von K. Gœdeke. 5. Thl. 1. Bd. u. 6. Thl. In-8°. Stuttgart (Cotta).
Prix de souscription, 4 fr. 85
Chaque vol. pris isolément, 8 fr. »»

Schmiedl (A.). Studien üb. jüdische, insonders jüd. arabische Religionsphilosophie. In-8°, 332 p. Wien (Herzfeld und Bauer). 9 fr. 35

Serapeum. Zeitschrift für Bibliothekwissenschaft, Handschriftenkunde u. ältere Literatur. Im Vereine mit Bibliothekaren u. Literaturfreunde hrsg. von R. Naumann. 30. Jahrg. 1869. 24 Nm. In-8°. Leipzig (T. O. Weigel).
Prix d'abonnement, 18 fr.

Steger (J.). Platonische Studien. I. In-8°, 79 p. Innsbruck (Wagner). 2 fr. 20

Teichmüller (G.). Aristotel. Forschungen. II. A. u. d. T. Aristoteles Philosophie der Kunst erklært. In-8°, 464 p. Halle (Barthel). 12 fr.

Theocriti idyllia. Iterum edid. et commentariis criticis atque exegeticis instr. A. T. S. Fritzsche. Accedunt adnotationes selectæ C. Wordsworthii. Vol. II. Idyllia XIII-XXX, epigrammata, carmina spuria continens. Gr. in-8°, 315 pages. Leipzig (Pernitzsch). 8 fr.
L'ouvrage complet, 18 fr. 75

Thomas (S.). In Aristotelis Stagiritæ nonullos libros commentaria opuscula varia. In-4°, p. 673-712 e 1-104 (Parma (tip. Fiaccadori).

Tozer (H.). Researches in the Highlands of Turkey, including Visits to Mount Ida, Athos, Olympus and Pelion, to the Mirdite Albanians and other Remote Tribes; with Notes on the Ballads, Tales and classical Superstitions of the modern Greeks. 2 vol. in-8° cart., 785 p. London (Murray). 30 fr.

Vasen-Sammlung (die), der kaiserlichen Ermitage. 2 Bde. In-8°, 914 p. m. 32 Steintafeln. St Petersburg (Leipzig, Voss). 18 fr. 75

Vergilii Maronis Opera. Vol. II. Æneis. In-8°, 350 p. Torino (Paravia e C.). 2 fr. 55

Vilmar (A. F. E.). Lebensbilder deutscher Dichter. Nach dessen Tod hrsg. v. K. W. Piderit. In-8°, 175 p. Frankfurt a. M. (Vœlcker). 3 fr. 25

Witte (K.). Dante Forschungen. Mit Dante's Bildniss nach Giotto, nach dem 1840 wieder entdeckten frescobilde im Palazzo del Bargello (Pretorio) bevor dasselbe 1841 übermalt ward, in Kpfr. gest. v. Jul. Thæter. In-8°, 509 pages. Halle (Barthel). 18 fr. 75

Zeitschrift f. deutsches Alterthum hrsg. v. M. Haupt. 14. Bd. od. Neue Folge. 2. Bd. 2. u. 3. Hft. In-8°, p. 193-562. Berlin (Weidmann).

P. JANNET De la langue chinoise et des moyens d'en faciliter l'usage. Broch. gr. in-8°. 2 fr.

A. CASTAN Le Capitole de Vesontio et les Capitoles provinciaux du monde romain. In-8° avec 3 pl. 3 fr.

Sous presse pour paraître dans le courant de l'été.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. T. I. 1re partie. Cette traduction autorisée par l'auteur et l'éditeur et faite par MM. G. Paris et A. Brachet, sera à l'égard de la partie française considérablement augmentée.

L'ouvrage complet se composera de trois ou quatre volumes.

En vente chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis.

E. RENAN Saint Paul (Livre IIIe de l'histoire des origines du christianisme). 1 vol. in-8°, orné d'une carte des voyages de saint Paul, par Kiepert. 7 fr. 50

En vente à la librairie A. Durand et Pédone-Lauriel, 9, rue Cujas.

SCRIPTORUM De musica medii ævi novam seriem a Gerbertina alteram collegit nuncque primum edidit E. de Coussemaker. Tomus III, fasciculus 5. 8 fr.

En vente chez H. Plon, éditeur, 8 et 10, rue Garancière.

J. CRÉTINEAU JOLY Bonaparte, le Concordat de 1801 et le cardinal Consalvi, suivi de deux lettres au Père Theiner sur le pape Clément XIV. In-8°. 7 fr. 50

En vente chez Fischer, à Cassel, et se trouve à Paris, à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

HELIODORI Colometriæ Aristophanæ quantum superest una cum reliquis scholiis in Aristophanem metricis edidit C. Thiemann. In-8°. 3 fr. 40

En vente chez Ebeling et Plahn, à Berlin, et se trouve à Paris, à la à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

D. WOLKMANN Synesius von Cyrene. Eine biograph. Charakteristik aus den letzten Zeiten d. untergehenden Hellenismus. In-8°. 7 fr. 40

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

N° 26 Quatrième année 26 Juin 1869

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. P. MEYER, CH. MOREL, G. PARIS.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 15 fr. — Départements, 17 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays. — Un numéro détaché, 50 cent.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU, 67

ANNONCES

En vente à la librairie A. Franck, 67, rue Richelieu.

T. MOMMSEN Histoire romaine traduite par M. C.-A. Alexandre, conseiller à la cour impériale. T. VII. Un fort vol. in-8°. 5 fr.

Ce volume contient la guerre des Gaules jusques et y compris la bataille de Pharsale.

Il est complété par la traduction du célèbre mémoire de Mommsen sur la question de droit entre César et le Sénat et un remarquable travail de M. Alexandre sur la guerre des Gaules.

Le huitième et dernier volume est sous presse.

H. WEIL De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-8°. 3 fr. 50

Cet ouvrage forme le 3e fascicule de la collection philologique publiée sous la direction de M. Bréal, professeur au Collége de France.

P. JANNET De la langue chinoise et des moyens d'en faciliter l'usage. Broch. gr. in-8°. 2 fr.

A. CASTAN Le Capitole de Vesontio et les Capitoles provinciaux du monde romain. In-8° avec 3 pl. 3 fr.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS.

Literarisches Centralblatt für Deutschland. N° 20. 8 mai.

Théologie. NŒLDEKE, Die altestamentliche Literatur; Untersuchungen zur Kritik des alten Testaments (Kiel, Schwers; cf. *Rev. crit.*, 1869, art. 23). — CASPARI, Chronologisch-geographische Einleitung in das Leben Jesu Christi (cf. *Rev. crit.*, 1869, art. 81; l'article, fait à un tout autre point de vue que le nôtre, déclare le livre *insignifiant*). — *Histoire.* KESSLER, *Sabbata*, Chronik der Jahre 1523-1539, hgg. von GŒTZINGER (St. Gallen, Scheitlin und Zollikofer). — RÜCKERT, Die Pfahlbauten und Vœlkerschichten Osteuropa's, besonders der Donaufürstenthümer (Würzburg, Stuber; ouvrage plein d'idées aventureuses). — ORTLOFF, Geschichte der Grumbachischen Hændel (Iéna, Frommann). — *Linguistique. Histoire littéraire.* ÆSCHYLI *Agamemnonem* rec. WEYRAUCH (Breslau, Maruschke u. Berendt; les corrections de l'éditeur ne paraissent pas heureuses). — The Homilies of APHRAATES, the Persian Sage. Ed. from syriac mpts. of the 5th and 6th centuries with an english translation by WRIGHT. Vol. I. The Syriac Text (London, Williams and Norgate; publication importante). — SIECKE, De genetivi in lingua sanscrita imprimis vedica usu (Berlin; dissertation *inaugurale;* article favorable de M. Delbrück). — NERGER, Grammatik des meklenburgischen Dialektes (Leipzig, Brockhaus). — THOMSEN, den gotiske sprogklasser indflydelse pa den finske (Kjœbenhavn et Leipzig, Weigel; ce livre traite d'une façon remarquable et en plusieurs points définitive un sujet d'une grande importance). — *Archéologie.* CONZE, Beitræge zur Geschichte der griechischen Plastik (Halle, Buchh. des Waisenhauses).

N° 21. 15 mai.

Théologie. DECHER, Zur Verstændigung in dem Streit der Religion mit der Zeitbildung (Darmstadt, Jonghaus). — SPIEGEL, Hardenberg, ein Theologenleben aus der Reformationszeit (Bremen, Müller). — *Philosophie.* ROSENKRANZ, Hegel's Naturphilosophie und die Bearbeitung derselben durch den italienischen Philosophen Vera (Berlin, Nicolai). — *Histoire.* BÜDINGER, Untersuchungen zur rœmischen Kaisergeschichte (Leipzig, Teubner. Ce sont des travaux faits sous la direction de M. Büdinger par ses élèves, et qui pour la plupart sont très-recommandables. Le plus important est le livre de M. Dierauer sur l'histoire de Trajan. Chaque ouvrage est aussi publié à part). — NILSSON, Das Steinalter oder die Ureinwohner des scandinavischen Nordens (Hamburg, Meissner; traduit du suédois). — *Liber consuetudinum Mediolani anni MCCXVI.....* ed. BERLAN. Pars prior (Milano, 1868). — *Jurisprudence.* GIERKE, Rechtsgeschichte der deutschen Genossenschaft (Berlin, Weidmann). — *Linguistique. Histoire littéraire.* ARISTOPHANES, Die Ritter, griechisch und deutsch von RIBBECK (Berlin, Guttentag; article très-peu favorable). — WIMMER, Den historiske Sprogforskning og Modermalet (Kjœbenhavn, Thiele). — KLEIN, Geschichte des italienischen Dramas, t. I-III (Leipzig, Weigel; ou tomes IV-VI de l'*Histoire du Drame* que ce savant a entreprise dans des proportions colossales). — *Mélanges.* HILLEBRAND, De la Réforme de l'enseignement supérieur (Paris, Baillière. Nous n'avons pas rendu compte de ce livre, malgré sa haute valeur et son importance, parce que nous ne sommes pas en état d'aborder les questions qui y sont traitées avec les détails qu'elles demandent. Le *Centralblatt* rend justice à l'auteur et conclut par ces paroles que nous reproduisons avec reconnaissance et à l'*esprit* desquelles nous nous associons pleinement : « Ce livre est un témoignage intéressant et » caractéristique des tendances d'un cercle de savants français sur lequel nous » avons déjà plus d'une fois appelé l'attention de nos lecteurs, qui cherche à » établir une étroite union avec la science allemande et qui a pour organe spécial » la *Revue critique*. C'est bien volontiers et avec joie que nous acceptons la main

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — **26 Juin** — **1869**

Sommaire : 120. Fœrster, de l'Attraction dans la langue grecque. — 121. Clavel, Cicéron traducteur des Grecs. — 122. Nigra, Glosses irlandaises de Turin. — 123. Publications de la Collection Romagnoli. — 124. Brockerhoff, Jean-Jacques Rousseau.

120. — **Quæstiones de attractione enuntiationum** relativarum qualis quum in aliis tum in græca lingua potissimumque apud græcos poetas fuerit, scripsit Richard Fœrster. Berolini, Mitscher et Rœstel, 1868. In-8°, 118 p. — Prix : 4 fr.

Dans cette dissertation M. Richard Fœrster s'est proposé principalement d'étudier l'attraction du relatif dans la poésie grecque depuis Homère jusqu'aux Byzantins.

Dans une note d'introduction il traite d'abord de l'étymologie du pronom relatif grec qu'il dérive de la racine démonstrative *i*; c'est une sorte de tribut qu'il paie à l'usage de notre temps; car cette étymologie n'est d'aucune conséquence relativement à la syntaxe du relatif. Il est du reste évident que le relatif grec est primitivement un démonstratif puisqu'il a encore cette valeur dans les phrases καὶ ὅς, ἡ ὅ'ὅς. M. F. passe ensuite en revue les cas d'attraction du relatif qui se présentent en gothique, en allemand, en latin. Ses recherches sur ce dernier point sont intéressantes. Il rassemble tous les exemples d'attraction que l'on rencontre aujourd'hui en latin, et il fait voir que ces constructions se rapportent à deux types : 1° on sous-entend dans la proposition relative principalement avec *posse* le verbe de la proposition principale à l'infinitif, comme dans Tite-Live (1, 29, 4) : « Raptim quibus quisque poterat (*s.-ent.* efferre) elatis existant. » Cf. Cicéron, ad Fam, 5, 14, 1. Vitruve, 2, 1, 25, Tite-Live, 4, 39, 9. 10, 40, 8. Suétone, *Calig.* 43. Lactance, *de mort. pers.* 45, 7. 2° Le relatif est complément d'un verbe qui signifie *dire*, comme dans Térence (*Heaut.* 1, 1, 35) : « Hac quidem causa qua dixi tibi. » Cf. Cicéron, *ad Att.* 10, 8, 7. Cæsar, B c. 3, 15. B Af. 41, 69, 96. Pline l'ancien, 12, 102. 16, 196. 18, 68. 18, 314. 15, 94. 16, 39. 6, 181. 3, 19. 3, 22. Aulu-Gelle, 1, 3, 28. 1, 25, 16. 2, 26, 7. On trouve en outre dans Horace (Sat. 1, 6, 15) : « Notante judice quo nosti populo », et dans Ovide (Trist. 5, 6, 36) : « Isto quo reris grandius illud erit. » — M. F. conclut avec raison qu'en latin l'attraction du relatif est rare, qu'elle est limitée à un petit nombre de locutions, qu'elle n'est pas propre aux poètes, que ce n'est pas un hellénisme, qu'elle appartient au langage familier.

M. F. fait remarquer que les grammairiens grecs rapportaient l'attraction du relatif à la figure qu'ils appelaient ἀντίπτωσις, substitution d'un cas à un autre cas, (scholiasta Par. c ad Lycophr. 495). J'ajouterai que les grammairiens anciens n'avaient pas d'idée bien nette de la syntaxe du relatif, car on lit dans la *Gram-*

maire générale de Port-Royal (ch. 9) : « Ce que le relatif a de propre et *que je ne sache point encore avoir été remarqué par personne* est que la proposition dans laquelle il entre (qu'on peut appeler incidente) peut faire partie du sujet ou de l'attribut d'une autre proposition qu'on peut appeler principale. » Port-Royal est en effet le premier qui ait fait cette remarque. Le mot *antecedens* qui se trouve dans Priscien (18, § 32) pour désigner les démonstratifs corrélatifs du pronom relatif n'est employé que depuis le XIIIe siècle avec la signification d'*antécédent* que nous lui donnons aujourd'hui. M. F. établit que Sanctius le premier, dans sa *Minerva*, a dit (IV, c. 12) : « Græci non raro e duobus casibus, si se mutuo respiciant, alterum tantum regunt, alterum illi adjungunt, ita ut alter ab altero *trahatur;* » et que c'est de là que le mot *attraction* a passé dans la méthode latine de Port-Royal (remarques sur les figures de construction, ch. VII, 1, et méthode grecque, livre VII, ch. 1), où Buttmann l'a pris pour l'introduire dans sa grammaire grecque et dans l'usage.

M. F. s'engage ensuite (pp. 29-31, 38-39) dans une théorie générale de l'attraction, qui est, comme on peut le présumer, la partie faible et heureusement la moins considérable de son travail. Suivant lui l'attraction provient de ce que la proposition relative est tellement subordonnée à la proposition principale qu'elle ne peut plus en être séparée : « Tanta exstitit vis ac potentia illius (enuntiationis), ut hanc totam in suam potestatem redigeret (p. 29). » La proposition principale ne peut exercer cette sorte d'empire sur la proposition relative qu'autant qu'elle contient un terme dont la proposition relative est le complément nécessaire. Ainsi ταῦτα ὅμοιά ἐστιν n'offre pas de sens à l'esprit, si on n'ajoute pas τοῖς σοῖς λόγοις, ou la proposition relative οἷς εἴρηκας. On peut objecter à M. F. que le relatif ne se rapporte qu'à un mot de la proposition principale, et non à cette proposition elle-même. Quand on dit (et c'est bien fréquent), σὺν οἷς εἶχεν ᾔει πρὸς τὸ τεῖχος, μέλλουσιν ἑτέραν μεταλήψεσθαι δόξαν ἀνθ' ἧς νῦν ἔχουσι, les propositions relatives n'ont aucun lien intime avec la proposition principale dont elles expriment une circonstance et qui offre par elle-même un sens à peu près complet. M. F. abuse de la métaphysique, autant qu'un grammairien du XIIIe siècle, quand il trouve conforme à la nature de l'attraction comme il la comprend que le pronom relatif soit presque toujours complément direct d'un verbe actif, attendu que le relatif qui est patient a moins de force pour défendre un cas contre l'empire de la proposition principale, « multo... (minus) ad casum suum a vi, quam ei illatura est notio regens, defendendum valet enuntiatio relativa, quæ notionis patientis, quam quæ agentis partes gerit, nam major est vis ejus quod agit quam quod agitur. » On peut objecter encore ici que la proposition relative n'a pas de rapport nécessaire à la proposition principale; elle qualifie un terme de cette proposition, son antécédent; c'est le seul mot avec lequel elle ait un rapport direct; et ce mot ou l'idée qu'il exprime exerce si peu d'empire sur la proposition relative qu'il peut être et est souvent supprimé, comme on le voit dans les exemples que nous avons cités plus haut. Il y a dans tout cela confusion d'idées et abus de la métaphore.

M. F. marche sur un terrain plus solide quand il étudie l'attraction dans toute la poésie grecque depuis Homère jusqu'à Manuel Philes. On sait qu'il n'y a pas d'exemple de l'attraction du relatif dans Homère ; Lobeck (ad Ajax, p. 274) a expliqué, ce semble, avec raison, ἵππους τῆς γενεῆς ἧς δῶκε Ζεὺς Τρῶι (Il. 5, 265) par un génitif partitif, « des chevaux de la race *dont* Jupiter avait donné des sujets à Tros ; » et je ne comprends pas bien pourquoi M. F. conteste cette explication et a recours au moyen desespéré de corriger ἧν avec Bekker (p. 49). M. F. n'a constaté aucun exemple d'attraction du relatif dans Hésiode, ni dans Pindare, ni dans aucun fragment des poètes antérieurs à Eschyle. Il en relève huit dans Eschyle (Agam. 331, 812; Choeph, 741 ; Eum. 574; Prom, 448, 963, 984; Sept. 550), 61 dans Sophocle, 30 dans Euripide, 45 dans Aristophane, aucun dans les parties lyriques. Les exemples sont nombreux dans les restes des poètes comiques du IVe siècle. Quant aux prosateurs du même temps, M. F. constate 32 exemples dans Hérodote sans compter les 31 passages où se trouve la formule τῶν ἡμεῖς ἴδμεν ou οἶδα, 37 dans les œuvres d'Hippocrate, 73 dans Thucydide, 55 dans Lysias, 9 dans le Timée de Platon, 53 dans les 10 premiers discours de Démosthène. Dans la poésie épique, didactique, bucolique, lyrique des siècles postérieurs, il ne se rencontre presque pas d'exemples d'attraction (Apollonius de Rhodes, IV, 132, II, 23. Claudien, Γιγαντομαχία 24. Nonnus, *Dion.* 41, 327; *Metaphr.* 6, 156; 7, 118. Tryphiodore, 151. Servilius Damocrates, v. 122. Manethon, *apotel.*, 2, 183). Les exemples sont assez nombreux dans la poésie iambique, choliambique, épigrammatique. Dans Grégoire de Nazianze, les hymnes et les poèmes didactiques n'en offrent presque pas d'exemples ; l'attraction est beaucoup plus fréquente dans ses épigrammes et dans ses récits. Elle est rare chez les Byzantins qui ne l'emploient guère qu'à l'imitation des anciens, et surtout dans les genres dont le langage se rapproche de celui de la prose.

Cette statistique montre, comme le fait remarquer M. F., que l'attraction était étrangère à la langue poétique des Grecs, qui relevait presque entièrement d'Homère. Il est même curieux d'observer dans le fait particulier quel était l'empire de la tradition homérique. Je ne crois pas que la statistique autorise les conclusions qu'en tire M. F. relativement aux origines et aux progrès de l'attraction. Ce qui ressort de plus clair c'est que l'attraction du relatif était propre au langage de la conversation et à la prose, et qu'elle ne se rencontrait que dans la poésie dont le langage se rapprochait de celui de la conversation. La langue des poètes tragiques a un caractère évidemment intermédiaire entre celui de la langue poétique et celui de la langue vulgaire. La proportion dans laquelle les poètes mêlaient ces deux langues a dû varier suivant le goût de chacun. Je ne crois pas qu'il y ait d'induction historique à en tirer.

En résumé la dissertation de M. Fœrster est fort instructive et faite avec beaucoup de soin.

Charles THUROT.

---

121. — **De M. T(ullio) Cicerone græcorum interprete.** Accedunt etiam loci græcorum auctorum cum M. T(ullii) Ciceronis interpretationibus et Ciceroniarum lexicon græco-latinum. Fecit Victor CLAVEL in schola normali olim alumnus, Facultatis litterarum in academia parisiensi doctor. Paris, Hachette, 1868. In-8°, 384 pages.

Ces recherches de M. Clavel comprennent une appréciation de Cicéron considéré comme traducteur d'auteurs grecs, tous les passages dans lesquels Cicéron a traduit ou cité du grec avec le texte en regard, quand il nous a été conservé, un dictionnaire des mots grecs que Cicéron a traduits avec sa traduction. L'exécution de ce travail est évidemment inexpérimentée. Ainsi les renvois du lexique sont insuffisants. Aujourd'hui on exige des indications plus précises que celles dont on se contentait au XVIe siècle. M. C. paraît pourtant s'être donné beaucoup de peine, mais la science n'en profitera guère parce qu'il n'a pas eu connaissance des travaux importants dont les ouvrages philosophiques de Cicéron ont été l'objet dans ces dernières années et que, suivant une habitude invétérée dans notre pays et qu'on ne saurait combattre trop énergiquement, il ne s'est pas enquis de l'état des textes. M. C. ne paraît pas avoir connu l'édition du *de Finibus* de Madvig qui était si importante précisément pour le sujet qu'il avait entrepris de traiter. Ensuite il s'est contenté de citer Cicéron d'après Le Clerc et la première édition d'Orelli. Il n'a pas su que Baiter et Halm avaient continué la seconde édition commencée par Orelli, et publié en 1861 les œuvres philosophiques de Cicéron d'après de nouvelles collations de manuscrits. Il aurait trouvé dans ce volume un texte de la traduction du Timée fort supérieur à celui qu'il a donné.

---

122. — **Glossæ Hibernicæ veteres Codicis Taurinensis.** Edidit Constantinus NIGRA. XXXIJ-72 p. In-8°. Paris, Franck, 1869. — Prix : 6 fr.

Les gloses de Turin, qui appartiennent au commencement du IXe siècle, comptent parmi les plus anciens monuments de la langue irlandaise; elles avaient été en partie publiées par M. Whitley Stokes dans ses *Goidilica;* mais M. Stokes n'avait pu consacrer que peu d'heures à l'examen du ms. La plupart des gloses sont à demi effacées (comme nous avons pu nous en convaincre personnellement par l'examen du ms.) et, pour les déchiffrer, patience et longueur de temps étaient choses nécessaires. Aussi M. Wh. Stokes sera-t-il le premier à saluer avec plaisir l'édition complète et correcte que publie M. Nigra. Elle est *complète* en ce qu'à part quelques mots irréparablement disparus, elle renferme toutes les gloses; elle est *correcte* en ce qu'elle nous donne la leçon exacte du ms. Dans sa précipitation à lire le ms., M. Stokes avait mal lu quelques mots. C'est un reproche qu'on n'adressera pas à l'édition de M. Nigra. Elle est définitive.

Le livre de M. N. est divisé comme suit : *A.* Introduction (p. iij-xxviij); *a.* note sur l'origine de la rime (p. xxix-xxxij). *B.* Texte latin du ms. de Turin avec les gloses irlandaises qui s'y rapportent (p. 1-17). *C.* Commentaire (p. 19-69).

A. Dans l'introduction M. N. résume, d'une façon très-nette et très-claire, les principes de la phonétique de l'ancien irlandais. Dans sa marche il éclaire l'irlandais par de nombreux rapprochements avec les langues congénères. En même temps qu'il découvre la filiation de mots irlandais non encore expliqués, il propose des étymologies très-ingénieuses de mots grecs, latins ou sanscrits qu'on expliquait jusqu'ici d'une autre façon [1]. Les pages où M. N. se laisse aller à ces digressions attesteraient, s'il en était besoin, combien de lumières la grammaire comparée peut tirer des langues celtiques.

a. M. N. défend, après Zeuss, l'origine celtique de la rime. Cette difficile question est encore entourée d'obscurités; mais les réflexions et les arguments de M. N. méritent d'être pris en sérieuse considération.

B. La disposition typographique reproduit avec fidélité la physionomie du ms. D'un côté est le texte latin (M. N. a résolu les contractions, mais il a conservé au latin son orthographe particulière qui dénote la main d'un scribe irlandais); de l'autre sont les gloses irlandaises. Une simple comparaison avec l'édition de M. Wh. Stokes suffit pour montrer la supériorité de celle de M. N. Parmi les exemples tirés des gloses de Turin que M. Ebel a insérés dans le premier fascicule de la *Grammatica celtica* (2e éd.), se trouvent quelques mots qui ne doivent leur existence qu'à une fausse lecture de M. Stokes. L'édition de M. N. permettra à M. Ebel de réparer ces erreurs dans l'*errata* de son édition.

C. Le commentaire comprend, avec la traduction des gloses, une analyse grammaticale et philologique, très-détaillée et faite avec une grande sûreté. Il acquiert un nouveau prix par la citation, comme exemples ou éclaircissements, de gloses inédites du précieux ms. de Milan.

Le volume se termine par un *Errata* qui pourrait être plus complet.

Nous n'avons qu'à louer la méthode et l'érudition de M. N., nous ne présenterons donc que quelques observations de détail :

P. v. « E priore derivatæ sunt linguæ hibernica, vetusta, media et hodierna, » gaëlica quæ in Scotiæ montibus et magis corrupta dialectus quæ in insula Mona » adhuc in usu est. » — Il serait plus exact de dire *Scotiæ minoris*, et *Caledoniæ* serait même d'une latinité plus classique : le nom de *Scotia* ne s'est appliqué que très-tard à la *Grande-Bretagne* septentrionale [2].

C'est évidemment l'île de Man que M. N. désigne par le nom de *Mona*. Zeuss lui-même s'était ainsi exprimé (*Gramm. celt.*, 1re éd. I, p. x), mais ce n'en est pas moins une erreur. Si, pour désigner en latin l'île de Man, on veut éviter la périphrase très-claire *Insula quæ dicitur Man*, il faut l'appeler, ou *Monapia* avec Pline (IV, 30[16]), ou *Eubonia* avec Nennius, ou *Mannia* avec quelques chroniques

---

1. M. N. a quelquefois fait entrer dans ses rapprochements des mots appartenant aux dialectes actuels de l'Italie septentrionale, et qu'il appelle « dialectes celto-italiens » (pp. viij, n., xx, n., 53, 55, 57, 58, 60). Ces patois semblent en effet conserver quelques vestiges celtiques. Il est à désirer que M. N. fasse de ces débris celtiques en Italie l'objet d'un travail spécial.

2. Voyez *Rev. crit.* de 1867, art. 81.

du moyen-âge. Je sais bien qu'on a voulu donner ce nom de *Mona* à l'île de Man sur l'autorité d'un passage de César : « .....qua ex parte est Hibernia, dimidio » minor, ut æstimatur, quam Britannia, sed pari spatio transmissus atque ex » Gallia est in Britanniam. *In hoc medio cursu est insula quæ appellatur Mona.....* » (*De Bello Gallico*, V, 13). Cette phrase peut s'appliquer à l'île d'Anglesey, qui est si bien *in hoc medio cursu* qu'on la traverse quand on veut se rendre en Irlande par le plus court. Qu'on jette en effet les yeux sur la carte et l'on verra que l'île de Man ne répond pas exactement à l'expression de César, placée qu'elle est *in umbilico maris inter Hiberniam et Britanniam,* comme dit très-bien Nennius. Mais supposons qu'on veuille appliquer à l'île de Man la phrase de César, n'est-il pas probable que le grand capitaine, qui ne s'est pas avancé dans l'intérieur de la Grande-Bretagne et qui ne parle de l'Hibernie que par ouï dire (*ut æstimatur*), n'est-il pas probable qu'il a confondu les deux îles, et, par ignorance, donné à l'une de ces îles le nom de l'autre? Quoi qu'il en soit, Tacite, qui est une autorité de très-grand poids dans la géographie de la Grande-Bretagne, désigne, sans que la contestation ou le doute soit possible[1], par le nom de *Mona* l'île que les Anglais appellent *Anglesey,* et Ptolémée est d'accord avec lui. Bien que nous connaissions cette île sous son nom anglais d'*Anglesey,* elle s'appelle encore dans la langue nationale, en gallois, *Mon.* — Qu'on nous pardonne cette digression géographique : il s'agit d'une erreur générale sur le continent, et fréquente même en Grande-Bretagne.

Etaldai ne vient pas du latin *Italici,* comme le dit M. N. (p. ix, l. 6), mais du latin *Italides.* Cf. Zeuss : *Gr. celt.,* p. 764.

P. 10. M. N. donne l'irlandais *oróit* comme venant d'*oratio.* D'accord avec M. Wh. Stokes (*Three Irish Glossaries*, p. xxv), je regarde plutôt ce mot comme venant d'*orate;* une fois entré dans la langue, *oróit* est passé substantif, comme en français *oremus*[2]*; oratio* a donné en irlandais la forme régulière *orthain* = *orationem.*

P. x. M. N. donne l'adjectif *stóride* « matériel » comme venant du latin *historicus.* Cette filiation demanderait des preuves. Elle me semble peu admissible pour le sens et pour la forme. En tout cas, *stóride* ne pourrait être qu'un adjectif en *ide* formé sur un thème nominal venu du latin *historia,* et qui est encore à trouver.

P. xij. M. N. traduit *fodaim* par «patitur.» Ne serait-ce pas plutôt «patior?»

Pour les substantifs irlandais venus du latin, M. N. donne le substantif latin au nominatif. L'accusatif nous semblerait préférable, d'autant plus que dans quelques cas la forme irlandaise ne peut s'expliquer que par un cas oblique du latin. C'est ainsi que *humaldóit* ne peut venir d'*humilitas* (p. ix), mais s'explique par *humilitatem.* De même *sagardd* s'explique par *sacerdotem* et non par *sacerdos.* M. N. écrit *sacerdo(t)s* (p. 20); mais cette orthographe n'a pas de raison d'être,

1. Annales, XIV, 29. Agricola, XVIII.
2. Voyez Littré, *Dictionnaire de la langue française,* au mot *Oremus.*

puisqu'à l'époque où le mot a été emprunté par l'irlandais, le *t* n'existait plus depuis longtemps au nominatif.

P. xviij. M. N., présentant une nouvelle étymologie du mot irlandais *hiarn* (ferrum) et du nom du fer dans plusieurs langues congénères, est amené à nier qu'*isarno* signifie « fer » dans le nom de lieu gaulois *Isarnodurum*. Mais M. N. semble ignorer un argument historique de grande importance : « Ortus haud » longe à vico, cui vetusta paganitas ob celebritatem clausuramque fortissimam » superstitiosissimi templi GALLICA lingua *Isarnodori*, i. e. *ferrei ostii* indidit » nomen. » V. S. Eugendi Abb. mon. S. Claudii in Burgundia. Boll. 1. Jan. par. 2[1].

Ce sont là des taches bien légères que nous relevons pour l'acquit de notre conscience de critique : la publication de M. N. est un ouvrage de haute valeur. Nous devons pourtant finir par un reproche. Le titre de ce livre n'est pas exact; il ne promet que les gloses de Turin, et ce qu'il donne en réalité, c'est une Chrestomathie de l'ancien irlandais. Comme telle, cette œuvre nous semble appelée à rendre de grands services pour l'étude de la philologie celtique.

H. GAIDOZ.

---

123. — **Scelta** di curiosità letterarie inedite o rare del secolo XIII al XVII, in appendice alla Collezione di opere inedite o rare. Bologna, Romagnoli, in-8°, 1867. Dispensa XCXIII. Libro di Novelle antiche tratte da diversi testi del buon secolo della lingua, xvj-232 p. Prix : 7 fr. 50. — Disp. XCVII. Novellette, esempi morali e apologhi di San Bernardino da Siena, xv-105 p. Prix: 3 fr. 50. — Disp. XCIX. La Leggenda di Vergogna, testi del buon secolo in prosa e in verso, e la Leggenda di Giuda, testo italiano antico in prosa e francese antico in verso, 129-100 p. Prix : 7 fr. 50.

La *Collection Romagnoli*, dont nous avons parlé à nos lecteurs l'année dernière (art. 184), se poursuit avec une remarquable activité. Nous rendons compte de celles de ses publications qui nous ont été adressées.

Le *Livre de nouvelles anciennes* est un recueil dont la pensée est fort heureuse. L'éditeur, M. Zambrini, si connu par ses nombreux travaux sur l'ancienne littérature de son pays, a extrait d'un assez grand nombre d'ouvrages peu répandus et peu lus des récits de différents genres qu'il a appelés *Nouvelles*, bien que ce titre ne convienne pas absolument à tous : ainsi des histoires tirées de Valère Maxime, les aventures de Pyrame et Thisbé, d'Héro et Léandre, celle de la fille de Jephté, la vie fabuleuse de Mahomet, ne sont pas à proprement parler des *Nouvelles*. M. Z. définit la nouvelle « une narration brève, profane, bien que parfois mé- » langée de profane et de sacré, qui se rapporte en général à des événements de la » vie privée, et spécialement à des tours plaisants, des ruses, des ripostes promptes » et subtiles, à des aventures d'amour tristes ou joyeuses; elle est vraie, faussse » ou fabuleuse. » Mais elle n'a jamais le caractère strictement historique que

---

1. J'emprunte cette citation à M. Diefenbach : *Origines Europææ*, p. 367. — Je n'examine pas ici la question de savoir si *Isarnodorum* n'est pas une déformation populaire d'*Isarnodurum* « le fort du fer. »

plusieurs récits insérés dans ce recueil ont ou prétendent avoir, et elle ne saurait être la traduction pure et simple d'un passage d'un auteur ancien. Toutefois il est certain que dès les origines on ne s'en est pas tenu à la définition rigoureuse de la nouvelle, et dans les *Cento Novelle antiche*, par exemple, il y en a un grand nombre qui n'auraient pas droit à ce titre. D'ailleurs c'est là une distinction assez peu importante. — Les livres que M. Z. a mis à contribution pour ses quatre-vingts nouvelles sont : 1° la traduction du livre de Jacques de Cessoles (cf. *Hist. lit. de la France*, t. XXV, p. 9-42) sur les échecs (n. 1-11); 2° la *Préface* de Borghini au *Libro di novelle e di bel parlar gentile*, Florence, Giunti, 1574 (n. 12); 3° *Catalogus codicum mss. qui in Bibliotheca Riccardiana asservantur*, Livourne, 1756 (n. 13); 4° *Fiore di Virtù, con annotazioni di Bruto Fabricatore*, Naples, 1857 (n. 14-22); 5° *Fortunatus Siculus*, par Bosone di Gobbio, Florence, 1832 (n. 23-27); 6° *Pangilingua di fra Domenico Cavalca*, Rome, 1751 (n. 28); 7° M. Corsini, *Rosaio della Vita*, Florence, 1845 (n. 29-30); 8° *Favole di Esopo*, p. p. G. Ghivizzani, Bologne, 1865 (n. 31-36); 9° *Favole di Esopo secondo il codice Palatino*, Lucques, 1864 (n. 37-41); 10° *Corona de' Monaci*, Prato, 1862 (n. 1, 2-46); 11° *Comedia di Dante degli Allagherii* (sic) *col commento di Jacopo della Lana*, Bologne, 1866 (n° 47-56); 12° *Commento alla Divina d'Anonimo Fiorentino*, Bologne, 1866 (n. 57-77); 13° *Sermoni evangelici..... di Fr. Sacchetti*, Florence, 1857 (n. 78-80). — En retranchant de ces nouvelles celles que nous avons indiquées plus haut, il reste, avec des apologues venus de l'antiquité, un certain nombre d'anecdotes sur des personnages plus ou moins célèbres de l'Italie (tirées surtout des commentaires sur Dante), des historiettes édifiantes empruntées surtout à des livres de dévotion et qui se retrouvent dans les ouvrages analogues de tous les pays au moyen-âge, et quelques-uns de ces contes populaires dont la réunion, la classification et l'histoire forment une branche si importante de la littérature comparée. Cette collection a été l'occasion d'études intéressantes, à ce dernier point de vue, par deux des maîtres de cette science, M. A. d'Ancona, dans le *Propugnatore* (nous n'avons pas vu cet article), et M. R. Kœhler (*Gœtt. Gel. Anzeigen*, 1869, n° 20). Nous y renverrons nos lecteurs, nous bornant à quelques indications. — Le n° XII, *Come il sire d'Arimini Monte fece mangiare alla contessa sua moglie il cuore dell' amante*, est évidemment pris du français; mais je n'en connais pas l'original; le récit qui se rapproche le plus est celui que donne le *Lai d'Ignaurès;* toutefois il y a de grandes différences. *Arimini Monte* ou *Rimini Monte* est sans doute Remiremont en Lorraine, où il y avait un célèbre chapitre de chanoinesses. — La nouvelle XIX, *Di un cavaliere che fatto monaco fu mandato a vendere gli asini al mercato*, est tirée de Jacques de Vitry, comme le dit la version française de Jehan Mansel, dans sa *Fleur des Histoires*, qu'a donnée M. Mabille dans la préface du *Grand Parangon des nouvelles nouvelles* de Nicolas de Troyes, dont nous rendrons prochainement compte[1]. — A propos de la légende des grues d'Ibycus, à laquelle se rattache la nouvelle

1. On trouve le texte latin dans Wright, *Latin stories*, n° XL.

XXXIII, *Del Giudeo che fu morto dal Donzello del re* (voy. Kœhler, l. l.), nous ajouterons que cette histoire est encore populaire dans le Gévaudan, et a servi de base à un roman de M. de Pontmartin, qui a eu du succès il y deux ans, *les Corbeaux du Gévaudan*[1]. — La nouvelle XXXVI, *Del Ladrone che stava sotto piatto e la femmina venne a lui*, est la fable LXXII de Marie de France; je ne saurais en indiquer la source précise. Dans un texte latin donné par M. E. du Méril (*Poésies inédites du moyen-âge*, 1854, p. 153, n. 5), on remarque cette différence que c'est le diable en personne qui joue le rôle attribué ici à une sorcière. — Sur le n° LXXVIII, que M. d'Ancona avait rapproché du n° 7 de l'appendice à Pauli, *Schimpf und Ernst*, M. Kœhler remarque avec raison que ces deux contes sont très-différents; mais le conte italien se retrouve, bien que très-altéré, dans Wright, *Latin stories*, n° XCXIII, *de Abbate jejunante*. — Aux rapprochements indiqués pour la dernière nouvelle, *d'uno Spagnuolo convertito alla fede di Cristo, che motteggiò l'ipocrisia del re Carlo Magno*, on peut ajouter que cette histoire a été traitée, d'après le faux Turpin, mais attribuée à Marsile et non plus à Agoland, par l'auteur d'*Anseïs de Carthage* (voy. Léon Gautier, *les Épopées françaises*, t. II, p. 475). — Nous ne pouvons que souhaiter, avec M. Kœhler, que M. Zambrini nous donne le plus tôt possible la continuation, qu'il fait espérer, de cet intéressant recueil.

C'est encore à M. Zambrini que nous devons les *Novellette, esempi morali e apologhi di san Bernardino da Siena*. En 1427, saint Bernardin prêcha à Sienne sur la place *del Campo;* un brave bourgeois réussit à sténographier à peu près ses paroles, ce qui parut tenir du miracle. Voici ce qu'en dit le prologue du plus ancien manuscrit (nous renonçons à traduire cette langue charmante) : « Esso » grande e magno Iddio ispirò uno che si chiamò Benedetto di Maestro Barto- » lomeio, cittadino di Siena, ed era cimatore di panni, il quale avendo donna e » più figliuoli, e avendo poca robba e assai virtù, lassando istare per quello » tempo il lavorare, ricolse et scrisse le presenti prediche, le quale fece esso » Santo Bernardino in su la piazza di Siena, detta il Campo, negli anni del » Signore M.CCCC.XXVII, e cominciò a di 15 d'Agosto, il di de la nostra » madre Vergine Maria. E per notare la virtù e grazia di detto Benedetto cima- » tore, stando a la predica, iscriveva in cera co lo stile[2]; e detta la predica, » tornava a la sua buttiga e iscriveva in foglio, per modo che il giorno medesimo, » innanzi che si ponesse a lavorare, aveva iscritta due volte la predica. La quale » cosa chi bene notarà trovarà essere così miracolosa come umana (?) iscriverla » due volte, non lassando una minima paroluzza che in quello tempo uscì di » quella santa bocca (Préf., p. xij). » Des quarante-cinq sermons ainsi recueillis,

1. On la retrouve encore, bien que presque méconnaissable, dans le *Libro de los Exemplos*, n° XCVI (éd. Gayangos, p. 470).

2. On peut joindre ce passage aux nombreux témoignages que M. E. du Méril a rassemblés, dans ses *Études d'archéologie et d'histoire littéraire* (p. 86 ss.) sur l'usage des tablettes en cire au moyen-âge. Cf. Bon. Desperiers, *Contes*, n° CX (éd. Jacob, p. 333).

dix ont été publiés il y a quinze ans par un anonyme; tous vont l'être dans la *Collezione* officielle *di opere inedite o rare*. M. Z. a extrait de ces sermons tous les récits, apologues, etc. qu'ils contiennent, et en a fait un petit volume. — On ne saurait rien lire de plus exquis. S. Bernardin parlait d'abondance, et son fidèle sténographe nous a ainsi conservé sa parole toute vivante. La langue, fortement marquée du cachet siennois, a toute la naïveté des plus anciens prosateurs italiens sans avoir la sécheresse qui leur est trop habituelle; le ton est d'une familiarité charmante sans devenir trivial : on a bien là le type de cette prédication populaire du xve siècle dont d'autres exemples connus nous offrent l'exagération et presque la charge. La douceur et la grâce des pensées font parfois songer aux *Fioretti;* toutefois il faut se garder de rapprocher de François d'Assise le prédicateur essentiellement pratique, populaire, et nullement mystique ni réformateur, du xve siècle. Les historiettes dont il semait ses homélies sont du genre de celles qu'employaient tous les sermonnaires du moyen-âge et dont on possède de nombreux recueils à leur usage; mais la plupart sont des anecdotes qui n'ont d'autre intérêt que leur portée morale et qui ne constituent pas un récit proprement dit. — Nous signalons seulement celles qui sortent de cette classe. N° 3, *Come si dè fare il bene e lassare ch' altri dica a sua posta, non rimanendosene.* Cette forme du *Meunier, son fils et l'âne* est particulièrement intéressante. M. Karl Gœdeke a fait sur ce récit un curieux travail (*Orient und Occident*, t. I, p. 531) duquel il résulte que, d'origine orientale, il fut introduit en Europe de deux côtés: au xive siècle par Don Juan Manuel dans le *Comte Lucanor* (n° 2); et dès le siècle précédent par Jacques de Vitry, dans un livre qui malheureusement n'a pas encore été retrouvé, le *Speculum exemplorum*. En Orient même, M. Gœdeke n'avait trouvé de ce conte qu'une version, altérée et peu ancienne, dans le livre turc (xve siècle) des *Quarante vizirs*, traduit (plus ou moins fidèlement) d'un original arabe perdu. Depuis, M. Gildemeister a donné (Ib., p. 733) une version arabe bien meilleure et plus ancienne, que le compilateur Maccari a textuellement empruntée au *Mughrib* d'Ibn Said (1214-1286) : cette version diffère des deux autres, celle de D. Juan Manuel et celle de Jacques de Vitry (dont la dernière est la source de tous les récits européens), par l'ordre des événements, et M. Gildemeister a parfaitement raison de dire que de toutes les versions connues jusqu'ici, c'est la meilleure, la plus naturelle et la plus piquante. Or il est remarquable que le récit de saint Bernardin coïncide à peu près textuellement avec celui d'Ibn Said. Dans l'un comme dans l'autre, il n'y a que quatre péripéties et elles se suivent dans le même ordre : 1° le jeune homme monte sur l'âne et le vieillard suit à pied; 2° le vieillard monte et le jeune homme marche; 3° le jeune homme monte avec le vieillard; 4° ils descendent tous les deux et vont à pied. Dans l'un comme dans l'autre, c'est après les observations des passants sur cette dernière façon d'aller que le vieillard s'adresse au jeune homme et lui explique la moralité de l'aventure qu'ils viennent d'avoir. Saint Bernardin est le seul auteur, à ma connaissance, qui présente cet accord avec la forme évidemment la plus pure du récit (sur des versions non signalées par Gœdeke, voy. Œsterley,

sur Pauli, *Schimpf und Ernst*[1], n° 577). — N° 6, *La Volpe e il Lupo*. C'est l'histoire bien connue du renard tombé dans un puits qui se fait délivrer par le loup; voy. pour les rapprochements, Kurz sur Burkhard Waldis, l. iij, f. 8. Le « mot de la fin » est presque identique en italien et en allemand : « Dice il lupo a » la volpe : o o o o! tu te ne vai costassù? che modi so' i tuoi? Ella disse : o! » questo mondo è fatto a scale : chi le scende e chi le sale! » Ces dernières paroles forment évidemment deux vers. — N° 9, *Come el lione fece capitolo di tutti li animali e come elli gli giudicò*. On reconnaît une version des *Animaux malades de la peste*, fable sur laquelle on trouvera des renseignements abondants dans Grimm, *Reinhart Fuchs*, 391, 392, 396 (et l'Introduction), et *Sendschreiben an Lachmann*, p. 102, et Gœdeke, *Deutsche Dichtung im Mittelalter*, p. 617-627 (cf. Kurz, sur Waldis, IV, 1); la version siennoise diffère sensiblement des autres, mais non à son avantage, sauf le style, toujours charmant. — N° 17, *Di una scimia la quale per vendetta arse uno orso*, rentre dans le cycle, très-intéressant, mais que nous ne pouvons même essayer de faire connaître ici, des fables où un animal faible se venge d'un autre beaucoup plus fort qui lui a tué ses petits. — Le n° 23, *Come uno fameglio d'uno cardinale tenne a sua posta una giovana di Schiavonia*, est très-curieux. Près de Rome, un homme voit des gens qui dansent la nuit et se mêle à la ronde; au coup de matines, tous les danseurs s'évanouissent, sauf la jeune fille qu'il tenait par la main et qu'il ne lâche pas; il l'emmène chez lui, où elle reste trois ans sans parler; enfin elle raconte qu'elle était d'Esclavonie et qu'elle avait été transportée là par magie (d'elle ou d'autre, on ne le dit pas clairement). La *morale* de l'aventure est triste : « E però dice, » che là dove se ne può trovare niuna che sia incantatrice o maliarda, o incan- » tatori o streghe, fate che tutte sieno messe in esterminio per tal modo che se » ne perda il seme, ch'io vi prometto che se non se ne fa un poco di sacrificio » a Dio, voi ne vedrete vendetta ancora grandissima sopra a le vostre case e » sopra a la vostra città. » — N° 24, *Di una giustizia fatta dal re Luigi contro un malfattore;* bel exemple de la justice de saint Louis, tiré de quelque histoire, à nous inconnue, de la vie et des vertus du saint roi. — N° 25, *Dell' asino delle tre ville*. Un âne a trois maîtres, dont chacun l'emploie et doit le nourrir un jour à son tour; chacun se dit : il a mangé hier et mangera demain, il peut bien jeûner aujourd'hui; — et le pauvre âne meurt de faim. Cette histoire se retrouve

---

1. La longue note de M. Œ. contient quelques inexactitudes, comme (l. 2) cette forme de citation : « Ibn Said, Mughrib von Maqqari; » il fallait : « Ibn Said, *Mughrib*, bei » Maqqari; » M. Œ. aurait dû d'ailleurs indiquer la source où il avait puisé ce renseignement, comme il l'a fait pour ceux qu'il a empruntés à M. Gœdeke; l. 3 « Diocletian, 51, » on pourrait croire que ce récit est dans *Dioclétien*, tandis qu'il s'agit simplement d'une note de Keller, sans aucune importance, sur le récit des *Quarante vizirs;* l. 4, « Joh. de Vitr., » pour *Jac.;* l. 7, « Widebran » pour Widebram (le recueil où se trouve l'*Agaso* de W. n'est pas suffisamment désigné par *Del. poet. germ.*, le titre complet, *Delitiæ poetarum germanorum*, Frankf. 1612, manquant à la table); 21, « Krasiki, » l. Krasicki. — Dans ses notes sur Pauli, M. Œ. a réuni des matériaux immenses; il est à regretter qu'ils ne soient pas mieux digérés, de façon à dispenser le lecteur de recommencer tout le travail.

dans Pauli, n° 575, et, d'après M. Œsterley, dans l'*Edelstein* de Boner, poète suisse du XIVe siècle (n° 89) : et si la conjecture de M. Gœdeke (*Or. und Occ.*, I, 538) sur les sources de Boner est juste, celui-ci l'avait empruntée à Jacques de Vitry; rien de plus vraisemblable dans l'espèce, cet auteur ayant été (directement ou indirectement) la grande source où les prédicateurs comme Bernardin de Sienne puisaient leur érudition anecdotique. — N° 26, *Origine del proverbio : però t'accennai io;* se retrouve dans Wright, *Latin stories of the middle ages*, 1842, n° 90, et dans Pauli, n° 491. — Dans le n° 29, il faut remarquer l'usage de dire : *Divizia, divizia!* quand on répandait du vin sur la table; on croyait que cet accident était d'heureux présage; cf. Grimm, *D. M.*, p. 1090; cette superstition existe encore en Tirol (voy. Schmeller, *Mærchen und Sagen aus Wælschtirol,* p. 244), et je crois l'avoir également rencontrée dans un texte ancien français que je ne puis retrouver; au lieu de : *Divizia!* on criait : *Plenté! plenté!*[1] Dans *Flores et Blanceflor,* le vin répandu a pour conséquence une *amende* qu'il faut payer à l'hôte (1e réd., v. 1100 ss.; 2e réd., v. 2401 ss.).

Le plus intéressant et le plus remarquable des volumes que nous annonçons est sans contredit le dernier, dû à l'érudition de M. Alessandro d'Ancona. Il contient deux parties bien distinctes, que rattache pourtant l'une à l'autre l'analogie du sujet : ce sont deux récits romanesques dans lesquels l'inceste est le trait essentiel. — Le premier, *la Leggenda di Vergogna,* appartient au cycle qu'on peut appeler le cycle de saint Grégoire, la forme la plus ancienne et la plus célèbre étant celle qui fait du pape Grégoire le Grand le héros de cette étrange histoire. La version italienne offre d'assez fortes différences signalées par M. d'A. dans une savante introduction, où sont indiquées et comparées toutes les formes de la légende chez les différents peuples. Dans son travail sur *Œdipe et la mythologie comparée*, M. Comparetti, le savant collègue de M. d'Ancona, s'est exprimé ainsi à propos de ce cycle : « Entre ces récits et l'*Œdipodée* il n'existe certaine- » ment aucun rapport de dérivation qui soit démontrable. » M. d'A. remarque en citant ces lignes : « La démonstration exacte est certainement impossible; » mais la relation nous semble évidente. » Je ne partage pas tout à fait cette opinion; la parenté des deux cycles me paraît fort douteuse. La légende de Grégoire se résume ainsi : un frère et une sœur ont commerce ensemble; l'enfant qui naît de leur crime est exposé et élevé loin de son pays natal; il y revient plus tard et épouse sa mère sans la connaître; instruits un jour de leur terrible situation, la mère et le fils se livrent à une pénitence inouïe, et finalement le fils, sanctifié et devenu miraculeusement pape, peut absoudre sa mère qui est venue demander au souverain pontife le pardon de ses péchés[2]. Je ne vois là qu'un

1. Cf. Wright, *Latin stories,* n° CXXI, où il s'agit, il est vrai, d'un autre usage bien connu (et analogue à notre superstition), celui de jeter, aux noces, du froment sur la tête de la mariée; voy. entre autres E. du Méril, *Études,* p. 55.

2. Dans la *Leggenda di Vergogna,* c'est un père qui engendre Vergogna avec sa fille; quand celui-ci a épousé celle qui est sa mère et sa sœur, ils vont ensemble à Rome faire

trait commun avec l'histoire d'Œdipe, l'inceste du fils et de la mère; mais les deux traits non moins essentiels du récit, la prédiction qui se réalise quoi qu'on fasse, et le meurtre du père, font défaut; et en revanche le premier inceste est ajouté et le dénouement est tout autre. M. d'A. remarque d'ailleurs fort justement que l'esprit de la légende de Grégoire est tout différent de celui du mythe d'Œdipe. Les conteurs du moyen-âge ne sont pas d'ordinaire assez libres vis-à-vis des originaux qu'ils imitent pour avoir transformé aussi complétement le récit païen s'ils l'avaient connu. On est plus porté à chercher à cette histoire une source orientale; mais si elle existe elle n'est pas encore signalée. M. d'A. a poursuivi le récit dans toutes ses variantes, dont quelques-unes fort modernes et dans lesquelles ce n'est plus qu'une simple anecdote curieuse. Quant aux deux textes italiens qu'il a publiés, l'un en prose, l'autre, fait d'après le premier, en octaves, et tous deux du XIVe siècle, il les a tirés de deux manuscrits florentins contemporains.

Si Grégoire ne mérite pas, à ce qu'il nous semble du moins, le nom d'*Œdipe chrétien* qu'on lui a souvent donné, la sombre légende thébaine se retrouve au contraire avec évidence dans celle de Judas, que M. d'A. a réunie à la première. Dans l'introduction, il donne des détails non moins sûrs et non moins abondants sur les diverses formes de cette histoire : il est remarquable qu'on n'en ait encore trouvé aucune rédaction ancienne. La première en date est du XIIIe siècle; elle se trouve dans la *Légende dorée*, et Jacques de Varaggio, en l'admettant, en parle avec une circonspection qui ne lui est pas ordinaire; il permet et même conseille de ne la pas croire. Il ne l'avait pas recueillie de la tradition orale, car il dit : « Legitur in quadam historia licet apocrypha. » Quelle était cette source? Sans doute un texte latin plus ancien, non retrouvé jusqu'ici[1] : M. d'A. observe finement que cette légende a un caractère *littéraire* (clérical), et qu'elle ne s'est pas répandue dans le peuple, bien qu'elle ait pénétré dans des ouvrages destinés au peuple (surtout dans les *Mystères* du XVe siècle, où elle est dramatisée tout au long). Quelle est sa date et son origine? On ne peut le dire; on n'en trouve aucune mention ancienne. Il est seulement permis de dire, d'après les noms propres qui y figurent, Ruben et Cyborea (= Sepphorah), qu'il y a beaucoup de vraisemblance pour une source syriaque ou judéo-chrétienne. Cette dernière hypothèse confirmerait la supposition très-vraisemblable que l'auteur habitait loin des pays où se passe l'action, car l'idée de considérer Scarioth comme une île, qui aurait donné à Judas son surnom, tandis que son nom lui viendrait de la Judée, où il était né, et en face de laquelle était cette île, suppose une grande ignorance de la géographie de la Palestine; d'ailleurs si la légende avait une provenance

---

pénitence; il ne s'agit pas de pontificat. — Dans le *Dit du Beuf* et les versions qui s'y rattachent, c'est un fils qui engendre une fille avec sa mère; tous trois se soumettent à l'étrange pénitence que leur impose le pape; le second inceste manque.

1. Plusieurs raisons me font penser que Jacques de Varaggio a simplement copié cette légende, qui s'arrêtait là où il dit : « Hucusque in prædicta historia apocrypha legitur. » Elle remonte, suivant toute vraisemblance, dans la forme qu'il lui a laissée, au XIIe siècle.

syriaque, elle serait sans doute, comme les autres de même source, arrivée de meilleure heure en Europe par l'intermédiaire du grec. Il est donc plus probable que cette légende a été composée en Occident par quelque juif converti qui connaissait l'histoire d'Œdipe, et qui l'a adaptée à Judas sans autres changements que ceux qui découlaient nécessairement de cette adaptation : ainsi l'oracle est remplacé par un songe[1], le meurtre du père a une autre cause (qui fait le fils plus coupable), et le mariage du fils avec la mère est dû non plus à la défaite d'un monstre, mais à la volonté du protecteur de ce fils (Pilate). Enfin, au lieu de s'aveugler, après avoir reconnu l'étendue de ses crimes, Judas se repent et va trouver le Sauveur pour être absous; mais la mauvaise nature qui est en lui doit le conduire au plus grand de tous les forfaits. — M. d'A. montre, à ce propos, que la légende d'Œdipe était restée populaire longtemps après la fin du monde antique : ainsi il reproduit un conte albanais sur ce sujet, que M. Comparetti avait déjà donné en italien, et, ce qui est plus surprenant, un conte finnois; on retrouve les traits généraux du récit dans un très-singulier conte cypriote, que M. Comparetti, en appendice, a traduit du livre de M. Sakellarios (cf. *Rev. crit.*, 1868, t. II, art. 233). — Le texte italien qu'a publié M. d'A. n'est qu'une traduction du latin de la *Légende dorée;* c'est aussi sur ce livre que s'appuie le petit poème français inédit qui termine le volume; en effet il contient aussi bien la partie ajoutée par Jacques que celle qu'il avait simplement recopiée (v. ci-dessus p. 413, note). M. d'A. a tiré ce poème d'un ms. de Turin écrit en 1309, où il fait suite à la légende de Pilate; il l'a publié avec beaucoup de soin et d'exactitude, et il n'a pas besoin de l'indulgence qu'il demande aux philologues français. Nous relèverons seulement çà et là quelques passages où on peut améliorer le texte (M. d'A. a déjà fait plus d'une correction ou conjecture heureuse). V, 20, *de*, je lirai plutôt *que*. — V. 57, entre *esmervel* et *pour* (l. *par*), il faut ajouter *trop* pour la mesure (cf. v. 53); de même, v. 66, suppr. *mout*. — V. 76 et pass., *meu*, pour *men*, est une forme suspecte; il y a sans doute dans le ms. *men*. — V. 80, *conroucies*, l. s. d. *couroucies*. — V. 144, *qui*, l. *que*. — V. 152, suppr. *Dont*. — V. 160, le ms. porte : *Ne il nen ocira mie;* M. d'A. propose : *Ne ja ne l'ocira il mie;* l. : *Ne il ne le norira mie* (cf. v. 149-150). — V. 175, le ms. porte : *Tant par la mer waucrant ala*, M. d'A. dit : « peut-être » *wauerant*. » *Waucrer*, « errer, » est un excellent mot, qui se dit surtout des vaisseaux; la forme plus ancienne *walcrer* se trouve dans le *Livre des Rois*, I, 23 et dans *Horn*, v. 66; *wacrer* dans *Tristan*, II, 16; *waucrer* dans *Huon de Bordeaux*, v. 4794, 7828, et dans *Aucassin et Nicolette*, en un passage identique au nôtre : « La nés u Aucasius estoit ala tant par mer *waucrant* » (Méon, il est vrai, avait lu *wau erant*, mais MM. Moland et d'Héricault, dans leur édition, ont rétabli le mot). — V. 231, au lieu de *conment*, je lirai *c'o moi*. — V. 303, l. *Tu t'ies mal-*

1. De même le mode d'exposition de l'enfant, trop bizarre, ne pouvait subsister; il a été remplacé par un lieu commun des histoires de ce genre : Judas est placé dans une corbeille qu'on laisse aller sur la mer.

vaisement prouves. — V. 372, aj. *Nous* en tête. — V. 377, *Si c'on fist l'en,* je lirais : *Si con fet l'en.* — V. 399, 419, *comencha,* l. *comenche.* — V. 406, *N'en,* l. *ne le.* — V. 424, *la,* l. *l'a.* — V. 430, entre *puis* et *n'en,* aj. *il.* — V. 449, *Pylate,* l. *Pylates.* — V. 450-51, l. : *Que Judas l'ot bien a devise Selonc ce que il pot servi.* — V. 475, *pot,* l. *poi* ou *poc.* — V. 498, *esmabre?* — V. 499, *a le personne,* l. *a la parsomme* (cette faute est très-fréquente dans les mss.). —V. 602, *perdu,* l. *perdus.* — V. 603, *gard,* l. *garde.* — V. 616, *li verroit,* l. *liverroit.* — V. 617, aj. *en* entre *cil* et *furent.* — V. 631, *ent el,* l. *en tel.* — Entre les vers 632 et 633, le ms. offre une lacune que l'éditeur n'a pas reconnue ; on y racontait, comme on le voit par les vers 667-68, le repentir et le suicide de Judas. — V. 641-42, je lirais : *Et pour se mort qu'il vaut vengier Donna trente juis au denier.* — V. 672, M. d'A. accompagne d'un *sic* le mot *erluse;* il faut lire *erluise* pour la rime; le mot d'ailleurs est rare, mais bon; *erluise,* avec le même sens de « discours insensé, divagation » se trouve dans *Cleomades* (éd. Van Hasselt, v. 6996; le ms. de la Bibl. imp. donne la forme *erluse*). Le sens primitif est sans doute celui de *feu-follet,* qui s'est conservé dans un patois, ainsi que le dérivé *erluiser,* briller à la manière des feux-follets.

Puisse l'excellente *Collection Romagnoli* publier beaucoup de volumes aussi intéressants que ceux dont nous venons de rendre compte! L'ancienne littérature italienne est une mine d'une richesse qu'on ne soupçonnait pas, et les cent volumes déjà mis au jour sont loin de l'avoir épuisée.

G. P.

---

124. — **Jean-Jacques Rousseau,** sein Leben und seine Werke, von J. Brockerhoff. 2 vol. in-8°, x-496 et 496 pages. Leipzig, Otto Wigand, 1863-1868.

En recevant l'ouvrage de M. Brockerhoff, nous espérions y trouver le pendant du travail très-substantiel et très-complet que M. Rosenkranz a récemment publié sur Diderot. Il eût été instructif pour nous de voir quelques grandes parties de notre littérature mieux étudiées en Allemagne qu'en France. Ce que M. Rosenkranz a fait, M. B. eût pu le faire. Mais nous devons dire tout de suite qu'il y a une grande différence entre les ouvrages de ces deux écrivains. M. Rosenkranz, esprit sobre et vigoureux, ne dit que le nécessaire, mais il dit tout le nécessaire. M. B., qui a la fâcheuse habitude de délayer sa pensée, entre au contraire dans beaucoup de développements inutiles et paraphrase constamment J.-J. Rousseau, au lieu de le citer ou de le juger, ce qui vaudrait mieux. Il n'y a pas grand intérêt ni grand profit à analyser minutieusement, dans d'interminables pages, des ouvrages aussi connus que la *Nouvelle Héloïse* et l'*Emile.* En pareil cas, le lecteur aime mieux recourir au texte ou, s'il ne sait pas le français, à une traduction.

A vrai dire, M. B. se contente en général de nous donner l'analyse des œuvres de J.-J. Rousseau et de nous raconter sa vie, d'après ses *Confessions* et sa correspondance : travail utile assurément, surtout en Allemagne, mais qui ne peut en aucune manière prétendre à la nouveauté. Les Allemands mêmes

retrouveront chez M. B. des idées qui leur sont connues. Avant lui Wieland avait déjà très-finement remarqué que dans toute discussion avec Rousseau il faut remonter au point de départ de ses raisonnements et lui demander compte, non de sa logique qui est très-rigoureuse, mais de ses principes dont il est souvent possible de contester la justesse. Dans l'histoire de l'humanité, Rousseau confond volontiers les causes morales et les causes sociales. C'est à la société qu'il attribue la corruption de l'homme tandis qu'il s'agit de savoir si c'est la société qui fait les mœurs ou si ce ne sont pas les mœurs qui font au contraire la société. M. B. traite cette question en fort bons termes (p. 425 et sqq.), mais il la traite après Wieland et conclut comme celui-ci.

Espérons que, dans un prochain volume — car son œuvre n'est pas terminée — M. B. nous donnera un travail plus personnel et plus instructif. Il y a une question très-importante et que nous prenons la liberté de lui signaler. Puisqu'il a consacré tant de temps et tant de soins à l'étude des ouvrages de J.-J. Rousseau, pourquoi ne compléterait-il pas ses recherches en étudiant l'influence que Rousseau a exercée sur la littérature allemande du dernier siècle? La correspondance de Herder et de sa fiancée, les lettres et les œuvres de Mme de la Roche, la première partie des travaux de Wieland, *Werther*, les *Brigands* de Schiller, ne laissent aucun doute sur l'admiration qu'inspirent à toute l'Allemagne l'originalité, la passion, l'éloquence du philosophe de Genève. Cette nature dont Rousseau parle avec tant d'enthousiasme, qu'il poétise dans un si beau langage et dont il oppose la simplicité aux mœurs factices de son temps, elle a été aussi l'idole de la jeunesse germanique. La nature et le sentiment, ce sont les deux mots que Rousseau a mis à la mode et que la jeune Allemagne répète après lui. Combien d'ouvrages sont sortis de cette inspiration, combien de temps a-t-elle duré, voilà ce qui vaut la peine d'être examiné de près par un Allemand. Personne n'est mieux préparé à remplir cette tâche qu'un écrivain qui vient de passer plusieurs années de sa vie dans le commerce de Rousseau.

M. B. rendrait un grand service à ses lecteurs s'il voulait bien, à l'avenir, diviser ses volumes par chapitres et joindre à chacun d'eux une table des matières. Il y a quelque cruauté à n'introduire dans des volumes de cinq cents pages d'autres divisions que des chiffres romains placés de distance en distance pour séparer des paragraphes, et à n'indiquer nulle part, même sommairement, ce que contient chaque volume. A. MÉZIÈRES.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

EISENLOHR, Analytische Erklærung der Rosettana (Leipzig, Hinrichs). — LOTH, das Classenbuch des Ibn Sa'd (Leipzig, Kreysing). — GRIMM, Institutio theologiæ evangelicæ (Iena, Mauke). — HANUSCH, die gefælschten bœhmischen Gedichte (Prag, Dominicus). — KERN, die Glossen in der *Lex Salica* (Haag, Nijhoff). — LÉVÊQUE, Recherches sur l'origine des Gaulois (Durand et Pedone-Lauriel). — MPERGREN et PIO, Δημοτικὰ ἄσματα (Copenhague, Rietzel). — CURTIUS, Studien zur griechischen Grammatik, II, 1 (Leipzig, Hirzel). — HITZIG, Geschichte des Volkes Israel (Leipzig, Hirzel). — HECHT, die rœmischen Kalendarienbücher (Heidelberg, Mohr).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

» qui nous est tendue, et nous espérons que de cette union sortiront des fruits » dont l'utilité s'étendra quelque jour bien au delà du cercle de l'érudition. En » vérité, il y a pour la nation allemande et française des objets d'ambition plus » élevés que de mesurer leurs forces sur les champs de bataille. Et quand cette » conviction aura fini par devenir universelle et profonde, alors, nous l'espérons, » l'histoire, en racontant ce beau développement, attribuera une part essentielle » du succès à ce rapprochement qui est en train de s'opérer, sans bruit et sans » éclat, entre les représentants de la science chez les deux nations. »

N° 22. 22 mai.

Histoire. STUMPF, Die Reichskanzel vornehmlich des X., XI. und XII. Jhdts (Innsbruck, Wagner; ouvrage qui n'est pas sans importance). — HELLWALD, Maximilian I., Kaiser von Mexico (Wien, Braumüller). — BASCH, Erinnerungen aus Mexico (Leipzig, Duncker und Humblot). — SALM-SALM, Queretaro, Blætter aus meinem Tagebuch in Mexico (Stuttgart, Krœner). — *Géographie*. ARNAUD, La Palestine ancienne et moderne (Paris, Berger-Levrault; il est fait grand éloge de ce livre dans un long article : « Nous y trouvons l'exactitude allemande » réunie à l'élégance et à la facilité française. » On adresse cependant plus d'une critique à l'auteur). — *Linguistique. Histoire littéraire*. PRINCE, Études critiques et exégétiques sur les Perses d'Eschyle (Paris et Berlin). — ZEUSS, Grammatica celtica, ed. altera, curante EBEL (annonce de ce livre par M. Ebel lui-même, où il indique les changements et les additions qui viennent de lui; cf. *Rev. crit.*, 1869, art. 51). — *Histoire de l'art*. CROWE und CAVALCASELLE, Geschichte der italienischen Malerei..... von Dr JORDAN, t. I (Leipzig, Hirzel; traduction de l'ouvrage si justement célèbre qu'ont publié en anglais « un con- » naisseur italien incomparable et un littérateur anglais érudit et habile »). — *Mélanges. Panstenographikon*, Zeitschrift für Kunde der stenographischen Systeme aller Nationen (se publie à Leipzig, libr. Wartig). — Relevons à la fin de ce n° un véritable *curiosum*. Haüsser, dans son *Histoire* (posthume) *de la Révolution française*, prête à Mirabeau ces paroles : « Welchen Schaden thut die *Unsterblich-* » *keit* meiner Jugend dem œffentlichen Wohl! » et cite en note le texte, dans l'édition des Lettres de Mirabeau par Bacourt (1, 109) : « Ah! que l'*immortailté* » de ma jeunesse fait de tort à la chose publique! » Un lecteur allemand se demande s'il n'y a pas dans Bacourt une faute d'impression, *immortalité* pour *immoralité*. Le fait est que Bacourt donne fort bien *immoralité*. Comment Haüsser a-t-il pu attacher un sens à ce qu'il avait cru lire dans Bacourt? On voit que les Français n'ont pas le monopole des *blunders* de traduction.

N° 23. 29 mai.

Philosophie. KANNGIESSER, Die Stellung Moses Mendelssohns in der Geschichte der Æsthetik (Frankfurt, Boselli). — BASTIAN, Beitræge zur vergleichenden Psychologie (Berlin, Dümmler). — *Histoire*. ESSELLEN, Geschichte der Sigambern (Leipzig, Grunow). — STŒCKERT, Die Admission der deutschen Reichsstænde zum westfælischen Friedenscongresse (cf. *Rev. crit.*, 1869, n° 97). — MEYER, Tile Kolup, der falsche Friedrich (Kœnigsberg, Meyer). — PERTHES, Politische Zustænde und Personen in Deutschland zur Zeit der franzœs. Herrschaft (Gotha, Perthes). — BEKKER, Die Reaktion in Deutschland gegen die Revolution von 1848 (Wien, Pichler). — *Linguistique. Histoire littéraire*. HOFFMANN, De Hermeneuticis apud Syros Aristotelis (Leipzig, Hinrichs; la *Revue* rendra prochainement compte de ce livre). — SIMEONIS SETHI Syntagma de alimentorum facultatibus ed. Bernh. LANGKAVEL (Leipzig, Teubner; jugement des plus sévères : « Dans l'intérêt de l'éditeur comme du libraire il serait à désirer » que l'édition entière fût retirée du commerce et remplacée sans retard par » une meilleure; car ce volume est non-seulement une anomalie dans cette » collection si justement estimée, mais un produit avorté, qu'on ne se serait pas

» attendu à rencontrer dans une collection destinée aux savants allemands »). — WALTHER VON DER VOGELWEIDE, hgg. von WILMANNS (Halle, Buchh. des Waisenhauses. Premier volume d'une collection des auteurs allemands du moyen-âge, *Germanistische Hausbibliothek*, que dirige M. Zacher, et qui fait pendant et concurrence aux *Deutsche Classiker* entrepris par Pfeiffer). — STRODTMANN, Heine's Leben und Werke, t. II, 1re p. (Berlin, Duncker).

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

Sous presse pour paraître dans le courant de l'été.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. T. I. 1re partie. Cette traduction autorisée par l'auteur et l'éditeur et faite par MM. G. Paris et A. Brachet, sera à l'égard de la partie française considérablement augmentée.

L'ouvrage complet se composera de trois ou quatre volumes.

En vente chez Michel LÉVY frères, rue Vivienne, 2 bis.

E. RENAN Saint Paul (Livre IIIe de l'histoire des origines du christianisme). 1 vol. in-8°, orné d'une carte des voyages de saint Paul, par Kiepert. 7 fr. 50

En vente à la librairie A. DURAND et PÉDONE-LAURIEL, 9, rue Cujas.

SCRIPTORUM De musica medii ævi novam seriem a Gerbertina alteram collegit nuncque primum edidit E. de Coussemaker. Tomus III, fasciculus 5. 8 fr.

En vente chez H. PLON, éditeur, 8 et 10, rue Garancière.

J. CRÉTINEAU JOLY Bonaparte, le Concordat de 1801 et le cardinal Consalvi, suivi de deux lettres au Père Theiner sur le pape Clément XIV. In-8°. 7 fr. 50

En vente chez FISCHER, à Cassel, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

HELIODORI Colometriæ Aristophanæ quantum superest una cum reliquis scholiis in Aristophanem metricis edidit C. Thiemann. In-8°. 3 fr. 40

En vente chez EBELING et PLAHN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la à la librairie A. FRANCK, 67, rue Richelieu.

D. WOLKMANN Synesius von Cyrene. Eine biograph. Charakteristik aus den letzten Zeiten d. untergehenden Hellenismus. In-8°. 7 fr. 40

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Z
1007
R45
t.7

Revue critique d'histoire et
de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY